



NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

III

728

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VIII



Palchetto

Num.º d'ordine

~~471 C 84~~

123
4
18

B Prov.
III
728



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

TOME DOUZIÈME.

PH.—R.



DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.



612290 SDV

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE NOTES EXTRAITES DE CHAUFÉPIÉ, JOLY, LA MONNOIE,
L.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.

TOME DOUZIÈME.



PARIS,

DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

PH.



PHAON, de Mitylène dans l'île de Lesbos, était un bel homme qui se fit extraordinairement aimer du sexe. La pauvre Sapho y fut prise comme bien d'autres, et le trouva si peu traitable qu'elle s'en désespéra, comme nous le dirons dans son article. Les poëtes, avec leur coutume de recourir au miracle à tout bout de champ, ont feint que cette beauté toute-puissante sur le cœur des dames lui avait été donnée par la déesse Vénus comme une récompense des services qu'elle en avait reçus lorsqu'il était maître de navire. Il la prit un jour dans son bâtiment sans s'informer qui elle était, et la passa avec toute sorte de promptitude où elle voulut (a) (A). Il ne demanda rien pour sa peine (b); mais il ne laissa pas d'être bien payé. Vénus lui fit présent d'un vase d'albâtre rempli d'un onguent dont il ne se fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus

beau de tous les hommes (c). Il mit en feu les femmes de Mitylène. La jeunesse lui revint, et ce qui s'ensuit (d). Il en abusa, et il lui en coûta enfin la vie; car on le tua sur le fait, je veux dire surpris en adultère (e). Quelques-uns ont dit que la vertu d'une certaine herbe fut cause de l'amour que Sapho conçut pour lui (B).

(c) Élien, Hist. div., liv. XII, chap. XVII.

(d) Palæphatus, de Fabul. Lucianus, Dialog. Mortuor., tom. I, pag. 234.

(e) Élien, Hist. div., liv. XI, chap. XVII.

(A) Il passa..... Vénus où elle voulut.] Il y a un passage de Lucien qui nous apprend, non pas où elle se fit porter, mais où elle s'embarqua. Μὴν καὶ σὺ τινα, ὥσπερ ὁ Φάων, τὴν Ἀφροδίτην ἐκ Χίου διαπύρηνυσας, εἰτά σοι εὐχαρίστη ἰδὼς τίον εἶναι καὶ καλὸν εἶν ὑπερχῆς καὶ ἀξίως. Num tu quoque, demande Simylus à Polystrate, ut et Phaon ille Venerem? Chio transvexisti, ut optanti tibi illa dederit juvenescere, ac denuò formosum atque amabilem fieri (1)? On pourrait recueillir de ces paroles, que Phaon demanda pour récompense le retour

(a) Élien, Hist. div., liv. XII, chap. XVII.

(b) Palæphatus, de Fabul.

(1) Lucianus, Dialog. Mortuor., tom. I, p. 234.

TOME XII.

1

de sa jeunesse et de sa beauté; mais Palephatus ne dit rien qui nous donne cette idée: il dit que Phaon avait été marinier toute sa vie, et qu'il n'avait jamais fait aucune malhonnêteté à personne, ni rien fait payer pour le passage aux pauvres gens; qu'à cause de cela on l'admirait dans l'île de Lesbos; que Vénus, s'étant déguisée en vieille femme, se mit dans son bâtiment; qu'il lui fit faire le trajet en diligence, et qu'il ne lui demanda point de paiement; mais que, de vieux qu'il était, elle le rendit un beau jeune homme. Servius touche cette histoire (2), et ajoute cette particularité empruntée de deux poëtes comiques (3), que Phaon fit bâtir un temple à Vénus sur la montagne de Leucade, d'où une femme dont il était fort aimé s'était jetée dans la mer. Au reste, Lucien a cru que Phaon était de l'île de Chio (4), et s'est trompé apparemment.

(B) *Quelques-uns ont dit que la vertu d'une certaine herbe fut cause de l'amour de Sapho pour lui.* C'est une chose étrange qu'on ne veuille pas que Sapho ait pu devenir passionnée d'un homme, par la seule force du tempérament. Vous voyez que Pline en donne pour cause un principe aussi fahuleux que l'onguent de Vénus: il a bien raison de dire que la vertu de cette herbe tient du monstre (5). *Portentosum est quod de ea traditur, radicem ejus alterutrius sexus similitudinem referre, rarum inventu: sed si viris contigerit mas, amabiles fieri. Ob hoc et Phaonem Lesbium dilectum à Sapho. Multae circa hoc non magorum solùm vanitates, sed etiam pythagoricorum* (6). Il s'agit de l'éryngium blanc, appelé par les Latins *centum capita*. Du Pinet traduit *chardon à cent têtes*.

(2) Servius, in *En.* III, vs. 279. Corrigez dans l'édition de Leyde, 1680: *Venerem mutata in navis formam, comme ceci, in aoni formam.*

(3) Menander et Turpilios.

(4) Lucianus, in *Navio*, tom. II, pag. 665.

(5) Plinius, lib. XXII, cap. VIII.

(6) Le père Hardouin nous renvoie sur cela à un livre fausement intitulé: *Kironidum Kirani*, pag. 37.

dans la Lycie, sur les confins de Pamphlie (a). Ce fut l'une des villes qui s'enrichirent le plus des pirateries des Ciliciens: c'est pour cela qu'elle fut ruinée par Publius Servilius (b), après les victoires qu'il remporta sur ces corsaires. Elle était dans un pitoyable état lorsque Pompée y aborda après la bataille de Pharsale (A). On assure qu'elle fut bâtie par Mopsus (c). On a fort parlé de cette ville à l'occasion d'une grâce miraculeuse que l'on prétendait qu'Alexandre y avait reçue des dieux (B). Je ferai sur ce sujet une remarque comme je m'y suis engagé (d).

(a) Strabo, lib. XIV, pag. 458. Voyez aussi Tite Live, lib. XXXVII, cap. XXIII.

(b) *Nec mari submovisse contentus vastissimas urbes eorum et distindit praeda abundantes, Phaselin et Olympon evertit, Isaurumque ipsam arcem Ciliciae.* Florus, lib. III, cap. VI.

(c) Pomponius Mela, lib. I, cap. XIV.

(d) Article MACDOINE, au texte lett. (d), tom. X, pag. 7.

(A) *Elle était dans un pitoyable état lorsque Pompée y aborda après la bataille de Pharsale.* Si nous en croyons Lucain, il y avait plus de gens dans le vaisseau de Pompée, que dans cette ville.

..... *Te primum parva Phaselis
Magnas adit. Non te metui ortas invade rarus,
Exhaustaque domus populis, majorque carinae
Quon tua turba fuit* (1).

Et néanmoins Strabon, qui vivait après Pompée, parle de Phaselis comme d'une ville considérable, et à trois ports. Il avait égard apparemment à ce qu'elle avait été (2); mais il aurait dû ne pas s'exprimer au temps présent. *Εἷς θασσῆς, τρις ἰχθυα λιμῆας, πῶς ἀξιολογῶ. Ac deinde Phaselis, tres habens portus, urbs memorabilis* (3).

(B) *Une grâce miraculeuse que l'on prétendait qu'Alexandre y avait re-*

(1) Lucan., lib. VIII.

(2) Notes qu'il n'y a nulle apparence que depuis la bataille de Pharsale, jusqu'au temps de Strabon, cette ville eût été réparée.

(3) Strabo, lib. XIV, pag. 458.

PHASÉLIS, ville maritime

que des dieux.] Commençons par citer Joseph, qui, ayant décrit le passage de la Mer Rouge, se sert de cette remarque : *Nul ne se doit esmerveiller de ceci comme de choses incroyables, si la mer a fait voye aux hommes premiers, qui pour lors n'estoient pas encores fort ruses à controuver quelque malice, et qui estoient en danger de leurs vies, soit que cela ait esté fait par le bon vouloir de Dieu ; ou par le gré de la nature : veu qu'il n'y a pas fort long-temps que la mer de Pamphylie a fait ouverture aux Macedoniens sous la conduite d'Alexandre le Grand, qui n'avoient point d'autre chemin pour passer : puisque Dieu avoit délibéré de se servir d'Alexandre et de ses gens pour détruire le royaume de Perse ; dequoy tous ceux qui ont redigé par écrit les faits de ce roy, rendent tesmoignage. Mais je laisse à un chacun sa liberté d'en penser ce qu'il bon luy semblera (4).* Il n'est pas vrai que tous les historiens d'Alexandre aient traité de miracle la manière dont il passa le détroit de Pamphylie auprès de Phasélis. Nous allons citer un grand auteur qui fait clairement connaître qu'il n'arriva rien de miraculeux en cette rencontre : *La facilité avec laquelle Alexandre courut au long de la coste de Pamphile, a donné occasion et matiere à plusieurs historiens d'amplifier les choses à merveilles, jusques à dire que ce fut un exprès miracle de faveur divine, que ceste plage de mer se soumit ainsi gracieusement à luy, veu qu'elle a autrement tousiours accoustumé de tourmenter et travailler fort asprement ceste coste-là, tellement que bien peu souvent elle cache et couvre des pointes de roc, qui sont toutes de rangs asses drues le long du rivage, au dessous des hauts rochers droicts et coupeés de la montagne. Et semble que Menander mesme en uste sienne comédie, tesmoigné ceste miraculeuse felicité, quand il dit en se jouant :*

*Ceci me sent son grand heur d'Alexandre.
Car si quelqu'un je cherche, il se vient rendre
Incontinent devant moy d'lay-mesme :
Si par la mer, qui maint homme foict bleime,
Il me convient aucun lieu traverser,
Je puis ains que sur terre y passer.*

(4) Joseph, Antiq. Judaïc., liv. II, sur la fin. Je me sers de la trad. de Générard, parce qu'il faudra que je le cite bientôt pour une autre chose.

Toutesfois *Alexandre mesme en ses epistres, sans autrement en faire si grand miracle, escrit simplement qu'il avoit passé par mer le pas qu'on appelloit vulgairement l'Eschelle, et que pour le passer, il s'estoit embarqué en la ville de Phasélide (5).* On doit savoir gré à Plutarque d'avoir fait mention des lettres de ce conquérant ; car elles décident tout : elles convainquent d'imposture, ou de mensonge, tous ceux qui ont décrit ce passage comme quelque chose de surnaturel, et comme un miracle insigne. S'il y eût eu là quelque prodige et quelque faveur extraordinaire d'en haut, Alexandre n'eût pas manqué d'en faire mention dans les lettres qu'il écrivit touchant cette marche de son armée. Aucune raison de politique ne l'engageait à se taire sur un événement si admirable, et plusieurs motifs importants le poussaient à en parler. Rien ne pouvait être pour lui d'une conséquence plus décisive, que de convaincre toute la terre que les dieux s'étaient déclarés visiblement en sa faveur, qu'ils lui soumettaient les éléments les plus indociles, et que la nature renouait à ses coutumes, afin de hâter la ruine du roi des Perses. Il devait donc écrire lui-même sur ce grand miracle à sa mère, à Antipater, à tous les peuples de la Grèce, et partout où il souhaitait d'être connu. Il devait prendre bien garde que ses lettres fussent revêtues de tout ce qui les pouvait rendre authentiques, et cependant ce qu'il écrivit là-dessus fut le plus simple du monde. Qu'on ne dise pas qu'il ne voulait rien devoir qu'à sa valeur ; cela n'est pas vrai : nous avons fait voir dans son article (6), que la politique eut beaucoup de part à la furieuse ambition qu'il témoigna de passer pour dieu. Toute sa conduite déclare qu'il ne souhaitait rien avec tant d'ardeur que de voir les peuples persuadés de l'ascendant de sa fortune et du bonheur invariable de sa destinée. On

(5) Plutarque, en la Vie d'Alexandre, chap. VI, pag. m. 154, 155. Je me sers de la version d'Amoyot. Vous trouverez ce passage dans les pages 673 et 674 de l'édition de Plutarque grecque et latine.

(6) Voyez l'article Macédoine, tom. X, pag. 11, remarque (H) ; et celui d'OLYMPIAS, tom. XI, pag. 231, remarque (F).

va mille fois plus loin avec cette réputation, qu'avec celle d'un très-brave et d'un très-habile capitaine; car enfin tout le monde sait que la valeur et que la prudence d'un général ont des bornes; mais on s'imagine que rien n'arrête les conquérans pour qui la fortune s'est hautement déclarée, et qui ont le ciel et la terre, la mer et les vents à leur dévotion,

*Quels militat æther:
Et conjurati veniunt ad classica venti (7).*

De sorte que l'intérêt principal, l'intérêt le plus essentiel des conquérans, est de passer pour des personnes que Dieu destine aux grandes révolutions, et qu'il favorise de ses miracles. Si cela nous fait rabattre quelque chose de leur gloire, par rapport à leur courage ou à leur génie, ils en sont dédommagés avec usure par d'autres endroits. L'étendue de leurs conquêtes, le nombre de leurs victoires, la rapidité avec laquelle les grands exploits s'exécutent lorsque la fortune les dirige, et qu'elle se charge presque de tout, sans se soucier du concours de la prudence; tout cela, dis-je, est un objet d'admiration cent fois plus éblouissant que ces conquêtes bornées et médiocres qui ne sont dues qu'à la prudence la plus consommée, et qu'à l'intrépidité. On sont les vertus humaines qui puissent nous inspirer le même respect, la même vénération, la même estime, que nous concevons naturellement pour ceux que nous regardons comme des vaisseaux d'élite, destinés de Dieu à la fondation des empires, ses favoris, ses mignons? On est bien plus admiré sur ce pied-là, que si l'on ne se recommandait que par la prudence et par le courage. Remarquez enfin qu'il y a des choses indépendantes de la valeur et de la sagesse d'un conquérant. Ces qualités-là ne sont point capables d'entr'ouvrir la mer et les fleuves pour le passage d'une armée.

(7) Ces paroles sont de Claudien, in III consulat. Honorii Aug., vs. 96. Cela regarde un prodige qui fit gagner à Théodose la victoire sur Eugène, l'an 304. Voyez M. Fléchier, Vie de Théodose, liv. II, pag. 479, édition in-12; et Barthius, in Claudianum, pag. 509 et suiv. Voici tout le passage de Claudien :

O nimium dilecte deo, cui fundit ab antris
Æolus armatas homines, cui militat æther,
Et conjurati veniunt ad classica venti.

Quand donc on avoue que la mer et les rivières se sont entr'ouvertes en sa faveur, et que par miracle elles ont fait place à ses troupes, on ne lui dérobe point ses louanges pour en orner la fortune; car tout le monde est persuadé que le courage et l'habileté d'un grand capitaine ne sont point capables de produire ces effets : toute la terre le regarderait comme un insensé, ou se moquerait de lui, s'il osait dire qu'il avait trouvé l'invention de faire passer une grande armée au travers d'un bras de mer, sans pontons et sans navires. On ne saurait donc deviner de bonnes raisons qui eussent pu déterminer Alexandre à supprimer le miracle dont il s'agit : il faut donc conclure que s'il n'en fit point de mention dans les lettres qu'il écrivit concernant sa marche, ce fut à cause qu'il ne s'y était rien passé d'extraordinaire.

Je fortifie mon raisonnement par une très-bonne observation. Les princes les plus ambitieux, les guerriers les plus avides de louanges, ne sont pas aussi inventifs que leurs flatteurs, ni aussi ingénieux qu'un panégyriste (8), à l'égard des choses qui peuvent donner du relief à la gloire d'un conquérant. Puis donc que les flatteurs d'Alexandre, puisque les orateurs et les poètes qui l'ont censuré, ont dit que la mer de Pamphylie retira ses flots pour faciliter le passage de son armée, et qu'il se fit là un grand miracle, nous devons croire qu'ils étaient persuadés qu'en prenant ce tour, ils travailleraient plus utilement à éterniser sa gloire, et qu'ils la rendraient plus admirable. Il ne songea pas lui-même à cette invention; il n'égala pas en cette espèce de ruses la fécondité des beaux esprits, celle des flatteurs, celle des rhétoriciens. C'est pourquoi il écrivit simplement et ingénument de quelle manière il avait franchi ce passage. S'il avait usé de ruse, s'il avait tu le prodige par la crainte de diminuer sa gloire, en avouant que les dieux l'avaient secondé, les flatteurs auraient bien su quel était son goût sur cette affaire; ils s'y fussent accommodés, et n'eus-

(8) Accommodés à ceci des paroles de Pliny le jeune, in Paneg. Trajan., cap. I. V. Ingeniosior est ad excogitandum simulatio veritate, servitius libertate, minus amore.

sent jamais parlé du miracle. Si nous avions tous les vers, et toutes les pièces volantes qui parurent là-dessus pendant la vie de ce prince, nous y verrions bien des chimères : mais comme presque toujours le sort de ces petits livres est de périr aussitôt ou même plus tôt que leurs auteurs, la postérité n'en a point été fatiguée. Il ne nous reste que la réduction que des écrivains plus graves y firent ; et il n'est pas malaisé, en consultant un habile géographe, de se faire une juste idée de cette aventure. Strabon nous dit que le mont Climax est si proche de la mer de Pamphylie, qu'il n'en est séparé que par un petit chemin que l'on peut passer à pied, quand cette mer est tranquille ; mais qui est tout couvert d'eau quand cette mer est agitée. Alexandre, plein de confiance en sa fortune, donna ordre que son armée passât par cet endroit-là, sans attendre la belle saison, qui eût fait écouler les eaux. Les soldats passèrent ayant de l'eau jusques au nombril : voilà tout le miracle. Περὶ Φασελίδας δ' ἰσὶ τὰ κατὰ θάλατταν γινάσκειν, δι' αὐτὸν Ἀλέξανδρον παρῶντα τὴν στρατίαν : ἔστι δ' ὅπου Καίμαξ καθυμνῶν ἰπικίανται δὲ τῷ Πάμφυλῳ πελάγῳ, σπινθὶ ἀπολείποντι πᾶσιθεν ἐπὶ τῷ ἀγέλαῳ, ταῖς μὲν νηυσὶν αἰσιντομένῃ, ὅς τε οὐκ αἰσιντο τοῖς ὁδοῦσι, πλημύνοντες δὲ τοῦ πελάγους, ὑπὸ τῶν κομάτων καλυπτομένην ἵπτικόν. ὁ μὲν οὖν διὰ τοῦ ὅρου ὑπὲρλασις, πρὸς τὸν ἔχοντα πρὸς τὰς ἐπὶ τῷ δ' ἀντικλῶν χρωτταὶ κατὰ τὰς ἰσθμίας. Ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἐν χιμῆρσι ἡμερῶν καμῶν, καὶ τὸ πλεόν ἰπικίανται τῷ τυχῶν πρὶν ἀνίστασθαι τὸ κύμα σπινθῆ, καὶ ὅταν τὴν ἡμέραν ἐν ὕδασι γινώσκῃ τὴν περὶ τὴν οὐκίαν, μὴ χιμῆρα φελοῦ συνεχομένην. *Apud Phaselidem sunt ad mare angustiae, per quas exercitum traduxit Alexander. Est enim ibi mons Climax, Pamphylia incumbens mari, et propter litus arcum relinquens transitum : qui tranquillo mari nudatur, et à viatoribus perambulari potest : mari exundante, fluctibus admodum obtegatur. Alexander autem hybernānam incidit in tempestatem, cūmq; fortunae maximam eventus partem crederet, antequā defluerent unde profectus est : itaque contigit, ut totum diem milites per aquam iter facerent usque ad umbilicum in eam de-*

mersi (g). D'autres disent que les vents de midi qui avaient soufflé plusieurs jours, et qui avaient inondé tout le chemin jusqu'au pied de la montagne, cessèrent dès qu'Alexandre parut, et qu'il s'éleva un vent de nord qui chassa les eaux vers le rivage. Fréins-hémus (10) cite les auteurs qui ont parlé de cela ; je m'en vais copier son texte et ses citations. (**) *Parte exercitus ad Pergensium urbem per montes praemissus, ceteros ipse per litus ducebat, quā Climax mons Pamphylia mari imminens angustam euntibus semitum relinquit, quoties mare tranquillum est ; at quā aestus incubuit, fluctibus operitur. Idque hyeme frequentius et propere perpetuum est. At Alexander nihil aequē ac moram metuens, exercitum, per aqua, per iniqua, eodem ardore atque impetu rapiebat. Continui per eos dies Austri flaverant, qui mare in litus propellentes, omnia itineris vestigia altis paludibus oppleat : adsiduē etiam magnaeque pluviae, ut ventis istis spirantibus solet, ruebant. Sed adventante Alexandro subito exortus aquilo caelum purgavit imbribus, undas rejecit in mare, et Macedonibus transitum aperuit. Sic quoque unius (***) diei itinere per incerta vada emergendum fuit ; aquā ad umbilicum ferme pertingente. Tāntam in periculis Alexandri fiduciam, ut ab ipsius ingenio projectam non dubito ; ita frequentibus prodigiis et omnibus aeternam confirmatamque fuisse crediderim : postquā decreto numinis, clarissimis maximisque rebus se destinari concepit. Josēphe n'a guère de jugement, lorsqu'il compare le passage de la mer rouge avec celui de la mer de Pamphylie. Il a espéré que le miracle d'Alexandre persuaderait aux Grecs celui de Moïse ; mais il devait craindre qu'on n'attribuât à des raisons naturelles le passage de la mer rouge, comme celui de la mer de Pamphylie*

(g) Strabo, lib. XIV, pag. 458.

(10) Supplém. in Q. Curtium, lib. II, cap. XI, num. 15. Voyez aussi son Index sur Quinte Corce, au mot Pamphylie.

(**) Strabo, lib. 14, Curt. 5, 3, 22, 6, 2, 16. Arrian in Seneca maior. 2, Arrian. 1, 8, 8. Eustath., in Dionys., n. 855 et 885. Appian., lib. 2, de bell. arab. Joseph. Antiquit., lib. 7, extrême, Plinearch., c. 27 et 28.

(***) Strabo, lib. 14.

est attribué aux vents du nord. Si Gênébrard s'était servi d'une injure moins atroce, il ne faudrait pas blâmer la remarque qu'il a faite sur ces paroles de Josephé. *Les Egyptiens furent frustrés de leur attente, ne sachant qu'une telle ouverture et voye n'étoit pas faite pour tous, ains pour les Hébreux seulement qui s'enfuyoient pour se sauver, et non pour les ennemis qui les poursuivoient en délibération de les ruiner et saccager* (11). Voici sa note. « D'ici tu peux » cognoître combien est execrable l'impie de Joachim Vadian, qui » a osé écrire en ses Commentaires » sur Mela, que Moïse attendit l'opportunité du temps auquel la mer rouge devoit monter en l'Océan et » laisser le food sec, comme advient » deux fois le jour au mont de Saint Michel en Normandie. Car outre ce » que Dieu voulu monstrier sa puissance en cecy, la mer rouge par flux et reflux, ou par descendant » et montant, ne laisse jamais sou » auge, estant toujours pleine et » convert de d'eau de fond en comble, » comme il est certain par les géographes et cartes marines (12). » Josephé devayt s'abstenir d'autant plus soigneusement de son parallèle, qu'il y avait lieu d'appréhender que les philosophes grecs ne se prévalussent de ce que l'Histoire Sainte remarque que Dieu fit reculer la mer toute la nuit par un vent fort violent (13). Voilà donc, pouvaient-ils dire, deux miracles qui se ressemblent, et qui sont tous deux l'ouvrage du vent. Il se leva pour Alexandre un vent de nord qui fit retirer dans son lit les eaux de la mer : un autre vent fit pour Moïse la même chose. Plusieurs écrivains, pour donner du merveilleux aux conquêtes de l'armée macedonienne, ont pris pour miracle un vent de nord qui lui fut utile par un cas fortuit. L'historien des Hébreux en usa de même (14). Afin donc de prévenir ces objections, Josephé eût

dû éviter le parallèle dont il s'est servi mal à propos. Un scolaste dauphin, l'en censure fortement. Ut imperite, ne dicam impie, fecisse Josephus videatur, qui narrato Israelitarum transitu per Rubrum Mare, quo credibile probaret esse miraculum, simile quiddam Alexandro contigisse agnoscit, et ab omnibus affirmari tradit quod res ejus gestas litteris manddrunt (15).

Notez qu'il est bien facile d'indiquer une différence capitale entre ce qui se passa proche de Phasélis et ce qui se fit en Egypte. Le vent qui repoussa la Mer Rouge fut précédé d'une action humaine, qui fait voir que Dieu intervint là-dedans d'une façon spéciale. *Moïse avait étendu sa main sur la mer* (16). De plus il y eut là une chose que l'on ne saurait imputer au vent ; la mer s'entr'ouvrit, les Israélites la passèrent à pied sec ayant les eaux comme une muraille à droite et à gauche. Si l'on veut que le vent ait causé cette ouverture, il faudra que l'on convienne qu'il n'était pas naturel, c'est-à-dire qu'il ne soufflait que sur une très-petite portion de la mer, et que, laissant en repos les eaux à droite et à gauche, il fit un chemin au milieu ; il ne chassa que les eaux qui se trouvaient dans cet entre-deux, et soutint les autres de chaque côté. Si l'on me demande pourquoi il fut nécessaire que ce vent soufflât toute la nuit, puisque Dieu n'a nul besoin des causes secondes pour dessécher en un moment un bras de mer, je réponds que ce n'est pas aux créatures de prescrire à leur créateur les manières de sa conduite. Outre que peut-être ceux qui disent que les miracles de l'ancienne loi étaient produits à l'occasion des volontés d'une créature, ne se trompent pas. Voyez ce que le père Malebranche et M. Arnauld pensent là-dessus (17). Si l'Ange qui était chargé de la conduite du peuple juif eût été la cause occasionnelle de tous les miracles de Moïse, il ne fau-

(11) Josephé, Antiq. Judaïq., liv. II, sur la fin, selon la version de Gênébrard.

(12) Gênébrard, à la marge de sa traduction de Josephé, vers la fin du II^e livre des Antiquités judaïques, folio 53, édition de Paris, 1604, 12-8°.

(13) Exode, chap. XIV, vs. 21.

(14) Attribues tout ceci à ces philosophes grecs dont on a parlé.

(15) Mich. la Tellier, Notis in Quint. Curtium, lib. V, capite ipso medesimo, pag. 193.

(16) Exode, chap. XIV, vs. 21. Voyez la Dissertation de M. Leclerc, mentionnée dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, mois d'octobre 1695, pag. 59, 60.

(17) M. Arnauld publia, l'an 1685, une Dissertation sur la manière dont Dieu a fait les miracles de l'ancienne loi par le ministère des anges. Il y réfute le père Malebranche.

draît point s'étonner que l'action des corps, la violence des vents, etc. y aient été employées. On peut satisfaire par ce principe à plusieurs difficultés. Un païen dirait peut-être, selon le langage de ceux qui faisaient tant de mention du génie des empereurs, que le génie d'Alexandre fit cesser le vent de midi, et forma un vent de nord, le jour que ce conquérant voulait passer sur le rivage de Phasélis. Mais pour nous persuader cela il faudrait que l'on nous montrât, qu'en cas qu'Alexandre se fût tenu ici dans la Macédoine, un vent de nord n'eût point succédé au vent de midi le jour qu'il fit marcher son armée sur ce rivage. C'est une chose qu'il est impossible de prouver, et de connaître. On peut bien comprendre que ces génies des empereurs pourraient en se servant de leur physique, *applicando activa passivis*, arrêter un vent, et en faire un autre; mais on ne peut pas savoir s'ils le font ou en un tel lieu, ou en un tel temps.

PHASIS, rivière qui traverse la Colchide, et se jette dans le Pont-Euxin, eut ce nom depuis qu'un jeune homme s'y fut précipité. On la nommait Arcturus auparavant. Ce jeune homme était fils d'Apollon et d'Ocyroë (a), et tua sa mère qu'il avait surprise en flagrant délit (A), je veux dire entre les bras d'un galant. Les furies lui apparurent, et le tourmentèrent à un tel point qu'il se jeta dans l'Arcturus. On trouvait dans cette rivière une plante nommée *Leucophyllus*, qui avait une vertu admirable; car elle empêchait les femmes de tomber dans l'adultère. Il la fallait cueillir avec quelques précautions (b) (B). Il n'y a rien qui ait fait autant parler du Phasis qu'une expédition des Argonautes, puisque tous les

poètes qui l'ont chantée ont été obligés de se souvenir de ce grand fleuve qu'il fallut que les Argonautes remontassent pour se rendre maîtres de la toison d'or. Je vous renvoie quant à cela, et quant à plusieurs autres choses, au Dictionnaire de M. Lloyd; mais pour ce qui concerne l'état présent du Phasis, vous trouverez mieux votre compte dans le Moréri.

(A) *Il tua sa mère qu'il avait surprise en flagrant délit.*] Ceux qui auront lu Pontus de Tyard, pourront s'étonner que je parle du jeune Phasis sans lui donner les éloges qu'il lui a donnés. Phasis, dit-il (1), devenu grand, et chaste observateur de la continence, rencontra sa mère en adultère. Alors dépité et déplaisant du péché de sa mère, ne pouvant refreindre sa colère, la tua. Si vous voulez voir comment il exprime cela poétiquement vous n'avez qu'à lire ce qui suit.

*Leur fils Phasis ja grand, mais de chaste nature,
D'un adultère bras voit sa mère embrassée,
Dont d'un glaive vengeur l'ayant morte laissée,
Il choisit en Arcture et mort et sépulture (2).*

Mais pour rendre raison de ma conduite, il me suffit d'observer que l'auteur qui avait appris ce point d'histoire à Pontus de Tyard, ne dit pas que Phasis fut chaste: j'ai donc cru qu'il ne fallait rien ajouter à l'original. C'est une mauvaise méthode que celle que suivent une infinité de copistes: ils confondent un fait avec leurs propres conjectures, ou avec les conséquences qu'ils en tirent; car ils les insèrent dans le corps de la narration, comme si l'auteur qui leur a fourni le fait les avait aussi débités. Il serait bon de distinguer ce que l'on ajoute d'avec ce que l'on copie, et surtout lorsque les faits qu'on ajoute ne résultent pas nécessairement des autres. Pontus de Tyard n'a point suivi cette règle, il a cru que Phasis était un rigide sectateur de la

(a) Qui était fille de l'Océan.

(b) Tiré de Plutarque, au traité de Flavius, pag. m. 16, 17.

(1) Pontus de Tyard, dans les deux Fables de Fleuves ou Fontaines, folio m. 11.

(2) La même, folio 12.

continence, puisque l'adultère d'Ocyroë l'avait porté à la tuer. Il a affirmé ces deux choses comme si Plutarque les avait dites également. Il a confondu ses conséquences avec le récit de cet ancien : or ce sont des conséquences qui ne vont tout au plus qu'à la probabilité : car on pourrait sans être fort chaste concevoir une telle horreur de voir sa mère entre les bras d'un galant, qu'on la tuerait. Tous ceux qui punissent dans leur famille l'impudicité ne sont point pudiques. Il y a tel homme, qui débauche autant de femmes qu'il peut, qui traiterait cruellement et ses sœurs et ses belles-sœurs, et sa mère même, si elles se laissaient débaucher, et principalement s'il les surprenait dans l'acte de l'adultère (3). Je me serais moins étendu sur cette faute de Pontus de Tyard, si je ne voyais qu'encore aujourd'hui de fort grands auteurs y tombent.

Je ne me sers point du témoignage de Valérius Flaccus pour prouver que Phasis n'a pas été continent ; car lorsque ce poète raconte que Phasis éperdument amoureux d'une belle nymphe la poursuivit à tonte outrance, il ne veut parler que du Dieu du Fleuve.

*Barbarus in patriis sectatur montibus Aëan
Phasis, amore furens : pavidus jacit illa phae-*

*Virgine turbata metus ; discursibus et jam
Deficit : ne volucris victam deus adligat un-*

del (4).

(B) On y trouvait... une plante... qui avait une vertu admirable.... Il la fallait cueillir avec quelques précautions.] On la trouvait au point du jour au commencement du printemps lorsque les mystères d'Hécate se célébraient ; le Dieu Pan y était fort nécessaire (5). Voyez la note (6). Les maris jaloux l'ayant cueillie, la je-

(3) Ἐπ' αὐτοφρόνῳ, in flagranti crimine. Plutarchus, de Fluvio, pag. m. 16. Voyez les notes de Maussac, pag. 234, sur cette expression de Plutarque.

(4) Valer. Flaccus, Argonaut., lib. V, vs. 425, pag. m. 304.

(5) Πρὸς πανομήνῳ ἑσθλὸν ad divinum Panis dei afflatum. Plutarchus, de Fluvio, pag. 17.

(6) Ceci me fait souvenir d'une tradition populaire de quelques provinces de France : c'est que la graine de fougère ne se peut cueillir que la veille de Saint-Jean, précisément à minuit, et que pour y résister il faut être aidé de quelque sorcier ; qu'elle n des vertus admirables, etc.

taient autour de leur lit, afin de le conserver pur et net : ἢν αἱ ζῆλόντες τῶν ἀνδρῶν δριπέμενοι, ῥίπτουσι περὶ τὴν παρόντος θάλαμον, καὶ ἀνδρῶν τὰς γυναικας τὴν γάμον. Quam postquam hominum zelotypi collegerunt, circa thalamum virginatum jaciunt, ut puras conservent nuptias (7). On trouve les mêmes paroles dans un livre d'Aristote (8) ; mais elles y ont été cousues, et M. de Maussac ne doute point (9) qu'on ne les ait prises du Traité de Fluvio d'où je viens de les tirer. Au reste, si quelque profane d'ivresse (10) s'approchait du lieu où cette plante croissait, il perdait l'entendement, et confessait tous les crimes qu'il avait commis, ou qu'il avait dessein de commettre. On se saisissait de lui, on l'enveloppait d'un cuir, et on le jetait dans un trou rond qui s'appelait la petite bouche des impies, et qui ressemblait à un puits. Le corps de cet homme paraissait dans le marais Mécotide trente jours après, rempli de vers, et tout aussitôt il était déchiré par les vautours qu'on n'avait pas vus auparavant (11).

Je ne sais si l'histoire de cette plante n'a pas été altérée par ceux qui ont abrégé les auteurs qui en parlèrent les premiers, et par ceux qui ont eût quelque partie des abrégés. Ce sont deux grandes sources de falsification, parce qu'il y a des gens qui construisent un nouveau récit en prenant quelque chose des abrégiateurs, et quelque chose de ceux qui ont appliqué à leurs desseins particuliers ce qui les accommodait, laissant et abandonnant le reste des circonstances, et allongeant même celles qui leur pouvaient être utiles. Quoi qu'il en soit, il y a quelque apparence que le premier fond de cette histoire a été qu'au temps des mystères d'Hécate, les hommes, étant obligés de se contenir, mettaient dans le lit de leurs épouses une herbe qui refroidissait la

(7) Plutarchus, de Fluvio, pag. 16.

(8) Περὶ θαύμας. ἀκούσας. De mirabilibus sculatione, sub fin.

(9) Maussac. in Plutarchum, de Fluvio, pag. 235.

(10) Ἐὰν τις τῶν ἀσεβέστερων δὴ μίθῃ, αἱ γυναικες ὅτις ἐβρίστησαν. Plutarchus, de Fluvio, pag. 16.

(11) Tiré de Plutarque, ibid., ex Ctesippo, lib. II Rerum Scythicarum.

nature. Nous avons vu (12) que l'on a dit qu'une telle chose se pratiquait parmi les Athéniens durant la fête des Thesmophories. Mais il faut avouer que l'herbe du Phasis eût été autrement considérable que l'*agnus castus* des Athéniens, puisque sa vertu, ne se bornant pas à la durée d'une fête, eût calmé pour toute leur vie l'inquiétude des maris jaloux. Voici encore des vers de Pontus de Tyard.

*Depuis du nom Phasis est appelé ce fleuve,
Où le charme arbrisseau leucophile se trouve,
Remède à jalousie en un froid cœur tombé,
Car quiconque au printemps en son lit cachera
Ceste plante trompée en Phasis : trouvera
Que jamais sa Venus ne sera dérobée (13).*

(12) Dans la remarque (B) de l'article THESMOPHORIAS, tom. XIV.

(13) Pontus de Tyard, douze Fables de Fleuves ou Fontaines, folio 12.

PHOEBADIUS, évêque d'Angen au IV^e. siècle, témoigna un très-grand zèle pour l'orthodoxie, et contre l'arianisme. Il fit un livre contre la seconde formule de foi (A), qu'Osius et Potamius avaient dressée à Sirmich, l'an 357 (a). Il assista au synode de Rimini, l'an 359, et défendit jusques à la fin de ce concile la formule de foi de Nicée, et refusa de signer celle qu'on y proposait. « Ni la crainte ni les
» menaces ne purent le faire
» changer de résolution : mais
» le gouverneur Taurus voyant
» qu'il ne pouvait surmonter sa
» constance par ce moyen, usa
» de prières, et le conjura avec
» larmes de prendre les voies
» les plus douces pour délivrer
» un grand nombre d'évêques
» qui étaient enfermés depuis
» sept mois dans une ville, où
» ils étaient fort incommodés
» par la rigueur de l'hiver et
» par la disette de toutes choses.... Phœbadius répondit
» qu'il était prêt d'aller en exil,

» et de souffrir toutes sortes de
» supplices, plutôt que de faire
» ce qu'on lui demandait, et
» qu'il ne recevrait jamais une
» formule de foi faite par les
» ariens. Quelques jours se passèrent dans cette contestation;
» mais enfin, voyant qu'il n'y
» avait pas moyen d'avoir la
» paix, il se relâcha, après que
» Ursace et Valens eurent déclaré que la profession de foi
» qu'ils proposaient était catholique, et que ceux à qui elle
» ne semblerait pas suffisante,
» pouvaient y ajouter ce qu'ils
» jugeraient à propos (b). » On y ajouta des propositions orthodoxes, et notamment celle-ci, que le fils de Dieu n'était pas une créature; mais Ursace et Valens y firent glisser qu'il n'était pas une créature comme les autres, et ils obtinrent par cette fraude les signatures qu'ils souhaitaient. (c) *Phœbadius, étant de retour en son pays, fut un des évêques qui eurent le plus de regret de leur faute, et qui la réparèrent par les déclarations et par les protestations qu'ils firent contre ce qu'ils avaient fait par surprise. Il assista au concile de Valence en 374. Nous avons une lettre de saint Ambroise qui s'adresse à lui et à Delphinus, évêque de Bordeaux. Saint Jérôme nous assure, dans son livre des Hommes Illustres, que Phœbadius vivait encore de son temps (d), et qu'il était dans une extrême vieillesse. Il ajoute qu'il avait composé quelques autres ouvra-*

(b) *Id même.*

(c) *Id même.*

(d) C'est-à-dire l'an 392, que Saint-Jérôme écrivant ce livre. V. le père Labbe, Dissertat. de Scriptor. ecclesiast., tom. II, pag. 221.

(a) Du Pin, Biblioth., tom. II, pag. 107, édition de Hollande.

ges, avec celui dont nous avons parlé. La mémoire de ce saint est particulièrement honorée à Agen, où on le nomme communément saint Fiari (B).

(A) Il fit un livre contre la seconde formule de foi.] Cet ouvrage s'est conservé. Vous en trouverez le précis dans M. du Pin (1). Le père Labbe nous apprend que Pierre Pithou est le premier qui l'ait publié*. *Primum prodit studio Petri Pithœi cum aliquot aliorum Veterum Gallie theologorum scriptis, Parisiis, apud Nivelium 1586, in-4^o, hoc titulo: Liber contra Epistolam sive edictum sub nomine Constantii imp. emissam in Synodo Mediolanensi* (2). Il ajoute qu'il a été inséré depuis dans les éditions de la Bibliothèque des pères, et que Barthius l'a orné de notes. M. du Pin compte aussi pour la première édition celle qui fut procurée par Pierre Pithou; mais il la place sous l'an 1589*. Jean Darnalt, au chapitre V de ses *Antiquités d'Agen*, parle d'une édition précédente. Cette épitre de Phœbadius, dit-il (3), fut trouvée de notre temps, et aussitôt mise en lumière par Robert Étienne, et depuis par Nivelle, en 1586. Que ceux qui ont des bibliothèques examinent s'il a raison.

(B) Sa mémoire est particulièrement honorée à Agen, où on le nomme communément saint Fiari.] Les métamorphoses du nom de cet illustre prélat sont étranges. Sulpice Sévère l'appelle *Félagius*. Dans saint Jérôme et dans le traducteur grec de son livre, il est appelé *Sebadius*. . . Il y a dans saint Ambroise *Fygius*

(4). Arnalt déplore ces changemens, et la destruction de l'église consacrée à cet évêque. Nous dirons en passant, avec quelque autre, que le nom de ce saint évêque a été si peu heureux parmi les siens, qu'aujourd'hui il se trouve tellement altéré et changé, non-seulement parmi le vulgaire, mais encore es livres de sa propre église, que les uns le nomment *Fœdarius*, les autres *Phœbadius* et *Feudarius*; *Ephionius* l'appelle *Sebaudium*, vulgairement saint *Fiari*. J'ajouterai à cette altération et changement de nom que les injures du temps et du siècle ont été si grandes et déplorable, qu'on abatit premièrement et rasa de fond en comble son église dans cette ville. Et le lieu où elle souloit être a été converti à un indigne et profane usage (5). Théodore de Bèze raconte une chose assez curieuse qui appartient à l'année 1561. » En ce temps-là Jean Barrelles ministre de Toulouse estant demeuré malade à Agen, où il fut medeciné, preschoit en plein jour en la maison de Roussans conseiller, et creust tellement l'assemblée de jour en jour, que finalement le XVI de mars il prescha dans un petit temple nommé Saint Fiari, jadis évesque d'Agen et tresdocte personnage ayant escrit contre les arriens du temps de saint Jerome, comme iceluy-mesme le tesmoigne en un traité qu'il a fait des docteurs ecclesiastiques, où son nom est mal escrit, à savoir *Sebadius* au lieu de *Fœdarius*. En ce temple il y avoit un sepulchre de marbre qu'on disoit estre dudit évesque, duquel les nonnrissees avoient acoustumé de racler ce qu'elles en pouvoient avoir pour l'avaller dans leur potage afin d'avoir abondance de lait. Et toutesfois il y a une petite ville pres de Toulouze, nommée Benerque sur la riviere de Rege (6), auquel lieu le vingt-cinquième d'avril jour de la feste dudit saint Fiari, les tirconyoisins ont acoustumé de toute ancienneté de s'assembler en armes, de peur (disent-ils) que ceux d'Agen, ausquels ils

(1) A la page 107 et 108 du II^e. tome de sa Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, édition de Hollande.

* C'est une erreur de Labbe. Leclerc, qui la relève, dit que l'ouvrage de Phœbadius fut publié par Béné, dans un recueil imprimé chez Robert Étienne, en 1570, in-8^o. Il fut ensuite inséré, en 1575, par Marguerite de la Bigne, dans le tome V de sa *Bibliotheca Patrum*.

(2) Labbe, de *Scriptoribus ecclesiasticis*, tom. II, pag. 321.

* Leclerc observe que 1589 n'est dans Dupin qu'une faute d'impression, ou un chiffre retourné, mais Dupin n'a pas connu les éditions de 1570 et 1575, citées par Leclerc.

(3) Darnalt, procureur du roi au présidial d'Agen *Antiquités d'Agen*, folio 3a verso, édition de Paris, 1606, in-8^o.

(4) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, tom. II, pag. 109.

(5) Arnalt, *Antiquités d'Agen*, folio 33.

(6) Il falloit dire d'Arcege.

» maintiennent avoir desrobé le corps
» de ce saint, ne le viennent requé-
» rir. A eux en soit le debat, mais
» tant y a que ce sepulchre estant
» finalement ouvert à Agen, on n'y
» trouva qu'un test avec les dents,
» bien entier veu le long espace de
» temps, à savoir de plus de douze
» cens ans que ledit évesque doit
» avoir esté là enseveli (7). »

(7) Bèze, *Histoire ecclésiastique*, liv. V, pag. 290, 291.

PHÈDRE, en latin *Phædrus*, auteur de cinq livres de fables en vers latins iambiques, était Thrace de nation (a). Il fut mis en liberté par Auguste (A), et il vécut jusqu'après la mort de Séjan (b). Il avait été opprimé par ce favori de Tibère (c). Il se représente comme un homme qui ne s'était point soucié d'amasser du bien (B). Tous les critiques ne conviennent pas qu'il soit le même que celui que l'on rencontre dans une épigramme de Martial (C). Il est à noter que Casaubon, qui était si docte, n'apprit qu'il y eut un Phèdre parmi les anciens auteurs, que lorsque Pierre Pithou publia les Fables de Phèdre (D). Depuis cette première édition, qui est de l'an 1596, il s'en est fait plusieurs autres avec des notes des plus grands critiques. Voyez-en la liste dans la préface de Jean Scheffer sur cet auteur, et joignez-y l'édition (d) de l'an 1698, que M. Burman a procurée, et qui contient avec les notes de M. Gudius, qui n'avaient jamais paru, les commentaires tout entiers de Conrad Rittershusius, de Nicolas Rigault, de Nicolas Heinsius, de Jean Scheffer, et de Jean Louis

Prasch, avec des extraits de quelques autres commentateurs. L'édition qui a paru depuis celle-là (e) par les soins et avec des notes de M. Hoogstraten est la plus belle qu'on ait vue encore en égard aux caractères et aux figures. Elle a été faite pour l'usage du jeune prince de Nassau, gouverneur de la province de Frise, et de celle de Groningue. La traduction française que M. Moréri loue vient de Port-Royal. Quelque bonne qu'elle soit, M. le Fèvre de Saumur y a trouvé bien des fautes (E).

(e) *A Amsterdam, chez François Halma. 1701, in-4°.*

(A) *Il fut mis en liberté par Auguste.* Dans le titre de ses Fables il est appelé *Augusti libertus*. Lipse, André Schot, Dempstérus, Borrichius et plusieurs autres critiques, entendent par-là que Tibère l'affranchit (1). Mais Florent Chrétien, Vossius, Scheffer, etc., aiment mieux entendre que ce fut Auguste. Je me range à ce dernier sentiment, quoique j'avoue que les preuves qu'on en peut donner ne soient pas démonstratives. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre Phèdre raconte, comme témoin oculaire, certaines choses qui s'étaient passées sous Auguste. Voyez la fable XI du III^e livre, mais non pas la VIII^e du V^e livre, où il est parlé de Bathyllus; car Vossius (2) a tort de dire que Phèdre parle de cela comme l'ayant vu.

(B) *Il se représente comme un homme qui ne s'était point soucié d'amasser du bien.* Voyez la préface de son III^e livre: il y met cela entre les choses qui devaient lui faciliter la promotion au rang de poète.

*Quamvis in ipso natum sicut pendet scholæ,
Curpungur habendi penitus corde erascim,
Et laude invidi in hanc vitam inebuerim,
Fastidiosis tamen in calum recipior.*

Voyez aussi la V^e fable du livre V (3).

(1) Voyez les Notes de Schefferus in *Phædrum*, in-4°.

(2) Vossius, de Poët. lat., pag. 38.

(3) *Il y dit:*

*Hujus respectu fabulæ deterritus,
Periculosum semper vitavi lacrum.*

(a) *Phæd., in præfat., lib. III.*

(b) Voyez Schefferus, in *Vita Phædei*.

(c) Voyez le même auteur, *ibid.*

(d) *A Amsterdam, chez Henri Wetstein.*

(C) *Tous les critiques ne conviennent pas qu'il soit le même que celui que l'on rencontre dans une épigramme de Martial.*] Voici les paroles de ce poëte :

*Die musa quid agat Canius meus Rufus,
Utrumne chartis tradit ille victoris
Legenda temporum acta Claudianorum?
An que Neroni salus adstruit scriptor?
At amulatur improbi jocos Phædri (4)?*

La note de Scrivérius sur le dernier de ces cinq vers est la plus injurieuse du monde à ceux qui pensent que Martial parle de notre Phèdre : *Possumt ne magis decoquere de judicio, ac magis ludere de otio suo viri docti, qui existimant Fabulatorem Phædrum à clarissimo Pithæo editum, et cujus Avienus quidam, sive Avianus, in præfatione Fabularum suarum Æsopiarum ad Theodosium meminit, hunc eundem esse, de quo loquitur Martialis? Volunt nos credere scilicet, libertum illum Augusti Cesaris fuisse, stilo utque tempore parenti proximumve Laberio vel Publio Mimo, et quidem, quantum conjiciunt, sub Tiberio vixisse, atque adeo post Sejanum damnatum, Nugæ. Certè, nisi vehementer fallor, eo illo dignus censere minime potest scriptor iste, cuius tandem ille alapas et libertatem debeat (5).* Scrivérius se vante de pouvoir prouver son sentiment par plusieurs raisons, et il observe entre autres choses que Pérot, archevêque de Siponto, est l'auteur de l'une des fables qu'on a publiées sous le nom de Phèdre (6). Il est certain que la fable que Pérot assure qu'il a tirée d'Avienus, et mise en vers iambiques, ne diffère presque en rien de l'autre. *Allusit ad fabulam, dit-il dans son commentaire sur l'épigramme LXXVII du I^{er} livre de Martial (7), quam nos ex Avieno in Fabellæ nostras adolescentis iambico carmine transtulimus :*

*Olim quas vellent esse in intellæ suâ
Dixi legerunt arbores, etc. (8).*

(4) Mart., *epigr. XX, lib. III.*

(5) Scrivérius, in *Martial.*, *epigr. XX, lib. III, pag. m. 88.*

(6) C'est la *XXIII^e* du *III^e* livre, dans l'édition dont je me sers, qui est celle de Hanbourg, 1673.

(7) Et non pas la *XX^e* du *III^e* livre, comme l'assure M. Ménage, dans ses *Miscolaneæ*, pag. 280.

(8) Vous trouverez toute la suite dans M. Ménage, *ibidem*.

Mais les critiques n'ont pas manqué de juger que ce prélat se l'attribuait injustement. Quoi qu'il en soit, l'on a raison d'être surpris qu'un livre d'autant d'agréments que celui de Phèdre ait été si peu connu pendant plusieurs siècles. Posons le cas que Martial en parle, nous n'aurons que deux auteurs qui aient parlé de lui (9). J'ai dit ailleurs (10) que Sénèque n'en avait nulle connaissance, et je m'en vais dire que Casaubon a été long-temps dans les mêmes termes. Cela doit diminuer un peu notre admiration à l'égard de l'obscurité qui a couvert pendant tant d'années le nom et la gloire de Quinte Curce. Ajoutons que Patreculus a eu le même destin. Voyez ci-dessus l'article de *PATERCULUS*; remarque (D), citation (23).

(D) Casaubon. . . n'apprit qu'il y eut un Phèdre. . . que lorsque Pierre Pithou publia les fables de Phèdre.] Voici ce qu'il écrivit à Pierre Pithou : *Ex epistola tua primùm de Phædro Augusti liberti cognovi; nam planè mihi antè id nomen incognitum, prorsusque de eo quid scriptore, quid scripto vel legi nihil, vel si est aliter non memini.* Cette lettre de Casaubon fut écrite l'an 1596, qui est le temps où Pierre Pithou publia à Troyes les Fables de Phèdre. Il en envoya un exemplaire au père Sirmond, qui était alors à Rome. Ce jésuite le montra aux savans de Rome, et ils jugèrent d'abord que c'était un livre supposé; mais l'ayant examiné de plus près, ils changèrent de sentiment; ils crurent y rencontrer les caractères du siècle d'Auguste. On va voir cela en latin. *Memini equidem Jacobum Sirmundum narrare mihi solitum, cum Petrus Pithæus hos Phædri Æsopiarum fabularum quinque libros Lutetiæ (11) edidisset primùm, et ad se Romam pro veteri amicitia muneris misisset; percussos illic Romanos novitate voluminis, atque, ut gens est emunctæ naris, natura nunquam verba cui potuit dare, suspicuri capisse num quidnam*

(9) Avienus en parle, comme l'observe Scrivérius dans les paroles rapportées ci-dessus.

(10) Dans l'article d'Esprit, tom. VI, pag. 287, remarque (M). Voyez ci-dessus les paroles du jésuite Vavasseur.

(11) Ce fut à Troyes en Champagne qu'il le publia.

partus ista recens ac supposititius esset, qui tanto intervallo appareret, tamque delituisse diu: veruntamen libro perfecto toto, neminem dubitasse, quin ætatem redoleret Augusti, ac summam illam facilitatem stili et scripturæ, et beatam copiam representaret; tuncque vixisset auctor, cum laus bene loquendi temporum potius, quam hominum fuit; ibique etiam apud Cæsarem servisset, ubi sedem ac domicilium eruditio collocasse videretur; quæ in domo filiarum et neptes, intimi et familiares, servi et liberi litteras egregie didicissent (12). Ces paroles sont d'un jésuite, qui tout aussitôt fait des réflexions sur ce passage de Sénèque, *Æsopos logos intentatum Romanis ingeniis opus*. Il prétend que Sénèque ne se fonde point sur ce que Phèdre n'était pas de Rome, mais de la Thrace; il réfute solidement ceux qui recourent à une telle explication; et il croit, ou que Sénèque fut mal servi de sa mémoire, ou que les successeurs de Tibère firent promptement exterminer le livre de Phèdre, parce qu'ils y voyaient représentée leur tyrannie; et qu'ainsi Sénèque ne connaissait point cet ouvrage. Ce dernier parti ne me plairait point; car si cet ouvrage avait été supprimé par cette raison, Sénèque s'en serait souvent plus facilement. Laissons parler le jésuite (13): *Miror vehementer, cur affirmarit Seneca, Æsopios logos esse intentatum Romanis ingeniis opus: cum Phædrum hunc haberet, quem opponere posset toti Græciæ. Nam quod, clarissima lumina superioris sæculi duo, Petrus Pithæus et Justus Lipsius prodiderunt, verè id à Seneca dictum: quia Phædrus non genere aut ortu Romanus, sed Thrax, sicut ipse testatum reliquit, esset: minùs ea probabilis videtur expositio Senecæ. Quasi verò Romanis ingeniis opus intentatum, sit quidquam aliud, quàm latini litteris nondùm illustratum nec elaboratum opus: aut comœdia fuerit earum intactum Romanis, quamvis id solus natione Afer Terentius traelisset: aut si percenseret Seneca, qui philosophiam scriptores latine explicassent; de eo se numero eximeret*

ipse; propterea quod natione foret Hispanus, patriâ Cordubensis. At non exemit Quintilianus, qui quo loco de philosophis egit latinis, his illum potissimum annumeravit: eum inter oratores, et poetas, et alios diversi generis scriptores potuisset referre. Citius dixerim Senecam vel parum hic attendisse, quid scriberet: vel istud, ut alia, oblitum prorsus, memoriæ vitio pecedisse.... (14) Illud verisimilius, iniquissimis Tiberii, Caligulae, Claudii, Neronis temporibus, eum scripta edictis abolerentur et senatusconsultis, si cui poëta aut historico verbum exeidisset opportunum delationi et calumniæ; eum ne liberæ quidem relictae cogitationes; et opinio tacita de principis, si eundem vel ex vultu argui posset, majestatis rea fieret: libellum fabularem, ejus in apologis plerisque mera illius sæculi tyrannis notaretur, suppressum fuisse continuò, ac evanuisse tandem et ignoratum à Seneca, et reliquæ posteritatis oculis subductum. N'oublions pas que Gabriel Faërne, si l'on en croit M. de Thou, n'en usa pas honnêtement (15). Il avait le manuscrit de Phèdre, et il se garda bien de s'en vanter, ou de le communiquer au public. La raison de cela fut qu'il aurait diminué le prix des fables qu'il avait faites en vers latins sur l'original d'Æsop, s'il avait appris au monde qu'un pareil ouvrage de Phèdre, affranchi d'Auguste, subsistait encore. N'oublions point non plus la remarque de M. Perrault sur cet endroit de M. de Thou. On la trouve dans la préface qu'il a mise au devant d'une traduction en vers français, qu'il a faite des fables de ce Faërne, et publiée à Paris l'an 1699. Voici ses paroles: « La beauté du style dont » Faërne a écrit ces fables l'a fait » nommer le second Phèdre, quoi- » qu'il n'en ait jamais vu les ouvrages, qui ne sont venus à notre » connaissance que plus de trente » ans après sa mort; car ce fut M. » Pithou qui, l'ayant trouvé manu-

(14) Franciscus Vavassor, de Iudicâ Dictione, pag. 207.

(15) Thuanus, lib. XXVIII, sub finem, pag. m. 5-8, ad ann. 1561. Durret à mal traduit ces paroles de M. de Thou: Si Phædrus ejus sive imitatione, sive emulatione luseret, nonne non dissimulasset, par s'il n'eût point caché le nom de Phèdre, sur lequel il s'était joint.

(12) Franciscus Vavassor, de Iudicâ Dictione, pag. 206, 207.

(13) Idem, ibidem, pag. 207.

» écrit dans la poussière d'une ancien-
 » ne bibliothèque, le donna au public
 » au commencement de ce siècle. M.
 » de Thou, qui fait dans son histoire
 » une mention fort honorable de
 » notre auteur, prétend que Phèdre
 » ne lui a pas été inconnu, et même
 » il le blâme de l'avoir supprimé
 » pour cacher les larcins qu'il lui a
 » faits; mais ce qu'il avance n'a au-
 » cun fondement, et ne peut lui
 » avoir été suggéré que par la forte
 » persuasion où sont tous les ama-
 » teurs outrés de l'antiquité, qu'un
 » auteur moderne ne peut pas faire
 » rien d'excellent, s'il n'a un auteur
 » ancien pour modèle. Des cent fa-
 » bles que Faërne a mises en vers
 » latins, il n'y en a que cinq que
 » Phèdre ait traitées, et de ces cinq
 » il n'y en a qu'une ou deux où la
 » manière de les traiter soit un peu
 » semblable; ce qui n'est arrivé que
 » par l'impossibilité qu'il y a que
 » deux hommes qui travaillent sur
 » un même sujet ne se rencontrent
 » pas quelquefois dans les mêmes
 » expressions. » La dernière partie de
 ce passage est une justification de
 Faërne aussi pleine qu'il aurait pu
 souhaiter.

(E) *M. le Fèvre de Saumur y a
 trouvé bien des fautes.* Il publia de
 très-bonnes notes sur Phèdre, l'an
 1657, et il était déjà fort célèbre par
 son érudition; néanmoins le docte
 Schefférus n'avait pas osé parler de
 lui l'an 1660. Il connut alors, et le
 nom de cet auteur, et le mérite de
 son Phèdre par une lettre qu'il reçut
 de Gronovius (16). *Mihi sanè, dit-il
 (17) adeò ad diem illum Faber fuit
 ignoratus, ut illius nihil antè, ac ne
 notas quidem in scriptorem nostrum
 nisi serò, ut prædixi, viderim vel le-
 gerim.* J'observe cela afin qu'on voie
 que les plus savaux personnages sont
 inconnus quelquefois les uns aux au-
 tres, quoiqu'ils fleurissent en même
 temps.

(16) Scheffer. , *prefat. in secundâ editione
 Phædri.*

(17) *Ibidem, ibidem.*

PHÈDRE (THOMAS), profes-
 seur en éloquence dans Rome,
 vers la fin du XV^e. siècle, et, au
 commencement du XVI^e., passa

pour le Cicéron de son temps
 (A). Il fut chanoine de Latran,
 et garde de la bibliothèque Vati-
 cane (a). Il fut redevable du
 commencement de sa fortune à
 la représentation de l'Ilippolyte
 de Sénèque, où il joua le per-
 sonnage de Phèdre (b). De là
 vint aussi qu'on l'appela Phèdre.
 La cause de sa mort eut des sin-
 gularités (B). Allant un jour par
 la ville monté sur sa mule, il
 rencontra des bœufs sauvages
 qui traînaient un chariot. Sa mu-
 le s'effaroucha et le renversa par
 terre. Il fut si heureux que le
 chariot passa sur lui sans le bles-
 ser : il se trouva situé dans l'in-
 tervalle des roues; mais la frayeur
 et la chute lui gâtèrent telle-
 ment la masse du sang, qu'il
 contracta une maladie dont il ne
 guérit jamais. S'il eût vécu da-
 vantage, il eût publié apparem-
 ment quelques livres (C) qui
 confirmeraient peut-être ce que
 l'on a dit, que sa langue valait
 mieux que sa plume (c). Parrha-
 sius, son collègue, qui lui avait
 une infinité d'obligations (d), le
 regretta extrêmement. Je ne sais
 si ce fut Phèdre qui fit le sermon
 qu'Érasme a si justement criti-
 qué (D). Vossius a cru que ce
 professeur romain est l'auteur
 des Antiquités de l'Étrurie (E)
 qui ont paru sous le faux nom
 de Prosper.

(A) Parrhasius, de quaestis per Epistolam,
 pag. 34.

(b) Voyez la remarque (A).

(c) Voyez la rem. (A).

(d) Voyez la rem. (B) de l'article
 PARRHASIUS, tom. XI, pag. 404.

(A) Il passa pour le Cicéron de son
 temps. Citons Érasme, qui nous ap-
 prendra des choses assez curieuses
 touchant ce Phèdre. *Romæ... cognovi*

et amavi Petrum (1) Phædrum, linguæ verius quam calamo celebrem : mira erat in dicendo tum copia, tum autoritas. Magna felicitatis pars est Romæ innotuisse, ille primum innotuit ex Senecæ Tragœdiâ, cui titulus Hippolytus, in quâ representavit personam Phædræ, in aræ, quæ est ante Palatium cardinalis Raphaelis Georgiani. Sic ex ipso cardinale didici, undè et Phædro cognomen additum. Is obiit minor annis, ni fallor, quinquaginta, dictus sui seculi Cicero (2). Voici le témoignage que Piérius Valérianus a rendu à l'éloquence de notre Phèdre : *Neque diu felix fuit Thomas Phædrus affluentissimum eloquentiæ flumen, quo non alius eo tempore orando clarior, neque vehementior fuit, Romanæ ipse quoque cathedræ decus, et ornamentum* (3). Joignez à cela ce que je cite de Parrhasius, dans la remarque (C), et le témoignage de Pierre Bembo : c'était un bon juge en matière de bien dire : il loue beaucoup l'éloquence de notre Thomas ; c'est dans la III^e. lettre du IV^e. livre, datée de Venise le 13 de janvier 1505. Tirons-en une particularité. On lui avait écrit que Phèdre devenait gros : tant mieux, dit-il, nous pouvons donc le traiter à la manière des anciens héros, illum certè possumus Heroum more huius te julias te dicere.

(B) *La cause de sa mort eut des singularités.* Vous les allez voir bien exprimées dans ces paroles de Piérius Valérianus. Quam verò miserabiliter, quamque inopino mortis genere surreptus interiit, diu scilicet mula mediâ urbe vehitur, junctis factus obviam bubalis, qui visendæ magnitudinis carrucam trahebant : consternata siquidem mula, bubalique identidem perterrefactis simul ab eâ calestrosâ excussus est tam magnæ corporaturæ vir, quantum hominem nostris, simul à plastro superatus, quamvis in rotarum medium intervallum incidens elisionem evitavit, corrupto tamen præ timore, et gravi casu intra viscera sanguine, multa inde longæ, et occultæ vale-

tudinis incommoda perpassus, in ejusmodi ærumâ vitæ functus est (4).

(C) *Il eût publié apparemment quelques livres.* On sera bien aise d'en savoir les titres, que Parrhasius nous a conservés ; c'est pourquoy je m'en vais copier ce que l'on va lire. C'est un grand éloge de Phèdre ; mais souvenons-nous que celui qui parle est un orateur qui avait reçu de lui plusieurs bienfaits. Quis est in hoc orbis terrarum domicilio (cujus antiquum scenæ decus instauravit), quis in hac exculatissimâ academiâ (quæ Phædro rhetore cælum vertice contingebat), quis adeò barbarus à Musis abest et Gratiis, qui ad extincti Phædri nomen ubertim non flet ? O detestandam fati importunitatem ! Silet, heu, T. Phædro, vox illa tua jucundè sonora, illa arguta linguæ suadela, quæ mentes hominum in omnes affectus impellebat, quæ Romanam facundiam à Gothiis usque temporibus amissam restituit. Ubi nunc est ille gestus cum sententiis congruens ? Ubi illa incorrupti latini sermonis integritas ? Quis ultimam manum tot inchoatis operibus imponet ? quæ (non secus ac Apellis illa decantatissima Venus) interrupta pendent : luculentissimæ scilicet orationes, Apologia Ciceronis in obrectatores, quam mihi paucis antè diebus quam capisset astuare, domi suæ per summam voluptatem leget : Annalium breviarium, quo res omnes à populo Romano gestas complexus est : in Horatii Poeticæ vigilantissima commentaria : in Plauti comœdias scrupulosissimæ questiones (5). Si nous savions la date de cette harangue, nous saurions l'année de la mort de Phèdre. Notez que Volaterran, après avoir indiqué la suite des anciennes guerres, s'exprime ainsi : Bellorum igitur hujusmodi excursus T. Phedri nostri ex magnâ parte diligentis collectum, non ab re fuerit simul ordine repetitum (6).

(D) *Le sermon qu'Erasme a si justement critiqué (7).* Ce sermon fut

(1) Parrhasius et Piérius Valérianus le nomment Thomas.

(2) Erasmus, epistolæ V, lib. XXI, p. 220.

(3) Piérius Valérianus, de Litterat. Infelic., lib. I, pag. 25.

(4) Erasmus, epistolæ V, lib. XXI, p. 220.

(5) Janus Parrhasius, in Orat. ante Prælectionem epistolæ Ciceronis ad Atticum, pag. 145, 146.

(6) Volaterranus, Comment. Urban., lib. XXXVIII, pag. m. 1459.

(7) Foyes son Ciceronius, pag. m. 39 et seq.

(1) Parrhasius et Piérius Valérianus le nomment Thomas.

(2) Erasmus, epistolæ V, lib. XXI, p. 220.

(3) Piérius Valérianus, de Litterat. Infelic., lib. I, pag. 25.

(4) Erasmus, epistolæ V, lib. XXI, p. 220.

(5) Janus Parrhasius, in Orat. ante Prælectionem epistolæ Ciceronis ad Atticum, pag. 145, 146.

(6) Volaterranus, Comment. Urban., lib. XXXVIII, pag. m. 1459.

(7) Foyes son Ciceronius, pag. m. 39 et seq.

prononcé devant le pape Jules II, le vendredi saint. Érasme l'ouït, et n'en fut point édifié; le prédicateur ne se piqua que de paraître cicéronien. Érasme ne le nomme point (8), mais on peut croire qu'il désigne l'un des professeurs en éloquence dont il avait dit ceci : *Florebant id temporis Romæ præter cæteros dicendi laude Petrus Phædrus et Camillus hoc ætate minor, sed eloquendi viribus major, nisi quod ille jam hujus laudis arcem occupârat* (9).

(E) *Vossius a cru que Phèdre est l'auteur des Antiquités de l'Étrurie.* Voici ses paroles : *Fædre qui factum crederent Gulielmi Postelli. Sed verus auctor est Thomas Fædrus, qui vixit anno clc cccxc* (10). On a fait beaucoup de tort à Vossius dans le traité de Placcius, de *Scriptis Anonymis*; car après avoir cité les paroles que je viens de rapporter, et celles qui les précèdent, on ajoute celles-ci, *Cujus Thomæ ulteriorem nulam nes apud ipsum, nec apud Gesnerum, aliosve illius generis auctores invenio mentionem. Verum enim verò non opus est ut de eo multum hic solliciti simus, cum non illum, sed ipsum Coartium Inghiramiu, qui fragmenta illa primus ac si Scornelli propè Vulterram ea sub terrâ invenisset, Florentiæ publicavit, parentem hujusce suppositi fragmenti fuisse prolixè docuerit Leo Allatius in suis ad dictas antiquitates annotationibus, Parisiis 1640, et Liennio post Romæ iterum excusis* (11). Tout ce latin est imprimé en italique de la même manière que les paroles que l'on a copiées de Vossius, et rien ne marque qu'il faille faire quelque distinction entre la première partie du passage et la dernière : il n'y a donc point de lecteurs qui n'aient droit de s'imaginer que Vossius dit tout cela; on peut donc croire qu'il ignorait tout ce que Parrhasius, Érasme et Picrius Valérianns rapportent de Phèdre. Le pis est qu'on peut juger qu'il a été assez étonné pour dire,

(8) *Nomen oratoris non edam ne cui videar hominis probi et eruditi famam errare voluisse. Erasmus, in Ciceroniano, pag. 39.*

(9) *Idem, ibidem, pag. 38.*

(10) *Vossius, de Hist. lat., lib. I, cap. IX, in fine, pag. 41.*

(11) *Placcius, de Scriptis Anonymis, in Appendice, pag. 30.*

dans la même page, que Thomas Phèdre est le vrai auteur d'un livre que Curtius Inghiramius a composé. Au reste, Vossius a été cause, par sa mauvaise orthographe, que Konig⁽¹²⁾ a multiplié un auteur en deux : il nous donne Thomas Fædrus pour un auteur différent de Thomas Phædrus, et nous renvoie à Hallervord.

(12) *Voyez sa Bibliotheca vetus et nova, pag. 370 et 628.*

PHÉRON, roi d'Égypte, fils et successeur de Sésostris, n'entreprit aucune guerre, et devint aveugle en punition de l'audace qu'il avait eue de lancer un dard sur les eaux du Nil. Elles étaient hautes de plus de dix-huit coudées sur les campagnes, et le vent y excitait de grosses ondes. Le roi voyant cela, fit l'action que je viens de rapporter, et perdit la vue tout aussi-tôt. Il fut dix ans en cet état, et puis il sut par un oracle que le temps de son malheur allait expirer, et qu'il recouvrerait la vue, pourvu que ses yeux fussent lavés de l'urine d'une femme qui n'eût jamais eu affaire qu'avec son mari. Il commença par se servir de l'urine de son épouse, et n'en tira aucun avantage. Il employa ensuite celle des autres femmes, et enfin il recouvra la vue. Il fit conduire dans une certaine ville les femmes dont il avait employé l'eau inutilement, et les fit brûler toutes, et la ville aussi; après quoi il épousa celle à qui il était redevable de sa guérison, et consacra dans les temples plusieurs monumens de sa gratitude envers les dieux, et nommément deux obélisques dans le temple du Soleil (A), hauts de cent coudées, et larges de huit. Un homme de Memphis, que les Grecs nommè-

rent Protée régna après lui (a). Cet article se trouvant dans le Dictionnaire de Moréri, j'avais résolu de le passer sous silence; mais j'ai changé d'avis après avoir vu la liberté qu'on se donne de falsifier ce fait. La critique que j'ai voulu faire de cette licence a demandé que je misse sous les yeux de mes lecteurs une exposition fidèle de ce vieux conte, afin qu'on la comparât avec la fausse copie que les écrivains modernes osent en donner (B).

(a) Tiré d'Hérodote, lib. II, cap. CXI, CXII, pag. m, 129, 130. Voyez aussi Diodore de Sicile, lib. I, cap. LIX.

(A) Et nommément deux obélisques dans le temple du Soleil.] M. Marsham (1) croit qu'ils sont à Rome tous deux, et que l'un est celui que Sixte V fit élever devant l'église de Saint-Pierre. Il croit aussi que Caligula fit porter à Rome l'un de ces deux obélisques. Il se fonde sur des passages de Pline qui ne signifient point cela. Voici ce que Pline dit dans l'édition du père Hardouin, où la mauvaise leçon que M. Marsham a suivie est corrigée. *Tertius (obeliscus) Romæ in Vaticano Cæii et Neronis principum Circo, ex omnibus unus omnino factus est imitatione ejus, quem fecerat Sesostrius filius Nuncoreus. Ejusdem remanet et alius centum cubitorum, quem post cæcitatem visu reddito, ex oraculo Soli sacravit* (2). Vous allez voir de quelle manière M. Marsham cite ce passage. *Plinio appellatur Nuncoreus Sesostrius filius ille, qui obeliscum centum cubitorum post cæcitatem (visu reddito ex oraculo) Soli sacravit. Ejusdem remanet et alius Romæ (in Vaticano Cæii et Neronis principum Circo) ex omnibus unus omnino fractus est in molitione* (3). Et notez que Pline (4) ne mar-

que point que l'obélisque qui fut apporté à Rome sous Caligula fût l'un des deux obélisques du fils de Sésostris.

(B) *J'ai mis..... une exposition fidèle de ce vieux conte, afin qu'on la comparât avec la fausse copie que les écrivains modernes osent en donner.*] Ce n'est pas à M. Chevreau que j'en veux; car il n'a point falsifié la narration d'Hérodote (5). Il est vrai qu'il ajoute une circonstance; c'est que la femme qui rendit la vue à Phéron était une jardinière: l'historien grec qu'il cite ne dit point cela; mais cette addition n'est d'aucune conséquence, et il est vrai au fond qu'un ancien historien (6) qu'il ne cite pas a donné à cette femme la qualité de jardinière. La réflexion qui accompagne le narré dans le Chevræana n'est point blâmable. Il est permis à un auteur qui rapporte ce qu'il a lu d'y joindre des moralités; il faut seulement qu'il prenne garde que les lecteurs ne soient point en peine si elles viennent de lui, ou si elles sont attribuées à l'auteur cité. M. Chevreau ne nous laisse pas en suspens; nous comprenons sans aucune peine que c'est lui et non Hérodote qui dit, « s'il se » trouvait aujourd'hui quelque Phéron; que le remède dont il guérit » fût en usage, et la même peine » renouvelée, beaucoup de femmes » pourraient ne pas craindre de » mourir de froid (7). » Voilà une glose qui convient au texte; car il ne faut point douter que cette histoire de Phéron ne soit un conte ou une invention satirique contre les femmes. Mes lecteurs n'ont pas besoin qu'on les avertisse, 1°. qu'il n'y a point eu d'oracle qui ait prédit qu'un roi aveugle dequies dix ans cesserait de l'être bientôt après; 2°. qu'il n'est pas vrai que l'urine d'une femme chaste ait jamais rendu la vue. On est donc assez persuadé, parmi les chrétiens, que tout ce qu'Hérodote nous débite en cet endroit-là est une fable, et l'un de ces contes que l'on forgeait dans les siècles d'ignorance,

(1) Marsh. Chron. Can., seculo XV, pag. m, 413, 414.

(2) Plinius, lib. XXXVI, cap. XI, p. m, 299.

(3) Marsh. Chron. Can., pag. 414.

(4) Plinius, lib. XXXVI, cap. IX, pag. 295, 297.

(5) Voyez la II^e partie du Chevræana, pag. 395, édition de Hollande.

(6) Diodore de Sicile, au chapitre LIX du I^{er} livre.

(7) Chevræana, II^e part., pag. 395.

pour les mêmes fins à peu près que les apologues, on que les fictions d'Ésope; je veux dire afin d'inspirer la crainte des dieux, et de geosurer les mauvaises mœurs. La raillerie y entrain aussi quelquefois, et les mauvaises plaisanteries contre les femmes. On n'oublia point cet article dans l'historiette de Phéron. Mais nos modernes la trouvant trop simple et habillée avec trop de négligence, se sont mis en frais pour l'enjoliver. On la trouve dans le Saint-Evremoniana parée de cette façon : « Qu'un roi nommé Phéron » étant devenu aveugle, et deman- » dant à l'oracle un remède pour » guérir, il lui ordonna de l'urine » d'une femme fidèle à son mari; » que la sienne et toutes les autres » de son royaume manquant de cette » vertu, il avait été obligé de dépê- » cher des ambassadeurs pour en » chercher dans les royaumes voi- » sins; qu'après des recherches in- » finies le hasard lui en avait donné » une qui le guérit; qu'ayant com- » mencé par faire brûler sa femme, » il épousa celle qui lui avait rendu » la vue; qu'à la vérité elle ne fut » pas si chaste dans la suite, et que » le roi lui demandant pourquoi elle » avait été fidèle à son premier mari, » elle lui répondit naïvement, que » personne ne lui avait jamais rien » demandé (8). » Que Boccace et Douville mettent dans un conte tout ce qu'ils peuvent imaginer de plus plaisant, on ne doit point s'en formaliser. Ils travaillent sur un fonds qui est tout à eux, ils sont donc les maîtres de la broderie; mais quand on rapporte une histoire consignée dans les meilleurs livres qui nous restent de l'antiquité, il n'est plus permis de l'embellir d'une nouvelle parure par un supplément de circonstances inventées depuis deux jours. C'est néanmoins ce que l'on a fait dans le Saint-Evremoniana. C'est un livre dont on assure que M. de Saint-Evremond n'est point l'auteur, et qu'il déavoue depuis le commencement jusques à la fin (9). Il y a pourtant de très-bonnes choses dans

cet ouvrage, et qui semblent avoir été exprimées sur son modèle : mais qui que ce soit qui l'ait composé, M. de Vigneul Marville lui appliquerait sans crainte cette leçon, *Plus un écrivain a de ces particularités que l'on trouve dans Brantôme, plus il s'élève au-dessus du commun et se rend utile au public. Ceux qui les débitent doivent seulement prendre garde qu'elles soient vraies et bien fondées : car il n'est point permis à un écrivain de forger des chimères pour orner son histoire* (10).

Disons en passant que ce n'est pas la première fois que les auteurs et les libraires* ont supposé des ouvrages à M. de Saint-Evremond. Cette ruse commence d'être usée, et l'on ne saurait songer à cela sans comparer cet illustre auteur à cet homme à qui sept femmes devaient aller dire, *nous mangerons notre pain, et nous vêtirons de nos habillemens : seulement que ton nom soit réclamé sur nous, ôte notre opprobre* (11).

(10) Vigneul Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, tome II, pag. 159, édition de Hollande.

(11) Lucie, chap. IV, vs. 1.

PHILELPHÉ*

L'ouvrage qu'il intitula : *Florentinarum de Exilio Commen-*

* L'état dans lequel est cet article indique assez qu'il est posthume. On trouve dans Chausépé un long article sur Philelphé. Joly qui avait ramassé beaucoup de matériaux pour une vie de Philelphé, a renoncé à en faire usage, en considérant qu'il ne pourrait que répéter ce qui avait déjà été dit par le grand nombre d'auteurs qui ont travaillé à l'histoire de ce savant. Joly renvoie toutefois aux tomes VI, X et XLII des *Mémoires de Nicéron*, où l'on trouve deux vies différentes de Philelphé. Joly ajoute qu'on a réimprimé à Florence, en 1742, in-8°. un 1^{er} tome des lettres de Philelphé, sous ce titre : *Fragmenti Philippi Tolentinatis etc. Epistolæ, ceteris quæ hætenus prodierunt auctores et emendationes, animadversionibus, præfationibus, vitæque auctoris locupletata, operâ et studio Nicolai Stanislai Menceii*. Mansi donne à cette édition la date de 1745; Chausépé dit 1743 : et c'est lui qui a raison. Cette date de 1743 se lit sur le frontispice du volume. La préface est datée des non. Fxm. mcccxlvi. Mansi dans son édition de la *Bibl. media etatis*, de Fabricius, dit avoir conféré

(8) Saint-Evremoniana, pag. 132, 133, édition de Hollande.

(9) Voyez les *Nouvelles de la République des lettres*, février 1701, pag. 145.

tationum, pro Exulibus Florentinis à Cosmo Medicæo, atque ejus factione ejectis, conscriptarum libri tres, et qu'il dédia à Vitalien Borromée, n'est point dans le catalogue de ses œuvres, qui accompagne sa vie. Il y a de l'apparence qu'on ne l'a point imprimé. L'auteur en fait mention dans une lettre à Antoine Métallus, et dans une autre lettre à Jean Olzina (a). J'ai lu ceci dans un ouvrage de don Nicolas Antonio (b), à qui Martin Vasques Sirvéla (c) avait prêté ce manuscrit.

cette édition récente avec celle de 1502, et avoir remarqué que dans l'édition de 1502 il manque les lettres 8 à 17 du livre IV, et que dans l'édition moderne il manque la lettre à Albert Zancharius, commençant par les mots : *non te preterit*, et datée de *tertio idis januarii 1441*. Le volume de 1743 est, au reste, le seul qui ait paru : l'édition n'a pas été continuée ; c'est ce que m'apprend Mansi, et ce que confirme une note manuscrite d'Ansse de Villosion.

(a) Voyez le XVI^e. livre des Épîtres de Philèphe.

(b) Nicol. Antonius de Exilio, lib. I, cap. I, pag. 4.

(c) Il avait une belle bibliothèque à Séville.

PHILÉTAS, grammairien, critique et poète, était de l'île de Cos, et vivait au temps d'Alexandre-le-Grand, et de Ptolomée, premier du nom, roi d'Égypte, qui le donna pour précepteur à son fils Ptolomée Philadelphe (a). Il publia plusieurs poésies dont il ne nous reste que des morceaux dans Athénée, et dans quelques autres anciens auteurs qui l'avaient cité (A). Il avait tellement réussi dans l'élegie, que plusieurs lui donnèrent la seconde place en ce genre de versification. Il n'est pas certain

que Properce, bon juge de ces choses-là, se soit contenté de lui donner le second rang (B). Or, comme l'élegie était principalement employée dans des occasions de tristesse, et dans les disgrâces des amans, on ne saurait disconvenir que Philétas n'eût un talent tout particulier pour soutenir par sa mine et par tout l'extérieur de sa personne, le caractère des poèmes où il excellait, et pour prévenir le défaut des occasions qui fait que les muses s'engourdissent. Il était si petit et si menu, qu'il fut obligé de mettre du plomb à ses souliers, afin que le vent ne l'emportât pas (C). C'était le moyen de n'encontrir point le reproche qu'on fait si souvent aux prédicateurs de carême, lorsqu'avec un teint frais et vermeil ils gémissent de la corruption du monde, et déplorent le mépris qu'on a pour les lois de la mortification. Cela leur conviendrait mieux s'ils étaient aussi maigres que notre Philétas. D'ailleurs, on comprend sans peine que très-souvent il pouvait avoir raison de soupirer pour les cruautés de sa Battis (b); car un air comme le sien, un corps tellement atténué et décharné, que le moindre coup de vent le pouvait renverser par terre, n'était pas une fort bonne lettre de recommandation en fait d'amour. C'était peut-être ce qui l'avait rendu si habile dans l'élegie. Apparemment il n'avait eu guères de bonnes fortunes, il avait de perpétuelles rébuffades à essayer. Quoi qu'il en soit, ce ne fut ni à

(a) Suidas. Voyez aussi Strabon, liv. XIV, pag. 430.

(b) Nec tantum Ceco Battis amata viro, Ovid. Trist., lib. I, el. VI, vs. 2.

ses bonnes, ni à ses mauvaises fortunes en matière d'amour, que l'on imputa cet anéantissement étique qui enfin l'ôta du monde; ce fut à ses veilles et à ses études qu'on l'imputa dans son épitaphe (D) : ce qui serait beaucoup plus avantageux à sa mémoire qu'il ne l'est, s'il avait travaillé pour des choses bien importantes; mais le pauvre homme usa ses forces et sa santé à courir après les sophismes capiteux et entortillés des logiciens (c), et nommément après celui qu'on appelait le Meuteur, qui n'était qu'une subtilité puérile (E). On croit qu'il donna à l'un de ses poèmes le titre de *Téléphe*, parce que son père s'appelait ainsi. C'est sous ce titre que le scoliaste d'Apollonius en parle (d); mais, selon Vossius, à la page 401 des Historiens Grecs, ce scoliaste parle d'un poème qui s'appelait *Templum*.

(c) *Athen. lib. IX*, Suidas.

(d) *In lib. IV*, apud Andream Schottum in Procli Chrestomathiam

(a) Tiré d'Apollonius, Argon., lib. II.

(A) *Quelques anciens auteurs..... l'avaient cité.* Parthénien emprunte de lui la seconde de ses aventures amoureuses (1). Etienne de Byzance le cite aux mots *Ἰχθυαὶ* et *Φάνοι*. Il est cité trois ou quatre fois dans le grand *Etymologicum*. Stobée rapporte quelque chose de ses *prægia* dans le discours qui contient les matières de consolation, *παρηγορικά*. Je suppose que le Philétas qu'ils citent est celui de Cos; car je ne sache point que celui d'Ephèse, qui ne nous est connu que par Suidas, ait fait des livres. Je n'ai garde de dire, comme font plusieurs, que Claudien a cité Philétas dans ce vers,

Fors jurat audentes, Coi sententia vaties

(1) On a mal cité Parthénien, in *Erst.* dans Moréri, à l'article Philétas. Il fallait in *Erot.*, c'est-à-dire in *Eroticis*.

car on ne sait pas certainement s'il faut lire *Coi* plutôt que *Cei*, ou que *Chii*, ou que *Prisci* (2).

(B) *Plusieurs lui donnèrent la seconde place..... Il n'est pas certain que Propertius..... se soit contenté de lui donner le second rang.* J'en fais juge quiconque aura un peu considéré ces trois passages de Propertius :

*Tu satius memorem mavis imitare Philetam,
Et non inflati somnia Callimachi* (3).

*Inter Callimachi sat erit placuisse libelles,
Et cecinisse modis, Coe poeta, tuis* (4).

*Callimachi manes et Coi sacra Philetam
In vestrum quæro vno sinite ire nemus* (5).

Je ne demande pas que l'on entende ces passages comme Joseph Scaliger les explique; car je crois qu'il se trompe quand il pense que Propertius déconseille l'imitation du bouffé Callimachus; et quand au lieu de *Coe poeta*, tuis, il lit *pure poeta*, tuis, pour en conclure que Propertius regarde Philétas comme celui de tous les poètes dont les vers étaient les plus doux. Je ne demande pas tout cela; je suis sûr que, sans de telles machioes, on sentira que, tout bien compté, Propertius ne place point Philétas au-dessous de Callimachus. Je ne sais pourquoi Élien a mis Philétas entre les poètes héroïques (6), ni pourquoi Lorenzo Crasso (7) fait dire à Callimachus que Philétas est au second rang en fait d'élogie. C'est Quintilien que l'on doit citer : *Elegia princeps habetur Callimachus*, dit-il dans le chapitre 1^{er} du X^e livre de ses Institutions; *secundas confessione plurimorum Philetas occupavit*. Voyez aussi Proculus, dans les extraits de sa *Chrestomathia*, que Photius nous a conservés (8).

(C) *Il fut obligé de mettre du plomb à ses souliers, afin que le vent ne l'emportât pas.* Il mettait des balles de plomb à ses pieds, si nous en croyons Athénée (9); ou des semelles

(2) Voyez Barthius, in Claud. epist. ad Propertium, pag. 587.

(3) Propertius, lib. II, eleg. XXXIV.

(4) Idem, lib. III, eleg. VIII.

(5) Idem, lib. III, eleg. I. Il y a un autre passage, eleg. VI, lib. IV, où il désigne ces deux poètes, Philétas le premier. Stace, Silv. II, lib. I, nomme Philétas avant Callimachus.

(6) Elian., Var. Hist., lib. X, cap. VI.

(7) Isidor, de Poët. grec., pag. 231.

(8) Photius, cap. CCXXXIX.

(9) Athen., lib. XII, cap. XIII, pag. 552.

de plomb à ses soutiers, si nous en croyons les auteurs qu'Élien copie, quoiqu'il n'ajoute point de foi à leur conte (10). La raison de son incrédulité est qu'un homme, qui n'aurait pas eu la force de résister au vent, n'aurait pas été capable de porter une si pesante chaussure.

(D) *Ce fut à ses veilles et à ses études qu'on attribua son anéantissement dans son épitaphe.* On doit à Athénée la conservation de ce fait particulier. Vous courez risque, dit-il (11), en adressant la parole à un curieux qui ne touchait jamais à aucune viande sans s'informer depuis quel temps elle avait le nom qu'on lui donnait, d'user votre vie à ces sortes de recherches, comme Philétas usa la sienne à examiner un sophisme; car cette étude lui atténua le corps de telle manière, qu'il en mourut. Cette inscription de son tombeau nous le témoigne, etc. Muret, dans ses notes sur la 1^{re} élégie du III^e livre de Propertius, allonge un peu plus qu'il ne fallait le témoignage d'Athénée: car il fait dire à cet auteur que Philétas perdit la vie pour avoir trop étudié, et pour s'être chagriné de n'avoir pu découvrir la solution d'un sophisme. Athénée ne parle point de ce chagrin. Si Muret en avait parlé par conjecture, on n'aurait rien à lui dire; mais il se faut faire une religion de ne point imputer aux gens ce qu'ils n'ont point dit. Le lecteur a bien à faire de confondre nos paraphrases, nos gloses,

(10) *Élian.*, Var. Hist., lib. IX, cap. XIV. Voyez aussi lib. X, cap. VI.

(11) Κινδυνεύεις οὐ ποτὶ διὰ ταύτας τὰς φροντίδας ὁσπερὶ Κῶς Φιλετᾶς ζῆτον τὴν καλομένην ψευδολόγον τῶν λόγων, ἡμῶς ἐκείνῳ διαλυθῆναι. ισχυρὸς γὰρ πάντῃ τὸ σῶμα διὰ τὰς ζητήσεις γενόμενος ἀπέθανεν. ὡς τὸ πρὸ τοῦ μνημείου αὐτοῦ ἐπιγράμμα δακρύ.

Ἔστιν Φιλετᾶς ἐκεῖ λόγον ὃ ψεύδεται ἰνὲς μὲν

"Πλῆστι, καὶ τυκτῶν φροντίδεις ἐσπέρησι.

Est itaque periculum ne ob has curas aliquando ut Philetas Cōis pervestigans rationum mentientem dictam exolutus pereat: nam corpore ob id studium velle attenuato is obit, quod insculptum ejus monumento declarat hoc epigramma 1

Hoopes, Philetas cum mendax et captivus ratio Me perdidit, verperitque us nocturnus studiorum cura.

Athen., lib. IX, pag. 401.

nos conjectures; avec le texte des anciens que nous oitons (12).

(E) *Le menteur n'était qu'une subtilité puérile.* Le sophisme que les Grecs nommaient *ψευδισμός*, est appelé *mentiens* par Cicéron au II^e livre de *Divinatione*. C'est l'un des plus renommés qu'Eubulide, successeur d'Euclide, ait produits (13). Il consistait en certains termes qui semblent se détruire eux-mêmes, ou, comme dit le jurisconsulte Africanus (14), c'est une manière de raisonner *quid quicquid verum esse constitueris, falsum esse reperietur*. En voici un exemple (15): *Si vous dites que vous mentez, et si en le disant vous dites la vérité, vous mentez: or vous dites que vous mentez, et en cela vous dites la vérité: donc vous mentez, en disant la vérité.* C'est un syllogisme où par la raison même qu'un homme dit la vérité, on lui prouve qu'il ne la dit pas. On peut faire le même sophisme en supposant qu'un homme qui se parjure, jure qu'il se parjure; car tout à la fois il jure la vérité, et par conséquent il ne se parjure point, et il jure une fausseté, et par conséquent il se parjure. On tirait les mêmes conséquences contradictoires de ce que le poète Epiménide, Candiote de nation, avait dit que tous les Candiotes étaient menteurs. Les stoïciens donnèrent tête baissée dans ces fausses subtilités de la secte de Mégare. Les logiciens d'aujourd'hui mettent quelquefois en jeu les propositions qu'ils appellent *seipsas falsificantes*; telle est celle-ci, *semper mentior*, je mens toujours. Il est clair qu'il ne faut qu'un peu de bon sens pour connaître l'illusion de ces sortes de sophismes, et néanmoins Aristote (16) déclare fort sérieusement que le *Menteur* jette dans une extrême perplexité. J'aime beaucoup moins lui entendre dire cela, que de voir Sénèque qui se moque de la multitude de livres qui avaient été faits sur ce sophisme (17): *Quid me deti-*

(12) *Conférez ce que dessus dans la remarque B) de l'article Peiron, dans ce vol., pag. 17.*

(13) *Diog. Laert.*, lib. II.

(14) *L.*, qui quadrang. 88 ad leg. Falc.

(15) *Voyez Cicéron, Academ. IV.*

(16) *Ethic. Nicom.*, lib. VII, cap. III, *Voyez*, tom. VI, pag. 315, la remarque (D) de l'article *Euclides*.

(17) *Seneca*, *epist.* XLV.

nes in eo quem tu ipse pseudomennon appellas, de quo tantum librorum compositum est (18), *ecce tota mihi vita mentitur, hanc eoargue, hanc ad verum, si acutus es, dirige.* Voyez ci-dessus la remarque (D) de l'article EVELIKE.

(18) *Chryseus avait fait onse livres là-dessus.* Diog. Laërt., in ejus Vitâ.

PHILYRA, fille de l'Océan, fut si sensible aux déclarations d'amour qui lui furent faites par Saturne, qu'elle lui fit part de la dernière faveur. Rhéa, femme de Saturne, y fut trompée quelque temps; mais enfin se doutant de quelque chose elle éclaira de si près la conduite de ces deux amans, qu'elle les surprit sur le fait. Saturne pour se cacher prit la forme d'un cheval (A); mais Philyra fut si confuse qu'elle quitta le pays (B), et qu'elle s'en alla errer par les montagnes des Pélagés, où elle accoucha du centaure Chiron (a). Le regret qu'elle eut d'avoir mis au monde un tel enfant composé de la nature de cheval et de la nature humaine, l'obligea à prier les dieux de la changer en quelque autre chose (C). Ils exaucèrent sa prière, et la métamorphosèrent en arbre (b).

(a) Tiré d'Apollonius, Argon., lib. II, vs. 1235, et seqq.

(b) Celui que nous appelons tilleul. Voyez la rem. (C).

(A) *Saturne.... prit la forme d'un cheval.* Virgile ajoute qu'il se sauva avec toute la vitesse de ses jambes, et qu'il fit retentir de hennissemens tout le Pélion (1).

*Talis et ipse jubam cervice effundit equind
Conjugis adventu perante Saturnus, et altum
Peliona hinnitu fugiens implevit acuto* (2).

Cela est vraisemblable. Un mari surpris en flagrant délit par sa femme

(1) Montagne de la Thessalie.

(2) Virgil., Georg., lib. III, vs. 92.

est si exposé à une grêle d'injures, et à un tonnerre de criaileries, qu'il ne saurait mieux faire que de s'enfuir. Quelques-uns disent (3), que Saturne prit la forme de cheval pour jouir de Philyra. La présence de sa femme n'en fut donc point cause. Peut-être se servit-il de cette ruse par précaution. Il craignait la vigilance de Rhéa, et il chercha par avance à la tromper.

(B) *Philyra fut si confuse qu'elle quitta le pays.* On ne s'accorde point sur la scène de cet acte. Quelques-uns la mettent dans la Thrace (4), d'autres dans la Thessalie (5), d'autres dans une île du Pont-Euxin. Apollonius (6) est de ce dernier sentiment, et puisqu'il fait fuir Philyra jusques dans la Thessalie, jugez s'il lui donne une honte médiocre.

Ἡ δ' αἰδοῦσα χῶρον τε καὶ ἔδα κείνα λα-
ποῦσα
Ἰκτανίς Φιλόβη, ἐς οὐρεα ἄκρα πε-
λαγονῶν

Ἦλθ'.

*Sed loco et sedibus illis relictis pulchre
Philyra Oceani filius in colos Pelagorum
montes*

Migravit (?).

Il y en a qui prétendent que Saturne la convertit en jument (8), afin de lui épargner la honte de son forfait. Notez qu'il était alors en prospérité: il jouissait de son royaume (9), son fils Jupiter était encore en nourrice; mais on prétend que même après qu'il eut été détrôné, et qu'il se fut réfugié en Italie, il se plongea dans la débauche des femmes.

*Advena quos profugus gignens, et equina li-
bido*

*Intulit Italiam: Tusci namque ille puellis
Primus admixxit simulato nuncine moechus.*

*Mox pater deterior silevis habitator Olympi
Suppiter, incestâ spurcavit labe Lacœnas* (10).

Cela est assez vraisemblable; car, comme on l'a remarqué ailleurs (11),

(3) Pherecydes apud Scholiast. Apolloniâ, in lib. II, vs. 1237.

(4) Hyginus, cap. CXXXVIII.

(5) Philargyrius, in Virgil. Georg., lib. III, vs. 93.

(6) Apollon., lib. II, vs. 1236.

(7) Idem, ibidem, vs. 1242.

(8) *Adventante uxorē se in equum, illam in equam convertit, atque ita uterque effugerunt* Philargyrius, in Virgil. Georg., lib. III, vs. 93.

(9) Apollon., lib. II, vs. 1237.

(10) Prudent., in Symmach., lib. I, vs. 56.

(11) Dans l'article BAZINE, tom. III, pag. 153, au texte, après la citation (a).

l'exil des rois impudiques n'est pas un remède d'amour. Au reste ce passage de Prudence n'est point conforme aux vers qu'on va lire :

*Credo pudicitiam Saturno rege moratam
In terris vixisse diti : cum frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque laenique
Et pecus et dominos conuulsi clauderet umbræ* (12).

(C) Le regret... l'obligea à prier les dieux de la changer en quelque autre chose. Hygin prétend qu'elle s'adressa à Jupiter; mais comme Apollonius remarque que Chiron naquit pendant l'enfance de Jupiter, il vaut mieux dire que ce ne fut point à lui nommément que Philyyra eut recours, car il n'y a nulle apparence qu'elle ait attendu qu'il fût devenu le maître du ciel par l'expulsion de Saturne.

Philyyra postquam inusitatam speciem se peperisse vidit, petit ab Jove ut se in aliam speciem commutaret, quæ in arborem philyyram hoc est uliam commutata est (13).

(12) Juvenal., sat. VI, init.

(13) Hyginus, cap. CXXXVIII.

PHILISTUS, historien grec natif de Syracuse, eut beaucoup de part à l'amitié du tyran Denys, et l'aïda considérablement à établir sa domination (a). Il obtint de lui le gouvernement de la citadelle de Syracuse. On croit même qu'il jouissait de la mère de ce tyran au su du fils. Il déchu de sa faveur après s'être marié sans la participation de ce prince avec la fille de Leptines, son frère (b); et ayant été banni, il choisit la ville d'Adria pour sa retraite. Il fut rappelé après la mort de ce tyran : ceux qui persuadèrent au jeune Denys de le faire reveuir étaient contraires à Dion (c), et craignaient que Platon ne changeât l'esprit du tyran, et ils jugèrent que personne ne serait plus propre

que Philistus à traverser ce philosophe. Ils ne se trompèrent point; car dès que Philistus se vit rétabli, il s'appliqua à être contraire à Platon, et il porta le tyran à chasser Dion (d). Celui-ci se trouva bientôt en état de faire la guerre à Denys, et il l'assiégea enfin dans la forteresse de Syracuse, et battit la flotte que Philistus avait amenée au secours des assiégés (e), la première année de la 107^e. olympiade (f). Les uns disent que Philistus ayant perdu la bataille se tua soi-même, les autres qu'il tomba au pouvoir de ses ennemis qui le firent mourir cruellement (A). C'était un homme de mérite à ne le considérer que du côté de l'esprit, et de la science, et de la plume, et même de la bravoure (g); mais les qualités de son cœur n'étaient pas dignes d'estime, puisqu'il employait ses talens à cacher sous de beaux prétextes les injustices de la tyrannie (h). Ou trouverait quelque sorte de générosité dans sa conduite, si l'amour-propre n'y eût pas été mêlé (B). Entre plusieurs livres qu'il composa (C), on fit cas principalement de son Histoire de Sicile (D). Il imita le style concis de Thucydide, et il évita jusqu'à l'excès les digressions (E). L'historien Timée l'a fort mal traité. Plutarque l'en censure, quoique d'ailleurs il blâme Éphore d'avoir donné des éloges à Philistus (F).

(d) Tiré de Plutarque, in Dione, pag. 962, 963.

(e) Idem, ibidem, pag. 970, 973.

(f) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. XVI.

(g) Voyez la rem. (A) vers la fin.

(h) Plut., in Dione, pag. 971. C. Voyez la remarque (B).

(A) Les uns disent que Philistus

(a) Plutarchus, in Dione, pag. 962.

(b) C'est-à-dire frère de Denys.

(c) Il étoit frère de la seconde femme du jeune Denys.

se tua soi-même, les autres que ses ennemis le firent mourir cruellement.] Je ne saurais mieux faire que de rapporter la narration de Plutarque (1) : *Ayaus vaincu Philistus, ils se portèrent cruellement et barbaquement envers lui. Il est bien vrai, que Ephorus écrit qu'il se desfit lui-même quand il vit que sa galère estoit prise : mais Timonides qui fut toujours quand et Dion, depuis le commencement que ces choses se firent, écrivant au philosophe Speusippus, dict qu'il fut pris au vif, parce que sa galère donna en terre, et que les Syracusains luy ostèrent premièrement sa cuirasse et le mirent tout nud, et après luy avoir faict et dit plusieurs vilenies, luy couperent la teste, puis en baillèrent le corps aux jeunes enfans, leur commandans qu'ils le tranassent tout le long du quartier de la ville nommé Acrodine, et qu'ils l'allassent puis après jeter dans les carrières. Et Timæus l'outrageant encore davantage, dict que les petits enfans en attachèrent le corps mort par la jambe dont il estoit boiteux, et qu'ils le trainerent par toute la ville, où il fut injurié et outragé par tous ceux de Syracuse, estant bien aises de voir trainer par la jambe celui qui avoit dit qu'il ne fallait pas que Dionysius s'enfuist de la tyrannie sur un cheval léger (2), ains qu'il falloit qu'on l'en tirast par la jambe, plutôt que d'en sortir volontairement. Et toutesfois Philistus recite ceste parole, non comme dicté à Dionysius par luy, ains par un autre (3). Diodore de Sicile est de ceux qui content que Philistus se tua, pour ne pas tomber vivant dans les mains des ennemis, et pour s'épargner les tourmens et l'ignominie qu'ils lui eussent fait souffrir (4). Notez que le combat fut opiniâtre, et que la valeur de Philistus mit l'avantage dans son parti au commencement; mais enfin il se vit environné de plusieurs vaisseaux ennemis qui faisaient tous les efforts*

imaginables pour le prendre (5). Le même historien rapporte que l'on fit à son cadavre toutes sortes d'indignités, et qu'on le laissa sans sépulture (6). Il observe, 1°. que Philistus rendit de très-grands services aux deux Denys, et avec une fidélité beaucoup plus grande que celle de tous leurs autres fanteurs. 2°. Que le tyran, ne trouvant personne qui pût remplir dignement la place que la mort de Philistus, le plus brave de ses amis, laissait vacante, se découragea, et offrit à Dion la moitié de son royaume, et puis toute sa couronne. 3°. Que Philistus avait fait paraître beaucoup de courage dans une expédition de terre, et que le jeune Denys lui avait donné le commandement de toutes ses forces navales, dès qu'il avait su que les habitans de Syracuse avaient élevé Héraclide, grand ami de Dion à une semblable charge (7).

(B) *On auroit quelque..... générosité dans sa conduite, si l'amour-propre n'y eût pas été mêlé.* Le tyran Denys l'avait honoré de son affection et de ses bienfaits, et ensuite il l'avait banni. On voit presque toujours qu'un historien suit plutôt le ressentiment présent d'une injure, que le souvenir des faveurs passées; c'est-à-dire que s'il compose son ouvrage pendant l'exil à quoi son patron et son bienfaiteur l'a condamné, il dit plus de mal de lui que de bien. Philistus en usa tout autrement : il écrivit une histoire pendant sa disgrâce, et il n'y témoigna point qu'il eût changé d'affection envers Denys : il le ménagea, il l'excusa, il le loua. On eût dit qu'il écrivait dans Syracuse, sous la faveur de ce prince, et au milieu des beaux emplois qu'il en avait obtenus. Si les bons offices que les monarques reçoivent de la plume d'un historien, au préjudice de la vérité, pouvaient être quelquefois louables, ce serait sans doute lorsqu'il les rend aux personnes mêmes qui l'ont banni. Il y a de la grandeur d'âme à conserver plus soigneusement le souvenir d'un bienfait, que le souvenir d'une injure; mais puisque Philistus flatta

(1) Plutarchus, in Dione, pag. 973 : je me sers de la version d'Amoyot.

(2) Conférez ce que dessus, citation (31) de l'article PHILARÈTE, tom. XI, pag. 586.

(3) Diodore de Sicile, liv. XIV, chap. VIII, pag. 571, suppose que Philistus dit cela.

(4) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. XVI, pag. m. 748.

(5) Idem, ibidem.

(6) Idem, ibidem.

(7) Idem, ibidem, pag. 747.

Denys par l'espérance d'être rappelé à Syracuse, cet intérêt personnel, ce mélange d'amour-propre, gêne son action, et gardons-nous bien de dire comme a fait Pausanias que ce-la l'exuse (8).

(C) *Entre plusieurs livres qu'il composa.....*] Suidas (9) lui attribue un *Traité de l'Art oratoire*; *Ægyptiaca*, en douze livres; *Res Siculae*, en onze livres; quelques harangues, et une entre autres touchant la ville de Naueratis; l'Histoire de Denys-le-Tyran; trois livres sur la théologie des Égyptiens; un *Traité sur la Lybie*, et sur la Syrie. Il observe d'abord que Philistus était de Naueratis, ou de Syracuse: cela me fait craindre qu'il ne réduise deux auteurs à un. Il y a dans son Catalogue bien des ouvrages qui ne conviennent guère à notre Philistus, et que j'attribuerais volontiers à quelque Philistus né à Naueratis. Le jésuite Ragusa (10) citant Constantin Lascaris admet deux Philistus, l'un de Syracuse ou de Naueratis, et l'autre de Syracuse. Le premier, dit-il, était allié du tyran Denys, et mourut dans une guerre contre les Carthaginois: il écrivit plusieurs choses touchant la Sicile. Le second fut exilé par le vieux Denys, et composa dans son exil une bonne partie de son Histoire, *Plura scripsit de rebus Ægyptiacis*, lib. 12; *de Sicaniis*, lib. 11; *item de Baccho*; *de Theologia Ægyptiorum*, lib. 6; *de Syrid et Libyd*. Tout cela ne peut servir qu'à augmenter la confusion, puisque après avoir donné deux Philistus, on coupe ce qu'il fallait laisser entier pour l'un ou pour l'autre, on échange les circonstances (11), et l'on attribue au Syracusain ce qu'il valait mieux attribuer à celui dont la patrie est douteuse.

(8) *Εἰ δὲ καὶ Φίλιστος ἀπὸ τῶν δικαίων ἔλαβεν, ἐπεκρίβην τὴν ἐν Συρακούσαις καὶ πόδον ἀπεκρίβασθαι τῶν Διονυσίου τῶ ἀποστάτα. Nam si Philistus venio dignus habetur qui cum Syracusis se restitutum ire speraret multa Dionysii flagitia dissimulavit.* Pausanias, lib. I, pag. 15.

(9) Suidas, in Φίλιστος.

(10) Hieronymus Ragusa, in *Elogiis Siculorum*, pag. 332, 333.

(11) Philistus, mort à la guerre, ne se battit point contre les Carthaginois, mais contre les troupes de Dion de Syracuse.

(D)..... on fit ces principalement de son Histoire de Sicile.] Elle était divisée en deux parties: la première comprenait, en VII livres, ce qui s'était fait pendant plus de huit cents ans, et finissait à la prise d'Agri-gente, c'est-à-dire à l'an 3 de la 93^e. olympiade; car ce fut alors que cette ville fut subjuguée par les Carthaginois (12). L'autre partie, en IV livres, commençait au règne du vieux Denys, c'est-à-dire où la première finissait; car ce Denys se rendit maître de Syracuse l'année d'après la prise d'Agri-gente (13). Voilà les onze livres *Rerum Sicularum*, que Suidas donne à Philistus; mais de plus il lui a donné l'Histoire particulière du tyran Denys, en six livres. Vossius prétend que Cicéron, dans le passage que je vais citer, ne considère que la division que j'ai rapportée ci-dessus, savoir celle de l'Histoire de Sicile en deux parties; l'une de sept livres, et l'autre de quatre. *Siculus ille (Philistus) capitalis, creber, acutus, brevis: penè pusillus Thucydides: sed utros ejus habueris libros (duo enim sunt corpora) an utrosque, nescio. Me magis de Dionysio delectat: ipse est enim veterator magnus et per familiaris Philisto Dionysius* (14). Ce sentiment de Vossius est peut-être fort raisonnable; mais peut-être aussi que Cicéron mettait d'un côté les deux parties de l'Histoire générale de Sicile, et de l'autre l'Histoire particulière du tyran Denys, de laquelle Suidas a fait mention. Il semble que Denys d'Halicarnasse favorise un peu plus ceux qui voudraient assurer que l'Histoire du tyran n'est point différente de la II^e partie de l'Histoire de Sicile, que ceux qui diraient le contraire (15). Quoi qu'il en soit, notre Philistus, considéré comme historien, ne déplaisait pas à Cicéron, et par conséquent on peut regarder comme des personnes dégoûtées, ou trop délicates, ceux qui le méprisaient. *Dionysii mater ejus qui Syracusanorum tyrannus fuit, ut scriptum apud Philistum est, et doctum*

(12) Diodor. Siculus, lib. XIII, cap. CIII, pag. m. 554.

(13) Idem, ibidem.

(14) Cicero, ad Quintum fratrem, epist. XII, lib. II.

(15) Feys Denys d'Halicarnasse, epist. ad Pompeium, pag. m. 161.

hominem et diligentem et æqualem temporum illorum, quum prægnans hunc ipsum Dionysium alvo contineret, somniavit se peperisse Satyriscum (16). Ceux qui pèseront les louanges que Cicéron a données à Thucydide, compteront pour beaucoup que tout aussitôt il ait déclaré que Philistus imita très-bien Thucydide : *Hunc consecutus est Syracusius Philistus, qui quum Dionysii tyranni familiarissimus esset otium suum consumpsit in historid scribendâ, maximeque Thucydidem est, sicut vihi videtur, imitatus* (17). Quintilien assure que Philistus est plus clair que Thucydide (18). C'est un bel éloge; car enfin l'obscurité est un grand défaut, et qui peut bien balancer les grands avantages que l'on donne à Thucydide sur Philistus. Peut-être trouverions-nous, si nous pouvions comparer les écrits de celui-ci avec ceux de Thucydide, que Denys d'Halicarnasse a placé Philistus un peu trop au-dessous de l'autre (19). Au pis aller ce sera toujours pour Philistus un titre honorable, que d'avoir été nommé le petit Thucydide par Cicéron. Ceux qui donneront l'éloge de petit Molière à un comédien de Paris, ne croient pas le louer médiocrement.

Notons deux fautes que l'on a commises sur le peu *pusillus* Thucydidis de Cicéron : l'une a été critiquée par Vossius, et l'autre par un jésuite. Un savant commentateur a cru que Philistus n'ayant guère écrit en comparaison de Thucydide, a été qualifié de la sorte par Cicéron. C'est un abus. *Id referri eo minimè debet quòd præ Thucydidæ pauca admodum scripserit, quæ* (21) *Paulli Manutii sententia est (nam longè aliud apparet ex iis quæ ex Snidd et Diodoro adduximus), sed quia non paulò quidem infirmior sit Thucydidæ, ut Fabius* (22) *quoque censet, attamen imitetur eum non infeliciter* (20). Un auteur, qui a re-

cueilli les fautes des grands person- nages, s'est imaginé que Cicéron avait parlé de Thucydide avec beaucoup de mépris, et l'avait nommé petit Thucydide. Voici la réfutation de cette bêtise. *Isto ferè pacto hallucinatum fuisse virum doctum, qui de erroribus magnorum virorum scripsit, illicò sensi, ut hic istius liber in manus meas incidit. Is paginæ nonagesimæ extremæ ait, Thucydidem historicum videri ne enarratorem quidem interdum, ileòque pænè pusillum Ciceroni dictum. Non animadvertit scriptor, tum profectò aliud agens, neque quemquam ab ullo vocari solere pænè parvum, aut pænè magnum, sed omninò parvum, aut magnum; neque ibi apud Tullium, ubi pænè pusillus Thucydidæ dicitur, usurpari hoc de Thucydidæ (21). Le père Vavasseur fait voir ensuite que Cicéron parle de notre Philistus.*

Il me reste encore une chose à observer. Cicéron témoigne que l'histoire de Denys lui plaisait bien plus que l'autre ouvrage de Philistus, parce que Denys avait été un grand forbe, et qu'il avait vécu familièrement avec cet historien. Vossius, craignant que cela ne pût servir de prétexte pour médire de Cicéron, prend soin d'éclairer la chose. Cicéron, dit-il, ne loue pas le cœur de Philistus, il ne cherche dans cette histoire que l'utilité qui peut revenir de la connaissance des fourberies du tyran. *Non animum Philisti laudavit Tullius, sed utilitatem libri prædica- vit: atque id imprimis quidem propter prudentiam quam ex vñfri adco tyranni vitæ capere esset; sed et propter dictionem quam Thucydidæ amulam fuisse etiam ex secundo de Oratore cognoscimus, ac propterea idem in Bruto, etc.* (22). Ces dernières paroles sont très-inutiles, pour ne rien dire de pis; car il ne s'agissait pas de disculper Cicéron sur le plaisir qu'il prenait à lire Philistus, mais sur ce qu'il en prenait davantage à lire l'histoire du tyran Denys. Il ne sert de rien pour justifier ce goût de dire que Philistus écrivait bien. Nous ne savons pas que ce talent ait été plus

(16) Cicero, lib. I de Divinat., cap. XX.

(17) Idem, lib. II, de Oratore, folio 73, D.

(18) Philistus quoque meretur quæ turbis quamvis bonorum post has auctorum cæpatur, imitator Thucydidæ, et ut multo infirmior ita aliquatenus lucidior. Quintil., lib. X, cap. I, pag. m. 469.

(19) Dionys. Halicarn., epist. ad Pompeium, pag. 261 et 262. Voyez aussi pag. 190.

(20) Notis ad eum Ciceronis locum.

(21) Lib. 10, cap. 1.

(22) Vossius, de Histor. græcia, lib. I, cap. VI, pag. 27.

(23) Franciscus Vavasseur, de lodièr's Dictione, pag. 166, 167.

(24) Vossius, de Histor. græcia, lib. I, cap. VI, pag. 27.

remarquable dans son Histoire de Denys que dans l'autre. Disons donc que Vossius a mieux aimé se préparer une transition, que de raisonner comme il falloit. Ceux qui savent combien il est difficile de composer d'une manière liée, je veux dire en ménageant bien les transitions, et d'observer néanmoins très-exactement les précisions de la dialectique, ne s'étonneront pas tant que les fautes de la nature de celle que je viens de remarquer soient si fréquentes dans les auteurs.

Quant au reste, l'apologie de Cicéron par Vossius est très-belle. Tout homme curieux, et principalement s'il se mêle des affaires de la république, sera du goût de cet illustre Romain, sans choquer la probité. Il aimera mieux lire l'histoire particulière d'un fin politique, grand scélérat, hardi et subtil usurpateur, que des histoires générales, et sur tout lorsque ceux qui l'ont composée ont vécu dans la familiarité du tyran. Ils déguiseront les choses, m'allez-vous dire, ils donneront un bon tour aux crimes de leur héros. C'est ce que Philistus pratiqua. Je vous répondrai qu'un lecteur intelligent démêle ces artifices, et qu'il en sait profiter. Je ne doute pas que plusieurs personnes ne donnassent, pour recouvrer ce seul livre de Philistus, quatre ou cinq des anciens auteurs qui sont parvenus jusques à nous. Il nous apprendrait bien des choses inconnues. Nous ne connaissons guère Denys le tyran que par des actions de cruauté et de défection. Ce n'est là qu'une très-petite partie de son portrait. Un homme qui se rend maître d'une puissante république, et qui se maintient plusieurs années dans l'usurpation malgré cent obstacles, est ordinairement d'un caractère où il eut plusieurs bonnes qualités physiques. Nous ignorons ce mélange à l'égard de ce Denys, et le détail de sa conduite, et plusieurs défauts des Syracusains. Il serait utile de voir de quelle manière Philistus peignait ces choses. La maxime, *interest reipublicæ cognoscere malos*, se doit étendre jusque-là. Qui n'entend qu'une partie n'entend rien, ou ne peut pas bien juger; et s'il jugeait bien, ce ne serait que par un coup de hasard.

(E) *Il évita jusqu'à l'excès les digressions.*] C'est un défaut que de se plaire à s'écarter de son sujet : l'historien Théopompe en a été censuré avec raison (23); mais il ne s'ensuit pas que ce soit une vertu que de se plaire à ne quitter jamais sa matière principale; c'est outrer une bonne chose, c'est la gâter (24). Il y a un milieu entre ces extrémités, comme Théon l'a remarqué judicieusement.

Οὐ γὰρ ἀπλῶς χρὴ (παρίμβασι) πᾶσαν παρατίσθαι, καθάπερ ὁ Φίλιππος ἀπαύει γὰρ τὰς διὰ τὴν τῶν ἀκρατῶν ἀλλὰ τὰν ταλκαύτην τὴν μῆκος, ὅτις ἀπαλλοτρίει τὰς διὰ τὴν τῶν ἀκρατῶν, ὥς διδοῖται πάλιν ὑπομνήσεις τῶν προηγουμένων, ὥς Θέοκρατος ἐν ταῖς φιλοπικαῖς. Neque enim oportet simpliciter fugere digressiones; quod Philistus fecit: quia in hac animus audientium acquiescit. Verum illas, quæ adeo sunt proluxæ, ut abducant auditorum animos, ut necesse sit ea; quæ antè dicta sunt, in memoriam revocari: cujusmodi digressionibus utitur Theopompus in Philippicis (25). Vous voyez qu'il blâme Philistus de ne point faire de digressions, et qu'il dit qu'il en faut faire quelquefois, et qu'elles servent de reposoir. Il a raison: un peu de variété est nécessaire dans tous les ouvrages d'esprit, et l'on remarque que les écrivains les plus réguliers ne sont pas ceux qui se font lire le plus agréablement. Je pourrais indiquer des histoires qui font bâiller souvent les lecteurs, et même dormir, quoique l'auteur les ait écrites avec une observation exacte des règles de l'art, un style grave, serré, correct, sententieux, une narration déchargée d'incidens et de minuties; aucun détail, aucun écart; toujours sur la ligne droite, parce qu'elle est la plus courte (26). D'autres écrivains sortant quelquefois de la gravité, soit à l'égard du langage, soit à l'égard des matières, et ne faisant point scrupule de s'écarter de leur chemin pour faire place à un épisode, font

(23) Voyez l'article THEOPOMPA, tom. XIV, aux remarques (E) et (F).

(24) *Invani sapientis nomen ferat, equus iniqui Ultra quàm satis est, virtutem si petat ipsam.* Horat., epist. VI, lib. I, vers. 15.

(25) Theo, in Prolegomena, cap. IV, page m. 44.

(26) *A puncto ad punctum linea recta est omnium brevissima.*

une histoire qui tient perpétuellement en haleine le lecteur. Il se trouve à la fin avant qu'il ait eu le temps de s'ennuyer. Je n'examine point si c'est une preuve de l'une de ces deux choses plutôt que de l'autre, ou que les règles sont fausses, ou que l'esprit des lecteurs est faux. Je m'arrête au fait, et je m'en rapporte à la remarque d'un homme de très-bon goût. *Quelle prodigieuse distance, dit-il (27), entre un bel ouvrage, et un ouvrage parfait ou régulier; je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentimens, les grands et le peuple; ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet est celle du Cid.* Voilà le plus bel exemple qu'on puisse citer de l'insuffisance des règles. L'auteur du Cid n'en observa presque aucune. L'académie française l'en déclara infracteur, et cependant il charma et il charme encore le public. Il perdit la cause devant les maîtres, et il la gagna partout ailleurs: il en appela au peuple comme l'Horace qui avait tué sa sœur, et qui fit casser à ce tribunal la sentence des juges d'office. Les Essais de Montaigne sont un autre exemple de l'irrégularité heureuse. Si l'on mettait dans ce livre là beaucoup de méthode, l'on en ôterait les principaux agrémens.

Au reste, je n'ai pas tout l'intérêt que l'on s'imagine à justifier les digressions: car la partie historique de cet ouvrage est mille fois plus conforme aux manières de Philistus qu'à celle de Théopompe; et pour ce qui est de mon commentaire, je n'ai pas besoin d'apologie s'il contient plusieurs digressions. C'est une espèce

d'ouvrage qui les demande, ou qui les souffre naturellement. C'est une compilation, c'est ce que l'on nomme *Miscellanea*. La variété est de l'essence de ces sortes de compositions, et doit être principalement permise à ceux qui n'espèrent pas de prévenir autrement l'ennui du lecteur (28). Notez que pour dire justement qu'une digression est trop longue, il ne suffit pas d'alléguer qu'elle remplit plusieurs pages, il faut de plus que chaque chose y occupe trop de terrain; car quelque court que vous soyez sur chacune, la jonction de plusieurs vous rendra prolix. *Solet enim esse quadam partium brevitatis quæ longam tamen efficit summam* (29). Je me sers de cette pensée de Quintilien dans un autre sens que lui.

(F) *Plutarque censure Timée, quoique d'ailleurs il blâme Éphore d'avoir donné des éloges à Philistus.*] « Mais Timæus, prenant pour couleur » et occasion non injuste de mesdire, » l'affection, la diligence, et la fidélité que Philistus avoit toujours » monstrees à l'entretenement et défense de la tyrannie, s'emplit à cœur » saoul d'outrages et de vilénies qu'il » luy dit en cest endroit. Or quant » à ceux qu'il avoit de fait outragés, » s'ils furent inhumains jusques à » perdre par couroux le sentiment » des cruautés qu'ils lui faisoient, à » l'aventure leur estoit-il pardonnable: mais ceux qui depuis sa mort » en ont escrit les gestes, qui ne furent oncques offencés de luy en sa » vie, et qui doivent en escrivant » user de raison, il me semble que » le soing de leur estime et bonne » reputation requerroit qu'ils ne lui » reprochassent point outrageusement et avec une sottise moquerie, » les adversitez et malheurs qui peuvent par fortune aussitost advenir au » plus homme de bien du monde qu'à luy. Aussi peu sagement faict Éphorus de louer Philistus, lequel com bien qu'il soit très ingénieux à pallier de belles excuses beaucoup » de meschans actes et de mauvaises » mœurs, et si cloquent à inventer » des raisons fardées de paroles hon-

(28) *Liber fuit et opusculis variis et metris ita solutus qui ingenio parum filinus satietatis periculum fugere.* Plin., *epist.* XXI, lib. VIII.

(29) *Quintilianus, lib. II, cap. II, p. m. 183.*

(27) La Bruyère, *Caractères de ce siècle*, au chapitre des ouvrages de l'esprit, pag. m. 67.

» nestes, ne se scauroit-il lui mes-
 » me, eocores qu'il y emploïast tous
 » ses cinq sens de nature, sauver de
 » ceste charge, qu'il n'ait esté l'hom-
 » me du moode qui a le plus favorisé
 » les tyrans, et qui a tousiours aimé,
 » sur tout désiré et admiré principa-
 » lement les delices, la puissance,
 » les richesses et les alliances des ty-
 » raos : mais celuy qui ne loue les
 » actes de Philistus, ny aussi ne luy
 » reproche ses miseres et calamitez,
 » tieot le vray moyeo qu'il faut tenir
 » à uo historiographe (30). » Ce que
 Plutarque touche de ces alliances des
 tyrans, se confirme par ces paroles
 de Cornélius Népos : *Philistum histo-*
ricum Syracusas reduxit hominem
amicum non magis tyranno quàm ty-
rannidi (31), et par celles de Denys
 d'Halicarosse. *Philistus Thucydidem*
sequitur moribus exceptis : hic enim
liber est et animi magnitudinis ac gra-
uitatis plenus : ille tyrannorum et alio-
rum cupiditati plus nimio subservit
 (32).

(30) Plut., in Dione, pag. 9-4.

(31) Corn. Nepos, in Vita Dionysii, cap. III.

(32) Dion. Halicarn., epist. ad Pompeium.
 pag. 190.

PHILLA, l'une des plus illus-
 tres dames de l'antiquité, était
 fille d'Antipater, gouverneur de
 Macédoine pendant l'absence
 d'Alexandre. Elle eut beaucoup
 d'esprit et fut très-capable des
 grandes affaires (a). Elle propor-
 tionnait si adroitement sa con-
 duite aux humeurs diverses de
 ceux qu'il fallait remettre ou
 contenir dans leur devoir, qu'elle
 empêcha qu'une armée toute
 remplie d'esprits factieux et tur-
 bulens ne se soulevât : elle mari-
 ait à ses dépens les filles pau-
 vres, et s'opposait avec tant de
 force aux oppresseurs de l'innocence,
 qu'elle mit hors de dan-
 ger plusieurs personnes qui al-
 laient être accablées par leurs

calomnieateurs. Son habileté ne
 fut pas le fruit de l'expérience ;
 car n'étant alors qu'une jeune
 fille, elle se voyait consultée dans
 les affaires de la plus haute im-
 portance par Antipater, son père,
 l'un des plus sages politiques
 de ce temps-là (b). Nous connais-
 trions le détail de l'habileté de
 cette princesse (c), si nous avions
 tous les livres de Diodore de Si-
 cile ; mais nous avons perdu les
 endroits de son histoire où il le
 donnait. Philla en premières no-
 (d) épousa Cratérus (e), celui que
 les Macédoniens aimèrent le plus
 entre tous les capitaines d'A-
 lexandre. Elle se remaria à Démé-
 trius (f) après la mort de Cra-
 térus, et fut bien la principale
 des épouses de son second mari
 (A) ; mais elle n'eut pas beaucoup
 de part à son amitié : c'était un
 prince voluptueux (g), qui avait
 en même temps plusieurs mai-
 tresses dont quelques-unes avaient
 connu les lieux publics. Il eut du
 dégoût pour Philla, sous prétexte
 qu'il était plus jeune qu'elle
 (h) ; et néanmoins il fut fou de
 la courtisane Lamie, qui était
 sur le retour (i). Philla mourut
 d'une manière tragique ; car
 ayant appris que Démétrius avait
 perdu ses états, elle n'eut point
 le courage de le voir comme un
 misérable fugitif, et s'empoisonna
 en maudissant la fortune d'un
 tel époux (k), qui avait été moins

(b) Id. ibid., pag. 1014.

(c) Voyez Diodore de Sicile, ibid.

(d) Idem, ibid., pag. 1013.

(e) Plut. in Demetrio, pag. 895, A.

(f) Diodor. Siculus, et Plutarchus, ib.

(g) Plut. in Demetrio, pag. 895, A.

(h) Id., ibid., pag. 902.

(i) Voyez l'article LAMIE (courtisane),

remarque (C), tom. IX, pag. 42.

(k) Plut. in Demetrio, pag. 911.

(a) Diodor. Siculus, lib. XIX, cap. LIX,
 p. m. 1013.

constante à le favoriser qu'à le maltraiter (D). Elle eut de lui un fils (m) et la fameuse Stratonice (n), qui fut femme de Séleucus ; et que Séleucus céda à son fils Antiochus (o). Une nièce de la défunte occupa bientôt sa place (B).

(D) Μισήσασα τὴν τύχην αὐτοῦ βέλαι-
τῆρας ἐν ταῖς κακίαις οὖσαι ἢ τοῖς ἀγα-
θεῖς, πνύσα φάρμακον ἀπέθανε. Fortu-
nam ejus execrata quas in adversitatibus
esset quum secundis rebus stabilior, atque
hausto veneno extincta est. Plut. in Deme-
trio, pag. 911.

(m) Plut. in Demetrio, pag. 906, E. Il
se nommait Antigonus. Idem, ibid., pag.
915.

(n) Idem, ibid., pag. 903.

(o) Idem, ibid., pag. 907.

(A) Elle fut bien la principale des
épouses de Démétrius. Il en eut plu-
sieurs en même temps : notre Phlla ;
Eurydice, issue de Miltiades et venue
d'Opheltes, roi de Cyrène (1) ; Déda-
mie, fille d'Éacide, roi d'Épire, et
sœur de Pyrrhus (2). La plus estimée
et la plus autorisée de toutes était
Phlla : je voudrais que celui qui
m'apprend cela eût imité cette dis-
tinction au grand mérite de cette da-
me, mais il ne l'impute qu'à la gloire
d'Antipater et à celle de Cratérus.
Πολλὰς ἄμα συνῆν γυναῖξιν, ὧν ἀξίωμα
μῆτραι εἶχε καὶ πατρὶς Φίλλα, δὲ Ἀν-
τίπατροι τοὶ πατέρας, καὶ διὰ τὸ προ-
συνακκνῆναι Κρατεῖ. Multas uno tem-
pore conjuges habebat (Démétrius)
quarum erat maxima in dignatione et
honore Phlla, tum propter patrem
Antipatrum, tum quod etiam matri-
monio juncta fuisset Cratéro (3). Je
ne doute point qu'Antigonus, consi-
dérant que ces deux raisons rendaient
Phlla un bon parti, n'ait été poussé
par ces motifs à la choisir pour sa
bru. La disproportion de l'âge rebuta
furieusement Démétrius ; mais son
père lui dit à l'oreille un passage d'Eur-
ipide où il échangea quelque chose.
Le sens était qu'en dépit de la nature
il faut épouser une femme qui nous
apporte du bien. Ἀποδύμενος δ' ἔχοντι,
λίσσεται πρὸς τὸ οὗς Εὐριπίδου ὑπεῖν,

(1) Plut. in Demetrio, pag. 894, E.

(2) Idem, ibidem, pag. 890, B.

(3) Idem, ibidem, pag. 894, 895.

Ὅπου τὸ κέρδιον, παρὰ φύσιν ζῆμντιον,
ἀμείψαντι τι τῇ δουλοκρατίᾳ εὐδωκίμα-
νισαι. Abhorrenti verò dicitur in an-
tem hoc Euripideum insinuisse,

Ubi lucrum sudet, relictetur licet
Natura, ducas conjugem.

Ubi ducas conjugem, pro servias,
scilicet subjeit (4). Il y a beaucoup
d'apparence que Démétrius estimait
Phlla, et qu'il ne la laissait point
manquer des témoignages extérieurs
de sa considération ; mais qu'il ne la
garlât pas pour ses plaisirs. Notez
qu'il la dépnta à Cassander pour jus-
tifier la conduite qu'il avait tenue
envers Plistarque qui s'en plaignait
extrêmement (5). C'est un signe qu'il
jugeait sa femme propre à la négo-
ciation. Notez aussi qu'il se mit fort
en colère de ce que les Rhodiens don-
nèrent au roi d'Égypte un vaisseau
qu'ils avaient pris, où étaient la let-
tre que Phlla lui écrivait et les belles
hardes qu'elle lui envoyait (6).

(B) Une nièce de la défunte occupa
bientôt sa place. Elle était fille de
Ptolomée et d'Euridice, sœur de
Phlla, et se nommait Ptolémaïs (7).
On l'avait accordée à Démétrius du
vivant de Phlla (8). Il en eut un fils
qui eut nom Démétrius, et qui fut
roi de Cyrène (9). C'est sans doute
celui dont j'ai fait mention dans l'ar-
ticle d'ASSIOE.

(4) Plut. in Demetrio, pag. 895.

(5) Idem, ibidem, pag. 894, A.

(6) Idem, ibidem, pag. 898. Diodore de Sicile,
lib. XX, cap. XCIV.

(7) Idem, ibidem, pag. 911, F.

(8) Idem, ibidem, pag. 904.

(9) Idem, ibidem, pag. 915.

PHILOMÈLE, général des
Phocéens au commencement de
la guerre qu'on nomma sacrée,
ne trouva point de meilleur ex-
pédient pour résister aux enne-
mis de sa patrie (A), que de
s'emparer du temple de Delphes.
Il fit un voyage à Lacédémone
pour communiquer ce dessein à
Archidamus (a), qui lui répon-
dit qu'il ne pouvait pas le secon-
der ouvertement dans cette en-
treprise, mais qu'il lui fourni-

(a) Il était roi de Lacédémone.

rait secrètement de l'argent et des soldats. Avec ce secours Philomèle s'empara du temple, et fit main basse sur ceux qui lui résistèrent. Il fut attaqué peu après par les Locriens, et les battit. Cette victoire lui enfla de telle sorte le courage, qu'il ôta du temple de Delphes les ordonnances des Amphictyons. Il contraignit la prêtresse à lui fournir un oracle. La réponse qu'il reçut ne pouvait manquer de lui plaire; car elle portait que toutes les choses qui lui seraient agréables lui étaient permises. Il se fit donner un acte de cette révélation, et la fit lire publiquement, afin qu'on sût qu'il agirait désormais sous l'autorité et avec l'approbation de Dieu, quelque chose qu'il entreprit. Il envoya des ambassadeurs à tous les peuples de la Grèce. Les Athéniens et les Lacédémoniens s'allièrent avec lui (B); mais les Thébains et quelques autres se liguèrent contre. De là naquit la guerre sacrée. Philomèle ne toucha point aux trésors du temple; il se contenta d'imposer de grosses taxes aux habitans de Delphes, gras des dépouilles de dévotion des autres peuples. Il se mit en campagne avec une belle armée, et il battit les Locriens. Si cette victoire servit d'un côté à lui enfler le courage, et à l'ôter aux vaincus, elle lui attira de l'autre un plus grand nombre d'ennemis. Se voyant donc obligé à leur opposer plus de forces, il renouça au ménagement qu'il avait eu pour le temple (C), et en ôta plusieurs trésors. Ayant promis une grosse solde aux étrangers qui s'enrôlèrent sous

lui, il leva facilement beaucoup de troupes, encore que ceux qui avaient de la conscience refusassent de le servir (D). Il entra dans le pays ennemi, et fut heureux dans les premières rencontres; mais peu après il y eut une occasion où il fallut qu'il se battît en retraite par des chemins si peu favorables, que ne voulant point être pris, et ne voyant pas qu'il pût l'éviter qu'en se tuant, il se précipita d'un rocher. Onomarque, son frère, lui succéda. Phayllus, son autre frère, succéda à Onomarque. Ceux-ci achevèrent d'enlever les trésors du temple. On garda d'abord quelques mesures, mais enfin on le pilla entièrement, sans que les Athéniens ni les Lacédémoniens se départissent de l'alliance (E). Ces choses arrivèrent du temps de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand. L'historien qui les raconte n'oublie pas la fin tragique de ceux qui commirent ces sacrilèges (F).

Il a même remarqué que la justice divine poursuivit sévèrement les femmes qui osèrent se parer des ornemens que leurs maris avaient enlevés du temple de Delphes (G); mais il n'a point fait mention d'une ballade à qui un présent de cette nature fut très-fatal (F). Justin observe qu'encore que l'action des Phocéens parût exécrationnable à tout le monde, on conçut pourtant moins d'indignation

(b) *Tut* de Diodore de Sicile, *lib. XVI, cap. XVIII, et seq. ad olympiadem 106.*

(c) *Voyez la rem. (A), de l'article CARRIAGE, tom IV, pag. 322, à la fin; et la rem. (S), de l'article HÉRÈSE, tom. VII, pag. 513.*

contre eux, que contre ceux (d) qui les réduisirent à cette nécessité (e). L'envie, ou la haine d'une action atroce se partage de cette façon ordinairement, et cette distribution n'est pas trop injuste; car ceux qui contraignent un homme à se porter à un coup de désespoir agissent avec plus de liberté que lui. Pausanias fait une remarque qu'il ne sera pas inutile de rapporter. Philomèle, dit-il, ayant conseillé aux Phocéens de piller le temple de Delphes, et s'étant servi de plusieurs raisons plausibles, fit goûter extrêmement sa proposition, soit que Dieu les eût aveuglés, soit que naturellement ils préférassent le gain à la religion (f). Il nous apprend (g) que Philomèle était de Lédon, ville de Phocide, et que le temple fut pillé l'an 4 de la 105^e. olympiade.

(d) C'étaient les Thébains.

(e) Justinus, lib. VIII, cap. I.

(f) Εἰς τὰς γυναικας ἐχθροὶ τοῦ θεοῦ ἐλπίσσαντες, οὐκ καὶ αὐτοὺς περὶ αὐτῶν ἐπιπράδους ἀποδείξας τὰ εἰδη προμήδους. Sive quod mentem Deus a rectis consiliis avertebat, seu quod is populus suapte natura religioni solutus esset quantum anteponebat. Pausanias, lib. X, pag. 318.

(g) Idem., ibidem, pag. 317.

(A) Aux ennemis de sa patrie.] C'étaient les Thébains: car ils avaient fait condamner à une amende exorbitante les Phocéens, par le sénat des amphictyons; et ils étaient sur le point de faire ordonner que, si elle n'était pas payée, les terres des Phocéens seraient confisquées au profit d'Apollon (1).

(B) Les Athéniens et les Lacédémoniens s'allièrent avec lui.] Cette histoire nous apprend l'une des coutumes de la politique des états. On a déjà vu (2), que le roi de Lacédémone,

ne, bien loin de déconseiller à Philomèle l'invasion du temple de Delphes, l'y encouragea, et lui en fournit les instrumens. Il ne sauva les apparences qu'en empêchant qu'on ne pût prouver qu'il avait pris hautement le parti de Philomèle. Il donna ordre que l'autorité publique ne parût pas dans les secours d'hommes et d'argent qu'il fournait au général Phocéen. Comme le succès de l'entreprise n'était pas sûr, la prudence demandait sans doute qu'on ne commit pas la gloire de Lacédémone par des démarches publiques contre l'intérêt de la religion; mais parce que l'invasion de ce temple pouvait nuire au peuple (3) qui se faisait alors le plus redouter à tous ses voisins, la politique voulait qu'on favorisât le dessein impie de ceux qui voulaient subjuguier l'oracle de Delphes. Voilà l'origine de la conduite du roi de Lacédémone. Lorsque le dessein eut été exécuté, on leva le masque; on se ligua hautement avec Philomèle, quoiqu'on dût avoir pour ennemis ceux qui déclaraient qu'ils prenaient les armes afin de remettre en liberté l'oracle de Delphes, et afin de punir l'impiété et le sacrilège des Phocéens. La ville d'Athènes et celle de Lacédémone furent les plus promptes et les plus ardentes à soutenir les usurpateurs du temple, soit pendant la vie de Philomèle, qui commença de le piller; soit pendant l'administration de ses successeurs, qui en profanèrent tous les trésors, ces anciens et ces riches monumens de la piété de tant de nations et de tant de princes. Cependant la ville d'Athènes se piquait de religion; celle de Lacédémone s'en piquait aussi. Les fêtes, les vœux, les sacrifices, y étaient une grande affaire. Malheur à quiconque aurait osé dogmatiser la moindre chose contre le culte des dieux: le plus grand philosophe du monde aurait couru risque de la vie, s'il avait eu cette audace. D'où vient donc que les Phocéens ont trouvé un si bon appui et de si fidèles alliés dans ces deux villes, après avoir commis une action impie; après avoir profané et désolé le plus grand objet que l'on pût voir de la dévotion de

(1) Wiodor. Siculus, lib. XVI, cap. XXIII.

(2) Dans le corps de cet article.

(3) Aux Thébains.

toute la Grèce, et même de la dévotion des barbares? En voici la raison: c'est qu'ils n'eussent pu être châtiés de leur impiété, sans que la gloire et la puissance des Thébains devinssent plus formidables qu'auparavant. Or les intérêts politiques du peuple d'Athènes et du peuple de Lacédémone demandaient l'affaiblissement des Thébains: encore donc que l'intérêt de la religion voulût que les Phocéens fussent châtiés, on trouva plus à propos de les soutenir, et de se liguier avec eux contre les Thébains chefs d'une espèce de croisade, levée pour la liberté d'Apollon. De tout temps on a préféré le bien temporel de l'état à celui de la religion.

Diodore de Sicile observe que les Phocéens fournirent à ceux d'Athènes et à ceux de Lacédémone plus de subsides que le paiement des troupes n'en demandait (4). Ce n'était donc pas une alliance onéreuse, mais elle était bien odieuse; car chacun s'apercevait qu'Athènes et Lacédémone participaient au profit du sacrilège. Elles fournissaient des troupes aux Phocéens, et recevaient d'eux un subside plus que suffisant à la solde de ces troupes. Il y eut une autre affaire qui donna sujet de causer contre les Athéniens. Denys, tyran de Sicile, envoyait en Grèce quelques simulacres d'or et d'ivoire qu'il avait dessein de consacrer au temple de Delphes, et au temple de Jupiter Olympien. Iphicrates commandait alors une flotte Athénienne auprès de Coreyre. Il prit entre autres vaisseaux ceux qui portaient ces simulacres, et demanda à ses maîtres ce qu'il en ferait. Le peuple assemblé sur cette proposition fit un décret qui ordonna à Iphicrates de ne pas examiner de si près ce qui concerne les Dieux, mais d'avoir un soin extrême de la subsistance des troupes. Περὶ τοὺς ταῖς κεφαλαῖς αὐτὰ γανθοῖς ὁ Ἰφικράτης καὶ κρατίστας αὐτῶν, διαμύφατο πρὸς τὸν ἔμμεν, ἐπειρωτῶν τί χρὴ πράττειν, εἰ δ' Ἀθηναῖοι προτίταται αὐτῷ μὴ τὰ τοῦ θεοῦ ἐξετάζειν, ἀλλὰ σκοπεῖν ὅπως στρατιώτας διατρέψῃ (5). *Iphicrates in naves, quæ dona*

votiva portabant, fortè fortunè incidens, in potestatem redactas Athenas mitteret, cum hæc seiscitatione, quid facto nunc opus esset? populusque contrà, non scrupulosè Deorum res examinare, sed quomodò militem alat, providere, ipsum juberet. Il compt si bien ce que cela voulait dire, qu'il fit vendre les simulacres tout de même que les autres marchandises que ses armateurs avaient enlevées. On en fit de sanglans reproches aux Athéniens (6); et Diodore remarque qu'ils pillaient ainsi Apollon par mer et par terre, quoi qu'ils le reconnussent pour leur fondateur. Il observe aussi la bizarrerie de Lacédémone. Cette ville prétendait être redevable de sa gloire et de sa prospérité aux oracles d'Apollon, et néanmoins elle se confédéra avec les impies qui saccagèrent le temple de Delphes. Ainsi va le monde. Ainsi ira-t-il toujours. Ἀθηναῖοι μὲν οὖν περὶ τὸ θεῶν τιμῶντα ἐπράξαν, καὶ ταῦτ' εὐχόμενοι τὸν Ἀσφάλωνα πατρῶος αὐτῶν εἶναι καὶ πρόγονον. Λακεδαιμόνιοι δὲ τῷ περὶ Δελφῶν μαρτίῳ χρησάμενοι, καὶ τὴν θανατούμενην παρὰ πᾶσι πολιτείαν διὰ τοῦτον καταμένον, καὶ περὶ τῶν μεγίστων ὄντι καὶ τοῦ τοῦ θεοῦ ἐπειρωτῶντες, ὑπόμνησαι τοῖς τὸ ἱερὸν συλλίσασσι κατατίσαι τῆς παρορμήσεως. Hoc tum Athenienses in Numen committere non verebantur, qui tamen Apollinem Deum patrum et progenitorum suum esse gloriari solebant. Lacedæmonii etiam, quamvis rempublicam suam cunctis gentibus admirabilem Delphici oraculi consilio instituissent, deque rebus maximis (ut ad hanc usquē tempestatem facit) Dei voluntatem exquirerent, cum profligatissimis tamen fani expilatoribus sacrilegæ impietatis societatem inire non dubitant (7).

(C) Il renonça au ménagement qu'il avait eu pour le temple.] Citons Diodore de Sicile. Ὁ φιλομυλος ἱερὴ μυστοφροσύνην ἀπρόβουλον πλεῖον, προσδεδυμένον δὲ τοῖς πολέμοις χρημάτων πλείονων, ἠναγκάσθη τοῖς ἱεροῖς ἀναθίμασιν ἐπιβαλὼν τὰς χεῖρας καὶ συλῆναι τὰ μαρτύρια (8). *Philomelus majore*

(4) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. LVIII.

(5) Idem, ibidem, pag. 483: la version latine de ces paroles, dans l'édition in-8°, est à la page 781.

(6) Voyez dans Diodore de Sicile, ibidem, la lettre que Denys le tyran leur écrivit.

(7) Idem, ibidem.

(8) Diodor. Siculus, lib. XVI, pag. 430, 431, edit. Hanov., 1664.

conductitii militis robore se confirmare statuit. At quia majores bellum sumptus flagitabat, donariis sacris manus injicere coactus, templum depredatur (9). C'est dire fort nettement que Philomèle n'épargna point les trésors, ou les *ex voto* et autres dons du temple de Delphes. Cependant Diodore de Sicile, dans le même livre, assure tout le contraire. Je ne sais point si l'on a pris garde jusqu'ici à cette contradiction. *Τῶν δὲ περιγυνημένων στρατηγῶν ὁ μὲν πρῶτος ἄρχας Φιλόμελος ἀποσχετο τῶν ἀναθημάτων, ὁ δὲ δεύτερος προσαγορευόμενος μὲν Ὀνιμαρχος, ἀδελφὸς δ' ὢν Φαρμακίου, πλεῖστα τῶν τοῦ θεοῦ χρημάτων καταδραπάσας, πρῶτος δὲ Φάβλλος ὁ ἀδελφὸς Ὀνιμαρχίου στρατηγῶντας, ὡς ὀλίγα τῶν ἀναθημάτων κατέκλεψεν εἰς τὰς τῶν ξήνων μυθοφορέας* (10). *Priorum sane ducum, qui primus imperium gesserat, Philomelus à sacris templi donariis se continuerat, successor vero ejus et frater Onomarchus plurimum de consecratis Deo ad belli sumptus convertit. Tertius inde Phaylus Onomarchi frater, dum pretoris munere fungitur non pauca de repositis in templo, ad persolvendum conductitiis stipendia, concidit* (11).

(D) Ceux qui avaient de la conscience refusaient de le servir.] *Τῶν μὲν οὖν ἱππικῶν ἀνδρῶν οὐδὲς ἀπαγράψατο πρὸς τὰς στρατίας διὰ τὴν πρὸς τοῦ θεοῦ συνέβην· οἱ δὲ πενιπράτατοι καὶ βιώτῃ διὰ τὴν πλειονότητα καταφρονούντες, προθύμως συνέτρεχον πρὸς τοὺς Φιλόμελον. Modestorum tamen virorum nullus eam in militiam nomen suum est professus, quod pietas erga deum aliud suadebat. Interim deterrimus quisque, deosque, lucri sui gratia nauci habens, cupide Philomelo sese aggregat* (12).

(E) Diodore de Sicile n'oublie pas la fin tragique de ceux qui commirent ces sacrilèges.] Cette observation de l'historien (13) ne doit point passer pour superstitieuse; car encore que le temple de Delphes fût consacré à un faux dieu, c'était néan-

moins une impiété et un sacrilège que de le piller, lorsqu'on croyait qu'Apollon était un vrai dieu. Il n'y a que le vrai Dieu, je l'avoue, qui puisse faire changer de nature aux choses profanes; elles ne peuvent devenir sacrées que par son institution. Ainsi tous les dons qui avaient été consacrés au temple de Delphes avaient retenu leur premier état. Les tuiles d'or que le roi Crésus y avait fait consacrer (14), n'étaient que de l'or: il était autant permis d'en faire de la monnaie, que d'en faire d'un lingot venant de la mine; cela, dis-je, était permis en pareil degré, pourvu que l'on ne fût pas de la religion païenne: mais quand on croyait que les dons du temple de Delphes étaient un bien consacré à Dieu, on ne pouvait s'en saisir sans commettre un sacrilège proprement dit, que le vrai Dieu, seul juge infailible de la qualité des actions, et l'unique distributeur des peines et des récompenses; trouvait digne de ses châtimens; je parle des châtimens que les Juifs eussent mérités s'ils eussent pillé le temple de Salomon (15).

Afin qu'on voie qu'elle était la dévotion des anciens païens pour les faux dieux, je remarquerai en passant que l'or et l'argent tiré du temple de Delphes dans cette occasion, et converti en monnaie, monta à dix (16) mille talents (17). Quelques-uns disent qu'il y eut que les Phocéens en tirèrent égale ce qu'Alexandre trouva depuis dans les trésors du roi Darius (18).

(F)..... Il n'a point fait mention d'une baladine à qui un présent de cette nature fut très-fatal.] C'est-à-dire un présent tiré des dépouilles du temple de Delphes. Notre Philomèle donna la couronne d'or des Caldiens à la danseuse Pharsalie. Belle destination, et bien conforme à la fin

(14) Diod. Siculus, lib. XVI, cap. LVII, pag. 780.

(15) Voyez Les Pensées sur les Comètes, num. 118. Voyez aussi ces paroles de Sénèque, au chap. VII du VIII^e livre des Bienfaits, *Impium sacrilegus Deo quidem non potest fecere, quem extra ictum sua divinitas posuit: sed paritur, quis tanquam Deo fecit. Opinio illius contra se sua, obligat parum.*

(16) C'est environ vingt millions.

(17) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. LVII, pag. 780.

(18) Ibidem.

(9) Ceux qui n'ont que l'édition latine de 1611 in-8^o, trouveront ceci au chap. XXX du XVI^e livre, pag. 759.

(10) Idem, Diodorus, ibidem, pag. 450.

(11) A la page 780 de l'édition in-8^o.

(12) Diod. Siculus, lib. XVI, cap. XXX, pag. 759, edit. lat., in-8^o.

(13) Ubi supra, cap. LVII, pag. 779, 780.

que les Cuidiens s'étaient proposée!

..... Non hoc questum murus in urbe.
 Quel sant de la voûte d'un temple sur la tête d'une telle femme! Quoi qu'il en soit, la baladine n'en fut pas bonne marchande : elle passa de la Grèce en Italie, et un jour qu'elle dansait à Métapont dans le temple d'Apollon, il y eut des jeunes gens qui se ruèrent sur sa couronne, et qui firent tant d'efforts pour s'ôter les uns aux autres cette proie, qu'ils mirent en pièces le corps de Pharsalie. C'est Plutarque qui le raconte (19).

(19) Plutarchus, de Pythæ Oculis, pag. 397, 398.

PHILON, Pierre Bellier, docteur en droit, fit une version française d'une partie des œuvres de Philon, et la dédia à M. de Chiverni, chancelier de France. Cette version fut revue, corrigée, et augmentée de trois livres traduits sur l'original grec par Frédéric Morel, doyen des lecteurs et interprètes du roi, et en cet état elle fut réimprimée à Paris, l'an 1612, in-8°. et dédiée par le même Morel à Philippe Huraut, évêque de Chartres, fils du chancelier de Chiverni.

PHLÉGYAS, fils du dieu Mars et de Chryse (A), régna dans un canton de la Béotie après la mort d'Étéocle. Ce canton qui s'appelait *Andréide*, fut nommé à cause de lui *Phlégyantide*. Il y bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Il y attira les plus braves et les plus intrépides guerriers de toute la Grèce (a); et comme il était le plus belliqueux de tous les hommes de son temps, en quelque endroit qu'il allât faire des irruptions, il n'en revenait jamais sans avoir enlevé les grains, le bétail, et tout le

reste (b). Il prenait fort bien ses mesures; car, par exemple, ayant eu dessein de ravager le Péloponnèse, il fut reconnaître premièrement sur le pied d'un voyageur la situation du pays, et quel nombre de personnes on y pouvait mettre sous les armes. On dit que sa fille Coronis, qui l'accompagnait, accoucha en ce temps-là d'Esculape, proche d'Épidaure (c). Les habitans du pays où il régna furent nommés Phlégyens, et continuèrent le train de vie qu'il avait mené (B). N'ayant point laissé d'enfans, il eut pour successeur un de ses cousins (d)(C). On a feint qu'ayant brûlé le temple de Delphes pour se venger de ce que sa fille Coronis avait été engrossée par Apollon, il fut précipité dans les enfers, et exposé à un fort rude tourment (D), après qu'Apollon l'eut tué à coup de flèches (e). Quelques-uns disent qu'Ixion était son fils (f), d'autres qu'il était son frère (g). Je n'ai encore trouvé dans aucun ancien auteur ce que Charles Étienne, et MM. Lloyd, Hofman et Moréri assurent que Phlégyas a été roi des Lapithes en Thessalie.

(b) Idem, lib. II, cap. XXVI, pag. m. 170.

(c) Ex eodem Pausaniâ, lib. II, cap. XXVI, pag. m. 170.

(d) Idem, lib. IX, capite XXXVI.

(e) Servius, in Æneid., lib. VI, vs. 618.

(f) Idem, ibid.

(g) Strabo, lib. IX, pag. 304.

(A) Il étoit fils du Dieu Mars et Chryse. Andréus, fils du fleuve Pénée, fut le premier qui s'établit dans un canton de la Béotie qui fut appelé Andréide à cause de lui. Il épousa une fille de Leucon, fils d'Athamas, et en eut un fils nommé Étéocle, qui lui succéda, et qui accorda une por-

(a) Ex Pausaniâ, lib. IX, cap. XXXVI.

tion du pays à Halmus, fils de Sisyphe (1). Cet Étéocle n'ayant point laissé d'enfans, Plégyas, fils de Chryse fille d'Halmus, lui succéda (2).

(B) *Les Phlégyens continuèrent le train de vie qu'il avait mené.* Homère a fait mention d'eux comme d'un peuple extrêmement courageux (3), insolent, outrageant, impie (4). Ils faisaient des courses sur les terres de leurs voisins, pour en enlever tout ce qu'ils pouvaient, et ils entreprirent même de piller le temple de Delphes (5). Philammon marcha contre eux avec l'élite des Argiens, et fut tué dans le combat, lui et les plus braves de sa troupe. L'impiété et la violence des Phlégyens ne demeurèrent pas impunies : les foudres et les tremblemens de terre en firent périr beaucoup ; la peste emporta les autres, hormis quelques-uns qui se retirèrent dans la Phocide (6). Servius, sur la foi d'Euphorion, assure que les Phlégyens habitaient une île que Neptune, irrité de leurs sacrilèges, fit périr en la frappant de son trident (7). Le scoliaste d'Homère raconte, sur le témoignage de Phérécyde, que les Phlégyens ou autrement les Gortyniens (8), peuple athée dans la Phocide, exercèrent mille violences contre leurs voisins ; qu'ils brûlèrent le temple de Delphes ; qu'après la mort d'Amphion et de Zéthus, qui les avaient empêchés d'insulter la ville de Thèbes, ils la prirent ; et que, se préparant à commettre de nouvelles injustices, ils furent exterminés par Apollon (9). N'oublions pas ce que dit Ovide, que Ceux voulant consulter l'oracle, fut obligé d'aller à Claros, parce que le profane Phorbas, avec les Phlégyens, empêchait que l'on n'allât à celui de Delphes.

Ad Clarum parat ire deum : nam templum profanus Intra cum Phlegyas faciebat Delphica Phorbas (10).

Selon Philostrate (11), les Phlégyens avaient élu Phorbas pour leur roi ; tant à cause de sa grande taille, qu'à cause qu'il les surpassait tous en barbarie. Il arrêtait tous ceux qui allaient à Delphes, et envoyait aux Phlégyens les vieillards et les enfans, et se battait avec les jeunes, et les vainquait, et puis leur coupait la tête ; mais il fut vaincu et tué par Apollon.

On a de la peine à démêler ce Phorbas parmi tous ceux qui ont eu ce nom. Farnabe (12) veut que ce soit le Phorbas, fils de Lapithe, dont Pausanias a parlé (13) ; mais il n'en apporte aucune preuve, Vigénère s'est vu ici fort embarrassé (14). Je ne m'en étonne point, la chose est trop embrouillée. On trouve dans Pausanias, un Phorbas qui commandait dans Athènes avant le temps des olympiades (15) ; un Phorbas, fils d'Argus et père de Triope (16) ; un Phorbas, fils de Triope et père de Pellen (17), et le Phorbas qui, selon Farnabe, a été roi des Phlégyens. Il y eut un Phorbas, fils de Triope, qui extermina les serpens dont l'île de Rhodes était remplie (18). Homère fait mention d'un Phorbas, fils de Triope (19).

(C) *Il eut pour successeur un de ses cousins.* Savoir Chrysès, fils de Neptune et de Chrysogénée fille d'Halmus et sœur de la mère de Phlégyas. Le fils et le successeur de ce Chrysès eut nom Minyas ; de là vint que ses sujets furent appelés Minyens : et on les appelait encore ainsi au temps de Pausanias. Il est vrai que sous le règne d'Orchomène, fils de Chrysès, ils furent nommés Orchoméniens ; mais le surnom de Minyens leur demeura, et on les distinguait ainsi des Orcho-

- (1) Pausan., lib. IX, cap. XXXIV.
 (2) Idem, ibidem, cap. XXXVI.
 (3) Homér., Iliad., lib. XIII, vs. 302.
 (4) Idem, Hymn. in Apoll., pag. m. 86.
 (5) Pausan., lib. IX, cap. XXXVI.
 (6) Idem, ibidem.
 (7) Servius, in Ætîd., lib. VI, vs. 618.
 (8) Strabon, lib. IX, pag. 304, remarque que les Gortyniens demeuraient autour du Pénée et du Pélée, et qu'anciennement ils avaient été appelés Phlégyens. Étienne de Byzance, voc. Γυρτων, dit que Gyrrion, ville de Thessalie, fut ainsi nommée à cause de Gyrron, frère de Phlégyas.
 (9) Schol. Homeri, in Iliad., lib. XIII, vs. 302.

- (10) Ovid., Metam., lib. XI, vs. 413.
 (11) Philostrate, dans le Tableau des Phlégyens.
 (12) Farnab., in Ovidium, Metam., lib. XI, vs. 413.
 (13) Pausan., lib. F, cap. I, pag. m. 177.
 (14) Vigénère, sur Philostrate, au Tableau des Phlégyens, pag. m. 815.
 (15) Pausan., lib. VI, cap. XIX.
 (16) Idem, lib. II, cap. XVI.
 (17) Idem, lib. VII, cap. XXXI, pag. 503.
 (18) Hygin., in Astronom., lib. I, cap. XI F.
 (19) Foyes Menestius, in Rhodo, lib. I, cap. F, pag. 12 et 13.
 (20) Homér., Hymn. in Apoll., pag. m. 78a.

méniers situés dans l'Arcadie (20). Notez que les Argonautes étaient ordinairement surnommés Minyens, à cause que plusieurs d'entre eux, du côté des femmes, descendaient de Minyas (21) : on en donne d'autres raisons. Voyez M. Lloyd au mot *Minyas*; et M. Munckerus dans ses notes sur Hygin (22).

(D) *Il fut précipité dans les enfers, et exposé à un fort rude tourment.* Ces paroles de Virgile sont ambiguës.

*Sed et, utrumque sedebit
Infelix Theseus, Phlegyasque miseris om-*

*niae
Admonet, et magni testatur voce per umbras
Disce iustitiam moniti et non temere di-*

On ne sait si *Phlegyas* est le nominatif singulier, ou l'accusatif pluriel (24). En ce dernier cas, le passage de Virgile ne sert de rien à la preuve de mon texte *, mais voici d'autres passages sans équivoque.

*..... Discumbitur altis
Porticibus : sua cuique furens festinaque con-*

*juux
Adjacet. Inferni qualis sub nocte barathri.
Adcubat attonitum Phlegyan et Thesea juxta
Tisiphone, nevasque dapes et pocula libat.
(Tortenti genus) et nigris amplectitur hy-*

Vous voyez-là que la furie Tisiphone se tenait auprès des viandes que l'on présentait à Thésée et à Phlégyas, et qu'elle y goûtait la première afin de leur en donner de l'horreur, quelque faim qu'ils eussent. Stace a exprimé cela encore plus clairement :

*..... Ultrix tibi torva Megæra
Jejunum Phlegyan subter cava sacra jacentem
Æterno premat accubitu, dapibusque profanis
Instinuat : sed mista famem fastidia vincunt
Adus, ô memor hospitii, Junoniæque arva (25).*

Virgile a très-bien décrit cette espèce de supplice ; mais il n'a point dit nom-

(20) Ex Pausan., lib. IX, cap. XXXVI.

(21) Voyez Apollonius, et son scoliaste, Argonaut., lib. I, v. 29.

(22) Cap. XIV, pag. 44.

(23) Virg., Æn., lib. VI, v. 617.

(24) Voyez Servius, in Æn., lib. VI, v. 618.

Joly pense que *Phlegyas* est au singulier. Il observe que si *Phlegyas* était à l'accusatif pluriel, *Épiphobie miseris* se rapporterait à *Theseus*, qui a déjà celle de *infelix*. Virgile, dit-il, était trop ménager pour faire si grande dépense d'épithètes. Joly ajoute que Scarron, dans son *Enéide travestie*, a fort bien entendu ce passage de Virgile ; et il cite un assez long passage de cette traduction.

(25) Val. Flaccus, Argonaut., lib. II, v. 190.

(26) Stat., Theb., lib. I, sub fin., v. 712, pag. m. 141. Voyez Barthius, sur ce passage.

mément que ce fût celui de Phlégyas : il n'a nommé qu'Ixion et Pirithoüs (27).

(27) *Quid memorem Læpithæ Ixiona Pirithouque, etc.*

Virgil., Æn., lib. VI, v. 601.

PHLÉGON, surnommé *Trallianus* (a), composa plusieurs ouvrages dont il ne nous reste que peu de chose (A). Il était affranchi de l'empereur Hadrien. Ceux qui ont cru qu'il l'était d'Auguste (b) n'avaient jamais lu ses livres. Il a vécu pour le moins jusqu'à l'an 18 de l'empire d'Antonin Pius (c) ; car il fait mention des consuls de cette année-là (d), qui est postérieure de cent quarante-deux ans à la mort d'Auguste. Il eut un affranchi qui fut auteur (B). On croyait que l'Histoire d'Hadrien, qui parut sous le nom de Phlégon, avait été composée par Hadrien même (C). Phlégon parle comme témoin oculaire de la résurrection d'une fille (e). Consultez M. de Tillemont (f). On prétend qu'il a parlé des ténèbres * qu'il y eut pendant la passion de Notre Seigneur (D). Photius le blâme de s'être trop arrêté à des minuties, et d'avoir recueilli trop de réponses des oracles. Cette censure est trop judicieuse pour ne devoir pas être rapportée (E).

(a) Cela signifie natif de Trallis, ville de Lydie.

(b) Suidas, in Φλέγων, rapporte ce sentiment.

(c) C'est l'an de grâce 156.

(d) Phleg. de Rebus mirabilib., cap. X.

(e) Idem, ibid., cap. I.

(f) Tillemont, Hist. des Empereurs, tome II, pag. 467, édition de Bruxelles.

En 1732, il s'éleva entre le docteur Sykes et Whiston, une querelle sur la question de savoir si Phlégon a parlé des ténèbres arrivées à la mort de Jésus-Christ. C'est à l'exposé de cette querelle qu'est consacré l'article assez étendu qu'on lit dans *Chaufepié*, sur Phlégon.

(A) Il composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que peu de chose.

Il fit une Histoire des Olympiades, divisée en XVI livres (1). C'était une histoire universelle (2), qui s'étendait depuis la première olympiade (3) jusques à la 220 (4). On la cite tantôt sous le nom d'Olympiades, tantôt sous le nom de Chroniques. Photius a joint ensemble ces deux titres : ἀντιτάξις, dit-il (5), Φλέγοντος Τραλλιανού.... Ὀλυμπιονικῶν καὶ χρονικῶν συναγωγή. *Leeta mihi Phlegontis Tral- liani... Olympionorum et Chronicorum collectio*. Origène (6), et Maxime (7), l'ont citée sous le titre de Chroniques: Étienne de Byzance l'a fait aussi (8); mais il l'a citée beaucoup plus souvent sous le nom d'Olympiades. M. de Saumaise a cru que les Chroniques de Phlégon étaient peut-être un ouvrage à part, et divisé en huit livres (9); mais aurait-il dit cela, s'il avait pris garde au titre rapporté par Photius, et aux citations que l'on trouve dans Origène et dans Maxime? Celui-ci cite le XIII^e ou le XIV^e livre des Chroniques, et celui-ci le XIV^e, pour prouver par le témoignage d'un païen les mêmes faits qu'Eusèbe rapporte (10) comme contenus dans le XIII^e livre des Olympiades de Phlégon. Je ne pense pas que ces paroles de Suidas, τὰ πανταχού, *res ubique gestæ*, doivent être détachées de ce qui précède, et rapportées uniquement à ce qui suit; car elles conviennent parfaitement à l'histoire des Olympiades dont il venait de parler. Mais si je m'écarte en cela de l'opinion de Saumaise (11), je ne la rejette point quant à ceci: c'est qu'il faut croire que Suidas a voulu dire que Phlégon composa un autre ouvrage divisé en huit livres qui contenaient aussi τὰ πανταχού, *res ubique gestas*. Il arrive assez

souvent que l'histoire générale soit composée selon des méthodes différentes, par un même auteur. Photius, qui avait lu les cinq premiers livres des Olympiades de Phlégon (12), rapporte un sommaire de la 177 Olympiade, où ils finissaient. On peut juger de toute la pièce par cet échantillon, et il faut reconnaître avec Vossius que si l'on avait cette Chronique, on l'emploierait très-utilement à éclaircir beaucoup de choses; mais cela ne prouve pas que Photius ait eu tort de condamner les minuties sur lesquelles Phlégon s'était étendu, avec les détails qui fatiguaient les lecteurs, et qui couvraient de leur ombre les faits les plus mémorables (13). On peut donc désapprouver quelque chose dans ce passage de Vossius: *Non penitus probare possum quod illum (Photius) reprehendit anxiam illam curam in Olympiadibus recensendis, atque iis annotandis quæ singularium tempore contigerunt. Imò verò utinam totum Chronicon extaret. Multum enim lucis absque dubio prorsus inde ecclesiæ temporibus accederet* (14). Les paroles de Photius, que je citerai dans la remarque (E), nous feront voir que ce qu'il censure n'a pas été bien représenté par Vossius. Il ne nous reste de cet ouvrage de Phlégon qu'un fragment, qui ne remplit pas tout-à-fait six pages dans l'édition de Leyde, 1622 in-4^o. Son traité περί μακροβίου, *de Longævis*, est assez court, et il y a de l'apparence qu'on ne l'a pas tout entier (15); car on n'y voit rien touchant certaines personnes illustres qui n'ont fort vécu. Quant à son traité περί θαυμασίων, *de Mirabilibus*, il contient CXXXV chapitres, la plupart très-courts, et il est mutilé au commencement. Voilà les débris qui nous restent. Xylander les mit en latin, et les publia à Bâle avec le grec, et avec des notes, l'an 1568. Meursius en fit à Leyde une nouvelle édition accompagnée de ses remarques, l'an 1622. Vous trouverez dans Suidas le titre d'une partie des autres écrits de Phlégon.

(12) Photius, Biblioth., num. 97, pag. 268.

(13) Je rapporte les paroles de Photius, dans la remarque (E).

(14) Vossius, de Histor. grecis, lib. II, cap. XI, pag. m. 219.

(15) Vossius, de Histor. grecis, lib. I, cap. XI, pag. m. 219.

(1) Suidas, in Φλέγων.

(2) Idem, ibidem.

(3) Photius, Biblioth., num. 975, pag. 265.

(4) Suidas, in Φλέγων. Anonymous, in Descript. Olymp.

(5) Photius, biblioth., num. 97, pag. 265.

(6) Origène, lib. II, contre Celsum.

(7) Maximus, in Schol. ad Dionysii Areopagite epist., VII, apud Meursium, Not. ad Phlegontem, pag. 170.

(8) Feyer Meursius, ibidem, pag. 169.

(9) Salmasius, in Spartian., Hist. Adriani, cap. XXII, pag. m. 151, tom. I.

(10) Feyer la remarque (D).

(11) Salmasius, in Spartian., Hist. Adriani, cap. XXII, pag. m. 151, tom. I.

(B) Il eut un affranchi qui fut auteur.] Cela se prouve par ces paroles de Spartien : *Legisse me apud Ælium Maurum Phlegontem Tralliani libertum meminisse, Septimium Severum immoderatissimè cum moreretur lætatum quos duos Antoninos pari imperio reipublicæ relinqueret* (16). André Schottus a prétendu mal à propos qu'il y avait une faute dans ce passage, et qu'il fallait lire, *apud Ælii Hadriani libertum Phlegontem Trallianum* (17). Il s'étonne que les critiques n'eussent pas fait encore cette correction : *quod mendum magnos avi nostri criticos fugisse quos nihil penè fugit, equidem miror: sed et posteris spicas relinquant non inviti* (18). Son étonnement est mal fondé ; car il n'y a nulle apparence que Spartien ait cité Phlégon en cet endroit-là. Quel moyen de s'imaginer que cet affranchi d'Hadrien ait survécu à Sévère, qui mourut soixante et quatorze ans après Hadrien ? Voyez Vossius, qui s'est servi de cette raison chronologique contre André Schottus (19). Les imprimeurs ont fait bien des fautes en ce lieu-là (20).

(C) On eroit que l'Histoire d'Hadrien, qui parut sous le nom de Phlégon, avait été composée par Hadrien même.] J'ai déjà fait cette remarque en un autre lieu (21) ; mais je la répète ici, et j'y joins les propres paroles de Spartien. *Famæ ecclebræ Adrianus tam cupidus fuit ut libros vitæ suæ scriptos à se libertis suis literatis dederit, jubens ut eos suis nominibus publicarent : nam Phlegontis libri Adriani esse dicuntur* (22). Ces paroles ont été prises de travers par un auteur allemand ; voici ce qu'il dit : *Eos (libros de Mirabilibus, Olympiadibus, et Longævis) tantum æstimavit Hadrianus, famæ percelebræ cupidus ut pro suis vendidit, ut col-*

ligere licet ex Ælio Spartiano in Vita Hadriani (23). Quel renversement ! On attribue à l'empereur Hadrien d'avoir mis son nom à la tête des écrits de Phlégon, et on allègue pour cela un auteur qui dit qu'Hadrien fit mettre au titre de son ouvrage le nom de Phlégon. Ne quittons point ceci sans relever une faute de M. Moréri. Il en a fait peu qui méritassent plus que celle-là d'être corrigées. *Phlégon, dit-il, affranchi de l'empereur Adrien, eut beaucoup de part en l'amitié de ce prince, qui publia une Histoire de sa vie sous son nom. C'est lui qui rapporte, dans son XIV^e, livre que la quatrième année de la 202^e. olympiade, etc.* Ces mots sont si mal rangés, que pour les entendre il faut aller au devin : ils signifient, selon les lois de nos grammairiens, que cet empereur mit son nom à l'Histoire qu'il publia de sa vie ; mais ce sens est un mensonge, et n'est point conforme à l'intention de Moréri. Or dès là que ces paroles sont contraires à la grammaire, on les peut entendre comme si cet empereur avait publié l'Histoire de Phlégon sous le nom de Phlégon, ou comme s'il l'avait publiée sous le nom de lui Hadrien. Voici une autre faute. L'arrangement des mots amène tous les lecteurs à ce sens-ci, que l'événement de cette quatrième année de la 202^e. olympiade se trouve dans le XIV^e livre de l'Histoire publiée par Hadrien. C'est donc tromper le lecteur ; car s'il s'échappe de ce piège, il tombera dans un autre ; il pensera que notre Phlégon ne composa qu'un ouvrage.

(D) On prétend qu'il a parlé des ténèbres qu'il y eut pendant la passion de notre seigneur.] Comme le livre qui contenait les paroles sur quoi l'on fonde cette prétention ne subsiste plus, la meilleure chose que je puisse faire est de rapporter le témoignage d'Eusèbe ; c'est un écrivain qui n'assure pas d'une façon vague que Phlégon ait dit ceci ou cela ; il en cite les propres termes, *Γράσει δὲ καὶ λέγει ὁ τὰς Ολυμπιάδας.... πρὶ τῶν ἀδελφῶν ἐν τῷ 17, ῥημασιν αὐτοῦς τὰδε. τῷ δ' ἔτει τῆς σβ' Ολυμπιάδος ἐγένετο ἑκαβήτης ἡμέου μαχίση τῶν γυμνασίων πρώτηται. καὶ τὴν ὥρα τῆς ἡμέρας ἐγένετο, ὥστε καὶ ἀσέβας*

(16) Ælius Spartianus, in Vita Severi, cap. XX, pag. m. 632, tom. I.

(17) Andr. Schottus, Observat. humanæ, lib. II, cap. XIX, pag. 52.

(18) Idem, ibidem.

(19) Vossius, de Histor. lat., lib. II, cap. II, pag. 176.

(20) Ils ont mis deux fois Trallianum, au lieu de Trallianus. Ils ont mis sano au lieu de uno. Ils ont oublié divers mots.

(21) Tom. VII, pag. 433, citation (49) de l'article HADRIEN.

(22) Spartianus, in Adriano, cap. XVI, pag. m. 150.

(23) Tobias Magirus, Eponymol. critic., pag. 659, édit. 1687.

ἐν ἐνθαυτῷ φανῆται. συνέμμεστι μὲν αἱ κατὰ Βιβλίου γινόμεναι τὰ πολλὰ Νικαίας κατὰ τὸν Ἰούλιον καὶ ταῦτα ὁ δὲ λαὸς ἀνὴρ (24). C'est-à-dire, selon la version de saint Jérôme : *Scribit verò super his et Phlegon qui olympiadum egregius supputator est, in tertio decimo libro ita dicens : quarto autem anno CCLII olympiadis magna et excellens inter omnes quæ ante eam acciderant, defectio solis facta : dies horâ sextâ in tenebrosam noctem versus, ut stellæ in cælo visæ sint, terræque motus in Bithyniâ Nicææ urbis multas ædes subverberit. Hæc supradictus vir* (25). Vous voyez qu'Eusèbe prétend que ces paroles de Phlégon se rapportent aux prodiges qui accompagnèrent la crucifixion de Jésus-Christ. Plusieurs autres pères de l'ancienne église ont prétendu la même chose ; mais c'est une prétention exposée à quelques difficultés, dont la principale, à mon avis, consiste en ceci. Jamais homme ne fut plus avide que Phlégon de compiler les événemens merveilleux, et d'y observer les circonstances surnaturelles (26). Comment serait-il possible qu'un homme de cette humeur n'eût point remarqué ce qu'il y avait de plus prodigieux dans l'éclipse dont on vent qu'il parle ; je veux dire qu'elle arriva le jour de la pleine lune ? Cette objection fut sans doute proposée, et apparemment quelques-uns n'y trouvèrent point de meilleure solution que d'affirmer qu'il avait marqué cette circonstance. Φλέγων ἱστορεῖ ἐν τῇ Τιβεριῷ Καίσαρος ἐν παντοίῃς ἐκλείψῃ ἡλίου γιγνόμεναι. *Narrat Phlegon imperante Tiberio Cæsare solis eclipsin plenilunio contigisse* (27). Ces paroles d'Africain sont rapportées par Syncellus, et vous y voyez positivement que Phlégon rapporte qu'il y eut sous l'empire de Tibère une éclipse de soleil au temps de la pleine lune. Mais il est très-faux que Phlégon

ait dit cela : s'il l'avait dit, Eusèbe n'eût pas manqué de le rapporter ; et nous ne lirions pas dans un ouvrage d'Origène, que Phlégon avait omis cette circonstance. *Et Phlegon quidam in Chronicis suis scripsit in principatu Tiberii Cæsaris factum : sed non significavit in lund plenid factum* (28). Il n'a point dit non plus, m'objectera-t-on, que cette éclipse arriva pendant la nouvelle lune (29) : je réponds qu'il n'avait garde de le dire, puisque c'est une chose qui se suppose d'elle-même : l'observation de Philoponus ne sert de rien ; car c'est une fausse glose : il prétend que Phlégon, ayant parlé d'une éclipse qui ne ressemblait point à celles qui avaient été observées jusques alors, a indiqué les ténèbres de la passion de Jésus-Christ. *Ἐχίοντι ἡλίου ἐκλείψῃ οὐκ ἔστιν αἰτία πρῶτον... μὴ γινώσθαι τὸν αἰτία ἐκλείψῃ τῆς πρώτης χρίστου. Contigit eclipsis solis ejusmodi nulla ante cognita est.... superioribus non esse cognitam eclipsin hujusmodi* (30). On voit là des marques d'une inclination trop forte à faire parler les gens selon l'intérêt de son parti, aux dépens de la bonne foi. Phlégon n'a point dit en général, que cette éclipse était d'une autre nature que toutes les précédentes : une expression vague comme celle-là souffrirait plusieurs interprétations, et pourrait être détournée à l'avantage de la cause de Philoponus. Il s'est servi d'une phrase limitée ; il a marqué que cette éclipse surpassait, quant à la grandeur, celles qui avaient été observées auparavant. On remplit toute la force de cette expression, pourvu qu'on suppose qu'il s'agit là d'une éclipse qui arriva pendant le périgée de la lune, et qui fut centrale. Une telle éclipse arrive si rarement, qu'un historien qui rapporte de telles choses selon l'impression qu'elles font sur les esprits, et non pas selon les observations exactes d'un astronome qui a consulté les éphémérides de tous les siècles, aurait bien pu faire la remarque que Phlégon a faite. Voyez ce que les his-

(24) Euseb. in Chron. ad Olymp., 98, pag. 303, edit. Scaligeri, Annot., 1658.

(25) Voyez la même édition de Scaliger, p. 158.

(26) *Ex quo loco apparet qualem fuerit argumentum librorum Olympiadum Phlegontis. Nam sub quodque olympiade, quid toto orbe gestum esset recensabat, prodigia præcipuè et monstra, remque alias mirabiles memorabilesque.* Salmas., in Spart., pag. 155 tom. I.

(27) Africanus, apud Georgium Syncellum, in Chronographia, citante Huetio Demostre, Evangel., præpos. III, pag. m. 49.

(28) Origenes in Matthæum, trac. XXXV.

(29) *Atque neque interlunio factum id adnotavit. Quare rem in medio reliquit.* Huet., Demonstr., Evangel., præpos. III, pag. 49.

(30) Philoponus, de Mundi Creatione, lib. II, apud Huet., ibidem.

toriens de France observent touchant l'éclipse du 2 d'octobre 1605.

Notez qu'il n'est pas certain que Phlégon dise que le tremblement de terre qui renversa plusieurs maisons dans la ville de Nicée arriva en même temps que l'éclipse. Il n'a peut-être marqué sinon que ces deux événemens furent observés en la même année. Si vous voulez à toute force qu'il ait désigné le même jour, vous vous jetez dans une autre difficulté ; car il faudra que vous supposiez que la lumière du soleil disparut en plein midi dans la Bithynie, et par conséquent que les ténèbres de la passion de Notre Seigneur furent générales par toute la terre. Ce sentiment a été toujours combattu par des personnes qui n'avaient aucun dessein de faire du préjudice à l'orthodoxie (31), et il est sujet à une difficulté dont on a bien de la peine à soutenir la pesanteur : car comment peut-on comprendre que si cette obscurité fût arrivée dans tout le monde (32), Phlégon eût été le seul, ou presque le seul (33), qui en eût parlé ? Souvenons-nous que M. Huet (34) blâme Képler d'avoir soutenu que l'éclipse de Phlégon doit être placée sous le 24 de novembre de la deuxième année de la 202^e olympiade.

Passons à une autre espèce de critique. Eusèbe prétend que Phlégon écrivit cela au XIII^e livre de son histoire. Origène dit que ce fut ou au XIII^e ou au XIV^e (35). Maxime n'a cité que le XIV^e (36). Meursius croit que la citation de Maxime est la bonne, et voici pourquoi. Phlégon, dit-il (37), voulut enfermer quinze olympiades dans chaque livre ; mais n'ayant pas assez vécu pour achever le dernier, il y mit seulement quatre olympiades. Le calcul nous montre qu'il a dû traiter de

la 202^e. dans le XIV^e livre ; c'est donc dans ce livre-là qu'il a parlé de l'éclipse. La supputation de Meursius est juste ; mais il suppose faux ; car cette distribution de quinze olympiades à chaque livre est une chimère, vu que Photius assure (38) que les cinq premiers livres de Phlégon s'étendaient jusqu'à la 177^e. olympiade. M. de Saumaise anrait en autant de besoin que Meursius, de se souvenir de ce passage de Photius ; car faite de le savoir, il s'est figuré que Phlégon partagea de telle manière son ouvrage, que les onze premiers livres contenaient chacun quatorze olympiades, et que les cinq derniers en contenaient chacun quinze (39). Tout cela est faux ; mais voici une conjecture assez raisonnable. Phlégon partagea cette Histoire en XVI parties à peu près égales : il trouvait des matériaux de plus en plus à mesure qu'il s'approchait de son temps, c'est pourquoi chacun de ses derniers livres ne comprenait qu'un très-petit nombre d'olympiades, au lieu que les cinq premiers en contenaient cent soixante-dix-sept. C'est ainsi que l'Abbrégé chronologique de Mézerai contient dans le 1^{er} tome le règne de trente et un rois et l'espace de cinq cent dix-huit ans, et au dernier tome le seul règne d'Henri IV. (40). On peut faire une semblable remarque sur toutes les histoires d'un peuple divisées en livres (41). On voit beaucoup plus d'années dans les premiers que dans les derniers. Si M. de Saumaise eût considéré cela, il eût laissé en repos le passage d'Etienne de Byzance, qu'il a prétendu corriger. *In voce 'Ολυμπιον (42), dit-il (43), citat (Stéphanus) Phlegontem in πέντεκαιδέκατο 'Ολυμπιάδων i in quo nisi fallor mendosæ sunt editiones, legendum enim in ἑκτοῦ καὶ δεκάτο 'Ολυμπιάδων. Cujus emendationis hæc ratio est. Meminerat eo libro Phlegon Olympii ab Hadriano vel potius sumptibus Hadriani ab Atheniensibus ædificati. Atqui ejus rei mentionem non nisi ultimo libro, id est decimo*

(31) *Foyes Antonius Dnyens, de Morte Christi, lib. V, pag. 405 et seq.*

(32) *Foyes Vossius, Harmon. cronol., lib. II, cap. X, pag. 322.*

(33) J'ajoute cette restriction, parce que M. Huet, *Demonstr. evangel. propoz. III, pag. 51, dit que l'historien Tullius en parla aussi ; à quoi il joint le témoignage des Chinois, rapporté dans l'Histoire de la Chine, par Hadrien Gresson.*

(34) Huet, *ubi supra, pag. 40.*

(35) Origenes contra Celsum, lib. II.

(36) Maximus Schol., ad epistolam VII Dionysii Areopag.

(37) Meursius, *Nol. ad Phlegon., pag. 170.*

(38) Photius, *Biblioth., num. 97, pag. 268.*

(39) Salmassius, in *Spartian., pag. 151.*

(40) *De l'Édition de Hollande, divisée en six volumes in-12.*

(41) *Foyez l'Histoire de France de Gagnin, de Paul Émile, etc.*

(42) Il fallait dire 'Ολυμπιάδων.

(43) Salmassius, in *Spartian., pag. 151.*

sexto facere poterat Phlegon. Nec enim ultra tempora Hadriani Olympiadas suas contexuit. Cette critique est fondée sur deux raisons qui ne valent rien : la première est que Phlégon n'a pu parler d'un édifice bâti aux dépens de l'empereur Hadrien, que dans le livre où il traitait des olympiades qui appartenaient au règne de cet empereur. La seconde est, qu'il n'a fait l'histoire de ces olympiades que dans son dernier livre. Si vous voulez bien connaître la fausseté de la première raison, vous n'avez qu'à considérer que les meilleurs annalistes emploient souvent des observations incidentes, où ils rapportent, et ce qui a précédé, et ce qui s'est fait depuis. S'ils parlent de l'incendie d'une ville, ils ne font point difficulté d'observer qu'elle avait été fondée par un tel, florissant en un tel temps, ni de dire par anticipation que trente ans après on la rebâtit. Ils se plaisent surtout à ces anticipations lorsqu'elles servent à louer le prince régnant. Il est donc très-possible que Phlégon ait parlé d'un *Olympieum*, sous une olympiade antérieure à l'empire d'Hadrien, son maître et son bienfaiteur ; car en traitant d'une chose arrivée dans l'île de Délos avant que ce prince régnât, il a pu dire que le lieu où elle fut faite reçut ensuite un grand honneur, puisque les Athéniens y bâtirent un édifice qu'ils nommèrent la nouvelle Athènes d'Hadrien (44), à cause que cet empereur leur avait fourni l'argent nécessaire. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ne perdait aucune occasion de louer ce prince, et qu'il en parlait en temps et hors temps. C'est pourquoi M. de Saumaise n'a pas raisonné comme il fallait. Je veux croire néanmoins que Phlégon parla de la construction de cet édifice sous l'année même qu'elle fut faite ; mais cela ne prouve pas qu'il en ait parlé dans son dernier livre. Toutes les apparences veulent qu'il se soit plus étendu sur le règne d'Hadrien que sur les temps précédens. C'est la pratique constante de tous les historiens. Disons donc qu'apparemment son XV^e. et son XVI^e. livre n'embrassaient que les olympiades pendant lesquelles Hadrien fut sur le trône,

et ainsi que la seconde raison de Saumaise n'est pas meilleure que l'autre. On pourrait lui faire encore un procès. Il assure que l'ouvrage de Phlégon ne s'étendait pas au delà du règne de cet empereur : cependant le père Pagi (45), et quelques autres savans, soutiennent que l'olympiade 229 y était toute, d'où il s'ensuit que les trois ou quatre premières années de l'empire d'Antonin y étaient aussi.

(E) Cette censure de Photius est trop judicieuse pour ne devoir pas être rapportée.] La voici en son entier. Έστι δὲ τὴν φράσιν αὐτῇ διὰ χαλεπότητος, ὥς τε τὸν ἀπτόχον ἐς τὸ ἀκριβὲς διαφύγει χαλεπότητα. ἄλλως τε δὲ καὶ ἂν περὶ τὰς Ὀλυμπιάδας, καὶ τὰ ἐν αὐταῖς τῶν ἀγωνισμάτων ἵκματα, καὶ τὰς πράξεις, καὶ ἂν περὶ τοῦς χρησμοῦς ἀκριβὲς φιλοστονία τε καὶ φιλοτιμία, ἐς λόγον ἀτάκτως τὸν ἀκριβῆς, καὶ μεθεὶς ἄλλο τῶν ἐν τῷ λόγῳ περιέχοντι συγχέουσα, ἀλλὰ το σκεδόν τὸν λόγον διεκλύει, καὶ χάριτος ὡδὴ ἔχον παρατίθει. Χρησμοὶ δὲ παντὶς ἐς ὑπερβολὴν ἐστὶν ἐκχρησμός. Auctoris stylus neque omnino humi serpit, neque Atticum usquequaque characterem servat. Alioquin illa nimis putida ipsius accuratio atque diligentia in olympiadibus percensendis, singulorumque certaminum nominibus, et rebus gestis, atque ipsis etiam oraculis referendis, non tardium modo lectori adjert, dum per eam reliqua omnia in hoc libro obteguntur, neque apparere sinuntur : verum etiam injucundum propemodum reddidit sermonem, quique gratiæ nihil habere judicetur. Et verò omnis generis Deorum responsa sine modo inculcat (46).

(45) Pagi, dans sa Critique de Baronius, ad ann. 130, num. 4.

(46) Photius, Biblioth., tom. 97, pag. 168.

PHRÆA (a) (JEAN), savant anglais *, enseigna les belles-lettres en Italie avec beaucoup de réputation (A). Il traduisit de grec en latin quelques traités de Xénophon, et quelques livres

(a) Voyez la rem. (A).

* Leclerc observe que Pitsæus, dans son livre de *Illustribus Angliae Scriptioribus*, l'appelle *Freus*, et que probablement son nom, en langue vulgaire, était *Frè* ou *Frés*.

(44) Steph. Byzantinus, voce Ὀλυμπίαδος.

de Diodore de Sicile (b). Avant cela il avait traduit un discours de Synésius (c). Ce fut son coup d'essai (B). Le pape Paul II fut si content de la traduction que ce docte Anglais lui dédia, qu'il le voulut faire évêque de Baths (d); mais la mort ne permit point à Jean Phræa de jouir de cette faveur. Il mourut, l'an 1465 (C), avant que d'être installé (e). On crut que son concurrent l'empoisonna (f) *.

Phræa fut membre du collège de Bailleul à Oxford (g). On dit que sa traduction de Diodore de Sicile fut un bien que Pogge s'appropriâ (D) *.

(b) Vossius, de Hist. latinis, pag. 634.

(c) L'Éloge de la chenvété.

(d) En Angleterre.

(e) Vossius, de Hist. lat., pag. 634.

(f) *Veneno à competitoris extinctum suisque suspicio erat.* Idem, ibid.

* Leland dit qu'il mourut avant d'être sacré. Il cite pour autorité une note manuscrite, et ajoute de son chef que quelques personnes pensent que son compétiteur l'empoisonna. Leclerc observe que Pitsæus ne parle ni de poison ni de concurrence. Fabricius donne 1464 pour la date de la mort de Phræa.

(g) Voyez la rem. (D).

* Leclerc dit que cette accusation est dénuée de preuves; et que Leland, cité par Fabricius, prétend que ce sont les Italiens qui attribuent au Pogge cette version.

(A) Il enseigna les belles lettres en Italie avec beaucoup de réputation.] C'est ce que j'apprends d'une épître dédicatoire de Béatus Rhénanus (1). *Is Joannes Phræa*, dit-il, *quod non sine publico Britanniae, quam nunc Angliam vocant, honore dixerim: utramque linguam egregie percussit, bonas litteras summa cum laude non paucos annos, idque in Italia professus.* Prenez bien garde qu'on le nomme *Phræa*, et non pas *Phræus*, ou *Phreus* comme Vossius l'appelle (2). Il prend lui-même le titre de *Johan-*

(1) Celle de la version de l'*Encomium calvitiei.* Voyez la remarque (B).

(2) Vossius, de Hist. lat., pag. 634.

nes Phræa, à la tête de l'ouvrage dont je vais parler.

(B) *La traduction d'un Discours de Synésius... fut son coup d'essai.* Il nous apprend dans l'épître dédicatoire, qu'il n'avait point voulu suivre la méthode des autres traducteurs. Ils commencent par quelque auteur qui ne soit pas difficile; et lorsque l'âge et le travail leur ont donné plus de forces, ils entreprennent des versions plus malaisées. Il ne blâme pas cette conduite; mais il déclare qu'il a eu devoir choisir un chemin tout opposé à celui-là, et commencer par Synésius, l'un des plus obscurs écrivains que l'on puisse voir. Chacun doit connaître, ajoutait-il, ce qui lui est propre; et il faut bien que Synésius soit difficile, puisque de tant de savans qui ont traduit de grec en latin, il n'y en a point qui ait entrepris de le traduire. Voyons ses paroles. *Nos verò etsi nonnullis persuasi rationibus, quas nunc equisulto præterire libet, contrarium ordinem magis ad doctrinam conducere arbitramur: ed tamen modestia hanc nostram defensamus opinionem, ut neque mihi ipsi arrogare, neque quod secius alii senserint, id vitio illis dare velim. Suis enim quisque in rebus, quid magis, quidve minus sibi conducatur, explorator est, et judex optimus. Itaque mihi in hoc à reliquis dissentienti, à Synesio summo philosopho, autoreque gravissimo, interpretationis initium auspicari placuit. Quos autem hic scripsit libros, tot ac tantis obstructi sunt difficultatibus, ut haud sciam si qua alia apud Græcos extant volumina, quæ cum his aut sententiarum perplexitate, aut obscuritate verborum assim conferre. Cujus profectò rei argumentum est non mediocre, quod in tanto numero interpretum, quos nostra, quosque prior ætas vidit, nemo unquam inventus sit, quod sciam, qui hujus autoris opus aliquod attigerit* (3). Ce que Phræa choisit à traduire parmi les écrits de Synésius, fut l'Éloge de la Chauveté. Béatus Rhénanus fit imprimer cette traduction à Bâle, l'an 1515, et y joignit un commentaire. Le père Labbe, ni M. du Pin, n'en font point mention.

(3) Jo. Phræa, in *epist. dedicat.* *Encomii calvitiei.*

(C) Il mourut l'an 1465.] C'est une chose étrange que M. Moréri, ayant rapporté fidèlement cette date (4), ait dit néanmoins que *Phréas* vivait dans le XIV^e. siècle.

(D) On dit que sa traduction de *Diodore de Sicile* fut un bien que *Pogge* s'appropriâ. Lisez ces paroles : *Burton Hist. lingue, Gr. p. 55. ait Johannem Phræam Anglum colleg. Babiloniensis socium Diodori VII libros vertisse, illamque versionem Poggiæ nactum fuisse, et pro suo in publicum extraxisse, idque testari quoque Brian Twyn. Antiq. Oxon. I. 3. (5).*

(4) Par une transposition de chiffres, on a mis 1465, au lieu de 1465, dans l'édition de *Holtendor*.

(5) *Henricus à Synteyn, in epistola de Plagiaris, pag. 70, à la fin des Amantates Theologice Philologicæ, de M. Ameloveen.*

PIASECKI (PAUL), en latin *Piasecius*, évêque de Prémislie dans la Pologne, a vécu au XVII^e. siècle. Il publia, en 1646, une belle histoire de tout ce qui s'est passé dans le royaume de Pologne depuis *Étienne Bathory* jusqu'à cette année-là (a). Il y inséra par accident les principales affaires de la chrétienté. M. le Laboureur, dont j'emprunte ces paroles, nous apprendra ci-dessous ce qu'il jugeait de cet ouvrage (A).

(a) *Le Laboureur, Relation du Voyage de la Reine de Pologne, II part., pag. 117.*

(A) *M. le Laboureur . . . nous apprendra . . . ce qu'il jugeait de cet ouvrage.* Il trouve que ce prélat n'était pas assez informé de quelques affaires de France : *Hors cela, dit-il (1), c'est une pièce digne des veilles d'un homme de sa condition ; car il est très-fidèle, et abhorre si généreusement la flatterie, qu'il n'épargne non plus les fautes du roi défunt (2), que celles de son fils qui règne aujourd'hui, qu'il n'encense*

(1) *Le Laboureur, Voyage de la reine de Pologne, II^e part., pag. 117 : ce Voyage fut composé l'an 1646.*

(2) *C'est-à-dire du roi de Pologne.*

que bien à propos. L'ambition de la maison d'Autriche y est notée ; il blâme l'injustice de ses procédés, et loue fort ingénument le sujet de nos armes, et le dessein des alliances que nous avons faites pour nous opposer à l'entreprise qu'elle méditait sur tous les états de l'Europe. Voici ce qu'un auteur allemand a jugé de cet ouvrage : *Quæ nostram ætatem spectant, ea Paulus PIASECIUS in chronica Gestorum in Europâ singularium luculentius subministrat ; negant tamen PIASECIO in omnibus securè fidem adhiberi aliqui, et certum est, non esse ipsum ab omni in historia errore immunem* (3). Cette Histoire de *Piasecki* a été réimprimée à Amsterdam sur l'édition de Pologne. La manière dont M. Amelot de la Houssaie la cite dans ses notes sur les lettres du cardinal d'Ossat, et ailleurs, est une preuve qu'il l'estime.

(3) *Maurit., de Princip. Jur. Publ., cap. II, num. 25, apud Magirum, Eponymolog., pag. m. 661.*

PICARDS *. C'est ainsi qu'on a nommé les sectateurs d'un certain homme qui, vers le commencement du XV^e. siècle, outre l'erreur des adamites à l'égard de la nudité. Il s'appelait *Picard*, et il passa de Flandres en Allemagne, et pénétra jusqu'en Bohême. On a dit qu'il trompait les gens par des prestiges. Tant y a qu'en peu de temps il eut un grand nombre de sectateurs, hommes et femmes. Il leur ordonnait d'aller toujours nus ** ; c'était demander plus que ne faisaient les ada-

* Beausobre a fait, sur cet article de Bayle, des remarques à la fin du tome II^e. de son *Histoire des Hussites*. *Chaufepié* les rapporte dans la remarque (A) de son article *PICARDS*.

** *Chaufepié* trouve qu'il y a contradiction entre ces mots de Bayle et ceux de la remarque (B) de son article *TURLUPINS*, tom. XIV, où il dit qu'il faut supposer des bornes à la nudité, à l'égard des temps et des lieux.

mites de saint Épiphané, qui se contentaient de se dépouiller dans leurs assemblées. Il se qualifiait fils de Dieu, et prétendait que, comme un nouvel Adam, il avait été envoyé au monde par son père, afin d'y rétablir la loi de nature, qui consistait principalement, disait-il, en deux choses, la communauté des femmes, et la nudité de toutes les parties du corps (a). Il se cantonna dans une île de la rivière de Lusnik, à sept lieues de Thabor, la place d'armes du fameux Zisca. Pour ses péchés, il y eut une quarantaine de ses sectateurs qui, ayant usé de main mise, attirèrent sur toute la troupe le bras et l'épée de ce redoutable général. Ces quarante adamites étant allés en parti pillèrent quelques maisons de campagne, et tuèrent plus de deux cents personnes. Là-dessus Zisca (b) fit attaquer l'île, s'en empara, et fit passer au fil de l'épée tous les picards, à la réserve de deux (A), auxquels il sauva la vie, afin d'apprendre de leur bouche quelle était leur religion. On dit qu'encore qu'il n'y eût point de mariages réglés parmi eux, aucun homme ne couchait avec une femme sans la permission du chef de la secte. Il fallait que celui qui se sentait de l'inclination pour quelqu'une la prît par la main, et l'aménât à Picard, auquel il disait : *Mon esprit s'est*

échauffé pour celle-ci (c). Picard lui répondait : *Allez, croissez et multipliez*. Un des grands principes de ces gens-là était, qu'il n'y avait qu'eux au monde qui fussent libres; le reste des hommes étant des esclaves, et surtout lorsqu'ils cachaient leurs parties naturelles. C'est ce que voulaient signifier ces femmes Picardes qu'un seigneur de Bohême tint en prison pendant quelque temps. Elles disaient que ceux qui portaient des habits, et principalement ceux qui portaient des hauts de chausse, ne devaient pas être estimés libres. Elles accouchèrent en prison, et ayant été condamnées au feu avec leurs maris, elles le souffrirent en riant et en chantant (d). Il s'est trouvé parmi les anabaptistes quelques rêveurs qui ont voulu renouveler l'extravagance des picards par rapport à la nudité (B). Ces sortes de gens n'ont pas été moins en horreur aux protestans qu'aux catholiques, comme le reconnaît le cardinal Hosius (e). Cependant les frères de Bohême ont été nommés *picards* (C), encore qu'ils n'eussent rien de commun avec ceux qui furent exterminés par Zisca, presque à la façon de l'interdit. Ceux qui prétendent que Tandème avait renouvelé au XII^e. siècle l'hérésie des adamites, comme Picard la renouela dans le XV^e. (f), ne parlent pas exactement, puisqu'il n'est pas vrai que Tan-

(a) Varillas, Hist. du Wicléfian., II^e. part., pag. 43. et Hist. de l'Hérés., liv. II, à l'ann. 1420.

(b) Jean Slechts, dans une lettre qu'il écrivit à Erasme, l'an 1519, et qui est la XX^e. du XI^e. livre des Lettres d'Erasme, assure que Picard communiqua ses erreurs à Zisca et à toute son armée.

(c) *In hanc spiritus meus concaluit.*

(d) *Ex Eusebii Silvii, de Origine Bohemorum, capite XLI.*

(e) *Lib. de utriusque speciei commun. apud Prætor vocæ Pikardi.*

(f) Moréri au mot Adamites.

dème (g) commandât à ses sectateurs de ne porter point d'habit. On a plus de raison de le dire des Turlupins, comme nous le dirons en son lieu.

(g) *Foyez son article. tom. XIV.*

(A) *A la réserve de deux.* M. Varillas prétend que l'on ne sauva aucun homme ; mais que l'on sauva les femmes qui se trouvèrent grosses (1). Il ajoute qu'elles ne voulurent point après leur accouchement renoncer au libertinage de leur secte, et qu'on fut contraint de les condamner au feu, où elles se jetèrent en riant. Je ne sais pourquoi il s'écarte de la narration d'Enée Silvius, où l'on voit que Zisca ne fit quartier qu'à deux hommes. *Adamitas omnes gladio delevit, duobus tantum reservatis, ex quibus gentis superstitionem cognosceret.* Peut-être a-t-il voulu rectifier cette narration par un autre endroit de cet historien, où il est parlé de quelques femmes adamites, qui accouchèrent en prison, et qui souffrirent avec joie le supplice du feu ; mais cet endroit-là ne saurait justifier M. Varillas, puisque l'on y voit que ces femmes étaient en prison avec leurs maris, et qu'elles furent condamnées au feu avec eux. Pour ajuster toutes les parties de cette pièce, il faut supposer, ou que tous les adamites n'étaient pas dans l'île qui fut forcée par Zisca, ou que l'on en avait emprisonné quelques-uns avant que Zisca fit ce massacre. Si l'on nie ces deux cas, il sera faux qu'il n'ait épargné que deux adamites. Au reste, les protestans l'ont fort loué de cette action (2).

(B) *Il s'est trouvé parmi les anabaptistes quelques rêveurs qui ont voulu renouveler . . . la nudité.* J'ai touché ceci dans l'article des Adamites, et j'ai même allégué Lindanus qui n'est pas un auteur fort accrédité. Mais voici un témoin beaucoup plus digne de créance ; c'est Lambert Hortensius (3), dans sa Relation des

(1) Varillas, Histoire du Wiclétisme, II^e part., pag. 43, et Hist. de l'Hérésie, livre II, à l'ann. 1400.

(2) *Foyez du Plein Mornet, Mystère d'Iniquité*, pag. 512, et Rivet, Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, II^e part., p. 504.

(3) *Il était recteur du collège de Naerley : son livre fut imprimé à Bâle, l'an 1548.*

Tumultes des Anabaptistes, dédiée aux magistrats d'Amsterdam, pendant que la mémoire de ces choses était encore toute fraîche. Il dit que le 13 de février 1535, il se fit une assemblée de sept hommes et de cinq femmes à Amsterdam, chez Jean Sibert, rue des Salines. L'un de ces hommes, nommé Théodoret Sartor, se disait prophète : il se coucha par terre pour prier Dieu, et ayant achevé sa prière, il dit à l'un de ses confrères qu'il avait vu Dieu dans sa majesté ; qu'il avait parlé à lui ; que du paradis il était descendu dans les enfers ; et que tout considéré, il avait su que le jour du jugement arrivait. On se rassembla le même jour ; et après avoir donné quatre heures à la prière et à des explications, voilà le prophète qui ôte son casque et sa cuirasse, et qui les jette au feu avec le reste de ses armes, et se montre nu à toute la compagnie. Il ordonne aux autres d'en faire autant : chacun obéit avec tant d'exactitude, que l'on ne laisse pas même sur la tête un bout de ruban pour tenir les cheveux nonés. On jette tout au feu, pour en offrir à l'éternel un holocauste. Aussitôt le prophète ordonne que l'on le suive, et que l'on fasse comme lui. Ils sortent tous, et s'en vont courir les rues avec des cris effroyables, *Va, va, va ! divina vindicta, divina vindicta, divina vindicta !* Malheur, malheur, malheur ! vengeance céleste, vengeance céleste ! Le peuple, épouvanté de ces hurlemens, croit la ville prise par l'ennemi, et sort en armes. La troupe nue est saisie et menée devant les juges, et rejette avec dédain les habits qu'on lui apporte. Cependant, le feu faisait du ravage dans le logis d'où cette infame procession était partie, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Le 28 de mars on fit mourir les sept hommes ; et au bout de quelques jours on punit de la même sorte neuf de leurs complices. Un ministre nommé Gui de Bres rapporte cette histoire dans un livre contre les anabaptistes, imprimé en 1565 (4). Il n'a

(4) *Il a pour titre : La racine, source, et fondement des Anabaptistes ou rebaptisés de notre temps. Foyez aussi l'Histoire des Anabaptistes, imprimée à Amsterdam, l'an 1695, pag. 96 et*

pas bien entendu la manière de dater à la romaine, *tertia id. februaryi, quinto Kal. Mart.* dont Hortensius se sert; car il a traduit le 3 février, et le 5 de mars. Il rapporte fidèlement le reste, si ce n'est qu'il dit que ces gens-là furent mis à la question, et puis battus et frappés. L'Original latin ne parle pas de la question, et il fallait entendre par le mot *percutiantur* le dernier supplice.

(C) *Les frères de Bohême ont été nommés picards.* On donnait ce nom à tous ceux qui s'opposaient le plus fortement au papisme dans la Bohême; car voici de quelle façon Sleidan divise les Bohémiens: *Ad Bohemos quod attinet, sic habet. A morte Joannis Hussi in tres potissimum sectas divisus est populus. Una est eorum qui pontificem romanum ut ecclesie principem, et Christi vicarium agnoscunt; altera eorum, qui cenam Domini percipiunt integram, et in missis nonnulla recitant lingua populari; ceteris autem in rebus à pontificis nihil differunt; tertia est eorum qui dicuntur Picardi; pontificem hi romanum et clientelam ejus omnem appellant Antichristum, et meretricem illam in Apocalypsi depictam; præter biblica scripta nihil recipiunt; sacerdotes et episcopos sibi deligunt ipsi; matrimonio nemini interdicitur; mortuis nullas faciunt exequias; dies festos et ceremonias habent perpaucas* (5). Mais Radiger, dans son Histoire des frères de Bohême, rejette (6) le nom de picards qu'on leur imposait, et il conjecture que leurs ennemis le leur donnèrent afin de les déshonorer par un si infâme titre, comme si nous n'eussions été, dit-il, que de misérables restes de l'impudique Picard, qui, renouvelant l'ancienne hérésie des adamites, introduisait et des nudités, et des actions infâmes. Cette conjecture est assez probable.

suiv. On a mis par transposition de chiffres, à la page 95, l'an 1553 au lieu de 1535.

(5) Sleidan, lib. III. Voyez aussi M. de Thon, au livre VI, et la lettre de Jean Sleidia, parmi celles d'Erasme, lib. XIX, pag. 675.

(6) Pag. 148.

PICCOLOMINI (ALEXANDRE), archevêque de Patras et coadjuteur de Sienne, mérite d'être compté parmi les hommes illus-

tres du XVI^e siècle. Il était de Sienne, et de la même famille que le pape Pie II (a). Sa science fut fort étendue, comme il le fit voir par les livres qu'il composa sur plusieurs sortes de sujets (A). Cependant, je ne voudrais pas qu'on ajoutât foi rigoureusement à tout ce qu'en disent ses panégyristes (B). Il se servit de sa langue maternelle en écrivant des ouvrages de philosophie, et il passe pour le premier qui en ait usé de la sorte (C). Le traité qu'il publia par ordre de François de Médicis, grand-duc de Toscane touchant la réformation du calendrier, remporta l'approbation des plus habiles (b). Il fut fort louable d'avoir su joindre les bonnes mœurs, et une vie très-exemplaire, avec la théorie des mathématiques, et de la physique (c). Au reste, il s'attacha fermement aux opinions d'Aristote (d). Il fut de l'académie des *insammati* de Padoue (e). La gravité de ses mœurs, ni la forte application à des ouvrages de philosophie, n'empêchèrent pas qu'il ne composât quelques pièces de théâtre. Elles furent fort estimées (D). Il mourut à Sienne le 12 de mars 1578 (f), âgé de soixante et dix ans, et fut enterré dans l'église cathédrale (g). Ce que M. de Thon dit de lui (E) est assez curieux, et de bon exemple pour les personnes d'étude: il en parle

(a) Thuanus, Histor., lib. LXX, p. 233.

(b) Joh. Imperialis, in Museo Histor., pag. 82, 83.

(c) Idem, ibid., pag. 82.

(d) Idem, ibidem.

(e) Ghilini, Teatr., parte I, pag. 8.

(f) Il ne vivait donc pas en 1600, comme Moréri l'assure.

(g) Imperial. in Museo Histor., p. 82.

comme témoin oculaire. Il faudra que je critique son traducteur (F).

(A) *Les livres qu'il composa sur plusieurs sortes de sujets.* Le Ghilini a fait mention de ceux-ci : *La Filosofia morale*; *la Theorica de' Planeti*; *l'Instituzione dell' Uomo*; *l'Instituzione del Principe christiano*; *della Grandezza dell' Acqua e della Terra*; *Parafrasi su la Rettorica d'Aristotile*; *della Creanza delle Donne*; *delle Stelle fisse*; *due Comedie*, cioè *l'Alessandra* et *l'Amor costante*; *la Sfera*; *i Sonetti*; *Traduzione della Poetica d'Aristotile*; *Annottazione sopra la medesima Poetica d'Aristotile*; *Tesoro dell' Uomo*, in tre partidiviso, tratta del buon nome, e nella terza fa menzione dell' *amor sopra-naturale* (1). Vossius observe que notre Piccolomini fit imprimer à Venise en 1565, un Commentaire latin sur les questions mécaniques d'Aristote (2). Il loue beaucoup cet auteur : *Philosophus planè eximius fuit; tum ob ingenium, et industriam; tum quia feliciter adeò Mathesin, et Philosophiam, conjunxit. Utraq; sanè excelluit; ut præclara tot ejus opera ostendunt* (3).

(B) *Ce qu'en disent ses panégyristes.* Je crois qu'il y a de l'hyperbole dans ce passage de Thévet (4) : « De » vray c'estoit le personnage, qui par » escrit deployoit une divine elo- » quence, et avoit une grace à bien » parler si admirable, qu'il sembloit » plustost charmer les aurailles de » ses auditeurs, que leur persuader » par artifice de bienveillance ce qu'il » avoit délibéré de leur faire enten- » dre. Aux langues il ne devoit à » homme de son temps aucune cho- » se, soit pour l'antiquité et pro- » priété de la langue hebraïque, soit » pour l'elegance et douceur de l'o- » raison latine, laquelle il avoit si » bien accommodée, qu'impossible » eut esté à Cicéron et autres excel- » lens orateurs de représenter plus » naïvement leurs intentions, que

» faisoit ce docte Alexandre. A la » theologie, jurisprudence, medeci- » ne, mathematiques, et philosophie » il a donné si vive atteinte, qu'il n'y » a eu point, secret, coin ou recher- » che qu'il n'ait diligemment fureté, » ainsi que pourront témoigner ceux » qui ont eu ce bon heur de frequen- » ter et converser avec luy, et jeter » la venè sur ses non moins doctes » que rares escrits : sur tout est fort » louée la facilité, de laquelle il » usoit, pour rendre aisée et intelli- » gible l'exposition des auteurs qu'il » avoit pris en main, pour éclaircir, » quelques difficiles qu'ils peussent » estre. Qu'on prene ses commentai- » res qu'il a fait sur les meteoros et » autres livres d'Aristote (5), on » trouvera qu'avec telle dextérité il a » sondé le gué de son auteur, qu'à » peine Aristote mesme eut sceu plus » familièrement découvrir son opi- » nion, que l'a représenté nostre Pic- » colomini. »

(C) *Il passe pour le premier qui en ait usé de la sorte.* L'Impérialis l'en blâme comme d'une chose qui avilissait les sciences, et qui ne s'accordait pas avec le respect que l'on doit avoir pour la langue de l'ancienne Rome. *Efferbuit mirè, dit-il (6), ingenium Alexandri Piccolomini Senensis in cogendo sub Etruscis vexillis agmine scientiarum omnium, quo intentato aliàs facinore immortalem sibi pararet in Italica celebritate triumphum. Memorabilis profectò industria nisi trito proteri sermone rerum apices præclarissimarum esset, contemptum ipsarum quandam apud virores indulgere, et quod magis interest, esset latine locutionis majestatem ac studium abdicare quod ultrò utilissima quæque comprehensio et consignata esse palàm est.* Voyez ce que Boccalin fait représenter sur le Parnasse par notre Alexandre (7). Il y a des gens qui seraient bien aises que la clef des sciences ne fût point communiquée au peuple. Ils voudraient que tous les livres de philosophie et d'érudition fussent en latin; et que la république des lettres traitât les livres de

(1) Ghilini, Teatro d'Humini letterati, tom. I, pag. 8.

(2) Vossius, de Scient. mathemat., pag. 302.

(3) Idem, ibidem.

(4) Thévet, Eluges des Hommes illustres, tom. VIII, chap. III, p. 32, 33, édit. in-12, 1671.

(5) Les abréviateurs de Genèze disent seulement les Commentaires d'Alexandre d'Aphrodise sur les quatre livres des Meteoros d'Aristote.

(6) Imperialis in Museo Histor., pag. 85.

(7) Boccalin, Ragguagli di Parnaso, cent. I, cap. LXXIII, pag. m. 221, 222.

l'antiquité comme l'Eglise romaine a traité souvent l'Ecriture. Elle n'en permet la lecture en langue vulgaire qu'avec mille précautions. C'est un sanctuaire fermé aux profanes. Voyez la plainte (8) que M. du Pin a réfutée dans la préface de sa nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.

(D) *Il..... composa quelques pièces de théâtre: elles furent fort estimées.* Citons Jean Imperialis: *Neque tamen his dicatus gravioribus muniis abstinnit interdum à lusu poetarum comicis concinnando fabulas, quarum insigniores duæ amoris constantis, et Alexandri titulo feruntur impressæ, in quibus sic excelluit, ut ideò comicorum Italicorum princeps Trajani Boccalini judicio censeatur* (9). Je crois qu'en vertu de ces paroles, M. Ménage aurait pu mettre notre Piccolomini dans la liste des ecclésiastiques qui ont composé des vers d'amour (10).

(E) *Ce que M. de Thou dit de lui.* Il suivit en Italie Paul de Foix que Charles IX y envoya en ambassade l'an 1573. Cet ambassadeur passant à Siennne, alla voir notre Piccolomini, et le trouva occupé à la révision de ses écrits sur Aristote. Tous les domestiques de ce bon vieillard étaient dehors, ce qui fut cause que n'étant pas averti de la visite de l'ambassadeur, il fut surpris tout couché. Je rapporte en latin ce qu'il lui dit touchant la consolation qu'il trouvait dans la lecture au milieu des infirmités de la vieillesse. *Dum in urbe esset Foxius, Alexandrum Piccolomineum venerandæ canitiæ senem in ædibus suis invisit, quem culcitra incumbentem, et Aristoteli suo, hoc est à se diversis explicationibus illustrato, recognoscendo vacantem improvisis invenit. Nam solus erat, et famuli huc illuc per festum diem diversi abierant. Quod ille anxietate summâ excusavit, et gratias Foxio pro tam honorificâ salutatione egit, tum sedere jus-*

sis qui cum Foxio aderant, in iisque Thuano. Multa de studiis suis disseruit, eorumque se demùm in eâ ætate dulcissimum fructum capere dixit, aliis oblectamentis deficientibus quibus alia ætates innocenter et citrà offensam gaudere possunt. Quod eum dicebat, non tam senectuti solatium quærere dicebatur, quàm adolescentibus qui aderant, quod humanitate erat, ad desidiâ vitandam et philosophicæ studia capessenda exemplo suo cohortari (11).

(F) *Il faudra que je critique le traducteur de M. de Thou.* Comparons sa traduction avec les paroles latines de M. de Thou. *Alexandre Piccolomini*, dit-il (12), voulait faire croire qu'il était de la famille d'Enéas Silvius, lequel ayant été élevé au pontificat, se fit appeler Pie II. Voici le latin de M. de Thou: *Alexand. Piccolominæus Enææ Silvii qui pontifex Pius II dici voluit, gentilis etc.* (13). Il est évident que M. de Thou affirme que notre Alexandre était parent de Pie II; mais le traducteur lui impute d'avoir avancé une médisance très-injurieuse à la mémoire de ce docte Siennnois: il lui impute de l'accuser d'une fausse prétention à ce parentage. Si la bévue est énorme par le préjudice qu'elle fait à un illustre, elle l'est aussi par l'extrême facilité avec laquelle on pouvait entendre le vrai sens de l'original. On ajoute que Jean Baptiste, sacristain, Deiphobe, archiprêtre, et ses autres frères, lui (14) firent un éloge honorable. Je ne crois pas qu'on traduise fidèlement ces mots de M. de Thou, *in majore patriæ urbis templo sepultus, et honorifico à Joh. Baptista ædibus, Deiphobo archipresbytero aliisque fratribus elogio ornatus*. Je me persuade que par *aliis fratribus* il faut entendre les autres chanoines de la métropolitaine de Siennne, et non pas les frères d'Alexandre Piccolomini.

(11) *Thuanus, de Vitâ suâ, lib. I, pag. m. 1170, col. 1.*

(12) *Dans Ténier, Éloges tirés de M. de Thou, tom. I, pag. 484, 485.*

(13) *Thuanus, Histor., lib. LXXV, pag. 233, ad ann. 1578.*

(14) *C'est-à-dire à Alexandre Piccolomini.*

PICCOLOMINI (FRANÇOIS),
était de Siennne et de la même

(8) On en fait mention, dans les Nouvelles de la République des Lettres, juin 1686, article IV, pag. 653. Voyez un passage de Cicéron, in oratione pro Murena, rapporté par Erasme, sous l'adage *conicum oculis confingere*. C'est le LXXV^e de la III^e centurie de la 1^{re} chaudière, pag. m. 183.

(9) *Imperialis, in Museo histor., pag. 83.*

(10) Elle est au chapitre CXLV de l'Anti-Bailet.

famille que le précédent. Il a été un très-fameux philosophe au XVI^e. siècle. Quoiqu'il fût fort jeune lorsqu'il régenta la logique dans l'académie de Sienne, il ne laissa pas de s'attirer l'admiration de toute la ville, par la force de ses leçons. Il professa ensuite la philosophie dans l'université de Macérata, et puis pendant dix années dans l'académie de Pérouse (A). Sa réputation devint si grande, qu'on le voulut avoir à Padoue pour le même emploi. Il y obtint la chaire de professeur extraordinaire en philosophie, l'an 1560, et au bout d'environ quatre ans celle de professeur ordinaire en la même faculté. Il publia sur Aristote plusieurs commentaires que l'on estima beaucoup à cause de la clarté et de la subtilité que l'on y voyait briller. Il tâcha de rétablir la philosophie platonique (B), et de montrer que dans le fond elle s'accordait avec celle d'Aristote (a). Il eut pour antagoniste le fameux Jacques Zabarella, et il publia quelque chose contre lui. Je dirai ailleurs en quoi il le surpassait (C). Ayant pris garde que les disputes que les professeurs faisaient faire l'après-midi étaient une source de divisions et de querelles, il les supprima sagement (b); il prit ce parti avec d'autant moins de répugnance, qu'il jouissait d'une pension de quatorze cents florins (c). Trop heureux s'il eût pu remédier aux querelles de sa famille comme à celles de ses

écoliers; mais il eut des fils qui s'entre-haïrent si violemment, et qui valurent si peu, qu'ils plongerent sa vieillesse dans mille inquiétudes. Il renonça aux fonctions de professeur après les avoir glorieusement remplies pendant cinquante-trois ans (D), et se retira à Sienne où il mourut fort âgé (E): il laissa beaucoup de bien à ses héritiers (d). Ses funérailles témoignèrent d'une façon singulière l'estime que les Siennois avaient conçue pour lui; car toute la ville prit le deuil, et l'on ferma tous les tribunaux (e). Il avait été disciple du fameux Zimara, et condisciple de Félix Perette qui fut pape sous le nom de Sixte V, et qui se glorifia toute sa vie d'avoir pu répondre à ses objections dans une thèse publique (f) (F).

(d) Ex. Thomasin, *Elog.*, part. II, pag. 208.

(e) *Felix etiam quod insolito civium aqualore, justitio, lacrymis ejus in patriâ finis elatum.* Imper. in Museo Hist., pag. 115.

(f) *Idem, ibidem*, pag. 114.

(A) *Il professa... dans l'université de Macérata, et puis... à Pérouse.* Il était sorti de Sienne pour aller à Macérata, à l'âge de vingt-cinq ans, et il songeait plutôt à se mettre sur les bancs comme disciple, qu'à monter en chaire comme professeur; mais à peine se fut-il montré à Macérata, qu'on lui conféra la première chaire de philosophie. C'est le narré de l'Impérialis (1). Il ne dit rien qui insinue ce que Tomasin affirme, c'est que Piccolomini fut professeur en logique à Sienne avant que d'aller à Macérata. L'Impérialis ajoute qu'il ne demeura qu'un an dans cette dernière ville, et que se voyant appelé par ceux de Pérouse, il embrassa cette occasion de faire paraître sa capacité sur un théâtre plus noble. Pendant les dix ans qu'il y enseigna la philo-

(a) Tiré de Jacques Philippe Tomasin, *Elog.* I, partie, pag. 208 et seq.

(b) *Id.*, *ibid.*

(c) Ceci signifie que les professeurs tiraient quelque gain de ces disputes.

(1) Joh. Imperialis, in Museo histor., p. 214.

sophie, il publia un volume de *Morali Philosophiâ*, qui fut admiré : *Tantis omnium cœtuum laudibus exceptum, cum nihil eo, vel ad effor- mandos mores utilius, vel ad rempub- licam rectè gerendam accommoda- tius, vel ad omnem bonorum, malo- rumque notitiam suavius excogitari possit* (2). Le père le Moine (3) a parlé de cet ouvrage avec estime, et en a critiqué quelques endroits. Prenez un peu garde à ce titre : *Francisci Piccolomini Senensis universa Philoso- phia de Moribus nunc primum in decem gradus redacta et explicata, Venetiis, in-folio, 1583*. Il semble sig- nifier que la première édition est de l'an 1583. En ce cas-là l'Impérialis nous trompe lorsqu'il dit que cet auteur professait la philosophie à Pérouse, publia ce livre, et mérita par ce bel ouvrage d'être attiré à Padoue (4); car selon le compte de l'Impéria- lis, il commença de la professer à Pa- doue à l'âge d'environ trente-sept ans, c'est-à-dire l'an 1557. Pour discul- per cet historien, il faudrait que ce philosophe eût publié sa *Morale* avant l'année 1557, et qu'ensuite il l'eût rédigée dans un autre ordre inconnu jusques alors. La publiant en cet état à Venise, l'an 1583, il aurait pu mettre au titre ce qu'on a vu, quoique ce ne fût qu'une seconde édition. Notez qu'il inséra dans sa *Morale*, imprimée l'an 1583, un traité de la Méthode, où il combattit son collègue et son émule Zabarella. Celui-ci se défendit; mais Piccolomini revint à la charge par un livre qu'il intitula : *Comes politicus adversus Jacobum Zabarel- lam*.

(B) Il tâcha de rétablir la philoso- phie platonique.] Selon l'Impérialis, il ne s'appliqua à cette étude qu'après avoir renoncé aux fonctions de profes- seur; mais selon le Tomasini, il y travailla et par ses leçons et par ses écrits à Padoue même. Voici les pa- roles de l'Impérialis (5) : *Hæc igitur egregie navavit Venetis opem per an- nos duos et viginti patriam sibi tan-*

dem visendam censuit, in quâ extri- mos etiam spiritus hausit. Ac interim pluribus ad magnum Etruriæ ducem legationibus (6) *perfunctus plurimis- que honoribus auctus amoenissima Platonis philosophia vacare cepit, quam etiam commentariis exornan- dam susceperat, ipsum namque dicere solitum accepimus, Platonis et Ari- stotelis philosophiam duos quasi oculos humani aciem intellectus dirigere, quorum alterutro si quis careat Cy- clopis instar in hæc rerum universi- tate labatur necesse est: sed commu- nia fata præclaros hosce illius cona- tus interciderunt. Voyez à la note les paroles du Tomasini (7), et faites vous-même les comparaisons qu'il faut.*

(C) Je dirai ailleurs (8) en quoi il surpassait Zabarella.] Mais il faut que je dise ici qu'il lui était inférieur à certains égards. Il n'approfondissait par les matières comme lui, il voltigeait des unes aux autres, il ne les présentait pas tant comme un vin à boire, que comme un vin à goûter. Voilà ce me semble la pensée, de l'Impérialis. *Piccolomineus*, dit-il (9), *oratione quidem utitur expeditè, gravi, et illaboratè, cæterum senten- tiarum nexu frequentior quàm fortè conveniat, excurret enim verò, nec in conclusionibus hæret, novis at subindè doctrinæ cumulis urget, ut libanda potius quàm gustanda propositorum veritas offerri videatùr, propterea benè sentientium calculis sancitum, hujus scripta magis provectorum auribus inservire, illius autem juniorum.*

(D) Il renonça aux fonctions de professeur après les avoir remplies pendant cinquante trois ans.] Toma- sin l'assure; on ne peut l'accorder avec Jean Impérialis qui nous conte que ce professeur demeura un an à Macérata, dix à Pérouse, et vingt-deux à Padoue. Cela ne fait que tren- te-trois ans. Ne m'allez pas dire qu'il

(5) Il fait mention de l'une de ces députations, dans l'épître dédicatoire de son livre de *Barum Definitionibus*, datée de Siennè, l'an 1600.

(6) Platonis disciplinam ferè collapsam et legendo et scribendo in integrum restituere cona- tus est, illud in primis ensens ut Platonem cum Aristotele in pluribus conciliaret. Tomasini, *Elog.*, part. I, pag. 209.

(8) Dans la remarque (A) de l'article ZABA- RELLA, tom. XV.

(9) Imp., in *Musæo historico*, pag. 225.

(2) *Job. Imperialis*, in *Musæo histor.*, p. 224.

(3) Dans ses *Peintures morales*.

(4) *Hæc unum officis postea ut gravissimo Pe- nitorum judicio ad Patavicum gymnasium fue- rit convocatus. Imperialis*, in *Musæo historico*, pag. 224.

(5) *Imperialis*, in *Musæo historico*, pag. 225.

a oublié la profession en logique exercée à Sienne; car elle n'a pu durer vingt ans, puisque Piccolomini n'en avait que vingt-cinq lorsqu'il fut pourvu de la profession en philosophie à Macérata. Le Ghilini adopte les cinquante-trois ans de Tomasin (10) : il est en tout cas plus digne d'excuse que Paul Fréher (11), qui les adopte après avoir assuré que François Piccolomini fut fait professeur à Macérata à l'âge de vingt-cinq ans, qu'il ne garda qu'un an cette profession, qu'il n'exerça celle de Pérouse que dix ans, et celle de Padoue que vingt-deux. Voilà les égaremens où l'on tombe quand on incorpore ensemble des narrations opposées.

(E) *Il mourut fort âgé.*] Tomasin et l'Impérialis s'accordent à lui donner quatre-vingt-quatre ans de vie : ils ont oublié de marquer l'au mortuaire; mais nous l'apprenons par la date de son épitaphe dans le Ghilini (12), c'est l'an 1604. L'Impérialis observe que ce vénérable vieillard eut le bonheur de n'avoir jamais besoin de lunettes (13).

(F) *Sixte V..... se glorifia toute sa vie d'avoir pu répondre à ses objections dans une thèse publique.*] Je vous donnerai ce fait tout tel qu'on le trouve dans l'Impérialis. *Et quidem felix adhuc minoris quod semel propositarum in templo thesaurum ex utroque philosophia publicum impugnatores sortitus erat Franciscum, sepius porro pontifex ejus diei memoriam recolerebat, sibi dignissimum reputans cum acerrimo, ut ipse aiebat, ingenio in celebri consessu haud segniter doctrinæ atque ingenii gloriam sustinuisse* (14).

(10) Ghilini, Teatro, tom. I, pag. 62. *Le sieur Witte, in Diario Biogr., ad ann. 1604, ne parle que de cinquante-deux ans.*

(11) Fréher, in Teatro, pag. 1308.

(12) Teatro, part. primæ, pag. 62.

(13) *Ex eo felix in tanto senio quod oculos vix nullo unquam crystallo subiecit* juxta Imp. in Museo Historico, pag. 115.

(14) Impérialis, ibidem, pag. 114.

PIENNE (JEANNE DE HALLUIN, DEMOISELLE DE), fille d'honneur de Catherine de Médicis, fut passionnément aimée de François de Montmorenci (a), fils ai-

(a) Qui fut fait maréchal de France l'an 1559.

né du comte Anne de Montmorenci. Il lui fit une promesse de mariage sans en rien dire ni à son père ni à sa mère (A), tant il craignait qu'ils ne s'opposassent à son dessein. Il n'y a point d'apparence qu'ils y eussent jamais consenti, quoique cette demoiselle fût d'une naissance très-illustre, et que sa beauté et sa vertu la rendissent recommandable; mais il y eut une raison particulière qui les poussa à former des oppositions éclatantes à cet engagement, c'est qu'Henri II voulut bien que sa fille naturelle, veuve du duc de Castro, épousât l'amant de la demoiselle de Pienne. L'ambition du comte trouvait trop son compte dans cette alliance pour lui permettre de souffrir que l'engagement de son fils aîné passât pour bon. Il mit donc tout en œuvre pour le faire rompre; et se trouvant auprès de Henri II dans la plus haute faveur où jamais sujet se soit vu auprès de son roi, il porta ce prince à employer tous les moyens imaginables pour faire déclarer nulle la promesse que la demoiselle de Pienne pouvait alléguer. Cette affaire devint la plus grande de la chrétienté par le concours des desseins que le pape Paul IV avoit de pratiquer l'alliance de cette fille de Henri II, déjà veuve d'un Italien, petit-fils de pape, avec un autre Italien, son neveu..... Ce seul intérêt du pape fit toute la difficulté de la dispense qu'on lui demanda, et que François de Montmorenci fut solliciter en personne (b). Le roi ne crut pas

(b) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, 419.

que le pape doit rien refuser à sa considération, dans un temps si favorable que celui de la ligue qu'ils traittoient ensemble contre l'Espagne. Néanmoins, Paul IV se montra si difficile, que le roi fut obligé de recourir à d'autres expédiens (B). Il publia un édit qui déclarait nuls les mariages clandestins, et il fit mettre dans un couvent la demoiselle de Pienne, et l'on extorqua d'elle une déclaration de désistement, et enfin on brava le pape; car le mariage de François de Montmorenci et de la fille de Henri II fut célébré avec pompe, quoique la dispense n'eût pas été accordée (C). Le pape fit un aveu qui mérito d'être rapporté (D). Il entra beaucoup de mauvaise foi dans ces procédures (E), et le fils du connétable en sentit quelques remords de conscience qui l'obligèrent de demander absolution au pape Pie IV (F). La demoiselle se maria quelque temps après avec un homme très-inférieur au galant qu'elle avait perdu (G). Nous voyons ici, par un grand exemple, que les passions d'un prince, qui sont cause très-souvent de plusieurs abus, servent quelquefois de remède aux désordres de l'état. L'édit qui déclara nuls les mariages clandestins amena dans le royaume une très-bonne et une très-salutaire jurisprudence (H); mais ce ne fut point par la considération du bien public que Henri II fit naître une loi si juste, ce fut pour les intérêts particuliers de son favori, et pour n'avoir pas l'affront de succomber sous les intrigues artificieuses

du pape (c). La maison de Guise contribua puissamment aux oppositions que François de Montmorenci rencontra à la cour de Rome (I).

(c) Voyez la rem. (C).

(A) Il lui fit une promesse de mariage sans en rien dire ni à son père ni à sa mère. J M. le laboureur, qui avait les originaux de toutes les procédures, raconte (1), qu'elles commencèrent par l'interrogatoire des deux amans, fait au Louvre le 5 octobre 1556; que Jeanne de Halluin, la première appelée, dit être âgée de 19 à 20 ans, et qu'il y avait 5 ou 6 ans que Messire François de Montmorenci « lui avait parlé de mariage au » palais de Paris ou à Saint-Germain, » où leurs propos furent qu'il la prenait à femme; et elle répondit qu'elle le prenait à mari. Bien dit qu'au paravant il lui en avait plusieurs fois parlé, mais ne le voulait accepter, parce qu'elle le voyait bien fort jeune, et aussi qu'elle craignait que M. le connétable ne trouvât mauvais; à quoi il répondait qu'il attendrait si long-temps, et qu'il lui serait si obéissant qu'il le lui ferait trouver bon: et qu'elle ne l'eût point déclaré si ledit S. de Montmorenci n'en eût parlé à cause du mariage de Mad. de Castrè. Elle dit encore n'avoir reçu aucun don ni présent en nom de mariage, et que tout s'était passé en parole, sans témoin et sans qu'elle en eût parlé à aucun parent. Qu'il lui en avait écrit durant sa prison, mais qu'elle avait brûlé les lettres, qu'il en avait continué les propos depuis son retour, et même en l'abbaye de Vauluisant dernièrement qu'il y était: et même le jour d'hier au logis de M. le connétable il lui répéta encore lesdits propos, et la pria ne se fâcher point. Elle ajouta ne savoir que ledit mariage fût clandestin et défendu, et qu'elle pensait bien qu'il se pût marier quoiqu'il eût père et mère, parce que le mariage est de Dieu, et les cérémonies de l'église. Au surplus elle s'en rap-

(1) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 419.

» porta au S. de Montmorenci, et si-
 » gna sa réponse. Celle de ce seigneur
 » fut toute pareille; et après avoir
 » dit être âgé de 26 ans, il avoua
 » tout, jusques à lui avoir encore
 » promis le soir précédent de l'épou-
 » ser, en lui parlant de la peine où
 » il était; sinon qu'étant enquis si,
 » ayant père et mère, il ne savait pas
 » qu'il ne pouvait contracter mariage
 » sans leur consentement, il dit que
 » quand il fit cette folie, il ne considé-
 » rait pas toutes ces choses-là, et que
 » l'âge ne le portait pas; et s'il avait
 » à le faire à cette heure, il y pense-
 » rait davantage.... (2). Ces dépositi-
 » ons furent envoyées à Rome avec
 » tout ce qu'on put ramasser d'auto-
 » rités de l'Écriture Sainte et des pè-
 » res, contre les mariages faits sans le
 » consentement des parens, et le pa-
 » pe reçut le tout assez benignement
 » d'abord, fit grand accueil au S. de
 » Montmorenci et lui promit toute
 » sorte de satisfaction: mais il fei-
 » gnait, ou bien il n'avait pas encore
 » pensé à cette occasion d'allier sa
 » maison à celle de France, qui lui
 » fit tirer l'affaire en longueur pour
 » en favoriser les moyens. Dans un
 » acte de protestation que M. de Mont-
 » morenci fit dresser chez le cardinal
 » du Bellai, à Rome, le 23 de mars
 » 1557, il déclara: Que, depuis cinq
 » ans et davantage, s'étant par chaleur
 » de jeunesse engagé d'amitié envers
 » damoiselle Jeanne de Halluin, dite de
 » Pienne, et contracté mariage par
 » paroles de présent, sans consentement
 » du roi et de ses père et mère: depuis
 » ce temps-là le roi et son père ayant
 » résolu son mariage avec Diane de
 » France, il serait venu à Rome par
 » leur ordre pour avoir absolution et
 » dispense du pape, depuis quatre mois
 » qu'il en aurait toujours sollicité S. S.
 » et même justifié sa demande par une
 » dispense par elle accordée en cas pa-
 » reil. Surquoi il aurait été amusé d'es-

pérances, et remis à une congrégation
 de théologiens et canonistes appelés
 le 23 de ce mois avec les cardinaux,
 archevêques et évêques, sous prétex-
 te de rendre la chose plus juridique;
 mais en effet, comme il aurait appris
 de bonne part, pour nuire à son des-
 sein, contre les promesses du pape,
 qui aurait favorisé les opinions pour
 sa partie adverse quoique non requé-
 rante, fait mauvaise mine et maltraité
 ceux qui concluaient à son absolution,
 et donné toutes sortes de preuves de
 lui être contraire. C'est pourquoi,
 ayant avis de la renonciation de la
 demoiselle de Pienne, il protesta
 contre tout ce que le pape pourrait
 ordonner à l'avenir contre la liber-
 té qu'il prétend de se pouvoir marier, et
 demande l'enregistrement des suppli-
 ques par lui présentées à cette fin à S.
 S., comme aussi de la dispense par lui
 accordée en cas pareil (3). Les plain-
 tes qu'il fait de la conduite du pape
 sont fondées sur les choses que l'on
 verra ci-dessous (4).

(B) Paul IV se montra si difficile,
 que le roi fut obligé de recourir à
 d'autres expédiens. Voyons la suite
 des paroles de M. le Laboureur (5).
 Le pape retint long-temps à Rome
 François de Montmorenci, le remet-
 tant de congrégation en congréga-
 tion, tant que le jeu étant découvert,
 et le roi et le connétable frustrés de
 leur espérance de son côté, ne vou-
 lant pas avoir le démenti d'une chose
 qu'il aurait tant éclaté qu'à leur dés-
 avantage, ils firent dresser un édit
 fait exprès et qui fut publié et véri-
 fié, par lequel les mariages clandes-
 tins furent déclarés nuls; et d'autre
 part on se servit de l'autorité pour
 faire quitter prise à la pauvre demoi-
 selle, qu'on enferma au couvent des
 Filles-Dieu, à Paris, et laquelle,
 dans la crainte d'être plus mal traitée,
 et dans le désespoir du succès de
 ses espérances, se laissa encore per-
 suader que le S. de Montmorenci
 avait eu dispense du pape.

Pour bien connaître le pouvoir
 qu'enrent sur ce pape les intérêts
 de famille, il ne faut point perdre
 de vue ce point capital, c'est que

(2) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de
 Castelneau, tom. II, pag. 430. Notes ces paroles
 de Brantôme, dans l'éloge du connétable de
 Montmorenci, tom. II de ses Mémoires, pag.
 137. Ainsi que M. le comestable lay avait
 moyenné... le mariage entre lay et... la fille na-
 turelle du roy Henry... comme le pere le lay en-
 nonça, et le jour des nocces, M. de Montmo-
 rency lay fit réponse, qu'il ne pouvoit entendre
 à cela, d'autant qu'il estoit promis à mademoiselle
 de Pienne. Qui fut estonné? ce fut le bon homme,
 qui eut plus de recours à ses larmes, etc.

(3) Le Laboureur, Additions à Castelneau, tom.
 II, pag. 437.

(4) Dans la remarque (B).

(5) Additions à Castelneau, tom. II, pag. 430.

Paul IV voulait procurer à son neveu le mariage de la fille de Henri II, et qu'il ne pouvait y réussir en déclarant nulle la promesse qui avait été faite à la demoiselle de Pienne. Nous verrons qu'il souhaita en cette rencontre que l'autorité papale fût amoindrie, et qu'en lui était un droit dont il eût été fort jaloux dans un autre cas. Le bien particulier de sa famille lui tint plus au cœur que les privilèges du pape, soit qu'il crût que ses successeurs sauraient bien se relever du préjudice qu'il leur voulait faire, soit qu'il ne considérât que le temps présent, et qu'il préférât absolument les avantages personnels à ceux du saint siège. L'affaire était poursuivie de la part de la France avec beaucoup de chaleur : on n'y oubliait rien. On présenta l'acte par lequel la demoiselle de Pienne renonçait à ses prétentions, et l'édit des mariages clandestins (6). On recouvra (7) *le double d'une dispense que le pape avait concédée en semblable fait*. Voici un passage de la relation que le docteur de la Haye envoya au connétable (8) ; la chose est curieuse : Paul IV envoya (9) *querir des l'heure M. le dataire pour entendre comme cette dispense avait été expédiée ; s'émervillant de cela , et enquer plus de ce qu'elle était tombée en nos mains ; à quoi fut répondu par le dit S. dataire, qu'elle avait été accordée en pleine signature, et par S. S. même : dont se pouvait souvenir, étant de telle nature S. S. qu'elle voyait et voulait entendre plus que nul de ses prédécesseurs ce qui se faisait en sa signature. Dont demeura tout étonnée S. S., demandant audit S. dataire quel moyen il y avait de rétracter ladite dispense, chose que ledit S. dataire lui dit ne se pouvoir faire, d'autant qu'elle était déjà entre les mains des parties, et qu'en vertu d'icelle ils étaient mariés. Donnons aussi quelques extraits du résultat de la première congrégation qui fut tenue pour la dispense de ce ma-*

riage. Le pape y présida (10) : on y appela aussi *plusieurs théologiens et canonistes : ... le pape commença ; et après avoir proposé le fait, il dit* (11) : « Nous demadons si le mariage contracté par paroles de présent, qui est vrai mariage, vrai sacrement selon l'avis des plus saints théologiens, peut être délié et rompu par nous, j'entends où la conjonction charnelle n'est point intervenue. Puis ajouta ceci : Et ne vous amusez, je vous prie, aux faits et exemples de nos prédécesseurs, que je proteste ne vouloir ensuivre, si non d'autant que l'autorité de l'Écriture et la raison des théologiens vous induira à ce faire. Il dit encore ce qui s'ensuit : Je ne fais doote que mes prédécesseurs et moi n'ayons pu faillir quelquefois ; non seulement en ce fait, mais en plusieurs autres, et toutefois nous ne sommes du tout à condamner ; car Dieu conduit tellement son église, qu'il lui cache pour un temps plusieurs choses, lesquelles puis après il révèle : ce que Christ lui-même nous a assez insinué, comme quand il disait à saint Pierre : Ce que je fais maintenant tâ ne l'entends pas, mais tu l'entendras puis après. Et en un autre lieu il disait : J'ai beaucoup de choses à vous dire, lesquelles vous ne pouvez comprendre pour cette heure, mais l'esprit qu'enverra mon père en mon nom vous enseignera tout. Qui sait donc maintenant si ce que Dieu a laissé inconnu par le passé aux autres, touchant l'indissolubilité du saint mariage, il le veut maintenant déclarer par nous ? pourquoi tachez, mes frères et enfans, à ce que vous m'aidiez en cette affaire ; et sans vous arrêter à ce qu'a fait un tel et tel de mes prédécesseurs, comme j'ai déjà dit, voyez s'il n'est point vrai qu'ils n'eussent assez entendu ce que nous voulons maintenant rechercher touchant cette indissolubilité de mariage. Ceci achevé, il adressa sa parole à l'archevêque Cousance, autrefois noncé

(6) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 424.

(7) La même, pag. 425.

(8) La même, pag. 424.

(9) La même, pag. 426. Voyez aussi la remarque (D).

(10) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 427.

(11) La même.

» en la cour de l'empereur, et lui
 » commanda de délibérer, lequel
 » fit tout son effort à montrer que
 » tel mariage ne se pouvait aucune-
 » ment défaire, auquel le pape fit
 » plusieurs démonstrances d'avoir
 » très-agréable son opinion : qui
 » poussa ledit archevêque à dire en-
 » core beaucoup plus qu'il n'avait
 » pas délibéré, comme il appert as-
 » sez, tant par ses écritures que par
 » les conférences qu'il en avait ten-
 » nues, par tant de souris, de cli-
 » gnemens d'yeux, de tête, et par
 » certains frapemens de mains :
 » ajouta encore de dire ceci tout
 » haut, Que ledit archevêque avait
 » fait bien entendre cette affaire.
 » Après lui parla l'archevêque An-
 » toniellus, homme fort ancien et
 » vénérable, lequel fut d'avis tout
 » contraire à l'autre, et en peu de
 » paroles donna et prouva cette con-
 » clusion, que le pape pouvait ce
 » dont il était question ; auquel pa-
 » pe fit telle réponse qu'il ne le re-
 » mercierait ja de tant de puissance
 » qu'il lui voulait donner en cette
 » part. Et pour ce que ledit évêque
 » s'était aidé de quelques lieux de
 » saint Thomas, le pape ajouta de
 » dire ceci, que saint Thomas avait
 » pu dire plusieurs choses étant jeu-
 » ne, lesquelles il avait puis après
 » rétractées étant venu à meilleure
 » connaissance ; ajoutant cette au-
 » torité de saint Paul : Quand j'étais
 » petit, je parlais comme un petit ;
 » mais quand je suis devenu homme,
 » j'ai délaissé ce qui était d'enfant.
 » Il ajouta puis après de dire ceci :
 » Ce n'est pas sans cause que je vous
 » donne cet avertissement, mais afin
 » que nul de ceux qui auront à dé-
 » libérer ne fasse fondement de tel-
 » les autorités dudit saint Thomas,
 » lesquelles il aurait dites en jeun-
 » se. Après celui-ci délibéra M. le
 » sacriste, lequel fut de même avis
 » avec l'évêque Antoniellus, à sa-
 » voir que le pape pouvait et devait
 » rompre tels mariages quand la cause
 » était raisonnable : et pour ce qu'en
 » ses preuves qui furent assez lon-
 » gues et non moins doctes, il lui
 » avint de dire quelque chose du
 » docteur Durant, touchant l'affaire
 » du mariage, que nous ne recevons
 » pas ; ce qu'il récitait seulement

» comme de l'autre, et non qu'il
 » voulût défendre son opinion, le
 » pape, comme déjà offensé de sa dé-
 » libération, se courrouça fort con-
 » tre lui, comme s'il eût été au-
 » teur ou défenseur de l'erreur
 » de Durant. Et où ledit sacriste
 » se voulut excuser envers S. S. il
 » lui ferma la bouche avec injures
 » et grandes menaces, disant par
 » plusieurs fois qu'il méritait être
 » châtié, et qu'en particulier il lui
 » dirait davantage. Ce qui intimida
 » tellement les autres, que plusieurs
 » d'eux pensèrent de changer du
 » tout leurs délibérations. »

Il n'y eut que sept personnes qui
 opinèrent dans cette congrégation :
 on réserva les autres pour être ouies
 une autrefois (12). Les cardinaux en
 sortirent très-mal contents, et l'on
 pouvait comprendre, sans autre in-
 telligence de ce qui s'y était fait...
 qu'il n'y était point moins de trouble
 survenu qu'il intervient ordinaire-
 ment entre les brebis quand leur pas-
 teur est feru et blessé : car chacun se
 parut fort étonné quasi la larme en
 l'œil l'un deçà l'autre delà, sans pou-
 voir dire ou référer à quelque ami ou
 serviteur qu'il pût avoir, comme ce
 fait était passé et quelle résolution y
 avait été prise (13). Le cardinal du
 Bellay et M. de Montmorency ayant
 fait savoir au conservateur de Naples,
 qu'attendu l'édit du roi, l'on se pour-
 rait bien passer de la dispense du
 pape, et qu'il eût à se souvenir que
 moins de chose que cela fut cause de
 faire retirer l'Allemagne et l'An-
 gleterre de l'obéissance qu'ils por-
 taient au S. Siège (14), ce conser-
 vateur fit dire par le dataire aux car-
 dinaux Caraffe et de Pise, « qu'il
 » s'ébahissait grandement de la ma-
 » nière de procéder de S. S., et qu'il
 » n'eût jamais cru qu'elle eût voulu
 » faire le juge et partie en cet en-
 » droit, et qu'elle n'eût estimé que
 » le Saint-Esprit fût aussi bien en la
 » tête d'autrui qu'en la sienne, dé-
 » prisant l'opinion d'un chacun,
 » avec peu de dignité d'elle et de
 » ceux auxquels commandait parler
 » et donnait commission de libre-

(12) Le Laboureur, Additions aux Mémoires
 de Castelneau, tom. II, pag. 429.

(13) La même.

(14) La même, pag. 430, 431.

ment dire ses vœux sans mal respect ou faveur aucune, et que pour moins d'occasion que la présente, par la pertinacité du cardinal Gaetan, l'Allemagne était es termes tels qu'un chacun voyait, sans grande espérance d'amendement, si ce n'est par la seule grâce de Dieu. Et qu'ils considérassent bien la teneur dudit édit, en vertu duquel, avec la censure de la Sorbonne, et l'autorité de l'ordinaire, sans autre dispense de S. S. mondit S. de Montmorenci pourrait se rendre libre, et prendre telle femme que bon lui semblerait (15). » Cela fut représenté au pape, et ne le fit point changer de conduite. D'où l'on peut conclure que la cour de France traitait cette négociation comme la plus grande affaire : mais que le pape ne trouvait pas moins important à ses intérêts de ne rien conclure là-dessus. Si l'on avait deux ou trois volumes in-folio qui continssent des relations semblables à celle du docteur de la Haye, et à celle du cardinal du Bellay (16), ce serait l'un des plus curieux ouvrages que l'on pût mettre dans une bibliothèque.

(C) *On brava le pape; car le mariage.... fut célébré...., quoique la dispense n'eût pas été accordée.*] Le roi et le connétable ne crurent pas se pouvoir mieux venger du peu de cas que le pape avait fait de leur recommandation, que de passer outre mariage en vertu de l'édit contre les mariages clandestins, et la fête ne s'en fit qu'avec plus de magnificence et de cérémonie à l'arrivée du S. de Montmorenci, au mois de mai 1557, la cour étant à Villers-Coterets (17). »

(D) *Le pape fit un aveu qui mérito d'être rapporté.*] Ce fut dans la congrégation dont j'ai parlé ci-dessus. Je n'ignore pas, dit-il (18) que les papes mes prédécesseurs n'aient donné assez de dispenses là-dessus; ils sont devant Dieu pour en rendre compte. S'ils ont d'aventure failli, je ne veux les ensuivre; par ignorance

le pourraient-ils avoir fait, et ce siècle-là pourrait n'avoir bien connu ce que les autres siècles vont ouvrant, selon la parole de Jesus-Christ : *Scientis autem postea, etc. non potestis omnia portare modò, etc. Veniet Paracletus, etc.* Et pour ce qu'il se dit que j'ai donné une dispense en cas semblable, je ne voudrais pas que cela fût pour porter préjudice à la matière; car Dieu sait que je ne l'ai jamais entendue. En signature y a une tourbe de gens, prélats, referendaires et autres, qui crie qui deçà qui de là. Un pape décrépît ne peut entendre bien par le menu à toutes choses : quant à moi, je proteste ne l'avoir jamais entendue, et si y a plus, que quand j'aurais comme homme erré en une chose ou autre, je ne voudrais y persévérer. Voilà un morceau d'une relation du cardinal du Bellay; que M. le Laboureur a insérée dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau, et voilà aussi un homme qui se fondait sur une dispense bien infirme; car le pape même qui la lui avait accordée déclara au sacré collège, qu'il n'avait jamais entendu cette question-là, et qu'à son âge il ne pouvait pas prêter l'oreille aux détails parmi les clameurs qui retentissent au lieu où l'on signe les expéditions. Cependant l'homme qui avait obtenu cette dispense se croyait bien marié; mais si elle était nulle, il ne faisait que commettre des adultères toutes les fois qu'il jouissait de sa femme. Rien ne paraissait honteux à Paul IV, pourvu qu'il trouvât des prétextes de ne pas invalider le mariage de M. Montmorenci.

(E) *Il entra beaucoup de mauvaise foi dans ces procédures.*] Rien n'était plus propre au dessein du pape que de pouvoir dire que la demoiselle de Pienne demandait l'accomplissement du mariage. Afin donc de le désarmer de ce côté-là, on se munit d'un bon acte par lequel il paraissait qu'elle n'avait nulle prétention sur M. de Montmorenci. Mais pour obtenir d'elle une semblable déclaration, il fallut lui faire accroire que le pape avait déjà expédié la dispense. C'est pourquoi son galant ne fit point scrupule de lui écrire cette fausseté. Voici sa lettre : elle est aussi sèche que les billets qu'il lui écrivait

(15) *Là même.*

(16) M. le Laboureur la rapporte tout entière dans ses Additions à Castelnau, tom. II, pag. 432 et suiv.

(17) *Là même, pag. 432.*

(18) *Là même, pag. 433.*

anparavant étaient doux et tendres. « **MADAMOISELLE DE PIENNE**, ayant connu l'erreur où j'étais tombé sans y penser, et étant déplaçant d'avoir offensé Dieu, le roi, monseigneur et madame la connétable; j'ai fait entendre à notre saint père le pape comme les choses sont passées entre nous deux, et demandé de cela pardon à S. S., lequel m'a de sa bonté et clémence accordé, et en tant qu'il était besoin, dispensé, pour ne remettre en ma première liberté : dont je vous ai bien voulu avertir. Et aussi pour nous ôter tous deux hors des malheurs et peines où nous sommes, je me dépars de toutes les paroles et promesses de mariage qui sont passées entre nous deux, desquelles par ladite dispense nous demeurons déchargés, et vous en quitte; vous priant bien fort faire le semblable en mon endroit, et prendre tel autre parti pour votre aise que bon vous semblera. Car je suis résolu n'avoir jamais plus grande ni plus particulière communication, ni intelligence avec vous : non pas que je ne vous aie en estime de sage et vertueuse demoiselle, et de bonne part; mais pour satisfaire à mon devoir et éviter les malheurs et inconvéniens qui nous en pourraient avenir : et surtout pour donner occasion à sa majesté et à mesdits S. et dame d'oublier l'offense que je leur ai faite; tant pour le réparer, qu'essayer me rendre digne de leurs bonnes grâces; que pour satisfaire à ce que je leur dois par commandement de Dieu : auquel je supplie vous avoir, mademoiselle de Pienne, en sa sainte et digne garde. De Rome, ce 5 Février. Celui que trouverez prêt à vous faire service, **MONTMORENCI** (19). » François de la Porte, gentilhomme de M. de Montmorenci, un maître des requêtes et un secrétaire du roi, garnis de deux notaires au Châtelet, se transportèrent au couvent où la demoiselle avait été enfermée. L'ouverture leur en fut faite (20) en vertu d'une lettre signée de la propre main du roi. Ils

furent venir la demoiselle, et après qu'elle eut lu tout haut la lettre de M. de Montmorenci, le sieur de la Porte lui dit : *Mademoiselle, tout ce que j'ai à vous dire vient de la part de M. de Montmorenci, et le vous dirai, s'il vous plaît, pour ce qu'il m'a commandé et donné charge d'ainsi le faire. Vous avez vu par sa lettre, que maintenant vous avez lue, combien il estime avoir grandement offensé Dieu... (21) a supplié très-humblement S. S. de lui pardonner l'offense qu'il avait commise par les propos de mariage d'entre vous, et le dispenser et lui et vous de vous pouvoir marier ailleurs quand bon vous semblera; ce que notre saint père le pape a fait, et par ce moyen remis M. de Montmorenci et vous en vos premières libertés, comme il vous écrit par sa lettre que vous ai présentement baillée et à cette cause; et lui étant dispensé, et par sa dispense libre et en sa première liberté de se marier ailleurs qu'avec vous, quand bon lui semblera, je vous déclare par son commandement qu'il vous quitte de tous propos et promesses de mariage qui pourraient ci-devant, en façon quelconque, avoir été entre vous deux; et vous prie et requiert de sa part, que vous ayez pareillement à me déclarer si vous ne l'en quittez pas aussi de la vôtre. A quoi par ladite de Pienne, ayant les larmes aux yeux et en pleurant, a été dit et répondu en telles paroles : M. de la Porte, j'aime beaucoup mieux que la rupture des promesses de M. de Montmorenci et de moi vienne, de sa part que de la mienne. Il montre bien par les propos que me tenez maintenant de sa part, qu'il a le cœur moindré qu'une femme, et n'est pas ce qu'il m'avait tant de fois dit, qu'il perdrait plutôt la vie que changer de volonté. Il m'a bien abusée, je vois bien qu'il aime mieux être riche qu'homme de bien. Cette réponse ne contenant rien de positif, le sieur de la Porte revint à la charge, et insista principalement sur la dispense papale, et voulut qu'on s'expliquât nettement. « A quoi par ladite demoiselle, en pleurant comme dessus, ont été dits tels mots : Hé ! M. de la Porte, quelle réponse voulez-vous que je fasse ? M. de Montmorenci a-t-il*

(19) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 471.

(20) La même.

(21) La même, pag. 422.

» bien en le cœur de m'écrire une telle lettre ? » Seconde réponse aussi vague que la première ; mais la troisième question fut si précise, qu'il fallut que la demoiselle vint au fait. *M. de la Porte*, dit-elle (22), puisque le vouloir de *M. de Montmorenci* est de me quitter des promesses de mariage d'entre lui et moi, et que maintenant il me quitte, je ne veux et ne puis empêcher qu'il ne fasse ce qu'il lui plaira, et ne puis avoir volonté contraire à la sienne. Le sieur de la Porte ne fut pas assez content de cette troisième réponse ; il insista encore, et obtint ce qui suit : « *M. de la Porte*, puisque *M. de Montmorenci* me quitte maintenant des promesses de mariage qui ont été faites entre lui et moi, s'il était fils de roi, ou prince, m'ayant écrit ce qu'il m'a écrit par sa lettre que vous m'avez maintenant baillée, je ne le voudrais épouser, et l'en quitte. Toutefois je m'émerveille de la façon dont il m'écrivit par cette lettre que me venez de bailler présentement, et ne puis bonnement croire qu'il l'ait écrite ; vu qu'il avait bien accoutumé de m'écrire d'autre langage et d'autre style (23). » On lui répliqua que l'on avait vu écrire de sa propre main à *M. de Montmorenci* toute cette lettre. En se retirant la demoiselle fit quelques efforts de courage pour excuser les pleurs qu'on lui avait vu verser. Mais il lui fut impossible de paraître fière : tout ce qu'elle dit sentait l'humiliation, la douleur, et le regret de n'épouser pas cet amant volage. On dit ordinairement par plaisanterie, ou par galanterie, qu'une maîtresse se fait arracher avec mille répugnance le terrible oui qu'elle doit répondre à la question, *consentez-vous à être la femme d'un tel* ? mais il est fort vraisemblable que jamais un oui de cette nature ne fut plus pénible que celui que la demoiselle de Pienne répondit à la question, *consentez-vous que M. de Montmorenci ne vous épouse pas* ?

Il se passa une autre chose où, selon toutes les apparences, il se parjura. Voici ce que c'est : étant revenu de

Rome, il donna une *déclaration par écrit, par-devant les premières personnes du conseil du roi, comme il n'y avait point entre lui et la demoiselle de Pienne de mariage véritablement contracté par paroles de présent, mais seulement une stipulation entre eux de le faire croire, pour tâcher par ce moyen de le faire agréer au connétable son père* (24). Il affirma par serment que cette déclaration, écrite de sa propre main, contenait vérité (25), et que s'il avait demandé une dispense au pape en lui avouant plus qu'il ne fallait, c'avait été dans l'espérance de l'obtenir facilement, au moyen de quoi il n'eût pas paru qu'il eût d'abord fait accroire une chose fausse ; mais qu'ayant trouvé à Rome beaucoup de difficultés, il s'était enfin résolu à déclarer à sa majesté et au connétable la vérité de la chose. C'est comme s'il eût dit, je n'avais point promis mariage à la demoiselle de Pienne, j'étais seulement convenu avec elle de dire que nous nous étions donné une promesse réciproque : nous n'avions point d'autre intention que de porter, par ce mensonge, mon père et ma mère à consentir à ce mariage. Ayant débité plusieurs fois cette fausseté, il me fâchait de m'en dédire, et pour n'être pas contraint de varier, j'aimai mieux demander au pape une dispense, et je persistai à mentir auprès du saint père ; mais n'ayant pu éviter les variations par cette voie, je reconnais enfin que mes discours étaient faux, et je jurai devant les principaux membres du conseil du roi, et l'atteste par écrit, que j'ai menti pendant long-temps, afin de tromper mon père et ma mère, le pape, etc. Ne faut-il pas que l'ambition soit bien tyrannique pour engager les gens à de telles confessions ? Et y a-t-il aucune apparence que cet amant n'ait pris avec sa maîtresse, si jeune et si belle, qu'un engagement si mince ? Les scrupules dont il fut rongé, comme on va le voir, justifient mon opinion (26).

C'est ici que je veux examiner une

(24) *La même*, pag. 43.

(25) *La même*, pag. 43.

(22) *M. le Laboureur*, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 422.

(23) *La même*, pag. 423.

(26) Ajoutez à cela les discours que tint la demoiselle de Pienne au sieur de la Porte, comme on l'a vu ci-dessus.

réponse qui me paraît bien sophistique. Le cardinal de Lorraine, après l'insulte dont j'ai parlé ci-dessus (27), fit publier une Lettre où l'on trouve ces paroles : *J'ay ouy quelques autres ramener de plus loing la mauvaise volonté dudit sieur mareschal de Montmorency, et du temps mesmes qu'il se trouva perplex et embrouillé de son mariage avec la damoiselle de Pienne, lequel il auroit confessé et advoué par ledict seigneur cardinal et autres seigneurs deputés sur ce faict par le feu roy Henry, et tost après denié, et juré au pape n'avoir donné aucune promesse à la dicte damoiselle, tellement que ledict sieur de Montmorency s'hontissoit d'estre, par ledict seigneur cardinal, reconnu pour parjure, reprochable en jugement, et dégradable de tout point d'honneur* (28) Voici ce que répondit le protestant qui réfuta cette lettre :

« La seconde cause de l'inimitié de
 » monsieur le maréchal de Montmo-
 » renci procède, comme vous le dites,
 » pour ce que vous le tenez pour
 » parjure, à cause du mariage de la
 » demoiselle de Pienne. Devant que
 » de purger cette calomnie par té-
 » moignages et autorités véritables,
 » je supplie très-humblement la ma-
 » jesté du roi de considérer votre au-
 » dace, par laquelle, poussé hors des
 » limites de raison, vous osez publier
 » que le mariage de madame la ma-
 » réchale sa sœur est illégitime.
 » Est-il possible de tirer votre pro-
 » pos en autre conséquence? Je par-
 » donnerais volontiers à votre igno-
 » rance, si elle n'était accompagnée
 » d'aucune malice. La promesse (en-
 » core que votre accusation fût au-
 » tant véritable qu'elle est fausse)
 » des enfans de famille, peut-elle
 » avoir aucune force pour l'accom-
 » plissement de leurs mariages, si
 » elle n'est approuvée par le consen-
 » tement de leurs parens, sous l'au-
 » torité desquels ils vivent? Les
 » exemples d'Abraham et Isaac nous
 » montrent assez que c'est aux pères
 » de marier leurs enfans selon leur
 » volonté. Que si le vœu (qui est la

» promesse que nous faisons à Dieu)
 » fait par la fille sans le consente-
 » ment de son père est nul par les
 » lois de Moïse; d'autant plus la pro-
 » messe du mariage, qui est de per-
 » sonne à personne, sera nulle si le
 » père n'y consent. Et combien que
 » la Grèce ait été trop vague et in-
 » certaine en ces mariages, si est-ce
 » qu'elle n'a point tellement été pri-
 » vée de la lumière de nature, que
 » la fille ne réponde à celui qui la
 » poursuivait, ces vers d'Euripide,

» *Mariée je ne me puis*
 » *Sans le vouloir de mon père*
 » *Auquel sujet je suis.*

» Or, d'alléguer que l'autorité des
 » pères n'est pas si grande sur les fils
 » que sur les filles, toutes les lois y
 » résistent : par lesquelles les pères
 » mêmes les peuvent vendre en leur
 » nécessité (29). » Après cela l'au-
 » teur allègue l'Écriture, les conciles,
 » les pères, les jurisconsultes, pour
 » prouver que le mariage des enfans
 » doit être soumis à la volonté de ceux
 » dont ils ont reçu la vie. Mais tout ce
 » long discours n'est qu'un faux-fuyant;
 » c'est donner le change, c'est passer
 » de *genere in genus*. Il n'était pas
 » question de savoir si le mariage du
 » maréchal de Montmorency avec la
 » fille naturelle de Henri II était lé-
 » gitime. L'auteur de la Lettre n'avait
 » point touché à cette corde; il avait
 » dit seulement que le maréchal s'était
 » parjuré par l'aveu et le désaveu so-
 » lennel d'avoir promis mariage à la
 » demoiselle de Pienne. Ces deux faits
 » sont une preuve manifeste de parju-
 » re, soit que la promesse n'obligeât
 » pas, soit qu'elle obligeât; car si un
 » homme promettait de faire un crime,
 » il obtiendrait bien devant tous les
 » tribunaux le dégagement de sa pro-
 » messe; mais s'il jurait devant les
 » uns qu'il avait promis, et devant les
 » autres qu'il n'avait point promis, il
 » serait coupable de parjure. Voilà le
 » cas où l'on prétendait trouver le ma-
 » réchal de Montmorency : c'était le
 » point de l'accusation. On ne s'infor-
 » mait pas s'il eût dû tenir sa promesse
 » de mariage, ni si elle était légitime
 » ou illégitime; et néanmoins le pro-
 » testant qui répondit à la Lettre du
 » cardinal de Lorraine supposa que

(27) Remarque (L.) de l'article LORRAINE (Char-
 les), tom. IX, pag. 369.

(28) Lettre d'un seigneur du pays de Haynault,
 envoyée à un sien voisin et amy, survant la
 cour d'Espagne, pag. m. 5 et 6.

(29) Réponse à l'Épître de Charles du Vande-
 mont, cardinal de Lorraine, folio E. vj. verso.

tout le reproche était fondé sur ce que cette promesse légitime n'avait pas été tenue. Ayant fait cette fausse supposition, il battit bien du pays ; il se jeta sur les lois divines et sur les lois naturelles ; il traita le lieu commun du droit paternel ; il dit cent choses inutiles, et ne dit rien qui fût à propos. C'est la pratique ordinaire de ceux qui n'ont rien de bon à répondre, et qui craindraient de faire tort à leur cause s'il se taisaient. Ils changent l'état de la question, afin de se faire une ouverture pour courir à travers champs. Je crois qu'il y eut beaucoup de lecteurs qui s'imaginèrent que l'apologiste du maréchal de Montmorenci triomphait, et qui furent fort édifiés de voir qu'il intéressait à sa cause la fille d'Henri II. Ruse de guerre trop fréquente dans les écrits polémiques, et qui est au fond une pure supercherie.

(F) *Quelques remords de conscience..... l'obligèrent de demander une absolution au pape Pie IV.*] « Il n'en fut autre chose tant que le pape et le roi vécut ; mais soit que le maréchal de Montmorenci en fit depuis quelque scrupule, et qu'il attribuât le peu de succès de plusieurs grossesses de sa femme, qui n'eut qu'un enfant vivant de plusieurs qu'elle conçut, et qui mourut incontinent après, ou pour quelque autre raison, il eut de recourir au saint siège, et envoya une supplique au pape Pie IV après la mort de Paul, dont j'ai le mémoire original, par laquelle il exposa comme par surprise d'amour ils s'étaient ci-devant engagé de parole de mariage avec la demoiselle de Pienne, à condition néanmoins d'y faire consentir son père et non autrement ; ce que n'ayant pu obtenir, ladite demoiselle l'aurait librement quitté de sa promesse, tant de vive voix que par déclaration en justice, signée d'elle, en présence de témoins, en laquelle elle aurait persisté jusques au jour d'hui ; et lui se serait marié, et néanmoins, à cause des assertions par lui faites, demandait absolution à cautèle, et que la commission fût adressée à l'évêque de Paris. Le pape Pie IV qui n'avait pas les mêmes intérêts de son prédé-

cesseur n'y apporta point tant de façon, et lui envoya une bonne et ample dispense (30)..... Cette dispense mit sa conscience en repos, et ne changea pas le sort de son mariage, qui continua d'être stérile (31). » M. le Laboureur, par des raisons de famille, était fort enclin à justifier, autant qu'il était possible, ceux de la maison de Montmorenci ; néanmoins il semble croire qu'il n'était pas véritable que la promesse dont il s'agit n'eût été faite que sous condition : *Si ce mariage de Diane de France avec le maréchal duc de Montmorenci, dit-il, fut avantageux et glorieux tout ensemble selon le monde, on a justement douté qu'il ait été agréable à Dieu, pour avoir été contracté avec plus de violence que de justice, au préjudice d'un engagement d'affection et de parole de la part du maréchal avec Jeanne de Halluin (32).*

(G) *La demoiselle se maria quelque temps après avec un homme très inférieur au gisant qu'elle avait perdu.*] C'est Brantôme qui me l'apprend, et c'est une parenthèse qu'il a insérée dans la narré qu'il nous donne de la restitution des places du duc de Savoie. Ce qu'il dit est une preuve que l'amour se fourre partout, et sert de ressort aux affaires les plus importantes de l'état. Il y avait au conseil du roi quelques têtes sages qui étaient d'avis qu'on ne rendit point au duc de Savoie toutes les villes qu'il redemandait. Le roi de Navarre (33) débattit qu'il fallait faire cette restitution résolument ; autrement il n'aurait point le royaume de Sardaigne tant compromis ; et que M. de Savoie lui avait mandé et promis qu'il lui rendrait beaucoup à l'endroit du roi d'Espagne.... Pour fin, après force interversions, le plus faible parti emporta le plus fort ; et pour ce fut dépêché en Piémont, du bois de Vincennes, après la prise de Bourges, comme je vis le seigneur d'Alluye (Florimond Robertet) l'un des quatre secrétaires des commandemens ; lequel était fort amoureux

(30) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 439.

(31) La même, pag. 440.

(32) La même, pag. 440.

(33) Brantôme, Mémoires cités par le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. I, pag. 848.

pour lors de mademoiselle de Pienne

(34). qu'il désirait fort épouser. Et le roi de Navarre lui promit que s'il s'aimait bien le négoce à son contentement, qu'il la lui ferait épouser; où il n'y avait nulle apparence autrement sans cette faveur: d'autant que cette demoiselle était fille de l'une des meilleures maisons de France, et des plus honnêtes, et qui avait refusé en son temps de si hauts et si grands partis, qu'il n'y avait point de raison qu'un petit secrétaire des commandemens l'épousât; qui l'épousa pourtant après plus par humeur et caprice qu'il en prit à la fille, que par raison. Ainsi je l'ai vu dire à force gens de notre cour alors, et connu; et non par la faveur du roi de Navarre; car il était mort plus d'un an avant: mais ce fut lui pourtant, qui premier lui tint le menton à cet amour, et l'y encouragea, et l'y assista le plus qu'il put, ainsi qu'en ces choses à la cour les grands y peuvent et servent beaucoup, même leurs compagnons et amis particuliers. Le roi de Navarre sut très-bien choisir ses instrumens, puis qu'il se servit d'un homme très-amoureux qu'il remplissait de l'espérance de posséder l'objet aimé.

(II) L'édit qui déclara nuls les mariages clandestins amena dans le royaume une très-bonne et une très-salutaire jurisprudence. Un des plus habiles avocats du parlement de Paris raisonna très-bien là-dessus dans sa Lettre à Robert et à Fournier, professeurs en droit à Orléans, et il se fâche de ce que la loi n'était pas assez sévère. Il aurait voulu qu'on n'en eût pas fait à demi, et qu'absolument tous les mariages contractés à l'insu ou contre le gré des pères, eussent été annulés. Voici le commencement de sa Lettre. « L'édit des mariages a esté publié en nostre cour de parlement, grand certes et magnifique, mais plus grand si vous entendiez le motif. Par ce que quelques-uns de ceux qui tiennent des premiers lieux de la France en ont esté cause. L'on dict que la plus part des mauvais exem-

» ples provient ordinairement des
» choses qui furent autrefois saine-
» ment et sainement ordonnées,
» qui se tournent avec le temps en
» abus. Au contraire, jamais ne fut
» bonne loy, qui ne soit provenue
» de quelque scandale. Il faut que la
» maladie soit venue avant que l'on
» trouve le remède. Quant à cest
» edict, chacun s'en esjouit comme
» beau et digne d'un roy. Moy seul,
» comme un autre Timon et Misan-
» thrope, je pleure, gémis et lamen-
» te, non que je ne sois bien aise de
» l'autorité que l'on donne aux pe-
» res dessus leurs enfans, mais parce
» que je suis marry que l'on ne leur
» octroye davantage, et que tout
» ainsi qu'Alexandre le Grand estant
» arrivé en Asie, ne s'amusa de des-
» nouer les entre-las du nœud Gor-
» dien, comme les autres princes
» qui y avoyent passé devant luy,
» ains pour en venir plustost à chef
» le coupa tout à fait: aussi que l'on
» eust franchy le pas, et que par
» une ordonnance faicte du commun
» consentement de l'église gallicane,
» on eust déclaré tous mariages des
» enfans nuls, esquels il n'y auroit
» que les simples paroles de present,
» sans l'autorité et consentement
» des peres et meres. En cest endroit
» j'ay pitié de nostre France, qui ne
» fut jamais lasse de reduire toutes
» les choses ecclesiastiques en une
» bonne et louable discipline, et
» qu'en ce faict-ey elle n'ait osé y
» mettre la dernière main (35). » Ce
qu'il ajoute contient des remarques
de fort bon sens; mais sa conclusion
est trop rigoureuse; car il voudrait
qu'on punit de mort ceux qui par
belles paroles auraient attiré quel-
qu'un ou quelqu'une aux pièges du
mariage. Nos ancestres, dit-il (36),
cognoissans combien c'estoit chose de
mauvais exemple, qu'un enfant au-
dessous de vingt-cinq ans fust estimé
marier par les paroles de present au
préjudice de l'autorité paternelle,
introduisirent en l'action de rapt (que
nous appellons vulgairement raptum
in parentes) qui est incogneu à tou-
tes autres nations. Par laquelle on
permettoit aux peres et meres, voire

(34) Tout cet espace que je laisse vide contient une parenthèse dans le texte de M. le Laboureur, laquelle ne servirait à rien ici.

(35) Pasquier, Lettres, liv. III, pag. 111 du 1^{er} tome.

(36) Là même, p. pag. 113, 114.

aux tuteurs, d'accuser devant le juge royal celui ou celle qui par telle affecterie de paroles auroit attiré et suborné à un mariage l'un de leurs enfans : et est ceste poursuite de telle puissance et effect que pendant le cours d'icelle, elle suspend et arreste toutes les procédures que l'on pourroit faire par devant un official et juge d'église pour la validité du mariage. Mais quel fruit avez-vous jamais rapporté de ceste accusation ?

Non autre, sinon que comme vrais François nous sommes du commencement plus forts que les hommes, mais enfin plus foibles que femmes. Chacun sur la première pointe de ceste poursuite se remue chaudement, les juges mesmes semblent infiniment favoriser ceux qui en font plainte. Mais au partir de là, vous ne voyez jamais que l'on en ait fait une punition exemplaire, et que pour fin de compte celui-là qui a commis le rapt ne demeure victorieux, et de la justice, et de la famille affligée ; demeurant avec le temps en pleine possession de celle qu'il a ravie. De ma part j'estime, ou que du tout il ne falloit introduire entre nous ceste accusation, ou qu'il estoit de besoin de la terminer par la mort de celui qui avoit forcé, à fin qu'en la dissolution de sa vie, se trouvast aussi la fin et dissolution de son mariage. Peut-être n'écrivit-il pas tout ce qu'il pensait, peut-être voulait-il parler de ceux qui ne se contentent pas de séduire un jeune cœur, mais qui l'engagent aussi à se laisser enlever. S'il a omis par inadvertance cette partie de la définition du rapt, et que néanmoins il l'ait eu dans l'esprit, sa conclusion ne peut point passer en France pour trop sévère ; car les François punissent de mort tous ceux qui enlèvent une fille, soit qu'elle y consente, soit qu'elle n'y consente pas. Je crois que cette jurisprudence n'était pas encore établie quand Pasquier écrivait sa Lettre aux deux professeurs d'Orléans. Je me figure qu'on l'a établie depuis, sur ce qu'on a vu que la loi qui ne punissait que les ravisseurs d'une fille non consentante ne servait presque de rien. Elle était facilement éludée, il n'était point malaisé de faire avouer, après coup, qu'on y avait

consenti, un tel aveu sauvait la vie à un homme, on ne voulait point se reprocher de ne l'avoir point sauvée à une personne qui protestait que l'amour l'avait poussée à recourir à l'enlèvement : on se voyait flétrir, chargée de mille soupçons, en danger de ne plus trouver un bon parti, et de n'être considérée que comme les restes d'un autre après avoir été quelque temps au pouvoir d'un ravisseur (37) : et tout cela bien considéré tant par la fille que par les parens faisait résoudre à éloigner le supplice, et il ne fallait pour cela que se déclarer consentante : l'affaire se terminait donc tout comme celles dont parle Pasquier (38) ; et ainsi les enlèvemens étaient une chose très-ordinaire : l'ancienne loi devint inutile, il en fallut faire de plus rigoureuses, qui n'eussent aucun égard aux déclarations que feraient les filles d'avoir consenti à être enlevées. Il fut trouvé à propos de punir leur consentement ; car l'impunité n'est propre qu'à multiplier ces mauvais exemples : les premiers qui réussissent encouragent les suivans, et enfin l'on n'a plus de honte de passer par un chemin que plusieurs autres ont tenu, et dont ils se trouvent bien. Conférez avec ceci ce que l'on a dit dans la remarque de l'article AXIOTA.

Notre avocat examine la permission que donnait l'édit aux pères et mères d'exhereder leurs enfans lesquels auront esté si mal advisez que d'entrer en ce lien de mariage sans leur vouloir (39). Il montre que ce n'est pas un remède ni une consolation, mais une nouvelle calamité (40) : et il soutient que le véritable

(37) Conférez ce que dessus, remarque (E) de l'article HIZIEX, tom. VII, pag. 536.

(38) Dans les cas d'enlèvement on fait bien du bruit les premiers jours, on recourt à la justice, on ne parle que de châtiment ; mais peu à peu l'on s'adoucit, la proie demeure au ravisseur, elle est déclarée de bonne prise. Le pis est qu'il arrive aussi souvent qu'il se fait craindre. On appréhende qu'après s'être bien divertie avec sa maîtresse, il ne la quitte, et ne la plante-là pour revenir. Il se fait prier, et devient le maître des conditions du contrat.

(39) Pasquier, Lettres, tom. I, pag. 112.

(40) Est-ce pas rendre ma vieillesse très-malheureuse, que non-seulement je sois ce rot, à demi misérable, pour estre follement tiff, mais que pour toute consolation j'en aye recouru qu'a le rendre du tout misérable, par une exheredation que la loy met entre mes mains ? La même, pag. 114.

remède est qu'une ordonnance de concile déclare ces mariages du tout nuls (41). Il allègue l'Écriture, les pères, le droit romain, le droit français sous le roi Charles-le-Chauve, et il dit qu'il ne trouve qu'il y ait eu depuis concile qui ait ôté ceste belle jurisdiction aux peres à l'endroit de leurs enfans. Bien scai-je, continue-t-il, « que depuis quelques centaines » d'ans, quelques moines rapetas- » seurs de vieilles gloses nous ont » insinué ceste barbare et brute opi- » nion, que de droict canon le con- » sentement des peres et meres n'es- » toit requis aux mariages de leurs » enfans que par honneur, et non » de nécessité. Ceux-cy firent perpe- » tuelle profession de celibat. Et à » la mienne volonté que tout ainsi » que ce sage roy de Sparte, Agesi- » laus, étant par quelque sien amy » surpris faisant l'enfant avec ses en- » fans, le pria de suspendre son ju- » gement de ce qu'il avoit veu jus- » ques à ce qu'il fust pere: aussi que » tous ces moines ne se fussent em- » peschez d'interposer leur opinion » sur le fait des mariages, puis que » leur vœu et reigle les dispensoit » d'estre peres. Cela a fait qu'ils ont » mesuré l'affection paternelle à la » leur propre, je veux dire à l'affec- » tion commune et triviale (42). » Je m'étonne qu'il ait oublié de dire que la permission d'exhéréder n'inspire pas assez de crainte à de jeunes amoureux; car il y a tant de pères qui ont pardonné facilement la faute d'un mariage contracté en dépit d'eux, et il y a si peu d'exemples de pères qui aient gardé leur ressentiment toute leur vie, et qui l'aient témoigné par leur testament, que l'on se flatte de l'espérance de rentrer bientôt en grâce. On compte beaucoup sur la force que la nature a donnée à l'amitié paternelle (43), et l'on sait bien qu'une courte mortification expie de grandes fautes auprès d'un père,

Pro peccato magno paulum supplicii satis est patri (44).

(41) Pasquier, *Lettres*, tom. I, pag. 114.

(42) *Ibid.*, tom. I, pag. 117.

(43) *O nimium potens*

Quanto parentes sanguinis vincle tenes

Natura! quam te colimus inviti quoque!

Seneca, in *Hippolyto*, act. IV, vs. 1114.

(44) Terent., in *Audrii*, act. IV, sc. III, in fine.

La critique que Pasquier a faite est au fond un grand éloge de l'édit de Henri II; car puisque ce savant avocat voudrait que l'on eût puni plus sévèrement la rébellion des enfans mineurs, il loue, et il approuve les nouveaux degrés de peine à quoi on l'avait soumise. Et de plus il faut savoir qu'il déclare que ce qui manque là-dedans doit émaner de l'autorité ecclésiastique, et non pas de la royale.

Qu'on ne dise pas que cet édit est préjudiciable aux personnes dont les pères sont si avares, ou si capricieux, qu'ils ne veulent jamais consentir au mariage de leurs enfans. Cette objection n'est point raisonnable; il n'y a point de loi qui soit commode absolument à tous les particuliers (45), il faut donc se contenter que les édits remédient aux plus grands maux. Or il y a infiniment plus d'enfans qui par chaleur et folie de jeunesse se veulent marier mal à propos, qu'il n'y a de pères qui veuillent s'opposer à des mariages bien assortis. Il vaut donc mieux que les lois refrenent la liberté des enfans, que si elles diminuaient l'autorité paternelle. Outre qu'après un certain âge l'édit de Henri II ne gênait point les enfans. Qu'on ne dise point non plus, que la liberté de se marier sans l'aveu des pères est une occasion de faire fortune pour d'honnêtes gens qui n'ont point de bien. C'est ce que j'ai oui dire à quelques Anglais, qui tâchaient de faire l'apologie du privilège de quelques temples de Londres, où les prêtres peuvent donner la bénédiction nuptiale sans l'observation des formalités préliminaires, et légitimer par là les mariages les plus clandestins. On a vu par ce moyen, me disait-on, que le patrimoine d'une très-riche héritière est fondé dans une famille qui rampait, et qui a fleuri depuis glorieusement, et a fait honneur à la patrie. On pourrait justifier par une semblable raison l'impunité des enlèvemens. Mais ce ne sont que de mauvaises apologies; car il n'y a point de si grands abus qui ne puissent être commodes à quelque particulier. Faut-il pour cela se donner garde de les abolir? Peut-on être véritable-

(45) *FOYER*, tom. XI, pag. 455, la remarque (E) de l'article PATIN, citation (*).

ment bonnête homme, peut-on avoir un vrai mérite, lorsqu'on cherche à s'enrichir en ôtant aux pères le droit que les lois divines et les lois humaines leur donnent sur leurs enfans? Si l'on compte bien, l'on trouvera que pour un homme de mérite qui a fait fortune par cette voie, il y en a vingt qui n'ont eu que l'art de se faire aimer par un extérieur et par des cajoleries qui ont ébloui une jeune fille ou trop simple, ou mécontente de la sévérité d'une mère, d'un tuteur, etc. Et il faut bien que l'on ait compris la fausseté des apologies du privilège de ces temples, puisqu'il n'y a pas long-temps que les gazettes nous ont appris que le parlement d'Angleterre travaillait à le casser.

(1) *La maison de Guise contribua puissamment aux oppositions..... de la cour de Rome.* « La présence du » duc de Guise à Rome, et la jalou- » sie d'autorité qui était entre lui et » le connétable, donna d'autant plus » de lieu de douter qu'il traversait » de sa part cette dispense, que c'é- » tait pour faire un mariage trop » avantageux à la maison de Mont- » morenci pour les intérêts de la » sienne. Lui et le cardinal son frère » avaient une étroite alliance avec le » pape Paul IV et toute la maison » des Caraffes; ils avaient été les » principaux auteurs de la rupture » de la trêve avec l'Espagne en leur » faveur, et le connétable y avait ré- » sisté. C'est pourquoi il y avait ap- »arence qu'ils faisaient agir le pa- »pe, et que si d'eux-mêmes ils ne » lui avaient proposé de demander » Diane de France pour quelqu'un » de ses neveux, qu'ils lui firent es- »pérer de la pouvoir obtenir par le » moyen des difficultés qu'il ferait à » la dispense, et qu'ils lui firent goû- »ter l'appui que ses parens en rece- »vaient. Ainsi ils n'eussent pas seule- »ment rompu un mariage de grande » importance à la maison de Mont- »morenci, mais ils en auraient fait » valoir un autre avec une maison » très-noble, mais inégale en biens et » en grandeur (46). » Les Guises trouvaient tant d'utilités dans le mariage de François de Montmorenci

avec la demoiselle de Pienne, comme M. le Laboureur le montre, qu'on doit être très-certain qu'ils firent tout le manège dont cet autheur parle; et s'ils n'eussent point poussé à la roue, et prévenu Paul IV, il n'y a point d'apparence que ce fin et rusé pontife eût été si peu le maître de ses passions. Vous avez vu (47) de quelle manière il témoignait sa partialité par des brisqueries et par des emportemens contre ceux qui n'opi- naient pas selon ses desirs. C'est qu'en laissant à un chacun la liberté des suffrages, il ne voyait aucun moyen de parvenir à son but, c'est-à-dire à l'exécution des projets que MM. de Guise lui mettaient en tête. Sans cela il se serait possédé, il aurait caché son jeu, et aurait persuadé à beaucoup de gens qu'un zèle de discipline l'obligeait à ne donner point d'atteinte aux saints canons, lors même qu'il s'agissait d'obliger le roi très-chrétien, et de donner à la puissance papale une étendue que ses prédécesseurs lui avaient donnée plus d'une fois. M. Esprit eût trouvé en ce cas-là, dans la conduite de ce pape, un exemple de la fausseté des vertus humaines.

(47) Dans la remarque (B).

PIGHIUS (ALBERT), né à Campen dans l'Over-Issel, est compté parmi les habiles hommes du XVI^e. siècle; Moréri en a parlé amplement, mais il n'a point observé une erreur grossière de Louis Guicciardin (A) qui va être censurée, ni la laideur effroyable, et la mauvaise prononciation d'Albert Pighius (B). Les péchés de commission de M. Moréri sont assez considérables (C). Bèze a dit que Pighius fit un livre contre Calvin, pour être promu au cardinalat (D). D'autres affirment que la lecture des ouvrages de Calvin donna diverses atteintes à l'orthodoxie de Pighius (E) sur le mérite des œuvres et sur la justification du

(46) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 43 7.

pécheur. D'autres prétendent que Pighius examinait les ouvrages de Calvin avec une telle passion de les réfuter, qu'à force de fuir les doctrines de cet adversaire, il se jetait dans une autre extrémité. Ils disent qu'il suivit les traces des pélagiens, et que c'est ce qui a obligé le cardinal Bona d'avertir qu'il faut manier avec précaution les œuvres de Pighius (a). Son traité du Franc Arbitre, contre Calvin, et celui du Péché originel, ont été mis par l'inquisition d'Espagne dans la liste des ouvrages défendus. Possevin a donné avis à ses lecteurs que cet homme-là, dans les matières du péché originel et de la grâce, a des sentimens qui déplaisent aux théologiens, parce qu'il semble s'être éloigné de la doctrine de saint Augustin, approuvée par l'église (b). Le janséniste qui a publié quelques lettres du prince de Conti s'est exprimé bien plus fortement. Il a dit que Pighius ne peut être regardé (c) *que comme un pitoyable théologien, puisque c'est un homme à qui la théologie de saint Augustin a été suspecte; un homme qui conseille à ceux qui voudront apprendre la vraie doctrine du libre arbitre, de lire plutôt les autres ouvrages de saint Augustin, que ceux qu'il a écrit con-*

tre les pélagiens, etc. (d). Je rapporterai quelques remarques qui ont été faites contre Jean Gerhard, et qui contiennent des particularités assez propres à cet article (F), et je n'oublierai point de remarquer que Pighius est accusé de plagiat (G), et que ceux qui ont écrit contre lui (e) demeurent d'accord qu'il avait de l'éloquence et de l'esprit, et toutes les qualités d'un bon sophiste, ou d'un très-bon avocat des mauvaises causes; qu'il savait donner un tour odieux aux doctrines de ses adversaires, et bien déclamer dans les endroits où il pouvait exciter contre eux l'indignation du lecteur, par le moyen de certains principes qui se font goûter aisément aux peuples; qu'il savait cacher les mauvais endroits de sa cause, y faire le fier, et recourir à certains dérangemens qui faisaient perdre de vue le point de la difficulté; qu'en général il savait traiter les matières avec beaucoup de méthode. Il ne manqua pas d'insérer dans une préface ce que ses antagonistes avouaient touchant ses beaux dons (f).

(d) Nous verrons la suite de ce passage dans la remarque (G), vers la fin.

(e) Calvin, Bucer, etc.

(f) Foyez Cochleus, in Actis et Scriptis Lutheri, ad ann. 1542, sub fin., folio m. 322.

(a) Albertus Pighius ita pressè pelagianorum sectabatur vestigia ut opera ejus caute legenda meritis censuerit cardinalis Bona, Narratio Chronol. Causæ Michaelis Baji, pag. 192, tom. II, Oper. Baji, edit. 1696. Voyez la remarq. (G), citat. (32) et (33).

(b) Possevin, in Apparatu.

(c) Foyez, à la fin des Lettres du prince de Conti au père Deschamps, imprimées l'an 1689, le traité qui a pour titre : Saint Augustin justifié de Calvinisme, pag. 181, 182.

(A) Une erreur grossière de Louis Guicciardin.] Après avoir dit qu'Albert Pighius, grand théologien et grand mathématicien, comblé d'honneurs et de richesses par les papes Hadrien VI, Clément VII et Paul III, quitta l'Italie, retourna en son pays, et y mourut glorieusement au bout de quelques années; on ajoute que plusieurs auteurs n'ont pas laissé d'assurer qu'il mourut l'an 1530, à Boulogne, par la chute d'un pont. On

observe que Paul Jove est le premier qui a conté ce mensonge, et que Surius et quelques autres l'ont copié aveuglément : et là-dessus on censure la témérité des mauvais copistes. *Paulus tamen Jovius, quem secuti sunt postmodum frater Laurentius Surius, et alii quidam scriptores, qui non instituta prius collatione, neque adhibita ullâ consimili diligentia (digni sanè hoc nomine qui reprehendantur) alienâ fide subnixi ad alios sese perpetuò referunt : Paulus (inquam) Jovius, libro Historiarum suarum vigesimo sexto, Albertum hunc, multò antea tempore, anno scilicet Christi 1530, et in ipsâ Caroli Quinti Caesaris inauguratione, fortuitâ pontis ruinâ Bononiæ mortuum perhibet (1).* Voilà une censure bien placée! Guicciardin condamne aigrement ceux qui adoptent les relations d'un auteur sans examiner si elles sont vraies; il les traite, dis-je, de haut en bas, et il fait lui-même très-grossièrement la faute dont il les blâme. Car s'il eût voulu prendre la peine de consulter Paul Jove et frère Laurent Surius, il eût vu qu'ils ne disent point que Pighius perdit la vie l'an 1530. Il faut donc qu'il ait copié aveuglément quelques écrivains qui attribuaient cette fausseté à ces deux auteurs. J'ai consulté Paul Jove à l'endroit que Guicciardin cite, et je n'y ai rien trouvé qui se rapportât à l'affaire : j'ai cherché l'endroit où il fait la description du couronnement de Charles-Quint, et j'y ai seulement trouvé que Pighius fut l'un de ceux qui tombèrent lorsque le pont s'abattit. *Ibi plerique militibus immixti, fædo casu procidentibus, sese pilis atque securibus induerunt : inter quos fuit Albertus Pighius Belga, theologus lutheromastix, minima tamen pro tumultu cladis incidit (2).* Un homme qui marque que la chute de ce pont fit plus de bruit que de mal, et qui ne dit pas que Pighius, le seul qu'il nomme de ceux qui tombèrent, y fut tué, déclare assez nettement que ce docteur en réchappa. Notez qu'il le nomme *Lutheromastix*, ce qui con-

vaine Guicciardin d'une nouvelle bévue; car il accuse Paul Jove d'avoir accusé Pighius de luthéranisme (3). Le reproche qu'il a fait à Surius est très-mal fondé, puisque ce charitable copie fidèlement Paul Jove (4), et qu'il dit de plus en un autre endroit que Pighius ne mourut qu'en l'année 1543 (5). J'ajoute que Paul Jove observe que la piété de Pighius le préserva des suites funestes de cette chute. *Quùm id volumen (de Hierarchiâ) commentaretur..... eum è summo vitæ periculo certissimè Dei maximi numen eripuit. Bononiæ enim in celeberrimâ pompâ, quùm transeunte coronato Casare Carolo Quinto, pars lignei pontis juxta Cæsarem turbæ pondere corruisset, Albertus tignorum, atque hominum ruinâ ita oppressus est, ut probitatis, ac instituti operis meritò servaretur. Obiit nondum senex in patrio solo, sacerdoti à Clemente, et Paulo liberaliter honestatus (6).* Hospinien, répondant à ceux qui tiraient un préjugé contre la doctrine de Zuingle de ce que l'auteur périt de mort violente, emploie entre autres raisons celle de la récrimination. Il nomme quelques personnes zélées pour le papisme qui avaient fini leurs jours tragiquement. Il met Pighius de ce nombre-là. *De Pighio aliqui scribunt, dit-il (7), fuisse illum in tumultu oppressum in magnâ hominum frequentia unâ eum pecuniâ illâ quam à papâ et cardinalibus propter operam suam in causâ pontificiâ defendendâ collocatam, acceperat.* Les historiens qui se prévalent d'un faux bruit se rencontrent dans toutes les communions. L'orthodoxie ne guérit pas ce défaut. Voyez dans la remarque (F) un théologien de la confession d'Augsbourg complice de la fausseté d'Hospinien.

(B) La laideur effroyable et la mauvaise prononciation de Pighius.]

(3) *Lutheranismi insuper, et si injustissimè quidem, eum inmiscuunt : cum (ut diximus) à doctrinâ Lutheri fuerit alienissimus, adeoque summus illius hostis et antagonista.* Ludov. Guicciard., in *Descript. Belgii*, pag. 237.

(4) Surius, *Commentar.*, pag. m. 539, ad ann. 1530.

(5) *Idem, ibid.*, pag. 491, ad ann. 1543.

(6) Jovius, in *Elogiis*, cap. CV, pag. 246.

(7) Hospinien., *Hist. Sacrament.*, tom. II, pag. 210.

(1) Ludovicus Guicciardinus, in *Descriptione Belgii Provinciarum*, pag. m. 237.

(2) Paulus Jovius, *Historiar.*, lib. XXVII, folio m. 121 verso.

Paul-Jove prétend que la nature se joua de Pighius avec quelque sorte d'impudence; elle lui couvrit d'un visage affreux le savoir illustre et l'éloquence chrétienne qu'elle lui donna. *Magna herclè natura illudentis inverecondia, excellentem doctrinam cum illustri eloquentiâ conjunctam si christiani scriptoris decus spectetur, multa infaceti oris truculentia operam, in Alberto Pighio conspeximus..... In disserendo vultus Scythico morè contusus et enormis, et aspero gutture vox educta, et graviter resonantis nasi tumultus, totam ferè sapientiæ gloriam deformabant* (8).

(C) *Les péchés de commission de M. de Moréri sont assez considérables.* 1. Je ne décide point sur la question si le père de Pighius était gentilhomme; mais j'ose bien assurer que M. Moréri prend l'affirmative un peu témérairement. Le mot *patricius* sur quoi il se fonde est équivoque; il signifie ordinairement, quand on s'en sert pour les familles modernes, un homme dont les ancêtres ont eu les charges de sénateur, ou de bourguemestre, etc. Les familles patriciennes dans les villes impériales et en quelques autres endroits, sont quelquefois nobles, mais qu'elles le soient ou non, on les nomme patriciennes pourvu qu'elles aient possédé de père en fils les magistratures pendant quelque temps. Voilà peut-être en quoi consistait toute la *gentilhommerie* du père de Pighius (9). Je n'ignore pas que Pighius possédait plusieurs belles seigneuries (10), et qu'ordinairement c'est une marque d'extraction noble; mais comme ce n'en est pas une preuve démonstrative, je ne prononcerai rien positivement. Il me suffit d'avoir remarqué le sens ambigu du mot qui a servi d'original à M. Moréri, II. C'est une expression condamnable que de dire, *Marc de Bénévent avait corrompu les sentimens d'Alphonse touchant la situation du huitième cercle*. Il y a là deux bévues; car il fallait dire que ce personnage avait corrompu l'hypothèse d'Alphonse touchant le mouvement

du huitième ciel (11). III. Cette autre expression, il écrit, en 1538, une *Apologie du concile général que le pape Paul troisième avait publiée*, est absurde; car ce pape ne publia point une apologie du concile, mais une bulle pour la célébration d'un concile. IV. Cette apologie de Pighius ne fut pas récompensée par le présent de deux mille ducats, et par la prébende de Saint-Jean d'Utrecht, puisque Pighius reçut ces deux gratifications l'an 1535, (12), trois ans avant la publication de l'Apologie. V. Dire qu'il mourut à Utrecht le 24 décembre 1543 n'est pas bien traduire Valère André qui a dit *obit*, vii. *Kalend. Januarii, anni ineuntis cl. lx xliii*. Ce Latin veut dire que Pighius décéda le 26 de décembre 1543 *. Valère André ne se trompe point, et ainsi M. de Sponde a fait une faute lorsqu'il a dit que Pighius et Eckius moururent l'an 1543, dans l'espace d'un mois. Il met la mort d'Eckius au 10 de février (13). Swert met celle de Pighius au 29 de décembre 1543 (14), en quoi Bullart le copie (15). Ils se trompent; car une lettre du cardinal Sadolet, datée du 17 de juin 1543, fait mention de la mort de Pighius (16). Voyez la remarque (F)

(D) *Bèze a dit que Pighius fit un livre contre Calvin pour être promu au cardinalat.* Les gens de bien, ajoute Bèze, méprisèrent cet ouvrage de Pighius **, et Satan trompa l'auteur. Voilà quelle fut sa récompense. *Ad-*

(11) Les paroles de Valère André, Biblioth. Belgic., pag. 39, que Moréri a cru traduire, sont: positionem Alphonsiam de motu octavi orbis depravaotem.

(12) Valer. Andreas, *ibidem*.

* Leclerc rapporte que dans l'Éloge de Pighius, imprimé en 1543, on lit pour date de sa mort: *ad quartum calend. januarii in ingressu anni M. D. XLIII*, ce qui est le 29 décembre. Mais Leclerc ne conçoit pas comment on a pu dire *in ingressu anni 1543*, puisqu'alors l'année commençait à Piques. Leclerc aurait dû remarquer aussi que cette date de 29 décembre est détruite par la lettre de J. Vorstius de Lombéca, mentionnée par Bayle dans sa remarque (8).

(13) Spondanus, Ann. eccles., ad ann. 1543, num. 12, pag. m. 429. Il a copié cela de Surin, excepté le jour de la mort d'Eckius, que Surin ne marque point.

(14) Swert, Ath. Belg., pag. 115.

(15) Bullart, Académie des Sciences, tom. II, pag. 14.

(16) Voyez la page 686 des Lettres de Sadolet, édition de Lyon, 1554.

** Cet ouvrage de Pighius contre Calvin n'est

(8) Jovius, in Elogiis, cap. CV, pag. 245.

(9) *Albertus Pighius Campensis Transylvanum patricio sanguine natus*, Valer. Andreas, Biblioth. Belg., pag. 38.

(10) Voyez la remarque (F).

versus Albertum Pighium Campensem, sophistam illius ætatis facile principem, à quo etiam fuerat pro antagonista delectus, ex quo videlicet reportatâ insigni victoriâ, galeæcum mox, à pontifice consequeretur. At ille hoc suo labore frustratus, id unum assequutus est quod merentur veritatis hostes, nempe ut et doctis sanisque hominibus fœteret, et ab ipso Satânâ deciperetur (17).

(E). La lecture des ouvrages de Calvin donna diverses atteintes à l'orthodoxie de Pighius. Théophile Raynaud ayant posé qu'il y a des hérétiques qu'on ne saurait lire sans quelque danger lorsqu'on n'a pas une erudition profonde; mais qu'il y en a d'autres qui débiteront si grossièrement leurs erreurs, qu'on n'a rien à craindre lors même qu'on n'est pas fort docte; cet auteur, dis-je, ayant posé une fois ce fondement, met en jeu Luther et Calvin. Il met celui-ci dans cette première classe des hérétiques, et celui-là dans la seconde, et Pighius pour un exemple parlant. *Quid ratione Lutherus, qui ubique stercora, et cœnum crepat, suamque animi impotentiam ubique prodit, minorem legentis peritiam exposcit, quam Calvinus, ejus in scribendo vafrities, etiam mediocriter doctis fraudi esse queat, ut in Alberto Pighio est deprehensum, quem constat ex lectione librorum Calvini impactum non raro esse in scopulos; tametsi homo erat non ineruditus, quod edita ab eo volumina testatum faciunt* (18). Un protestant anglais assure que Pighius est tout-à-fait orthodoxe dans l'article de la justification (19). Un autre protestant du même pays observe que les papistes accusent Pighius de s'être gâté à la lecture de Calvin; mais que Pighius a soutenu qu'il n'avait puisé sa doctrine que dans l'Écriture Sainte. *Dicunt pontificii Pighium, alioqui catholicum doctorem, seductum ex lectione librorum Calvini. At Pighius, ipse tes-*

té par personne autre que Bèze. Le titre n'en est donné par aucun auteur. Leclerc observe que le témoignage du seul Bèze n'est d'aucune autorité.

(17) Bèze, in Vitâ Calvini, ad ann. 1543.

(18) Théophil. Raynaudus, de malis ac bonis Libris, num. 453, pag. m. 263.

(19) Mortonius, Antidot. contrâ merita, cap. VII, sect. I, apud Pope Blount, Cens. author., pag. 418.

tatur, sententiam suam se è lectione Scripturarum hausisse: O Calvinum vel adversariorum testimonio beatum! cujus scripta tantum cum Sacris Scripturis, consensum retinent, si quod pontificius docteur celebrissimus fatetur se ex Sacra Scripturâ lectione habuisse, id alii pontificii lectioni librorum Calvini tribuant. Profectò nisi scholasticorum sententia cum manifestis scripturis pugnas- set, nunquàm illam deservisset Pighius (20). Joignons un ministre français à ces deux Anglais: « Le cardinal Rossensis, et Pighius, qui » écrivent aussi, contre Luther, » prirent le parti de la grâce; et même le dernier soutint que nous » n'étions point justifiés par aucune » justice inhérente qui fût au-de- » dans de nous: mais il fut violem- » ment repoussé par le (*) doyen de » l'université de Louvain, qui lui » reprocha qu'il avait abandonné lâ- » chement la doctrine qu'ils avaient » reçue ensemble dans l'école d'A- » drien VI. Et qu'il s'était laissé » corrompre en lisant l'Institution de » Calvin (21). » J'ai parcouru tout à l'heure le traité de Fide et Justificatione, qui est la deuxième des neuf controverses que Pighius fit imprimer à Cologne, l'an 1542, sous le titre de *Controversiarum præcipuarum in Comitibus ratibonensibus tractatarum, et quibus nunc potissimum exagitur Christi fides et religio, diligens et luculenta explicatio*, et j'y ai trouvé des choses qui ne me permettent pas de comprendre que l'on ait pu dire que son sentiment sur la justification est entièrement semblable à celui des protestans. Il emploie toutes ses forces à les réfuter, et il dit en propres termes que les bonnes œuvres sont ce à quoi Dieu prend garde principalement en justifiant et sauvant les hommes. *Ad amorem nostrum atque opera præcipuum à Deo et majorem quàm fidei respectum haberi in donando nobis justificationis et salutis gratiam*. C'est le sommaire qu'il a mis en marge au feuillet 63 verso, et

(20) Episc. Carleton., Consens. series cathol., contrâ Tridentin., cap. III, apud Pope Blount, ibidem.

(*) Tapperus.

(21) Basnage, Histoire de la Religion des Églises réformées, tom. II, pag. 39, édition de 1690, in-12.

il a mis au feuillet suivant celui-ci : *Opera nostra coram Deo esse meritoria*. J'ai vérifié que la doctrine du texte s'accorde parfaitement avec le sommaire de la marge. Nous verrons ci-dessous (22) que Calvin et les jansénistes l'accusent d'être un vrai pélagien.

(F) Je rapporterai quelques remarques qui ont été faites contre Jean Gérard, et qui contiennent des particularités assez propres à cet article. L'auteur de ces remarques était d'Utrecht, et avocat de profession, et se nommait Gisbertus Lappius à Waveren. Il les envoya à Nihusius, qui les inséra dans son *Hypodigma*, imprimé l'an 1648. Elles sont une critique piquante d'un passage de Jean Gérard, professeur en théologie à l'école. Le passage est au tome V des *Lienx Communs* de ce professeur, à la section XIV, où l'on réfute la XIV^e. marque que Bellarmin a donnée de la vraie église, savoir que ceux qui la combattent meurent misérablement. Jean Gérard rétorque cela contre Bellarmin, et parle de la mort infortunée des persécuteurs de la religion protestante, et met Pighius en ce rang-là. *Eodem anno CHRISTI clo 1648*, dit-il, *mortuus est Albertus Pighius, papatus defensor non postremus; de quo scribunt, fuisse illum in tumultu oppressum, in magna hominum frequentia, una cum pecunia, quam à papa, et cardinalibus propter operam suam, in causâ pontificis defendendâ collatam, acceperat*. Le critique prouve par les paroles de Paul Jove dont je me suis servi (23), que cette chute d'un pont appartient à l'an 1530, et qu'elle ne fit point périr Albert Pighius. On ajoute que la libéralité du pape envers lui est postérieure à l'an 1530, de sorte qu'au pis aller il n'aurait pas pu être écrasé sous les ruines de ce pont avec son argent, comme le suppose le théologien d'Étène. On fait voir après cela qu'Albert Pighius, *prepositus et archidiaconus ecclesie Divi Johannis, liber dominus in Midrecht, Wilnes, Cudelsteert, Zeevenhoven, Tamen; dominus in Achtienhoven, Blocklant, Nuythoorn* (24), mourut bien muni des sacre-

ments de l'église, et avec une très-grande présence d'esprit, le 26 de décembre 1542, dans une maison magnifiquement qu'il possédait à Utrecht. *Ultrajecti in ædibus claustralibus, quas in immunitate collegiata Ecclesie Divi Johannis magnificas possidebat* (25). Cette date du jour et de l'an est contenue dans la lettre que Jean Vorstius de Lombeca, doyen de la cathédrale d'Utrecht, et l'un des exécuteurs du testament d'Albert Pighius, écrivit le 29 de décembre 1542, à Gérard Hamont, prieur de la Chartreuse de Cologne. On donne un extrait de cette lettre. J'y trouve une particularité considérable. C'est que Pighius se sentant piqué au vif par un ouvrage de Bucer, en fut si ému que, nonobstant sa maladie, il travailla tous les jours à sa justification, sans que les remontrances de personne gagnassent sur lui qu'il eût plus d'égard au mauvais état de sa santé. Il ne voulut jamais interrompre la composition de sa réponse à ce livre de Bucer, et cela fut cause qu'il mourut plutôt. L'ouvrage demeura imparfait, et fut imprimé pourtant (26). Voici les termes de la lettre du doyen (28) : *Hoc adjiciam, præfatum prepositum, D. Pighium, libello quodam, nomine Buceris emissio, quo eum acriter punxit, ita, durante sua ægitudine, fuisse commotum, ut nulla persuasione induci potuerit, ut aliquid sue valetudinis habitâ ratione, Apologiam quandam responsivam edere, et indices scribere, voluerit omittere. Quam quidem, inchoatam tantum, morte præventus, reliquit, quæ certè indubitata fuit causa celerioris ejus decessus. Eandem Apologiam, sic inchoatam, curabo visitari, ac deinde typis excudi*. Sur ce que Gérard débite que les cardinaux donnèrent bien de l'argent à Pighius, on répond qu'il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne lui marquèrent qu'en belles paroles leur estime et leur bienveillance. On cite deux lettres, l'une du cardinal Sadolet, écrite l'an 1539, et l'autre du cardi-

(24) Gisbertus Lappius à Waveren, apud Nihusium, in *Hypodigma*, pag. 339, 340.

(25) *Ibidem*, *ibidem*.

(26) *Foyez* Cochlæus, in *Actis Lutheri*, ad ann. 1542, folio m, 322.

(27) Apud Nihusium, in *Hypodigma*, pag. 340.

(22) Dans la remarque (G), à la fin.

(23) *Foyez* la remarque (A).

nal Marcel Cervin, écrite de Rome le 27 d'octobre 1542. Sadoleet assure Albert Pighius qu'il le recommandera au pape et aux cardinaux. Cervin promet de représenter au pape les services et les besoins de Pighius, et proteste que s'il pouvait lui fournir de quoi satisfaire ses ercanciers, il le ferait de bon cœur : *Quantum verò attinet ad res alienum tuum, si ejus dissolvendi facultas in meâ potestate esset posita, non laborares. Et tamen, quâvis S. S. D. N. multis magnisq; hoc tempore impensis simul gravetur, non deero, tua merita atque necessitates commemorare, et juvare rem tuam familiarem, quantum potero* (28). Enfin on remarque que Pighius s'était appauvri dans la poursuite de plusieurs procès, dont le principal fut celui qu'il soutint vigoureusement contre l'empereur et contre la cour de la province, qui lui contestaient la haute juridiction de la prévôté de Saint-Jean.

Quand on suit de près toutes ses démarches, on ne peut s'empêcher de dire que c'était un homme qui s'intriguait, et un assez grand *faciendaire* (*). Je me sers de ce vieux mot, qui me paraît expressif, et que j'ai trouvé dans de bons auteurs qui vivaient au commencement du XVII^e siècle (29). Je voudrais qu'on l'eût conservé, et je m'étonne qu'il ne soit pas dans Nicot, ni dans Monet, ni dans Furetière. Mais il y a plusieurs autres mots aussi notables que celui-là qu'ils n'ont point connus.

(G) *Pighius est accusé de plagiat*. C'est Calvin qui l'en accuse. Les listes qu'on a vues jusqu'ici des plagiaires n'en disent rien. Pighius commença son livre du Franc Arbitre par l'aliénation de la connaissance de Dieu et de la connaissance de l'homme. Il avait trouvé cette méthode dans l'Institu-

tion de Calvin, et il s'en servit sans reconnaître d'où il l'avait prise. Calvin le blâme d'en avoir usé de la sorte, et ne comprend pas le fondement d'une si grande familiarité. Il n'en trouve point d'autre que le droit de prescription, vu qu'il y avait long-temps que Pighius exerçait cette pillerie. *Miror quâ fronte ausus fuerit, nullâ mei mentione factâ, tam familiariter sumere de meo libro, quod in suum transcriberet. Neque enim quo jure id faciat, video: nisi fortè prescriptionem obtendat, quia sic facere pridem solitus sit. Nam in magno illo libro, quem adversus nostram confessionem edidit, integras sæpè ex institutione med paginas, ubi visum est, insercit, ac suo commodo sic adaptat, quasi aliud non sumpsisset. Velim nunc scire quo jure aut titulo mea sic pro suis usurpet. Si qua magna esset inter nos necessitudo, ego hanc confidentiam amicitie non difficulter concederem. Sed nunc huic venia non est locus. An quia hostis sum, se jus direptionis in omnia mea habere putat? At hoc prædæ genus nullo, nec jure, nec more, defendi potest. Unus ergo pretextus restat, homini docto potuisse non minus venire in mentem quæ dixeram, quàm mihi prius venerant. Sed lectores obsecro, si tantum habeant otii, ut caput primum libri Pighiani eum primo Institutionis mee capite conferant. Nihil dico: nisi quod non sine risu ac stomacho perspicient nimis perditam hominis impudentiam. Quod si ulterius pergere libeat, percurrant quæ de justificatione tractat in altero illo opere, et ad sextum Institutionis mee caput exigant: mirum si bilem continere queant. Neque enim elanculum furatur aut carptim: neque artificio tegere ita studet suas rapinas, ut apud se natum videatur, quod apud me legit, sed ita palàm me ad verbum recitat, ut videatur paginas ipsas totas pigritia assuisse, quò describendi laborem fugeret. Si fateretur authorem, eum dicerem mutuari: nunc quid causari potest, quò minus plagiarus palàm vocetur* (30)? Vous voyez qu'on l'accuse d'avoir volé mot à mot des pages entières de l'Institution de Calvin, pour

(28) *Ibidem*, pag. 342, 343.

(*) Ce mot vient de l'italien *facienda*, d'où *faciendario*, autre mot italien qui répond au français *faciendaire*. De là vient qu'encore que ce mot ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Monet, ni dans Furetière, on trouve pourtant *facienda* dans Oudin, plus nouveau que les deux premiers: *facienda*, dans le Dictionnaire espagnol-français et italien, imprimé in-4^o, à Genève, 1671. Du reste, le mot même de *faciendaire* se trouve dans Pasquier, liv. 6, chap. 12 de ses Recherches. *REM. CRIT.*

(29) M. Du Pleissin Mornai s'en sert quelquefois.

(30) Calvin, Respons. contrâ Pighium, de Likero Arbitrio, pag. 140 Opuscul. Theolog.

les coudre à son ouvrage, sans cacher ou sans déguiser son vol. C'est une sécurité étonnante; mais on ajoute pour l'excuser, qu'il se contentait de plaire à ceux qui ne consultaient jamais les écrits de l'autre parti, et qui recevaient pour bon tout ce qui se publiait contre la secte protestante : *Mirabitur quicumque leget, undè tantus homini stupor : qui nihil veritatis sit, in ipso statim vestigio deprehendi. Ego verò dum omnia bene reputo, habeo quod pro hominis excusatione dicam : eum securitate magis quàm socordia, id fecisse. Satis enim habuit, si modo iis placeret, qui non minori religione à nostris abstinere, quàm facilitate omnia laudant ac mirantur, quæ nos quovis modo impugnant* (31). Notez que Calvin ne reconnaît pas que ses ouvrages aient communiqué à Pighius quelque portion d'orthodoxie, et qu'il le traite de pélagien. *Hoc totum non modò Pelagii scholam redolet, sed mera est pelagianæ impietatis magnâ ex parte perfusio* (32). . . . *Quòd autem toties cum pelagianis nihil se habere commune factat, nescio quos hic pelagianos comminiscatur. Neque enim tantum cum iis, quos describit Augustinus, multa habet similia, sed eorum quibusdam multò est deterior. . . .* (33). *Ergò, ut aliquandò claudatur hic liber, frustrà, aut se à Pelagio disjungere conatur Pighius, cuius societate eum teneri implicitum tam apertè demonstravimus : aut nos Manichæo, aliisque hæreticis adjungere, à quibus non minùs dissidemus, quàm ipse ab orthodoxo ecclesiæ sensu* (34).

Le janséniste, dont j'ai rapporté quelques paroles (35), le traite aussi de pélagien. C'est un homme, dit-il (36), qui n'a eu garde de comprendre la doctrine de saint Augustin, ni celle de l'église, touchant la grâce et le libre arbitre, n'ayant pas bien connu la corruption de la nature, ni le péché originel, qui est la clef de cette doctrine; un homme qui est plein en effet d'erreurs tout-à-fait péla-

giennes sur cette matière; qui parle contre la prédestination divine et contre la grâce efficace et gratuite d'une manière fort indiscrete et fort ignorante, pour ne rien dire de plus, quoiqu'il reconnaisse que c'est l'opinion de saint Augustin; un homme qui prend pour règle de la foi les écrits d'un demi-pélagien, tel qu'était Gennade de Marseille, et la confession de foi de Pélagie pour un ouvrage de saint Augustin. Enfin, après avoir si maltraité sa doctrine, il n'épargne pas sa personne, le voulant faire passer pour un chicaneur; declinat, fugit, dissimulat; aliquid querit quod cavilletur; pour un écrivain dangereux dans la matière du libre arbitre, et qui le combat avec dessein; studio iniquissimus libero arbitrio; lui donnant le moins qu'il peut, lui ôtant toutes ses forces, usant de dissimulation et d'artifices pour l'abaisser et l'affaiblir. L'auteur janséniste conclut (37) : « Qu'il ne faut pas s'étonner après cela que la fa- culté entière de Louvain, dans sa célèbre censure de 1587, traite.... » Pighius de fauteur et de collègue » des demi-pélagiens; que la faculté » de Douai, dans la sienne, le mette » au rang des disciples de Fauste de » Riez; que le savant Estius. . . » en ait parlé à peu près de même; » que le docteur Jean Molanus dise » qu'il est blâmé par les plus habiles » théologiens d'avoir abandonné la » doctrine de saint Augustin, qui » est celle de l'église, dans la ma- » tière du péché originel, de la pré- » destination, et de la grâce du mé- » diateur : à quoi Aubert le Miro » souscrit. »

(37) Saint Augustin justifié de Calvinisme, pag. 183.

PYGMALION, roi de Cypré, vivait avant la guerre de Troie, si nous en croyons ceux qui disent qu'il fut père de Métharme, femme de Cinyras, dont elle eut Adonis (a); car Cinyras régnait en Cypré lorsque les Grecs faisaient la guerre aux Troyens (b).

(31) *Idem, ibidem., pag. 163, 164.*

(32) *Idem, ibidem., pag. 163, 164.*

(33) *Idem, ibidem., pag. 188, col. 1.*

(34) *Idem, ibidem., pag. 191, col. 1.*

(35) Dans le corps de cet article.

(36) Saint Augustin justifié de Calvinisme, pag. 182.

(a) Apollodor., *lib. III. pag. m. 239.*

(b) Voyez, tom. V, pag. 202, la remarque (B), de l'article CINYRAS.

Quelques-uns assurent que Pygmalion succéda à son père Délus (c), et qu'il était Phénicien de nation (d). Un prêtre qui avait mangé de la chair d'une victime immolée, et qui en avait fait manger à sa femme, fut puni de la peine du précipice lui et son épouse (e), par les ordres de ce prince, qui d'ailleurs ne se montra pas fort dévôt, puisqu'il aimait criminellement une statue de Vénus (A), et qu'il la faisait mettre dans son lit pour contenir sa brutalité. Selon Ovide, qui ne le fait point roi de Chypre (B), il fut si scandalisé de voir dans cette île la prostitution de quelques femmes, et il fut d'ailleurs si rebuté des défauts qui sont naturels au sexe, qu'il se consacra au célibat (C); mais il fit une statue d'ivoire dont il devint si amoureux, qu'il employait auprès d'elle tous les moyens dont on se sert pour gagner le cœur des filles. Il la caressait, il la louait, il lui faisait des présents, il la chargeait de bijoux. Il passait beaucoup plus avant, il la patinait, il la baisait et il couchait avec elle. La grande fête de Vénus étant venue, il se prosterna devant l'autel de cette déesse; et il la supplia d'une voix tremblante de lui donner une femme qui ressemblât à la statue qu'il aimait. Son intention fut de demander que cette statue devint sa femme; mais il n'osa signifier sa pensée. Vénus la devin-

na, et il en fut exaucé selon le vœu de son cœur. Il ne fut pas plutôt retourné chez lui, que renouvelant ses caresses à cette fille d'ivoire, il éprouva que peu à peu elle y devenait sensible, et qu'enfin ce fut une fille vivante qui vit aussitôt son amant entre ses bras que la lumière du jour. Au bout de neuf mois, elle accoucha d'un garçon que l'on nomma Paphus, et qui fut père de ce Cinyras qui sans le savoir eut affaire avec sa fille, et en eut le bel Adonis (f), comme je l'ai dit ailleurs (g). Quelques-uns confondent ce Pygmalion avec celui dont je vais parler (D).

(f) Tiré d'Ovide, au livre X, (et non pas III^e., comme dans Charles Etienne, et dans Lloyd) des Métamorphoses, chap. VIII, vers. 243, et seq.

(g) Dans les articles CINYRAS et MYRNA. tom. V et X.

(A) Il aime criminellement une statue de Vénus.] Clément d'Alexandrie allègue cela pour faire voir aux Païens la vanité des idoles. Ο Κύπριος, ὁ Πυγμαλίων ἱερεὺς, ἠσφάντιον ἠγάσθη ἀγάλματος· τὸ ἄγαλμα Ἀφροδίτης ἦν, καὶ γυνὴ ἦν. νικάται ὁ Κύπριος τῇ σὺνέματι, καὶ συνίχεται τῇ ἀγάλματι. καὶ τοῦτο Φιλοστέφανος ἱστορεῖ. Pygmalion ille Cyprius eburneam amavit statuatam : erat ea simulachrum Veneris, et erat nudum. Movetur figura Cyprius, et coit eum imagine : quod quidem Philostephanus testatur (1). Arnobe a fait un pareil usage de cette aventure. Perdoceat (Dii) aspernari se illa (simulacra) in quibus spreto se ultione in aliquid significare non eunt. Philostephanus in Cypriacis auctor est, Pygmalionem regem Cypri simulachrum Veneris, quod sanctitatis apud Cyprios et religionis habebatur antiquæ, adamasse ut faminam, mente, animo, lumine rationis judicisque cæcatis solitumque demontem, tanquam si usoria res esset, sublevato in lectulum numine copulari amplexibus atque ore, resque

(c) Porphyre, de Abstin., lib. IV. Microsym., in Jovinian., libr. II, cap. IX, apud Bochart., Geogr. sacra, part. II, lib. I, cap. III, pag. m. 370.

(d) Porphyre, ibid., apud Meursium, in Cypro, pag. 124.

(e) Porphyre, idem., ibid., libr. II^e, apud Meursium, in Cypro, pag. 126.

(1) Clem. Alexandrin., Admonit. ad Gent., pag. 38, C.

alias gerere, libidinis vacud imaginatione frustrabiles (2).

(B) *Ovide . . . ne le fait point roi de Cypré.*] Je m'étonne qu'il n'ait pas eu plus de soin d'empêcher que ses lecteurs ne présentent Pygmalion pour un simple statuaire qui gagnait sa vie à ce métier-là. Il est vrai qu'en le nommant *Paphius heros* (3) il fait entendre que ce n'était pas une personne du commun, et il est certain qu'il y a des princes qui savent faire un tableau ou une statue ; mais enfin il eût mieux valu ne laisser nul doute sur la souveraineté de Pygmalion. Elle a été attestée par Apollodore et par divers autres auteurs (4). Ajoutez qu'il fut fondateur de la ville de Carpasia dans l'île de Cypré (5).

(C) *Il fut si scandalisé de . . . la prostitution de quelques femmes, et . . . si rebuté des défauts qui sont naturels au sexe, qu'il se consacra au célibat.*] Je ne fais ici que copier le texte d'Ovide :

Quarqua Pygmalion avum per crimina agen-
tes

Viderat, offensus vitis, que plurima menti-
Femine natura dedit, sine conjugé celebs
Viveret, diuturnique diu consortio carerat (6).

Ce poëte venait de parler des Propérides que Vénus avait poussées à se prostituer, à cause qu'elles n'avaient pas voulu convenir qu'elle fût une déesse (7).

(D) *Quelques-uns confondent ce Pygmalion avec celui dont je vais parler.*] MM. Lloyd, Hofman et Moréri, sont de ce nombre, et Meursius aussi ; car il applique à Pygmalion, roi de Cypré, plusieurs choses qui ne conviennent qu'à Pygmalion roi de Tyr, frère de Didon. Il cite (8) Lutatius, qui a dit dans son Abrégé des Métamorphoses d'Ovide, que Pygmalion, roi de Tyr, choqué de l'effronterie des Propérides, résolut de ne se point marier. Pygmalion, continue-t-il, tua Sichée, mari de Didon, et étant ensuite devenu roi de Cypré, il établit le siège royal à Pa-

phos, et c'est à cause de cela qu'Ovide le nomme *Paphius heros*. Il devint amoureux du simulateur de Vénus, ou selon d'autres, d'une statue qu'il avait faite ; il eut une fille qui fut femme de Cinyras ; il punit un prêtre qui avait mangé de la chair d'une victime ; il régna quarante-sept ans, et en vécut cinquante-six, comme l'assure Josphe : ce fut donc par rapport au règne plutôt que par rapport à la vie que Vénus le conserva fort long-temps. Tout ceci fait voir que Meursius n'a connu qu'un Pygmalion (9), et qu'il n'a pas pris garde à la différence des temps ; car s'il l'eût fait, il eût vu qu'il n'est point possible que le frère de Didon ait été beau-père de Cinyras, ni celui auquel il a appliqué ces vers de Nonnus,

Οὐκ ἀπὸ Πυγμαλῖωνος ἔχουσ' ἄνθρωποι
πρὸς Κύπρον
Μακάριον βίοντι πολυχρόνιον πέ-
ριον.

Non à Pygmalione habes, genus, cui dedit
Venus

Longum vitæ diuturnæ transitum (10).

Nonnus parle là d'un Pygmalion qui n'a pas été postérieur à l'expédition de Bacchus.

Je remarquerai par occasion que le même Meursius applique au roi Cinyras le *Paphius heros* (11), qui ne concerne dans Ovide que le Pygmalion amoureux d'une statue, aïeul paternel de Cinyras. Il lui attribue aussi d'avoir aimé une statue qui, ayant été convertie en une fille, lui donna un fils appelé Paphus (12).

(9) Excepté qu'il parle d'un Pygmalion, l'un des rois de Cypré que Ptolémée fit mourir, comme nous l'apprend Diodore de Sicile en traitant des guerres des successeurs d'Alexandre.

(10) Nonnus, Dionysius, lib. XXXII, pag. m. 813.

(11) Meurs., de Cypro, pag. 206.

(12) Idem, ibidem, pag. 107.

PYGMALION, roi de Tyr, devait régner conjointement avec sa sœur par le testament de son père ; mais le peuple lui conféra à lui seul le commandement souverain. Sa sœur, qui était très-belle, et qui se nommait Élise, est infiniment plus connue sous le nom de Didon. Elle fut ma-

(2) Arachius, lib. VI, pag. 206.

(3) Ovid., Metam., lib. X, vs. 200.

(4) Voyez les citations du texte de cet article.

(5) Steph. Byzant., in Καρασία.

(6) Ovid., Metam., lib. X, vs. 243, p. m. 240.

(7) Voyez la Continuation de mes Pensées diverses, pag. 748.

(8) Meursius, de Cypro, pag. 124.

riée à Sicharbas (a), son oncle maternel, qui possédait la seconde dignité de l'état (c'était la prêtrise du temple d'Hercule), et qui avait de fort grands trésors. Pygmalion affamé de s'en emparer le fit mourir (A), et n'obtint pas cependant la proie qu'il désirait : les trésors de son beau-frère étaient enterrés, sa veuve trouva le moyen de s'évader avec ces richesses, et d'aller bâtir Carthage. Son frère la voulut poursuivre ; mais il en fut détourné par les prières de sa mère, et par les menaces qu'on lui fit de la part des dieux (b). Il était alors dans l'an 7 de son règne. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, dont il en avait régné quarante-sept (c). Ceux qui souhaitent de connaître en quel temps il a vécu n'ont qu'à prendre garde que, selon Josèphe, la ville de Carthage fut bâtie cent-vingt-six ans après le temple de Salomon (d). Il ne faut pas oublier qu'on lui donne une autre sœur nommée Anne, et qu'on dit qu'il la persécuta après la mort de Didon (B). Il s'est élevé une dispute sur ce qu'on a censuré le célèbre auteur des Aventures de Télémaque d'avoir représenté Pygmalion comme un scélérat plongé dans toutes sortes de crimes, et nommément dans les excès de l'incontinence

(C). On a prétendu que c'était trop s'écarter de la vérité des faits historiques. Je rapporterai les pièces de ce procès (e), et (D) j'y joindrai quelques notes.

(e) Voyez la remarque (C).

(A) *Pygmalion. . . le fit mourir.* Ce fut au pied des autels selon Virgile (1), et selon Ovide (2); mais Eustathius, sur Denys le géographe, et Cédrenus, ne parlent pas de la sorte; car Eustathius dit que Sichée fut tué par Pygmalion étant allé aux champs avec lui; et Cédrenus raconte qu'étant allé à la chasse, comme Sichée poursuivait un sanglier, Pygmalion le frappa par derrière d'un coup de javelot, et jeta son corps du haut d'un précipice en bas; puis étant de retour en son palais, il publia que Sichée poursuivait trop chaudement le sanglier, s'était jeté dans ce précipice (3).

(B) On lui donne une autre sœur nommée Anne, et on dit qu'il la persécuta après la mort de Didon. « Il y a peu d'auteurs qui parlent de cette sœur de Didon, Virgile au IV. » de l'Énéide raconte que ce fut elle qui voyant Didon en doute si elle devait s'embarquer en l'amour d'Énée, lui conseilla de n'en faire point de difficulté pour plusieurs raisons qu'elle lui alléguait, et puis elle servit souvent à ces deux amans de fidèle messagère Servius dit qu'au rapport de Virron, ... ce ne fut pas Didon, mais Anne qui, étant amoureuse d'Énée, se donna la mort sur le bucher qu'elle avait fait construire. Ovide, au III. des Fastes, raconte qu'après que Didon se fut tuée par désespoir, voyant qu'Énée l'avait abandonnée, le roi de Mauritanie Iarbas s'empara par force de la ville de Carthage. Anne, avec un bon nombre de Tyriens, s'enfuit par mer, et se retira

(a) Virgile, *le nomme Sichæus.*

(b) Ex Justino, *libr. XVIII, cap. IV, et F.*

(c) Joseph., *contrà Apion., libr. 1, pag. 1043.*

(d) Idem., *ibidem. libr. I, pag. 1043;* mais notes que dans son texte, suivi par le traducteur latin et par Générard dans sa traduction française, il y a cent quarante-trois ans et huit mois, ce qui ne résulte nullement des nombres particuliers qu'il assigne au règne de chaque roi.

(1) Voyez ci-dessous la citation (31).

(2) Occidit in terras conjux maciatus ad aras. Ovid., *epist. Didon.*

Les critiques veulent, les uns qu'au lieu de in terras, on lise Herculeas, les autres inter aras, les autres infernas. Voyez Méurice, sur les Épîtres d'Ovide, pag. 743, 744.

(3) Méurice, sur les Épîtres d'Ovide, p. 745.

d'abord en l'île de Malte, où le roi Battus, qui était son hôte, la reçut fort courtoisement, et lui promit son assistance. Mais depuis redoutant le pouvoir de Pygmalion, qui le menaçait de lui faire la guerre, s'il ne lui remettait sa sœur, il supplia son hôte de chercher une autre retraite, si elle ne voulait être cause de sa ruine. Anne se remit donc sur mer, craignant sur toutes choses la fureur de son frère, et appréhendant extrêmement de tomber entre ses mains. Son vaisseau, agité d'une cruelle tempête, fut porté au côtes d'Italie (4), où Énée lui fit un très-bon accueil. Voyez la suite du narré dans Ovide même : elle est curieuse, mais apparemment une fiction de ce poète. Son autorité en tout cas n'est pas suffisante pour faire croire que Pygmalion ait voulu persécuter sa sœur Anne.

(C) On a censuré le célèbre auteur des *Aventures de Télémaque* d'avoir représenté Pygmalion comme un scélérat plonge dans toutes sortes de crimes, et notamment dans les excès de l'incontinence. } « Il nous le dé-
 » peint comme un homme passionné
 » pour les femmes, comme idolâtre
 » de la beauté d'Astarbé, comme le
 » plus grand débauché, et le plus
 » transporté de tous les hommes pour
 » les plaisirs sensuels, et comme un
 » monstre d'incontinence. Mais ce
 » prince n'était rien moins que cela.
 » Il avait en horreur les femmes. Il
 » ne pouvait les souffrir. Il ne vou-
 » lut jamais se marier et partager
 » sa couronne avec une épouse légi-
 » time, et encore moins avec une il-
 » légitime, et une concubine. Vénus
 » est le chagrin, aussi bien que l'A-
 » mour son fils, de ne pouvoir ja-
 » mais l'asservir sous son empire.
 » L'amour de l'or et de l'argent fut
 » son vice dominant. L'avarice étouf-
 » fa chez lui toutes les autres pas-
 » sions, et le rendit insensible à l'at-
 » trait des belles de sa cour. Les his-
 » toriens prétendent que ce fut uni-
 » quement pour le punir du mépris
 » et de l'insensibilité qu'il avait pour
 » les femmes, que les dieux le firent
 » mourir. Les poètes de leur côté
 » assurent que Vénus et l'Amour,

» pour se venger de ce qu'ils n'a-
 » vaient pu le réduire sous leur empi-
 » re, le rendirent amoureux d'une
 » statue, et que pour le châtier de
 » l'horreur qu'il avait pour les vi-
 » vantes et animées idoles de chair,
 » ils le rendirent furieux et passion-
 » né pour une idole de pierre. On
 » peut voir sur ce sujet, et sur tou-
 » tes les autres particularités de la
 » vie et des qualités de Pygmalion
 » les auteurs suivans, Trogus-Pom-
 » péius, ou Justin son abrégiateur l.
 » XVIII, c. V; Velléus Paterculus,
 » lib. I., cap. II.; Silius Italicus, au
 » 1^{er}. et III^e. livres de la *Guerre Pu-
 » nique*; Aristote, dans son *Traité
 » des Choses merveilleuses*; Josèphe,
 » contre Apion, livre 1^{er}; Samuel
 » Bochart, dans son *Chanaan* l. I.,
 » c. III; Saint Théophile d'Anthio-
 » che, dans son III^e. livre contre
 » Antioque; le Servius de Daniel,
 » sur le 1^{er}. livre de l'*Énéide*; et en-
 » fin le parallèle de l'*histoire d'Es-
 » pagne*, par Jean, évêque de Gi-
 » ronne. On verra par tous ces au-
 » teurs que le Pygmalion du roman
 » de Télémaque ressemble aussi peu
 » au Pygmalion des anciens histo-
 » riens et poètes, qu'à un moulin à
 » vent et à un crocodile. L'auteur
 » du roman nous le représente
 » comme un tyran effrayé par l'hor-
 » reur de ses crimes, et craignant à
 » tout moment d'être assassiné;
 » comme un homme que tout agite,
 » inquiète et ronge; qui a peur de
 » son ombre, qui ne dort ni jour ni
 » nuit; comme un loup-garou qui fuit
 » le jour. . . Les anciens historiens
 » au contraire, nous représentent
 » Pygmalion comme un homme doux,
 » paisible et tranquille. Son nom
 » même le marque; car, comme
 » l'observe le savant Bochart, ce mot
 » de *Pygmalion* signifie, en langue
 » phénicienne, le repos de Dieu. Il
 » n'y eut jamais de meilleur frère.
 » Il voulut partager sa couronne avec
 » Elise, ou Didon sa sœur, et fit
 » tous ses efforts, n'ayant point de
 » femme, pour la faire déclarer et
 » reconnaître reine. Après la mort
 » du roi leur commun père, il vou-
 » lut lui remettre le gouvernement
 » entre les mains; mais le peuple ne
 » voulant point être gouverné par
 » une femme, s'y opposa et déserta la

(4) *Idem*, *ibidem*, pag. 760.

» couronne au seul Pygmalion, quoi-
 » qu'il fût extrêmement jeune, et
 » que Didon eût été instituée héritière du royaume conjointement avec lui par leur père, que les uns
 » nomment Murgon, et les autres
 » Agénor fils de Bélus : au lieu que
 » l'auteur du roman suppose que
 » Pygmalion avait toujours été en
 » horreur et en exécration au peuple; il en était au contraire l'amour et les délices. Le peuple le
 » fit seul roi par force contre la disposition testamentaire de son père, contre les lois de l'état, et avant
 » qu'il eût atteint l'âge de régner.
 » *Interim rex Tyri decedit, filio*
 » *Pygmalione et Elisâ filid insignis*
 » *formæ virginis hereditibus institutis.*
 » *Sed populus Pygmalioni admodum*
 » *puero regnum tradidit*, dit Justin
 » (*). Il servit toujours de père à
 » sa sœur Didon; et l'ayant mariée
 » à Acerbas, ou Sicharbas, ou Sichée souverain pontife des Phéniciens, et grand prêtre du dieu
 » Hercule des Tyriens, qui était la
 » seconde dignité du royaume, et
 » la première personne après le roi,
 » il ne nommait jamais ce dernier-ci
 » autrement que son gendre, au lieu
 » qu'il était son beau-frère, et en
 » même-temps son oncle maternel,
 » frère de sa mère. *Avunculum suum,*
 » *eundemque generum*, dit Justin
 » (**) (5). »

Le critique trouve étrange en particulier, que l'on ait dit que Pygmalion était un impie. Au contraire, répond-il (6), c'était un prince très-religieux, et si dévot envers les dieux, que quelque grand sujet qu'il eût d'être irrité envers sa sœur, qui lui avait volé tous ses trésors, et s'en était enfuie en Afrique; et quelque grande facilité qu'il eût de l'atteindre et de la faire arrêter dans l'île de Chipre, où elle alla d'abord descendre, avant que de passer en Afrique, il ne voulut pas faire le moindre mouvement contre elle, parce qu'ayant consulté les dieux dans un sacrifice qu'il leur offrit avant que de rien entrepren-

dre, les devins lui assurèrent que c'était la volonté des dieux qu'on ne fît pas le moindre obstacle à l'exécution des desseins de Didon, et qu'elle devait fonder une ville à laquelle ils prenaient grand intérêt. Victus minis deorum quievit, cui cum inspirati vates canerent, non impune latitum, si inerementum urbis toto orbe auspiciatissimæ, interpellasset, dit Justin (*). Aussi voyons-nous que toutes les injures que les poètes et les historiens ont dites contre Pygmalion, se réduisent à dire de lui qu'il était avare.

..... Portantur avari
 Pygmalionis opes pelago : dux famina facti (**).

C'était là tout son vice, qui certainement est un léger fondement à l'auteur du roman pour le peindre d'aussi noires couleurs qu'il a fait.

Voici ce qu'un anonyme répondit à cette censure. « L'auteur de la critique prétend ici nous prouver que Pygmalion, roi de Tyr, n'était pas débauché, parce qu'il y a eu environ 400 ans avant lui un fameux sculpteur dans l'île de Cypré, qui portait le même nom, et qui était fort continent. En effet ce Pygmalion dont il parle, et qu'il confond avec le roi de Tyr, était un célèbre sculpteur de l'île de Cypré, qui avait fait lui-même la statue dont il devint amoureux. Vénus, touchée de sa passion, métamorphosa le marbre en une femme aussi belle que l'était l'ouvrage de Pygmalion. Ce fut de cette femme qu'il eut Paphos, qui donna son nom au pays de sa naissance. Paphos fut père de Cinyras, et Cinyras eut, de Myrrha, sa propre fille, Adonis qui fut favori de Vénus. Toute cette fable est si connue, qu'on ne peut trop admirer l'ignorance de l'auteur, qui se pique d'une grande érudition, d'avoir embrouillé des choses si claires. Cette erreur n'est pas la seule où il soit tombé au sujet de Pygmalion : il prétend que ce prince, que monsieur de Cambray nous dépeint comme un impie, était un homme très-religieux, et que son avarice insatiable, et

(*) Just., in lib. 18, c. 1.

(**) Idem, ibidem.

(5) L'abbé Faydit, *Télémaque*, pag. m. 156 et suiv. Je me sers d'une édition de 1700, où le titre de l'impression est nommé *Éléutrople*.

(6) *Télémaque*, pag. 129, 130.

(*) Justin, lib. 18, cap. 5.

(**) Virg., *Æn.* 1.

» l'assassinat qu'il commit dans la
 » personne de Siché mari de sa
 » sœur Didon, n'était qu'une baga-
 » telle, et n'empêchait pas qu'il ne
 » fût honnête homme et les délices
 » de son peuple. Voilà de beaux sen-
 » timens, pour un homme qui nons
 » veut faire un crime de la compo-
 » sition d'un roman qu'inspire que
 » la vertu (7). »

Voyons la réplique du Censeur (8):
L'apologiste anonyme du roman de
Télémaque, dans sa préface sur la
nouvelle édition de Moëtjens, m'ac-
cuse d'avoir pris Pygmalion, roi de
Tyr et frère de Didon, dont parle
Virgile^() pour Pygmalion le sculp-*
teur et faiseur de statues d'ivoire, qui
devint amoureux d'une de ses figures,
et d'une fille d'ivoire qu'il avait fai-
*te, dont parle Ovide^(**). Et pour*
avoir commis cette prétendue bévue
en matière de littérature, ce ga-
lant homme, aussi bien que celui qui
a composé le nouveau livre, intitulé
(³) les Caractères des Auteurs anciens
et modernes, sont d'avis qu'on ne
chasse honteusement d'Athènes et de
Delphes, et qu'on ne mette aux peti-
tes maisons. Tout ce que je puis
dire, est que leur Apollon est un
menteur et un ignorant. Je n'ai ja-
mais fait la bévue qu'ils m'attribuent.
Je connais mieux les deux Pygma-
lions qu'eux. Mais je n'en ai fait
qu'un même en humeur et en inclina-
tion. J'ai dit, avec tous les anciens,
que, bien loin que le vice des Pyg-
malions fut d'être amoureux et
debauchés en femme, et qu'on ait
droit de les faire servir de modèles
des désordres que l'impudicité pro-
duit (comme l'auteur du roman de
Télémaque), ils avaient au contraire
tous deux une horreur et une aversion
effroyable pour toutes les femmes et
filles; qu'ils vécurent tous deux
dans le célibat, et qu'ainsi on ne pou-
vait choisir dans toute l'antiquité au-
cun exemple moins propre, pour re-
présenter un roi prostitué et abandon-
né à l'amour des femmes, que celui

de Tyr, qui ne le fut jamais, non
plus que le sculpteur ou le tourneur
Pygmalion, et dont tout le plaisir
au contraire était à invectiver contre
le sexe (9).

(D) *Et j'y joindrai quelques notes.*
 Apparemment j'en ferai moins qu'on
 n'en pourrait faire : n'importe ; vien-
 dra glaner qui voudra.

1. Je demande des auteurs anciens
 qui aient dit que Pygmalion, frère de
 Didon, ne pouvait souffrir les femmes,
 et que ce fut la seule raison pour-
 quoi les dieux le firent mourir, ou
 le rendirent amoureux d'une statue.
 Je consulte les écrivains que l'on
 m'indique, et je ne trouve rien de ce
 qu'on m'en fait attendre. Justin, qui
 est le premier, n'en dit pas un mot ;
 et néanmoins c'est celui qui parle le
 plus amplement de Pygmalion. Rien
 qui concerne ce prince ne se trouve
 dans Velléius Paterculus, qui dit
 seulement en peu de mots que les
 Tyriens bâtirent Utique (10) et que
 Didon bâtit Carthage (11). Silius Ita-
 licus (12) fait mention plus d'une fois
 de la malheureuse Didon, mais sans
 nous apprendre aucune des particu-
 larités dont il est ici question. Le
 passage d'Aristote (13) ne concerne
 que la fondation d'Utique. Josèphe
 ne nous apprend que ce qu'on voit
 ci-dessus (14). Les remarques de Bo-
 chat ne seroient qu'à l'observation
 étymologique que le censeur a rap-
 portée. Saint Théophile d'Antioche
 se contente de nommer le père de
 Pygmalion, et de marquer le temps
 que vécut et que régna Pygmalion
 (15). Le Servius de Daniel n'est point
 plus capable de satisfaire ma curio-
 sité; et pour ce qui est du prétendu
Parallèle de l'histoire d'Espagne,
par Jean, évêque de Gironne (16),
de quoi servirait d'y trouver quel-
ques particularités? Cet évêque ayant

(9) *L'auteur rapporte ici ces paroles du XVI^e.*
livre des Métamorphoses d'Ovide :

Quas quis etc.,
 qu'on peut lire ci-dessus, dans la remarque (C)
 de l'article précédent.

(10) Vell. Patercul., lib. I, cap. II.

(11) Idem, ibidem, cap. VI.

(12) Silius Ital., lib. I, pag. m. 8, et, lib. II,
 pag. 81.

(13) *Vous le trouverez dans le Justin Variorum,*
 pag. 370, édit. de Grævius, 1683.

(14) Dans le texte de cet article.

(15) Voyez Meursius, in Cypro, pag. 126.

(16) Le titre latin est Paraliipomena Historie
 Hispanie.

(7) *Préface des Aventures de Télémaque, à la*
dernière édition de la Haye, pag. m. XXIV.

(8) L'abbé Faydit, Supplément aux Essais de
 Littérature, V^e partie, pag. 124 et suiv.

(*) Æn. 1.

(**) Metam., lib. 10.

(3) Pag. 161.

vécu au XV^e. siècle, ne mériterait aucune créance qu'à proportion qu'il citerait les anciens.

On n'a donc aucun témoignage, ni sur la chasteté de Pygmalion, ni sur les peines dont elle fut châtiée. Voyons si les autres qualités qu'on attribue à ce prince ont un meilleur fondement.

II. C'était un homme doux, paisible et tranquille, nous dit-on; et c'est ainsi que les anciens historiens nous le représentent. Son nom même marque cela, comme l'observe le savant Bochart; mais par malheur pour le critique du Télémaque, il se trouve que le Pygmalion de Bochart était fils d'un Éclus qui subjuga l'île de Chypre au temps de la guerre de Troie (17); il n'était donc pas le frère de la fondatrice de Carthage. Qui ne sait d'ailleurs que le même nom est donné successivement à plusieurs personnes qui ne ressemblent point du tout à la première qui l'a porté, et à qui peut-être on ne l'avait imposé que comme une image de ses mœurs? Enfin je ne trouve pas ces anciens historiens qui ont fait ce beau portrait de notre Pygmalion. Cette amitié tendre qu'on lui donne pour sa sœur, ces grands efforts de la faire reconnaître reine, ne sont qu'une paraphrase de deux ou trois mots de Justin qui nous apprennent que le roi Pygmalion, quoique Didon eût été déclarée aussi bien que lui héritière de la couronne par le testament de leur père. Par quel alambic, par quel pressoir, tirera-t-on de ce passage (18) le sens que notre critique a prétendu y trouver? Ne peut-on pas croire avec beaucoup de vraisemblance, ou que la faction de Pygmalion travailla sous main à faire exclure la princesse, ou que le peuple se porta à cette exclusion parce qu'il crut que cela plairait au prince, et que ce serait un bon moyen de prévenir les effets du partage, vu que Didon était mariée à la seconde per-

sonne de l'état (19); qu'elle était fort belle, et que sans doute on la connaissait capable de grands desseins (20). Enfin il n'y eut jamais de glose plus mal fondée que celle qui fait trouver dans le texte de Justin que Pygmalion voulut remettre le gouvernement entre les mains de sa sœur; mais que le peuple s'y opposa. . . . et le fit seul roi par force.

III. Comme Pygmalion n'avait alors que neuf ans, on ne peut guère s'imaginer que la couronne ne lui fut donnée exclusivement à sa sœur, que parce qu'il était l'amour et les délices des Tyriens; et il est visible qu'il n'avait pas eu le temps de le devenir par ses actions, mais tout au plus par de belles espérances de ce qu'il serait un jour: chose trompeuse, et sur laquelle on ne peut point affirmer qu'il a régné justement; car combien d'enfants très-aimables, et qui promettent beaucoup, se gâtent et se pervertissent jusqu'à devenir des scélérats?

IV. Il n'était pas fort nécessaire de remarquer que Pygmalion n'avait point de femme, fit tous ses efforts pour faire déclarer reine sa sœur Didon. On doit supposer presque toujours (21) qu'un enfant qui n'a que neuf ans n'est point marié; et l'on ne doit jamais supposer qu'il conforme sa conduite au dessein de n'avoir jamais de femme: et après tout, ce n'est point sur le célibat de celui-là que Justin se fonde, lorsqu'il dit que la princesse fut dépouillée du droit que le testament de son père lui avait acquis.

V. Justin, ni aucun autre écrivain de l'antiquité, ne nous disent que Pygmalion ait toujours servi de père à sa sœur Didon, ni qu'il l'ait mariée à Sicharbas (22), ni qu'il n'ait jamais nommé ce dernier-ci autrement que son gendre. Les paroles de Justin citées par le critique, *Avunculum suum eundemque generum*, ne sont destinées qu'à exagérer le crime de Pygmalion; car elles montrent

(17) Voyez Bochart, in Geogr. sacræ, part. II, lib. I, cap. III, pag. m. 369, 370.

(18) Notez que M. l'abbé Faydit le rapporte, comme on l'a vu ci-dessus.

(19) *Huic conjux Sicharus erat. . . . Cui PATER intactum federat, primique iugd-rat*
Ominibus. . . .
Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 243.

(20) Elle le fit bien voir par la construction de Carthage.

(21) J'usé de cette restriction, parce qu'il y a des princes qui marient quelquefois leurs enfans avant l'âge de puberté.

(22) On a pu voir, ci-dessus, citation (18), que Didon fut mariée par son père.

qu'il tua Sicharbas, qui était tout ensemble son oncle maternel et son beau-frère (23). Le mot *gens* se prend indifféremment dans les anciens écrivains pour beau-père, pour beau-frère et pour beau-fils, quoique exactement parlant il ait été enfin affecté à cette dernière signification (24).

VI. Ce que le censeur du Télémaque affirme (25), que Pygmalion se saisit des richesses de Sicharbas, et que Didon lui vola tous ses trésors (26), n'est point exact. Pygmalion ne put se saisir des richesses de son beau-frère qui les avait enterrées : il espéra de les enlever, lorsque Didon se serait retirée chez lui ; mais au lieu de choisir cette retraite, elle s'éloigna de Tyr le plus qu'elle put avec les trésors de son mari. C'est ce que Justin récite le plus clairement du monde. Les paroles de Virgile que le censeur a citées (27),

..... *Portantur avari*
Pygmalionis opes pelago, dux femina facti (28),
ne devaient pas lui persuader que les richesses de Pygmalion furent enlevées par sa sœur. Ce qui précède montre manifestement qu'elle n'emporta que les trésors de son mari, que Virgile n'a nommés *Pygmalionis opes*, qu'à cause que Pygmalion avait espéré de s'en emparer. Les commentateurs marquent cela très-expressément, et la chose est incontestable.

VII. La preuve qu'on nous allègue de la piété de Pygmalion est très-équivoque, les menaces de la colère des dieux annoncées par les devins l'empêchèrent de poursuivre Didon. Ce n'est une marque certaine ni d'amour, ni de crainte, filiale pour la divinité : les indévots étonnés par des prodiges ont quelquefois changé de résolution.

Je ne ferai que deux remarques sur le discours de l'apologiste.

VIII. La première est qu'il laisse passer beaucoup de fautes (29) qu'il

aurait pu relever dans le discours du critique.

IX. La seconde est qu'il a négligé un avantage que Virgile et que Justin lui pouvaient fournir. Il justifie très-bien M. l'archevêque de Cambrai à l'égard de l'anacronisme qui se trouve à supposer que Pygmalion, roi de Tyr et frère de Didon, a vécu au temps du siège de Troie : il l'en justifie très-bien, dis-je ; car il montre qu'en cela l'on a dû se conformer à la disposition de Virgile (30) : mais par cette même raison l'on a en droit de supposer que ce roi de Tyr était un monstre de tyrannie. Ce grand poète en fait le plus scélérat de tous les hommes.

..... *Regna Tyri germanus habebat*
Pygmalion, scelere ante alios immanior em-
nes.
Quos inter medius venit furor. Ille Sichemum
Impius ante aras, atque auri cecus amore,
Clam ferro incautum superat, securus amo-
rum
Germanus : factumque diu crebris, et agrum,
Multa malis simulans, raris spe luiti aman-
tem (31).

Un peu après il remarque que Didon fut accompagnée dans sa fuite par les personnes qui haïssaient ou qui craignaient ce cruel tyran (32). Justin assure la même chose, avec cette particularité, que ces fugitifs étaient fort considérables par leur qualité : il les nomme même sénateurs. *Elissa diu fratrem propter scelus aversata, ad postremum dissimulato odio, mitigatoque interim vultu, fugam tacite molitur : assumptisque quibusdam principibus in societatem, quibus par odium in regem esse, eandemque fugiendi cupiditatem arbitrabatur. . . . Junguntur et senatorum in eam noctem præparata agmina* (33).

Il se présente ici une petite difficulté. Pygmalion a régné quarante-sept ans, et en a vécu cinquante-six, et ce fut la septième année de son règne que Didon s'enfuit et fonda Carthage. Voilà ce que nous apprennent les historiens de Tyr cités par Josèphe. Ce qu'il fit pendant les quarante der-

(30) Préface des Aventures du Télémaque, pag. 221.

(31) Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 350.

(32) Conveniant, quibus aut odium crudeli tyranni

Aus metus acer erat.
Idem, *ibidem*, vs. 365.

(33) Justin., lib. XIII, cap. IV, p. m. 372.

(23) *Pygmalion oblitus juris humani avunculum suum eundemque generum sine respectu pietatis occidit.* Justinus, lib. XVIII, cap. IV, p. m. 372.

(24) Voyez la note de Berneggeras, sur ce passage de Justin.

(25) Pag. 128.

(26) Pag. 129.

(27) Pag. 130.

(28) Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 363.

(29) Celles que je viens d'articuler.

res années de son règne nous est inconnu ; les écrivains qui nous restent n'en disent ni bien ni mal ; ce que l'on en trouve dans Ovide n'est qu'une fiction (34). Tout ce que Virgile et Justin nous content de ses cruautés regarde le temps qui a précédé la fuite de Didon. Or il n'avait que seize ans lors de cette fuite. Est-il vraisemblable qu'il eût déjà exercé une si barbare tyrannie ? Ne faudrait-il pas attribuer à quelque ministre d'état plutôt qu'à ce jeune roi tant de désordres ? Le critique du Télémaque a touché une partie de cette objection : le meurtre de Sichée, dit-il (35), arriva lorsque Pygmalion n'avait que quinze ans, puisqu'il arriva un an avant la fuite de Didon, et par conséquent ce fut moins par ses ordres et par son propre mouvement que par celui de son conseil, qu'il arriva. J'ajoute que ce serait un prodige, si tout son règne avait ressemblé à l'idée que Virgile en donne, et qu'il eût néanmoins duré encore quarante ans depuis la fuite de Didon, sans que l'on nous marque qu'il ait fini autrement que par une mort naturelle. On sait la sentence de Juvenal (36).

Quant à la réplique de ce censeur, voici ce que j'y trouve à reprendre.

X. Pour peu que l'on examine ce qu'il avait dit (37), on connaîtra clairement qu'il n'avait parlé que du seul Pygmalion, frère de Didon, et qu'il ne s'était servi d'aucun terme qui puisse faire soupçonner qu'il ait en en vue le Pygmalion de Chypre. On ne saurait donc comprendre pourquoi il assure dans sa réplique, qu'il a dit avec tous les anciens, que, bien loin que le vice des PYGMALIONS fût d'être amoureux..., ils avaient au contraire tous deux une aversion effroyable pour toutes les femmes. On n'a besoin ici que de savoir lire, cela suffit pour connaître la fausseté de cette proposition.

XI. Il est si faux que tous les anciens nous apprennent que Pygma-

lion, frère de Didon, haïssait les femmes, et que tout son plaisir était à invectiver contre le sexe, qu'on défie le censeur du Télémaque de citer aucun ancien qui ait assuré cela, ou qui l'ait dit sans supposer que Pygmalion, roi de Tyr, et Pygmalion amoureux d'une statue, étaient la même personne.

XII. Il n'est pas vrai que l'un et l'autre des Pygmalions aient vécu dans le célibat : celui de l'île de Chypre fut marié avec la fille en quoi Vénus métamorphosa la statue dont il était amoureux, et il en laissa un fils (38). J'avoue que Josèphe ne marque point que Pygmalion, roi de Tyr, ait eu des enfans ; mais comme il n'avait besoin que de conduire jusqu'à ce prince la succession des rois de Tyr, on ne peut point conclure de ce qu'il s'arrête là, que Pygmalion ne fut jamais marié, et ne laissa point le royaume à l'un de ses fils. On ne peut donc point combattre (39) par le silence de Josèphe, la fiction de M. de Cambrai, que l'un des fils de Pygmalion fut malgré son père son successeur à la couronne. Il y a de l'illusion dans ces paroles du critique : après Pygmalion on ne voit plus de rois chez les Tyriens jusqu'à Ithobale, sous qui Tyr en terre ferme fut prise par Nabueodonosor. . . . Ainsi il y a apparence qu'après la mort de Pygmalion, Tyr cessa d'avoir des rois, et que les juges perpétuels furent mis en leur place comme les consuls à Rome ; et qu'il arriva à Tyr la vieille, après la mort de Pygmalion, ce qui arriva à Tyr la neuve et l'insulaire, après la destitution d'Ithobale. On mit des juges à sa place, qu'on changeait de temps en temps, pour gouverner le peuple avec une souveraine autorité. Après quoi les Tyriens furent demander un roi en Babylone, et on leur donna Merbale, qui régna quatre ans, et après sa mort les Babylooniens nommèrent Iromus, son frère, pour lui succéder, qui régna long-temps chez les Tyriens, dans le temps que Cyrus régnait en Perse (*). Tout ceci est tiré mot à

(34) Voyez la remarque (B).

(35) Pag. 130, 131.

(36) *Ad generum Cereris sine cede et vulnere pauci*

Descendunt reges et sicco morbo tyranni.

Juven., sat. X, vs. 112.

(37) Voyez, ci-dessus, remarque (C), citation (5).

(38) Voyez Ovide, au livre X des Métamorphoses.

(39) C'est ce que l'on fait dans la page 130 de la Télémaconie.

(*) Jos. cont. Appl., pag. 106b.

mot de Josèphe, ou plutôt de Ménander et de Dius, dont Josèphe rapporte les propres paroles (40). A la bonne heure; mais il fallait prendre garde que Josèphe ne rapporte de ces auteurs que les morceaux qui lui étaient nécessaires pour confirmer par le témoignage des étrangers ce que les Juifs assuraient de l'antiquité et de la ruine de leur temple, etc. : il prouve par les annales des Phéniciens le commerce de Salomon avec Hiram, roi de Tyr; et pour faire voir que le temple de Salomon était un ancien ouvrage, il compte de combien d'années la construction de Carthage fut postérieure au règne d'Hiram. Il donne donc la suite des rois de Tyr depuis Hiram jusques à Pygmalion au temps duquel on bâtit Carthage: la suite des rois de Tyr ne faisant rien à son sujet il n'en parle pas. Peut-on conclure de son silence qu'elle fut interrompue après la mort de Pygmalion; que Pygmalion vécut dans le célibat, etc.? Il a eu besoin de confirmer en un autre endroit par le témoignage des histoires phéniciennes ce qui concerne la ruine de Jérusalem, et la liberté accordée aux Juifs de retourner en leur pays: il lui eût été inutile de remonter jusques au temps qui suivit la mort de Pygmalion; c'est pourquoy il ne remonte que jusques au règne d'Ithobalus, sous lequel la ville de Tyr fut subjuguée par Nabuchodonosor; et il se contente de donner la suite du gouvernement de Tyr, depuis cet Ithobalus jusqu'à Irom, qui y régna au temps de Cyrus.

XIII. Notez que les juges ne succédèrent point à Ithobalus immédiatement, comme le veut notre critique: ils ne furent établis qu'après la mort de Baal, qui succéda à Ithobalus, et dont le règne dura dix ans (41).

Quoi qu'il en soit, Josèphe n'est nullement propre à nous empêcher de croire qu'un fils de Pygmalion succéda à la couronne de Tyr, et que cette ville fut gouvernée par des rois et non par des juges depuis le successeur de Pygmalion jusqu'à cet Ithobalus qui était contemporain de Nabuchodonosor.

XIV. Puisque le censeur renvoie à

(40) Télémaque, pag. 131.

(41) Josèphe, contre Apionem, lib. I, pag. 2063.

Ovide à l'égard de Pygmalion le sculpteur, il devait se rétracter d'avoir affirmé que Vénus le rendit amoureux d'une statue pour le punir de son mépris pour les femmes; car il est certain qu'Ovide n'a point parlé de cela, et qu'au contraire il a fait cette déesse si remplie de bonne volonté, qu'elle exauça promptement les vœux de Pygmalion en donnant la vie à la statue qui était l'objet de sa flamme (42).

XV. La meilleure réplique que le censeur eût pu faire est celle dont il ne s'est pas avisé: il devait se prévaloir du témoignage de quelques auteurs qui n'ont point mis de différence entre le Pygmalion de Tyr, et celui de l'île de Chypre. On l'a pu voir ci-dessus (43).

(42) Voyez le X^e. livre des Métamorphoses, vs. 277 et seq.

(43) Dans la remarque (D) de l'article précédent.

PYLADE, natif de Cilicie (A), a été un très-fameux pantomime à Rome sous l'empire d'Auguste. Il perfectionna par de nouvelles inventions l'art de danser une pièce de théâtre (B), comme je l'ai déjà dit dans l'article de BATHYLLUS. Il fit même un livre sur cette matière (a). On pourra juger de l'habileté avec laquelle il exécutait son art, si l'on considère qu'Auguste l'ayant appelé à Rome (b), d'où il avait été chassé par cabale, fit un si grand plaisir au peuple, que ce fut l'une des raisons pour lesquelles on cessa d'être fâché de quelques lois incommodes que cet empereur avait faites. D'autres n'attribuent point au crédit d'une faction contraire le bannissement de Pylade (c); ils disent que ce fut une peine qu'Auguste lui infligea, à cause qu'il avait mon-

(a) Athen., libr. I, cap. XVII, Suidas., in Πανάδος.

(b) Dio, libr. LII.

(c) Sueton., in Augusto, cap. XLV.

tré au doigt un des spectateurs (C). Mais il pourrait être que Mécénas, qui favorisait Bathylus le rival de Pylade, se servit de cette occasion pour éloigner celui-ci. Pylade eut un autre concurrent nommé Hylas (D), qui avait été son disciple. Macrobie nous apprend sur cela diverses particularités (d) : comme qu'il y eut un soulèvement populaire au sujet de cette concurrence (e); et qu'un jour Hylas, dansant un cantique dont la fin était *le grand Agamemnon*, exprima la chose par les gestes d'une personne qui mesurerait une haute taille. Pylade, pour le critiquer, s'étant écrié : *Vous le faites haut, mais non pas grand*, fut contraint par l'assemblée à danser le même cantique. Il le fit ; et lorsqu'il en fut au grand *Agamemnon*, il prit la posture d'un homme qui méditait (f). Un jour qu'il dansait la tragédie d'*Hercule furieux*, quelques personnes trouvèrent que ses pas n'allaient pas bien ; il ôta son masque, et dit aux rieurs : *Fous que vous êtes, ne voyez-vous pas que je représente un fou ?* Il jeta des flèches ce jour-là dans la mêlée des spectateurs ; il en jeta aussi lorsqu'il jeta ce personnage dans la chambre d'Auguste. Ce prince ne se fâcha point d'être traité de la même sorte que le peuple romain. Toutes ces choses ont incomparablement plus de grâce dans l'original (g) : les curieux

feront fort bien d'y avoir recours. On trouve des épigrammes, dans l'Anthologie, à l'honneur de notre Pylade (E). Il laissa des disciples qui se qualifièrent successivement de son nom. On voit sous Trajan un danseur nommé Pylade, particulièrement aimé de ce prince (h). On en voit un autre que Didius Julianus fit danser dans le palais où Pertinax venait d'être massacré (i). Galien parle d'un pantomime nommé Pylade, dont il découvrit qu'une femme était éperdument amoureuse (k), et qui sans doute est l'un de ceux-là. Les inscriptions de Grutérus parlent de quelques pantomimes qui avaient ce même nom (L).

(h) Xiphil., in Trajan.

(i) Xiphil., in Did. Julianus.

(k) Voyez Vossius, *Inst. poet., libr. II, pag. 184* : il réfute Brodæus, qui a dit sur l'Anthologie, qu'il n'y a eu que deux pantomimes nommés Pylade.

(L) Voyez Scaliger, in Euseb., pag. 169. Salmas., in Vopiscum, pag. 834. édition in-8°.

(A) *Natif de Cilicie.* C'est ce qu'on voit clairement dans Suidas : la suite où il avait marqué peut-être le nom de la patrie, est une obscurité que les critiques n'ont pas encore dissipée. Boulenger (1) s'est imaginé une opposition chimérique entre ceux qui font Pylade Cilicien, et l'Anthologie, qui le fait venir, dit-il, de la ville de Thèbes en Égypte ; sur quoi il allègue ces paroles

..... Βάκχος
Ἐκ Θεβῶν Ἰταλὸν ἦν ἀγὼ πρὸς θυμῶν
Ἀνθρώπων Πυλάδης.

Id est, quando Bacchas ex Thebis ad pulpitum Italicum hominibus Pylades adduxit. Cela ne veut dire sinon que Pylade fit voir aux Romains la représentation d'une chose qui s'était faite

(d) Macrobius, Saturn., lib. II, cap. VII.

(e) Voyez la remarque (F), de l'article BATHYLUS, tom. III, pag. 170.

(f) Nihil magis ratus magno duci conuenire quàm pro omnibus cogitare. Macrobius, Saturn. libr. II, cap. VII.

(g) Apud Macrobius, ibid.

(1) Julius Caesar Boulengerus, de Theatro, lib. I, cap. XII, fol. m. 218 et 217 verso. La remarque (E), citation (15), apprend d'un cri vers sont sûrs.

à Thèbes. On n'a jamais prétendu marquer par-là qu'il fût de Thèbes, ou qu'il y eût demeuré avant que de venir en Italie; et de plus il est évident qu'il ne s'agit ici que de Thèbes dans la Béotie, où Bacchus et ses fêtes avaient leurs principales stations. Au reste *Ἰταλὸν πρὸς θυμῶν* est fort bien traduit par *ad pulpitem Italianum*, sur la scène ou sur le théâtre d'Italie; mais ceux qui ont traduit *Italianum ad sacrificium* (2), ont bronché très lourdement.

(B) Il perfectionna par de nouvelles inventions l'art de danser une pièce de théâtre. J'ai marqué en gros dans l'article de Bathyllus, le changement qui arriva sous Auguste aux danses des pantomimes. Mais pour entrer ici un peu plus dans le détail, je dois dire que Pylade, si nous en croyons saint Jérôme, est le premier qui, à Rome, ait dansé au son des flageolets, et au chant du chœur; et qu'avant lui les pantomimes dansaient et chantaient eux-mêmes tout à la fois (3). M. de Saumaise ne consent point à tout cela (4); il montre que dès le temps de Livius, poète et comédien, on épargna au danseur la fatigue de chanter lui-même, et qu'on lui donna un garçon qui chantait, pendant qu'un autre jouait de la flûte (5); mais il demeure d'accord que Pylade est le premier qui ait fait servir à sa danse le chant du chœur et le son des flageolets, *fistulas et eorum sibi saltanti ut præcineret curavisse*. A quoi s'accorde ce qu'il répondit lorsqu'Auguste lui demanda ce qu'il avait joint à la danse, *Ἀλλὰν συγγῆν τ' ἑσπῶν, ἡμαδὶν τ' ἀδιδάτων*, le son des flageolets et des flûtes, et la symphonie des hommes (6); c'est qu'avant lui il n'y avait qu'une flûte destinée à l'usage des pantomimes, et pour lui on en fit servir plusieurs. On apprend de Lucien que la danse de ces gens-là se

faisait aussi au son de plusieurs autres instrumens, *citharæ, cimbalarum*, et de certains battemens de pied qui, au sentiment de Saumaise, servaient à la même chose que le mouvement des mains, qu'on nomme aujourd'hui battre la mesure. Le même auteur a observé que ce fut principalement sous Auguste que la danse parvint à sa perfection (7). C'est un éloge pour Pylade, qui *ferrebat mutasse rudis illius saltationis ritum quæ apud majores viguit, et venustam induxisse novitatem* (8).

(C) Il avait été chassé... à cause qu'il avait montré au doigt un des spectateurs. J'ai marqué que Auguste était donc bien indulgent pour les siffleurs, car ce spectateur sifflait Pylade. *Pyladem urbe atque Italid summoverit quod spectatorem à quo exhibebatur demonstrasset digito, conspicuumque fecisset* (9). Si aujourd'hui, à Paris, un comédien se vengeait de ces gens-là à la manière de Pylade, il n'en serait pas repris (10). Les nouvelles publiques nous apprennent qu'on a fait en France de terribles réglemens contre les siffleurs, dont l'audace était montée au plus haut point. Le placet qu'un poète présenta au roi, pour faire en sorte que l'on réprimât leur fureur, est une fort jolie pièce de poésie. Elle a paru dans le *Mercur Galant*, et puis dans le recueil que l'on publie tous les mois à la Haye. L'on a inséré dans le *Furetiariana* une épigramme sur l'origine des sifflets. On attribue cette pièce à un auteur fort illustre par ses tragédies, mais la réputation du bel esprit qu'on y maltraite est si bien établie, que cela ne lui saurait faire de tort (11). Dans l'édition de Hollande on a mis *Historien*, au lieu d'*Histrion* (12).

(D) Il eut un autre concurrent nommé *Hylas*. J'ai comme parle Macrobe : *Hylam discipulum usque ad*

(2) Cette faute est dans l'Anthologie, de l'édition de Labbe, in-4°, pag. 760.

(3) Pylades Ciliæ pantomimus, quibus veteres ipsi canerent et saltarent, primus Romanorum chorum sibi et fistula præcineret fecit. Hieronymus, in Chron. Euseb., ad ann. 1995.

(4) Salmas., in Vopiscum, pag. 836, edit. Lugd., Batav., in-8°.

(5) Valer. Maxim., lib. II, cap. IV, pag. m. 161. Voyez aussi Lucien, de Saltatione, pag. m. 925, tom. I.

(6) C'est le 13^e. vers du X^e. livre de l'Illade,

(7) Οὐ πάλα ἀεζαμίνε ὅς τοιούτων κάλλος ἐπιβιβῆναι ἀλλὰ κατὰ τὴν Σεβαστὴν μέλισσα... Lucianus, de Saltatione, pag. 925, tom. I, apud Salmasium in Vopiscum, pag. 836.

(8) Macrob., Saturn., lib. II, cap. VII.

(9) Sueton., in Augusto, cap. XLV.

(10) On écrit ceci l'an 1666.

(11) Voyez les Lettres historiques, du mois de mars 1666, pag. 288, 289.

(12) Furetiariana, pag. 72.

aequalitatis contentione eruditione precepsit; populus dainde inter utriusque suffragia divisus est (13). Quelques savans prennent cet Ilyas et Bathyllus pour une même personne (14); ils disent que le premier nom lui fut imposé parce qu'il tenait dans le cœur de Pylade son maître, le même rang qu'Ilyas avait eu dans celui d'Hercule. En un mot, ils se figurent ici un commerce de pédérastie. Tout cela me paraît amené de loin, froid et forcé. Personne n'a dit que Bathyllus ait été l'écuyer de Pylade, comme Macrobe dit qu'Ilyas le fut. Contentons-nous donc de dire qu'apparemment l'un a été confondu avec l'autre, quant à l'affaire qui porta Auguste à gronder Pylade, et croyons d'ailleurs qu'Ilyas et Bathyllus ont été deux pantomimes différents. Voyez la remarque (F) de l'article BATHYLLUS.

(F) On trouve des épigrammes, dans l'*Anthologie*, à l'honneur de notre Pylade. Celle que Boulenger et Lubin ont mal expliquée attribuée à Pylade des mains qui disent tout, *παμφώνος* (15). On ferait un gros recueil, si l'on entreprenait de rassembler tous les passages où les anciens ont heureusement représenté le langage manuel des pantomimes; contentons-nous de mettre ici ce latin de Cassiodore (16) : *his sunt addita orchestrae loquacissimae manus, linguosus digitus, silentium clamor, expositio tacita*, et ce grec de Nonnus (17). *Νιόματα μῦθον ἔχον, παλαμνὴ εἶμα, δάκτυλα φωνή. Nutus sermonem habens, manum os, digitos vocem*. N'en disons pas davantage : laissons-là saint Cyprien avec son cui ars sit verba manibus expedire (18).

(13) Macrobi., *Saturn.*, lib. II, cap. VII.

(14) Isaacus Pontan., *in illum locum Macrobi.*

(15) Anthol., lib. I^{re}, cap. XXV, num. 8, pag. m. 60.

(16) Lib. IV Variorum.

(17) Dionys., lib. VII, vs. 18.

(18) Lib. de Spectac.

PIN (JEAN DU), en latin *Pinnus* *, évêque de Rieux au XVI^e siècle, était de Toulouse. Il alla chercher en Italie la culture de

l'esprit, il étudia l'éloquence et la jurisprudence dans Boulogne, et il y publia des livres qui le firent estimer. Ceux qu'il publia depuis confirmèrent et augmentèrent sa réputation (A). Il s'attachait à la politesse du style latin (B). Il fut conseiller au parlement de Toulouse et ambassadeur de France je ne sais où; mais je crois que ce fut en Italie. Je ne m'exprimerais pas de cette manière vague, et je circonscancieraix mieux les choses si j'avais ses livres, ou si les auteurs qui parlent de lui, et que j'ai pu consulter, avaient marqué quelques faits touchant son histoire; mais ils en sont les plus ignorans du monde. Catel, son compatriote, le connaissait si peu, qu'il a fait un anachronisme pitoyable en parlant de lui (C). Je ne saurais dire en quel temps du Pin fut fait évêque de Rieux, ni quand il mourut *: je sais seulement qu'il jouissait de cet évêché en 1530, et qu'il n'a point passé l'année 1538 (D).

* Leclerc dit qu'il fut fait évêque en 1523, et qu'il mourut en 1537.

(A) Il... publia des livres qui le firent estimer. Ceux qu'il publia depuis confirmèrent et augmentèrent sa réputation. } Il fit la Vie de Philippe (1) Béroalde le père *, et celle de Catherine de Sienne: ces deux ouvrages furent imprimés à Bologne, l'an 1505. Une lettre et des épigrammes qu'il composa à la louange de Codrus Urcéus, furent imprimées avec les œuvres de ce Codrus Urcéus. Il fit aussi un traité de *Vita Aulica*. Son livre de *Claris Feminis*, des Femmes illustres, fut imprimé à Paris

(1) Et non pas Pierre, comme dans Moréri.

* Les deux Béroalde n'étant que parents, Leclerc remarque qu'il fallait dire ici : Béroalde l'aîné.

* Son véritable nom, dit Leclerc, était de Pius.

l'an 1521, in-folio (2). Celui de la Vie de saint Roch fut imprimé à Paris, in-4°, apud Johannem Parvum. Il était alors *senator tolosanus et orator regius* (3). L'*Allobrogica Narrationis Liber* fut imprimé à Venise, in-4°, l'an 1516, et puis à Paris par Badius, en la même année (4).

(B) Il s'attachait à la politesse du style latin.] Prouvons cela par un passage d'Érasme. *Posset inter hujus laudis (Tullianæ dictionis) competitor numerari (Johannes Pinus), nisi et hunc negotiorum tumultus et ecclesiastica dignitas à studiis avulsissent. Olim eertè præclarum sui specimen dedit, quum Bononia musarum sacra coleret. Nunc episcopum audio factum, quid accesserit eloquentiæ nescio. Fieri potest ut plus accesserit eruditionis quàm dignitatis* (5).

(C) Catel . . . a fait un anachronisme pitoyable en parlant de lui.] Consultez, dans les Mémoires de l'Histoire du Languedoc (6), le catalogue des évêques de Rieux; vous y trouverez Jean du Pin deux degrés plus haut que Pierre Louis de Voltan, évêque de Rieux en l'an 1515.

(D) Il jouissait de cet évêché en 1530 . . . il n'a point passé l'année 1538.] Le premier de ces deux faits se peut prouver par une lettre que Sadolet écrivit *Pino Riveniensi episcopo*, le 1^{er} de mars 1530 (7) : elle contient des louanges exquises de notre du Pin, auquel l'auteur envoyait un exemplaire de sa première production qui était un commentaire sur le psalme XC. Le second fait se prouve par les vers d'Hubert Sussanneau, in *obitum Pini Rivorun episc. cum interfuisset ejus funeri*. Ils sont au feuillet 41 verso des quatre livres *Ludorum* de cet auteur, à l'édition de Paris, apud Simonem Colinaum, 1538, in-8°. On apprend là que les funérailles de ce prelat furent faites à Toulouse avec une grande pompe.

(2) Ex Epitome Biblioth. Gesneri, pag 485, vel ex Vossio, de Hist. latin., pag. 603.

(3) Du Verdier Van-Privat, in Supplemento Epitome Bibl. Gesneri, pag. 53.

(4) Idem, ibidem.

(5) Erasmus, in Ciceroniano, pag. m. 74.

(6) A la page 1035.

(7) Elle est au 1^{er} livre des Lettres de Sadolet, pag. 150, edit. Lugd., 1554, in-8°.

PINCIER (JEAN), naquit à Wettéra au pays de Hesse, l'an 1521. Il étudia à Marbourg, et puis à Louvain, ensuite à Paris, à Zurich et à Strasbourg, et fut ministre de l'église protestante de sa patrie, pendant plus de trente années. Après quoi il exerça la même charge dans un autre lieu (a), jusques à ce que les infirmités de la vieillesse lui fissent demander d'être déclaré *emeritus*. Ayant obtenu cette faveur, il se retira à Franchberg où sa femme avait une maison. Il y mourut le 26 de janvier 1591 (b). Il publia quelques écrits, et il mérite une place parmi les auteurs pseudonymes (A). Il fut contraire aux luthériens quant à la doctrine de l'ubiquité et de la réalité. J'ai dit ailleurs (c) qu'il était beau frère d'Hypérierus.

(a) In Canobio Hencensi.

(b) Tiré de l'épithaphe que sa fille et Jacques Altsteden son gendre, ministre de l'évangile, lui dressèrent. On la trouve dans le *Delicite itinerum*, de Nathas. Chytraeus, pag. m. 631.

(c) Dans l'article KECULIN, en note, citation. (a). Tom. VIII, pag. 612.

(A) Il publia quelques écrits, et il mérite une place parmi les auteurs pseudonymes.] Il publia deux livres sous le nom d'Élias Palingénios; l'un a pour titre : *Dipnosophistica Tragedia procatastrophæ tractans et explicans controversiam de Corné Domini*, à Genève 1569, in-8°; l'autre s'intitule : *Elenchus sanæ Eucharistidæ doctrinæ atque fidei ab incommutabili tñm sententiarum quàm connexionum veritate instructus ad Augustini præscriptum*, à Heidelberg 1575, in-8°. (1). Voilà ce que je trouve dans l'Épitome de la Bibliothèque de Gesner, où l'on conjecture qu'Élias Palingénios est un faux nom; mais on n'y dit pas quel était le véritable. On y marque dans un autre

(1) Ex Epitome Biblioth. Gesneri, pag. 312.

lieu (2), que Jean Pincier écrivit un livre docte et pieux de *Candâ Domini*, qui fut imprimé à Bale, in-8° : ce fut l'an 1561, à ce que dit Hospinien (3). L'épître de l'auteur nous apprend que les deux livres qu'il publia sous le masque d'Hélias Palingénus furent imprimés à Heidelberg, et que son *Antidotus* fut imprimé à Genève, premièrement avec le nom de *Johannes Pincierus*, et puis sans aucun nom (4). M. Placcius n'a point parlé de ce pseudonyme, et M. Baillet ne l'a point mis dans son catalogue. Je pense que cet *Antidotus* est le même livre dont nous trouvons le sommaire dans Hospinien (5), qui dit qu'on le réimprima à Heidelberg l'an 1575. Il observe (6) que l'*Elenchus*, fut imprimé la première fois à Neustad, l'an 1575, et puis à Heidelberg, l'an 1583.

(2) *Là même*, pag. 485.

(3) Hospin., *Historia sacrament.*, tom. II, pag. 480.

(4) Voyez l'épître de Pincier, dans Nathan. Chytræus, *De lib. luterum*, pag. 651, 652.

(5) Hospin., *Historia sacramentaria*, tom. II, pag. 602.

(6) *Idem*, *ibidem*, pag. 604.

PINEAU (SÉVEREN), en latin *Pinaeus* *, natif de Chartres (a), publia à Paris, où il exerçait la chirurgie, un livre latin, en 1598, qui a été réimprimé plusieurs fois (b). Il y traite des marques du pucelage des filles, et c'est apparemment ce qui a donné le plus de cours à cet écrit. On assure que la traduction qui en fut faite en allemand, et publiée à Francfort vers le commencement du XVII^e siècle, fut proscrite par les magistrats (A) : ils ne trouvèrent pas bon que ces matières fussent traitées en

* S. Pineau mourut à Paris, doyen des chirurgiens de cette ville, le 29 novembre 1619, dit Nicéron, qui lui a consacré un article dans le tome XVIII de ses Mémoires.

(a) *Carutensis*, et non pas *Cornulensis*, comme dans *Druidias* ; ou *Camutensis*, comme dans *Lindénus renovatus*.

(b) *Lindénus renovatus*, marque jusqu'à huit éditions.

langue vulgaire. L'auteur composa d'abord son livre en français, et le voulut publier en cette langue ; mais quand il eut vu que les essais qu'il en montra à quelques personnes ne servirent qu'à les exciter, ou à des discours lascifs, ou à de mauvaises plaisanteries, il résolut de ne s'adresser qu'aux gens doctes (B) ; et il mit à la fin de sa préface ces vers d'un ancien (c) :

*Odi profanum vulgus, et arceo:
Favete linguis : carmina non prius
Audita, Musarum sacerdos
Virginibus puerisque canto.*

(c) Horace, *Od. I, lib. III.*

(A) On assure que la traduction allemande de son livre fut proscrite par les magistrats. J'apprends cette particularité dans une lettre qui fut écrite à Goldast, et qui est la CLXXII^e du recueil imprimé à Francfort en 1688. Un de ses amis, nommé Ségeth, lui écrivant de Hannan, le 5 d'août 1607, le prie de lui acheter cette version quoi qu'elle coûte, et il marque qu'il souhaite d'autant plus de l'avoir, qu'il a ôui dire que le débit en avait été défendu. *Si in libellum quendam Severini Pevini (1) de Dignoscendis Virginibus è gallicè in germanicam linguam versum incidat, eum mihi quoeunque pretio compares, quod cum gratiarum actione reddetur. Audio isthic apud spicissum excusum, et interdictum ejus venditione, quod fateor mihi calcar addidit ad poscendum.*

(B) Il composa son livre en français, ... et le voulut publier en cette langue ; mais quand il eut vu il résolut de ne s'adresser qu'aux gens doctes. Son intention était bonne : il avait dessein de rendre service aux juges, qui se trouvaient fort souvent embarrassés dans certaines causes où le sexe était complainant, tantôt d'avoir encore sa virginité, tantôt de ne l'avoir plus. Au premier cas on se plaignait d'être mariée à un impuissant, et au second d'avoir été violée. Il pouvaît y avoir

(1) *Lires Pini.*

de l'abus dans ces deux espèces de plainte : il pouvait y en avoir aussi dans l'information du fait ; car on bien les matrones, et autres experts nommés d'office pour visiter les parties, ne connaissaient pas assez la nature, ou bien ils usaient de tricherie. Voilà pourquoi le sieur Pineau se crut obligé de faire part au public de ses découvertes, et de les rendre intelligibles à ceux qui n'entendaient pas le latin. Mais d'autres raisons le firent changer de dessein. Voici ce qu'il nous apprend (2). *Te autem monitum volumus (amice lector) hoc opusculum primum nos gallicum fecisse, sicut in publicum proditum decrevisse ad eorum sublevationem, qui iudiciis et parentibus referre debent de conformatione naturali, aut vitiatâ pudendorum virginum nuptiarum aut innuptiarum, quarum hæc maximam vim à prociis integritati suæ : illæ verò nullam à maritis aut saltem sponis imbecillioribus et fatuis illatam fuisse conqueruntur. Sed cum primas delineationes quibusdam exposuissimus, cognovissimusque horum alios ad lasciviam, alios ad vaniloquium et procacitatem potius quam ad fructum aliquem ex eo sibi et reipublica utilem colligendum expectare, instituti nostri rationem mutavimus, atque in sermonem latinum convertimus, philiatrisque solis et litteratis hominibus devovimus Horatii exemplo impulsu (3). Notez que son livre comprend deux parties. Dans la 1^{re}, il examine les marques de la virginité ; et il soutient dans la 2^e, qu'il y a deux os (4) qui se séparent lorsque les femmes accouchent. Il exhorte les médecins et les chirurgiens à se souvenir de son hypothèse ; soit afin de faciliter la disjonction de ces deux os ; soit afin de les réjoindre après que l'enfant est né. *Propter**

mulieres in utero habentes, et pueros adhuc in eo degentes ac stabulantes non sic negligendos esse hortamur, sed omni auxilio et arte juvandos, ut non minus saltem diligentes se præbuisse videantur medici et chirurgi in partibus dilatandis, per quas exit fœtus de utero matris, quam quum editus est, in iisdem constringendis solliciti sunt. Quod fit apte et convenienter, si medicamenta emollientia quæ voles formâ parata symphyisibus predictorum ossium pubis et ilium adhibita fuerint, ut natura docet, atque ipsamet quantum potest, præstat. Quæ ossa his in symphyisibus adeo vehementer constricta sunt reliquo vitæ tempore, ut citius alibi, putâ, in medio sul frangerentur, quam à causâ quiddam procatartica ab invicem diducerentur, quæ tamen tempore partûs distrahantur (5).

(5) S. Pineau, in *pref.*, pag. 21, 22.

PINEAU (GABRIEL DU), en latin *Pinellus* *, conseiller au présidial d'Angers, a été un homme célèbre. Il mourut à Angers, l'an 1644, dans sa soixante et treizième année (a).

* Ce personnage a, dit Leclerc, un bon article dans le tome XIV des *Mémoires de Nicéron*.

(a) Voyez M. Ménage, remarque sur la Vie de Guillaume Ménage, pag. 333, où il donne la catalogue des livres publiés et non publiés de ce Pineau.

PINET (ANTOINE DU), seigneur de Noroy, naquit au XVI^e. siècle dans la Franche-Comté, à Besançon, si l'on s'en rapporte à la Croix du Maine (a), ou à Baume-les-Nonnes, si l'on en croit Louis Gollut (b). Il publia plusieurs livres (A), dont quelques-uns font connaître qu'il était zélé pour la religion protestante. Cela paraît principalement dans les notes qu'il ajouta à la traduc-

(a) La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*, pag. 49.

(b) Gollut, *Mémoires de la Franche-Comté*, pag. 6.

(2) Severianus Pinæus, in *prefat. ad lectorem*, pag. 22.

(3) Il met ici les vers d'Horace, rapportés à la fin du corps de cet article. L'application de ces vers est conforme au titre qu'en a donné à un livre de Organi Generationis. On l'a intitulé : *Sacra Eleusinia patefacta*. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1684, pag. 535 ; mais prours garde que Reuneros Rolencius, qui est l'auteur de ce livre, ne l'intitula pas de la sorte. Ce fut par un tour de libraire que son ouvrage fut produit comme nouveau sous ce titre-là, l'an 1684, et sans nom d'auteur.

(4) L'os pubis et l'os ilium.

tion française de la Taxe de la Chancellerie de Rome (B). Il débita des chimères bien extravagantes sur la généalogie de quelques maisons (C). Ce que l'on a le plus estimé entre ses écrits est la traduction de Pline (D).

(A) *Il publia plusieurs livres.* Les plus considérables ne sont que des traductions françaises. Je parlerai de la meilleure dans la dernière remarque de cet article. Les autres sont celle de la troisième partie des lettres de Don Antonio de Guévara, et celle du *Traité du même Guévara, des Travaux et Privilèges des Galères* (1). Celle des commentaires de P. André Mathiot Stennois, sur l'Histoire des Plantes, de Pédacion Dioscoride d'Anazarbe, à Lyon, in-folio (2), l'an 1566 (3). Celle des secrets Miracles de Nature, de Levin Lemne, médecin de Zirée, à Lyon 1567 (4). Celle des Lieux Communs de la Sainte Ecriture, recueillis par Wolfgang Musculus en LXXVI titres, à Genève, par Eustache Vignon, in-folio, 1577 (5). Celle de la Taxe des Parties casuelles, etc. : j'en parlerai dans la remarque suivante. Quant aux livres qu'il a composés, en voici de controverse : la *Conformité des Eglises réformées de France, et de l'Eglise primitive en Police et Cérémonies*, à Lyon, 1564, in-8°. (6); *Sermons sur l'Apocalypse* (7). Voici un ouvrage d'une autre espèce. *Plans, portraits et descriptions de plusieurs villes et forteresses tant de l'Europe, Asie, Afrique, que des Indes et terres neuves, leurs fondations, antiquités et manière de vivre : avec plusieurs cartes générales et particulières servant à la cosmographie, jointes à leurs déclarations. Le tout mis par ordre, région par région*, à Lyon, par Jean d'Orgolles, l'an 1564, in-folio (8). On verra dans la remarque (C), une ob-

servation critique contre cette compilation.

(B) *Les notes qu'il ajouta à la traduction française de la Taxe de la Chancellerie de Rome.* Voici le titre de l'ouvrage : *Taxe des Parties casuelles de la boutique du pape, en latin et en français, avec Annotations prises des Décrets, Conciles et Canons tant vieux que modernes, pour la vérification de la Discipline anciennement observée en l'Eglise, le tout accru et revu, par A. D. P. L'épître dédicatoire à tous les fidèles chrétiens est datée de Lyon, le 26 de mars 1564*. J'en vais copier un endroit, afin qu'on juge de la liberté de paroles que l'auteur a prise. C'était la coutume de ce temps-là. Qui est la cause pourquoi leur ai seulement mis au-devant le taux de leurs âmes, selon que leur Dieu terrestre les a mis à prix : à ce que voyant et le train qu'on fait d'eux et de leurs consciences, et la tyrannie où ils sont réduits, et le danger qui y est, ils lèvent les yeux en haut, et connaissent enfin la grâce que Dieu fait à ceux qu'il délivre de telle servitude. Et afin que dataires, auditeurs, bullistes, romanesques, copistes, banquiers expéditionnaires, et toute telle drangée de gens ne pensât qu'on ait ici pris qui pro quo, j'ai mis au vrai le texte latin de la taxe de la chancellerie papale, avec la traduction française, y ajoutant quelques annotations pour servir à l'Eglise. Car le contenu du texte est si vilain, et si détestable, que je vous supplierai, mes frères, me pardonner de l'avoir présenté à une compagnie si sainte que la vôtre,*

* Une nouvelle édition française a paru sous ce titre : *Taxes des Parties casuelles de la boutique du pape, rédigées par Jean XXII et publiées par Léon X, selon lesquelles on about, argent comptant, les assassins, les parricides, les empoisonneurs, les hérétiques, les adultères, les incestueux, etc.*, avec la fleur des cas de conscience décidés par les jésuites, an faisecent d'anecdotes y relatives, des commentaires aux Taxes, des pièces antédictionnaires composées par les jésuites de Picardie, et le texte latin du tarif, publié par M. Julien de Saint-Acheul, Paris, chez les libraires de théologie, 1820, in-8°. Une prétendue seconde édition porte la même date ; et on en a changé l'avertissement. Saint-Acheul est le nom d'un collègue tenu près d'Amiens par les pères de la foi (qu'on dit être les jésuites sous un autre nom). L'auteur qui a pris le nom de Julien de Saint-Acheul est M. Callin de Plancy. Une traduction espagnole a paru sous le titre de *Turfa*, etc. Bondeaux, Puard, 1822 in-12.

(1) Du Verdier Vau-Privas, Biblioth. franç., pag. 76, qui dit que ces deux versions furent imprimées ensemble à Lyon, in-4°, l'an 1560.

(2) *Là même*, pag. 78.

(3) *La Croix du Maine*, pag. 19.

(4) *Là même*, pag. 20.

(5) Du Verdier Vau-Privas, Biblioth. franç., pag. 78.

(6) *Là même*, pag. 75.

(7) *Là même*, pag. 76.

(8) *Là même*, pag. 75.

ou on n'ouït résonner que cantiques, psaumes et louanges au seigneur notre Dieu. Mais il convient montrer au vilain sa vilénie, et au fol sa folie, de peur qu'on ne soit estimé semblable à lui (9). On peut aisément conjecturer qu'un homme qui parle ainsi dans son épître liminaire, s'est exprimé fort crûment lorsqu'il a glosé un texte aussi favorable à l'invective que l'est celui de la taxe de la chancellerie romaine. Je voudrais que toutes les notes de du Pinet ne sentissent pas le controversiste, et qu'il y en eût quelques-unes qui expliquassent certaines façons de parler qui reviennent très-souvent. Mais je m'imagine qu'il n'était pas assez versé dans le droit canon, ni dans le style de la cour de Rome, pour savoir bien démêler ces obscurités. Il voulut dès l'entrée de son commentaire indiquer le prix des taxes, et fut obligé d'avouer que cela passait ses forces. Il n'y a point de lecteurs qui puissent se contenter de ce qu'il a dit. Je m'en vais vous en convaincre. Les trois monnaies, dont on fait mention dans ce tarif apostolique de Rome, sont *turonenses*, *ducatus* et *carlinus*. Du Pinet a traduit ces mots par *tournois d'or*, *ducat de chambre*, et *carlin*; sur quoi il donne cette note: « Quant au tournois d'or, les uns le » prennent pour une livre paris: » les autres tiennent que c'est un écu » vieux: d'autres ont opinion qu'il » vaut un philippus. En somme, je » n'ai encore eu aucune certitude » de cette monnaie, encore que le » tournois de chambre vaille ordi- » nairement une réelle: le ducat » vaut un pistolet, et quatre sols » tournois: le carlin vaut quatre sols » (10). » Ceux qui se plaisent à bien entendre tout ce qu'ils lisent ont besoin d'une explication beaucoup meilleure que celle-là; et il est certain que c'était l'un des endroits que l'auteur des notes devait le mieux éclaircir, si cela lui avait été possible. On réimprima son travail à Leyde, l'an 1607 (11). On l'a réimprimé

à Amsterdam avec une nouvelle préface l'an 1700. L'auteur de cette préface, nous avertit qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour évaluer à nos monnaies les tournois, les ducats et les carlins, qui sont employés dans la taxe de la chancellerie du pape; mais qu'on n'a pu recevoir aucun éclaircissement, et que si l'on en reçoit on le mettra dans une nouvelle édition. On allègue ce que du Pinet a observé sur la valeur des trois monnaies, et l'on ajoute que l'auteur des notes sur la Confession de Sanci assure qu'à la fin du livre des Taxes de la Chancellerie romaine, il y a un tarif qui évalue le gros à quatre sols tournois, le ducat à quarante sols, et le carolin à huit blancs (12). L'auteur de ces notes observe cela en commentant une partie de ce passage de d'Aubigné: « Il y a un autre livre, lequel » ceux dont j'ai tantôt parlé ont fort » voulu extirper; mais le saint-siège » ne le permettrait jamais... C'est » le livre des Taxes, où un bon ca- » tholique voit les péchés à bon mar- » ché, et sait en un coup pour com- » bien il en doit être quitte. Celui » qui aura défloré une vierge doit » six gros. Quiconque aura connu » charnellement, et toutefois de gré » à gré, sa propre mère, sa sœur, » sa cousine germaine ou sa com- » mère de baptême, il en est quitte » pour cinq gros. Toutefois si cela » est connu en église, il en faut six. » Pour avoir tué son père ou sa mè- » re, il faut un ducat et cinq carlins » (13). » Sur ces paroles, cinq gros; le commentateur débite que cela se trouve au feuillet 36 verso. Il entend sans doute l'édition que d'Aubigné avait marquée, qui est celle de Paris 1570 (14), par Toussaint Denis, *ruesaint Jacques*, à la Croix de bois, et qui a pour titre: *Cancellaria Apostolica*; car voici sa note sur les paroles c'est le livre des Taxes. « Taxæ » *Cancellariæ apostolicæ*, et *Taxæ » penitentiariæ titide apostolicæ*. Im- » primé à Paris, avec privilège du » roi pour trois ans, en 1520, chez

(9) Pinet, *épître d'édit*, de la Taxe des Parties casselles, etc.

(10) Du Pinet, Taxe des Parties casselles, pag. 7.

(11) Notes que cette édition de Leyde n'est point conforme partout à l'édit. de Lyon, 1564.

(12) Notes sur la Confession de Sanci, p. 103, édition de 1699.

(13) Confession de Sanci, liv. I, chap. II, pag. 66.

(14) Faute d'impression, apparemment pour 1520.

» Toussaint Denis, rue saint Jacques, » à la Croix de bois, ayant au fron- » tispice les armes ou l'écu de Fran- » ce, et celles de la maison de Médi- » cis, dont était Léon X (15). » Il prétend que ce même livre, traduit en français l'an 1564, par Antoine du Pinet, imprimé la même année, in-8°, à Lyon chez Jean Saugrain, et réimprimé avec le latin (16) à Leyde, en 1607, sous le titre de *Taxe des Parties casuelles de la boutique du pape, se trouve condamné parmi les anonymes de la lettre A, dans le catalogue des livres défendus en 1685, par mandement de M. l'archevêque de Paris, sans que les auteurs de ce catalogue aient cru devoir faire mention de l'original latin, gothique : à cet égard, c'est que le livre de du Pinet est français et chargé d'annotations, où il ne tient pas à l'auteur de faire voir beaucoup de turpitude dans l'ancien livre des Taxes, au lieu qu'outre que ces messieurs ont peut-être cru que cet original ne se trouvait plus, ils n'ont sans doute osé en ordonner la suppression eu égard aux deux grandes autorités dont il est muni. Du reste, la Taxe de la Chancellerie, etc., a été réimprimée en 1613, avec la Pragmatique Sanction. Il me permettra, je m'assure, de l'avertir que le livre que du Pinet a traduit n'est point le même que celui que d'Aubigné cite. Il n'y a point de monnaie nommée gros dans la Taxe que du Pinet a traduite et commentée. L'on n'y trouve point le chapitre des dispenses perpétuelles, que d'Aubigné marque, ni quoi que ce soit touchant la taxe de ceux qui auront commis inceste avec leur mère, leur sœur, etc. Or, puisque l'auteur des notes affirme que ces gens-là ne sont taxés qu'à cinq gros, au feuillet 36 verso, il faut croire que d'Aubigné ne ment point. D'où peut donc venir que du Pinet, ni ceux qui ont réimprimé sa traduction et son commentaire, n'ont point connu cette autre Taxe beaucoup plus infâme que celle qu'ils ont en soin de faire imprimer ? Je m'étonne bien de cela, et*

je le trouve blâmable de n'avoir pas averti de quelle édition il se servait. Le commentateur de d'Aubigné nous donne pour la première édition celle de Paris 1520. Mais je sais qu'en 1664, Étienne du Mont, libraire de Bois-le-Duc, y publia en latin et en flamand, sur une édition de Rome 1514, un livre intitulé : *Taxe Cancellariæ apostolicæ, et Taxæ sacræ Penitentiariæ apostolicæ*, et qu'il fit collationner mot à mot son édition à celle de Rome, de quoi un secrétaire de la ville de Bois-le-Duc donna un certificat, qui est imprimé à la page 131. On débite dans la préface que ce même ouvrage fut imprimé à Cologne, apud Gossuinum Colinum, l'an 1515 (17). Je sais aussi qu'un (18) professeur en jurisprudence dans l'académie de Franeker publia, en 1551, avec des notes une *Taxa Camera apostolicæ*, qui diffère de l'ouvrage imprimé à Bois-le-Duc.

Comme ce que d'Aubigné allègue se trouve effectivement dans cet ouvrage des Taxes qu'il a cité, il y a lieu d'être surpris qu'un pareil livre ait vu le jour, et que depuis même que les protestans en ont tiré la matière de tant de triomphes, il ait été réimprimé authentiquement. Rapportons le reproche que fait là-dessus un ministre de Paris à l'évêque de Belley. « Je n'oserais dire de ce livre tout » ce qu'en a écrit le docteur Despen- » se (*), jusques à lui appliquer ces » paroles,

• *Prostat et in quæstis pro meretrice sedet.*

» Tant s'en faut que l'on ait honte » parmi vous de ce livre qui convie » les marchands au son de la trom- » pette, que l'on ne cesse de le pu- » blier et de l'exposer en vente. J'en » ai vu jusques à trois éditions de » Paris. La première est de l'an 1520, » qui a été souvent citée par les no- » tres. La seconde est de l'an 1545 » (*). Et la troisième est de l'an » 1625, par lequel-là même qui imprime vos livres (*). J'ai parmi mes » livres l'édition de 1520, et celle

(17) Voyez l'article *Bancæ*, tom. III, p. 76.

(18) Nommé Laurent Bankius.

(*) In epist. ad Titum, cap. I, digress. H. Vous trouverez cela en la page 479 de l'impression de Paris, 1619, chez Claude Morel.

(**) Apud Gulietum à Prato.

(*) Apud Gervasium Alliot.

(15) Notes sur la Confession de Sanci, pag. 100, 101.

(16) Cela signifie que l'édition de 1564 ne contient pas le latin ; mais il est sûr qu'elle le contient.

» que nous avons oûi publier l'an
 » 1625. Je les ai confrontées et les
 » ai trouvées conformes. Et partieu-
 » lièrement ces paroles qui crient
 » vengeance devant Dieu. *Et nota*
 » *diligenter quod hujusmodi gratia*
 » *et dispensationes non conceduntur*
 » *pauperibus, quia non sunt, ideo*
 » *non possunt consolari.* C'est-à-dire,
 » *Et notez diligemment* (et de fait la
 » chose le mérite) *que de telles grâ-*
 » *ces et dispenses ne se concèdent*
 » *point aux pauvres : car, parce*
 » *qu'ils n'ont pas de quoi, ils ne*
 » *peuvent être consolés.* Ces paroles-
 » là, dis-je, qui se trouvent au feuil-
 » let 23 de l'ancienne édition de 1520,
 » se trouvent aussi en la page 208 de
 » la nouvelle impression de 1625. Et
 » ceux qui ont l'édition de l'an 1545
 » les rencontreront au feuillet 130
 » (19).»

Si l'on eût demandé à d'Aubigné
 d'où pouvait venir que la cour de
 Rome, si décriée pour son avarice,
 n'avait taxé qu'à 20 sols tournois l'in-
 ceste du premier rang, il eût répon-
 du sans doute que des vendeurs à qui
 une marchandise ne coûte rien trou-
 vent mieux leur compte à la laisser à
 vil prix, qu'à la tenir chère ; car le
 bon marché en fait débiter une quan-
 tité beaucoup plus grande, et ainsi
 ils se dédommagent amplement et
 avec usure par le grand nombre d'a-
 cheteurs qu'ils font venir, et dont la
 plupart se passeraient de l'emplète si
 elle coûtait excessivement. Mais qu'on
 ne s'y trompe pas : la taxe marquée
 dans cet ouvrage-là n'est pas tout ce
 qu'il faut déboursier. Il faut traiter
 outre cela avec le dataire, et l'accord
 se règle selon que l'on a du bien (20)*.

(C) *Il débita des chimères bien ex-*
travagantes sur la généalogie de quel-
ques maisons.] Un de nos meilleurs
 historiographes parlant de François
 d'Agoult comte de Sault (21), le plus
 grand seigneur de Provence, et l'un
 des plus grands capitaines de son
 temps, et fort attaché au parti des

huguenots, pour lequel il fut tué avec
 Jean d'Agoult son frère, à la bataille
 de Saint-Denis, l'an 1567, cet histo-
 riographe, dis-je, donnant l'éloge de
 ce seigneur s'exprime ainsi (22) : « Il
 » était vaillant, généreux, magnifi-
 » que et de grand esprit ; il aimait
 » les lettres, et ce fut en sa considé-
 » ration (23), qu'Autoine du Pinet,
 » S. de Noroy, ramassa, dans son
 » traité des Villes et Forteresses du
 » Monde, des traditions hadines tou-
 » chant l'origine de la maison de
 » Sault, pour en faire un roman plus
 » incroyable que les apologues et les
 » entretiens des hommes avec les bête-
 » s, et par lequel la réputation de
 » cet auteur aurait été ruinée s'il ne
 » l'avait défendue par la traduction
 » des OEuvres de Pline. Je ne crois pas
 » que la poésie permit de pareilles
 » fictions, tant celle-là tient du mer-
 » veilleux et de l'incroyable, aussi
 » bien que la fable du Bérôld de Saxe,
 » prétendu ancêtre des ducs de Sa-
 » voie, et du Ferry Borstelstieckel
 » que le hableur de Thévet fait le
 » premier chef de la maison illustre
 » des Chabots : et c'est une chose
 » étrange qu'il en coûte toujours
 » l'honneur à quelque fille de roi ou
 » d'empereur pour fondement d'une
 » fausse transmigration. Tout ce
 » qu'on peut dire pour excuser du
 » Pinet, c'est qu'il écrivait dans un
 » temps où l'on déhâtait des fantô-
 » mes pour aieux à ceux qui, ayant
 » perdu la mémoire de ceux dont ils
 » étaient issus, fournissaient pour les
 » habiller des traditions et des con-
 » tes de vieilles, dont les flatteurs
 » faisaient des mystères avec les allu-
 » sions qu'ils cherchaient dans le nom
 » et dans les armes des familles ; ne
 » sachant pas que les armoiries et les
 » surnoms ont leur terme borné, et
 » ne se défiant pas qu'il succéderait
 » à un siècle ignorant un autre siècle
 » assez éclairé, tel qu'est le nôtre,
 » pour pénétrer jusques dans les
 » pays étrangers, où il ont été cher-
 » cher les premiers héros de chaque

(20) Drelinecourt, Réplique à la Réponse de
 M. de Belley, pag. m. 370, 371.

(21) Voyez le remarque (C) de l'article PAS-
 SAGES, tom. XI, pag. 405.

* Leclerc prétend que les protestans ont beau-
 coup exagéré en parlant du livre des Taxes.

(22) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de
 Castelnau, tom. II, pag. 521.

(23) *La même.*

(24) Je m'imagine que ce comte de Sault étoit
 l'un de ceux dont du Pinet veut parler dans sa
 préface de la traduction de Pline, quand il dit
 durant quinze mois que j'ai su après le labeur de
 cette version, j'ai été souvent malade, et pressé
 de quelques affaires pour le service d'aucuns grands
 seigneurs à la dévotion desquels je suis.

» race. Celui que du Pinet a choisi
 » pour celle d'Agoutt est un Hugues,
 » prince de Tric, état imaginaire
 » dans la Poméranie, que sa valeur et
 » sa beauté rendirent digne de l'a-
 » mour de l'infante Valdugue, fille
 » du roi Valdugue de Poméranie,
 » qui en eut un fils, que cette prin-
 » cesse prisonnière faisant descendre
 » d'une fenêtre, pour le mettre entre
 » les mains d'un paysan qui le devait
 » porter à sa nourrice, une louve
 » survint qui le ravit malgré sa résis-
 » tance et l'emporta dans sa tanière
 » avec ses louveteaux. Elle l'allaita
 » jusques au lendemain que le roi la
 » trouvant à la chasse, la tua avec ses
 » petits, et trouva l'enfant enveloppé
 » dans de riches draps; lequel il fit
 » baptiser, et ayant découvert l'his-
 » toire de sa naissance le rendit légi-
 » time par le mariage de sa fille avec
 » le prince Hugues, qu'elle laissa
 » veuf peu de temps après, et qui
 » étant allé faire la guerre aux Grecs se
 » remaria avec la fille de l'empereur
 » de Constantinople où il s'habituait,
 » et en eut plusieurs enfans. Wolf,
 » c'est-à-dire loup, de Tric, son fils
 » du premier lit, ainsi nommé en
 » mémoire d'un si merveilleux acci-
 » dent, épousa Sidrac fille du roi de
 » Russie, et son fils aîné du même
 » nom ayant pris alliance avec une
 » princesse de Saxe, vint avec Érold
 » de Saxe au service du roi d'Arles
 » (de Bourgogne) et conquit la terre
 » et vallée de Sault en Provence, où il
 » bâtit le château d'Agoutt, qui servit
 » de surnom à sa postérité qui quitta
 » celui de Tric. Il ajoute que le pays
 » de Sault lui fut inféodé l'an 1200.
 » Voilà un beau pot-pouri d'histoi-
 » re, de chronologie et de cosmo-
 » graphie tout ensemble, et le tout
 » fondé sur ce que les armes d'A-
 » goutt sont, non pas une louve com-
 » me elles auraient dû être, mais un
 » loup avec les marques de sa mascu-
 » linité, et sur ce que quelques-uns
 » de cette maison se surnommèrent
 » diversement dans les titres latins
 » de Agoutt, et de Tritis, à cause de
 » la terre de Triz, ancien partage des
 » vicomtes de Marseille, qui leur échut
 » par mariage. »

Ce n'est pas le seul endroit où M. le
 Laboureur déclame très-justement
 contre les impertinences absurdes des

généalogistes. Voyez la page 801 du
 1^{er} tome de ses Additions aux Mémoi-
 res de Castelnau, vous y trouverez
 que du Chêne a désabusé la maison
 de la Rochefoucault, avec honneur
 pour elle aussi bien que pour lui, des
 impostures ignorantes et badines de
 frère Étienne de Lézinem; qui fait
 sortir plus de tribus de sa Mellusine
 (24) que Dieu n'en promit à Abra-
 ham. Voyez aussi la page 559 du 11^e
 tome, où il dit qu'en 1560 René de
 Sanzay bâtit avec Jean le Feron,
 roi d'armes de France, cette généalo-
 gie de la maison de Sanzay, compo-
 sée de près de cinquante degrés de
 génération presque tous cotés par an-
 nées avec les noms, surnoms, et ar-
 mes des femmes; et tous noms, fami-
 les et armes, vrais fautesmes... Frère
 Étienne de Lusignan, cordelier*,
 ayant eu communication de ce beau
 travail, s'en servit pour son grand
 dessein de ce roman des 67 maisons
 illustres sorties de celle de Lusig-
 nian, plus incroyable que celui de
 Mellusine; de la cuve de laquelle il
 faisait couler comme d'une fontaine
 publique de la noblesse et du sang de
 Lusignan à qui en voulait. Voyez la
 note. (25).

(D) La traduction de Plin.] Je
 crois que la première édition est de
 l'an 1562, à Lyon, en deux volumes in-
 folio. Du Verdier Vau-Privas ne mar-
 que que celle de l'an 1566, à Lyon,
 par Claude Senneton. Je me sers de
 la quatrième, qui est de Paris, chez
 Jean Houzé, 1608. On peut dire sans

(24) Voyez ce qu'il dit de Mellusine, pag.
 702, 703 du 1^{er} tome de ses Additions à Castel-
 nau.

* Joly observe qu'Étienne de Lusignan était ja-
 cobin et non cordelier.

(25) En ce temps-là, dit M. le Laboureur, p.
 320 du 11^e tome, on n'avait point la méthode
 de dresser les généalogies sur les titres; on se
 contentait de traditions et de conter de vieilles
 pour suppléer au défaut de la mémoire; à peine
 savait-on son grand père par les registres, et au-
 dessus de cela on recevait pour véritable tout ce
 qu'il plaisait à certains faux antiquaires et vérita-
 bles visionnaires, tels que Jean le Maire de
 Belges, l'auteur du roman du Chevalier de Cy-
 gne, composé en faveur de la maison de Clèves,
 Forcadel, jurisconsulte, auteur du Montmorency
 gantois, frère Étienne de Lusignan, grand im-
 posteur, et Jean le Feron, lequel je n'accuserai
 que de légères exagérations, et qui prisa son nom com-
 me roi d'armes à plusieurs généalogies faites à
 plaisir, comme fit à son exemple Bernard de Gi-
 rard, S. du Haillan, généalogiste de l'ordre du
 Saint-Esprit.

flatter notre du Pinet, qu'il a mérité beaucoup de louanges par cette version. Il y prit beaucoup de peine, il consulta les vieux manuscrits et les vieilles éditions de Pline, il corrigea, il collationna là-dessus ce qu'il composait, il fit un grand nombre d'annotations marginales, il dressa deux tables fort amples, il composa un *traité des poids et des mesures antiques réduites à la façon des Français*, et le mit au-devant de sa traduction. Cela demandait une infinité de veilles. Je sais bien qu'il a commis quantité de fautes, dont quelques-unes sont très-absurdes. « Il a fait deux » gentils hommes romains de deux » espèces de marbre, l'un nommé » *Lapis Numidicus*, et l'autre *Sinan-* » *dicus*. C'est au chapitre 1^{er}, du » XXXV^e. livre (26). » Celui dont j'emprunte cette remarque ajoute qu'il a observé un grand nombre d'autres fautes de cet auteur, qui ne laisse pas d'avoir travaillé fort utilement au reste. Pour peu qu'on soit équitable, et que l'on connaisse la difficulté de l'entreprise, on sera incomparablement plus disposé à estimer cet auteur à cause de tant d'endroits où il a bien rencontré, qu'à le mépriser à cause de ses bévues. Lisez sa préface; on y peut connaître qu'il a bien vu d'où dépendaient les difficultés, et les secours nécessaires.

(26) La Mothe-le-Vayer, *Hésamer. rustique*, page m. 30.

PINON (JACQUES), abbé de Condé, chanoine de l'église de Paris, et fils de JACQUES PINON, doyen du parlement de la même ville (a), a vécu au XVII^e. siècle. Il se fit estimer par ses vers latins (b), quoiqu'il s'y fût appliqué fort tard (A) M. de Marolles, abbé de Villeloin, lui dédia en 1661, sa version française du poème d'Ovide *in Ibin*, et mit à la fin du volume une lettre qu'il lui avait écrite. Il le loue beau-

coup dans ces deux endroits, et lui attribue des qualités excellentes. Il a inséré à la fin du même tome plusieurs pièces de poésie de Jacques Pinon. On est redevable à celui-ci d'une édition du Plutarque d'Amiot, en quatre volumes *in-folio* (c). Son père publia aussi des poésies latines. Son poème de *Anno Romano*, est qualifié de fameux par l'abbé de Villeloin; celui qu'il fit de *Crucifixio* a été loué extrêmement par un bon poète, je veux dire par Nicolas Bourbon (d).

(c) Le même, *Dénombrement des auteurs*, pag. 431.

(d) Voyez Nicolai Borbonii *Poëmata*, pag. 144, édit. 1630.

(A) Il se fit estimer par ses vers latins, quoiqu'ils s'y fût appliqué fort tard.] « J'ai appris, c'est M. l'abbé de Villeloin qui parle (1), que vous n'avez pas moins de trente cinq ans » lorsque vous éprouvâtes la première fois ce beau naturel; ce que vous » fîtes dans un temps de piété, au » sujet des psaumes de la Pénitence, » de David; et j'ai su que monsieur » votre père, qui faisait aussi fort » bien des vers latins, ayant vu cette » noble production de votre esprit » (il était un grand juge de toutes » choses), en fut émerveillé, aussi » bien que M. Bourbon, de l'oratoire » re, votre cher ami, qui ne s'y connaissait pas moins; de sorte que » vous en eussiez donné de la jalousie à l'un et à l'autre, quelque » proximité ascendante et bonne amitié qu'il y eût entre vous, s'ils » n'eussent pris pour le moins autant » de part à votre gloire que vous » même. Et ce dernier vous conseilla » de mettre au jour cet excellent » ouvrage; mais non pas sans l'accompagner d'une marque toute particulière de son estime, par les Endécasyllabes dignes de lui qu'il mit » au commencement. » Il a dit de

(a) L'abbé de Marolles, *Dénombrement des auteurs*, pag. 431.

(b) Le même, *Épître dédicatoire de la Traduction d'Ovide*, in *Ibin*.

(1) Marolles, abbé de Villeloin, *épître à M. l'abbé de Condé, à la fin de la Traduction d'Ovide*, in *Ibin*.

vous dans ses belles épltres, faisant allusion au nom que vous portez,

..... Un condere carmen
Condere letius atque exercere carmen.

Et ailleurs, après avoir parlé de votre rare érudition dans les lettres saintes et profanes, il ajoute avec son éloquence accoutumée : Qu'étant muni de toutes ces richesses, les grâces de la poésie, ni les muses latines, n'ont point de secrets, ni de mystères qui ne vous soient révélés.

Instructo tantis opibus, veteraque latinæ,
Arcana, et Musarum adyta hanc adeunda pro-
phanis,

Tota patuit, ...

..... Vous vous acquitiez d'abord par vos vers une réputation extraordinaire ; et quelques savans d'Allemagne, qui virent un panegyrique que vous aviez composé pour le feu roi, en parlèrent à M. Davaux, ambassadeur pour la paix à Munster, comme de l'une des plus belles pièces qu'ils eussent jamais vues. Ce qui ne surprit pas cet excellent homme qui connaissait votre mérite et qui savait bien l'estime que faisaient de vous les Bélièvres et les Dépesses, aussi bien que le père Gondran, général de l'oratoire, qui disait de vos vers, que ce n'était pas un homme qui les avait dictés..... Faites un recueil de toutes vos belles œuvres, qui sont en feuilles volantes, les unes imprimées, et les autres qui ne le sont pas : il sera considérable, et je suis assuré qu'il tiendra sa place avec honneur dans les bibliothèques des livres les mieux choisis. La diversité en sera merveilleuse, parce que, outre les sujets qui sont fort différens les uns des autres, vous y avez employé fort à propos toutes sortes de styles et de caractères des meilleurs auteurs de l'antiquité, sans prendre pourtant leurs vers ou leurs périodes entières, quoique ce soit les mêmes termes ; ni leurs pensées non plus, en ayant de reste de votre fonds qui ne s'épuise pas facilement. Et pour votre poésie élégiaque, la versification de Tibulle et de Propertius n'est pas plus polie que la vôtre : il n'y paraît pas moins d'esprit que dans les pièces d'Ovide. Vos endécasyllabes sont à la manière de ceux de Catulle. Vos épltres et vos satires

tiennent beaucoup de celles d'Horace ; et vos épigrammes ont un sel qui égale bien celui de Martial. Je ne dis rien de votre poésie héroïque, que vous avez assez fait paraître dans votre panegyrique pour le feu roi, et dans plusieurs ouvrages de piété que vous dédiâtes à M. le cardinal de Richelieu, l'année de la naissance du roi (2). M. de Marolles fait savoir ailleurs (3) qu'il garde parmi les écrits qu'il a composés une « épltre à M. l'abbé » Pinon, qui se plaît si fort à la poésie latine, qu'il n'y en a pas un seul qui s'en mêle aujourd'hui, lequel en ait fait plus que lui en toute sorte de genres, ou tous ceux qui s'y connaissent demeurent d'accord qu'il a parfaitement réussi : Et quand il n'y aurait que sa Forêt de Pins, qu'il appelle *Pinea Sylva*, qui est une pièce si achevée, il y aurait sujet de dire qu'on pourrait douter si aucun des anciens a jamais en plus d'esprit, plus de génie et plus d'invention que lui, pour exprimer toujours agréablement et clairement ses pensées en ce genre-là, où l'on a considéré le grand nombre de ceux qui s'y sont occupés de toutes sortes de conditions, auxquels on ne pourrait aussi donner beaucoup de louanges s'il en fallait examiner le détail, dont il a été parlé amplement ailleurs. Mais certainement ce ne pourrait être au-dessus de M. l'abbé Pinon.

On s'étonnera sans doute que des Muses qui ont été honorées de tant de louanges publiques, soient entièrement inconnues dans les pays étrangers, et qu'en France même elles fassent si peu de bruit que M. Baillet ne les a point insérées dans son vaste recueil des poètes ; mais il faut considérer deux choses : l'une, qu'il y a toujours beaucoup de rabais à faire sur les éloges publics que les amis donnent ; l'autre, qu'apparemment l'abbé de Condé ne suivit point le conseil de son ami, de réduire en corps les feuilles volantes de ses poésies. C'était presque l'unique moyen d'en conserver la mémoire ; car les imprimés de peu de pages, quelque bons qu'ils

(2) L'abbé de Marolles, *Épltre dédicatoire de la Traduction d'Ovide*, in libris.

(3) Le même, dans la Liste de ses OEuvres pag. 22.

soient, se dissipent aisément (4) : une trentaine d'années en vient à bout, si la reliure n'y met ordre, mais il faut donc qu'on les réunisse par une nouvelle édition. Les libraires se donnent volontiers ce soin pour des poésies en français qui ont en chacune à part le bonheur de plaire; mais ils ont besoin qu'on les sollicite et que l'on les encourage, par rapport à des poèmes latins.

(4) On pourrait par un sens d'accommodation appliquer aux poètes ces paroles de Virgile, *Æn.*, lib. VI, vs. 74.

..... *Folius tantum ne carmina manda;
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.*
Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1687, à la fin du 1^{er} article.

PINSSON (FRANÇOIS), professeur en droit à Bourges, fut installé dans cette charge, le 8 de février 1611. Il avait déjà enseigné les Institutes dans la même ville pendant quelque temps. Il fut si exact dans l'exercice de sa profession, que jamais il ne manqua aux leçons qu'il devait faire, et plutôt que d'y manquer il faisait cinq lieues assez souvent pour revenir de sa maison de campagne, et se trouver à l'auditoire à l'heure qu'on l'attendait. Il enseigna fort long-temps le droit canon, et il eut toujours cinq ou six cents écoliers. Il mourut à Bourges, l'an 1643, âgé de soixante-trois ans. Il épousa en premières noces Marie Bengy, fille d'Antoine Bengy, dont je parle ci-dessous (A), et en secondes noces N. d'Amours. Il n'eut des enfants que de la première. On fait espérer la publication (a) de ce qu'il dicta dans les écoles de Bourges, l'an 1625, *ad Philippi Imperatoris rescripta*, et son commentaire sur les éplîtres du pape Honoré III,

(a) M. Pinsson des Riollas, son petit-fils, a dessein de faire imprimer cela.

et son Oraison funèbre récitée à l'ouverture des écoles de Bourges, l'an 1643, par M. de Roye, qui fut ensuite professeur en droit à Angers (b).

(b) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

(A) *Antoine Bengy dont je parle ci-dessous.* Cet Antoine Bengy, écuyer, S. de Puy-Vallée, fut tiré du barreau à l'âge de vingt-six ans pour succéder à Cujas dans la profession en droit à Bourges, l'an 1595. * Il

* Sur ce que Bayle donna Bengy (prononces Baugy) pour successeur immédiat de Cujas, Lancelier et Joly observent que Bengy ne put succéder immédiatement à Cujas, qui était mort dès 1590. Ils ne supposaient pas que la chaire de Cujas eût été laissée vacante. Voici à ce sujet une note, que je dois à M. Berniat Saint-Prix.

• L'époque de 1595 est indiquée par la Thaumassière (*Histoire de Berry*, pag. 1023, à l'article de la généalogie de la famille de Bengy); mais il est probable que c'est une faute d'impression, qu'il a voulu marquer 1593, et qu'ainsi la chaire de notre grand juriconsulte, en prenant ces récits à la lettre, ne resta vacante que pendant trois ans.

• En effet, 1^o, à la page 63, dans la liste des professeurs de Bourges, il marque l'année 1593; 2^o, d'après l'épithaphe de Bengy, rapportée à la page 69, celui-ci étant mort en 1616, après vingt-quatre ans de professorat, il faut qu'il ait été pourvu en 1593; 3^o, Enfin Bruneau, qui paraît avoir bien connu l'histoire de Bourges, note également (*Supplément au Traité des Crises*, 1686, pag. 99) la promotion de Bengy sous l'an 1593.

• Mais voici une difficulté historique un peu plus importante : 1^o, Loisel (*Opuscules*, 1652, pag. 587) rapporte un fragment d'un éloge de Denys Godefroy, publié à Strasbourg, d'après lequel Henri IV, par lettre du 3 octobre 1603, appela Godefroy pour remplir à Bourges une chaire de professeur, et où l'on note, comme un très-grand honneur pour lui, que c'était la chaire de Cujas; 2^o, d'après une délibération prise par les maires et échevins de Bourges, le 24 août précédent (1603), délibération dont nous (c'est M. Berniat Saint-Prix qui parle) avons une copie manuscrite faite sur les registres, on avait chargé un des membres de l'assemblée d'aller à Strasbourg, par-devant M. le docteur Godefroy, pour le prier d'accepter une place de docteur régent à Bourges, au lieu de défunt M. le docteur Cujas. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'Antoine Bengy était alors échevin (la Thaumassière l'indique aussi pag. 215), qu'il était présent à l'assemblée, et qu'il a signé la délibération.

• Il parait donc certain que la chaire de Cujas était encore vacante en 1603, on treize ans après sa mort; car assurément Bengy n'eût pas souscrit une semblable délibération si depuis dix ans il eût été pourvu de cette chaire.

• Cela n'est point inconciliable avec ce qu'on trouve, soit dans Bruneau et dans la Thaumassière, soit dans l'épithaphe de Bengy. On voit par l'éloge de Godefroy qu'il refusa l'offre des

l'exerça avec beaucoup d'assiduité jusques en l'année 1616, qui fut celle de sa mort. Il eut jusqu'à deux mille écoliers. Il dicta, entre autres choses, le traité des Bénéfices jusques au chapitre IV, qui est de *oneribus et immunitatibus ecclesiarum*. J'en parlerai ci-dessous (1). Il fut échevin de Bourges l'an 1603 et l'an 1604. Le discours qu'il fit à l'ouverture de ses leçons, l'an 1600, fut imprimé en la même année à Bourges, sous ce titre : *Concio funebris in memoriam defuncti Johannis Merceri juris utriusque doctoris in schola Biturigum* (2). Il est l'auteur d'une épitaphe de Cujas, qui ne se trouve imprimée que dans le recueil des *Privileges et Antiquités de Bourges*, de Jean Chenu, mais non pas dans la dernière collection des ouvrages de Cujas, en dix volumes, faite par M. Fabrot. Il fit, en 1614, une épitaphe du maréchal de la Châtre, qui n'a point été imprimée. Notez qu'il avait été conseiller au siège de la prévôté de Bourges. Il laissa, entre autres enfans, un fils qui a été conseiller et avocat du roi au présidial de Bourges, et puis avocat du roi au bureau des finances; et qui épousa, en 1618, Françoise Chenu, fille de Jean Chenu, fameux avocat qui a composé beaucoup de livres (3).

« Bérnyers (V. Loisel, pag. 587). Il est fort possible qu'ils aient alors transféré Bény de la chaire ordinaire dont il avait été pourvu en 1593, à celle de Cujas qu'on avait laissée vacante, soit par respect pour la mémoire de ce grand jurisconsulte, soit parce que personne jusque là n'avait osé l'occuper. Le fils de Bény, auteur de l'épitaphe, frappé du fait qui l'intéressait le plus; savoir que son père avait occupé la chaire de Cujas, aura facilement conçu l'époque de la première promotion avec celle de la translation; ou peut-être l'aura-t-il fait à dessein pour célébrer la précocité des talents de son père. D'ailleurs il est absolument improbable qu'on eût donné la première chaire de l'université à Bény, en 1593, époque où, d'après l'épitaphe, il n'avait que vingt-trois ans, et n'était connu par aucune production, parce qu'alors il y avait à l'université d'anciens professeurs, tels que Jean Mercier, mort en 1573, et François Baguenot, en 1584, dont l'un était âgé de quarante huit ans, et l'autre de plus de cinquante, et qui avaient publié, le premier depuis vingt ans, et le second depuis huit ans, divers ouvrages de droit. »

(1) Dans la remarque (A) de l'article suivant, au titre du premier livre que François Pinsson, l'avocat, fit imprimer.

(2) On joignit à cette oraison funèbre *honorarium virorum lamenta latinis, grecis et gallicis versibus scripta*. Tout cela fait 33 pages in-4^o.

(3) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

PINSSON (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Bourges, le 5 d'avril 1612, et après y avoir fait toutes ses études, et pris même ses licences, il vint à Paris, où il se fit recevoir avocat, le 5 de novembre 1633. Il suivit d'abord le Châtelet, ensuite il s'attacha au Palais, et y fut fort employé, et surtout pour les matières bénéficiales. Il fit imprimer plusieurs livres sur ces matières. On verra ci-dessous le catalogue de tout ce qu'il a donné au public (A), et l'on en pourra justement conclure qu'il avait beaucoup de capacité et beaucoup de réputation. Il fut bâtonnier de la communauté des avocats et des procureurs du parlement, en 1682 (B), et il fut reçu l'un des vingt-quatre docteurs honoraires de la faculté des droits de Paris à la place de M. Boscager, le 25 de février 1688. Il mourut sous-doyen de la compagnie des avocats, le 10 d'octobre 1691, à l'âge de plus de soixante et dix-neuf ans, et fut enterré à Saint-Étienne-du-Mont. Il a laissé plusieurs enfans (a), et entre autres M. Pinsson des Riolles, avocat au parlement de Paris, homme de mérite, et fort connu des savans, et l'un des plus officieux amis que l'on puisse voir. Il travaille, entre autres choses, à la vie des professeurs de Bourges.

(a) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

(A) Le catalogue de tout ce qu'il a donné au public.] Il m'a paru si bien dressé que je le donne tout tel que je l'ai reçu. « Le premier ouvrage que François Pinsson ait publié, est son traité des Bénéfices ecclésiastiques, en latin, qu'il acheva

» après la mort de M. Bengy, son
 » aïeul maternel ; c'est la raison pour
 » laquelle le titre de ce livre est ain-
 » si conçu : *Antonii Bengei in almi*
 » *Biturigum Academiæ antecessoris*
 » *primicerii, et Francisci Pinssonii*
 » *parisiensis advocati ejusdem ex fi-*
 » *lii nepotis tractatus de Beneficiis*
 » *ecclesiasticis ex definitione de-*
 » *sumptus ad usum fori Gallici et*
 » *libertatum Ecclesiæ Gallicanæ ac-*
 » *commodatus, Parisiis, sumptibus*
 » *Antonii de Somnaville, 1654, in-*
 » *folio, dédié à M. le premier prési-*
 » *dent de Bellièvre. Il a revu, cor-*
 » *rigé et augmenté cet ouvrage con-*
 » *sidérablement, qui est prêt d'être*
 » *imprimé, en ayant même obtenu*
 » *un privilège de monsieur le chan-*
 » *celier. Il fit imprimer en 1663, chez*
 » *François Muguet, in-4^o, Sancti Lu-*
 » *dovici Francorum regis Pragm-*
 » *atica Sanctio, et in eam historica*
 » *præfatio et commentarius, dédiés au*
 » *roi. En 1666 il fit imprimer celle*
 » *de Charles VII, sous ce titre : Ca-*
 » *roli septimi Francorum regis Prag-*
 » *matica Sanctio cum glossis domi-*
 » *ni Cosmæ Guynier Parisini supre-*
 » *mæ Galliarum curiæ senatoris, et*
 » *inquisitionum præsidis, et additio-*
 » *nibus Philippi Probi Biturici ad*
 » *Pragmaticæ Sanctionis et Concor-*
 » *datorum dissidia componenda ; ac-*
 » *cedunt historia Pragmaticæ Sanc-*
 » *tionis et Concordatorum, annota-*
 » *tiones marginales, et veterum in-*
 » *strumentorum supplementa, operâ*
 » *et studio Francisci Pinssonii Bitu-*
 » *rici, advocati Parisiensis, Parisiis,*
 » *apud Franciscum Clouzier, 1666,*
 » *in folio, dédiée au roi. Il répon-*
 » *dit, en 1674, aux traités qui paru-*
 » *rent en ce temps-là sous le titre de*
 » *l'Abbé Commendataire, ouvrage*
 » *qui parut en deux petits volumes*
 » *in-12, imprimés à Cologne chez*
 » *Nicolas Schouten, en 1673, l'un*
 » *sous le nom du sieur des Bois, doc-*
 » *teur en droit, que l'on prétend*
 » *être dom Gabriel Gerberon, moine*
 » *bénédictin ; et la seconde partie en*
 » *1674, sous le nom du sieur Fro-*
 » *mont, que l'on dit être de dom. . .*
 » *Delfau, aussi bénédictin. Cette ré-*
 » *ponse n'a paru que manuscrite,*
 » *et doit être insérée dans la nou-*
 » *velle édition de son traité des Bé-*
 » *néfices. En 1668, le 18 décembre,*

» il fit une consultation, imprimée
 » depuis dans le second volume de
 » son traité des Régales, pour mon-
 » trer que le roi, en vertu du traité
 » de paix d'Aix-la-Chapelle, conte-
 » nant le délaissement de la ville
 » d'Ath, est fondé d'avoir la place
 » forte de Condé, comme étant des
 » dépendances de la châtellenie
 » d'Ath. Depuis le 17 juin 1669, il
 » en fit une seconde, imprimée au
 » même endroit, et qui est une suite
 » de la précédente, par laquelle il
 » montre que l'accroissement de la
 » ville de Condé doit appartenir au
 » roi, comme le corps de la place. En
 » l'année 1673, il fit imprimer des
 » notes sommaires sur les indults ac-
 » cordés au roi, imprimés en deux
 » volumes in-12, chez Charles de
 » Sercy, dédiés au roi. En l'année
 » 1681, il fit imprimer ses notes sur
 » le corps de droit canonique, qui
 » se trouve parmi les œuvres de
 » maître Charles du Molin, au qua-
 » trième volume de cette dernière
 » édition, avec ce titre : *Francisci*
 » *Pinssonii Biturici Parisiensis advo-*
 » *cati Manuale juris pontificii cæsa-*
 » *rii et Gallici, compactum ex anno-*
 » *tationibus Caroli Molinæi ad jus*
 » *pontificium, sive canonicum ; adver-*
 » *sariis Gabrielis du Pineau (1) be-*
 » *natoris Andegavensis ad Moli-*
 » *neanas annotationes, animadver-*
 » *sionibusque ejusdem Pinssonii ad*
 » *utrumque ; in quibus jus quotidia-*
 » *num et forense exhibetur ex li-*
 » *bertatum Ecclesiæ Gallicanæ ube-*
 » *riori penû constitutionum regiarum*
 » *tum antiquiorum, tum recentio-*
 » *rum inexhausto fonte, et super-*
 » *riorum Galliarum tribunalium decre-*
 » *torio stylo. Ces notes sont dédiées*
 » *à M. Colbert, in-folio, à Paris chez*
 » *Guignard, etc. Enfin en l'année*
 » *1688, il fit imprimer chez Jean*
 » *Guignard et Antoine Déaillier, en*
 » *deux volumes in-4^o, son traité sin-*
 » *gulier des Régales ou des Droits du*
 » *roi sur les Bénéfices ecclésiastiques*
 » *(2), dédié au roi. Il joignit à cet*
 » *ouvrage la Conférence sur l'édit du*
 » *contrôle et la Déclaration des insi-*

(1) C'est celui dont j'ai parlé ci-dessus, p. 88.

(2) Voyez-en l'extrait dans le Journal de Leipsic, au 1^{er}, tome du Supplément, pag. 570 et seq.

» nations ecclésiastiques (3) avec
 » plusieurs autres instructions sur
 » les matières bénéficiales, dédiée à
 » monsieur l'avocat général de La-
 » moignon, et à monsieur de La-
 » moignon de Basville, intendant de
 » Languedoc. Il a encore eu part à
 » l'édition des ouvrages de maître
 » Antoine Mornac, imprimée en
 » quatre volumes *in-folio*, chez An-
 » toine de Sommaville, en l'année
 » 1654, et aux deux dernières des
 » Œuvres de maître Charles du Mol-
 » lin. Il a fait aussi quelques remar-
 » ques sur le livre de monsieur du
 » Bois, avocat au parlement, inti-
 » tulé : *Maximes du Droit Canonique*,
 » qui ont été publiées avec ce livre
 » plusieurs fois, chez Jean Guignard,
 » en deux volumes *in-12*, en 1678,
 » 1684, etc., par maître Denis Si-
 » mon, conseiller au présidial et as-
 » sesseur en la maréchaussée de
 » Beauvais (4). »

(B) Il fut bâtonnier de la commu-
 nauté des avocats et des procureurs
 du parlement, en 1682.] En faveur
 de ceux qui pourront lire ceci sans
 avoir le dictionnaire de Furetière,
 je donnerai l'explication du mot *bâ-
 tonnier*. « Bâtonnier, en terme de pa-
 » lais, est un ancien avocat qu'on
 » choisit tous les ans selon l'ordre du
 » tableau, pour être maître de leur
 » chapelle et de leur confrérie, et
 » présider au siège qu'ils tiennent
 » pour l'entretien de la disci-
 » pline du Palais et des réglemens.
 » C'est à lui aussi qu'appartient la
 » commission des charges des juges
 » inférieurs pendant leur interdiction (5). »

(3) Les Journalistes de Leipzig s'excusent sur
 une très-bonne raison de ne donner pas l'extrait
 de cette partie de l'ouvrage : quia, *asserunt*,
ibidem, pag. 54, nec rem nec verba facile intel-
 ligi possunt ab his qui extra Galliam vivunt, et
 tabernillum fori ecclesiastici, litisque innumeras,
 et et dissertationes ignoravit que non solum inter
 partes ferrent, sed et super inter parlamentum et
 tribunal regium.

(4) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

(5) Dictionnaire de Furetière, au mot *Bâton-
 nier*.

PYRRHON, philosophe grec,
 natif d'Élide au Péloponnèse, fut
 disciple d'Anaxarque, et l'accom-
 pagna jusques aux Indes (a). Ce

(a) Diog. Laërtius, in *Pyrrhone*, lib. IX,
 nit., n. 61.

fut sans doute à la suite d'A-
 lexandre-le-Grand, d'où l'on peut
 connaître en quel temps il a fleu-
 ri. Il avait exercé le métier de
 peintre (b) avant que de s'atta-
 cher à l'étude de la philosophie.
 Ses sentimens ne différaient guè-
 re des opinions d'Arcésilas (A) ;
 car il s'en fallait bien peu qu'aus-
 si bien que lui il n'enseignât
 l'incompréhensibilité de toutes
 choses. Il trouvait partout et
 des raisons d'affirmer, et des rai-
 sons de nier : et c'est pour cela
 qu'il retenait son consentement
 après avoir bien examiné le pour
 et le contre, et qu'il réduisait
 tous ses arrêts à un *non liquet*,
 soit plus amplement enquis. Il
 cherchait donc toute sa vie la vé-
 rité ; mais il se ménageait tou-
 jours des ressources pour ne
 tomber pas d'accord qu'il l'eût
 trouvée. Quoiqu'il ne soit pas
 l'inventeur de cette méthode de
 philosophie, elle ne laisse pas de
 porter son nom : l'art de dispu-
 ter sur toutes choses, sans pren-
 dre jamais d'autre parti que de
 suspendre son jugement, s'ap-
 pelle le *Pyrrhonisme* : c'est son
 titre le plus commun. C'est avec
 raison qu'on le déteste dans les
 écoles de théologie (B), où il
 tâche de puiser de nouvelles for-
 ces qui ne sont que des chimè-
 res : mais il peut avoir ses usages
 pour obliger l'homme, par le sen-
 timent de ses ténèbres, à implorer
 le secours d'en haut, et à se
 soumettre à l'autorité de la foi
 (C). Comme ce que je rapporte
 (c) d'une conférence où deux ab-
 bés disputèrent sur le pyrrho-
 nisme, pourrait faire de la peine

(b) *Id.*, *ibid.*

(c) Dans la rem. (B).

à bien des lecteurs, je destine à ce point-là un bon éclaircissement qui sera mis à la fin de cet ouvrage. Il faut prendre pour de mauvaises plaisanteries, ou plutôt pour des impostures, les contes d'Antigonus^(d) Carystius, que Pyrrhon ne préférerait rien à rien, et qu'un chariot et un précipice ne l'obligeaient point à faire un pas en arrière ou à côté, et que ses amis qui le suivaient lui sauvèrent fort souvent la vie. Il n'y a nulle apparence qu'il ait été fou jusqu'à ce point-là (D); mais on ne doit pas douter qu'il n'enseignât que l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice, dépendaient uniquement des lois humaines, et de la coutume (e). Quelque abominable que soit ce dogme, il coule naturellement de ce principe pyrrhonien, que la nature absolue et intérieure des objets nous est cachée, et que l'on ne peut être assuré que de ce qu'ils nous paraissent à certains égards. L'indifférence de Pyrrhon fut étonnante (E); et n'aimait rien, et ne se fâchait de rien (f); et jamais homme ne fut plus persuadé que lui de la vanité des choses (F). Quand il parlait, il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas; et encore que ses auditeurs s'en lassassent, il ne laissait point de continuer (g). Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus

petits soins domestiques (G). Ceux qui disent qu'il obtint la bourgeoisie d'Athènes pour avoir tué un roi de Thrace, se trompent grossièrement (H). Je n'ai pas beaucoup de fautes à reprocher à M. Moréri (I).

L'égalité qu'il mettait entre la vie et la mort (h) a été louée par Épicète, qui d'ailleurs méprisait extrêmement le pyrrhonisme (K).

(h) Voyez la remarque (E).

(A) *Ses opinions ne différaient guère des opinions d'Arcésilas.* Si je suivais ponctuellement Asagne d'Abdère, je dirais qu'il n'y avait nulle différence entre ces deux philosophes. *Γιστάτοτα διὰ φιλοσοφίας τὸ τῆς ἀκαταλήπτης καὶ ἐπὶ τῆς αἰσθητικῆς, οἷς Ἀσκάνιος ὁ Ἀβδερῆς φησὶ.* Nobilissimè philosophiam tractasse videtur, commentus modum quo de omnibus nihil decerneret, neque quicquam comprehendi posse diceret, ut Ascanius Abderites auctor est (1). C'est assurer nettement que selon Pyrrhon la nature des choses était incompréhensible, or c'était le dogme d'Arcésilas. Néanmoins j'ai mieux aimé laisser entre eux quelque différence, parce que l'esprit des pyrrhoniens ne suppose pas formellement l'incompréhensibilité. On les a nommés sceptiques, zététiques, éphectiques, aporétiques (2), c'est-à-dire examinateurs, inquisiteurs, suspendans, doutans. Tout cela montre qu'ils supposaient qu'il était possible de trouver la vérité, et qu'ils ne décidaient pas qu'elle était incompréhensible. Vous trouverez dans Aulu-Gelle qu'ils condamnaient ceux qui assurent qu'elle l'est; et voilà, selon cet auteur, la différence des pyrrhoniens et des académiciens (3): en tout le reste ils se ressemblaient parfaitement, et ils se donnaient les uns et les autres les noms que j'ai rapportés (4). *Cum hæc autem consimiliter*

(d) *Apud Diogenem Laërtium, lib. IX, num. 62.*

(e) *Ibid. num. 61.*

(f) *Ne prenez pas ceci à la rigueur: il aimait mieux sans doute la santé que la maladie, etc.*

(g) *Diog. Laërtius, lib. IX, num. 62.*

(1) *Diog. Laërtius, lib. IX, num. 61.*

(2) *Voyez Gassendi, in libro prænominali de Philosophiâ universâ, cap. VIII, pag. m. 24. Voyez aussi Aulu-Gelle, lib. XI, cap. V.*

(3) *Il faut entendre ceux de la seconde académie, fondée par Arcésilas.*

(4) *Aulu Gellius, lib. XI, cap. V.*

*tam pyrrhoni dicant quam academici; differre tamen inter sese et propter alia quædam, et vel maxime propterea existimati sunt, quod academici quidem ipsum illud nihil posse comprehendere, quasi comprehenderent; et nihil posse discerni, quasi discernunt; pyrrhoni ne id quidem ullo pacto videri verum dicunt, quod nihil esse verum videtur (5). Sextus Empiricus a trouvé une autre différence (6) : Arcésilas prétendait que la suspension fût bonne naturellement, et que l'affirmation fût mauvaise naturellement; mais selon Pyrrhon, elles ne l'étaient qu'en apparence, *ὡ κατὰ φύσιν, ἀλλὰ κατὰ φαισίμην*, non secundum naturam, sed secundum id quod apparet. Dans le fond l'un n'était pas pour le doute avec plus d'ardeur que l'autre; et rien n'était plus facile que de les mettre d'accord. Il ne fallait que leur demander qu'ils s'expliquassent nettement et sincèrement (7).*

(B) *C'est avec raison qu'on déteste le pyrrhonisme dans les écoles de théologie.* J. C'est par rapport à cette divine science que le pyrrhonisme est dangereux; car on ne voit pas qu'il le soit guère, ni par rapport à la physique, ni par rapport à l'état. Il importe peu qu'on dise que l'esprit de l'homme est trop borné pour rien découvrir dans les vérités naturelles, dans les causes qui produisent la chaleur, le froid, le flux de la mer, etc. Il nous doit suffire qu'on s'exerce à chercher des hypothèses probables, et à recueillir des expériences; et je suis fort assuré qu'il y a très-peu de bons physiciens dans notre siècle, qui ne se soient convaincus que la nature est un abîme impenétrable, et que les ressorts ne sont connus qu'à celui qui les a faits et qui les dirige. Ainsi tous ces philosophes sont à cet égard académiciens et pyrrhoniens. La vie civile n'a rien à craindre de cet esprit-là; car les sceptiques ne niaient pas qu'il ne se fût conformer aux coutumes de son pays et pratiquer les devoirs de la morale, et prendre parti en ces cho-

ses-là sur des probabilités, sans attendre la certitude (8). Ils pouvaient suspendre leur jugement sur la question, si un tel devoir est naturellement et absolument légitime; mais ils ne le suspendaient pas sur la question, s'il le fallait pratiquer en telles et telles rencontres. Il n'y a donc que la religion qui ait à craindre le pyrrhonisme: elle doit être appuyée sur la certitude; son but, ses effets, ses usages, tombent dès que la ferme persuasion de ses vérités est effacée de l'âme. Mais d'ailleurs on a sujet de se tirer d'inquiétude: il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des sceptiques. La grâce de Dieu dans les fidèles, la force de l'éducation dans les autres hommes, et si vous voulez même, l'ignorance (9) et le penchant naturel à décider*, sont un bouclier impenétrable aux traits des pyrrhoniens, quoique cette secte s'imagine qu'elle est aujourd'hui plus redoutable qu'elle n'était anciennement. On va voir sur quoi elle fonde cette étrange prétention.

Il a environ deux mois qu'un habile homme me parla fort amplement d'une conférence où il avait assisté. Deux abbés, dont l'un ne savait que sa routine, l'autre était bon philosophe, s'échauffèrent peu à peu de telle sorte dans la dispute, qu'ils pensèrent se quereller tout de bon. Le premier avait dit assez froidement, qu'il pardonnait aux philosophes du paganisme d'avoir flotté dans l'incertitude des opinions; mais qu'il ne pouvait comprendre que, sous la lumière de l'évangile, il se trouvât encore de misérables pyrrhoniens. Vous avez tort, lui répondit l'autre, de raisonner de cette façon. Arcésilas,

(8) Voyez Diogène Laërce, à la fin de la Vie de Pyrrhon.

(9) C'est un mot de Simonide. Ces gens-là ne sont pas assez fins pour être trompés par un homme comme moi. Balzac disait la même chose des filles de son village. Agélaüs se plaignait d'avoir affaire à des ennemis qui n'entendaient point la guerre; ses ruses étaient inutiles, il ne pouvait tromper des troupes mal aguerries. Voyez Plutarque, dans sa Vie, vers la fin.

* Chantepié dit que c'est se moquer des gens que de faire un assortiment pareil à celui que Bayle fait ici de la grâce, de la force de l'éducation, de l'ignorance et du penchant naturel à décider, comme préservatif du pyrrhonisme.

(5) *Idem, ibidem.*

(6) Voyez Vossius, de Philosophor. Sectis, pag. 107.

(7) Voyez le passage d'Aristoteles, apud Eusebium, Prepar. Evang., lib. XIII, cité par Vossius, *ibidem*, pag. 106.

s'il revenait dans le monde, et s'il avait à combattre nos théologiens, serait mille fois plus terrible qu'il ne l'était aux dogmatiques de l'ancienne Grèce : la théologie chrétienne lui fournirait des arguments insolubles. Tous les assistants onirent cela avec beaucoup de surprise, et prièrent cet abbé de s'expliquer davantage, et ne doutèrent pas qu'il ne lui fût échappé un paradoxe qui ne tournerait qu'à sa confusion. Voici ce qu'il répondit en s'adressant au premier abbé. Je renonce aux avantages que la nouvelle philosophie vient de procurer aux pyrrhoniens. A peine connaissait-on dans nos écoles le nom de Sextus Empiricus ; les moyens de l'époque qu'il a proposés si subtilement n'y étaient pas moins inconnus que la terre australe, lorsque Gassendi (10) en a donné un abrégé qui nous a ouvert les yeux. Le cartésianisme a mis la dernière main à l'œuvre ; et personne, parmi les bons philosophes, ne doute plus que les sceptiques n'aient raison de soutenir que les qualités des corps, qui frappent nos sens, ne sont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire, *je sens de la chaleur à la présence du feu* ; mais non pas, *je sais que le feu est tel en lui-même qu'il me paraît*. Voilà quel était le style des anciens pyrrhoniens. Aujourd'hui la nouvelle philosophie tient un langage plus positif : la chaleur, l'odeur, les couleurs, etc. ne sont point dans les objets de nos sens ; ce sont des modifications de mon âme ; je sais que les corps ne sont point tels qu'ils me paraissent. On aurait bien voulu en excepter l'étendue et le mouvement ; mais on n'a pu ; car si les objets des sens nous paraissent colorés, chauds, froids, odorans, encore qu'ilane le soient pas, pourquoi ne pourraient-ils point paraître étendus et figurés, en repos et en mouvement, quoiqu'ils n'eussent rien de tel (11) ? Bien plus, les objets des sens ne sauraient être la cause de mes sensations : je pourrais donc sentir le froid et le chaud ; voir

des couleurs, des figures, de l'étendue, du mouvement, quoiqu'il n'y eût aucun corps dans l'univers. Je n'ai donc nulle bonne preuve de l'existence des corps (12). La seule preuve qu'on m'en peut donner doit être tirée de ce que Dieu me tromperait, s'il imprimait dans mon âme les idées que j'ai du corps, sans qu'en effet il y eût des corps (13) ; mais cette preuve est fort faible ; elle prouve trop. Depuis le commencement du monde, tous les hommes, à la réserve peut-être d'un sur deux cent millions, croient fermement que les corps sont colorés, et c'est une erreur. Je demande, Dieu trompe-t-il les hommes par rapport à ces couleurs ? S'il les trompe à cet égard, rien n'empêche qu'il ne les trompe à l'égard de l'étendue. Cette dernière illusion ne sera pas moins innocente, ni moins compatible que la première avec l'Être souverainement parfait. S'il ne les trompe point quant aux couleurs, ce sera sans doute parce qu'il ne les pousse pas invinciblement à dire, *ces couleurs existent hors de mon âme* ; mais seulement, *il me paraît qu'il y a là des couleurs*. On vous soutiendra la même chose à l'égard de l'étendue ; Dieu ne vous pousse pas invinciblement à dire, *il y en a*, mais seulement à juger que vous en sentez, et qu'il vous paraît qu'il y en a. Un cartésien n'a pas plus de peine à suspendre son jugement sur l'existence de l'étendue, qu'un paysan à suspendre d'affirmer que le soleil luit, que la neige est blanche, etc. C'est pourquoi si nous nous trompons en affirmant l'existence de l'étendue, Dieu n'en sera pas la cause, puisque selon vous, il n'est pas la cause des erreurs de ce paysan. Voilà les avantages que ces nouveaux philosophes procureraient aux pyrrhoniens, et à quoi je veux renoncer.

Tout aussitôt l'abbé philosophe déclara à l'autre que pour espérer

(10) Dans son livre de *Fine Logica*, cap. III, à la page 72 et suiv. du 1^{er} volume de ses Œuvres, édition de Lyon, 1658.

(11) L'abbé Foucher proposa cette objection dans sa Critique de la Recherche de la Vérité : le père Mallebranche n'y répondit pas. Il en sentit bien la force. Voyez la citation suivante.

(12) Le père Mallebranche montre, dans un éclaircissement sur la Recherche de la Vérité, qu'il est très-difficile de prouver qu'il y a des corps, et qu'il n'y a que la foi qui puisse nous convaincre qu'il y a effectivement des corps.

(13) Voyez le chapitre XXVIII du traité de M. Arnauld, des Vrais et des fausses Idées, où il réfute le même éclaircissement du père Mallebranche par des raisons toutes tirées de cette source.

quelque victoire sur un sceptique, il faut lui prouver avant toutes choses que la vérité est certainement reconnaissable à quelques marques. On les appelle ordinairement *criterium veritatis*. Vous lui soutiendrez avec raison que l'évidence est le caractère sûr de la vérité; car si l'évidence n'était pas ce caractère, rien ne le serait. Soit, vous dira-t-il; c'est là où je vous attends; je vous ferai voir des choses que vous rejetez comme fausses, qui sont de la dernière évidence. 1°. Il est évident que les choses qui ne sont pas différentes d'une troisième ne diffèrent point entre elles (14) : c'est la base de tous nos raisonnemens, c'est sur cela que nous fondons tous nos syllogismes, et néanmoins la révélation du mystère de la trinité nous assure que cet axiome est faux. Inventez tant de distinctions qu'il vous plaira, vous ne montrerez jamais que cette maxime ne soit pas démentie par ce grand mystère. 2°. Il est évident qu'il n'y a nulle différence entre individu, nature, personne : cependant le même mystère nous a convaincus que les personnes peuvent être multipliées sans que les individus et les natures cessent d'être uniques. 3°. Il est évident que pour faire un homme qui soit réellement et parfaitement une personne, il suffit d'unir ensemble un corps humain et une âme raisonnable. Cependant le mystère de l'incarnation nous a appris que cela ne suffit pas. D'où il s'ensuit que ni vous ni moi ne saurions être certains si nous sommes des personnes; car s'il était essentiel à un corps humain et à une âme raisonnable, unis ensemble, de constituer une personne, Dieu ne pourrait jamais faire qu'ils ne la constituent : il faut donc dire que la personnalité leur est purement accidentelle. Or tout accident est séparable de son sujet en plusieurs manières : il est donc possible à Dieu de nous empêcher, par plusieurs moyens, d'être des personnes, quoique nous soyons composés de corps et d'âme : et qui nous assurera qu'il ne se sert pas de quelqu'un de ces moyens pour nous dépouiller de la

personnalité? Est-il obligé de nous révéler toutes les manières dont il dispose de nous? 4°. Il est évident qu'un corps humain ne peut pas être en plusieurs lieux tout à la fois, et que sa tête ne peut pas être pénétrée avec toutes ses autres parties sous un point indivisible, et néanmoins le mystère de l'eucharistie nous apprend que ces deux choses se font tous les jours (15) : d'où il s'ensuit que ni vous ni moi ne saurions être certains si nous sommes distingués des autres hommes, et si nous ne sommes pas à l'encre qu'il est dans le sérail de Constantinople, dans le Canada, dans le Japon, et dans chaque ville du monde, sous diverses conditions en chaque lieu. Dieu ne faisant rien en vain créerait-il plusieurs hommes, lorsqu'un seul lui peut suffire créé en divers endroits, et revêtu de diverses qualités selon les lieux? Cette doctrine nous fait perdre les vérités que nous trouvons dans les nombres; car on ne sait plus ce que c'est que deux et trois; nous ne savons ce que c'est qu'identité, que diversité. Si nous jugeons que Jean et Pierre sont deux hommes, ce n'est qu'à cause que nous les voyons en divers lieux, et que l'un n'a pas tous les accidens de l'autre. Mais par le dogme de l'eucharistie ce fondement de distinction est tout-à-fait nul. Il n'y a peut-être qu'une seule créature dans l'univers, multipliée par la production en divers lieux, et par la diversité des qualités : nous faisons de grandes règles d'arithmétiques, comme s'il y avait beaucoup de choses distinctes (16). Chimères que tout cela. Non-seulement nous ne savons plus s'il y a deux corps; nous ignorons même s'il y a un corps et un esprit : car si la matière est pénétrable, il est clair que l'étendue n'est qu'un accident du corps; et ainsi le corps, selon son essence, est une substance non éten-

(15) Nous que c'est un abbé qui parle. Je suis obligé d'ajouter ici ces avis dans cette seconde édition, parce que j'ai vu que plusieurs personnes de la religion ont été chargées de voir le mystère de la trinité, et celui de l'incarnation, mais en rang avec le dogme de la présence réelle et celui de la transsubstantiation.

(16) Notre que si un corps peut être produit en plusieurs lieux, tout autre être, esprit, lieu, accident, etc. pourra être multiplié de même; et ainsi on n'aura point une multitude d'êtres; on réduira tout à un seul être créé.

(14) Quæ sunt idem uni tertio sunt idem inter se.

dne ; il peut donc recevoir tous les attributs que l'on conçoit dans l'esprit, l'entendement, la volonté, les passions, les sensations : il n'y a donc plus de règle qui nous fasse discerner si une substance est spirituelle de sa nature, ou si elle est corporelle. 5°. Il est évident que les modes d'une substance ne peuvent point subsister sans la substance qu'elles modifient ; et néanmoins le mystère de la transsubstantiation nous a fait savoir que cela est faux (17). Cela confond toutes nos idées : il n'y a plus de moyen de définir la substance ; car si l'accident peut subsister sans aucun sujet, la substance à son tour pourra subsister dépendamment d'une autre substance, à la manière des accidents : l'esprit pourra subsister à la manière des corps, comme dans l'encharnement la matière existe à la manière des esprits : ceux-ci pourront être impenétrables, comme la matière est la pénétrable. Or, si en passant des ténèbres du paganisme à la lumière de l'évangile, nous avons appris la fausseté de tant de notions évidentes, et de tant de définitions certaines (18), que sera-ce quand nous passerons des obscurités de cette vie à la gloire du Paradis ? N'est-il pas bien apparent que nous apprendrons la fausseté de mille choses qui nous paraissent incontestables ? Profitons de la témérité avec laquelle ceux qui vivaient avant l'évangile nous ont affirmé comme véritables certaines doctrines évidentes, dont les mystères de notre théologie nous ont révélé la fausseté.

Passons à la morale. 1°. Il est évident qu'on doit empêcher le mal si on le peut, et qu'on pèche si on le permet lorsqu'on le peut empêcher. Cependant notre théologie nous montre que cela est faux : elle nous enseigne que Dieu ne fait rien qui ne soit digne de ses perfections, lorsqu'il souffre tous les désordres qui sont au monde, et qu'il lui était facile de prévenir. 2°. Il est évident qu'une créature qui n'existe point ne sau-

rait être complice d'une action mauvaise. 3°. Et qu'il est injuste de la punir comme complice de cette action. Néanmoins notre doctrine du péché originel nous montre la fausseté de ces évidences. 4°. Il est évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile, et que plus une cause est sainte, moins elle a la liberté de postposer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos théologiens nous disent que Dieu ayant à choisir entre un monde parfaitement bien réglé, et orné de toute vertu, et un monde tel que celui-ci, où le péché et le désordre dominant, a préféré celui-ci à celui-là, parce qu'il y trouvait mieux les intérêts de sa gloire. Vous m'allez dire qu'il ne faut point mesurer les devoirs du créateur à l'aine de nos devoirs. Mais si vous le faites, vous tomberez dans les filets de vos adversaires. C'est là où ils vous veulent ; leur grand but est de prouver que la nature absolue des choses nous est inconnue, et que nous n'en connaissons que certains rapports (19). Nous ne savons pas, disent-ils, si le sucre est doux en lui-même ; nous savons seulement qu'il nous paraît doux quand on l'applique sur notre langue. Nous ne savons pas si cette action est honnête en elle-même et par sa nature ; nous croyons seulement qu'à l'égard d'un tel, par rapport à certaines circonstances, elle a l'extérieur de l'honnêteté. Ce n'est plus cela à d'autres égards, et selon d'autres rapports. Voyez donc à quoi vous vous exposez, en leur disant que les idées que nous avons de la justice et de l'honnêteté souffrent exception, et sont relatives. Songez encore que plus vous vous élèverez les droits de Dieu au privilège de n'agir pas selon nos idées, plus vous ruinerez le seul moyen qui vous reste de prouver qu'il y a des corps : ce moyen est que Dieu ne nous trompe point ; et qu'il le ferait si le monde corporel n'existait pas. Montrer un spectacle à tout un peuple,

(17) Voyez la note (15).

(18) Ceux qui tiennent la transsubstantiation mettent l'essence de la matière dans la faculté de recevoir l'étendue ; et ainsi de l'essence de toutes choses : rien d'actuel : tout capacité passive ; or cette capacité peut convenir à l'esprit, etc., cela confond toutes les définitions.

(19) Le fort de leur logique, ou de leur topique, se réduisait à un moyen. C'est celui de la relation, le huitième dans l'ordre des dix, et par lequel ceux de cette secte font voir que nous ne jugeons des choses que par comparaison, ce qu'ils énoncent en ces termes : πάντα πρὸς τι, omnia sunt ad aliquid. La Mothe-le-Vayer, de la Verité des Païens, tom. V, pag. 217.

sans qu'il se passât rien hors de l'esprit, serait une tromperie : *distinguo*, vous répondra-t-on : si un prince le faisait *concedo* ; si Dieu le faisait, *nego* ; car les droits de Dieu sont tout autres que ceux des rois. Outre que si les exceptions que vous faites aux principes de morale sont fondées sur l'infinité incompréhensible de Dieu, je ne pourrai jamais m'assurer de rien : car je ne pourrai jamais comprendre toute l'étendue des droits de Dieu. Je conclus en cette manière. S'il y avait une marque à laquelle on pût connaître certainement la vérité, ce serait l'évidence : or l'évidence n'est pas une telle marque, puisqu'elle convient à des faussetés ; donc.

L'abbé à qui tout ce long discours s'adressait eut bien de la peine à s'abstenir des interruptions : il ne l'écouta qu'avec des marques de souffrance, et quand il vit qu'on ne parlait plus, il se mit dans une étrange colère contre les pyrrhoniens (20), et n'épargna pas le rapporteur des difficultés qu'ils puisent dans les systèmes de théologie. On lui répliqua modestement qu'on savait bien que ce n'étaient que des sophismes, et de très-petites difficultés ; mais qu'il serait juste que ceux qui font tant les fiers contre les sceptiques n'ignorassent pas l'état des choses. Vous avez cru jusques ici, continua-t-on, qu'un pyrrhionien ne saurait vous embarrasser ; répondez-moi donc. Vous avez quarante-cinq ans, vous n'en doutez pas ; et s'il y a quelque chose dont vous soyez assuré, c'est que vous êtes la même personne à qui l'on donna l'abbaye de....., il y a deux ans. Je vais vous montrer que vous n'avez point de bonne raison d'en être certain. L'argumente sur les principes de notre théologie. Votre âme a été créée : il faut donc qu'à chaque moment Dieu lui renouvelle l'existence ; car la conservation des créatures est une création continuelle. Qui vous a dit que ce matin Dieu n'a pas laissé retomber dans le néant l'âme qu'il avait continué de créer jusques alors, depuis le premier moment de votre vie ? Qui vous a dit qu'il n'avait point créé une au-

tre âme modifiée comme était la vôtre (21) ? Cette nouvelle âme est celle que vous avez présentement. Faites-moi voir le contraire : que la compagnie juge de mon objection. Un savant théologien qui était là prit la parole, et reconnut que la création étant une fois supposée, il était aussi facile à Dieu de créer à chaque moment une nouvelle âme, que de reproduire la même ; mais que néanmoins les idées de sa sagesse, et plus encore les lumières que nous puisons dans sa parole, nous peuvent donner une certitude légitime que nous avons la même âme en nombre aujourd'hui, que nous avions hier, avant hier, etc. ; et il conclut qu'il ne fallait point s'amuser à la dispute avec des pyrrhoniens, ni s'imaginer que leurs sophismes puissent être commodément éludés par les seules forces de la raison ; qu'il fallait avant toutes choses leur faire sentir l'infirmité de la raison, afin que ce sentiment les porte à recourir à un meilleur guide qui est la foi. C'est la matière de la remarque suivante.

(C)... Il peut... obliger l'homme... à implorer le secours d'en haut, et à se soumettre à l'autorité de la foi.] Un moderne, qui avait fait une étude plus particulière du pyrrhonisme que des autres sectes, le regarde comme le parti le moins contraire au christianisme, et celui qui peut recevoir le plus docilement les mystères de notre religion (22). Il confirme son sentiment par quelques raisons, après quoi il parle ainsi (23) : *Ce n'est donc pas sans sujet que nous croyons le système sceptique fondé sur une naïve reconnaissance de l'ignorance humaine, le moins contraire de tous à notre éréance, et le plus approprié à recevoir les lumières surnaturelles de la foi. Nous ne disons en cela que ce qui est conforme à la meilleure théologie, puisque celle de (*) saint Denys n'enseigne rien plus expressément que la faiblesse de no-*

(21) C'est-à-dire avec la réminiscence qu'il eût reproduite s'il avait continué de créer l'âme de l'abbé.

(22) La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, au tome V de ses Œuvres, pag. 329. Voyez les Dissertations de l'abbé Foucher, sur la Philosophie des Académiciens.

(23) La Mothe-le-Vayer, la même, pag. 321.

(*) Lib. 1, de Myst. ph., c. 1 et 2.

(20) Comparez ceci avec ce que la Mothe-le-Vayer raconte dans la 11^e partie de sa Prosé chagaine, au 1.^{er} tome de ses Œuvres.

tre esprit, et son ignorance à l'égard surtout des choses divines. C'est ainsi que ce grand docteur explique ce que Dieu même a prononcé par la bouche de ses prophètes (*), qui a établi sa retraite dans les ténèbres. Car cela étant, nous ne saurions nous approcher de lui, que nous n'entrions dans ces mystérieuses ténèbres, d'où nous tirons cette importante leçon, qu'il ne se peut connaître qu'obscurément, couvert d'énigmes ou de nuages, et, selon que dit l'école, en l'ignorant. Mais comme ceux qui ont fait de tout temps profession d'humilité et d'ignorance, s'accoutument bien mieux que les autres avec ces ténèbres spirituelles, les dogmatiques au contraire, qui n'ont jamais eu de plus forte apprehension que celle de faire paraître qu'ils ignorent quelque chose, s'y perdent incontinent, et leur présomption d'avoir assez de lumière d'entendement, pour surmonter toute sorte d'obscurité, fait qu'ils s'aveuglent d'autant plus qu'ils croient s'avancer dans des ténèbres que notre humanité ne saurait pénétrer. Quoi qu'il en soit, je trouve que la sceptique n'est pas d'un petit usage à une âme chrétienne, quand elle lui fait perdre toutes ces opinions magistrales que saint Paul déteste si fort. Il s'est étendu plus exactement et plus fortement sur cela dans un autre livre (24).

Quand on est capable de bien comprendre tous les moyens de l'époque qui ont été exposés par Sextus Empiricus, on sent que cette logique est le plus grand effort de subtilité que l'esprit humain ait pu faire; mais on voit en même temps que cette subtilité ne peut donner aucune satisfaction: elle se confond elle-même; car si elle était solide, elle prouverait qu'il est certain qu'il faut douter. Il y aurait donc quelque certitude; on aurait donc quelque règle sûre de la vérité. Or cela ruine le système; mais ne craignez pas qu'on en vienne là: les raisons de douter sont elles-mêmes douteuses; il faut donc douter s'il faut douter. Quel chaos! et quelle gêne pour l'esprit! Il semble donc que ce malheureux état est le plus propre de

tons à nous convaincre que notre raison est une voie d'égarement, puisque lorsqu'elle se déploie avec le plus de subtilité, elle nous jette dans un tel abîme. La suite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide, et d'en demander un meilleur à la cause de toutes choses. C'est un grand pas vers la religion chrétienne; car elle veut que nous attendions de Dieu la connaissance de ce que nous devons croire et de ce que nous devons faire: elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéissance de la foi. Si un homme s'est convaincu qu'il n'a rien de bon à se promettre de ses discussions philosophiques, il se sentira plus disposé à prier Dieu, pour lui demander la persuasion des vérités que l'on doit croire, que s'il se flatte d'un bon succès en raisonnant et en disputant. C'est donc une heureuse disposition à la foi, que de connaître les défauts de la raison: et de là vient que M. Pascal, et quelques autres, ont dit que pour convertir les libertins, il faut les mortifier sur le chapitre de la raison, et leur apprendre à s'en défier. Calvin est admirable sur cette pensée; car voici ce qu'il expose dans la liturgie du baptême (25), c'est-à-dire voici par où il commence les leçons qu'on doit faire aux postulans du christianisme. *En cela (26) donc Dieu nous admoneste de nous humilier et nous déplaître en nous-mêmes: et en cette manière il nous prépare à désirer et requérir sa grâce, par laquelle toute la perversité et malédiction de notre première nature soit abolie. Car nous ne sommes point capables de la recevoir, que premièrement nous ne soyons vides de toute fiance de notre vertu, sagesse et justice, jusques à condamner tout ce qui est en nous. Or quand il nous a remontré notre malheur, il nous console semblablement par sa miséricorde, nous promettant de nous régénérer par son Saint Esprit en une nouvelle vie, laquelle nous soit comme une entrée en son royaume. Cette régénération consiste en deux parties,*

(25) Notes que cette liturgie est en usage dans les églises de la confession de Genève, et ainsi les maximes qu'elle contient doivent passer pour le sentiment général de ces églises, et non pas pour l'opinion particulière de Jean Calvin.

(26) C'est-à-dire en nous disant qu'il nous faut connaître.

(*) *Posuit tenebras latibulum suum.*

(24) Dans la 11^e partie de la *Piepie* chagrine, au 1^{er} tome de ses Œuvres.

c'est que nous renoncions à nous-mêmes, ne suivant point NOTRE PROPRE RAISON, notre plaisir et propre volonté; mais que, CAPTIVANT NOTRE ENTENDEMENT et notre cœur à la sagesse et justice de Dieu, nous mortifions tout ce qui est de nous et de notre chair; puis après, que nous suivions LA LUMIÈRE DE DIEU, pour complaire et obtempérer à son bon plaisir, comme il nous le montre par sa parole, et nous y conduit par son esprit. Quoi qu'il en soit, il y a d'habiles gens qui soutiennent que rien n'est plus opposé à la religion que le pyrrhonisme. « (27) C'est l'extinction totale, non-seulement de la foi, mais de la raison, et rien n'est plus impossible que de ramener ceux qui ont porté leur égarement jusqu'à cet excès. On peut instruire les plus ignorans, on peut convaincre les plus entêtés, on peut persuader les plus incrédules; mais il est impossible, je ne dirai pas de convaincre un sceptique, mais de raisonner juste contre lui, n'étant pas possible de lui opposer aucune preuve qui ne soit un sophisme, le plus grossier même de tous les sophismes, je veux dire une pétition de principe. En effet il n'y a point de preuve qui puisse conclure, qu'en supposant que tout ce qui est évident est véritable, c'est-à-dire qu'en supposant ce qui est en question: car le pyrrhonisme ne consiste proprement qu'à ne pas admettre cette maxime fondamentale des dogmatiques (28). » Voyez Vossius, qui ayant dit que le pyrrhonisme et l'épicurisme sont fort contraires à la religion chrétienne, confirme son sentiment par un passage de Clément Romain (29). *Hinc Nicetas de se, et fratre Aquila in epitome, Clementis Romani, de gestis B. Petri, pag. 56., ed. Adr. Turnebi, in latine Perionii translatione ex Parisiensi editione Sonnius fol. 596.* « *Ἡπι-*

κάσταν δὲ καὶ τὰ φιλοσόφον, ἱεραίων τὰ ἀδιδότατα. λίγην δὲ τὰ Ἐπικουρῶν καὶ Πλότωνος, ἵνα καὶ πολλοὶ ἀνακευάζωι δυνάμει. Accuratè etiam ea inquisivimus, quæ à philosophis traduntur: præcipuè illa, quæ maximè repugnant pietati ergà Deum: illa, inquam, Epicuri ac Pyrrhonis, quò magis ea refellere possemus. *Nempè Nicetas quidem fuerat epicureus: Aquila verò pyrrhonios erat secutus, ut apud ipsum est Clementem in octavo recognitionum libro* (*) *quod opus græcè non exstat, sed latine ex translatione Rufini Aquileiensiis* (30).

Notez que la Mothe-le-Vayer exclut les pyrrhoniens de la grâce qu'il a faite à plusieurs anciens philosophes: ce qu'il nous va dire contient quelques faits qui appartiennent à cet article. « Je tiens pour désespéré le salut de Pyrrhon, et de tous ses disciples qui ont eu les mêmes sentimens que lui touchant la divinité. Ce n'est pas qu'ils fissent profession d'athéisme, comme quelques-uns ont cru. On peut voir, dans (**) Sextus Empiricus, qu'ils admettaient l'existence des dieux comme les autres philosophes; qu'ils leur rendaient le culte ordinaire, et qu'ils ne niaient pas leur providence; mais outre qu'ils ne se sont jamais déterminés à reconnaître une cause première qui leur fît mépriser l'idolâtrie de leur temps, il est certain qu'il n'ont rien cru de la nature divine qu'avec suspension d'esprit; ni rien confessé de tout ce que nous venons de dire qu'en doutant, et pour s'accommoder seulement aux lois et aux coutumes de leur siècle et du pays où ils vivaient. Par conséquent, puis-je qu'ils n'ont pas en la moindre lumière de cette foi implicite sur laquelle nous avons fondé l'espérance du salut de quelques païens qui l'ont possédée conjointement avec une grâce extraordinaire du ciel, je ne vois nulle apparence de croire qu'aucun sceptique ou pyrrhonien de cette trempe ait pu éviter le chemin de l'enfer (31). »

(27) La Placette, *Traité de la Conscience*, pag. 377.

(28) Cette maxime était autrefois plus invincible, entre les mains par exemple des stoïciens, qu'elle ne l'est depuis qu'on peut soutenir ad hominem aux théologiens, qu'il y a des propositions évidentes qui sont fausses. Voyez, ci-dessus, remarque (B), la dispute des deux abbés.

(29) Vossius, de *Philosophorum Sectis*, pag. 107, 108.

(*) Fol. 81, 6.

(30) Vossius, de *Philosoph. Sectis*, pag. 108.

(31) *Lib. 3, Pyrr. hyp., c. 1.*

(31) La Mothe-le-Vayer, de la *Vertu des Païens*, pag. 226.

(D) Qu'il ait été fou jusqu'à ce point-là.] Citons encore M. la Mothe-le-Vayer (32). Je sais bien qu'Antigonus Carysius disait que Pyrrhon ne se fît pas voulu détourner ni pour un chariot, ni pour un précipice, ni pour la rencontre d'un chien enragé, et que ses amis seuls le préservaient de tous ces inconvéniens. Mais pour quoi eroirions-nous plutôt cet Antigonus, qu'Ænésidemus, qui a écrit huit livres de la secte (*) des pyrrhoniens, et qui assure que leur chef ne commit jamais aucune de ces extravagances? Certes elles ont si peu d'apparence, et il est si difficile de s'imaginer comment un si grand nombre de philosophes les auraient approuvées, que je ferais conscience d'y désérer, quand elles ne seraient contredites par personne, et que le reste de la vie de Pyrrhon ne les convaincrat point de fausseté. En effet, on tombe d'accord qu'il vécut près de quatre-vingts dix ans, et qu'il passa la meilleure partie de ce temps-là dans les voyages, ayant été trouver les mages de Perse, et s'étant abouché dans l'Inde avec les gymnosophistes. Est-il vraisemblable qu'un homme qui se précipitait dans toute sorte de dangers, fut arrivé jusques à un si grand âge? et qu'il eût pu avoir partout assez d'amis pour le délivrer de tant de périls, qui sont presque inévitables à ceux qui vont par le monde avec le plus d'adresse et de prévoyance? Quoi qu'il en soit, on le doit considérer comme fondateur d'une grande compagnie, et par conséquent qui était sans doute recommandable en beaucoup de façons. Voire même quand il n'y aurait que ce que nous lisons dans sa vie, qu'il fut créé souverain pontife par ceux de son pays, cela servirait suffisant pour montrer la calomnie de ses ennemis, n'y ayant nulle apparence qu'on eût donné une si importante charge à un homme qui eût été sujet à de si grands caprices..... (33). Il ne composa jamais rien, de sorte qu'on ne peut pas juger de sa capacité par ses œuvres. Mais outre ce

que nous en pouvons présumer sur sa grande réputation, le seul privilège d'immunité que la ville d'Élis, sa patrie, accorda en sa considération à tous les philosophes, et l'honneur que lui firent les Athéniens de lui donner des lettres de bourgeoisie (34), qu'ils n'accordaient qu'à peu de personnes, nous font assez comprendre ce qui était de son mérite.

(E) L'indifférence de Pyrrhon fut étonnante.] Je n'en rapporterai qu'un exemple. Anaxarque, étant tombé dans un fossé, y fut vu de Pyrrhon sans en recevoir aucun secours. Pyrrhon passa outre sans daigner lui tendre la main. On le blâma avec justice : car il aurait dû aider en cet état un homme inconnu ; à plus forte raison devait-il aider son professeur. Vous allez voir que le maître en savait plus que le disciple sur ce point-là ; car non-seulement Anaxarque ne se plaignit point de Pyrrhon, et n'approuva point qu'on le censurât ; mais aussi il le loua de cet esprit indifférent, et qui n'aimait rien. Que pourrait-on faire de plus surprenant sous la discipline de la Trappe? Kai ποῦ Ἀναξάρχου ἐς τίμα ὑποκρίνεται, παρὰ δὲ οὐ βουήσας, τῶν δὲ αἰτιωμένων, αὐτὸς Ἀναξάρχης ἐνέχει τὸ ἀδράκατον καὶ ἀσφρον αὐτοῦ. Et cum aliquando Anaxarchus in scrobem incidisset, ille pertransiit nihil ei opem ferens. Idque eum plerique culpabant, Anaxarchus ipse laudabat, ut indifferenter et sine affectu se habentem (35). Ceci me fait souvenir d'une réputation que l'abbé de Saint-Réal a rapportée. Je pourrais, dit-il (36), vous faire la réponse d'un ancien à qui quelqu'un reprochant que pour un philosophe, il faisait bien peu de cas de la philosophie : et c'est cela même, répliqua-t-on, qui s'appelle philosophe. Voilà qui est digne, et de Pyrrhon, et d'Anaxarque.

Rapportons encore ce petit mot. Pyrrhon soutenait qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. Pourquoi donc ne mourez-vous pas? lui demanda-t-on : c'est à cause de cela même, répondit-il ; c'est parce que

(32) La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, pag. 213, 214.

(*) Diog. Laërt., Photius, in Bibl.

(33) La Mothe-le-Vayer, de la Vertu des Païens, pag. 227.

(34) Nous verrons dans la remarque (H), que ce n'est pas faux.

(35) Diog. Laërt., in Pyrrhone, lib. IX, num. 63.

(36) Césaire, ou Entretiens divers, pag. 31, 32, édition de la Haye.

la vie et la mort sont également indifférentes. Diogène Laërte ne fait point mention de cela; mais Stobée nous l'a conservé. Πόρρον ἔλεγε μὲν διαφέρειν ζῆν, ἢ τεθνήσκειν, καὶ τίς ἐστὶν πρὸς αὐτὸν, τί οὖν οὐ νόκ ἀποθνήσκεις, ἢ δὲ ὄτι, ζῆναι, οὐδὲν διαφέρει. Pyrrhon aiebat, nihil interesse inter vitam et mortem. Et cum quidam ad eum diceret; cur igitur ipse non moreris? Quia nihil interest, respondit (37). Qu'on ne dise pas qu'il eût oublié ses maximes, si le danger de la mort eût été présent. Qu'on ne dise pas,

*Era fuor de' perigli un sacripante,
Ma ne' perigli havea cara la vita.*

Il fit voir tout le contraire dans un grand péril de naufrage. Il fut le seul que la tempête n'étonna point; et comme il vit les autres saisis de crainte et de tristesse, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était là, et qui mangeait à son ordinaire: voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage (38). Τὸν γὰρ ἰμπλαύσαντος ἰσχυροπακίτων ὑπὸ χαμῆτος, αὐτὸς γαλήνης δι' ἀνέμους τὴν ψυχὴν διέβας ἐν τῇ πλοίῳ χαμίδιον ἰσθίον, καὶ ἰσθίον, ὥς ἔχῃ τὸν σάφον ἐν τυαύτῃ καθίσταται ἀταρξείᾳ. Navi aliquando vehebatur, et cum socii tempestate acti maestiores essent, ipse tranquillo animo porcellum in navi edentem ostendebat, dicens, oportere sapientem tali animi tranquillitate esse (39).

(F) Jamais homme ne fut plus persuadé que lui de la vanité des choses. Il méprisait surtout la nature humaine, et il ne se lassait point de répéter les paroles où Homère la compare aux feuilles. Θαυμάζων αὐτὸν, καὶ συνίσχισι λέγων (40),

Ὅσπερ φύλλον γενεή, τοιῶδ' καὶ ἀνθρώπων (41).

Mirantem eum (Homerum) assidue pronuntians solum ejus versiculum.

Tale quidem genus est hominum, quale est foliorum.

(37) Stobæus, sermone CXVIII.

(38) Confirmez avec ceci la doctrine de Diogène le cynique, dont M. du Roudel parle, tom. XI, pag. 550, article ΠΙΚΡΙΝΑ, remarque (C), aux deuxième et troisième aliéas.

(39) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 68.

(40) Idem, ibidem, num. 67.

(41) C'est le 140^e. vers du VI^e. livre de l'Iliade.

Selon Gassendi il aimait ce parallèle (42), à cause qu'il y trouvait la mortalité des hommes, et cette inconstance de leurs opinions qui les fait tourner comme des feuilles au gré des vents. Il faisait grand cas des autres endroits d'Homère où les hommes sont comparés avec les oiseaux et avec les mouches, et où l'on décrit leurs infirmités et leurs pnerilités (43). Καὶ ὅσα συνταίσι αἰς τὸ ἀβίβαν; καὶ κατ' ἄσπονδον ἄμα καὶ παιδαριῶδες τῶν ἀνθρώπων. Sicut et cætera illius, quibus infirmitas et inania studia atque pueriles hominum motus indicantur (44). Je m'étonne qu'on ne dise pas qu'il estimait infiniment cette sentence d'Homère :

Τοῖς γὰρ τοῖς ἰσὺν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων

Ὅσον ἐπ' ἡμᾶς ἄγχι πατὴρ ἀνδρῶντι θίσσεται.

Talis enim ipsorum est hominum mens terro-

larum, Qualem ipsis hominum et divum pater induit in

horas (45).

Elle signifie que l'esprit des hommes est journalier, et que Dieu leur donne leur provision de raison comme une espèce de pain quotidien, qu'il renouvelle chaque matin. Cela cadre merveilleusement avec l'hypothèse des pyrrhoniens: ils cherchaient toujours, ils ne faisaient ferme nulle part; à toute heure ils se sentaient prêts de raisonner d'une nouvelle manière, selon les variations des occurrences. Un certain docteur en théologie en fait autant, si l'on en croit son adversaire: surtout il ne lui pardonne point ses variations et ses contradictions perpétuelles (46). Il lui fait voir qu'il établit des principes selon le besoin qui le presse, et que dès qu'ils commencent à l'incommoder, il en subroge de tout contraires: et pour copier ses expressions, il lui reproche de raisonner au jour

(42) Quasi exinde significetur non hominum modo, perinde ac foliorum natura caduca, sed opinio quoque inconstans et perinde mutabilis ac minimo vento sunt arborum folia mobilia. Gassendi, de Logica line, cap. II, pag. m. 70.

(43) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 68.

(44) Idem, ibidem.

(45) Homer., Odys., lib. XVIII, vers. 125. Voyez saint August., de Civit. Dei, lib. V, cap. VIII.

(46) Histoire des Ouvrages des Savans, octobre 1701, pag. 72, dans l'extrait du livre de M. Saurin, intitulé: Examen de la Théologie de M. Jurieu.

la journée, et selon la passion qui est de tour à tour à commander dans son âme. Et néanmoins ce docteur est fort décisif: il nie, il affirme magistralement et promptement. Les sceptiques n'étaient pas plus réservés là-dessus qu'il y est hardi. Il faudrait n'empiéter pas sur leurs droits, et leur laisser le privilège de raisonner au jour la journée: ils se l'attribuent dans Cicéron (47). Au reste l'inconstance des opinions et des passions est si grande, qu'on dirait que l'homme est une petite république qui change souvent ses magistrats.

(G) Il portageait.... les plus petits soins domestiques.] Il portait à vendre des poulets, des cochons de lait, etc., au marché, et il balayait la maison, et y nettoyait les meubles, tout comme s'il eût été la servante du logis (48). C'est que tout lui était indifférent; il ne croyait pas qu'une chose valût mieux que l'autre. *Tà isti tūc vniās καθάραι ἀδιαφύρας, domique indifferenter munditiam curabat* (49). Il se démentait quelquefois, car il se fâcha un jour contre sa sœur; et lorsqu'on lui remontra que son chagrin ne s'accordait pas avec l'indolence dont il faisait profession, pensez-vous, répondit-il, que je veuille mettre en pratique pour une femme cette vertu? *Χολώσας τι περί τῆς ἀδελφῆς, πρὸς τὸν λαβόμενον ἑαυτῶν, ὡς οὐκ ἐν γυναικί ἢ ἐπιθυμῶν τῆς ἀδιαφύρας.* Cum sorori quandoque succensuisset, argueretque illum quispiam ut immemorem instituti sui: non, inquit, muliercula documentum erit nostræ indifferentiæ. Ne vous allez pas imaginer qu'il voulait dire qu'il ne renonçait pas à l'amour; ce n'était point sa pensée: il voulait dire que toutes sortes de sujets ne méritaient pas l'exercice de son dogme de ne se fâcher de rien. La cause de sa colère était fort indigne d'un philosophe, et principalement d'un tel philosophe; il se fâcha contre sa sœur, parce qu'il avait été contraint d'acheter les choses dont elle eut besoin pour offrir un sacrifice; un ami qui avait promis de les fournir avait manqué à sa parole. C'est ce que nous apprenons d'Énèque.

Φιλίῃς δὲ τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ θυοῦσης, ἔπειτα τῶν φίλων τινος ὑποσχρόμεται τὰ πρὸς τὴν θυσίαν, καὶ μὴ παρασχομένην, τοῦ μίγναι Πύρρωνα πρᾶμινον, καὶ ἀγανακτοῦντος, ἐπειδὴ πρὶν ἢ φίλος ἔλαττο, ὥς οὐ πωσάτο σὺμφωνά τῆς λύχης, αὐδ' ἄζια τῆς ἀπαθείας ἱππὶν αὐτῶν, ἐν γούρῳ γυναικὶ οὐ δὲ τῶν ἀπὸδιδῶν αὐτῆς πωσέσθαι. καίτοι δικαίως δὲ εἶπεν ὁ φίλος, ὅτι ματαία καὶ ἐν γυναικί, καὶ κατὰ, καὶ πᾶσι. Cum Philista ejus soror sacrificium adornaret, quendam ex amicis, qui res ad illud necessarias pollicitus fuerat, promissa non stetisse. Pyrrhonem igitur eos sumptus facere coactum, graviter id acerbèque cum ferret, ex suo illo amico audiisse, parum se omnino suorum ex decretorum præscripto facere, atque ab omni perturbatione vacuum ostendere. Tum enim verò Pyrrhonem homini reposuisse, hujus rei fidem in muliercula causâ fieri non debere. Cui sanè amicus ille suus merito responderet, in muliere, in cano, in reliquis omnibus inane totum hoc disputandî genus futurum (50). Dans ces dernières paroles l'auteur a fait allusion à la réponse que fit Pyrrhon, quand on le railla d'avoir pris la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivait; il est difficile, répondit-il, de dépouiller l'homme. *Ἀγρίωνος ὁ Καρύστιας κατὰ τοὺς αὐτοὺς γινόμενος χρόνους, καὶ ἀπαγράφας αὐτῶν τὸν βίον, φησὶ τὸν Πύρρωνα διακρίμενον ἐπὶ κυνὸς, ἀτασθαλίᾳ ἐπὶ τι δένδρῳ, σκαπτόμενον δ' ἐπὶ τῷ παρίστανι, εἰπὼν ὅς χαλεπὸν εἰς τὸν ἀνθρώπου ἐκδύσθαι. Antigonus Carystius, qui sub eadem vivebat tempora, quique illorum vitam conscripsit, Pyrrhonem commemorat, ut sese insequenti cani eriperet, quandam ad arborem confugisse: quod de causâ eum ab iis qui aderant, rideretur, ægrè admodum hominem exui responderisse* (51).

(H) Ceux qui disent qu'il obtint la bourgeoisie d'Athènes pour avoir tué un roi de Thrace, se trompent grossièrement.] La conformité de nom a été cause de ce mensonge. Un certain Python, disciple de Platon (52), obtint

(50) Aristoteles, apud Eusebium, Preparat. Evangel., lib. XIV, cap. XVIII, pag. m. 763.

(51) Idem, ibidem, pag. m. 763.

(52) Plut., adversus Colotem, circâ fin., pag. 1126. Voyez aussi de laudando seipso, p. 543, et de gerendâ Republicâ, pag. 816.

(47) Tusc., lib. FI, folio 273. D.

(48) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 66.

(49) Idem, ibidem.

des Athéniens la bourgeoisie, pour avoir tué Cotys, roi de Thrace (53). C'est de là que vient le mensonge de ceux qui disent que notre Pyrrhon fit ce meurtre, et qu'il obtint cette récompense (54).

(1) *Je n'ai pas beaucoup de fautes à reprocher à M. Moréri.*] Cinq seulement. I. Ces paroles, Pyrrhon prétendait que les hommes ne faisaient rien que par coutume, sont absurdes. Il n'était pas assez fou pour dire cela; il savait bien qu'il y avait des philosophes qui soutenaient la différence naturelle entre la vertu et le vice, et qu'une infinité de personnes faisaient cent choses pour se conformer aux lois. Voici comment il se fallait exprimer. Pyrrhon soutenait que réellement aucune chose n'était ceci ou cela; et que la nature des choses dépendait des lois et de la coutume; c'est-à-dire que les hommes, par leurs lois et par leurs coutumes, établissaient que certaines choses fussent bonnes, louables, mauvaises, blâmables, etc. C'était sa doctrine. Si Diogène Laërce ne l'a pas ainsi entendue, tant pis pour lui. Je parle de la sorte parce que ses termes ne sont pas si clairs que l'on puisse soutenir qu'ils veulent dire, les hommes, par leurs lois et par leurs coutumes, font que chaque chose est telle ou telle. *Καὶ ὅμοιος ἐνὶ πάντων, μὴδὲν εἶναι τῇ ἀληθείᾳ, τίμαρ δὲ καὶ ἴδιαι πάντα τοῖς ἀνθρώποις πράττειν, οὐ γὰρ μᾶλλον τοῖς ἢ τοῖς εἶναι ἔκαστοι.* *Eadem ratione et de omnibus, nihil verè esse, ceterum lege atque consuetudine cuncta homines facere. Neque enim esse quicquam istud potius quam illud* (55). II. Je ne sais où l'on a trouvé qu'il n'aimait point qu'on l'interrompît dans ses méditations philosophiques. Diogène Laërce ne dit point cela, quoiqu'il le fasse amateur de la solitude, et il dit même que ceux qui l'interrogeaient, n'étaient jamais mécontents de la réponse (56). III. Cette faute est assez légère en comparaison de celle-ci. Cependant on avoue qu'il vécut quatre-vingt dix ans. C'est prétendre qu'un homme qui se divertit

à être seul, et qui n'aime pas lorsqu'il médite que l'on vienne l'interrompre, ne doit pas vivre long-temps. Presque tous ceux qui méditent souhaitent passionnément qu'on leur laisse la liberté de le faire tout de suite; car la moindre interruption fait perdre du temps à se remettre dans les voies: et si un homme souhaite la solitude, et s'ennuie dans les compagnies, on lui allonge la vie, en lui permettant d'être seul autant qu'il veut. Concluons que M. Moréri s'est servi d'un *cependant* très-mal placé. IV. Nous ne trouvons point que Pyrrhon ait obtenu la bourgeoisie d'Athènes. On a copié cette faute de la Mothe-le-Vayer (57). V. Si on l'avait copié fidèlement sur une autre chose, cette remarque serait déjà achevée. Il a dit que par le huitième moyen de l'époque, qui est celui de la relation, les pyrrhoniens font voir que nous ne jugeons des choses que par comparaison (58). M. Moréri ajoute à cela le terme de préjugés; les sceptiques, dit-il, prétendent que nous ne jugeons que par préjugés ou par comparaison. Mauvaise disjonctive; car le moyen dont il s'agit là ne concerne point les préjugés; il ne concerne que les jugemens que nous faisons des qualités relatives: telles sont la pesanteur, la dureté, la grandeur, la petitesse, etc.

(K) *L'égalité qu'il mettait entre la vie et la mort, a été louée par Épicète, qui d'ailleurs méprisait extrêmement le pyrrhonisme.*] « Épicète » avait Pyrrhon en particulière vénération, à cause qu'il ne mettait point de différence entre la vie et la mort. Il estimait sur tout la partie qu'il fit (59), etc. (60). . . . » Encore qu'il estimât fort Pyrrhon, » il avait un mépris si étrange pour les pyrrhoniens, qu'il ne les pouvait souffrir. Il dit un jour à un pyrrhonien qui s'efforçait de prouver que les sens étaient toujours trompeurs: Qui de vous autres, » voulant aller aux études, est allé

(53) Demosthènes, adversus Aristocratem, pag. m. 445.

(54) Dioclès le dit dans Diogène Laërce, lib. IX, num. 65.

(55) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 61, p. 581.

(56) *Ibidem*, num. 64.

(57) Voyez la remarque (D).

(58) La Mothe-le Vayer, de la Vertu des Païens, tom. V, pag. 217.

(59) Voyez la remarque dans la remarque (E), citation (38).

(60) Gilles Boileau, dans La Vie d'Épicète, pag. m. 43.

» jamais au moulin ? Il disait aussi
 » ordinairement (*) : Si j'étais valet
 » de ces pyrrhoniens, je prendrais
 » plaisir à les tourmenter. Quand ils
 » me diraient, Épictète versez de
 » l'huile dans le bain, je leur repen-
 » drai de la saumure sur la tête.
 » Quand ils me demanderaient de la
 » tisane, je leur apporterais du
 » vinaigre. Et s'ils pensaient s'en
 » plaindre, je leur dirais qu'ils se
 » trompent, et leur persuaderais
 » que le vinaigre est de la tisane,
 » ou je les ferais renoncer à leur
 » sentiment (Gt). »

(*) *Arrian., lib. 2, disc. c. 30.*

(Gt) Gilles Boileau, dans la Vie d'Épictète,
 pag. 49, 50.

PYRRHUS, fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomèdes, roi de l'île de Scyros, naquit dans cette île peu avant la guerre de Troie. Il y fut élevé jusqu'à ce qu'Ulysse et Phénix l'en vinrent tirer (a), pour l'amener à ce fameux siège après la mort de son père. Il y alla nonobstant les pleurs de son aïeul maternel (A). On avait appris aux Grecs qu'ils ne prendraient jamais Troie sans le fils d'Achille. Sa grande jeunesse fut cause qu'on lui donna le nom de Néoptolème (b) (B); comme la couleur de ses cheveux avait été cause qu'on l'avait appelée Pyrrhus (c) (C). Il se montra digne du sang dont il était né; car il fut brave, brutal et féroce. Ses beaux faits d'armes et ses bons conseils ont été aussi admirables qu'il a plu à Homère long-temps après, et à d'autres poètes (d). L'un de ses plus beaux

combats fut contre Eurypyle, fils de Téléphe (e). Il le tua; et cette victoire lui plut si fort, qu'à cette occasion il institua la danse qu'on nomma Pyrrhique (f). Les danseurs devaient être armés de toutes pièces. Il fut plus hardi que tous les autres quand il fut question de se mettre dans le cheval de bois (g); et par l'exemple de son intrépidité, il les délivra de la crainte dont ils se trouvaient saisis. La nuit de la prise il fit un carnage épouvantable (h), et massacra même barbarement le roi Priam (D), sans respecter ni sa vieillesse, ni la sainteté du lieu où il le trouva réfugié. Avec la même barbarie, il précipita du haut d'une tour le petit Astyanax, fils d'Hector (i), et ce fut lui qui immola de ses propres mains Polyxène sur le tombeau d'Achille (k). Il n'eut pas la même dureté pour Andromaque; veuve du vaillant Hector; il s'accommoda de quelques restes de beauté qu'il lui trouva, et en fit sa femme ou sa concubine (l). Les autens sont partagés sur le pays où il alla après le saccagement de Troie: les uns disent qu'il s'alla mettre en possession du royaume paternel, qui était Phthia dans la Thessalie (m); les autres soutiennent qu'il

(e) Quintus Calab., *ibid.*

(f) Hésychius, et Scholiastes Pindarii, in Python., Od. II.

(g) Homère, *Odys.* XI.

(h) Virg., *Æn.*, lib. II, vs. 500, 550.

Quint. Calab., *lib. XIII.* Vide etiam, Pausan., *lib. X.* pag. 343.

(i) Pausan., *lib. X.* pag. 342.

(k) Eurip., in Hecub. Lycophr. Ovidius, *Metamorph.*, *lib. XIII.* Seneca, in Troad. Hygin., *cap. CX.*

(l) Virgile, *Æneid.*, lib. III, vs. 319. et ibi Servius.

(m) Euripid., in Troad. Dictys, *lib. VI.* Homer., *Odys.*, *lib. IV.*

(a) Sophocles, in Philoct. Voyez aussi Homère, *Odys.*, *lib. XI.*

(b) Eustath., in II, XIX.

(c) Servius, in *Æn.* II, vs. 469.

(d) Homère, *Odys.*, *lib. XI.* Quintus Calaber, *lib. VII, VIII.*

s'en alla tout droit en Épire, qu'il s'y établit, et qu'il y fonda un état (n). Ou dit qu'Hélénus, fils de Priam, et bon devin, qui lui échut dans le partage des prisonniers, lui conseilla de s'en retourner par terre à cause des horribles tempêtes dont il prévoyait que la flotte grecque serait l'attue (o). On trouve assez apparent que Pyrrhus suivit ce conseil, quand on voit que durant sa route, il fit la guerre à Harpalicus dans la Thrace (p). Il épousa la belle Hermione, fille de Ménélas et d'Ilélène (q); mais ce mariage ne fut point heureux : Hermione n'eut point d'enfans, et devint jalouse d'Andromaque qui avait donné un fils à Pyrrhus (r). La jalousie lui inspira le dessein de se défaire de sa rivale (s), et de joindre la mort du fils avec celle de la mère : mais elle y trouva des obstacles ; et comme son dessein avait éclaté, et qu'elle craignait le ressentiment de son mari, elle prêta volontiers l'oreille à Oreste, qui lui proposa de l'enlever, de la remener à son père, et de l'épouser. Aussi bien lui avait-elle été promise avant qu'à Pyrrhus (E). D'autres disent qu'Oreste, voulant se venger de son rival, recourut à des moyens beaucoup plus funestes que n'aurait été de lui enlever une femme avec laquelle on ne faisait pas bon mé-

nage (t), et qu'il lui ôta ou lui fit ôter la vie dans le temple même de Delphes (F). Il est assez certain que Pyrrhus y fut tué. Il n'est pas si certain qu'il y ait été enterré (G). Il avait eu trois femmes, Hermione dont il n'eut point d'enfans, Lanasse et Andromaque : il en eut de ces deux dernières ; mais on ne sait pas si les rois qui ont possédé l'Épire jusques à celui qui sera la matière de l'article suivant, descendaient des fils de Lanasse ou de ceux d'Andromaque (H) : il y a partage sur cela entre les auteurs. On convient seulement qu'ils descendaient de notre Pyrrhus.

(t) Ovidius, *Epistola Herim. ad Orestem*.

(A) *Nonobstant les pleurs de son aïeul maternel.* J Cicéron nous apprend cette particularité dans le chapitre XX de son livre de *Amicitia*, à la page 515 de l'édition de M. Grævius. *Rectè etiam*, dit-il, *præcipi potest in amicitia, ne intemperata quædam violentia (quod per se potius fit) impediatur magnas utilitates amicorum, nec enim (ut ad fabulas redeam) Trojam Neoptolemus capere potuisset, si Lycomedem, apud quem erat educatus, multis cum lacrymis iter suum impredientem, nudare voluisset.* Langius prétend qu'il y a là une erreur ou volontaire, ou involontaire ; mais il se trompe. Voici ses paroles ; on les trouve à la page 515 de l'édition de M. Grævius. *Quod de Neoptolemo Lælius ait, omnes de Achille narrant. Itaque vel errat per memoriam Cicero : vel, quod potius credo, de industria Lælio, ut illi ætate, Græcarum fabularum ignorationem concedit : quod etiam in Catone majore factum videmus ; tametsi isto jam senex Græcis litteris sedulam operam navaverit.*

(B) *Si grande jeunesse fut crue qu'on lui donna le nom de Neoptolème.* J Pausanias (1) en rapporte une

(n) Pausan., *lib. I, pag. 10*. Pindar., *Nem., VII. Justin. lib. XVII.*

(o) Servius, in *Æneid. lib. II.*

(p) Voyez le succès de cette guerre, dans l'article d'HARPALICUS, tom. VII, pag. 505, et apud Hyginum, *cap. CXIII.*

(q) Hygin., *cap. CXIII.*

(r) Pherecydes, apud Schol. Euripid., in Oreste. Pausan., *lib. I, pag. 10*

(s) Eurip., in *Androm.*

(1) *Lib. X, pag. 343.*

autre raison qui est pitoyable; savoir, que Phénix lui donna ce nom, parce qu'Achille son père avait commencé fort jeune à porter les armes.

(C) *La couleur de ses cheveux avait été cause qu'on l'avait appelé Pyrrhus.* Il y en a qui disent qu'on le nomma Pyrrhus par une autre raison (2); savoir, parce que son père s'appelait Pyrria pendant qu'il était déguisé en fille à la cour de Lycomède (3). Ce fait ne devait pas être fort connu aux grammairiens, puisque Tibère, les voulant embarrasser par des questions épineuses, leur demandait entre autres choses, comment s'appelait Achille sous l'habit de fille (4).

(D) *Il massacra même barbaquement le roi Priam.* Virgile décrit la chose en très-beaux termes :

... Hoc dicens, altaria ad ipsa tremantem
Traxit, et in multo lapientem sanguine nati
Implicuit comman laevæ, dextræque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenui absidit enses.
Hæc flos Priami futurum : hic exitus illum
Sorte iussit (5).

L'autel dont il est ici parlé est celui de Jupiter Hercéen (6). Il est vrai que tous les auteurs ne convenaient pas qu'on y eût tué Priam : quelques-uns (7) disent qu'il fut tiré de son palais par Néoptolème; et qu'ayant été traîné au tombeau d'Achille, il fut décapité, et que sa tête fut portée au bout d'une pique par toute la ville. D'autres (8) soutiennent qu'on l'arracha du temple de ce Jupiter, et qu'ensuite Pyrrhus, le rencontrant à la porte de son palais, le tua. Il semble que d'autres aient dit que ce fut auprès d'un autel de Mercure que Pyrrhus lui ôta la vie (9); c'est ainsi que le docte Méziriac (10) interprète ces paroles de Quintus Calaber, *Ἐπὶ τοῦ ἑνὶ ἑρμῆος*. Rhodoman les traduit *ad aram Jovis Hermæi*; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il faut corriger ce texte, en met-

tant *Ἐπὶ τοῦ ἑνὶ ἑρμῆος*, au lieu de *Ἐπὶ τοῦ ἑνὶ ἑρμῆος*. Voyez les notes de Dansiquius sur ce poète, à la page 35.

(E) *Hermione lui avait été promise avant qu'à Pyrrhus.* Ovide (11) rapporte que Tyndare, son aïeul maternel, l'avait promise à Oreste durant la guerre de Troie, en l'absence de Ménélas, qui pendant le même temps promit à Pyrrhus de la lui donner (12). Sophocle, cité par Eustathius (13), l'avait ainsi débité dans une tragédie que nous n'avons plus. Euripide (14) dit au contraire qu'Hermione fut promise à Oreste par Ménélas, afin d'empêcher qu'Oreste ne la tuât, comme il avait tué Clytemnestre sa propre mère. Ce fut donc huit ans après la prise de Troie que cette promesse de mariage se fit. Dans une autre tragédie (15), Sophocle arrange les aventures tout autrement : il dit que Ménélas promit Hermione à Oreste avant le voyage de Troie; et qu'il la promit à Pyrrhus pendant le siège. Hygin (16) a suivi une opinion particulière; c'est que Ménélas, malgré la promesse qu'il avait faite à Pyrrhus devant la ville de Troie, donna sa fille à Oreste, et puis la lui ôta pour tenir son premier engagement. Lorsque Pyrrhus fut l'en sommer à Laécédémone. Voilà bien des sentimens différens : mais où n'en trouve-t-on pas, et qu'y a-t-il là qui doive surprendre ? Il faut plutôt s'étonner que les auteurs aient mis parmi les faits les intrigues d'une tragédie, et qu'ils nous rapportent comme l'histoire d'Hermione et d'Oreste, ce qu'il a plu d'imaginer à un poète, pour remplir de merveilleux et d'incidens une pièce de théâtre. Ne serait-on pas bien de loisir d'ici à mille ans, si l'on se faisait un devoir de ne pas omettre dans l'histoire de César et de Pompée ce que les tragédies de M. de Scudéri et de M. Corneille débitent sur les circonstances de la mort de ces deux illustres Romains ?

(F) *Quelques-uns disent qu'il lui ôta la vie dans le temple de Delphes.*

(2) Hygin., cap. XCII.

(3) Idem., cap. XCPI. Sidonius Apollin., carm. IX, vs. 137.

(4) Sueton., in Tiberio, cap. LXXI. Voyez, dans Juvénal, sat. VII, des questions semblables.

(5) Virgil., Æn., lib. II, vs. 550.

(6) Eurip., in Troad. Senec., Agamemn. Pausan., lib. IV, pag. 127.

(7) Apud Servium, in Æneid., l. II, vs. 506.

(8) Laches, apud Pausan., lib. X.

(9) Quint. Calaber, lib. XIII, vs. 222.

(10) Sur les Épîtres d'Ovide, pag. 847.

(11) Epist. Hermion. ad Orest.

(12) Ilom., Odys., IV.

(13) In Odys., lib. IV.

(14) In Oreste.

(15) In Androm.

(16) Cap. CXXIII.

Voici un fait sur lequel on met en ligne de compte les fictions des poètes tragiques; car en rapportant les divers récits qui se trouvent dans les écrivains, touchant la mort funeste de notre Pyrrhus, on n'oublie point ce qu'Euripide a débité (17); c'est que Pyrrhus, qui était allé à Delphes pour reprocher à Apollon la mort d'Achille, et pour le sommer de lui en faire raison, y retourna afin de lui faire des excuses de cette incartade, et afin d'apaiser sa colère. On a débité d'autres raisons de ce voyage. 1°. Que Pyrrhus alla à Delphes pour y offrir les dépouilles des Troyens (18). 2°. Qu'il fut demander à l'oracle ce qu'il y avait à faire, afin qu'Hermione sa femme lui donnât des enfans (19). 3°. Qu'il avait dessein de piller le temple (20). Quoi qu'il en soit, il fut tué dans ce temple par le commandement d'Apollon (21), et ce fut un prêtre dont le nom est parvenu jusqu'à nous, qui le tua. Ce prêtre s'appelait *Maehereus*, Μαχαιρεύς; et c'est ainsi qu'il faut lire dans l'endroit du scoliaste d'Euripide (22) où il est parlé de la mort de Pyrrhus. Voici le passage selon l'édition vulgaire: καὶ ὅρα κατὰ τὰ χρεῖματα πρὸς διαρπάξοντασ ποὺς Διὰ τοῦ ἀγαμέμνονα τὰ πρὸς αὐτοῦ. αὐτὸν δὲ κτείνῃ Χαιρέργ. M. de Méziriac (23) corrige au commencement ὅρα, et à la fin, αὐτὸν δὲ κτείνῃ Μαχαιρεύς: de sorte qu'au lieu de dire que Pyrrhus se tua de sa propre épée, il faudra dire, que voyant que tout auprès du lieu de l'oracle les Delphiens ravissaient les chairs de son sacrifice, il les leur ôta, et fut tué par *Maehereus*. Cette cause de querelle se trouve dans le scoliaste de Pindare, et dans Pindare même (24). Mais la grande et la plus commune opinion est que le principal auteur de la mort de Pyrrhus fut Oreste (25); soit en se mettant à la tête des Delphiens pour l'attaquer, après leur avoir fait

accroire qu'il s'agissait de prévenir le pillage de leur temple; soit qu'ils y assister en personne, il eût suborné les assassins (26). Virgile lui attribue le coup.

*At illam ereptis magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum furis agitata Orestes,
Excepit incautum, patriasque obruncat ad
aras* (27).

Velleius Patereulus (28) et Ilygin (29) affirment la même chose.

(G) *Il n'est pas si certain qu'il y ait été enterré.* Car il y a des auteurs qui soutiennent que ses os furent dispersés sur les frontières de l'Ambracie. *Cujus ossa per fines Ambracis sparsa sunt quæstia Epiri regionibus* (30). Ovide est du même sentiment.

*Nec tua quàm Pyrrhi felicius ossa quiescant,
Jacta per Ambracias quæ jaculor rias* (31).

M. de Boissieu, dans son commentaire sur ces deux vers, reprend justement Casaubon et Corradus de les avoir entendus de Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains; car il est constant par le témoignage de trois auteurs (32) que ce Pyrrhus fut enterré honorablement. Il censure aussi Héneccius, qui applique à un autre Pyrrhus qu'au fils d'Achille ces mêmes paroles. D'ailleurs il est très-certain que l'on trouve de grandes autorités pour prouver que notre Néoptolème fut enseveli à Delphes. Les uns disent que l'on montrait son tombeau dans le bocage consacré à Apollon (33); d'autres observent qu'il fut enterré sous la porte du temple; mais que Ménélas le fit transporter dans le bois sacré (34). Pausanias, non content de dire que l'on voyait son tombeau en sortant du temple, sur la gauche, ajoute que ceux de Delphes faisaient tous les ans certaines expiations funèbres en son honneur (35). Il est vrai qu'ils le traitèrent long-temps comme ennemi sans honorer sa mémoire; puisqu'ils attendirent à l'honorer, qu'il se fût montré au plus fort de la mêlée,

(26) Dictys, lib. VI. Justin., lib. XVII, cap.

III. Pausan., lib. II, pag. 73.

(27) Virgil., Æn., lib. III, vs. 330.

(28) Patereul., lib. I, cap. I.

(29) Hygin., cap. CXXIII.

(30) Hygin., ibidem.

(31) Ovid., in Ibis, vs. 308.

(32) Valer. Maximus, lib. V, cap. I. Plutar-
chus, in Pyrrho. Auctor de Viris illustribus.

(33) Strabo, lib. IX.

(34) Scoliaſtes Pindari, in od. VII Nem.

(35) Pausan., lib. X, pag. 241.

(17) In Androm. Schol. Pind., in Nem., ed.

VII. Strabo, lib. IX.

(18) Pindar., Nem., ed. VII.

(19) Phérécides, apud schol. Euripid., in Orest.

(20) Schol. Pindar., et Strabo, lib. IX; vide etiam Pausan., lib. X.

(21) Paus., lib. I, pag. 13.

(22) In Orestum.

(23) Sur les Epîtres d'Ovide, pag. 855.

(24) Od. VII Nem.

(25) Eurip., in Androm.

combattant pour eux contre les Gaulois qui tâchaient de prendre la ville et de saecager le temple (36). Dietya de Crète (37) et quelques autres témoignent aussi qu'il fut enterré en ce lieu-là.

(H) *On ne sait..... si les rois..... d'Épire..... descendaient des fils de Lanasse, ou de ceux d'Andromaque.* Justin nous apprend que cette Lanasse, petite-fille d'Hercule, fut enlevée par Pyrrhus, qui la rencontra au temple de Jupiter Dodonéen (38). Il ajoute que Pyrrhus en eut huit enfans, et qu'il eut pour successeur son fils Pialis Méziriac (39) lui soutient, fondé sur le témoignage de Plutarque, que Lanasse était petite-fille d'Ilyllus. Or Ilyllus était fils d'Hercule. D'autre côté il observe que, selon Pausanias (40), celui qui succéda à Pyrrhus se nommait Piclus, et était fils d'Andromaque.

(36) Pausan., lib. I, pag. 4.

(37) Lib. VI.

(38) Justin., lib. XVII, cap. III.

(39) Sur les Épîtres d'Ovide, pag. 861.

(40) Lib. I.

PYRRHUS, roi des Épirotes, issu du précédent (A), et célèbre par les guerres qu'il eut avec les Romains, a été l'un des plus grands capitaines de l'antiquité (B). Il était fils d'Éacide et de Phthie, fille de Ménon le Thésalien. Les commencemens de sa vie furent exposés à une violente persécution; car les Molosses, qui avaient détrôné Éacide et tué tous ceux de ses amis sur lesquels ils avaient pu mettre la main, tâchèrent de se saisir de son fils qui était encore en nourrice: mais on fit tant de diligence pour le sauver, que nonobstant leurs poursuites, on le porta dans l'Illyrie chez le roi Glaucias, qui le fit élever avec soin, et le rétablit dans son royaume à l'âge de douze ans. Cinq ans après il y eut une nouvelle sédition qui fit perdre à Pyrrhus son royaume. Il se retira chez son beau-

frère Démétrius (a). Il se trouva avec lui à la mémorable bataille d'Ipsus (b) (C), et y donna de grandes preuves de son courage.

La paix étant faite entre Démétrius et Ptolomée, roi d'Égypte, on envoya Pyrrhus en otage à la cour de ce dernier, où il se rendit tellement considérable qu'on lui fit épouser Antigone, que Bérénice avait eue de son premier mari avant que d'épouser Ptolomée. Ce mariage lui procura les assistances dont il eut besoin en troupes et en argent, pour rentrer dans son royaume. Il le partagea avec l'usurpateur (c): mais ce partage ne dura guères. Pyrrhus, ayant su que cet homme tâchait de le faire empoisonner, le prévint; car l'ayant prié à dîner, il le tua de sang froid. Il songea peu après à satisfaire son ambition par la conquête de la Macédoine. Les démêlés des fils de Cassander lui en fournirent l'occasion. Alexandre lui demanda du secours contre Antipater, son aîné. On lui en donna; mais on lui en fit payer plusieurs provinces. Démétrius, auquel Alexandre avait demandé aussi du secours, ne put venir à lui que fort tard; et encore ne vint-il que trop tôt, puisqu'il tua Alexandre pour le prévenir, et se fit déclarer roi de Macédoine. Cela fit naître une guerre entre lui et Pyrrhus, dans laquelle il se donna un combat, d'où Pyrrhus, qui fit merveilles de sa personne, sortit victorieux. L'irruption qu'il fit ensuite dans la Macédoine au-

(a) Il avait épousé Déidamia, sœur de Pyrrhus.

(b) L'an de Rome 452, selon Calvinus.

(c) Il s'appelait Néoptolème.

rait été très-heureuse, s'il n'eût fallu se retirer précipitamment, et avec perte d'une partie de l'armée. La paix qui se fit un peu après ne l'empêcha point de favoriser les successeurs d'Alexandre dans le dessein qu'ils formèrent d'attaquer Démétrius (D). Les Macédoniens abandonnèrent celui-ci, et se donnèrent à Pyrrhus, qui, se voyant par ce moyen maître de la Macédoine, ne laissa pas de la partager avec Lysimachus. Il perdit sa moitié de la manière qu'il avait gagné le tout; car les Macédoniens l'abandonnèrent pour se joindre à Lysimachus, qui était de leur nation. Voilà donc Pyrrhus réduit à son patrimoine. Il n'y demeura pas long-temps; c'était un esprit inquiet, qui n'aurait su à quoi employer son temps s'il n'eût attaqué, ou s'il n'eût été attaqué (E); ainsi il prêta agréablement l'oreille aux Tarentins (F), qui le prièrent de passer en Italie pour être leur général contre les Romains. Cinéas de Thessalie, disciple de Démosthène, déconseillait ce voyage à Pyrrhus; mais il n'y gagna rien : *sic erat in satis*. Ce prince passa donc en Italie avec de fort bonnes troupes (d); et voyant que les Romains lui épargnaient une partie du chemin, il s'avança jusques auprès d'Héraclée, vers la rivière de Siris (G), sans attendre que toutes les troupes des alliés fussent prêtes, et offrit sa médiation au consul Lævinus, qui lui répondit : *que les Romains ne voulaient point de son arbitrage, et ne craignaient point*

son ennemi. Il fut reconnaître l'armée romaine, et avoua que ces barbares n'avaient rien de barbare dans leur manière de camper (H). Il se donna une bataille bientôt après, dans laquelle Pyrrhus courut grand risque, et qui fut extrêmement disputée : on pla sept fois de chaque côté; enfin la victoire se déclara pour les Épirotes, par le moyen des éléphants (I), dont l'odeur effarouchait les chevaux romains. Les suites de cette victoire furent grandes, quoique Pyrrhus eût perdu bien de braves gens, et beaucoup de bons officiers. Il fut maître de la campagne, et il s'avança jusqu'à trente-six milles de Rome (e); ce qui n'ébranla nullement la fermeté des Romains, et ne les obligea pas même à ôter à Lævinus le commandement, quoiqu'il y eût bien des gens qui se plaignissent de sa conduite (K). Pyrrhus, souhaitant de faire la paix, envoya Cinéas à Rome (f) (L). L'éloquence et les manières insinuanes de cet ambassadeur avaient ébranlé le sénat; mais la harangue d'Appius Claudius, qui se fit porter à l'assemblée, quibiqu'à cause de son grand âge, et de la perte de ses yeux, il eût renoncé aux affaires de la république, fit qu'on déclara à Cinéas, que si Pyrrhus souhaitait l'amitié du peuple romain, il lui fallait attendre à en faire la proposition qu'il fût sorti d'Italie. Le consul Fabricius

(e) *Eutrope n'en met que 18, Florus que 20. Victor primo prælio Pyrrhus, distul au chap. XVIII du 1^{er} livre, totam tremmentem Campaniam, Lirim, Fregellamque populum, prope captam urbem à Praenestina arce prospexit, et viresimo lapido oculos trepidæ civitatis fumo ac pulvere implevit.*
(f) *L'an de Rome 474.*

(d) *L'an de Rome 473, le dernier de la 24^e olympiade.*

fut moins malheureux que Lavinus, et fit une action qui valait une bataille gagnée, par rapport à la véritable gloire d'une nation; ce fut d'avertir Pyrrhus que son médecin offrait de l'empoisonner (g). La bataille qui se donna (h) auprès d'Asculum fut très-vigoureuse. Il y a des historiens qui disent que les Épirotes la gagnèrent hautement; d'autres disent qu'on pouvait chicaner contre (M); et qu'on sonna la retraite de part et d'autre. L'armée de Pyrrhus était tellement diminuée, que quand on voulut le féliciter, il répondit : *C'est fait de nous, si nous remportons encore une victoire.* Il fut donc ravi d'avoir un prétexte de tourner ses armes ailleurs, c'est-à-dire de passer en Sicile (i), d'où on lui avait envoyé des ambassadeurs pour le prier de veur délivrer cette île du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Cette expédition eut d'abord le plus favorable succès du monde; mais ces insulaires, avec leur esprit trop républicain pour l'humeur de Pyrrhus, ne purent souffrir qu'il changeât les manières douces et civiles dont il s'était servi envers eux au commencement : ainsi par le même esprit qui les avait engagés à recourir à sa protection, ils cherchèrent bientôt d'autres maîtres. Dans cette fâcheuse conjoncture il reçut très-à propos des lettres des Tarentins, qui lui apprirent le besoin extrême où ils étaient

de son secours, de sorte qu'il eut un beau prétexte de se vanter qu'il n'abandonnait pas la Sicile, mais qu'il allait secourir d'autres alliés. Le trajet fut une affaire. Les Carthaginois désirèrent sa flotte, et les Mamertins incommodèrent fort ses troupes après le débarquement. Ce fut alors (k) que Pyrrhus, quoique blessé à la tête, se rna si impétueusement sur un barbare qui le défiait, que du coup de sabre qu'il lui donna sur la tête, il lui fendit tout le corps en deux (N). Dès qu'il fut arrivé à Tarente, il se hâta de marcher contre les Romains, et perdit une bataille auprès de Bénévent (l) : après quoi il ne songea plus qu'à s'en retourner en son pays, où tant de vicissitudes de fortune qu'il avait essayées ne purent lui apprendre à se tenir en repos : il s'engagea éternellement à de nouvelles expéditions. Celle de Macédoine lui fut heureuse; il battit l'armée d'Antigonus, fils de Démétrius, et lui ôta la meilleure partie de son royaume. Après cela il fit la guerre aux Lacédémoniens (m), à la sollicitation de Cléonyme (n), mécontent de ce qu'il ne régnait pas à Lacédémone : mais ils repoussèrent si vigoureusement ses rudes attaques, qu'ils le contraignirent à se contenter de faire le dégât chez eux, et d'y prendre des quartiers d'hiver. Sur ces entrefaites Aristias lui persuada d'aller à Argos, où il s'était éle-

(g) Voyez la remarq. (D) de l'article FABRICIUS, tom. VI, pag. 381.

(h) L'an de Rome 475.

(i) Idem.

(k) L'an de Rome 478.

(l) En 478.

(m) En 480.

(n) Voyez l'article de ce CLÉONYME, tom. V, pag. 233.

vé une faction entre cet Aristias et Aristippe. Ce dernier fut secouru par Antigonus. Pyrrhus, introduit dans la ville par Aristias, ne put néanmoins s'en rendre maître; il fallut se battre dans les rues avec les habitans; et avec les troupes d'Antigonus; et ce fut là que Pyrrhus perdit la vie (o), ayant reçu à la tête un coup de tuile (O). Antigonus en usa généreusement envers lui (P). On a débité des choses fort singulières de Pyrrhus(Q), comme qu'il guérissait les maux de rate en y touchant de son pied droit; et que son gros orteil avait des vertus divines (p).

(o) En 480, selon Calvinus; ou 482, selon le père Labbe.

(p) Extrait de Plutarque, en la vie de Pyrrhus.

(A) Issu du précédent.] Voyez la dernière remarque de l'article précédent, et la remarque (E) de l'article d'ANDROMAQUE, tom. I^{er}. MM. Lloyd et Hofman n'ont pas eu assez d'attention, lorsqu'ils ont adopté cette bêtise de Charles Étienne, que Pyrrhus du côté de sa mère descendait d'Achille, et du côté de son père, d'Hercule : c'est d'Alexandre-le-Grand qu'on a dit cela, mais non pas de Pyrrhus. Il fallait dire tout le contraire, comme a fait Aurélius Victor (1).

(B) Il a été l'un des plus grands capitaines de l'antiquité.] Il était si brave, que ceux qui voyaient son ardeur dans les combats disaient qu'il faisait revivre Alexandre à cet égard; et qu'au lieu que les autres rois n'étaient la copie de ce conquérant leur maître que par les habits de pourpre, par les gardes du corps, par le panchement du cou, et par un haut ton de voix, Pyrrhus le représentait par la valeur et par les belles actions. Il avait composé des livres de l'Art militaire (2), qui étaient une preuve incontestable de

son habileté à camper, à mettre une armée en bataille, etc., et il inventa l'art d'enseigner cette discipline par une espèce de jeu d'échecs (3). Aussi augura-t-on de bonne heure que s'il vivait, il serait le plus grand capitaine de son temps (4). Annibal lui donna le haut bout sur les plus grands capitaines, lorsqu'il dit à Scipion que Pyrrhus était le premier de tous, que lui Scipion était le second, et que lui Annibal était le troisième (5). Mais il faut avouer que Tite Live rapporte tout cela autrement. Il dit qu'Annibal ayant donné la première place à Alexandre, et la seconde à Pyrrhus, s'attribua la troisième. *Que diriez-vous*, lui dit alors Scipion, *si vous m'aviez vaincu? En ce cas-là*, lui répondit Annibal, *je me croirais et au-dessus d'Alexandre, et au-dessus de Pyrrhus, et au-dessus de tous les capitaines du monde*. Rapportons les paroles de Tite Live, afin qu'on voie d'où il a tiré ce fait. *Claudius secentus Græcos Acilianos libros, P. Africanum in ed fuisse legatione tradit: eumque Ephesi collocutum cum Annibale. Et sermonem etiam unum refert; quo quarenti Africano, quem fuisse maximum imperatorem Annibal crederet, respondisse: Alexandrum Macedonum regem; quod parva manu innumerabiles exercitus fudisset; quodque ultimas oras, quas visere supra spem humanam esset, peragrasset. Quarenti deinde, quem secundum poneret; Pyrrhum dixisse..... Exsequenti, quem tertium diceret; haud dubie semetipsum dixisse. Tum risum obortum Scipioni et subjecisse. Quidnam tu diceres, si me vicissas? Tum me verò inquit, et ante Alexandrum, et ante Pyrrhum, et ante omnes alios imperatores esse. Et perplexum Punico astu responsum, et improvisum assentationis genus Scipionem movisse: quod è grege se imperatorum velut inestimabilem secrevisset (6)* Voici les endroits par où Annibal estimait

(3) Pyrrhus peritissimus strategmaton fuit, primasque quomodocumque ad disciplinam per calculos in tabula tradidit utendū. Douas. in Terent., Eunuch., act. IV, sc. VII.

(4) Antigonus augura celo. Plutarque, in Vita Pyrrhi, pag. 387.

(5) Plutarque, ibidem.

(6) T. Livius, lib. XXXV, pag. m. 652.

(1) Pyrrhus, rex Epirotarum paternō genitū ab Achille, maternō ab Hercule oriundus.

(2) Cicéron en fait mention, Epist. Fam. XXV, lib. IX.

Pyrrhus, castra nocturni primum do-
cuisse, ad hoc neminem elegantius
loca cepisse, praesidia disposuisse,
artem etiam conciliandi sibi homines
eam habuisse, ut Italica gentes re-
gis externi, quam populi Romani
tamdiu principis in eâ terra, impe-
rium esso mallet (7). Ajoutez à cela
que Justin lui donne avec les vertus
militaires, une grande probité et
une grande sainteté de vie. Satis
constans inter omnes auctores fama
est, nullum nec ejus, nec superioris
aetatis regem comparandum Pyrrho
fuisse; varoque non inter reges tan-
tum, verum etiam inter illustres vi-
ros, aut vitæ sanctioris, aut justitiæ
probatoris visum fuisse; scientiam
certè rei militaris in illo viro tantam
fuisse, ut cum Lysimacho, Demetrio,
Antigono, tantis regibus, bella
gerens, invictus semper fuerit. Illy-
riorum quoque, Saeulorum, Roma-
norumque, et Carthaginiensium bel-
lis, nunquam inferior, plerumque
etiam victor extiterit, qui patriam
certè suam angustam, ignobilemque,
fama rerum gestarum, et claritate
nominis sui, toto orbe illustrem red-
diderit (8). Cicéron le lève aussi de
beaucoup de probité (9). Nous ver-
rons dans la remarque (L) qu'il sa-
vait fort bien se servir de ces machi-
nes d'intrigue, dont l'art est une des
principales pièces des grands capi-
taines.

(C) Il se trouva avec Démétrius à
la bataille d'Ipsus.] M. Moréri dé-
bite qu'à la bataille d'Ipsus, la vic-
toire favorisa le parti de Pyrrhus
contre Antigonus et Démétrius. Il
n'y a rien de vrai dans tout cela :
car alors le parti de Pyrrhus était le
même que celui d'Antigonus et de
Démétrius ; ou, pour parler plus
exactement, Pyrrhus n'assista à ce
combat que comme un aventurier
ou un volontaire du parti de Démé-
trius. M. Hofman a suivi l'erreur de
M. Moréri.

(D) Il favorisa les successeurs

(7) T. Livius, lib. XXX, pag. m. 652. Voyez
aussi Amm. Marcell., lib. XXIV, initio.

(8) Justin, lib. XXV, sub fin., p. m. 452, 453.

(9) Cum duobus ducebus de imperio in Italia
decertatum Pyrrho et Annibale. Ab altero,
propter probitatem ejus non nimis alienos animos
habemus, alterum propter crudelitatem semper
hoc cinis odere. Cicero, de Amicitia, cap.
VIII.

d'Alexandre dans le dessein qu'ils
formèrent d'attaquer Démétrius.]
Pyrrhus succomba aisément à la ten-
tation (10), lorsque les chefs de la
ligue lui eurent représenté qu'il n'y
avait point de prudence dans la con-
duite qu'il voulait tenir. Il voulait
observer le traité de paix pendant
que Démétrius aurait une forte guer-
re sur les bras ; c'était perdre son
occasion, et donner lieu à son voisin
d'attendre avec avantage que la sien-
ne fût venue. Pourquoi, disait-on à
Pyrrhus, n'aimez-vous pas mieux
conquérir la Macédoine sur un prin-
ce qui ne saurait la défendre, vu le
grand nombre d'ennemis qui l'atta-
queront, que vous exposer à la peine
de défendre contre lui votre pays,
lorsqu'il aura fait un traité de paix.
On lui représenta aussi certaines in-
jures que Démétrius lui avait faites ;
il venait de lui enlever sa femme
avec l'île de Coreyre. Pour entendre
cela, il faut savoir que Lanassa, fille
d'Agathocles tyran de Syracuse, avait
apporté à Pyrrhus cette île en dot ;
mais voyant que son mari faisait plus
de cas des autres femmes que d'elle,
la fantaisie lui prit de chercher un au-
tre éponx : et comme Démétrius pas-
sait pour le plus facile de tous les
princes à s'engager à de nouveaux
mariages, elle lui proposa de la venir
joindre à Coreyre où elle s'était re-
tirée. Il le fit, et l'épousa, et laissa
une garnison dans l'île (11). Voilà
plus de raisons qu'il n'en fallait,
pour porter un prince aussi ambi-
tieux que Pyrrhus à observer mal
un traité de paix. Je dirai ici en pas-
sant qu'il eut d'Antigone un fils
nommé Ptolomée, qui fut tué par
les Lacédémoniens (12) ; que de La-
nassa il eut Alexandre, qui lui suc-
céda ; et que de Bircenna il eut Hé-
lénus (13), dont je parlerai dans la
remarque (P). Nous parlerons de ses
filles dans l'article prochain.

(E) Il n'aurait su à quoi employer
son temps, s'il n'eût attaqué, ou s'il
n'eût été attaqué.] Le caractère de

(10) Voyez Plutarque, ubi infra.

(11) Tiré de Plutarque, in Vita Pyrrhi, pag.
388, 389.

(12) Voyez la remarque (B) de l'article Cxi-
mène, tom. V, pag. 234.

(13) Plut., in Vita Pyrrhi ; mais Justin, liv.
XXIII, chap. III, dit qu'Hélénus était fils de la
fille d'Agathocles.

Pyrrhus était une ambition démesurée, et un esprit remuant et incapable de repos. Plutarque (14) le compare à Achille,

*Qui langueroit d'être tant de séjour
Ne demandant que la guerre, et l'escur* (15).

Il entendait admirablement la guerre (16), il exécutait avec un courage et une vigueur incomparable; mais il était beaucoup plus propre à gagner qu'à conserver, parce qu'à mesure qu'il faisait quelques conquêtes il formait de vastes desseins, et se remplissait de nouvelles espérances qui l'empêchaient de songer aux moyens de conserver ce qu'il avait déjà acquis. *Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita divitiis acquisitisque celeriter carebat. Tanto melius studebat acquirere imperia quam retinere* (17). Antigonus le comparait à un joueur qui amène beau jeu, mais qui ne sait pas en profiter. On a dit la même chose d'Annibal: *Non omnia nimirum eidem Dii dederunt; vincere scis, Annibal, victoribus uti nescis* (18). Ce défaut n'est point rare; notre siècle a fait voir souvent que de part et d'autre on ne sait tirer aucun profit de ses victoires. Dieu ménage ainsi les choses, afin de ne pas trop accabler une nation tout à la fois. On pourrait citer mille sentences semblables à ces deux-ci.

*Non minor est virtus quam quærere partem
Curi* (19):

*Parari singula acquirendo facilius
possunt quam universa teneri* (20).

(F) Il prêta agréablement l'oreille aux Tarentins. Ce peuple se brouilla mal à propos avec les Romains; et dans la suite, quoique la partie ne fût point égale, il ne sut jamais prendre la résolution de s'accorder

(14) In Vita Pyrrhi, pag. 390.

(15) C'est ainsi qu'Amoyl traduit ces paroles de l'Iliade, lib. I, vs. 591:

..... Φθινύσσεις φίλον κῆρ
Αὐτὸ μῖνον, ποθίσσας δ' αὐτῶν τε πτό-
λεμῶν τε.

..... Macerabat suum cor

Illic mouens, desiderabat autem clamoremque pugnarumque.

(16) Plut., in Vita Pyrrhi, pag. 400.

(17) Justin., lib. XXV, cap. IV.

(18) Livius, lib. XXIII. Voyez aussi Florus, lib. II, cap. VI; et, tom. V, pag. 24, la remarque (B) de l'article CASAR, à la fin.

(19) Ovidius, de Arte amandi, lib. II, vs. 13.

(20) Livius, lib. XXXVII. Voyez Florus, lib. II, cap. XVII.

avec eux (21). Certaines gens qu'on appelait *demagogues* mettaient tout en feu par leurs harangues, et n'inspiraient que des pensées de guerre, jusques à pousser le peuple à suivre venir un prince étranger, plutôt qu'à faire la paix. Quelle fut la suite de tout ce manège? C'est qu'il fallut subir le joug des Romains beaucoup plus tôt qu'on n'aurait fait sans cela.

Observons que les députés des Tarentins représentèrent à Pyrrhus les services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre les Corecyriens, et qu'ils ajoutèrent que l'Italie était un plus beau pays que la Grèce. Mais notez surtout que ce monarque se flatta d'un heureux succès en considérant qu'il était issu d'Achille, et que les Romains étaient une colonie troyenne (22). On ne saurait trop réfléchir sur les faiblesses des grands hommes, et sur leurs folles superstitions.

(G) *Auprès d'Héracée, vers la rivière de Siris.* J. Florus a fait une faute de géographie quand il a parlé ainsi: *Apud Heracleam et Campanie fluvium Lirim, Levino consule, prima pugna* (23). M. de Saumaise, dans ses notes sur cet auteur, montre fort bien qu'Héracée n'était point dans la Campanie, et que Florus a confondu la rivière *Liris* avec celle de *Siris*. Celle-là est dans la Campanie, mais non pas l'autre: or, comme il était constant que la première bataille s'était donnée auprès d'Héracée, l'erreur d'avoir confondu ces deux rivières a dû produire la bêtise de transporter Héracée dans la Campanie. Consultez Cluvier, au chapitre XIV du IV^e livre de l'*Italia antiqua*. Il veut qu'on lise dans Florus, *apud Heracleam et Lucanie fluvium Sirim*, etc.

(H) Il avoua que ces barbares n'avaient rien de barbare dans leur manière de camper. J. Aurélius Victor lui fait dire dans cette occasion une chose qui, pour avoir été transportée

(21) Μῆτις φέρει τὸν πῶλεμον δυνάμει, μῆτις διαβαίνει θρασυτέταται μαχηθῆναι δεμαγωγῶν. *Pares cum eis armis non essent, neque possent ea ob ferociam et pravitatem concionato- rum suorum depouere.* Plutarch. in Pyrrho, pag. 390.

(22) Pausan., lib. I, cap. XII.

(23) Florus, lib. I, cap. XI III.

hors de sa place, n'a aucun sens. *Viso*, dit-il, *Levini exercitu eandem sibi ait adversus Romanos, quam Herculi adversus hydram, fuisse fortunam*. Selon Plutarque (24) ce fut Cinéas qui usa de cette comparaison, quand il eut vu la facilité avec laquelle les Romains avaient grossi leur armée depuis la première bataille, et quelle multitude d'habitans il restait à Rome après toutes ces nouvelles levées. Alors il y avait du sens à se souvenir des têtes naissantes de l'hydre; mais il eût été absurde d'y songer avant le premier combat. Comme les auteurs semblent être de serment de ne jamais rapporter les choses les uns comme les autres, Florus attribue à Pyrrhus même cette pensée: *Video me planè Herculis sidere procreatum, cui quasi ab angue Lernæo tot cæsa hostium capita de sanguine suo ronescantur* (25).

(I) *Par le moyen des éléphants.* Les Romains les appelèrent *boves lucas*, à cause, dit-on, qu'ils les virent pour la première fois dans la Lucanie lors de la guerre de Pyrrhus (26). Pline met cela sous l'an 472; et il remarque que sept ans après on en vit à Rome dans l'entrée d'un triomphe. Il semble que c'est supposer que cette guerre dura sept ans; et il faut dire, selon Pline, qu'elle finit l'an 479. Plutarque dit que Pyrrhus s'en retourna chez lui six ans après son départ. Le calcul de Calvisius, que j'ai mis en note, met le commencement de la guerre à l'an 473, et la fin à l'an 478. Le père Labbe met le commencement à l'an 474, et la fin à l'an 480. Quelle pitié que sur des faits de cette importance on ne puisse pas être d'accord! Au reste, les éléphants firent du bien et du mal à Pyrrhus: ils lui furent très-favorables à la première bataille: on ne les craignit guère à la seconde; on en blessa un, et l'on vit par-là qu'ils n'étaient pas immortels (27): à la troisième ils causèrent bien du désordre parmi les troupes de Pyrrhus. *Eodem feræ*, dit Florus, *que pri-*

mam victoriam abstulerant, secundam parem fecerant, tertiam sinè controversiâ tradidit. Voilà un historien qui ne savait pas que peu de lignes auparavant il avait dit que Pyrrhus avait été pleinement vaincu à la seconde bataille; ce qu'il confirme encore avant que de finir son chapitre. Il venait de dire que les Romains ne cessèrent de tuer que lorsque la nuit les en empêcha, et que Pyrrhus fut le dernier des fuyards; et puisqu'il assure, dans la récapitulation de son récit, que le camp de ce monarque fut pillé deux fois, *bis exuto castris*, il faut qu'il ait appliqué le premier pillage à la seconde bataille. Que veut-il donc dire avec son *secundam parem fecerant*?

(K) *Quoiqu'il y eût bien des gens qui se plaignissent de la conduite de Lévinus.* Fabricius disait que cette perte ne devait pas être attribuée aux soldats romains, mais à leur général, et que ce n'était point les Épirotes qui avaient vaincu les Romains, mais Pyrrhus qui avait vaincu le consul Lévinus (28). Pyrrhus s'était déjà donné à lui-même cet éloge; car il s'était écrié: Oh! qu'il serait aisé de conquérir toute la terre, ou à Pyrrhus si les Romains étaient ses soldats, ou aux Romains si Pyrrhus était leur roi. *O quam facile erat orbis imperium occupare aut mihi Romanis militibus, aut me rege Romanis* (29)!

(L) *Il envoya Cinéas à Rome.* A voir la bravoure de Pyrrhus, on dirait qu'il ne voulait rien devoir qu'à son épée; mais ce serait raisonner avec peu d'expérience. Les plus grands guerriers ont presque toujours mis en œuvre les intrigues et les négociations (30). Pyrrhus avait de coutume de se faire précéder par Cinéas, afin que ce précurseur préparât les voies, et lui applanît les difficultés. Cinéas vérifiait par son éloquence ce mot d'Euripide (31), que tout ce que l'on peut faire avec le tranchant de l'épée, on le peut aussi faire avec des paroles. Pyrrhus

(24) Pint., in Pyrrho, pag. 305.

(25) Florus, lib. I, cap. XVIII.

(26) Plin., lib. VIII, cap. VI. Varro, de Ling. latine, lib. VI.

(27) *Cadus Mincius quartæ legionis hastatus unius proboscide abscisâ, mori posse belluas ostenderat*. Florus, lib. I, cap. XVIII.

(28) Plut., in Pyrrho, pag. 305.

(29) Florus, lib. I, cap. XVIII.

(30) Voyez la remarque (B) de l'article d'ARTILLERIE, tom. II.

(31) *Ὅτι πᾶς ἐξαίρετὸς λόγος, ὃ καὶ εὐδαιμονοποιεῖται δὴ δύναιτο δι, ὅταν id εὐραχθῇ περὶ κομῆς φέρων quod minus possit*. Plutarch., in Pyrrho, pag. 301, B.

confessa qu'il s'était rendu maître de moins de villes par ses armes, que par les beaux discours de Cinéas (32). Il me semble que Cicéron ne rend pas assez de justice à Pyrrhus, lorsqu'il l'enveloppe (33) sous cette dure sentence du poëte Ennius, *Semper fuit stolidum genus Eacidarum, belli potentis sunt magis quam sapientipotentis*, et que l'exception qu'il y fait ne va que jusques à croire que ce prince eût entendu l'équivoque de cet oracle :

Aio te Eacida Romanos vincere posse.

J'observerai en passant que Cicéron se sert de quatre moyens pour prouver que cet oracle est de l'invention d'Ennius. 1°. Les Grecs n'en ont point parlé. 2°. Apollon ne répondait jamais en latin ; 3°. Il avait cessé de répondre en vers au temps de Pyrrhus ; 4°. Ce prince n'eût pas été assez innocent pour n'en pas connaître l'illusion. Mais si on lui répondait qu'Ennius avait changé en un vers latin une réponse qui avait été donnée en prose grecque, l'on renverserait la moitié de son édifice.

(N) *Qu'on pouvait chicaner contre.* Ce n'est pas une invocation de notre siècle, que les vaincus aient recours à la chicane par vanité, par mauvaise honte, par politique ; quoique peut-être cette sorte de mauvaise foi ait plus de cours aujourd'hui qu'anciennement (34). Les Romains ne disputèrent point à Pyrrhus le gain de la première bataille ; mais ils ont eu des historiens qui ont dit que l'avantage fut égal dans la seconde, ou même que Pyrrhus y fut battu (35). Plutarque cite deux auteurs, dont l'un dit que les Romains perdirent à la première environ quinze mille hommes, et Pyrrhus treize mille ; l'autre dit que les Romains y perdirent sept mille hommes, et Pyrrhus près de quatre mille. Quant à la seconde bataille, l'un dit que les Romains y perdirent six mille hommes, et Pyrrhus trois mille cinq cent cinq, comme il était porté par les registres de ce prince ; l'autre dit en général qu'il y demeura

ra quinze mille hommes de part et d'autre. D'où paraît que M. Moréri n'a pas dû dire que la perte des Romains a été moindre dans les deux premières batailles, que celle des Épirotes. Il s'est trompé aussi sur le temps où il applique cette réflexion de Pyrrhus : *Nous sommes perdus si nous vainquons encore une fois* ; cette réflexion est postérieure à la seconde bataille. Au reste, les deux auteurs de Plutarque sont bien différens d'Éutrope, qui donne aux Romains tout l'avantage de cette journée-là. Pyrrhus, dit-il, *vulneratus est, elephanti interfecti, viginti millia caesa hostium, et ex Romanis tantum quinque millia. Pyrrhus Tarentum fugatus*. Frontin (36) fait monter la perte au même nombre de gens.

(N) *Il lui fendit tout le corps en deux.* Voilà des coups de nos anciens paladins, qui pourfendaient jus les arçons, les géans les plus outre-cuidés (*). Il est certain que Plutarque a rapporté des actions de Pyrrhus qui sentent le héros de roman, beaucoup plus qu'un héros réel : il a bien fait de se munir de l'autorité d'Homère, qui a remarqué quelque part que la bravoure est la seule entre toutes les vertus qui soit sujette à des transports fanatiques, et à des agitations de frénésie. *Τῶν ἀνδρῶν μόνον τῶν ἀνδρείων φύξις πάλαι ἐνθουσιάζει καὶ ματικὰς φρεσίνων.* *Fortitudinem unam identidem tymphatico et phanatico motu ferri* (37). Les nations septentrionales, sous le paganisme, croyaient que le dieu Odin, intentant des guerres, inspirait une fureur qui faisait que les plus faibles pouvaient résister à dix hommes. *Horum primarius deus erat Odinus, qui res bellicas dirigere credebatur, furemque hominibus, quem Berserkicum vocabant, immittere, quo qui correptus erat, vel decem aliis poterat obsistere, utut infirmus extraxit raptum ac debilis* (38).

(36) *Stratagemata*, lib. II, cap. III.

(*) *Jus*, employé ici dans la signification de *jurque*, signifie *bas*, à terre ; témoin, *rue jus*. D'ailleurs, ce n'est point proprement l'outrecuidance d'un géant, qui rend le corps de ce géant malaisé à poursuivre. *Rom. extr.*

(37) *In Vita Pyrrhi*, pag. 358.

(38) *Journal de Leipzig*, 1769, pag. 30, dans l'extrait du livre de Thomas Bartholin, *Antiquitatum Danicarum de canalibus fontibus à Danis adhuc Gentilibus mortis*.

(32) Plutarchus, *ibidem*.

(33) Cicero, de *Divinat.*, lib. II.

(34) Voyez la remarque (F) de l'article *FABRICIUS*, tom. VI, pag. 382.

(35) Voyez la contradiction reprochée à Florus, dans la remarque (I).

Il y a dans Plutarque un autre passage qui ne sera pas ici hors de propos. « (39) Non seulement en la poésie, comme dit Platon, celui qui sera espris et ravi de l'inspiration des Muses, fera trouver tout autre ouvrier, quelque laborieux, exquis et diligent qu'il soit, digne d'estre moqué : (40) mais aussi es combats l'ardent affectionné et divinement inspiré est invincible, et n'y a homme qui la peust soutenir : c'est une fureur martiale qu'Homère dit que les dieux inspirent aux hommes belliqueux.

• *Parle qu'il ait, de grand force il enfle*

• *Le cœur du roy, que dedans il soufle.*

• Et cest autre,

• *Il fient qu'il soit acrest d'un des dieux,*

• *Qu'il est si fort au combat furieux.*

(Q) *Un coup de tuile.*] Ce fut une femme qui, de sa fenêtre, jeta cette tuile sur la tête de ce roi. Les Argiens, pour donner du merveilleux à cet accident, et pour entretenir la crédulité des peuples, publièrent que Cérès déguisée en femme avait fait ce coup. Le poëte Leucéas ne manqua point d'insérer cette tradition dans l'histoire qu'il composa des Argiens (41).

(P) *Antigonus en usa généreusement envers lui.*] La tête de Pyrrhus ayant été coupée, vint entre les mains d'Alcyonéus, qui la porta à son père Antigonus. Celui-ci l'ayant reconnue, chassa son fils à coups de bâton, l'appela cruel et barbare, se couvrit le visage et pleura. Il fit ensuite brûler honorablement cette tête et le reste du corps de Pyrrhus. Alcyonéus se montra docile; car ayant trouvé Héléus, fils de Pyrrhus, il lui fit bien des caresses, et le mena à Antigonus. Ce prince loua cette action, et dit à son fils qu'elle lui

aurait été encore plus agréable, s'il eût été à Héléus le cbétif manteau dont il le voyait couvert. Il fit ensuite mille amitiés à Héléus, et le renvoya bien équipé dans le beau royaume d'Épire (42).

(Q) *On a débité des choses fort singulières de Pyrrhus.*] Quand il s'agissait de guérir les maux de rate, il s'y préparait par le sacrifice d'un coq blanc; après quoi le malade se couchait par terre et Pyrrhus lui pressait doucement la rate avec son pied droit. Quelque pauvre que l'on fût, on le trouvait disposé à fournir de ce remède. On lui donnait un coq, quand il avait fait son sacrifice, et il avait ce présent pour très-agréable. Sa gencive supérieure était un os continu, où l'on voyait des lignes qui marquaient le nombre des dents. La vertu divine du gros orteil de son pied droit parut quand on brûla son cadavre; car on trouva cet orteil en son entier. Voilà ce qu'on lit dans Plutarque (43). On voit dans Plin (44) que c'était ce même orteil qui avait le don de guérir; et que n'ayant pas été endommagé par les flammes, il fut enterré à part dans un temple. Qui doute qu'il n'ait été honoré comme les saintes reliques? Et pourrait-on reprocher après cela aux païens, de n'avoir pas eu des rois comparables aux princes chrétiens qui guérissent la jaunisse et les écrouelles? Puisque j'ai promis ailleurs (45) de parler ici d'une fausseté qui regarde Achille, il est juste que je la rapporte. Camérarius (46) ayant dit que le gros orteil de Pyrrhus avait une vertu divine, et qu'il fut trouvé tout entier au milieu des flammes qui avaient brûlé le reste du corps, ajoute tout de suite qu'Homère assure la même chose touchant Achille. Caspar à Rées dit plus d'une fois, mais toujours d'une façon vague (47),

(39) Plutarchus, de Virtute morali, sub fin., pag. 459, version d'Amoyot.

(40) Περὶ τὰς μάχας τὸ παθητικὸν καὶ τὸ ἐνθουσιαστικὸν ἀντιθέσται ἐν καὶ ἀνταρτοῖς. ὁ καὶ τοὺς θεοὺς Ὀμῆρος ἠμῶντες ποιεῖ τοῖς ἀνθρώποις (ὡς ἑστῶς, ἐμπνευστοὺς μῆλα ποιμῖνι λαόν, καὶ, Οὐχ ὄν, ἀνθρώποις θεοὺς τὰς μάχας.) In proliis citius animo concitati ac furore correpti cunctis superarique nequeunt, qualem instinctum Homerus ait à diis homini inseri. Sic aut, atque dum per magnas flammis ipse incensit, et cunctis Non abieci instinctum furti hic ita nuntius.

(41) Pausan., lib. I, pag. 127, 128.

(42) Ex Plutarcho, sub finem vite Pyrrh. Foras auti Justin, lib. XXV, cap. IV. Val. Maxim., lib. V, cap. 1.

(43) In Pyrrho, pag. 384.

(44) Lib. VII, cap. II.

(45) Tom. I, pag. 273, remarque (H) de l'article HESTIAÏTE, à la fin.

(46) Notul., Succisiv., cent. III, c. XLII.

(47) Il ne marque jamais que c'était le gros orteil du pied droit. Foras son Elysium Campus, quest. XXIV, num. 4 et num. 31; et quest. XXVIII, num. 24 et 26.

que le doigt de Pyrrhus guérissait les rateloux; à quoi il ajoute en un endroit, qu'*Homère écrit presque la même chose d'Achille* (48). C'est Camérarius qui l'a trompé. Je voudrais bien savoir qui a trompé Camérarius. Il est faux qu'*Homère ait rien avancé de semblable*; et je doute qu'*aucun autre parmi les anciens l'ait avancé*. Cet orteil de Pyrrhus me fait songer à un conte que font les rabbins. Agrippa en fait mention. Ils disent qu'il y a dans le corps de l'homme un petit os qui s'appelle luz, qui n'est sujet à nulle rupture, et que le feu même ne peut vaincre, et dont notre corps regermera au temps de la résurrection des morts, comme une plante renaît de sa graine. *Est in humano corpore os quoddam minimum, quod Hebraei Luz appellant, magnitudine ciceris mundati, quod nulli ruptioni obnoxium, nec igne quidem vincitur, sed semper conservatur illud; ex quo (ut dicunt) velut planta ex semine, in resurrectione mortuorum corpus nostrum animale repullulascet* (49). Je suis redevable de ce passage à M. le professeur Drelincourt; et c'est avec la plus grande joie du monde que j'en fais ici un aveu public.

(48) *Quæst. XXVIII, non. 36.*

(49) Agrippa, de occultâ Philosophiâ, lib. I, cap. XX, pag. m. 32. Foyes, tom. III, pag. 119, remarque (K) de l'article BARCOCHIBAS, et citation (42) de l'article NINUS, tom. XI, pag. 173.

PYRRHUS, roi d'Épire, petit-fils du précédent, succéda à son père Alexandre, et fut d'abord sous la tutelle de sa mère Olympias. Sa minorité rendit les Éoliens assez injustes pour entreprendre de lui enlever une partie de l'Acarnanie. C'était celle qui était échue à son père dans un partage de conquête qu'il avait fait avec eux. Olympias eut recours à Démétrius, roi de Macédoine; et pour l'engager plus fortement à la secourir, elle lui donna en mariage Phthia sa fille. L'historien, (a)

nous laisse là, sans nous apprendre d'autres suites du dessein des Éoliens que l'irruption qu'ils firent sur les frontières de l'Épire au temps de Ptolomée, frère et successeur de notre Pyrrhus. Il faut qu'il y ait là du vide; car sans doute il se passa quelques années entre la minorité et la mort de Pyrrhus. Quoi qu'il en soit, la princesse Olympias recourut à des moyens trop violents quand elle voulut s'opposer aux amourettes de son fils; car elle fit empoisonner une maîtresse qu'il avait (b) (A). Ptolomée, qui succéda à Pyrrhus, son frère, ne lui survécut pas beaucoup. Leur mère les suivit bientôt, ayant été accablée de la perte de ses deux fils. Il ne restait que deux princesses de la famille royale, Néréis et Déidamie, sœurs d'Olympias (c), et filles de Pyrrhus, l'aïeul de celui-ci. Néréis fut femme de Gélon, roi de Sicille. Déidamie fut tuée auprès de l'autel de Diane durant une sédition. Les dieux pour punir ce crime affligèrent les Épirotes en tant de manières, qu'ils furent presque réduits à rien par la famine, et par les guerres civiles et étrangères (d).

(b) *Athen, lib. XIII, pag. 589.*

(c) Elle avait épousé son frère Alexandre. Foyes Justinus, lib. XXVIII, cap. I, et seq.

(d) *Justin, ubi supra.*

(A) *Sa mère fit empoisonner une maîtresse qu'il avait.* Elle était do Lencade, et se nommait Tigris (1). M. de Boissieu (2) rejetant toutes les interprétations qu'on a données à ces deux vers d'Ovide.

*Utque nepos dieti, nostro modo carnine, regis
Cantharidum succos dante parente bibas.*

(1) *Athen., lib. XIII, pag. 589.*

(2) *In lib. pag. 65.*

(a) Justinus, lib. XXVIII, cap. I, et seq.

a conjecturé qu'il s'agit là de notre Pyrrhus, et qu'Olympias sa mère ne lui fit pas plus de quartier qu'à Tigris sa concubine. Si cela est, Justin a été bien bon d'imputer la mort de cette princesse au regret d'avoir perdu ses deux fils. Il ne faut pas donner un nom honorable au désespoir qui accablait une mère bourrelée des remords de sa conscience, après avoir fait mourir son fils.

PISTORIUS (JEAN), surnommé *Niddanus*, à cause qu'il était né à Nidda au pays de Hesse, s'acquitt beaucoup de réputation par son savoir et par ses ouvrages. JEAN PISTORIUS, son père, avait été chevalier de Malte; mais il embrassa de très-bonne heure la réformation de Luther, et il fut l'un des ministres qui assistèrent à la lecture de la confession d'Augsbourg, dans la chambre de l'empereur, le 25 de juillet 1530. Il fut le premier qui eut la surintendance des églises du comté de Nidda, et il mourut le 25 de janvier 1583, à l'âge de quatre-vingt et un an (a). Son fils, qui est le sujet de cet article, naquit le 4 de février 1546. Il se destina à la médecine et y fut reçu docteur; mais il s'attacha ensuite à la jurisprudence.

(a) *Ex Frehero, in Theatro, pag. 348.*

PYTHAGORAS, est le premier des anciens sages qui ait pris le nom de philosophe (A). Il florissait au temps de Tarquin, dernier roi de Rome, et non pas au temps de Numa (B), comme plusieurs le débitent. Il se rendit fort illustre par sa science et par sa vertu, et il travailla utilement à réformer et à instruire le monde. Il fallait que son éloquence eût beaucoup de force,

puisque ses exhortations portèrent les habitans d'une grande ville plongée dans la débauche à fuir le luxe et la bonne chère, et à vivre selon les règles de la vertu (a). Il obtint même des dames qu'elles se délassent de leurs beaux habits et de tous leurs ornemens (C), et qu'elles en fissent un sacrifice à la principale divinité du lieu. Il obtenait de ses disciples les choses les plus malaisées à pratiquer; car il leur faisait subir un noviciat de silence (D), qui durait pour le moins deux ans, et il le faisait durer jusqu'à cinq années pour ceux qu'il reconnaissait les plus enclins à parler (b). Ce que j'ai dit en un autre endroit (c), nous persuade du pouvoir de sa censure. Il les faisait vivre tous en commun (d): ils quittaient la propriété de leur patrimoine, et apportaient leurs biens aux pieds du maître. On interpréta criminellement cette concorde, et cela leur fut très-funeste (E). L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettaient dans le mariage (F): il ne crut point que sans cela la paix publique, la liberté, une bonne forme de gouvernement, et semblables choses auxquelles il travaillait avec un grand zèle (G), pussent rendre heureux les particuliers. Il est surprenant qu'un philosophe aussi habile que lui en astronomie, en géométrie et dans les autres parties des mathématiques, se soit plu

(a) Justin, lib. XX, cap. IV. Je rapporte ses paroles dans la remarque (C).

(b) Aulus Gellius, lib. I, cap. IX.

(c) *Ci-dessus*, citation (27), de l'article HYPONAX, tom. VIII, pag. 153.

(d) Voyez la rem. (E), à la fin.

à débiter ses plus beaux préceptes sous le voile des énigmes. Ce voile était si épais, que les interprètes y ont trouvé une ample matière de conjectures (H), et autant de sens mystiques qu'il leur a plu. Quelques-uns prennent au pied de la lettre l'ordre qu'il donnait de ne manger point de fèves (I). Il n'y a guère de gens de ces siècles-là qui aient fait autant de voyages que lui (e). Il passe dans l'esprit de quelques personnes pour un insigne magicien (K) : nous verrons sur quel fondement. Nous dirons aussi que le sieur Naudé l'en justifie (L). Il me resterait cent choses à observer ; mais je suis contraint d'être court, et j'évite tout ce qui se peut trouver dans M. Moréri. Cependant quoique l'on y trouve la métépsychose, je ne laisserai pas de m'y arrêter un peu (M). Je pense qu'à cause de cette opinion il désapprouvait les sacrifices de bêtes : et l'on remarque qu'il adora un autel où jamais aucune victime n'était immolée ; qu'il l'adora, dis-je, comme un lieu qui n'avait pas été profané ou pollué (N). Je n'ai point marqué la patrie de Pythagoras, parce que les opinions varient fort là-dessus : les uns veulent qu'il soit Tyrrhénien, d'autres le font Syrien, d'autres le font naître dans l'île de Samos, et d'autres dans l'île de Céphalonie (f), etc. (g). On ne peut rien voir de plus beau dans des philosophes païens que ce qu'il disait de Dieu, et du but où nous devons tendre (O) ; et

apparemment il eût poussé l'orthodoxie beaucoup plus loin, s'il eût eu assez de courage pour s'exposer au martyre. Les circonstances de sa mort sont rapportées diversement (P). Je nommerai quelques auteurs qui ont traité de ses dogmes (Q). Ce qui le concerne en tant que médecin se voit dans l'Histoire de la Médecine (h).

Je veux joindre à ce que j'ai dit de la fable de ses miroirs (i) un conte que je viens de lire dans un nouvelliste (R).

(h) Imprimée à Genève, l'an 1696, et composée par D. L. C., D. M., c'est-à-dire Daniel le Clerc, docteur médecin. Il est frère de M. le Clerc, professeur à Amsterdam.

(i) Dans la remarque (L).

(A) Il est le premier... qui ait pris le nom de philosophe. Avant lui ceux qui excellaient dans la connaissance de la nature, et qui se rendaient recommandables par une vie exemplaire étaient nommés sages, *sophi*. Ce titre lui paraissant trop superbe ; il en prit un autre qui faisait voir qu'il ne s'attribuait pas la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appela donc philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse. Ce nom est demeuré depuis ce temps-là aux professeurs de la science naturelle et de la morale. Cicéron va nous apprendre le pays natal de ce nouveau titre, l'occasion qui le fit naître et sa signification. *A quibus dueti deinceps omnes, qui in rerum contemplatione studia ponent, sapientes et habebantur, et nominabantur idque eorum nomen usque ad Pythagoram manavit citatem : quem, ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides, vir doctus in primis, Phliuntem ferunt venisse, eumque eum Leonte, princepe Phliasiorum, docto, et copiose disseruisse quendam : ejus ingenium, et eloquentiam eum admiratus esset Leon, quasivisse ex eo, quid maxime arte*

(e) Voyez Apulée, in Floridia.

(f) A Samos, ville de cette île.

(g) Voyez Farnabe, in Ovidium, Métam., lib. XV, vers. 60.

consideret atillam artem quidem se scire nullam, sed case philosophum, admiratum Leontem novitatem nominis, quæsisse: quinam essent philosophi, et quid inter eos, et reliquos interesset, Pythagoram autem respondisse, *SIMILEM* sibi videri vitam hominum, et mercatum eum, qui haberetur maximo ludorum apparatu totius Græciæ celebritate: nam ut illic alii corporibus exercitatis gloriam, et nobilitatem coronæ peterent, alii emendi, aut vendendi quæstu, et lucro ducerentur: esset autem quoddam genus eorum, idque vel maximè ingenuum, qui nec plausum, nec lucrum quærerent, sed visendi causam venirent, studiosèque perspicere, quid ageretur, et quo modo: ita nos quasi in mercatu quandam celebritatem ex urbe aliquid, sic in hanc vitam ex alia vita, et naturæ profectos: alios gloria servire, alios pecuniæ, raros esse quosdam, qui, cæteris omnibus pro nihilo habitis, rerum naturam studiosè intuerentur: hos se appellare sapientes studiosos, ut est philosophos: et ut illic liberalissimum esset, spectare, nihil sibi acquirerent, si in vita longè omnibus studiis contemplationem rerum, cognitionemque præstare. Nec verò Pythagoras nominis solum inventor, sed rerum etiam ipsarum amplificator fuit (1).

(B) Il florissait au temps de Tarquin... et non pas au temps de Numa. Quant au jour natal du mot philosophie, nous ne pouvons le marquer: l'année même de sa naissance nous est inconnue. On s'est contenté de nous dire que Pythagoras tint ce discours avant qu'il passât en Italie (2); et l'on ne marque que d'une manière vague en quel temps il y passa. Ce fut, nous dit-on, sous le règne de Tarquin. (3) Hanc opinio-

nem (de immortalitate animæ) discipulus ejus (4) Pythagoras maximè confirmavit, qui cum regnante Tarquinio superbo in Italiam venisset, tenuit magnam illam Græciam cum honore et disciplinâ, tam etiam auctoritate. (5) Pythagoras fuit in Italia temporibus istis quibus L. Brutus patriam liberavit. L'erreur de ceux qui ont dit qu'il passa en Italie au temps du roi Numa (6), lui est glorieuse: car on ne tomba dans cette pensée, que parce qu'on crut que Numa n'aurait pu être si habile et si philosophe, s'il n'avait été disciple de Pythagoras. Quinetiam arbitror, dit Cicéron, propter pythagoreorum admirationem, Numam quoque regem, pythagoreum à posterioribus existimatum: nam cum Pythagore disciplinam, et instituta cognoscere, regisque ejus æquitatem, et sapientiam à majoribus suis acceperent, ætates autem et tempora ignorarent: propter vetustatem eum, qui sapientia excelleret, Pythagore auditorem fuisse crediderunt (7). Notez que Cicéron ne se fonde que sur de légères conjectures, quand il tâche de persuader que les Romains surent quels étaient les dogmes, et quelle était la réputation de Pythagoras (8). Il n'eût point parlé de cette manière, si ce philosophe avait été honoré de la bourgeoisie romaine, comme Epicharmus le débita (9). Disons en passant qu'un oracle ayant ordonné aux Romains d'ériger une statue au plus brave et au plus sage des Grecs, ils en firent dresser une en l'honneur d'Alcibiade, et une autre en l'honneur de Pythagoras (10). Nous allons apprendre de Plin en quel temps cela se fit. Invenio, dit-il (11); et Pythagore et Alcibiadi, in cornibus comitii positas, cum bello (12) Samniti Apollo Pythius fortissimo Græcæ gentis jussisset et alteri sapientissimo, simulacra celebri loco dicari: ea ste-

(1) Cicero, Tusculan. Quest., lib. V, cap. III. Dionysius Laërce raconte à peu près la même chose. Voyez-le in Proemio, num. 12, où il cite Héraclides Ponticus et Tzetzès. Il dit que ce discours fut tenu dans Sicile. Voyez aussi ce qu'il dit dans la Vie de Pythagoras, où il cite Socrate in successione.

(2) Qui quum post hunc Philistium sermonem in Italiam venisset, exornavit eum Græciam quæ magna diæta est, et præcipuum et publicè præstantissimum et institutum à aristibus. Cicero, Tusculan. Quest., lib. V, cap. IV.

(3) Idem, Tusculan., lib. I, cap. XVI.

(4) C'est-à-dire de Phérécides.

(5) Cicero, Tusculan., lib. IV, cap. I.

(6) Ovide a suivi cette fautive tradition au XVI^e livre des Métamorphoses.

(7) Idem, Cicero, Tusculan., lib. IV, cap. I.

(8) Idem, ibidem.

(9) Plut., in Num., pag. 63.

(10) Idem, ibidem.

(11) Plin., lib. XXXIV, cap. VI, pag. m. 99.

(12) Cette guerre fut longue, et commença l'an 412 de Rome.

ière donc Sylla dictator ibi curiam faceret. Mirumque est, illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientid prælati Pythagoram prætulisse, aut tot aliis virtute Alcibiadem, aut quinquam utroque Themistocli. Plinè s'étonne que les Romains aient choisi Pythagoras préférentement à Socrate. Mais d'où savait-il qu'ils eussent oui parler de l'oracle rendu pour Socrate?

Tout bien compté il se trouvera qu'ils choisirent le meilleur. On peut encore les justifier par ces deux raisons (13) : ils connaissaient moins Socrate que Pythagoras ; car celui-ci avait enseigné long-temps en Italie avec beaucoup de réputation : et ils étaient prévenus en faveur de Pythagoras, parce qu'ils s'imaginaient que Numa avait été son disciple. C'était l'opinion populaire ; et quelque fausse qu'elle fût, les magistrats ne laissaient pas de la fomentier. Cela parut lorsqu'on prétendit avoir trouvé le tombeau de Numa et ses livres (14) ; car on divulgua qu'ils concernaient la philosophie pythagoricienne, et il y eut des historiens qui s'accommodèrent à ce sentiment. *Adjicit Valerius Antias libros Pythagoricos fuisse : vulgate opinioni quod creditur Pythagoræ auditorem fuisse Numam ; mendacio probabiliter accommodatâ fide* (15). Cassius Hémina et Lucius Piso suivirent cette opinion populaire dans leurs écrits (16). Si l'on me demande pourquoi les Romains aimaient mieux croire que Numa eût été disciple de Pythagoras, que d'attribuer à l'Italie la gloire d'avoir produit un roi si sage, qui ne devait sa philosophie aux leçons d'aucun étranger, je réponds, 1°. qu'apparemment on ne songea pas à cet intérêt de la patrie, quand on commença de donner cours à cette opinion ; 2°. que l'on crut peut-être persuader plus facilement le mérite de ce prince, en lui donnant un si fameux précepteur. Était-il aisé de croire qu'un barbare, sans l'aide des Grecs, eût pu parvenir à ce haut point de capacité ? Saint Au-

gustin eût cru sans peine que Numa fut l'un des disciples de Pythagoras ; car il dit que Thalès a vécu pendant le règne de Romulus (17). Or nous savons que Thalès et Phérécyde ont été contemporains, et que Pythagoras fut disciple de Phérécyde. Quelques-uns même prétendent que Thalès le fut aussi (18). Il est pour le moins certain qu'Anaximander, disciple de Thalès, et Pythagoras, ont vécu en même temps (19). Aucun des commentateurs de Diogène Laërce ne nous avertit de la mauvaise version de ces paroles, *Φιλοσοφίας δὲ δύο γένεσις διδοχαι, ἡ τὴν ἀπὸ Ἀραξινδρίου, καὶ ἡ ἀπὸ Πυθαγόρου, τοῦ μὴ ὁμοῦ διακρίτου*. *Ceterum philosophiæ duæ fuere successiones : quarum altera ab Anaximandro, altera à Pythagorâ fluxit. Anaximandri Thalès auditor fuit* (20). Il est visible qu'elles signifient non pas que Thalès fut disciple d'Anaximander, mais qu'au contraire Anaximander le fut de Thalès.

Finissons ceci par un passage de Plinè (21), où il est dit que Pythagoras était en Égypte lorsque Semnésarès y régna. Cela fait un peu de peine, quand on se souvient que Pythagoras alla en Égypte avec des lettres de recommandation de Polycrate, tyran de Samos, à Amasis, roi d'Égypte. C'est ce que Laërce assure (22). Le père Hardouin (23) a cru lever la difficulté, en supposant que Pythagoras alla en Égypte sous le règne d'Amasis, et qu'il y fit assez de séjour pour y voir la mort de ce prince, et le règne de Semnésarès son successeur. Mais cette supposition est combattue par Hérodote, qui nous apprend que Cambyse subjuguait l'Égypte six mois après la mort d'Amasis, auquel Psamménitus son fils avait

(17) *Eodem Romulo regnante Thalès Milesius fuisse perhibetur unus à septem sapientibus. August., de Civit. Dei, lib. XVIII, cap. XXIV.*

(18) *Tertius à l'origine. Voyez ses paroles dans M. Ménage, in Laërtium, cap. I, num. 119.*

(19) *Diogène Laërce, lib. II, dit qu'Anaximander a fleuri principalement du temps de Polycrate, tyran de Samos.*

(20) *Laërtius, in Proémio, num. 13.*

(21) *Is obeliscus quem divus Augustus in circo magno statuit, excisus est à rege Semnésarès, qui regnante Pythagoras in Egypto fuit. Plin., lib. XXXVI, cap. IX, pag. m. 297.*

(22) *Diog. Laërt., lib. VIII, num. 3.*

(23) *In hunc locum Plinii.*

(13) *Vossius, de Philosoph. sect., pag. m. 39, les allègue.*

(14) *Cinq cent cinquante-cinq ans depuis le commencement de son règne. Plin., lib. XIII, cap. XIII ; et non pas environ quatre cents après sa mort, comme dit Plutarque, in Numâ, p. 74.*

(15) *T. Livius, lib. XL, pag. m. 783.*

(16) *Voyez Plinè, lib. XIII, cap. XIII.*

succéda (24). Il est vrai peut-être qu'on pourrait dire que le nom de Psamménitus a été changé peu à peu en celui de Semnéserteus ; et il ne faut pas oublier, qu'il semble que Pythagoras était en Égypte lorsque Cambyse s'en empara ; car il semble qu'il fut l'un des esclaves que ce monarque fit transporter en Perse. On ne saurait mieux prouver cela que par un passage d'Apulée ; mais il faudrait y corriger quelque chose, en ôter *Ægyptum* et y mettre *Ægypto*, ce qui brouillerait un peu trop la pensée de l'auteur. Il vaut mieux donc dire que ce passage prouve seulement que Pythagoras fut en Égypte au temps de Cambyse : voyez la remarque (B) de l'article ZOROASTRE, vers la fin. Voici les paroles d'Apulée : *sunt qui Pythagoram aiunt eò temporis inter captivos Cambysæ regis, Ægyptum cum adveheretur, doctores habuisse Persarum magos ac præcipuè Zoroastrem, omnis divini arcani antistitem, postèaque à quodam Gallo Crotoniensium principe reciperatum. Verum enim verò celebrior fama obtinet, spontè eum petisse ægyptias disciplinas, atque ibi à sacerdotibus, cærimoniarum incredendas potentias, numerorum admirandas vices, geometriæ solertissimas formulas dilicuisse* (25). Jean Bernart n'a pas trop bien réussi à critiquer Pline ; car il lui oppose Eusèbe, comme disant que le règne de Semnéserteus commença en la 43^e. olympiade, et finit en la 45^e. ; c'est-à-dire que le roi Amasis monta sur le trône environ trente ans après la mort de Semnéserteus (26). Si cela était, il ne seroit pas possible de disculper Pline, ou de le mettre d'accord avec Diogène Laërce. Mais ne soyons pas en peine pour lui ; l'exposé de Jean Bernart est faux : Eusèbe ne parle point d'un roi d'Égypte qui ait eu nom Semnéserteus.

(C) *Il obtint que les dames se défissent de leurs beaux habits et de tous leurs ornemens.*] Tout ce que Justin nous dit touchant la réforme introduite par Pythagoras dans la ville de Crotona est si remarquable, que je n'en veux pas retrancher une syllabe.

(24) Herodot., lib. III, cap. XII.

(25) Apuleius, Floridior., lib. II, p. m. 351.

(26) Johann. Bernartius, in Boetium, de Consol. Philosoph., lib. I, pag. 169.

Crotonam venit, populumque in luxuriam lapsum, auctoritate sua ad usum frugalitatis revocavit. Laudabat quotidie virtutem : et vitia luxuriae, casusque civitatum eà peste perditarum enumerabat ; tantumque studium ad frugalitatem multitudinis provocavit, ut aliquos ex his luxuriosos incredibile videretur. Matronarum quoque separatam à viris doctrinam, et puerorum à parentibus frequenter habuit. Docebat nunc has pulcritiam, et obsequia in viros ; nunc illos modestiam, et litterarum studium. Inter hæc velut genitricem virtutum frugalitatem omnibus ingerebat, consecutusque disputationum assiduitate erat, ut matronæ auratas vestes, ceteraque dignitatis suæ ornamenta, velut instrumenta luxuriæ deponerent, eaque omnia delata in Junonis ardem ipsi deæ consecrarent, præ se ferentes, vera ornamenta matronarum pulcritiam, non vestes esse. In juventute quoque quantum profligatum sit, victi foeminarum contumaces animi manifestant (27). Les dernières paroles de cet auteur tiennent un peu du satirique ; car voici comme il y raisonne : puisque Pythagoras dompta l'esprit opiniâtre de l'autre sexe, jugez de ses grands progrès dans la correction des jeunes hommes. Il est sûr que l'attachement à la braverie est une pièce de si grande résistance (28), qu'il n'y a rien qui fasse plus réfléchir les traits des prédicateurs. Voyez l'efficacité des sermons de Capistran contre les joueurs (29). On ne dit pas qu'il fit les mêmes progrès contre les joyeux. Conecte fit plus de conquêtes sur les coiffures par les coups de pierre des enfans, que par les figures de la rhétorique (30). Voilà donc des prédicateurs chrétiens qui ne purent faire ce de quoi un philosophe païen vint à bout. Mais n'oublions pas la belle action des dames romaines au temps de Camille (31).

En peu de mots, un auteur moderne

(27) Justin., lib. XX, cap. IV, pag. m. 395.

(28) Voyez l'article PÉRIANDRE, tom. XI, pag. 682, citations (6) et (7).

(29) Tom. IV, pag. 405, remarque (E) de l'article CAPISTRAN.

(30) Voyez l'article CONECTA, tom. V, pag. 278, remarque (D).

(31) Voyez l'article CAMILLE, tom. IV, pag. 387, remarque (C).

nous a donné les plus beaux traits qui puissent servir au tableau de l'éloquence de Pythagoras. « Selon le même Porphyre, quand il vint en Italie. Il changea la police d'un grand nombre de villes, et y établit la liberté : en une seule exhortation il gagna et attacha à sa philosophie plus de deux mille hommes ; il leur apprit à dompter leurs passions ; à étouffer tous les mouvements d'avarice et d'ambition, à mettre tous leurs biens en commun, à aimer le silence, la retraite et la contemplation (32). » Qu'on ne vienne pas à m'objecter que je représente ce philosophe sous l'idée d'un rhétoricien : ce n'est point mon intention ; je suis fort persuadé qu'il n'attaquait point le vice par des barangues semées de fleurs, et composées selon les règles, et selon les subtilités brillantes que les sophistes des siècles suivants mirent en usage. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse lui attribuer une éloquence merveilleuse, puisque ses discours étaient si persuasifs. La force de cette éloquence consistait sans doute dans l'expression grave des raisons, et dans le poids qu'il donnait à ses paroles par la sagesse de sa conduite. Il prêchait d'exemple : son silence même était éloquent, et contribua autant que sa voix à la réforme, comme l'a fort bien remarqué un ancien poëte,

*Annon Pythagoræ monitus antiquæ silentis
Panorum OEbalii luxum pressere Taranti* (33)

(D) *Un noviciat de silence.* C'était une rude discipline. *Ἐστὶ δὲ πάντων χαλινώτατον ὑγκρατισμὸς τὸ ὑλάττης κρατεῖν* (34), c'est-à-dire la plus difficile victoire que l'on puisse remporter est de maîtriser sa langue. Voyez l'éloge que l'on donne dans les distiques de Caton à ceux qui savent se taire bien à propos (35). Servius

(32) Thomassin, *Méthode d'étudier et d'enseigner la Philosophie*, liv. I, chap. XV, pag. 153.

(33) Claudianus, *de Mallii Theodori Consulatu*, v. 156. Il faut lire *anon*, et non pas *ei* non sans interrogation, comme dans l'édition de Barthius ; et notes que Barthius, et prolixè partout ailleurs, ne dit presque rien sur ce passage. Claudien peu auparavant avait dit :

*Quidquid Democritus risit, distique tacendo
Pythagoras.*

Ibidem, v. 90.

(34) Jamblichus, *lib. I, cap. XXXI*.

(35) *Proximus ille Deo est qui scit ratione tacere.*

fait mention du noviciat de cinq ans (36), et voici ce qu'Apulée remarque de celui que l'on imposait pendant près de cinq années aux disciples les moins retenus. *Non in totum tamen (Pythagorici) vocem desuescebant, nec omnes pari tempore elingues magistrum sectabantur : sed gravioribus viris brevi spatio satis videbatur taciturnitas modificata. Loquaciores enim verò fermè in quinquennium, velut in exilium vocis mittebantur* (37).

(E) *On interprète criminellement cette concorde, et cela leur fut très-funeste.* } On prit cette communauté d'étudiants pour une faction qui conspirait contre l'état : on en fit périr soixante, le reste s'enfuit. *Sed tercenti ex juvenibus cum sodalitiis juris sacramento quodam nexi separatam à cæteris civibus villam exercebant, quasi cœtum clandestinæ conjurationis haberent, civitatem in se converterunt, quæ eos, cum in unam domum convenissent, cremare voluit. In quo tumultu sexaginta fermè perièrunt, ceteri in exilium profecti* (38). Ni ce passage de Justin, ni ce qui le suit, ne sont pas capables de nous apprendre si cette tempête fut excitée pendant la vie de Pythagoras. En prenant droit sur tout ce narré, l'on doit plutôt croire que ce philosophe ne fut point compris dans cette persécution, que de croire qu'il y fut compris. Il semble donc que Justin nous raconte là le même fait dont Polybe parle. Or selon Polybe les pythagoriciens furent brûlés dans la grande Grèce, quelque temps avant la guerre que Denys, tyran de Syracuse, fit aux Crotoniates (39) : il semble donc qu'ils ne furent point brûlés pendant la vie de leur maître ; car il y a cent vingt ans entre la destitution de Tarquin et cette guerre de Denys contre Croton (40). Or Pythagoras vint en Italie sous le règne de Tarquin, et mourut à Métapont après avoir séjourné à Croton pendant vingt ans (41). Vossius observe que Justin, Polybe, Porphyre, Jamblique, parlent

(36) Servius, in illud *Æneid.* X, v. 564,

..... Tacitus requavit Amyclis.

(37) Apuleius, in *Florida*.

(38) Justin., *lib. XX, cap. IV.* Voyez la remarque (D).

(39) Polybius, *lib. II.*

(40) Voyez Calvisius, *pag. m. 95, 165.*

(41) Justin., *lib. XX, cap. IV.*

du même accident (42) : or ces deux derniers observent qu'il ne se sauva de l'incendie que deux personnes, Archippe et Lysis : ce ne fut donc pas, dira-t-on, une barbarie exercée sur l'école de Pythagoras pendant sa vie. Car Lysis s'étant retiré à Thèbes y fut précepteur d'Épaminondas (43), qui mourut cent quarante-cinq ans après l'expulsion de Tarquin. Ce sont des doutes, j'en conviens ; mais non pas de fortes preuves contre ceux qui soutiendraient que l'incendie dont Lysis fut préservé arriva pendant la vie de Pythagoras. Notez que selon Plutarque, les deux pythagoriciens qui échappèrent furent Philolaüs et Lysis. Il dit cela dans le Traité du Génie de Socrate (44), et il y nomme Cycloniens ceux qui attachèrent le feu au collège de Pythagoras, dans Métapont. Dans un autre livre il les appelle Cyloniens, et il observe qu'ils brûlèrent Pythagoras. *Kai ô Πυθαγόρας ὡς ἔσθ' ἐμπροσθεν τοῦ πυρὸς Κυλωνίων.* Quod Pythagore vivo à Cyloneis illatum est incendium (45).

Si vous souhaitez de savoir le nom de l'auteur qui nous apprend que les disciples de ce philosophe se déponillaient de la propriété de leurs biens, je vous renverrai à ces paroles d'Aulu-Gelle : *Omnes simul qui à Pythagorâ in cohortem illam disciplinarum recepti erant, quod quisque familie pecunieque habebat, in medium dabant, et coibatur societas inseparabilis, tanquam illud fuerit antiquum consortium, quod re atque verbo appellabatur κοινόν* (46).

(F) L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettaient dans le mariage. Il représentait que le but que l'on se doit proposer dans l'union des sexes est de produire légitimement un autre soi-même ; qu'il faut tâcher d'avoir des enfans bien faits, sains et robustes ; qu'il les faut accoutumer au travail et à la sobriété, et les éloigner du plaisir vénérien jusqu'à l'âge de vingt ans,

et leur recommander ensuite de ne s'y porter que de loin à loin. *Necessum esse ut pueri et virgines in laboribus et exercitationibus omnibusque tolerantia ac temperantia generibus congruentibus educantur ; ut conveniens victus ipsis abbeatur, et laborum amans ; temperans et continens eorum vita sit : ut de usu rei venereæ serò erudiantur : ac pueros sic institui et educari oporteat, ut intra vicissimum ætatis annum talem congressum nullo modo querant. Cum autem ad ætatem veneri maturam pervenerint, hæc rarò utendum esse ; incontinentiam enim, bonamque corporis habitudinem, rariùs conjunctas esse* (47). Il condamnait hautement ceux qui se portent à cette action après avoir trop mangé, et plus encore ceux qui s'y portent pendant qu'ils sont ivres (48). Il voulait non-seulement que les maris renoncassent au concubinage, mais encore qu'ils observassent les loix de la chasteté et de la pudeur envers leurs épouses. Ils ne faisaient ni l'un ni l'autre ; mais on dit que ses remontrances les touchèrent jusqu'au vif, et qu'ils travaillèrent avec zèle à se réformer. *Fertur et Pythagoras Crotoniates à pellicum et illegitimarum fœminarum consuetudine abdurisse ; maritos etiam monuisse, ut erga uxores suas casti et pudici forent : quo factum, ut Crotoniatæ omnem incontinentiam et luxuriam, quæ tunc temporis in urbe, ceu pestis, grassabantur, e medio tollere laborarent* (49). Les habitans de Crotonc menaient une vie déréglée. Ils se mariaient pour la forme ; ils prenaient une épouse au honores ; ils la négligeaient, et la méprisaient, et ne s'attachaient qu'à des concubines. C'était donner un mauvais exemple ; cette conduite est contagieuse : ils ne considéraient pas qu'il était à craindre que l'on ne les imitât, et peut-être qu'ils s'en mettaient peu en peine. La maxime *frangenti fidem frangatur eidem*, n'a que trop de lieu par rapport à la fidélité conjugale. Ce fut un désordre que Pythagoras entreprit de corriger. Si nous

(42) Yossius, de Philosophor. Sectis, cap. VI, num. 26, pag. m. 38.

(43) Diog. Laërt., lib. VIII, num. 7. Cornelius Nepos, in Epaminonda. Alian., Var. Hist., lib. III, cap. XVII.

(44) Plut., de Socrate. Génie, pag. 583.

(45) Idem, de Stoicor. Repugn., pag. 1051.

(46) Aul. Gell., lib. I, cap. IX. Voyez aussi Lært., lib. VIII, num. 10.

(47) Omeisius, in Ethicis Pythag., pag. 38 ex Jamblich., in Vitâ Pythag., lib. I, cap. XXXI.

(48) Idem, pag. 39, ex eodem, ibidem.

(49) Jamblichus, ibidem, cap. XXXVII, apud Omeisium, ibidem, pag. 40.

en croyons Justin, il n'eut besoin que de la force de ses instructions ; mais quelques auteurs insinuent qu'elles se trouvèrent trop courtes, et qu'il fallut recourir à une machine plus puissante : ce fut de seindre que l'on était descendu dans les enfers, et que l'on y avait vu dans les tourmens les maris qui ne rendaient pas à leurs épouses le devoir du mariage. Cela le mit dans une grande considération.

Φασὶ δὲ ἱερώνυμος καταλβίττα αὐτὸν εἰς ἄδου τὰν μὲν Ἡσίοδου ψυχὰν ἰδίῃ πρὸς κίστην χαλκῇ διδιδμένῃν καὶ τρίζουσαν τὰν δὲ Ὀμήρου, κρημαίνεσθαι ὑπὸ δίδρυον, καὶ ἴσους περὶ αὐτὴν, ἀνδ' ὃν εἴπε περὶ διῶν' κολαζομένους δὲ καὶ τοὺς μὴ δίδοντας συνῆναι ταῖς αὐτῶν γυναῖξιν, καὶ δὴ καὶ διὰ ταῦτα τιμωδῆναι ὑπὸ τῶν ἐν Κρότωνι. Hieronymus verò ait descendisse ad inferos atque Hesiodi quidem animam columnæ æreæ vinculis adstrictam, stridentemque vidisse; Homeri autem, ex arbore pendentem, serpentesque illam circumdantes, propter ea quæ de diis finxerat. Eos item cruciari qui suis uxoribus congressi nollent: ejusque rei gratiâ à Crotoniatis honoratum (50). Cette histoire est sans doute la même que celle qu'Hermippus a rapportée. Il dit (51) que ce philosophe étant arrivé en Italie s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mère de tenir registre de ce qui se passerait. Quand il se fut tenu là autant de temps qu'il le jugea à propos, sa mère, comme ils en étaient convenus, lui fit tenir ses tablettes. Il y vit les dates et les autres circonstances des événemens ; ils sortit de ce lieu-là avec un visage pâle, et tout défait ; il assembla le peuple, et il assura qu'il revenait des enfers ; et, pour le persuader, il récita ce qui s'était fait dans la ville. Il fit gémir et pleurer toute l'assemblée, tant ses auditeurs furent touchés de ce récit : ils ne doutèrent plus que ce ne fût un homme divin, et ils lui donnèrent à instruire leurs femmes. Sans doute ce fut en cette occasion qu'il étonna les mauvais maris, en leur disant qu'on

punit avec beaucoup de sévérité dans les enfers ceux qui refusent à leurs femmes les carresses d'obligation. Apparemment il parla aussi des peines qui sont infligées aux femmes galantes, et nous devons croire que ce fut l'une des raisons qui obligèrent les Crotoniates à envoyer leurs épouses à son école. Remarquez bien la contradiction de ce grand maître. Il enseignait d'un côté la métempsychose, sans se borner aux trois déménagemens dont parle Pindare (52) : et de l'autre il osait dire qu'il avait vu dans les enfers l'âme d'Homère, celle d'Hésiode, etc., bien tourmentées. La métempsychose détruisait l'enfer, comme il le déclare dans Ovide.

*O genus attonitum gelidae fornâline mortis,
Quid Stygia, quid tenebras, et nomina vana
tumes;*

*Materiam vatam, fatigique pericula mundi?
Corpora sive regis flammæ, seu tabe detustas
Abstulerit, mala posse pati non ulla putat* (53).

Mais il aime mieux s'acquérir de l'autorité, et se rendre propre à extirper la débauche en se contredisant, que de suivre une méthode bien liée de dogmatiser qui ne fût pas si utile.

J'ai dit qu'il ne se bornait point aux trois déménagemens dont Pindare fait mention, et j'en donnerai une preuve manifeste par les vers d'Ovide que je citerai ci dessous (54). Forcatulus dit donc fausement le contraire. Constat, dit-il (55), druidum imitatore Pythagoram, desultoriam animarum migrationem non nisi tertiam asseruisse. Nam si perenni serie animas in alia atque alia corpora transcripsisset, quis, quæso, locus fuisset Elysii campis, aut cæli sedibus? quod miror satyricis scriptoribus falsis admodum insulto derelictum. Quicunque, inquit Pindarus, ter in utriusque vitâ à vitis alieni fuerunt, viam sibi à Jove destinatam adicere ad Saturni urbem. Έβλα μακάρων γάρου Ὀικεανίδος αὔρας περιπρίονον, ἀνθήματα δὲ χερσὶ φέρον, id est, ubi beatorum insulam oceanides aure circumstant, et flores aurei fulgent.

(G) Les choses auxquelles il tra-

(50) Diog. Laërtius, lib. VIII, num. 21, pag. 505.

(51) Apud Diogenem Laërtium, ibidem, num. 41, pag. 521, 522. Voyez aussi le scoliste de Sophocle. M. Ménage, in hunc locum Laërtii, pag. 372, 373, cite ses paroles.

(52) Olymp., ode II.

(53) Ovid., Metam., lib. XV, vs. 153.

(54) Dans la remarque (M), pag. 142.

(55) Forcat., de Gallor. Imperio et Philosophiâ, lib. I, pag. m. 90.

vallait avec un grand zèle } Son affection pour le bien public le déterminait à porter ses instructions au palais des grands (56) : il n'eut pas de peine à comprendre que s'il tournait du bon côté l'esprit des princes et des premiers magistrats, il répandrait aisément et amplement sur les autres hommes les fruits de sa philosophie. Il eut le bonheur et la gloire d'avoir formé des disciples qui furent d'excellens législateurs, un Zaleucus, un Charondas et quelques autres (57). Qui dit législateur, dit un homme qu'on doit regarder comme le meilleur présent qui puisse être fait aux sociétés. Ceux qui ont donné des lois sont plus dignes d'admiration, et d'une louange immortelle, que les plus grands conquérans. Néanmoins leur mémoire n'est point passée jusqu'à nous avec le même fracas que celle des Cyrus, et des Alexandre ; il s'en faut bien. C'est que notre esprit, étant peu capable de connaître la véritable grandeur, en attache faussement l'idée aux actions qui font du bruit. Il ne saurait discerner le grand d'avec l'éclatant (58) : et ainsi la vie d'un homme qui s'occupe à remédier aux maux intérieurs de l'état, par de bonnes lois, est un objet qui ne frappe guère ; c'est parce qu'un tel ouvrage se fait doucement. Mais si l'on subjugué des villes et des provinces, si l'on fait périr des millions d'hommes, si l'on en réduit dix fois autant à l'aumône, on s'acquiert un nom tellement illustre, que la postérité la plus reculée n'en parle qu'avec des transports d'admiration. Quoi qu'il en soit, ce sera éternellement une grande gloire pour Pythagoras, auprès de ceux qui savent juger des choses, que d'avoir fourni au monde quelques bons législateurs. C'est une gloire qui résonne sur toute la philosophie, comme Sénèque l'a bien observé : *Postquam, surreptibus vitis, in tyrannidem regna versa sunt : opus esse capit legibus, quas et ipsas inter initia tulere sapientes. Solon, . . .*

Lycurgus Zaleuci leges Charondasque laudantur, hi non in foro, nec in consistorio atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque secessu didicerunt jura, quæ florenti tunc Sicilia, et per Italiam Græciæ ponerent (59). Outre qu'il s'appliquait fortement à pacifier les guerres qui s'élevaient dans l'Italie, et les factions intestines qui troublaient les villes (60). Il ne faut faire la guerre, disait-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà cinq monstres qu'il faut combattre à toute outrance par le fer et par le feu. *Sustulisse penitus omnes discordias, non à notis solum et familiaribus, eorumque posteris ad aliquot secula, sed ab omnibus omnino Italiæ atque Sicilia civitatibus, tam intestinas quam externas, auctor est Porphyrius in ejus vitâ : qui addit, hoc apophthegma crebrò ei in ore fuisse, fugandum omni conatu, et igni atque ferro, et quibuscunque denique machinis præcidendum : à corpore quidem morbum ; ab animâ, ignorantiam ; à ventre, luxuriam ; à civitate seditionem ; à familiâ, discordiam (61).* Il ne faut pas s'étonner que les habitans de Crotone aient voulu que leur sénat se conduisit par les conseils d'un si excellent personnage. C'est Valère Maxime qui le dit, pour faire voir que l'autorité de Pythagoras était reconnue hors de son collège. *Pythagore tanta veneratio ab auditoribus tributa est, ut que ab eo acceperant, in disputationem deducere nefas existarent, quin etiam interpellati ad redclendam causam ; hoc solum respondebant ; ipsum dixisse : Magnus honos, sed schola tenuis. Illa urbium suffragiis tributa est. Enixò Crotoniensium studio ab eo petierunt ut senatum ipsorum, qui mille hominum numero constabat, consiliis suis uti pateretur (62).* Le même auteur nous apprend que plusieurs villes d'Italie

(56) Πρωταρχας τοῖς πρῶτοις Ἰταλικοῖς. *Ac Pythagora principes Italorum* Plutarchus, cum principibus viris philosophis esse disputandum, pag. 77, A.

(57) Voyez Jamblich., in Vita Pythagoræ, lib. I, cap. XXX.

(58) Voyez Plin le jeune, epist. XVI, lib. III, où il fait voir alio esse clariora, alia majores.

(59) Seneca, epist. XC, pag. m. 369. Voyez les Miscellanæ Observations de Pierre Petit, pag. 265.

(60) Voyez la lettre qu'on prétend qu'il écrivit à Anaximène, apud Euseb., lib. VIII, n. 49.

(61) Mesagius in Laert., lib. VIII, n. 50.

(62) Valer. Maximus, lib. VIII, cap. XV, num. 1, in Externis.

ne ressentirent du bon effet des études de ce philosophe (63).

(H) Les interprètes y ont trouvé une ample matière de conjectures.] Voyez, par exemple, ce qu'ils ont dit sur ce précepte pythagorique, ne t'assieds pas sur le chénix, chœnici ne insideas; voyez-le, dis-je, dans la docte dissertation que j'ai indiquée en un autre endroit (64). M. du Bondel en est l'auteur. Cette méthode symbolique d'enseigner a été fort en usage dans l'Orient et dans l'Égypte. C'est de là sans doute que Pythagoras l'avait tirée. Il revint de ses voyages chargé des dépouilles de l'érudition de tous les pays qu'il avait vus. On prétend surtout qu'il fit une ample moisson parmi les Juifs, et qu'il apprit bien des choses d'Ézéchiël et de Daniel. On veut même que sa tétractis soit la même chose que le nom tetragrammaton, nom ineffable et tout rempli de mystères, à ce que disent les rabbins. Consultez le savant M. Huet. *Addé*, dit-il (65), et veri persimilem conjecturam Seldeni, et Wendelini, quod mirificam illam Pythagoræ τετρακτύος ipsam esse suspicantur Dei nomen τετραγράμματος ἱερόν atque ejus notitiam a Daniele jam sene Pythagoram, cum in Babylonid degeneret, accepisse. Danieli adjungi poterat et Ezechiel, ut ostendam infirmum. D'autres veulent que cette tétractis, ce grand objet de vénération et de sermens, ne fût autre chose qu'une manière mystérieuse de dogmatiser par les nombres (66). Considérez ces paroles du Journal de Leipsic, à la page 204 de l'an 1685, dans l'extrait d'un livre anglais de Jean Turnérus.

*Ex hæc ipsa tamen gentiliū notitiā inscite à quibusdam colligi ait, Pythagoræorum tetractyn, quam tam reverenter habuerunt, et per quam jurare etiam soliti leguntur, esse unum idemque cum nomine tetragrammato, quod à Judeis ipsi acceperint.... Aliam proinde viam demonstrat autor tetractyn istam explicandi desumptam putā à methodo Pythagoræorum mysticā, quā dogmata sua ferè per numeros certos indicare et explanare fuerint soliti. Mais n'oublions par de dire que Pythagoras et ses successeurs avaient deux manières d'enseigner, l'une pour les initiés, l'autre pour les étrangers et pour les profanes. La première était claire et dévoilée; la seconde était symbolique et énigmatique. Voyez là-dessus le chapitre XIII du livre de Jean Schefféus, professeur à Upsale, de *Naturæ et Constitutione Philosophiæ italicæ*. Ce livre fut imprimé à Upsale l'an 1664, in-8°.*

(I) L'ordre qu'il donnait de ne manger point de fèves.] Ceux qui expliquent cette défense littéralement, allèguent, entre autres raisons, que Pythagoras fut instruit par les Égyptiens, et que même il se laissa circonvenir, afin d'être admis à leurs mystères les plus secrets. Δι' τῶν καὶ πηγμάτων, ἢ αὐτῶν καὶ τῶν ἀδελφῶν κατὰ τὴν μουσικὴν παρ' Αἰγυπτίων ἐμάθει φιλοσοφίαν. Propter quos (prophetas Ægyptios) etiam fuit circumcensus, ut adyta ingrediens Ægyptiorum mysticam disceret philosophiam (67). Or les Égyptiens s'abstenaient des fèves : ils n'en semaient point, et s'ils en trouvaient qui fussent crues sans avoir été semées, ils n'y touchaient pas (68). Leurs prêtres poussaient plus loin la superstition, ils n'osaient pas même jeter les yeux sur ce légume : ils le tenaient pour immonde, ils eussent plutôt mangé la chair de leurs pères. Ὅσῳτοι δὲ τὰς κεφαλὰς φαγὴν φασι τῶν πατέρων ἢ νεώτερον. Dicunt se parentum capita citius esuros quam fabas (69). Il faut donc croire, conclut-on, que Pythagoras, le disci-

(63) Plurimæ et opulentissimæ urbibus effectus suorum studiorum approbavit. Idem, *ibid.*, cap. VII, num. 2, in *Externis*.

(64) Dans l'article *Εἰρεκα*, tom. VI, pag. 184, remarque (L).

(65) Huet, *Démonstr. Evangél.*, propos. IV, cap. II, num. 8, pag. 89, édit. Lips., 1694. Voyez aussi Marsham, *Chron. Canon. Ægyptiac.*, tom. XI, pag. m. 277, 277.

(66) Διὸ καὶ ἐφθίγγοντο ὡς Πυθαγορικῶν, ὡς μεγίστου ὄρκου ἵπτος τῆς τετραδὸς. Οὐ μὲν τὸν ἀρετὴν φερόντα παραδόντα τετρακτύος, Παγὰν ἀνάγει φύσιν ἐξ ὁρίων ἵχουσιν. Itaque sanctissimum jurandum Pythagoræi quaternario suis complexi, quam tetractyn vocant. Per tibi nostra anima prebentem te-trectada juro naturæ fontemque et firmamentum perennis. Plutarch., de Placit., lib. I, cap. III, pag. 877, A.

(67) Clemens Alexandrinus, *Strom.*, lib. I, pag. 302.

(68) Herodotus, lib. II, cap. XXXVII.

(69) Sextus Empiricus, *Pyrrhonic. Hypotyp.*, lib. III, pag. 136. Voyez aussi saint Chrysostome, *Homil. II* in Johann.

ple de ces gens-là, interdisait littéralement cette espèce de légume. Plusieurs auteurs graves parmi les anciens entendent ainsi cette interdiction. Quelques-uns ont dit qu'il aimait mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient, que de se sauver à travers un champ de fèves (70), tant il respectait, ou abhorrait cette plante ! Il n'y a, je crois, qu'Aristoxène qui ait dit que Pythagoras en mangeait souvent. *Aristoxenus, musicus vir litterarum veterum diligentissimus, Aristotelis philosophi auditor, in libro, quem de Pythagorâ reliquit, nullo sæpius legumento Pythagoram dicit usum quam fabis : quoniam is cibus et subducerei sensim alvum et lavigaret. Verba ista Aristoxeni subscripsi : Πυθαγόρας δὲ τῶν ἰσχυρίων μάλιστα τὸν κύμαον ἰδοῦναισι ὕλαν κινετικὴν τε γὰρ εἶναι, καὶ διαφραγματικὴν διὸ καὶ μάλιστα κίχεται αὐτῇ (71).* Nos savans ne font point grand cas de ce témoignage d'Aristoxène : ils supposent qu'il s'est trompé ; ils regardent comme un fait certain cette abstinence pythagorique, et ils en recherchent les causes. Aristote en a donné quatre ou cinq. Il prétend que ce philosophe défendit de manger des fèves, ou parce qu'elles ressembloient aux parties qu'on ne nomme pas, ou parce qu'elles ressembloient aux portes de l'Enfer, ou parce qu'elles excitent à la luxure, ou parce qu'elles sont semblables à la nature de l'univers, ou parce qu'elles étoient employées dans l'élection des magistrats (72). Ceux qui veulent que cette défense soit un précepte moral, et que Pythagoras ne l'ait entendue qu'en un sens allégorique, se figurent qu'il a défendu par-là à ses disciples de se mêler du gouvernement. Cela est fondé sur ce qu'en certaines villes on donnoit avec des fèves son suffrage, quand on procédoit à l'élection des magistrats. D'autres veulent qu'il ait défendu le plaisir vénérien. Voici un passage d'Aulu-Gelle : il est tiré du chapitre où l'auteur rapporte et approuve le témoignage d'Aristoxène. *Videtur autem de κύμαον non esi-*

tato causam erroris fuisse, quia in Empedocli carmine quo disciplinas Pythagoræ secutus est, versus hic invenitur :

Διδῶν, πάθειναι, κύμαον ἀπὸ χίμας ἵχθηθαι.

popinati enim sunt plerique κύμαον legumentum vulgò dici. Sed qui diligentius anquisitiùsque earmina Empedocli arbitrati sunt, κύμαον hoc in loco testiculos significare dicunt ; eosque more Pythagoræ opertè atque symbolicè κύμαον appellatos, quia sint sic τὸ κύμα διπρὸς καὶ δίπρὸς τοῦ κύμα ; et geniture humane vim præbeant, hincircoque in Empedocli versu isto non à fabulo edendo, sed à rei veneræ proluvio voluisse homines deducere (73). Le Mauro, dans un poëme où, sous le nom della Fava, il désigne quelque chose de lascif (74), joint ensemble l'opinion d'Aristoxène, et celle qui la combat. Il prétend que Pythagoras défendait l'usage des fèves, c'est-à-dire le plaisir vénérien ; et que néanmoins il n'y avoit point d'aliment qui lui fût plus ordinaire que celui-là : il défendait aux autres ce qu'il pratiquait lui-même ; et cette conduite, si nous en croyons le Mauro, est fort commune.

*Non fa natura mai cosa sì ghiotta,
Che senza quatti romperla co i denti
Pare, ch'ogni persona se la inghiotta.
Furon certi filosofi prudenti,
De' quali fu Pitagora il maestro,
Che vietava la Fava a quelle genti.
Eran ribaldi, e ladri da capastro.
Che ingannavan con arte gli ignoranti.
E poi se ne mangiavano un canestro.
Così fanno hoggi certi mormoranti,
Che ogni persona sepelicon viva,
Chiamando Amore, Venere i furanti.
Riprendono in altrui la vita attiva,
Et essi ogn' hor di vespro, e di mattino
Hanno in uso l'attiva, e la passiva.
Così Maometto giù per torre il vino,
Seppe persuader province, e regni
Co' l' suo sottile ingegno, e diavolino.
Gli parve, che i plebei non fosser degni
Di quel liquore, e così sempre al mondo
Suorru la furia son stati gl' ingegni.
Pitagora, c' havea pescato al fundo,
E de le cose la ragion saprà,
Ogni gran savio sen parer secondo.
E de le Fave nemico pareva,
Ma se ne confortava il gusto, e l' tatto,
E d'altra cosa quasi non vivea (75).*

(73) Anlus Gellius, lib. IV, cap. XI, pag. 131.

(74) Foyes l'article MOÏSE, tom. X, pag. 474, remarque (D).

(75) Mauro, Capitolo in lode della Fava, foliò 70 verso, dans un recueil de Rime piacevoli, imprimé à Vicence, 1603.

(70) Foyes la remarque (P), citation (128).

(71) Anlus Gellius, lib. IV, cap. XI, pag. 131.

(72) Aristoteles, in libro de Fabis, apud Diog. Laert., in Pythagorâ, lib. VIII, num. 34.

Cicéron insinue que l'interdiction des fèves était fondée sur ce qu'elles empêchent de faire des songes divinatoires; car elles échauffent trop, et par cette irritation des esprits, elles ne permettent pas à l'âme de posséder la quiétude qui est nécessaire pour la recherche de la vérité. *Ex eadem item opinione M. Cicero, in libro de Divinatione primo, hæc verba posuit: Jubeat igitur Plato sic ad summa proficisci corporibus affectis, ut nihil sit quod errorem animis perturbationemque afferat. Ex quo etiam Pythagoreis interdictum putatur, ne fabâ vescerentur; quod habet inflationem magnam is eibus tranquillitatem mentis querentibus contrariam (76). Hæc quidem M. Cicero (77). Le docte Windet approfondit plus docement que personne les raisons de cette abstinence: il s'attache principalement aux portes d'enfer. Nous avons vu qu'une des raisons de Pythagoras était tirée de la ressemblance entre les fèves et ces portes-là. Windet rejette ceux qui ont dit que par *καύματα*, Pythagoras avait entendu la gorge des femmes, ou les testicules (78). Il se fixe au sens littéral; mais il avoue que les fèves furent interdites par un principe de chasteté. Il débite une érudition exquise: il montre qu'au sentiment de Pythagoras, descendre dans les enfers signifiait être engendré, et ne voulait dire autre chose que le changement que souffre une âme qui sort des régions supérieures, pour s'unir sur la terre à un corps organisé. *Cum autem ἡδὲ (locatiter) sit regio naturæ corruptibilis, hinc pythagoreis animæ celeste solum vertentes atque ἰσῆαι ἢς γένεσι dicuntur etiam καταλθῆναι ἢς ἔδου (79). Il montre que les fèves, n'ayant point de nœuds dans leur tige, ressemblent aux portes de l'enfer par où les âmes ont toujours l'entrée libre, quand il s'agit de gé-**

nération. Il ajoute que Pythagoras considérant cette vie comme une espèce de mort, ou d'exil, faisait en sorte qu'on n'engendrât pas, et qu'on s'efforçât de retourner au lieu célestes. (80) *Atque in eo porte inferi similis est faba, διὰ τὸ ἀγόντων εἶναι; quod genuum experts sit, ut loquitur Aristoteles (81), vel διὰ τὸ δι' αὐτῶν τρεῖς εἶναι, καὶ μετὰ γένεσιν, ταῖς μεταξὺ τῶν γενεῶν ἐμφράσσιν, id est, propterea quod penitus perforatur, nec articularum sive geuiculorum obicibus intercipiatur: perinde ac porta inferi nunquam oppressulata animabus sic γένεσι κατεύσται in generationem descendantibus perpetuò patet. Pythagoras ergo fabas vetando, cavet à generatione continuâ ac perpetuâ; insinuans suis, satius fuisse pollutum corruptibilis hujusce regionis hospitium nunquam intrasse, sed quando id integrum jam non fuerit, saltem ut admissi quàm primum generationem stant, atque ad superiora redire nitantur. Il réfute ceux qui croient que les fèves furent interdites aux disciples de Pythagoras comme un aliment immonde: ce fut, dit-il, pour des raisons saintes et mystérieuses, et qu'ils ne disaient à personne (82). Quelques-uns d'eux aimaient mieux mourir que de révéler un si grand secret. Une pythagoricienne se coupa la langue, pour n'avoir nul sujet de craindre que la rigueur des tourmens ne la fit parler. (83). *Ipsam autem Pythagoram ferunt se vitâ potius spoliandum persequentibus ultrò stitisse, quàm per fabetum fugâ sibi consulere voluisse. Jamblicus decem, Suidas quinquaginta pythagoreis itidem factum memorat. Myllias Crotoniata mori ma-**

(80) *Idem, pag. 210, 211.*

(81) *Apud Diageomem Laërtium, lib. VIII, n.*

34. *Ἡ ἐστὶν ἔδου πύλαι, ἀγόντων γὰρ μοῖρας. Sive quiddam inferni jousu (similes sint fabæ) sole enim geuiculate non sunt.*

(82) *Nimis autem populariter dictum est. Ἐκγύπαιος et Phœntæas ἰπυνοῦντες Pythagoram fabas nullo inmundas adpernato: cum reverà non ob immunditiam sed ob sacras rationes abstinent. Windet, de Vitâ sanctiorum Statu, pag. 81.*

(83) *Conférez ce que fit la courtisane Iphigène dans Athènes. Plin., lib. XXXIV, cap. VIII, pag. n. 123; Athénée, lib. XIII, pag. 568; Pausanias, lib. I, pag. 41; Polygène, lib. VIII, en parlant. Voyez le père Bouhours, Entretien du Secret, pag. n. 197, 198.*

(76) *Il y a dans Cicéron: inflationem magnam is eibus tranquillitatem mentis querenti vera contrariam. Il faut qu'Aula-Gelle ait cité de mémoire. Voyez Philippum Caroli Animadversiones in A. Gellium, pag. n. 266, 267.*

(77) *Aulus Gellius, lib. IV, cap. XI, p. 121.*

(78) *Est qui nixum parum firmo tibicine de papillis muliebribus intellexit; alii testes operis significari voluit; alii, alia quo parumper astutius displicere. J. Windet, de Vitâ sanctiorum Statu, pag. 79, edit. London, 1677.*

(79) *Idem, ibidem, pag. 106.*

luit, quàm Dionysio causas exponere propter quas pythagorei fabis abstinerent. Perinde etiam est quod de ipso Pythagorâ refert Suidas. Myllie uxor Timycha, in similem questionem veniens, suam sibi linguam præmordit, ne tormentis victa, cogere-
 τῆς ἰχθυοφάγου τι ἀνακαλύ-
 ψαι ἀρκανόν τι quidpiam detegere, referente Jamblichus (84). M. Ménage cite un passage tiré de la Vie de saint Artémus, où l'on trouve que Théano, écolière et femme de Pythagoras, ne voulant point dire la raison qui les faisait s'abstenir des fèves, fut mise à mort; mais elle eut la langue coupée avant qu'on la fit mourir (85).

Je remarquerai en passant que l'école de Salerne, dans l'édition de René Moreau, défend de manger des fèves;

Manducare fabam cavas, facis illa podagram.
 Les savans et amples recueils que ce médecin a publiés sur ce précepte méritent d'être consultés. On y trouvera bien des remarques qui concernent Pythagoras.

(K) Il passe... pour un insigne magicien.] Citons l'apologie des grands hommes accusés de magie. Il a été réputé sorcier et enchanteur, parce que premièrement il avait long-temps demeuré en Égypte, et s'était exercé en la lecture de livres de Zoroastre, où il avait appris, comme il est à conjecturer, la propriété de certaines herbes qu'il nommait Coracésia, Callicia, Ménaïs, Corinthas, et Aproxis, desquelles les deux premières faisaient glacer l'eau quand elles y étaient mises, les deux suivantes étaient fort singulières contre la morsure des serpens, et la dernière s'enflammait soudainement de si loin qu'elle voyait le feu. Comme aussi en l'un de ses symboles il défendait expressément l'usage de fèves, lesquelles, suivant la même superstition, il faisait brouiller et les exposait quel-

ques nuits à la lune, jusques à ce que par un grand ressort de magie elles vinsent à se convertir en sang, qui lui servait peut-être pour faire cet autre prestige duquel fait mention Cœlius Rodiginus (*) après Suidas et l'interprète d'Aristophanes en la comédie des Nues, qui disent que ce philosophe écrivait avec du sang sur un miroir ventru ce que bon lui semblaît, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle s'était pleine, il voyait dans le rond de cet astro tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir. A quoi l'on peut encore ajouter qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques; qu'il se fit saluer par le fleuve Nessus; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa une ourse, fit mourir un serpent, et chassa un bœuf qui gâtait un champ de fèves, par la seule vertu de certaines paroles. Et de plus qu'il se fit voir en même jour et en même heure en la ville de Crotone et en celle de Métapont; et qu'il prédisait les choses futures avec telle assurance, que beaucoup tiennent qu'il fut nommé Pythagore, parce qu'il donnait des réponses non moins certaines et véritables que celle d'Apollon pythien. Ces paroles sont de Naudé, au chapitre XV, page 215, de l'Apologie des grands Hommes. Il nous avertit à la page 214, qu'on peut recueillir cela de Jamblique, de Plin, de Tertulien, d'Origènes, de saint Augustin, d'Ammien Marcellin, du jésuite Delrio, et de Boissardus.

(L) Le sieur Naudé l'en justifie.] Consultez son Apologie des grands Hommes: je n'en tirerai que ce qui suit. « Les preuves qui sont fondées » sur la défense que ce philosophe » faisait de manger des fèves, et le » moyen qu'il tenait pour convertir » leur suc en sang, se peuvent aussi » facilement réfuter que les précédentes, puisque Renschlin se mo- » que à bon droit de toutes les inepties que beaucoup de cervelles » creuses et disloquées ont forgées sur » cette défense, telles que pouvaient » être celle de Hermippus dans Diogènes, qui croyait que Pythagore » avait mieux aimé se faire tuer sur » le bord d'un champ de fèves, que

(84) Idem Windes, de Vita sancti Artemii, pag. 84.

(85) Θιατὸ δὲ, ἃ τούτῳ γαμντὶ καὶ μαθῆναι, μὴ βίβουσα τὴν ἀρτίαν κατι-
 πῆν, δὲ ἂν τὸν κῆμον οὐκ ἐσθίουσιν, τὴν
 γλῶτταν ἐκτραβῆσα πρῶτον, καὶ αὐτὴ
 πρὸς ἀλλυταί, etc. Vita sancti Artemii, in
 Codice MS. Bibliothecæ Colbertinæ, numero 82,
 pag. 48, apud Menagium. Notes in Diogen.
 Laert., lib. VIII, num. 50, pag. 3-8.

(*) Ibid. g. cap. 23.

» de passer au travers pour se met-
 » tre à couvert de ses ennemis. Et si
 » tant est qu'il les ait défendues, ce
 » n'a été pour autre raison que la
 » première des cinq qu'en donne
 » M. Moreau (*) au lien que nous
 » avons cité de son commentaire sur
 » l'École de Salerne (86)..... L'on
 » peut dire parcelllement qu'il n'y
 » avait rien d'extraordinaire en cette
 » conversion qu'il faisait des fèves
 » en sang, vu que M. Moreau mon-
 » tre très-clairement en son dit com-
 » mentaire, que suivant les princi-
 » pes des chimistes qui mettent la
 » similitude et ressemblance pour
 » causes de l'action, c'est une chose
 » qui se peut faire et expliquer par
 » raisons naturelles : sans toutefois
 » que l'on doive persuader que Py-
 » thagore se servit de cet élixir de
 » fèves, ou du sang humain, pour
 » écrire sur son miroir ventru : car
 » outre le peu de raison qu'il aurait
 » eu d'y employer plutôt le sang que
 » quelque autre liqueur, Campanella
 » (**) prouve par des raisons très-
 » solides, que cette opération est du
 » tout impossible : et quand Agrippa
 » (**) s'est vanté d'en avoir le secret,
 » et Noël des Comtes (**) a écrit que
 » du temps de François I^{er} et Charles-
 » Quint l'on savait à Paris la nuit
 » tout ce qui s'était passé le jour au
 » château de Milan, le premier ne
 » le disait que pour se vanter et
 » mettre en vogue, ce que nous
 » montrerons plus amplement dans
 » son chapitre; et la relation du
 » dernier est une pure fable et bour-
 » de controuvé par ceux qui ont
 » voulu joindre la magie aux armes
 » de ces deux grands princes (87),
 » comme l'on dit que firent autrefois
 » Ninus et Zoroastre, Pyrrhus et
 » Crésus, Nectanebus et Philippes
 » de Macédoine. Ce qui nous doit faire
 » juger que tout ce que l'on dit de
 » ce miroir de Pythagore lui est aussi
 » fausement attribué que l'arithmé-
 » tique superstitieuse et la roue de

» l'onomantie; ou que s'il l'a jamais
 » mis en pratique, c'était infaillible-
 » ment quelque jeu, prestige et sub-
 » tilité : et pour conclure avec Sui-
 » das, *πῶς οὐκ ἀπὸ κατόπτρου* (88).....
 » Il n'y aurait aussi aucune appa-
 » rence d'insister plus long-temps
 » sur ce que Pythagore fit mourir en
 » prononçant certains mots, un ser-
 » pent qui faisait beaucoup de dom-
 » mage en Italie, parce que Bossar-
 » dus, qui nous donne Aristote pour
 » garant de cette histoire, ne cite
 » point le livre d'où il l'a prise; et
 » que si l'on veut en rechercher la
 » vérité de plus près, l'on trouvera
 » qu'elle est totalement fausse, n'é-
 » tant fondé que sur l'ignorance de
 » ceux qui changent Socrate en Py-
 » thagore, et qui prennent pour ar-
 » gent comptant la fable qui est réci-
 » tée du premier dans un livre des
 » Causes et Propriétés des Elémens
 » que Patrice (**) montre avoir été
 » fausement attribuée à Aristote.
 » Mais cette inadvertance de Bois-
 » sardus pourrait être facilement
 » excusée, s'il n'en avait commis
 » une beaucoup plus grande et ré-
 » marquable, quand il cite Plutar-
 » que en la vie de Numa, pour au-
 » toriser l'histoire du bœuf que Py-
 » thagore (**) fit retirer d'un champ
 » de fèves après lui avoir chuchoté
 » quelque chose à l'oreille. Il eût
 » mieux fait de confesser qu'il l'avait
 » traduite de Cœlius Rodiginus qui
 » cite véritablement Plutarque au
 » commencement de son chapitre;
 » mais sur un autre sujet que celui
 » de cette fable, de laquelle on ne
 » trouvera point qu'il ait fait jamais
 » aucune mention (89).»

Je crois qu'on sera bien aise de
 trouver ici les paroles grecques du
 scoliaste d'Aristophane, corrigées par
 le savant Méziriac. *Je conclusai ce
 discours*, dit-il (90), *par une jolie
 remarque que font le scoliaste d'A-
 ristophane sur la comédie des Nuées,*
et Suidas sur ces mots *Θεῖα τὰ ζῷα,*
d'une merveille de magie sur le sujet

(*) Cap. 19.

(86) Naudé, Apologie des grands Hommes ac-
 cusés de Magie, pag. 275, 276.

(*) Lib. 4 de Sensu, cap. 16.

(*) Lib. 1 de occult. Philosoph., cap. 6.

(*) Lib. 3, cap. 17, Mytholog.

(87) Voyez l'article François I^{er}, tom. VI,
 pag. 572, remarque (K).

(88) Naudé, Apologie des grands Hommes ac-
 cusés de Magie, pag. 276, 277.

(*) Distinction, peripat., tom. 1, lib. 2.

(*) Lib. 19, cap. 7.

(89) Naudé, la même, pag. 237.

(90) Méziriac, sur les Epîtres d'Ovide, pag.
 607, 608.

de la lune. Voici les propres mots du scoliaste. Ἐστὶ δὲ καὶ Πυθαγόρει παιγνίον διὰ τοῦ κατόπτρου τοιοῦτο. παρσισηλίου τῆς σελήνης οὕτως, ὡς τις ἰσοπτερίν ἰπὶν ῥάβδιν αἵματι ὅσα βούλεται, καὶ πρῶτον ἰπὶν, οὖν κατὰ τὴν αὐτοῦ, διακὺς πρὸς τὴν σελήνῃ τὰ γράμματα, κρείσσης ἀτίσιον ὁ παλαιὸν εἰς τὸν τῆς σελήνης κύκλον, ἀναγνούς πάντα τὰ ἐν τῷ κατόπτρῳ γράμματα, ὡς ἐπὶ τῆς σελήνης γράμματα. Il y a un jeu de l'invention de Pythagoras, qui se fait avec un miroir en cette sorte. La lune étant au plein, quelqu'un écrit dans un miroir tout ce qu'il veut, avec du sang, et ayant averti un autre, il se tient derrière lui, et tourne vers la lune les lettres écrites dans le miroir; alors cet autre là fixant son regard attentivement dans le globe de la lune, y lit tout ce qui est écrit dans le miroir, comme s'il était écrit dans la lune. En ce passage j'ai corrigé deux fautes, mettant, παρσισηλίου au lieu παρσιδίου, suivant l'opinion du docte Meursius, en son livre des jeux des Grecs, qui tire cette correction de Suidas; et lisant aussi ἀτίσιον au lieu de ἀτίσιον. Quant à Suidas, il semble qu'il n'a fait que transcrire ce passage mot à mot; mais dans tous les livres imprimés de cet auteur il y a plusieurs fautes. Vous trouverez dans Méziriac la correction de ces fautes. Consultez les remarques sur le Berger extravagant (91). La chimère de Noël le Comte (92) a passé dans plusieurs livres, tant il est vrai qu'on fait du tort au public en imprimant un ouï-dire! il ne se trouve que trop d'auteurs qui l'adoptent de main en main. Parce que le feuillant Saint-Homuald inséra ce Conte dans son Trésor Chronologique, le père l'Enfant l'a inséré dans son Histoire générale de tous les Siècles de la nouvelle Loi. La manière, dit-il (93), de savoir les choses absentes, sans magie: il les fait écrire en grosses lettres sur un miroir, et le présenter à la lune, laquelle les fait connaître dans un autre miroir où on la regarde. De

cette manière. François 1^{er} faisant la guerre à Charles-Quint pour le duché de Milan, on le savait la nuit suivante à Paris (94). Si l'on rapportait de telles choses pour s'en moquer, on éviterait la censure. C'est ainsi que Jean Léon a rapporté une fable qui se débitait en Egypte. Entre les Ptolomées, dit-il (95), il y en eut jadis un, roi d'Alexandrie, qui pour rendre la cité assurée, inexpugnable, et qui pût sans danger éviter les durs efforts de ses ennemis, fit ériger cette colonne: et à la sommité d'icelle il fit poser un grand miroir d'acier, ayant telle vertu en soi, que tous les vaisseaux des ennemis qui passaient devant cette colonne (étant le miroir découvert) miraculeusement commençaient à s'enflammer; et pour ce seul effet, l'avait fait ainsi dresser sur la bouche du port. Mais on dit que les mahométans, à leur arrivée, gâtèrent le miroir: au moyen de quoi il vint à perdre cette vertu non moins admirable qu'inutile: puis firent emporter la colonne. Chose certes ridicule, et digne d'être proposée aux enfans, et non à ceux qui ont quelque jugement. Joignez à ceci ce que j'ai dit dans la remarque (L) de l'artice HERCULE, tome VIII, et ces paroles de Guillaume Bouehet. Il falloit que le miroir de cette femme fust faciné et garni de magie diabolique de Toledo: veu que ceux de Rhodes pouvoient voir les navires qui alloient en Syrie ou en Egypte en un miroir, lequel estoit pendu au cou du soleil sur leur colosse (96).

La fable des miroirs de Nostradamus ne vaut pas mieux que les précédentes. On veut qu'il ait vu dans des miroirs talismaniques l'avenir que l'on prétend qu'il a si heureusement révélé. Fuit, qui narravit, speculis quibusdam astrologieis Nostradamum ad has predicationes usum. Nam, qui arcaniora physica et astrologiea cognita habent, aiunt è metallis, tanquam planetis terrestribus, eadem configuratione, quæ planetarum in thematibus natalitibus ponuntur, sub certis constellationibus specula fieri

(94) Sur le VII^e livre, pag. m. 351.

(95) Voyez sa Mythologie, liv. III, chap. XVII, pag. m. 253.

(96) David l'Enfant, dominien. Histoire générale de tous les Siècles, au 21 de juin, pag. 347. Il cite Trésor chronol., pag. 519, tom. I.

(94) Voyez ci-dessous la remarque (Q).

(95) Jean Léon. Description d'Afrique, folio 358, édition d'Anvers, 1556: je me sers de la traduction française de Jean Temporal.

(96) Guillaume Bouehet, Série XIX, pag. m. 171, 172.

posse, in quibus futura cernantur. Talia specula non pro hominibus tantum, sed et nationibus, urbibus, seculis, ut illi aiunt, fabricari possunt (97)*.

(97) Morhofius, Poly-Hist., lib. I, cap. X, pag. 96.

(*) On a débité dans une satire contre les jésuites, intitulée : *De Studiis abstrusioribus Jesuitarum*, « que le père Coton faisait voir au roi » (Henri-le-Grand), dans un miroir étoilé, ce « qui se passait en cours et cabinets de tous les princes du monde (Réponse apologétique à l'Anti-Coton, pag. 141). » Et le jésuite qui me l'apprend s'échauffe beaucoup trop à réfuter ce conte. Nicolas Pasquier en rapporte un tout semblable : et notez qu'il ne le fait point pour s'en moquer ; mais qu'il le raconte le plus sérieusement du monde dans une lettre toute remplie de pronostications qui devaient la mort de Henri-le-Grand. Je le transcrirai d'autant plus volontiers ici, que c'est un des plus circonstanciés en ce genre, et par conséquent des plus propres à en faire sentir le ridicule. « La sœur reine-mère » (Catherine de Médicis) dit Pasquier, (Lettres de Nicolas Pasquier, pag. 10.), désireuse du « savoir si tous ses enfans monteraient à l'état, » un magicien dans le château de Chantmont, qui est assis sur le bord de la rivière de Loire entre Blois et Amboise, lui montra dans une selle, « autour d'un cercle qu'il avait dressé, tous les rois de France qui avaient été et qui seraient, » lesquels firent autant de tours autour du cercle « qu'ils avaient régné et devaient régner d'années : et comme Henri troisième eût fait quinze « tours, voilà le feu roi qui entre sur la carrière « gaillard et dispos, qui fit vingt tours entiers, et « voulait achever le vingt et onzième, il disparut. « A la suite vint un petit prince de l'âge de huit « à neuf ans, qui fit trente-sept ou trente-huit « tours : et après cela toutes choses se rendirent « invisibles, parce que la sœur reine mère n'ou « vrait point davantage. » Remarquez que son prétendu enchaînement cloche dès qu'il entre dans l'avenir. Il dit bien qu'Henri III fit quinze tours, et qu'Henri IV en fit vingt et disparut au vingt et onzième, parce qu'il écrivit après l'événement (son livre fut publié en 1603. Sa lettre est sans date ; mais il paraît qu'elle fut écrite peu de jours après la mort de Henri IV) ; mais dès qu'il parle du règne de Louis XIII, il s'égare. Il lui fait faire trente-sept ou trente-huit tours ; ce qui l'aurait conduit jusqu'en 1647 ou 1648 : au lieu qu'on sait qu'il n'en fit que jusqu'en 1643. L'auteur d'un petit libelle intitulé : *Remarques sur le gouvernement du royaume durant les règnes de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV*, imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1688, in-12, s'est tourné ainsi ce conte. L'on dit qu'« elle (Catherine de Médicis) se servoit aussi des enchantemens de ses devins pour savoir les successeurs de son fils ; et que par le moyen d'un miroir ils lui faisoient apparaître qui devoit régner après l'extinction de la race des Valois. Le premier qui parut fut Henri IV ; mais elle conçut une aversion et une haine implacable contre ce prince, s'étant toujours efforcée depuis cette vue de le perdre par tous les artifices imaginables.

... Noter que serens qui 3 femina possit.

Il est assez notoire ce qui peut faire une femme en furie, et qu'il n'y a rien dont elle ne vienne

(M) Je m'arrêterai peu sur la métempsychose.] On prétend que Pythagoras se glorifiait là-dessus d'un privilège tout particulier* ; car il se vantait de se souvenir dans quels corps il avait été avant que d'être Pythagoras. Mais il ne remontait que jusqu'au siècle du siège de Troie. Il avait été premièrement Ethalide, fils putatif de Mercure, et ayant à son choix de demander à ce dieu tout ce qu'il voudrait, il lui demanda la grâce de se souvenir de toutes choses, même après sa mort. Quelque temps après il fut Ephorbus, et reçut de

à bout. Mais Dieu délivra ce monarque de toutes ses embûches. Après le roi Henri IV, le miroir lui fit paraître Louis XIII, Louis XIV avec une taille et un port plein de majesté. Après quoi parut dans le miroir une troupe de jésuites, qui devaient à leur tour être les maîtres de la France. Elle n'en voulut point voir davantage, et fut même sur le point de casser le miroir ; mais il fut pourtant conservé, et plusieurs assurent qu'il est encore à présent dans le Louvre (Remarques sur la Convoiction du royaume, etc., pag. 15 et 16). Il est tout visible que ce récit n'est qu'une copie revue et augmentée de celui de Nicolas Pasquier ; mais admirez avec quelle hardiesse on l'a falsifié. I. On y fait paraître Henri IV le premier, au lieu que Pasquier fait paraître avant lui tous ses prédécesseurs. II. On y étend jusqu'à Louis XIV et au delà ce qu'il n'avait conduit que jusqu'à Louis XIII. III. On y insinue que cela se passa au Louvre, au lieu qu'il dit que ce fut à Chantmont sur Loire. IV. On y parle d'un miroir, et il ne parle que d'un cercle. V. On y conserve ce miroir, qui est, dit-on, encore au Louvre. VI. On dit que Catherine de Médicis voulut casser le miroir, au lieu que Pasquier dit qu'elle se contenta de ne vouloir plus rien voir. Je ne dis rien de cette réflexion si ingénieusement placée, et que l'on contredit tout aussitôt ; ni de cette belle prédiction en faveur des jésuites, dont nous voyons si bien aujourd'hui le fausseté ; ni de ce qu'on avance si ridiculement touchant la cause de la haine de Catherine de Médicis pour Henri IV : on sait assez qu'elle avait d'autres raisons de ne le point aimer. On trouvera peut-être que c'est trop insister sur de telles bagatelles ; mais il n'est pas aussi inutile qu'on le pourrait penser de réfuter ces sortes de traditions, et d'en faire voir le progrès, puisqu'on voit tous les jours des personnes assez crédules pour les admettre et pour les débiter sans honte. Combien y a-t-il de gens, par exemple, qui ont lu le dernier de ces récits sans savoir et sans soupçonner que ce n'était qu'une broderie de celui de Pasquier ? Tel est le destin de ces sortes de traditions : elles s'accroissent avec le temps : l'on peut fort bien leur appliquer le

... Vires acquirit eundo.

REM. CANT.

* L'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibliothèque française*, XXX, 3, remarque que ce privilège n'est pas tout particulier à Pythagore ; que Pythagore n'est pas le seul du moins qui se soit vanté d'un tel privilège, puisque Julien, dit l'Apostat, au rapport de Socrate (*Histoire ecclésiastique*, III, 21), croyait posséder l'âme d'Alexandre-le-Grand.

Ménélas une blessure au siège de Troie. Après la mort d'Euphorbus il fut Hermotime, et puis un pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus; et enfin Pythagoras, homme qui se souvenait de toutes ces transmigrations, et de ce qu'il avait souffert dans les enfers, et que les autres âmes y souffrent (98). Voici une petite contradiction (99); car si les âmes en sortant d'un corps passent en un autre, elles ne vont point dans les enfers. Notre philosophe dans Ovide, ne remonte que jusqu'à Euphorbus :

*Mors caret animo, semperque priore relicta
Sede, novis domibus vivant, habitantque recepte.*

*Ipsæ ego (nam memini) Trejani tempore belli
Panthoider Euphorbus errant : cui pectore quan-*

*dam
Hærit in adverso gravi hasta minoris Aridae.
Cognari clypeum lævæ gestamina nostræ
Nuper Adæctæ, templo Junonis, in Ar-*

gu (100).

O l'heureuse mémoire d'homme ! s'écrie agréablement Lactance : *O miram, et singularem Pythagoræ memoriam ! O miseram oblivionem nostrum omnium, qui nesciamus, qui antè fuimus ! sed fortassè vel errore aliquo, vel gratia sit effectum, ut ille solus lethæum gurgitem non attigerit, nec oblivionis aquam gustaverit. Videlicet senex vanus (sicut ociasæ aniculae solent) fabulas tanquam infantibus erudulis finxit. Quod si benè sensisset de iis, quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulantè mentiendi licentiam vendidisset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas (101).* Lactance ne devait pas révoquer en doute que Pythagoras n'attribuât sa mémoire à une faveur des dieux ; il le pouvait lire dans Héraclide ; et sans cela, dira-t-on, il était aisé de s'imaginer que Pythagoras alla au-devant de l'objection que les autres hommes lui pouvaient faire, eux qui ne se souvenaient d'aucune préexistence. Voici une réponse à cette objection. A certains égards il n'est point probable qu'il ait eu assez de hardiesse pour se vanter d'une telle chose : il eût fallu, comme l'observe

Lactance, que son mépris pour les autres hommes fût monté au dernier point ; mais si l'on tourne la médaille on ne trouvera rien là qui choque la vraisemblance. Il s'était acquis une telle réputation, et il avait fait tant d'expériences sur l'aveugle docilité, et sur la crédulité infinie de ses auditeurs, qu'il pouvait bien se promettre qu'on lui passerait tout ce qu'il dirait de sa mémoire. Si vous voulez savoir ses transmigrations depuis la mort de Pythagoras, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ces paroles, vous y apprendrez qu'autroisième changement il fut une courtisane. *Pythagoræ verò ipsum sicuti celebre est Euphorbum primo se fuisse dictitasse ; hæc remotiora sunt his, quæ Clearchus et Diemarchus memorie tradiderunt, fuisse eum postea Pyrandrum, deinde Callicleam, deinde fæminam pulchrâ facie meretricem, cui nomen fuerat Alce (102).* Au reste, il n'inventa pas la métempsycose ; il l'apprit des Égyptiens (103) : cela lui fit gâter les belles leçons qu'il avait ouïes de Phérécyde sur l'immortalité de l'âme, et qui l'avaient tant touché, qu'il abandonna tout d'un coup le métier d'athlète pour étudier en philosophie. *Quis nunc extremus idiota, vel quæ abjecta muliercula non eredit animæ immortalitatem, vitamque post mortem futuram ? Quod apud Græcos olim primus Pherecydes Assyrius cum disputasset, Pythagoram Samium illius disputationis novitate permutum ex athleta in philosophum vertit (104).*

(N) On remarque qu'il adore un autel... comme un lieu qui n'avait pas été profané, ou pollué.] C'était un autel consacré à Apollon, dans l'île de Délos. Lisez ces paroles de Macrobe (105) : *Constat, sicut Cloatius Verus ordinatorum libro secundo docet, esse Deli aram, apud quam hostia non cœditur, sed tantum sollemni deum prece venerantur, verba Cloatii hæc sunt : Deli ara est Apollinis*

(102) Aul. Gellius, lib. IV, cap. XI. Foyes, tom. XI, pag. 619, l'article ΠΙΣΙΣΤΙΣ, citation (180).

(103) Herodotus, lib. II, cap. CXXIII, où il fait néanmoins le nom de Pythagoras. Mais Diodore de Sicile, lib. I, sub finem, ne le fait point.

(104) Augustinus, epist. III, pag. m. g.

(105) Macrob., Satur., lib. III, cap. VI, pag. m. 316.

(98) Ex Héraclide Pontico, apud Laërtium, lib. VIII, num. 4 et 5.

(99) Confirmez ce que dessus, vers la fin de la remarque (F) pag. 133.

(100) Ovidius, Metam., lib. XV, vs. 158.

(101) Lactant., divin. Institut., lib. III, cap. XVIII, pag. m. 196.

Teratopis, in qua nullum animal sacrificatur: quam Pythagoram velut inviolatam adoravisse produnt. . . .

Meminit hujus aræ et Cato de liberis educandis in hæc verba: Nutrix hæc omnia faciebat in verbenis ac tubis sinè hostiâ, ut Deli ad Apollinis Genitivi aram.

(O) Rien de plus beau. . . . que ce qu'il disait de Dieu, et du but où nous devons tendre.] Il a reconnu l'unité de Dieu ; car il a dit que l'unité était le principe de toutes choses, et que d'elle était sorti le sujet qu'elle employa comme sa matière, et que de son action sur cette matière sortirent les nombres, les figures, les éléments, le monde visible, etc. Ἀρχὴ μὴ τῶν ἀτάκτων, μοῦσα, ἐκ δὲ τῆς μονάδος ἀίρεται δυάδα, ἧς ἐν ὕλῃ τῇ μοιᾷ αὐτὴ ὅτι ὑπερβύνη. (106). Ὅμνιον rerum id quod unum est, esse initium ; ex eo geminum quod infinitum est, prospectum tanquam materiem illi ipsi uni, quod causa est, subjectum esse, etc. (107). Il a dit que cette unité était Dieu, le bien, l'entendement, l'esprit. Τῆς μὴς μονάδος θεὸς, καὶ τὰ ἄγαθόν, ἡτις ἐστὶν ἡ τοῦ ἐνός φύσις, αὐτὸς ὁ νοῦς. Ὑνίτατες Deum ac hominem quæ sit Unius natura, ipsa mens (108). Cassaubon le fils (109) rapporte un passage de Stobée qu'il faut corriger. Πυθαγόρας τῶν ἀρχῶν τῆς μὴς μονάδος θεὸς καὶ τὰ ἄγαθόν, ἡτις ἐστὶν ἡ τοῦ ἐνός φύσις, ὁ αὐτὸς ὁ νοῦς, καὶ τὰ ἀίρεται δυάδα, καὶ τὴ ἀπειρὸς περὶ ἣ ἐστὶν τὸ ὑπερβύνη. Stobée avait pris cela de Plutarque (110), il fant donc effacer τοῦ νοῦς, et mettre τοῦ ἐνός. La doctrine de Pythagoras n'est point là aussi orthodoxe que dans le passage de Diogène Laërce ; car, selon Plutarque, il admettait deux principes indépendans, l'unité, et le binaire. et il

donnait au premier l'essence divine la bonté, l'entendement; et à l'autre la nature d'un démon, le mal, la matière. Nous jugerons plus avantageusement de son dogme, si nous le prenons dans Clément Alexandrin. *Ὁς ἀπαρτίζει τοὺς τοῦ ἀμφοὶ τῶν Πυθαγόρας, οἱ φασὶν, 'Ὁ μὲν Θεὸς, ὡς, ἡ' αὐτοῦ, ἐκ τῆς τριτῆς ὑποστάσεως, ἐκείνῃ τῃ διακοσμοῦσιν, ἀλλ' ἢ ἀντὶ τοῦ, ἢ ἐκ τῆς κυκλικῆς, ἐπιστάσεως πάσας γενέσας, κρείσσει τῶν ἄλλων διὰ αὐτῆς, καὶ ἐργάσας τῶν αὐτῆς δυνατάων καὶ ἐργῶν ἀπαρτίζων, ἢ οὐρατὸ φασὶν, καὶ πατρὶα πατῆρ, τοὺς καὶ ψύχωντι τῶ ἄλλῃ κυκλικῇ, πατρὶα κινεῖται. Nec verò praeferamintendi sunt Pythagorae sectatores, quippe qui dicant, Deum quidem unum esse, non ita tamen, ut quidam opinantur, quasi sit extrinsecus mundi administrationem, sed est totus in ipso, in toto circulo, speculator totius generationis, universorum contemporatio, qui semper est, et suas facultates deducit ad opus, omnium operum in aeterno illustrator, pater omnium, mens et animatio totius circuli, omnium motus (111). Le mal est que Pythagoras, en se représentant Dieu comme le moteur de l'univers et l'âme du monde, voulait que nos âmes fussent des portions de Dieu. L'objection qu'on lui propose là-dessus dans Cicéron est insoluble. *Nam Pythagoras qui censuit (Deum) unum esse per naturam rerum omnem tententum et commeantem, ex quo nostri animi caperentur, non vidit distractione humanorum animorum discerpi et dilacerari Deum: et cum miseri animi essent, quod plerisque contingeret, tum Dei partem esse miseram: quod fieri non potest. Cur autem quicquam ignoraret animus hominis, si esset Deus? quomodo porrò Deus iste, si nihil esset nisi animus, aut infusus, aut infusus esset in mundo (112).* Saint Epiphane attribue à ce philosophe un sentiment qui ne vaut rien, c'est d'avoir donné à Dieu une nature corpo-*

(106) Diog. Laërtius, lib. VIII, num. 25.

(107) C'est ainsi qu'Aldobrandis, traduit au commencement de sa note sur ces paroles de Laërce. Voyez aussi Méric Casaubon, sur Laërce, *ibidem*, num. 83.

(108) Plot., de Placitis Philosoph., lib. I, cap. VII, pag. 881.

(100) Not. in Diogenem Laërtium, in Alcma-
rone, lib. VIII, num. 83.

(110) Après ce qu'on vient de citer de Plutarque on lit: Τὰ δ' αἰνεῖται πάντα δαίμονα

καὶ τὸ πᾶν, τὰ ἐν ἐξ ἑὶ τῆ ὕλης πᾶ-
 ρος, ἐστὶ δὲ καὶ ὁ αὐτὸς ὁ κόσμος. Infirmum
 autem huiusmodi naturam; genus et malum unde
 est multitudo materiam, et visum expositus mundus.

(111) Clem. Alexandr., in admonit. ad Gentes, pag. 47, C. *Foyen auxi* Justin Martyr, *Oratione ad Gentes*, pag. 58.

XI. Consultes Minucius Felix, qui a dii, pag. m. 151: Pythagore Deus est animus per universum rerum naturam commans, et incensus: ex quo etiam animalium concium vita capiatur. *Lactantius de la rebus chose, lib. I, cap. V, pag. m. 14.*

relle, et organique, Dieu n'étant autre chose que le ciel, et se servant du soleil et de la lune comme de deux yeux, et ainsi des autres parties du firmament (113). Mais voici une pensée qui est simplement et absolument vraie. Clément Alexandrin la compare avec les paroles de saint Paul. Il n'y a que Dieu qui soit sage, disait Pythagoras (114). L'auteur des Antiquités Judaïques paraît fort content de ce que plusieurs philosophes, et notamment celui-ci, pensaient de la nature de Dieu; et il ne doute point qu'ils n'eussent parlé encore plus sagement, s'ils n'eussent craint la persécution; car, comme dit Platon, il n'est point sûr de dire la vérité touchant la nature divine à des ignorans. *Και γὰρ Πυθαγόρας καὶ Ἀναξαγόρας καὶ Πλάτων, καὶ οἱ μὲν ἱεῖς ἀπὸ τῆς τοῦ φιλοσοφῆσαι, καὶ μικροῦ διὸν ἀπαντὶς οὕτω φαίνεται, περὶ τοῦ τοῦ θεοῦ φύσεως πεφρονεῖσθαι. ἀλλ' οἱ μὲν πρὶς ὀλίγοι φιλοσοφούντες ἐκ πλῆθος δόξαν πρὸς τοὺς πολλοὺς τῶν ἀλλοτρίων τοῦ θεοῦ φύσεως ἐξήγησαν. οὐκ ἔστιν ἀσφαλὲς ἐξήγησθαι. Pythagoras enim, et Anaxagoras, et Plato, et post illos philosophi stoici, et post euncti, videntur de divini sapientie naturâ. Sed hi quidem ad brevem philosophantes, populos superstitionum opinionibus jam preoccupatâ veritatem dogmatis proferre timuere (115)... Ipse siquidem Plato confessus est, quia veram de Deo opinionem propter ignorantiam plebis proferre securum non est (116). Le même Josèphe assure que Pythagoras surpasse en piété et en sagesse tous les anciens philosophes (117). N'oublions pas cette observation de Plutarque: lorsqu'il montre la conformité qui se trouvait entre les pensées de Numa et celles de Pythagoras, il dit que Numa ne voulut point qu'on*

représentât la divinité par des images, et que Dieu, selon Pythagoras, est une nature impassible, qui ne tombe point sous les sens, et qui ne peut être que l'objet de l'entendement (118). *Οὐτὶ γὰρ ἱεῖς αἰσθητὸν ἢ παθητὸν, αἰσθητὸν δὲ καὶ ἀσπαστὸν καὶ τοῦτον ὀφείλουσιν εἶναι τὸ πρῶτον. Neque enim ille sensui aut ulli dolori expositum rerum principium esse, sed invisibile, incorruptum, solidè mente existimavit apprehensibile (119).*

Quant au but de nos actions et de nos études, on ne peut rien voir de plus admirable, ni de plus chrétien, que ce qu'en a dit Pythagoras; car il voulait que l'étude de la philosophie tendît à rendre les hommes semblables à Dieu. *Πρὸς τὸν θῆναι ἡμεῖς ἐντάξει, καὶ τῆς Πυθαγορικῆς φιλοσοφίας τὴν τελειότητα σκοποῖ ἀκαλύπτει, ad divinam similitudinem ducunt, pythagoricæque philosophiæ finem perfectissimum ostendunt (120).* Voilà l'éloge que l'on donne à une pièce de poésie qui contient les dogmes de ce philosophe. Ils contenaient deux parties que l'on pourrait fort bien comparer à la voie purgative, et à la voie unitive, dont nos mystiques ont dit tant de belles choses. *Hierocles, qui commentarios eruditissimos in Carmen Aureum Pythagoræ reliquit, statim ab initio de pythagoricâ philosophiâ disserens, appellat, eam καθάρσιν καὶ τελειότητα, purgationem, et perfectionem. Quæ duo cum subindident officium ipsius duplex ac propositum, ut loco alio monstravi, duplicem videri possunt Pythagoras et pythagorici habuisse philosophiam, quarum illa sit καθάρσις, hæc vero τελειότης; illa, quæ purgat à malis, separat à materiâ et corpore, liberat à vinculis et carcere; hæc, quæ perficiat, evehat et reportet sursum, et sic τὸ ἴδιον τῆς προτίρας ἔχουσιν, ut loquitur Hierocles, id est habitus prioris formam inducat, similesque faciat Deo.... Id quod ipse indicat Hiero-*

(113) Eriphœn., hær. XV, pag. 14.

(114) *Apud* Clément. Alexandr. Stromat., lib. IV, pag. 477.

(115) Josephus, contrâ Appion., lib. II, pag. 1071.

(116) *Ideam*, ibidem, pag. 1076.

(117) Σοφία καὶ τῇ περὶ τοῦ θεοῦ ἐπιστήμῃ πάντων ὑπερῷοντος διενεχῶν τῶν φιλοσοφῶντων. Sapienciâ et divini pietate philosophos omnes excellens. *Ideam*, lib. I, contrâ Appion., pag. 1046.

(118) Plot., in Numâ, pag. 65.

(119) *Ideam*, Plotarchus, ibidem, B.

(120) Hierocles, in præfatione ad Carmina vetera, circa finem. Voyez aussi Subbie, eccl. XI, cap. III, où il dit: Σοφία τις, Πλάτων ταύτην τῇ Πυθαγορίᾳ, τῆς ἐκ ἡμεῶν θείας. Socrates et Plato quemadmodum Pythagoras finem dixerunt, Dei similitudinem.

cles in sequentiis, quando dicit, περιχρησάμενος (carmen aureum) πάσης φιλοσοφίας πρακτικῆς καὶ θεωρητικῆς τὰ καθόλου δογματά, δι' ὧν αὐτὸς τις ἑαυτὸν καθάρων ἀπολάμβανει καὶ τὰν πρὸς θεὸν ὁμοίωσιν ἐπιτυγχάνει. Continet philosophiam omnem practicam ac theoreticam decreta summa quibus quis et purgare se, et similem Deo facere valeat (121). L'auteur que je cite allègue (122) plusieurs passages qui témoignent que, selon ce philosophe, l'acquisition de la vérité était l'unique moyen de parvenir à être semblable à Dieu; mais que pour connaître la vérité il la fallait rechercher avec une âme purifiée, et qui eût dompté les passions du corps, d'où il conclut ce que l'on va lire : *Ex iis quæ superiori capite attulimus, manifestum est, philosophiam pythagoricam id habere sibi maximè propositum, ut ad quandam similitudinem cum Deo sectatores suos ducat; id verò fieri aliter non posse, quam si veritati atque sapientiæ purè integræque mente incumbatur* (123). Joignons à cela le témoignage de l'anonyme qui avait écrit la vie de Pythagoras. Il dit (124) que les sectateurs de ce philosophe enseignaient qu'on se perfectionne en trois manières, 1^{re}. en conversant avec les Dieux : car pendant ce commerce on s'abstient de toute mauvaise action, et l'on se rend semblable aux Dieux autant qu'une telle chose est possible; 2^o. en faisant du bien aux autres, car c'est le propre de Dieu, c'est l'imitation de Dieu (125); 3^o. en sortant de cette vie. Les plus beaux présens que le ciel ait faits à l'homme, selon Pythagoras, sont de dire la vérité, et de rendre de bons offices : ces deux choses, disait-il, ressemblent aux œuvres de Dieu (126).

(P) *Les circonstances de sa mort sont rapportées, diversement.* Il demeurait à Crotone chez Milon, avec ses disciples; et on l'y brûla. Un homme

qu'il n'avait point voulu admettre dans cette société, mit le feu à la maison (127). Apparemment la physiognomie de ce personnage n'était pas heureuse; car Pythagoras ne recevait pour disciples que ceux dont la mine lui revenait, après l'avoir examinée selon les règles de l'art. C'était la première de ses démarches. *Jam à principio adolescentes qui sese ad discendum obtulerant, ἰσχυρίζαμην. Id verbum significat, mores naturasque hominum, conjectatione quiddam de oris et vultus ingenio, deque totius corporis filo atque habitu, sciscitari. Eum, qui exploratus ab eo idoneusque fuerat, recipi in disciplinam statim jubebat* (128). Il y en a qui disent (129) qu'il fut soupçonné de machiner l'usurpation de la souveraineté; et que, pour aller au-devant de cette entreprise, les Crotoniates mirent le feu à son logis. Il se sauva au travers des flammes, et sortit hors de la ville; mais comme il entra dans un champ de fèves, il s'arrêta, et il aimait mieux se laisser tuer, que d'ouvrir la bouche, et que de gâter les fèves (130). Selon Diécarque (131) il s'enfuit au temple des Muses, à Métapont, et y mourut de faim après un jeûne de quarante jours. D'autres disent (132) qu'au retour du voyage qu'il avait fait à l'île de Délos, pour y fermer les yeux à son maître Phérécyde, et pour l'enterrer, il termina lui-même le cours de sa vie en s'abstenant de nourriture. Selon d'autres (133), il mena tous ses disciples au secours des Agrigentiens, contre ceux de Syracuse; et avant été battu, il fut tué pendant qu'il fuyait autour d'un champ de fèves. Cela ne s'accorde guère, ni avec les quatre-vingts ans que l'on dit (134) qu'il a vécu, ni avec les quatre-vingt-dix (135); encore moins avec les qua-

(127) Diog. Laërtius, lib. VIII, num. 30.

(128) Aulus Gellius, lib. I, cap. IX.

(129) Laërtius, lib. VIII num. 30.

(130) Ἀλλοὶ μάλ' ὃ πατήσας ἐπαίοντες δι' ἐκρίστας ἡ λαλήσαι. Capi præstat quàm has dare penam, ædique satis est quàm quicquam loqui. Idem, ibidem. Méric Cassaubon conjecture qu'au lieu de λαλήσαι il faut lire ἀλῦσαι, vagari, error miserablenient.

(131) Idem, ibidem, num. 40.

(132) Idem, ibidem.

(133) Idem, ibidem.

(134) Idem, ibidem, num. 44.

(135) Idem, ibidem.

(121) Johannes Schefferus, de Naturæ et Constitutione Philosophiæ Italiæ, cap. X, pag. 78.

(122) Ibidem, cap. VII.

(123) Ibidem, ibidem, cap. VIII, pag. 58.

(124) Apud Photium, Codicis CCXLIX, pag.

1313.

(125) Διούτμοι ἐν τῇ αὐτῇ ψαῖσιν. θεοῦ γὰρ τοῦτο καὶ θείας μιμήσεις. Deinde bene de aliis merendo : Dei enim hoc proprium est, in eoque Deum imitari. Photius, ibidem.

(126) Elianus, Var. Hist., lib. XII, c. LIX.

tre-vingt dix-neuf (136), ou avec les cent quatre années (137), que d'autres lui donnent. Voyez sur tout ceci les savans recueils de M. Ménage (138). Il n'oublie pas de citer Arnobe, qui assure que Pythagoras fut brûlé vif dans un temple. *Pythagoras, sanctus suspiciens dominationis, injusta vivus concernatus, sano est; nunquid eo, que itocui van propriam perdiderunt, quia non spiritum sponte, sed crudelitatem appetitus, effudit* (139). Justin insinue qu'il mourut sans violence à Métaponte, où il s'était retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone; qu'il y mourut, dis-je, si admiré, que sa maison fut convertie en un temple, et qu'on l'honora comme un Dieu. *Cum, quibus vicinque Crotonae egisset, Metapontum migravit, ibi que decessit, cuius tanta admiratio fuit, ut ex domo eius templum facerent, eumque pro Deo colerent* (140). Valère Maxime ne va pas si loin; mais il se déclare hautement contre ceux qui disent qu'on le maltraita. *Cujus ardentem rogi plenus venerationis oculis Metapontus aspexit; oppidum Pythagorae quam suorum cinerum, nobilius gloriose monumenta* (141).

Saint Epiphane s'est abusé grossièrement lorsqu'il a dit que Pythagoras mourut au pays des Mèdes (142).

(Q) *Quelques auteurs qui ont traité de ses dogmes.* Je me borne aux modernes. Guillaume Cantérus a mis en latin les fragmens de Pythagoras que Stobée a recueillis. Erasme (143). Philippe Bérnaldus de Gyralt. Claude Minos, François Berni, Nicolas Scutelli, et quelques autres, ont fait des notes sur les Symboles de ce philosophe. Consultez aussi Lipse (144); les Commentaires de Bittershusius sur Malchius; la Dissertation d'Uolsténus, de *Vita et Scriptis Pythagorae*; le Pythagoras de Rodéric de Castro; Pa-

ganinus Gaudentius, de *Pythagorei animarum Transmigratione*; le Dialogue d'Ambroise Rhodius, de *Transmigratione*; la Dissertation de Claude Lignier, de *Seetâ Pythagorici*; la Thèse de Marc Mappus, de *Ethica Pythagorae*, soutenue à Strasbourg sous le professeur Schallérus; la dissertation de Schillérus, de *Disciplina Pythagorici*; le livre de Jean Scheffer cité ci-dessus; le livre intitulé: *Ethica Pythagorica* (145), composé par Magnus Daniel Omeis, professeur à Altdorf. On peut voir aussi notre la Mothe-le-Vayer, dans l'ouvrage de la Vertu des Païens. On croit que les Vers dorés de Pythagoras sont l'ouvrage de son disciple Lysis. Un ancien philosophe d'Alexandrie, nommé Iliérocles les commenta; nous avons son Commentaire commenté par le fils de Casaubon. Nous avons aussi les Commentaires qu'on fait sur les mêmes vers. Vitus Amerbachius, Théodore Marcilius, Henri Brem, Michel Néander, Jean Stracélius, Guillaume Diez, et Magnus Daniel Omeis. J'avais oublié l'ouvrage de Joachim Zebnerus, (146).

(R) *Un conte que je viens de lire dans un nouvelliste.* J'ai un auteur moderne avancé que feu le maréchal de Schomberg, commandant les troupes françaises en Portugal lorsque ce royaume secoua le joug des Espagnols, écrivait ce qui se passait dans ce pays-là sur un verre, et que l'exposant à la lune le cardinal Mazarin, qui était à Paris, à la faveur d'un télescope, lisait dans cet astre tout ce que le maréchal voulait lui faire savoir. Si ce secret était aussi véritable que fabuleux, etc. (147). Puisque le nouvelliste juge sainement de ce prétendu secret, il ne me reste qu'à marquer les anachronismes de ce qu'il rapporte. M. de Schomberg n'arriva en Portugal qu'au mois de novembre

(136) Tactels, CHL XI, ca. 366.

(137) Anonymus, apud Photium, pag. 131B.

(138) Menagius, in Diogen. Laert., pag. 371 et seq.

(139) Arnobius, lib. I, pag. 23.

(140) Justinus, lib. XX, cap. IV, pag. 39f.

(141) Valerius Maximus, lib. VIII, cap. VII, num. 2, in Extern.

(142) Epiphanius, Her. XV, pag. 14.

(143) Au commencement de ses *Chrétiades* de Proverbes.

(144) Manuducip ad Philosoph. stoic., lib. I, dissert. VI.

(145) Imprimé à Altdorf, 1693.

(146) Pastor ac superbiendens Schlegelmis. Il publia à Leipzig, l'an 1603, Vitae et Fragmenta Pythagorae.

(147) Tiré de la page 68 d'un petit livre intitulé: La Clef du cabinet des princes de l'Europe, ou Recueil historique et politique sur les matières du temps, Juillet 1704. On croit que ce livre a été imprimé à Luxembourg; il y a au titre: Imprimé chez Jacques le Sincère, à l'enseigne de la Vérité, M. D. CCIV.

166: (148). Le cardinal Mazarin était mort depuis huit mois ; et il y avait plus de dix ans que le Portugal avait secoué le joug de l'Espagne.

(148) *Pages des Mémoires de Frémoit d'Albancourt*, pag. 12.

PYTHÉAS, était natif de Marseille. La plus grande précision qu'on puisse donner, ce me semble, sur le temps où il a vécu, est de le mettre au siècle d'Alexandre-le-Grand (A). Il fit des ouvrages de géographie (B), qui apparemment n'étaient autre chose que la relation de ses voyages. Il abusa étrangement de la maxime, *A beau mentir qui vient de loin* ; car il n'y eut sortes de fables qu'il ne racontât des pays septentrionaux qu'il se vantait d'avoir vus. Il n'ignorait pas que peu de témoins oculaires lui pourraient donner le démenti ; mais la postérité pour le moins ne laissa pas impunie son audace. Polybe le poussa terriblement : Strabon tombe sur lui en plusieurs rencontres avec la dernière dureté (a). Ces deux auteurs n'étaient point capables d'endurer qu'il racontât impunément qu'à l'île de Thule (C), à six jours de la Grande-Bretagne, vers le nord, et dans tous ces quartiers-là, il n'y avait ni terre, ni mer, ni air, mais un composé des trois, semblable au poulmon marin (D), sur lequel la mer et la terre étaient suspendues, et qui servaient comme de lien à toutes les parties de l'univers, sans qu'il fût possible d'aller là ni à pied, ni sur des vaisseaux. Il se vanta d'avoir vu

cette substance qui ressemblait au poulmon de mer ; et pour le reste il avoua qu'il n'en parlait que par oui-dire. Il se vantait aussi d'avoir voyagé par tous les pays de l'Europe qui sont sur la mer océane, depuis Cadix jusques au Tanais ; ce que Polybe ne pouvait croire d'un petit particulier comme lui, mal pourvu d'argent (b). On avoue pour le moins qu'il n'a pas mal entendu les propriétés des terres septentrionales, eu égard aux aspects du soleil (c) : et ce qu'il disait (d) que les barbares leur montraient le lieu où cet astre s'en allait dormir, et qu'il y avait là des pays où la nuit ne durait que trois heures ; et d'autres où elle n'en durait que deux, ne sent point du tout la fable, et lui fait infiniment plus d'honneur qu'une autre chose que Plinie rapporte après lui : c'est qu'il y avait une île à une journée du pays des Guttons, peuple d'Allemagne, dans laquelle on se servait d'ambre au lieu de bois, pour faire du feu (e). On fera bien de consulter l'apologie que Pierre Gassendi composa pour Pythéas (E) à la prière de M. de Peiresc. Ces deux illustres Provençaux furent bien aises de travailler à la gloire de leur province, en soutenant la réputation d'un écrivain né à

(b) *ὅτι δ' οὐκ ὁ Πολύβιος ἀπίστευε καὶ αὐτὸ τοῦτο πρὸς ἰδιωτὴν ἀνθρώπου καὶ πρὶν τοιαῦτα διασέματα πλεῖστα καὶ περιττά γίνεσθαι. Polybius autem id quoque incredibile ait esse, privatum hominem, eumque pauperem tantum spatii mari terræque obivisse. Strabo, lib. II, pag. 71.*

(c) Strabo, lib. IV, pag. 139.

(d) *Apud Gemium ; Isagog. ad Phenum.*

(e) *Incolas pro ligno ad ignem uti eo, proximiisque Teutonibus vendere. Plin., libro XXXII, cap. II.*

(a) *Πυθίας δὲν ἡ λουδοβίματος ἱστῶρας. Pytheas homo mendacissimus inventus est. lib. I, pag. 43. Vide etiam, pag. 44 ; et lib. II, pag. 71, 79 ; libro IV, pag. 139.*

Marseille. Gassendi, tout savant qu'il était, n'a pas laissé de se tromper dans ses conjectures touchant cet auteur (F), ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait du profit à faire en lisant son apologie. Il ne faut pas confondre notre Pythéas avec l'orateur athénien de ce nom, qui vivait du temps de Démosthène (G).

(A) *La plus grande précision..... est de le mettre au siècle d'Alexandre-le-Grand.* Vossius ne s'en tient pas à une désignation si vague : il le fait vivre sous Ptolomée Philadelphie (1). Le père Hardouin l'imite en cela (2). M. Moréri évalue cette désignation à l'an 440, ou 445 de Rome : il devait savoir que la première année du règne de Ptolomée Philadelphie tombe, selon Calvisius, sur l'an de Rome 468. On a des raisons de juger que Pythéas a fleuri avant ce temps-là. Vossius a montré qu'Ératosthènes a écrit après Pythéas (3) : mais il ne s'est point servi de la preuve la plus claire ; il s'est contenté de le prouver par la raison que Polybe ayant choisi entre autres géographes Dicéarque, Ératosthènes et Pythéas, pour l'objet de ses censures, dit (4) qu'Ératosthènes avait écrit le dernier de tous. Il y a une preuve plus positive que celle-là dans la même page, puisque Strabon y rapporte que Polybe s'est étonné qu'Ératosthènes ait cru ce qu'avait écrit Pythéas. Polybe s'en étonnait d'autant plus, qu'il remarquait qu'Ératosthènes ajoutait foi à des choses que Dicéarque n'avait point crues. Voilà donc Pythéas manifestement auteur avant qu'Ératosthènes et Dicéarque fissent leurs livres de géographie (5). Nous en tirerons ci-dessous quelques conséquences. Avant cela, je dirai mon sentiment sur les paroles où Strabon trouve ridicule la manière dont Polybe vient de raisonner. Peut-être

n'a-t-il pas bien pris la pensée de Polybe. Je croirais volontiers que cet habile homme raisonnait comme ceci : Dicéarque est un auteur fort crédule, et qui a commis cent fautes ; cependant, il a refusé de croire divers choses racontées par Pythéas : il y a donc lieu de s'étonner qu'Ératosthènes, qui est venu depuis, ait ajouté foi à ces mêmes choses, qu'il voyait que Dicéarque avait rejetées. Or voici le raisonnement que Strabon impute à Polybe : Dicéarque est un auteur de grand jugement, et qui doit servir de règle : il est donc bien étrange qu'Ératosthènes ait cru Pythéas sur des choses que Dicéarque n'avait point crues. En supposant que Polybe raisonne de cette manière, Strabon a pu se moquer de lui, vu le grand nombre de fautes que Polybe avait critiquées dans les écrits de Dicéarque ; mais, encore un coup, je ne voudrais pas jurer qu'on ait bien entendu la pensée de Polybe. Je voudrais que nous puissions le vérifier par une descente sur les lieux ; nous apprendrions bien d'autres faits que la perte de tant de livres de cet auteur nous dérobe. Je remarquerai en passant une faute dans la traduction latine de Strabon. Toute la force de cette reprise, *μὲν Δικαιάρχου πισύσαντες*, y est éternée : il fallait pour bien rendre cet endroit se servir de la même répétition que l'on trouve dans l'original. Le lecteur en jugera s'il prend la peine d'examiner cette citation. *Ερατοσθένης δὲ τὰς μὲν Εὐμέρου Βεργαίου καλῶν, Πυθία δὲ πισύων, καὶ τὰντα δὲ μὲν τὴν Δικαιάρχου πισύσαντες. Τὸ μὲν οὖν μὲν τὴν Δικαιάρχου πισύσαντες, γινώσκοντες, ὅτι οὐκ ἐκείνην χρησάμενος κάποιος προσακοῦ καὶ οὐ τοσούτους ἐκείνου αὐτὸς πισύσαντας. Interim Eratosthenem qui Euemerum Bergaeum appellet, Pythæa credere, atque hoc ne Dicæarcho quidem credente. Id quidem ridiculum est quod Dicæarchum profert, quasi verò conveniat eum veluti normam sequi quem ipse Polybius tot reprehensionibus incessit (6).* Et quoi qu'il en soit de tout ceci, nous y apprenons pour le moins que les livres de Pythéas ont précédé, non-seulement

(1) Vossius, de Philologis, pag. 55: au *Traité de Hist. grec.*, pag. 467, il ajoute : *Vel certè proximus huic tempori fuit.*

(2) In *Indice Plinii*.

(3) Vossius, de *Hist. grec.*, pag. 110.

(4) *Apud Strabon.*, lib. I, pag. 71.

(5) Voyez ci-dessous la remarque (F).

(6) Strabo, lib. I, pag. 71.

ceux d'Ératosthènes, mais aussi ceux de Dicéarque. On sait que ce dernier a été disciple d'Aristote, et qu'il dédia un livre à Théophraste, qui fut le disciple favori d'Aristote. Il y a donc bien de l'apparence que Pythéas a vécu avant le règne de Ptolomée Philadelphie, puisque ses écrits ont précédé ceux de Dicéarque, qui ne pouvait être qu'un vieux homme sous le règne de ce prince. En effet, le commencement de ce règne tombe sur la dernière année de la 123^e olympiade; Aristote cessa d'enseigner avant la fin de la 114^e olympiade (7), et ses écoliers pour l'ordinaire étaient des gens faits. Nous apprenons de Pline que Pythéas avait publié ses ouvrages avant que Timée publiât les siens (8); car celui-ci, sur la foi de l'autre, assure ce que j'ai dit touchant l'ambre (9). Mais Timée, ni Ératosthènes dont la plume a été postérieure à celle de Pythéas, ne sauraient rien prouver contre Vossius, parce que leur vie a été si longue (10) qu'ils auraient pu voir les relations de Pythéas, encore qu'elles n'eussent été publiées que sous Ptolomée Philadelphie; et l'on sait qu'un auteur qui rapporte ce qu'il a lu dans un autre peut avoir plus d'âge que lui, et mourir même avant lui; de sorte que l'on ne peut rien inférer de précis touchant l'âge de Pythéas, de ce que Timée et Ératosthènes ont écrit plus tard que lui. La meilleure preuve que l'on puisse avoir pour le mettre avant le règne de Ptolomée Philadelphie doit être prise de ce qu'il a été cité par Dicéarque. Vossius ne s'en souvenait point lorsqu'il mettait celui-ci devant Pythéas (11). Si Sanson, l'un des meilleurs géographes du XVII^e siècle, avait considéré ce petit point de chronologie, il n'aurait pas dit

que Pythéas a parlé des conversations que le père de Scipion l'Africain eut avec les députés de Marseille, l'an de Rome 532 (12). Un des mensonges de Pythéas, au sentiment de Polybe (13), était d'avoir dit qu'aucun habitant de Marseille n'avait pu apprendre à Scipion rien de mémorable touchant la Bretagne. On a remarqué dans l'article d'Abbeville les autres fautes de Sanson concernant cette matière. Il reste à dire qu'il ne devait point entendre par ce Scipion celui qui vint débarquer à l'embouchure du Rhône, afin d'observer les démarches d'Annibal, puisqu'il n'est pas possible que Pythéas ait écrit depuis ce voyage de Scipion, lui dont les ouvrages avaient été lus par Dicéarque, disciple d'Aristote; car entré le temps auquel Aristote cessa de tenir école et le commencement de la seconde guerre punique, il s'est passé pour le moins cent ans. Il serait sans doute difficile de marquer quel est donc ce Scipion, qui au rapport de Pythéas s'informa de la Bretagne aux habitants de Marseille, à ceux de Narbonne et à ceux de Corbilou; mais il est sûr que ce ne fut pas le père de celui qui vainquit Carthage. Je m'étonne que le père Labbe n'ait pas marqué cette chasse à M. Sanson; et je ne crois pas qu'il fût homme à l'épargner volontairement. On eût pu aussi le censurer sur la distance de près de cent ans qu'il met entre Pythéas et Polybe (14). Cela ne convient pas à son hypothèse, qui porte que Pythéas composa ses relations après l'an 532 de Rome; année qui ne précéda que de seize ans la naissance de Polybe (15). Il faut même dire, selon cette supposition, que Pythéas n'était point revenu de ses voyages en 532; car s'il en eût été de retour, les députés de Marseille auraient eu que répondre aux questions du consul romain.

J'avertis ici mon lecteur que M. Sanson, digne fils du grand géographe qui publia les Antiquités d'Abbeville,

(12) Nicolas Sanson, *Recherches des Antiquités d'Abbeville*.

(13) Apud Strabon., lib. IV, pag. 131.

(14) Sanson, *Recherches des Antiquités d'Abbeville*, pag. 85.

(15) Il naquit l'an 548 de Rome. Voyez Vossius, de Hist. grec., pag. 122.

(7) Apollodorus, apud Diogenem Laërtium, in Arist.

(8) Plinius, lib. XXXVII, cap. II.

(9) *Ci-dessus*, au même, page 147, citation (c).

(10) Ératosthènes a vécu quatre-vingts ans. Il naquit en la 106^e olympiade, et mourut en la 146^e. Voyez Vossius, de Hist. grec., pag. 108. Lucien lui donne quatre-vingt-deux ans de vie, et à Timée quatre-vingt-seize. Or puisque Timée a écrit la guerre de Pyrrhus contre les Romains, il a vécu sous Ptolomée Philadelphie.

(11) De Philolog., cap. XI, num. 7. Moréri cite mal de Philos., cap. 12, n. 6.

m'a fait la faveur de m'envoyer une copie de la réponse que M. son père avait préparée au père Labbe, touchant ces Antiquités. Elle est docte et ingénieuse. J'espère que l'occasion d'en donner quelques fragmens ne manquera pas.

(B) *Il fit des ouvrages de géographie.* Le scoliste d'Apollonius (16) fait mention d'un livre de Pythéas intitulé *περί πηλιδος, le Tour de la Terre*. L'abrégé d'Artémidore l'Éphésien, imprimé avec les vieux géographes, met Pythéas au nombre de ceux qui ont décrit le circuit du monde, *periplum orbis* (17). La description de l'île de Thule était apparemment une partie de cet ouvrage. Son livre de *Oceano* est cité par Géméus. Nicolas Sanson (18) n'est pas le seul qui ait voulu rompre une lance contre Strabon, en faveur de Pythéas. Nous verrons bientôt que Gassendi a pris fort à cœur la défense de cet ancien Marseillais.

(C) *Qu'à l'île de Thule.* Ayant établi par de solides raisons que Pythéas publia ses livres vers le temps d'Alexandre, je puis rejeter l'une des preuves dont le père Vavas seur s'est servi contre Photius. J'en ai réfuté une autre dans l'article ANTOINE (19) tome II. Photius conjecture qu'Antonius Diogènes n'a pas été fort éloigné du règne d'Alexandre-le-Grand. Le père Vavas seur dit contre cela, entre autres choses, qu'il ne croit pas que l'île de Thule fût fort connue en ce temps-là (20). Il faut savoir que cet Antoine Diogènes était l'auteur d'un roman intitulé : *Incredibilia de insula Thule*. Peu m'importe que cette île ne fût point connue au vulgaire, ou qu'en général elle ne fût pas fort connue; car pourvu qu'un voyageur tel que Pythéas en eût publié une relation, il pouvait venir dans l'esprit de quelque écrivain romanesque de choisir cette île pour la scène de ses chimériques narrations. Je n'examine point si Photius a raison; il me suffit de prouver qu'on ne le réfute pas bien.

(D) *Au pounon marin.* La Mothe-le-Vayer (21) remarque que c'est un zoophyte spongieux, auquel les Italiens ont donné un nom fort sale; et après avoir rapporté que Pythéas avait soutenu que cette matière était le lien de l'univers; et qu'il avait eu l'impudence d'en parler comme d'une chose qu'il avait vue, il nous parle d'un bon anachorète qui se vantait d'avoir été jusques au bout du monde, et qui disait qu'il s'était vu contraint d'y ployer fort les épaules, à cause de l'union du ciel et de la terre dans cette extrémité.

(E) *L'apologie que Pierre Gassendi composa pour Pythéas.* J'en voiei l'occasion. Lorsque M. de Peiresc fit observer à Marseille, en 1636, l'élévation solstitiale du soleil, on compara la proportion que l'on trouvait entre l'ombre et le style du cadran; on la compara, dis-je, avec celle qu'Hipparque dit (22) que Pythéas avait trouvée. M. Gassendi fut chargé d'écrire sur cette opération astronomique, et de justifier Pythéas en même temps contre les invectives de Strabon. *Vultis rursus* (Peireskins) *ut quoniam Strabo multa congestit adversus Pytheam, ipse in gratiam compromissialis Apologiam conscriberem, purgaremque virum qui primus Thulen insulam demonstravit, et quod non habet occidentis totus quem antiquiorem in doctis habebat* (23). Ce qu'il écrivit là-dessus se trouve au IV. tome de ses Œuvres (24). Il n'eut garde d'oublier que Clémède donne à Pythéas la qualité de philosophe; et qu'Hipparchus ayant censuré Eudoxe, qui avait dit qu'il y a une certaine étoile qui ne sort jamais de sa place, et qui est le pôle du monde, loue Pythéas d'avoir enseigné que le pôle est un lieu vide d'étoiles, et qui fait une espèce de carré avec les trois étoiles les plus voisines. Hipparque, à l'imitation d'Ératosthènes, enrichit sa géographie du travail de Pythéas; et il ne faut pas s'étonner que celui-ci se soit trompé à l'égard du Tanais,

(16) In lib. IV.

(17) Poyet Vossius, de Hist. græc., pag. 220.

(18) Recherch. des Antiq. d'Abbeville, p. 85.

(19) Famille romaine, remarque (B).

(20) *Supplicio quoque est nondum cognitum vulgo Thulen insulam de qua illi ferantur inscripti libri.* Vavas seur, de Lud. Diet., pag. 148, 149.

(21) Lettre LXXXIX, tom. XI, de ses Œuvres, in-12, pag. 255.

(22) Apud Strabon., lib. II, pag. 78.

(23) Gassendus, in Vitâ Peiresk., lib. V, Opus. tom. V, pag. 327.

(24) Pag. 524 et seq.

en l'ignorance où l'on était en ce temps-là des situations du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, et du Palus-Méotide. Lorsque Alexandre fut parvenu sur les bords de la mer Caspienne, on le crut arrivé au Pont-Euxin. Gassendi ajoute plusieurs autres remarques à celles-là, en faveur de Pythéas. On a pu voir dans les Nouvelles de la République des Lettres (25), qu'Olaus Rudbeck a pris vivement le parti de ce voyageur.

(F) *Gassendi..... n'a pas laissé de se tromper dans ses conjectures touchant cet auteur.* Il a cru que les Marseillais, confus de n'avoir su que répondre aux questions que Scipion leur avait faites touchant la Bretagne, et animés d'ailleurs par ses conseils, résolurent d'envoyer reconnaître ce pays, et choisirent pour cela Pythéas qui était un bon mathématicien. La république de Marseille était déjà puissante sur mer, et s'appliquait beaucoup au commerce; elle pouvait donc avoir envie d'être instruite si son négoce retirerait quelque avantage de la découverte de ces régions inconnues. On lève par-là l'objection que fait Polybe: il ne faut plus trouver étrange que Pythéas, simple et pauvre particulier, ait pu fournir aux frais d'un si grand voyage. On pourrait sans cela répondre qu'une société de marchands, ou quelque riche citoyen aurait pu choisir Pythéas pour faire la découverte, et l'équiper de toutes les choses nécessaires. Si M. Gassendi n'en disait pas davantage, je n'aurais rien à lui critiquer; mais il dit que celui qui demanda des nouvelles de la Bretagne aux Marseillais, au temps de la seconde guerre punique commencée la 140^e. olympiade, fut ou Scipion l'Africain, ou le père ou l'oncle de ce Scipion. Cela ne peut être vrai, puisque Dicéarque avait lu le voyage de Pythéas. M. Gassendi, pour éluder cette preuve, dit que les paroles de Strabon peuvent recevoir ce sens; c'est que les relations de Pythéas auraient pu déplaire à Dicéarque; mais il est sûr que Strabon n'a pas voulu dire cela: son participe *μεινός*; (26), et toute la

force de son raisonnement, combattent cette explication. Godefr. Wendelin, à qui Gassendi écrit ces choses, lui répondit sur la demande, *en quel temps Pythéas avait vécu*, que c'avait été au temps d'Alexandre-le-Grand; ce qu'il prouva 1^o. par les railleries de Dicéarque contre Pythéas; 2^o. par la familiarité que Timée, ennemi d'Agothoclès, avait eue avec Pythéas à Marseille pendant son exil; d'où Wendelin conclut que Pythéas a vécu avant Agathoclès (27). Cette conséquence est très-mauvaise; car de ce qu'un voyageur contracte beaucoup de familiarité avec une personne bannie, il ne s'ensuit pas qu'il soit plus vieux que celui qui a exilé cette personne. Outre cela, voici de nos gens qui font dire à un auteur bien plus qu'il n'a dit. Wendelin nous renvoie à Plin (28), où nous lisons seulement que Timée ajouta foi à Pythéas touchant l'ambre.

(G) *Il ne le faut pas confondre avec celui..... qui vivait du temps de Démosthène.* Le père Hardouin (29) applique à Pythéas de Marseille ce que Plutarque dit d'un autre Pythéas, dans la Vie de Démosthène, à la page 855; mais il ne faut point douter que le Pythéas dont Plutarque fait mention en cet endroit ne soit le même orateur athénien dont il parle à la page 849, où il dit que Pythéas railla Démosthène de ce que ses harangues sentaient l'huile (30). Dans la vie de Phocion (31), il parle du même Pythéas comme d'un orateur à grand caquet et insolent, que Phocion fut contraint de rabrouer. Suidas, qui nous en donne la même idée, nous apprend qu'il se sauva de la prison où ses créanciers l'avaient mis, et qu'il se retira dans la Macédoine. Plutarque raconte que Pythéas, fugitif d'Athènes, se retira auprès d'Antipater, et lui rendit le plus de services qu'il put avec ses barangues. Il eut alors de grosses prises dans l'Arradie avec Démosthène, qui, tout

(27) Voyez les Œuvres de Gassendi, tom. VI, pag. 483.

(28) Lib. XXXVII, cap. II.

(29) In Indice Plinii.

(30) Voyez Eliau, Hist. div., liv. VII, chap. VII; il parle aussi de lui liv. XIV, chap. XXXVII.

(31) Page 751.

(25) Mois de février 1685, pag. 133.

(26) Voyez ci-dessus la remarque (A).

banni qu'il était, ne laissait pas de se joindre aux ambassadeurs des Athéniens, pour obliger les villes grecques à se liguier contre Antipater, dont Pythéas soutenait la cause (32).

Plutarque rapporte dans ses Préceptes touchant le Gouvernement, une prompte répartition de ce personnage. *Et Pythéas Forateur*, dit-il (33), lorsqu'il contredisoit aux honneurs qu'on decernoit à Alexandre, comme quelqu'un lui dist, *Comment osez-tu bien parler de si grandes choses, toi qui es si jeune? Et quoi*, dit-il, *Alexandre, que vous faites un Dieu par vos décrets, est encore plus jeune que moi.*

(32) Plut., in Demost., pag. 858.

(33) Plut., de grandi Republ., pag. 304 : je me sers de la version d'Amoyot. Voyez aussi Plutarque, in Apophth., pag. 387.

PYTHIAS, fille d'Aristote, fut mariée trois fois; premièrement à Nicanor, selon le testament de son père (A), ensuite à Proclus, issu de Démarate, roi de Lacédémone, et enfin à Métrodore le médecin, disciple de Chrysippe de Cnide, et maître d'Érasistrate. Les deux fils (a) qu'elle eut de son second mariage étudièrent en philosophie sous Théophraste. Celui qu'elle eut de Métrodore porta le nom d'Aristote (b) (B). Il paraît, par quelques sentences qui lui sont attribuées (C), qu'elle avait reçu de son père une bonne éducation. Notez que PYTHIAS était le nom de sa mère.

(a) L'un s'appelait Proclès, et l'autre Démarate.

(b) Tiré de Sextus Empiricus, adversus Mathem., cap. XII, pag. 51.

(A) Elle fut mariée..... à Nicanor, selon le testament de son père.] Nous ne voyons pas cette circonstance dans Sextus Empiricus; mais nous y trouvons qu'Aristote, après la mort de son père et de sa mère, fut élevé chez Proxène, natif d'Atarne, et que pour reconnaître ce bon service il éleva Nicanor, fils de Proxène

et lui fit apprendre toutes sortes de bonnes choses et l'adopta, et ordonna même par son testament qu'on lui donnât en mariage Pythias sa fille (1).

(B) Le fils qu'elle eut de Métrodore porta le nom d'Aristote.] Plinius s'est brouillé dans cette généalogie; car il a cru que la fille d'Aristote eut un fils qui fut le médecin Erasistrate. *Horum placita*, dit-il (2), *Chrysippus ingenti garrulitate mutavit, plurimumque et ex Chrysippo discipulus ejus Erasistratus Aristotelis filia genitus.* Considérons les paroles grecques de Sextus Empiricus. *Τὴν δὲ Μετροδόρην ἱατρὴν, Χρυσιπποῦ μὲν τοῦ Κνιδίου μαθητῆς, Ἐρασιστράτου δὲ ὄντος τῆς, ἣ γένεται πατρὶς Ἀριστοτέλους.* Tertio autem Metrodoro medico (Pythias filia Aristotelis nupsit) Chrysippi quidem Cnidii discipulo,

præceptori autem Erasistrati, cui natus est filius Aristoteles (3). Il n'est pas aisé de s'y tromper: on connaît, avec un peu d'attention, qu'elles signifient que cet Aristote fut fils de Métrodore le médecin et de Pythias; mais on peut conjecturer que tous les auteurs qui parlèrent des mariages de la fille d'Aristote n'arrangèrent pas bien leurs termes, et que, de la manière qu'ils s'exprimèrent, un lecteur qui n'était pas assez attentif pouvait prétendre qu'ils voulaient dire qu'Érasistrate naquit des noces de Métrodore et de Pythias. Supposons qu'ils aient dit: *Τὴν δὲ Μετροδόρην ἱατρὴν Χρυσιπποῦ τοῦ Κνιδίου μαθητῆς ἢ Ἐρασιστράτου, γένεται πατρὶς Ἀριστοτέλους.* Tertio autem Metrodoro medico (Pythias filia Aristotelis nupsit) Chrysippi Cnidii discipulo, ejus Erasistratus discipulus (4), natus est filius Aristoteles. Nous comprenons facilement qu'un lecteur un peu distrait aura pu croire qu'Érasistrate était fils de Pythias. Savons-nous si Plinius n'a pas suivi un auteur qui avait rangé ainsi ses paroles, ou de quelque autre manière plus trompeuse? Prenez garde à la traduction latine de Sex-

(1) Tiré d'Ammonius, in Vitâ Aristotelis, init. Voyez aussi le testament d'Aristote, dans Diog. Laërce, lib. V, num. 12, et la Note de Cosambon.

(2) Plinius, lib. XXIX, cap. I, pag. 663.

(3) Sextus Empir. adv. Mathematicos, p. 51.

(4) Ce mot se sous-entend très-souvent quand les Grecs parlent de la succession des philosophes.

tus Empiricus, que j'ai rapportée : elle fait penser d'abord qu'Érasistrate était père d'Aristote. Quoi qu'il en soit, j'aimerais mieux m'arrêter à ces conjectures qu'à celle du père Hardouin (5). Il croit qu'Érasistrate avait été adopté par Pythias, comme Galba, l'empereur, fut adopté par sa marâtre. Il doit donc supposer qu'Érasistrate était fils de Métrodore, mais Sextus Empiricus n'en fait que le disciple.

(C) *Par quelques sentences qui lui sont attribuées.* Elle disait, entre autres choses, que la plus belle couleur que l'on puisse voir sur le visage d'un homme est celle de la pudeur. *Celebrantur quidem multa dicta Pythiadis filia Aristotelis gravissima, ut appareat eandem ipsam non tam in gremio educatam quam in sermone patris, quo nemo unquam fuit vel acumine præstantior, vel festivitate et lepore politior, vel suavitate conditior. Ex illis autem id etiam accepimus, nullum esse pulchrius coloris genus in facie hominis ingenui quam id quod ob verecundiam superveniret* (6). Voyez Érasme, au livre VIII des apophthegmes (7).

(5) Hardouin, in Plinium, lib. XXIX, cap. I, pag. 664.

(6) Petrus Aleronius, in Medicæ Legato posticiore, folio h 2.

(7) Pag. m. 621.

PITHOM, ville d'Égypte. Ce fut l'une des deux villes que Pharaon fit bâtir par les descendants de Jacob (a). Elle ne diffère point de celle appelée Pélusium, ni de celle que Manéthon nomme Abaris, si l'on s'en rapporte à Marsham (b). Cette ville d'Abaris se nommait ainsi selon l'ancienne théologie (c). Elle était dans le nome de Saïs, à l'orient du fleuve Bubaste (d). La beauté de sa situation obligea Saltis,

roi de certains peuples qui avaient subjugué l'Égypte, à l'aggrandir et à la fortifier. Il y entretenait une garnison de deux cent quarante mille hommes. Ce fut là que ces mêmes peuples se retranchèrent après avoir perdu tout le reste de l'Égypte. Ils s'y défendirent long-temps, mais enfin ils capitulèrent; et ils obtinrent la liberté de s'en aller où ils voudraient. Ils se retirèrent en Syrie, et s'établirent dans la Judée (e). On voit bien par ce discours de Manéthon, qu'il a prétendu parler des Israélites. Il ajoute (f) qu'Aménophis, qui au bout d'environ cinq siècles régna sur les Égyptiens, souhaita de voir les dieux, et qu'un grand prophète lui fit espérer cet avantage, pourvu qu'on purgeât l'Égypte de toutes sortes de gens infectés de laderie, ou de telles autres infirmités. On ramassa ces sortes de gens, on en trouva quatre-vingt mille, et on les occupa à tirer et à tailler des pierres le long du Nil. Après qu'ils eurent supporté cette pénible fatigue quelques années, ils supplièrent le roi de leur assigner une ville pour leur sûreté et pour leur repos. Il leur accorda Abaris, qui était alors déserte, et qui avait appartenu aux pasteurs (g), et qui se nommait la ville de Typhon, selon l'ancienne théologie. Ils n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils songèrent à se prévaloir de ce lieu-là

(a) Exode, chap. I, vers. 8.

(b) Marsh., Chron. Can. Ægypt., Sæculo VIII, pag. m. 107.

(c) Manethon, apud Josephum, libro I, contra Apion., pag. 1040.

(d) Idem, apud eund., ibidem., pag. 1039.

(e) Ex eodem apud eund., pag. 1040.

(f) Idem, apud eund., ibidem., pag. 1052.

(g) C'est-à-dire aux Israélites qui au dire de Manéthon avaient subjugué l'Égypte, et dont le roi Saltis avait agrandi et fortifié la ville d'Abaris.

pour se révolter : ils le fortifièrent soigneusement ; ils élurent pour leur chef un prêtre d'Héliopolis qui changea son nom d'O-sarsiphus en celui de Moïse ; ils furent secourus par les habitans de Jérusalem, dont les ancêtres avaient possédé Abaris, etc. Leurs victoires furent grandes et cruelles ; mais enfin le roi d'Égypte les vainquit, et les chassa du pays (h). Vous trouverez dans Josèphe la réfutation de ces contes, et dans ma remarque quelques éruditions de Marsham (A).

(h) Manethon, apud Josephum, libro I, contra Appionem.

(A) Vous trouverez..... dans ma remarque quelques éruditions de Marsham.] Il dit (1) que la ville des pasteurs, nommée Abaris par Manéthon, est nommée Pélusium par un autre historien d'Égypte (a). Cela n'est point exact : cet historien a dit seulement que les personnes mutilées et maléficiées qu'on fit sortir de l'Égypte se retirèrent à Pélusium, et s'y joignirent avec trois cent quatre-vingt mille hommes qu'Aménophis y avait laissés. Notez que Josèphe (3) s'est prévalu de la différence qui se trouve entre Manéthon et Chérémon, quant au lieu où ces estropiés et ces esclaves furent envoyés. Marsham ajoute que Ptolomée Mendésius (4) a fait mention de la ville d'Abaris (5), et que les fables touchant Typhon appartiennent à cette ville-là. Le lac Serbonide, continue-t-il, où Typhon avait été caché (6), et la ville d'Héliopolis, où il avait été foudroyé, n'étaient pas loin de ces quartiers (7). Le nom *πυθών* ou *πυθώνα*, donné à l'une des villes bâties par les enfans d'Israël, faisait allusion à celui de Typhon. Les Égyptiens donnaient tou-

jours à ce Typhon le nom de Seth (8) : de là vint qu'ils nommèrent Séthron la ville de Typhon. Le nome Séthroïte fut ainsi nommé à cause de la ville de Séthron. Il n'est donc pas vrai, comme on le lit dans Josèphe, que la ville d'Abaris ait été bâtie dans le nome Saïte ; car elle était située sur le côté oriental du fleuve Bubaste, et ce nome-là était situé dans la partie occidentale du Delta. Il vaut donc mieux suivre le Manéthon d'Africanus (9) cité par Syncellus ; car selon cette citation, ces peuples-là prirent Memphis, et bâtirent une ville dans le nome Séthroïte. Concluons que la ville d'Abaris, celle de Typhon, celle de Séthron, celle de Pithom mentionnée dans l'Exode, sont la même que les Grecs nomment Pélusium. Voilà les conclusions de Marsham.

(8) Pline, de Iside, pag. 357, D.

(9) Rectius ex Manethone Africanus, Marsh., Chron. Can. Egypt., secul. VIII, pag. 108. Il cite Syncellus, pag. 61, a.

PITISCUS (BARTHELEMI), prédicateur de l'électeur palatin, naquit le 24 d'août 1551, à Schlanna, village de Silésie, proche de Grunberg. La pauvreté de sa famille fut cause que le ministre du lien le recommanda au seigneur de ce village comme un enfant qui était propre aux études, et qui méritait qu'on lui fournit les moyens de se pousser. Ce gentilhomme s'engagea à cette dépense et l'envoya au collège de Grunberg. L'écolier surpassa bientôt tous ses camarades. Il fut envoyé à Breslau à l'âge de dix-huit ans, et il entra précepteur chez un honnête homme qui avait une très-belle bibliothèque. Il s'y enfermait souvent avec Amandus Polanus, ce qui fut d'une grande utilité à l'un et à l'autre. Ayant perdu son Mécène lorsqu'il était temps d'aller voir les académies, il eut le bonheur d'être secouru par les

(1) Marsh. Chron. Can. Egypt., sec. VIII, pag. 107.

(2) Nomen Charemona. Josèphe, lib. I, contra Appionem, pag. 1057, rapporte ses paroles.

(3) Josephus, ubi supra.

(4) Ptolom. Mendésius, apud Eusebium, Preparator. Evangelica, lib. X, cap. XII, p. 497, A.

(5) Il la nomme Αβάρις.

(6) Herodotus, lib. III, cap. V.

(7) Steph. Byzantinus, in Ilpis.

libéralités d'une dame de la religion (a) qui faisait étudier en théologie à ses dépens un certain nombre de jeunes hommes. Il choisit l'académie de Serveste, attiré par la grande réputation de Wolfgang Amelingus, et y passa l'an 1585. Il s'en alla l'année suivante au Palatinat, et après y avoir donné beaucoup de preuves de son mérite, il y fut choisi (b) pour être l'un des précepteurs du prince Frideric IV (c). Il s'acquitta si heureusement de cet emploi, que le prince Casimir, administrateur du Palatinat, le destina à la charge de second prédicateur de son pupille, qui, étant devenu majeur, fut tellement satisfait des sermons de son précepteur, qu'il le fit premier prédicateur aulique. Pitiscus exerça glorieusement cet emploi jusques à sa mort, qui arriva le 17 de juillet 1613 (d). Il ne faut pas oublier qu'il se rendit très-habile dans les mathématiques (A), et qu'il publia un écrit où il faisait voir qu'il serait très-nécessaire que les protestans cessassent de faire des livres de controverse les uns contre les autres (B). Il le fit d'office, je veux dire qu'il y eut une consultation sur ce sujet, après laquelle on le chargea de ce travail. Il publia quelques autres livres (C).

(a) La femme de Joachim de Berge.

(b) C'est l'an 1588. Scultetus, in Narr. Apolog., pag. 11.

(c) Il fut depuis électeur.

(d) Tiré de Melchior Adam, in Vita Theolog. German., pag. 833 et seq.

(A) Il se rendit très-habile dans les mathématiques. Il publia en latin, cinq livres sur la Trigonométrie, l'an 1599, qui furent réimprimés avec des augmentations l'an 1612. On trouve

dans cet ouvrage six livres de Problèmes astronomiques : un livre *Problematum Geodaticorum, sive de agro plano metiendo ac dividendo* ; *Problematum Geographica* ; un livre *Problematum Gnomonicorum ac Architectonicorum, in quo se ait præcipua architecturae militaris mysteria reseruisse* (1). Tycho Brahe estima beaucoup la capacité de Pitiscus dans les mathématiques ; et souhaita que le nombre des prédicateurs mathématiciens fût plus grand ; car il crut que cela leur donnerait un jugement plus solide, et ferait évanouir plusieurs disputes. Voici ses paroles : *Doctissimi Bartholomæi Pitisei de triangulis acutum et compendiosum libellum lubens accepi : rogoque ut illi ex me gratias agas. Optarem, plures ejusmodi concionatores reperiri : qui geometria graviter callerent : forte plus esset in iis circumspecti et solidi judicii, rixarum inanum et logomachiarum minus. Si is mihi aliquando scripserit, et de iis studiis mecum contulerit, inveniet respondorem non invitum* (2). Le souhait de Tycho Brahe, que vous voyez là suivi d'une très-bonne raison, a ses inconvénients. L'éloquence armée de pompe, et de figures, est nécessaire aux prédicateurs : un raisonnement sec et précis à la mathématicienne ne leur convient pas, et ne ferait point sur les auditeurs les impressions que l'état de l'homme demande. Notez que Pitiscus apprit de lui-même tout ce qu'il savait de mathématiques (3).

(B) Que les protestans cessassent de faire des livres de controverse les uns contre les autres. L'an 1608 on délibéra dans le sénat ecclésiastique de l'électeur palatin sur la romède qui se pourrait apporter aux combats funestes des théologiens protestans (4). Scultet, prédicateur de son altesse électoral, et quelques autres, opi-

(1) Foyez Vossius, de Scient. mathem., pag. 306 et alibi.

(2) Tycho Brahe, epist. ad Conradum Astruchum, apud Melchior. Adamum, in Vita Theol., pag. 840.

(3) *Ilud verb mirandum, quod homo theologus, in mathematicum studiis, nullo, nisi se magistro, eo usque progressus est, ut editis scriptis, discipulis illius gloriam magni matheseos professoribus præcipuerit.* Melchior. Adam., ibidem.

(4) *Quoniam tristissimus theologorum evangelicorum certaminibus medicina reperiri queat.* Scultet., Narrat. apologet., pag. 45.

nèrent qu'il était de l'avantage de l'église qu'à l'avenir les réformés ne fissent plus ni apologies, ni antilogies, ni semblables pièces de procès de religion; qu'on ne pouvait ni rien dire ni rien écrire qui n'eût été dit et écrit depuis long-temps; que les confessions de foi avec leurs explications suffisaient à toute personne qui cherchait sincèrement la vérité; qu'on ne voyait aucun exemple de cet acharnement à la dispute parmi les prophètes et les apôtres; que cette sorte de livres multipliaient les différends au lieu de les terminer, et que l'aigreur satirique que les auteurs y répandaient faisait rire les profanes et triompher les papistes, et inspirait l'irréligion à beaucoup de gens. Le latin qui suit exprime cela avec plus de force, et avec plus d'étendue. *Nec componi, sed multiplicari controversias istis contentioneibus: paucos veritatis inquirenda, gloriola vana aucupanda gratia, multos in arenam disputandi descendere. Diabolum hoc agere, ut totus spiritus theologicus, et quidquid ferè Dei providentia donorum huic seculo contulit, contentioneibus impendatur: ut fratres stylo satyrico se mutuo exagitant et deformant, utque adeo per istiusmodi scriptiones boni à vocationis suæ officiis avocentur, mali in capitali, quo ab antagonistis dissident, odio firmentur; denique mutuis istis convitiis, quibus libri inter se litigantium sciant, creari profanis risum, pontificiis jubilibus, et magnæ auditorum parti omnis religionis contemptum* (5). La conclusion fut que notre Pitiscus représenterait ces choses pathétiquement et gravement dans un ouvrage public. Il s'en acquitta très-bien (6): il exhorta les protestans à se réunir contre l'ennemi commun, et à laisser là toutes les disputes de *personæ Christi et de cœdæ Domini*; il leur montra que rien n'empêchait qu'ils ne véussent dans une parfaite concorde, bien qu'ils différaient sur le sens de quelques passages de l'Écriture (7). Cet écrit fit plus de mal que de bien; car, comme s'il eût été un nouveau signal de guerre, les théolo-

giens de Saxe et ceux de Tubinge coururent aux armes de toutes parts, et soutinrent avec une ardeur extrême que les luthériens ne pouvaient faire de paix avec ceux qui nient la manducation orale. *Verax et hic fuit, quod proverbii locum obtinuit sapientis effatum: Sapè optimè cogitata pessimè cadunt. Vix enim lucem publicam aspererat pia exhortatio illa, cum, quasi classicum cecinissent nostri, ad arma undiquè concurrerit in Saxonid et Suevid, magnoque studio et labore orbi christiano demonstratur: oralis manducationis in Eucharistid patrones non posse pacem colere cum reformatis* (8). Scultet avait fort à cœur la réunion des luthériens et des réformés. Il y exhorta et de vive voix et par lettres les théologiens de Wirtemberg; il leur représenta les malheurs que la discorde faisait naître, l'athéisme des auditeurs, le mépris des ministres, la joie des papistes (9). Cela ne servit de rien. On lui répondit que pour l'amitié politique elle n'avait jamais été refusée aux réformés, et ne le serait point à l'avenir, mais que l'amitié théologique ne leur serait jamais accordée. *Frustra omnia: Responsum enim: se in amicitiam politicam nos semper recepisse, recepturosque deinceps: in theologicam, hoc est, fraternitatem christianam nunquam* (10).

(C) Il publia quelques autres livres. La plupart en allemand; mais celui qu'il fit contre un jésuite de Mayence, et qui a pour titre: *Anti-Rosarium*, est en latin. Voyez les *Anti* de M. Baillet (11).

(8) *Idem, ibidem.*

(9) *Expositis malis, quæ ex mutuis evangelicorum digladiationibus oriuntur, atheismo auditorum, contemptu ministrorum verbi, júbilo papistarum. Idem, ibidem, p. 72, ad ann. 1616.*

(10) *Idem, ibidem.*

(11) *An num. CCXIX.*

PLACE (PIERRE DE LA), en latin *Plateanus* ou à *Plated*, natif du pays d'Angoumois (a), fut dès sa jeunesse si bien instruit aux bonnes lettres, qu'il seul entre tous ses frères se réso-

(5) Scultet, *Narrat. apologet.*, pag. 45.

(6) Son livre fut écrit en allemand.

(7) Scultet, *Narrat. apologet.*, pag. 46.

(a) La Croix du Maine, *Biblioth. française*, pag. 403, le fait natif d'Angoulême.

lut de suivre l'étude des lois, épargné ni biens, ni enfans, ni esuelles il profita en telle sorte, que n'ayant pas encore atteint l'âge de vingt et deux ans il composa une paraphrase sur les actions (b), et environ ce temps-là commença à fréquenter et suivre le barreau du parlement de Paris, où il acquit le témoignage d'homme de bon esprit, bien disant, et surtout de bonne conscience (c). Cela fut cause que François I^{er}. le choisit pour son avocat en sa cour des aides à Paris. Il s'acquitta de cette charge avec une extrême probité, et de là vint que Henri II l'élut lui-même (d) entre plusieurs pour être son premier président, en la même cour des aides. Il embrassa intérieurement, dès l'an 1554, la foi des églises réformées (A), et il en fit profession ouverte après la mort de François II; mais les troubles qui s'élevèrent peu après le contraignirent de se retirer pour la sûreté de sa personne, en une sienne maison au pays de Picardie. Le calme étant revenu en 1562, il alla trouver le roi pour se justifier de plusieurs calomnies que quelques malveillans lui avaient imposées, et après que sa majesté eut reçu contentement de ses défenses, il fit la révérence au prince de Condé, qui dès cette heure là lui commit la charge et surintendance des affaires de toute sa maison, laquelle il prit dès lors en telle affection, qu'en toutes choses qui ont concerné sa grandeur, il n'a

(e) Appartenant à ses neveux à cause de dame Radegonde Luillier, sa femme, desquels pour lors il étoit tuteur. P. de Farnace, Vie de P. de la Place, pag. 15.

(f) Tiré de P. de Farnace, au Brief Recueil des principaux Points de la Vie de messire Pierre de la Place, au devant du Traité de l'Excellence de l'Homme chrétien, pag. 18.

(A) Il embrassa intérieurement, dès l'an 1554, la foi des églises réformées. On voit dans le discours de sa vie que Dieu l'appella à sa connaissance en ce temps-là par une façon fort étrange. « Étant écolier à Poitiers, environ » vingt ans auparavant, Dieu lui » avait fait voir feu maître Jean » Calvin, lors passant par ce lieu avec » l'archevêque du Tillet (1), lequel » personnage il ouït volontiers parler » tant magnifiquement de la connaissance de Dieu en général; mais » quand il fut question de parler du » pur service de Dieu, il s'arrêta » tout court, comme étant grand zé-

(b) Voyez la dernière remarque.

(c) Voyez les Opuscules de Loisel, pag. 511, 525.

(d) L'an 1553. Voyez les mêmes Opuscules, pag. 511.

(1) Ce du Tillet ne fut jamais ni évêque ni archevêque, mais seulement chanoine et archidiacre d'Angoulême. Voyez ce que le frère de Papyrion Masson a joint à la Vie de Calvin, à la fin du Papyrion Massonis Elogia varia.

« lateur de la religion en laquelle il
 « avait été soigneusement nourri.
 « Si est-ce que des lors il lui demeura
 « quelque scrupule en sa conscience,
 « ce, qu'il pourrait bien avoir été
 « trompé, à quoi il pensait souvent,
 « comme il a depuis témoigné : ce
 « qui était comme un préparatif pour
 « nourrir cette petite semence, jusqu'à
 « ce qu'elle vint à germer et
 « sourdre en la saison ordonnée de
 « Dieu. Cela avint un jour qu'étant
 « devant son logis un certain étranger,
 « par une admirable providence
 « divine, sans avoir aucune connaissance
 « de lui, mais le voyant homme
 « de qualité, et ayant besoin d'être
 « secouru en son extrême pauvreté,
 « s'adressant à lui fort humblement,
 « lui fit un long discours en fort bon
 « latin, de la cause de sa misère. Lequel
 « lui ayant semblé bien suffisant
 « homme, il le fit entrer jusque dedans
 « son étude, pour le sonder un peu
 « mieux à loisir. Adonc ce pauvre
 « homme, comme envoyé divinement,
 « commença à librement déchiffrer
 « tous les abus de l'église papale,
 « et déclarer le vrai et seul moyen
 « de servir Dieu. Ce qu'ayant entendu
 « assez paisiblement, il l'honora
 « de quelques présents, et le pria
 « fort cependant de ne retourner
 « le voir, pour la crainte qu'il
 « avait des faux qui étaient préparés
 « contre ceux qui étaient tant soit
 « peu suspects de la doctrine évangélique,
 « comme de fait ce pauvre étranger
 « peu de temps après fut éprouvé
 « dans la fournaise à Paris. Or depuis
 « cela, Pierre de la Place ne cessa
 « de feuilleter tant les saints livres,
 « que tous les anciens docteurs,
 « jusques aux scolastiques, afin
 « d'avoir moyen de pouvoir ôter
 « ce scrupule, qui jour et nuit lui
 « tourmentait fort l'esprit. Par ce moyen
 « en peu de temps Dieu lui toucha
 « le cœur, et lui ouvrit les yeux
 « pour pouvoir contempler la
 « lumière de l'évangile, tellement
 « que le roi François II venant à mourir,
 « il se déclara ouvertement du
 « nombre de ceux qui faisaient
 « profession de la religion réformée
 « (2). » Le frère de

Papyre Masson assura (3) que Pierre
 de la Place et Bertrand de la Place
 frères, et Jean du Tillet suivirent à
 Lyon Jean Calvin qui les avait infectés
 de ses hérésies à Angoulême. Cela
 n'a point d'apparence à l'égard de celui
 dont je donne ici l'article ; car s'il
 eût suivi Calvin jusques à Lyon, l'auteur
 de sa vie l'eût su, et n'eût point
 dit une chose très-différente de celle-là.

(B) *Il souffrit de grandes persécution.* « Ni la privation de son état,
 « ni la vente de tous ses biens meubles,
 « ni la saisie des immeubles, ne lui
 « donnèrent tant d'occasion d'ennui
 « et fâcherie, que firent les indignités
 « qu'il reçut de ceux desquels
 « humainement il devait espérer secours,
 « comme étant proches parens....
 « Un certain conseiller en la cour
 «, ayant fait profession de la
 « religion, voire même après les premiers
 « troubles, connaissait que Dieu allait
 « rudement éprouver les siens,
 « se révolta incontinent, et se voyant
 « en quelque danger pour les
 « menaces qu'on faisait à ceux
 « qui avaient été de la religion, pour
 « ôter tout soupçon qu'il lui fût
 « demeuré quelque regret de sa révolte,
 « ou quelque désir de retourner
 « en la troupe des gens de bien,
 « il se proposa de commettre quelque
 « acte bien insigne, qui fût de poursuivre
 « par toutes sortes de calomnies
 « et injures, Pierre de la Place,
 « qui était tuteur de ses neveux,
 « enfans de la femme de ce conseiller ;
 « et qui s'était aussi retiré à un
 « château appartenant à ses neveux.
 « Ce conseiller, sur cela, par
 « infinies requêtes diffamatoires, ne
 « cessa de controuver et donner à
 « entendre mille méchancetés et calomnies
 « à la cour : tant qu'il fit non-seulement
 « priver ignominieusement de sa
 « tutelle ledit de la Place, absent
 « et ignorant ces choses, mais aussi
 « obtint commission pour se saisir
 « tant dudit château que de la
 « personne dudit de la Place. Et de
 « fait cela eût été exécuté en un
 « temps si malheureux et si turbulent,
 « vu la diligence qu'il fit faire à
 « Tanchou et à ses archers, comme
 « s'il eût été question de la capture
 « de quelque voleur, n'eût

(2) P. de Farnace, *Brief Recueil des principaux Points de la Vie de messire Pierre de la Place*, pag. 11 et suiv.

(3) *Foyez les Éloges de Papyre Masson*, Vie de Calvin.

« été que Dieu suscita quelque ami,
 « qui la nuit de devant, arriva pour
 « l'avertir de tout. Sur quoi, encore
 « qu'il fût détenu d'une grosse fièvre
 « continue, néanmoins il fut contraint
 « avant jour de se sauver dans la for-
 « ret de Rez, assez prochaine de ce
 « château, là où depuis il trouva un
 « étranger qui le reçut; cependant
 « que ce conseiller, au contraire, vio-
 « lant non-seulement tout droit d'af-
 « finité, mais aussi de toute huma-
 « nité, se saisit du château, chassa
 « les enfans dudit de la Place, pillà
 « le bien qu'il y avait laissé; et outre
 « tout cela envoya Tanchou avec ses
 « archers à la poursuite d'icelui, le-
 « quel, pour cette cause, fut contraint
 « d'être dans les bois l'espace de quel-
 « ques jours vagabond, jusques à ce
 « qu'enfin le sieur de Bouchavane
 « lui fit ce plaisir de le retirer fort
 « secrètement en une petite cham-
 « bre du château de Coussi (4). »

(C) Quelque résistance que lui fit
 quelque un qui... avait été pourvu de sa
 déponille.] Co quelque'un n'est autre
 qu'Etienne de Neuilly. On voit dans
 le Dialogue des Avocats du parlement
 de Paris qu'il se fit premier président
 en la cour des aides, lorsque le sieur
 de la Place fut tué à la Saint-Barthé-
 lémi (5). Voyons la note marginale qui
 a été faite sur cet endroit-là du Dia-
 logue. « Miramont, tit. de la cour
 » des aides, dit que le sieur de
 » Neuilly fut pourvu de cet état de
 » premier président le .xx. janvier
 » 1569, qu'il exerça depuis par l'ab-
 » sence de M. Pierre de la Place; et
 » toutefois Pasquier, au XVI^e. livre
 » de ses Lettres, écrivant à M. Théo-
 » dore Pasquier, son fils aîné, page
 » 245, dit qu'il fut fait premier pré-
 » sident par M. de Mayenne, c'est-à-
 » dire pendant la ligue. » La diffi-
 » culté proposée dans cette note margi-
 » nale est nulle, car Pasquier (6) ne
 » parle que de la charge de président
 » à mortier, conférée par le duc de
 » Mayenne à Etienne de Neuilly, qui
 » était déjà premier président en la
 » cour des généraux des aides. Voyez
 » ci-dessus l'article NULLE, tom. XI.

(D) La journée de Saint-Barthéle-

(4) P. de Farnacé, Vie du Prés. de la Place,
 pag. 15 et suiv.

(5) Opuscules de Loisel, pag. 48.

(6) Pasquier, Lettres, liv. XVI, pag. 245 du
 II^e. tome.

mi, où il fut tué de la manière que
 l'on verra ci-dessous.] Le capitaine
 Michel, arquebussier de Charles IX,
 alla chez Pierre de la Place à six heu-
 res du matin. Il était armé d'une ar-
 quebuse sur son épaule, et d'une pis-
 tole en sa ceinture, et portait, pour
 signal qu'il était des massacreurs,
 une serviette à l'entour du bras gau-
 che. Les premières paroles qu'il tint
 furent, que M.^e de Guise avait tué,
 par le commandement du roi, l'ami-
 ral et plusieurs autres seigneurs hu-
 guenots; et d'autant que tout le reste
 des huguenots, de quelque qualité
 qu'ils fussent, étaient destinés à la
 mort, qu'il était venu au logis dudit
 seigneur de la Place pour l'exempter
 de cette calamité. Mais qu'il voulait
 qu'on lui montrât l'or et l'argent qui
 était dans le logis (7). La réponse du
 seigneur de la Place fit blasphémer
 ce capitaine, et l'obligea à lui dire
 qu'il lui enjoignait de venir parler
 au roi. La Place se doutant alors
 qu'il y eût quelque grande sédition
 par la ville, s'éleva par l'huis de
 derrière de son logis, en délibération
 de se retirer en la maison de quelque
 voisin. Cependant la plupart de tous
 ses serviteurs s'évanouit, et ce ca-
 pitaine ayant reçu environ mille écus,
 comme il se retirait, fut pris de mado-
 moiselle des Marets, fille dudit sei-
 gneur, de le conduire avec M. des
 Marets, son mari, chez quelque
 ami catholique, ce qu'il accorda, et
 l'accomplit aussi. Après cela, ledit
 seigneur de la Place ayant été re-
 fusé en trois divers logis, fut contrain-
 t de rentrer dans le sien, où il
 trouva sa femme fort désolée (8). Il
 l'exhorta à la patience, « puis com-
 » manda que les serviteurs et ser-
 » vantes qui étoient de reste en sa
 » maison; fussent appelés lesquels
 » étant venus en sa chambre, suivant
 » ce qu'il avait accoutumé tous les
 » dimanches de faire une forme
 » d'exhortation à sa famille, il se mit
 » à prier Dieu, puis commença à
 » lire un chapitre de Job, avec l'ex-
 » position ou sermon de M. Calvin,
 » et discourut un peu sur la justice
 » et miséricorde de Dieu, lequel

(7) P. de Farnacé, Vie du Prés. de la Place,
 pag. 19.

(8) *Idem*, pag. 20.

disait-il, comme bon père, exerce ses élus par divers châtimens, afin qu'ils ne s'arrêtent aux choses de ce monde.... Puis il se remit de-rechef à prier Dieu, préparant et lui et toute la famille à endurer plutôt toutes sortes de tourmens et la mort même, que de faire chose qui fût contre l'honneur de Dieu. Ayant fini sa prière, on lui vint dire que M. de Sènescay, prévôt de l'hôtel, avec plusieurs de ses archers, était à la porte du logis, demandant qu'on eût à lui ouvrir la porte de par le roi, et disant qu'il venait pour conserver la personne dudit de la Place, et empêcher que le logis ne fût pillé par la populace : à cette occasion ledit seigneur de la Place commanda que la porte lui fût ouverte, lequel étant entré lui déclara le grand carnage qui se faisait des huguénots par toute la ville, et par le commandement du roi, ajoutant même ces mots entre-mêlés de latin, qu'il n'en demurerait un seul, *qui mingat ad parietem*. Toutefois qu'il avait expresse commandement de sa majesté d'empêcher qu'il ne lui fût fait aucun tort, ains de l'emmener au Louvre, parce qu'elle désirait être instruite par lui de plusieurs choses touchant les affaires de ceux de la religion, dont il avait eu manquement, et pourtant qu'il se préparât pour venir trouver sa majesté. Le seigneur de la Place répondit qu'il se sentirait toujours fort heureux d'avoir le moyen devant que partir de ce monde, de rendre compte à sa majesté de toutes ses actions et déportemens. Mais que lors, pour les horribles massacres qui se commettaient par la ville, il lui serait impossible de pouvoir aller jusque au Louvre, sans encourir un grand et tout évident danger de sa personne, mais qu'il était en lui d'assurer sa majesté de sa personne, laissant dans son logis tel nombre de ses archers que bon lui semblerait, jusqu'à ce que la furie du peuple fût apaisée. Sènescay lui accorda cela, et lui laissa un de ses lieutenans, nommé Touteroye, avec quatre de ses archers. Peu de temps après que Sènescay fut parti, Je prési-

dent Charon, pour lors prévôt des marchands de Paris, arriva au logis, auquel après avoir parlé quelque temps en secret, se retirant il lui laissa quatre archers de la ville avec ceux de Sènescay (9)..... Sènescay retournant le lendemain sur les deux heures après dîner, lui déclara qu'il avait très-expressement et itératif commandement du roi de l'emmener, et qu'il ne fallait plus reculer (10). Les remontrances de la Place ayant été inutiles, il le pria enfin de l'accompagner de sa personne à quoi Sènescay répondit : *que pour être empêché à d'autres affaires, il ne le pouvait conduire plus de cinquante pas* (11). La femme dudit seigneur de la Place se prosterna « devant ledit de Sènescay pour le supplier d'accompagner son dit mari. Mais sur cela ledit sieur de la Place, qui ne montra jamais aucun signe de courage abattu, commença à relever sadite femme, la reprenant et lui enseignant que ce n'était au bras des hommes qu'il fallait avoir recours, mais à Dieu seul. Puis se tournant, il aperçut au chapeau de son fils aîné une croix de papier qu'il y avait mise par infirmité, pensant se sauver par ce moyen, dont il le tança aigrement, lui commandant d'ôter de son chapeau cette marque de sédition, et lui remontrant que la vraie croix qu'il nous fallait porter était les tribulations et afflictions que Dieu nous envoyait, comme arrhes certaines de la félicité et vie éternelle qu'il a préparée aux siens. Puis se voyant fort pressé par ledit de Sènescay de s'acheminer vers sa majesté, tout résolu à la mort qu'il voyait lui être préparée, prit un manteau, embrassa sa femme, et lui recommanda fort d'avoir sur toutes choses l'honneur et la crainte de Dieu devant les yeux ; et ainsi se partit avec une assez grande allégresse. De là étant arrivé jusques en la rue de la Verrierie, vis-à-vis de la rue du Coq, certains meurtriers qui l'attendaient avec dagues nues, il y avait

(9) P. de Farnace, Vie du Prév. de la Place, pag. 21 et suiv.

(10) *Là même*, pag. 24.

(11) *Là même*, pag. 25.

» environ trois heures, le tuèrent
 » comme un pauvre agneau, au mi-
 » lieu de dix ou douze archers
 » dudit de Sènesay qui le condui-
 » saient, et fut son logis pillé par
 » l'espace de cinq ou six jours con-
 » tinuels. Le corps dudit sieur de la
 » Place, dont l'âme était reçue au
 » ciel, fut porté à l'hôtel de ville
 » en une étable, où la face lui fut
 » convertie des siens, et le lendemain
 » matin fut jeté en la rivière (12). »

(E) Il composa quelques livres qui
 ont été imprimés.] Peu après la mort
 de François II, il mit en lumière un
Traité de la Vocation (13), qu'il dé-
 dia à Charles IX; et puis un autre
Traité du droit Usage de la Philosophie
morale avec la Doctrine chrétienne.
 Pendant sa première retraite,
 il s'adonna du tout à l'étude de la
 théologie.... il employait aussi quel-
 ques heures à rédiger par écrit ce qui
 s'était passé en l'état de la religion
 et republique, dont quelques échan-
 tillons, sans son su toutefois, furent
 imprimés, l'an 1565 (14). Pendant le
 séjour qu'il fit dans le château de
 Cousay, il considéra de près l'excel-
 lence de l'homme chrétien, et compo-
 sa là-dessus un petit traité qu'il
 dédia à la reine de Navarre (15).
 L'épître dédicatoire est datée de
 Paris, le 20 de mai 1572. L'édition
 dont je me sers est de l'an 1581, in-12.
 Voici ce qu'on trouve dans La Croix
 du Maine. « Il a écrit un bien docte
 » et très-excellent traité de la voca-
 » tion et manière de vivre à laquelle
 » chacun est appelé, imprimé à Pa-
 » ris, chez Frédéric Morel, l'an 1561,
 » in-4^o, et contient vingt-une feuil-
 » les. Ce livre a été depuis imprimé
 » à Paris, chez Robert le Magnier,
 » l'ayant intitulé autrement qu'au-
 » paravant il n'était : car le titre
 » dernier est ainsi qu'il s'ensuit. Dis-
 » cours politiques sur la Voie d'en-
 » trer dûment aux états, et la ma-
 » nière de constamment s'y mainte-
 » nir et gouverner, le tout réduit
 » par chapitres (ce qui n'avait pas
 » été fait à la première édition). Au-
 » cuns ont opinion que ledit sieur de

la Place soit auteur d'un livre in-
 titulé de l'état de la Religion de
 France, imprimé l'an 1557; mais
 je n'en assure rien, d'autant que
 son nom n'est point au livre susdit
 (1). » Je crois qu'il y a une faute
 dans les paroles, l'an 1557, car la
 première édition de cet ouvrage de
 Pierre de la Place est de l'an 1565 :
 le titre est : *Commentaires de l'Estat*
de la Religion et Republique sous
les Rois Henry et François seconds,
et Charles neuvième. Le nom de l'au-
 teur, ni celui de l'imprimeur, ni le
 lieu de l'impression, ne sont pas mar-
 qués. L'ouvrage est divisé en sept
 livres, et s'étend depuis l'an 1556,
 jusques vers la fin de l'an 1567 : il
 comprend 282 feuillets in-8^o. N'ou-
 blions pas ces autres paroles de la
 Croix du Maine. « Il était homme
 » fort docte en droit (comme il a
 » montré par ses écrits latins, im-
 » primés il y a long-temps, et des-
 » quels nous ferons mention autre
 » part), et encore outre cela, il était
 » fort éloquent (17). » Du Verdier
 Vau-Privas ne cite qu'un livre latin
 de cet écrivain : *Petri Plateani An-*
golicismi.... Paraphrasis in titulos
Institutionum imperialium de Actio-
nibus, Exceptionibus, et Interdictis.
Scholus scorsum margini adpositis,
Parisius 4^o. apud Galeotum à Prato,
 1548 (18).

(16) La Croix du Maine, Bibliothèque fran-
 çaise, pag. 408.

(17) *Idem*.

(18) Du Verdier Vau-Privas, Bibliothèque franç.,
 pag. 1038.

PLANTEVIT-LA-PAUSE (JEAN),
 en latin *Plantavitijs Pausanus*,
 évêque de Lodève, était né au
 château de Marcassargues, mai-
 son de sa mère, au diocèse de
 Nîmes. Il devint très-habile dans
 la connaissance des langues orien-
 tales, comme le témoignent les
 livres qu'il a publiés (A). Non-
 seulement il était né de la reli-
 gion, mais aussi il avait été mi-
 nistre de l'église de Béziers (a).

(12) P. de Farnaco, Vie du Prés. de la Place,
 pag. 26 et suiv.

(13) *Idem*, pag. 23.

(14) *Idem*, pag. 24.

(15) *Idem*, pag. 26.

(a) Voyez l'attestation qu'il donna à
 Fitz Simon, insérée dans la Britannoma-
 chia, de ce jésuite, pag. 122. Il y est mal
 nommé Jean de Plantavil.

Il se fit catholique, l'an 1604, et tout aussi-tôt il fut mandé à la cour, où Henri-le-Grand lui fit beaucoup de caresses. Il s'en alla à la Flèche, pour y faire un nouveau cours de théologie sous les jésuites. Il en partit l'an 1609 pour aller à Rome (b). Il fut l'un des évêques de Languedoc qui s'engagèrent dans la rébellion de M. de Montmorenci (c). M. Moréri a fait quelques fautes (B).

(b) Voyez la même attestation.

(c) Voyez le passage de Rivet, in Jesuita vulgante, cité par Colomiès, Bibl. orient., pag. 182.

(A) Les livres qu'il a publiés. Voici le titre de quelques-uns. *Florilegium Bibliæ*, heb. lat., à Lodève, 1645. *Florilegium Rabbinicum*, heb. lat. cum *Bibliotheca Rabbinica*, là même, en la même année. *Thesaurus Synonymicus Hebræo Chaldeo-Rabbinicus*, la même, en la même année. Un *Lexicon Hebræu*. M. Colomiès parle d'un livre de Michel Béraud, ministre de Montauban, sur la Justification, contre cet auteur (1).

(B) Moréri a fait quelques. I. Par l'attestation que j'ai citée, il paraît manifestement que le sieur Plantevilla-Pause fit la cérémonie de l'abjuration à Béziers, et non pas à Bourges. Le bon M. Moréri a été trompé sans doute au mot latin *Biterrensi*; il a cru que c'était la même chose que *Rituricensi*. II. Je conjecture que par la même méprise on nous assure que ce prélat se retira au château de Margon, dans le diocèse de Bourges, et qu'il y mourut le 28 de mai 1651.

III. On ne peut pas dire qu'un prélat se soit gouverné avec une grande prudence, depuis l'an 1625 jusqu'en 1648, lorsqu'il est certain qu'il se déclara pour des rebelles, l'an 1632. Ce péché d'omission est moins pardonnable que celui qui se rapporte au ministère du sieur la-Pause, à ses études de la Flèche, et à quelques faits dont il ne paraît nulle trace dans le Dictionnaire de M. Moréri. IV. Cette expression, il fit une étude particulière

de la théologie dans le collège de Foix, à Toulouse, est captieuse et très-mauvaise; elle porte à croire cette fausseté, que le collège de Foix est une maison où l'on enseigne les sciences (2).

(2) Confirmez ce que dessus, remarque (B) de l'article Bosquet (François), tom. IV, p. 10.

PLATINE (BARTHELEMI (a)), en latin *Platina*, auteur d'une Histoire des Papes, a fleuri au XV^e. siècle. Il naquit l'an 1421, dans un village nommé *Piadéna* (A), entre Crémone et Mantoue. Sa première profession fut celle des armes (b): il la suivit assez long-temps, après quoi il s'attacha à l'étude, et y fit des progrès considérables. Il alla à Rome (c) sous le pontificat de Calixte III (d), et s'y étant fait connaître du cardinal Bessarion, il obtint quelques petits bénéfices de Pie II, et puis la charge d'abrégiateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, cassa tous les abrégiateurs, sans avoir égard aux sommes qu'ils avaient déboursées pour l'achat de cette charge, ni aux remontrances de Platine, qui le supplia très-humblement de faire juger leur cause par les auditeurs de Rote (e). Cette liberté fut mal reçue du pape, et repoussée avec beaucoup de fierté (B). Ces pauvres gens, destitués de leur charge, firent pendant quelques jours tout ce qu'ils purent pour obte-

(a) Et non pas Baptiste, comme l'appellent Jacques de Bergame, Léandre Alberti, Floridus Sabianus, etc. Voyez les preuves dans Vossius, des Hist. lat., pag. 589. Voyez aussi la remarque (H), à la fin.

(b) Volaterr. lib. XXI, pag. 777.

(c) Jovius, Elog., cap. XIX.

(d) Et non pas Calixte II, comme dit Moréri.

(e) Platini, in Paulo II, folio m. 150, verso.

(1) Colomiès, Biblioth. orient., pag. 182.

nir audience du pape , et se virent rebutés avec le dernier mépris. Cela fut cause que Platine lui écrivit une lettre (C), où il lui donnait avis qu'ils s'en allaient par le monde, afin d'exhorter les princes à convoquer un concile qui examinât si les abrégiateurs avaient dû être cassés. Sa lettre fut prise pour un acte de félonie. On le mit en prison chargé de fers, et on le laissa en cet état pendant quatre mois, exposé à mille peines (D). Après cela il fut mis en liberté à la prière du cardinal François de Gonzague, et il reçut ordre de ne point sortir de Rome. Il s'y tint coïpendant trois ans, et ensuite il retomba dans une nouvelle et plus cruelle persécution. On avait persuadé au pape que Callimachus avait conspiré contre lui, et que Platine était l'un de ses complices. Plusieurs personnes furent mises en prison et à la question pour ce sujet. Platine passa par tous ces rudes traitemens. Il se trouva que cette conspiration fut une chimère, et néanmoins on ne relâcha aucun prisonnier; car on aurait eu honte de reconnaître que sur des soupçons mal fondés, on avait traité si cruellement des personnes de mérite (E). Lorsque l'accusation de crime d'état eut par trop mal fondée pour en parler davantage, on passa à l'accusation d'hérésie (F), qui se dissipa enfin comme l'autre. Les prisonniers n'obtinrent leur liberté qu'au bout d'un an (G). Le pape faisait espérer à Platine qu'il lui procurerait quelque bon établissement, et il l'empêcha ainsi de sortir de Rome. Deux ans se passèrent dans

la vaine attente de l'effet de ses promesses; après cela le pape mourut d'apoplexie (f). Son successeur Sixte IV donna à Platine la charge de bibliothécaire du Vatican (g). Platine se trouva par ce moyen dans son élément. Il y vécut fort tranquille jusques à l'année 1581, qu'il mourut de peste (h). Il laissa à Pomponius Lætus la maison qu'il avait bâtie, au mont Quirinal, avec le bosquet de lauriers d'où l'on tirait les couronnes poétiques (i). Je donnerai le catalogue de ses écrits (H). Lesieur Daniel Guillaume Mollérus, professeur dans l'académie d'Altdorf, a publié un écrit curieux (k) qui m'a bien servi pour la construction de cet article. Il remarque qu'André Corthymius (l) a multiplié Platine en trois, ayant parlé d'un Platine orateur, d'un Platine historien, et d'un Platine, père de l'église. Il remarque aussi que Barthius trouve un mystère fort criminel en ce que Platine n'a parlé ni de la résurrection, ni de l'ascension de Jésus-Christ (I). M. Varillas a fait quelques fautes (K).

(f) Tiré de Platine, in Vitâ Pauli II.

(g) La Bibliothèque du Vatican fut dressée par ce pape. Jovius, Elogior., cap. XIX.

(h) Voyez la remarque (A), cit. (1).

(i) Jovius, Elogior., cap. XIX.

(k) Intitulé: Disputatio circularis de Platino Altdorf, d. 17. febr. 1694.

(l) In Florilegio historico, fol. 204, num. 10, et folio 206, num. 4.

(A) Il naquit, l'an 1421, dans un village nommé Piadena. Je ne trouve point d'auteur qui ait marqué cette année, mais puisque Jacques de Bergame et Massæus (1) mettent sa mort à l'an 1481, et que Raphaël Volater-

(1) In Chronie. Ils disent qu'il mourut de peste.

ran (2), et Leandre Alberti (3), assurent qu'il mourut sexagénaire, il s'ensuit qu'il était né l'an 1421. Ceux qui disent, comme a fait M. Moréri, qu'il était né à Véronne, se trompent (4) : en voici la preuve. *Idem fecit Theodorus Hexarchus Ravennas, cui quidem in magistratu mortuo non ita multo post Johannes Platinus successit. Hunc ego crediderim dedisse nomen meo natali solo quod Platina appellatur in agro Cremenensi positum.* C'est Platine lui-même qui parle (5). Les Italiens ne donnent point à ce village le nom de Platina, mais celui de Piadena. Cela paraît par la traduction italienne du Voyage d'Italie composé en latin par André Schot (6). Je crois que Platine a été ainsi nommé à cause du lieu de sa naissance : son nom de famille était *Sacchus*, ou *Saccus*.

(B) *La liberté qu'il prit... fut repoussée avec beaucoup de fierté.* La réponse de ce pape ressent fort l'antichristianisme * : il déclara sans façon que tout le droit et toutes les lois étaient enfermées dans sa volonté. Voici le latin de Platine (7) : *Tentârunt tamen ii ad quos res ipsa pertinebat hominum è sententiâ dinovere : atque ego certè qui horum de numero eram rogando etiam ut causa ipsa iudicibus publicis (quos Rotæ auditores vocant) committeretur. Tum ille torvis oculis me aspiciens, ita nos inquit ad iudices revocas, ac si nescires omnia jura in scrinio pectoris nostri collocata esse? Sic stat sententia, inquit : loco cedant omnes, eant quo volunt, nihil eos moror : pontifex sum, mihi que licet pro arbitrio animi aliorum acta et rescindere et approbare.*

(2) *Commeator. Urban.*, lib. XXI, pag. 777.

(3) *In Descriptione Italiae*, pag. m. 626.

(4) Hofman, in voce *Platinus*, et Cave in *Cartophylac. ecclesiast.*, edit. Lips., pag. 369, sont censurés pour cela par Daniel Guillaume Molleus, *Desert. de Platinus*, pag. 4. Pope Blount, *Censuræ Author.*, pag. 339, rapporte un long passage de Boissard, in *Iconib.*, où Platine est nommé *Veronensis*.

(5) *In Vita Coccolini*, folio m. 104. Ce pape s'élevait l'an 686.

(6) De Cremenosa à Mantova si va per una strada piana e diritta ove si trova Piadena (mon édition qui est de Vicenza, 1622, porte Pineda) patria di Bartolomeo Platina.

* Leclerc prétend que le point est de s'assurer que la réponse n'a pas été altérée par Platine, qui était en colère contre Paul II.

(7) *In Paulo II*, folio m. 350 verso.

(C) *Cela fut cause que Platine lui écrivit une lettre.* Nous allons voir de quelle teneur. *Ego verò*, dit-il (8), *tantâ ignominia excitus quod mihi ac sociis meis coram non licebat, id agere per litteras institui. Scripsi itaque epistolam his verbis. Si tibi licuit indictâ causâ spoliare nos emptione nostrâ iustâ ac legitimâ, debet et nobis licere conqueri illatam injuriam inustamque ignominiam. Rejetti à te ac tam insigni contumeliâ affecti dilabemur passim ad reges, ad principes, eosque adhortabimur ut tibi concilium indicant, in quo potissimum rationem reddere cogaris cur nos legitimâ possessione spoliaveris.* Cette lettre me paraît fort propre à faire connaître l'humeur de Platine, et qu'il était trop mal endurant et trop entêté, mais d'ailleurs sincère : car puisqu'il a bien voulu communiquer au public la conduite qu'il avait tenue, quelque peu conforme qu'elle fût à son devoir, on a lieu de croire qu'il se plaisait à écrire la vérité. Il est sûr qu'un sujet, à qui son maître ôte une charge n'est pas en droit de le menacer qu'il s'en plaindra aux autres princes, et qu'il les exhortera à lui faire faire raison. Le pape est souverain dans Rome, par rapport à la suppression ou à l'établissement de certaines charges, et ce n'est point à cet égard que l'on peut l'assujettir au concile. C'était d'ailleurs une menace tout-à-fait désagréable pour un pape, que celle dont on se servit. On le menaçait d'un concile : c'était le traiter comme on traite un jeune écolier, quand on lui dénonce qu'on le dira à son précepteur. De plus, je voudrais savoir si la suppression d'un collège de secrétaires mérite tant de vacarmes, et vaut bien la peine de convoquer un concile. Mais voilà le propre des esprits mal endurens ; ils s'imaginent que rien n'est plus important au monde que ce qui est important pour eux. Platine ne se mettait guère en peine des autres abus ; il voulait que le concile s'occupât principalement du dommage que les abréviateurs apostoliques venaient de souffrir.

(D) *On le laissa... exposé à mille peines.* Car on le laissa sans feu au

(8) *Ibidem.*

cœur de l'hiver dans une tour exposée à toutes sortes de vents (9).

(E) On aurait eu honte de reconnaître que sur des soupçons mal fondés, on avait traité si cruellement des personnes de mérite. Je ne sais si de tous les défauts de l'homme, la vanité n'est point celui qui fait commettre le plus de crimes. Combien de gens y a-t-il qui commencent une injustice avec une pleine persuasion qu'ils agissent justement? Ils connaissent bientôt qu'ils se sont trompés, mais leur orgueil ne permettant pas qu'ils reconnaissent leur faute, ils continuent l'injustice afin d'empêcher qu'on ne sache qu'ils l'ont commencée mal à propos. Chacun aime mieux sauver sa réputation que celle de son prochain; et de là viennent les chicanes infinies des délateurs qui sentent qu'ils ont calomnié, et qui craignent d'en être convaincus. Voici un pape qui, pour un faux point d'honneur, s'obstina à persécuter ceux qui, contre ses premiers soupçons, s'étaient trouvés innocents (10). Voyez l'article EXPÉRIENS, tom. VI, remarques (A) et (B).

(F) On passa à l'accusation d'hérésie. C'est Platine qui le dit : *Neque hoc quidem contentus Paulus quos paulo antè conjuratiōis et majestatis accersierat, eosdem matratā sententiā ob divulgatam fabulam hæreseos accusat* (11). Pomponius Lætus fut pris à Venise et amené à Rome. On lui faisait un crime de ce qu'il changeait les noms, aux jeunes gens, et qu'au lieu d'un nom chrétien, il leur donnait un nom païen. On prétend qu'il en usait de la sorte, afin de les exciter davantage à l'honneur et à la vertu; mais il se contenta de répondre: Que vous importe à vous et au pape, s'il me plaît de me donner le nom de fenouil, pourvu que je le fasse sans

malice? *Rogatus cur nomina adolescentibus immutaret, ut homo liber erat, quid ad vos, inquit, et Paulum, si mihi sceniculi nomen indo, modò id sinè dolo ac fraude fiat? Amore namque vetustatis antiquorum præclara nomina repetebat quasi quædam calcaria quæ nostram juventutem æmulatione ad virtutem incitarent* (12). Outre cela on accusait ces prisonniers d'avoir embrassé la secte de Platon, de mettre en dispute l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, et de faire trop de cas du paganisme. *Multa nobis objicit (Paulus), sed illud potissimum quòd de immortalitate animorum disputaremus, teneremusque opinionem Platonis... in dubium, inquit Paulus, disputando Deum vocabatis... Præterea vero Paulus crimini nobis dabat, quòd nimium gentilitatis amatores essemus* (13). Ils répondirent, 1°. que s'ils aimaient Platon ils ne faisaient qu'imiter le grand Augustin; 2°. que tous les théologiens et les philosophes de ce temps disputaient sur ces mêmes vérités, et les révoquaient en doute dans la vue d'en trouver la certitude; car c'est la loi de la dispute de ne point tenir pour certain ce de quoi il est question, mais d'en supposer pour un temps l'incertitude, afin de chercher sans préjugé les raisons et les fondemens de la croyance qu'on en a (14); 3°. que, selon saint Augustin, l'opiniâtreté à défendre ses erreurs fait l'hérétique; mais que pour eux ils avaient été toujours soumis à la discipline de l'église. Platine en particulier représente l'innocence de ses actions; qu'il n'avait jamais oublié de se confesser et de communier une fois l'an, et qu'il n'était jamais sorti de sa bouche aucun terme contre le symbole des apôtres, ou qui sentît l'hérésie. *Nullum mihi facinus impingi potest, non furtum, non latrocinium; non sacrilegium, non depeculatus, non patricium.*

(9) *Revinetus compedibus et quidem gravissimis mediis hinc iuxta focum, celsis in turri ac ventis omnibus exposcit corcor mensibus quatuor.* Platina, in Paulo II, folio 351.

(10) *Christophorus Veronensis Pauli medicus ad me veniens, bono inquit animo te esse jubet Paulus: ac de se bene sperare brevique liberum futurum: sciscitor quando id fore speraret: respondit homo liber auditibus omnibus qui tunc aderant: non ita citò fieri posse ne levitatis et seditis argueretur pontifex, quòd illos quos tantò tumultu concitato cepisset ac torqueret, statim veluti innocentes dimitteret.* Ibidem, folio 358.

(11) Ibidem.

(12) Platina, in Paulo II, folio 358 verso.

(13) Idem, ibidem, folio 359.

(14) *In dubium, inquit Paulus, disputando Deum vocabatis. Quod quidem omnibus philosophis et theologis nostrorum temporum obijci potest qui et animos et Deum et omnes intelligentias separatas disputandi ac veri inveniendo, causam in dubium plerumque vocant.* Ibidem. Voyez l'article MALDONAT, tom. X, pag. 166, remarques (13).

non rapina, non simonia. Vixi ut christianum decebat : confessionem et communionem in anno semel praesertim internisi nunquam. Nil ex ore meo exiit quod contra symbolum esset, aut haeresim saperet. Il remarque que personne ne témoignait plus d'attachement aux antiquités païennes que le pape, qui ramassait toutes les vieilles statues pour en orner son palais, etc. (15). Tout cela n'empêcha pas que le pape ne flétrit le nom d'académicien, et qu'il ne déclarât hérétiques tous ceux qui parleraient désormais d'académie, ou tout de bon ou en raillant. *Veteres academicos sequebamur, novos contemnentes qui in rebus ipsis nil certi ponebant. Paulus tamen haereticos eos pronuntiavit qui nomen academicae vel serio vel joco deinceps commemorarent. Juncta est haec ignominia, Platoni, ipse se tueatur* (16). J'ai lu en plus d'un endroit, mais je ne saurais à présent en citer aucun, que ce pape fut si ennemi des sciences, qu'il défendit de prononcer le mot de collège ou d'académie. Ceux qui ont parlé ainsi se sont lourdement abusés. Paul II ne condamna pas ceux qui parleraient d'académie dans la signification de collège, et de maison où l'on enseigne les sciences : il ne condamna que l'esprit sceptique et pyrrhonien des beaux esprits de son temps, qui sous prétexte de philosopher à la manière de Platon, le fondateur de l'ancienne académie, réduisaient tout en problème, et se faisaient craindre par rapport aux fondemens de l'Evangile.

(G) *Les prisonniers n'obtinrent leur liberté qu'au bout d'un an.* Ceci conviendrait de mensonge l'abbé Trithème, qui a dit que notre Platine ne fut délivré de prison que par Sixte IV, après la mort de Paul II. *Multas à Paulo papâ II calamitates sustinuit, adeo ut bonis omnibus et dignitate spoliatus post equalem suspensionem in carcerem crudelissimè detentus, usque ad mortem ipsius Pauli detentus sit, qui à Sixto mox liberatus, etc.* (17).

(15) *Cum nemo eo hujus rei studiosior esset, quippè qui et statuas veterum undique ex tota urbe conquisitas in suas illas aedes quas sub Capitolio extruxerat congregaret.* Ibidem.

(16) *Ibidem, folio 359 verso, et folio 360.*

(17) Trithem. de Scriptur. eccles., pag. 356. Bousard dit la même chose, apud Pope Blount, Cens. Aulicor., pag. 339.

Quand un auteur a fait lui-même l'histoire de ses malheurs, il faut s'en fier à lui, et ne pas croire qu'il ait besoin de nos amplifications. Trithème se devait régler à cette maxime, et consulter la Vie de Paul II, composée par celui dont il a donné l'éloge : il y eût appris la véritable durée de sa prison, et ne l'eût pas allongée, et ne tromperait pas encore aujourd'hui beaucoup de gens. *A Paulo II in carcerem conjectus, mensures quatuor ipsos detentus est, donec à successore Sixto IV liberatus* (18).

(H) *Je donnerai le catalogue de ses écrits.* Le principal est l'Histoire des Papes, depuis saint Pierre jusques à Sixte IV auquel il la dédia. On en parle diversement : les protestans y trouvent assez leur compte, et ont mis cet auteur dans le Catalogue des Témoins de la Vérité (19). Voyez ci-dessous le passage d'Illyricus. Quelques catholiques romains l'accusent de peu de sincérité et de diligence. Néanmoins Panvinus n'a pas fait scrupule de publier cette histoire avec des notes de sa façon, et d'y ajouter la Vie des Papes depuis Sixte IV jusques à Pie IV. Cicarella, poursuivant ce même projet, y a joint la Vie des Papes depuis Pie V jusqu'à Clément VIII. Cet ouvrage de Platine fut imprimé la première fois à Venise, l'an 1479, in-folio. Oléarius (20) s'est donc trompé, qui a cru que l'édition de Nuremberg, 1481, est la première. Vous trouverez cette remarque dans la dissertation du sieur Molléus (21), avec la liste de plusieurs autres éditions. Celle dont je me sers n'y est pas ; elle est de Lyon, 1512, in-8°. On y trouve ces paroles à la fin : *Excellentissimi historici Platinae in Vitae summorum Pontificum usque ad Julium II. Pontif. Max. praeclarum opus feliciter explicuit. Lugdun. impressum à Gilberto de Villiers Borbonio : impensis honestissimi viri domini Vincentii de Prothonariis et*

(18) Boius, de comparandâ Prudentiâ civili, à la page 317 du II^e. tome des traités de Ratione Studiosum, recueillis et commentés par le doct. M. Cœloius, à Leyde, 1666.

(19) Voyez Simon Goulart, in Catalogo Testum Veritatis, col. 1904.

(20) In Abaco Patrolog., pag. 68.

(21) Il aurait pu dire que le père Labbe, de Script. eccles., tom. I, pag. 174, est dans la même erreur qu'Oléarius.

Constantini Fradin. Anno Domini millesimo quingentesimo duodecimo. Die verò xxi. mensis february. Le commencement de ce discours est fort trompeur : il porte à croire que la vie de Platine s'est étendue jusques au pontificat de Jules II, et néanmoins il paraît par des vers latins, imprimés la même année et dans la même imprimerie, que Platine décéda sous Sixte IV. Barthélemi Aristophilus, auteur d'un poëme latin inséré dans le Recueil des Vers funèbres publiés en l'honneur de Platine, dit dans son petit préambule, qu'ayant succédé par le choix de Sixte à la charge de bibliothécaire que Platine venait de laisser vacante, et se trouvant logé dans la même chambre que Platine avait occupée, il avait senti, etc. Le sieur Mollérus n'a pas oublié la liste de quelques versions allemandes, italiennes et françaises de ce livre de Platine. Il parle d'une version française imprimée à Paris l'an 1519, in-folio; mais il ne dit rien d'une autre version plus moderne, faite par le sieur Coulon, et publiée à Paris in-quarto, l'an 1651. Quant au passage d'Illyricus que j'ai promis, il contient ces termes : *Etsi Platina turpiter et impudenter papis adulatus sit, tamen nimis ipsorum turpitudine ac malitia coactus aliquando, etiam subinducit Babylonis meretricis nefanda scelera. In Marcellino queritur paparum scelera eo exerevisse, ut vix apud Deum misericordiae locum reliquerint : avaritiam, superbiam, neglectum doctrinae, et religionis simulationem, mores etiam in prophanis detestandos, propalam esse, ut inde laudem querere videantur. In pontificibus post millesimum annum, subinde repetit, Omnem pietatem et sanctitatem à papis ad Cæsares migrasse* (22). Je souscrirais sans beaucoup de peine au jugement que Robert Chreyghton a porté de cet ouvrage de Platine. *Platinam, dit-il (23), auctorem siccum et strigosum sæpè verba, sæpè sensus, multoties rerum experientia, nonnunquam in-*

tegritas destituunt. Et quòd magis miremur nunquam lapsus est gravius quàm in Eugenii vita, sub cuius temporibus floruit.

Voici le titre des autres livres de Platine. *De Naturis Rerum, Epistolæ ad diversos; de honestâ Voluptate et Valetudine; de falso et vero Bono; contra Amores; de verd Nobilitate; de optimo Cive; Panegyricus in laudem Bessarionis; Oratio ad Paulum II, de Pace Italiae componenda et Bello Turcico indicendo; de Flosculi linguae Latinae. On imprima à Lyon, chez Gryphins, l'an 1541, in-8°, à la suite de Cæli Apicii de Re culinaria libri decem, et autre livre, P. (24) *Platinae Cremonensis Viri undecunque doctissimi de tuenda Valetudine, natura Rerum et popine Scientia, ad amplissimum D. D. B. Roverellam S. Clementis Presbyterum Cardinalem libri decem.* Ce travail était indigne de cet auteur *, et je ne m'étonne point que Sannazar s'en soit moqué par cette épigramme,*

Ingenia et mores vitæque obituque notâtes Pontificum, argute lex fuit historia. Tu tamen hinc lauro trinas pulmenta culinas; Hoc, Platina, est ipso pascere pontifice ().*

L'édition de Lyon 1541 avait été

(22) On a mis au P. au lieu d'un B. Le sieur Mollérus, pag. 7, remarque qu'on a mal mis dans le Catalogue de la Bibliothèque de M. de Thon, pag. 119, part. I. Job., Bapt. Platina; et pag. 180, part. II, Patri Platina. Ce n'est pas la faute de ceux qui ont fait le Catalogue, c'est celle de ceux qui ont imprimé les ouvrages de Platine.

* Lefèvre trouve joints l'expression de Bayle. L'ouvrage de Platine *De tuenda Valetudine* est un traité physique des aliments, et non un livre de l'espèce du Cuisinier français, comme Bayle paraît l'avoir cru. L'ouvrage, publié après les *Vies des Papes*, avait été composé auparavant. La première édition est de 1480; la seconde, inconnue à Fabricius et à Nicéron, est de 1498.

(23) C'est mal à propos que Sannazar a cru que Platine, après avoir écrit les *Vies des Papes*, s'était rabattu à écrire de la cuisine. Voyez le nouveau *Ménagiana*, édition de Paris, 1715, pag. 69 et 70. Du reste, les dernières éditions de Platine ne sont pas les plus fidèles. Dans la *Vie du pape Clément*, par exemple, au feuillet 13 de l'édition de Jean Petit, 1530, in-8°, on lit : *Uxorrem habuit in Bithynia*, à quoi aussi est conforme une ancienne traduction italienne que j'ai vue, au lieu que par une dépravation grossière, les éditions suivantes ont : *Uxorrem non habens in Bithynia*. Rayn. cast. J'ai vu de l'ouvrage de Platine les éditions de 1505, in-8°, 1564, in-12; celle de 1485; celles de Venise, 1504 et 1511; de Cologne, 1551, 1560, 1568 et 1574; les sept dernières in-folio. Il n'y a que celles de 1568 et 1574 qui portent le *uxorem non habens*; au lieu des autres : *Uxorrem habuit.*

(22) *Illyricus, lib. XIX Catal. Testium Veritatis, apud Pope Blount, Censura celebr. Autor, pag. m. 339.*

(23) Robertus Chreyghton, *Notia ad Sylvestri Sguropali Historiam concilii Florentini, sect. P, cap. II.*

précédée de celles de Cologne 1529, et 1537, in-8°. Le livre italien que j'ai vu eût sous le titre de *B. Scacchi Cuoco secreto di Papa Paolo II, Opera, dove si tratta di diverse Vivande etc.*, con la figure, in-4°. Venet. 1570, n'est point une traduction des dix livres de Platine, de *tuenda Valetudine et popinae Scientia*. Ce livre italien est cité d'une autre manière par Lanzius: *Extat*, dit-il (25), *memorabilis liber artis Apicianæ de Culinâ et architriclini Officio*, di N. Bartholomeo Scappi, *cuoco secreto di Papa Pio V, qui nunc præfectus est* (ait (*) *ille*) *nostris intimis coquis, non sinè ejusdem privilegio et approbatione inquisitorum hæreticæ pravitatis, Venetiis editus, anno M. D. LXXI, Sed et antè hunc Bartholomeum extant Platinæ, Suetonii Pontificii de popinae Scientia libri x. ad Cardinalem Rovarellam*. Il paraît que Lanzius a été persuadé que son *Bartholemi Scappi*, nommé par d'autres *Bartholemi Scacchi*, est différent de Platine. Il a raison; car l'ouvrage de B. Scappi contient une relation des obsèques de Paul III, auxquelles l'auteur avait assisté. Notez que c'est un gros in-quarto divisé en six livres, où l'on traite de toutes les manières d'accommoder les viandes et les poissons, etc. Les figures n'y ont pas été épargnées (26).

Quant à l'Histoire de Mantoue, composée par Platine, le sieur Mollérus (27) assure que Lambécus la publia en l'année 1674. Il avoue néanmoins qu'il n'en a pu recouvrer aucun exemplaire, quelque soin qu'il se soit donné pour cela, et que Martin Disenbachius (28) soutient que cet ouvrage n'a jamais paru. L'original de cette Histoire de Mantoue fut laissé par l'auteur même à Gaudentius Mèrula, qui l'envoya à Oporin, libraire de Bâle, afin qu'il fût imprimé. Oporin mourut avant que de l'imprimer, et le laissa au fils aîné de son bon ami Théodore Zwinger (29). Il est certain

que Lambécus le publia avec des notes, à Vienne l'an 1675, in-4°. Le *X Giornale de Letterati*, 1676, en donne l'extrait, et nous apprend que cet ouvrage est divisé en VI livres, et non pas en VII, comme Possevin l'assure (30), ou en III, comme Vossius l'a cru (31); et que Lambécus, qui soutient contre Trithème, Angelus Roeca, Raphaël Volaterran, Boissard et Vossius, que Platine se nommait Baptiste, et non pas Barthélemi, est combattu par un bref du pape qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican. C'est le bref où Platine fut déclaré garde de cette bibliothèque: il y est nommé Barthélemi. Cette preuve n'était pas connue à Vossius. M. Wharton (32) a observé que Richard Flémynghus, qui connaissait bien Platine et qui l'a loué pompeusement (33), le nomme Barthélemi (*).

(1) *Barthius trouve un mystère fort criminel en ce que Platine n'a parlé ni de la résurrection, ni de l'ascension de Jésus-Christ.* Voici les paroles de Mollérus. *Improbabilis alicujus Platinam accusatur ad Casp. Barth. animadvers. in Guil. Briton. lib. 6. Philipp. pag. 459. provocare solent, quippè ubi verba reperire liceat sequentia Augusti hoc dictum (nèpè melius est Hérodis porcum esse quam filium, de quo vid. Macrob. in Jocii Augusti lib. 2. cap. 4.) illustravit renascentibus litteris B. Platina in primo suorum pontificum nèpè Domino et Deo nostro Jesu Christo. Qui improbè tamen hoc et profanè, quod vita servatoris obituque utcumque commemoratis, gloriosissimam resurrectionem è mortuis et ascensionem in cælum, ne uno quidem verbo attigit. Causa facili è sagacibus hominibus odoranda* (34). Mollérus ne demeure point d'accord que Platine ait supprimé la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ, *Sed tamen Platinam*, dit-il, *mortis et resurrectionis Christi*

(25) Orat. contrâ Italian, pag. m, 845, 846.

(*) M. Freher. *Comm.*, ad Constant. Donat.

(26) Cet éclaircissement m'est venu de la Bibliothèque Mazarine.

(27) De Platina, pag. 26.

(28) De Henrico VII Imperat., pag. 47.

(29) Disenbachius, *ibidem*, apud Mollérus, pag. 27.

(30) In Apparatu sacro.

(31) De Histor. lat., pag. 589.

(32) In Append. ad Cave Hist. litterar. Script. eccles., pag. 153.

(33) In libro I Lucubratorum Tiburtinarum.

(*) Et de même Benoit le Court, dans son Commentaire sur les Arrêts d'Amour; et Boissard, dans le titre d'une épigramme qu'il a faite pour lui, et qui se trouve tom. I du *Delitium Poetarum Galliarum*. REM. CRIT.

(34) Mollérus, de Platina, pag. 29.

meminisse ex principio statim vita S. Petri inspecto apparebit ubi verba occurrunt ista: post Christi mortem et resurrectionem completis jam diebus Pentecostes Spiritum S. accepere discipuli. Vous voyez comment il prouve que Platine a parlé de ces deux mystères; mais il ne laisse pas de témoigner qu'il soupçonne quelque fraude dans la conduite de cet auteur, sous prétexte que le chapitre destiné à Jésus-Christ ne contient rien touchant la résurrection et l'ascension du Messie. Il rapporte sans le réfuter le soupçon que l'on a eu, que Platine avait en vue d'augmenter la gloire des papes. Certum autem est in vita Christi descriptione, neque resurrectionis è mortuis, neque ascensionis in caelum mentionem ullam esse, injectam, non tam ob brevitatis causam, ut aliqui suspicati sunt, quam ut nonnullorum ex opinione, insignior insequentibus pontificibus gloria maneret (35). J'avoue que tout ce que je comprends là-dedans, est qu'il y a bien des personnes qui se rendent ridicules à force d'affecter beaucoup de pénétration. On cherche des vues de politique dans les choses les plus simples et les plus indifférentes. Je voudrais bien que quelqu'un me dit quel avantage il revient aux papes, de ce que Platine a parlé de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, non pas dans le chapitre où il traite de Jésus-Christ, mais dans le chapitre suivant, où il traite de saint Pierre? Je crois que Platine serait bien étonné, s'il apprenait qu'on lui attribue de telles finesses si peu dignes de son pays.

(K) *M. Varillas a fait quelques fautes (36).*] La I^{re} consiste en ce qu'il assure que Platine naquit à Crémone *. II. Il n'est pas vrai que le cardinal Bessarion ait fait écrire à Platine la Vie des Papes. III. Ni que cet ouvrage ait été écrit avant le pontificat de Paul II. Ces deux faussetés sont clairement réfutées par l'épi-

tre dédicatoire, où Platine dit deux fois qu'il a écrit l'Histoire des Papes par ordre de Sixte IV. *Tu itaque theologorum ac philosophorum princeps, maxime pontifex, hanc hominum utilitate motus simulque dignitati ecclesiasticæ consulens, non frustra mandasti ut res gestas Pontificum scriberem.... si quid emolumenti ex hac descriptione nostrâ perceiverint, tibi soli, Pontifex optime, gratias agant, cujus sanctissimo imperio libenter obtemperavi.* IV. Il n'est pas vrai que Paul II l'ait fait son secrétaire: ce fut Pie II qui lui conféra cette charge, et Paul II qui la lui ôta.

PLOTIN, philosophe platonicien, a fleuri au III^e. siècle. C'était un esprit fort au-dessus du commun des philosophes, et dans lequel on remarquait des idées d'une grande singularité. Il avait honte d'être logé dans un corps; c'est pourquoi il ne prenait nul plaisir à dire ni d'où il était (a), ni de quelle famille il était sorti. Ce mépris pour tout ce qu'il avait de matériel fut cause qu'il ne voulut jamais se laisser peindre (A): et si l'on n'eût pas trouvé un homme qui le peignit de mémoire, ses disciples n'eussent pas eu à cet égard la satisfaction qu'ils demandaient. Je pense que par le même principe il refusa de se servir de plusieurs choses qui passaient pour fort utiles à la santé (B); mais ce fut une autre raison qui le porta à rejeter l'usage des lavemens, qu'on lui conseillait comme un bon remède aux douleurs de la colique; il ne crut pas qu'il fût de la bienséance, ni de la gravité d'un vieux philosophe d'employer un tel remède

(35) Mollerus, de Platino, pag. 29.

(36) Dans les Anecdotes de Florence, p. 171.

* Leclerc, pour contredire Bayle, prétend que Platine est appelé *Cremonensis*, parce que *Pin-déna*, sa patria, est dans le territoire de Crémone. On appelle, il est vrai, Lyonnais celui qui est né dans l'étendue du Lyonnais; mais on ne peut dire qu'ils sont nés à Lyon, qu'autant qu'ils sont nés dans cette ville.

(a) On ne laisse pas de savoir qu'il était né à Lycopolis, ville d'Égypte. Eusebius, in Plotino.

(b). Il commença de fort bonne heure à paraître très-singulier dans son goût et dans ses manières ; car à l'âge de huit ans, lorsqu'il allait déjà à l'école, il ne laissait pas d'aller trouver sa nourrice, et de lui découvrir les mamelles afin de tetter, ce qu'il faisait avidement. Il cessa d'en user ainsi avec elle, lorsqu'on l'eût grondé comme un enfant importun. A l'âge de vingt-huit ans il eut un désir extrême d'étudier en philosophie : on le recommanda aux plus célèbres professeurs d'Alexandrie ; mais il n'en fut point content ; il revenait de leurs leçons tout mélancolique. Un de ses amis, ayant su la cause de ce dégoût, n'y trouva point de meilleur remède que de le mener aux leçons d'Ammonius. Il ne conjectura point mal ; car dès que Plotin eut ouï ce philosophe, il confessa à son ami que c'était l'homme qu'il cherchait. Il passa onze ans de suite auprès de cet excellent maître, et devint un grand philosophe. Mais les belles connaissances qu'il avait acquises ne servirent qu'à lui inspirer un désir ardent d'en acquérir de nouvelles, et de savoir ce que disaient les philosophes persans et les philosophes indiens. Il ne perdit point l'occasion qui lui fut fournie par la guerre que l'empereur Gordien alla faire aux Perses (c). Il suivit

l'armée romaine, et s'en repentait sans doute ; car il eut de la peine à sauver sa vie par la fuite, après que l'empereur eut été tué. Il avait alors trente-neuf ans. L'année suivante il fit un voyage à Rome, et y fit des leçons de philosophie. A la vérité, il y débitait ce qu'il avait ouï de son maître Ammonius ; mais il n'imita point l'exemple d'Érenuins et d'Origène, ses condisciples, qui, s'étant engagés avec lui de ne point communiquer au public les plus belles choses qu'Ammonius leur avait apprises, avaient mal observé cette convention. Pour lui, il fut dix ans à Rome sans composer aucun livre ; et lorsqu'il en eut composé une vingtaine, il ne les communiqua qu'à des gens dont il connaissait l'esprit judicieux. Il était dans sa cinquantième année lorsque Porphyre devint son disciple. Un disciple de cette force ne pouvait manquer de lui donner de l'occupation. Porphyre ne s'arrêtait point à des réponses superficielles ; il voulait qu'on lui expliquât à fond les difficultés : il fallut donc que Plotin, pour traiter plus exactement les choses, composât des livres (C). Il en composa vingt-quatre pendant les six ans que Porphyre fut auprès de lui, et ces vingt-quatre joints aux vingt et un qu'il avait faits avant l'arrivée de Porphyre, et aux neuf qu'il composa depuis que ce disciple fut sorti de Rome, font en tout cinquante-quatre livres. Ils sont divisés en six ennéades, et roulent sur des matières bien abstraites (D). On y peut voir trois sortes d'âges de l'esprit de leur auteur (E). Ses

(b) Κοινωνῶν δὲ τῷ νόμῳ πολλὰκις καταπαύμενος εὐτε κλυστής ἐνέσχετο, εὐλαίαι πρὸς τοῦ προσβυτέρου λίαν ὑπαμίγειν τὰς τοιαύτας θηρατίαις. Preinde cum super colico vexaretur morbo, somper clysteros remittit negans decere senem curationes ejusmodi. Porphy. in vitâ Plotini, pag. : Au lieu de colico, le traducteur eût dû dire coliac.

(c) En 213.

manières en composant tenaient beaucoup de la singularité qui lui était propre (F), et faisaient qu'un fidèle ami lui était très-nécessaire pour la révision de ses écrits. Il choisit Porphyre pour cette fonction, préférablement à Gentilien Amélius, qui avait été vingt-quatre ans son disciple, et qu'il estimait beaucoup, comme on l'a pu voir en un autre lieu (d). La considération que les Romains eurent pour Plotin est incroyable. Il se fit des disciples jusques au milieu du sénat; et il y eut des sénateurs qui, non contents d'être assidus à son auditoire, sortirent de la magistrature pour mener une vie de philosophe. Il inspira à des personnes de l'autre sexe une forte inclination pour l'étude de la philosophie. Il y eut une dame (e) qui voulut qu'il logeât chez elle, et qui avec sa fille prenait un grand plaisir à l'entendre. Il passait pour un homme si habile et si vertueux tout ensemble, que plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, à la veille de leur mort, lui confiaient et leurs biens et leurs enfans, fils et filles, comme à une espèce d'ange gardien (f). Il ne refusait point cet embarras. Il avait souvent la patience d'assister à la reddition

des comptes des tuteurs. Il était l'arbitre de mille procès; et cela avec tant d'équité et d'honnêteté, qu'il ne se fit aucun ennemi pendant les vingt-six ans qu'il fut à Rome. Il ne trouva pas la même justice parmi toutes les personnes de sa profession; car un philosophe d'Alexandrie (g), qui affectait le premier rang, n'oublia rien pour le faire mépriser; et il se servit même de l'art magique pour le perdre. Je dirai, dans les remarques, comment on a prétendu que les sortilèges de cet homme furent repoussés (h); et par occasion je toucherai quelque chose de l'esprit familier, et de la sagacité surprenante qu'on attribue à Plotin (i). L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine eurent pour lui une extrême considération; et sans les traverses de quelques courtisans jaloux et malins, il eût obtenu ce qu'il demandait, savoir qu'on fît rebâtir une ville de Campanie (h), et qu'on la lui cédât avec tout son territoire. Il avait dessein d'y établir une colonie de philosophes, et d'y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon. Quelques envieux l'accusèrent de s'être enrichi des pensées de Néménios: mais Amélius prit la plume pour repousser cette accusation. Longin, qui s'était laissé prévenir contre ce grand philosophe, fit ensuite beaucoup de cas de ses écrits, quoiqu'il avoue qu'il y trouvait de grandes obscurités (i). Il écrivit contre son Traité des Idées, et contre ce que Porphyre avait répondu pour soutenir ce

(d) Dans l'article AMÉLIUS., tome I.

(e) Elle et sa fille se nommaient Géminas.

(f) Πολλοὶ δὲ καὶ ἀνδρες καὶ γυναῖκες ἀποθνήσκον μάλιστα τῶν υἱοῦν ἁπάντων φέρντες τὰ ἑαυτῶν τέκνα ἀρριπῆς τι ἑμῷ καὶ θελίᾳ, ἰκίοντες παρὶδόντες μετὰ τῆς ἄλλης εὐστίας, ὥς ἴσως τινι καὶ θύῃ φύλακι. Multi quinetiam viri mulieres generis nobilitate pollentes cum morti jam propinquarent, filios suos tum feminas una cum omni eorum substantia Plotino tanquam sacro cuidam divinoque custodi tradebant atque commendabant. Porphyre, in vitâ Plotini.

(g) Il s'appelait Olympius.

(h) Elle devait être appelée Platonopolis.

Traité. Plotin eut diverses incommodités la dernière année de sa vie : un mal de gorge qui l'enroua jusqu'à l'empêcher de parler ; des ulcères aux mains et aux pieds ; une grande faiblesse de vue. Il quitta Rome quand il se vit en cet état, et se fit porter dans la Campanie chez les héritiers d'un de ses amis, qui lui fournirent tout ce qui lui fut nécessaire. Il eut aussi la consolation de connaître que Castri-cius (i), qui avait ses terres dans le voisinage, ne le laissait manquer de rien. Il fit la plus belle mort qu'un philosophe païen puisse faire ; car il mourut en prononçant ces paroles : *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans tout l'univers* (k). Il mourut à l'âge de soixante-six ans, la troisième année de l'empereur Claude II, c'est-à-dire l'an 270 de l'ère chrétienne. On apprit des nouvelles tout-à-fait avantageuses du bon état de son âme (K). Amélius, qui avait eu la curiosité de s'en informer à l'oracle d'Apollon, fut celui qui les reçut, et qui les distribua aux bons amis (L).

(i) C'était l'un de ses disciples.

(k) *Θύσας πνεῦσθαι τὸ ἐν ἡμῖν θεῖον ἀνάγειν πρὸς τὸ ἐν τῇ παντὶ θεῖον . . . ἀφῆκε τὸ πνεῦμα. Equidem jam annitor, quod in nobis divinum est ad divinum ipsum quod viget in universo redigere, spiritumque his verbis emisit. Porphyre. in vitâ Plotini.*

(l) *Tiré de la Vie de Plotin, composée par Porphyre.*

(A) *Il ne voulut jamais se laisser peindre.*] Son disciple Amélius l'en pria inutilement : N'est-ce pas assez, lui répondit-on, de traîner partout avec nous cette image dans laquelle

la nature nous a enfermés ; croyez-vous encore qu'il faille transmettre aux siècles futurs une image de cette image, comme un spectacle digne de leur attention (1) ? Qu'il y a de grandeur dans cette pensée ! il n'y a que de petites âmes qui le puissent contester. Madame Deshoulières a fait des vers admirables sur la vanité qui porte les hommes à se faire peindre (2). L'élevation et la profondeur de sa morale est incomparable. Une dame qui pense si noblement devait paraître dans le siècle de Plotin ; le nôtre n'en était point digne : on rampe trop aujourd'hui ; on fait trop de cas du corps et des biens de la fortune. On ne voit plus de Plotins. Madame Deshoulières elle-même a succombé à l'envie d'être peinte (3) : elle a senti du plaisir en se voyant rajeunie par le pinceau de mademoiselle Chéron, et en songeant qu'elle ne serait pas inconnue par cet endroit-là, lorsqu'elle ne serait plus. Voici ce qu'elle dit de la demoiselle qui l'a peinte.

Elle me rend aussi mes premières couleurs ;

Par son art la race future

Connaitra les présents que me fit la nature :

Et je puis espérer qu'avec un tel secours,

Tandis que j'errerais sur les sombres rivages,
Je pourrai faire encore quelque honneur à nos jours.

Où, je puis m'en flatter : plaire et durer toujours

Est le destin de ses ouvrages.

Rajeunir en peinture et en effigie, c'est peu de chose, me dira-t-on ; avoir de la joie de s'imaginer que les siècles à venir n'ignorent pas qu'on a été jeune et belle, c'est se contenter d'un honneur bien chimérique, me dira-t-on encore. Mais qui le sait mieux que la dame dont je parle ; et n'est-ce pas de là qu'elle tire le fin de sa réflexion ? Voici les derniers vers de son poème.

(i) *Οὐ γὰρ ἀρκεῖ φέρει ὁ ἐὶ φύσει εἰδωλὸν ἡμῖν περιτίθειν, ἀλλὰ καὶ εἰδέλωσιν εἰδωλὸν συγχωρεῖν αὐτὸν ἀξιοῦν πολυχρονιώτερον καταλιπεῖν, ὥς δι' τι τῶν ἀξιοθεάτων ἔργων. Quasi verò non talis hanc imaginem ferro sit quam natura nobis ab initio circumdedit : etiam censes imaginis hujus imaginem diuturniorem insuper posteris ut opus, spectanda dignum relinquendam ? Porphyre. in vitâ Plotini, init.*

(2) *Ils sont dans le Mercure Galant du mois de novembre 1653.*

(3) *Quand j'écrivais ceci elle émit encore ce vers. Elle est morte le 17 de février 1654.*

*Hé! comment pourrais-je prétendre
De guérir les mortels de cette vieille erreur,
Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,
Si moi qui la condamne ai peine à m'en dé-
fendre?*

*Ce portrait dont Apelle aurait été jaloux,
Me rempli malgré moi de la flatteuse attente
Que je ne saurais voir dans d'autres sans cour-
roux.*

*Faible raison que l'homme vante!
Voula qu'en le fonds qu'on peut faire sur
vous:*

*Toujours vrais, toujours faux, toujours pleins
d'injustices,*

*Nous crions dans tous nos discours
Contre les passions, les faiblesses, les vices
Ou nous succombons tous les jours.*

Cela donne un grand relief au triomphe que Plotin remporta sur la faiblesse générale; et tous les vrais philosophes doivent avoir de la joie qu'un si beau triomphe ait été réservé pour un de leurs grands héros. Plotin fut peint, je l'avoue; mais il n'en sut rien; Amélius mena un excellent peintre dans l'auditoire. Ce peintre regarda Plotin autant qu'il voulut, et le peignit d'après l'image qu'il s'en était faite dans son cerveau: le portrait fut très-ressemblant; Amélius avait pris la peine de faire corriger tous les traits qui avaient besoin d'être retouchés (4). Autre triomphe de Plotin. Il ne voulait jamais dire ni le jour ni le mois de sa naissance (5). C'est qu'il ne souhaitait point qu'on la célébrât avec des festins, et des sacrifices. Il ne manquait pas de célébrer de cette manière celle de Socrate et celle de Platon (6). N'était-ce pas se détacher des fumées d'un renom immortel?

Incertain si je trouverai une occasion plus naturelle d'employer une remarque que j'ai lue dans le *Furetiariana*, je la mets ici à bon compte. « On reconnaît aisément les femmes coquettes à la manière de s'habiller, au monde qu'elles reçoivent chez elles, à leurs domestiques, à leur façon de parler; mais on les reconnaît aussi au nombre des copies qu'elles font faire de leurs portraits. Une de ces femmes s'étant fait peindre un jour par mademoiselle le Hay, elle fit faire cinq copies de son portrait. Eh! mon Dieu, dit un cavalier, pourquoi cette femme fait-elle faire tant de por-

» traits? *Quoniam multiplicatae sunt*
» *iniquitates ejus*, dit agréablement
» mademoiselle le Hay (7). »

(B) Il refusa de se servir de plusieurs choses qui passaient pour fort utiles à la santé. Il ne se servit jamais ni de préservatifs, ni de hains, et ne mangea pas même de la chair des bêtes privées (8). Il mangeait peu, et il se privait souvent du pain; ce qui, avec la forte méditation de son âme, était cause qu'il ne dormait guère (9).

(C) Il fallut que Plotin, pour traiter plus exactement les choses, composât des livres. Il est presque impossible de vider aucune question par de simples conférences, ou par des disputes de vive voix. On donne et l'on prend aisément le change, et l'on oublie le commencement avant que d'être à la fin. Je ne m'étonne donc pas que Porphyre réduisit son maître à la nécessité de s'expliquer par écrit. Plotin demeura d'accord que c'était le vrai moyen d'instruire à fond un disciple; mais il trouvait aussi fort nécessaire qu'avant qu'il mît la main à la plume, il entendit les objections, et battit le fer dans des conférences. C'est ce qu'il répondit à un homme qui se plaignait des fréquentes interrogations et répliques de Porphyre. *Nisi dubitationes interrogante Porphyrio dissolvamus, commentarii oratione perpetui quiequam in librum non valemus* (10). Il disputa trois jours de suite sur les doutes que Porphyre lui proposait touchant la manière dont notre âme est unie au corps.

(D) Ses écrits sont divisés en six

(7) *Furetiariana*, p. 171, édition de Hollande.

Leclerc dit que Bayle aurait dû remarquer que la personne dont il est question dans le *Furetiariana*, sous le nom de mademoiselle le Hay, n'est autre que mademoiselle Chéron, auteur des vers cités dans cette remarque (A). Mademoiselle Chéron, à l'âge de soixante ans, avait épousé M. le Hay, ingénieur du roi, et à peu près du même âge qu'elle.

(8) Οὐτε τὰς θερμάδας ἀντιτίθεται λαβὴν ὑπέρμυτι, μὴ δὲ τῶν ἡμέρων ζῶσι τὰς ἐκ τοῦ σώματος τριφῆς προσιεσθαι λίγαν, λουτροῦ δὲ ἀποχρησίου. Neque theriacca antidota nunquam accipit, cum nec ex animalium quoque manucuriorum corporibus capere solum se dicere. Abstinere et balneo. Porphy., in vitâ Plotini, pag. 1.

(9) *Idem*, pag. 5, sub fin.

(10) Porphy., in vitâ Plotini, pag. 6.

(4) *Idem* Porphy., in vitâ Plotini, pag. 2, C.

(5) Voyez Porphyre, dans la Vie de Plotin.

(6) Voyez la même Vie.

enneades, et roulent sur des matières bien abstraites.] C'est à Porphyre que l'on doit attribuer l'arrangement, la division et le titre des ouvrages de Plotin. Ils regardent presque tous la métaphysique la plus guidée, et il semble qu'en certains points ce philosophe ne s'éloignait pas beaucoup du spinosisme. Il n'y a presque point de siècle où le sentiment de Spinoza n'ait été enseigné. Cet impio n'a quo le malheureux avantage d'être le premier qui l'ait réduit en système selon la méthode géométrique. Que voulait dire Plotin quand il fit deux livres pour prouver, *Unum et idem ubique totum simul adesse* (11) ? N'était-ce pas enseigner que l'Être qui est partout est une seule et même chose ? Spinoza n'en demande pas davantage. Plotin examine dans un autre livre s'il y a plusieurs âmes, ou s'il n'y en a qu'une seule : *Utriam omnes animæ una sint*. Il s'appliquait beaucoup à l'étude des idées ; il fit un livre pour examiner s'il y a des idées des choses singulières, et un autre où il prouvait que les objets intellectuels ne sont pas hors de l'entendement, *ἐν τῷ εἶναι τοῦ νοῦ τὰ νοητά, quod intelligibilia non sint extra intellectum*.

(E) On y remarque trois sortes d'âges de l'esprit de leur auteur.] Les premiers et les derniers livres qu'il composa sont fort au-dessous des autres. On voit dans les premiers une force qui n'a pas encore toute sa crue, et dans les derniers une force qui n'a plus toute sa crue. C'est dans les écrits du milieu qu'on voit une force montée au plus haut degré. Voilà donc trois ordres de livres : il y en a vingt-un dans le premier, vingt-quatre dans le second, neuf dans le dernier. De ces neuf, les cinq premiers étaient moins faibles que les quatre autres ; tant il est vrai, généralement parlant, que l'esprit passe par les mêmes vicissitudes que le corps : on connaît l'âge d'un auteur aux traits de sa plume, presque aussi facilement qu'aux traits du visage (12). Voici les paroles de Porphyre, selon la traduction latine. *Quemadmodum verò conscripti sunt*

(11) Τὸ ἐν πανταχοῦ ὂλον αἶται ἐν καὶ ταυτῷ. Porphyre, pag. 4. C.

(12) M. Baillet, au 1^{er} tome des Jugemens des Savans, pag. 381 et suiv. rapporte beaucoup de choses curieuses sur ceci.

alii quidem in ætate primâ, alii verò in ipso vigore vitæ : alii denique desse jam corpore, sic fermè libri vim similem ipsi declarant. Primi namque unus atque viginti, si cum proximè sequentibus conferantur, leviorẽ vim habere videntur, nondum sat̃s constans robur habentem. Qui verò medio tempore compositi sunt, virtutis florem præferunt ad summum usque vigentem. Talesque sunt quatuor et viginti (exceptis quibusdam paucis) perfectissimi. Ultimi denique novem remissiorẽ jam referunt facultatẽ ; idque postremi quatuor magis quàm antecedentes quinque declarant. Cette traduction est de Marsile Ficin. Ce docte personnage n'eut pas plus tôt achevé de traduire Platon, qu'il sut de Jean Pic, comte de la Mirandole, que Cosmo de Médicis souhaitait la traduction de Plotin. Marsile ignorait cela, parce que Cosme n'avait pas voulu lui demander tout à la fois la version de ces deux auteurs, et qu'il avait trouvé plus raisonnable de lui faire connaître son désir touchant Plotin, après que la traduction de Platon aurait été achevée. Marsile entreprit ce nouveau travail, et en vint à bout. Il a non-seulement traduit Plotin ; mais il a fait aussi des sommaires et des analyses sur chaque livre (13). C'est ce qu'on nomme les Commentaires de Marsile Ficin. Ce mot est trompeur on cette rencontre ; car on s'attend à voir des notes critiques sur le texte grec, et des explications sur les passages difficiles et sur les pensées enveloppées de l'auteur : voilà ce que l'on entend par commentaire. Ici la signification de ce mot est toute autre. J'ai cru ne devoir pas laisser mon lecteur dans les ténèbres de cette équivoque, comme M. Moréri l'y a laissé.

(F) Des manières en composant tenaient beaucoup de la singularité qui lui était propre.] Il ne relisait jamais ce qu'il avait composé ; il formait mal les lettres, et ne distinguait point les syllabes ; il n'avait nulle exactitude pour l'orthographe ; toute son attention était sur les choses, et sur les pensées ; il persévéra toute sa vie dans ce train. Mais voici une chose bien

(13) On réimprima sans le grec sa Version latine et ses Commentaires, à Nolle, l'an 1559, in-folio.

admirable. Sa méditation était si forte, qu'il rangeait dans sa tête tout un ouvrage depuis le commencement jusqu'à la fin; et il suivait si exactement ce qu'il avait médité, qu'il n'y changeait rien en écrivant. On eût dit que l'original intérieur de son ouvrage était la règle de sa plume, avec la même ponctualité qu'un original écrit est la règle d'un copiste. Il ne perdait point de vue sa méditation lorsqu'on venait l'interrompre pour quelque affaire; il transportait son esprit sur cette affaire, il la traitait, il la terminait sans se détacher des idées de son ouvrage; de sorte qu'après le départ de ceux qui l'avaient interrompu, il n'avait point besoin de lire les dernières lignes de son écrit, afin de savoir par où il fallait reprendre le fil. Les idées avaient toujours continué d'être présentes: il continuait donc d'écrire sans chercher sur le papier où il en était demeuré; et il faisait les liaisons tout comme s'il ne fût point sorti de sa place (14).

(G) Je dirai . . . comment on a prétendu que les sortilèges de cet homme furent repoussés. Il éprouva que ses maléfices retombaient sur lui-même, ce qui l'obligea d'avouer à ses amis que Plotin avait une âme douée d'une extrême force, puisqu'elle faisait réfléchir sur ses ennemis les traits qu'ils lui décochaient. Ce qu'il y a de plus admirable, est que Plotin s'aperçut des machinations magiques que l'on tramait contre lui, et de l'effet qu'elles produisirent sur leur propre auteur. Dans ce moment, disait-il à ses amis, *le corps d'Olympius est plissé comme une bourse; ses membres se froissent les uns sur les autres.* Porphyre, qui donne cela pour un fait constant, tâche de le persuader par cette supposition: il dit que Plotin était sous la protection d'un génie supérieur à celui des autres hommes, et que ce génie n'était point de ceux que l'on appelait démons, mais de ceux qu'on appelait dieux. Il conte qu'un prêtre d'Égypte évoqua dans le temple d'Isis, à Rome, l'esprit familier de Plotin en présence de Plotin même, et qu'il reconnut que l'esprit qui se présentait était un dieu, et non pas

(14) Voyez Porphyre, in Vita Plotini.

un simple démon; que tout aussitôt il félicita Plotin de cette excellente prérogative (15); qu'on se préparait à questionner cet esprit, mais qu'il disparut incontinent, à cause qu'un ami commun, qu'on avait mené à ce spectacle, étouffa les oiseaux qu'on lui avait donnés à garder. Plotin, sachant que son esprit familier était d'un ordre si éminent, portait avec plus d'application vers lui la vue de son entendement. Il composa même un livre touchant les esprits familiers, dans lequel il rechercha soigneusement la cause de leurs différences. Je remarque toutes ces choses pour deux raisons: la première, afin que l'on voie ici un petit échantillon de la doctrine platonique touchant les génies: la seconde, afin que l'on sache que le dogme de l'ange gardien dont on parle tant dans la communion de Rome, et qui est un dogme de pratique, et accompagné de tout l'attirail du culte de religion, est beaucoup plus ancien que la religion chrétienne. Il n'y a point de système plus propre à faire faire fortune à la doctrine des platoniciens bien et dûment rectifiée, que celui des causes occasionnelles. Je ne sais ce qui en arrivera; mais il me semble que tôt ou tard on sera contraint d'abandonner les principes mécaniques, si on ne leur associe les volontés de quelques intelligences; et franchement il n'y a point d'hypothèse plus capable de donner raison des événemens, que celle qui admet une telle association. Je parle surtout des événemens qu'on appelle casuels; fortune, bonheur, malheur; toutes choses qui ont sans doute leurs causes réglées et déterminées par des lois générales que nous ne connaissons pas, mais qui assez vraisemblablement ne sont que des causes occasionnelles, semblables à celles qui font agir notre âme sur notre corps. Voyez la savante dissertation de M. Dodwel, sur le génie, ou sur la fortune des empereurs (16). Pour revenir à Plo-

(15) Μακάριος εἰ θεὸς ἔχων τὸν δαίμονα, καὶ οὐ τοῦ ἀγαμέμνονος γένους τὸν συνέχοντα. Reatus es, ô Plotine, qui habes pro demone deum neque ex inferiori genere sis ducem sortitus familiarem. Porphyre, *ibid.*

(16) Praelect. II, ad Spartianum Hadrianum, pag. 174 et 109.

tin, il faut dire que la supériorité de son génie tutélaire le remplit d'une extrême confiance. Amélius le priant d'assister à ses dévotions, je veux dire aux sacrifices qu'il offrait dans des jours de solennités : *C'est à eux*, répondit Plotin, *à venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux*. Personne ne comprit la raison d'une si fière réponse, et n'osa la lui demander (17). Vit-on jamais une théologie plus cavalière ?

(H) *Je toucherai quelque chose . . . de la sagacité surprenante qu'on attribue à Plotin.*] Une veuve (18) fort honnête femme, qui demeurait chez lui avec ses enfans, avait perdu un collier. Plotin fit venir tous les domestiques, et les ayant bien considérés, voilà le voleur du collier, dit-il, en montrant l'un d'eux. Celui-ci nia nonobstant les coups de fouet qu'il eut à souffrir ; mais enfin il confessa, et rendit le vol. Il prédisait admirablement la destinée de ses écoliers : il jugea que Polémon serait d'un tempérament amoureux, et ne vivrait pas long-temps. On vit arriver ces deux choses. Porphyre avait formé le dessein de se tuer ; Plotin le devina, et le fut trouver tout à l'heure, et le détourna de cette pensée (19). Au reste, quoique Plotin eût fort étudié l'astrologie, il ne s'arrêta point à ses prédications (20) : il en connut la vanité, et il réfuta souvent les astrologues.

(I) Longin avoue qu'il y trouvait de grandes obscurités.] Il cherchait avec empressement tous les livres de Plotin, et pour les avoir bien corrects, il pria Porphyre de lui communiquer son exemplaire ; mais en même temps il lui écrivit ce que l'on va lire. *Hoc equidem tibi tunc præsenti, tunc procul absenti, tunc habitanti Tyrum semper significavi, me*

(17) *Ἐκείνους δὲ πρὸς ἐμὴν ἰσχυροῦς, οὐκ ἐμὴ πρὸς ἐκείνους. τοῦτο δὲ ἐκ πείρας διαβίης οὕτως ἐμπεριπαλήρηται οὐτ' αὐτοὶ συνίπαι διδύμιμα, οὐτ' αὐτὸν ἰρῖσθαι ἐτολμῶσαν.* Illos docet ad me, non me ad illos accedere. Quid verò mentis tam excelso de se loqueretur neque intelligere ipsi potuimus, neque ausi sumus interrogare. Porphyr. in vitâ Plotini.

(18) Elle s'appelait Chione.

(19) Porphyre., pag. 3.

(20) Idem, pag. 10.

scilicet non multa admodum Plotini librorum argumenta capere : ipsam verò scribendi formam intelligentiarumque frequentiam et questionum dispositionem admodum philosophicam me amare supra modum atque venerari (21). A cet ongle on connaît le lion. Ce seul trait témoigne le discernement exquis, la pénétration judicieuse de Longin. On ne peut nier que la plupart des matières que ce philosophe examine ne soient incompréhensibles : cependant on découvre dans ses ouvrages un génie fort élevé, fécond, vaste, et une méthode serrée de raisonnemens. Si Longin avait été un faux critique, s'il n'avait point eu l'esprit grand et beau, il se fût moins aperçu des ténèbres de Plotin. Ceci n'est nullement un paradoxe. Il n'y a point de gens qui se plaignent moins de l'obscurité d'un livre, que ceux qui ont l'esprit confus et embarrassé, et une pénétration bornée.

(K) *On apprit des nouvelles tout-à-fait avantageuses du bon état de son dme.*] Apollon se trouva la verge si échauffée quand Amélius le consulta sur le sort de son défunt maître, qu'il lui fit une réponse qui contient une cinquantaine de vers. Voici le précis de l'exposition que Porphyre en donne. Apollon déclare que Plotin avait été pacifique, débonnaire, vigilant ; qu'il avait continuellement élevé son âme pure vers Dieu ; qu'il avait aimé Dieu de tout son cœur ; qu'il s'était détaché de cette misérable vie autant qu'il lui avait été possible ; et que s'élevant avec toutes les forces de son âme, et par tous les degrés que Platon enseigne, vers cette divinité suprême qui surpasse tout entendement, il en avait été éclairé ; il avait joui de la vision de cet être souverain sans l'entremise des idées, mais en lui-même, et selon cette nature qui est au-dessus de toute intelligence. *Ἐφάνη ἰκύνειν ὁ μὲν μαρὰν μὲν τίνα ἰδίαν ἔχων, ὅτις δὲ τοῦ καὶ πᾶν τὸ πᾶν ἰδρυμένος. Ἰπὸς προτίνιος κορυσσάτω Deus ille nec formam nec ideam aliquam habens, sed super intellectum universumque intelligibile in se ipso consistens* (22).

(21) Idem, Porphyre., in Vitâ Plotini, p. 10.

(22) Porphyre., in Vitâ Plotini.

Porphyre prend là un pen d'haleine, pour nous dire qu'il a été une fois en sa vie honoré de cette vision à l'âge de soixante-huit ans, que le hut auquel Plotin dirigeait toutes ses pensées était de s'unir au grand Dieu qui remplit tout l'univers; et qu'il était parvenu quatre fois à cette fin, non en puissance seulement, mais par une efficacité ineffable, pendant les six ans que lui Porphyre l'avait fréquenté (23). Ne voilà-t-il pas la voie unitive dont les mystiques nous parlent tant? Ne peut-on pas les accuser d'être plagiaires des platoniciens? Ne voit-on pas aussi dans cet endroit les semences du quietisme? Mais retournons à l'oracle. Plotin avait eu cet avantage, que lorsqu'il sortait du droit chemin, les dieux l'y reconduisaient en le remplissant de leur lumière; si bien qu'on avait pu dire qu'il avait composé ses ouvrages à la lueur des rayons célestes qui éclairaient son esprit. Voilà pour ce qui regarde cette vie. Après sa mort il était allé à l'assemblée des bienheureux, où règne la éharité, la joie et l'amour d'union de Dieu; il avait été chez les trois juges de l'autre monde, Minos, Rhadamanthe, Éacus, non pas pour y rendre compte de ses actions, mais pour converser avec eux, et avec les autres divinités qui les vont voir: en un mot il jouissait de la vie bienheureuse. Je ne fais point excuse de la trop grande prolixité de ces remarques. Je suppose qu'on sera bien aise de voir rassemblé en un même lieu, non-seulement ce qui concerne la personne de Plotin, mais aussi ce qui concerne ses dogmes, autant qu'une idée générale le demande.

(23) Τίλος γὰρ αὐτῷ καὶ σκοπὸς ἦν, τὸ ἀναθεῖναι καὶ πηλαῶσαι τῷ ἐπὶ πᾶσι θεῷ. ἵτουχι δὲ τετράκις πέν, ὅτε συνῆμιν αὐτῷ, τοῦ σκοποῦ τούτου, ἐνεργεῖα ἀρίστη, καὶ οὐ δύναμις. *Finis* namque Plotino si gnificatio erat quo actum mentis intenderet propinquius coniungique ipsi Deo omnibus ubique presentibus quater autem dum cum ipso versaret hunc finem est assecutus, non potentius duntaxat, inquam, sed acta quodam ineffabili concubitu. Idem, *ibid.*

PLOTINE (POMPÉIA), femme de l'empereur Trajan, a été ornée de grands éloges par quel-

ques auteurs. Elle n'était pas belle; et il paraît, par ses médailles, qu'il y avait plus de gravité que d'agrémens dans son air (a); mais elle avait beaucoup de prudence et beaucoup de modestie. Trajan l'avait épousée avant que d'avoir été adopté par Nerva (A). Ce qu'elle dit la première fois qu'elle entra dans le palais impérial est très-digne de remarque. En montant l'escalier, elle se tourna vers le peuple, et dit qu'elle entraînait là toute telle qu'elle désirait d'en sortir (b) (B). Sa conduite fut telle pendant tout le temps qu'elle régna, qu'on n'en fit aucune plainte (c). Elle refusa le titre d'auguste, tout autant de temps que son mari refusa celui de père de la patrie (d). Les conseils qu'elle donna à Trajan furent d'une merveilleuse utilité aux provinces, puisqu'ils servirent à faire cesser une infinité d'exactions et de violences (e). L'union que l'on vit entre elle et Marciana, sœur de Trajan, n'est pas une petite marque de sa sagesse et de son bon naturel; car ordinairement il n'y a que des querelles et des factions entre les femmes et les sœurs des princes (f). Elle était avec Trajan lorsqu'il mourut à Sélinunte, ville de Cilicie, l'an 117 de Jésus-Christ, et ce fut elle qui porta à Rome les cendres de son mari, accompagnée de Tatien, et de Matidie, nièce de Trajan (f).

(a) Tristan, *Comment. Histor.*, tom. I, pag. 428.

(b) Xiphil., in Trajano.

(c) Id., *ibid.*

(d) Plinius, in Panegyri.

(e) Aurel Victor., *Epitom. in Juliano.*

(f) Spartian., in Adriano, cap. V, pag. m. 51.

Elle rendit plusieurs bons offices à Hadrien (D), et lui procura l'empire. Le monde a été toujours si rempli de médians, que la modestie de Plotine, et tant d'autres bonnes et grandes qualités qui brillaient en elle (E) ne la sauvèrent point des mauvais soupçons. On la crut amoureuse d'Hadrien (F), et l'on imputa à cette passion toutes les grandes dignités auxquelles il fut élevé. Quelques-uns soutiennent que Trajan ne l'adopta pas (G), mais que Plotine, tenant cachée sa mort, fit parler d'une voix languissante un autre pour lui, afin que l'on entendit qu'Hadrien était déclaré fils et successeur de ce prince. Il ne paraît pas qu'elle ait jamais eu d'enfans. Lorsqu'elle fut morte, Hadrien qui lui avait toujours témoigné une extrême reconnaissance (H), ne manqua point de signaler ses regrets. Il porta le deuil pendant neuf jours; il fit des hymnes pour elle; il lui fit bâtir un temple (I); il la mit au rang des déesses (K). Il lui avait déjà fait bâtir un palais à Nîmes (L). On ne sait rien de la famille ni de la patrie de Plotine; et il est bien étrange que les historiens de ce temps-là aient été assez négligens pour n'en rien toucher. Ils n'ont pas marqué non plus le temps de sa mort. M. de Tillemont (K) croit avoir trouvé dans Dion de quoi

conclure qu'elle mourut l'an 129; mais jusques à ce qu'il montre en vertu de quoi il prétend tirer cette conclusion, je ne conseillerais à personne de s'y fier. Moréri, qui met la mort de Plotine à l'année 122, ne saurait prouver ce qu'il avance. Quant à ce qu'il ajoute, qu'Hadrien lui fit bâtir à Nîmes un temple, un palais et un amphithéâtre, il ne serait pas plus aisé de le prouver. Spartien ne parle que d'une basilique (L), sans marquer si Plotine vivait ou ne vivait pas alors.

(I) *Per idem tempus in honorem Plotine Basilicam apud Nemausum opere mirabili extruxit. Spartianus, in Adrian., cap. XII, pag. m. 110.*

(A) *Trajan l'avait épousée avant que d'avoir été adopté par Nerva.* Cela paraît par ces paroles du Panegyrique de Plin. *Idem estis invicem, dit-il à Trajan, quod fuistis: probatis ex æquo, nihilque vobis felicitas addidit, nisi quod scire cœpistis, quam bene uterque vestrum felicitatem ferat.* Et un peu après, parlant de Plotine et de Marciana, il remarque qu'elles vivaient dans le palais de l'empereur avec la même modestie que si elles eussent été encore d'une condition privée, *neque enim unquam periclitabuntur esse private, quæ non desiderunt.*

(B) *Elle dit qu'elle entraînait dans le palais, toute telle qu'elle désirait d'en sortir.* M. Moréri a défigurée la pensée de Plotine: il dit qu'elle protesta en entrant la première fois dans le palais . . . qu'elle était en état d'en sortir toutes les fois qu'on le souhaiterait. Ce n'était point son sens: elle souhaitait que la grandeur de sa fortune ne lui changeât point les mœurs; et que quand elle serait obligée de quitter son poste, elle se trouvât le même cœur et la même modération qu'elle avait dans cette prise de possession du palais impérial. Ce souhait est digne d'une grande âme, et regarde un bien qui n'arrive que rarement, *honores mutant mores.*

(E) Xiphil., in Adriano.

(K) *On trouve des inscriptions, dans le Trésor de Gratiens, où il est fait mention des prêtres de la déesse Plotine, Sacerdos divæ Plotinæ. Voyez les Commentaires de Tristau, tom. I, pag. 430.*

(I) Spartian., in Adriano., cap. XII, pag. m. 110.

(K) Hist. des empereurs, Vie d'Adrien, pag. m. 426.

(C) *Ordinairement il n'y a que... des factions entre les femmes et les sœurs des princes.]* Il est bon d'ouïr là-dessus le Panégyriste de Trajan. *Nihil est tam primum ad similitudinem quam æmulationis, in feminis præsertim: et porro maximè nascitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardescit invidia, cuius finis est odium. Quo quidem admirabilius existimandum est, quod mulieribus duabus in una domo, parique fortunæ, nullum certamen, nulla contentio est. Saspiciunt invicem, invicem cedunt; quæcumque te utraque effusissimè diligit, nihil sud putant interesse, utram tu magis ament. Idemque utrique propositum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo sentias duas esse.* On ne peut pas donner une idée plus avantageuse du mérite de deux princesses. Pline s'entendait merveilleusement en portraits, et il a bien raison de considérer cette concorde comme un avantage dont il fallait qu'il félicitât Trajan; car la plupart du temps les souverains sont misérables dans leur domestique, quelque heureux qu'ils puissent être au dehors, s'ils ont sous un même toit, mère, femme, sœur, belle-mère, fille, belle-fille, etc. Il n'en faut pas tant pour leur donner plus d'occupation que leur état ne leur en donne; la moitié ou le tiers de cela suffit. Mais quand je vois aujourd'hui des panégyristes qui représentent les princesses, non pas comme elles étaient, mais comme elles eussent été si elles se fussent rendues conformes aux idées d'un orateur qui s'élève le plus qu'il peut vers le sublime; quand je considère, dis-je, cela, je soupçonne Pline d'avoir bien outré les choses.

(D) *Elle rendit plusieurs bons offices à Hadrien.]* Ce fut elle qui lui ménagea d'épouser la petite-nièce de Trajan (1), et qui lui procura un gouvernement au temps de l'expédition contre les Parthes (2), et puis le second consulat (3), et enfin l'empire (4).

(E) *Les bonnes et grandes qualités qui brillaient en elle.]* Pline oppose aussi souvent qu'il le peut les per-

fections de Trajan aux imperfections des autres princes. Il n'oublie pas le grand point du mariage. Il dit que plusieurs hommes illustres se sont déshonorés par-là; mais que pour Trajan c'est un des beaux endroits de sa gloire. *Multis illustribus dedecori fuit aut inconsultius uxor assumpta, aut retenta patientius, ita foris claros domestica destruebat infamia* (5), et ne maximi cives haberentur hoc efficiebat quod mariti minores erant. *Tibi uxor in decus et gloriam cedit. Quid enim illud sanctius? Quid antiquius? Nonne si pontifici maximo deligenda sit conjux, aut hanc, aut similem (ubi est autem similis) elegerit? Quàm illa nihil sibi ex fortunæ tuæ nisi gaudium vendicat? Quàm constanter non potentiam tuam, sed ipsum te revereatur? . . . Eadem quàm modica cultu, quàm parca comitatu, quàm civilis incessu!* Dans une de ses lettres (6), il lui donne l'éloge de très-sainte femme. *Injungis mihi jucundissimum ministerium, ut ad Plotinam sanctissimam feminam, litteræ tuæ perferantur.*

(F) *On la crut amoureuse d'Hadrien.]* Dion n'en parle pas en mots couverts. *Êt ἐρωτικὴς φιλίας*, dit-il en un endroit; *ἐρώων αὐτοῦ διασφόρως*, dit-il en un autre. Voilà comment le monde est malin. On ne saurait voir une femme témoigner de l'affection à un homme, et faire fort l'empressee pour le comblér d'honneurs et de biens, qu'on ne s'imagine qu'elle l'aime criminellement. La différence d'âge, bien loin d'imposer silence à la satire, ne fait que la provoquer. On soutient que quand la patronne est sur le retour, grand-mère si vous voulez, son empressement à élever un jeune homme est une plus forte marque du commerce criminel, que si elle n'avait que vingt ans. Elle n'aimerait pas tant sur ses vieux ans, dit un satirique, si elle ne se croyait obligée de payer les nuits qu'on lui donne, et

(5) *Confirmez avec cela ce que dit Tacite, au chap. XXIV du III^e livre des Annales. Un velle divo Augusto in reipublicam fortuna, illa domi imperspera fuit ob impudicium filium ac nepotem quas urbe depulit.* Voyez l'article de Louis VII, tom. IX, pag. 391, citation (5), et celui d'Hélène, tom. I II, pag. 56, remarque (C).

(6) *La XXVIII^e du livre IX.*

(1) Spartian., in Adriano, cap. II, pag. 23.

(2) *Ibid.*, cap. IV, pag. 38.

(3) *Ibid.*, pag. 40.

(4) *Ibid.*, pag. 46.

qu'on pourrait passer ailleurs avec plus de charmes ; elle s'empres-
rait moins à servir, à recommander,
à déboursier, si elle ne voulait faire
durer le tribut. En un mot, le médi-
sant porte ses vœux sur ces vers de
Juvénal :

*Cum te summovant qui testamenta parentum
Noctibus, in coelum quos vixit optima monum
Nunc via processus, vitulae vestrae pento (?)*

(G) Quelques-uns soutiennent que
Trajan ne l'adopta pas.] Dion (8)
assure qu'Apronien son père, qui
était gouverneur de la Cilicie, lui
avait dit qu'on avait tenu cachée
pendant quelques jours la mort de
Trajan, afin de faire réussir l'intri-
gue de l'adoption ; et que la chose
avait été reconnue par la lettre de ce
prince au sénat, laquelle n'était
point signée de sa main, mais de
celle de Plotine ; ce qui n'était jamais
arrivé. Voyez comment M. Dodwel
réfute Dion dans ses doctes leçons
sur Spartien (9). Au reste, Dion n'est
pas le seul qui ait dit cela. *Nec de-
suat*, dit un autre, *qui factione Ploti-
nae, mortuo jam Trajano, Adriaanum
in adoptionem adscitum esse prodide-
runt, supposito qui pro Trajano fessè
voce loqueretur* (10). Qu'une médi-
sance vraisemblable est malaisée à
réfuter !

(H) Hadrien lui témoigna toujours
une extrême reconnaissance.] Tris-
tan (11) rapporte qu'Hadrien avait
gratifié Plotine de grands legs par
testament, en cas qu'il vînt à mourir
le premier : ce que j'apprends, ajou-
te-t-il de la loi, Si Augustæ legave-
ris, si. de legat. et fideicommiss.
livre 2, qui rapporte cela ainsi. Si
Augustæ legaveris, et ea inter homi-
nes esse desiderit, deficit quod ei re-
lictum est, sicuti divus Hadrianus
in Plotinâ et proximè imperator Au-
gustinus in Faustina Augustæ personâ
constituit, cum ea ante inter homi-
nes esse desiderasset quàm testator dece-
deret

(7) Juvén., sat. I, vs. 37.

(8) In Adriano, init.

(9) Pag. 538.

(10) Spartien., cap. IV, pag. 45.

(11) Comment. Hist., tom. I, pag. 430.

POINET ou PONET (JEAN),
évêque de Rochester, et puis de

Winchester, au XVI^e. siècle (A),
s'attacha avec beaucoup de fer-
veur au parti des réformés, sous
le règne d'Édouard, et composa,
entre autres livres, un Traité sur
le Mariage des prêtres, et une
Apologie de ce Traité (a). Il fut
contraint d'abandonner son pays
sous le règne de Marie, et se re-
tira à Strasbourg, et y mourut
âgé d'environ quarante ans, le 11
d'avril 1556 (b). Il y avait com-
posé un livre qui fut imprimé
l'an 1557 ; sous le titre de *Dial-
lacticon viri boni et litterati de
de Veritate, Naturâ, atque Sub-
stantiâ corporis et sanguinis
Christi in Eucharistiâ* (c). Il tâ-
chait d'y accorder les controver-
ses de l'Encharistie, et surtout
celles des luthériens et des zuin-
gliens. Nous parlerons ci-dessous
de cet ouvrage (B). Poinet en-
tendait à fond la langue grecque,
et assez bien l'allemande et l'i-
talienne (d). Il traduisit de l'i-
talien quelques ouvrages d'Ochin
(e). Il eut de grands talens pour
prêcher, et se fit admirer par-là
du roi Édouard (f). Nous rap-
porterons ce qui a été répondu à
l'accusation qu'on lui intenta
d'avoir enlevé une femme (C)
quoiqu'il fût déjà marié.

(a) Epitome, Biblioth. Gesneri, pag. m.
487, ex Baleo.

(b) Freher, in Theatro, pag. 169, ex
Godwino, de Prag. Angl.

(c) Il contient quatre-vingt-trois feuillets
in-8°.

(d) Freh., in Theatro, pag. 169.

(e) Epitome, Bibliothec. Gesneri, pag.
m. 487.

(f) Freher., in Theatro, pag. 169.

(A) Il fut évêque de Rochester, et
puis de Winchester, au XVI^e. siè-
cle.] Il fut transféré à cette dernière
prélature le 26 d'avril 1551, avec
dix-huit mille livres de pension pour

substance (1). Il fut mis à la place de Gardiner, qui avait été déposé pour n'avoir pas soutenu les droits de l'autorité royale (2); mais il fallut à son tour qu'il cédât ce poste à Gardiner, à qui on le restitua sous le règne de Marie, l'an 1553 (3).

(B) *Nous parlerons ci-dessous de cet ouvrage.* J'en ai déjà marqué le titre et le temps de l'impression. J'ajoute qu'on y joignit le fameux traité de Bertram de Corpore et Sanguine Domini, ad Carolum Magnum (4) imperatorem, anté D. CC. annos editus. On ne marqua point où il était imprimé. La préface ne fut point faite par l'auteur; il se contenta d'un mot d'avis où il devina fort juste quel serait le sort de son ouvrage, c'est qu'aucune des parties contestantes ne l'approuverait, et qu'en voulant pacifier ceux qui se faisaient la guerre, il s'exposerait à l'indignation des uns et des autres. Il se compare à un homme qui reçoit un coup d'épée en tâchant de séparer des gens qui se battent. *Author Lectori. Pacem aliorum querere pulchrum est, et habet certam promissionem Dei: Beati pacifici. Sed vereor hoc dum cupidè sector, ne quod iis qui pugnas diruunt evenire solet, idem mihi quoque accidat. Illi dum aliorum saluti consulunt, ipsi reportant vulnera. Et ego dum id operam do ut dissidentes redeant in gratiam, ab eisdem fortasse nullam inibo gratiam. Id si fit, illius exemplo me levabo qui dixit, si hominibus placuissem, Christi servus non essem. Vale ac stude Christo placere.* Nous ignorerions peut-être le nom de celui qui fit la préface, si Jean Sturmius ne l'eût reconnue pour sienne. *Quære quæ præfatus sum antè annos viginti in Diallactico P. (5) Poneti episcopi Wintoniensis (6).* Cet ouvrage fut inséré au premier tome des Opuscules de Théodore de Bèze, à la première édition (7). Celui qui le

traduisit en français assure dans sa préface, adressée au vidame de Chartres, qu'il avait communiqué son dessein à quelques ministres (8). Ils crurent peut-être qu'un tel livre serait de saison dans un temps où l'on cherchait un milieu pour réunir les catholiques romains et les protestans. Notez que le traducteur attribue cet ouvrage à Antoine Cooke qui avait été précepteur du roi Edouard (9). Vous trouverez une exposition du sentiment de cet évêque dans un livre d'André Rivet (10). Lisez aussi ces paroles de Jean Cosin, évêque de Dunelm: *Paulò antè hanc conscriptam apologiam (Ecclesie Anglicanæ à Jolt. Juellio episcopo Sarisburiensi) produerit Diallacticon celeberrimi viri Johannis Poineti, episcopi Wintoniensis, de Veritate, Natura, atque Substantiâ Corporis et Sanguinis Christi in Eucharistiâ; quod non alio consilio edidit, quàm ut fidem doctrinam ecclesiæ Anglicanæ illustraret. Et primò ostendit Eucharistiam non solum figuram esse corporis Domini, sed etiam ipsam veritatem, naturam, atque substantiam in se comprehendere; idcirco nec has voces, naturæ et substantiæ fugiendas esse; veteres enim de hoc sacramento disserentes ita loquutos fuisse Secundo querit, an voces illæ, Veritas, Natura et Substantia, communis more in hoc mysterio à veteribus intelligebantur, an peculiari et sacramentis magis accommodata ratione? Neque enim observandum esse solum, quibus verbis olim patres usi sint, sed quid istis significare ac docere voluerint. Et licet discrimen ipse cum patribus agnoscat, inter corpus Christi foreiani humani corporis naturalem habens, et quod in sacramento est corpus mysticum, maluit tamen discrimen illud ad modum præsentis et exhibitionis, quàm ad ipsam rem subiectam, hoc est corpus Christi verum, accommodari; quàm certissimum sit non aliud corpus in sacramento fidelibus dari, nisi quod à Christo pro fidelium salute in mortem traditum fuit. Tertio denique,*

(1) Burnet, Histoire de la Réformation d'Angleterre, à l'année 1551, pag. m. 401. Voyez aussi M. de Larrey, Histoire d'Angleterre, tom. I, pag. 629, où les imprimeurs ont mis Poinet au lieu de Poinet.

(2) Burnet, la même, pag. 400.

(3) La même, à l'ann. 1553, pag. 588.

(4) Il n'a fallu dire Calvin.

(5) Il fallait dire Johann.

(6) Sturmius, in parte III, Anti-Pappi quarti, pag. 176.

(7) Voyez Rivet, in Grotiana animadv. Dissert., tom. III, Opus, pag. 1237.

(8) Idem, ibidem.

(9) Idem, ibidem, et in Annotat., in Consultat. de Religione, pag. 938.

(10) Annotat., in Consultat. de Religione, ibidem.

spiritualem hic intelligentiam, juxta communem et consentientem veterum patrum interpretationem, requiri statuit, et carnalem omnem cogitationem excludi (11). Poinet s'appuie beaucoup sur l'autorité des pères qui ont parlé fortement de la présence du corps de Notre Seigneur dans les symboles de l'Eucharistie, et il rejette nettement l'opinion qu'on attribuait aux zuingliens; mais il ne laisse pas de condamner ceux qui admettent la manducation orale du corps de Jésus-Christ. Il veut bien admettre le mot de transsubstantiation, pourvu qu'on l'entende d'une certaine manière, et que l'on exclue la manducation orale. *Vident substantiam quoque à nobis presentem affirmari, et communionem nostram cum Christo naturaliter, et ut dicam, substantialiter predicari, sed has voces, non ut philosophi, sed ut theologi loquuntur, intelligi oportere. Nec de transsubstantiationis vocabulo, quamvis barbaro minimèque necessario litigemus, si modò talem substantiarum transmutationem interpretentur, qualem veteres agnoscebant, sacramentalem videlicet, qualis etiam in homine fit per baptismum regenerato, qui novus homo factus est, et nova creatura, qualis etiam fit quum nos in carnem Christi convertimur, quibus patres antiqui utebantur exemplis. Voces ipsas non tantoperè fugimus, quamquam earum quoque ratio habenda est, sed significationem eam quam patres ipsi docent, atque adeò flagitant, nos quoque requirimus : et solam *εσχαρυσια*, id est, carnis voritionem, quam nullo pacto probant, sed ut stultam et impiam condemnant, rejicimus ut alienam à scripturis, alienam à patrum interpretatione, denique cum verà fide ex diametro pugnantem, ac spiritualem sensum in hac carne edendâ necessariam esse judicamus, ipsum Christum autorem sequuti, et consensum probatissimorum, qui habentur, interpretem (12). Il n'avait pas lieu de se promettre de contenter les catholiques romains par la concession d'un terme qu'il modifiait ainsi. Mais*

quant à ceux qui soulaient que l'on admît un miracle dans l'Eucharistie, il pouvait s'imaginer qu'ils seraient contents de son hypothèse, pourvu qu'ils ne demandassent qu'un grand miracle en général : car ce qu'il enseigne est une des choses les plus incompréhensibles qui se puissent proposer. Il admet une présence réelle et substantielle du corps de Jésus-Christ, mais qui ne soit pourtant que sacramentale; et il veut que par la vertu de cette présence, le pain de l'Eucharistie puisse purifier nos âmes, et faire que nous ne fassions qu'un corps avec notre rédempteur. *Quid si nonnulli miraculum requirunt (nam patres aliquot Eucharistiam ingens miraculum nominant), non minus profectò mirandum est panem et vinum creaturos terrenas, et corpori tantum pascendo natas, eamque virtutis benedictionis mysticæ vim insitam, adeoque potentem efficacitatem possidere, ut et animos et corpora mundent, alant, sanctificent, atque ad immortalitatem præparent, ut nos membra Christi et unum cum illo corpus conficiant. Imò plus ponderis habet hoc miraculum, plus dignitatis, majorem utilitatem, ac magis mysteriorum rationi congruentem, quàm ulla potest crassa transsubstantiatio, aut animalis ethumana complecti *εσχαρυσια* (13). Le Catéchisme des églises réformées, composé par Calvin, ne s'éloigne pas beaucoup du sentiment de cet évêque de Winchester. Considérez bien ces paroles : Ainsi, selon que Jésus-Christ le promet et représente, je ne doute pas qu'il ne nous fasse participants de sa propre substance, pour nous unir avec soi en une vie. M. Mais comment cela se peut-il faire, vu que le corps de Jésus-Christ est au ciel, et nous sommes en ce pèlerinage terrien? E. C'est par la vertu incompréhensible de son esprit, laquelle conjoint bien les choses séparées par distance de lieu (14).*

J'ai dit ailleurs (15) que ce *Dialecticon* fut réimprimé avec le livre d'un médecin qui voulait pacifier les controverses de l'Eucharistie, et qui

(11) Joh. Cosinus, *episcopus Dunelmensis, Historiâ Transsubstant. Papali, cap. II, num. 4, pag. 9 et seq.*

(12) *Dialecticon*, folio m. 81.

(13) *Idem*, folio 82.

(14) Catéchisme de Genève, sect. LIII.

(15) Dans la remarque (C) de l'article HARCIS, tom. VII, pag. 503, à la fin.

avait des idées fort particulières sur ce grand dogme.

(C) *Nous rapporterons ce qui a répondu à l'accusation qu'on lui intenta d'avoir enlevé une femme quoiqu'il fût déjà marié.* [Sanderus, après avoir dit qu'un certain Poinet occupa l'évêché de Winchester dont Étienne Gardiner avait été destitué, ajoute : « ce gentil prelat estimant que c'estoit peu d'espouser une femme, » ores qu'il fust évesque, d'abondant » il enleva la femme d'un certain » boucher encores vivant : mais par » l'assemblée publique des estals du » royaume, elle lui fut ostée, comme ne lui appartenant nullement, » et rendue à son mari. Parquoy comme puis après l'un des principaux du » royaume eust dit à l'évesque Estienne, en partie par jeu, en partie » par moquerie : vous esperez par » aventure qu'un temps adviendra, » qu'on vous rendra vostre évesché ? » Pourquoy (luy respondit l'évesque » Gardiner) pourray-je moins espérer de reconvoir mon évesché, que le boucher a reconvé sa femme ? Car ce fut le mesme personnage, » qui s'empara de l'évesché d'Estienne » ne Gardiner, et qui avoit enlevé » la femme du boucher (16). » Voilà l'accusation, et voici ce qu'a répondu M. Burnet : « La fausseté de cette » histoire se manifeste clairement » par la réponse que le docteur Martin publia, au commencement du » règne de la reine Marie, à un livre » que Poinet avait écrit en défense » du mariage du clergé. La réponse » de Martin est écrite avec un si » grand dépit, et avec tant de réflexions si indécentes, que quoiqu'il » n'y ait point de raison de croire » tout ce qu'il dit, si est-ce que c'est un argument très-certain » que cette histoire touchant Poinet » est un conte fait à plaisir ; puis » que si cela était une chose si publique, comme l'auteur l'avance, » Martin en devait avoir oui dire » quelque chose, et particulièrement » puisqu'il demeurait en la maison » de Gardiner ; et on ne saurait » s'imaginer, s'il l'eût sue, qu'il l'eût cachée : de sorte que cela,

» aussi-bien que la raillerie qui en » dépend, peut passer pour une des » fleurettes de la plume de notre auteur (17). »

(17) Burnet, *histoire de la Réformation d'Angleterre*, II^e part., pag. 1073, *édit. d'Amst.*, 1697.

POITIERS (DIANE DE), maîtresse de Henri II, et fille du comte de Saint-Valier (A), abusa étrangement de sa faveur, soit pour amasser des richesses, soit pour admettre aux charges, ou pour en exclure ceux qu'elle trouvait à propos. On avait de la peine à croire qu'étant si âgée, elle eût pu captiver de telle sorte un jeune prince, sans le secours de la magie (B). Mais des gens fort sensés ne recourent point à cela, et font de très-bonnes réflexions sur le pouvoir d'une vieille courtisane (C); et ils n'oublient pas de marquer la complexion amoureuse de celle-ci (D). Le plus grand scandale vint de ce qu'on ne doutait pas qu'elle ne se fût abandonnée aux desirs de François I^{er}, pour sauver la vie à son père (a) (E); et ainsi l'on ne voyait pas sans indignation qu'une femme qui avait servi successivement de concubine au père et au fils, eût la principale autorité dans le royaume. C'est donner dans les visions chimériques, que de prétendre que les liaisons de Henri II avec cette femme ne passèrent point la belle amitié (F). Elle fut connue à la cour pendant long-temps sous le nom de la grande sénéchale, et puis sous celui de la duchesse de Valentinois. Le premier de ces deux noms lui convenait à cause qu'elle avait été mariée

(16) Sanderus, du Schisme d'Angleterre, liv. II, folio 169, d'une ancienne version française imprimée l'an 1587.

(a) Voyez la *rem.* (A).

avec Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles qu'elle maria très-avantageusement (G). Quant à l'autre nom, elle le prit à cause que Henri II lui donna le duché de Valentinois. Je ne pense pas qu'au temps qu'elle se rendit chef de parti contre la duchesse d'Étampes, sous le règne de François I^{er}, elle fût aussi âgée que M. Varillas l'assure (H). On raconte des choses bien singulières, tant sur la fermeté qu'elle témoigna après la mort de Henri II (I), que sur la durée de sa beauté (K). Elle fut mortelle ennemie des protestans (L); et c'était sans doute l'une des plus remarquables scènes de la grande comédie qui se joue dans le monde, que le zèle de religion qu'une telle femme faisait paraître. S'il y a quelque chose dans les Mémoires, de Brantôme, qui soit non-seulement fade, mais digne d'exécration, c'est la bassesse qu'il a eue d'encenser la mémoire de cette duchesse, et d'applaudir aux complaisances excessives de Henri II (M). M. de Thou s'est bien gardé d'une si indigne flatterie : il a foudroyé comme il fallait le connétable de Montmorenci (N), qui, avec toute sa fierté, ne laissa pas de ramper auprès de cette impudique. M. de Mézerai n'a point agi en flateur (O). On l'a louée de n'avoir pas poussé sa vengeance aussi loin qu'elle pouvait contre la duchesse d'Étampes, après la mort de François I^{er}. (b). Les grands biens qu'elle avait acquis lui furent d'un grand usage après

la mort de Henri II. Elle s'en servit pour apaiser la reine-mère, et se retira dans sa belle maison d'Anet; mais non pas, dit-on, sans avoir essuyé une rude mercuriale de la part de Catherine de Médicis (c). Cette reine fut épouvantée de l'offre que lui fit Tavannes, de couper le nez à la duchesse de Valentinois. Elle lui remontra que ce serait sa perte. Et il répondit qu'il lui serait agréable de périr pour éteindre le vice, le malheur du roi et celui de la France (d). Pour conclusion, j'examinerai le récit de ceux qui disent que son pucelage sauva la vie à son père; et je fournirai des dates qui décideront quelques disputes des historiens (P). C'est une honte pour eux qu'ils se soient brouillés sur des faits aussi modernes que ceux-là.

Ce que l'on dit dans un livre qui fut imprimé à Bâle, l'an 1608, que le duc de Guise eut dessein de se marier avec notre sénéchale, n'est point vrai (Q). C'est une de ces brouilleries qui se répandent dans les discours de conversation : les personnes dont la mémoire est la plus heureuse y confondent quelquefois les temps, les pères avec les fils, et les filles avec les mères, etc.

(c) Voyez la rem. (O).

(d) Mémoires de Tavannes, cités par le Laboureur, Addit. à Castelnaud, tom. II, pag. 573.

(A) Elle était fille du comte de Saint-Valier. Il s'appelait Jean (1) de Poitiers, et il était d'une ancienne maison; car un Aymar de Poitiers « ainsi surnommé, soit qu'il » descendit des comtes de Poitiers,

(b) Varillas, Histoire de Henri II, liv. I, pag. m. 33, 34.

(1) Et non pas Aymar, comme l'appelle Mézerai, Histoire de Henri II, au commencement.

» soit pour quelque autre raison ,
 » épousa , environ l'an 1184 , l'héri-
 » tière de Valentinois , en récom-
 » pense de ce qu'il avait secouru sa
 » mère , qui était veuve , contre l'é-
 » règne de Valence qui lui faisait
 » une grande guerre..... Ce même
 » Aymar eut de Raymond , comte de
 » Toulouse , son parent , le comté de
 » Diois , vers l'an 1190. Et ainsi ces
 » deux comtés unis demeurèrent
 » pendant deux siècles dans la mai-
 » son de Poitiers , qui les posséda
 » par les mains de sept comtes suc-
 » cessifs. Louis II , le dernier , n'ayant
 » point d'enfans mâles , ni guère
 » d'affection pour Charles , seigneur
 » de Saint Valier , son oncle paternel ,
 » qui lui devait succéder ou les siens ;
 » d'ailleurs étant fort endetté par son
 » mauvais ménage et par ses débau-
 » ches , il céda et transporta à Char-
 » les , dauphin de France , et à ses
 » successeurs , ces comtés , pour
 » cent mille écus d'or , à la charge
 » qu'ils demeureraient inséparable-
 » ment unis au Dauphiné. Après sa
 » mort , qui arriva cette même année
 » 1419 , Louis , fils de Charles de Saint-
 » Valier , en voulut prendre le titre
 » et la possession ; mais le dauphin ,
 » devenu roi , l'obligea de lui céder
 » tous les droits qu'il y pouvait pré-
 » tendre , moyennant sept mille flo-
 » rins de rente perpétuelle qu'il lui
 » assigna et aux siens (2). » Quant à
 » Saint-Valier , père de Diane , il fut
 » arrêté comme complice de la rébel-
 » lion du connétable Charles de Bour-
 » bon et il aurait eu la tête tranchée en
 » Grève , si sa fille ne lui eût sauvé la
 » vie , dit-on , en accordant à Fran-
 » çois 1^{er} , ce qu'on nomme dernière fa-
 » veur. Voici comme Mézerai en parle
 » dans sa grande Histoire (3) : *Saint-
 » Valier eut sa grâce sur l'échafaud
 » en Grève , par la beauté de Diane ,
 » sa fille unique. En un autre endroit*
 » (4) il s'exprime ainsi en parlant de
 » la même Diane. *Les traits de sa
 » beauté avaient été si puissans dès
 » l'an 1524 , que toute la cour avait*

*intercéde pour son père , convaincu
 de la rébellion de Charles de Bour-
 bon ; si bien qu'en sa faveur le roi
 François lui avait envoyé sa grâce
 sur l'échafaud. On ne saurait conclu-
 re de ces deux passages que la pu-
 dicité de la fille ait été le sacrifice
 offert à François 1^{er} , pour obtenir de
 lui la grâce du père. Mais voici un
 troisième passage où l'historien s'ex-
 plique très-clairement sur l'oblation
 de cette victime propitiatoire. » On
 » fit le procès à Saint-Valier ; il fut
 » condamné à perdre la tête ; mais
 » comme il était en Grève sur l'é-
 » chafaud , au lieu du coup mortel
 » il reçut sa grâce. On disait que le
 » roi la lui avait envoyée après avoir
 » pris de Diane sa fille , âgée pour
 » lors de quelque quatorze ans , ce
 » qu'elle avait de plus précieux :
 » échange fort doux à qui estime
 » moins l'honneur que la vie , ou
 » qui le fait consister dans l'éclat
 » d'une faveur plus enviée qu'inno-
 » cente (5). » L'auteur des Galanteries
 des Rois de France ne parle pas si
 rondement ; mais il en dit assez pour
 se faire entendre de tout le monde.
 Je rapporte ses paroles , parce qu'el-
 les contiennent des faits qui regardent
 l'histoire de notre Diane. Elle
 » était sille ; dit-il (6) , « de Jean de
 » Poitiers , seigneur de Saint-Valier ,
 » qui l'avait mise fort jeune auprès
 » de la comtesse d'Angoulême ; elle
 » entra ensuite au service de la rei-
 » ne Claude , en qualité de fille
 » d'honneur. Saint-Valier ne se trom-
 » pa pas dans les desseins qu'il avait
 » eus de s'attirer quelque protection
 » à la cour par les charmes de sa
 » fille ; car on peut dire qu'elle lui
 » sauva la vie par les secrets ressorts
 » qu'elle fit agir. Saint-Valier avait
 » eu part à la révolte du connétable
 » de Bourbon , et avait été assez
 » malheureux pour se laisser pren-
 » dre. On lui fit son procès , et il fut
 » condamné à avoir la tête tranchée.
 » Diane fut si étourdie quand elle
 » apprit cette nouvelle , qu'elle crut
 » ne devoir rien ménager pour ga-
 » rantir son père d'un danger si pres-
 » sant. Elle s'alla jeter aux pieds du*

(2) Mézerai , Histoire de Charles VI , pag. 578
 du 11^e volume in-folio , à l'ann. 1438.

(3) *Ten. II* , pag. 936 , à l'ann. 1523.

(4) Histoire de Henri II , au commencement ,
 pag. 1038 du 11^e tome.

* Voyez , sur cette erreur de Mézerai , la re-
 marque (P).

(5) Mézerai , Abrégé chronol. , tom. IV , pag.
 n. 320 , à l'ann. 1523.

(6) *Ten. I* , pag. 105. Voyez dans la remarque
 (P) une faute qu'il a commise.

» roi, fondant en larmes, et lui de-
» manda la grâce de celui à qui elle
» devait la vie. Elle parut à ce prin-
» ce si belle et si touchante en cet
» état, qu'elle obtint tout ce qu'elle
» voulut, et fit entrer dans son cœur
» l'amour sous le masque de la pitié.
» Elle conserva cette conquête jus-
» ques au voyage funeste que le roi
» fit en Italie; et ce prince essaya de
» cachier son infidélité à la comtesse
» de Châteaubriant, pour qui il
» avait toujours de grands égards. »

(B) *Sans le secours de la magie.*]
M. de Thou paraît donner dans cette
supposition. *Diana... amisso viro,*
is fuit Ludovicus Brezeus, magnus
Normanniæ senescallus, cum jam
inclinata esset ætate, philtis et magi-
cis, ut creditur, artibus adeo si-
bî animum Henrici devinxit, ut is
numquam alienatæ voluntatæ exitum
usquæ vitæ in amore illo constanter
perseveraverit (7). Mézerai représente
exactement toutes les raisons qui fai-
saient croire que cette femme s'était
servie de sortilèges, et il n'en paraît
pas néanmoins persuadé. « A mesure
» que les années effaçaient les plus
» beaux traits de son visage, les grâ-
» ces de son esprit et son adresse
» s'augmentèrent; de telle sorte qu'à
» l'âge de trente-cinq ans, qu'elle
» eût dû quitter la qualité de belle,
» pour prendre celle de bonne, elle
» se rendit maîtresse absolue du cœur
» de Henri. Et comme c'est l'ordina-
» re des peuples pour rendre les fa-
» voris plus odieux, et la lâcheté des
» princes qui s'y abandonnent plus
» excusable, de dire que leur affec-
» tion a été prévenue par des charmes
» magiques, il y en eut qui publiè-
» rent qu'elle l'avait ensorcelé avec
» des philtres. En effet c'était grand
» pitié de voir un jeune prince ado-
» rer un visage tout décoloré, plein
» de rides; une tête qui grisonnait;
» des yeux à demi éteints, et quel-
» quefois rouges et pleins de chassie;
» bref, à ce qu'on tient, les restes
» infâmes de plusieurs autres; et l'on
» avait sujet de s'étonner que ni le
» temps, ni l'honneur, ni les sages
» conseils, ni même quelque autre
» objet d'entre tant de rares beautés
» qu'il pouvait choisir, ne pussent

» lui détourner les yeux de dessus
» celui-là. Mais ce n'est pas chose
» nouvelle ni merveilleuse, de voir
» un esprit ainsi charmé sans sorti-
» lège: il s'en est vu une infinité
» d'exemples (8), et il n'est pas mal
» aisé d'en trouver des raisons (9). »
Nous allons voir ces raisons.

(C) *De très-bonnes réflexions sur*
le pouvoir d'une vieille courtisane.]
Voici la suite des paroles de Mézerai
qui viennent d'être citées. « Quand
» on n'aurait pas recours à ces qua-
» lités secrètes et semblables à celles
» de l'aimant, qui, se rencontrant
» dans certaines personnes, les joi-
» guent par une conspiration égale
» et mutuelle, ou en soumettant l'u-
» ne à l'autre; on remarque que
» ceux dans lesquels la pitié domi-
» ne, ne se détachent que difficile-
» ment de leur amour, quoiqu'ils
» quittent assez légèrement leurs an-
» tres passions et desseins. Avec cela
» les premiers liens ne se rompent
» presque jamais; c'est pourquoi la
» rencontre d'une femme adroite et
» rusée n'est pas moins dangereuse
» à un jeune homme qui entre dans
» le monde, que l'est un écueil à un
» pilote ignorant. Puis le soupçon
» qu'il s'était mis dans l'esprit sur
» l'intégrité de sa femme, le jeta
» plus ardemment entre les bras d'une
» autre. Et enfin en amour comme en
» guerre, les ruses des vieux n'étant
» pas moins à craindre que la vi-
» gueur et les efforts des jeunes, il
» ne faut pas s'étonner s'il fut si
» bien pris par les artifices d'une
» femme qui en avait tant appris. »
Ovide, qui était un si grand maître
dans l'art d'aimer, aurait pu fournir
une nouvelle raison à cette historiogra-
phe de France (10); et peut-être

(7) Voyez la remarque (H) de l'article CAL-
VELLA, tom. IV, pag. 318, et la remarque (F)
de l'article CÉCILIUS, tom. V, pag. 316, et la re-
marque (A) de l'article DRELLIUS, tom. V, pag.
450. Voyez aussi les articles LAMIS, LAMIE, tom.
IX.

(8) Mézerai, Histoire de France, au commen-
cement de Henri II, pag. 1058 du II^e volume
in-folio.

(10) Nec quotus annus est, nec quo sit nata re-
quire

Consule, quæ rigidus munera censor habet.
Præcipue, si flore caret, meliusque peractum
Tempus, et albentes jam legit illa comas.
Utilis, ô juvenes, aut hæc, aut ærior ætas,
Iste secretæ; iste secundæ ager.

(-) Thuan., lib. III, pag. 58, ad ann. 1547.

que Mézerai ne l'eût pas omise dans un ouvrage latin. Quand on est les restes infâmes de plusieurs autres, on a été en bonne école : on sait mieux faire ses exercices ; on entend mieux le manège. Quoi qu'il en soit, l'historien a raison de dire que les exemples du grand pouvoir d'une vieille courtisane ne sont point rares. Voyez la note (8).

(D)... On n'oublie pas la complexion amoureuse de celle-ci.] « On » pouvait appeler un enchantement » sans charmes l'amour d'un jeune » roi pour une femme de quarante » ans, et qui avait eu deux ou trois » enfans de son mari. . . Le roi l'ai- » mait à cause qu'elle était sensible à » l'amour ; et ce tempérament la » portait quelquefois à chercher ail- » leurs le comble du plaisir, comme » elle trouvait en lui le comble des » biens et des honneurs. » C'est Mé- » zeraï qui dit cela (11) : il nous porte » à comparer en ce point Henri II » avec un homme qui en toutes autres » choses, était infiniment éloigné du » mérite de ce prince. Nous lisons dans » Suétone, qu'à la fleur de sa jeunesse, » Caligula fut éperdument amoureux » de Césonie, qui n'était plus jeune, » et qui avait eu trois enfans de son » mari ; mais d'ailleurs elle était d'une » chaleur de tempérament la plus las- » cive du monde (12). Ovide. L'un des » plus grands maîtres en ce métier, fait » assez comprendre qu'une telle com- » plexion tient lieu de cent autres cho- » ses auprès des voluptueux ; et que com- » me l'insensibilité d'une chaste fem- » me est un désagrément incommode, » l'ardeur d'une maîtresse impudique » est un merveilleux ragout. C'est une » malheureuse source d'infidélités con- » jugales.

Hoc quoque militis est : hoc quoque querit opes.

Adde quod est illis operum prudentia major : Solus et artifices qui facit, usus adest.

Ille mandatis annorum damna rependunt : Et faciunt curâ, ne videantur anna.

Uique velis, Venerem jungunt per mille signa.

Inveniat plures nulla tabella modos.

Ovidius, de Arte amandi, lib. II, vs. 663.

(11) Abrégé chronolog., tom. IV, pag. 643, à l'ann. 1547.

(12) Voyez l'article CALIGULA, tom. IV, pag. 218, citation (38).

Odi que probet, quia sit probare necesse, Siccacque de land cogit ipse sud (13). Quæ datur officio, non est mihi grata voluptas ?

Officium faciat nulla puella mihi. Me vocet audire juvat sua gaudia fassas. Uique morer inemet sustinere roget. Appicam dominus victus amantis ocello. Langueat, et tangi se velit illa diu (14).

Tout ceci montre que Mézerai allait au fait : le tempérament lascif de la sénéchale suppléait au défaut de la jeunesse.

(E) On ne doutait point qu'elle ne se fût abandonnée aux desirs de François I^{er}, pour sauver la vie à son père.] Outre ce qui a été dit sur ce sujet dans la première remarque de cet article, j'observerai une circonstance que M. de Thou a rapportée, concernant la frayeur du comte de Saint-Valier. Ce malheureux homme, étant mené au supplice, fut saisi d'une telle consternation qu'il tomba dangereusement malade. Il fallut qu'on le saignât plusieurs fois ; et tout cela, avec la bonne nouvelle de la grâce, ne fut point capable de lui remettre l'esprit, et de le guérir. La fièvre de Saint-Valier passa depuis en proverbe. *Diana... patrem habuit Johanne Pictaviensem Sanvalerium, qui Caroli Borbonii conjurationis participes, cum apud sacerdotem secretum confessus esset, à sacerdote delatus, et ad mortem damnatus est : cum ad supplicium duceretur, ex pavore in tam acutam febrem incidit, ut venit in gratiam filia, quæ pulchritudine suâ multorum procerum benevolentiam demeruerat, à Francisco impetratâ, vix ad mentem et sanitatem sapius misso sanguine reduci potuerit, undè sanvaleriana febris apud nos in proverbium abiit* (15). Il y en a qui assurent (16) qu'il avait vu la mort de si près, et avec tant de frayeur, qu'étant ramené en sa maison (17), la fièvre continue le saisit si violemment qu'il en mourut. M. de Thou débite que Saint-Valier fut déferé par le prêtre à qui il s'était confessé de son complot ; mais presque tous les historiens conviennent

(13) Confer quæ Martialis epigramm. LXI et CV, libri XI.

(14) Ovidius, de Arte Amandi, lib. II, vs. 663.

(15) Thuan., lib. III, pag. 58, ad ann. 1547.

(16) Le père Anselme, Palais de l'Honneur, pag. 555.

(17) Voyez la remarque (P).

que deux gentilshommes normands qui étaient de cette trame, la révélèrent à François 1^{er}. Les uns leur imputent d'avoir suivi en cela le penchant dont on accuse ceux de leur province (18); les autres disent que la démarche de leur confesseur les engagea à révéler ce secret. M. Varillas a suivi cette dernière opinion. Matignon et d'Argouges, dit-il (19), « s'étant confessés, à Pâques, » à un curé de leur pays, d'avoir » trempé dans une conspiration contre l'état, il leur ordonna de la » révéler au roi; et pour leur en » montrer l'exemple, partit lui-même incontinent pour en informer » Brézé, grand sénéchal de Normandie. Matignon et d'Argouges, se » croyant perdus, prirent la poste, » et atteignirent le roi à Saint-Pierre le Moustier, où ils se jetèrent à ses » pieds, et méritèrent leur grâce par » une déposition exacte de ce qu'ils » savaient de la négociation du comble » nable avec l'empereur.

(F) *C'est donner dans les visions, que de prétendre que les liaisons... ne passèrent point la belle amitié.*] J'admire que M. le Laboureur ait pu se résoudre à adopter cette chimère. Il faut l'entendre; il nous apprendra quelque chose d'assez curieux touchant l'origine de cette passion, et nous verrons que pour le moins il tombe d'accord que notre Diane était l'une des maîtresses de François 1^{er}. *Il y était encore conlié,* dit-il (20), en parlant des courses de bague à quoi Henri II se plaisait, « par » l'amour qu'il portait à Diane de » Poitiers, duchesse de Valentinois, sa » maîtresse, qui avait été l'objet de » ses premières inclinations, et qui » lui avait éveillé l'esprit. On dit » que le roi François son père, qui » le premier avait aimé cette dame, » lui ayant un jour témoigné quel- » que déplaisir après la mort du

» dauphin François, son fils, du peu » de vivacité qu'il voyait en ce prince » ce Henri, elle lui dit qu'il le fallait rendre amoureux, et qu'elle » en voulait faire son galant. Le roi » qui partageait ses affections entre » elle et la duchesse d'Étampes, y » consentit, mais quoique la cour » vécût alors fort licentieusement, » il faut croire qu'il ne s'était rien » passé entre eux qui dût donner » sujet à la médisance, et que ce » fut par la calomnie qu'on jeta par » écrit dans la chambre de Henri, » l'imprécation et la malédiction » prononcées contre Ruben (21); et » même (22) il n'est pas certain que » Diane de Poitiers souffrit que cette » amitié passât les bornes de la belle » estime et de la galanterie. Pour » preuve de cela, elle avait eu des » enfans de Louis de Brézé, comte de » Maulevrier, sénéchal de Normandie, son mari, et le roi Henri » Il en laissa de légitimes et de » naturels, sans qu'on remarque » qu'il en soit sorti de leurs amours. » La preuve alléguée par M. le Laboureur n'est point forte. Parlons mieux: elle ne signifie rien, et fait mieux contre lui; car sur ce pied-là il aurait eu tort de dire que François 1^{er} partagea ses affections entre Diane de Poitiers et la duchesse d'Étampes. Nous ne lisons pas que ce prince, père de plusieurs enfans, en ait jamais eu de Diane, moins âgée quand il l'aimait que quand elle fut maîtresse de Henri II. Je n'allègue point contre cette preuve la vieillesse que Varillas a donnée à la grande sénéchale; lorsqu'elle commença d'être aimée du dauphin: je ne crois pas qu'elle fût à beaucoup près aussi chargée d'années que cet historien l'assure; mais je me contente de dire deux choses: l'une que la grande sénéchale pouvait être devenue infirme avant l'âge de quarante ans, par une incontinence trop déréglée; l'autre qu'il y a plusieurs mariages stériles entre un veuf et une veuve qui avaient eu l'un et l'autre des enfans de leur premier mariage.

(18) *Franciscus Insuper projectus ad Fanum Petri Monasteriensis... appellatus... ibi duo Borboni domestici natione Normani (quæ natio vulgo ut parum fida notari solet), Argueus ac Matignus Borbonum cum Cæsare convenisse atque adversus Francicum multis molibus indidit. Bellerius, lib. XVII, num. 46, pag. 530.*

(19) *Varillas, Histoire de François 1^{er}, liv. IV, pag. 283.*

(20) *Idem, aux Mémoires de Castelnau, tom. I, pag. 276.*

(21) Voyez le chapitre XLIX de la Genèse, vers. 4.

(22) Ce même est ici superflu, puisque l'auteur ne va rien dire qui soit plus fort que ce qui précède.

Si l'on voulait nier l'inceste, il vaudrait mieux s'y prendre comme a fait M. Varillas, que comme M. le Laboureur; il vaudrait mieux, dis-je, nier que la sénéchale eût été connue du père, que de nier qu'elle l'ait été du fils. Quoi qu'il en soit, considérons les paroles du premier de ces deux auteurs. « Je m'attends bien que » l'on m'accusera d'avoir passé sous » silence l'inceste prétendu de la » même duchesse de Valentinois avec » le père et le fils, c'est-à-dire avec » le roi François I^{er}, et avec le » roi Henri II. Mais je réponds » à cela deux choses: la première, » que de tous les auteurs du temps » que j'ai vus à la bibliothèque du » roi, dans un recueil distribué en » trente-sept volumes, je n'ai trou- » vé aucun catholique qui ait parlé » de cet inceste; et que ceux de l'an- » cienne religion s'en sont abstenus » avec autant d'exatititude, que les » calvinistes ont témoigné d'empor- » tement à le particulariser: outre » que les mêmes calvinistes ne s'ac- » cordent pas dans leur satires; » puisque les uns prétendent que » cette duchesse, n'étant encore con- » nue dans le monde, que sous le » nom de Diane de Poitiers, s'a- » bandonna au roi François I^{er}, » dans la seule vue de sauver, par » sa virginité, la vie au seigneur de » Saint-Valier son père, qui sans ce- » la la devait perdre dans quelques » jours sur un échafaud, pour avoir » été complice de la révolte du con- » netable de Bourbon, et les autres » soutiennent que ce fut au conné- » table de Montmorenci, premier » ministre et favori de François » I^{er}, qu'elle se prostitua (23). » S'il n'est pas mieux fondé en cela qu'en ce qu'il ajoute touchant l'origine de la haine des calvinistes, sur la duchesse de Valentinois, son procès est perdu; car c'est se moquer du monde, que de chercher cette origine dans le testament de la duchesse (24), plu- tôt que dans la cruelle persécution qu'ils souffrirent sous un règne où tout dépendait des caprices d'une femme. Voilà sans doute le

sophisme à non causâ pro causâ.

(G) Elle eut deux filles qu'elle maria très-avantageusement.] François de Brézé, qui était l'ainée, épousa en 1538 Robert de la Marck, IV^e du nom, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, créé maréchal de France l'an 1547 (25). Louise de Brézé, l'autre fille du grand sénéchal, fut mariée à Claude de Lorraine, duc d'Aumale (26), frère du duc de Guise; qui fut tué par Poltrot. M. Varillas s'est fort égaré ici (27). Il suppose qu'au commencement du règne de Henri II, la duchesse de Valentinois et le cardinal de Lorraine cherchèrent mutuellement à réunir leurs intérêts, afin d'affermir et d'augmenter leur crédit; et que dans cette vue le cardinal proposa le mariage du prince de Joinville, son frère aîné, avec l'ainée des filles de la duchesse; ce qui n'ayant pas réussi, il fallut que la duchesse se contentât de marier son aînée avec le duc d'Aumale, frère puîné du cardinal; après quoi elle maria sa deuxième fille avec le fils du maréchal de Fleuranges, prince de Sedan (28). C'est confondre les temps et les choses; car la fille aînée de la grande sénéchale épousa Robert de la Marck, prince de Sedan, en l'année 1538 (29). Henri Robert de la Marck leur fils eût-il épousé en 1558 la fille du duc de Montpensier (30), si sa mère s'était mariée sous le règne de Henri II? Je ne dis rien d'Antoinette de la Marck, sœur de Henri Robert, laquelle fut mariée avec Damville, second fils du connétable de Montmorenci, l'an 1558, selon M. Varillas (31); car comme il observe qu'elle était presque nubile, il échapperait à mon objection, et je ne sais point l'âge que la demoiselle avait alors. Ayant fait consulter (32) M. d'Ilozier, qui a une connaissance profonde des familles, et de l'histoire, j'ai su que François

(25) Anselme, Histoire des Officiers de la Couronne, pag. 179.

(26) Le même, Palais de l'Honneur, pag. 448.

(27) Histoire de Henri II, liv. I, pag. 44, 49, à l'ann. 1547.

(28) Le même, pag. 49.

(29) Le père Anselme, Histoire des grands Officiers, pag. 199.

(30) Le même.

(31) Histoire de Henri II, liv. VII, pag. 301.

(32) Par M. Jannin, avocat au conseil.

(23) Varillas, préface de l'Histoire de Henri II.

(24) Par lequel elle désérita le duc de Rouillon, son gendre, en cas qu'il embrassât la nouvelle religion.

de Brézé, fille aînée de la grande sénéchale, fut mariée l'an 1538 avec Robert de la Marek, et que Louise de Brézé, sa seconde fille, fut mariée avec Claude de Lorraine, duc d'Aumale, l'an 1546 (33); car *Guillaume de Poitiers son oncle la nomme comme femme de ce prince, dans le testament qu'il fit le 12 de mars 1546*. Le président de la Place observe que le duc d'Aumale se maria sous François 1^{er}, à telles enseignes que le roi ne voulut point que l'épouse *fût habitée en princesse le jour de ses noces* (34). Ceci nous découvre les illusions de l'historien moderne de l'amiral de Coligni. Il suppose que le connétable de Montmorency, étant remonté au comble de la faveur après la mort de François 1^{er}, voulut marier Co-

ligni avec l'héritière de Laval. Coligni n'agréa point la proposition, et substitua d'Andelot son frère. Le connétable s'imagina que ce refus était fondé sur la passion de Coligni pour la demoiselle de Brézé, et pria ce jeune seigneur de ne plus rendre des visites si fréquentes à cette fille, ou que ce ne fût du moins que dans le dessein d'éprouver si elle servirait de l'humeur de sa mère (35). Les visites néanmoins continuèrent d'être fréquentes. Après diverses intrigues que cet auteur nous raconte, il dit que Diane ayant deux filles à marier, chercha des partis qui l'aidassent à se soutenir (36), et jeta les yeux sur le prince de Joinville, et en parla au cardinal de Lorraine. On ajoute (37) que Coligni représenta à ce prince le déshonneur de cette alliance, et l'en dégoûta; et qu'ensuite Diane maria sa fille au duc d'Aumale, cadet de ce prince. Voyez la remarque (Q). J'admire tous les détails de cet auteur, et les vastes commentaires qu'il fabrique sur un petit mot de Brantôme. Ce sont des copies fidèles de Varillas, historien qui gâtera une infinité d'auteurs, si quelque chose n'y remédie. Mais sans parler de ces péchés de l'histoire, disons seulement que Diane n'avait point de filles à marier lorsque son galant Henri II monta sur le trône, le 31 de mars 1547; car, comme je l'ai déjà dit, l'aînée de ses deux filles fut mariée l'an 1538, et la cadette l'an 1546.

(H) *Je ne pense pas... qu'elle fût aussi âgée que M. Varillas l'assure.* Il faut l'entendre parler lui-même : avertissons seulement que ce qu'il va dire se rapporte à l'an 1544. « La sénéchale était maîtresse du duc » phin, comme la duchesse (38) l'é- » tait du roi; mais il n'y avait point » d'autre rapport que celui-là dans » leurs corps et dans leurs esprits. » La duchesse n'avait jamais été plus » belle qu'elle était alors. Elle n'a- » vait rien perdu de l'éclat qui l'a- » vait fait passer aux yeux les plus » fins, et à ceux même de l'enpe- » reur, pour la beauté la plus ac-

(33) *C'est peut-être à compter le commencement de l'année depuis Pâques.*

* Voici une note qui m'a été communiquée par M. Berriat Saint-Prix.

« J'ai plusieurs remarques à faire ici; mais comme il seroit trop long de rapporter les autorités sur lesquelles elles sont fondées, il suffira de rappeler que les points suivants sont établis, d'après des documents authentiques, dans une dissertation que j'ai (c'est M. Berriat Saint-Prix qui parle) lue à la société des antiquaires de France, les 19 et 20 mars 1822, et qui sera insérée dans le tome IV des Mémoires de cette société, actuellement (septembre 1822) sous presse.

« 1^{re}. Il est très-vrai que Louise de Brézé se maria, au moins avant le 15 août 1546, à Claude de Lorraine, alors marquis de Mayenne, et fait dans la suite duc d'Aumale. C'est très-mal à propos que presque tous les biographes et généalogistes, même postérieurs à Bayle, tels que D. Calmet, les éditeurs d'Anselme, et ceux du *Moréri* de 1759, etc., reportent la date de ce mariage au 1^{er} août 1547, c'est-à-dire quatre mois après l'avènement de Henri II.

« 2^e. Bayle a eu raison de soupçonner que le testament de Guillaume de Poitiers pouvait être du 12 mars 1547; sa date du 12 mars 1546 est en effet marquée, selon le vieux style; mais il n'est pas moins certain qu'il fut fait avant la mort de François 1^{er}; car on y ajoute ces mots : *régnant très-chrétien prince François 1^{er}.* »

Pâques tombant en 1547, le 12 avril, les trois premiers mois et les neuf premiers jours du quatrième mois appartiennent à l'année 1546, suivant l'ancien style, et à l'année 1547, suivant le nouveau. François 1^{er} est mort le 31 mars, c'est-à-dire avant Pâques; suivant qu'on prend l'année ou l'autre manière de compter, c'est 1547 ou 1546.

(34) *Commentaire de l'État de la Religion et République, fol. 59 verso, édition de 1665.* [Toutes les éditions de Bayle portent ici folio 59 verso; cependant dans une édition de 1665 de l'ouvrage de la *Pièce*, c'est au folio 55 recto qu'est le passage auquel Bayle renvoie. Dans une autre édition, portant la même date, et une troisième édition, il faut croire qu'il y a une troisième édition que Bayle avait. Je ne l'ai pas vue.]

(35) *Vie de Gaspard de Coligni, liv. II, pag. 87, édition de 1661.*

(36) *Id. même, pag. 102.*

(37) *Id. même, pag. 106.*

(38) *C'est-à-dire la duchesse d'Étampes.*

« complit de l'Europe; et la sénéchale
 « n'avait presque plus aucun des at-
 « traits qui avaient sauvé, vingt-un
 « ans auparavant, la vie à Saint-Va-
 « llier son père. La duchesse n'avait
 « que trente-un ans; et l'on soup-
 « çonnait que la sénéchale en eût
 « près de soixante, le soin qu'on
 « avait pris de chercher son extrait
 « haptistaire ayant été inutile. . . la
 « duchesse . . . ne se contraignait
 « point en parlant de la sénéchale,
 « au lieu que celle-ci cachait, sous
 « de feintes démonstrations de res-
 « pect et de complaisance, le dépit
 « qu'elle avait du mépris que l'on
 « faisait d'elle. C'avait été dans cette
 « liberté de langage qu'il était échap-
 « pé à la duchesse de dire qu'elle était
 « née le même jour que la sénéchale
 « avait été mariée. Ce discours of-
 « fensait d'autant plus qu'il pouvait
 « être véritable, et qu'il reprochait
 « à la sénéchale une égale impuis-
 « sance de donner et de recevoir de
 « l'amour, puisqu'on savait qu'elle
 « avait demeuré long-temps sans mari
 « (39). Elle le dissimula néanmoins
 « tant que le roi fut en parfaite san-
 « té; mais elle n'eut pas plus tôt
 « aperçu que sa majesté commençait
 « à décliner, qu'elle fit sentir à la
 « duchesse que le temps approchait
 « de se venger d'elle (40). » Je ne sais
 point d'où cet auteur a tiré ces histo-
 riettes; mais elles me semblent un
 peu apocryphes. Voici de quelle ma-
 nière l'ouis un jour raisonner contre
 cela. Il n'y a point d'apparence
 disait-on, que si Diane de Poi-
 tiers avait eu quarante ans lors du
 procès de Saint-Valier, les histo-
 riens eussent parlé d'elle comme
 d'un morceau de haut goût par rap-
 port à François 1^{er}. Une femme ma-
 riée, une veuve, passeront plutôt
 pour belles à l'âge de quarante ans,
 qu'une fille qui a le même âge. Elles
 sont plus à convert du titre odieux
 de vieille femme, que l'autre ne l'est
 de celui de vieille fille, et par le
 mauvais effet des préjugés, elles
 passeraient plus aisément qu'elle pour
 une bonne fortune. Il Mézerai
 débite que Diane n'était âgée que
 de quatorze ans lorsqu'elle sauva

la vie à son père (41). Cela est infi-
 niment plus vraisemblable que de
 dire qu'elle avait quarante ans. L'é-
 change de la vie du criminel avec
 un vieux pucelage n'entre pas aussi
 aisément dans les esprits des lec-
 teurs, que si l'on débite, comme Mé-
 zeraï, que la personne qui fit ce
 troc n'était âgée que de quatorze
 ans; et même cela excuse mieux
 la faute de François 1^{er}. III. Si
 la sénéchale avait eu près de soixante
 ans l'an 1544, elle en aurait eu
 soixante et quinze à la mort de Hen-
 ri II; c'est-à-dire que le jour du fa-
 meux tournoi où ce prince reçut la
 blessure qui l'ôta du monde, il au-
 rait pris pour livrée blanc et noir, à
 cause de la belle veuve qu'il servoit :
 (42) une vieille de soixante et quinze
 ans eût été servie sur le pied de la
 belle veuve ! Les protestans à qui
 cette femme faisait une si cruelle
 guerre, et qui s'en vengeaient à coups
 de plume, auraient-ils oublié ce
 grand âge ? Un jeune roi amoureux
 transi et esclave d'une vieille de
 soixante et dix ans, est quelque chose
 de si propre à être tourné en ridicu-
 le, que toutes les satires qui parurent
 contre Henri II l'auraient déchiré de
 la manière la plus insultante, et la
 plus bouffonne sur sa vieille carcasse
 de maîtresse, si la duchesse de Va-
 lentinois avait eu cet âge-là. Le si-
 lence des satiriques qui se contentent
 de remarquer que Diane était en son
 automne, c'est-à-dire entre quarante
 et cinquante ans, me paraît une puis-
 sante raison contre Varillas. Mais ce
 n'est point là le principal de l'objec-
 tion : on insistait plus sur ce que
 Brantôme raconte dans ses mémoires
 des Dames Galantes. Il dit (43) que
 deux ans après la mort de ce prince,
 les ennemis de la duchesse de Valen-
 tinois la recherchèrent d'amitié. Elle
 aurait donc vécu pour le moins
 soixante et dix-sept ans; d'où vien-

(41) Abrégé Chronol., tom. IV, pag. 520. Cela s'accorde avec ce qu'il dit au tome II de sa grande Histoire, pag. 1058, que Diane, âgée de trente-cinq ans, se fit aimer du dauphin. La Planche, dans son Histoire de François II, s'accorde à cela : Dès son jeune âge, dit-il, pag. 14, elle racheta de son pucelage la vie du sieur de Saint-Valier, son père, et depuis, par un malheur fatal de la France, étant en l'automne de son âge, avait possédé le roi Henri.

(42) Brantôme, Éloge de Henri II, pag. 39 du II^e tom.

(43) Tom. II, pag. 328.

(39) Cela n'est pas vrai : voyez la rem. (P).
 (40) Varillas, Histoire de François 1^{er}, liv. XI, pag. 17, édition de Hollande.

aurait donc que selon Brantôme elle mourut à l'âge de soixante et dix ans et demi (44)? On a de la peine à croire qu'en 1544, la duchesse d'Étampes n'eût que trente et un ans : si cela était, elle n'en eût eu que treize quand elle devint maîtresse de François I^{er}. Passe pour cela, mais elle était fille d'honneur de madame la régente avant qu'elle fût aimée du roi, et je doute qu'en ce temps-là, où l'éducation des enfans allait moins vite que dans notre siècle, une fille de douze ans fût assez faite pour entrer fille d'honneur chez la regente. V. La jalousie engage les dames de cour aussi bien que les autres à des discours emportés et à des menouges violens, je ne le nie pas. Mais quand on se voit exposé aux yeux perçans d'une faction ennemie, on tâche de ne point dire des choses manifestement absurdes, ni des mensonges grossiers, et connus de toute la cour. On ne pourrait point dire que la duchesse d'Étampes eût rien retenu de cette conduite, si elle avait osé dire qu'elle était née le jour que la sénéchale se maria. Personne n'ignorait à la cour de France la date du déshonneur de la duchesse : le retour d'Espagne de François I^{er}, était une époque trop insigne pour s'échapper de la mémoire. Or c'était aussi l'époque des galanteries de la demoiselle de Heilli. La cour ne se souvenait guère moins de la grâce qui fut envoyée sur l'échafaud à Saint-Valier : par conséquent on savait la date du déshonneur de la sénéchale, et l'on n'ignorait point que les époques des galanteries de ces deux dames se suivaient de près. Puis donc qu'il était connu à toute la cour que la fille de Saint-Valier ne se maria au grand sénéchal de Normandie qu'après que François I^{er} eut joué d'elle (45), il faudrait que la duchesse d'Étampes eût été folle, si elle avait osé dire ce que M. Varillas lui attribue : *Je suis née le même jour que la sénéchale se maria*. Car on la pouvait convaincre d'impudence et de mauvaise plaisanterie très-facilement. Nous verrons ci-dessous (46) que toutes ces réflexions ne sont pas justes.

(44) Brantôme, *Éloge de Henry II*, pag. 228.

(45) Cela est faux. Voyez la remarque (P).

(46) Dans la remarque (P).

L'auteur des Galanteries des Rois de France a copié toutes ces erreurs de M. Varillas, et les a même rendues pires, en rapportant à l'année 1547 (47) ce que l'autre avait rapporté à l'an 1544. Delà naissent plusieurs nouvelles faussetés. La demoiselle de Heilli n'avait que dix ans lorsque le roi coucha avec elle : Saint-Valier obtint sa grâce l'an 1526. La prise d'Épernai et de Château-Thierry, et le traité de Crespi sont postérieurs à l'an 1546. Voici une autre faute de cet auteur. Il dit (48) que François I^{er} devint insensible pour toutes les autres personnes de la cour, par la passion qu'il conçut pour mademoiselle d'Heilli, dès qu'il fut revenu d'Espagne, et que Diane, qui était mariée depuis longtemps avec Louis de Brézé, sénéchal de Normandie, tâcha de se consoler du changement de ce prince, par les marques d'amour que lui donnait le dauphin. Il faut savoir que Henri II n'avait que huit ans lorsque son père revint d'Espagne, l'an 1526 : sachez de plus qu'il ne fut dauphin qu'en 1536, et que Diane était veuve lorsque le dauphin conçut de l'amour pour elle. Jugez si le narré de l'auteur des Galanteries est bien exact.

(1) La fermeté qu'elle témoigna après la mort de Henry II. Voici ce que Brantôme nous en apprend. « R » fut dit et commandé à madame la » duchesse de Valentinois, sur l'ap- » prochement de la mort du roi Hen- » ry second, et le peu d'espoir de sa » santé, de se retirer en son hostel de » Paris, et n'entrer plus en sa cham- » bre, autant pour ne le perturber » en ses cogitations à Dieu, que pour » inimitié qu'aucuns lui portèrent. » Estant donc retirée, on lui envoya » demander quelques bagues et » joyaux qui appartenoient à la cou- » ronne, et eut à les rendre. Elle de- » manda soudain à monsieur l'ha- » rangueur, comment, le roy est-il » mort? Non, madame, répondit » l'autre; mais il ne peut gueres tar- » der. Tant qu'il lui restera un » doigt de vie donc, dit-elle, je veux » que mes ennemis sachent, que je » ne les crains point; et que je ne » leur obéiray tant qu'il sera vivant. » Je suis encor invincible de coura-

(47) *Tome I*, pag. 204, édition de l'an 1695.

(48) *Ibid.* pag. 187.

» ge ; mais lorsqu'il sera mort , je ne
 » veux plus vivre après luy ; et tou-
 » tes les amertumes qu'on me scau-
 » roit donner , ne me seront que dou-
 » ceurs au prix de ma perte ; et par
 » ainsi mon roy vif ou mort , je ne
 » crains point mes ennemis. Cette
 » dame monstra là une grande gene-
 » rosité de cœur ; mais elle ne mon-
 » rut pas , ce dira quelqu'un , comme
 » elle avoit dit ; elle ne laissa pour-
 » tant à sentir plusieurs approches
 » de la mort ; et aussi plutôt que
 » mourir elle fit mieux de vouloir
 » vivre , pour monstrier à ses ennemis
 » qu'elle ne les craignoit point ; et
 » que les ayant veus d'autres fois
 » trembler et s'humilier devant elle ,
 » elle n'en vouloit faire de mesme en
 » son endroit : et leur monstra si
 » bien teste et visage , qu'ils ne sceu-
 » rent jamais luy faire déplaisir ;
 » mais bien mieux , dans deux ans ils
 » la rechercherent plus que jamais ,
 » et rentrerent en amitié , comme je
 » vis : ainsi qu'est la coutume des
 » grands et grandes , qui ont peu
 » de teneues en leurs amitiés et ini-
 » mitiés , et s'accordent aisément en
 » leurs différends , comme larrons en
 » foire , et s'aiment et baissent de
 » mesme : ce que nous autres petits
 » ne faisons pas ; car ou il se faut
 » battre , venger et mourir ; ou en
 » sortir par des accords bien pointil-
 » lés , bien tamisés et bien solemnisé-
 » sés ; et si ne nous entr'aimons nous
 » mieux (49). »

La différence que Brantôme obser-
 ve entre la manière dont les *grands*
 et *grandes* se réconcilient , et la ma-
 nière dont les petits poussent leurs
 querelles , me fait souvenir de ce qui
 fut dit à un Parisien au temps des
 guerres de la maison d'Orléans et de
 celle de Bourgogne. « En ce branle ;
 » et contraste , les affaires furent si
 » vivement poursuivies , qu'après
 » plusieurs sièges et ruines de villes ,
 » la paix fut projetée , conclue et
 » arrêtée à Auxerre. Car comme le
 » duc de Bourgogne dit à un Parisien
 » qui étoit allé devers lui , Nous qui
 » SOMMES DU SANG , ET DU LIGNAGE DU
 » ROI : NOUS NOUS COURROUONS L'UN
 » A L'AUTRE , QUAND IL NOUS PLAÎT ,

» ET QUAND IL NOUS PLAÎT , FAISONS
 » AUSSI LA PAIX. Monstrelet rapporte
 » en outre , qu'il y eut un Bourgui-
 » gnon , qui dit : QUE C'ÉTOIT GRANDE
 » FOLIE DE SE TUER POUR DES PRINCES ,
 » QUI S'ACCORDENT QUAND ILS VEG-
 » LENT (50). »

(K) *Que sur la durée de sa beauté.*

Lo même Brantôme nous va dire ce
 que c'est. « J'ai vu madame la du-
 » chesse de Valentinois en l'âge de
 » soixante dix ans aussi belle de face ,
 » aussi fraîche , et aussi aimable
 » comme en l'âge de trente ans ; aussi
 » fut-elle fort aimée et servie d'un
 » des grands rois et valeureux du
 » monde. Je le puis dire franchement ,
 » sans faire tort à la beauté de cette
 » dame ; car toute dame aimée d'un
 » grand roi , c'est signe que la per-
 » fection habite et abonde en elle ,
 » qui la fait aimer : aussi la beauté
 » donnée des cieus ne doit estre
 » espargnée aux demy-dieux. Je vis
 » cette dame six mois avant qu'elle
 » mourût si belle encor , que je ne
 » sceusse cœur de rocher qui ne s'en
 » fût ému , encor qu'aparavant
 » elle se fût rompu une jambe sur le
 » pavé d'Orléans , allant et se tenant
 » à cheval aussi dextrement et dis-
 » postement , comme elle avoit jamais
 » fait ; mais le cheval tomba et glissa
 » sous elle , et pour telle rupture et
 » maux et douleurs qu'elle endura ,
 » il eût semblé que sa belle face s'en
 » fût changée ; mais rien moins que
 » cela : car sa beauté , sa grace , sa
 » majesté , sa belle apparence es-
 » toient toutes pareilles qu'elle avoit
 » tousjours eu , et surtout elle avoit
 » une très-grande blancheur , et sans
 » se farder aucunement ; mais on dit
 » bien que tous les matins elle usoit
 » de quelques bouillons composés
 » d'or potable , et autres drogues
 » que je ne scay pas , comme les bons
 » medecins et doctes apoticaire. Je
 » croy que si cette dame eût encor
 » vescu cent ans , qu'elle n'eût ja-
 » mais vieilly , fût de visage tant il
 » estoit bien composé , fût de corps
 » caché et couvert , tant il estoit de
 » bonne trempe et belle habitude.
 » C'est dommage que la terre convre
 » ce beau corps (51). »

(49) Brantôme, *Dames galantes*, tom. II, pag.
 m. 327.

(50) Rouillierd, *Histoire de Melun*, pag. 515.
 (51) Brantôme, *Dames galantes*, tom. II,
 pag. 228.

(L) Elle fut mortelle ennemie des protestans.] La cruelle persécution que les réformés souffrirent sous le règne de Henri II est attribuée, par Théodore de Bèze, aux conseils de trois personnes, savoir : le cardinal de Lorraine, la duchesse de Valentinois, et le maréchal de Saint-André. Le cardinal, dit-il (52), avoit la conscience du roy comme en sa manche, la duchesse possédoit le corps non sans grande apparence de sorcellerie, veu qu'elle avoit desia passé son aage en tres mauvaise reputation, et n'avoit rien en soy qui peust par raison (si raison y a en telles passions) distraire ni retenir le cœur d'un tel prince. Ces trois estant toujours à l'oreille du roy, pour luy persuader deux points, à savoir que la religion estoit ennemie de toute monarchie, et principauté, et source de toute confusion : l'autre, que le vray moien de couvrir devant Dieu et les hommes tous les vices, esquels eux-mêmes l'entretenoyent, estoit d'exterminer les adversaires de la religion romaine, feirent en sorte que dès le commencement de son regne il n'eut rien en plus grande recommandation, que de poursuivre à outrance la persécution et destruction des eglises, commencée par le feu roy son pere. Voici un témoignage de Brantôme. Sur tout elle étoit fort bonne catholique et faisoit fort ceux de la religion. Voilà pourquoi ils l'ont fort haïe et mesdit d'elle (53). Mais rien n'est plus fort que ce que conte M. Varillas (54). « Dans le testament qu'elle fit au temps qu'elle étoit la plus en faveur, et qu'elle ne révoqua point en mourant dix ou douze ans après, elle déclara dans le principal article, qu'elle étoit si fortement attachée à la foi catholique, que s'il arrivait par malheur que les duchesses d'Aumale et de Bouillon ses filles, pour quelque cause ou prétexte que ce fût, l'abandonnassent pour suivre quelqu'une des nouvelles sectes, elle les frustrait de sa succession, et donnait tous ses biens aux hôpitaux des lieux où ils se trouveraient situés. S'il n'y

» avait qu'une de ses deux filles qui » renonçât à la foi catholique, elle » lui donnait l'autre moitié de sa succession qui lui aurait appartenu » sans ce changement (55); et sup- » posé que ses proches n'eussent pas » le soin de faire exécuter sa dernière » volonté avec assez d'exactitude, » elle s'adressait au parlement de » Paris, et le conjurait par les offices » qu'elle lui avait autrefois rendus » auprès du roi Henri II, de suppléer » au défaut de ses parens. » Cet historien remarque que cet article du testament ne fut point exécuté : la duchesse de Bouillon professa ouvertement la réforme, et ne laissa pas de partager également avec la duchesse d'Aumale. L'auteur en prend occasion de donner des louanges à la générosité des Guises, tant il est vrai, s'écrit-il, que la maison de Guise a quelquefois pratiqué des actions de désintéressement et de générosité que l'on ne trouve point dans les princes des autres maisons. Il n'est pas longtemps sans réfuter le fondement de cet éloge (56). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Rapportons un autre passage qui témoigne clairement l'aversion de la duchesse pour ceux de la religion. « Elle n'avait osé s'en » expliquer à d'Andelot; car encore » qu'elle n'appréhendât pas de vivre » depuis vingt ans dans un commerce avec son souverain, défendu par les lois de l'Eglise, elle ne laissait pas de vivre dans une délicatesse de conscience qui ne lui permettait pas même de parler aux personnes soupçonnées d'hérésie (57). » Quelle extravagance ! Je prie mon lecteur de réfléchir sur cette bizarrerie de zèle qui est si commune.

(M) Brantôme..... a eu la bassesse d'applaudir aux complaisances..... de Henri II.] Que Brantôme dise tant qu'il lui plaira que la duchesse de Valentinois eut du courage, qu'elle fut belle jusqu'à l'âge de soixante et

(52) L'auteur s'exprime si mal qu'il faut élever ce qu'il veut dire.

(53) Il dit, pag. 49, que le cardinal de Lorraine, qui ne négligeait rien, eut soin de faire insérer dans le contrat du comte d'Aumale, des clauses si avantageuses à ce comte, qu'il recueillit depuis la meilleure partie de la succession de sa belle-mère.

(54) Varillas, Histoire de Henri II, liv. VII, pag. 301, à l'ann. 1558.

(52) Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 68.

(53) Brantôme, Eloge de Henri II, au II^e. tome de ses Mémoires, pag. 9.

(54) Histoire de Henri II, liv. I, pag. 96 et 97.

dix ans, qu'elle étoit bonne cavalière, personne ne s'en formalisera. Mais on ne saurait souffrir qu'il ose dire qu'elle ne « conseilloit, préboit, et persuadoit à son roi, que toutes choses grandes, hautes et genereuses.... (58). Qu'elle étoit fort debonnaire, charitable, et grande aumosniere envers les pauvres, fort devote et encline à Dieu, et qu'aussi porta-t-elle pour devise un tombeau.... comme vivante seulement en Dieu, et qu'il faut que le peuple de France prie que jamais ne vienne favorite de roi plus mauvaise que celle-là ni malaisante (59). On trouva fort étrange, ce grand don et immense, que celui nostre roy à son avènement fit à madite dame de Valentinois, de la confirmation de tous les officiers de France, ainsi qu'est la coutume au changement des rois et des roys, dont il en sortit une grande finance pour le long temps que le roy François avoit régné : un tel roy pouvoit faire un tel don à une telle dame, car c'estoit une partie casuelle, qui ne touchoit point son revenu, ny de domaine, ny de ses subsides et tailles, et les roys de ce temps-là estoient fort liberaux de telles parties casuelles, comme je tiens de bon lieu, et leur estoit si proche s'ils en faisoient estat, que ces-là ils en recompensoient leurs serviteurs, sinon depuis ces derniers roys, qui en ont fait un usage pour eux, et les afferment, cause de leurs nécessités. Encore ces derniers cette dame n'en avoit point, car elle fit bastir et construire cette belle maison d'Anet, qui servira pour jamais d'une belle décoration à la France (60). On ne peut lire cela sans indignation ; on se choque moins des éloges que François de Billon lui a données, et qui se réduisent à ceci, c'est qu'elle étoit femme de parole et bienfaisante (61).

(N) M. de Thou.... a foudroyé

(58) *Brantôme, Éloge de Henri II, pag. 9, au tome II de ses Mémoires.*

(59) *Idem, pag. 11.*

(60) *Idem, pag. 10.*

(61) *Payes le livre intitulé : Le Fort inexpugnable de l'Honneur du sexe féminin, construit par François de Billon, secrétaire, imprimé l'an 1555, folio 170.*

comme il falloit le connétable de Montmorency.] J'affaiblirais ses paroles si j'entreprenais de les traduire, c'est pourquoi je les rapporte en latin. *Hæc violenta et acerba regni initia sub miti et moderato principe et qui alieno potius quam suo ingenio uteretur, facile ministris tributa sunt : sed præcipuè Diana Pietaviensi superbi et impotentis animi semina, apud quam plurimum gratiæ valebant Lotharingi fratres et Santandrea nus.... Hujus semina arbitrio omnia regebantur, et Momorantius ipse, ut auctoritatem et potentiam, quam apud regem obtinebat, incolumen tueretur, morem gerere, et prudentiam ad turpe obsequium flectere satagebat ; pessimo exemplo summi imperii ad impotentis semina libidinem prostituti ; quæ postremò ut jam in homines, sic et in ærarium quod hominibus imperat, potestatem arripuit, expulso Johanne Vallo sanctioris æarii questore, et in ejus locum suffecto Blondo Rupicuriano homine suo (62). Il rapporte ensuite plusieurs autres extorsions que cette sangsue du peuple employa pour satisfaire son avarice (63). M. de Mézerai remarque qu'à la fantaisie de cette rusée, le roi changea aussitôt toute la face de la cour (64).*

(O) M. de Mézerai n'a point agi en flatteur.] Voici ce qu'il dit en parlant de l'état où les choses furent réduites après la mort de Henri II. La dame de Valentinois ne subsista guère long-tems à la cour après le garde des sceaux Bertrandi : elle en fut mise dehors à l'arrivée d'Olivier qu'elle en avoit fait chasser, et on lui fit rendre honteusement les clefs du cabinet du roi, et les pierreries de la maison royale qui furent données à la reine régnante. Ce n'étoit pourtant nullement pour satisfaire Olivier, mais pour contenter le juste ressentiment de Catherine, qui n'edt pu souffrir qu'avec honte celle qui lui avoit si long-tems dérobé le cœur de son mari. Vous pouvez penser que cette princesse ne la laissa pas sortir sans

(62) *Thuan., Histor., lib. III, pag. 58.*

(63) *Voyez sur cela Louis de Ruisier, sieur de la Planche, dans son Histoire de François II, pag. 14.*

(64) *Histoire de France, tom. II, pag. 105, à l'ann. 1547.*

reproches et sans injures. Le duc d'Almale, son gendre, obtint qu'elle ne reçût pas un traitement plus sévère, et lui fit conserver les grands biens qu'elle avoit amassés de la confiscation des criminels, de la vente des bénéfices, et par d'autres injustes voies, parce qu'elle lui promit de l'instituer son unique héritier. Mais elle fut contrainte de donner à la reine-mère sa superbe maison de Chonanceaux sur le Cher (65). C'est un extrait mitigé de la narration du sieur de la Planché (66).

(P) J'examinerai le récit de ceux qui disent que son pucelage sauva la vie, et je fournirai des dates qui décideront de quelques disputes des historiens.] J'ai su de M. d'Hozier qu'elle épousa le grand sénéchal de Normandie le 29 de mars 1514. Ainsi Mézerai nous débite un grand mensonge, quand il rapporte que le roi avoit envoyé sa grâce à Saint-Valier, après avoir pris de Diane sa fille, âgée pour lors de quelque quatorze ans, ce qu'elle avoit de plus précieux (67). Il est indubitable qu'il veut dire qu'elle accorda sa virginité à François I^{er}. Il se trompe donc en deux choses: il ne sait pas qu'en 1523 elle devoit avoir pour le moins vingt ans, et qu'il y avoit huit ou neuf ans qu'elle étoit femme. Il est bien apparent que ses paroles ne sont que la paraphrase de celles du sieur de la Planché que j'ai citées (68). C'est un historien dont il a porté ce jugement. Reinier de la Planché, dit-il (69), étoit fils du lieutenant-général de Poitiers, esprit adroit et pétillant, mais malin et imbu des opinions de Calvin, et d'ailleurs confident du maréchal de Montmorency, par conséquent ennemi des Guises. Voilà des qualités fort capables d'empêcher que l'on ne s'informe si la grande sénéchale étoit mariée depuis long-temps, lorsqu'elle sauva la vie à son père. Ceux qui trouvent du mystère dans les moindres choses,

s'imaginent que ce ne fut pas sans raison que François I^{er}. s'exprima ainsi dans la rémission de Saint-Valier. Comme puis n'agueres nostre cher et feal cousin conseiller et chambellan le comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, et les parens et amis charnels de Jean de Poitiers sieur de Saint-Valier, nous ayent en tres-grande humilité supplié et requis avoir pitié et compassion dudit de Poitiers sieur de Saint-Valier, etc. On se garda bien, disent ces spéculatifs, de toucher à l'alliance qui étoit entre le grand sénéchal et le criminel: on n'eut garde de dire qu'il intercédoit pour le père de sa femme; on craignoit que cela ne fit songer aux soupçons et aux médisances qu'on avoit à craindre, vu la jeunesse et la beauté de la dame qui avoit sollicité pour la vie de son père. Mais laissons là ces vaines subtilités, et considérons plutôt la remarque de Varillas. Il n'a trouvé, dit-il (70), aucun catholique qui ait parlé de cet inceste; ceux de l'ancienne religion s'en sont abstenus avec autant d'exactitude, que les calvinistes ont témoigné d'empyement à le particulariser. Il ne parle que des corvains de ce temps-là, distribués en trente-sept volumes. Je voudrais avoir le temps d'examiner s'il y eut des livres grands ou petits composés par des catholiques, sous le règne de François I^{er}, ou sous le règne de Henri II, où il fût parlé de cette cause de la grâce qui fut accordée à Saint-Valier, et j'exhorte à bien éplucher cela tous ceux qui le peuvent faire, et qui peuvent y avoir quelque intérêt. Au moins M. Varillas ne peut-il nier qu'au XVII^e. siècle, les écrivains catholiques n'aient parlé des amours de François I^{er}. pour la grande sénéchale. M. le Laboureur ne les nie point (71). M. de Mézerai en parle plus clairement que la Planché; et nous avons cité un moderne qui n'a jamais été de la religion, et qui confirme ce que l'on voudrait traiter de libelles huguenots. J'ai rapporté ses paroles (72), mais je n'ai pas observé qu'il dit faussement que la jeune Diane entra au service de la reine

(65) Histoire de France, tome III, pag. 6.

(66) A la page 15 et 16 du livre intitulé: Histoire de l'état de France, tant de la République que de la Religion, sous le règne de François II.

(67) Mézerai, Abrégé chronol., tom. IV, pag. 520, à l'ann. 1523.

(68) Dans la remarque (II), citation (41).

(69) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 26.

(70) Ci-dessus, remarque (F), citation (23).

(71) Voyez la remarque (F).

(72) Ci-dessus, citation (6).

Claude en qualité de fille d'honneur. Cette reine était fille de Louis XII; elle épousa François I^{er}. le 14 de mai 1514, et ne fut reine qu'au mois de janvier suivant. Or Diane fut mariée à Louis de Brézé le 29 de mars 1514: elle n'a donc point été fille d'honneur de la reine Claude. Un de mes amis (73) a eu la bonté de me marquer qu'elle perdit son mari l'an 1531, et qu'elle lui fit construire un magnifique mausolée dans l'église de Notre-Dame, à Rouen: qu'elle mourut l'an 1566, âgée de soixante-six ans et vingt-sept jours, et que son corps gît à Anet. D'ailleurs, Hilarion de Coste (74) remarque qu'elle mourut le 26 d'avril 1566. De tout cela il résulte qu'elle était née le 31 de mars 1500, et que la duchesse d'Etampes haïssait ridiculement lorsqu'elle s'attribuait une si grande jeunesse en comparaison de cette rivale. Ceci nous donnera lieu de rectifier ce qui se trouve peu exact dans les passages que j'ai rapportés ci-dessus touchant l'âge de la duchesse de Valentinois.

Le minime que j'ai cité insinue assez clairement l'incoste. Citons-le un peu au long; il nous apprendra quelques faits qui appartiennent à cet article. « Après la mort de Louis » de Brézé son mari, le roi Henri II, qui l'aimait grandement, et » qu'elle possédait entièrement, lui » donna le titre de duchesse de Valentinois, dont elle jouit jusqu'au » jour de son décès, qui fut le 26 » avril de l'an 1566, et fut inhumée » dans la belle chapelle qu'elle avait » fait bâtir en son château d'Anet » (que les poètes de son temps appelaient Dianet) après avoir parlagé ses biens entre sa deuxième » fille Louise, duchesse d'Aumale, » et les enfans de l'aînée. Par son testament elle a ordonné que si elle » décédait à Paris, son corps fût » premièrement porté à l'église des Filles Pénitentes, et de là à Anet, » et fait voir l'aversion qu'elle avait » de la R. P. R. Les devises de Diane, » duchesse de Valentinois, étaient » plus propres à Diane, duchesse » d'Angoulême. La première était un » dard ou une flèche (symbole des

» armes de la chaste Diane, déesse » de la chasse), avec ces mots latins, » sur un ruban qui entourait le » dard : *CONSEQUITUR QUOCUMQUE » PETIT, elle obtient tout ce qu'elle » demande.* Elle témoignait par cette » devise la faveur qu'elle avait près » du roi Henri II, et le pouvoir » qu'elle avait sur l'esprit de ce prin » ce, qui ne lui pouvait rien refuser; » comme aussi sur tous les grands de » ce royaume, et vers le roi François I^{er}, ayant obtenue ce monarque la grâce pour son père, le seigneur de Saint-Valier, qui, pour » avoir favorisé la retraite de Charles, » duc de Bourbon, hors de la France, » fut arrêté prisonnier par le » commandement du même roi, et » condamné à avoir la tête tranchée. » Ce qui toutefois ne fut pas exécuté, sa majesté lui ayant envoyé sa » grâce à l'instance de cette dame » (75)..... Diano de Poitiers avait encore cette autre devise, de laquelle » le corps était un tombeau d'où » sortait une flèche entourée de quelques branches et surgeons d'un arbre verdoyant, avec ces mots : *SOBRE LA VIVIT IN ILLO, en icelui elle vit » seule; comme voulant dire que la » seule espérance de la résurrection » nous fait vivre au plus profond des » sépultures. Cette belle devise, ni la » troisième, qui était une Diane victorieuse de Cupidon, qu'elle avait » terrassé et mis sous ses pieds, avec » cette inscription latine : (*) OMNIUM » VICTOREM VICI, j'ai vaincu le vainqueur de tous, ne furent pas pratiquées en effet par Diane, duchesse » de Valentinois; mais bien par Diane, duchesse d'Angoulême (76). » Notez que tous les auteurs que je cite représentent mal la faveur que l'on obtint pour Saint-Valier: elle ne fut pas aussi grande que l'on s'imaginait: on ne fit que commuer la peine de mort en une prison perpétuelle, et tout-à-fait rude. Voici les termes de sa rémission (77): *Sçavoir faisons que nous à ces causes et ayant consi-**

(75) Hilarion de Coste, *Idem.*

(*) *Au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque des minimes de la place Royale.*

(76) Hilarion de Coste, *Eloges des Dames illustres*, tom. I, pag. 520.

(77) *Voyez le Recueil de divers Mémoires, imprimé à Paris, l'an 1623, pag. 58.*

(73) M. Jannigon, avocat au conseil à Paris.

(74) *Eloges des Dames illustres*, tom. I, pag. 519.

deration ausdits services et principalement à celui que ledit grand sénéchal nous a faict (78) comme-dit est, ladite peine de mort avons de nostre certaine science, pleine puissance, et autorité royale, commuë et commuons en la peine cy-après déclarée. C'est à sçavoir que ledit de Poitiers sera mis et enfermé perpetuellement entre quatre murailles de pierre, massonnées dessus et dessous, esquelles n'y aura qu'une petite fenestre par laquelle on luy administrera son boire et manger, demeurant au reste le contenu en l'arrest de la cour contre luy donné ou à donner en toutes autres choses en sa force et vigueur, et en tout et partout executé entièrement. Si vous prétendiez inférer de là que tout ce qu'on conte des faveurs de Diane est faux, on vous arrêterait bientôt par les lettres de surséance que François I^{er}. fit expédier au plus vite, ordonnant au parlement de tenir ledit Saint-Valier au lieu où il estoit (79), jusques à ce que sa majesté en ordonnât autrement. On vous citera Pasquier qui était persuadé, que si Saint-Valier n'eust esté prevenu de mort, il eut à la longue esté restablî en tous ses honneurs en effet (80). Si l'on ajoute que le crime de ce prisonnier était des plus punissables sans rémission, on vous fera bien comprendre que la dernière faveur accordée par sa fille fut payée ce qu'elle pouvait valoir, et au delà; car son père se trouvait enveloppé dans un complot qui regardait même la personne du monarque. C'est ce que le roi déclare dans ses lettres de rémission (81).

(Q) *Ce que l'on a dit.... que le duc de Guise eut dessein de se marier avec notre sénéchale n'est point vrai.* On trouve dans le II^e. tome (82) du *Mélange critique de Littérature*, que la duchesse de Valentinois a été

(78) Un prêtre lui ayant dit que deux gentilshommes normands s'étaient confessés à lui de crimes d'état, il en avertit la cour, et eut la déposition des deux gentilshommes.

(79) C'est-à-dire dans la conciergerie du Palais, à Paris.

(80) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VIII, chap. XXXIX, pag. m. 741.

(81) Le dit Grand-Sénéchal... nous a découvert les machinations faictes contre nostre personne, nos enfans et nostre royaume. Recueil de Mémoires, pag. 58.

(82) A la page 113.

cause de la division qui est survenue entre l'Amiral de Coligni et le duc de Guise, laquelle a causé ensuite tant de si prodigieux et de si funestes effets. Ces deux seigneurs jouant un jour à la paume, M. l'amiral dit au duc de Guise qu'il s'étonnait qu'un homme sage et de sa qualité voulût épouser une putain, en parlant de cette duchesse. Le duc de Guise, qui l'aimait, ne put souffrir ce discours. Il conçut de la haine contre l'amiral, et depuis s'est déclaré son ennemi, et a cherché à le perdre; de sorte que la putain, comme l'appelait l'amiral, ou la querelle qui est survenue à son sujet, a peut-être eu plus de part au massacre de la Saint-Barthélemi que la religion, qui selon les apparences n'en a été que le prétexte: Cette Hérodiade avait peut-être demandé la tête de cet amiral.... (83). Je crois que cette querelle particulière a beaucoup contribué au massacre: Ce qui me le persuade d'autant mieux est que plusieurs historiens conviennent que, depuis le massacre, on a ouï dire souvent au duc de Guise qu'on avait fait plus qu'il ne voulait, et qu'il n'en voulait qu'à l'amiral. On suppose, dans ce récit que le même duc de Guise qui se voulut marier avec Diane de Poitiers, déclara souvent que le massacre de la Saint-Barthélemi était allé au delà de ses intentions. C'est confondre le père et le fils; car le duc de Guise que l'on représente comme amoureux de la sénéchale était mort depuis plus de neuf ans lorsque ce massacre fut fait. Mais ce n'est pas là le principal de la brouillerie; la plus grande erreur est d'avoir dit que le duc de Guise, qui avait été l'intime ami de l'amiral, fut amoureux de la duchesse de Valentinois, etc. Rien n'est plus faux; voici la source de la méprise. L'amiral déconseilla l'alliance de la fille de la sénéchale, et l'on crut qu'il l'avait fait pour s'opposer à l'élévation des Guises, et ce fut l'une des causes du refroidissement de ces deux amis. Je vais vous citer un auteur de ce temps-là. « La première cause de l'inimitié du défunct » sieur de Guyse fut telle: Déf- » funct M. de Guyse, vostre pere

(83) Là même, pag. 114.

» (84), desiroit que le sieur d'Au-
 » male espousast, pour mestre vostre
 » maison en credit, la seconde fille de
 » madame de Valentinois. Le sieur
 » de Guise, vostre frere, ne pouvoit
 » approuver ce mariage : n'osant
 » toutesfois, pour la crainte du roy
 » Henry ouvertement y resister,
 » s'adressa à monsieur l'admiral,
 » pour le prier de luy donner advis,
 » comme à son ami singulier, sur la
 » reponse qu'il devoit faire lorsqu'on
 » luy en parleroit, ajoustant non
 » sans plusieurs larmes, que à quel-
 » que pris que ce fust il n'y consen-
 » tiroit jamais. Monsieur l'admiral,
 » desirant le consoler en son ennuÿ,
 » s'efforça de l'appaiser : et après
 » quelques propos tenus d'une part
 » et d'autre, sa conclusion fut, qu'il
 » valloit mieux avoir un poulce d'au-
 » thorité avec honneur qu'une brasses
 » sans honneur. Mais s'estans après
 » ceste resolution departis, tant s'en
 » fault que le sieur de Guise ap-
 » prouvast ce conseil, sur lequel il
 » s'estoit le premier opiniastrement
 » arrêté, que pour jetter monsieur
 » l'admiral en l'envie du roi Henry, il
 » dict à M. le mareschal de Vieille-
 » Ville, qui estoit leur ami commun,
 » qu'il n'eust jamais estimé que
 » monsieur l'admiral eust esté en vieux
 » de sa grandeur et de son advance-
 » ment, en voulant destourner ce
 » mariage (85). »

Il étoit d'autant plus nécessaire de
 rectifier ceci, que de fort habiles
 gens y pouvoient être trompés, et
 s'imaginer qu'il y avoit là une anec-
 dote très-curieuse touchant les cau-
 ses du massacre de la Saint-Barthéle-
 mi. Les savans hommes de Leipsic
 (86), qui ont donné un extrait du
Mélange critique de Littérature, ont
 considéré comme un fait très-remar-
 quable ce qu'on a lu ci-dessus tou-
 chant l'amiral de Coligny, et le duc de
 Guise amant de la sénéchale, etc.
 On ne saurait trop prémunir certains
 lecteurs.

(84) Ce discours s'adresse au cardinal de Lor-
 raine.

(85) Réponse à l'Épître de Charles de Vande-
 mont, cardinal de Lorraine..., maintenant sim-
 ple gentilhomme de Hainault, imprimé l'an 1565.
 Voyez aussi les Mémoires de Brantôme, pag. m.
 146 du III^e volume, au discours de l'amiral de
 Châtillon.

(86) Voyez le Journal de Leipsic, mois de juin
 1698, pag. 293, 294.

POLYDAMUS (VALENTIN),
 médecin italien au XVI^e siècle,
 publia non-seulement quelques
 livres de médecine (a), mais aus-
 si une histoire dont Bembus par-
 le avec assez de mépris (b).

(a) Voyez Lindesius renovatus, pag.
 1033.

(b) Petrus Bembus, Epist. LVI, lib. VI,
 datée du 1^{er} de mars 1535.

POLYÆNUS, auteur grec d'un
 Recueil des Stratagèmes (A), étoit
 né dans la Macédoine. Il dédia
 cet ouvrage aux empereurs An-
 tonin et Vêrus, dans le temps
 qu'ils étoient en guerre avec les
 Parthes. Il étoit déjà fort vieux,
 et il leur dit que n'eût été son
 grand âge, il aurait très-volon-
 tiers porté les armes pour leur
 service en cette rencontre, mais
 que cela même ne l'empêchera
 pas de leur fournir quelque chose
 de guerrier, savoir les ruses
 de guerre que les anciens avoient
 mises en usage. Je ne sais point
 si Casaubon a eu des autorités
 plus formelles que celle-là, pour
 soutenir que Polyænus n'avoit
 pas moins été homme d'épée
 qu'homme de robe (a) : mais s'il
 n'a eu que celle-là, je ne le crois
 point trop bien fondé. La pro-
 fession d'orateur et d'avocat qu'il
 lui donne est plus certaine, vu
 que Suidas l'appelle rhéteur. On
 peut aussi appuyer l'autre pro-
 fession de Polyænus sur le té-
 moignage de Suidas, puisqu'il
 lui attribue non-seulement un
 ouvrage touchant la ville de Thè-
 bes, mais aussi trois livres de

(a) Polyænus scriptor antiquus, elegans,
 acutus, eruditus, et quod ad rem facti
 huiusmodi ἀκριτάληκτος, sed qui
 utramque militiam (agatam inquam et io-
 gram) secutus est. Casaubon., Epist. ded.
 Polyæni.

tactique, ou de l'art de ranger les armées en bataille. Cependant, ce n'est point une preuve nécessaire qu'un homme ait été soldat. Combien y a-t-il de gens qui écrivent sur des matières dont ils ne savent que la théorie? Suidas fait mention d'un POLYENUS sophiste, natif de Sardes, qui vivait sous Jules César (B), et qui publia des plaidoyers, et trois livres du Triomphe Parthique, etc. Il y a un troisième POLYENUS, qui était d'Athènes, et qui est cité dans la Chronique d'Eusebe (b). Je ne saurais dire quel homme c'était. Scaliger même n'en a pu rien dire (c). Cicéron (d) parle d'un POLYENUS qui avait passé pour grand mathématicien, et qui, embrassant ensuite les sentimens d'Épicure, soutint que toute la géométrie était fausse.

(b) Euseb., Chron., lib. I, apud Vossium, de Hist. grecis, pag. 401.

(c) Notis in eum locum Eusebii apud Vossium, de Hist. grecis, pag. 404.

(d) Académ., Quest., lib. II.

(A) *Auteur d'un Recueil de Stratagèmes.* Il est divisé en VIII livres. Casaubon est le premier qui l'ait publié en grec. Il le publia l'année 1589, avec des notes, et avec la version latine de Justus Vultéius, qui avait déjà paru en 1550. Nous en avons une édition et plus belle et plus correcte depuis l'an 1690, par les soins de Pancratius Maasvicius, principal de collège à Delft.

(B) *Un Polyænus Sophiste.... qui vivait sous Jules César.* Vossius (1) impute à Suidas d'avoir dit que ce sophiste a vécu sous Caligula. Moréri et Konig le mettent sous le même empereur; mais il est certain que Suidas l'a placé sous Jules César, ἐν τοῦ καίσαρος καιράτος ταις. Charles Étienne le fait vivre sous César et

sous Marc Antoine, et entend par le triomphe dont Suidas fait mention, celui que Marc Antoine obtint sur les Parthes. Il a dû sons-entendre, et il eût bien fait de le dire, que ce triomphe est celui de Ventidius (2).

(3) Plutarque, in Antonio, et Valère Maxime, lib. VI, cap. X, parlent du triomphe de Ventidius.

POLITIEN (ANGE), en latin *Politianus*, naquit à Monte Pulciano (a) dans la Toscane, le 14 de juillet 1454. Ce fut l'un des plus doctes et des plus polis écrivains de son siècle (A). Il étudia le grec sous Andronic *¹ de Thessalonique, et y fit de grands progrès (b). On assure qu'il fut élevé aux bonnes lettres avec Marsile Ficin, aux dépens de Côme de Médicis (B). Le premier ouvrage qui le mit en réputation fut un poème *² sur le tournoi de Julien de Médicis (C). Tout le monde tomba d'accord qu'il réussit mieux que Luc Pulci, poète illustre qui décrivit dans un ouvrage semblable le tournoi de Laurent de Médicis, frère de Julien. L'Histoire qu'il composa quelque temps après de la Conspiration des Pazzi *³ fut infiniment estimée (c); et ayant été fait professeur en langue latine et en langue grecque à Flo-

(a) En latin Mons Politianus.

*¹ Leclerc observe que Politien lui-même comme parmi ses maîtres Christophe Landini, Théodore de Gaze, Marsile Ficin et Argropylo, mais qu'il ne fait aucune mention d'Andronic.

(b) Vossius, de Hist. latin., pag. 628.

*² Politien lui-même, comme le dit Joly, d'après la remarque de Masson, dit que ce furent ses Mélanges qui lui acquirent de la réputation et des amis.

*³ Cette histoire n'ayant été imprimée qu'en 1553 ne se trouve pas, dit Joly, dans les premières éditions des Œuvres de l'auteur.

(c) Tiré de Paul Jove, Elog., caprice XXXVIII.

(1) De Hist. grec., pag. 327. Voyez aussi pag. 480.

rence, il s'attira tant d'éloges et tant d'applaudissemens, que les écoliers abandonnèrent l'auditoire de Démétrius Chalcondyle, Grec de nation (D), et fort savant, mais qui en comparaison de Politien ne faisait que des leçons sèches et décharpées. Les autres ouvrages que Politien publia, je veux dire la version Latine d'Hérodien, les Miscellanées, les Poésies Latines, augmentèrent sa réputation de plus en plus. Si sa vie eût été plus longue, il eût enrichi de plusieurs compositions excellentes la république des lettres (d); mais il mourut âgé de quarante ans, en 1494 (E). Si ce que l'on conte de la cause de sa mort était véritable (F), il faudrait dire que ses mœurs répondaient plutôt à la laideur de son visage qu'à la beauté de son esprit (G). Quelques-uns de ses poèmes furent trouvés si admirables, que plusieurs savans s'occupèrent à les commenter (H). N'oublions pas qu'il fut prêtre et chanoine de Florence (e), et précepteur des enfans de Laurent de Médicis (f). On l'accuse d'avoir parlé de la Bible très-indignement (I), et sur cela quelques-uns mettent en question s'il le faut compter parmi les athées (K). Il y a des gens qui le justifient en niant le fait (g). Je croirais facilement ce que l'on débite de son goût par rapport aux psaumes de David, et aux odes de Pindare (L). Il a été aussi

accusé d'être plagiaire (M). Il eut entre autres adversaires George Mérula (N). Quelques-uns disent qu'il fut extrêmement maltraité du poëte Marnle (O). On l'a mis avec raison dans l'Histoire des Enfans célèbres, mais M. Varillas, qui en est la cause, n'a pas employé un bon calcul chronologique (P). J'aurai quelque chose à dire contre Moréri (Q). Au reste, ceux qui ont dit que *Basso* ou *Bassus* était le nom de famille de Politien, se sont trompés. M. Ménage (h), appuyé sur une lettre de M. Maghiabéchi, prouve qu'il s'appelait *Cinno* ^{*1}, et non pas *Basso*. On le nomme *Messer Agnolo da Monte Pulciano*, dans l'Histoire de Florence de Machiavel (i), et nous lisons dans une harangue de Majoragius, qu'il changea son nom de *Angelus de Monte Pulciano* en celui d'*Angelus Politianus*. Notez que Sannazar, dans deux épigrammes satiriques (k) contre lui, le nomme *Pulicianus*, pour faire allusion au mot *pulex*, puce ^{*2}.

(h) Voyez ses Origines italiennes, au mot *Poliziano*, et le chapitre XIV de l'Anti-Baillet.

*1 La Moussie, dans une note sur le numéro 1227 des *Jugemens des Savans*, dit avoir reconnu avec d'habiles Italiens, que le mot de *Cini* était corrompu de celui d'*Ambrogini*.

(i) Vers la fin du VIII^e livre, pag. m. 349.

(k) La LXXV^e. et LXXVI^e. du I^{er} livre.

*2 Voyez ci-après la remarque (B) de l'article *Socin* (né en 1401), tome XIII, et aussi la note ajoutée sur la remarque (C) de l'article *Caïst*, tom. IV, pag. 303.

(d) Voyez la préface des *Œuvres*, faite par Aldo Manuce. Vous en trouverez des morceaux dans Gesner, *Bibliothèque*, folio 45.

(e) Voyez la rem. (I).

(f) Volaterran, lib. XXI, pag. 777.

(g) Voyez la rem. (I).

(A) Ce fut l'un des plus doctes et des plus polis écrivains de son siècle. Les jugemens ne sont guère partagés sur ce chapitre; et jamais peut-être aucun auteur n'a réuni à son avantage les sentimens de ses confrères.

autant que Politien. Que voulez-vous de plus fort ? les deux Scaligers lui ont donné de très-grands éloges. Vous trouverez cela avec plusieurs autres passages avantageux dans Pope Blount (1). Consultez aussi M. Baillet (2), Barthius (3), et M. Crénus dans la préface qu'il a mise au-devant de la nouvelle édition de l'*Hellenismus* de Caninius, faite à Leyde l'an 1700.

(B) On assure qu'il fut élevé aux bonnes lettres..... aux dépens de Cosme de Médicis.] Boissard me servira de témoin : *Is sumptu*, dit-il (4), et promotione *Cosmi Florentinorum principis, cura Marsilio Ficino bonis litteris institutus est*. Je ne sais d'où M. Varillas a pris les circonstances suivantes : « Il était de Florence, » et ses parens vivaient dans une si grande pauvreté¹, qu'il fut contraint de se mettre à la suite de Julien et Laurent de Médicis, lorsqu'ils allaient au collège, et de porter leurs livres, afin d'avoir la commodité de s'en servir (5). » Il n'est pas vrai que Politien fût de Florence, comme MM. Varillas et Bullart (6) l'assurent ; il était de Monte Pulciano (7). Notez : 1°. que Cosme de Médicis mourut l'an 1464 : ainsi Politien n'aurait pu jouir des bienfaits de ce patron que jusques à l'âge de dix ans² ; 2°. que Marsile Ficin était homme fait quand Cosme mourut : c'est pourquoi Boissard s'exprime très-mal. Politien dit, dans un endroit de ses ouvrages, qu'étant fort jeune (8) il étudia la philosophie platonique sous Marsile Ficin, et celle d'Aristote sous Argyropylos.

(C) Le premier ouvrage qui le mit en réputation fut un poème sur le tournoi de Julien de Médicis.] Citons

(1) Pope Blount, *Censura Author.*, pag. 357.

(2) Baillet, *Jugemens sur les Critiques gramm.*, num. 315. *Jugemens sur les Traduct. lat.*, num. 817, et sur *Jugemens sur les Poètes*, num. 1237.

(3) Barthius, *Advers.*, lib. XLVII, cap. V.

(4) Boissard, in *Iconib.*, apud Pope Blount, *Censura Author.*, pag. 357.

¹ Leclerc et Joly réfutent ce que dit Varillas, mais on n'osant croire que Bayle le confirme on l'approuve.

(5) Varillas, *Anecdotes de Florence*, pag. 193.

(6) Bullart, *Académie des Sciences*, tom. 1, pag. 277.

(7) Leand. Albert., *Descript. Ital.*, p. m. 89.

² Leclerc dit que, d'après cette observation, Bayle aurait dû rejeter le témoignage de Boissard.

(8) *Tenard adhuc utate*. Polit., in *fine Miscel.*

Paul Jove. *Politianus à primis statim juventutis admirabilis ingenii nomen adeptus est ; quum novo, illustrique poemate Juliani Medicis equestres ludos celebrasset, Lucâ Pulcio nobili poetâ omnium confessione superato, qui Laurentii fratris ludicrum equestris pugnae spectaculam, iisdem modis, et numeris decantarat* (9). Ces paroles insinuent que le poème de Luc Pulci précéda celui de Politien, et l'on se trouve confirmé dans cette pensée, quand on prend garde que Julien de Médicis était cadet de Laurent. M. Varillas et M. Baillet les ont ainsi entendues. « Julien de Médicis avait remporté le prix d'un tournoi, et cherchait un paronyme, qui ne fût point inférieur à Luc Pulci, qui s'était signalé en pareille occasion, à l'avantage de Laurent de Médicis. Politien l'entreprit ; et comme il avait aperçu que le poème de Pulci n'était pas partout de même force...., il pilla les plus belles pensées des panégyriques anciens.... et fit une si belle pièce, qu'après l'avoir lue, Pulci voulut supprimer la sienne, de honte et de dépit (10). » M. Baillet rapporte la même chose en d'autres termes (11). Mais, si l'on en croit le même Paul Jove dans un ouvrage où il a parlé plus amplement de ces deux tournois, celui de Laurent fut postérieur à celui de Julien, et Pulci ne fit son poème qu'après avoir vu celui de Politien (12). *Ejus gloriosi laboris premium fuit triumphus Politiani divini poetæ carminibus celebratus. Nec multo post Laurentius ut fraternis laudibus æquaretur, novum spectaculum periculosissimæ pugnae edidit.... Hujus quoque speciosissimi certaminis memoriam Pulcius* (13) *ipse Politiani æmulus persequendo edito poemate sempiternam fecit*. Cet auteur, que je sache, n'a jamais dit que Pulci plein de colère et de honte ait voulu supprimer son poème. Ce pourrait bien être une invention de Varillas, comme la prétendue mé-

(9) Jovius, *Elog.*, cap. XXXVIII, pag. 83.

(10) Varillas, *Anecdotes de Florence*, p. 194.

(11) Baillet, *Enfance célèbres*, chap. XXVII.

(12) Jovius, in *Vita Leonis X*, lib. I, p. m. 15.

(13) Quelques lignes auparavant il l'avait nommé Aloysius Pulcius. Dans les *Eloges* il l'appelle Luc. Il y avait alors à Florence trois poètes, Luc, Louis, et Bernard Pulci.

thode que Politien choisit pour surpasser un ouvrage qui était encore à naître.

(D) *Les écoliers abandonnèrent l'auditoire de Démétrius Chalcondyle, Grec de nation.*] C'est Paul Jove qui nous l'apprend. *Tantos de se excitavit clamores favente juventute, ut Demetrius Chalcondyles, vir Græcus, præstantique doctrinæ, uti aridus atque jejunus à discipulis desereretur* (14). Nous allons voir un exemple de la liberté effrénée que M. Varillas se donnait dans ses paraphrases. « Après qu'Argyropyle, dit-il (15), eut quitté la chaire grecque de Florence, Politien s'en enpara; et comme c'était un esprit incomparable, qui mettait tout en usage pour réussir dans ses entreprises, il fit si bien valoir son talent; et flatta si finement son auditoire, qu'il donna l'exclusion à tous les Grecs qui s'étaient présentés pour la disputer. Chalcondyle, quoique fort humble et peu soigneux de sa propre gloire, ne put digérer l'affront qu'on faisait à ceux de sa nation. Il agit auprès de Laurent de Médicis, qui l'avait déjà destiné pour montrer la langue grecque à ses enfans, et obtint permission d'enseigner en concurrence, et dans le même temps que Politien, afin de voir qui des deux aurait plus de suite. Mais l'accent rude dont Chalcondyle n'avait jamais pu se défaire, et la difficulté qu'il avait à prononcer quelques mots latins, le rendirent méprisable en comparaison de Politien, dont l'agréable ton de voix, et les expressions galantes, ravissaient tout le monde. Il fallut que Laurent de Médicis, qui voulait en toutes manières retenir Chalcondyle à Florence, lui ménageât des auditeurs, et tâchât d'obliger Politien à vivre plus civilement avec lui. Laurent de Médicis se mit plusieurs fois en état de les réconcilier; mais il reconnut par sa propre expérience, qu'il était plus facile de donner la paix à l'Italie, que de la faire entre deux savans.

» Il les empêcha néanmoins de faire éclater leur ressentiment durant sa vie. » Tout cela est fondé sur ce latin de Paul Jove. *Demetrius Chalcondyles..... scholam Florentiæ instauravit, desertam ab Argyropyle, et à Politiano deficientibus Græcis occupatam, sed ambitioso, peracrique æmulo, multis bonis, malisque artibus suggestus locum, et nomen defendenti Demetrius cessit; latius præsertim facundia inferior, et ob id rarescente auditorio à juventute destitutus, quandoquidem vel apprimè doctus, facile jejunus, et hebes; lascivus et delicatis auribus videri poterat; quibus Politiani decantantis et varios spargentis flores, jucunda argutaque vox, et salsa comitas mirâ dulcedine placuisset. Sed mansit Demetrio honestus gratiæ locus apud Laurentium, velinfecto, et oblique semper incessente Politiano (*), qui quum neminem à Latinis sibi parem pateretur, Græcis ipsis eruditior existimari volebat. Divisit ideirco munera Laurentius, ut æmulationis lites dirimeret: et filii præceptorum contentione ad discendum accenderentur* (16). Cherchez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez jamais dans ce passage de Paul Jove, ni que Politien ait fait donner l'exclusion à tous les Grecs qui avaient voulu disputer la chaire, ni que Chalcondyle ait considéré cela comme un affront insupportable, ni que Laurent de Médicis lui ait ménagé des auditeurs. La dernière période de Paul Jove me semble obscure, elle signifie que Laurent partagea les charges afin de terminer les différends de l'émulation, et d'animer à l'étude ses enfans, par les disputes de leurs maîtres. Il me semble que ces deux motifs ne sont guère compatibles. M. Bullart conte que Chalcondyle fut contraint de céder sa charge aux brigues envieuses de Politien, qui le déposséda par ses artifices, et que Laurent de Médicis leur donna des emplois séparés, afin..... de leur ôter la cause de cette fâcheuse émulation (17).

* Joly résume le témoignage de Paul Jove.

(14) Paulus Jovius, in Elog., cap. XXXVIII, pag. m. 88.

(15) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 179, 180.

(16) Paulus Jovius, Elog., cap. XXIX, pag. m. 69.

(17) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 281.

(E) *Il mourut âgé de quarante ans, en 1494.*] Ce fut à Florence, le 24 de septembre (18). Volaterran a compté plus juste que Paul Jove : celui-ci prétend qu'il était entré dans sa quarante-quatrième année (19) ; l'autre ne lui donne que quarante ans (20). Plusieurs se trompent au temps de sa mort : ils la mettent à l'an 1509. Eber (21) et Reusnérus (22) sont de ceux-là, comme Vossius l'observe. Nathan Chytréus rapporte cette épitaphe de Politien, comme copiée dans l'église de Saint-Marc, à Florence.

*Politianus in hoc tumulo jacet Angelus,
unum
Qui caput et linguas, res nova, tres ha-
buit.*

Obiit an. 1509, septemb. 24.

C'est ce qu'on lit à la page cent dixième du *Variorum in Europâ Itinerum Delicia*, recueilli par Nathan Chytréus, à la seconde édition qui est celle de l'an 1599, *apud Christophorum Corvinum, in-8°* ; mais le père Mabillon assure que le tombeau de Politien est sans épitaphe (23). Il s'accorde quant au reste avec Chytréus, et il met ce tombeau dans l'église de Saint-Marc, à Florence, et la mort de Politien à l'année 1509. Le feuillant Saint-Romuald suit cette chronologie (24). Elle a été réfutée solidement par le docte Vossius, qui s'est servi d'une preuve tirée de ce que Jean Pic de la Mirandole, Hermolaüs Barbarus et Politien moururent la même année. Le continuateur de Palmérius Passuro, et l'on a une lettre de Marsile Ficini où la mort de Politien est déplorée comme ayant suivi de près celle de Jean Pic. Or tout le monde avoue que ce Jean Pic décéda l'an 1494. Voilà les preuves de Vossius. On y peut joindre ceci. Pierre Crinitus, disciple de Politien, témoigne que les trois savans personnages ci-dessus nommés mouru-

rent la même année que Charles VIII fit une irruption dans l'Italie (25). C'est marquer fort nettement l'année 1494*.

(F) *Si ce que l'on conte de la cause de sa mort était véritable.*] Servons-nous des termes de M. Varillas (26) : « La mort... le surprit à quarante-deux (27) ans. La passion criminelle qu'il avait pour un de ses écoliers de haute qualité, ne pouvant être asonvie, lui donna la fièvre chaude. Dans la violence de l'accès il fit une chanson pour l'objet dont il était charmé, se leva du lit, prit un luth, et se mit à la chanter sur un air si tendre et si pitoyable, qu'il expira en achevant le second couplet, le même jour » (28), que Charles VIII passa les Alpes pour aller à la conquête de Naples ». C'est ainsi qu'il a plu à cet auteur de traduire ce passage de Paul Jove : *Ferunt eum ingenio adolescentis insano amore percitum, facile in letalem morbum incidisse. Corrupta enim eithara, quàm eo incedio, et rapidè febre torreretur, supremi furoris carmina decantavit ; ita, ut mox delirantem, vox ipsa, et digitorum nervi, et vitalis denique spiritus, inverecundè urgente morte, desererent* (29). Il y en a qui disent que, ne pouvant résister à la violence de l'amour, il se cassa la tête contre une muraille (30). On rapporte d'une autre manière la mort de ce bel-esprit. « Il ne finit pas ses jours fort bien. Voici ce qu'en dit M. Balzac » en l'une de ses lettres : Nous savons » maintenant la véritable mort de Politien, que le cardinal Bembo a déguisée dans l'épitaphe qu'il lui a dressée. Comme il chantait sur le luth, au-dessus d'un escalier, une chanson qu'il avait faite autrefois pour une fille qu'il aimait, lors-

(25) Crinitus, de honestâ Discipl., lib. XV, cap. IX.

* On ne peut douter, dit Lectere, que Politien ne soit mort en 1494. Ses poésies grecques furent publiées après sa mort, par Zénobe Acciaïoli, à la fin de 1495.

(26) Varillas, Anecdotes de Florence, p. 196.

(27) Il fallait dire à quarante.

(28) Cela n'est pas vrai ; Charles VIII passa les Alpes avant le 24 de septembre 1494.

(29) Jovius, Elog., cap. XXXVIII, pag. 80.

(30) Fulgii fertur obire Politianum fœdi amoris impatientiâ capite in parietem illiso. Vossius, de Hist. lat., pag. 639.

(18) Vossius, de Hist. lat., pag. 639.

(19) *Fix quadragesimum quartum ætatis annum attigerat*. Jovius, Elog., cap. XXXVIII, pag. 80.

(20) *Decessit quadragesimarius*. Volaterran, lib. XXI, pag. 772. Voyez au passage de Marsile Ficini, dans Vossius, de Hist. lat., pag. 639.

(21) *In Fastis*, apud Vossium, ubi supra.

(22) *In Diar. historico*, apud eund., ibid.

(23) Mabill., in Museo ital., tom. I, p. 178.

(24) Pierre de Saint-Romuald ; Abrégé chron., tom. III, pag. 262, à l'ann. 1509.

» qu'il vint à certains vers fort pa-
 » thétiques, son luth lui tomba des
 » mains, et lui tomba aussi de l'es-
 » calier en bas et se rompit le col.
 » Ce cardinal avait dit en son épi-
 » taphe qu'il était mort en chantant
 » des vers lugubres sur la mort d'A-
 » lexandre, duc de Florence, que
 » Laurent son cousin avait mécham-
 » ment tué (31). » Il y a dans ces pa-
 » roles une fausseté grossière; car cet
 Alexandre, duc de Florence, fut tué
 quarante-trois ans après la mort de
 Politien. L'épithaphe (32) de celui-ci,
 composée par Pierre Bembo, porte
 qu'il mourut en chantant des vers
 lugubres sur la mort de Laurent de
 Médicis. M. Bullart débite une faus-
 seté, quand il attribue au cardinal
 Bembo d'avoir dit que Politien tom-
 ba d'un escalier comme il chantait
 sur son luth une élégie qu'il avait
 composée sur la mort de Laurent de
 Médicis (33). Les vers qu'il rapporte
 de ce cardinal, ne contiennent rien
 touchant cette chute. A quoi songe-
 t-on quand on allègue des passages
 qui nous réfutent visiblement? Notez
 qu'il y a des gens qui disent que le
 conte dont Paul Jove fait mention
 est calomnieux. Lisez ces belles pa-
 roles de Piénius Valérianus : *Angelus*
Politianus, nullius ignarus eruditio-
nis, et disciplinæ, cum in adversa
Medicorum procerum tempora inci-
disset, inclinantibus jam Petri, quem
ipse litteris instituerat, rebus, in eam
incidit ægritudinem, ut in multis,
et variis molestiis, cogitationibusque
nullam admittere voluerit, atque ita
demum dolore, mœstitiâque confectus
expiravit. Quodque illi longè fuit
infelicius confide in eum turpitudi-
nis fabulâ maledicentissimis obrecta-
tionibus proscissus, calumniatusque
est, utque ea gens promptissima est
ad insimulandum in invidiam Petri
ipsius ignominiosam aliam mortis vo-
luntariæ causam universo terrarum
orbi magnâ cum ejus infamiâ propa-
larunt (34). Selon cela Politien ne se-
 rait mort que du chagrin qu'il con-

eut en voyant la décadence de la
 maison de Médicis. La philosophie
 peut bien trouver en cela un défaut
 physique, mais non pas un défaut
 moral. *

(G) Il faudrait dire que ses mœurs
 répondaient plutôt à la laideur de
 son visage qu'à la beauté de son es-
 prit.] Il est probable que son grand at-
 tachement à la maison de Médicis l'ex-
 posa à des calomnies infâmes, pen-
 dant que les Florentins, entêtés de la
 liberté républicaine, insultaient cette
 maison exilée, et lâchaient la bride
 à toutes sortes de pasquinades. N'af-
 firmions donc point que le conte de
 Paul Jove ait du fondement; mais
 soyons hardis à dire que Politien
 avait contracté l'orgueil et l'envie
 que la science ne produit que trop.
 Nous avons vu (35) qu'afin de se
 maintenir contre son émule, il
 employa indifféremment les bons
 moyens et les mauvais. Nous allons
 voir le caractère de sa présomption
 et de son envie. * *Erat distortis*
sæpè moribus, uti facie nequaquam
ingenud, et liberali, ab enormi præ-
sertim naso, sublascoque oculo per-
absurda, ingenio autem astuto, acu-
leato, occulteque livido, quum alie-
na semper irrideret, nec sua, vel non
iniquo judicio expungi pateretur (36).
 Si vous aimez mieux la paraphrase
 de M. Varillas, lisez ce qui suit : « Il
 » était fort laid de visage, il avait le
 » nez extrêmement gros et long, il
 » était louche de l'œil gauche, et avait
 » l'esprit souple et finement ambi-
 » tieux. Il n'apportait jamais tant
 » d'artifice à se déguiser qu'à l'égard
 » de ceux dont il approchait de plus
 » près; il n'écoutait rien avec tant
 » d'indignation, que les louanges
 » d'autrui; il était également envieux
 » de ses amis et de ses ennemis. Per-
 » sonne ne composait rien qui fût à
 » son gré; il n'aimait pas à recevoir
 » de correction, quoiqu'il la fît im-
 » portunément à toutes sortes de per-
 » sonnes; on voyait bien quelque-
 » fois qu'il reconnaissait ses fautes,
 » et que ce n'était que par malice

(31) Pierre de Saint-Romuald, Abrégé chron.,
 tom. III, pag. 262, à l'ann. 1509.

(32) Elle est dans Paul Jove, Eloge, cap.
 XXXVIII, pag. 90, 91.

(33) Bullart, Académ., tom. I, pag. 278.

(34) Piénius Valérianus, de Litterator. infelic.,
 lib. II, pag. 70, 71.

* Joly dit, qu'après la lecture de cette remar-
 que on ne peut que suspendre son jugement.

(35) Ci-dessus, citation (16).

* Leclerc et Joly racontent ici les témoignages
 de Varillas et de Paul Jove.

(36) Jovius, Eloge, cap. XXXVIII, pag. 89.

» qu'il résistait à la vérité. Cependant il n'avoua jamais d'avoir failli (37). »

(H) *Plusieurs savans s'occupèrent à commenter ses poésies.*] Nicolas Bérauld fit des Commentaires (38) sur la silve de Politien, intitulée : *Rusticus*. Jean Murmélius fit la même chose. François Sanchez, professeur à Salamanque, ce grammairien que Scioppius a tant loué, publia des notes, l'an 1554, sur les quatre silves de Politien. Jean Alexandre Brassicanus publia un commentaire à Nuremberg, l'an 1538, sur celle qui s'intitule *Nutricia*. Jodocus Badius ajouta des notes de sa façon aux Œuvres de Politien, qu'il publia à Paris l'an 1519 in-folio. Il y joignit aussi les notes de François Sylvius sur les Épîtres de Politien. Ces Épîtres furent réimprimées in-4^e. chez le même Badius l'an 1526, avec les mêmes observations. Brassicanus fait de grandes plaintes contre un plagiaire. *Meminit, dit-il, (39), et Politianus in Nutritius, ubi quidam nugator arrogantissimus nostra ante nos dixit : Expungendus jam et planè radendus è Philologia fastis, quoniam, ut Cicero dixit, maluit improbe tollere quàm humaniter sumere et agnoscere.* Il semble que cette plainte s'adresse à un voleur de manuscrit.

(I) *On l'accuse d'avoir parlé de la Bible très-indignement.*] Louis Vivès est peut-être le premier qui lui ait fait ce reproche. * *Angelus Politianus, dit-il, (40), totam sacram lectionem aspernabatur.* Mélanchthon s'est exprimé avec plus de force ; car il a dit que Politien, n'ayant lu qu'une fois la sainte Ecriture, se plaignait de n'avoir jamais si mal employé son temps. *Melanchthon ait semel solum sacras litteras legisse, dixisseque nulum se tempus pejùs collocasse (41).*

(37) Vanillas, Anecdotes de Florence, p. 103.

(38) *Imprimés à Bâle, l'an 1518. Voyez M. Grémin, Animadv. Philolog., part. III, pag. 55 ; mais au lieu de Bérauldus, lisez-y Bérauldus.*

(39) Job. Alexander Brassicanus, Schol. in Petronium.

* Avoir mal parlé de la Bible est un grand crime aux yeux de Leclerc et de Joly, qui trouvent l'accusation atroce, et traitent Bayle de calomniateur.

(40) Lodov. Vivès, de Veritate Fidei Christ., lib. II, pag. 264, edit. Basil., 1544.

(41) Vossius, de Poët. lat., pag. 80. Il cite tom. 3 Declamationum, pag. 545.

Mille et mille écrivains ont redit cela (42). Vossius le rejette comme une chose peu croyable (43), et il se fonde sur deux raisons : 1^o, sur ce que Politien était un prêtre et un chanoine de Florence ; 2^a, sur ce qu'il prêcha un carême, comme il paraît par ces paroles : *Cum per hos quadragesimæ proximos dies enarrantis populo sacris litteris essem occupatus, perlegi tamen libros carminum tuorum quos mihi pro singulari humanitate tud mutuoque inter nos amore dedicaveras (44).* Quelques-uns (45) trouvent que la seconde raison de Vossius réfute solidement ce que Mélanchthon rapporte ; mais d'autres ne font nul cas, ni de sa première, ni de sa seconde raison. *Hæc ratio nimis tenuis videbitur iis qui nōbrunt quantopere atheismus seu epicureismus sive libertinismus grassetur inter sacerdotes non tantum canonicos et monachos papales, sed etiam inter prelatos, cardinales, pontifices (46).* Voilà ce que Voëtius oppose à la première raison, et voici ce qu'il dit contre la seconde : *Quasi verò postillustre coram populo istic concionantes ut plurimum absque lectione scripturæ, ex inspectis legendis, postillis, homiliaris, dormi securè, thesauris pauperum concionatorum et similibus myrotheiciis predicare non soleant. Prædicavit etiam aliquando coram populo Cæsar atheorum Vaninus quid tamen illum è numero profanorum non eximit (47).* Cet auteur observe qu'il ne faut pas s'imaginer que Mélanchthon et Morinai décrient Politien par un esprit de parti : car, ajoute-t-il, Gabriel Putherbæus, auteur passionné contre ceux de la religion, a fait le même reproche à Politien (48). Mais j'avertis mon lecteur que ce Putherbæus

(42) M. Teissier entre autres, dans ses Additions aux Éloges, tom. I, pag. 11 ; mais au lieu de citer Mélanchthon, il cite Vivès, qui ne dit point ce qu'il rapporte.

(43) Vossius, de Poët. lat., pag. 80.

(44) Angelus Politianus, epist. X libri IV ad Johannem Gottium Raguennens, folio m. 106.

(45) Bozhorovius, in Monument. illust. Viroc., apud Pope Bloant, Cens. Anth., pag. 359. Bozhorovius, Var. Lect., pag. 126.

(46) Voëtius, Disp. Theolog., tom. II, pag. 1273.

(47) Idem, ibidem, pag. 1274.

(48) Putherbæus, de tollendis et expurgandis malis Libris, lib. I, pag. 81.

n'a fait que copier mot-à-mot Louis Vivès, et que du Plessis Mornai s'est servi du témoignage du même Vivès (49). Ce ne sont pas différens témoins : tout ce réduit à un seul à cet égard-là.

Depuis peu M. Crénus a communiqué au public les observations que sa lecture, qui est fort grande, lui a fournies touchant cette affaire de Politien. Il ne trouve point valables les raisons de Vossius, et il cite des autorités qui montrent qu'en ce temps-là les prédicateurs ne s'arrêtaient guère à l'Écriture (50). Ce qu'il cite de l'*Aristarchus Philosophicus* (51), livre qu'on ne connaît pas beaucoup dans ce pays-ci (52), est bien curieux. J'ai lu dans les *Lieux Communs* de Manlius, tirés pour la plupart des leçons de Mélancthon, que ce fut de la lecture du Bréviaire que Politien parla si méprisamment. *Politianus canonicus florentinus, interrogatus an legisset horas canonicas, dixit: semel perlegi istum librum et nunquam pejus collocavi tempus* (53).

(K) *Quelques-uns mettent en question s'il le faut compter parmi les athées.* Voëtius demande s'il ne doit pas être suspect d'un neutralisme lucianique, ou d'épicuréisme (54), et il répond que Mornai rapporte que Politien se plaignait de n'avoir jamais employé plus mal son loisir qu'à la lecture de l'Écriture (55). Il ajoute qu'il ne sait point de quelle manière ce critique et quelques autres moururent, mais qu'à l'air de leurs études on doit présumer qu'ils étaient semblables au philosophe Ayerroès, qui, plein de dégoût pour le chrétianisme, aimait mieux que son âme fût parmi les

philosophes. Notez qu'il est faux que Mornai dise ce que Voëtius lui attribue. Les auteurs sont pleins de semblables faussetés, et cela vient de ce qu'ils se fient aux citations d'autrui, sans prendre la peine de les vérifier. N'oublions pas ces paroles du feuillant Pierre de Saint-Romuald : *Quelques-uns ont écrit que Politien professait l'athéisme en cachette, avec Marsile Ficin et Domitius Calderin prêtre* (56).

(L) *Je croirais facilement ce que l'on débite de son goût par rapport aux psaumes de David et aux odes de Pindare.* Il ne niait point qu'il n'y eût de belles et de bonnes choses dans les psaumes, mais il prétendait que ces mêmes choses étaient narrées dans Pindare avec plus d'éclat et plus de douceur. C'est ce qu'on prétend avoir ouï dire à l'un de ses écoliers. Lisons les paroles mêmes de Mélancthon. *Dionysius Capnio, qui adolescens audivit Angelum Politianum, narrabat eum interrogatum aliquando, quid de psalmis Davidis sentiret, et ad quid prodesse eorum lectionem judicaret, respondisse, sibi verò placere illa antiqua carmina, et continere ea parim honesta præcepta, partim gravissimas conciones de providentia et de sceleratorum poenis; partim querelas de infirmitate hominum utiles ad frenandos immoderatos impetus, partim historias ejus gentis. Sed addidit Politianum hanc collationem, res easdem dulcius et splendidiùs narrari in odis Pindaricis, ibi pingi Ixionem in rotâ clamentem,*

Discite justitiam mori, et non spernere divos.

Ibi describi Bellerophontem propter priores victorias factum insolentiorum, et vehi Pegaso intra cœlum volantem, id est, res non necessarias ambitiosè moventem, excuti à Pegaso et deici in Ciliciam. Ibi celebrari Pelci castitatem, qui expetitus ab Acasti conjuge, et ab eo falsò accusatus, et objectus Centauris, servatur accepto gladio divinitus. Deniquè multas imagines pulcherrimas, multas historias, et gravissima præcepta tradi. Hæc Politiani oratio et si speciosa est, tamen est ho-

(49) Mornai, *Vérité de la Religion*, chap. XXVI, folio m. 336.

(50) Thom. Crénus, *Animadv. Philolog. et Histor.*, part. III, pag. 22 et seq., édition de Leyde, 1678.

(51) Composé par Henri Erasme, conseiller du roi de Dannemarck, et imprimé à Hambourg, 1678, in-8°.

(52) *Admodum raro et inde hic paucis notis.* Crénus, *Animadv.*, part. III, pag. 25.

(53) Johann. Manlius, in *Locor. Commun. Collectas.* titulo de Satisfact., pag. m. 90.

(54) Voët., *Disp. Theol.*, tom. I, pag. 206.

(55) De Politiano refert Plessius, in libro de veritate religionis christianæ, quid diceret nunquam se bonas horas suas pejus collocasse quam in lecturæ Scripturæ. Item, ibidem.

(56) Pierre de Saint-Romuald, *Abbrégé Chron.*, tom. III, pag. 261, à l'ann. 1509.

minis ignorantis discrimen inter genera doctrinarum, inter legem et Evangelium (57). Manlius, dans le livre que j'ai déjà allégué, n'attribue point ce jugement à Politien, mais à Lazare Bonamieus. *Lazarus Bonamieus, vir doctus, eum esset interrogatus quomodo ei placeret Psalterium, respondit placere sibi, recitari enim ibi egregias sententias de Providentia: sed tamen nihilo melius esse quam Pindari poema* (58). On ne trouve point dans ces paroles latines la préférence de Pindare, on n'y trouve que l'égalité entre lui et David. Cependant le commentateur de Gaffarel assure, sur la foi d'un théologien allemand, que Bonamieus a mis les poèmes de Pindare au-dessus des psaumes de David: *Ejusdem blasphemiae veneno correptus fuit Lazarus Bonamieus, Italus, qui vociferabatur se odas Pindaricas præferre hymnis Davidicis. Vid. beatus Dn. Selneccerus Explicat. in 1. Cor. 8. p. 496* (59). Il venait de dire que Politien avait prononcé le même blasphème. Ceci montre que Melancthon ou ses copistes ont varié, comme il arrive presque toujours quand on n'a pour fondement qu'un oui-dire. Peut-être a inséré dans une lettre (60) ce que j'ai cité ci-dessus de Melancthon.

(M) *Il a aussi été accusé d'être plagiaire.*] Tout le monde a oui dire qu'on a déshérité qu'il s'approprié la version latine d'Hérodien, composée par Tiphernas, et qu'il ne fit qu'en retoucher quelques endroits *. Léon X disait que ceux qui étaient jaloux de la gloire de Politien répandirent cette médisance. *Quamquam æmuli eam translationem, uti nos à Leone Pontifice accepimus, Gregorii Tiphernatis fuisse dicerent quod passim inducto fucō, et falsis nevo-*

rum coloribus interlita alieni styli habitum mentiretur (61). C'est tout ce que Paul Jove nous en apprend: on me ferait beaucoup de plaisir si l'on m'indiquait les sources de la narration que je m'en vais rapporter. « Il » fit imprimer une traduction d'Hérodien qui n'eut pas tout l'effet » qu'il prétendait: car encore qu'elle » fût généralement admirée, il courut un bruit que Politien l'avait » trouvée parmi les papiers du fameux Grégoire de Citta di Castello, » qu'il avait achetée: et ce bruit était » fondé sur des conjectures qui ne » furent détruites que faiblement. » Le pape Léon, qui était alors sous » Politien, et entendait tout ce qui » se disait pour et contre à la table » de son père, étant prié vingt ans » après par les académiciens de Rome, de leur apprendre ce qu'il en croyait, laissa la chose en doute, » et demeura d'accord que le style » de cette traduction n'avait rien de » semblable à celui des autres œuvres » de Politien, et tenait bien plus du » fard et de l'artifice dont Grégoire » de Citta di Castello avait accoutumé d'user dans ses compositions. Il » ajouta pourtant (comme s'il eût eu » peur d'en avoir trop dit) que ce » Grégoire n'avait rien fait de comparable à la traduction d'Hérodien » (62). » Je suis fort tenté de croire que l'auteur de ce récit s'est fondé uniquement sur les paroles de Paul Jove qu'il a étendues, et paraphrasées tout comme il lui a plu, et tout comme s'il eût écrit des romans. En tout cas, il ne les a point entendues; car ce n'était point à Tiphernas, mais à Politien, que l'on imputait ce fard et cet artifice qu'on trouvait dans la version. Si Léon X avait parlé sur cela de la manière que M. Varillas le prétend, Paul Jove n'eût pas rejeté cette accusation comme indigne de croyance (63). Notez que les meilleurs critiques la rejettent: ils trouvent partout dans cette version d'Hérodien, le même génie et le même caractère. Tiphernas n'était point capable de produire ce chef-d'œuvre

(57) Melancthon, in epistolâ ad Adamum Cratonem, præfixâ Excerpti Nicolai Asclepii Barbati de antiquo et profundo consilio Dei.

(58) Manlius, in Locorum Communum Collectione, titulo de Vet. et Nov. Testamento, pag. 81.

(59) Gregorius Michael, Præpositus Regis Flenoburgensis, Notis in Jacobi Gaffarelli Caristates, pag. 110.

(60) Peucer, epist. ad Christoph. Carlowitz. Foyes Soldanus, de Libris, pag. 434.

* Le tiers observe que l'on n'apporte aucune preuve suffisante de l'accusation de plagiat portée contre Politien.

(61) Paulus Jovius, Elog., cap. XXXVIII, pag. 88.

(62) Varillas, Anecdotes de Florence, p. 165.

(63) Paulus Jovius, Elogior., cap. CXVII, pag. 259.

(64). Il eût moins coûté à Politien de traduire tout l'ouvrage que de donner à la traduction d'un autre l'air et la forme qui règne dans celle-ci.

Il n'est pas si aisé de le défendre sur d'autres reproches de volerie ; car que peut-on répondre pour lui à ces paroles de Budé ? *Plutarchus in eo libro, quem de Homero composuit ; qui liber nondum latinus ex professo factus est, licet Politianus, vir ille quidem excellentis doctrinæ, sed animi non satis ingenui, ex eo libro rerum summas ad verbum transcribens, quasque flores præcerpens, non erubuit id opus pro suo edere, in quo nullam præterquam transcribendi ac vertendi operam navaverat* (65). Budé avait fait un conte qui a été imprimé, et qui contient une insigne filouterie de Politien. Le fait est que ce professeur étala avec emphase dans son auditoire, comme un fruit de son jardin, plusieurs choses qu'il avait prises d'Hérodote : Il avait eu Jan Lascaris pour auditeur, qui le tira ensuite à part pour lui reprocher cette hardiesse. Je n'ense jamais pensé, lui répondit Politien, qu'un Grec comme vous eût ignoré l'artifice avec lequel on s'acquiert l'estime publique. Vous étiez trois ou quatre tout au plus dans mon auditoire qui aviez lu Hérodote. Qu'est-ce que cela en comparaison de cette foule d'écoliers qui m'applaudissent et qui m'élèvent jusques aux nues ? Je veux croire que vous n'aurez pas la malignité de me décrier auprès d'eux ; mais je suis sûr qu'elle ne me nuirait pas beaucoup dans leur esprit. Rapportons cela selon les termes de l'original. *Non possum mihi temperare, quin tibi nunc referam, quod Budæus noster de Angelo Politiano quondam nobis domi suæ narrare solebat, idque se ex Jano Lascaris, qui Politianum fuerat æqualis, crebrè audivisse confirmabat. Cum enim Politianus Florentiæ Interpretationem Homericæ Iliados in magnâ celebritate aggredere-*

tur : non sine ingenti ostentatione quæ de Homeri poemate perscripta sunt ab Herodoto, auditoribus suis è suggesto recitabat, quo tempore Herodoti liber græcè scriptus, à nullo adhuc conversus in linguam latinam, nec typographorum fornix excusus erat. Itaque Lascaris, qui tum honoris causâ auditorum numerum augebat, cum paucis quibusdam aliis græcè doctis hominibus, qui non ignorarent undè omnia, quæ pro suis recitaverat, hausisset. Is igitur paulò post ad hominem conversus, eumque seducens : Die mihi, queso, inquit, Politiane, quo ore Herodoti opus insigne, quod antè tot sæcula conscriptum est, in tanto cætu, ut tuum recitasti ? Cui mox subridens Politianus, Nunquam, inquit, putassem, Janæ, hominem græcum ad eam ejus artificii rudem et ignarum esse, quo apud multitudinem existimatio et fama comparari solet. Quasi verò, inquit, non satis intelligam tres aut summum quatuor fortassis vos hic adesse, quibus Herodoti libris aliquando inspicere contigerit. Sed quoniam hic sit turba nobis applaudientium et in eorum laudibus ferentium vides, apud quos si existimationem nostram (quod minimè spero) vel tantillum lædere volueritis, oratio profectò vestra non multum fidei ponderisque habitura est (66). N'oublions pas ce qui concerne ses Miscellanées. Il en montra le manuscrit à ses amis, et cela fut cause : qu'on parla beaucoup de cet ouvrage avant même qu'il fût imprimé ; mais on fit courir un mauvais conte que Politien s'était enrichi du pillage qu'il avait fait dans une compilation intitulée *Copiæ Cornu*, et composée par Nicolas Pérot : on soutenait que l'original lui en avait été prêté par le duc d'Urbain qui crut que cela serait agréable à Laurent de Médicis. Quand Politien eut appris toutes ces nouvelles, il différa la publication de cet ouvrage. On vit paraître pendant ce délai le livre de Nicolas Pérot, et c'est ce qui dissipa la médisance ; car ceux qui le comparèrent avec les Miscellanées de Politien ne trouvèrent pas que celui-ci eût pillé l'autre. Politien narre tout

(64) Henri Étienne l'a fort critiqué. Consultez *M. Crœnius, Animadv. Philolog. et Hist., part. III, pag. 12 et seq.*

* Le passage de Budé ne prouve rien, dit Leclerc, à moins que Budé ne dise avoir vu ce que Plutarque a écrit sur Homère, et l'avoir confronté avec l'ouvrage de Politien.

(65) Budæus, Annotation. in *Pandectas, folio m. 151 verso.*

(66) Franciscus Duarenus, *Opuscul. p. 1478, edit. 1584, apud Coloniensem, in Opuscul., cap. XXXI, pag. m. 66.*

ceci au long vers la fin du livre. En voici seulement quelques paroles : *Fit concursus. Est in manibus (Copia Cornu) Effunditur. Exeuntur. Quid multa? calumniam me liberat. Vidisses continuò nonnullorum vultus lugubre quiddam tacentes..... et erubescences..... Tantum constitit in presentiarum, non idem spectasse me, quod ejus voluninis auctorem, nec par utriusque destinatum præstitumque fastigium. Quòd si locos eosdem pro re natè forte uterque tractavimus (id autem incidere alicubi fuit necesse), crassior tamen inter nos, quàm inter Pyramum Thysbenque paries (67). Cela n'a pas empêché qu'Iléresbachius ne l'ait traité de grand larron (68). Notez que Politien s'est plaint d'avoir été exposé à la pillerie des plagiaires (69) : il les menace de les poursuivre pour les dépouiller de leurs voleries *.*

(N) Il eut entre autres adversaires *George Mérula*.] C'était un professeur au collège de Milan : il « ne par-
« donna pas même à Politien, quoi-
« que Politien eût acquis assez de ré-
« putation pour se mettre hors de
« pair. Il lui montra qu'encore que
« la nature lui eût donné toutes les
« qualités requises pour devenir sa-
« vant, elle n'avait pu néanmoins le
« faire naître tel. Il lui marqua plus
« de trente fautes considérables qui
« lui étaient échappées, et Pavertit
« charitablement (disait-il) que pour
« vouloir passer pour premier dans
« la république des lettres, il fallait
« avoir plus la, et plus étudié que
« tous les autres ensemble (70).....
« Politien fut celui qui gagna le plus
« à sa mort. Il avait publié la pre-
« mière centurie de ses *Mélanges* (*);

et Mérula, qui s'était scandalisé de l'audace qui paraissait dans le mot de centurie, avait menacé Politien de détacher contre elle des régimens entiers d'autorités, et de pas-
sages, pour justifier le contraire de tout ce qu'elle avançait; mais il n'eut le loisir que d'en ébaucher le projet (71). On ne trouve dans Paul Jove que le canevas de la dernière partie de ce récit (72) : il faudra chercher où est le fond de la première. Notez que Politien écrivit des lettres bien vigoureuses à Mérula (73), et qu'il parut souhaiter que Ludovic Sforce permit à cet adversaire de publier sa critique *.

(O) Il fut..... maltraité du poète *Marulle*.] C'est ce que débute le feuillant Saint-Romuald. *Marulle*, dit-il (74), l'a fort mal mené sous le nom de *Mabilius*. Cela peut signifier deux choses, ou que Marulle se donna le nom de Mabilius dans les vers qu'il fit contre lui, ou qu'il le donna à Politien. J'ai parcouru ses poésies tout de nouveau; mais je n'y ai rien trouvé sous ce nom-là. Celles de Politien ne me portent point à croire

Sartius, mais dérobée à l'auteur par quelqu'un qui, de cette manière, était la cause que jusques alors le public se trouvait privé d'un ouvrage si utile. Cette 11^e. partie contenait, entre autres, vingt chapitres dont les titres sont rapportés dans la même lettre. Aussi dans l'édition de Bâle, 1522, le titre porte-t-il *Centuria una*; et non pas comme dans d'autres *Centuria I*, d'une manière équivoque, et qui porte à croire que la 11^e. centurie de ces *Mélanges* existe. Dans la lettre suivante au même, Pierre Crinitus donne les titres d'autres huit chapitres de cette 11^e. centurie, vus, dit-on, manuscrite par plusieurs des amis de l'auteur. De resto, cette seconde lettre de Crinitus finit par une épigramme, où l'auteur fait parler Politien en des termes qui marquent bien clairement la mort de celui-ci à l'année 1494. Voici les cinq derniers vers de cette épigramme :

*Is ille ego Angelus Politianus sum.
Fugit benigno me sine Flore, et ille
In facta cecit, Parthenopeus reges
Cum publica arma irruerent inuoluta.
Tu vale, et hoc sis meritis memore nostris.*
Rus. carv.

(71) La même, pag. 193.

(72) Politiano obiter vehementi motu liberato, cum in macellaneis ejus centuriarum cohortes et alias quoque importu obruerent emissurus esse dice-
retur. Jov., *Eloquor*. cap. XXXVII, pag. 87.

(73) Voyez le livre XI des *Lettres* de Politien.

* La querelle de Politien et de Marulle montre clairement, dit Leclerc, la modération et le bon cœur de Politien.

(74) Saint Romuald, Abrégé Chron., tom. III, pag. 162, à l'ann. 1509.

(67) Politian., in fine *Miscellan.*, apud Thomassinum, de *Plagii Litterario*, pag. 335.

(68) *Iléresbachius* in prefat. *librorum minorum de Re rustica* faracissimum vocat Politianum, atque in *Panepistemonis alterum non intellecta* conspiciunt. Thomassinus, *ibidem*, pag. 335, 336.

(69) *Idem*, Politian., *ibid.*, apud eundem, pag. 336.

(70) Leclerc remarque que Politien se plaint sur ce sujet d'une manière fort modeste et fort sensée.

(71) Varillas, *Anecdotes de Florence*, p. 199.

(72) Dans une lettre de Pierre Crinitus à Alexandre Sartius, insérée, tom. 1, pag. 384 des *Œuvres* de Politien, de l'édition de Gryphius, 1550, sont rapportés quelques endroits de la 11^e. partie des *Mélanges* de Politien, composée, dit Crinitus, et achevée à la prière et à la considération de

que le feuillant ait raison. J'y trouve des épigrammes sanglantes in *Mabilium novatum Insubrem*, qui ne contiennent aucune chose où je puisse reconnaître Marulle *. Et le moyen de le reconnaître sous l'épithète d'*Insuber*, lui qui était de Constatinople ? Sans avoir lu les poésies de ce Mabilins, je ne laisse pas de croire que Politien y était fort maltraité. J'en juge de la sorte par les injures horribles que Politien lui darde. En voici quelques-unes :

*Si jam carmina nostra te, Mabili,
Urgent ad loquens miser crucemque,
Ne, quomo, propera mori, tuum ne
Fraudes carnicem tuo lucello :
Namque est percipimus tal, ac libenter
Is tantum tibi demperit laboris.
Quid ? nortin hominem ? negas : at idem est
Aurem qui secuit tibi sinistræ (75).*

Mabilins plaisantait sur ce que le cou de Politien n'était point droit. Voyons ce qu'on lui répliqua.

*Sed quid te cruciat reflexa colla
Si interdum gero ? nūm pātrium videtur
Si pronus status tuus cinados,
Si pronum statuent, miser Mabili,
Mox te carnicis manus, velut nunc
Pronum te statuant Mutoniani.*

Les injures sont encore plus entassées dans les vers qui suivent :

*Harres relictus à parente sordido
Ille impudicus, emulatur aleo,
Spureus, lutorus, pedecurus, hirpidus,
Pannorus, uictus, horridus, caprimulgus,
Edax, ineptus, involens Mabilius
Uno expatrat patrimonium die
Gula holluante, cunnilingus oculis,
Porace culo, et exfutatus mentula.*

Vous voyez dans ces dernières paroles une vilaine copie de la licence de Catulle et de Martial, gens qui abusèrent trop d'une maxime des stoïques dans l'emploi des noms (76), etc.

..... *Apud quos
Nomen adest rebus, nomenclusque pudor.*

Politien lâcha trop la bride à cette mauvaise imitation dans quelques autres poésies, et surtout dans son *Invective* contre une vieille qui avait perdu toutes les marques de sa jeu-

nesse hormis la lubricité (77). Ce sont des vers qui contiennent à peu près toutes les pensées de deux odes d'Horace (78), et qui les expriment avec un plus long détail. La saleté s'y rencontre avec profusion dans les derniers vers, et d'une manière d'autant plus choquante, qu'immédiatement après on trouve deux hymnes pour la sainte Vierge remplies de dévotion. Il ne faut point mettre sur le compte du poète ce mauvais arrangement. C'est la faute de ceux qui firent imprimer ses Œuvres. Mais pour revenir à Mabilins, je dirai qu'on trouve son épithaphe parmi les vers de Politien.

*Flecte viator iter, fates nam putre Mabili
Hic foveat corpus, conditur atque animus.*

Si ce n'est pas une bonne preuve contre Pierre de Saint-Romuald, il semble que c'est pour le moins une marque qu'il s'est trompé ; car Marulle survécut de quelques années à Politien. Mais ne nous fions point à cette espèce de raisonnement. On peut dire des injures si atroces dans une épithaphe, et l'on trouve un terroir si avantageux en se tournant de ce côté-là, que plusieurs poètes ont supposé fausement la mort de leur adversaire, afin de se ménager les commodités de ce lieu commun. Je ne dois pas dissimuler qu'un fort habile homme, qui a fait des notes sur les poésies de Sannazar (79), croit que Marulle et le Mabilins de Politien sont le même personnage.

(P) *M. Varillas.... n'a pas employé un bon calcul chronologique.*] Politien « eut un si merveilleux génie, que le monde n'en avait pas vu de semblable depuis Ovide ». Dès l'âge de douze ans, il faisait de si beaux vers, que l'on eût dit qu'ils étaient du siècle d'Alexandre ou de celui d'Auguste. Et lorsqu'il lui prenait envie de surprendre les

(77) *En voici le commencement :*
Hic hic iamhi arripite mi jam mordicus
Anum hanc furenti
Percitum libidine
Testiginosam, catalientem spercidam.

(78) *La VIII^e, de l'Epodon, in anum libidinem ; et la XII^e, du même livre, ad mulierem fudam et anam.*

(79) *Voyez les Notes sur Sannazar, pag. 229, édition d'Amsterdam, 1689.*

* La Monnoie regarde tout ce passage de Varillas comme une pure fable de son invention.

* Voyez la note sur le texte de l'article MARULLE, tom. X, pag. 346.

(75) Politianus, in *Libro Epigrammatum*.

(76) *O σαρπη εὐθυψύχων ἴσως. Sapiens sinē circūta omnia efficit.*

doctes, et de faire passer ses productions pour des fragmens d'Anacréon, ou de Catulle, qu'il venait par hasard de trouver dans quelques vieux manuscrits de la bibliothèque de Médicis, ceux qui s'y connaissaient le mieux s'y laissent tromper (80). » M. Baillet raconte plus amplement la même chose dans son *Histoire des Enfants célèbres* (81), où avec raison il a donné place à notre Politien; car quand même ce que M. Varillas débite ne serait pas vrai, nous savons d'ailleurs que Politien était fort jeune lorsqu'il composa ses vers grecs, qui au jugement des critiques sont meilleurs que les vers latins qu'il composa long-temps depuis (82). Mais voici une faute de chronologie: On proposa à Virginie des Ursins « le mariage de sa fille qui n'avait que douze ans, avec Laurent de Médicis, fils aîné de Pierre, qui n'en avait pas encore quinze..... Les noces ne s'en firent pas avec beaucoup de pompe, parce que la conjoncture n'y était pas propre. Il y eut pourtant force épithalames, entre lesquels celui d'Ange Politien, qui n'étant que de l'âge du marié, faisait des vers dignes du siècle d'Auguste, fut le mieux reçu. Peu de jours après, le bruit de l'approche de Coliogne enleva le jeune Laurent d'entre les bras de son épouse, et le fit monter à cheval pour apprendre l'art militaire sous la discipline de son beau-père » (83). » Laurent vint au monde l'an 1448. Politien était donc plus âgé que lui de quatre ans *. Machiavel, un peu plus croyable que Varillas, assure que les noces de Laurent de Médicis et de Clarice des Ursins, furent célébrées avec une pompe très-magnifique, et qu'elles le furent après la paix (84), c'est-à-dire lorsque la guer-

re que Coliogne fit aux Florentins fut pleinement terminée. Il ne marque pas l'année de ce mariage, ce qui est un grand défaut dans un écrivain d'histoire; mais on peut recueillir de sa narration que ce fut l'an 1471. Laurent avait donc vingt-trois ans. Jugez si M. Varillas prenait la peine de consulter la chronologie. Il a mis tous les principaux exploits de cette guerre de Coliogne après la mort de Pierre de Médicis, père de Laurent (85). N'avait-il pas vu dans Paul Jove que la paix fut faite avant la mort de Pierre de Médicis (86)?

(Q) *J'aurai quelque chose à dire contre Moréri.* [I. Il n'y a point d'exactitude dans ces paroles, *Laurent de Médicis arrêta à Florence Ange Politien, qui était déjà prêtre*; car c'est nous donner à entendre que ce fut là le premier bienfait que Politien reçut de la maison de Médicis. Or cela est faux: nous avons vu ci-dessus (87) qu'il étudia aux dépens de Cosme, aïeul de Laurent. II. Il ne fallait pas dire que Laurent *le fit précepteur des enfans de Cosme de Médicis*: ce fut à ses propres enfans ** qu'il le donna pour précepteur (88). Ce serait une chose fort rare qu'un homme mit les enfans de son grand-père sous les soins d'un précepteur. III. Jean de Médicis, *qui fut depuis le pape Léon X*, était fils de ce Laurent, et non pas de Cosme. IV. Pour pouvoir dire que Politien *composa ses belles épitres grecques et latines dont les doctes parlent avec tant d'éloges*, il faudrait que le public eût vu un certain nombre de lettres grecques de cet auteur. Je suis fort trompé si vous en trouvez plus d'une dans le Recueil de ses lettres. Voici apparemment ce qui a fait égarer M. Moréri. Il avait lu dans Vossius (89) ce passage de Volaterran: *Mihi solebat Epistolae tum*

(80) Varillas, *Anecdotes de Florence*, p. 194.

(81) Baillet, *Enfants célèbres*, pag. 89, 90.

(82) *Græcis verbis quæ puerum se conscripsisse dicit, etatam mihi prudentem apponit suam. Tam enim bona sunt ut ut virum quidem latine acq̃ bene scripsisse putem.* Jul. Cesar Scaliger, *Poet.*, lib. VI, pag. m. 740.

(83) Varillas, *Anecdotes de Florence*, p. 80.

* Leclerc observe que Politien, né le 14 juillet 1444, avait six ans et demi de moins que Laurent, né le 1^{er} janvier 1443; mais il ne voit dans l'erreur de Bayle qu'une faute d'attention.

(84) Machiav., *Histoire florentine*, lib. VII, pag. m. 289.

(85) Voyez son second livre des *Anecdotes de Florence*.

(86) Jovius, in *Vita Leonis X*, lib. I, p. 14.

(87) Dans la remarque (B).

** Voyez une note ajoutée sur la remarque (B).

Leclerc dit que Politien ne fut précepteur que de Pierre, l'un des trois fils de Laurent, et que d'où long Bayle a eu tort d'employer l'expression de *enfans*.

(88) Voyez la *1^{re}* lettre du *1^{er}* livre de Politien, folio m. 94.

(89) Vossius, de *Hist. lat.*, pag. 628.

græcas tum latinas scribere, sed sermone vernaculo plures quod frequenter faciebat occupatus, ne nasus aliquis stilo offensus impræmeditato, præjudicata jam de eo opinioni officeret (90). Là-dessus, sans prendre garde à la chose, il s'imagina que Politien écrivit des lettres grecques qui ont été publiées. Notez en passant la précaution de Politien. Il savait que la politesse de son style était célèbre, et que, pour soutenir sa réputation, il ne devait rien écrire qui ne fût bien travaillé. Mais comme ses occupations ne souffraient pas qu'il donnât beaucoup de temps à composer une lettre, il prit le parti d'écrire souvent en italien; car nous devons croire qu'il en usait avec ses autres amis comme avec Volaterran. Voilà quelle dure servitude s'imposent ceux qui s'acquiescent la réputation d'écrire bien une lettre. Ils n'osent plus écrire familièrement et négligemment à leurs amis. Ils savent que leurs lettres seront montrées, et qu'à moins d'être polies elles tomberont dans le mépris. Balzac soupirait souvent sous ce rude joug, et j'ai lu qu'un bel esprit portait envie au bonheur de son procureur qui pouvait commencer impunément par j'ai reçu la vôtre, je vous fais ces lignes (91). Les Manuces, et les latinistes de sa volée, se virent réduits à la fâcheuse nécessité qu'une lettre leur coûtait des mois entiers (92). Je ne m'étonne donc pas de ce que Volaterran vient de nous apprendre. Notez que cette servitude s'étend quelquefois jusques aux discours de conversation (93). Revenons à M. Moréri. V. On ne peut pas dire que Politien ait eu part à la disgrâce des Médicis, qui causa celle de tous les gens de lettres qui étaient à Florence; car il

mourut pendant que Pierre de Médicis était encore le maître dans sa patrie. Il est vrai qu'on croit qu'il se chagrina en prévoyant que ce seigneur ne se pourrait pas maintenir, vu le train que les choses alloient prendre: mais, quoi qu'il en soit, Paul Jove l'estime heureux d'être décédé avant la chute de cette maison (94). VI. On n'a point dit qu'il se soit désespéré pour n'avoir pas pu gagner le cœur d'une dame. On lui a donné un objet plus criminel, comme je l'ai rapporté ci-dessus (95). Ne vous arrêtez pas au passage de Pierre de Saint-Romuald. VII. On ne peut point dire que Paul Jove donne dans ces fables: il ne fait que les rapporter, il ne les affirme point, et il se sert du mot *furent*. Il est seulement blâmable de n'avoir pas ajouté que ce bruit n'était pas certain; car il savait sans doute qu'il y avait du partage là-dessus, et cela suffit pour obliger un historien à ne pas dire, il a couru une telle médisance, sans ajouter, mais quelques-uns l'ont traitée de calomnie. VIII. Louis Vivès n'a point dit ce que Moréri lui impute (96).

(94) *Ro præpropere vite exitu profectò felix fuit quòd imminetent convalesc Medicis domus ruinam effugerit.* Jov., pag. 89.

(95) Dans la remarque (F).

(96) C'est la même chose que Voléus fait dire à Moréri, dans la remarque (K).

POLITIEN (JEAN-ANGE), natif de la même ville que le précédent, enseignait la logique dans Poitiers vers le commencement du XVII^e. siècle. Il eut entre autres disciples M. Daillé (a). Il écrivit deux livres de controverse contre le cardinal Bellarmin son compatriote (A). Cela me fait juger qu'il quitta la profession du papisme pour se faire protestant.

(a) Voyez la Vie de M. Daillé, pag. 4.

(A) Il écrivit deux livres de controverse contre le cardinal Bellarmin son compatriote: [L'un a pour titre, *Philosophia Eucharistica de potentia et voluntate Dei ex tertio libro Bellarmini de Eucharistia, exposita et re-*

(90) Volaterr., lib. XXI, pag. 777.

(91) Préface des Œuvres de Sarasin, pag. 46.

(92) Voyez Scioppini, de Sulo historico, pag. m. 61, 62.

(93) Vous trouverez dans le Ménagiana, pag. 164, de la première édition de Hollande, au sujet d'une conversation de quelques savans: Chacun s'efforça... de bien parler; car tout au contraire d'aujourd'hui on prenait garde à parler correctement, et à ne point faire de faute dans les entretiens d'assemblées. Enfin tout le monde s'étant retiré, je restai seul avec Balzac. Alors, me prenant par la main, il me dit: à présent que nous sommes seuls, parlons librement et sans crainte de faire des solécismes.

sutata, à Amberg 1604 in-4°.; et l'autre *Philosophiæ seupotius Sophisticæ Eucharistica Bellarmini pars altera refutata*, à Amberg 1604 in-4°.

POLITIEN (ANTOINE-LAURENTIN) fut professeur en logique dans l'académie de Pise (a). Il était à Padoue, l'an 1604, comme il paraît par l'épître dédicatoire de la seconde édition de son dialogue de *Risu* (b), auquel il joignit son traité de *Cœlis eorumque motibus*, et son livre, de *Naturæ Logicæ*. Sa mère était issue de la famille de sainte Agnès (c). C'est une sainte pour laquelle les habitans de Monte Pulciano ont beaucoup de dévotion (d).

(a) Voyez l'épître dédicatoire de son dialogue de *Risu*.

(b) La première est de Francfort. Je me sers de celle de Marbourg, 1606, in-8°.

(c) Ant. Laurent. Politianus, de *Risu*, pag. m. 134.

(d) Leand. Albertus, Descript. Italise, pag. 89.

POLONUS (MARTIN), pénitencier du pape Nicolas III, et moine dominicain, a fleuri au XIII^e. siècle *. Quelques-uns disent qu'il fut archevêque de Cosenze, d'autres qu'il le fut de Bénévent; mais ils n'en sauraient donner de bonnes preuves. Ce qu'il y a de certain est qu'il fut promu à l'archevêché de Gnesne le 22 de juin 1278 (a), par le pape Nicolas III, et qu'il en allait prendre possession lorsqu'il mourut à Boulogne la même an-

née, ou l'année suivante. Il fut enterré dans le couvent de son ordre en la même ville (b). Il est auteur d'une Chronique des papes et des empereurs, qui s'étend depuis Jésus-Christ et depuis Auguste, jusqu'au pape Jean XXI, qui mourut l'an 1277 (A). On y trouve l'histoire de la papesse; et cependant quelques doctes personnages ne croient point que cet endroit-là soit de lui (B). Quelques autres s'imaginent qu'il est le premier qui ait écrit touchant cette fable (c). Il a été blâmé comme un écrivain crédule, et d'un fort petit jugement (C). Il n'y a point de doute qu'il n'ait été surnommé *Polonus* à cause qu'il était Polonais, ou à cause qu'il passait pour Polonais (D). Vossius devait assurer positivement que le Martinus Carsulanus dont Volaterran a parlé au commencement du livre XXII, ne diffère point de celui-ci (E). Vous remarquerez que sa chronique est surnommée Martinienne, et qu'elle a été imprimée en français, à Paris, avec les additions de Verneron, chanoine de Liège, et avec celles du chroniqueur *Castel*, in-folio, par Antoine Vérard (d).

(b) Voyez le père Labbe, de Script. eccl. tom. II, pag. 62, et Starovols., in Elogiis, centum Polonorum, pag. 30.

(c) Voyez l'arem. (C).

(d) Du Verdier, Biblioth. française, pag. 897.

(A) Il est auteur d'une Chronique... qui s'étend depuis Jésus-Christ... jusqu'au pape Jean XXI, qui mourut l'an 1277.] Ceux qui ont cru qu'elle s'étendait jusqu'à l'an 1300 ne savaient pas qu'il mourut sous le pontificat de Nicolas III, l'an 1278 ou l'an 1279. Volaterran ne le savait pas non plus; car il l'a fait fleurir sous le pape Jean

* Leclerc se contente de renvoyer à l'ouvrage des pères Quétil et Echard, intitulé: *Scriptores ordinis Predicatorum*, qui, tom. I^{er}, pag. 361, rectifie ou éclaireit divers points touchés par Bayle.

(a) Decimo kalendas julii, disent Vossius, de Hist. lat., pag. 446; et le père Labbe, de Script. eccl. tom. II, pag. 62; mais Sponde, ad ann. 1278, n. 18, se sert de la phrase decimo kalend. junii.

XXII (1). Il fut trompé sans doute par un exemplaire qui contenait un appendix continué jusqu'à l'an 1320. Cet appendix, qui se trouvait dans le manuscrit de l'abbaye de Fulde, fut imprimé avec la Chronique de Martin Polonus dans l'édition de Bale, 1559. Suftridus Pétri, dans l'édition d'Anvers 1574, l'a faussement attribué à notre Martin; et c'est sans doute par une pareille méprise que Coccinus a débité que ce chroniqueur vivait l'an 1320 (2). Il y a des manuscrits de cette Chronique quine s'étendent que jusqu'à Clément IV, dont le pontificat commença l'an 1265 et finit l'an 1271. C'est sur un de ces manuscrits qu'a été faite l'édition de Cologne (3). Ne nous imaginons pas pourtant que la continuation jusqu'en 1277 vienne d'un autre que de Martin Polonus; car il dit lui-même dans la préface, qu'il a conduit sa chronique jusqu'au pape Jean XXI inclusivement. *Ego frater Martinus Polonus papae pœnitentiarius et capellanus ex diversis chronicis et gestis summorum pontificum et imperatorum præsens opusculum usque ad Joannem XXI papam deduxi inclusivè*. Disons plutôt qu'il donna plus d'une édition, et que la première ne s'étendait que jusqu'à Clément IV, et qu'il l'augmenta ensuite jusques au pontificat de Jean XXI, et que les manuscrits qui finissent à Clément IV furent copiés sur la première édition. Il y a dans la bibliothèque de Vienne, un manuscrit où l'on trouve ces paroles, *Usque ad Gregorium papam X deduxi inclusivè*: sur quoi Lambécus fait cette remarque: *Quòd autem Chronicon Martinianum hio dicitur pertinere ad papam Gregorium X inclusivè, non est intelligendum de anno obitus ejus, qui fuit annus Christi 1276, sed de initio pontificatus, sive anno Christi 1271, quo is post papam Clementem IV electus est. Hoc enim manifestè apparet ex ipso illo codice, utpotè ubi de Gregorio X nihil aliud antiquè manu scriptum cernitur, quàm hoc: Gregorius natus Lomhardus, de civi-*

tate Placentià sedit. . . *Quæ autem deinceps sequuntur, multo recentiori manu adjecta sunt* (4).

Cela doit nous faire comprendre, 1°. quel'édition que je nomme la première s'étendait jusques au commencement du pontificat de Clément IV, et non pas jusques à la fin, en 1271 (5), comme Vossius l'a prétendu; 2°. qu'il y eut une seconde édition qui s'étendait jusques au commencement du pontificat de Grégoire X, et une autre qui s'étendait jusques au pape Jean XXI. Mais voici un embarras: un manuscrit de la bibliothèque de Vienne contient ceci: *Usque ad Quarium Honorium papam deduxi inclusivè* (6). Honorius IV fut élu l'an 1285, et mourut l'an 1287. Comment accorder cela avec ceux qui mettent la mort de Martin Polonus à l'an 1278 ou 1279? Blondel n'eût-il point pu trouver là une raison pour se défendre contre celui (7) qui l'a censuré d'avoir fait vivre ce Martin jusques environ l'an 1290 (8)? Le savant Conringius assure qu'il est constant que Martin Polonus a poussé son livre jusques à l'année 1285 (9).

L'abbé Ughelli (10), ne niant point d'un côté que Martin Polonus, archevêque de Gnesne ne soit jacobin, lui ôte de l'autre la Chronique, et la donne à un Martin, moine de l'ordre de Cîteaux, archevêque de Cosenza et pénitentier d'Innocent IV; mais cette prétention est insoutenable, vu que plusieurs manuscrits de cette Chronique contiennent expressément ces mots: *Ego frater Martinus ordinis prædicatorum*. Ils se trouvent aussi dans le prologue de la table alphabé-

(4) Lambécus, lib. II Biblioth. Vindobon., apud Sandium, Notis in Vossium de Hist. lat., pag. 175, 176.

(5) Il y a dans Vossius 1251, ou par erreur de l'auteur, ou par la faute des imprimeurs. Le père Lahbe, ni Sandius, n'ont pas observé cette méprise.

(6) Lambécus, lib. II Biblioth. Vindobon., apud Sandium, Notis in Vossium, de Hist. lat., pag. 176.

(7) Le père Lahbe, in Addendis ad tom. II de Script. ecclésiast., pag. 750.

(8) Blond., au Traité latin sur la papauté, pag. m. 6. Notes qu'au Traité français, pag. 17, il dit que Martin Polonus décéda environ l'an 1270.

(9) Conringius, Animadv. in Bullam Innocentii X., pag. m. 320.

(10) In Italiæ sacræ, in Catalogo Archiepiscoporum Constantino. Voyez Sandius, in Vossium, de Hist. latinæ, pag. 174.

(1) Voyez ses paroles dans la remarque (E).

(2) Coccinus in catalogo scriptorum quem uno Thesaurò premittit. Vossius, de Hist. lat., pag. m. 485.

(3) Carl Johannis Fabricii Cæsaris, ænonici Gladbachensi. Idem, ibidem.

tique du Décret et des Décrétales, laquelle on nomme ordinairement *Martini*, et dont Martin Polonus passe pour l'auteur (11).

(B).... On y trouve l'histoire de la papesse; et cependant quelques doctes personnages ne croient point que cet endroit-là soit de lui.] C'est une dispute que l'on ne manque pas d'agiter quand on écrit pour ou contre l'histoire de la papesse: mais il restera toujours des difficultés pendant qu'on ne pourra point produire l'original même de Polonus. Les copies qui font mention de la papesse, et celles qui n'en parlent point, ne peuvent pas vider la question nettement et démonstrativement; car si l'un répond que la papesse a été ôtée des manuscrits où elle n'est pas, l'autre répond qu'elle a été ajoutée aux manuscrits où elle paraît. Chacune de ces deux réponses a ses vraisemblances et ses raisons. Les préjugés du cœur sont plus capables de faire prendre parti que les lumières de l'esprit. Il faut pourtant reconnaître qu'il y a des catholiques romains qui attribuent à notre Martin cet endroit-là, et que tous les protestans ne le lui attribuent pas. M. Cave, théologien anglais, soutient que le conte de la papesse Jeanne a été fourré par une main étrangère dans la chronique de Polonus. Rapportons ce qu'il a dit; on verra qu'il traite de fable ce qui concerne la papesse, et que certains manuscrits du bon coin n'en font aucune mention. *Nihil illud (Chronicon Martini Poloni) magis fabulosum reddidit, quam decantatissima illa de Johanna papesse, seu fabula, seu narratiuncula. Sanè fabulam esse, et Martini Chronico intrusam nullus dubito, præsertim cum in plerisque vetustis codicibus MSS. desideretur. In IV codicibus MSS. Bibliothecæ Casaræ desiderari, in totidem etiam reperiri ingenue fatetur Cl. Lambecius (*). Deerat etiam in antiquissimo codice, quem bibliotheca vaticana donavit Urbanus VIII ejus meminit Leo Allatius Confat. fab. de Johau. Pap. num. 7. ut alios taceam; certè Martini Chronicon non unam interpolatio-*

nem passum esse eruditi dudum observarunt. Editum est hoc Chronicon Basil. 1559. deindè eum notis Petri Suffridi, Antwerp. 1574. in-8°. Denique è vetustissimo MSS. et ipsi scriptori, uti ferunt, penè contaneo, summa fide et diligenter expressum, in lucem emisit Johannes Fabricius Cæsar, monachus Præmonstratensis, Colon. 1616. fol. in quâ editione historia de Johanna Papesse non compareret (12). M. du Pin est de ceux qui croient que le conte de la papesse Jeanne a été ajouté à la Chronique de Polonus (13).

Une chose est bien certaine, c'est que les protestans n'ont pas inséré cette addition: elle se trouve dans des manuscrits qui ont été faits avant qu'on parlât de Luther; car Antonin archevêque de Florence, et Platine, qui ont vécu au XV^e siècle, ont rapporté, sous la citation de Martin, le conte de la papesse; et il y a des auteurs du XIV^e siècle qui ont cité sur ce sujet le même Martin (14). Ce fut donc par une insigne témérité, et par une crasse ignorance, que Florimond de Rémond accusa Hérolde d'avoir ajouté ce conte à l'édition de Polonus (14). Il entend l'édition de Bâle procurée par Jean Hérolde, l'an 1559, et qui comprend la Chronique de Marianus, et celle de notre Martin. Ces deux chroniqueurs n'avaient été encore jamais imprimés. M. Maimbourg aurait commis la même bévue, si l'on en croyait M. Jurieu. « Il est bon de remarquer que le S. Maimbourg » s'expose bien à se faire tourner en » ridicule, quand il nous accuse d'a- » voir inventé cette fable monstrueu- » se, et de l'avoir insérée dans les » Chroniques des moines Marianus » Scotus, Sigevert et Martin le Po- » lonais (*). Riep n'a jamais été dit » de plus téméraire et de plus incon- » sidéré. On voit encore des exem- » plaires de ces auteurs, imprimés

(12) Cave, de Script. ecclesiast., tom. I, pag. 739, 740, edit. London, 1688.

(13) Du Pin, Biblioth., tom. X, pag. m. 82.

(14*) Voyez M. Spanheim, de Papâ formid., pag. 165; et M. des Marets, in Examine de Papâ formid., pag. 23.

(14) Florimond de Rémond, de l'Anti-Papesse, chap. II, num. 5, folio m. 367. Voyez aussi le père Oudin, in Supplém. de Scriptur. ecclesiast., pag. 350.

(*) Histoire du Schisme des Grecs, an. 881.

(11) Voyez Sandius, in Vossius, de Histor. lat., pag. 174.

(*) Comment. Biblioth. Vindob., t. 2, c. 8, p. 886.

» plus de 20 ans avant qu'on par-
 » lût de Luther, où cela se trouve.
 » Tous les anciens manuscrits sont
 » conformes : quand il serait vrai
 » que cela ne se trouve pas en deux
 » ou trois exemplaires, comme le dit
 » le S. Maimbourg, il serait plus
 » vraisemblable que ce peu de ma-
 » nuscrits, où cette histoire ne se
 » trouve pas, auraient été corrigés
 » par ceux à qui cette aventure fai-
 » sait de la peine et paraissait odieu-
 » se (15). » Pour bien juger de cette
 » censure, il faut savoir quels sont les
 » termes dont M. Maimbourg s'est servi.
La fable de la papesse Jeanne, dit-il
 (16), ne fut jamais dans la vérité
 qu'en la personne de ce pape Jean
 (17). Car pour avoir agi si faiblement,
 et s'être ensuite si pitoyablement lais-
 sé tromper à un demi-homme (18)
 plus fin que lui, il fut appelé femme,
 et papesse Jeanne, par une sanglan-
 te raillerie, semblable à ces pasqui-
 nades, que l'insolente liberté des mé-
 disances fait paraître assez souvent à
 Rome contre les papes, pour des causes
 beaucoup plus légères. Mais en-
 fin, quelque temps après, dans un
 siècle extrêmement grossier et igno-
 rant, cette raillerie fut prise pour
 une vérité ; et les simples s'imaginè-
 rent qu'une femme déguisée en hom-
 me avait été, par surprise, élevée sur
 le trône de saint Pierre. On ne mar-
 qua pas néanmoins encore le temps,
 ni les circonstances d'une si bizarre
 et si peu vraisemblable aventure,
 jusques à ce que dans les derniers siècles
 quelques écrivains plus téméraires,
 et ensuite les hérétiques, pour
 insulter à l'église romaine, après
 avoir très-souvent varié sur ce sujet,
 ceux-ci la mettant en un temps, ceux-
 là dans un autre, se sont enfin accor-
 dés pour la plupart à la placer entre
 Léon V et Benoît III. Il y a même
 grande apparence qu'ils ont eux-mêmes
 inventé cette fable monstrueuse,
 et qu'ils l'ont insérée dans les chroni-
 ques des moines Marianus Scotus,
 Sigebert et Martin le Polonais. Car

il ne s'en voit rien dans les plus anciens manuscrits et exemplaires de ces trois auteurs ; si ne n'est peut-être dans le premier.

Si l'on compare les paroles de cet écrivain avec celles de son critique, on verra que M. Jurieu ne s'est nullement piqué des deux qualités essentielles à un bon censeur, l'équité et l'exactitude. Ces deux qualités demandent que l'on n'attribue aux termes qu'on veut censurer que le sens qui leur convient nécessairement ; or il n'est point nécessaire que ceux de M. Maimbourg signifient que les hérétiques ont inventé l'histoire de la papesse, et l'ont insérée dans les chroniques de Marianus, de Sigebert et de Martin le Polonais. Cet auteur venait de parler de deux sortes d'écrivains, les uns catholiques, et les autres hérétiques : il a donc pu entendre que les premiers ont inventé et inséré cette historiette : pourquoi donc l'a-t-on critiqué comme s'il n'avait entendu que les derniers ? Ce n'est pas la seule faute de M. Jurieu : il prétend qu'il y a des exemplaires de Marianus Scotus, de Sigebert et de Martin le Polonais, imprimés plus de 20 ans avant qu'on parlât de Luther, où cela se trouve ; c'est une ignorance. Marianus Scotus et Martin Polonus ne furent mis sous la presse qu'en 1559, et l'on ne marque aucune édition de Sigebert plus ancienne que celle de Paris 1513. Il n'est pas vrai que tous les anciens manuscrits soient conformes (19), ni que Maimbourg dise que cela ne se trouve point en deux ou trois exemplaires. On a vu que sans limiter aucun nombre il a dit en général les plus anciens manuscrits.

Si son critique avait eu une connaissance moins superficielle des livres qui ont été composés de part et d'autre sur cette dispute, il n'aurait pas osé affirmer la prétendue conformité de tous les anciens manuscrits. Rien n'est plus faux que cette conformité : lisez seulement, à l'égard de Marianus et de Sigebert, les remarques (B) et (C) de l'article PAPESSE, tom. XI, pag. 361 et suiv., et à l'égard de Polonus, ce que j'ai cité de M.

(15) Jurieu, Apologie pour la Réformation, tom. II, pag. 38, 39, édition in-4°.

(16) Maimbourg, Histoire du Schisme des Grecs, liv. II, pag. 198 du 1^{er} tome, édition de Hollande.

(17) C'est-à-dire Jean VIII.

(18) C'est-à-dire Photius, patriarche de Constantinople, qui était ennemi.

(19) Voyez la remarque (B) de l'article PAPESSE, tom. XI, pag. 361.

(20) C'est-à-dire, citation (12).

Cave (20), et ce que je vais ajouter : « Josias Simbler (21), ministre » de Zurich, qui a augmenté la Bibliothèque de Conrad Gesner, com- » fesse qu'il a lu quatre exemplaires » de ce Martinus, lesquels se voient » encore aujourd'hui dans la librairie » de Dressère (22), tous différens, » divers, plus amples les uns que les » autres. J'en ai vu vieux qui ne se » rapporte pas à celui que Suffridus » Pétrus Leovadiensis (23) Frisius a » fait imprimer l'an 1573, lequel » confesse avoir ramassé avec beaucoup de curiosité çà et là, les anciens exemplaires, pour purger les » erreurs et fautes lourdes et grossières que l'ignorance ou malice d'auteurs avaient fait glisser dans cet » auteur. Je ne me puis assez émerveiller, dit-il, comment tant de » choses ont pu couler chez ce Martinus, qu'on voit dans sa première » édition, lesquelles ne se trouvent pas dans les manuscrits, sans qu'il » y ait apparence que Martinus y ait » seulement pensé, tant s'en faut » qu'il les eût voulu laisser par écrit. » Que si cela eût été battu de son » coin, il eût montré tout par tout » sa simplicité et ignorance (24). » Voici ce qu'on trouve dans un écrivain anglais grand défenseur de l'histoire de la papesse : Le docteur Bristow (*)... raconte qu'il y a quelques années qu'un certain protestant (estimé grand historien) fit voir ce même livre de Martinus, écrit à la main, d'une fort belle lettre, afin qu'on lui montrât si dedans cette fable. Et voici : elle n'était point au texte, mais en la marge seulement, et d'une autre main. Ce qu'ayant vu, il dit : J'apprends maintenant que cet auteur vous manque aussi (25). L'écrivain anglais ne veut point croire que ce témoignage soit bon, et il soutient qu'on ne peut montrer aucun livre de Polonus, écrit ou imprimé, où

l'histoire de la papesse ne soit point conchée (26). Cependant, voici ce que le docteur Burnet (27) assure : Je ne crois point l'histoire de la papesse Jeanne, ayant vu de mes propres yeux, en Angleterre, un manuscrit de Martin Polonus, qui est un des plus anciens auteurs qu'on a accoutumé de citer en cette matière, et lequel semble avoir été écrit peu de temps après la mort de l'auteur, où cette histoire ne se trouve qu'en la marge et point au texte, et encore est-elle d'une autre main que celle qui a écrit le texte (28). Qui voudrait douter que ce manuscrit ne soit le même que celui dont parle le docteur Bristow ? M. Spanheim (29) cite Jean Chiffet, qui allègue un vieux manuscrit où Martin Polonus ne fait aucune mention de la papesse. Les manuscrits de ce chroniqueur dans la bibliothèque de Leidesont bien différens de celui-là (30) : on y trouve, touchant la papesse, les mêmes choses qu'aux exemplaires imprimés (31). On les trouvait aussi dans un manuscrit qu'un moine qui se fit de la religion montra à un professeur de Groningue. *Nec diu est quod meis oculis usurpavi vetustissimum Martini codicem in charta pergament scriptum, quam secum Coloniam detulit R. V. D. Michael Ruckertius, olim philosophia lector, inter relictos Colonenses, nunc Dei gratia Verbi divini, fidelis dispensator in Oostfrisia, in quo extabat hæc eadem narratio* (32). Il est donc sûr que les anciens manuscrits ne sont point conformes.

Réfléchissons un peu sur cette diversité, et recherchons-en l'origine. Je commence par ces deux propositions. I. Ce n'est pas une preuve que Martin Polonus ait parlé de la papesse Jeanne, que de faire voir le contenu de fort vieux manuscrits de sa Chronique. II. Ce n'est pas une preuve qu'il n'en ait parlé aucunement, que de montrer de fort anciens manuscrits où cette histoire ne se trouve point. La vérité de ces deux proposi-

(21) Il fallait dire Simler.

(22) Les paroles de Simler sont : *Ejusdem (Martini Poloni) exemplaria quatuor copiosa multum quæ expressum extant in biblioth. Dresseri. Florimond ne les traduit pas fidèlement.*

(23) Il fallait dire Suffridus Petri Leovadiensis.

(24) Florimond de Rémond, l'Anti-Papesse, chap. II, num. 6, folio 307 verso.

(*) En sa Réplique au docteur Fuke, chap. 10, demande 54, page 373.

(25) Cooke, de la Papesse, pag. 61, 62.

(26) *Là même*, pag. 61.

(27) *A priest's voyage de Salisburi.*

(28) Burnet Voyages, pag. 27, 300.

(29) Spanheim, de Papæ fœminali, pag. 60, 61.

(30) *Ibidem*, *ibidem*, pag. 66, 67.

(31) *Ibidem*.

(32) Sam. Marinius, in Exam., pag. 22, edit. Gron., 1655.

tions est fondée sur ce qu'il est très-possible que l'on ait ajouté ou ôté certaines pièces aux ouvrages d'un auteur peu après sa mort. Les additions et les soustractions sont deux moyens aussi fréquens l'un que l'autre de corrompre l'état naturel d'un manuscrit. Cent exemples le témoignent. Ainsi, pendant que l'on n'aura point l'original de Polonus, il ne sera point possible de découvrir certainement si c'est par la voie d'addition, ou par celle de soustraction, qu'on a introduit une si grande différence entre les copies de la Chronique.

Il n'y a point d'apparence, répondront les protestans, que l'histoire de la papesse ait été consue au manuscrit de Polonus, et il y a beaucoup d'apparence qu'elle en a été retranchée; car c'est un fait scandaleux, et qui couvre d'ignominie le siège papal. Comme donc ceux qui copient les manuscrits étaient jaloux de l'honneur des papes, ils ont dû se trouver intéressés à supprimer cette narration, et nullement à l'introduire. Ce discours est assez probable; mais il prouve trop, et rend malaisé à résoudre la question, d'où vient que l'histoire de la papesse est demeurée dans un très-grand nombre de manuscrits? Où était le zèle des copistes? Quelle est la raison de la disparate? Autre difficulté. Vous prétendez qu'Anastase le bibliothécaire, que Marianus Scotus, que Sigebert, que Martin Polonus, etc., ont publié cette histoire scandaleuse. Ils étaient pourtant de très-bons papistes, c'étaient des prêtres ou des moines dévoués aux intérêts de la communion de Rome. Pourquoi auraient-ils eu moins de zèle que leurs copistes? ou pourquoi est-ce que leurs copistes n'auraient été plus scrupuleux? La plupart des écrivains qui ont narré l'aventure de la papesse n'ont-ils pas été fort attachés au catholicisme? Peut-on y être plus attaché que saint Antonin, qui l'a insérée dans son ouvrage? Autre difficulté encore. Cette tradition s'était si bien établie que personne ne la combattait. Aventin, contemporain de Luther, est le premier qui l'ait rejetée comme une fable. Le concile de Constance ne censura point Jean Hus d'avoir allégué

ce fait (33), marque évidente que les pères de ce concile ne révoquaient point en doute qu'il n'y eût eu une papesse. Il résulte de là que les catholiques romains se firent une habitude de considérer cet accident comme une chose qui ne faisait aucun préjudice à leur religion. D'où seraient donc venus les scrupules qui auraient poussé quelques copistes à effacer aux manuscrits de Martin Polonus cet endroit-là? Si l'on eût fatigué d'insultes et d'objections sur ce sujet l'église romaine, comme depuis la réformation, il serait beaucoup plus aisé de comprendre que les zélés du papisme auraient travaillé à supprimer les écrits qui faisaient mention de la papesse, et il eût fallu même en ce cas-là commencer par dire que le fait n'était pas vrai, ou qu'il était fort douteux. Mais nous ne voyons point que les sectaires aient insisté sur cet article. Ockam, au XIV^e. siècle (34), et les hussites, au XV^e. (35), se servirent de ce fait comme d'une preuve que l'église peut errer. Ence Silvius répondit que le fait de la papesse n'est pas certain, et qu'il n'y aurait pas là-dedans une erreur de droit. Cette objection faisait peu de bruit en ce temps-là, et n'inspira à personne la résolution de prendre la négative, et de remonter aux sources pour saper les fondemens de l'histoire de la papesse. D'où serait donc venue la conspiration des copistes contre les pages où les chroniqueurs avaient écrit cette histoire? Enfin, et c'est ma dernière difficulté, par quel esprit de vertige eussent-ils fait grâce à tant d'autres narrations plus scandaleuses et plus ignominieuses, et déchargé tout leur zèle sur celle-là? N'ont-ils pas laissé vivre dans les mêmes manuscrits, et dans une infinité d'autres, la mémoire des papes intrus, schismatiques, simoniaques, adultères, magiciens, etc. Je ne donne point ceci pour des raisons démonstratives, et je ne voudrais point nier qu'absolument il n'y a personne qui ait mutilé les manuscrits afin

(33) *Voyez M. de Lauvois, epist. VIII, part. IV, pag. m. 355.*

(34) *Vide Marcellinum, in Examines, pag. 22.*

(35) *Vide Lauvoisium, epist. VIII, lib. IV, pag. 355.*

de cacher la honte de l'histoire de la papesse; je me contente d'opposer probabilités à probabilités, et d'avertir par-là mes lecteurs qu'il ne faut pas être si décisif sur la cause (36) que tant de gens allèguent de ce que le conte de la papesse ne se trouve point dans plusieurs anciennes copies des chroniqueurs.

Mais, dira-t-on, si Marianus, Sigibert, Martin Polonus, etc. n'avaient point parlé de la papesse, comment serait-il arrivé qu'on la trouve dans plusieurs manuscrits de leurs chroniques? Y a-t-il aucune apparence que les moines, qui étaient en ces siècles-là les principaux dépositaires des manuscrits et ceux qui en copiaient le plus d'exemplaires, aient voulu donner cours à un tel conte en l'ajoutant à des livres où il n'était pas? Les sectaires, les hussites, par exemple, avaient-ils besoin de l'y coudre? Ne trouvaient-ils pas assez établie cette tradition? Qui est-ce qui la niait, qui est-ce qui la combattait? Le premier de leurs antagonistes (37) qui examina l'objection qu'ils y fondèrent, osa-t-il dire positivement que le fait n'était point vrai? Or si l'addition n'a pu venir ni des bons papistes, ni des hérétiques, il faut conclure que les manuscrits qui parlent de la papesse, sont en cela très-conformes à l'original, et que ceux qui n'en parlent pas ont été tronqués de cette partie. Voilà une objection séduisante par la probabilité; mais elle ne contient rien qui puisse convaincre ceux qui demandent de bonnes preuves. Elle suppose fausement qu'on n'aurait pu insérer le conte de la papesse dans les manuscrits de Sigibert et de Polonus, etc., sans avoir dessein de nuire à la communion de Rome. Il y a bien d'autres motifs qui ont pu porter les copistes à fourrer cette addition dans un exemplaire.

Le goût qui règne aujourd'hui de préférer les éditions augmentées à celles qui ne le sont pas, est de tous les temps. C'est pourquoi nous devons croire qu'il y a eu toujours des personnes qui aimaient mieux un

Sigibert enrichi du conte de la papesse, qu'un Sigibert où il manquait; et ainsi les copistes pouvaient s'assurer qu'ils vendraient mieux un exemplaire où ce conte aurait été inséré, qu'un exemplaire où il n'aurait pas été mis, et qui à cause de cette omission eût pu passer pour châté. Et comme avant l'invention de l'imprimerie il fallait beaucoup de temps pour préparer des exemplaires, et que les livres étaient fort chers, on ménageait le temps des copistes et la bourse des acheteurs autant que l'on pouvait: et ainsi, en faveur de plusieurs personnes, on faisait en sorte qu'une chronique tint lieu de deux et de trois; et pour cette fin, au lieu d'en copier plusieurs, on ajoutait à l'une ce que les autres avaient de particulier et de plus insigne: de là pouvait venir que l'on ajoutait à Anastase, et à Marianus Scotus, et à Sigibert, la prodigieuse aventure d'un prétendu pape accouchant au milieu d'une procession. Il est à croire outre cela qu'un curieux qui avait acheté un Sigibert ou un Martinus Polonus, et qui n'y voyait pas le conte de la papesse, l'y ajoutait à la marge en le copiant d'une autre chronique; et cet exemplaire pouvait servir d'original quelques années après à un écrivain qui insérerait dans le texte ce qu'il trouvait à la marge (38). Qui oserait nier qu'en ce temps-là il n'y eût quelques personnes plus avides d'avoir un écrit, que pourvues des moyens de l'acheter? Que faisait-on en ces rencontres? On empruntait une chronique, et on la copiait soi-même; et si l'on n'y trouvait pas certains faits dont d'autres historiens faisaient mention, on les y joignait chacun en sa place, et par cette ruse on tirait d'un seul manuscrit les mêmes utilités que de plusieurs. Ce manuscrit a pu passer du cabinet d'un particulier dans les grandes bibliothèques des académies, ou des monastères, ou bien il a pu servir d'original aux copistes avant l'invention de l'imprimerie.

Voilà quelques suppositions toutes vraisemblables qui nous font con-

(36) Cette cause est qu'on a retranché ce conte par zèle pour la papauté.

(37) Eusebe Sévère. Voyez la remarque (E) de l'article PAPESSE, tom. XI, pag. 363.

(38) Conferrez avec ceci ce que j'ai dit dans la remarque (B) de l'article PAPAUS, tom. XI, pag. 361.

naitre qu'encore que Sigebert et Polonus n'eussent point employé le conte de la papesse, on le trouverait dans quelques vieux manuscrits de leurs Chroniques, sans que l'on dût soupçonner les auteurs de l'addition d'avoir eu un mauvais dessein contre le saint siège. Rien de plus naturel après cela que ce qu'on assure de la diversité des vieux exemplaires. Les uns ont été fidèlement copiés sur l'original ou immédiatement ou médiatement : ceux-là ne contiennent pas le conte de la papesse ; les autres ont été faits sur une copie qui avait été ornée de cette fable.

Ce que nous avons rapporté (39) touchant les manuscrits d'Anastase, et ce qu'Onuphre (40), avec M. Burnet (41), témoignent, ne nous permet pas de douter que l'on n'ait écrit à la marge des exemplaires diverses choses que l'auteur n'avait point dites.

On peut alléguer une observation particulière sur la diversité des manuscrits de Martin Polonus. Nous avons vu ci-dessus qu'il donna plusieurs éditions de sa Chronique, et sans doute il ne se contenta pas de joindre une continuation à chacune ; il revit aussi et il retoucha son premier ouvrage il y fit des changements et des additions. Quelques manuscrits de ces différentes éditions s'étant conservés (42), il faut de toute nécessité que les uns soient plus amples que les autres, et que l'on trouve par-ci par-là dans les uns ce que les autres n'ont pas. Quelque exacts, quelque fidèles qu'eussent été les copistes, on verrait nécessairement cette différence dans les manuscrits. Il ne faut donc pas prétendre, généralement parlant, que ceux où l'on ne voit pas toutes les choses contenues dans les autres aient été copiés de mauvaise foi ; car outre la raison que j'ai alléguée, voici une conjecture très-vraisemblable. Tous

ceux qui copiaient la Chronique de Martin Polonus n'avaient pas dessein d'en vendre des exemplaires. On pouvait la copier pour son usage particulier. Tel homme qui n'était pas riche aimait mieux prendre cette peine que de dépenser de l'argent pour le prix du livre. Rien n'empêche que cet homme ne s'attachât plus aux choses qu'aux expressions, et qu'il n'abrégeât certaines phrases, et qu'il ne substituât ses paroles à celles de l'original. On écrit beaucoup plus vite quand on fournit soi-même les expressions, que quand on copie celles d'un autre : car la peine de se détourner pour jeter les yeux sur un manuscrit fait perdre beaucoup de temps, et l'on en gagne beaucoup si l'on ne fait que copier ce que l'on pense. Un copiste qui prend le sens de toute une période, et qui l'exprime selon son goût particulier, achèvera dans un jour ce qui en demanderait deux si l'on suivait mot à mot le manuscrit. Supposons qu'une telle copie de Martin Polonus ait servi d'original, nous comprendrons que les exemplaires de la Chronique seront différents les uns des autres sans qu'aucun mauvais dessein, ni aucune fraude, ait eu part à cette diversité. Ceux qui font beaucoup de recueils, et qui y mettent des pages entières d'un livre, mènent aisément ce que je suppose : ils se souviendront qu'il faut d'avoir plus tôt fait, ils n'ont pas copié de mot à mot ; ils ont retranché, ils ont changé bien des paroles. Les auteurs mêmes qui citent de longs passages se donnent souvent cette liberté afin d'amoinrir la peine ennuyante de transcrire (43). Il se mêle quelquefois un peu de fraude là-dedans, mais non pas toujours. Que dirai-je de tant d'omissions involontaires qui échappent aux copistes, et surtout lorsque deux périodes voisines commencent par un même mot ? Ils relisent avec quelque sorte d'attention ; mais ils s'épargnent trop souvent la peine de consérer ligne par ligne leur écrit et

(39) Dans la remarque (A) de l'article *PAPASSE*, tom. XI, pag. 357.

(40) Voyez la remarque (A) du même article.

(41) *Ci-dessus*, citation (38).

(42) Puisqu'aujourd'hui bien des auteurs citent les premières éditions, sans savoir qu'il y en ait d'autres corrigées et augmentées, on pouvait encore mieux ignorer en ces siècles-là qu'il y eût des éditions de Polonus plus amples que la première, et ainsi les exemplaires de celle-là se multipliaient.

(43) Voyez, dans la remarque (A) de l'article *VOLETTES*, tom. XIV, ce qui a été remarqué au sujet d'une citation du livre de M. Steopp.

l'original; et à moins que les omissions ne gâtent visiblement et grossièrement la suite d'une pensée, ils s'imaginent que tout va bien. Or il est sûr qu'il y a des périodes, ou des demi-périodes, qui, étant ôtées d'un livre, n'empêchent pas qu'il n'y reste un sens passable.

Concluons que la mauvaise foi n'est pas toujours l'origine de la différence des manuscrits : plusieurs causes innocentes y peuvent contribuer ; mais j'avoue que la fraude y est souvent intervenue. Voici ce que M. Spanheim observe sur les manuscrits de Sigebert. *Collato eo codice (Bibliotheca Leydensis) cum aliis, ac præcipuè cum iis quibus usus est Auberus Miræus, Gemblacensi, Lipsiano, etc., patet non pauca addita, mutata, detracta, quædam etiam passim in nostro desiderari ex eo genere quæ Romæ invisa, et quæ Baroni exagitat in Sigeberto* (44). Vous voyez qu'entre les choses en quoi il dit que les copies diffèrent, il y a des additions et des omissions, et que quelques-unes de ces omissions regardent des faits qui ne plaisent pas à la cour de Rome et qui sentent un écrivain trop partial pour les empereurs qui ont eu des démêlés avec les papes. On a lieu de croire que ces faits particuliers ont été omis frauduleusement par des copistes passionnés ; mais on ne doit pas former les mêmes soupçons à l'égard des choses omises, ou ajoutées, ou changées, qui n'ont nul rapport aux schismes ou aux disputes. Il en faut juger à peu près comme des mutilations ou des corruptions des manuscrits des auteurs païens. Il y a tel manuscrit de Cicéron, et de Tite Live, etc. qui contient certains morceaux qu'on ne trouve point dans un autre. Aucun intérêt, aucun préjugé, aucune passion, n'ont été cause que le copiste les ait supprimés. Sa seule faute est d'avoir été paresseux, ou ignorant, etc.

Pour bien juger si un copiste a retranché ou ajouté quelque chose par intérêt de parti, il faut savoir qu'elles étaient les factions d'état, ou de religion, qui pouvaient le préoccuper ; et de quelle conséquence peuvent

être, à l'égard de ces factions, les passages supprimés ou ajoutés. S'ils ne peuvent ni servir ni nuire à aucun parti, l'on doit supposer qu'il n'y a point eu de mauvaise foi dans l'addition, non plus que dans l'omission ; mais l'on peut supposer le contraire, quand ils ont un rapport particulier à une dispute qui a échauffé les esprits. C'est pourquoi les copies de Martin Polonus seraient suspectes, ou d'une mutilation, ou d'une augmentation frauduleuse, si elles avaient été faites depuis que les protestans et les catholiques ont écrit sur la question de la papesse, avec tant d'ardeur et avec tant d'animosité ; mais puisqu'elles sont antérieures à ce différend, et qu'elles ont été faites lorsque l'histoire de cette femme n'était contredite de personne, on ne voit point que le faux zèle, la partialité, l'esprit d'imposture, etc., aient dû déterminer les copistes à la supprimer. Il se pouvait bien faire que quelqu'un l'eût retranchée parce qu'il la prenait pour un conte ridicule. Voyez la note (45).

L'esprit de parti est une étrange furie : il y a des lecteurs si passionnés qu'ils déchirent ou qu'ils ôtent toutes les pages où ils rencontrent certaines diffamations de leur secte. Jugez par-là de ce qu'ils feraient si tels ou tels manuscrits passaient par leurs mains. On ne saurait décrire tous les ravages que cette passion a faits dans les anciennes bibliothèques (46). Et comment n'eût-on pas osé falsifier des manuscrits, puisqu'on ose bien présentement falsifier les secondes éditions pendant même que l'auteur est en vie (47) ? On m'a assuré que le troisième volume des Révolutions d'Angleterre (48), réimprimé en Hollande, a été gâté en plusieurs endroits, tantôt par des additions, et tantôt par des suppressions.

(45) *Unusquisque quo ipse digna memoriam judicabat, addidit; crassique quo sibi indigna lectu videbantur. Allatus, Symm., pag. 417, en parlant de la Chronique de Martin Polonus, apud Spanhem., de Papâ fœminâ, pag. 68.*

(46) *Voyez la préface de Laurent Boucher, in Decreta eccles. Gallie. Rivet le cite dans ses Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 605 du tome I.*

(47) *Voyez la remarque (F) de l'article PELLERON, tom. XI, pag. 550; et la remarque (D) de l'article ANCILOUX, tom. II, pag. 69.*

(48) *Par le père d'Orléans, jésuite.*

(44) *Spanh., de Papâ fœminâ, pag. 54, 55.*

Je ne dois pas oublier qu'il y a des gens qui croient que le conte de la papesse a été joint à l'ouvrage de Platine. C'est l'opinion de Bernartius; car, dit-il (*), j'ai ouï dire à Antonius Hetveld, homme de bon renom, et magistrat de Lowain, qu'un appelé Engelbertus Boonius, homme grave, et doyen d'une grande église en Allemagne, lui a maintes fois dit qu'il avait vu plusieurs anciens manuscrits de Platine, dans le Vatican à Rome, et qu'il les avait examinés diligemment, et cependant n'y avait jamais trouvé un seul mot touchant la papesse (49). Alexandre Coocke fait de bonnes objections contre cela. Ces anciens manuscrits, demande-t-il (50), comment vinrent-ils à être en si grand nombre et si anciens au Vatican, vu que l'imprimerie était déjà en usage, et que Platine mourut l'an 1481? D'où vient que ni Onuphrius, ni Bellarmin, ni Baronius, qui ont eu aussi libre accès que d'autres en la bibliothèque du Vatican, n'ont jamais pu trouver ces manuscrits? D'où vient que nul depuis Bernartius ne s'est avisé de cette exception contre Platine? La confession que font Onuphrius, Bellarmin et Baronius, que cette histoire est dans Platine, me fait croire que Bernartius calomniait le magistrat, ou que le magistrat calomniait le doyen, ou que le doyen prenait le magistrat pour dupe. Car sans doute s'il y eût eu de tels manuscrits, quelques-uns de ceux-ci les eussent fait voir au monde avant ce temps. M. Spanheim (51) ne conteste point le fait à Bernartius, il s'en prévaut au contraire pour montrer par cet exemple qu'on était accoutumé aux mutilations des manuscrits. Pour moi, je ne voudrais pas nier qu'il n'y ait eu au Vatican quelque fidèle copie de l'ouvrage de Platine,

laquelle ne contenait point le conte de la papesse. Il me paraît très-possible que cet auteur ait montré son manuscrit, et qu'il l'ait laissé copier quelques années avant qu'il le publiât. Il est probable que depuis qu'il en eut laissé tirer des copies, il le revit, il le corrigea et l'augmenta, et que l'histoire de la papesse fut l'une des additions. Et ainsi rien n'empêche que l'on n'ait vu au Vatican quelques manuscrits de Platine sans ce conte-là. Mais parce qu'Onuphre, Bellarmin et Baronius, ne doutaient point que l'édition où il se trouvait ne fût fidèle, ils n'auraient point voulu alléguer de semblables manuscrits. Cela n'eût servi de rien. On doit même convenir que le témoignage de Platine n'est pas fort préjudiciable à la cause que ces trois auteurs soutiennent; car il est plus propre à persuader qu'il n'y a point eu de papesse, qu'à persuader qu'il y en a eu. Coeffeteau n'oublia pas cet article. « Un Martinus Polonus est accusé de l'avoir le premier exposée aux yeux de la chrétienté; et Platine, dont du Plessis en emprunte le discours, comme s'il l'eût prise de lui, ajoutant même ces paroles, qui au lieu d'affermir du Plessis le devraient ébranler, et le faire douter, et plutôt condamner toute sa narration : Ce que j'en dis (*) est un bruit commun, et les auteurs incertains, et de peu de nom, que j'ai pensé de mettre brièvement, et nulement, pour ne sembler avoir obstinément omis ce qui est affirmé presque de tous (s'entend des auteurs postérieurs), car même les sages se plaisaient aux folies. Errorent aussi avec le peuple, encore qu'il soit évident que cette chose est du genre de celles que l'on croit se pouvoir faire. Ne voilà-t-il pas de glorieux fondemens d'une monstrueuse histoire? et quand on l'aurait estimée véritable, n'est-ce pas as-

(*) *Inquidens aliquis nebula interpolavit scripta Platini. Audiret ex Antonio Hetveldio, amplissimo laudatissimoque viro, consulari Lovaniensi, dixisse sibi seipsum Engelbertum Boonium, vidisse se Romae in Bibliotheca Vaticana, antiquissima Platini exemplaria manuscrita, sedulo examinasse, et de Johanne fuisse in litteram quidem reperisse. Bernartius, de Utilitate legendarum Hist., lib. 2, pag. 112.*

(49) Coocke, de la Papesse, pag. 46.

(50) Le même, ibi même, pag. 47, 48.

(51) Spanheim, de Papi fama, pag. 64.

(*) *Faci les paroles de Platine, in Johanne VIII, folio m. CXL. Hec quæ dicit vulgò feruntur: incertis tamen et obscuris auctoribus: quæ idcirco ponere breviter, et nudè institui: ne obstinate nimis et pertinaciter omnia videretur fore omnes affirmant: errorum etiam nos hæc in re cum vulgo: quamquam appareat ea quæ dicit ex his esse: quæ fieri posse creduntur.*

» sez pour en faire perdre la créan-
» ce (52). »

S'il y avait des exemples qu'un écrivain se fût attiré des affaires, et se fût rendu odieux, pour avoir narré ce qui concerne la papesse, on pourrait s'imaginer que Platine supprima ce conte dans les exemplaires qu'il montra au pape et aux cardinaux; mais en ce temps-là on n'inquiétait point les auteurs pour un tel sujet: chacun avait la liberté d'en parler impunément. D'où serait donc venue la précaution de Platine, d'avoir deux sortes d'exemplaires, les uns pour la cour, les autres pour ses intimes amis? On comprend pourquoi M. Varillas n'a point publié tout ce qu'il avait écrit, et que cent personnes avaient lu dans les copies de ses histoires (53). Il avait peur d'être maltraité. Quand on prouvera que Platine, qui a dit assez hardiment des choses beaucoup plus odieuses que ne l'était dans son siècle le conte dont il s'agit, n'a pas osé le faire paraître, il sera temps d'avouer que son livre ne fut imprimé que sur la copie destinée aux confidens.

(C) *Il a été blâmé comme un écrivain crédule et d'un fort petit jugement.* Voici un autre passage de Coeffeteau (54): « Le plus ancien de ceux qui ont sonillé leurs écrits de cette bonteuse narration a été un Martinus Polonus (55) Moine de Citeaux, qui achève sa Chronique à Nicolas III, vers l'an 1278. Et c'est de lui que Platine l'a prise; l'un et l'autre en discourant sur le bruit du vulgaire, sans en avoir autre connaissance. Du Plessis, pour faire valoir son autorité, nous disait ci-dessus (*), qu'ayant été pénitencier du pape Nicolas troisième, et depuis Archevêque

» de Conzenza (*), nous lui devons
» plus de foy et de respect, que nous
» ne semblons luy en porter: mais
» comme nous honorons ses qualités,
» aussi savons-nous bien qu'elles ne
» rendent pas toujours un homme
» parfait annaliste, ou bon chroni-
» queur. Ce qui est tout clair es
» écrits de celui-ci; vn qu'en les li-
» sant, il est aisé de juger que c'é-
» tait un bon homme qui recueillait
» comme oracles les contes des peu-
» ples, qu'il insérât sans jugement
» en ses œuvres. Et d'ailleurs lui-
» même, touchant ce fait, rend la
» chose douteuse, tant il en parle
» froidement: *Cettuy-cy*, dit-il, par-
» lant de ce monstre, comme on as-
» sure, ut asseritur, a esté une fem-
» me, etc. » Nandé le traite encore
plus mal. Sans nous arrêter, dit-il
(56), à la diversité des exemplaires
et aux additions faites à ce *Martini-
mus Polonus*, il est plus expédient
de conclure que son autorité ne peut
en aucune façon préjudicier à Syl-
vestre, tant à cause de la raison pré-
cedente, que parce qu'il nous a don-
né un si grand nombre de choses fa-
buleuses dans ses supputations, qu'il
faudrait être aussi léger de croyan-
ce que de jugement pour ajouter
quelque foi à ce qu'il dit de Sylves-
tre. J'en appelle à témoin les contes
qu'il a tirés du livre de *Infantia Sal-
vatoris*, et ceux qu'il fait de l'histoire
de Pilate; des Grecs qui voulurent
dérober les corps de saint Pierre et
de saint Paul; du dragon de Syl-
vestre, qui tuait tous les jours six
mille personnes; d'un autre qui étoit
si gros, que huit paires de bœufs ne
le pouvaient traîner au lieu où il de-
vait être brûlé; d'Artus de Breta-
gne; du prophète Merlin; de Jeanne
la papesse; des lettres d'or qui
pesaient cent livres chacune, lesquel-
les Charlemagne donna à vingt-trois
monastères qu'il avait fondés, et d'une
infinité d'autres semblables qui ne
sont bons qu'à endormir les petits
ensans pendant qu'on les berce.

(*) Cela ne peut être; car Nicolas III le fit
archevêque de Gênes, et non pas de Conzenza.

(56) Nandé, Apologie des grands Hommes, p.
m. 559, 560.

(52) Coeffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité,
pag. 504, 505.

(53) Les endroits supprimés dans son Histoire
de François I^{er}, et de Charles IX, se trouvent
dans les éditions de Hollande.

(54) Coeffeteau, Réponse au Mystère d'Iniquité,
pag. 507.

(55) Le pere Mabillon, Musci Ital., tom. I,
pag. 27, dit aussi Martinus Polonus primum
esse hujus fabule si non auctorem, saltem narra-
torem. Scitarius est du même avis au chapitre
XLII du 1^{er} livre de l'Histoire de Mayence;
mais voyez la remarque (K) de l'article PAVASSI,
tom. XI, pag. 385.

(*) Pag. 165, à la fin.

¹⁰ Bellurmin (*) et N. D. (**) observerent qu'il étoit un homme fort simple; et que, selon le jugement du docteur Harling (33), ses écrits sont vains et impertinens, et sans apparence aucune de vérité. Voire sachez encore qu'il n'étoit bon en rien qu'à faire des contes; car c'est la censure que lui donne (34) Bernartius (57). On répond à cela qu'il étoit (35) savant es saintes écritures, et n'ignoroit pas la doctrine séculière; et qu'il étoit homme sur lequel se reposait fort Platine (36) en matière d'histoire, et le tenait digne d'être estimé homme de grand savoir et d'une vie singulière (58). Coocke examine après cela cinq preuves que l'on allégué de l'ignorance de Martinus Polonus, et soutient qu'on le calomnie. Il dit que Bernartius et Florimond de Rémond lui imputent ces cinq bévues. Je n'ai point de livre de Bernartius (59); mais je sais que Florimond de Rémond est accusé ici sans sujet, puisqu'il ne les a point imputés à Martin Polonus, mais à un autre Martin. Cela paraît évidemment à tous ceux qui voudront lire ce passage. « Ayant recherché avec autant de curiosité que le lien où je suis me l'a peu permettre, tout ce qui se peut dire sur ceste matière: il m'est tombé en main un vieux livre manuscrit, contenant la vie des papes et empereurs. L'auteur se nomme Martinus, dans lequel j'ay rencontré ceste Jeanne mitrée. Je ne sçay si pour la conformité des noms, on a fait dire à Martinus Polonus ce que cest autre Martin a écrit, lequel n'a jamais esté imprimé que je sçache, et si je n'ay peu découvrir autre chose deluy, si ce n'est qu'il estoit Alemand. Cela a de l'apparence, attendu mesmement la diversité des exemplaires cottez par

« Simbler. On void aussi une autre chronique d'un Martinus remplie de mille asneries (60). » Rémond en donne pour exemple les cinq bévues dont Coocke a justifié notre Polonus. Vous remarquerez, s'il vous plaît; que du Plessis a fait mention d'un autre Martin de l'ordre des mineurs, et auteur d'une chronique intitulée Flores Temporum, où il est parlé de la papesse (61). Blondel le place vers la fin du XV^e. siècle (62).

(D) Il fut surnommé Polonus, à cause qu'il étoit Polonois, ou à cause qu'il passait pour Polonois. Il étoit de la noble famille Stréperi: Streporum, si l'on en croit Starovolscius qui ajoute qu'il fut alors et le premier et le seul des Polonois qui se procura de la gloire par ses écrits, et que ce fut la raison pourquoi on le surnomma Polonus. Quod primus tum ex Polonis, idque solus, scriptis inter extraneos incluserit, unde et Polonus, à gente cognominatus est, ac si Scythus ille Scythia, quod alium à Scythia parem sibi ingenio non habuerit (63). Il y a dans la bibliothèque de Vienne, un manuscrit de ce Martin où il se donne pour patrie la ville d'Oppaw en Bohême. Ipse Martinus in prefat. Codicis MS. cujusdam bibl. Viennensis, seipsum ait de regno Bohemie oriundum, patriâ Opimensem; vel, ut in alio MS, ut et codice monasterii Gaminensis rectius legitur, Oppaviensem, observante Lambecio, lib. 2. Bibl. Vindob. (64). La Pologne étoit alors plus connue en Italie que la Bohême, et l'on ne s'amusait pas beaucoup aux détails géographiques. Ainsi un homme passait aisément pour Polonois quand il étoit né dans quelque pays voisin du royaume de Pologne. Ceux qui disent que notre Martin étoit Polonois, et de la ville de Carsula ou Corsula (65), n'examinent guère les choses; car s'il étoit de

(*) Lib. 3 de Rom. Pont., cap. 24.

(**) 3 concers., part. 2, l. 5, n. 29, p. 399.

(3) Réponse au Cartel de l'évêque Jéuel.

(4) Martinus Polonus fabulis tantum celebris, ceteris obscurus homo, lib. 2 de Utilitate legend. Hist., pag. 113.

(5) Coocke, de la Papesse, pag. 63.

(6) Trithem. de Script. ecclesiast., verbo, Martin.

(7) Vir magnæ doctrinæ singularique vitz. Platina; in Fide Victor. 3.

(8) Coocke, de la Papesse, pag. 64.

(9) De Utilitate legendæ Historiæ.

(60) Florimond de Rémond, l'Anti-Papesse, chap. II, num. 6, folio 36^o verso.

(61) Du Plessis, Mystère d'Iniquité, pag. 162.

(62) Blondel, in Examen Quest. de Pèp. tenninâ, pag. m. 8.

(63) Simon Starovolscius, in Centuria Polonorum, pag. 99.

(64) Sand. Animadv., in Vossium, de Hist. lat., pag. 173.

(65) Le père Labbe, de Script. eccles., tom. II, pag. 62, et N. Cave, de Script. eccl., pag. 739, sont de ceux-là.

cette ville, il serait Italien (66). Ils joignent ensemble ce que Volaterran conte qu'il était de Carsula, et ce que d'autres affirment qu'il était né en Pologne : mais Volaterran s'est trompé.

(E) *Le Martinus Carsulanus dont Volaterran a parlé au commencement du livre XXII^e, ne diffère point de celui-ci.* Volaterran s'exprime de cette façon : *Pontificum Romanorum seu temporum eorum historiam scripsere.... Vincentius et Martinus Carsulanus oritinis ambo prædicatorum, Jo. XXII tempore* (67). Il avait dit ailleurs (68), en donnant la liste des illustres jacobins, *Martinus, pœnitentiarius urbis, patrid Carsulanam quam Cascinam vocant, chronicam scripsit quam Martinianam vocant, Jo. XXII tempore*. Il est clair qu'en ces deux passages-là il entend le même Martin, et néanmoins Vossius en doute (69). Il fait une faute encore plus grande, puisqu'il s'imagina que Volaterran a parlé d'un Vincentius Carsulanus au commencement du XXII^e livre. Il avoue qu'il ne connaît point cet auteur-là (70). Comment le connaîtrait-il ? c'est une chimère. Volaterran ne parle que du même Vincent de Beauvais dont il avait fait mention au livre XXI (71).

(66) Volaterran., lib. XXI, pag. m. 759, dit que Carsula s'appelle aujourd'hui Cascina ; et il dit, lib. VI, pag. 199, que cette ville est dans l'Umbrie.

(67) Volaterran., lib. XXII, init., pag. 783.

(68) Idem., lib. XXI, pag. 759.

(69) Vossius, de Histor. lat., lib. II, cap. I-X, pag. 485, et cap. LXIV, pag. 507.

(70) De eo nihil ulterius occurrit. Idem., ibidem, pag. 507.

(71) Pag. 759.

POMPONACE (PIERRE), en latin *Pomponatus* *, naquit à Mantone le 16 de septembre 1462 (a). Il était d'une si petite taille, qu'il ne s'en fallait guère

qu'il ne fût un nain (b) ; mais il avait un grand esprit, et il passa pour l'un des plus excellens philosophes de son siècle. Il enseigna la philosophie à Padoue avec une merveilleuse réputation, ayant pour antagoniste le célèbre Achilini dont les objections embarrassantes l'auraient souvent démonté, s'il n'eût eu l'adresse de les éluder par quelque trait de plaisanterie (A). Pendant la terrible guerre que les Vénitiens soutinrent contre la ligue de Cambrà, il se retira à Bologne, et y enseigna la philosophie. Il fut marié trois fois, et n'eut jamais qu'une fille (c). Il lui donna une dot de douze mille ducats (d). Je sais bien qu'il ne mourut pas l'an 1512 (e), comme M. Moréri le dit ; mais j'ignore quand il mourut ; je sais seulement qu'il parvint à une extrême vieillesse selon quelques-uns (f), et que selon d'autres une difficulté d'uriner le fit mourir à Bologne, dans sa soixante-troisième année * (g). Son corps transporté à Mantoue y fut enterré honorablement par les soins du cardinal Hercule de Gonzague (h). Ce grand philosophe se

(b) *Erant pusillus corpore humuncio quodammodò nanus.* Id., ibid.

(c) Id., ibid.

(d) Id., ibid.

(e) Voyez la rem. (B), vers la fin.

(f) *Obiit senio confectus.* L. Gauric., in Schemat., tract. IV, folio 57 verso.

* La date de sa mort est marquée, dit Niecron dans la X^e lettre du VI^e livre des épîtres familières latines de Pierre Bembo. On y voit qu'il était mort avant le 1^{er} avril 1526 ; et par conséquent dans le mois de mars précédent. Il était alors dans sa soixante-quatrième année, et non dans sa soixante-troisième, comme le dit Paul Jove.

(g) *Sexagesimo tertio ætatis anno stranguriã obortâ Bononia fato functus est.* Jovius, in Elog., cap. LXXXI, pag. m. 165.

(h) Id., ibid.

* Niecron, qui a donné dans le tome XXV de ses Mémoires un article à Pomponace, ne cite pour autorités que Paul Jove consulté par Bayle, et Bayle lui-même à qui il reproche de n'avoir fait qu'un article superficiel et ne contenant guère que des raisonnemens. C'était ainsi que Bayle avait cru devoir composer son article pour un Dictionnaire critique.

(a) Lucas Gauricus, in Schemat. tract. IV, fol. 57, verso.

fit des affaires avec les moines par son livre de l'Immortalité de l'Âme (B), et s'exposa à des soupçons d'impiété *. Les vacarmes qu'on fit contre lui, et les ouvrages qu'on publia contre son livre ne le firent point changer d'opinion. Il répliqua plus d'une fois; et au lieu de reculer il alla toujours plus avant; fixé néanmoins sans variation à son premier correctif (C), savoir que l'autorité divine de l'Écriture était pour lui un fondement inébranlable de sa persuasion que notre âme est immortelle. Son livre des Enchantemens passa aussi pour fort dangereux (D). Il n'a pas manqué d'apologistes (E); mais quelques-uns ne le sauvent qu'en supposant qu'il se convertit de l'athéisme (E). Si l'on n'a fondé les impiétés dont ont l'accuse que sur son livre de l'Immortalité de l'Âme, il n'y eut jamais d'accusation plus impertinente que celle-là (F), ni qui soit une marque plus expresse de l'entêtement inique des persécuteurs des philosophes. Car il n'a point révoqué en doute l'immortalité de l'âme; il a soutenu au contraire que c'était un dogme très-certain, et dont il était fermement persuadé. Il a soutenu seulement que les raisons naturelles que l'on en donne ne sont point solides et convaincantes. Or, quoique l'on puisse se

servir utilement de l'opinion qu'il a combattue, et quoiqu'on doive louer et encourager les philosophes qui s'attachent à fortifier les raisons humaines de l'immortalité de l'âme (G); des-là que ce ne sont que des preuves philosophiques, chacun doit jouir de la liberté de les soumettre à la dispute, de les examiner, et d'en dire ce qu'il lui en semble. Ce que Pomponace a répondu à la raison empruntée de ce que le dogme de la mortalité de l'âme porterait les hommes à toutes sortes de crimes (H), est digne de considération. Je ne sais si l'on doit croire ce que disent quelques auteurs, que cet ouvrage fut condamné au feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père (I). On ne saurait excuser l'audace et la prévention du jurisconsulte luthérien (K) qui a soutenu que ce philosophe faisait des leçons publiques contre l'immortalité de l'âme, et que c'était un infâme magicien qui a débité des impiétés touchant la vertu occulte des sortilèges et de l'imagination. Au reste, il cherchait la solution des difficultés avec une telle contention d'esprit, qu'il ne songeait ni à dormir, ni à boire, ni à manger, ni à cracher. Il en devenait presque fou, et il se rendait ridicule à tout le monde. C'est lui-même qui le dit (L).

Depuis la première édition de son article, j'ai vu dans l'ouvrage que le père Théophile Raynaud a cité (k), qu'en effet Silvestre Priérias assure que le livre de Pomponace fut brûlé à Venise

* Leclerc pense que Bayle n'a fait l'apologie de Pomponace que parce qu'il faisait la sienne par là. « Mais au fond, dit-il, il est difficile de se persuader que Pomponace fût fort bon chrétien lorsqu'on le voit dire, dans la remarque (H), que plusieurs saints ne croyaient pas l'immortalité de l'âme, et nommer à la tête des gens qu'il canonise (en les appelant saints), Simonide, Homère. »

(I) Voyez la remarque (E).

(k) Voyez la remarque (I), au commencement.

(L). Il ajoute que si la chose eût dépendu de lui, on aurait traité partout ce pernicieux livre comme les Vénitiens le traitèrent. Il avait réfuté l'opinion de Pomponace avant qu'elle eût été imprimée; mais comme ce qu'il avait fait là-dessus n'avait pas encore paru, il l'insère dans l'ouvrage cité par Théophile Raynaud. Il le publia l'an 1521. Il observe que deux moines avaient écrit très-solidement contre ce traité de Pomponace : l'un s'appelle Barthélemi de Pise, et l'autre Jérôme Fornarius Bachalarius. Ceci servira de supplément (m).

(L) Silvest. *Priorias de Striginagarum. De monachumque mirandis, libro I.* (et non pas lib. V, comme cite Théoph. Raynaud : l'ouvrage n'est divisé qu'en trois livres), cap. V, pag. 19, édit. rom., 1575, in-4°.

(m) Aux rem. (B) et (C).

(A) *L'adresse de les étudier par quelque trait de plaisanterie.* C'est Paul Jove qui m'apprend cela. *In coronis*, dit-il (1), *consensuque doctorum, quum exercitatione perutili ad pretoriam porticum disputaretur, ita mirus evadebat, ut sæpè ancipiti, et cornuto Achillini enthymemate circumventus, superfuso fucietiarum sale, adversarii impetum, ex illis gyris, et meandris explicatus eluderet.* Rien n'est plus commode dans la dispute que ce talent de Pomponace : n'ayez rien de bon à répondre à un argument, sentez qu'il vous accable; qu'il est insoluble, vous vous tirez d'affaire pourvu que votre esprit vous fournisse quelque trait de raillerie; vous mettez par-là de telle sorte les rieurs de votre côté, que vous faites tomber sur votre adversaire la confusion qui vous était due.

Solvuntur risu tabulae, tu miseris ahilis (2).

C'est alors que l'on éprouve la vérité de cette maxime :

(1) Paulus Jovius, in *Elogior.*, cap. LXXI, pag. m. 164.

(2) Horst., sat. I, lib. II, v. ult.

..... *Ridiculum acri Fortius et melius magnas plerumque secutus* (3).

J'ai connu un professeur en philosophie qui ne s'était rendu redoutable que par cet eudroit. Il n'avait point de fonds; on l'eût embarrassé facilement dans les disputes publiques, s'il n'eût eu recours aux plaisanteries, et même à des bonfonneries qui faisaient rire l'assemblée. Les plus fortes objections succombaient par ce moyen; et il était si persuadé que cette manière de répondre était la meilleure, qu'il s'en servait lors même qu'il eût pu dire quelque chose de sérieux et de solide tout ensemble. Mais, après tout, les gens de bon sens ne se paient pas de la méthode de ces railleurs; ils s'en divertissent, et ne laissent pas d'adjuger l'honneur du triomphe à qui il est dû. Paul Jove observe qu'Achillini le remportait dans les disputes par la force insurmontable de sa doctrine, quoique Pomponace, son antagoniste, réjouît les assistants par ses bons mots, et usât de supercherie : *Æmulum in coram veteratoris disputantem, et risum salis dicitate sapius excitantem, ipso invicto doctrinae robore superabat* (4). Disons en passant que Pomponace se prévalut de son talent comme un fin matois, pour faire venir à lui les écoliers d'Achillini, homme simple et incapable de brigue (5).

(B) *Il se fit des affaires avec les moines par son livre de l'Immortalité de l'Âme.* Voici les paroles de Paul Jove : *Exorto bello Veneto; post Achillini mortem Bononiarum professus est; ubi cucullatos sacerdotes contra se in caput, et nominis famam vehementissimè concitavit; edito scilicet volumine, quo animas post corporis mortem interituras; ex sententiâ Aristotelis probare nitebatur; secutus Aphrodisæi placita, ejus dogmate ad corrumpendam juventutem, dissolvendamque christianæ vitæ disciplinam, nihil pestilentius induci potuit* (6). Vous voyez là que Paul Jove

(3) Idem, satira X, lib. I, vs. 14.

(4) Jovius, in *Elog.*, cap. LXXI, pag. 134.

(5) *Ipse Pomponaceo acri emulo iustitiam ambitione, scholam ejus depopulante. Erat enim à summa ingenti simplicitate ambiendi, adulandique prorsus imperitus.* Idem, ibidem.

(6) Jovius, in *Elog.*, cap. LXXI, pag. 164.

fait l'historien et le juge : il dit non-seulement que Pomponace, ayant tâché de prouver que selon les sentimens d'Aristote l'âme de l'homme n'est pas immortelle, s'exposa aux persécutions de la moinerie, mais aussi que c'est la doctrine la plus pernicieuse qui se puisse voir, et la plus capable de corrompre la jeunesse et la morale chrétienne. Il a sans doute infiniment plus de raison lorsqu'il rapporte que lorsqu'il se mêle de juger, car il n'est d'aucune importance qu'Aristote ait cru la mortalité de l'âme, ou qu'il ait posé des principes selon lesquels il n'est pas possible de bien soutenir qu'elle ne soit pas mortelle. Si donc Pomponace a soutenu seulement qu'en se tenant aux principes d'Aristote on ne saurait s'empêcher de dire qu'elle meurt avec le corps, son opinion n'est point pernicieuse, pourvu que d'ailleurs il reconnaisse l'immortalité de l'âme. Or c'est ce qu'il reconnaît expressément et formellement. Il examine les hypothèses d'Aristote : il rapporte ce qui se peut dire pour et contre ces hypothèses ; il se propose les raisons philosophiques qu'on alléguait en ce temps-là comme des preuves, ou de l'immortalité de notre âme, ou de sa mortalité : il remarque de part et d'autre le fort et le faible, et puis il conclut que n'y ayant aucune raison qui prouve démonstrativement, ou que l'âme soit mortelle, ou qu'elle ne le soit pas, on doit regarder comme un problème cette question. Or, comme c'est à Dieu, ajoute-t-il, à décider les problèmes sur quoi les hommes disputent, cherchons s'il décide pour l'immortalité de notre âme, et tenons nous-en à sa décision comme à un arrêt définitif et infaillible. Ensuite il prouve par l'écriture du Vieux et du Nouveau Testament, qu'il y a une autre vie après celle-ci, et il déclare qu'il fonde sa foi là-dessus. Voici ses paroles : (7) *His itaque sic se habentibus, mihi (salvâ saniori sententiâ) in hâc materiâ dicendum videtur, quod questio de immortalitate animæ est neutrum problema, sicut etiam de mundi æternitate : mihi namque videtur quod nullæ rationes naturales adduci possunt cogentes*

animam esse immortalem, minusque probantes animam esse mortalem, sicut quamplures doctores tenentes eam immortalem declarant..... quapropter dicemus sicut Plato, I de Legibus, certificare de aliquo cum multi ambigunt solius est Dei ; cum itaque tam illustres viri inter se ambigant, nisi per Deum hoc certificari posse existimo.... (8) Quapropter dico quod ante donum vel adventum gratiæ, multifariam per prophetas, et bona supernaturalia hanc questionem Deus terminavit, ut manifestè per vetus Testamentum est videre ; novissimè autem per Filium, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula eam questionem dilucidavit, sicut scribit Apostolus, Epist. ad Hebræos..... (9) Quanto lux distat à lucido, et veritas à vero, et quāto causa infinita est potior effectu finito, tantò efficacius hoc demonstrat immortalitatem animæ ; quare si quæ rationes probare videntur mortalitatem animæ, sunt falsæ et apparentes, cum prima lux, et prima veritas ostendant oppositum, si quæ verò videntur probare ejus immortalitatem, vere quidem sunt et lucidæ, sed non lux et veritas : quare hæc sola via inconcussa et stabilis est, ceteræ verò sunt fluctuantes..... (10) QUARE IDEO (11) ipsam immortalem esse asserendum est : verum ed non videndum est quid hujus seculi sapientes incesserunt, qui cum sapientes se dixerunt stulti facti sunt, quisquis enim hâc vid procedet ut existimo semper incertus et vagus fluctuabit. En conscience, peut-on accuser d'impieété un homme qui règle ainsi ses sentimens ? Peut-on l'accuser de ne pas croire l'immortalité de l'âme ? Sur le même fondement on pourrait pas soutenir que tous les théologiens révoquent en doute la Trinité, l'Incarnation, la Transsubstantiation, la Résurrection, et tous les dogmes en général dont on ne tire les preuves que de la révélation, sans qu'on prétende que les lumières naturelles nous les puissent découvrir ? Quoi !

(8) *Ibidem*, *ibidem*, pag. 125.

(9) *Ibidem*, *ibidem*, pag. 126.

(10) *Ibidem*, *ibidem*, pag. 128.

(7) Petrus Pomponatus, de Immortalitate Animæ, cap. X^e et ultimo, pag. m. 124.

(11) Notes que le titre de son dernier chapitre est : in quo ponitur ultima conclusio in hâc materiâ, quæ sententiæ meæ videtur indubie sustinenda.

l'Écriture Sainte, reçue une fois fermement comme la parole de Dieu, n'est-elle pas aussi capable qu'une démonstration géométrique de nous persuader l'immortalité de l'Âme (12)? Mais contentons-nous de dire que Paul Jove a très-mal jugé de cet ouvrage de Pomponace. S'il avait dit en général que la doctrine qui nie l'immortalité de l'Âme est la ruine des bonnes mœurs, il aurait dit une chose qui passe pour notion commune, mais qui n'est pas peut-être aussi certaine dans le fond qu'elle le paraît; car si l'on examine les mœurs des chrétiens, leurs impudicités, leurs médisances, leurs fourberies, et tout ce qu'ils font ou pour gagner de l'argent, ou pour obtenir des charges, ou pour supplanter leurs concurrents, on trouvera qu'ils ne sauraient être plus déréglés, quand même ils ne croiraient point une autre vie. On trouvera, généralement parlant, qu'ils ne s'abâtissent que des actions exposées ou à l'infamie, ou à la main du bourreau; deux freins qui arrêteraient la corruption d'un impie, *cæteris paribus*, aussi aisément que la leur. Mais c'est une matière qui demanderait un traité particulier.

Quand je considère l'aveu public de Pomponace, que les raisons naturelles ne peuvent point nous donner une certitude légitime de notre immortalité, je ne sais ce que je dois dire de la distinction que l'on prétend qu'il alléguait une fois devant ses juges. Voici l'affaire selon le rapport de la Mothe-le-Vayer. « Une pareille dextérité réussit plus heureusement, il y a peu, au philosophe Pomponatus, lequel pour s'être laissé entendre avec une licence et chaleur péripathétique, qu'il ne croyait pas l'immortalité de l'Âme, se vit entre les rudes mains de l'inquisition, dont il échappa pourtant avec cette interprétation, qu'il ne la croyait pas voirement, puisqu'il la savait apodestiquement, comme il s'en expliqua par un fort long discours à des juges autrefois ses écoliers, et qu'il eut besoin de trouver à cette fois assez

» favorables (13). » Je croirais plutôt qu'il alléguait à ses juges la distinction de la foi et de la science, que le *distinguo* entre la science et l'opinion; c'est-à-dire, qu'il leur avoua qu'il ne savait point par démonstration que l'Âme fût immortelle, mais qu'il le croyait comme un article de foi révélé dans l'Écriture, et décidé par les conciles (14). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'il ne trouva pas mauvais qu'on récusât son ouvrage, et qu'il souhaita que le pernicieux venin qu'il y avait répandu fût exterminé par l'antidote de la réponse de Javellus. C'est ce que le jésuite Antoine Sirmon observe contre celui qui avait fait imprimer en France, sans cette réponse, le Traité de Pomponace. *Quem, repugnantem autore, nescio quis curiosus, aut impius, novis typis jussu in lucem exire solitarium et sine responsione Javelli, quam ipse Pomponatus scriptis ad eum epistolâ ita olim improbat, ut palam rogaret edici, se quoque suffragante, perspersum libro suo venenum hoc antidoto nisi diluatur, pestiferum esse, ac toti humano generi extimescendum* (15). Je crois que ce philosophe s'avisait bien tard de cet office de charité; car il soutint son premier ouvrage deux fois contre Niphus, et une fois contre Ambroise, archevêque de Naples. Le même Sirmon vous l'apprendra (16); mais il ne vous dira rien du livre que Contarin publica, l'an 1516, contre celui de Pomponace, et qui parut très-solide à ce philosophe. *Edidit juvenis adhuc (trigesimum enim tertium ætatis annum tunc agebat) librum contriudicium Petri Mantuani doctoris sui.... argumenta autem illa firma ad probandum et gravia fuisse, opusque totum valde elaboratum perspicitur quia acutissimus ille physicus in libro quo defendit opinionem illam suam acriter oppugnatam ab eo quem*

(13) La Mothe-le-Vayer, Dialogue de la Diversité des Religions, pag. m. 204, 205. C'est le dernier des cinq Dialogues d'Ursinus Tubero.

(14) *Animam esse immortalem est articulus fidei, ut patet per Symbolum apostolorum et Athanasium. Pomponatus, de Immortalitate Animæ, pag. 126.*

(15) Antonius Sirmondus, de Immortalitate Animæ, pag. 1 et 2; son livre fut imprimé à Paris, l'an 1635, in-8°.

(16) *Idem, ibidem, in Appendice, p. 19 et 20.*

(12) *Foyez, tom. XI, pag. 616, l'article PÉLAGIUS (Nicolas), citations (46) et (47).*

instruxerat, tradit eum librum et doctissimum omnium et uberrimum esse qui omni tempore materiam illam persecuti sunt: additque videri prorsus eum divini operi et manu subricatum fuisse (17). Pourquoi donc ne souhaita-t-il pas que cette réponse de Contarin fût imprimée désormais avec son traité, comme on dit qu'il souhaita une telle chose quant à la réponse de Javellus? Niphus avait écrit contre Pomponace par ordre de Léon X. D'autres disent, au contraire, que Pomponace ne fit son traité que pour complaire à ce pape. M. de la Mothe-le-Vayer le réfute. Je rapporte un peu au long ce qu'il a dit là-dessus; on y verra quelques remarques qui illustreront mon texte. « Il n'est pas besoin d'étendre plus loin ces considérations (18), puisqu'on peut voir ce qu'ont écrit là-dessus ces deux grands adversaires, Pomponace et Niphus, il y a plus de cent ans. Sur quoi il faut être averti de mettre entre les réveries de Postel, qu'on sait avoir eu de fort dangereux intervalles d'esprit, ce qu'il a osé dire, que le premier ne s'était engagé dans cette dispute, que pour complaire à un souverain (*) pontife dont il parle en de très-mauvais termes. Car la vérité est que tout au contraire le dernier fut choisi par le pape Léon X à qui il dédie son ouvrage, et de qui Postel entend parler, pour l'un des plus savans de son temps, et des plus capables de défendre un parti autant qu'il était soutenable. Aussi faut-il avouer qu'il a fait tout ce qui se pouvait en faveur d'une cause qui recevait des grands désavantages; dans les termes du pur péripatétisme dont ils avaient convenu. Pomponace le gausse là-dessus, disant qu'il avait imité un médecin de Milan, qui ordonna qu'on mit dans un bain de toutes les herbes d'un pré, se promettant qu'il s'y en trouverait quelque-une propre à guérir son malade; et qu'il s'était servi de même de toute sorte d'argumens, pour fai-

bles et sophistiques qu'ils fussent » afin de voir si l'on se contenterait de quelqu'un. Le bon est, qu'il n'était question que de l'opinion d'Aristote, laquelle en tout cas ne peut pas être plus préjudiciable à la vérité que ce qu'il a écrit de l'éternité du monde, ou de la quintessence des cieus, dont on se moque dans les collèges (19). » M. de Sponde ayant rapporté la défense qui fût faite par Léon X aux philosophes, d'enseigner que l'âme de l'homme fût mortelle, et unique dans tous les hommes (20), observe qu'on croit que Pomponace avait donné lieu à cette bulle. *Occasionem autem prædictæ de philosophia sanctioni deditur dicitur Petrus Pomponatius, Mantuanus, Jovii in philosophia præceptor: qui enarrans Aristotelem et Averroësem Bononicæ animas post corporis mortem interituras ex sententiâ Aristotelis probare conatus, juventutem valde corruperat; se eo tuens quod philosophicè loqueretur, sed aliter, cum christianus esset, sentiret* (21). Ces paroles ne sont pas exemptes de faute; car elles supposent que Pomponace enseignait, comme Averroës, l'unité d'âme dans tous les hommes à certains égards. Or il n'y a rien de plus faux: lisez son ouvrage, vous y verrez qu'ayant exposé dans le chapitre III l'opinion d'Averroës, il déclare, dès le commencement du IV^e, qu'elle est absurde et monstrueuse; et que s'il ne la réfute point c'est à cause que Thomas d'Aquin en a démontré l'extravagance, et n'a laissé aux averroïstes aucun moyen de chicane; il les a tellement battus, dit-il, qu'il ne leur reste pour tout asile que de vomir des injures contre lui (22). Renvoyant donc ses lec-

(17) La Mothe-le-Vayer, de l'Immortalité de l'Âme, pag. 136, 137 du IV^e. tome de ses Œuvres, in-12.

(18) J'ai rapporté les paroles de la Bulle, dans l'article de Sixtus, tom. XIII, remarque (P), vers la fin.

(19) Spondanus, Annal. ecclésiast., ad ann. 1513, num. 20, pag. m, 308.

(20) Tam luculentè, tam subtiliter adversus hanc opinionem invectur, ut sententiâ nec nihil intactum, nullaque responsione quæ quis pro Averroë adducere potest impugnari relinquit; totum enim impugnât, dissipat, et annihilat, nullumque Averroëstis refugium relictum est, nisi convivia et maledicta in divinum et sanctissimum virum Pomponat., de Immortalitate Animæ, pag. 8 et 9.

(17) Johann. Casa, in Vitâ Gasparis Contarini, pag. m. 184.

(18) C'est-à-dire d'examiner si Aristote enseigne l'immortalité de l'âme.

(*) Lib. 1. de Orb. Concord.

teurs à Thomas d'Aquin, il se contente de montrer qu'Averroës n'a point trouvé dans Aristote cette chimère. *Quamvis hæc opinio tempestate nostrâ sit multum celebrata, et ferè ab omnibus pro constanti habeatur eam esse Aristotelis, mihi tamen videtur quòd nedum in se sit falsissima, verum inintelligibilis, et monstruosa, et ab Aristotele prorsus aliena; imò existimo quòd tanta fatuitas nunquàm fuerit nedum credita, verum excogitata. Et primò quidem de ejus falsitate nihil novi intendo adducere, sed tantum lectorem remittere ad ea quæ latinorum decus divus Thomas Aquinas.... sed quoad secundum hæc paucula quæ mihi plenam fidem faciunt adducere statui, videlicet hoc alienum esse ab Aristotele, verum hoc esse figmentum, et monstrum ab Averroë confictum* (23). Cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire qu'il fut l'un de ceux qui donnèrent lieu à la bulle de Léon X. Il n'y déserta pas beaucoup. Elle fut lue, et approuvée par les pères du concile de Latran à la huitième session au mois de décembre 1513, et il composa son livre de l'Immortalité de l'Âme l'an 1516 (24); d'où nous recuillerons en passant que M. Moréri, Konig, et plusieurs autres, se trompent, quand ils mettent sa mort à l'an 1512. Selon sa figure de nativité, rapportée par Gauric, il était né l'an 1462. Or selon Paul Jove il mourut dans sa soixante et troisième année : il faudrait donc dire qu'il mourut l'an 1525. Paul Fréher (25) le fait fleurir en 1530. C'est un abus.

(C) *Il répliqua plus d'une fois, et au lieu de reculer il alla toujours plus avant, fixé néanmoins sans variation à son premier correctif.*] N'ayant aucun autre livre de Pomponace que celui de *Immortalitate Animæ*, je ne puis donner l'his-

(23) Pomponac., de Immortalit. Animæ, p. 8 et 9.

(24) *Finis impositus est huic tractatui per me Petrum filium Johannis Nicolai Pomponatii de Mantua die 24 mensis septembris anno Christi 1516 Bononiam Pomponatius, ibidem.*

(25) In Theatro, pag. 1441.

Joly renvoie au *Voyage littéraire*, par Jordan, seconde édition, page 36. Le *Voyage* de Jordan n'a eu qu'une édition; mais les frontispices ont été rajoutés. Jordan parlant du *Traité de Pomponace, de Immortalitate Animæ*, dit : « M. Bayle ne l'a pas vu, à ce que je crois. » Il paraît que Jordan n'avait pas lu en entier l'ou-

voire chronologique de la dispute qui s'éleva au sujet de cet écrit. Tout ce que je puis faire est de me servir de la narration de M. le Noble. Je ne la crois pas tout-à-fait exacte, j'y entrevois beaucoup d'omissions, mais je m'imagine que les choses qu'elle contient sont vraies; et il faut se contenter de cela quand on ne saurait avoir davantage. « (26) Ce traité (27) fit beaucoup de bruit, et » ayant paru à Venise, Pomponace » ajoute que les religieux qu'il ex- » prime sous le mot de *Cucullati* » s'élèverent avec chaleur contre sa » doctrine..... (28) Ces *Cucullati* » se déchaînèrent dans leurs ser- » mons contre Pomponace, comme » contre un hérétique formel; fi- » rent interdire la lecture de ce trai- » té par le patriarche, que ce phi- » losophe appelle un homme très- » saint dans les mœurs, mais très- » ignorant dans la philosophie et » dans la théologie; et ensuite, par » décret du sénat, il fut défendu aux » libraires de le débiter..... Un » homme de lettres..... écrivit contre ce traité avec beaucoup de mo- » dération..... (29) Pomponace, » pour répondre à cet auteur, fit un » traité qu'il intitula *Apologie*. Dans » les deux premiers livres de cette » Apologie, il répond article pour ar- » ticle à tous les raisonnemens faits » contre sa doctrine, les réfute, et » prouve tout de nouveau qu'Aris- » tote n'avait pas cru l'immortalité » de l'âme, et qu'on ne pouvait pas » la prouver par des raisons natu- » relles. Dans le troisième livre, il » blâme beaucoup l'emportement de » frère Ambroise de Naples, de l'or- » dre des ermites de Saint-Augus- » tin, et qui depuis peu de jours » avait été fait évêque. Il se plaint » de ce que, prêchant le carême dans » l'église cathédrale de Mantoue, il » avait en pleine chaire parlé très- » injurieusement contre lui; qu'il

Dieu de Bayle, qui cite plusieurs fois l'ouvrage et rapporte même (voyez note (23)) sa transcription. Le renvoi fait par Joly ne devient-il pas à son tour ridicule?

(26) Le Noble, *Tableaux des Philosophes*, tom. II, pag. 80.

(27) *C'est-à-dire celui de l'immortalité de l'Âme.*

(28) *Idem même*, pag. 81.

(29) *Idem même*, pag. 82.

» l'avait publiquement appelé héré-
 » tique et impie; et lui avait fausse-
 » ment imputé qu'il ne croyait ni la
 » résurrection ni l'immortalité des
 » âmes. Il déclare donc qu'il croit
 » l'immortalité des âmes, et qu'il
 » est prêt de mourir pour soutenir
 » cette vérité; mais (30) qu'il l'a ré-
 » vélée aux hommes, et non pas
 » parce que la lumière naturelle l'en-
 » seigne, et que si le frère Ambroise
 » le veut instruire pour lui faire
 » changer d'opinion, il est prêt de
 » recevoir ses instructions. Ensuite
 il rapporte que le patriarche de Ve-
 nise écrivit à Pierre Bembo, qui
 était à Rome, pour le prier de faire
 condamner par le pape ce traité
 de l'immortalité de l'âme. Bembo le
 lut, et n'y trouva rien de contraire
 à la vérité; néanmoins, selon le de-
 voir de sa charge, il le communiqua
 au maître du palais apostolique, qui,
 après l'avoir lu, jugea comme Bembo
 qu'il ne contenait rien qui ne fût con-
 forme au sentiment des plus célèbres
 docteurs de la religion chrétienne (31).

« (32) Après cela, comme peu à
 » peu à force de disputer on s'é-
 » chauffe jusqu'à passer les bornes,
 » il (33) soutient et tâche de prouver
 » que l'immortalité des âmes répu-
 » gne aux principes naturels, et
 » qu'il n'y a rien de plus injurieux
 » à la foi que de vouloir la prouver
 » par des raisons naturelles..... (34).
 » Après que Pomponace eut fait cette
 » Apologie, il parut contre son pre-
 » mier traité de l'Immortalité de
 » l'Âme, un nouveau livre fait par
 » un philosophe nommé Augustinus
 » Niphus, et Pomponace y répondit
 » par un autre traité appelé *Defen-*
 » *sorium*, dans lequel il fait voir
 » l'ignorance de Niphus, et prouve
 » toujours plus fortement ce qu'il
 » avait avancé, et finit enfin cet ou-
 » vrage par ces paroles : Si Jésus-
 » Christ est ressuscité nous ressuscite-
 » rons, si nous ressuscitons l'âme est

» immortelle. Or il est certain que
 » Jésus-Christ est ressuscité, donc il
 » est constant que l'âme est immor-
 » telle. Voilà, dit-il, le seul raison-
 » nement solide par lequel on peut
 » prouver l'immortalité de l'âme :
 » quiconque en cherche d'autres est
 » indigne du nom chrétien; il ne
 » connaît pas l'excellence de la foi,
 » qui doit tenir le premier lieu dans
 » tous nos raisonnemens, et qui
 » suffit seule pour établir solidement
 » ce qui ne peut se soutenir par
 » d'autres voies. »

Nous verrons ci-dessous la censure
 que M. le Noble fait de quelques-
 unes de ces pensées de Pomponace.

(D) Son livre des *Enchanteemens*
 passa aussi pour fort dangereux.]
 Il y fait paraître qu'il ne croit rien
 de tout ce qu'on conte de la magie
 et des sortilèges; et il fait valoir ex-
 trêmement je ne sais quelles vertus
 que certains hommes ont eues de
 produire des effets miraculeux. Il en
 entasse des exemples; mais on ne
 lui accorde pas qu'ils soient vrais,
 on sans magie, et l'on s'étonne que
 Zacutus se fasse une religion d'y
 ajouter foi. Écoutons Théophile Ray-
 naud (35). *Exempla quæ ad speciem*
aliquorum hominum proprietatem
individualement ad miris effectus
præstandos, præsertim sanationum,
à Pomponatio addensantur; vel fa-
bulosa sunt, vel magica, ut Andreas
Laurentius capite (36) illo h. contem-
dit. Ridiculè autem Zacutus (37) dic-
ta q. 53. inter magnos autores qui-
bus fidem abrogasse piculum propè
esse dicit, numerat Pomponatium
in opere de Incantationibus, exem-
pla illa recensentem. Il nous renvoie
 à sa Théologie naturelle, où il a dit
 contre cet ouvrage de Pomponace ce
 que l'on va lire (38) : *Nec minor*
Pomponatii culpa, qui (39) idem
conatus in opere de Incantationibus ad
extremum tamen subiecit opus suum
correctioni ecclesiæ, à quâ ut rectè

(30) Il manque ici quelques mots, que c'est à cause de l'autorité de Dieu, et qu'il l'a, ou quelque chose de semblable.

(31) Le Noble, Tableaux des Philosophes, tom. II, pag. 83.

(32) *Idem*, pag. 84.

(33) C'est-à-dire Pomponace, dans son Apologie.

(34) Le Noble, Tableaux des Philosophes, tom. II, pag. 83, 86.

(35) Théophil. Raynaudus, de Sigismundo astro et profano, sect. II, cap. IV, pag. m. 321, 322.

(36) C'est-à-dire du 1^{er} livre de Strabon.

(37) C'est-à-dire du 1^{er} livre Medicorum principum Historie.

(38) *Idem*, in Theolog. natural. distinct. III. quest. II, art. V, ann. 129, pag. m. 200, 201.

(39) C'est-à-dire de rejeter toute l'opération des démons.

suprà divinavit (§0). *Carpentarius aliud expectare non potuit, quam unam lineam à principio ad finem usque ductam. Ita enim factum est, collocato antè aliquot annos, inter reprobatà, illo opere, in quo Inecafferr. l. de Divinat. per somnium lect. 29. ait asseri à Pomponatio, multa falsa, et multas ac magnas nugas. Un confrère de ce jésuite s'était exprimé encore plus fortement. Pomponatii de Incantationibus opusculum certè miratus fui tam diu tolerari ab ecclesiâ, nunc recens et meritò in Romano Indice damnatur, verissimum enim quod ab Antonio Mirandulano (*) scriptum hoc opere Pomponatium, se nec philosophum bonum, nec quod fedus christianum bonum exhibuisse, eum effectus omnes mirificos eorum inflectionibus adscribit alio, ut velit et religiones et leges earumque latore ab eis dependere. Quod prorsus impium (§1). Pomponace, en parlant des guérisons que l'on attribue à la vertu des reliques, a dit une chose qui paraît d'abord choquante, mais qui pourrait recevoir un fort bon tour selon l'hypothèse commune. Il a dit que les os d'un chien ne produiraient pas moins sûrement la guérison, si le malade qui se confie à la vertu des reliques, formait la même imagination touchant ces os, que touchant les ossements ou les cendres des martyrs (§2). Les controversistes de l'église romaine ne pouvant nier qu'il n'y ait eu des reliques supposées qui ont opéré des miracles, à ce qu'on prétend, disent que la bonne intention de ceux qui y recourent a obtenu de Dieu cette récompense.*

(E) *Quelques-uns ne le sauvent qu'en supposant qu'il se convertit de l'athéisme.* Héliéc, fameux médecin de Forli, disait que son maître Pomponace était athée. Jean Wier espère que ce philosophe ne mourut point

en cet état. *Pomponatium antè reditum spiritus extremi habitum respiciunt se ex singulari Dei miseratione, nec permansisse ædior, sperare volo. Talem etenim fuisse, à clarissimo medicinarum ornameto D. Helidæo Foroliviensi, ejus olim discipulo non semel auditum est (§3). Voëtius va nous apprendre que Gratarol s'est déclaré l'apologiste de Pomponace, et il a eu l'equité de ne pas suivre le torrent. Il reconnoît que la foule des écrivains catholiques, et quelques auteurs protestants, traitent d'athée ce philosophe (§4). Il donne quelque chose à la remarque de l'apologiste, que Pomponace n'établissait la mortalité de l'âme que sur l'hypothèse d'Aristote. Il fallait dire que cela est décisif pour l'absolution de cet auteur, à moins qu'il n'eût voulu couvrir son venin sous cette enveloppe. Voëtius allègue cette restriction. Gul. Gratarolus, medicus italicus (quem propria scripta uno volumine in-8°, Basileæ edita, et testimonium Beza in epistolis, ut et in dedicatione libelli ejusdem, aliorumque præterea doctorum virorum suffragia, quorum familiaritate Basileæ et alibi usus est, à pietatis zelo commendant), eum contracalumniatores tuetur, et piè pro eo tempore vitam cum morte commutasse scribit : in epistol. dedicat. *Operibus Pomponatii, anno 1567, Basil. editis præfixa..... Illud penitus considerandum, quod respondet : Eum ex mente Aristotelis negasse animæ immortalitatem : quod, ut illi cum aliis philosophis ac theologis ita judicantibus commune fuit (Plutarcho, Galeno, Aphrodisio, Justino Martyre, Theodoretò, Origène, Nyseno, Nazianzeno, Cajetano in 3. de Animâ) ; sic non debet hic fraudi esse : nisi probari posset illam sub hoc seemate subdole et tutè voluisse hunc atheismum spargere in animos auditorum. Nisi itaque alia ex dietis, scriptis, factis ejus certior demonstratio suppetat, utique in benigniorem partem, imò in optimam accipienda sunt illa, quæ ille pro modulo et conditione suâ de fato, providentiâ Dei, et prædestinatione conscripsit : in quibus si non rei dignita-**

(§0) C'est-à-dire dign. 4, in Alcino.

(*) Lib. 6 de Singulari Certamine.

(§1) Marc. Delrio, Disquisit. Magicar., lib. I, cap. III, pag. m. 20.

(§2) Pomponatius dicere non veretur in sanatione acquisitâ ex veneratione osium divi ascriptorum, si essent ossa canis et tanta et talis de eis haberetur iunguntio non minus subaquearetur sanitas. Joh. Wierus, de Prestig. Demonum, lib. V, cap. XVII, pag. m. 42. Il cite le II^e livre de Pomponace, de Incantamentis, cap. 12.

(§3) Wierus, ibid., lib. VI, in Epilogo Operis, pag. m. 519.

(§4) Voët., Disputat. theol., tom. I, pag. 147.

ti, et solidis theologis per omnia satisfaciatur, saltem hoc præstat, ne nigra atheismi nota illi tam peremptorie inaratur. *Hæc ego in re dubiâ: postquam omnia ejus opuscula præsertim modo nominata videre contigit: qui antè multos annos ex lectione solius tract. de Incantationibus (ubi placitè Avicennæ et Averrois nimis adhaerens, in supernaturalibus quibusdam satis misère fluctuat) et ex communi aliorum judicio sinistram magis de illo opinionem conceperam (45). N'oublions pas l'épithète que fit quelqu'un à ce philosophe: *Hic sepultus jaceo. Quare? nescio: nec si seisc aut nescis caro. Si vales, benè est: vivens valui. Fortasse nunc valeo. Si aut non, dicere nequeo* (46).*

(F) Si l'on n'a fondé les impiétés dont on l'accuse que sur son livre de l'immortalité de l'Âme, il n'y eut jamais d'accusation plus impertinente que celle-là.] Première-ment ce n'est tout au plus qu'une injure personnelle, que de soutenir que les principes d'Aristote nous conduisent à la mortalité de l'âme. Tout au plus en disant cela vous faites une injustice à un homme qui a été précepteur du conquérant de l'Asie, et qui a fondé une secte florissante. Mais est-ce ce qu'on appelle des impiétés? En second lieu, comme Aristote n'étant point en vie ne peut pas rendre raison de sa foi, ni éclaircir les équivoques de ses ouvrages, il est fort permis de prendre parti contre lui, si l'on trouve dans ses écrits autant ou plus de raisons plausibles pour montrer qu'il a enseigné la mortalité de l'âme, que pour montrer qu'il en enseigne l'immortalité. Il n'y a donc rien de plus innocent en ce cas-là, que de convertir en problème les sentimens d'Aristote sur ce grand point, et de choisir le pour ou le contre selon qu'on se trouve plus frappé, ou des raisons qu'il a alléguées pour l'un des membres du problème, ou de celles qu'il a alléguées pour l'autre. Si l'on n'attrape pas exactement sa pensée, on ne lui rend pas justice; mais au fond ce ne serait qu'une injure matérielle, qu'il serait obligé de pardonner en l'imputant à son

peu d'exactitude, à ses variations et à ses contradictions. Le plus célèbre de tous ses interprètes (47), et tant d'autres après lui, comme deux saints Grégoires, Lescot, Cajétan, et Simon Portius, ont avoué que la mortalité de l'âme était du tout nécessaire par la doctrine de ce philosophe (48). Il faut donc qu'il ait avancé des maximes qui donnent un bon prétexte de lui imputer cette impiété. Il n'y a donc rien de plus ridicule que de prétendre que l'on ne peut, sans être impie, former un tel jugement de la doctrine d'Aristote; et ainsi, la prétendue impiété de Pomponace ne serait fondée que sur des illusions très-grossières. On n'aurait pas même raison de le soupçonner d'avoir voulu faire tort à la mémoire de ce grand chef des péripatéticiens. En troisième lieu, j'observe qu'il est permis de soutenir, non-seulement que ses ouvrages fournissent des preuves qu'il a cru la mortalité de l'âme, mais aussi que son système, tel qu'il a plu aux scolastiques de l'expliquer, et tel qu'on l'explique encore dans les collèges et dans les académies, est incapable de donner des preuves de l'immortalité de notre âme, et très-capable de donner des preuves qu'elle est mortelle. Car enfin la principale pièce de ce système est, 1^o, que le corps naturel comprend deux substances, dont l'une s'appelle matière, et l'autre s'appelle forme; 2^o, que la forme de tous les corps naturels, à la réserve de l'homme, est un être corruptible, et qui périt régulièrement toutes les fois que le composé périt, c'est-à-dire toutes les fois qu'une pierre, qu'un arbre, qu'un chien, etc., sont convertis en quelque autre espèce de corps naturel. Il résulte de là nécessairement qu'on ne peut donner dans ce système aucune preuve de l'immortalité de notre âme; car pour en donner il faudrait montrer qu'elle est immatérielle: or comment le montrerait-on, puisque l'on avoue que l'âme des bêtes donnée de la faculté de sentir, et de discerner, et de désirer, est

(47) C'est Alexandre d'Aphrodisiase.

(48) La Mothe-le-Vayer, de l'immortalité de l'Âme, pag. m. 179.

(45) *Iidem*, *ibidem*, pag. 198.

(46) König, *Biblioth.*, pag. 654.

matérielle? Notez qu'au temps de Pomponace l'on ne connaissait point d'autre système de philosophie que le péripatétisme, de sorte que c'était la même chose de soutenir que par les principes d'Aristote on ne pouvait point prouver l'immortalité de l'âme, et de soutenir que par des raisons philosophiques on ne pouvait pas le prouver. Cela sert beaucoup à disculper, et même à justifier le livre de Pomponace, et d'autant plus que les lumières qu'on pouvait tirer ou de la secte platonique, ou de quelque autre, ne fournissaient pas de plus fortes preuves. Il n'y a que le système de M. Descartes qui ait posé des principes bien solides à cet égard. Il établit que tout ce qui pense est distinct de la matière, d'où il faut conclure nécessairement que notre âme est un esprit, ou une substance simple, et indivisible, et par conséquent immortelle. Il n'y a point de cartésien aujourd'hui qui n'ose dire que les principes de la vieille philosophie sont incapables de nous fournir une bonne preuve de l'immortalité de l'âme. Ne serait-ce pas une extravagance, que de soutenir qu'un cartésien qui dit cela est un impie et un athée? pourquoi donc a-t-on traité de la sorte Pierre Pomponace? C'est, dira-t-on, qu'un cartésien fait profession de reconnaître que son système fournit une preuve démonstrative de l'immortalité de l'âme; mais Pomponace ne reconnaissait aucun système qui fournit un tel argument. Si cette différence pouvait être admise, ce ne serait tout au plus qu'un cas que ce philosophe ayant connu le système cartésien, l'eût rejeté; mais comme il ne le connaissait pas, il n'est coupable que de n'avoir pas inventé une hypothèse selon laquelle tout ce qui pense est incorporel, est spirituel. Son crime est donc celui d'une infinité d'orthodoxes, et par conséquent c'est un crime chimérique. Joignez à cela que quand même il eût rejeté la supposition qui établit que tout ce qui pense est distinct de la matière, il n'eût rien fait que ce que font aujourd'hui de fort grands esprits, et qui, en se retranchant comme Pomponace dans l'autorité de l'écriture, sont à couvert des justes repro-

ches d'irréligion (49). Enfin, je remarque qu'il n'y a point de conduite plus indigne d'un théologien, que d'accuser d'impiété un philosophe qui déclare que pour délivrer notre esprit des incertitudes où la raison naturelle le ferait flotter, il faut le conduire à la parole de Dieu, et lui donner là le fondement véritable, et les preuves très-certaines de l'immortalité de notre âme (50). C'est ce qu'a fait Pomponace, et pour l'avoir fait il s'est vu persécuté cruellement par la moinerie. Que cela est beau!

Je passe plus avant, et je dis que même les cartésiens, convaincus de l'immortalité de l'âme par l'évidence qu'ils trouvent dans leurs principes de philosophie, agissent fort sagement lorsqu'ils conseillent à leurs lecteurs de recourir à la foi, comme à l'ancre sûre et ferme de l'âme, et pénétrant jusques au dedans du voile (51), c'est-à-dire de l'appuyer sur l'autorité de Dieu, le véritable remède de nos incertitudes, et le supplément infaillible des obscurités de notre raison. Car s'ils ont l'esprit bien tourné, ils doivent croire que ce qui leur paraît évident ne le paraît pas à tant d'autres philosophes qui les combattent. J'ai lu dans un livre de M. Arnauld, que la réplique de Gassendi à Descartes a fait dans Naples beaucoup d'incrédules sur le chapitre de l'immortalité de l'âme (52), parce que Gassendi a employé toutes les forces de son esprit à élever les raisonnemens de Descartes touchant ce dogme. C'est une preuve que le principe cartésien n'est pas évident pour tout le monde. Il est même vrai que les ignorans qui feraient usage de leur sens commun ne pourraient jamais s'assurer de l'immortalité de leur âme, pendant qu'ils verraient que les plus grands philosophes ne sont point d'accord

(49) Voyez, tom. V, pag. 515, la fin de la remarque (M) de l'article du premier Dictionnaire, et la remarque (L) de l'article PARROT (Nicolas), tom. XI, pag. 635.

(50) *Hæc sola via inconcussa et stabilis est, ceteræ verò sunt fluctantes.* Pomponacius, de Immortalitate Animæ, cap. ultimum, pag. m. 126. Voyez, tom. XI, pag. 644, ce que disait d'Ablancourt, vers le commencement de la remarque (L) de son article PARROT (Nicolas), sive d'Ablancourt.

(51) Epître aux Hébreux, chap. VI, vs. 19.

(52) Voyez la remarque (C).

là-dessus. Un ignorant serait-il blâmable s'il raisonnait de cette sorte? Si les preuves de Descartes étaient évidentes, Gassendi ne les pourrait pas combattre d'une manière qui satisfît quantité de gens; car si Gassendi avait fait un livre où, en épuisant tout son esprit et toute sa science, il eût entrepris de faire voir que le tout n'est pas plus grand que sa partie, et qu'après que de choses égales l'on a ôté choses égales, les restes ne sont pas égaux, il n'eût persuadé à personne que sa cause fût soutenable: puis donc que lui et plusieurs autres grands philosophes ont des sectateurs lorsqu'ils s'opposent aux prétentions de Descartes, il faut qu'ils combattent une doctrine qui n'est pas évidemment vraie: elle a donc des obscurités; elle paraît vraie à quelques-uns, fautive à quelques autres: comment pourrai-je, moi qui n'ai aucune étude, ni aucun usage de la dispute, me déterminer sûrement? Les uns ou les autres de ces grands génies se trompent; ainsi, quelque parti que j'embrasse, je cours risque de me tromper. Voilà un raisonnement que le peuple devrait faire lorsqu'il voit que les savans sont partagés. Mais s'il le faisait, comment se tirerait-il de l'incertitude? En voici un bon moyen à l'égard de l'immortalité de l'âme, c'est de recourir aux lumières révélées. Ainsi un cartésien qui imiterait Pomponace devrait passer pour un homme sage, et charitable envers son prochain. Il fera bien de soutenir jusques au bout la vérité de son principe; il fera bien de répondre tout ce qu'il pourra à ceux qui objecteront que les substances distinctes du corps sont peut-être d'une nature à pouvoir retenir leur existence sans avoir aucune pensée, et qu'ainsi la spiritualité n'est pas une preuve nécessaire de l'immortalité; car si la vie de l'âme consistait dans la pensée, il est sûr que la cessation totale de la pensée serait une vraie mort de l'âme; c'est pourquoi l'âme pourrait mourir sans cesser d'être une substance spirituelle, comme les chiens meurent sans cesser d'être une substance corporelle: mais après tout il sera louable s'il avertit son prochain de se fixer à la parole de Dieu. Notez que Scaliger le

père, l'un des plus grands esprits de son temps, et qui n'a jamais passé pour libertin, a reconnu comme Pomponace que c'est une matière de foi que de savoir s'il y a une autre vie après celle-ci; on l'a toujours soupçonné, dit-il, ou toujours cru, mais on en dispute encore aujourd'hui (53).

Faisons par un morceau de la dispute qui a duré quelques années entre un ministre de Rotterdam et un ministre d'Utrecht. Le premier (54) avoue qu'encore qu'il croie que la matière ne peut ni sentir ni connaître, il n'a point de cette vérité une idée distincte, et une perception claire, et qu'il ne la saurait prouver à ceux qui la nient. *Ce que je vois là-dessus, dit-il, est confus et indistinct....* (55) *M. Saurin, et ses collègues rationaux, peuvent-ils dire en conscience qu'ils ont une perception claire, et une idée distincte de l'immortalité de l'âme? Ne sont-ce pas ici des perceptions claires en apparence, que tout ce qui commence doit finir, qu'un être dont la durée se divise par momens, par jours et par années, ne peut être éternel; parce qu'il seroit infini, et que dans cette durée infinie il y aurait un nombre infini de momens, et pourtant il n'y aurait qu'un nombre infini de jours et d'années; ainsi il y aurait autant de mois que d'années, que de momens, ce qui est une absurdité sensible. L'impie appelle cela des perceptions claires, et il les trouve telles. Le but de ce ministre ressemble un peu à celui de Pomponace; il veut que l'on se défie de sa raison, et que l'on reconne à l'autorité de Dieu (56). Voici la réponse de son adversaire (57): Je lui*

(53) C'est ainsi que je traduis un peu librement ces paroles: *Ceterum esse alteram esse ad hoc esse addit uelut ut quotidianis vel suspitionibus vel persuasionibus res etiamnum sit controversa, solis fide res agitur. Scaliger, adversus Cardanum exercit. CCCVII, cap. XXXIII, p. m. 696. Confesses ce que d'écrit, citations (48), (49), (50), de l'article Pazzo (Nicolas), tom. XI, pag. 647.*

(54) Jurien, Religion du Latitudinaire, p. 393.

(55) *Idem*, pag. 394.

(56) Notez qu'il n'exige pas que l'on connaisse par une idée distincte et claire cette autorité; c'est-à-dire que l'on sache évidemment que Dieu nous a révélé ceci ou cela.

(57) Saurin, Justification de sa Doctrine, pag. 467.

réponds que j'ai cette perception claire et cette idée distincte de l'immortalité de l'âme ; je sais que l'âme est une substance spirituelle et indivisible, qui ne peut être détruite que par annihilation. Je sais qu'il y a une providence, une souveraine justice, une souveraine félicité, une morale naturelle ; enfin un grand nombre de vérités ; qui sont nécessairement liées avec l'immortalité de l'âme, et qui, seraient par conséquent des chimères si l'âme était mortelle. Faut-il qu'un philosophe chrétien soit moins orthodoxe que Platon, et qu'en faisant le parallèle des anciens philosophes il donne la préférence à Épicure... (58) M. Jurieu se réfute lui-même, en disant que ces perceptions sont claires en apparence. Car si elles ne sont claires qu'en apparence, on n'en peut rien conclure pour celles qui sont claires en effet.

Faisons quelques petites remarques sur ce discours de M. Saurin. I. M. Jurieu suppose manifestement qu'afin que nous connaissions par une idée distincte et par une perception claire la spiritualité de l'âme, il faut clairement comprendre que la matière ne peut ni sentir ni connaître. D'où vient donc que M. Saurin ne répond rien à cela ? Ne devait-il pas déclarer qu'il a une idée distincte, une perception claire qui lui apprend qu'il est impossible que la substance étendue ait du sentiment ? II. Ce n'est pas assez que de savoir que l'âme ne peut être détruite que par annihilation. Cela convient à l'étendue, et néanmoins les arbres et les animaux sont mortels. Il fallait donc dire : *Je sais que l'âme ne peut subsister sans la pensée ; l'idée distincte que j'ai de la substance spirituelle et indivisible m'apprend que si on la dépouillait de la pensée, elle n'existerait plus.* III. Platon et Épicure sont allégués mal à propos : cette allégation suppose que M. Jurieu est moins orthodoxe que Platon, et qu'il préfère la doctrine d'Épicure à celle des autres anciens philosophes. Tout cela est faux. Il admet l'immortalité de l'âme ; mais il n'en a point une idée claire, une perception distincte, c'est-à-dire, selon son sens, une idée aussi

évidente que celle qui nous fait connaître les propriétés des nombres, et la liaison de la présence locale avec l'étendue de la matière. Croyez-vous que Platon admit l'immortalité de l'âme par une idée aussi claire que celle-là ? Quand un homme déclare qu'il se conduit comme le peuple, c'est-à-dire que sa persuasion va plus loin que son évidence, c'est lui faire un faux procès que de l'accuser de ne pas croire. Son orthodoxie est à couvert, puisqu'enfin il croit ce qu'il faut ; on peut seulement lui contester que sa conduite soit philosophique. IV. La distinction entre les idées claires en apparence et les idées claires en effet est nulle ; car la clarté des idées enferme essentiellement une relation avec notre esprit, et n'est jamais séparée de l'apparence ; c'est toujours de l'apparence qu'elles empruntent le caractère ou la dénomination de claires. Il n'en va pas ainsi de la vérité. Un objet peut être vrai et paraître faux ; mais une idée qui paraît obscure n'a ni la clarté effective, ni la clarté apparente. De sorte que si les idées claires de l'immortalité de l'âme sont combattues par des idées apparemment claires, l'objection de M. Jurieu est bonne ; tant s'en faut qu'il se réfute lui-même comme le prétend son antagoniste. V. Enfin on a grand tort de ne pas répondre à l'objection : c'est là-dessus qu'on pouvait confondre M. Jurieu : il suppose très-faussement que ceux qui disent que tout *ce qui commence doit finir*, se fondent sur la raison qu'une durée infinie contiendrait autant de mois et d'années que de momens. Il suppose que cela leur semble une grande absurdité. Mais il devrait savoir que les athées enseignent que la durée de la matière n'a point eu de commencement, et n'aura jamais de fin. Ils ne regardent donc pas comme une bonne raison de rejeter une doctrine, la nécessité où elle engage d'admettre un nombre infini de momens, et un nombre infini de mois, et d'années, et de siècles, etc.

(G) Quoiqu'on puisse se servir utilement de l'opinion que Pomponace a combattue, et quoiqu'on doive louer... les philosophes qui s'attachent à fortifier les raisons humaines

(58) La même, pag. 458.

de l'immortalité de l'âme.] Ce que j'ai à dire ici ne saurait être exprimé ni plus clairement, ni plus noblement que par les paroles d'un théologien sectateur de M. Descartes. C'est pourquoi je n'emploie point d'autre commentaire. « (59) On dit qu'on a découvert à Naples des gens que la lecture des ouvrages de M. Gassendi a jetés dans l'erreur d'Épicure sur la mortalité de l'âme. Il faut avouer que le livre des Instances de ce philosophe, contre les Méditations métaphysiques de M. Descartes, est très-capable d'inspirer cette erreur pernicieuse à des jeunes gens qui ne seraient pas fermes dans la foi; parce qu'il y a employé tout ce qu'il avait d'esprit à montrer qu'en s'arrêtant à la raison, il n'y a point de preuves solides qui nous empêchent de croire que notre âme n'est distinguée de notre corps que comme un corps subtil l'est d'un corps grossier. Je sais au contraire qu'il y a des personnes de piété qui croient regarder ce que M. Descartes a écrit sur ce sujet comme un effet de la providence de Dieu, qui a voulu arrêter la pente que beaucoup de personnes de ces derniers temps semblent avoir à l'irreligion et au libertinage, par un moyen proportionné à leur disposition. Ce sont des gens qui ne veulent recevoir que ce qui se peut connaître par la lumière de la raison; qui ont un extrême éloignement de commencer par croire; à qui presque tous ceux qui font profession de piété sont suspects de faiblesse d'esprit; et qui se ferment toute entrée à la religion par cette prévention, qui dans la plupart est une suite de la corruption de leurs mœurs, que tout ce qu'on dit d'une autre vie n'est que fable, et que tout meurt en nous avec le corps. Il semble donc que ce qu'il y avait de plus capable de lever le plus grand obstacle au salut de tous ces gens-là, et empêcher que cette contagion ne se répandît, était de les troubler dans leur faux repos, qui n'est appuyé que sur la persua-

sion où ils sont, qu'il y a de la faiblesse d'esprit à croire que notre âme survit à notre corps. Or n'a-t-on pas sujet de croire que Dieu qui se sert de ses créatures comme il lui plaît, et qui cache sous des moyens humains les ordres admirables de sa providence, a eu pour but la guérison de ces malades, en les forçant d'entrer dans de justes défiances de leurs fausses lumières, lorsqu'il leur a suscité un homme qui a eu tant de qualités naturelles si propres à les toucher: une pénétration d'esprit tout-à-fait extraordinaire dans les sciences les plus abstraites; une application à la seule philosophie, ce qui ne leur est point suspect; une profession ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort à leur goût; et qui par cela même a trouvé moyen de convaincre les plus incrédules, pourvu qu'ils veuillent seulement ouvrir les yeux à la lumière qu'on leur présente, qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison que de vouloir que la dissolution de notre corps soit l'extinction de notre âme. Et comment l'a-t-il montré? En établissant par des principes clairs, et uniquement fondés sur des notions naturelles dont tout homme de bon sens doit convenir, que l'âme et le corps, c'est-à-dire ce qui pense et ce qui est étendu, sont deux substances totalement distinctes; de sorte qu'il n'est pas possible, ni que l'étendue soit une modification de la substance qui pense, ni que la pensée en soit une de la substance étendue. Cela seul étant bien prouvé (comme il l'est très-bien dans les Méditations de M. Descartes), il n'y a point de libertin, pour peu qu'il ait l'esprit juste, qui puisse demeurer persuadé que nos âmes meurent avec nos corps. Car, etc. (60). » Nous voyez dans ce long passage de M. Arnauld en quoi l'hypothèse que Pomponace a combattue peut être utile par rapport à la religion, c'est qu'on peut la faire servir contre certains libertins qui veulent voir avant que de croire, et qui méprisent

(59) Difficultés proposées à M. Stuyart, IX^e part., pag. 81 et suiv.

(60) M. Arnauld ajoute ici une courte et très-bonne explication de ce qu'il voulait prouver.

les raisons obscures des théologiens. Il n'y a rien de plus propre à ramener ces gens-là que de les convaincre de l'immortalité de l'âme : c'est une entrée dans le bon chemin ; et si une fois on leur fait faire ce pas, on peut espérer d'heureuses suites. Pomponace n'eût point pu les manier par cet endroit-là ; il les eût plutôt endurcis dans leur erreur, et par conséquent son hypothèse est plus nuisible que profitable dans ce conflit particulier où l'on se propose la conversion de cette espèce de gens : et, pour dire la vérité, il serait bien plus louable si au lieu de cet examen pénible des raisons péripatéticiennes, il eût cherché de meilleures preuves de l'immortalité de l'âme que celles qui lui paraissent infirmes. Notez que M. Arnauld allègue ce fait particulier de Descartes et de Gassendi, afin de montrer le mauvais discernement de l'inquisition de Rome. Les censeurs de Rome, dit-il (61), n'ont pas assez ménagé les intérêts de la religion, lorsqu'ils ont mis dans leur Index l'ouvrage de M. Descartes, où il établit par des raisons naturelles, plus solidement qu'on ait jamais fait, l'immortalité de l'âme ; et qu'ils n'y ont mis aucun des ouvrages de M. Gassendi, pas même celui où il a travaillé de toute sa force à détruire ces preuves ; ce qui est ôter à ceux qui auraient perdu la foi tout moyen humain de sortir de leurs pernicieux préjugés contre cette importante vérité. N'est-ce pas permettre d'avalier le poison, et empêcher qu'on ne prenne l'antidote ? C'est ce qu'ils ont fait encore en mettant en ce même rang un autre écrit de M. Descartes, sur la même matière. Car un de ses disciples qui l'avait abandonné à l'égard des vérités de métaphysique, ayant soutenu dans un placard, que si ce n'était la foi, on pourrait croire que la pensée ne serait qu'une modification de la matière, M. Descartes se crut obligé de réfuter ce dangereux sentiment, et d'en faire voir l'absurdité. C'est cependant ce qui est descendu dans l'Index sous ce titre : *Notæ in programma quoddam, sub finem anni 1554 in Belgio editum, sans qu'on y*

ait mis en même temps le placard. N'est-ce pas, encore une fois, ne pas défendre qu'on s'empoisonne, en même temps que l'on défend de prendre le contrepoison ?

J'ai cité dans la remarque (C), un auteur dont la critique de Pomponace doit être un peu modifiée. Voici ses paroles : « En quoi (62) on peut dire » que Pomponace a sans doute porté » les choses trop avant, et qu'il n'a » pas peu favorisé les sentimens et » les inclinations des libertins : ou ne » peut même s'empêcher de l'accuser » d'insolence, lorsqu'il ose dire que » c'est être indigne du nom chrétien » que de se mettre en peine de prou- » ver l'immortalité de l'âme par des » raisons naturelles, puisqu'au con- » traire rien n'ouvre mieux le che- » min aux païens pour recevoir les » lumières de la foi, que de leur » avoir déjà prouvé par avance que, » suivant les principes naturels, l'âme » est immortelle, et qu'ainsi il faut » qu'elle cherche à se rendre heu- » reuse après cette vie ; au lieu que » rien n'apporterait un plus grand » obstacle à la conversion des ido- » lâtres et des libertins que de trou- » ver leurs esprits prévenus que, sui- » vant les raisonnemens naturels, il » faut que l'âme soit mortelle (63). » (64) Voilà les paroles (65) qu'on a » blâmées : Puisque bien loin qu'il » soit indigne d'un chrétien de cher- » cher à prouver l'immortalité de » l'âme par des raisons naturelles, » rien au contraire ne le confirme » mieux dans la vérité de sa religion » que le concours des raisons natu- » relles avec les dogmes de la foi, quoi- » que ces dogmes doivent toujours » tenir le premier lieu. Ainsi j'ai dit » avec raison, qu'il y avait de l'in- » solence à Pomponace d'avancer » qu'il est indigne d'un chrétien de » chercher d'autres raisonnemens que » ceux de la foi pour prouver l'im- » mortalité de l'âme. »

Examinons un peu ce coup de

(62) C'est-à-dire en ce que Pomponace a dit, qu'il n'y a rien de plus injurieux à la foi que de vouloir la prouver par des raisons naturelles.

(63) Le Noble, Tableaux des Philosophes, tom. II, pag. 84, 85.

(64) La même, pag. 88.

(65) C'est-à-dire celles qui sont ci-dessus, remarque (C), à la fin de la citation de M. le Noble.

(61) Difficultés à M. Stijaert, IX^e part., pag. 85.

Censure. Les paroles de Pomponace considérées dans le livre de M. le Noble, peuvent être prises en ce sens-ci, qu'un chrétien qui tâche de faire voir aux impies que la raison et l'Écriture s'accordent à nous enseigner l'immortalité de l'âme, fait une injure à la foi, et se rend indigne du nom qu'il porte. Mais dans le livre même de Pomponace, je crois qu'elles signifient qu'un chrétien qui cherche d'autres appuis que l'autorité de Dieu, parce qu'il ne trouve point que la foi sans le secours de la lumière naturelle le garantisse de l'incertitude, outrage la foi, et se comporte d'une manière indigne d'un vrai chrétien. Voilà qu'elle est ma conjecture sur le véritable sens des paroles de cet auteur : je n'ai point ses Apologies ; je n'en puis donc point parler positivement : je puis seulement raisonner sur la vraisemblance. Quel était l'état de la question entre lui et ses adversaires ? C'était de savoir s'il méritait de passer pour un hérétique et pour un impie, parce qu'il avait dit que les raisons philosophiques de l'immortalité de l'âme ne sont pas de bonnes preuves, et que l'on ne peut bien prouver ce dogme que par la révélation. Il ne s'agissait donc pas de savoir quel jugement il faut faire de ceux qui travaillent à convertir les libertins infatués de Lucrèce, et prévenus de mépris pour la parole de Dieu. Il ne s'agissait pas de savoir si ceux qui allèguent des raisons philosophiques à ces prétendus esprits forts, et qui tâchent par cette voie, la seule par où on les puisse prendre, de les dégager des pièges de l'irréligion, font une injure à la foi, et se rendent très-indignes du nom de chrétien. Il s'agissait des chrétiens qui reconnoît à la lumière naturelle pour leur propre usage, et pour remédier à leurs besoins personnels, gens flottans, et qui ne savent à qui donner la préférence, ou à la révélation ou à la raison, qui du moins ne s'assurent pas sur l'autorité de Dieu si elle n'est confirmée par des argumens philosophiques. Dire que de telles gens font tort à la foi, et n'agissent pas en chrétiens, c'est sans doute juger d'eux raisonnablement, et n'être point digne de la censure que l'on examine ici, car

À proprement parler, ces gens-là ne sont pas encore chrétiens ; ils cherchent maître ; ils offrent d'embrasser le dogme du paradis et de l'enfer, pourvu qu'on leur donne d'autre caution que l'Évangile. L'autorité de Dieu ne leur suffit pas ; ils veulent que la lumière naturelle ratifie les promesses de l'Écriture ; ils ne s'y fient point sans cela. Si la chose est telle que je me la figure, tous mes lecteurs avoueront que Pomponace a été mal censuré ; mais selon le premier sens que l'on a vu ci-dessus, la censure serait juste.

Je ne nie point qu'on n'eût pu lui dire qu'il n'était point propre à convertir ceux qui croient l'immortalité de l'âme, et qui ne considèrent l'Évangile que comme un écrit purement humain ; et qu'ainsi sa philosophie n'avait point le même avantage que celle des adversaires. Parlant de bonne foi il eût avoué la dette, et il serait convenu qu'à moins d'imiter ces médecins qui, pour obliger leur malade à prendre une drogue, lui attribuent plus de vertus qu'ils n'y en connaissent, il n'aurait pas pu soutenir à des impies que la mortalité de l'âme est certainement contraire aux raisons philosophiques. Il n'eût point peut-être désapprouvé la conduite charitable des philosophes qui imiteraient ces médecins ; il se serait contenté de dire que pour lui il aimait mieux une parfaite sincérité ; mais après tout il aurait pu remonter à ses adversaires, que, sur l'article de la résurrection et sur plusieurs autres, il faudrait qu'ils se conduisissent envers les impies, comme il aurait pu se conduire envers eux sur le dogme de l'immortalité de l'âme.

(H) *Le dogme de la mortalité de l'âme porterait les hommes à toutes sortes de crimes.* C'est la dernière objection que Pomponace s'est faite. Il répond (66) que puisque l'homme aime naturellement la félicité, et hait la misère, il suffit, pour en faire un honnête homme, de lui montrer que le bonheur de la vie consiste dans la pratique de la vertu, et la misère dans la pratique du vice. Il ajoute que ceux qui enseignent la mortalité

(66) Pomponat., de immortalit. Animæ, cap. XIV, pag. 120.

de l'âme ouvrent le chemin à la vertu la plus parfaite, qui est celle qui n'a point pour but ou d'être récompensée ou d'éviter le châtement. *Quare perfectius asserentes animam mortalem melius videntur salvare rationem virtutis quam asserentes ipsam immortalem, spes namque premii, et poenae timor, videntur servilitatem quandam importare, quæ rationi virtutis contrariatur* (67). Il dit aussi que les gens brutaux sont ceux à qui il faut proposer l'immortalité de l'âme, et qu'apparemment il y a eu des auteurs qui l'ont enseignée sans qu'ils la crussent, et qui en ont usé de la sorte pour réprimer l'inclination sensuelle des esprits grossiers. *Existimandum est multos viros sensisse animam mortalem, qui tamen scripserunt ipsam esse immortalem : sed hoc fecisse ex pronitate virorum ad malum, qui parum, aut nihil habent de intellectu, bonaque animi non cognoscentes, nec amantes, tantum corporalibus incumbunt : Quare hujusmodi ingenii necesse est eos sanare, sicut et medicus ad ægrum, et nutrix ad puerum ratione carentem se habent* (68). Toutes ces remarques n'ôtent pas la difficulté; ce sont de pauvres solutions. Mais voici une pensée plus raisonnable : elle est fondée sur des faits. Il dit qu'un grand nombre de fripons et de scélérats croient l'immortalité de l'âme, et que plusieurs saints et justes ne la croient pas. (69) *Neque universaliter viri impuri ponunt mortalitatem, neque universaliter temperati immortalitatem : nam manifestè videmus multos pravos homines credere, verum ex passionibus seduci, multos etiam viros sanctos et justos scimus mortalitatem animarum posuisse. Plato namque 1. de Repub. dicit Simonidem poetam virum divinum et optimum fuisse, qui tamen eam mortalem assererat : Homerus quoque ut Aristoteles 2. de Animâ refert, existimavit sensum ab intellectu non differre : quæ autem fuerit Homeri dignitas quis ignorat ? Hippoc. quoque et Galen., viri doctissimi et optimi, hujus perhibentur opinionis : Alexander*

Aphrodisæus, magnus Alfarabius, Abubacher, Avempace, ex nostratribus quoque Plinius secundus, Seneca, innumeriique alii hoc sensere : Seneca namque lib. 7. Epistolarum ad Lucilium, epist. 54. quæ incipit, longum mihi comitatum dederat mala valetudo, manifestiusque in de consolatione ad Martianum affirmat ipsam esse mortalem : multosque alios studiosos et viros doctissimos (70) connumerat ejusdem opinionis fuisse.

(1) *Jg ne sais si.... cet ouvrage fut condamné au feu par les Vénitiens, et s'il fut désavoué par son propre père.* Théophile Raynaud avance ces faits. *Venetos illud opus addixisse ignibus nec de immortalitate sed de mortalitate animæ fuisse inscribendum tradit Sylvester, lib. 5. de Strigimagiis, cap. 5., exostulans quiddam approbatum eum librum dixisset Pomponatius, quod negat se unquam cogitasse* (71). Il venait de débiter qu'on prétend que Pomponace condamna lui-même son livre; mais qu'on varie sur les motifs qui le portèrent à cette démarche, les uns imputant cela au désir de mettre à couvert sa réputation, d'autres à la complaisance pour les prières de ses amis, et d'autres à l'instinct d'une conscience mieux éclairée. *Pomponatius, mutatis mentis, opus suum de eo argumento improbasse dicitur, variantibus sententiis, an id amicorum precibus dederit, an famæ suæ ac nomini caverit, an ex animo audierit ecclesiam, et palinodiam cecinerit, ut consensius faceret satis* (72). Il venait de dire aussi, que tous les livres où l'on assure que par des raisons naturelles il n'est pas possible de prouver l'immortalité de l'âme, sont dignes de proscription (73); car il prétend qu'ils ouvrent la porte à la négation absolue de cette immortalité. Il est beaucoup moins équitable dans cette prétention, que dans l'aveu qu'il venait de faire, que les philosophes qu'un évêque de Paris

(70) Il est certain que Sénèque, dans ces deux endroits, établit manifestement la mortalité de l'âme; mais je n'ai pas remarqué qu'il fasse une liste de ceux qui sont de ce sentiment.

(71) Théophil. Raynaudus, de malis et bonis Libris, num. 43, pag. m. 26.

(72) Idem, ibidem.

(73) Jure libri eo doctrina reprobae ferrento vitiosi, sufficiens digni sunt habit. Idem, ibid.

(67) Pomponat., de Immortalitate Animæ, cap. XIV, pag. 121.

(68) Idem, ibidem, pag. 120.

(69) Idem, ibidem, pag. 119.

condamna l'an 1227, et qui furent condamnés sous Léon X par le concile de Latran, n'étaient pas assez absurdes pour soutenir que l'âme fût immortelle et mortelle absolument parlant, immortelle selon la théologie, et mortelle selon la philosophie. Il donne dans le vrai sens de leur dogme : c'est qu'ils admettaient absolument l'immortalité de l'âme à cause de la révélation, et que sans cela ils l'auraient crue mortelle. *Animam ergo absolute videntur agnovisse immortalem, quod ita aperte ferant fidei scita; quamvis nisi de animæ rationalis perpetuatione fide doceremur, solique naturali ratione consulto, negaturi fuissent immortalitatem.* Il reconnaît cela en faveur de Pomponace nommément, et il cite un livre où cette modification était prouvée. C'est celui que le cardinal Contarini, disciple de ce philosophe, écrivit contre son maître. *Non absolute ac simpliciter, mortalem animam censuisse videtur (Pomponatius), sed duntaxat si ratio nuda consuleretur, ut liquet ex opere Contarini Cardinalis, de immortalitate, conscripto adversus Pomponatium, ipsius quondam Contarini in philosophicis magistrum. Nec aliud censuerim voluisse illos ejusdem avi philosophastros, damnatos à Lateranensi concilio, sub Leone X, et alios longè antè, à Stephano Parisiensis episcopo, anno 1277, vel potius 1227, in rescripto quod extat tomo 5 Bibl. Margarini, pag. 131; æquè damnatos, quod assererent, animam rationalem; secundum fidem esse immortalem; at secundum philosophiam, esse mortalem (74). Boccacino, à son ordinaire, a plaisanté sur ce *distinguo* de Pomponace. Il suppose, 1°. que cet impie, condamné au feu par Apollon, protesta qu'il ne croyait la mortalité de l'âme qu'en qualité de philosophe; 2°. qu'Apollon ayant égard à cette protestation, dit au bourreau de le brûler seulement comme philosophe (75).*

Nous avons vu ci-dessus (76) jusqu'où s'étendirent les peines contre

son livre, et que ce ne fut point injustes, au feu.

(K) *L'audace.... du jurisconsulte luthérien.* Il se nomme Godelman; voici ses paroles : *Petrus Pomponatius, Mantuanus philosophus, et epicureismi defensor magisque nefarius in academias Italiæ publicè contra animæ immortalitatem disputavit; scripsit de Fato et de Incantatione libros, in quibus de verborum magicorum, imaginum, characterum, et imaginationis occultis potestate inopiè satis disputavit (77).* En premier lieu, il est faux que Pomponace ait publiquement disputé contre l'immortalité de l'âme, dans les universités d'Italie. On ne peut l'en accuser que par le sophisme, à dicto secundum quid ad dictum simpliciter. Il soutenait que les hypothèses "Aristote ne fournissaient point de preuves de l'immortalité de l'âme, et il combattait tous les arguments de ceux qui voulaient prouver par la doctrine de ce philosophe, que notre âme est immortelle; mais il ne soutenait pas la mortalité de l'âme simplement et absolument. Où est donc la justesse, où est l'équité du jurisconsulte luthérien? En second lieu, il n'est pas d'un bon auteur de dire que Pomponace, magicien insigne, a nié l'immortalité de l'âme. On est tellement persuadé que s'il y a des démons, l'âme de l'homme est immortelle; l'on suppose communément une telle liaison entre ces deux dogmes, qu'un homme qui ne veut point passer pour extravagant n'imputera jamais à un autre l'épicurisme et la magie, sans faire des réflexions sur ce paradoxe. Il faut s'attendre à la surprise des lecteurs; il faut croire qu'ils ne comprendront rien dans cette combinaison, et qu'elle les jettera dans un embarras désagréable. Un auteur qui ne prévoit point cela est bien stupide; et s'il le prévoit sans prendre la peine de débrouiller ce chaos, il ne sait guère ce qu'il fait. Concluons de là que Godelman est fort blâmable. En troisième lieu, il se réfute lui-même; car il se plaint d'en écrit de Pompanace où tous les effets que

(74) *Idem, ibid., num. 42, pag. 25, 26.*

(75) Boccacino, *Ragguagli di Parrasio, cent. I, cap. XC, pag. m. 306.*

(76) Dans la remarque (C), citation (18).

(77) Godelmannus, *lib. I, cap. VIII, de Magia, apud Joh. Christian. Frommannum de Fascinatione, lib. I, part. II, sect. III, cap. II, pag. m. 327.*

l'on attribue à la magie, ou à quelque pacte avec les démons, sont attribués à d'autres causes. Ainsi, dans la même période, il l'accuse d'être magicien, et d'avoir écrit un livre contre l'existence de la magie. Un accusateur qui se gouverne de cette manière est inexcusable, lorsqu'il ne fait pas une observation comme celle-ci : Pomponace était un fourbe : il croyait la magie, il la pratiquait ; mais il la réfutait dans ses livres, afin de n'être pas reconnu pour un magicien.

(L) *C'est lui-même qui le dit.* Ne pouvant concilier avec notre franc-arbitre quelques maximes d'Aristote, il s'écrie : Voilà ce qui me presse, et qui m'empêche de dormir, et qui me rend fou. *Ista sunt quæ me premunt, quæ me angustiant, quæ me insomnem et insanum reddunt* (78). Il dit que, comme un autre Prométhée enchaîné sur le Caucase, il est rongé d'un chagrin continu. *Perpetuis curis et cogitationibus rodi, non sitire, non famescere, non dormire, non comedere, non expuere, ab omnibus irrideri* (79). On l'excuserait plus aisément, si le sujet de ses angoisses était moins blâmable ; mais de voir un homme qui se tue pour accorder un autre homme avec la raison, c'est ce qu'on ne peut pardonner. Qu'un théologien s'efforce, lui en dûnt-il coûter la santé, ou même la vie, de concilier ensemble l'Écriture et la vérité lorsqu'elles semblent n'être pas d'accord, cela est louable, cela est héroïque ; cet accord étant réel on peut croire qu'on le découvrira. Peut-on se flatter d'une semblable espérance par rapport aux sentimens d'un particulier sujet à l'erreur, et qui la boit comme les poissons boivent l'eau ?

(78) Pomponac., de Fato, lib. III, cap. VII.

(79) Idem, ibidem.

PONCE (CONSTANTIN), brûlé en effigie à Séville, l'an 1559, s'appelait Constantin de la Fuente, en latin *Constantinus Fontellus*. Quelqu'un ayant pris une lettre pour une autre, un P au lieu d'un F, a été cause que ce

docteur est infiniment plus connu sous le nom de Constantin Ponce (A), qui ne lui appartient pas, que sous son nom véritable. Quoi qu'il en soit, ce fut un homme de grand mérite, docteur en théologie, chanoine de Séville et prédicateur de Charles-Quint (a). Il suivit en Angleterre Philippe II, et ce fut là sans doute qu'il prit goût à la doctrine des protestans, pour laquelle il fut saisi par l'inquisition, et destiné au dernier supplice. Il ne vécut pas jusques à l'*auto-da-fé*, où il devait servir de spectacle au peuple. Les historiens espagnols disent ordinairement qu'il se tua ; d'autres aiment mieux dire qu'il mourut de maladie ; mais tout le monde convient que l'inquisition produisit une effigie qui le représentait, et qui fut brûlée le jour de l'*auto-da-fé* (b). Plusieurs disent qu'il était confesseur de Charles-Quint, et qu'il l'assista au lit de la mort, et jusqu'au dernier soupir : mais nous avons montré ci-dessus (c) qu'il fut seulement son prédicateur, et qu'on le mit en prison avant la mort de sa majesté impériale. Il composa quelques livres (B) que l'inquisition d'Espagne a mis dans son index sans nulle réserve (d). Le martyrologe des protestans fait mention de lui (C).

Bèze, qui l'a nommé Constantin Ponce, et qui a dit qu'il fut

(a) Nicol. Antonio, Biblioth. Scriptor., Hisp., tom. I, pag. 196.

(b) Foyez Nicolo Antonio, ibid.

(c) Remarque (C) de l'article CARRANZA, tom. IV, pag. 478, et remarque (S), num. de l'article CHARLES-QUINT, tom. V, pag. 76.

(d) Constantino de la Fuente, autor condenado : todas sus obras en qualquier lengua, y especialmente la Confesion del Pecador, Ind. Lib. prohib., pag. m. 229.

long-temps confesseur de Charles-Quint, et qu'on le brûla à Séville (e), ne se souvenait pas bien des circonstances qu'il avait lues dans ce martyrologe. J'ai lu un discours latin touchant la vie et la mort de cet Espagnol (f). Il y est nommé *Constantinus Fontius*. Celui qui a publié ce discours le donne comme un écrit de *Reginaldus Gonsalvius Montanus Hispanus*. On y trouve que ce Constantin avait été assez déréglé dans sa jeunesse (D); mais qu'ensuite il se corrigea, et qu'il tint une très-bonne conduite, sans renoncer pourtant à une chose qui était en quelque façon une tache, c'est qu'ayant l'esprit extrêmement enjoué et subtil dans les railleries, il s'abandonnait un peu trop à la licence de plaisanter. Il courut un assez grand nombre de ses bons mots. Les tartufes et les mauvais prédicateurs de ce temps-là furent l'objet le plus ordinaire de ses railleries les plus piquantes. Il apprit de lui-même à fond le latin, le grec et l'hébreu, et tout ce qui est nécessaire à un bon prédicateur. Il possédait admirablement toutes les beautés de sa langue maternelle, et il prêchait si éloquemment, qu'il attirait une multitude incroyable d'auditeurs. A peine pouvait-on trouver des places commodément trois ou quatre heures avant qu'il montât en chaire (g). Il fut

exempt d'avarice et d'ambition, et il refusa un riche canonicat qu'on lui offrait à Tolède, et mêla dans son refus un petit trait de raillerie (E). Lorsque après la mort du docteur Gilles (h) il fut nommé pour prêcher dans la cathédrale, il n'attendit pas à commencer cette fonction que sa santé fût rétablie; mais il se trouva si faible au milieu de son sermon qu'il fut obligé de faire une chose qui n'avait jamais été vue (F). Le directeur de la maison de doctrine y ayant fondé une leçon de théologie, notre Constantin eut la charge de la faire, et s'en acquitta très-bien (i) (G). Vous verrez dans la remarque (C) la catastrophe de sa vie, et dans la dernière remarque un conte (H) qu'il fit à Cardan, et qui concerne les fantômes.

(h) C'est le même que celui qui est nommé Egidius dans la remarque (C).

(i) Tiré du *Hispan. Inquisit. Secret.*, pag. 251 et seq.

(A) Sous le nom de *Constantin Ponce*.] C'est le nom que M. de Thou lui donne. Le père Paul (1) le lui a donné aussi, et n'en a point été repris par Pallavicin, qui d'ailleurs lui a relevé quelques fautes concernant cet Espagnol. Voyez ci-dessus la remarque (C) de l'article *CARRANZA*, tom. IV pag. 428 et la remarque (S) de l'article *CHARLES-QUINT*, tom. V, p. 76.

(B) Il composa quelques livres.] Un Sommaire de la Doctrine Chrétienne, imprimé en espagnol à Anvers; six Sermons sur le Premier Psaume de David, imprimés en la même langue et au même lieu, l'an 1556 (2); un grand Catéchisme; la Confession du pécheur; des Commentaires sur les Proverbes de Salomon, sur l'Ecclesiaste, sur le Cantique des Cantiques, et sur Job. Don Nicolas Antonio (3)

(1) Histoire du Concile de Trente, liv. V, pag. 426, édition de 1679, in-4°.

(2) Epit. Biblioth. Gesneri.

(3) Biblioth. Script. hisp., tom. I, pag. 196.

(e) Bera, in *Iconibus*, folio 90.

(f) Il est dans le livre intitulé: *Hispanica Inquisitionis et Carnificum secretiora*, et publié à Amberg, l'an 1611, per Joachimum Ursinum, Anti-Jesuitam.

(g) *Concionabatur ut plurimum octava hora, tandem erat populi concursus, ut quarta, sapè etiam tertia noctis hora, vix in templo inveniretur commodus ad audiendum locus*, *Hispan. Inquisit. Secret.*, pag. 254.

semble croire que les Sermons ne sont pas sur le psaume l.^{er}, mais sur le psaume L, et qu'ils ne diffèrent pas de la Confession du pécheur. Il se trompe : cette confession est une prière un peu moins longue qu'un sermon : elle est dans le livre des Martyrs (4).

(C) *Le Martyrologe des protestans fait mention de lui.* On y voit qu'Égidius, Constantin Fontius, et Varquias, furent les premiers qui, presque d'un même temps, découvrirent les ténèbres d'Espagne (5). On les appelle les trois piliers de vérité : ils prêchèrent dans Séville avec un grand zèle, et avec beaucoup de fruit. Égidius fut élu par Charles-Quint à l'évêché de Tortone (6) : mais l'inquisition en fut si fâchée, que pour l'empêcher de parvenir à la prélature, elle lui fit un long et rude procès. Pendant ces persécutions Fontius était au Pays-Bas, prédicateur et confesseur (7) de Charles-Quint. Revenant à Seville après le décès d'Égidius, « il reprit de grand courage » les erres de sa charge précédente : « et l'affection qu'au paravant lui portoit le peuple, et à ses predications, » ne se trouva refroidie n'amoindrie. « La débilité et langueur de corps » dont il fut affligé, ne l'empêcha » de poursuyvre sa charge, se contentant par remèdes ordinaires que Dieu donne pour recouvrer la force et la santé du corps. Il soutint plusieurs combats contre les prestres et moines, et contre Waldesse archevesque de Seville, president du conclave de l'inquisition. Et combien que ses adversaires fussent merveilleusement animés contre lui, si est-ce que par une subtilité d'esprit il destournoit tellement tous leurs coups, qu'ils ne le pouvoient amener à une confession ouverte de sa foi, pour avoir meilleur prise sur luy. Mais Dieu finalement arracha de luy par le moyen qui s'ensuit, une declara-

tion entiere de sa verité, couppant broche à toutes ses subtilitez et subterfuges, desquels il s'estoit par trop couvert contre sa conscience (8). » Le moyen de la découverte fut que ses livres de contrebande tombèrent entre les mains de l'inquisition, quelque peine qu'il se fût donné pour les cacher. « On y trouva entre autres un grand livre tout escrit de sa main, auquel il traitoit de ces poincts, comme les inquisiteurs declarerent par leur propre sentence publiquement prononcée ; à sçavoir, de l'estat de l'eglise ; de la vraye eglise, et de celle du pape, l'appellant Antechrist ; du sacrement de l'eucharistie, et de l'invention de la messe, de laquelle il disoit le monde estre ensorcelé à cause de l'ignorance de la Sainte Escriture ; de la justification de l'homme ; du purgatoire, qu'il appelloit teste de loup et invention monachale pour le ventre ; des hulles et indulgences du pape ; des merites des hommes ; de la confession, et de plusieurs autres poincts. Ce livre veu et produit, les inquisiteurs luy demandans s'il recognoissoit son escriture, il leur respondit touché à bon escient, sans plus tergiverser, que tout estoit escrit de sa main, et le soustenoit estre veritable, et leur dit : Ne travaillez plus à chercher tesmoins contre moy ; vous avez ample declaration de la foy que je tien ; faites de moy ce qu'il vous plaira. Il demeura depuis en prison deux ans entiers, où il devint malade à cause du mauvais traitement (combien qu'il se souciait peu de sa nourriture) et aussi de l'extreme regret et ennuy qu'il avoit de la dissipation de l'eglise, et de la vehemente ardeur du soleil qui eschauffoit sa prison comme une fournaise : si que finalement un flux de ventre avec escorchement de boyaux le fit mourir, et rendre une âme bien heureuse au Seigneur.... Ils firent semer des bruits qu'il s'estoit fait mourir luy-même, en se couppant une veine avec une piece de verre rompu, pour éviter l'ignominie du supplice qui luy

(4) Au livre VIII, folio 507 verso et suiv.

(5) Histoire des Martyrs, liv. VIII, folio 505 verso, édition de 1582, in-folio.

(6) Il falloit dire Tortose. Voyez l'article CHARLES-QUINT, tom. V, pag. 76, remarque (8).

(7) Les historiens espagnols nient qu'il ait été son confesseur. Voyez la remarque (8) de l'article CHARLES-QUINT, tom. V, pag. 76.

(8) Histoire des Martyrs, folio 506 verso.

» estoit tout appresté. Les enfans en
 » chantoient aussi des chansons apres
 » sa mort, qui avoient esté compo-
 » sées par les sçavants de l'inquisi-
 » tion. Au jour da triomphe on pre-
 » senta son corps deterré, en un fan-
 » tome de paille acconstré d'habil-
 » lemens, mis en une chaire au lieu
 » du mort, tenant une des mains le-
 » vée, et l'autre sur ladite chaire,
 » le plus artificiellement qu'ils le
 » seurent contrefaire au naturel (9).»
 J'ai fait ici comme ailleurs; je n'ai
 rien changé au vieux langage.

L'auteur latin, que je cite dans les
 remarques suivantes, reconnaît aussi
 que Fontius éluda par ses réponses
 subtiles les procédures de l'inquisi-
 tion; mais qu'enfin il abandonna tous
 ses subterfuges après qu'on lui eut
 montré son manuscrit. *Raptus ad
 inquisitorum arcem, etsi ex contro-
 versis præcedentibus omnium adver-
 siorum animos habebat vehementer
 exulceratos, tamen acutissimis suis
 responsis omnes eorum cavillos facili-
 ter, more suo, eludens, ad apertam fidei
 confessionem, ex qua periculum, ut
 ipsi exoptabant, crearetur, trahi
 non poterat: atque evasisset tandem,
 ut sæpè antea, ipsorum manus, ni
 mirabili quodam Providentiæ suæ ar-
 tificio rotundam confessionem veritatis
 suæ, Deus ab invito et modis om-
 nibus tergiversante extorsisset (10)...
 Viso hoc libro Constantinus interro-
 gatus ab inquisitoribus, an propriam
 manum agnosceret, quum per mul-
 tos dies, conquisitis undique subterfu-
 giis, conatus illorum elusisset, agnos-
 cens porro Dei voluntatem, que om-
 nem tergiversandi amplius occasio-
 nem sibi præcidisset, agnosco (inquit)
 manum meam, ac proinde fateor, me
 ista omnia scripsisse, quæ et vera esse
 ingenue profiteor (11).*

(D) Il avoit été assez déréglé dans
 sa jeunesse.] Voici les termes de l'au-
 teur latin : *Juventutem quidem trans-
 egit pro studiosiorum juvenum liberâ
 educatione non admodum laudatam,
 sed quæ, quò minus, quod ætatis sub-
 sequutum est, quàm laudatissimum
 extiterit, haud impedimento fuerit.
 Probatos enim satis mores, ut erat
 ingenio mirè festivo, et in joci pera-*

*outo, unâ subindè jocandi licentiâ
 vel in proveciore ætate corrumpebat*
 (12). S'il n'eût pas eu des dons émi-
 nens qui, l'exposèrent à l'envie, on
 ne lui eût peut-être reproché jamais
 ces défauts du premier âge; mais
 ayant acquis une grande réputation
 par son éloquence et par son savoir,
 il n'évita pas les reproches. On lui
 persuada de disputer un canoniat
 (13) dans l'église métropolitaine de
 Séville, et il eut un concurrent qui
 s'avisâ de lui opposer des objections
 personnelles, et qui ramassa soigneu-
 sement tous les petits tours d'écolier
 dont on lui pouvait faire honte, et
 tout ce, en général, qui pouvait être
 critiqué dans sa première conduite,
 certains mariages, certaines irrégu-
 larités d'ordination. *Competitor et
 eruditione et autoritate, et ipsâ de-
 mum gratiâ Capituli Constantino
 nullo modo comparandus, ad excep-
 tiones personales conatus omnes con-
 vertens suscitavit ei ineptias omnes
 juventutis suæ, contracta videlicet,
 antiquam sacris initiare, matrimo-
 nia, nequè ritè sacris initiatum, ne-
 què rectè atque ordine magistrû et
 doctoratû insignia accepisse (14).* Il
 serait bon que les jeunes gens qui es-
 pèrent de se distinguer un jour, se
 souvinssent bien de pareils exemples.
 Cela leur pourroit servir de frein; ils
 craindraient qu'un milieu de leur
 éclat, on ne vînt les chagriner et les
 flétrir par les reproches des folies de
 leur jeunesse. Si l'on excuse ces dé-
 fauts, on ne laisse pas de dire qu'il
 vaudrait mieux n'avoir pas besoin de
 cette indulgence. C'est toujours un
 endroit fâcheux, un sujet de mortifi-
 cation qu'un adversaire fait bien va-
 loir.

(E) Il mêla dans son refus un petit
 trait de raillerie.] Le chapitre de To-
 lède lui envoya des députés pour le
 prier de venir remplir la place de pré-
 dicateur de l'église métropolitaine.
 Constantin répondit qu'il étoit fort re-
 connaissant de cet honneur, et qu'il
 tâcherait de faire paraître sa gratitude;
 mais qu'il ne vouloit rien faire qui pût
 troubler le repos de ses amis. *Ceterum
 imparentium avorumque suorum ossa*

(9) Histoire des Martyrs, folio 507.

(10) Hisp. Inquisit. Secretiora, pag. III, 262.

(11) Ibidem, pag. 264.

(12) Ibidem, pag. 253.

(13) Canonibus Concionalis, seu (ut vocant)
 magistralis, Ibidem, pag. 259.

(14) Ibidem, pag. 262.

ante multos annos sepulta conquiescere, se verò nolle quicquam admittere, occasione cujus à sanctâ illâ quiete interturbarentur (15). Pour comprendre le fin de sa raillerie, il faut savoir qu'en ce temps-là le chapitre de Tolède avait de grands démêlés avec l'archevêque Silicéus, homme de basse naissance et que la faveur avait élevé à ce grand poste (16). Ce prélat persécutait les principaux des chanoines, et les flétrissait publiquement, sous prétexte qu'ils étaient issus de familles juives (17). Il faisait faire des recherches ingnomineuses à la mémoire de plusieurs personnes enterrées depuis cent ans, et troublait ainsi le repos des morts. C'est sur cela que roulait la raillerie de Fontius. *Ed occasione nequâ à centum annis sepultis parcebatur, inquirente malo archiepiscopo. et quidem sub pretextu religionis, in parentes, avos, atavos canonicorum, eosque ad originum rationes pessimè è suis sepulchris revocante. Eas non minus impiis quàm stultas contentiones, ex sud ipsius vocatione occasione arreptâ, Constantinus tempestivè admodum illo conciso laconismo perstringebat* (18). On ne sera pas fâché de voir en passant cette partie de l'histoire de Silicéus.

(F) *Il fut obligé de faire une chose qui n'avait jamais été vue.*] Il se fit porter de l'eau et du vin une ou deux fois, et il but en chaire pour rappeler ses forces. L'estime qu'on avait pour lui, et l'autorité qu'il s'était acquise, firent excuser la nouveauté de ce spectacle. *Delatus in templum viribusque adeò exhaustus, ut in medio concionis filo uno atque altero limphati vini haustu vires ad pergendum in concione reficeret, novam neque unquam antea visam licentiam summus viri tum gratiâ, tum auctoritate, quod pollebat, excusante* (19).

(G) *Il eut la charge de faire des leçons de théologie; et s'en acquitta très-bien.*] Les leçons qu'il fit sur quelques livres de l'Écriture étaient

admirables, si l'on en croit mon auteur latin. Je citerai ses paroles afin qu'on sache plus amplement les circonstances des écrits de cet Espagnol réformé. *Accepit primò Salomonis libros, Proverbia, Ecclesiasten, et Cantica Canticorum, atque his mirabili eruditione explicatis, librum Jobi est aggressus, quem ultra medium interpretando perduxit. Extant ipsius in hos libros prælectiones omnes manu scriptæ opera Bab. diligentissimi cujusdam ex auditoribus exceptæ, quas cum vulgaverimus, deprehensio quanto intervallo post se relinquant eos omnes, qui hactenus in eos libros quippiam ediderunt, de summa viri eruditione certius judicari poterit* (20). On faisait espérer la publication de cet ouvrage, comme vous voyez, et l'on s'acquitta de cette promesse. Consultez la remarque (B).

(H) *Un conte qu'il fit à Cardan, et qui concerne les fantômes.*] Si ce que Cardan raconte est vrai, notre Constantin parlait des spectres, non sur des oui-dire, mais comme témoin oculaire. *Vigebat olim in Hispaniâ hæc ars, (Necromantia) publicè docebatur in Salamanticâ academiâ, nunc verò publicis legibus sublata est. Undè ibi aliqua adhuc artis experimenta supersunt. Narrabat mihi dom Constantinus Fontanus Hispanus theologus, et ab exomologesi principis Philippi Hispaniarum, dum in Vagliadolit civitate Hispaniâ, in domo typographi, quæ malè ob strepitus audiebat nocturnos diversaretur, primâ nocte incubum sensisse: sed cum olivas nigras in cenâ comedisset, naturale existimasse, cum incubus inter morbos numeretur. Sequenti nocte super lecto videt auditque feles concertantes, quod quanquàm durum videretur, quia tamen esse poterat, et hoc naturale esse duxit. Tertid autem nocte, cum nondum dormitum esset, de hisque dissereret, tubæ vocem quasi in aure audivit. Existimans sibili speciem esse, pueros videbat, qui ibi astabant ridentes: tum vox illa cubiculum circumire cepit, perfectoque circuitu sub lecto se abdidi, ibi diu strepens, cum nihil videretur* (21).

(15) Hist. Inquisit. Secretiora, pag. 255.

(16) Qui ex aratro et glebis, nequâ virtute, atque eruditione, sed (si ita dici liceat) fortunâ filius temeritate ad summam totius Hispaniæ, secundum regem ipsum, dignitatem convolvitur. Ibidem, pag. 256.

(17) Ibidem.

(18) Ibidem, pag. 256.

(19) Ibidem, pag. 256.

(20) Idem, ibidem.

(21) Card., de Subtilit., lib. XIX, pag. 691, edit. Lugd., 1580, in-8°.

Ce que Cardan dit des écoles de magie qui avaient été en Espagne, fut affirmé par un magicien dont parle M. de Thou. Voyez la remarque (K) de l'article THESIAS. tom. XIV.

PONCET (MAURICE), docteur en théologie dans l'université de Paris (a), bénédictin *profes en l'abbaye de Saint-Père*, à Melun sa patrie, et *curé de Saint-ASPAS* en la même ville, et puis à *Saint-Pierre-des-Arcis à Paris* (b), fut un des célèbres prédicateurs du XVI^e. siècle. Il prêchait avec toute la hardiesse imaginable contre les désordres de la cour de Henri III. Nous avons vu ci-dessus (c) qu'on le fit conduire à Melun, à cause des invectives qu'il avait débitées en chaire le 26 de mars 1583, contre une nouvelle confrérie de pénitens instituée par ce monarque. Le passage que j'ai rapporté de Pierre Matthieu se trouve dans les mêmes termes au journal de Henri III, avec la réponse que l'on verra ci-dessous, et que l'on prétend qui fut faite par Poncet au duc d'Épernon (A). D'autres disent qu'elle fut faite au duc de Joyeuse en un autre temps (d). (B). Cela me paraît plus vraisemblable (C). Poncet eut peur qu'on ne le menât au château de Loches, comme on l'en avait menacé quelque temps auparavant (e). Il fut donc bien aise qu'on se contentât de le reléguer à l'abbaye de Saint-Père de Melun.

(a) Du Verdier Vau-Privas, Bibliothèque franc., pag. 862.

(b) Roulliard, Antiquités de Melun, pag. 627.

(c) Dans la remarq. (O) de l'article HIER-
AT III. tom. VIII, pag. 42.

(d) Au temps des noces du duc de Joyeuse, l'an 1581.

(e) Roulliard, Antiquités de Melun, pag. 27.

Sa disgrâce ne fut point longue ; il eut permission de retourner à Paris, et d'y administrer *sa cure de Saint-Pierre-des-Arcis* ; mais *il ne changea rien de son ancienne liberté de prêcher*, et demeura dans cette ferme résolution jusqu'au dernier soupir (f). Il mourut le 23 de novembre 1586 (g). Il publia quelque chose (D), et il y a beaucoup d'apparence que sa manière de prêcher tenait un peu du burlesque (E), comme celle que le petit père André fit tant valoir au siècle suivant.

J'ajoute que le feuillant Pierre de Saint-Romuald l'a fort loué d'une chose qui ne mérite aucune louange, c'est d'avoir déconseillé la version de l'Écriture en langue vulgaire (F). Le livre qu'il fit là-dessus est bien méprisable, si l'on s'en rapporte à M. Arnauld (G).

(f) Là même, pag. 628.

(g) Là même.

(A) La réponse.... que l'on prétend qui fut faite par Poncet au duc d'Épernon. Poncet ayant été arrêté, ce duc l'alla voir, et en riant lui dit : « Monsieur notre maître, on dit que vous faites rire les gens à votre sermon ; cela n'est guère beau : un prédicateur comme vous doit prêcher pour édifier, et non pas pour faire rire. Monsieur, répondit Poncet sans s'étonner autrement, je veux bien que vous sachiez que je ne prêche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient point de gens à mon sermon pour rire, s'ils ne sont méchants ou athéistes : et aussi n'en ai-je jamais tant fait rire en ma vie comme vous en avez fait pleurer. Réponse hardie pour un moine à un seigneur de la qualité d'Épernon, et qui pour le temps fut trouvée fort à propos (1). »

(B)... D'autres disent qu'elle fut

(1) Journal de Henri III, à l'ann. 1583, pag. m. 67. Voyez aussi Pierre Matthieu, des derniers Troubles, pag. 15.

faite au duc de Joyeuse en un autre temps]. Voici un passage où M. le Laboureur rapporte le fait, et l'accompagne d'une réflexion qui n'est pas moins bonne que la répartition de notre bénédictin. « En ce temps-là (2) il y » avait des prédicateurs assez libres, » et qui n'exceptaient pas du nombre » des péchés les maximes cruelles ou » libertines du cabinet. Le docteur » Poncet entre autres, homme éloquent et de grand zèle, comprenait hardiment les rois et les grands dans l'étendue de sa mission ; et le sieur de Brantôme remarqua de lui qu'il s'échauffa un jour de telle sorte sur l'axiome politique, qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner, qu'il ne craignait point de dire que cette parole estoit d'un vray athéiste, et qui ouvroit le droit chemin aux roys et aux princes pour aller à tous les diables et les rendre vrais tyrans. C'estoit, ajoute encore le sieur de Brantôme, le prescheur autant hardy à prescher qui jamais a entré en chaire. Et par cas un jour M. de Joyeuse, du temps de la grande feste, dépense et magnificence qui se fit en ses nocces, le rencontrant par la rue, il luy dit : M. Poncet, je ne vous avois jamais connu qu'à cette heure dont j'en suis bien aise ; car j'ay fort oüy parler de vous, et comme vous faites rire le peuple en vos sermons. Il luy répondit froidement comme l'autre luy avoit parlé de colere. Monsieur, c'est raison que je le fasse rire, puisque le faites tant pleurer pour les subsides et dépenses grandes de vos belles nocces, que le peuple souffre pour vous. Ca fut à M. de Joyeuse de se retirer, bien qu'il eust eu grande envie de le frapper ; mais s'il l'eust touché le moins du monde, le peuple, qui est mutin pour tels sujets de leurs prescheurs libres, car ils les aime naturellement tels, s'assembloit, qui eust fait quelque vilain scandale sur lui et sa suite ; car il estoit fort aimé dans Paris. Voilà une botte franche qui vaut mieux qu'un évêché dans l'histoire, et qui apprend au duc de Joyeuse qu'un prêtre homme de bien, qui renonce à sa

fortune particulière, et qui prend part à celle du public, est un cheval indompté qui ne s'éblouit de l'éclat de la grandeur que pour en être plus furieux, et duquel il faut approcher avec précaution de crainte qu'il ne rue. Tout le monde rit de cette rencontre, et les meilleurs amis du duc ne l'en plainirent pas sans le blâmer d'avoir ainsi cherché à se commettre dans les rues avec un simple ecclésiastique, lui qui avait tant de grands bénéficiers à sa disposition, qui auraient tenu à l'honneur de servir à sa raillerie, et qui s'en seraient promis quelque profit (3). »

(C) Cela me paraît plus vraisemblable. Car on convient qu'au temps de sa détention il appréhenda qu'on ne l'envoyât à Loches, selon les menaces précédentes. Cette crainte, qu'il avoua lui-même (4) lui eût-elle permis de répondre si brusquement et si désobligamment au favori de son prince. Il est infiniment plus probable qu'il usa de cette réponse pendant une pleine liberté et au milieu de la rue, où il voyait bien que les habitants de Paris eussent repoussé hautement l'insulte qu'on aurait osé lui faire. Tenons-nous en donc à Brantôme, et remarquons seulement l'exactitude avec laquelle on conserve le souvenir de cette espèce d'événement, et qui produit des variations dans les écrivains.

(D) Il publia quelque chose. Trois livres de l'Oraison ecclésiastique, en forme de contemplation, à Paris 1568, in-8°. Remontrance à la Noblesse de France, de l'utilité et repos que le roi apporte à son peuple, et de l'instruction qu'il doit avoir pour le bien gouverner, à Paris 1572, in-8°. Oraison funèbre prononcée le 31 d'août 1574 en l'église de Brecey-le-Buisson aux funérailles de M. Eustace de Conflans, vicomte d'Aulchy, à Paris 1574, in-4°. Discours de l'avis donné à M. Pierre de Gondy, évêque de Paris, sur la proposition qu'il fit aux théologiens touchant la traduction de la Bible en langue vulgaire, à Paris 1578, in-8°. Méditations familières sur l'histoire de

(2) C'est-à-dire sous le règne de Henri III.

(3) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 58, 59.

(4) Voyez les Antiquités de Melan, pag. 677.

l'incarnation, à Reims 1574, in-8°. (5).

(E) *Il y a beaucoup d'apparence que sa manière de prêcher tenait un peu du burlesque.* Trois raisons me le persuadent; car, en premier lieu, les termes dont on assure qu'il se servit dans le sermon qui fut cause que le roi le relégua (6), n'ont aucune gravité. Ce petit tendron qu'on tenait tout prêt pour la collation de nuit aux pénitens, est un langage tout-à-fait comique. En second lieu, on s'accorde à remarquer que le favori dont la remontrance fut si fortement repoussée par Poncet, le censura de faire rire ses auditeurs. Enfin, la manière dont Jacques Roulliard, son compatriote et son panégyriste, élude le coup, me fait juger qu'il était question de répondre à ceux qui trouvaient étrange que Poncet donnât un tour de plaisanterie ou de goguenarderie à ses pensées. Outre sa doctrine et piété recongneue d'un chacun, c'est Roulliard qui parle (7), il avoit ce talent particulier, que de prescher librement contre les vices de son siècle : postposant les menaces des grands, et le peril journalier de sa vie à l'assurée vérité de la parole de Dieu. *Vray est; qu'il y apportoit une grace telle, que ce que les mal sensez tournoient en forme de risée, les plus sages l'imputoient à un grand artifice dont usoit ce brave predicateur, pour faire plus doucement savourer l'aigreur de ses censures, et pour se conserver plus longuement en son ministere si utile à l'église : au lieu que sans cela, tout du premier coup, ou l'impetueux courtisan, ou quelque anltre du sot monde, eust tasché de le perdre.* Vous voyez bien que cet avocat n'ose nier que l'on ne rit aux sermons de son Poncet. Peut-on douter après cela que ses sermons ne tinssent un peu du burlesque? S'il eût censuré hardiment les désordres de la cour, mais d'une manière grave, le plaisir qu'il eût donné à ses auditeurs, quelque grand qu'il eût été, n'aurait fait rire personne.

(F) *Pierre de Saint-Romuald le loue.... d'avoir déconseillé la version de l'Écriture en langue vulgaire.*

(5) *Tiré du du Verdier Vau-Privas, Biblioth. franç., pag. 861.*

(6) *Foyez, tom. VIII, p. 43, citation (58) de l'article HENRI III.*

(7) *A la page 657 des Antiquités de Melun.*

Ce feuillant qui le préconise là-dessus a trouvé admirable principalement la raison fondée sur ce que Pon peut abuser de l'Écriture, de quoi il apporte deux exemples bien étranges. « Maurice Poncet, dit-il (8), fut admiré en son temps pour sa profonde doctrine, rare piété et zèle singulier » à reprendre les vices, non-seulement par ses ferventes prédications, » mais encore par ses écrits contre les » libertins et les hérétiques, ainsi » qu'on peut voir très-particulièrement par l'avis qu'il donna à l'illustissime Pierre de Gondi, évêque de Paris, touchant la traduction de la sainte Bible en langue vulgaire, soutenant qu'elle ne devait être permise pour plusieurs considérations, et entre autres » pour éviter le danger que l'Écriture » Saintene soit impagnée et méprisée, » à cause de l'ambiguïté, obscurité et variété des diction en chaque langue, dont les sensuels et les ignorans » pourraient prendre occasion de se perdre, ainsi qu'il arriva l'autre siècle à un peintre de Prusse, lequel ayant acheté la Bible traduite en allemand par Luther, et lu ce que Loth avait fait avec ses filles, fit le même avec les siennes; et ainsi qu'il advint à une femme de la ville de Munster, lors assiégée par l'évêque, qui enest le seigneur, laquelle ayant lu l'histoire de Judith traduite en sa langue, se mit en fantaisie d'aller tuer cet évêque, afin de délivrer du danger de la mort ceux de sa secte qui s'étaient emparés de cette ville, mais elle fut appréhendée, et connu aux dépens de sa vie que la lettre de l'Écriture sainte tue et que l'esprit vivifie. »

(G).... *Le livre qu'il fit là-dessus est bien méprisable, si l'on s'en rapporte à M. Arnaud.* On a vu ailleurs (9) ce qu'il juge d'un pareil écrit composé par Pierre Lizet. Il n'a pas meilleure opinion de celui de notre Manrice; car en parlant du recueil intitulé : *Collectio quorundam gravium Authorum, qui ex professo, vel ex occasione Sacre Scriptura, aut divinorum officiorum in vulgarem lin-*

(8) Pierre de Saint-Romuald. *Journal chron.* au 23 novembre, pag. 5-5, 5-6.

(9) Dans la remarque (B) de l'article LIZET, tom. IX, pag. 290.

quam translationes damndrunt (10), il dit que « c'est un fatras des plus » impertinens auteurs qui aient écrit » sur cette matière, mêlés avec quelques bons.... C'est un livre du président Lizet.... C'est l'écrit d'un » dominicain inquisiteur de Toulouse (11).... C'est la remontrance » du frère Maurice Poncet.... dont le » seul titre peut faire juger de ce qu'on » en doit attendre (12). DISCOURS » DE L'AVIS donné à révérend père » en Dieu, Messire Pierre de Gondy, » évêque de Paris; par frère Maurice Poncet, docteur en théologie, » qui apporte, ainsi que nous avons » déjà dit, comme une des plus » grandes raisons de ne pas souffrir » que la Bible soit traduite en français, que la langue française est » une langue barbare qui ne peut être » assujettie à aucune règle de grammaire (13).... Comment M. l'archevêque de Paris, qui a fait l'honneur » à l'Académie française d'être de » son corps, pourra-t-il soutenir » qu'on ait bien fait de donner au » public en ce temps-ci un si ridicule » jugement d'une des plus belles langues de l'Europe (14)? »

(10) Il fut imprimé aux dépens du clergé, l'an 1660.

(11) Arnauld, Défense des Versions, p. 160, 161.

(12) *Idem*, pag. 162.

(13) *Idem*, pag. 162.

(14) *Idem*, pag. 162.

Leclerc observe, sur les remarques (F) et (G) de cet article, que Arnauld, vis à l'exécute, n'est point un témoin à alléguer sur la mérite d'un ouvrage dont la doctrine était opposée à ses idées.

POQUELIN (a) (JEAN-BAPTISTE), comédien fameux connu sous le nom de **MOLIÈRE**, était fils d'un valet de chambre tapissier du roi, et naquit à Paris, environ l'an 1620 *. Il fit ses hu-

(a) Et non pas Poelain, comme dans Moréri.

* M. L. F. Boffars, dans une Dissertation sur J. B. Poquelin Molière, etc., 1821, in-8°, rapporte page 6, l'extrait de baptême de Molière, extrait des registres de la paroisse Saint-Eustache, et ainsi conçu : « Du samedi » 15 janvier 1622, fut baptisé Jean, fils de » Jean Poquelin, tapissier, et de Marie Cresce, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré; le parrain Jean Poquelin, porteur de grains, la marraine Denise les Cocheux, » veuve de feu Sébastien Azelin, vivant » marchand tapissier. » Sur la manière dont est écrit le nom de Poquelin, M. Boffars

manités sous les jésuites, au collège de Clermont. On le destinait au barreau; mais au sortir des écoles de droit il choisit la profession de comédien, par l'invincible penchant qu'il se sentait pour la comédie (b); toute son étude et son application ne furent que pour le théâtre. Sa première comédie fut celle de l'Étourdi : il l'exposa au public dans la ville de Lyon, l'an 1653, S'étant trouvé quelque temps après en Languedoc, il alla offrir ses services à M. le Prince de Conti, qui le reçut avec des marques de bonté très-obligeantes, donna des appointemens à sa troupe, et l'engagea à son service tant auprès de sa personne que pour les états de Languedoc. Ayant passé le carnaval à Grenoble l'an 1658, il vint s'établir à Rouen. Il y séjourna pendant l'été; et après quelques voyages qu'il fit à Paris secrètement, il eut l'avantage de faire agréer ses services et ceux de ses camarades à Monsieur, qui lui ayant accordé sa protection, et le titre de sa troupe, le présenta en cette qualité au roi et à la reine-mère.

observe : 1°. que dans la plus grande partie des actes de ce temps portés sur les registres de la paroisse Saint-Eustache la lettre Q est faite comme un G. 2°. Que l'introduction de la lettre u, ou plutôt sa substitution à la lettre e dans la première syllabe du mot, est une faute qui ne se trouve pas dans plusieurs autres actes qui sont sur les mêmes registres. On voit par l'acte rapporté ci-dessus que Molière est né rue Saint-Honoré, et non sous les piliers des halles rue de la Tonnerrie, comme l'indiquent le buste et l'inscription placés en 1799 dans cette dernière rue; à moins, dit M. Boffars, qu'on ne veuille supposer que ses père et mère y avaient un appartement pour coucher seulement, et qu'ils avaient une boutique pour leur commerce, dans une maison qu'on ne connaît pas rue Saint-Honoré; ce qui ne paraît pas vraisemblable.

(b) Voyez la rem. (G).

Cette troupe commença de paraître devant leurs majestés et toute la cour, le 24 d'octobre 1658, sur un théâtre dressé exprès dans la salle des gardes du vieux Louvre, et eut le bonheur de plaire, de sorte que sa majesté donna ses ordres pour l'établir à Paris. La salle du petit Bourbon lui fut accordée, pour y représenter la comédie alternativement avec les comédiens italiens. On lui accorda la salle du Palais-Royal au mois d'octobre 1660 (c). Molière obtint une pension de mille francs, l'an 1663. Sa troupe fut arrêtée tout-à-fait au service de sa majesté, l'an 1665, et il continua jusques à sa mort à donner des pièces qui eurent un grand succès. La dernière de ses comédies fut *le Malade imaginaire*. Il en donna la quatrième représentation le 17 de février 1673, et mourut le même jour (A). Voilà ce que j'ai tiré de sa Vie, imprimée à la tête de ses Oeuvres. J'eusse peut-être bien fait de n'en rien tirer; car ce livre-là est plus connu et plus manié, que ne le sera jamais mon Dictionnaire, et ainsi je n'apprends rien de nouveau à qui que ce soit, en copiant quelque chose de ce qui se trouve dans cette Vie de Molière. On n'y a point rapporté un fait que bien des gens m'ont assuré, c'est qu'il ne se fit comédien que pour être auprès d'une comédienne dont il était devenu fort amoureux. Je laisse à deviner si l'on s'en est tu parce que cela n'est pas véritable, ou de peur de lui faire tort. Plusieurs personnes assurent que

ses comédies surpassent ou égalent tout ce que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome ont eu de plus beau en ce genre-là (B). Il ne faudrait pas s'étonner qu'il ait si bien réussi à représenter les désordres des mauvais ménages, et les chagrins des maris jaloux, ou qui ont sujet de l'être; car on assure qu'il savait cela par expérience autant qu'homme du monde (C). Je m'en rapporte à un livre qui a été imprimé, et dont je donne quelques fragmens (d). Ce qu'il y a de plus étrange, est qu'on a dit que sa femme était sa fille (e). Il avait une facilité incroyable à faire des vers (f); mais il se donnait trop de liberté d'inventer de nouveaux termes, et de nouvelles expressions (D) : il lui échappait même fort souvent des barbarismes (E). Vous trouverez dans M. Baillet (g) ce qu'il faut juger de son talent.

Quelques-uns prétendent que la gloire de l'invention n'appartient pas à Molière, et qu'il profita beaucoup des comédies que les Italiens avaient jouées à Paris (F). On a tort de dire que M. Despréaux changea de langage après la mort de ce grand comique; il l'avait loué vivant, il le blâma mort si l'on en veut croire certains censeurs ignorans. La vérité est qu'il ne cessa point de le louer quand il le vit dans le tombeau : il lui reprocha seulement d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre; cen-

(d) Voyez la rem. (C).

(e) Id., ibid.

(f) Voyez la II^e, satire de M. Despréaux.

(g) Jugement sur les Poètes, tom. V, n^o 1520.

(c) Voyez la rem. (H).

surraisonnable à certains égards, injuste à tout prendre (G). Les vers que le père Bouhours composa à la louange de Molière (h) sont les meilleurs qu'il ait jamais composés, si l'on s'en rapporte au jugement de M. Ménage (i). Je ne sais si les Italiens trouvent à leur goût les comédies de Molière traduites en leur langue * par un homme de leur nation transplanté en Allemagne (k). Il est plus difficile dans un ouvrage de cette nature que dans d'autres de communiquer à une version toutes les beautés de l'original. Au reste, ce que j'ai rapporté du penchant de notre Molière pour la comédie se trouve avec de nouvelles circonstances dans un livre de M. Perrault (l). On sera bien aise d'apprendre ce que devint après la mort de Molière la troupe de comédiens dont il avait été le chef (1) : cela peut fort servir à faire connaître le mérite de cet acteur.

(h) *Vous les trouverez au II^e. tome des Observations de M. Ménage sur la langue française, pag. 15.*

(i) *Là même, pag. 12.*

* Cette traduction italienne de Molière, par Castelli, étoit dans le *Festin de Pierre*, des passages que l'on avoit fait retrancher après l'impression, dans l'édition des *Œuvres de Molière* de 1682, contenant la première édition du *Festin de Pierre*. Depuis lors les réimpressions faites en France ont toujours été mutilées, et l'édition des *Œuvres de Molière* avec un commentaire par M. Auger est la première où le texte primitif ait été rétabli. J'ai donné quelques détails au sujet du *Festin de Pierre* dans la *Bibliographie de la France*, année 1817, pag. 362; et 1819, pag. 173.

(k) Il se nomme Nicolas di Castelli, et prend qualité de secrétaire de l'électeur de Brandebourg. Il a fait imprimer à Leipzig cette traduction à ses dépens, l'an 1698, en 4 vol. in-12.

(l) *Fit mourut le même jour.* Le principal personnage de la dernière comédie de Molière est un malade qui

fait semblant d'être mort. Molière représentait ce personnage, et par conséquent il fut obligé dans l'une des scènes à faire le mort. Une infinité de gens ont dit qu'il expira dans cette partie de la pièce; et que lorsqu'il fut question d'achever son rôle, en faisant voir que ce n'était qu'une feinte, il ne put ni parler, ni se relever, et qu'on le trouva mort effectivement. Cette singularité parut tenir quelque chose du merveilleux, et fournit aux poëtes une ample matière de pointes et d'allusions ingénieuses: c'est apparemment ce qui fit qu'on ajouta beaucoup de foi à ce conte. Il y eut même des gens qui le tournèrent du côté de la réflexion, et qui moralisèrent beaucoup sur cet incident. Mais la vérité est que Molière ne mourut pas de cette façon: il eut le temps, quoique fort malade, d'achever son rôle. Voici ce que l'on conte dans sa vie. « Le 17 février » 1673 (1), jour de la quatrième représentation du *Malade Imaginaire* », il fut si fort travaillé de sa » fluxion qu'il eut de la peine à jouer » son rôle: il ne l'acheva qu'en souffrant beaucoup, et le public » eut aisément qu'il n'était rien » moins que ce qu'il avoit voulu » jouer: en effet, la comédie étant » faite, il se retira promptement chez » lui; et à peine eut-il le temps de » se mettre au lit, que la toux continue » laquelle dont il étoit tourmenté » redoubla sa violence. Les efforts » qu'il fit furent si grands, qu'une » veine se rompit dans ses poulmons. » Aussitôt qu'il se sentit en cet état, » il tourna toutes ses pensées du côté du ciel: un moment après il » perdit la parole, et fut enfoncé en » demi-henre par l'abondance du » sang qu'il perdit par la bouche (2). »

(1) Corrigés dans Moréri 1673. Je dirai par occasion qu'au même article il faut Polixène, et non Polixème.

(2) Voici un extrait des registres des décès de la paroisse de Saint-Eustache, donné par M. Belfaire: « Le mardi 21 février 1673, défunt Jean Baptiste Poquelin de Molière, tapissier valet de chambre ordinaire du roi, demeurant rue de Richelieu, proche l'académie des peintres (peintres), d'âgés le 17 du présent mois, a été inhumé dans le cimetière de Saint-Joseph. » M. Belfaire pense que la maison où est mort Molière est celle qui est numérotée 34, vis-à-vis la fontaine qui fait le coin de la rue Traversière.

(3) Vie de Molière, à la tête de ses Œuvres. Je me sers de l'édition de Bruxelles, 1694.

Pour ne rien dissimuler, j'avertis ici mon lecteur que, si l'on en croit d'autres écrivains, Molière n'eut pas la force d'assister à la représentation jusques à la fin; il fallut l'emporter chez lui avant que toute la pièce eût été jouée. « La mort de Molière... » arriva d'une manière toute surprenante. Il y avait long-temps qu'il se trouvait fort incommodé; ce qu'on attribuait au chagrin de son mauvais ménage, et plus encore au grand travail qu'il faisait. Un jour qu'il devait jouer le Malade Imaginaire, pièce nouvelle alors, et la dernière qu'il avait composée, il se trouva fort mal avant de commencer, et fut prêt de s'excuser de jouer sur sa maladie; cependant comme il eut vu la foule du monde qui était à cette représentation, et le chagrin qu'il y avait de le renvoyer, il s'efforça, et jona presque jusqu'à la fin, sans s'apercevoir que son incommodité sût augmentée; mais dans l'endroit où il contrefaisait le mort, il demeura si faible qu'on crut qu'il l'était effectivement; et on eut mille peines à le relever. On lui conseilla pour lors de ne point achever, et de s'aller mettre au lit: il ne laissa pas pour cela de vouloir finir; et comme la pièce était fort avancée, il crut pouvoir aller jusqu'au bout sans se faire beaucoup de tort; mais le zèle qu'il avait pour le public eut une suite bien cruelle pour lui; car dans le temps qu'il disait de la rhubarbe et du séné, dans la cérémonie des médecins, il lui tomba du sang de la bouche; ce qui ayant extrêmement effrayé les spectateurs et ses camarades, on l'emporta chez lui fort promptement, où sa femme le suivit dans sa chambre. Elle contrefit du mieux qu'elle put la personne affligée; mais tout ce qu'on employa ne servit de rien: il mourut en fort peu d'heures, après avoir perdu tout son sang, qu'il jetait avec abondance par la bouche (3). Les poètes, comme je l'ai déjà dit, ne laissèrent point tomber cette occa-

sion de pointiller; ils firent courir quantité de petites pièces: mais « de tout ce qu'on fit sur cette mort, rien ne fut plus approuvé que ces quatre vers latins, qu'on a trouvés à propos de conserver :

- *Porcius hic situs est tristi Molierns in urna,*
- *Cui genus humanum ludere, ludas erat.*
- *Dum ludit mortem, mors indignata jocantem*
- *Corripit, et mimum fingere iova negat (4).*

Joignons à ces vers latins cette épithaphe française (5) :

*Ci gît qui parut sur la scène
Le singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal,
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Être l'imitateur dans une comédie
Pour trop bien réussir, y réussit fort mal;
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.*

(B) Plusieurs personnes assurent que ses comédies surpassent ou égalent tout ce que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome ont eu de plus beau en ce genre-là. M. Perrault s'est attiré beaucoup d'adversaires, pour s'être opposé fort vivement à ceux qui disent qu'il n'y a point aujourd'hui d'auteurs que l'on puisse comparer aux Homère et aux Virgile, aux Démétrius et aux Cicéron, aux Aristophane et aux Térence, aux Sophocle et aux Euripide. Cette dispute a fait naître de part et d'autre plusieurs ouvrages où l'on peut apprendre de très-bonnes choses. Mais on attend encore la réponse au parallèle de M. Perrault, et l'on ne sait quand elle viendra *. Je crois pouvoir di-

(4) Vie de Molière, folio 3.

(5) Elle est dans le 1^{er} tome du Mercure Galant de 1673. On y trouve plusieurs autres pièces semblables, avec une oraison funèbre en prose un peu badine.

* Bayle lui-même a donné le sens de cette phrase que P. Marchand a mal interprétée: « je n'ai rien changé (dit-il dans sa lettre à Marais, du 4 août 1704), je n'ai rien changé à l'article Molière en le faisant réimprimer; et cela parce que non-seulement je n'avis point vu les remarques de Fillastre M. Despréaux en faveur des anciens; mais encore parce que les raisons qui m'avaient fait dire dans la première édition que l'on ne savait encore quand viendrait la réponse au Parallèle de M. Perrault, sont encore aujourd'hui dans le même état. J'avis eu vue un ouvrage qu'un de nos plus sages hommes (Perrault) faisait espérer depuis long-temps..... Il ne vint pas plus tôt l'ouvrage de M. Charpentier sur l'Excellence de la langue française, qu'il témoigna être résolu à le refuser. Il témoi-

(3) Voyez le livre intitulé: *Es senease Comedienne*, ou Histoire de la Garcia, auparavant femme et veuve de Molière, pag. 38, 39.

re qu'en fait d'ouvrages de plume, il n'y a guère de choses où tant de gens aient reconnu la supériorité de ce siècle que dans les pièces comiques. Peut-être cela vient-il de ce que les grâces et les finesses d'Aristophane ne sont pas à la portée de tous ceux qui peuvent sentir le sel et les agréments de Molière; car il faut demeurer d'accord que pour bien juger des comiques grecs, il faudrait connaître à fond les défauts des Athéniens. Il y a un ridicule commun à tous les temps et à tous les peuples, et un ridicule particulier à certains siècles et à certaines nations. Il y a des scènes d'Aristophane qui nous paraissent insipides, qui charmaient peut-être les Athéniens, parce qu'ils connaissaient le défaut qu'il tournait en ridicule. C'était un défaut que peut-être nous ne savons pas; c'était le ridicule ou de quelques faits particuliers, ou de quelque goût passager et commun dans ce temps-là; mais qui nous est inconnu lors même que nous pourrions consulter les originaux. Voilà des obstacles qui ne nous permettent point d'admirer ce poète selon son mérite, ni en grec, ni en latin, ni dans les versions françaises les plus fidèles et les plus polies qu'on nous en puisse donner. Molière n'est pas sujet à ce contre-temps: nous savons à qui il en vent*, et nous sentons

facilement s'il peint le ridicule de notre siècle: rien ne nous échappe de tout ce qui lui réussit. Il semble même qu'à l'égard de ses pensées, et de ces fines railleries à quoi tous les siècles et tous les peuples polis sont sensibles, il soit plus fécond qu'Aristophane et que Térence. C'est une prérogative de grand poids; car enfin l'on ne peut pas accuser ce siècle de manquer de goût pour les endroits relevés des poètes latins. Montrez aux dames d'esprit certaines pensées d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, etc.; montrez-les leur en vieux gaulois; faites-en la traduction la plus plate qu'il vous plaira, pourvu qu'elle soit fidèle, vous verrez que ces dames conviendront que ces pensées sont belles, délicates, fines. Il y a des beautés d'esprit qui sont à la mode dans tous les temps. C'est en celles-là que l'on dirait que notre Molière est plus fertile que les comiques de l'antiquité. Il a des beautés qui disparaîtraient dans les versions, et à l'égard des pays où le goût n'est pas semblable à celui de France; mais il en a un grand nombre d'autres qui passeraient dans toutes sortes de traductions, et de quelque goût que les lecteurs fussent, pourvu qu'ils entendissent l'essence des bonnes pensées. Voyez l'article *ΑΡΧΙΤΑΥΡΟΣ*. (6).

* gna la même chose à l'égard du Parallèle de M. Perrault. Cependant tous ses dessins sont encore en herbe. * Joly prend occasion pour insérer, d'après les manuscrits de Lamare, une longue fable inédite composée par Perrault, en réponse au début du IV^e, chant de l'*Art poétique*; fable qui à son tour donne naissance à l'épigramme de Boileau, qui commence ainsi :

Où, j'ai dit dans mes vers, etc.

Jusqu'à présent les éditeurs de Boileau ont négligé, non seulement cette fable; on la trouvera dans l'édition des Œuvres de Boileau, donnée par M. Viollet le Duc, Paris, Desor, 1821, quatre volumes in-18, ou 1823, un volume in-8^{vo}, à la suite de la lettre de Boileau au maréchal de Vignerot.

* Joly dit que quelques personnes ont cru que dans *Tartuffe* Molière avait eu en vue Port-Royal, et en particulier M. Arnauld, qui, dit-on, est jonné dans la scène où il est dit que Tartuffe *mange fort dévotement deux perdrix avec une moitié de gigot en hachis*. On ajoute même que ce fut à l'inauguration de Port-Royal que le président Lamoignon défendit la pièce. Si ces faits étaient vrais, contes Joly, ils détruiraient ce qu'on a dit, ainsi peu prouvé, qui a cours, savoir que Port-Royal et surtout M. Nicole voyait et encourageait les comédies de Molière. Joly finit par dire qu'on a cru que ce poète avait voulu jouer dans le *Tartuffe* M. de Roquette, évêque d'Autun. La tradition venue jusqu'à nous est confirmée par

(C) *On assure qu'il savait par expérience les chagrins des maris jaloux, on qui ont sujet de l'être.* J'ai lu dans un petit livre imprimé l'an 1688, que (7) *l'on a donné moins de louanges à Molière que l'on n'a dit de douceurs à sa femme; qu'elle était fille de la défunte Bejard, comédienne de campagne qui faisait la fortune de plusieurs jeunes gens de Langue-doc, dans le temps de l'heureuse naissance de sa fille. C'est pourquoi, ajoute l'auteur, il serait très-difficile dans une galanterie si confuse, de dire qui en était le père; tout ce*

cette épigramme du Marie Joseph de Chanier, non imprimée dans ses Œuvres.

De Roquette ne sou temps, Tauffrand dans le

autre

Furent tous deux prélats d'Autun :

Tartuffe est le portrait de l'un :

Ah ! si Molière eût connu l'autre !

(6) *Remarque (B).* tom. I, pag. 552.

(7) Histoire de la Gaërie, supraréal femme et veuve de Molière, pag. 6.

qu'on en sait est que sa mère assurait que dans son dérèglement, si on en exceptait Molière, elle n'avait jamais pu souffrir que des gens de qualité, et que pour cette raison sa fille était d'un sang fort noble; c'est aussi la seule chose que la pauvre femme lui a toujours recommandée, de ne s'abandonner qu'à des personnes d'élite. On l'a crue fille de Molière*, quoi-

* On sait bien que le femme de Molière était une Béjard; mais on n'est pas d'accord sur ses prénoms, ni même sur les noms de ses père et mère. Les uns la font fille, les autres petite-fille de Joseph Béjard et de Marie Hervé.

Dans l'acte de mariage de Molière, du 30 février 1662, sa femme est appelée *Armande Grésinde Béjard*, fille de feu Joseph Béjard et de Marie Hervé.

M. Bessars n'a pu trouver l'acte de naissance de cette *Armande Grésinde*; mais il rapporte (page 13) celui de *Françoise*, née en juillet 1638, fille de messire Esprit de Raymond, chevalier seigneur de Modène, etc. et de damoiselle *Madelaine Béjard*, sa mère; la marraine fut *Marie Hervé*, femme de Joseph Béjard.

Cette *Madelaine Béjard* était la sœur de madame Molière, et tint sur les fonts de baptême, avec Raymond de Modène, l'un de ses enfants. L'acte transcrit par M. Bessars (page 15) porte : du mardi 4 août 1665 fut baptisée *Esprit Magdelaine*, fille de Jean Baptiste Pauguelin *Maulin*, bourgeois, et *Armande Grésinde*, sa femme; le parrain messire Esprit de Raymond, marquis de Modène; la marraine *Magdel. Béjard*, fille de Joseph Hervé, vivant, procureur.

Ce ne serait donc ni la fille, ni la femme du chevalier au marquis de Modène, qu'a épousée Molière.

Mais M. de Fortin d'Urban, dans une Dissertation sur le mariage du célèbre Molière, imprimée à la suite de la troisième édition de sa Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes, par Annibal, Paris, novembre 1821, in-80., page 142, dit que Molière, qui avait vécu depuis 1645 avec *Magdelaine Béjard*, épousa en 1662 *Françoise*, qui alors changea de nom, et fut métamorphosée en *Armande Grésinde Béjard*. La vieille madame Béjard, *Marie Hervé*, la reconnaît pour sa fille, quoiqu'elle fût véritablement son aïeule et sa marraine.

Cette conjecture de changement de nom n'est appuyée sur aucun acte. Peut-elle alors détruire celui du 30 février 1662? Mais dans la supposition de M. de Fortin, comment qualifier la conduite du marquis de Modène, qui, en 1665, à la naissance du second enfant de Molière, consent à être le parrain d'une femme qu'il avait abandonnée, et se serait prêté à ces engagements d'état, qu'il devait connaître mieux que personne. C'est éto de sa part ne pas être délicat; et Molière, à ce qu'il paraît, ne prenait pas sans choix le parrain de ses enfants. Louis XIV et madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, avaient tenu son premier enfant en 1664. Le troisième, né en 1672, eut pour parrain Pierre Boileau, l'un des frères de Despreaux, et pour marraine Catherine Marguerite Mignard, fille du peintre de ce nom.

Mais dans la version même de M. de Fortin, Molière n'aurait toujours pas épousé sa propre fille, puisqu'il ne connut la sienne (*Magdelaine*) qu'en 1645, c'est-à-dire sept ans après la naissance de *Françoise*.

qu'il ait été depuis son mari; cependant on n'en sait pas bien la vérité.

(8). Molière épousa la petite Béjard quelque temps après avoir établi sa troupe à Paris; il fit quelques pièces de théâtre, et entre autres la princesse d'Élide, où sa femme, qui joua la princesse, (9) parut avec tant d'éclat, qu'il eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse de la cour. Car à peine fut-elle à Chambord, où le roi donnait ce divertissement, qu'elle devint folle du comte de Guiche, et que le comte de Lauzun devint fou d'elle. On fit apercevoir (10) à Molière que le grand soin qu'il avait de plaire au public lui ôtait celui d'examiner la conduite de sa femme; et que pendant qu'il travaillait pour divertir tout le monde, tout le monde cherchait à divertir sa femme. La jalouse réveilla dans son âme la tendresse que l'étude avait assoupie; il courut aussitôt faire de grandes plain-

Suivant l'extrait mortuaire du 2 décembre 1700, la veuve Molière, devenue femme Guérin, est morte à cinquante-cinq ans : elle était donc née en 1645; elle avait donc dix-sept ans lorsque Molière l'épousa, en 1662. M. de Fortin trouve étonnant que madame Molière fût plus jeune de sept ans que *Françoise*, sa sœur, née en 1638, de Raymond de Modène. Cela, sans être très-commun, n'a rien d'extraordinaire.

Dans cet acte mortuaire la veuve Molière est appelée *Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjard*. Elle a ces quatre prénoms dans un registre des comédiens, tenu par Legrange, pour 1662, et dans la liste des comédiens français, pour l'année 1680. Elle n'est appelée qu'*Armande-Claire-Élisabeth Béjard* dans l'acte de naissance de son troisième enfant, en 1672; les noms d'*Armande Grésinde* portés en son acte de mariage sont aussi les seuls qui le soient dans les actes du baptême de ses deux enfants, en 1664 et 1665. Enfin le prénom de *Grésinde* est le seul qu'elle ait pris dans son acte de mariage avec Guérin, en 1677.

De tout cela il résulte clairement que les registres des baptêmes, mariages, enterrements, tenus par les prêtres, et qui étaient alors les registres de l'état civil, étaient très-mal tenus. Croit-on que l'acte de baptême du centenaire Fandelle avait été oublié, et ne se trouve que par hasard ou renvoyé à la fin du registre. Ou conceit que tout entier à l'acte spirituel, religieux, le prêtre porte peu d'attention à l'acte civil; mais comme cette négligence peut avoir été bas des suites très-graves, ce n'est donc pas sans raison que, depuis la révolution, on a, en France, confus les actes civils à des magistrats civils. Il est bon de ne pas confondre ce qui est distinct. Or le sacrement ne fait pas plus le mariage que le sacre ne fait la légitimité.

(8) Histoire de la Guérin, supravant femme et veuve de Molière, pag. 12.

(9) *Là même*, pag. 13.

(10) *Là même*, pag. 16.

tes à sa femme, en lui reprochant les grands soins avec lesquels il l'avait élevée; la passion qu'il avait étouffée; ses manières d'agir, qui avaient été plutôt d'un amant que d'un mari; et que pour récompense de tant de bontés elle le rendait la risée de toute la cour. La Molière en pleurant lui fit une espèce de confidence des sentimens qu'elle avait eus pour le comte de Guiche, dont elle lui jura que tout le crime avait été dans l'intention, et qu'il fallait pardonner le premier égarement d'une jeune personne à qui le manque d'expérience fait faire d'ordinaire ces sortes de démarches; mais que les bontés qu'elle reconnaissait qu'il avait pour elle l'empêcheraient de retomber dans de pareilles faiblesses. Molière, persuadé de sa vertu par ses larmes, lui fit mille excuses de son emportement, et lui remontra avec douceur que ce n'était pas assez pour la réputation que la pureté de la conscience nous justifiait, qu'il fallait encore que les apparences ne fussent pas contre nous; surtout dans un siècle où l'on trouvait les esprits disposés à croire mal, et fort éloignés de juger des choses avec indulgence (11). Elle recommença bientôt sa vie avec plus d'éclat que jamais. . . . (12). « Molière averti, par des gens mal intentionnés pour son repos, de la conduite de son épouse, renouvella les plaintes avec plus de violence qu'il n'avait encore fait; il la menaça même de la faire enfermer. La Molière, outragée de ces reproches, pleura, s'évanouit, et obligea son mari, qui avait un grand faible pour elle, à se repentir de l'avoir mise en cet état. Il s'empressa fort à la faire revenir, en la conjurant de considérer que l'amour seul avait causé son emportement, et qu'elle pouvait juger du pouvoir qu'elle avait sur son esprit, puisque, malgré tous les sujets qu'il avait de se plaindre d'elle, il était prêt de lui pardonner, pourvu qu'elle eût une conduite plus réservée. Un époux si extraordinaire aurait pu lui donner des remords, et la rendre sage:

» sa honte fit un effet tout contraire; » et la peur qu'elle eut de ne pas » retrouver une si belle occasion de » s'en séparer, lui fit prendre un » ton fort haut, lui disant qu'elle » voyait bien par qui ces faussetés » lui étaient inspirées; qu'elle était » rebutée de se voir tous les jours » accusée d'une chose dont elle était » innocente; qu'il n'avait qu'à prendre des mesures pour une séparation, et qu'elle ne pouvait plus souffrir un homme qui avait toujours conservé des liaisons particulières avec la de Brie (13), qui demeurait dans leur maison, et qui n'en était point sortie depuis leur mariage. Les soins que l'on prit pour apaiser la Molière furent inutiles: elle conçut dès ce moment une aversion terrible pour son mari; et lorsqu'il se voulait servir des privilèges qui lui étaient dus par le mariage, elle le traitait avec le dernier mépris. Enfin elle porta les choses à une telle extrémité, que Molière, qui commençait à s'apercevoir de ses méchantes inclinations, consentit à la rupture qu'elle demandait incessamment depuis leur querelle; si bien que sans arrêt du moment, ils demeurèrent d'accord qu'ils n'auraient plus d'habitude ensemble. Cependant ce ne fut pas sans se faire une fort grande violence que Molière résolut de vivre avec elle dans cette indifférence; et si la raison lui faisait regarder sa femme comme une personne que sa conduite rendait indigne des caresses d'un honnête homme, sa tendresse lui faisait envisager la peine qu'il aurait de la voir sans se servir des privilèges que donne le mariage. Il y rêvait un jour dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses amis, nommé Chappelle, qui s'y venait promener par hasard, l'aborda et le trouva plus inquiet que de coutume: il lui en demanda plusieurs fois le sujet. Molière, qui eut quelque honte de se sentir si peu de constance pour un

(11) Histoire de la Guérin, pag. 18.

(12) *Ibidem*, pag. 19.

(13) C'était une comédienne de la troupe que Molière trouva établie à Lyon la première fois qu'il y joua. Il devint amoureux de cette femme, et en fut aimé, et l'attira dans sa troupe. Histoire de la Guérin, pag. 8.

» malheur si fort à la mode, résis-
 » ta autant qu'il put; mais comme
 » il était alors dans une de ces pléni-
 » tudes de cœur si connues par les
 » gens qui ont aimé, il céda à l'en-
 » vie de se soulager, et avoua de
 » bonne foi à son ami, que la ma-
 » nière dont il était forcé d'en user
 » avec sa femme était la cause de
 » l'accablement où il se trouvait.
 » Chapelles, qui le croyait être au-
 » dessus de ces sortes de choses, se
 » railla de ce qu'un homme comme
 » lui, qui savait si bien peindre le
 » faible des autres hommes, tom-
 » bait dans celui qu'il blâmait tous
 » les jours, et lui fit voir que le
 » plus ridicule de tous était d'aimer
 » une personne qui ne répond pas à
 » la tendresse que l'on a pour elle.
 » Pour moi, lui dit-il, je vous avoue
 » que si j'étais assez malheureux pour
 » me trouver en pareil état, et que
 » je fusse fortement persuadé que la
 » personne que j'aimerais accordât
 » des faveurs à d'autres, j'aurais
 » tant de mépris pour elle qu'il me
 » guérirait infailliblement de ma
 » passion : encore avez-vous une sa-
 » tisfaction que vous n'auriez pas si
 » c'était une maîtresse; et la ven-
 » geance, qui prend ordinairement
 » la place de l'amour dans un cœur
 » outragé, vous peut payer tous les
 » chagrins que vous cause votre
 » épouse, puisque vous n'avez qu'à
 » la faire enfermer : ce sera même
 » un moyen assuré de vous mettre
 » l'esprit en repos. Molière, qui
 » avait écouté son ami avec assez de
 » tranquillité, l'interrompit pour
 » lui demander s'il n'avait jamais
 » été amoureux : oui, lui répondit
 » Chapelles, je l'ai été comme un
 » homme de bons sens doit l'être,
 » mais je ne me serais pas fait une
 » si grande peine pour une chose que
 » mon honneur m'aurait conseillé
 » de faire, et je rougis pour vous
 » de vous trouver si incertain. Je
 » vois bien que vous n'avez encore
 » rien aimé, lui répondit Molière,
 » et vous avez pris la figure de l'a-
 » mour pour l'amour même. Je ne
 » vous rapporterai point une infinité
 » d'exemples qui vous feraient
 » connaître la puissance de cette
 » passion ; je vous ferai seulement
 » un récit fidèle de mon embarras,

» pour vous faire comprendre com-
 » bien on est peu maître de soi,
 » quand elle a une fois pris sur
 » nous l'ascendant que le tempéra-
 » ment lui donne d'ordinaire. Pour
 » vous répondre donc sur la con-
 » naissance parfaite que vous dites
 » que j'ai du cœur de l'homme, par
 » les portraits que j'en expose tous
 » les jours au public, je demeure-
 » rai d'accord que je me suis étudié
 » autant que j'ai pu à connaître leur
 » faible; mais si ma science m'a ap-
 » pris qu'on pouvait fuir le péril,
 » mon expérience ne m'a que trop
 » fait voir qu'il était impossi-
 » ble de l'éviter; j'en juge tous les
 » jours par moi-même. Il fait en-
 » suite l'histoire de son mariage; et
 » après quelques réflexions il ajoute
 » (14) : *Je me suis donc déterminé à vi-
 » vre avec elle comme si elle n'était
 » pas ma femme. Mais si vous saviez ce
 » que je souffre, vous auriez pitié de
 » moi : ma passion est venue à un tel
 » point, qu'elle va jusqu'à entrer avec
 » compassion dans ses intérêts; et
 » quand je considère combien il m'est
 » impossible de vaincre ce que je sens
 » pour elle, je me dis en même-temps
 » qu'elle a peut-être la même difficulté
 » à détruire le penchant qu'elle a d'être
 » coquette, et je me trouve plus de dis-
 » position à la plaindre qu'à la blâmer.
 » Vous me direz sans doute qu'il faut
 » être poète pour aimer de cette mani-
 » ère; mais pour moi je crois qu'il n'y a
 » qu'une sorte d'amour, et que les gens
 » qui n'ont point senti de semblables
 » délicatesses, n'ont jamais aimé véri-
 » tablement... (15). N'admirez-vous
 » pas que tout ce que j'ai de raison ne
 » serve qu'à me faire connaître ma
 » faiblesse sans en pouvoir triompher ?
 » Je vous avoue à mon tour, lui dit son
 » ami, que vous êtes plus à plaindre
 » que je ne pensais ; mais il faut tout
 » espérer du temps : continuez cepen-
 » dant à vous faire des efforts.*

Voilà quel était le sort de ce bel
 esprit. Au milieu des acclamations de
 toute la cour, brillant de gloire,
 l'admiration de toute la France et des
 pays étrangers, il était rongé de mille
 chagrins domestiques. Son mariage lui
 était et l'honneur et le repos : il n'a-
 vait pas même la consolation de haïr

(14) Histoire de la Gâtina, pag. 28.

(15) *Ibidem*, pag. 30.

sa eroïx ; je veux dire la personne qui lui causait tant de troubles. C'est ici que l'on pourrait dire, *médecin, guéris-toi toi-même* : Molière, qui divertissez tant le public, divertissez-vous vous-même. Vous jouez tout le monde ; vous donnez de si bons conseils aux pauvres coeux ; profitez tout le premier de vos railleries. Il a peut-être dit mille fois avec Horace (16), j'aimerais mieux passer pour le plus chétif de tous les auteurs, et être content, que d'avoir un si grand esprit, et un génie si admiré, et souffrir tant d'inquiétudes.

(D) *Il se donnait trop de liberté d'inventer de nouveaux termes et de nouvelles expressions.* Prenez bien garde qu'on ne blâme ici que l'excès de sa liberté ; car au fond, l'on ne nie pas qu'il ne s'en servit bien souvent d'une manière très-heureuse, et qui a été utile à notre langue. Il a fait faire fortune à quelques phrases et à quelques mots qui ont beaucoup d'agréments ; et si quelque grammairien en jugeait d'une façon toute contraire, il mériterait d'être traité comme celui qui censura le poète Furius d'avoir inventé certains mots latins qui abrégeaient le discours, et qui n'avaient rien de rude pour les oreilles délicates. Lisez ces paroles d'Aulu-Gelle. *Non hercledidem sentio cum Casellio Vindice grammatico, ut mea opinio est, haudquaquam ineruditio. Verum hoc tamen petulanter inscitèque ; quod Furium veterem poetam dedecorasse linguam latinam scripsit hujusmodi vocum fictionibus, quæ mihi quidem nequæ abhorrentur à poetica facultate visæ sunt, nequæ dictu profatæque ipso tætræ aut insuaves esse ; sicuti sunt quædam aliæ ab illustribus poetis fictæ duræ et rancidæ. Quæ reprehensit autem Cæsellius Furiana, hæc sunt ; quod terram in lutum versam lutescere dixerit, et tenebras in noctis modum factas nocescere, etc.* (17) Au reste, il n'y a point de meilleure forge de nouveaux mots que la comédie ; car si elle pro-

duit quelque nouveauté de langage qui soit bien reçue, une infinité de gens s'en emparent tout à la fois, et la répandent bientôt au long, et au large par de fréquentes répétitions. On ne peut contester légitimement aux bons auteurs le droit de forger de nouveaux mots, puisque sans cela les langues seraient toujours pauvres, stériles, languissantes. Voyez sur ceci Vossius (18) et plusieurs autres écrivains (19). On doit donc, généralement parlant, demeurer d'accord que Molière avait le droit d'enrichir de nouveaux termes les matières du théâtre, où il avait acquis une si grande réputation : mais ce que l'on peut prétendre, c'est qu'il abusait de son droit ; car il faut se souvenir que ces sortes de matières ne font point sentir à ceux qui les traitent la pauvreté d'une langue, autant que la sentent les écrivains des matières dogmatiques. Il faut avouer, dit M. Arnauld (20), qu'on ressent plus le manque de certains mots, quand on traite des matières de science, que quand on parle ou qu'on écrit des choses communes de la vie civile. Il parle ainsi dans une préface où il rend raison de la liberté qu'il s'est donnée d'inventer les mots philosophisme, philosophistes, advection. Il est sûr qu'un poète comique n'est pas aussi excusable que les philosophes qui forgent des mots. Une nécessité indispensable y contraignait ceux-ci. Lisez cette plainte de Luerèce :

*Nec me animi fallit, Græcorum obscura re-
perta*

*Difficile illustrare latinis verbis esse,
(Multis novis verbis præsertim cum sit ag-
endum,)*

*Propter egestatem linguæ, et rerum novita-
tem* (21) :

.....
*Nunc et Anaxagoræ scrutatorum Homomop-
riam,*

*Quam Græci memorant, nec nostris discere
linguæ*

Concedit nobis patrii sermonis egestas (22).

Ce n'était pas à cause des lois de la quantité qu'il se trouvait dans la di-

(18) Vossius, *Institut. Orator.*, lib. IV, cap. I, pag. m. 442.

(19) Théophile Raynaud, de malis ac bonis Libris, num. 427, pag. m. 248, en cite un grand nombre.

(20) Arnauld, *préface de la V^e. dénonciation du Pêché philosophique*.

(21) Lucrétius, lib. I, vs. 137.

(22) Idem, *ibidem*, vs. 830.

(16) *Præteritum scriptor delirus inersque vi-
deri,
Dum mea delectent mala me vel denique fal-
lant,*

Quam spero, et ringi.
Horat., lib. II, epist. II, vs. 125.

(17) Aulus Gellius, lib. XIII, cap. XI, p. m. 494, 495.

sette ; car ceux qui se servaient de la prose en philosophant, se plaignaient tout comme lui de manquer de mots.

Quanta verborum nobis paupertas, imò egestas sit, nunquam magis quam hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, cum fortè de Platone loqueremur, quæ nomina desiderarent, nec haberent : quædam verò cum habuissem, fastidio nostro perdidissent.

Quis autem ferat in egestate fastidium (23) ? Notez en passant la double source que Sénèque nous indique de la pauvreté des langues ; l'une est qu'on n'a point trouvé certains mots, l'autre est qu'on en laisse tomber plusieurs dans le non-usage. Mais notez aussi que les Romains, lors même qu'ils ne composaient que des épiques, se plaignaient de ne trouver pas les mots qu'il leur eût fallu (24), et concluez que notre Molière a pu sentir les mêmes besoins, et qu'à cause de cela il a dû avoir son recours à l'invention. Notez enfin que la naissance d'un mot est pour l'ordinaire la mort d'un autre (25). Cela est vrai principalement en France, et ainsi l'on ne peut pas espérer que notre langue cesse jamais d'être disetteuse.

(E) *Il lui échappait... des barbarismes.* J'en pourrais marquer cent exemples ; mais je me bornerai à deux que je tire d'une pièce que l'on a mise à la tête de ses œuvres dans quelques éditions. C'est un remerciement au roi ; il y donne un tour merveilleux ; et peut-être n'a-t-il rien fait de meilleur en matière de petits ouvrages. Considérez bien ces quatre vers : il s'adresse à sa muse.

*Vous pourriez aisément l'entendre (26),
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits, que sans les mériter
Sa libérale main sur vous daigne répandre.*

Cela veut dire, selon le sens de l'auteur, que sa muse avait reçu de grands bienfaits, encore qu'elle ne les méritât point ; mais selon la grammaire, cela signifie qu'encore que le roi ne méritât point ces bienfaits, il ne laissait pas de les répandre sur la

muse de Molière. C'est donc s'expliquer barbairement. Voici l'autre exemple.

*Les Muses sont de grandes prometteuses,
Et comme vos sœurs les concubines,
Vous ne manquerez pas sans doute par le bec.*

Le sens de l'auteur est que sa muse ressemblerait à ses sœurs, qui ont beaucoup de babil ; mais selon la grammaire cela signifie clairement et uniquement qu'elle ne manquerait pas de caquet comme les autres muses en manquent. Remarquez bien que par *barbarisme* je n'entends pas des expressions ou des paroles tirées des autres langues, et inconnues à la française ; j'entends un arrangement qui choque les règles, et que nos bons grammairiens regardent comme barbare.

On voit dans le même poème *marquis repoussable* ; terme barbare. On y voit *prévenant amas* ; autre terme barbare : car le mot *prévenant* n'est en usage qu'au figuré, et ne signifie pas un homme qui a passé devant d'autres.

(F) *Quelques-uns prétendent... qu'il profita beaucoup des comédies que les italiens avaient jouées à Paris.* La preuve que je vais donner sera tirée d'un livre anonyme : mais n'importe ; puisqu'il est imprimé, il suffit à justification que j'avance ; car j'ai seulement à prouver qu'il y a des gens qui assurent que les comédies italiennes représentées à Paris servirent d'original à Molière. Lisez ce qui suit ; c'est un discours que l'on prête à Arlequin.

« Si les comédiens italiens n'eussent
« jamais paru en France, peut-être
« que Molière ne serait pas devenu
« ce qu'il a été. Je sais qu'il connaît
« sait parfaitement les anciens comi-
« ques : mais enfin il a pris à notre
« théâtre ses premières idées : vous
« savez que son *Cocu Imaginaire* est
« *il Ruratto* des Italiens ; *Scaramouche*
« interrompu dans ses Amours a pro-
« duit ses fâcheux ; ses *Contre-temps*
« ne sont qu'*Arlequin*, *Valet étour-
« di* ; ainsi de la plupart de ses piè-
« ces : et dans ces derniers temps, son
« *Tartufo* n'est-il pas notre *Berna-
« gasse*. A la vérité il a excellé dans
« ses portraits, et je trouve ses comé-
« dies si pleines de sens, qu'on de-
« vrait les lire comme des instruc-

(23) Seneca, epistol. LVIII, init., p. m. 260.

(24) Poyus Plinius le jeune, epist. XVIII, lib. IV.

(25) C'est comme à l'égard des productions de la nature, où generatio unius est corruptio alterius.

(26) C'est-à-dire votre compliment.

» tions aux jeunes gens, pour leur
» faire connaître le monde tel qu'il
» est. Cependant ces excellens origi-
» naux italiens ne nous produisent
» plus rien (27) *.

(G) *M. Despréaux lui reprocha... d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre ; censure raisonnable à certains égards, injuste à tout prendre.* J Molière était mort quand M. Despréaux le loua dans l'une de ses épiques (28) autant ou plus que dans la satire qu'il lui avait adressée (29). C'est donc très-injustement que l'on a dit qu'il l'avait loué par politique, et par la crainte d'en être raillé publiquement, soit qu'il ne dît rien à son avantage, soit qu'il osât le critiquer. Mais enfin, me direz-vous, il le critiqua lorsqu'il n'y avait rien à craindre ; cela n'est-il pointsuspect ? Non, vous répondez-je : je crois que s'il avait fait l'Art Poétique pendant la vie de Molière, il y aurait mis la censure que l'on verra ci-dessous. Elle était pour ainsi dire essentielle à son sujet : elle contient une observation très-légitime, et qui devrait être une règle inviolable, si l'on ne faisait des comédies que pour les faire imprimer ; mais comme ellesont principalement destinées à paraître sur le théâtre en présence de toutes sortes de gens, il n'est point juste d'exiger qu'elles soient bâties selon le goût de M. Despréaux. Voici ses paroles :

*Étudiez la cour, et connaissez la ville ;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par-là que Molière illustrant ses écrits*

(27) Livre sans nom, divisé en cinq dialogues, imprimé à Paris et en Hollande, l'an 1695, à la page 6 de l'édition de Hollande.

* Le Livre sans nom est de Cotolendi, Molière, en reste, était loin de dissimuler les emprunts qu'il faisait aux étrangers. « Il n'avait pas fait scrupule, dit Voltaire, d'insérer dans sa comédie des Fourberies de Scapin deux scènes entières du *Pédant jansé*, mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat il répondait : ces deux scènes sont assez bonnes ; cela n'appartient de droit ; il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve. » Molière cependant n'a pu que le fond des scènes de Bergerac. Sur les imitations faites par Molière on peut consulter les tomes III et IV de la seconde édition de l'Art de la Comédie, par Caillava, et les *Études sur Molière*, par le même auteur, ouvrages où reste que, quant à tout ce qui concerne Molière, n rendus inutiles l'édition des Œuvres de Molière, avec un commentaire par M. Auger.

(28) C'est la *VIP*.

(29) C'est la *II*.

*Pour-être de son art eût remporté le prix ;
Si, moins ami du peuple en ses doctes pointures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitte pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin (*) s'envelop-
pe **
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope* (30).

C'est blâmer Molière de ce qu'il a travaillé non-seulement pour les esprits fins et de bon goût, mais aussi pour les gens grossiers. Il a eu ses raisons, et il eût pu dire ce que l'on suppose qu'Arlequin disait en semblable cas. Voici ce que c'est : « Ces plaisanteries, » lui dis-je, ne sont pas désagréables » dans vos comédies ; le mal est qu'el- » les ne sont pas toutes également » bonnes. J'en conviens, me dit-il, » mais elles ne laissent pas de diver- » tir certains jeunes gens, qui ne » viennent à notre théâtre que pour » rire, qui rient de tout, et souvent » sans savoir pourquoi. Nous jouons » souvent devant ces sortes de gens, » et il faut leur donner des plaisante- » ries de leur portée, faute de quoi » on trouverait souvent une grande » solitude dans notre théâtre. Je suis » fâché, lui dis-je, que vous ayez » presque quitté vos anciennes piè- » ces ; elles étaient du goût de toutes » les personnes de bon sens, on y » trouvait plusieurs choses utiles pour » les mœurs, et votre théâtre était » un lieu où j'ose dire qu'en y voyant » le ridicule du vice, on se sentait » porté, même par la seule raison, à » prendre le parti de la vertu. Si » nous ne représentions que nos an- » ciennes pièces, me dit-il, notre » hôtel serait peu fréquenté ; et je » vous réponds ce que Cinthio ré- » pondit autrefois à Saint-Evremond, » que l'on verrait mourir de faim de » bons comédiens avec des comédies

(*) *Comédie de Molière.*

* Ce vers de Boileau a été l'objet de quelques critiques. Joly le justifie par la raison que Scapin est l'auteur principal de cette pièce qui porte son nom, comme *Martial* a dit :

Ficht et abducias Tityrus ager oves,
parce que Tityre est le principal personnage de la *Ire*, *éclogue de Virgile*, intitulée Tityre, quoiqu'il soit vrai à la lettre que le vers de *Martial* ne puisse convenir qu'à Molière, et non à Tityre. Ce tour de *Martial* et de Despréaux me paraît beaucoup plus risé que celui qu'en voudrait y substituer.

(30) Despréaux, *Art poétique*, chant III, vs. 391 et suiv.

» excellentes (31). » Souvenons-nous que les frais des comédiens sont grands, et que l'usage de la comédie est de divertir le peuple, aussi bien que le sénat (32). Il faut donc qu'elle soit proportionnée au goût du public, c'est-à-dire qu'elle soit capable d'attirer beaucoup de monde; car sans cela, ne fût-elle qu'un élixir de pensées rares, ingénieuses, fines au souverain point, elle ruinerait les acteurs, et ne servirait de rien au peuple.

Ce ne sont pas seulement les critiques de Molière qu'on peut repousser par de telles réflexions: il y a beaucoup d'autres livres que l'on censure, parce qu'on ne songe pas aux divers usages à quoi ils sont destinés, et parce que l'on y trouve cent choses que l'on voudrait que l'auteur eût retranchées. J'ai bien à faire de cela, dit l'un; que m'importe, dit l'autre, qu'un tel ait été mal marié; à quoi bon tant de citations, tant de pensées gaillardes, tant de réflexions philosophiques, etc. C'est le langage perpétuel de ceux qui critiquent ce Dictionnaire: mais ils me permettraient de leur dire qu'ils ont négligé de se pourvoir de la chose qui leur était la plus nécessaire pour bien juger de cet ouvrage. Ils n'ont point connu qu'il doit servir à toutes sortes de lecteurs, et que par cela même qu'il ne serait fait que selon le goût des plus grands puristes (33), il sortirait de sa sphère naturelle. Songent-ils bien que, si je m'étais réglé sur leurs idées de perfection, j'aurais fait un livre qui leur eût plu à la vérité, mais qui eût déplu à cent autres, et qu'on eût laissé pourrir dans les magasins du libraire? La pauvre chose pour lui, que deux gros volumes qui ne contendraient que ce qui peut plaire à ceux qui se piquent d'un air grave et d'un goût exquis, et qui voudraient qu'on leur expliquât par

monosyllabes les matières les plus étendues. Qu'ils fassent la réflexion que faisait Socrate à la vue d'une foire (34); on le veut bien: mais la foire sera pourtant ce qu'elle doit être.

(H) *Don penchant... pour la comédie se trouve avec de nouvelles circonstances.... dans M. Perrault.* J Molière est l'un des hommes illustres dont M. Bégon (35) a fait graver les portraits, et dont il a procuré au public l'éloge historique. M. Perrault, qui a écrit ces éloges, assure que *Molière naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement bien, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge et de son goût, et prit la résolution de former une troupe de comédiens pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son père... le fit solliciter par tout ce qu'il avait d'amis de quitter cette pensée, et n'ayant pu rien gagner par leurs remontrances, ni par les promesses qu'ils lui firent de sa part, il lui envoya le maître chez qui il l'avait mis en pension pendant les premières années de ses études...; mais bien loin que le maître lui persuadât de quitter la profession de comédien, le jeune Molière lui persuada d'embrasser la même profession... Sa troupe étant formée, il alla jouer à Rouen, et de là à Lyon, où ayant plu au prince de Conti, etc. (36).* Tout le reste de l'éloge est bien curieux.

(I) *On sera bien aise d'apprendre ce que devint après la mort de Molière la troupe de comédiens dont il avait été le chef.* J Voici ce que j'ai trouvé sur ce sujet dans un ouvrage de M. Chappuzeau. Cette troupe, avant que d'être établie au Palais-Royal, avait fait connaître son mérite à Paris sur les fossés de Nesle, et au quartier de Saint-Paul, à Lyon, et en Languedoc. Elle avait passé avec raison pour la plus forte de la campagne. Les deux frères Béjar, et du Paro, étaient du nombre de ses principaux acteurs. Du Croisi, chef d'une troupe de campagne,

(31) Livre sans nom, pag. 4 et 5.

(32) *Potes bien ex parolis de Terence, au prologue de l'Andria.*

Poeta quum primum animum ad scribendum appellit

Id sibi seguiti credidit solum dari

Populo ut placerent quasi fecisset fabulas.

(33) Qu'il me soit permis d'appeler ainsi les plus rigides observateurs des lois de la perfection par rapport au goût du peuple, ou de l'état des beaux esprits.

(34) Quam multis rebus ego non ego? Combes y a-t-il de choses, disait-il, dont je n'ai que faire? Vido Erasmus, in Apophth., pag. m. 168.

(35) Intendant de justice et de marine.

(36) Perrault, Hommes illustres, pag. 79.

et La Grange, très-bon comédien se joignirent avec eux. Elle occupa quelque temps la salle du petit Bourbon, en s'accommodant avec les comédiens italiens que l'on y avait déjà établis. Ensuite le théâtre du Palais-Royal lui fut ouvert, et elle y représenta jusqu'au commencement du carême 1673. Molière étant mort en ce temps-là, il y eut quatre comédiens de sa troupe qui prirent parti dans celle de l'hôtel de Bourgogne, et comme ceux qui restaient ne furent pas en état de continuer, il plut au roi de réduire en un seul corps la troupe du Marais (37) et la troupe du Palais-Royal. M. Colbert fut chargé de faire choix des plus habiles acteurs qui restaient dans la troupe du Palais-Royal, et des plus habiles de celle du Marais, et d'en former une belle troupe sous le nom de la troupe du roi. Elle fut établie dans l'hôtel du roi à la rue Mazarine (38), et commença à se montrer en public le dimanche 9 de juillet 1673 : le théâtre du Palais-Royal et celui du Marais furent interdits aux comédiens. Notez que Molière, qui fut le premier orateur de la troupe du Palais-Royal, résigna cette charge six ans avant sa mort au sieur de La Grange (39).

(37) Elle fut établie l'an 1670, sous le titre de la troupe du roi.

(38) Dite autrement des forces de Nezle.

(39) Tiré d'un livre intitulé : Le Théâtre français. M. Chappuzeau en est l'auteur.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, eut l'âme si bien tournée, qu'elle évita la contagion des mauvais exemples de sa mère et de ses tantes (A), et qu'elle n'imita que les vertus de son père. Elle s'appliqua beaucoup à l'étude de la philosophie, et donna de fortes preuves d'un grand courage; car ayant conjecturé que son mari Brutus se préparait à une haute entreprise, elle se donna un coup de couteau afin d'avoir lieu de faire voir, par sa fermeté à soutenir la douleur, qu'elle était capable de se taire, et digne par conséquent que son

époux lui communiquât son secret (B) : il le fit, et par-là elle connut qu'on se préparait à tuer César. Mais si alors elle s'était élevée bien au-dessus de son sexe, elle se trouva au niveau des autres femmes le jour de l'exécution. Ses inquiétudes furent si vives, et l'agitèrent si étrangement, qu'elle tomba dans des défaillances qui la firent passer pour morte (C). Nous ne savons point ce qu'elle fit, ni ce qu'elle dit après avoir su le succès de l'entreprise, et pendant la guerre que son mari eut à soutenir contre les amis de César; mais nous savons que, l'ayant accompagné avec de grands témoignages de constance jusques au bord de la mer, elle ne put retenir ses larmes à la vue d'un certain tableau (D), et qu'elle se fit mourir avec beaucoup de courage quand elle eut appris que Brutus s'était tué (E). Notez que quand elle l'épousa elle était veuve de Bibulus dont elle avait eu des enfans (a). Si le président du Voir avait su cela, il ne lui eût point attribué une réponse qu'il lui a donnée (F), et qui appartient apparemment à une PORCIE qui était sœur de Caton d'Utique, et femme d'un Domitius Enobarbus (b), et qui avait sans doute de très-belles qualités, puisque Cicéron (c), Lollius et Varron, écrivirent son éloge. Elle mourut avant que l'on eût tué César.

(a) Voyez la remarque (D), à la fin.

(b) Plut., in Catone Utic., pag. 778, F.

(c) Voyez Cicéron, Epist. ad Atticum XXXII et XLV III, libri XIII.

(A) Elle évita la contagion des mauvais exemples de sa mère et de ses tantes. Les relations de Caton

d'Utique au beau sexe furent malheureuses : son étoile eut en cela quelque chose de fort malin et de fort bourru. Il avait deux sœurs utérines nommées Servilia : l'une fut mère de Brutus, et se laissa débaucher à Jules César (1). Toute la ville en causait (2). L'autre fut mariée à Lucullus, et s'abandonna de telle sorte à l'impureté, que son mari la chassa. Elle se retira chez son frère ainsi perdue de réputation : il eut la bonté de la recevoir, et de la traîner avec lui dans ses voyages. Il ne lui était pas glorieux d'avoir chez lui un tel objet d'infamie, ni commode de prendre garde qu'elle ne continuât son mauvais train. Elle diminua beaucoup le mauvais bruit qu'elle avait auparavant, quand on vit qu'elle s'étoit volontairement soumise à la garde et à l'estroite façon de vivre de Caton, l'accompagnant en sa fuite : toutefois pour cela César ne laissa pas de lui reprocher encore cette sienne sœur (3). Attilia, femme de Caton, fut si impudique, qu'il fallut que son mari se séparât d'elle, après en avoir eu deux enfans (4). Il prit en secondes noces une femme qu'il céda depuis à Hortensius par forme de prêt ; il l'épousa de nouveau quand elle fut veuve, et héritière d'Hortensius (5). Cela fournit à César une ample matière de critiquer la vie de Caton (6). Ajoutez que Caton, se voyant à l'âge de se marier, jeta les yeux sur une fille qui avait été fiancée à Métellus Scipion. Elle s'appelait Lépidia. Ses fiançailles furent rompues : ayant donc la liberté de se marier, elle répondit à la recherche de Caton, et se fiança avec lui. Mais ensuite Métellus Scipion, s'étant repenti d'avoir rompu son engagement, mit tout en œuvre pour renouer la partie avec Lépidia,

et réussit dans son dessein (7). « De quoy Caton fut si fort indigné et courroucé, qu'il fut entre-deux de l'en poursuivre par justice : mais ses amis l'en destournèrent. A ceste cause pour contenter un peu sa colere et l'ardeur de sa jeunesse, il se mit à escrire des vers iambiques à l'encontre de Scipion, lesquels il luy dict toutes les injures qu'il peust, usant bien de l'aspreté et amertume qui est es vers d'Archilochus : mais non pas des impudiques, sales, ny aussi pueriles reproches qui y sont. Depuis il espousa Attilia, fille de Soranus, et fut celle qu'il cognoit la première, mais non pas seule, comme avoit fait Lælius l'ami de Scipion qui fut plus heureux en cela, d'autant qu'ayant vécu longuement, jamais il ne cognoit autre femme que celle qu'il espousa premièrement (8). » La dernière partie de ce passage est superflue, eu égard au texte que j'avais à commenter ; mais elle contient un fait si notable, que j'ai cru qu'on me saurait gré de ne l'avoir pas omis. Où sont aujourd'hui les gens de la qualité de Lælius, et dans une liaison intime avec le général d'une armée ; où sont, dis-je, de telles gens qui, comme lui, pendant une longue vie, n'aient jamais eu commerce avec d'autre femme qu'avec la leur ? Où sont même les jeunes hommes de la qualité de Caton, qui entrent vierges dans le lit nuptial ? Voilà donc des singularités qui paraîtront tout-à-fait extraordinaires, et qui méritaient qu'on allongéât une citation.

(B) Elle se donna un coup de couteau afin d'avoir lieu de faire voir.... qu'elle était capable de se taire, et digne que son mari lui communiquât son secret.] Si l'on ne veut rien perdre de ce qu'elle fit de grand en cette rencontre, il faut lire tout ce narré de Plutarque. « Porcia.... estant scavante en la philosophie, ayant son mary, et ayant le cœur grand, joinct avec un bon sens et une prudence grande, ne voulut point attenter d'interroger son mary de ce qu'il avoit sur le cœur, que pre-

(7) Plut., *ibidem*, pag. 762.

(8) *Idem*, *ibid.* Je me sers de la version d'Annot.

(1) Elle lui abandonna aussi sa fille. *Foyez*, tom. IV, pag. 502, citation (1) de l'article CÉSAR LONICUS (Caius).

(2) Οὐτὴν μὲν αἱ ὁ πρὸς Καίσαρα Σερβιλίας ἵστερ περιέλατον. Unquæ ad huc Servilia fuit in Cæsarem pervagata amor. Plutarch., in Brutus, pag. 982.

(3) *Idem*, in Catone minore, pag. 765, version d'Annot.

(4) Un fils eut notre Porcie.

(5) *Foyez*, tom. VIII, pag. 223, la remarque (N) de l'article du premier HORTENSIVS (Quintus).

(6) Tiré de Plutarque, in Catone minore, pag. 770, 784.

» mièrement elle n'eust fait nne
 » telle espreuve de soy-mesme. Elle
 » prit un petit ferrement avec lequel
 » les barbiens ont accoustumé de ro-
 » gner les ongles, et ayant fait sortir
 » de sa chambre toutes ses femmes et
 » servantes, elle se fit une playe bien
 » profonde dedans sa cuisse, telle-
 » ment qu'il en sortit incontinent
 » une grande effusion de sang, et
 » tantost après pour l'aspre douleur
 » de ceste incision, la grosse fièvre la
 » commença à saisir : et voyant que
 » son mary s'en tourmentoit fort et en
 » estoit en fort grand esmoy, au plus
 » fort de sa douleur elle luy parla en
 » eeste maniere : je (dit-elle) Brutus
 » estant fille de Caton, t'ay esté don-
 » née, non pour estre participante
 » de ton lict et de ta table seulement,
 » comme une concubine, ains pour
 » estre aussi personniere et compagne
 » de toutes tes bonnes et mauvaises
 » fortunes. Or quant à toy il n'y a
 » que plaindre ne reprendre de ton
 » costé en nostre mariage : mais de
 » ma part quelle demonstration puis-
 » je faire de mon devoir envers toy,
 » et de combien je voudrois faire
 » pour l'amour de toy, si je ne scai
 » supporter constamment avec toy
 » un secret accident, ou un soucy
 » qu'il soit besoin de celer fidelle-
 » ment? Je scay bien que le naturel
 » d'une femme semble communé-
 » ment trop debile pour pouvoir seu-
 » rement contenir une parole de se-
 » cret : mais la bonne nourriture,
 » Brutus, et la conversation des gens
 » vertueux, ont quelque pouvoir de
 » reformer un vice de la nature, et
 » quant à moy, j'ay ecla d'avantage
 » que je suis fille de Caton, et femme
 » de Brutus, à quoy neantmoins je ne
 » me ferois pas du tout par cy-devant
 » jusques à ce que maintenant j'ay
 » cogneu que la peine mesme et dou-
 » leur ne me scauroient vaincre. En
 » disant ces paroles, elle luy monstra
 » sa blessure, et luy conta comment
 » elle se l'avoit faite pour n'esprouver
 » elle mesme. Brutus fut fort esbahy
 » quand il eut ouy ces paroles, et le-
 » vant les mains au ciel fit prières aux
 » Dieux de luy faire tant de grace
 » qu'il peust mener à chef son entre-
 » prise, si bien qu'il fut trouvé digne
 » d'estre mary d'une si noble dame
 » comme Porcia, laquelle pour lors

» il reconforta le mieux qu'il peut (9).
 Valère maxime (10) fait un récit bien
 plus court, et suppose d'autres cir-
 constances; car il assure qu'elle sa-
 vait le dessein de son mari avant
 qu'elle se blessât. Il ajoute qu'elle se
 blessa le jour même que César fut
 assassiné, et qu'elle en usa de la sorte
 afin d'éprouver si elle aurait le cou-
 rage de finir ses jours, en cas que l'en-
 treprise de Brutus fût suivie d'un
 mauvais succès. Observez un peu les
 variations des historiens sur les avan-
 tures les plus mémorables.

(C) *Ses inquiétudes..... Il agitèrent
 si étrangement, qu'elle tomba dans
 des défaillances qui la firent passer
 pour morte.* Plutarque en donnant le
 détail de cet accident n'a point d'au-
 tre but que de faire voir l'intrépidité
 de Brutus. Voici ses paroles : « Sur
 » ces entrefaictes accourut à grande
 » hâte l'un des domestiques de Bru-
 » tus pour luy dire que sa femme se
 » mourroit, à cause que Porcia pas-
 » sionnée du soucy de l'advenir, et
 » n'estant pas assez puissante pour
 » supporter une si grande agonie
 » d'esprit, à peine se pouvoit conte-
 » nir dedans la maison, ains tressail-
 » loit de frayeur à chacun bruit on
 » ery qu'elle entendoit, ne plus ne
 » moins que font ceux qui sont es-
 » pris de la fureur des bacchantes,
 » demandant à tous ceux qui reve-
 » noient de la place que faisoit Bru-
 » tus, et y envoyant continuelle-
 » ment des messagers les uns sur les
 » autres pour savoir de nouvelles.
 » A la fin, la chose allant en lon-
 » gueur, sa force corporelle ne peut
 » plus résister, ains se laissa aller et
 » défaillir tout à coup : tellement
 » qu'elle n'eut pas seulement loisir
 » d'entrer en sa chambre, car il luy
 » prit une foiblesse ainsi qu'elle es-
 » toit assise enmy la maison, dont
 » elle se passa incontinent, et per-
 » dit la parole entièrement; ce que
 » voyant ses servantes, se prirent à
 » erier, et les voisins y accoururent
 » à la porte, au moyen de quoy le
 » bruit fut incontinent respandu par-
 » tout qu'elle estoit trespassée : tou-
 » tes fois elle se revint bien tost de

(9) Plutarch, in Brutus, pag. 983 : version d'Amyot.

(10) Valerius Maximus, lib. III, cap. II, num. 15, pag. m. 354.

» ceste pasmoison , et fut couchée et
» traitée par ses femmes. Quant à
» Brutus , ayant ony ceste nouvelle ,
» il en fut bien troublé , comme on
» peut estimer ; mais toutes fois il
» n'en abandonna point le public ,
» n'y ne s'en retira onc en sa maison
» pour chose qui y fust avenue (11). »
Bientôt après César fut tué.

(D) *Ayant accompagné son mari
jusques au bord de la mer , elle ne
put retenir ses larmes à la vue d'un
certain tableau.* Le récit que fait
Plutarque contient des choses qui
font honneur à Porcie ; il est donc
juste de le mettre ici. « Brutus deses-

» perant que les affaires se pensent
» bien porter , delibera de sortir d'I-
» talie , et s'en alla à pied par le pays
» de Lucanie en la ville d'Elea , qui
» est assise sur le bord de la mer , là
» où Porcia estant sur le point de se
» partir d'avec luy pour s'en retour-
» ner à Rome , taschoit le plus qu'elle
» pouvoit à dissimuler la douleur
» qu'elle en portoit en son cœur :
» mais un tableau la desconvrit à la
» fin , quoy qu'elle se fust au demen-
» rant jusques là tousiours constam-
» ment et vertueusement portée. Le
» sujet de la peinture estoit pris des
» narrations grecques , comment An-
» dromache accompagnoit son mary
» Hector , ainsi qu'il sortoit de la
» ville de Troye , pour aller à la
» guerre , et comment Hector luy re-
» hailloit son petit enfant : mais elle
» avoit les yeux et le regard tousiours
» s'achez sur luy. La conformité de
» ceste peinture avec sa passion la fit
» fondre en larmes , et retournant
» plusieurs fois le jour à revoir ceste
» peinture , elle se prenoit tousiours
» à pleurer. Ce que voyant Acilius ,
» l'un des amis de Brutus , recita les
» vers qu'Andromache dit à ce pro-
» pos en Homere :

» *Hector , tu tiens le lieu et de pere et de
» mere*

» *En mon endroit de mary et de frere.*

» Adonc Brutus en se souriant. Voire
» mais , dit-il , je ne puis de ma part
» dire à Porcia ce qu'Hector res-
» pondit à Andromache au mesme
» lieu du poëte ,

» *Il ne te faut d'autre chose mester ,*

» *Que d'enseigner tes femmes à filer.*

(11) Plutarque , in Bruto , pag. 930. Version
d'Amoyot.

» Car il est bien vray que la natu-
» relle foiblesse de son corps ne luy
» permet pas de pouvoir faire les
» mesmes actes de prouesse que
» nous pourrions bien faire , mais
» de courage elle se portera aussi
» vertueusement en la defense du
» pays , comme l'un de nous. Bibu-
» lus , le fils de Porcia , l'a ainsi escrit
» en son histoire (12). » Ce Libulus ,
né du premier mariage de Porcie ,
composa un petit livre des faicts et
gestes de Brutus (13). Il était sorti
pour le moins un autre enfant de ce
mariage (14).

(E) *Elle se fit mourir avec beau-
coup de courage quand elle eut ap-
pris que Brutus s'était tué.* Ceux
qui n'entendent pas le latin verront
ci-dessous , dans le passage de Plutar-
que , le sens de cette apostrophe de
Valère Maxime : *Tuos quoque eastis-
simos ignes Porcia , M. Catonis filia ,
cuncta sæcula debet admiratione
prosequuntur : quæ eum apud Phi-
lippos victum et interemptum virum
tuum Brutum cognoscere , quia fer-
rum non dabatur , ardentis ore car-
bones haurire non dubitasti , muliebri
spiritu virilem patris exitum imitata.
Sed nescio an hoc fortius , quod ille
usitatu , tu novo genere mortis ab-
sumpta es* (15). Plutarque rapporte le
même fait , et allègue Valère Maxi-
me , et un autre auteur ; mais il dit
aussi qu'il avait couru une lettre
sous le nom de Brutus , de laquelle
on pouvait apprendre que Porcie se
laissa mourir , parce qu'on ne la se-
courait pas dans sa maladie. « Quant
» à Porcia Nicolaus le philoso-
» phe , et Valerius Maximus , recitent
» qu'ayant pris en soi resolution de
» mourir , ses parens l'en voulurent
» engarder , et en eurent soigneuse-
» ment l'œil à la garder , et qu'à
» ceste cause elle tira du foyer des
» charbons tous ardans , et les jeta
» dans sa bouche , qu'elle tint si
» estroitement fermée qu'elle s'en
» estouffa. Toutesfois on trouve une
» lettre missive de Brutus à ses amis ,

(12) Plutarque , in Bruto , pag. 934. version
d'Amoyot.

(13) Idem , ibidem , pag. 939.

(14) Idem , in Vita Catonis minoris , pag.
771. A.

(15) Valer. Maximus , lib. IV , cap. VI , pag.
m. 394 , 396.

» par laquelle il se plaint de leur
 » nonchalance d'avoir si peu tenu de
 » conte de sa femme, qu'elle avoit
 » mieux aimé mourir, que de la-
 » guir plus longuement malade. Ainsi
 » sembleroit-il que ce philosophe n'au-
 » roit pas bien cognu le temps : car
 » l'épistre, au moins si elle est vérita-
 » blement de Brutus, donne assez à
 » entendre la maladie et l'amour de
 » ceste dame, et aussi la manière de
 » sa mort (16). »

(F) *Le président du Vair. . . . ne lui eût point attribué une réponse qu'il lui a donnée.* L'un des arrêts, prononcés en robe rouge par ce président, concerne un procès qui s'étoit nu au parlement de Provence, entre une femme remariée neuf mois après sa viduité, et les parens du premier mari. L'arrêt la priva des choses à elle laissées par le testament de son mari, ensemble de ses avantages nuptiaux, pour s'être remariée dans l'an du deuil (17). M. du Vair cite quantité de belles sentences tirées des auteurs païens, et des anciens pères, contre les secondes nocces (18), et il dit que notre Porcie déclara qu'une honnête femme ne se marie qu'une fois. *La Didon d'Enée, étant sollicitée d'un second mariage, souhaita plutôt mourir. . . . Et néanmoins depuis s'étant laissée persuader, déplorant son infortune dit,*

. . . . Et quo solo sidera adhibam,
 Extinctus pudor.

Comme jugeant avec grande et juste raison que celles qui étoient mariées deux fois, n'avaient de reste ni honneur, ni bonheur. Occasion pour laquelle, comme nous apprenons de Tertullien, fortune muliebri coronam non imponebat nisi univira. Ce qui se doit rapporter au dire de cette célèbre Porcie, femme de Brutus, sœlix et publica matrona non nubuit nisi semel (19). Cette Porcie n'eût pu parler de la sorte sans se condamner elle-même, puisque Brutus étoit son second mari. Je m'imaginais que M. du Vair tomba dans

l'erreur pour n'avoir pas été assez attentif aux paroles de Saint-Jérôme. Elles ne sont pas exactes, et contiennent même une fausseté, et ainsi elles sont plus propres à jeter dans l'égarément; mais enfin elles n'attribuent point à Porcie femme de Brutus, la réponse en question. Saint Jérôme ayant parlé de Marcie, fille cadette de Caton (20), laquelle ne voulut jamais se remarier, ajoute que Brutus épousa Porcie qui étoit fille (21), et que Caton épousa Marcie qui ne l'étoit point (22); qu'aussi vit-on que Marcie fut capable de quitter Caton pour se marier à Hortensius, et que Porcie ne voulut point vivre sans Brutus. Ensuite de cela saint Jérôme fait mention d'une Porcie la jeune, qui répondit ce que l'on a vu dans le passage de M. du Vair. *Marcia Catonis filia minor, cum quaeretur ab eâ, cur post amissum maritum denuo non nuberet, respondit, non se invenire virum, qui se magis vellet, quam sua. Quo dicto ostendit divitiis magis in uxoribus eligi solere, quam pudicitiam, et multos non oculis, sed digitis uxores ducere. Optima sanè res, quam avaritia conciliat. Eadem cum lugeret virum, et matrona ab eâ quaerere, quem diem haberet luctus ultimum : ait, quem et vixit. Arbitror, quæ ita virum quaerebat absentem, de secundo matrimonio non cogitabat. Brutus Porciam virginem duxit uxorem, Marciam Cato non virginem : sed Marcia inter Hortensium Catonemque discurrit, et sine Catone vivere Marcia potuit, Porcia sine Bruto non potuit. Magis enim se unicis viris applicant feminae, et nihil aliud vixisse, magnum anterioris indulgentiæ vinculum est. . . . Porcia minor cum laudaretur apud eam quædam bene morata, quæ secundum habebat maritum, respondit : Felix et pudica matrona, nunquam præterquam semel nubuit (23). On ne comprend pas trop bien ce qu'il entend par cette Porcie la jeune, Porcia minor; car l'ancienne histoire ne parle pas de deux filles du Caton*

(16) Plut., in Bruto, in fine pag. 1009, version d'Amey.

(17) Œuvres du sieur du Vair, pag. 850, édit. de Genève, 1617, in-8°.

(18) Conférez ce que dessus, remarque (F) de l'article GONNORÉ (Lucrèce de), tom. VII, pag. 151.

(19) Œuvres du sieur du Vair, pag. 820.

(20) On ne trouve point une telle fille de Caton dans les auteurs païens.

(21) Cela est faux : elle étoit veuve de Bibulus.

(22) C'est ce que Plutarque ne dit point.

(23) Hieronym., lib. I, advers. Jovinianum, pag. m. 36.

d'Utique; et si elle parle de deux Porcies, c'est pour nous apprendre que ce Caton était le frère de l'une et le père de l'autre. Sur ce pied-là celle-ci aurait dû être Porcie la jeune, *Porcia minor*; mais elle n'eût point pu se déclarer contre les seconds mariages avec la sévérité rapportée par saint Jérôme. Quelques-uns prétendent qu'ils veut parler de l'autre Porcie, sœur de Caton. *Meminit Hieronymus* (Porcia Domitio nupta) *adversus Jovinianum*, qui tale ejus dictum celebrat: Cum apud eam etc. (24). Mais de quel droit la nommerait-il *Porcia minor*? Il y a bien plus d'apparence qu'il voulait parler d'une Porcie, sœur cadette de la femme de Brutus, et peut-être que brouillant un peu ses idées il a nommé *Porcia minor* celle qu'il avait nommée *Marcia* peu auparavant. Il faut se souvenir que Marcia, femme de Caton d'Utique, était grosse lorsque son mari la céda à Hortensius (25). Rien n'empêche que ce ne fût d'une fille que l'on nomme indifféremment *Porcia minor*, ou *Marcia* (26), quoique ce ne fût pas la coutume que les filles portassent le nom de leur mère. Saint Jérôme peut-être, n'y prenant pas assez garde, a converti en deux personnes les deux noms d'une seule femme. Ce qu'il y a de certain, est que la réponse qu'il attribue à Martie, est du même caractère que celle qu'il donne à Porcie la jeune. Il lui était avantageux de les distinguer; car il ne cherchait qu'à grossir le nombre de pareils exemples. Il a eût celui d'Annia, et de Marcella, et de Valérie. La première répondit qu'elle ne se voulait point remarier; car, disait-elle, si je reconte un bon mari j'appréhenderais de le perdre (27), et si j'en rencontrais un mauvais, il me serait bien fâcheux de supporter cette rude condition après les bons traitemens de mon premier homme. Pour Marcella, elle répondit, je suis si contente d'avoir été

mariée une fois, qu'il ne m'en faut pas davantage. Valérie se contenta de répondre que son premier mari vivait encore pour elle. (28) *Annam cum propinquis moneret, ut alteri viro nuberet; esse enim ei et etatem integram, et faciem bonam: uequaquam, inquit, hoc faciam. Si enim virum bonum invenero, nolo timere, ne perdam: si malum, quid necesse est post bonum pessimum sustinere? Marcella major rogata à matre sua, gauderet-ne se nupsisse, respondit: ita valde, ut amplius nolim. Valeria, Messalarum soror, amisso Servio viro, nulli volebat nubere. Quæ interrogata cur hoc faceret, ait sibi semper maritum Servium vivere* (29).

Notez que, si ces maximes donnèrent un fort beau champ aux avocats qui plaident contre la veuve dont il est question dans l'arrêt de M. du Vair, elle leur fournit encore une plus ample matière de déclamation, par l'impatience qu'elle eut de convoler en secondes noces au neuvième mois de son veuvage, et sans attendre la fin du carême. Elle ne viole donc pas seulement, dirent-ils (30), ce deuil privé et domestique, elle ne néglige pas la révérence de son feu mari, elle ne méprise pas la mémoire de son bienfaiteur; mais elle contamine le temps de la pénitence publique, elle enfreint les lois de l'Eglise, elle scandalise tout le monde. Et pourquoi si précipitamment? Si vous ne pouviez attendre la fin d'une année déjà si avancée, que n'attendiez-vous au moins la fin du carême, déjà demi-passé. L'ardeur peut-être de la jeunesse vous a transportée: et comme dit Tertullien, *despumare istis nuptiis sanguinis fervorem oportuit. A peine recevrait-on cette excuse d'une jeune fille en la fleur de ses ans. Bien que, comme dit saint Jérôme, libido majorem in virginibus patitur famem, dum duleius putat omne quod*

(28) Hieronymus, lib. I, advers. Jovinianum, pag. m. 36.

(29) Autri un ancien disait-il, que videtur lectus pro marito erat. Ce que Lucain a depuis transféré à la louange de la femme de Pompée, disant:

Perfringit lachrymis, et habet pro conjugæ lectum.

Du Vair, Œuvres, pag. 820.

(30) La même, pag. 828.

(24) Glandorp, Onomast., pag. 726.

(25) Plut., in Catone minore, pag. 773.

(26) L'auteur des Scéles sur saint Jérôme ad locum suprà relatam, croit que cette Marcia fut ainsi nommée à cause de sa mère.

(27) Voyez, tom. VII, pag. 146, remarque

(A) de l'article GONSAVES (Jube de).

nescit. Et une vieille l'osera-t-elle alléguer, après avoir demeuré vingt-cinq ans mariée aux côtés d'un homme âgé de soixante-dix ans quand il est mort? Comment vous êtes-vous donc contenue pendant la vie de votre mari, lorsque le nom de femme et la couverture du mariage vous donnait plus de licence, et l'objet d'un vieillard plus d'irritation. On la foudroya de lois civiles, mais elle leur opposa le droit canon, et l'indulgence des décrets des papes (31). Chose scandaleuse qu'il y ait des lois dans le droit civil que le droit canon ait éternuées pour favoriser les abus du mariage (32).

(31) Du Vair, OEuvres, pag. 826, 854.

(32) Voyez dans ce volume, pag. 64, la citation (42) de l'article PIERRE.

PORCIUS (MARC), l'un des plus grands hommes de l'antiquité, connu ordinairement sous le titre de CATON LE CENSEUR, naquit l'an de Rome 519 (A) dans la ville de Tusculum (a). Il commença à porter les armes à l'âge de dix-sept ans, et il fit paraître non-seulement beaucoup de courage, mais aussi un grand mépris des voluptés, et même de ce qu'on nomme les commodités de la vie (B). Il était d'une sobriété extraordinaire, et il n'y avait point d'exercice corporels qu'il regardât au-dessous de lui; car au retour de ses campagnes, il se mettait à labourer lui-même ses terres, sans négliger pourtant la culture de l'esprit, surtout par rapport au don de parler, vu qu'il s'attachait beaucoup à plaider des causes dans les villes du voisinage; et il faisait cela avec tant de désintéressement qu'il n'en voulut jamais recevoir nulle récompense. Les discours d'un philosophe py-

thagoricien (b), qu'il entendit à Tarente lorsque cette ville fut reprise par Fabius Maximus dans l'armée duquel il servait, fortifièrent extrêmement son inclination à la tempérance. Valérius Flaccus, qui avait des terres proche de celles de Caton, fut curieux de voir ce jeune homme dont on lui contait des choses si particulières; et comme il trouva que c'était une bonne plante qui n'avait besoin que d'être un peu cultivée, et transplantée en meilleur terroir, il lui persuada de venir à Rome. Caton s'y fit estimer bientôt, et ayant un protecteur très-officieux en la personne de ce Valérius Flaccus, il s'avança promptement. Il fut premièrement choisi tribun militaire par les suffrages du peuple: ensuite on le fit questeur, et puis de degré en degré il parvint au consulat (c), et à la censure (d). Jamais personne ne fut plus propre que lui à la charge de censeur, et n'en remplit mieux les devoirs. Il employa toute sa sévérité, toute la force de son éloquence et tout le poids de sa bonne vie, à réprimer le luxe et les autres dérèglemens des Romains (e); et c'est pour cela que l'on a dit qu'il ne fut pas moins utile à la république romaine par la guerre qu'il fit aux mauvaises mœurs, que Scipion par ses victoires sur les ennemis (f). On savait fort bien qu'il exercerait la censure avec la der-

(b) Il s'appelait Nearchus.

(c) L'an de Rome 558.

(d) L'an de Rome 569.

(e) Tiré de Plutarque, in Vita Catonis majoris.

(f) Voyez les paroles de Sénèque dans la remarque (B).

(a) Cornelius Nepos, in Fragmento Vita Catonis. Plut., in Catone majore, init. pag. 336.

nière rigueur, et ce fut l'un des motifs qui obligèrent les patriens à le traverser dans la demande de cette charge; mais cette même raison engagea le peuple à le préférer à tous ses compétiteurs. Cette circonstance a été admirablement représentée avec son éloge par le meilleur des historiens latins (C). L'inscription de la statue qu'on lui érigea rendait un témoignage bien glorieux à sa vertu réformatrice (D). Il témoignait une grande indifférence à l'égard des érections de statue (E), et en général à l'égard des louanges (g); mais il ne laissait pas de se louer magnifiquement lui-même (h); et il voulut bien qu'on vît dans ses livres les grands éloges qu'il se donnait. Il harangua très-souvent, et il inséra dans son Histoire Romaine quelques-unes de ses harangues (F). Cette Histoire n'est point parvenue jusqu'à nous: il faut dire la même chose de l'ouvrage qu'il composa sur l'Art militaire (i). Il fit des livres d'agriculture (k), et se piqua d'un détail fort particulier dans cet art-là (l). Il composa aussi quelque chose sur la rhétorique, et apparemment il fut le premier Romain qui écrivit sur cette matière (m). Il fut accusé plusieurs fois, et se défendit toujours avec une extrême force; et il était si assuré de son innocence,

que dans un procès qu'on lui intenta, il offrit de se soumettre au jugement de l'un de ses ennemis (G). Il fut contraire aux médecins et aux études qui étaient le plus en vogue parmi les Grecs (H): il ne laissa pas d'étudier la langue grecque, mais il ne le fit, dit-on, qu'étant fort âgé (I). Il vécut beaucoup (n), et conserva jusques à la fin de sa vie une grande force de corps et d'esprit. Son tempérament robuste fit qu'il eut besoin de femmes dans sa vieillesse; et parce que son concubinage ne put demeurer caché autant qu'il voulait, il se remaria (K). Ce fut avec une fille qui n'était point de sa condition. Nous verrons (o) ce qu'il opposa sur ce sujet à la plainte de son fils. On prétend qu'il ne trouva point dans cette mésalliance les avantages qu'il en avait espérés (L). Il fut bon mari et bon père (p), et aussi exact à entretenir une bonne discipline dans sa maison qu'à réformer les désordres de la ville. Il y a de fort grands hommes d'état qui ne sauraient venir à bout de mettre un bon ordre à leurs affaires domestiques, et à qui les soins du gouvernement réussissent mieux et coûtent moins que ceux de leur propre logis. Caton ne leur ressemblait pas; il était aussi propre à l'économique qu'à la politique: il mit sur un si bon pied la conduite de ses valets, que leur langue se contentait dans les règles les plus sévères (M). Il semble qu'on pourrait blâmer la permission qu'il leur donnait de concher avec ses ser-

(g) Plutarch., in Vitâ Catonis majoris, pag. 347.

(h) Id., ibid., et pag. 334, B.

(i) Plinius, in Prefat. Vegetius, lib. I, cap. VIII.

(k) Ils se sont conservés.

(l) Plutarch., in Vitâ Catonis majoris, pag. 351.

(m) Voyez Quintilien, Inst. Orat., lib. III, cap. I.

(n) Voyez la rem. (A).

(o) Dans la rem. (K).

(p) Voyez la rem. (N), vers la fin.

vantes, moyennant une certaine somme d'argent à quoi il les taxait pour cela (g); mais il avait ses raisons. Il était plus digne de censure par un autre endroit, je veux dire par l'attachement à faire valoir son bien, et à faire croître ses revenus; car il donnait dans l'usure la plus odieuse (N). J'ai parlé ailleurs (r) de la harangue qu'il fit pour le maintien de la loi qui défendait aux femmes de se parer. J'ai indiqué aussi dans le même lieu, une harangue qui montre qu'il savait égayer la majesté et la gravité de ses discours. On se formerait de lui une fausse idée, si l'on prétendait que l'austérité toute seule se faisait sentir dans ses harangues et dans ses conversations; il savait mêler les agréments et les railleries; il était homme à bons mots (O): les jeunes gens mêmes se pouvaient plaire à sa conversation; il s'humanisait à table avec ses amis, et il y faisait entrer des entretiens enjonnés. Il était bien aise que l'on y parlât souvent du mérite des hommes illustres; mais il ne souffrait pas qu'on y dit ni bien ni mal des méchants. Il ne faut pas oublier le jugement qu'il faisait des rois, et l'infériorité de mérite qu'il leur adjugeait en comparaison des grands hommes qui avaient fleuri dans un état républicain (P). N'oublions pas non plus le jugement qu'il faisait des femmes qui commettaient adultère: il croyait qu'elles étaient toutes des empoisonneuses (Q). Cela était bien rigide, mais non pas tant

que la punition qu'il infligea à un sénateur romain pour avoir donné un baiser à son épouse en présence de sa fille (f). Il l'effaça du catalogue des sénateurs pour ce seul fait. On lui attribue une pensée très-digne de son bon sens, lorsqu'on suppose qu'il n'eût pas voulu rajeunir (R). Ce qu'il dit à un homme noble qu'il voyait sortir d'un logis de prostitution, est d'une morale relâchée, mais qu'il aurait pu excuser sur l'axiome, que de deux maux l'on doit éviter le pire (S). On a tort de le donner pour l'auteur de la coutume qu'avaient les Romains de baiser leurs parentes, afin de connaître si elles avaient bu du vin (T). Au reste, il fut tout ensemble et grand orateur et profond jurisconsulte (U), deux qualités qui ne vont guère de compagnie, non plus que celle d'éloquent prédicateur et celle de savant théologien (t). On verra dans l'une de nos remarques (v) en quel degré Caton d'Utique descendait de lui. J'ai observé plusieurs fautes dans les dictionnaires historiques, et dans quelques autres écrivains. Je les marquerai dans mon supplément à l'endroit où je donnerai l'article des autres Catons illustres.

(f) Voyez la remarque (O), vers la fin.

(g) Voyez la remarque (U).

(v) Dans la rem. (K), à la fin.

(A) Il naquit l'an de Rome 519.] En voici la preuve, *Anno post consul primum fuerat* (Q. Maximus) *quàm ego natus sum* (1). C'est ainsi que Caton parle dans un livre de Cicéron. Or les fastes consulaires mettent à l'an 520 de Rome, le premier consulat de Fabius Maximus. Toutes les dates spécifiées dans le même li-

(g) Voyez la rem. (M).

(r) Dans la rem. (B) de l'article PRUTAT ci-dessous.

(1) Cicero, de Senect., cap. IV, pag. m. 392.

vre concourent à faire voir qu'il faut lire ainsi le latin que j'ai cité. Voyez l'édition de M. Grævins, vous y trouverez une note de Vincent Contarin, et une autre de Charles Langius, qui éclaircissent cela. Inferons de la position de cette année natale, que Tite Live et Plutarque se sont trompés quand ils ont dit que Caton plaïda sa cause à l'âge de quatre-vingt-six ans, et qu'il accusa Sergius Galba quatre ans après (2). Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, car ce fut l'an 604 de Rome, sous le consulat de Lucius Marcins et de Manius Manilius, qui précéda de quatre-vingt-six ans le consulat de Cicéron, comme Cicéron l'observe (3). Corradus se brouille un peu sur ce passage. Caton naquit selon lui (4) sept ans après le consulat de Claudius Centon et de Sempronius Tuditanus, qui concourt avec l'an de Rome 513, et il connaît sa trentième année sous le consulat de Cornélius Cethegus, et de Sempronius Tuditanus, c'est-à-dire l'an de Rome 549. Le calcul n'est point juste : chacun voit qu'il n'y a que vingt-neuf ans depuis l'an de Rome 520, jusques à l'an 549. Corradus un peu après (5) observe que Caton naquit l'an 521, et qu'étant mort l'an 604, il vécut pour le moins quatre-vingt-cinq ans. Mauvaise supputation. Quelques pages après (6) il dit que Caton mourut l'an 605, âgé de quatre-vingt-cinq ans, étant né l'an 521. Cela ne rajuste point les comptes. Disons pourtant qu'il vécut cet âge-là ; Cicéron l'assure en termes formels. *Annos quinque et LXXX natus excessit à vita, cum quidem eo ipso anno contra Ser. Galbam ad populum summam contentione dixisset, quam etiam orationem scriptam reliquit* (7). Non-seulement Caton écrivit ce plaidoyer contre Galba, mais aussi il l'inséra dans son livre des Origines (8). La manière dont Pline marque le temps

de la mort de Caton est trop vague ; *Circâ captas*, dit-il (9), *Carthaginiem et Corinthum..... supremum is diem obiit*. Ces deux villes furent conquises l'an 608. Je ne trouve point qu'il dise dans son livre XIX, comme Glandorp l'a débité (10), que Caton mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ; je n'y trouve que ceci, c'est qu'il mourut un an après avoir fait conclure qu'on commencerait la troisième guerre punique (11). Il eût fallu citer le XXIX. livre : on y lit ces paroles : *hic Cato DCV anno urbis nostræ obiit, LXXX suo* (12). Paterculus s'accorde à cela, quant à l'an de Rome, puisqu'il marque que Caton mourut trois ans avant la destruction de Carthage (13). Ne censurons point M. Moréri d'avoir mis la mort de Caton à l'an 606 de Rome ; mais trouvons un peu étrange qu'on n'ait pas encore (14) corrigé la bécue qu'il a faite en disant que ce fut durant la seconde guerre punique.

(B) *Il fit paraître..... un grand mépris des voluptés, et des..... commodités de la vie.* Je serais trop long si je voulais rapporter tout ce que les livres nous fournissent sur ce sujet. Je me contente d'un passage de Sénèque, qui nous apprend que Caton se contentait d'un cheval tant pour lui que pour son bagage, et qu'il le pensait lui-même. *M. Cato censorius (quem tam reip. herculè profuit nasci quàm Scipionem ; alter enim cum hostibus nostris bellum, alter cum moribus gessit) canterio vehebatur, et hippoperis quidem impositis, ut secum uilia portaret..... O quantum erat seculi decus, imperatorem triumphalem, censorium (et quod super omnia hæc est) Catonem, uno caballo esse contentum, et ne toto quidem ! Partem enim sarcinæ, ab utroque latere dependentes, occupabant. Ita non omnibus obesitas mannis, et asturconibus, et tollutariis præferres unicum illum equum, ab ipso Catone defricum* (15). Il ne manquait pas d'esclaves qui eussent

(2) Titus Livius, lib. XXXIX, pag. m. 762 ; Plut., in Catone majore, pag. 344, 345.

(3) Cicero, in Bruto, pag. m. 109.

(4) Corradus, in Bruto Cicero, pag. 109.

(5) Ibidem, pag. 110.

(6) Ibidem, pag. 120.

(7) Cicero, in Bruto, pag. 149.

(8) *Quam orationem in Origines suas retulit paucis antequam mortuus est an diebus antea mensibus*, Ibidem, pag. 165.

(9) Plin., lib. XIV, cap. IV, pag. m. 124.

(10) Glandorp, in Onomast., pag. 714.

(11) Plin., lib. XIX, cap. XXIII, pag. 197.

(12) Idem, lib. XXIX, cap. I, pag. 668.

(13) Paterculus, lib. I, cap. XIII.

(14) On écrit ceci en mars 1701.

(15) Seneca, epist. LXXXVII, pag. m. 353.

pu lui épargner cette peine ; mais il aime mieux la leur épargner. C'était son inclination ; on le vit travailler la terre équipée comme eux , et ensuite se mettre à table avec eux , et manger du même pain , et boire du même vin qu'eux (16). Sénèque eût pu rapporter une chose encore plus singulière que celle qu'il a rapportée. Le gouvernement de l'île de Sardaigne escheut une fois à Caton étant prêteur , et au lieu que les autres prêteurs avant lui mettoient le pais en grand frais , à les fournir de pavillons , de lits , de robes , et autres meubles , et chargeoient les habitans d'une grande suite de serviteurs , et grand nombre de leurs amis qu'ils trainoient toujours quant et eux , et d'une grosse despesse qu'ils faisoient ordinairement en banquets et festoyemens : lui au contraire y fit un changement de superfluité excessive en simplicité incroyable : car il ne leur fit pas couster pour lui un tout seul denier , pource qu'il alloit faisant sa visitation par les villes à pied sans monture quelconque , et le suivoit seulement un officier de la chose publique , qui lui portoit une robe et un vase à offrir du vin aux dieux es sacrifices (17).

(E) Cette circonstance a été admirablement représentée avec son éloge par le meilleur des historiens latins. Cet endroit de Tite Live est si beau que je ne saurais obtenir de moi , ni de ne le pas rapporter ici sans diminution , ni la hardiesse de le traduire en français. *In hoc viro (M. Porcio) tanta vis animi ingenique fuit , ut quocumque loco natus esset , fortunam sibi ipse facturus fuisse videretur , nulla ars neque private , neque publicæ rei gerendæ ei defuit. Urbanas rusticæque res pariter callebat. Ad summos honores alios scientia juris , alios eloquentia , alios gloria militaris provexit. Huic versatile ingenium sic pariter ad omnia fuit , ut natum ad id unum diceret , quodcumque ageret. In bello manu fortissimus , multisque insignibus clærus pugnæ : idem posteaquam ad magnos honores pervenit , summus*

imperator : idem in pace , si jus consuleres , peritissimus : si causa oranda esset , eloquentissimus : nec istantum , cujus lingua vivo eo viguerit , monumentum eloquentiæ nullum extet. Vivit inò , vigetque eloquentia ejus , sacrata scriptis omnis generis. Orationes et pro se multæ , et pro aliis , et in alios. Nam non solum accusando , sed etiam causam dicendo fatigavit inimicos. Simultates nimio plures et exercuerunt eum , et ipse exereuit eas. Nec facile dixeris , utrum magis presserit eum nobilitas , an ille agitaverit nobilitatem. Asperi procudubio animi , et linguæ acerbiæ , et immodicè libere fuit , sed invicti cupiditatis animi , et rigidiæ innocentie , contemptor gratiæ , divitiarum , in parimonid , in patientiæ laboris periculique ferrei propè corporis , animique , quem ne senectus quidem , que solvit omnia , frangerit : qui sextum et octogesimum annum agens causam dixerit , ipse pro se oraverit , scripseritque , nonagesimo anno Sergium Galbam ad populi adduxerit judicium. Hanc , sicut omni vitâ , ita tum (censuram) petentem premebat nobilitas : consenserantque , præter L. Flaccum , qui collega in consulatu fuerat , candidati omnes , ad deiciendum honore eum , non solum ut ipsi potius adipiscerentur : nec quia indignabatur novum hominem censorem videre , sed etiam quod tristem censuram , periculosamque multorum famæ , et ab læso à plenisque , et lædendi cupido expectabant. Et enim tum quoque minitabundus petebat , refragari sibi qui liberam et fortem censuram timerent , criminando et simul L. Valerio suffragabatur : illo uno collega castigare se nova flagitia , et prisens mores revocare posse. His accensi homines , adversâ nobilitate non M. Porcium modò censorem fecerunt , sed etiam collegam ei L. Valerium Flaccum adjecerunt (18).

(D) L'inscription de la statue qu'on lui érigea rendait..... témoignage..... à sa vertu réformatrice.] « Le peuple Romain eut tres-agréable , et » loua grandement ce qu'il avoit fait » en l'administration de la censure : » car il lui fit dresser une statue au

(16) Plut. in Marco Catone , pag. 337. Voyez aussi Valère Maxime , lib. IV , cap. III , num. 29.

(17) Idem. Plutarch. , pag. 339. Je me sers de la version d'Amyot.

(18) Livius , lib. XXXIX , cap. XL , XLV.

» temple de la déesse Santé, sous
 » laquelle il ne fit point écrire ses
 » faits d'armes ni son triomphe,
 » ains y fit eugraver une inscription
 » dont la sentence estoit telle à la
 » translater de mot à mot, A l'hon-
 » neur de Marcus Cato censeur: pour
 » autant que par bonnes mœurs,
 » saintes ordonnances, et sages en-
 » seignemens, il redressa la disci-
 » pline de la chose publique romai-
 » ne, laquelle inclinoit desja et se
 » tournoit à mal (19). » Cornélius
 Népos observe que la sévérité de Ca-
 ton réprima le luxe qui s'était déjà
 glissé dans la république: *Cato cen-
 sor cum eodem Placco factus, severè
 præfuit ei potestati, nam et in com-
 plures nobiles animadvertit, et mul-
 tas res novas in edictum addidit, quarè
 luxuria reprimeretur, quæ jam
 tum incipiebat pullulare* (20).

(E). Il témoignait une grande in-
 différence à l'égard des érections de
 statue.] Les paroles de Plutarque
 que j'ai rapportées dans la remarque
 (D) sont immédiatement suivies de
 celles-ci : « Si est ce qu'aupara-
 » vant que ceste image lui fust dres-
 » sée, il se souloit moquer de ceux
 » qui aimoyent ou apettoient telles
 » choses, disant qu'ils ne s'appré-
 » cioyent pas qu'ils se glorifioyent,
 » non de leurs vertus, mais des ou-
 » vrages des fondeurs, peintres et
 » statuaires : et quant à lui, que
 » ses citoyens portoyent toujours
 » quant et eux de tres-belles images
 » et portaitures de lui empraintes
 » en leurs cœurs : entendans la me-
 » moire de sa vie et de ses faits. Au
 » moyen de quoi il respondit une fois
 » à quelques-uns qui s'émerveil-
 » loient comment on dressoit ainsi
 » des images à plusieurs petits et in-
 » connus personnages, et à lui non :
 » j'aime mieus, dit-il, qu'on deman-
 » de pourquoi l'on n'a point dressé
 » de statue à Caton, que pourquoi
 » on lui en a dressé. » Ammien Mar-
 cellin a fait mention de cette belle
 réponse (21). Notez que Plutarque,

en un autre endroit de ses ouvrages
 (22), ne devait pas dire simplement
 et absolument que Caton ne souffrit
 pas qu'on lui érigeât une statue.

(F) Il inséra dans son *Histoire Ro-
 maine quelques-unes de ses haran-
 gues*.] Il la composa étant déjà vieux,
 et la divisa en VII livres : le premier
 contenait les actions des rois de Ro-
 me, le second et le troisième con-
 tenaient les origines de chaque ville
 d'Italie, et c'est pour cela qu'on croit
 qu'il donna à tout l'ouvrage le titre
 d'*Origines*. Dans le quatrième il
 traitait de la première guerre puni-
 que, et dans le cinquième il traitait
 de la seconde. Il en traitait somma-
 rement et par articles. Il exposa de
 la même manière les guerres sui-
 vantes jusques à la préture de Ser-
 gius Galba, le vainqueur des Lusitains.
 Il parlait des choses sans nommer
 ceux qui les avaient faites. Il faisait
 mention des raretés qui se trouvaient
 dans l'Espagne et dans l'Italie. Il
 étala beaucoup de savoir et d'exac-
 titude (23). Remarquez bien ces pa-
 roles de Cornélius Népos, *ab adoles-
 centiâ confectis orationes: Senex his-
 torias scribere instituit* (24); et sou-
 venez-vous aussi que Cicéron marque
 que Caton travailla à cet ouvrage
 l'année même de sa mort (25). Cela
 fournit une raison bien valable de
 critiquer Tite Live, qui a supposé
 que Lucius Valérius, tribun du peu-
 ple, haranguant contre Caton en 538,
 lui cita son livre des *Origines* (26).
 Caton n'avait alors que trente-neuf
 ans; d'où il faut conclure qu'il n'a-
 vait point fait encore cet ouvrage-là,
 et que Tite Live, qui est sans doute
 le père et le créateur des harangues
 qu'il rapporte, a oublié d'ajuster en
 cet endroit-ci ses suppositions avec
 la bonne chronologie. On le peut
 combattre par lui-même, puisque ail-
 leurs (27) il a observé que la haran-
 gue que Caton fit pour les Rhodiens,
 l'an 587, avait été insérée au V. li-

*ruerim, quàm, quod est gravius, cur impetra-
 verim missitare*. Amm. Marcell., lib. XI, cap.
 VI, pag. m. 21.

(21) Plat., in *Precept. Reip. ger.*, p. 820, B.

(22) Tiré de Cornélius Népos, in *fragmento*
Vitis Catonin.

(23) *Idem, ibidem.*

(24) Voyez la remarque (A), citation (7).

(25) Livius, lib. XXXIV, pag. m. 623.

(26) *Idem, lib. XLV, pag. 88u.*

(19) Plat., in *Marco Catone*, pag. 347; je me
 sers de la traduction d'Amiot.

(20) Cornél. Népos, in *fragmento Vitis* *Cato-*
nin., pag. m. 384.

(21) *Censorius Cato... interrogatus quamobrem*
inter multos nobiles statuam non haberet: malo,
inquit, ambigere bene quamobrem id non me-

vre des Origines; n'est-ce pas une preuve que ces Origines n'étaient point encore publiées lorsque le tribun Valérius harangua contre Caton? Ou supposerait vainement plusieurs éditions de cet ouvrage, les unes plus amples que les autres, puisque aucun ancien auteur n'a insinué rien de semblable, et qu'en tout cas la première n'aurait été faite que lorsque l'auteur était avancé en âge (28). Le père Noris (29) a critiqué Tite Live sur ce sujet; Vossius (30) avait déjà fait connaître, qu'il croyait que Tite Live s'était abusé dans l'objection qu'il suppose que le tribun du peuple (31) emprunta des Origines de Caton. Notez que l'építome du XLIX^e livre de Tite Live nous apprend, que la harangue de Caton contre Galba se trouvait dans le livre des Origines. Or il la fit la dernière année de sa vie; voyez ci-dessus ce que j'ai cité de Cicéron (32). Il avait publié plus de cent cinquante harangues que Cicéron a fort louées, non sans remarquer que personne ne les lisait (33). On les traita sans doute cent ans après la mort de Caton, comme nous traitons aujourd'hui les harangues qui furent prononcées aux états du royaume, ou aux ouvertures des audiences au XVI^e siècle. Un affranchi de Cicéron critiqua subtilement la harangue de Caton pour les Rhodiens; mais voyez dans Aulus-Gelle ce qu'on répondit à cette critique (34).

Considérons un peu ces paroles de Cornélius Népos, *atque horum bellorum duces non nominavit, sed sine nominibus res notavit*. Elles ont été inconnues aux commentateurs de Pline; je n'en excepte pas même le père Hardouin. Voici ma preuve. Pline remarque que Caton, qui avait supprimé dans ses Annales les noms des généraux, avait rapporté comment s'appelait un éléphant. Certes *Cato, cum imperatorum nomina Annalibus detraxerit, eum (elephantum) qui fortissimè præliatus esset*

in punice acie, Surum tradidit vocatum (35). Lisez cette note du père Hardouin (36): *Auctoris mentem assequi cum minimè possent Plinii editores, hanc postremam vocem corruptam rati scripsere, eum imperatorum nomina Annalibus describeret, contra fidem codicum Reg. 1. 2. ceterorumque melioris notæ, à scriptoris mente longissimè aberrantes, cujus hæc sententia est: Cato, inquit, imperatorum Punicorum nomina Annalibus suis apponere neglexit: idem tamen, quod nomen elephanti esset, qui tunc fortissimè præliatus, referre operæ pretium duxit*. Il a cru que Caton n'avait supprimé que le nom des généraux carthaginois: il n'eût point cru cela s'il se fût bien souvenu des termes de Cornélius Népos.

Notez que les fragmens des Origines de Caton publiés par Annii de Viterbe passent pour un écrit supposé, mais ceux que Riccobon a recueillis, et qui ont paru à la fin de son Traité de l'histoire, sont légitimes. Ausonius Popma les a augmentés, et les a joints avec des notes aux autres écrits de Caton (37).

(G) Il fut accusé plusieurs fois et se défendit... et il offrit de se soumettre au jugement d'un de ses ennemis.] « Comme il travailloit bien les autres, aussi n'estoit-il pas lui-même sans danger en l'administration de la chose publique: car s'il donnoit la moindre prise du monde sur lui, il estoit incontinent mis en justice par ses malvueillans, de maniere qu'on dit qu'il fut accusé pres de cinquante fois, à la dernière desquelles il estoit aagé de quatre vingt six ans: et fut là où il dit une parole, qui depuis a esté bien recueillie et bien notée. » Qu'il estoit mal aisé de rendre compte de sa vie devant les hommes d'un autre siècle que de celui auquel on avoit vécu. Encore ne fut pas ce proces-là le dernier de ses combats: car quatre ans depuis, en l'aagé de quatre vingt dix ans, il accusa Servius Galba: ainsi vécut-il comme Nestor, presque trois aages d'hommes, toujours en con-

(28) Cornel. Nepos, in fragmento Vitæ Catonis.

(29) Noris, Censuræ Pisanæ, pag. 4.

(30) Vossius, de Hist. lat., lib. I, cap. V, pag. 311.

(31) Il ne se nommait pas Oppius, comme Vossius l'assure.

(32) Dans la remarque (A), citation (c).

(33) Cicero, in Bruto, pag. m. 214.

(34) Aulus Gellius, lib. VII, cap. III.

(35) Plin., lib. VIII, cap. V, pag. m. 149.

(36) Hardouin, in Plin., tom. II, pag. 253.

(37) A Leyde, 1590, in-8°.

» tinuelle action (38). » Ces paroles de Plutarque doivent être corrigées en quelques endroits ; car il n'est pas vrai que la vie de Caton ait été si longue , et il aurait mieux valu employer le nombre précis de quarante-quatre dont Pline se sert. *Cato primus Porciæ gentis*, dit-il (39), *tres summas in homine res præstitisse existimatus, ut esset optimus orator, optimus imperator, optimus senator: quæ mihi omnia, etiamsi non prius, attamen clarius fulsisse in Scipione Emilianio videntur, dempto præterea plurimorum odio, quo Cato laboravit. Itaque sit proprium Catonis, quater quadragies et causam dixisse, nec quemquam sæpius postulatum, et semper absolutum.* Aurélius Victor s'est servi du même nombre de quarante-quatre (40), et en cela il a été plus exact qu'en ce qu'il a dit que Caton âgé de quatre-vingts ans fut l'accusateur de Galba. Il fallait dire âgé de 85 ans : Voyez la remarque (A) M. Moréri s'est furieusement abusé lorsqu'il a dit que les ennemis de Caton l'avaient déferé plus de quatre cents fois en justice. N'oublions pas ces paroles d'un ancien auteur. *Cato sextum et octogesimum annum agens, dum in republicâ tuendâ juvenili animo perstat, ab inimicis capitali crimine accusatus, suam causam egit. Nequæ aut memoriæ ejus quicquam tardioverem, aut firmitatem lateris ullâ ex parte quassatam, aut os hesitatione impeditum animadvertit. Quia omnia ista in statu suo æquali ac perpetuâ industriâ continebat. Quin etiam in ipso diutissimæ actæ vitæ fine disertissimi oratoris Galbæ accusationi defensionem suam pro Hispaniâ opposuit* (41). Il y a deux fautes dans ce passage ; car Caton n'avait point quatre-vingt six ans lorsqu'il plaida la première des deux causes dont Valère Maxime fait mention , et il fut l'accusateur de Galba dans la seconde, et non pas obligé de se défendre contre les accusations de Galba : peu s'en fallut que ce-

lui en ne fût condamné , et il aurait subi cette peine s'il n'avait ému la miséricorde du peuple (42).

Pour achever le commentaire de mon texte, il me suffira d'alléguer Valère Maxime qui a dit : *Cato superior sæpenuerò ab inimicis ad causas dictionem vocatus, nec ullo unquam crimine convictus : ad ultimum tantum fiduciæ in sua innocentia reposuit, ut ab his in questionem publicam deductus, Ti. Gracchum, à quo in administratione reipublicæ ad multum odium dissidebat, judicem deposceret. Quâ quidem animi præstantiâ pertinaciam eorum insecutandi se inlubuit* (43).

(B) Il fut contraire aux médecins , et aux études qui étaient le plus en vogue parmi les Grecs.] Citons Plutarque, qui ayant dit que Caton ne fut pas bien aise que les trois ambassadeurs philosophes des Athéniens fussent si goûtés à Rome , et qu'il conseilla de les renvoyer au plus tôt (44), continue de parler ainsi : « Or » savoit-il cela, non pource qu'il enst » aucune privée inimitié à l'encontre » de Carneades, comme quelques- » uns ont cuidé, mais pource que » généralement il haïssoit toute la » philosophie, et que par une ambition il mesprisait toutes les muses » et les lettres grecques : ven mes- » mement qu'il disoit que l'ancien » Socrates n'estoit qu'un causeur et » un seditieux. . . . Et pour divertir » et desgouter son fils d'estudier es » lettres et disciplines grecques, il » lui disoit en renforçant et grossis- » sant sa voix plus que sa vieillesse » ne portoit, comme si par inspira- » tion divine il eust prononcé quel- » que prophétie : Toutes et quantes » fois que les Romains s'adonneront » aux lettres grecques, ils perdront » et gasteront tout. Et toutesfois le » temps a montré sa detraction et » mesdisance vaine et fausse : car ja » mais la ville de Rome n'a tant flori » ri, ni l'empire de Rome n'a esté si » grand, que quand les lettres et les » sciences grecques y ont esté en » honneur et en pris. Mais Caton

(38) Plin., in ejus Vita, pag. 345: version d'Amoyot.

(39) Plin., lib. VII, cap. XXVII, pag. 47.

(40) Galbam octogenarius accusavit, ipse quadragies quater accusatus, gloriâ absolutus. Auréli. Victor., de Vir. illustr.

(41) Val. Maxim., lib. VIII, cap. VII, n. 2, pag. m. 677, 678.

(42) Cicero, in Bruto, pag. m. 165.

(43) Val. Maxim., lib. III, cap. VII, num. 7, pag. 309.

(44) Voyez, tom. IV, pag. 465, l'article CARNÉADE, remarque (F), à l'alinéa.

» n'avoit pas seulement en haine les
 » philosophes grecs, ains avoit aussi
 » pour suspects ceux qui faisoient
 » profession de medecine à Rome :
 » car il avoit ouï ou l'en la response
 » que fit Hippocrates quand le roy
 » de Perse l'envoya querir, et lui lit
 » offrir grosse somme d'or et d'ar-
 » gent, s'il le vouloit aller servir,
 » quand il jura que jamais il ne ser-
 » viroit aux barbares, attendu qu'ils
 » estoient naturels ennemis des
 » Grecs. Caton assermoit que cela
 » estoit un serment que tous autres
 » medecins juroient semblablement
 » au moyen dequoi il commandoit
 » tres-expressément à son fils de les
 » fuir tous également, disant qu'il
 » avoit fait un petit traicté de mede-
 » cine, par lequel il guerissoit ceux
 » de sa maison quand ils estoient ma-
 » lades, et les entretenoit quand ils
 » estoient en santé (45). » Si vous
 » voulez voir les propres termes de
 » Caton, lisez ce passage de Plin : *Mox*
à scvitiū secandi urendique, transi-
isse nomen in carnicem, et in tar-
dium artem omnesque medicos, quod
clarissimè intelligi potest ex M. Ca-
tone, cujus auctoritati triumphus at-
que censura minimū conferunt :
tantò plus in ipso est. Quamobrem
verba ejus ipsa ponemus. Dicam de
istis Græcis suo loco, Marce fili :
quid Athenis exquisitum habeam, et
quod bonum sit illorum litteras inspi-
cere, non perdiscere, vincam. Ne-
quissimum et indocile genus illorum :
et hoc puta vatem dixisse : Quando-
cumque ista gens suas litteras dabit,
omnia corrumpet. Tum etiam magis,
si medicos suos huc mittet. Jurarunt
inter se barbaros necare omnes medi-
cind. Et hoc ipsum mercede faciunt,
ut fides iis sit, et facile disperdant.
Nos quoque dicitant barbaros : et
spurcius nos, quam alios opicos, ap-
pellatione faciunt. Interdixi tibi de
medicis (46). On peut refuter par-là
 ceux qui prétendraient que la haran-
 gue de Carnéade contre la justice fut
 le grand motif qui obligea Caton à
 conseiller de se défaire promptement
 de ces discoureurs athéniens. J'ai
 connu un fort habile homme qui s'i-
 maginait que ce grand motif fut que

Carnéade avait attaqué les fondemens
 de la politique romaine, et dévoilé
 un mystère qui était la base de la
 puissance et de la gloire de cette am-
 bitieuse république. Ceux qui la gou-
 vernaient faisaient en sorte que l'on
 ordit que la raison et la droiture
 étaient la règle de leurs actions ; mais
 Carnéade en combattant la justice se
 servit entre autres preuves de celle-
 ci, que les Romains seraient obli-
 gés de retourner dans des cabanes,
 s'ils voulaient agir justement, c'est-
 à-dire s'ils voulaient restituer les
 biens dont ils s'étaient emparés (47).
 Je crois que cette remarque déplut
 à Caton, et qu'il en pénétra bien les
 conséquences ; mais je suis persuadé
 que de plus fortes raisons l'animè-
 rent contre ces députés des Athéniens.
 « C'est ici qu'il faut que je parle
 d'une fausseté débitée par Agrippa
 et par Montaigne, et doctement refu-
 tée par M. Dreliucourt le professeur
 en médecine. *Romani quondam sub*
Catone censorio medicos omnes et
urbe totā, et totā Italiā pepulerunt,
eorum funesta mendacia, crudelita-
temque aversati. Ce sont les paroles
 d'Agrippa (48), et voici celles de
 Montaigne (49), *Les Romains avoient*
été six cens ans avant que de recevoir
la médecine, mais après l'avoir es-
sayée, ils la chassèrent de leur ville
par l'entremise de Caton le censeur.
 Ou pourrait citer une infinité de mo-
 dernes qui ont dit la même chose.
 Jean Langius, médecin allemand, as-
 sure que Caton le censeur fit inter-
 dire la ville de Rome aux médecins
 grecs (50). Caspar à Réiès, médecin
 espagnol, raconte que l'avis de Caton,
 qu'il fallait chasser tous les Grecs
 et tous les Égyptiens, passa sans nulle
 contradiction, et que comme tous
 les médecins de Rome étaient ou de
 Grèce et d'Égypte, ils furent envol-
 loppés dans l'arrêt que le sénat pro-
 nonça conformément aux desirs de ce

(47) *Omnibus populis qui florent in imperio et Ro-*
manis quoque ipsis qui totius orbis potestatem, si
justi velint esse, hoc est si aliena restituant ad
casus esse redeundum, et in necessitate ac mis-
eris facendum. Carnades, apud Lactant., lib.
5, cap. XVI, pag. 34.

(48) Agrippa, *de Venit. Scientiarum, cap.*
LXXXII, pag. m. 166.

(49) Montaigne, *Essais, t. II, ch. XXXVII,*
pag. m. 788.

(50) Langius, *Epist. medic. II, lib. II, pag.*
482.

(45) Plut., in Catone majore, pag. 350 : ver-
 sion d'Amyot.

(46) Plin., lib. XXI, cap. I, pag. 667, 668.

sévère censeur (51). Il ajoute (52) que cette proscription fut faite l'an 590 de Rome, et qu'elle dura jusqu'aux premiers empereurs. Mais ce sont toutes choses dites en l'air; car on n'a aucune preuve, ni que Caton ait agi auprès du sénat ou auprès du peuple pour obtenir cet arrêt de proscription, ni qu'il y ait eu de son temps un tel arrêt. Au contraire, nous lisons dans Pline, qui de tous les anciens auteurs est celui qu'on peut le plus aisément citer au désavantage des médecins, que le sénat les bannit long-temps après la mort de Caton. *Et cum Græcos (antiqui) Italid pellerent*, dit-il, *viâ post CATONEM, excepiasse medicos* (53). Ce passage semble dire que tous les Grecs, à la réserve des médecins, furent bannis d'Italie. C'est le sens que le docte M. Drelincourt a donné à ces paroles (54); mais il est certain qu'il les faut prendre d'une autre manière; elles signifient que les médecins furent nommément compris dans l'arrêt de proscription; car s'ils en avaient été exceptés, Plin n'eût pas eu besoin d'alléguer les raisons qu'il a étalées avec tant d'exactitude pour justifier et les préjugés de Caton, et la sévérité du sénat romain. *Non deseram Catonem*, c'est ainsi qu'il parle dans la page suivante, *tam ambiliose artis invidia à me objectum, aut senatum illum qui ita censebat*. Il paraît par les dictionnaires de jurisprudence (55), que le mot *excipere* signifie assez souvent, non pas excepter ou exclure, mais enfermer nommément et expressément. Notez que Plin n'a pas eu raison d'assurer que pendant six siècles la ville de Rome se passa de médecins. M. Drelincourt fait voir le contraire dans une harangue qu'il prononça (56) au mois de juillet 1671. C'est une fort bonne apologie de la médecine: il s'en est fait trois éditions. Voyez aussi Caspar à Réiès (57).

(51) Caspar à Réiès, in *Elysio Jurand. Quest. Campo, quest. I, num. 13, pag. m. 11.*

(52) *Idem, ibidem, pag. 12, 13.*

(53) Plin., lib. XXIX, cap. I, pag. 668, 669.

(54) Drelincourtius, *Apologia medicæ, pag. 47, edit. 1663.*

(55) Voyez le père Hardouin, sur sa passage de Plin.

(56) Dans l'académie de Leyde.

(57) In *Elysio Jurand. Question. Campo, quest. I, num. 17.*

(1) *Il n'étudia la langue grecque, dit-on, qu'étant fort âgé.* Je me suis servi de ce *dit-on*, par ce que sur ce fait-là nous trouvons des autorités pour et contre. Caton, interlocuteur de Cicéron au dialogue de *Senectute*, déclare qu'il se mit dans sa vieillesse à étudier le grec: *Quid, quod etiam addiscunt (scænes) aliquid? ut Solonem versibus gloriantem videmus, qui se quotidie aliquid addicentem senem fieri dicit: ut ego feci, qui græcas litteras senex didici.* *Quas quidem sic avidè arripui, quasi diuturnam sitim explere cupiens* (58). Considérons ce passage de Plutarque: « On dit qu'il se mit bien tard, et » sur l'arrière saison de son âge, à » apprendre les lettres grecques, et » à lire dedans les livres grecs: en- » tre lesquels il s'aïda un peu de » Thucydides, mais beaucoup plus » de Demosthenes à former son sty- » le, et à dresser son éloquence, à » tout le moins ses écrits et ses li- » vres le tesmoignent, qui sont or- » nes et enrichis d'opinions, exem- » ples et histoires prises es livres » grecs, et trouve-t'on plusieurs de » ses sentences et dits moraux, ren- » contres et responses aigues, qui » en sont traduites de mot à mot » (59). » Cela n'est guère décisif en faveur de Cicéron, et semble assez propre à montrer que Caton ne différa pas si long-temps à étudier la langue grecque. Ce que je vais dire est encore plus propre à nous convaincre qu'il l'étudia beaucoup plus tôt qu'on ne pense. Plutarque réfute ceux qui disaient qu'on trouvait encore une harangue de Caton prononcée en grec devant le peuple d'Athènes. *Cela est faux*, dit Plutarque (60), *car il parla aux Atheniens par un trucheman, combien qu'il eust bien peu haranguer en grec s'il eust voulu.* Caton n'avait pas alors quarante-cinq ans. Il y a des historiens qui disent qu'étant préteur en Sardaigne, il y fut instruit aux lettres grecques par Ennius. *In prætura Sardiniam subegit ubi ab Ennio gre-*

(58) Cicero, de *Senectute, cap. VIII, pag. m. 463.* Voyez aussi cap. I, pag. 396, et Valère Maxime, lib. VIII, cap. VII, num. 1.

(59) Plin., in *Catone majore, pag. 337: version d'Amyot.*

(60) Plut., ubi supra, pag. 343.

eis litteris institutus (61). Ce *subegit* d'Aurélius Victor est un mensonge dont M. Moréri ne s'est point aperçu. La Sardaigne était déjà subjuguée lorsque Caton y fut envoyé en qualité de préteur. M. Moréri prétend qu'il la subjuguait l'an 556. Mademoiselle le Fèvre (62) a mis cette préture à l'an 555. Caton n'avait donc alors que trente-six ans : il ne faut donc point dire qu'il apprit le grec dans sa vieillesse, ou bien il faut rejeter le témoignage d'Aurélius Victor. Je rapporterais ci-dessous (63) quelques paroles de Cicéron qui témoignent que notre Caton fut destitué des sciences grecques.

(K) *Son concubinage ne put demeurer caché, ... il se remarqua.*] Ce que je m'en vais copier du Plutarque d'Amyot est un bon morceau d'histoire. Caton « (64) après que sa première femme fut morte. ... maria » son fils à la fille de Paulus Émylius, sœur du second Scipion Africain, et lui qui estoit veuf se servoit d'une jeune garce servante, » qui l'alloit à la desrobée trouver » en sa chambre : toutesfois cela ne se pouvoit faire si secrettement en une » petite maison, où il y avoit une » jeune dame mariée, qu'on ne s'en apperceust bien : et comme un » jour ceste garce par trop audacieusement fust passée devant la chambre du jeune Caton pour entrer en celle du pere, le jeune homme n'en dit mot : mais son pere apperceust qu'il en avoit eu honte, et qu'il l'avoit regardée de mauvais » oeil : et pource connoissant que » cela desplaisoit à ces deux jeunes » personnes, son fils et sa femme, » sans s'en plaindre à eux ni leur » en faire pire chere, il s'en alla un » matin, comme il avoit de coutume, sur la place, avec la troupe » de ceux qui l'accompagnoient par honneur, entre lesquels estoient un » Salonius qui avoit autrefois esté son greffier, et l'accompagnoit comme les autres par honneur. Caton l'appellant tout haut par son nom, » lui demanda s'il avoit point encores

» marié sa fille. » La conclusion fut que Caton lui demanda cette fille, et que le contrat de mariage fut dressé sur l'heure. ... Et comme on aprestoit les noces, Caton le fils prenant quelques-uns de ses parens et amis avec lui, alla devers son pere, lui demander s'il avoit commis aucune faute envers lui, ou s'il lui avoit point fait quelque desplaisir : pour despit duquel il lui amenast en la maison une marastre. Et lors le pere s'escria : O ne dis jamais cela, mon fils, je trouve bon tout ce que tu fais, et ne m'en saurois plaindre en sorte que ce soit : mais je le fais pour autant que je desire avoir plusieurs enfans, et laisser plusieurs citoyens tels que tu es à la chose publique. Il eust de ceste seconde femme un fils, lequel fut surnommé du nom de la mere, Caton le Salonien. Celnici fut pere de Marc Caton, qui fut pere de Caton d'Utique. Celui-ci par conséquent n'étoit pas petit-neveu du censeur comme on l'assure dans le Moréri (65), mais son arrière-petit-fils.

(L) *On prétend qu'il ne trouva point dans cette mésalliance les avantages qu'il en avoit espérés.*] Saint Jérôme voulant prouver que ceux qui épousent une femme pauvre afin d'être en paix chez eux, ne parviennent pas à leurs fins, allègue l'exemple de Caton. La sévérité de ce censeur ne fut point capable de le garantir des mauvais effets de l'humeur superbe de sa femme, qu'il avait pourtant choisie de basse condition. *M. Cato Censorius habuit uxorem Actoriam Paulam, humili loco natam, violentam, impotentem, et (quod nemo posset credere) Catoni superbam. Hoc ideo dico : ne quis potest si pauperem duxerit, satis se concordia providisse* (66). Nous ne trouvons point que Caton se soit marié plus de deux fois. Or nous ne saurions entendre de sa première femme cet endroit de saint Jérôme : il faut donc l'entendre de la seconde, quoique Plutarque ne l'appelle point *Actoria Paula*, et qu'il la fasse fille de Salonius. Voici ce qu'il nous apprend des premières noces de Caton.

(62) Aurel. Victor., de Viris illustr., p. m. 70.
(63) Anna Tasquilii Fabri filia, in Aurel. Victor., ibidem.

(64) Dans la remarque (U), citation (113).
(65) Plut., in Catone minore, pag. 350 : version d'Amyot.

(65) On a corrigé cette faute dans l'édition de Paris, 1699.

(66) Hieronym., adv. Jovinianum, lib. I, pag. m. 37.

« Premièrement il espousa une femme plus noble que riche, sachant tres-bien que l'une et l'autre seroit orgueilleuse et fiero : mais estimant aussi, que celles qui sont extraites de noble sang ont plus de vergogne des choses mal-honnêtes que n'ont pas les autres, et que par là elles se rendent plus obéissantes à leurs maris en choses raisonnables et honnêtes (67). » Nous pouvons donc conclure de-là qu'il se résignait à souffrir l'orgueil de sa femme, soit qu'elle fut noble, soit qu'elle fût riche, mais qu'il espérait que la souffrance serait moindre sous une épouse de bonne maison que sous une épouse riche. Il prit d'autres mesures dans son second mariage ; il n'y voulut ni bien ni noblesse, et néanmoins il y trouva les épines de l'emportement et de l'orgueil. Tant il est aisé de se tromper, et de mal conjecturer sur cette affaire. Voyez la remarque (G) de l'article d'AVERTIS. Un fameux auteur a employé ce passage de saint Jérôme, dans un endroit de ses livres où il condamne la coutume d'exiger des proposans ou des ministres, qu'ils épouseraient les veuves ou les filles des pasteurs dont on leur offre la chaire. Il prétend que ce sont des conditions un peu tyranniques, et qu'il vaudrait mieux leur laisser la liberté de se choisir une femme assez bien dotée (68). *Ut non probo*, dit-il (69), *illius patris institutum (videantur Plutarch. in Demetr.) qui ut persuadere posset filio, vetulam locupletem uxorem ducere, ex Euripidis Phœnissis occinbat (70) : Ubi lucrum suadet, relictetur licet natura uxorem ducatis : ita neque consultum pastori, ut respectu unius misericordiae, pauperem uxorem domum ducat. Nam licet poeta græcus existimet, sponsam sine dote non habere loquendi libertatem : talis tamen sæpè deprehenditur*

(67) Plut., in Catone majore, pag. 347 : version d'Amoyot.

(68) *Optandum patrioni non injiceret compedes iis, quos ad ministerium promovenda laborant, obtrudendo illis, aut demortuorum pastorum viduas, aut filias. Quod tamen pro dolor ! nimis quàm frequenter in hoc ipso federato Belgio contingit Schoockius, ubi infri.*

(69) Martinus Schoockius, Exercitat., pag. 159, edit. in-4°.

(70) Voyez dans ce volume, pag. 30, citation (G) de l'article PAULE.

procacissima esse, atque marito suo quam immorigera ; imò nec absimilis Actoria Paulæ, quam (testis est Hieronym. lib. 1. in Jovin.) cum Censorius Cato, etc. Il pouvait avoir quelque raison.

(M) *Il mit sur un si bon pied la conduite de ses valets, que leur langue se content dans les règles les plus sévères.*] Mettons ici tout de suite ce qu'il pratiquait à l'égard de ses esclaves ; « il avoit toujours grand nombre de serfs qu'il achetoit petits et jeunes quand on vendoit les prisonniers de guerre à l'encant, et les choisissoit ainsi jeunes, pour ce qu'ils estoient en âge de prendre pli de telle nonriture qu'il leur vouloit hailler, et qu'ils en estoient plus faciles à domter ne plus ne moins que petits poulains, ou de jeunes chiens. Mais nul de tous tant qu'il en avoit n'entra onques en maison d'autrui, sinon que Caton ou sa femme l'y en eussent envoyé. Si on leur demandoit que faisoit Caton, ils ne respondoient sinon, Je ne sai : et falloit, quand ils estoient en la maison, qu'ils fissent quelque chose de nécessaire, ou qu'ils dormissent : car il aimoit fort ceux qui dormoient volentiers, estimant que les serfs qui aimoyent à dormir estoient plus maniables, et que l'on en faisoit mieux ce qu'on vouloit que de ceux qui estoient esveilleux : et ayant opinion que ce qui incitoit les esclaves à entreprendre et faire les plus grandes meschancetés, estoit pour accomplir leur volupté avec les femmes, il ordonna que les siens pourroyent avoir la compagnie des serfs de sa maison pour un prix d'argent qu'il leur taxa, avec expresse défense de n'avoir affaire à autre femme quelconque hors de sa maison. Au commencement qu'il se mit à suivre les armes, n'estant pas encore riche, il ne se courrouçoit jamais pour faute que fissent ses serviteurs au service d'alentour de sa personne, disant qu'il trouvoit cela laid et mal-seant à une personne d'honneur, que de tancer ses serviteurs, et quereller avec eux pour son ventre : mais depuis, quand son bien et son estat furent

» augmentez, si d'aventure il fesoient, et cela fait que leur maître est mieux servi, et moins trahi. Assurez la même chose à proportion touchant les familles particulières où il y a un grand nombre de domestiques, et concluez de là que Caton ne démentait pas sa prudence lorsqu'il fomentait adroitement la discorde de ses valets. On a plus de peine à l'excuser de ce qu'il leur permettait de jouir de ses servantes moyennant un certain prix. C'était une suite assez naturelle de la défense rigoureuse qu'il leur faisait de se divertir hors de sa maison; mais aujourd'hui l'on condamnerait ses réglemens; il n'y a point de maison d'honneur où l'on souffre ce jeu-là, et d'où l'on ne chasse les servantes qui ne se contiennent pas, soit qu'elles se divertissent hors du logis, soit dans le logis. Et quant aux valets, on veut pour le moins qu'ils observent la continence dans l'enceinte de la maison.

(N) *L'attachement à faire valoir son bien.... il donnoit dans l'usure la plus odieuse.*] « A la fin il devint un peu trop aspre et trop ardent à acquiescer, et abandonna le labourage, » disant que l'agriculture n'estoit de » plus grande delectation que de » grand profit. Parquoi, afin que » son argent fust mieux assuré, et » de plus grand et plus certain revenu, il se mit à acheter des lacs et » estangs, des hains naturels d'eau » chaude, des places appropriées » pour le mestier des foulons, des » terres où il y eust force pasturages, » taillis et bois revenans, dont il recueilloit de grands deniers tous les » ans : et si Jupiter mesme, ce di- » soit-il, ne lui en pouvoit diminuer » le revenu. Davantage il presta son » argent à usure, et encore à usure » maritime, qui est la plus reprovée » et la plus blasmée de toutes, pour » ce qu'elle est plus excessive : et le » faisoit en ceste sorte : Il vouloit » que ceux à qui il presteoit son argent pour trafiquer sur mer asso- » ciasent plusieurs autres marchans » avec eux, jusques au nombre de » cinquante, et qu'ils cussent autant » de navires, et lors il entroit en la » société pour une partie seulement, » laquelle il faisoit manier par un » de ses serfs affranchis qui s'appel- » loit Quintion, et estoit en cela son

» augmentez, si d'aventure il fesoient, et cela fait que leur maître est mieux servi, et moins trahi. Assurez la même chose à proportion touchant les familles particulières où il y a un grand nombre de domestiques, et concluez de là que Caton ne démentait pas sa prudence lorsqu'il fomentait adroitement la discorde de ses valets. On a plus de peine à l'excuser de ce qu'il leur permettait de jouir de ses servantes moyennant un certain prix. C'était une suite assez naturelle de la défense rigoureuse qu'il leur faisait de se divertir hors de sa maison; mais aujourd'hui l'on condamnerait ses réglemens; il n'y a point de maison d'honneur où l'on souffre ce jeu-là, et d'où l'on ne chasse les servantes qui ne se contiennent pas, soit qu'elles se divertissent hors du logis, soit dans le logis. Et quant aux valets, on veut pour le moins qu'ils observent la continence dans l'enceinte de la maison.

(N) *L'attachement à faire valoir son bien.... il donnoit dans l'usure la plus odieuse.*] « A la fin il devint un peu trop aspre et trop ardent à acquiescer, et abandonna le labourage, » disant que l'agriculture n'estoit de » plus grande delectation que de » grand profit. Parquoi, afin que » son argent fust mieux assuré, et » de plus grand et plus certain revenu, il se mit à acheter des lacs et » estangs, des hains naturels d'eau » chaude, des places appropriées » pour le mestier des foulons, des » terres où il y eust force pasturages, » taillis et bois revenans, dont il recueilloit de grands deniers tous les » ans : et si Jupiter mesme, ce di- » soit-il, ne lui en pouvoit diminuer » le revenu. Davantage il presta son » argent à usure, et encore à usure » maritime, qui est la plus reprovée » et la plus blasmée de toutes, pour » ce qu'elle est plus excessive : et le » faisoit en ceste sorte : Il vouloit » que ceux à qui il presteoit son argent pour trafiquer sur mer asso- » ciasent plusieurs autres marchans » avec eux, jusques au nombre de » cinquante, et qu'ils cussent autant » de navires, et lors il entroit en la » société pour une partie seulement, » laquelle il faisoit manier par un » de ses serfs affranchis qui s'appel- » loit Quintion, et estoit en cela son

*Taceant illi, sed prodere malum
Arcanum, quam subrepi potare salerni,
Pro populo faciens quantum Lausella bibebat.
Vivendum rectè cum propter plurima, tunc his
Præcipuè causis, ut linguas mancipiorum
Continens : nam lingua mali pars pessima
servi.
Deterior tamen hic, qui liber non erit, illi
Quorum animas et farre suo custodit, et
ure (71).*

Caton avait moins à craindre qu'une infinité d'autres Romains l'indiscrétion de ses esclaves. Mais enfin il regarda leur silence comme une chose que le bon ordre d'une maison bien disciplinée demandait. Il n'est point blâmable de ce que leur vivacité lui était odieuse; car pour l'ordinaire plus les laquais sont éveillés et ingénieux, plus sont-ils fripons. Quand les ministres d'un prince s'entraiment pas, les uns veillent sur la démarche des autres, ils s'entre-redou-

(71) Plut., in Catone Majore, pag. 348, version d'Amyot, et ainsi des autres passages de Plutarque ci-dessous.

(72) Juvén., sat. IX, vs. 115.

» facteur, naviguant et trafiquant
 » avec les autres personniers de la
 » société à qui il avoit presté son ar-
 » gent à sure. Par ainsi ne mettoit-
 » il pas tout son argent au hazard
 » de la fortune, ains une petite par-
 » tie de son sort principal seulement,
 » et en tiroit un bien gros profit de
 » l'usure. Qui plus est, il prestoit
 » aussi de l'argent à ses propres es-
 » claves qui en vouloyent pour a-
 » chetter d'autres jeunes serfs, les-
 » quels ils enseignoyent et dres-
 » soient à quelque service aux des-
 » pens mesmes de Caton, puis le re-
 » vendoyent au bout de l'an, et
 » Caton en retenoit plusieurs pour
 » soi-mesme, leur en donnant et
 » deduisant autant comme on leur
 » en avoit de plus présenté. Et
 » pour inciter son fils à faire ain-
 » si profiter son argent, il lui disoit
 » que ce n'estoit point fait en homme
 » de cœur que de diminuer son pa-
 » trimoine, ains plustost le fait d'une
 » femme vefve : mais encore estoit-
 » ce un signe de plus violente na-
 » ture, et plus aspre à l'avarice, qu'il
 » osa dire que celui estoit homme
 » divin et digne de louange immor-
 » telle, qui par son industrie aug-
 » mentoit tellement ses facultez, que
 » l'accessoire qu'il y ajoustoit, mon-
 » toit plus que le principal qu'il avoit
 » eu et hérité de ses parens (73). »
 Voilà des maximes très-mauvaises :
 ce n'étoit point donner à son fils une
 bonne éducation; ses conseils et son
 exemple ne valaient rien en cet en-
 droit-là, et répondaient mal aux
 autres soins qu'il avoit eus de l'élever
 en très-bon père. Il lui enseigna lui-
 même les lettres, quoiqu'il eût un
 esclave qui les enseignait à beaucoup
 d'autres : *Mais il ne voulait point
 qu'un esclave tançast son fils, ne
 qu'il lui tirast l'oreille, quand peut-
 estre il n'apprendroit pas assez promp-
 tement ce qu'on lui monstreroit, et si
 ne vouloit point que son fils fust ten-
 nu ni redevable à un serf d'une si
 belle et si grande chose comme de lui
 avoir enseigné les lettres. Au moyen
 de quoi lui mesme lui enseigna la
 grammaire, les loix, l'escrime, non
 seulement pour lancer le javelot,
 jouer de l'espée, voltiger, piquer*

*chevaux, et manier toutes armes,
 mais aussi pour combattre à coups de
 poings, endurer le froid et le chaud,
 passer à nage le courant d'une ri-
 vière impetueuse et roide; et si dit
 davantage qu'il composoit et escrivoit
 de sa propre main de belles histoires
 en grosse lettre, afin que son fils dès
 la maison de son pere eust connois-
 sance des gens de bien au temps pas-
 sé, et de leurs faits vertueux, à
 l'exemple desquels il peust former sa
 vie pour en mieux valoir. Et si dit
 qu'il se donnoit autant garde d'user
 de paroles sales et vilaines en la pre-
 sence de son fils, comme il eust fait
 devant les religieuses vestales (74).
 Voyez la note (75).*

(O) *Il étoit homme à bon mots.*]
 Plutarque en a recueilli un assez bon
 nombre (76) : je n'en rapporterai
 qu'un, et je me servirai de la para-
 phrase et du prologue de Balzac. « Les
 » censeurs mêmes, MADAME, quoi-
 » qu'il semble que la tristesse fût
 » une des fonctions de leur charge,
 » ne renonçaient pas absolument à
 » toute sorte de raillerie. Ils ne s'o-
 » pinistraient pas dans une éternelle
 » sévérité : et ce fâcheux et insup-
 » portable homme de bien, le pre-
 » mier Caton, dis-je, a cessé quelque-
 » fois d'être fâcheux et insupporta-
 » ble. Il a eu des rayons de joie,
 » et des intervalles de belle humeur.
 » Il lui est échappé des mots qui ne
 » sont pas mal plaisans; et s'il vous
 » plaît, MADAME, vous jugerez des
 » autres par celui-ci. Il avoit épou-
 » sé une femme fort bien faite : et
 » l'histoire remarque que cette fem-
 » me craignoit extrêmement le ton-
 » nerre, comme elle aimoit extrê-
 » mement son mari. Ces deux pas-
 » sions lui conseillant une même
 » chose, elle choisissait toujours son
 » mari pour son asile contre le ton-

(74) Plot., *ibid.*, pag. 348.

(75) *C'étoit pratiquer une très-belle maxime
 que Juvénal exprime ainsi :*

*Nil dictu sordum visaque hoc limina tanyat.
 Intrat que puer est. Procul hinc, procul iedd
 puella.*

*Lenonem, et tuncis pernoctantis parenti.
 Maxima debitor patero reverentia : si quid
 Turpe paras ? nec tu pueri contemptus ances.
 Sed peccatore obstat tibi filius infans.*

Juvén., sat. XIV, vers. 44.

Voyez aussi Platon, au 1^{er} livre de Lois.

(76) Plot., in Catone majore, pag. 340, et in
 Apophth., pag. 118.

(73) Plot., in Catone majore, pag. 340.

» nerre, et se jetait entre ses bras
 » au premier murmure du ciel
 » qu'elle s'imaginait d'avoir oui.
 » Caton, à qui l'orage plaisait, et
 » qui n'était pas fâché d'être ca-
 » ressé plus qu'à l'ordinaire, ne put
 » retenir sa joie dans son cœur : il
 » révéla ce secret domestique à ses
 » amis, et leur dit un jour, parlant
 » de sa femme, qu'elle avait trouvé
 » le moyen de lui faire désirer le
 » mauvais temps, et qu'il n'était
 » jamais si heureux que quand Ju-
 » piter était en colère. C'est la vé-
 » rité elle-même qui s'est égayée
 » de cette sorte. C'est l'extrême ri-
 » gueur, c'est la souveraine justice
 » (77). »

Il ne sera pas inutile de remarquer
 en quelle occasion il dit ce bon mot :
 ce fut pendant sa censure, lorsqu'il
 dégrada le sénateur Manilius qui ap-
 paremment eût été consul l'année
 suivante, et qui ne fut dégradé que
 pour un baiser qu'il avait donné à sa
 femme en plein jour et en présence
 de sa fille (78). Il y a des gens qui
 croient qu'à Rome, et en tels autres
 pays, il n'est ni de la bienséance ni
 de la prudence qu'un mari fasse des
 caresses amoureuses à sa femme à la
 vue de ses enfans ; mais ils ne laissent
 pas de croire que Caton fut trop ri-
 gide, et qu'il tendait trop les cordes
 de l'éducation des enfans. Ils trouvent
 injuste qu'un tel baiser ait tant coûté
 au sénateur Manilius. Voyons le ju-
 gement de Plutarque ; il trouve trop
 sévère la conduite de Caton, et ne
 laisse pas de blâmer celle de Mani-
 lius. *Caton priva un sénateur romain
 de la dignité sénatoriale, d'autant
 qu'en présence de sa fille il avait bai-
 sé sa femme : cela fut bien un peu
 trop violent ; mais s'il est laid,
 comme il est, de s'entrebaiser, em-
 brasser et accoler en présence d'au-
 tres (79), comment n'est-il encore
 plus laid et plus deshonneste s'entre-*

*injurier et s'entre-tanser ? se jouer à
 part en secret avec sa femme et la
 caresser, et puis en public la tanser,
 la blâmer et picquer de rudes et ai-
 gres paroles devant le monde (80) ? »*

(P) *Le jugement qu'il faisait des
 rois, et l'infériorité de mérite qu'il
 leur adjugeait en comparaison des
 grands hommes. . . . d'un état ré-
 publicain.] « Une autre fois que le
 » roy Eumenes estoit venu à Rome,
 » le senat lui fit un accueil merveil-
 » leux, et se perforceoyent tous les
 » plus gros personnages de la ville à
 » le caresser et honorer à l'envi l'un
 » de l'autre : mais Caton au contraire
 » monstroit évidemment qu'il avoit
 » toutes ces caresses pour suspectes,
 » et se gardoit de le hanter : et com-
 » me quelqu'un de ses familiers lui
 » dist : Je m'esmerveille bien comme
 » vous fuyez ainsi la fréquentation
 » du roy Eumenes, veu que c'est un
 » si bon prince, et qui tant veut de
 » bien aux Romains : Je veux bien,
 » répondit-il, qu'il soit ainsi : mais
 » comment qu'il en aille, un roi est
 » tonsiours de sa nature une beste
 » ravissante, et qui vit de proye, et
 » si n'y eut onques roy tant fut il
 » loué et estimé, qui meritast d'estre
 » comparé à un Epaminondas, un
 » Pericles, un Themistocles, ni a un
 » Manius Curius, ou à un Amilcar
 » surnommé Barca (81). » Cela me
 fait souvenir de ce que j'ai ouï dire
 à quelques Anglais, que la royauté
 est une chose de grande dépense, et
 qu'avec les frais qu'il faut faire pour
 entretenir un roi, on entretiendrait
 beaucoup de soldats et de vaisseaux,
 pour la défense du pays. Il est sûr que
 les dépenses que font les rois pour
 leur simple domestique sont prodigieuses.
 Combien de sortes d'officiers ne
 paient-ils pas ? Un volume ne suffi-
 rait point pour expliquer toutes les
 charges de la maison des empereurs
 de Constantinople ; et quand on lit
 l'état de la France (82), et qu'on y
 voit tant de bouches inutiles, dont*

(77) Balzac, Discours à madame la marquise de Rambouillet, pag. m. 49, 50, des Œuvres diverses.

(78) Plutarque, in Catone majore, pag. 346.

(79) *Εἰ δὲ αἰσχρὸν ἴσιν (ἀσπιρ ἴσιν) ἰδέ-
 σθαι παρὶνταν ἀσπάζεσθαι καὶ φιλεῖν καὶ
 περιβάλλειν ἀλλήλους. Sed tamen si est (ut
 profecto est) turpe conjugis in praesentia aliorum
 blandiri, osculari, et amplecti sese invicem.*
 Idem, ibidem. Voyez ci-dessous les citations
 (109) et (110).

(80) Plutarque, in Princeps Conjugatibus, pag. 129, D. E.

(81) Plut., in Catone majore, pag. 346.

(82) C'est un livre que l'on réimprime très-sou-
 vent. Codinus s'en est Vigneul-Marville qui parle,
 pag. 70 du IIP. tome de ses Mémoires, édition de
 Rouen, 1701 dans le récit qu'il fait des cé-
 rémonies qui se gardaient à la table des empereurs.

la vingtième partie suffirait à ce qu'un prince fût bien nourri et bien servi, le reste n'étant qu'un embarras fastueux, on ne peut s'empêcher de dire que cela seul chargerait un peuple. On voit à proportion, et avec la seule différence du plus au moins, les mêmes superfluités dans tous les lieux où un seul commande; et si l'on eût dit qu'elles servent à imprimer du respect aux inférieurs, et à donner aux étrangers une grande idée de la puissance du prince, Caton aurait répondu que cela même faisait voir que de toute nécessité les rois sont ce qu'il disait.

(Q) *Le jugement qu'il faisait des femmes qui commettaient adultère.... qu'elles étaient toutes des empoisonneuses.*] Quintilien dit que ce jugement était une autorité à alléguer par un avocat qui plaidait contre une femme galante accusée d'avoir donné du poison. *Si caussam veneficii dicat adultera, non Marci Catonis judicio damnata videatur, qui nullam adulteram non eandem esse veneficam dixit* (83)? Quintilien a raison de croire que cette sentence de Caton était de poids dans les causes qu'il spécifie, mais généralement parlant elle n'est pas recevable. S'il est constant qu'un mari est mort de poison, et que sa femme avait commis adultère, ceux qui la croient coupable de la mort de son mari se fondent sur de fortes présomptions, et ils peuvent alléguer son adultère comme un très-bon préjugé : mais si l'on voulait conclure sans exception, que puisqu'une femme n'est point fidèle à son mari elle l'empoisonnera, l'on se tromperait. Il y a bien de telles femmes qui sont bonnes envers leurs maris; et qui ont beaucoup de soin d'eux quand ils sont malades, et qui en un mot ne voudraient aucunement les empoisonner, quoiqu'ils fussent un peu de mauvaise humeur. Ainsi la maxime de Caton était outrée.

(R) *On suppose qu'il n'edit pas voulu rajeunir.*] Les paroles que Cicéron lui a prêtées sur ce sujet sont

reurs de Constantinople, ne fait rien à la vue de tant de mystères.

(83) Quintil., Instit. Orat., lib. V, cap. XI, pag. m. 244.

admirables. (84) *Quo quidem me proficiscentem* (85) *haud sanè quis facile retraxerit, nequè tanquam Peliam recoxerit* (86); et si quis deus mihi largiatur, ut ex hac aetate reperiscam, et in eunis vagiam, valde recusem : nec verò velim, quasi decurso spatio, ad carceres à calce revocari. Quid enim habet vita commodi ? quid non potius laboris : sed habeat sanè. Habet certè tamen aut satietatem, aut modum. Non lubet enim mihi deplorare vitam, quod multi et ii docti scèpè fecerunt, nequè me vixisse penitet, quoniam ita vixi, ut non frustra me natum existimem : et ex vità ita discedo, tanquam ex hospitio, non tanquam ex domo. Commorandi enim natura diversorium nobis, non habitandi dedit. Remarquez bien la liaison des maximes de ce grand homme. Il ne se fâchait point d'avoir vécu, il croyait que le personnage qu'il avait eu sur le théâtre de la vie était glorieux, et néanmoins il ne voudrait pas le recommencer si quelque dieu lui en faisait l'offre (87), et il n'insiste pas sur la raison qu'il croyait très-véritable, c'est que cette vie est exposée à mille incommodités, et qu'elle n'a que fort peu de commodités.

(S) *Ce qu'il dit à un homme noble qu'il voyait sortir d'un lieu de prostitution est d'une morale veldchée, mais qu'il aurait pu excuser sur l'axiome que de deux maux l'on doit éviter le pire.*] Je crois qu'Horace est le seul qui nous apprenne cette particularité.

Nil medium est. Sunt, qui aolint tetigisse, nisi illas,

Quarum subrotè talos tegat insita verè ;
Contra, alius nullam, nisi olenti in formice,
stantem.

Quidam notus homo olim exiret fornice, Macte
Virtute arto, inquit sententia dia Catonis.
Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere, non alienas

Permolere uxores (88).

C'est-à-dire, selon la version de M. Dacier, « On ne garde le milieu en

(84) Cicero, de Senect., cap. ult., p. m. 45a.
(85) C'est-à-dire au lieu où se rendent les âmes en sortant du corps.

(86) Touchant l'erreur qui est ici, voyez la remarque (C) de l'article PELIAS, tom. XI.

(87) Confirmez ce qui sera dit dans l'article TESTIN, tom. XIV, remarque (17), à la fin.

(88) Horat., sat. II, lib. I, vs. 28.

rien. Il y a des gens qui ne vou-
draient point du tout avoir de ga-
lanterie qu'avec les dames qui por-
tent les longues robes bordées de
pourpre : il y en a d'autres qui
pour rien du monde ne touche-
raient pas à une femme, si elle
n'était publique. Et sur cela, l'on
conte que le divin Caton, voyant
un homme de qualité sortir d'un
vilain lieu, lui dit : Cela est fort bien
fait, mon cher, continuez : c'est
là qu'il faut aller quand vous sen-
tez les feux de l'ameur ; au lieu
de vous amasser à corrompre la
femme de votre prochain. » Voyons
aussi la note de M. Dacier sur *Macte
virtute esto* (89). « C'est de Caton
le censeur, qui, voyant un homme
sortir d'un vilain lieu, le lona et
l'exhorta à faire toujours de même ;
mais ensuite ayant remarqué qu'il
n'en bougeoit, il lui dit : Mon ami,
jete louais de venir ici quelquefois ;
mais non pas d'y faire ta demeure
ordinaire. *Adolescens, ego te lau-
davi quod interdum hic venires ;
non quod hic habitares.* »

(1) On a tort de donner pour
l'auteur de la coutume qu'avoient les
Romains de baiser leurs parentes afin
de connaître si elles avoient bu du
vin.] Il n'y a point de doute que les
Romains n'aient interdit aux femmes
l'usage du vin, et que, pour les empê-
cher d'en boire en cachette, ils
n'aient introduit la mode que les
hommes baisassent leurs parentes
(90) ; mais il est très-faux que notre
Caton ait établi ni cette loi ni cette
coutume. Nous lisons dans Pline (91),
qu'un certain Egnatius Mécénus,
ayant tué sa femme parce qu'elle
avait bu du vin, fut déclaré innocent
par Romulus. Nous lisons la même
chose dans le commentaire de Servius
sur le vers 739 du 1^{er} livre de l'É-
néide. L'absolution de ce mari ne
doit point sembler un cas étrange ;
puisque par la loi de Romulus la puni-
tion du crime des femmes était lais-
sée à la discrétion des maris et des
parents, et que les deux plus grands

crimes qu'elles pussent commettre
étaient de violer la foi conjugale, et
de boire du vin. Romulus en établis-
sant cette loi se persuada qu'après
l'adultère une femme était capable
de tout entreprendre, et que le vin
était le commencement de l'adultère.
Vous pouvez lire tout cela dans De-
nys d'Halicarnasse (92). Il faut croire
aussi que ce premier roi de Rome eut
égard aux anciennes lois de l'Italie ;
et il n'y en avait guère de plus vicieuse
date que celle qui interdisait au
sexe l'usage du vin ; car nous trou-
vons que le roi Faunus fouetta sa
femme jusqu'à la faire mourir, parce
qu'elle en avait bu contre la coutume.
*Sex. Clodius in eo libro quem grecè
scripsit, refert Founi hanc uxorem
fuisse : que quia contra morem, de-
cuscque regium, elàm vini ellam ebi-
berot, et ebria facta erat, virgis
myrteis à viro usque ad mortem cessa*
(93). Plutarque a fait mention de ce-
la comme vous verrez ci-dessous, où
je corrige une faute que les critiques,
autant que je m'en puis souvenir,
n'ont point encore observée.

Inférez de tout ceci que notre Ca-
ton le censeur n'a point fait la loi
dont nous venons de parler. Il y a
donc une grosse faute dans ce passage
de M. Lomcier : *Apud Romanes mu-
lieres possim osculo salutabantur à
propinquis, quo explorarent, on tra-
legem temetum olerent. Institutum
hoc erat Catonis, teste Plinio*, lib.
XIV, cap. XIII (94). Voilà ce qu'il dit
dans une dissertation qu'il a faite sur
les baisers. Il a cité Pline sans s'être
donné la peine de le consulter ; car
s'il l'avait consulté, il y aurait vu Ca-
ton, non pas comme cause de ces
coutumes romaines, mais en qualité
d'écrivain qui en avait fait mention.
*Coto (scripsit) ideò propinquos fe-
minis osculum dare, ut scirent an
temetum olerent. Hoc tùm nomen vino
erat, undè et temulentia oppella-
tur* (95). Je crois que M. Lomcier
s'est uniquement fondé sur ce qu'il
trouvait dans Kempius ; mais il n'y a

(89) Dacier, sur ce passage d'Horace, *Ion.*
VI, pag. 130, 131, édition de Hollande.

(90) Voyez le passage de Valère Maxime, *cité*
com. *VI*, pag. 259, citation (99) de l'article En-
mire ; et Aulm-Gelle, *lib. X*, cap. XXIII ; et
Tertullien, in Apologet., cap. *VI*.

(91) Plin., *lib. XIX*, cap. XIII.

(92) Au *II^e* livre des Antiquités romaines,
chap. XXVI, pag. m. 93.

(93) Lactant., *lib. I*, cap. XXII. Voyez aussi
Arabe, *lib. V*, pag. 165. et Plutarque, in
Quest. romanis, pag. 268, D.

(94) Lomcier, *Genial. Dieram*, part. I, pag.
352.

(95) Idem, *ibidem*.

pas été assez attentif. Il a débité un mensonge en n'entendant pas les paroles de cet écrivain, et un autre en les entendant. Kempius assure que le vin fut interdit aux femmes par l'autorité de Caton, et qu'ensuite de cette défense les hommes commencèrent de s'accoutumer à baiser les femmes de leur parenté, pour découvrir si elles avaient contrevenu à l'édit.

Postmodum successu temporis (96) *ex auctoritate M. Catonis vinum mulieribus interdictum esset, primum viri cognatarum os ceperunt osculari, ut odor indicium faceret, si bibissent. Affinibus et propinquis osculari eas jus est, ut sobrias comprobent, inquit Arnobius, lib. II, adversus Gentes. Vinum enim mulierem bibisse perinde erat, ac si in adulterio ac gravi crimine deprehensa, capitali supplicio plectenda esset, cum Plinius habet, libro XIV Hist. nat., cap. XIII (97). Il est évident que la citation de Pline, par où ce passage finit, ne concerne pas le commencement; et néanmoins M. Lomèrier l'a employée pour prouver ce qu'il copiait de Kempius au commencement de ces paroles latines que je viens de rapporter.*

Voici la faute que j'ai dit que l'on n'a point aperçue dans le texte de Plutarque. Cet historien ayant demandé pourquoi les dames romaines ne faisaient point porter du myrte dans la chapelle de la bonne déesse, quoiqu'elles se plussent à y mettre toutes sortes de feuillage, répond que c'était à cause que cette déesse avait été mariée à un homme qui l'avait fouettée avec des verges de myrte, après avoir reconnu qu'elle avait bu du vin. Πότερον (ἐπεὶ αἱ μυθολογοῦντες ἱστοροῦσι) Φαυλίον μὲν ἢ τὴν τοῦ μάστερος, οἷον δὲ χρησαμένη κρύφα, καὶ μὴ λαθροῦσα, ῥάβδους ὑπὸ τοῦ ἀνδρὸς ἐκολάσθη μυρσίαις (98). C'est-à-dire, selon la version de Xylander, *An credendum est fabulæ, quæ perhibet Fautii cujusdam aruspici uxorem eum clam potio vino non fessellisset, à marito virgis myrtis fuisse castigatam.* Il faut ôter

de ce grec-là le mot Φαυλίον, et mettre à la place Φαύτου; car non-seulement l'auteur cité par Lactance assure que la bonne déesse avait été mariée à Faunus, etc. (99); mais Plutarque aussi l'observe dans la Vie de César (100). Le traducteur latin pouvait faire hardiment cette correction; mais au lieu de rectifier cet endroit-là, il le gâte, il le traduit mal. Il suppose que Plutarque a répondu que cette exclusion du myrte venait de ce que la femme d'un certain devin Phaulius avait été fouettée, etc. Ce n'est point suivre l'original. Plutarque n'a point désigné un personnage qu'on puisse traiter méprisamment *cujusdam, d'un certain*; et il a marqué que cette femme fouettée était celle que l'on vénérât à Rome sous le titre de bonne déesse. Amyot a bien évité cette dernière méprise qui était la principale. *Est ce pource, a-t-il traduit, que quelques-uns racontent fabuleusement, que c'estoit la femme d'un Flavius devin, laquelle buvoit du vin à cachettes, et y ayant esté surprise par son mari elle en fut fouettée de verges de meurte.* Boethornius (101) n'a rien observé sur la version de Xylander.

Ce que j'ai dit de la coutume qu'avaient les Romains de baiser leurs parentes doit être un peu mieux développé. Plutarque l'a bien expliquée; et il paraît, par le détail qu'il en donne, que c'étaient les femmes qui allaient baiser leurs parens quand elles les rencontraient. Ce sont des circonstances notables que les autres écrivains n'ont pas touchées. Pourquoi est-ce, demande-t-il (102), que les femmes baissent leurs parens en la bouche? Est-ce comme la plus part le pense, pource qu'estant descendu aux femmes de boire du vin, la coutume fut introduite, que quand elles rencontroyent leurs parens, elles les baisassent en la bouche, pour convaincre celles qui en auroyent beu? ou bien pour la raison qu'allègue le

(99) Voyez ci-dessus, citation (93).

(100) Παλαιὸν δὲ τὴν μνην δευτέρα Φαύτου εὐνομένησαν. Bonanni *epigramm. Dryadae Fauno nuptiam*. Plat., in *Cæsaræ*, pag. 711.

(101) Il publia avec des notes le Traité de Plutarque, de *Questionibus romanis*, en grec et en latin, l'an 1637, in-4°.

(102) Plat., in *Quest. romanis*, pag. 265: version d'Amyot.

(96) L'auteur venait de citer le droit canon, et de parler de plusieurs choses postérieures à Caton; j'en juge à son *postmodum*, etc., est bien placée.

(97) Martiano Kempius, *dissert. XVI, de Oculis*, pag. m. 637.

(98) Plat., in *Quest. romanis*, pag. 268, D.

philosophe Aristote. (103)... ou plutôt ce privilège lui fut donné aux dames, comme chose qui leur apportoit honneur et crédit, si on voyoit qu'elles eussent beaucoup, et de gens de bien, qui fussent de leur race et parenté : ou pource qu'il estoit défendu d'espouser ses parentes, elles les pouvoient caresser jusqu'à les baiser : et leur est demeuré cette seule marque et communication de parenté : car par eidevant ils n'espousoyent point les femmes de leur sang, comme encore ne font-ils pas aujourd'hui leurs tantes ni leurs sœurs, et a esté bien tard qu'ils ont permis de contracter mariage avec leurs cousines. Il n'est pas fort nécessaire d'examiner si ces raisons de Plutarque sont bien solides : contentons-nous des faits qu'il rapporte; ils sont dignes d'être sus. Nous y voyons assez clairement cette circonstance, que ces baisers-là se donnaient aux hommes publiquement, selon qu'on les rencontrait ou dans la rue ou ailleurs. La civilité vouloit que les hommes ne fissent pas les avances; car en les faisant ils eussent marqué qu'ils avaient quelque soupçon que leurs parentes avaient bu du vin. C'étoit aux femmes à tendre la bouche. Cela seul étoit un signe qu'elles étoient bien certaines de leur innocence. Elles l'eussent rendu douteuse si elles n'eussent offert le baiser hardiment et promptement. Aujourd'hui une semblable contume ferait dire mots nouveaux, et serait une source inépuisable de galanteries ingénieuses et de mauvais quolibets aussi; car les cousins se radoucissent beaucoup auprès des cousines. Une mère sage ne serait pas trop contente que les cousins de ses filles eussent le droit de vérifier si elles sentaient le vin. Notez que Propert a reproché à sa maîtresse infidèle (104), qu'afin de ne manquer pas de baisers elle se donnait de faux parens.

*Quin etiam falsos fingis tibi sæpè propinquos,
Oculi ne desint* (105) qui tibi jure ferant (106).

(103) Cette raison est prise de ce que les dames troiennes ayant brûlé les vaisseaux d'Enée, apaisèrent les hommes en allant les embrasser et baiser.

(104) Cynthia et non pas Phryné, comme Kempius, de Oculis, p. 636, le suppose fausement.

(105) Les éditions portent nec desunt, j'ai suivi la correction de Gebhard.

(106) Propert., eleg. VI, lib. II.

Je finis cette remarque comme je l'ai commencée, c'est-à-dire par la censure d'une faute qui concerne Caton. Le sieur Kempius lui attribue d'avoir publié un édit défendant aux gens mariés de se baiser en présence de leurs filles; et il allègue Plutarque. Mais il est sûr que Plutarque ne dit point cela. On a vu ci-dessus (107) tout ce qu'il raconte sur ce sujet. *Nihilominus tamen parè inter veteres maritali osculum, et non nisi admodum circumspectè, ac remotis arbitris, ne liberi scilicet inde furtivis amorum illecebris stimularentur, M. Catonem censorinum* (108) *stitorum disciplinæ addictum, edicto prohibuisse, ne maritus conjugem deoscularetur in præsentid filiarum, Maniliumque quem omnium opinio consulum designabat, senatu ejecisse, quod uxorem coram filiis nubili exosculatus esset, auctor est Plutarchus in Catonis Vita, pag. 346* (109). Il est faux que Caton ait fait, ou qu'il ait fait faire aucune loi là-dessus. Il punit Manilius par la seule autorité de sa charge; mais cela ne tirait pas à conséquence. Les censeurs qui lui succédèrent ne furent point obligés de l'imiter. Nous ne trouvons point d'autre exemple d'une pareille punition, et il est bien apparent qu'une infinité de personnes se servirent de la liberté que Manilius avait prise. Les lois ne peuvent guère s'étendre jusqu'à de telles interdictions, on peut seulement donner des avis et faire craindre la censure. Je crois que Clément d'Alexandrie ne condamnait pas la sévérité de Caton. Voyez le conseil qu'il donne aux gens mariés de s'abstenir du baiser en présence de leurs domestiques (110).

(U) *Il fut tout ensemble grand orateur et profond jurisconsulte.* Voyez Valère Maxime (111) et Quintilien (112), on plutût ce beau passage de

(107) Dans la remarque (O).

(108) Il fallait dire censorium. Il n'est pas vrai que ce Caton fût attaché à la secte stitorum : on le confond ici avec son arrière-petit-fils Caton d'Utique.

(109) Kempius, de Oculis, dissert. XV, pag. 615.

(110) Clément d'Alexandrie. Protrég., lib. III, cap. XII, pag. m. 258.

(111) Val. Maximus, lib. VIII, cap. VIII, num. 1.

(112) Quintil., Orat. Institut., lib. XII, c. III, pag. m. 565.

Cicéron, qui nous fait si bien connaître combien Caton excellait en plusieurs choses. *Quid Marco Catoni præter hanc politissimam doctrinam transmarinam, atque adventitiam defuit? nîm quia jus civile didicerat, causas non dicebat? aut quia poterat dicere, juris scientiam negligebat? at utroque in genere et laboravit, et præstitit: nîm propter hanc ex privatorum negotiis collectam gratiam tardior in republica capessendâ fuit? nemo apud populum fortior, nemo melior senator, idem facillè optimus imperator: deniquè nihil in hac civitate temporibus illis sciri, disci potuit, quod ille non timè investigârit, et scierit, tum etiâ conscripserit* (113). Le nombre de ceux qui ont joint ensemble les plus beaux dons de la rhétorique, et la plus profonde science du droit a été toujours si petit, que l'on peut dire que cette jonction doit passer pour l'une des qualités les plus éminentes et les plus rares de notre Caton. Je n'ignore pas que Cicéron (114) s'est efforcé de prouver qu'on ne peut pas être un grand orateur sans posséder les richesses d'une science universelle. *Illud est, dit-il, (115), hujus institutæ scriptiois, ac temporis, neminem eloquentid, non sinè modo sinè dicendi doctrinâ, sed ne omni quidem sapientiâ florere unquam, et præstare potuisse. Etenim cætera ferè artes se ipsæ per se tuerant singulæ: bene dicere autem, quod est scienter, et peritè, et ornato dicere, non habet definitam aliquam regionem, ejus terminis septa teneatur. Omnia quæcunque in hominum disceptationem cadere possunt, bene sunt ei dicenda, qui hoc se posse profiteretur, aut eloquentiæ nomen relinquendum est. Je sais aussi qu'il a soutenu que Lucius Crassus et Marc-Antoine l'orateur, deux des plus éloquens personnages de leur siècle, n'avaient pas été des ignorans comme on l'avait cru, et qu'au contraire ils avaient été fort sçavans* (116); mais il

avoue lui-même que l'expérience est contre lui (117); et s'il ne l'eût pas avoué, ne l'eût-on pas facilement convaincu de son erreur par des exemples? Eût-il osé dire que Démosthène pouvait passer pour savant en comparaison d'Aristote? Eût-il osé dire qu'Aristote pouvait composer des harangues aussi bonnes que celles de Démosthène? reconnaissons la vérité: les talens de l'éloquence sont pour l'ordinaire séparés de la vaste érudition. Cela se remarque aujourd'hui tout comme autrefois. Les plus célèbres prédicateurs, ordinairement parlant, n'entendent guère ni les langues orientales, ni la critique, et ne sont pas fort profonds dans les matières de théologie. Voyez là-dessus les nouvelles Lettres contre l'Histoire du calvinisme de M. Maimbourg (118). Vous y verrez le témoignage que de bons juges en cette matière ont rendu. Ajoutez-y si vous voulez le témoignage de l'abbé de Saint-Cyran. *Vous m'avez fait connaître par expérience, disait-il à un jésuite (119), ce que j'avais ouï dire quelquefois auparavant, qu'il est très-difficile d'être prédicateur et bien savant tout ensemble. Le docteur Huarte soutient que la science et l'éloquence n'appartiennent pas à la même faculté de l'âme, mais celle-là à l'entendement, celle-ci à l'imagination. Voyez les chapitres neuvième et dixième de son Examen des Esprits. L'impérialis le réfute le mieux qu'il peut (120), et prouve assez mal sa thèse. Il est sûr que la providence distribue de telle sorte ses dons, que pour l'ordinaire ils demeurent séparés; les uns tombent sur une âme, et les autres sur une autre. Ceux qui ont reçu le don de vaincre, n'ont pas celui de se prévaloir d'une victoire. Ceux qui s'en pourraient prévaloir ne savent pas vaincre* (121). Ceux qui excellent dans les langues et dans les matières

(117) Et in nostrâ civitate, et in ipsâ Græciâ quæ semper huc summa duxit, multos et ingenios, et magnâ laude dicendi sinè omnium rerum omnium scientiâ fuisse latuisse. Idem, ibidem.

(118) Pag. 625 et suiv.

(119) Saint Cyran, dans sa Censure de la Somme théologique du père Garasse, pag. 8 de l'Avvis au père Garasse.

(120) Joh. Imperialis in Museo physico, lib. II, cap. VII.

(121) Voyez, tom. V, pag. 24, citation (7) de l'article Cassa.

(113) Cicero, de Oratore, lib. III, folio m. 95. B. Il avait dit au 1er. livre, folio 65, A: Quid verb ille M. Cato? sonus et eloquentia tanta fuit, quantam illa tempore, atque illa ætas in hac civitate ferè maximam potuit, et juris civilis omnium peritissimus?

(114) In libris de Oratore.

(115) Cicero, de Oratore, lib. II, init., folio m. 71, B.

(116) Idem, ibidem.

de fait ne sont point forts en raisonnement. Voyez ce que dit M. Simon, touchant le père Morin, et touchant le père Pétau (122). Il est bien sûr qu'autant que M. Bochart était au-dessus de M. Claude, en matière d'érudition, autant était-il au-dessous de lui en ce qu'on appelle pousser des difficultés, résoudre des objections de controverse, approfondir une dispute théologique ou philosophique. M. de Balzac fut un peu surpris de voir un discours solide que le père Faure, grand prédicateur, avait publié (123).

(122) *Tom. XI, pag. 664, citation (12) de l'article PÉTAU.*

(123) *Voyez La Dissertation imprimée à la fin du Socrate chrétien, pag. m. 11 et suiv.*

PORSENA (CHRISTOPHE).
Cherchez PERSONA, tome XI, page 659.

PORTUGAL (ALFONSE VI^e. DU NOM, ROI DE), naquit le 28 d'août 1643. A peine avait-il atteint l'âge de sept ans, que l'on aperçut en lui des grains de folie. Ce dérèglement d'esprit ne diminua point son ambition; il fit seulement qu'elle se montra plus à découvert, car le prince don Théodose, frère aîné d'Alfonse, étant mort le 15 de mai 1653, Alfonse ne dissimula point sa joie. Il fit voir qu'il avait parlé sincèrement, lorsque dès le premier jour de la maladie, il avait dit qu'il ne serait pas affligé qu'elle fût mortelle, puisqu'il y gagnerait une couronne. Il se vit possesseur de cette couronne sous la régence de sa mère, le 15 de novembre 1656 (a). Ses

(a) Elle s'appelait Louise Françoise de Guzman. Son mari, qui de duc de Bragança était devenu roi de Portugal en l'année 1640, mourut le 6 de novembre 1656. Consultez sur cette révolution un livre anonyme qui fut imprimé à Paris, l'an 1689, sous le titre d'Histoire de la conjuration de Portugal. Elle a été composée par M. l'abbé Verliet, et n'a pas été moins estimée que l'Histoire des révolutions de Suède, qu'il publia, l'an 1695.

mauvaises qualités se débordèrent de plus en plus: il ne faisait aucun compte des avis de son gouverneur; il tirait l'épée contre les premiers qu'il rencontrait, et s'il ne les tuait pas ce n'était point sa faute: il courait les rues la nuit avec quelques garnemens; il faisait mille violences et mille excès dans les lieux de prostitution (A), et il s'en vantait le lendemain comme d'une action glorieuse. Tous les remèdes que l'on tâcha d'apporter à ces désordres s'étant trouvés inutiles, on prit le parti de lui ôter les personnes qui achevaient de le gêner, et de vive force on les enleva de son propre appartement. Il en fut fort indigné, et il sortit de Lisbonne pour s'en aller à Alcantara. Il fallut, pour prévenir les fâcheuses suites de cette retraite, que la régente, sa mère, lui remit le gouvernement de l'état. Cela se fit dans Lisbonne avec les cérémonies nécessaires, le 23 de juin 1662. Depuis ce temps-là trois ou quatre grands seigneurs, qui s'étaient emparés de l'esprit de ce jeune prince, travaillèrent fortement à la disgrâce de la reine (B), et y réussirent si bien qu'il fallut qu'elle exécutât au mois de mars 1663, un dessein qui peut-être n'était pas aussi enraciné dans son âme qu'elle le faisait paraître; je parle du dessein de se détacher du monde, pour ne songer plus qu'à l'affaire du salut. Après qu'elle se fut retirée dans une maison de campagne, le roi lâcha la bride plus que jamais à son mauvais naturel, jusqu'à ne faire aucun cas de l'extérieur de la religion (C):

ce qui marque que ses favoris mêmes n'étaient pas capables de le gouverner (D). Ils furent quelque temps trois ou quatre; mais enfin le comte de Castelmélhor supplanta les autres, et eut l'adresse de s'affermir en mettant sur le tapis la découverte d'une horrible conspiration (E). L'infant Don Pedro (b) devint suspect d'avoir voulu se faire roi, et reçut tant de sujets de chagrin, qu'il se retira de la cour, après que le roi eut fait son entrée publique à Lisbonne avec sa nouvelle épouse, le 29 d'août 1666. La reine mère était morte le 28 de février de la même année. La nouvelle reine était une princesse française, mais de la maison de Savoie (c). Elle obligea par ses prières l'infant à revenir à Lisbonne : il y recut mille chagrins. Elle éprouva aussi en plusieurs rencontres la mauvaise humeur du roi. Ce ne furent plus qu'épines, plaintes et que brouilleries. L'éloignement du comte de Castelmélhor, sur les instances réitérées de l'infant, n'avança point les affaires de ce prince. Le rappel d'Antoine de Sousa de Macédo, secrétaire d'état, fut un coup de foudre si assommant pour la reine, qu'elle ne voulut plus voir personne, excepté le roi, *qui ne lui disait que des choses choquantes et malhonnêtes*. Ce secrétaire d'état avait extrêmement offensé la reine, et elle avait obtenu qu'il fût privé de sa char-

ge; mais il y rentra d'une manière insultante. L'infant résolut de le chasser à quelque prix que ce fût, et il se rendit au palais (d) avec une si bonne escorte, que le secrétaire, n'osant plus se confier à la protection du roi, se retira. On fit ensuite consentir le roi à convoquer les états pour le 1^{er} de janvier 1668; mais avant que ce terme fût venu, la reine employa une terrible batterie : elle se retira dans un couvent le 21 de novembre 1667, fit savoir au roi qu'elle avait dessein de s'en retourner en France, et déclara aux dames qui l'accompagnaient que son mariage n'avait jamais été consommé. Elle en faisait mention dans la lettre qu'elle avait écrite à son mari putatif. Voilà donc un procès d'impuissance intenté à don Alfonse (F), prince qui avait tant vanté ses prouesses par rapport aux femmes (e). Dès qu'il eut appris ce que la reine lui écrivait, il s'en alla au couvent où elle s'était retirée, et en aurait fait rompre les portes, si l'infant ne l'eût empêché. Le lendemain il dit à son frère avec *beaucoup d'emportement, et en termes malhonnêtes, qu'il était plus homme qu'on ne pensait*. La reine déclara devant plusieurs conseillers d'état, et plusieurs officiers de la couronne, le sujet de sa retraite, et le dessein où elle était de faire déclarer nul son mariage. Elle écrivit au chapitre de l'église cathédrale de Lisbonne (f), pour le prier de connaître incessamment de ce procès. Tout aussitôt on parla de la

(b) Il était frère unique du roi.

(c) Elle s'appelait Marie Françoise Elisabeth, et était née le 21 de juin 1646, du mariage de Charles Amédée de Savoie, duc de Nemours, avec Isabelle de Vendôme, fille du duc de ce nom, fils naturel d'Henri IV.

(d) En octobre 1667.

(e) Voyez la rem. (A).

(f) L'archevêché vaquait alors.

marier avec l'infant. Le bref de dispense ne tarda guère à venir. En un mot, la diligence fut telle à tous égards, que le 23 de novembre 1667, don Pedro se mit en possession du Palais-Royal, et que le 2 d'avril suivant il épousa mademoiselle d'Aumale, puisqu'il fallait ainsi l'appeler encore. Le chapitre avait prononcé sentence sur la nullité du mariage le 28 de mars précédent (G). J'ai oublié de dire que quand don Pedro prit possession du palais, il s'assura de la personne du roi, qui le même jour signa un écrit par lequel il reconnaissait que de son propre mouvement il se démettait de son royaume en faveur du prince son frère. Les états du royaume reconnurent don Pedro pour prince régent. Il ne tint qu'à lui de se faire proclamer roi, et d'ajouter à l'autorité royale dont il était revêtu, un titre qui ne laisse pas d'avoir ses usages, lors même qu'il trouve les gens en possession de tout le pouvoir monarchique. L'Espagne se servit adroitement de cette révolution pour conclure un traité de paix (g), à quoi la ligue qui avait été conclue en 1667 entre la France et le Portugal eût pu apporter de l'obstacle, si la paix ne fût devenue nécessaire à un royaume qui venait de changer de maître par de telles procédures. Voilà ce que j'ai tiré d'un livre (h) imprimé à Amsterdam. Je ne me rends point garant de ce qu'il

contient (H); et si j'avais en main des mémoires authentiques, et anecdotes du parti contraire, je les produirais sans aucune partialité, ni pour ni contre don Alphonse, afin que mes lecteurs pussent mieux juger de cette affaire. Ce prince, bien loin d'appeler de la sentence qui le déclarait impuissant, y acquiesça tant de vive voix que par écrit. Les nouveaux mariés, ayant déjà vécu quelque temps ensemble, demandèrent pour plus grande précaution une dispense du pape, confirmative de celle que le cardinal de Vendôme, légat à latere en France, leur envoya avant qu'ils se mariassent. Le pape leur accorda tout ce qu'ils voulurent. Il est certain que la reine alléguait de grands motifs de conscience pour se faire démarier (i) (1); et qu'on serait fort déraisonnable, si l'on expliquait malignement la mélancolie profonde qui parut sur son visage (K), dès qu'elle eut été convaincue du défaut de son mari. L'ex-roi don Alphonse fut envoyé dans l'île de Tercère, où il demeura plusieurs années : mais sur la crainte que l'on eût que les ennemis de l'état ne l'entirassent, pour exciter des troubles dans le royaume, on le transporta en un lieu plus sûr. Ce fut dans le château de Cintra, à sept lieues de Lisbonne. Il y mourut d'apoplexie le 12 de septembre 1683 (k).

La reine de Portugal, autrefois sa femme, le suivit bientôt après, car elle mourut à Palhavam, le

(g) Il fut conclu le 13 de février 1668. Voyez Viquefort, de l'Ambassadeur, tom. I, pag. 367.

(h) Intitulé, Relation des Troubles arrivés dans la cour de Portugal en l'année 1667 et 1668.

(i) Tiré de la même relation.

(k) Tiré du Mercure Galant du mois d'octobre 1683.

27 de décembre 1683 (I) dans sa trente-huitième année. Sa fille unique, infante de Portugal, était née le 6 de juin 1669, et avait été mariée en 1679 avec le duc de Savoie. Ce mariage fut publié au conseil d'état de Portugal, le 5 de septembre; les états du royaume furent convoqués afin de le ratifier, et de déroger à une loi qui exclut de la couronne les princesses de la maison royale qui se marient à des princes étrangers (m) (L). Tout cela n'empêcha pas que ce mariage ne se rompit avant que le duc de Savoie eût vu l'infante. Elle mourut fille le 21 d'octobre 1690. La reine sa mère avait pris un très-grand soin de l'élever: Elle avait écrit de sa propre main des conseils pour cette infante que l'on a trouvés après sa mort (n), et qui sont très-beaux. On les trouve tout du long dans le *Mercur Galant* du mois de mai 1684 (o). Le roi don Pedro épousa en 1687 une fille de l'électeur palatin qui est morte l'an 1699 à l'âge de trente-trois ans (p). On trouve dans les *Mémoires* de M. Frémont d'Ablancourt, imprimés l'an 1701, plusieurs choses particulières touchant le règne, le démariage, la déposition, etc., de don Alfonso.

Puisque j'ai parlé du mariage du duc de Savoie avec l'infante de Portugal, il ne sera pas hors de propos que j'ajoute ici que

l'on a cru que la cour de France avait influé beaucoup dans cette affaire. Les raisonneurs n'ont pas manqué de discourir là-dessus, et d'alléguer plusieurs motifs avec autant d'assurance que s'ils avaient eu quelque part aux secrets du cabinet. Je n'examinerai point leurs narrations, j'indiquerai seulement un livre où l'un de leurs mensonges a été réfuté (q).

(q) Le 1^{er}. tome de la Réponse aux Questions d'un Provincial, chap. VI.

(A) Il faisait mille violences et mille excès dans les lieux de prostitution. La relation (1) qui me fournit cet article m'apprend (2) qu'il courait avec ces gens-là par les rues; qu'il entraînait dans des lieux scandaleux où ils faisaient mille violences aux femmes; qu'il ne sortait jamais la nuit avec eux, que le lendemain on ne racontât cent histoires tragiques; qu'enfin il était redouté partout comme un bête féroce; que bien qu'il vit des femmes prostituées chez elles, on ne laissait pas de lui en amener dans son palais; qu'il se vantait même de faire avec elles de tels excès, que comme ils étaient beaucoup au delà de la vraie semblance, on n'en croyait rien. Après la retraite de la reine-mère, il fit deux troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, qu'il appelait basse et haute patrouille, qu'il composait des plus scélérats du royaume (3). Il sortait toutes les nuits avec ces troupes, et attaquait indifféremment tout ceux qu'il trouvait. Ceux qui l'accompagnaient portaient d'ordinaire leurs épées sans fourreaux, pour être plus prestes à exécuter ses ordres; et pour mieux surprendre le monde: ils les noirissaient de peur que l'éclat du fer ne découvrit leur intention. Ceux qui rapportaient les leurs sanglantes recevaient de grandes louanges du roi. « Ses débauches allaient de même » pas que ses emportemens: ou il » allait chez les femmes de mauvaïse

(I) *Mercur Galant* de février 1684, pag. 123.

(m) Tiré de la *Gazette de Paris*.

(n) *Mercur Galant* du mois de mai 1684, pag. 23 et 24.

(o) Pag. 25 et suiv.

(p) Voyez l'*Esprit des Cours de l'Europe*, mois de sept. 1699, pag. 480.

(1) J'en donne le titre à la note du corps de cet article, citation (h).

(2) Pag. 19.

(3) La même, pag. 91, 92.

» vie, ou on lui en menait dans une
» maison de campagne auprès d'Al-
» cantara, et ses favoris l'entrete-
» naient dans cette inclination, pour
» tâcher à dissiper le bruit qui courait
» de son impuissance (4). »

(B) *Trois ou quatre grands sei-
gneurs..... travaillèrent à la disgrâce
de la reine.* Ils n'avaient pas tort de
croire qu'elle travaillait à faire tom-
ber la couronne sur la tête de son se-
cond fils; car dans les raisons de la
nullité du mariage, imprimées à la fin
de la Relation, on n'a pas oublié de
dire que *vu l'incapacité et l'impuis-
sance du roi Alphonse, la reine sa
mère, qui en était bien persuadée, en
ayant fait faire une consulte secrète
entre ses médecins... avait résolu pen-
dant sa régence, de faire tomber le
sceptre entre les mains de l'enfant son
second fils.* Alphonse s'en vengea : il
prenait plaisir qu'on parlât de toutes
les actions de la reine devant lui avec
peu de respect. Quelques personnes
s'assemblaient la nuit sous les fenêtres
de la reine, aux heures qu'elle s'enfer-
mait pour faire ses prières, pour lui
casser ses vitres et lui dire des injures
si atroces, que la plume ne les peut
écrire (5). Un jour de la Conception
de la Vierge, le roi, en présence de
toute sa cour, passa devant la reine
qui était placée dans sa tribune, sans
lui faire la civilité ordinaire (6). Le
jour qu'elle se retira, le roi parut
tout-à-fait content; et l'ayant accom-
pagnée dans la maison de campagne
qu'elle avait choisie, il la quitta à la
porte de la première chambre sans
lui rendre aucune civilité. Il s'en re-
tourna la nuit à cheval avec beaucoup
de gaieté, s'approchant des litières et
des carrosses qu'il rencontrait pour di-
re aux dames des paroles deshonnêtes
et licencieuses (7). Peu avant qu'elle
mourût, ell fit savoir son état à ses
deux fils : l'enfant en pleura; mais le
roi, bien loin d'en être touché, rail-
la son frère de sa tendresse, et s'opposa
au dessein qu'il avait de partir sur-le-
champ (8). Il est certain que cette
reine eut une infinité de chagrins à
dévorer à cause de son fils Alphonse.

C'est la destinée de la plupart des
souverains, et ce n'est point la plus
petite misère qui accompagne leur
condition. Il n'y a point de personnes
à qui les enfans soient si nécessaires,
ni qui en reçoivent plus de déplai-
sirs. Quand ils n'ont point d'enfans,
ils sont témoins ou des brigues qui
se forment pour leur succession, ou
des honneurs excessifs que l'on rend
hors de leur famille : quand ils en
ont, quelles jalousies ne sentent-ils
pas à la vue des adorations du soleil
levant? Trop heureux encore si l'on
a bien la patience de les laisser do-
miner jusqu'à leur mort naturelle;
c'est sur eux principalement qu'on a
dû dire le

Filius ante diem patrios inquirat in annos (9).

(C) *Jusqu'à ne faire aucun cas de
l'extérieur de la religion.* Voici com-
me parle l'auteur qui me sert d'origi-
nal. « Il avait si peu de respect
» pour la religion, que sans aucun
» sujet il faisait dire la messe aux
» jours ordinaires dans sa chambre
» pendant qu'il était au lit, et à une
» heure indue. Il n'allait jamais aux
» jours de fête à la tribune, qu'il n'eût
» dîné, ce qui faisait que la messe ne
» s'achevait dans la chapelle qu'à
» l'heure que vêpres se disaient dans
» les autres églises. Comme il ne pou-
» vait absolument se dispenser d'en-
» tendre la prédication, il ordonna
» aux prédicateurs d'abrégér leurs
» sermons; ce qui fut cause que les
» uns furent exilés pour n'avoir pas
» obéi à cet ordre, et les autres s'abs-
» tinrent de prêcher. Il y en eut
» néanmoins quelques-uns qui eurent
» la hardiesse de crier contre ces dé-
» sordres; mais ce fut sans effet,
» parce qu'il y en avait d'autres
» qui, par des flatteries dont ils en-
» tremêlaient leurs sermons, ren-
» daient ce zèle inutile (10). »

(D) *Ses favoris mêmes n'étaient pas
capables de le gouverner.* Ils avaient
sans doute assez d'esprit pour con-
naître que d'un côté il n'y avait rien
qui exposât sa couronne à plus de
dangers que le mépris des saintes cé-
rémonies, et de l'autre que rien n'é-
tait plus capable de couvrir ses déré-
glemens qu'un extérieur de dévot-

(4) Relation des Troubles arrivés dans la cour,
de Portugal en l'année 1667, et 1668, pag. 95.

(5) *Là même*, pag. 85.

(6) *Là même*, pag. 86.

(7) *Là même*, pag. 90.

(8) *Là même*, pag. 110.

(9) Ovid., *Métam.*, lib. I.

(10) Relation, pag. 97.

tion. Il était donc de leur intérêt de lui inspirer cette politique : puis donc qu'ils ne le rendirent pas assidu aux exercices publics de la dévotion, et qu'ils ne le dressèrent pas à un air dévot pour ces heures-là ; ce qui encore plus que la charité couvre multitude de péchés, il faut croire qu'ils ne le parent. De quelle stupidité ne pourrait-on pas les soupçonner, s'ils avaient permis à un jeune prince flexible à leurs volontés de s'attirer la haine des prédicateurs, par un ordre aussi désagréable et aussi mortifiant que l'est celui d'être conrt ? N'était-ce point les blesser à l'endroit le plus sensible ? Il s'en trouva qui aimèrent mieux se faire exiler, ou ne prêcher point du tout, que d'obéir à cet ordre (11). Autre chose en quoi ce prince ne ménageait aucunement les prédicateurs. Il se moquait des comètes, et cela de la manière du monde la plus extravagante. Voici ce que porte la Relation. « Il paraissait dans » ce temps-là une comète ; le roi » ayant ouï dire qu'elle présageait, » ou la mort des rois, ou le change- » ment de leurs états, lui dit de des- » sus sa terrasse mille injures, lui » donna mille noms infâmes, et lui » tira un coup de pistolet. » Il était facile de lui faire heureusement son horoscope, vu les gens qu'il irritait, et les folies qu'il faisait.

(E) Le comte de Castelmélhor... eut l'adresse de s'affermir en mettant sur le tapis la découverte d'une horrible conspiration.] C'est un artifice que l'on est souvent contraint de mettre en usage ou pour prévenir les conspirations, ou pour se défaire des gens suspects ; c'est, dis-je, une ruse souvent nécessaire que de publier qu'on a découvert un furieux complot. N'importe qu'au bout du compte on ne puisse convaincre personne, on a jeté des allarmes, et l'on a pris des mesures pour tenir les gens en respect. Le comte de Castelmélhor fit croire au roi qu'on voulait lui ôter sa couronne, et en même temps courir le bruit qu'il avait découvert cette conjuration par une révélation divine. Il accusait la reine, le duc de Cadaval, et plusieurs autres disgraciés. Il fut donc résolu que l'on ferait des infor-

mations de cette prétendue conjuration..... Cette enquête dura longtemps, soit qu'on voulût faire voir qu'on n'y apportait pas de passion, ou pour augmenter la terreur des accusés en exagérant ce qu'on feignait de découvrir chaque jour..... Quoique les informations ne chargeassent point les accusés, quelqu'un voulut persuader qu'ils n'étaient pas pour cela innocents ; mais l'intégrité des juges fut inébranlable, et presque tous conclurent en faveur de l'innocence. Les accusés demandèrent assez qu'on leur fît voir de quoi on les accusait, mais on ne voulut jamais délivrer de copie de charges. Et cette information qui devait être annulée, parce qu'elle ne contenait point de preuves contre les accusés, fut conservée par le crédit des favoris, comme une main armée prête à décharger son coup dans une autre occasion sur la tête des accusés (12). Cette politique était fine.

(F) Un procès d'impuissance intenté à don Alphonse.] Il y avait déjà quelques mois que le confesseur de la reine avait commencé une intrigue avec M. de Schomberg, et qu'il lui avait avoué les embarras où cette princesse se trouvait réduite. Le point de l'impuissance fut des premiers que l'on révéla. « La reine ne pou- » vant plus vivre dans la dure con- » trainte où la réduisait la brutalité » du roi et l'inhumanité de son fa- » vor, découvrit au père de Ville, » son confesseur, l'extrême envie » qu'elle avait de faire confidence » de tous ses maux au comte de » Schomberg, et les justes appréhen- » sions qu'elle avait de quelque chose » de pis ; que le duc de Beaufort et » l'évêque de Laon, ne lui avaient » rien tant recommandé que de pren- » dre une entière confiance en lui ; » si bien qu'elle était persuadée que » lui seul était capable d'adoucir ses » disgrâces, et de lui donner les » moyens de sortir glorieusement de » l'abîme où elle était plongée. Ce » religieux de la compagnie de Jésus, » qui a été très-fidèle à sa maîtresse, » et qui s'est gouverné avec beau- » coup d'esprit et de prudence, à » travers tous les écueils de cette

(11) Voyez la remarque précédente.

(12) Relation, pag. 100.

« mer et de ces tempêtes, approuva
 « le dessein de la reine et le commu-
 « niqua au comte de Schomberg; et
 « comme ils avaient déjà l'un pour
 « l'autre une estime réciproque, il
 « lui fit un détail des disgrâces de
 « cette princesse, suivant l'ordre
 « qu'il en avait, et sa propre ineli-
 « nation : il lui confirma même que
 « les bruits de l'impuissance du roi
 « n'étaient que trop véritables, et
 « qu'il était à craindre que les suites
 « n'en fussent très-fâcheuses; qu'on
 « avait fait depuis peu une porte se-
 « crète dans la chambre de la reine,
 « et que l'on avait tourné le lit de
 « sorte qu'on y pouvait entrer au-
 « sortir de cette porte, sans être a-
 « perçu de ceux qui étaient dans la
 « chambre; qu'il était à craindre
 « qu'on ne fît entrer quelqu'un par
 « là pour couvrir la honte et la fai-
 « blesse du roi (13). » Voilà ce qu'on
 trouve dans les Mémoires de M. Fré-
 mont d'Ablancourt (14), qui connais-
 sait bien les affaires de la cour de
 Portugal. Ce confesseur de la reine,
 et celui (15) de l'infant don Pedro,
 contribuèrent beaucoup aux révolus-
 tions de ce pays-là (16).

On ne saurait s'empêcher de dire
 qu'il y a bien peu de personnes dont
 la condition ait été plus déplorable
 que la fut celle de cette reine avant la
 révolution; car (17) après le premier
 jour de son mariage avec le roi don
 Alphonse..... on s'aperçut que les
 choses ne se passaient pas si agréa-
 blement entre des personnes de leur
 âge, qu'il y avait lieu de l'espérer et
 de le croire : d'abord cela ne fut
 aperçu que de ceux qui approchaient
 de fort près leurs personnes; mais in-
 sensiblement cela s'étendit plus loin,
 et commença à jeter les fondemens
 d'une troisième cabale dans cette cour,
 dont les deux plus faibles, comme il
 arrive d'ordinaire, se joignaient contre
 la plus forte, en triomphèrent à la
 fin..... (18). Le roi n'était point plus

humain qu'avant son mariage, il con-
 tinuait dans ses mauvaises habitudes,
 et donnait tous les jours de nouveaux
 dégoûts à la reine, jusque-là qu'il
 témoigna d'être amoureux de la pre-
 mière de ses femmes de chambre.....
 Le comte de Castelmélhor, son fa-
 vori, ayant gagné l'une des femmes
 de la reine en qui elle se confiait le
 plus, il n'eut plus pour cette princesse
 que des égards apparens, si bien que
 le roi et son favori, ôtez quelques bien-
 séances qu'ils avaient encore pour elle
 devant le monde, témoignaient s'en
 soucier fort peu en particulier. Une
 si bizarre conduite de ceux qui étaient
 dans le tort, donna sujet insensible-
 ment à la reine d'entrer dans de
 grandes défiances, et de les soupçon-
 ner de machiner entre eux de perni-
 cieux desseins contre elle; mais plus
 ils lui donnaient sujet de se plaindre,
 plus elle était circonspecte à en témoi-
 gner ses ressentimens, ne sachant
 pas trop à qui se fier.... La France
 qu'elle venait de quitter la remplissait
 encore, et l'envie qu'elle avait de sa-
 tisfaire à ce qu'on attendait d'elle
 l'occupait toute entière: ainsi elle son-
 geait bien moins à trouver des remè-
 des à ses maux qu'à les dissimuler.
 Or quoiqu'elle eût assez de disgrâces
 pour n'avoir pas besoin de chercher
 ailleurs de quoi s'affliger, elle ne
 voyait qu'avec peine les injustices
 qu'on faisait à l'infant, et témoignait
 dans les rencontres, qu'elle prenait
 toujours à tâche de le remettre dans
 les bonnes grâces du roi. Quelle com-
 plication de malheurs! être mariée et
 fille tout-à-la-fois; avoir un mari im-
 puissant et très-brutal tout ensemble;
 craindre des complots, n'oscr se plain-
 dre, se défier de tout le monde; voir
 persécuté un prince pour qui l'on
 avait de l'amitié et de l'estime, et de
 qui l'on était aimée (20), ne sont-ce
 point des infortunes accumulées l'une
 sur l'autre jusqu'à l'excès? Le roi de
 Portugal avait des raisons particuliè-
 res d'être civil et complaisant pour
 son épouse: il fallait qu'il fît comme

(13) Mémoires de M. Frémont d'Ablancourt, pag. 319, 320.

(14) Ils ont été imprimés l'an 1701.

(15) C'étoit aussi un jésuite.

(16) Voyez les mêmes Mémoires, pag. 322 et suivantes.

(17) Frémont d'Ablancourt, Mémoires, pag. 214.

(18) Là même, pag. 295.

(19) Là même, pag. 296, 297.

(20) L'infant considérait que si le projet de la reine-mère eût été exécuté, il serait maintenant possesseur d'un bien qu'il estimait plus que la couronne, et qu'il n'aurait pas le déplaisir de voir une si belle princesse (la reine, mariée à don Alphonse) si indignement traitée. Mémoires du Frémont d'Ablancourt, pag. 294.

un débiteur insolvable, qui par son humilité, et par de beaux complimens, adoucit le mieux qu'il peut la mauvaise humeur de ses créanciers, *qui nummos non gestat in bursâ, mel saltem habeat in buccâ*. Il devait pour le moins payer en bonnes paroles; mais au lieu de cela il querellait, il injuriait son épouse, sans se souvenir qu'il ne pouvait point réparer par de bons effets l'offense verbale. La plupart des autres maris en pareils cas sont humbles et complaisans; ils tâchent de faire mentir le proverbe, qu'un mal ne vient jamais seul. C'est ce que font aussi ordinairement les femmes galantes; elles font en sorte par leurs flatteries et par leurs soumissions, que leurs maris digèrent le dur morceau de la corne.

(G) *Le chapitre avait prononcé sentence sur la nullité de mariage le 28 mars précédent.* Cette sentence témoigne que les deux parties avaient fait chacune de son côté tout de leur mieux pour la consommation du mariage, sans y avoir pu réussir, de quoi toute la faute devait être attribuée au mâle. Voici un peu au long les termes dont on se servit. « Il apparaît que pendant ce temps-là » (21) n'ayant pu y parvenir, quoi qu'ils y aient apporté le soin et la diligence requise, et ce à cause de l'impuissance du prince, qui procéda de d'une infirmité qu'il eut dès son enfance, et qui est présentement tout-à-fait incurable, ce qui se justifie plus que suffisamment par les moyens approuvés par le droit, de sorte que l'empêchement est tenu du moins pour moralément assuré; après quoi il n'est point besoin d'inspection ni de preuve plus grande, comme celle de trois années, ou d'un autre temps arbitraire. Tout cela ayant été examiné avec le surplus des actes, conformément aux lois, on juge le mariage entre lesdits sérénissimes prince et princesse contracté de fait, et non de droit, et on le déclare nul, et que lesdits prince et princesse pourront disposer de leurs personnes comme bon leur semblera, et faire une division des

» biens suivant la forme de leur » contrat (22). »

(H) *Je ne me rends point garant de ce qu'il contient.* Qui n'entend qu'une partie n'entend rien; je serais ravi de lire quelque réponse du comte de Castelmélior à l'auteur de la Relation. Une chose me fait quelque peine: si les folies de don Alfonse étaient telles que cet auteur les représente, elles ne pouvaient pas être inconnues aux ambassadeurs, ou aux envoyés du roi très-chrétien; et s'ils les connaissaient, ils ne pouvaient pas ignorer que ce prince était dans l'état où l'on ne permet pas aux particuliers de disposer de leur patrimoine. On enferme les gens qui ont de telles folies, on pour le moins on les dépose sous la tutelle de la parenté. D'où vient donc que les ministres de France n'avertirent point le roi leur maître quand on traitait du mariage de don Alfonse, que c'était un fou qu'il faudrait lier au premier jour, ou garder à vue, et qui d'ailleurs était estimé impuissant? Quelqu'un a dit que les princesses sont des victimes que l'on immole à des intérêts d'état. Jamais cela ne fut plus vrai qu'à l'égard de mademoiselle d'Anjou. Les favoris de don Alfonse subornèrent une femme, pour lui faire dire que le roi lui avait fait un enfant (23). Depuis elle jura que c'était une fausseté. L'auteur de la relation (24) appuie beaucoup sur le serment de cette femme; mais c'est à tort: on doit compter pour rien ce qu'elle dit; car puisqu'elle fut capable de mentir à la sollicitation d'un favori, elle pouvait bien mentir contre un prince prisonnier et prêt à être déposé. En bonne justice on ne devrait point faire valoir ces sortes de rétractations pour un témoignage; quiconque se laisse suborner pour dire, se peut également laisser suborner pour se dédire (25).

(I) *La reine alléguâ de grands motifs de conscience, pour se faire démarier.* Ceci a besoin de commentaire; car sans cela on croirait que la reine se défiant des irrptions du tempérament, et ne se sentant pas

(22) Relation, pag. 218.

(23) La même, pag. 96.

(24) Pag. 248.

(25) Conférences, tom. IV, pag. 242, dans l'article CALVIN, remarque (I).

(21) C'est-à-dire l'espace de seize mois.

assez forte contre les inclinations de la nature, aurait voulu recourir au remède établi de Dieu, qu'elle n'avait point trouvé en la personne de don Alfonso. En un mot, on se persuaderait qu'elle n'avait point le don de continence, et que pour faire son devoir devant Dieu, par rapport à la chasteté, elle avait besoin d'un mari. Mais ce serait mal interpréter les motifs de conscience qu'elle alléguait. Il est donc nécessaire pour prévenir les faux jugemens du lecteur, d'expliquer ici ce que c'est.

En 1^{er} lieu don Alfonso, nonobstant son impuissance réelle; ne laissait pas d'être extrêmement débordé, lascif, et impudique: il péchait donc nécessairement de ce côté-là, et faisait pécher la reine; car les casuistes les plus relâchés conviennent que sans certaines conditions qui ne se rencontraient pas dans les vains amusemens et dans les inutiles efforts d'Alfonse, c'est un crime d'impudicité à un mari de s'approcher de sa femme, et à une femme de souffrir les approches de son mari. Le papier même ne saurait souffrir en français de plus grands éclaircissemens; et c'est un préjugé favorable à cette reine; car il n'y a point d'apparence qu'à moins d'une extrême nécessité, une personne de son rang, dont les démarches sont exposées à la vue de toute la terre, eût voulu s'engager dans un procès où il fallait remuer cent choses qui faisaient tant de violence à la pudeur.

En 2^e lieu, la reine savait que le roi et son favori ne consentiraient jamais que don Pedro se mariât: puis donc que le roi était incapable d'avoir des enfans, elle ne pouvait plus dissimuler, sans exposer le royaume de Portugal à des révolutions funestes. A quoi, non-seulement son affection pour ce royaume, mais aussi sa conscience répugnaient beaucoup.

En 3^e lieu, le roi avait de coutume, quand il se voulait divertir avec quelque fille, d'employer un précurseur: c'était quelqu'un de ses favoris qui rompait la glace; après quoi le prince faisait tout ce qu'il pouvait afin d'entrer par la brèche, pendant qu'elle était fraîche faite. Or il avait eu dessein de se servir de cette ruse envers la reine: ainsi l'honneur et la

conscience engageaient cette princesse à se tirer d'entre les mains d'un tel mari.

Ces trois faits ont besoin de preuve. Voici donc ce que les raisons de la nullité (26) nous apprennent.

Sur le premier point, nous y lisons ce qui suit. « La conscience » qui sans cesse invitait intérieure- » ment sa majesté, et lui persuadait » qu'après une expérience de 16 » mois, assez longue et assez en- » nuyeuse, elle se devait séparer du » roi, sans en vouloir faire une plus » grande, vu même qu'ayant assez » reconnu par celle-là son impuis- » sance irremédiable, et en ayant à » diverses fois consulté avec son con- » fesseur, pour traiter avec plus de » sûreté une affaire de si grande im- » portance, le même confesseur, après » y avoir mûrement songé et étudié » ce qu'il avait à résoudre pour sa- » tisfaire à son devoir, déclara de- » vant Dieu qu'il ne croyait plus » que sa majesté, voyant ce qui se » passait, dût davantage violenter sa » conscience en habitant plus long- » temps avec le roi. »

Sur le second point je renvoie à la page 252 de la Relation.

Ce qui suit regarde le troisième point. La reine voyait son honneur, qui lui a toujours été infiniment plus cher que la couronne et que sa propre vie (27), « exposé à de grands » dangers avec de grands et légitimes fondemens, desquels, quelle que nécessité qu'il y ait d'en parler, l'honnêteté et la pudeur ne permettent pas de dire ici que ce qu'on ne peut pas absolument passer sous silence pour en pouvoir juger. L'un est que le roi sachant bien qu'il ne pouvait jamais avoir des enfans, il témoignait cependant une extrême passion d'en avoir, pour se rétablir (28) sur le trône par le moyen de cette opinion, et anéantir la contraire que l'on avait communément, et qu'il savait que tout le monde avait de son impuissance; ce qui le tourmentait plus que l'impuissance

(26) Relation, pag. 251.

(27) La même, pag. 253.

(28) Ce mot est fort impropre; car le roi Alfonso n'avait pas été encore détrôné.

» même : d'où vient que plus il se
 » sentait impuissant; et plus il s'em-
 » pressait de témoigner le contraire,
 » s'abandonnant à toute sorte de
 » femmes, et croyant par ce moyen
 » de se maintenir la couronne sur la
 » tête, et faire mourir de douleur
 » le prince son frère qu'il haïssait
 » plus que la mort, parce qu'il di-
 » sait et savait pour certain que sa
 » majesté n'aurait jamais d'enfans,
 » à cause de son impuissance. L'au-
 » tre est que la reine n'ignorait pas
 » ce qui était alors caché, et que les
 » juges ont su depuis par la propre
 » déclaration des personnes intéres-
 » sées; c'est que lorsque le roi von-
 » lait jouir de quelque fille, ne pou-
 » vant pas en venir à bout à cause de
 » son impuissance, il la faisait cou-
 » cher dans sa chambre et en sa
 » propre présence avec quelqu'un de
 » ses favoris, pour se faciliter ensuite
 » le contentement qu'il y pouvait
 » prendre; quoique effectivement il
 » n'y fit rien après non plus que de-
 » vant, comme appert de la dépositi-
 » tion qu'en ont faite des personnes
 » à qui cela est arrivé, et qui l'ont
 » juré sur les saints évangiles. Et ce
 » qui donna plus d'appréhension à
 » la reine, que le roi, qui n'avait
 » pour règle que le dérèglement
 » même, et la vaine estime de sa
 » puissance simulée, sans avoir égard
 » ni à son honneur ni à sa conscience,
 » eut quelque semblable dessein sur
 » elle, ce fut les continuelles sollici-
 » tations qu'il lui fit faire sur la fin
 » du mois d'avril de l'année 1667,
 » par ses plus intimes favoris Enri-
 » guez de Miranda, et le comte
 » de Castelmélhor, avec la marquise
 » sa mère, dame d'honneur de sa
 » majesté, de passer la nuit, de son
 » appartement où le roi n'avait fait
 » jusque-là aucune difficulté de la
 » venir trouver, en celui de sa ma-
 » jesté pour coucher avec lui (30),
 » contre les formes anciennes, et les
 » coutumes ordinaires du palais, et
 » sans aucune nécessité qui eût tant
 » soit peu d'apparence » et parce
 » que la reine s'en excusa à diverses
 » fois, et le plus doucement qu'il lui
 » fut possible, alléguant pour rai-

» sons, non pas celle qui lui don-
 » nait le plus d'appréhension dans
 » l'intérieur (30), car elle aurait au-
 » trement encore sacrifié cette non-
 » velle peine à la volonté du roi,
 » par un effet de la soumission que
 » cette princesse a toujours eue pour
 » elle, mais bien l'appréhension et
 » la pudeur qui sont capables d'em-
 » pêcher toutes femmes d'honneur,
 » et plus encore une princesse et
 » une reine, comme elle, de faire
 » sans aucune nécessité un change-
 » ment si extraordinaire, qui aurait
 » sans doute fait parler de sa répu-
 » tation, et de celle de sa majesté,
 » le roi se mit dans une telle colère,
 » qu'il voulut avec violence, la nuit
 » du même jour, la faire sortir du lit
 » pour le suivre dans son apparte-
 » ment; mais après beaucoup de me-
 » naces et plusieurs paroles assez ru-
 » des, tenant la main au poignard, il lui
 » dit qu'elle eût à s'y résoudre en 24
 » heures, passé lesquelles, si elle ne
 » faisait la nuit d'après ce qu'il vou-
 » lait, il jurait qu'il la tirerait par force,
 » ou la ferait traîner par quatre de
 » ses valets, ce qui causa à la reine
 » toute sorte de douleurs les plus
 » sensibles; c'est pourquoi elle en fit
 » faire le lendemain ses justes plain-
 » tes au comte, par la bouche de son
 » confesseur, pour le prier d'y ro-
 » médier, lui protestant de mourir
 » plutôt que de faire ce que le roi
 » voulait, on entre chose qui fût in-
 » digne d'elle. Cela, joint à la crainte
 » qui resta fortement imprimée dans
 » l'esprit de la reine, a été cause
 » que depuis elle ne s'est jamais
 » crue en sûreté, et n'a pas jugé d'y
 » pouvoir être, tant qu'elle demeu-
 » rerait exposée, comme elle le serait
 » bien plus à l'avenir, à un danger
 » d'où elle aurait eu de la peine à se
 » tirer une autre fois aussi heuren-
 » sement qu'elle avait fait celle-là;
 » vu même que celle à qui sa majesté
 » se devait plus fier en de pareilles
 » occasions, savoir sa dame d'hon-
 » neur, était la même de qui elle
 » avait plus de sujet de se méfier, à
 » cause du conseil dont il a été par-
 » lé, parce qu'elle était mère du

(30) Confirmez avec ceci la remarque (F), vers
 le fin, où l'on trouve une autre invention qui
 donnait de l'inquiétude à la reine.

(30) Je mets ici un *Nota* aussi, parce que l'au-
 teur s'exprime d'une façon si embarrassée, qu'on
 ne peut comprendre ce qu'il veut dire à moins
 qu'on ne soit bien attentif.

» comme favori du roi, et qu'elle té-
 » moignait ouvertement être fort
 » passionnée de voir des enfans à la
 » reine, de quelque manière que ce
 » pût être, pour établir par ce moyen
 » sa fortune et celle de son fils,
 » ayant dit expressément au confes-
 » seur, dans la conférence qu'ils
 » avaient eue ensemble sur cette ma-
 » tière-là, pour tâcher de l'induire, de
 » la part du roi et de la sienne, à
 » faire consentir la reine à ce chan-
 » gement de lit et d'appartement,
 » que ce ne serait que pour cinq ou
 » six nuits, passé lesquelles elle lui
 » promettait de faire retourner le
 » roi vers la reine, de même qu'il
 » faisait auparavant. »

(K) *La mélancolie profonde qui parut sur son visage.*] Si l'on me demande comment je sais que la reine fut mélancolique, je donnerai tout aussitôt mon témoin. Je le trouve dans les raisons de la nullité. Lisez bien ce qui suit. « La première fois » que le roi coucha avec la reine, ce » qui fut 3 ou 4 jours après qu'elle » fut arrivée en Portugal, son im- » puissance fut si bien connue à cette » princesse, nonobstant son innocen- » ce, et quoiqu'elle ignorât ce que » c'était que des choses de cette na- » ture, que son confesseur, qui la » vit extraordinairement mélancoli- » que, et qui craignait avec raison » la vérité de ce que l'on avait ap- » préhendé, ayant pris la liberté de » lui demander hors de confession, » avec toute la modestie, l'honnêteté » et la confiance que sa charge pou- » vait lui permettre, si ce que l'on » avait dit avait quelque fondement » ou apparence de vérité, ou bien si » elle pouvait espérer de voir bien- » tôt des fruits de son mariage, elle » lui répondit, comme l'on peut voir » dans les pièces, mais d'une ma- » nière qui lui fit bien connaître ce » qu'elle jugeait déjà de l'état de son » mariage, et de l'impuissance du » roi à procréer des enfans (31). » J'ai envie de voir un livre qui vint de paraître (32).

(31) Relation, pag. 250.

(32) On vient de m'avertir que l'Histoire de cette reine, composée par le père d'Orléans, Jésuite, parut à Paris depuis le mois de mai 1791. C'est ainsi que je parlais dans la première édition. Je dois ajouter présentement que cette

(L) *Et de déroger à une loi qui exclut de la couronne les princesses. . . . qui se marient à des princes étrangers.*] On l'appelle la loi de Lamégo. Elle fut faite par don Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal, aux États-Généraux qu'il convoqua à Lamégo après la victoire qu'il remporta sur cinq rois Maures, à la bataille d'Ourique, l'an 1139. Cette loi déclare que les princesses du sang royal qui épousent des étrangers sont incapables de succéder à la couronne. C'est en vertu de cette loi que les ducs de Parme ont été exclus de la couronne de Portugal, quoiqu'ils descendent de la princesse Marie, sœur aînée de Catherine, aïeule du roi don Pédro (33).

Histoire a été réimprimée à Amsterdam, et que cependant j'ai été si mal servi, que cet article se réimprime sans que j'aie pu l'avoir.

(33) J'ai tiré ceci d'une Gazette de Paris de l'an 1679.

POZZUOLO, en latin *Puteoli*, ville du royaume de Naples, n'a plus que de chétifs restes de son ancienne splendeur. Elle fut bâtie par les Samiens, l'an 4 de la 64^e. olympiade, qui était le deux cent trente-deuxième de Rome (a). On la nomma *Dicaearchia* (b). Elle appartenait quelque temps à ceux de Cumès, qui en firent leur port (c). Les Romains la subjuguèrent pendant la seconde guerre punique, l'an 538 de Rome, et y mirent une bonne garnison (d). Ils l'érigèrent en colonie vingt ans après, et lui changèrent son nom en celui de *Puteoli* (e) (A). Ce fut l'un des meilleurs ports qu'ils eussent sur cette mer-là (B). Elle devint très-considérable par la beauté des édifices publics que

(a) Euseb., in Chron.

(b) Et par contraction *Dicaarchia*. Les poètes latins se sont servis de ce mot pour la désigner, lors même qu'elle s'appelait *Puteoli*.

(c) Strabo, lib. V.

(d) Livius, lib. XXIV.

(e) Livius, lib. XXXII et XXXIV. Voyez aussi l'inscription rapportée par And. Schot. in Itinerario Italico, part. III.

l'on y bâtit (f), je veux dire par ses temples, par ses cirques, par ses théâtres et par ses amphithéâtres. Les maisons de campagne que les plus riches bourgeois de Rome, et Cicéron entre autres, firent bâtir aux environs de cette ville, contribuèrent encore plus à la rendre illustre (g). Quelques-uns disent que sa pourpre était préférée à celle de Tyr (C). Je ne dis rien de ses bains; chacun sait qu'ils furent très-renommés (D): ils le sont encore. Auguste (h) et Néron (i) y envoyèrent de nouvelles colonies. Elle fut réduite en cendres par Alaric, l'an 410 de l'ère chrétienne, et par Genseric, l'an 455 (k). Quatre-vingt-dix ans après ou environ, elle fut prise par Totila, qui la fit démanteler et saccager si furieusement, qu'elle demeura inhabitée pendant seize années. Les Grecs l'ayant rebâtie, elle se rétablit peu à peu, de sorte qu'elle était une bonne place lorsque Romuald deuxième du nom, duc de Bénévent, s'en rendit le maître l'an 715, et la désola par le fer et par le feu. Elle fut pillée par les Hongres au X^e siècle. Après plusieurs changemens de maîtres elle tomba enfin au pouvoir d'Alfonse d'Aragon, roi de Naples, dans le XV^e siècle. Les tremblemens de terre ont fait d'étranges ravages dans cette ville en divers temps, et surtout l'an 1538 (l). L'endroit où Gassendi en a parlé me donnera lieu d'ob-

server une méprise de son abrégé-viateur (E). Je parle aussi de la bévée de Benjamin de Tudèle (F). Il y a dans le Dictionnaire de Moréri un renvoi qu'il eût fallu corriger (m).

(m) Pussolo, cherchez Pussolo. Il fallait dire, cherchez Pouzol ou Pozzuolo.

(A) *En celui de Putéoli.* Ou à cause de la multitude des puits, ou à cause de la mauvaise odeur des eaux chaudes (1).

(B) *Ce fut l'un des meilleurs ports que les Romains eussent sur cette mer-là.* C'était là que les navires marchands d'Alexandrie avaient leur étape. Voyez ces paroles de Sénèque, *Subito hodie nobis Alexandrinæ naves apparuerunt, quæ præmitti solent et nunciare secuturæ classis adventum: tabellarias vocant. Gratus illorum Campaniæ aspectus est: omnis in pilis puteolorum turba consistit. . . . In hoc omnium discursu properantium ad litus, magnam ex pigritia modè sensi voluptatem* (2).

(C) *Quelques-uns disent que sa pourpre était préférée à celle de Tyr.* Scipion Mazzella le prétend, et allègue Plin: il est certain néanmoins que Plin ne parle pas de la pourpre, mais d'une espèce de vermillon où il entrait de la pourpre. Voici les paroles de Mazzella. *Fù dagli antichi tenuta in gran stima la purpura, che si faceva in Pozzuolo, che per la bontà et eccellenza sua avanzava quelle di Tiro, de Getulico, e del Laconico, ch'erano purpure pretiosissime. Di che Plin. nel 35. lib. al 6. capo, della purpura parlando, così scrive: quare Puteolanum potius laudatur, quam Tyrium aut Getulicum, undè pretiosissime purpure (3). Il devait considérer que le mot Puteolanum se rapporte à purpurissum è creta argentaria, dont Plin venait de faire mention. Les femmes s'en servaient pour se farder (4).*

(1) Strabo, lib. V.

(2) Seneca, epist. LXXVII, init. Confrez ce que dit Suétone, in Augusto, cap. XCVIII.

(3) Scipione Mazzella, Antichità di Pozzuolo, pag. 6 et 7, edit. Napoli, 1766, in-8°.

(4) Quasque litæ lucis tam bellè purpurizatas habes.

Plantas, in Trucul., act. II, sc. II, vs. 35. Voyez-le aussi in Mostell., act. I, sc. III, vs. 101.

(f) Voyez les Antiquités de Pozzuolo., composées par Scipion Mazzella.

(g) Id., ibid.

(h) Frontinus, de Colon.

(i) Tacit., Annal., lib. XIV.

(k) Scip. Mazzella, Antiquités de Pozzuolo.

(l) Tiré du même Scipion Mazzella.

(D) *Ses bains. furent très-renommés.* Voyez le traité du médecin Jean Elisius, de *Balneis Puteolanis*, corrigé et augmenté par Scipion Mazzella : il est imprimé à la fin des antiquités de Pozzuolo. On y trouve quelques vers latins composés par Alcadinus à la louange de ces bains-là. Cet Alcadinus était né à Syraeuse, et fut envoyé à Salerne par son père pour y étudier. Il y fit tant de progrès en philosophie et en médecine, qu'on le vit passer bientôt de la condition d'écolier à celle de professeur de ces deux sciences. La réputation qu'il s'acquit dans la médecine le fit souhaiter à la cour de plusieurs princes. Il guérit l'empereur Henri VI, qui était tombé d'angoissement malade dans le royaume de Naples, et depuis ce temps-là il fut fort aimé de cet empereur, qui le combla de présens. Après la mort de Henri il s'attacha au service de l'empereur Frédéric II, et composa à sa prière les vers dont je parle. Il florissait l'an 1191, et il vécut cinquante-deux ans (5). Thomas Bartolin l'a oublié dans sa Liste des médecins poètes.

(E) *Une méprise de son abrégiateur.* Gassendi rapporte que les tremblemens de terre produisent quelquefois des montagnes dans les continents, et des îles dans la mer. A l'égard des montagnes, il allègue ce qui arriva auprès de Pozzuolo, l'an 1538. *Mirabilis videri potest, dit-il (6), enasci ex opposito non modò in continentibus montes, sed etiam in medio mari insulas. Nam de montibus quidem facit fidem Puteolanus ille, quem Simon Portius (*) ita describit, ut fuerit und nocte ad plusquam M. passuum altitudinem, ex pumicibus, cineribusque congestus; id nempe sub finem septembris, anni m. n. xxxviii.* Quoique M. Bernier fût un habile homme, il ne laissa pas de méconnaître dans ces paroles une chose qui y est toute visible. Il ne songea pas que *Puteolanus* se doit rapporter à *terræ motus*, il en fit un auteur. Ce qui n'est pas moins

surprenant, dit-il (7), *c'est de voir naître en une nuit des montagnes de pierres ponces et de cendres dans le milieu d'un continent, comme rapporte Puteolanus.* Cela me fait souvenir de l'Hexaméron rustique, où l'on remarque que du Pinet. . . . a fait deux gentilshommes romains de deux espèces de marbre (8), et que Coëffeteau (9) a mis le capitaine Corfinius, au lieu de la ville de Corfinium.

(F) *Je parle. de la bévus de Benjamin de Tudele.*] Il dit non-seulement que la ville *Puteoli* s'appelait *Surrentum* anciennement, mais aussi qu'elle fut bâtie par Tsintsan Hadar-Ezer, qui, redoutant le roi David, avait pris la fuite. *Uterius profectus fui Puteolos quondam Surrentum dictam, urbem magnam, quam olim condidit Tsintsan Hadar-Ezer, quum metu Davidis regis (in pace quiescentis) aufugisset* (10). Ces deux faussetés ont été notées par Mazzella (11), et par Constantin l'Empereur (12), et depuis encore par Pinédo (13), qui remarque qu'il est fait mention de ce Tsintsan Hadar au verset III du chapitre VIII du II^e. livre de Samuel, et que le faux Josèphe, fils de Gorion, débite la même fable au chapitre III du I^{er}. livre. On voit là l'esprit de la nation judaïque, et même de toutes les autres. Chaque peuple s'imagine que ses grands hommes ont été cause d'une infinité d'événemens dans les pays les plus éloignés. David, dont le nom fut inconnu en Italie jusqu'à ce que les Romains lurent Josèphe, et qui précéda d'environ trois siècles la fondation de Rome, fit tant de peur à Romulus, si l'on en croit Benjamin, que ce fondateur de Rome creusa un chemin de quinze milles sous les montagnes, auprès de *Puteoli*, pour

(7) Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, tom. V, pag. 127, édition de Lyon, 1664.

(8) *Foyez*, dans ce volume, pag. 94, la citation (26) de l'article PINET.

(9) Au chap. XVIII du III^e. livre de la traduction de Flores.

(10) Benjam. Itiner., pag. 14, edit. Lugd. Bat., 1633.

(11) Mazzella, Antichità di Pozzuolo, pag. 4 et 5.

(12) L'Empereur, Notia in Benjam. Itiner., pag. 159.

(13) Pinédo, in Stephanian Byzantinum, voce Δακτύλιος, pag. 236.

(5) Tiré de Scipione Mazzella, de *Balneis Puteolanis*, pag. 166.

(6) Gassendi, *Physica, sect. III, membr. I, lib. I, cap. VI*, pag. 50 *Opér.*, tom. II.

(*) *Epist. de conf. agri Puz.*

se caher. *Hinc per milliaria quindecim sub montibus iter conficitur. Operis autor est Romulus, qui Romam condidit, atque hæc omnia fecit eum sibi à Davide, Israelitarum rege et Joabo exercitus duce metueret. Alia etiam cum supra, tum infra montes urbis Neapolis extruxit* (14). Voici la note de Constantin l'Empereur : elle contient une exclamation qui n'est pas trop forte, vu l'impertinence de ce rabbin. *Quis ad tantum stuporem non obstupescat? coartatos facit Davidem et Romulum, quum trecentis circiter annis post Davidem regnare coeperit. Quod in dubium vocari non potest, sed ex diversis historicis constat, et passim à chronologis observatum, quorum verba repetere necesse non est in tantâ luce. Huic parallelum est, quum Romulum talpæ more in tegram ac longissimas specus se recepisse fingit, sive eas metu Davidis, qui antè aliquot secula mortem obierat, excavasse scribit. Quis ad hujusmodi non stomachetur? si nos ita aberraremus, quàm superbi nobis judæi insultarent* (15).

(14) Benjam. Itiner., pag. 15.

(15) L'Empereur, Notis in Benjam. Itiner., pag. 159.

PRADILLHON (JEAN-BAPTISTE), né dans le Linnousin, « se » retira fort jeune dans la solitude de Feuillans, abbaye et » chef d'ordre dans le diocèse » de Rieux. Le cloître reconnu » bientôt son mérite : dès l'âge » de vingt-cinq ans il eut part » au gouvernement, et à l'âge » de quarante ans il en devint l'arbitre et le chef. Cette » élection a été répétée jusqu'à » quatre fois ; et si les lois » de son état n'y eussent pas » été contraires, l'estime et » l'inclination de ses religieux » l'auraient perpétué dans cet » emploi (a)..... Il est mort à » Paris, dans son monastère de la » rue Saint-Honoré, le 25 de

(a) Mercure Galant du mois d'octobre 1701, pag. 253.

» septembre 1701 (b). » Je dirai quelque chose des ouvrages qu'il a donnés au public (A).

(b) Là même, pag. 263.

(A) Je dirai quelque chose des ouvrages qu'il a donnés au public.]
« Les liaisons étroites et familières » qu'il avait eues à Rome avec le docteur Fagnanus, lorsqu'il était procureur général en cette cour, nous ont procuré un livre de Droit canon mis en Pratique, que non seulement les religieux, mais encore les ecclésiastiques consultent souvent pour leur décision de discipline. Il n'est pas aisé de ramasser dans un gros volume un aussi grand nombre de matières importantes, avec tant d'ordre et de netteté que ce petit volume en contient. Les feueillantines de Toulouse lui doivent la révélation des austérités secrètes et presque incroyables de leurs premières mères. Le public a goûté ses relations (1). » Il est auteur du livre intitulé *la Conduite de don Jean de la Barrière, premier abbé de Feuillans, durant les troubles de la ligue, et son attachement au service du roi Henri III.* Cet ouvrage fut imprimé l'an 1699 : le journal des Savans, du 13 septembre 1700, en a donné l'analyse. Dom Pradillhon avait fait plusieurs voyages pour le bien de sa congrégation, qui lui donnèrent accès dans les plus célèbres archives des provinces du royaume. Comme il avait beaucoup de discernement pour les anciennes écritures, et une probité à l'épreuve de tout intérêt, les savans s'en rapportaient à ses seuls extraits ; le témoignage de l'illustre M. Baluze, dans ses Papes d'Avignon, lui tient lieu d'un éloge entier. La noblesse surtout lui confiait volontiers l'examen de ses titres ; il en avait fait son étude de récréation. Sa modestie n'a jamais voulu consentir qu'on donnât au public ses manuscrits sur cette matière (2).

(1) Mercure Galant du mois d'octobre 1701, pag. 253, 256.

(2) Mercure Galant du mois d'octobre 1701, pag. 259 et suiv.

PRÆPOSITUS (NICOLAS), était

médecin à Tours et composa un Dispensaire qui est tout plein de voleries, si nous en croyons l'auteur que je vais citer (A). Le sieur König (a) le qualifie médecin de Salerne. C'est une erreur.

(a) In Bibliothec., vet. et nov., pag. 661.

(A) Il composa un Dispensaire qui est tout plein de voleries, si nous en croyons l'auteur que je vais citer.] Cet auteur se nomme Jean de Renou : j'ai fait son article. Il nous apprend (1), qu'il y a eu quatre médecins nommés Nicolas qui ont fait chacun un Dispensaire, et qu'entre ceux-là celui qui est surnommé *Præpositus*, jadis médecin à Tours, « n'a point » fait difficulté de ravir l'honneur et » le travail des autres trois, en transcrivant mot à mot et s'attribuant » l'Antidotaire d'un certain ancien » pharmacographe, nommé Jacques » des Parties (2), qui avait été auparavant compilé et transcrit par Nicolas Myrepsus, et autres antidotariographes, et outre ce, a caché malicieusement le surnom desdits » Nicolas pour mieux cacher le larcin manifeste qu'il a fait dans leurs écrits, et s'est contenté de mettre » à la tête des compositions qu'il leur » a volées, ledit seul nom de Nicolas, » sans spécifier le surnom de Nicolas » Alexandria, de Nicolas Florentin, » ou de Nicolas de Salerne, desquels » il a tiré (et ceux-ci du susdit Jacques des Parties), ce qu'il s'attribue à fausses enseignes. » Il a trompé bien des gens, car le commun des apothicaires le regarde comme le vrai et légitime auteur de toutes les compositions barbares et grossières qui sont dans un certain vulgaire et trivial Dispensaire, au frontispice du-

quel il a mis son nom et surnom. Mais il a été si malicieux, qu'il n'a mis que son nom seul à la tête de chaque composition, pour faire accroire qu'il en est l'auteur, quoiqu'on sache bien le contraire. Ceci pourra servir aux écrivains qui voudront continuer la liste des plagiaires commencée par Thomasius.

L'auteur du *Lindenius renovatus* (3) assure en citant la Chronologie des Médecins, composée par Wolfgang Justus, que Nicolas *Præpositus* semble être le même que Nicolas Myrepsus, surnommé Alexandrinus, et qu'on dit qu'il a été médecin à Lyon vers l'an 1524. Or ce Wolfgang Justus avait dit (4), que Nicolaus Myrepsus Alexandrinus, *Præpositus alius dictus*, a vécu entre les Grecs modernes environ l'an 1198, et (5) que Nicolaus Alexandrinus a vécu avant Aeginéta, c'est-à-dire avant l'an 420 (6). Jugez un peu, je vous prie, s'il y regardait de près. On trouve dans *Lindenius renovatus* (7) que le *Dispensatorium Nicolai Præpositi ad aromatariorum, sive Introductiones in artem Apothecariatus*, fut imprimé à Lyon, l'an 1505 et l'an 1536, in-4°; et à Paris, l'an 1582, in-4°.

(3) Pag. 842.

(4) *Apud Lindenium renovatum*, pag. 840.

(5) *Ibidem*, pag. 829.

(6) *Apud Lindenium renovatum*, pag. 865.

(7) Pag. 842.

PRAT (ANTOINE DU), chancelier de France, et puis cardinal sous le règne de François I^{er}, était d'Issoire en Auvergne. On convient que c'était un fort habile homme, mais non pas que ce fût un homme de bien *. En-

* Leclerc et Joly prennent sur tout point la défense de du Prat : ils reprochent à Bayle de l'accuser sans preuve, ou de n'apporter que des témoignages récusables. Quant au concordat, les opinions, disent-ils, sont partagées, et Bayle aurait pu tout aussi bien dire on le loue, que on le blâme. Ils mettent le concordat au rang des choses sur lesquelles on disputera toujours si elles sont plus avantageuses que nuisibles, et sur lesquelles on pourra tenir indifféremment le pour et le contre; ils ne manquent pas de remarquer que Bayle, dans sa remarque (B), convient que

(1) Jean de Renou, au livre VI de l'Antidotaire, chap. VI, pag. 741, édition de Lyon, 1637. Voyez-le aussi dans son Introduction à la Pharmacie, chap. XVII, pag. 489; et dans la préface, et au chap. III du 1^{er} livre de l'Antidotaire, et alibi passim.

(2) L'auteur du *Lindenius renovatus* dit, pag. 840, que Jacobus de Partibus, natif de Tournai, fut médecin de Charles VII, roi de France, et de Philippe duc de Bourgogne, et qu'il mourut chanoine de Tournai, environ l'an 1465. Voyez l'article PARTIS, tom. XI, pag. 417.

tre autres choses on le blâme du concordat qui fut passé entre Léon X et François I^{er}, l'an 1516. On prétend qu'il introduisit par-là dans le royaume un usage pernicieux (A), qui transférait à la cour le choix des évêques, ce qui était le moyen de faire tomber les mitres sur des têtes beaucoup plus remplies de l'esprit du monde que de la science et de la vertu que doivent avoir les pasteurs des âmes. Mais on peut répondre que du temps des élections l'église était aussi mal servie, qu'elle le fut sous le concordat (B). J'ai bien de la peine à croire le dialogue rapporté par quelques historiens. Il concerne la confidence que l'on veut que le cardinal du Prat ait faite de l'envie d'être pape (C). Quelques auteurs disent qu'il feignit une rétention d'urine pour se tirer d'un péril (D). Il n'y a point d'apparence qu'il ait ignoré la langue latine au point que Jonston l'assure (E). On a remarqué qu'il aimait beaucoup la chair d'ânon (F), et qu'il fut cause que d'autres l'aimèrent.

Il fut grand persécuteur des réformés : quelques-uns d'eux disent qu'en punition de cela il mourut désespéré (G). Un fameux historiographe suppose que les remords de la conscience le tourmentèrent cruellement, à cause qu'il se souvenait d'avoir introduit des innovations qui foulaient le peuple (a). Je donne

l'épigramme que Théodore de Bèze lui fit (b).

(b) *Antonio Pratensi, cancellario Galliarum, inter obesos obesissimo. Amplissimus vir hic facit. Beza, Poemat., pag. 94, édit. tertie.*

(A) On prétend qu'il introduisit par le concordat un usage pernicieux.] Ayant dessein de recueillir quelques témoignages sur ce sujet, je commence par ces paroles d'un janséniste (1) : « Le chancelier Antoine du Prat, cardinal, archevêque de Sens, évêque d'Alby, de Valence, de Die et de Gap, et abbé de Fleury, assembla (2) dans le couvent des Grands-Augustins, à Paris, les évêques de sa province qui étaient à la suite de la cour, et y fit lire des ordonnances qu'il avait faites pour l'explication de la foi, et pour la discipline ecclésiastique, contre les erreurs de Luther, qui faisaient lors beaucoup de bruit en l'Europe.... (3) Ce prélat n'a jamais résidé dans aucun de ses diocèses, ni jamais fait autre fonction d'évêque, que cette seule ordonnance contre Martin Luther, Philippe Mélanchthon, OEcolampade, Zuingle; car on ne parlait pas encore de Calvin et de Bèze. C'est ce bon prélat auquel on attribue d'avoir ôté la pragmatique sanction, c'est-à-dire la pure observation des anciens canons en l'église de France, et d'avoir fait le concordat du roi François I^{er}, avec Léon X, qui a ruiné en France toute la discipline apostolique, a aboli les élections canoniques, et a soumis l'église de France à une déplorable servitude. » L'archevêque d'Ambrun prit le parti de ce chancelier, et l'écha de rendre odieux à la cour les jansénistes, comme si en condamnant le concordat ils enviaient à sa majesté les avantages qu'elle en retire. *Ils s'efforcent, dit-il (4), d'ôter un avantage signalé à sa couronne : ils dé-*

les élections avaient des abus. Joly transcrit ensuite un poème latin sur le concordat, en trois actes, composé dans le temps, et que Joly a publié pour la première fois.

(a) Mezerai, Abrégé chron., pag. m. 584, à l'ann. 1535.

(1) Dialogue entre deux paroissiens de Saint-Hilaire-du-Mont, sur les ordonnances contre la traduction de Mons, pag. 37 du I^{er}, tome des pièces concernant cette traduction.

(2) L'an 1528.

(3) *Idem*, pag. 38.

(4) Requête présentée au roi par l'archevêque d'Ambrun, pag. 270 du surdit volume.

clament dans la page 10 du premier libelle contre le concordat qui fut fait entre le roi François I^{er}. et le pape Léon X. C'est ce bon prélat, disent-ils, parlant du chancelier du Prat, cardinal et archevêque de Sens, auquel on attribue d'avoir ôté la pragmatique sanction, c'est-à-dire la pure observation des anciens canons, etc..... Ils en veulent à ce grand homme, parce qu'en un concile qu'il tint dans sa province de Sens, en l'an 1528, il défendit les traductions de la Bible en langue vulgaire. Ces paroles furent critiquées; on s'étonna (5) qu'il parlât du concordat d'une manière si peu digne de son caractère. « Il devait apprendre des historiens les plus célèbres et des procès verbaux du clergé de France, de quelle manière les évêques, les parlemens et les gens de bien ont toujours regardé ce traité. Il ne devait pas ignorer que l'on a fait long-temps en plusieurs églises des prières publiques aux prônes des paroisses, pour en demander à Dieu l'abolition, pour le rétablissement des élections canoniques » (6); ainsi, comme on peut voir par divers rituels, comme par celui de Vannes, imprimé à Lyon, et par un autre de Clermont, imprimé en 1608 par l'ordre de feu monseigneur le cardinal de La Rochefoucault. Et enfin, puisque l'autorité de monseigneur l'archevêque de Paris lui est sans doute fort considérable, il devait au moins en parler comme fait ce prélat dans la Vie de Henri IV, où il rapporte, page 229, que l'assemblée générale du clergé se tenant à Paris, l'an 1599, fit une grande remontrance au roi, par laquelle les prélats le priaient de ne point charger sa conscience des nominations aux évêchés, abbayes et autres bénéfices ayant charge d'âmes. Et il ne devait pas faire paraître moins de lumière qu'un prince comme Henri-le-Grand, élevé dans l'hé-

» résie et nourri dans les armées, qui ne laissa pas de répondre à cette remontrance du clergé, comme M. de Paris le rapporte ensuite, qu'il reconnaissait que ce qu'ils lui avaient dit touchant les nominations des bénéfices était véritable, mais qu'il n'était pas l'auteur de cet abus. » Ajoutons encore ceci (7). Il n'est point vrai que les écrivains de Port-Royal aient sujet d'en vouloir au chancelier du Prat, à cause qu'il a défendu les traductions en langue vulgaire, dans le concile de Sens de l'an 1528, « parce qu'il n'a jamais fait cette défense, s'étant contenté simplement de défendre qu'on imprimât les livres sacrés sans l'autorité de l'ordinaire, ce qui ne regarde point la traduction de Mons, qui a été approuvée par l'ordinaire du lieu où elle a été imprimée. Il n'est pas véritable non plus qu'on ait tort de ne parler pas du cardinal du Prat comme d'un grand homme, et qu'on doive faire un crime à l'auteur des Dialogues de ce qu'il en a parlé comme il a fait, puisqu'il faut n'avoir aucune connaissance de notre histoire, pour ne savoir pas qu'il a été plus décrié que personne par les écrivains de son temps. Belarius, évêque de Metz, l'appelle *bipedum nequissimus*, et l'accuse d'avoir fait condamner à la mort le sieur de Semblançai par des juges corrompus. C'est apparemment de lui que Budé fait l'étrange éloge qu'il est au commencement de la page 260 (*) de son livre intitulé *Forensia* »

Il est certain que le concordat amena d'horribles abus dans la collation des bénéfices, et de là vint que sur les plaintes des trois états du royaume, assemblés à Orléans l'an 1560, il fut fait un règlement qui aurait pu remettre les choses en fort bon train, s'il eût été observé. En voici la teneur. « Tous archevêques et évêques seront désormais si tost que vacation viendra, élus et nommés, à savoir les archevêques par les évêques de la province et chapitre de l'église épiscopale : les évêques par l'archevêque, et évêques de

(5) Remarques sur la Requête de l'archevêque d'Ambrun, pag. 271 de ce même tome.

(6) Quintin, haranguant pour le clergé aux États-Généraux du royaume, l'an 1561, parla avec une extrême force pour le rétablissement des élections. Voyez le président de la Place, Histoire de l'état de la Religion et République, folio m. 143 verso et suiv.

(7) Remarques sur la Requête de l'archevêque d'Ambrun, pag. 271.

(*) Lib. 3.

» la province, et chanoines de l'église
 » episcopale, appelez avec eux don-
 » ze notables gentils-hommes qui se-
 » ront cleuz par la noblesse du dio-
 » cèse, et donze notables bourgeois,
 » qui seront aussi cleuz en l'hostel
 » de la ville archiepiscopale, ou epis-
 » copale. Tous lesquels convoquez à
 » certain jour par le chapitre du sie-
 » ge vacant, et assemblez, comme
 » dit est, s'accorderont de trois per-
 » sonnages, des suffisances et qualitez
 » requises par les saints decrets et
 » conciles, aagez au moins de trente
 » ans, qu'ils nous presenteront : pour
 » par nous, faire election de celui
 » de trois que voudrons nommer à
 » l'archevesché ou évesché vacante. »
 Afin que mes lecteurs connaissent les
 maux à quoi Pon crut que cette or-
 donnance remédiait, je rapporte les
 paroles d'un commentateur (8). « Si
 » les loix tant divines que humaines
 » eussent esté observées par ceux qui
 » en font estat et profession, on en
 » sont ministres et executeurs, cest
 » article seroit veritablement estimé
 » et tenu pour superflu. Car les loix
 » et saintes ordonnances anciennes
 » avoyent baillé reglement és choses
 » y comprises tout tel qu'il est icy
 » arrêté. Mais la calamité du temps,
 » l'audace humaine, l'avarice, la
 » faveur des plus grands avoit tout
 » alteré et corrompu, et s'en alloit
 » de pis en pis, si le bon et meur ju-
 » gement de nostre prince on de
 » ceux qui luy assistent, n'y eust enfin
 » obvié. Par faveur, amitié et argent
 » les idiots et ignorans asniers te-
 » noient et possedoyent les gros be-
 » nefices, les hautes dignités et gran-
 » des prelatures. Et d'autant qu'ils
 » n'avoient ne la capacité ne l'expe-
 » rience de discerner le mal du bien,
 » et au contraire, et ne savoyent
 » constituer difference entre la vertu
 » et le vice, ils en usoyent tout ne
 » plus ne moins qu'ils l'entendoyent :
 » et le plus souvent estoyent creéz
 » évesques encorés non à plein facon-
 » nés dedans la matrice de leurs
 » merces. Dont s'est largement et à
 » bon escient ressentie toute la bres-
 » tiente. Et ne se sont peu tenir les
 » peuples desolez d'asprement mur-

» murer, se voyant conduits par telle
 » maniere de gens, ou par leurs
 » suffragans, lieutenans et vicaires de
 » mesme farine que leurs maistres :
 » lesquels imposoyent temerairement
 » aux nations de Dieu, charges et
 » faix insupportables, et qu'ils ne
 » vouloyent eux mesmes toucher du
 » bout du doigt : jusques à ce que
 » le Seigneur a ouvert les yeux, les
 » cœurs, et les bouches du pauvre
 » peuple esperdu, pour voir, parler,
 » et se plaindre, des princes, pour en-
 » tendre, et du roy, pour juger en
 » equité et droiciture. Il me semble que
 » nous avons occasion d'esperer de
 » Charles IX, nostre roy, ce que les au-
 » gures, mages ou prophètes bumain
 » disoyent d'Auguste Cesar, sous le-
 » quel la monarchie fut si bien poli-
 » cée, et florit en toute felicité, et
 » prospera en tout accroissement et
 » grandeur. Par cest article-cy nous
 » voyons que les gens de bonne vie,
 » honneste conversation, et bien ver-
 » sez aux lettres recevront le preme
 » et guerdon de leurs labeurs ; les
 » ignares seront rejettez et reculez,
 » les jeunes meus et incitez de tra-
 » vailler à monter au theatre excel-
 » lent de vertu : les cofans de la
 » mammelle ne seront plus (comme
 » au passé) elevez és dignitez qui
 » emportent charge trop pesante pour
 » leurs foibles espauls, et sont trop
 » de dure digestion pour leur esto-
 » mach, et mesmement en ce que
 » touche la religion, où fault ordon-
 » ner des gens exquis, de grande
 » probité, chasteté et sanetimonie,
 » mortifiez, despoillez de leur vicil-
 » le peau, et desquels les esguillons
 » charnels soient esteints, ou par
 » l'aage, ou pour l'amour du Sei-
 » gneur. Car commettre au regime
 » de l'église des ignorans et des en-
 » fans qui ne savent regir, gouverner,
 » ne conseiller eux mesmes, est chose
 » estrange, exorbitante, et autant
 » repugnante à tout droict divin et
 » humain que qui seroit tuteur un
 » pupille à un autre pupille, meuer
 » l'aveugle à l'aveuglé... Ce bon roy
 » Loys douziesme, voyant telle faute
 » estre entre les ecclesiastiques de
 » son temps, disoit que les asnes
 » avoyent meilleur temps, que les
 » chevaux : car les chevaux (disoit-
 » il) vont en poste à Rome courir les

(8) Joachim du Chastel, avocat au grand con-
 seil, Sommaire Exposition des ordonnances du roi
 Charles IX, folio 7 verso, édition de Paris, 1568.

» benefices, et dont plusieurs ames
» sont pourvez. Par cela on ne s'est
» peu tenir de les vespériser par mille
» pasquilles et libelles fameux ; et a
» on jetté ces vers au regret de l'elec-
» tion perduë, contre les usurpateurs
» d'icelle, et les proveux indignes
» de telles des dignitez ecclesiastiques.

- » Au temps passé l'esprit saint eslisoit
- » Ceux, dont souloit l'Eglise estre servie.
- » En ce temps-là, vertu fruit produisoit :
- » Car les cleus estoient de sainte vie.
- » Mais maintenant les mondains par envie
- » Ont usurpé la sainte election,
- » Dont s'en ensuy humains affection :
- » Et par ainsi tous vices procedes
- » Sont des pasteurs : qui nous sont concedes
- » Par les chevaux, par la poste, et par
- » dons.
- » Trop mieux vaudroit les eslire à trois
- » des :
- » Car à l'hasard ils pourroyent estre bons. »

Si je fais un jour l'article de Gêneral, comme je l'espère, je n'oublierai pas le livre qu'il publia pour faire voir la nécessité de rétablir les élections canoniques (9). Il appela le concordat un mystère d'iniquité.

(B) *Du temps des élections l'Eglise était aussi mal servie qu'elle le fut sous le concordat.* Nous avons vu dans les remarques précédentes la raillerie de Louis XII. Il y avait donc bien des abus sous la pragmatique sanction et avant le concordat. L'archevêque d'Ambrun soutient (10) que le concordat a retranché les abus, les simonies, et les cabales qui se faisaient autrefois dans les élections. Mais voici un abbé commendataire qui s'étend beaucoup sur ces désordres. « J'ay ouï conter à une grande dame, d'avoir entendu dire autrefois à ce grand roy François, que le sujet qui le porta le plus à faire le concordat avec le pape Léon, pour abolir du tout les élections des évesques, abbez et aucuns prieurs, et s'en prevaloir des nominations, fut les grands abus qui s'y faisoient en telles élections parmy les moines ; car sous aucun egard à la suffisance, bien que de ce temps-là ne s'en trouvoit gueres dans les cloistres, ny de savoir non plus... ils eslisoyent le plus souvent celuy

(9) Il fut brûlé par le bourreau. Voyez la Dissertation XI de Natalis Alexandre, in *Selecta Historiarum ecclesiasticarum capita*, sec. XF et XFII.

(10) Dans sa *Requête au Roi* contre la Version de Mons, pag. 272, 273 du I^{er}, tome des pièces concernant cette version.

» qui estoit le meilleur compagnon,
» qui aimoit plus les garces, les
» chiens et les oyseaux, qui estoit le
» meilleur biberon, bref, qui estoit
» le plus debanché, afin que l'ayant
» fait leur abbé, ou prieur, par
» après il leur permit faire toutes
» pareilles debauches, dissolutions
» et plaisirs, comme de vray l'en
» faisoient auparavant très-bien obli-
» ger par bons sermens, et faisoit
» qu'ils le tinssent par amour ou par
» force. Le pis estoit quand ils ne
» se pouvoient accorder en leurs
» élections, le plus souvent s'entre-
» battoient, se gourmoient à coups
» de poing, venoyent aux braque-
» mars et s'entrebleissoient, voire
» s'entretuoient ; bref, il y avoit plus
» de tumultes, liguees et brigues qu'il
» n'y a en la creation du recteur de
» l'université de Paris, que j'ay veu
» autrefois ; je ne sçay si cela dure.
» De plus aucuns eslisoyent quelque
» simple bon homme de moine qui
» n'eust osé grouiller, ny comman-
» der faire autre chose sinon ce qui
» leur plaisoit, et le menaçoient s'il
» vouloit trop faire du galant et ro-
» gue superieur, d'autres eslisoyent
» par pitié quelque pauvre herede de
» moine, qui en cachette les déro-
» boit ou faisoit bourse à part, et
» mourir de faim ses religieux, dont
» s'en trouvoient de grandes plaintes
» et autant d'appauvrissement de
» l'abbaye..... Bref, une infinité
» d'abus se commettoient en ces
» élections et creations, que je tai-
» ray pour ce coup. De plus ce grand
» roy considerant les bons services
» que sa noblesse luy faisoit ordi-
» nairement, et ne la pouvant re-
» compenser des finances de son do-
» maine, et deniers de ses tailles,
» car il faisoit le tout convertir aux
» frais de ses longues et grandes
» guerres, il trouva meilleur de re-
» compenser ceux qui l'avoient bien
» servy de quelques abbayes et biens
» d'Eglises, que les laisser à des moi-
» nes cloistaux, gens inutiles, disoit-
» il, qui ne servoyent de rien qu'à
» boire et manger, taverner, jouer,
» ou à faire des cordes d'arbalestes,
» des poches de furet, à prendre des
» conills, de siffler des linottes, voi-
» là leurs exercices, et faire une de-
» bauche que l'oisiveté leur appor-

» toit; aussi disoit-on en proverbe
 » commun alors, il ne fait rien non
 » plus qu'un prestre ou un moine;
 » aussi disoit-on, avare et paillard
 » comme un prestre et un moine,
 » ainsi que dit l'italien, *preti, fra-*
 » *tri monachi et pulli, mai non son*
 » *satulli* (11). Or il faut noter
 » que s'il y a eu des abus en ces eslec-
 » tions et creations monachales, il y
 » en a bien eu autant es canoniales
 » et celles des evesques, qui pour
 » avoir les voix des chanoines et de
 » ceux qui en tenoyent les principa-
 » les dignités, on les gagnoit et ache-
 » toit à purs deniers, les autres on
 » les corrompoit par presens et pro-
 » messes de force bien pour l'avenir.
 » De sorte que cela s'appelloit plus-
 » tost une vraie simonie, qu'une le-
 » gitime et sainte eslection, prenant
 » exemple sur plusieurs papes de ce
 » temps-là, qui gaignoyent ainsi les
 » voix et les suffrages des cardinaux.
 » Bien souvent aussi faisoient-ils en
 » leurs chapitres des tumultes; se-
 » ditions, ligues et brigues, jusques
 » à s'entrebattre, se frapper, se tuer,
 » s'entreblesser, comme cela s'est
 » fait autrefois en Allemagne que
 » j'ay oui dire, car les chanoines es-
 » toyent mauvais garçons, comme
 » encore ils sont, et s'aydoient aussi
 » bien de l'espée que du breviaire.
 » Les evesques elevez et parvenus à
 » ces grandes dignitez, Dieu sçait
 » quelles vies ils menoyent, certaine-
 » ment ils estoyent bien plus assidus
 » en leurs dioceses qu'ils n'ont esté
 » depuis; car ils n'en bongeoient;
 » mais quoy? c'estoit pour mener
 » une vie toute dissolue après chiens,
 » oyseaux, festes, hanquets, con-
 » frairies, nocces et putains, dont
 » ils enfaisoient des serails, ainsi que
 » j'ay oui parler d'un de ce vieux
 » temps, qui faisoit rechercher de
 » jeunes, belles, petites-filles, de
 » l'age de dixans, qui promettoient
 » quelque chose de leur beauté à
 » l'avenir, et les donnoient à nourrir
 » et elever qui çà qu'il y a parmy leurs
 » paroisses et villages, comme les
 » gentils-hommes, de petits chiens,
 » pour s'en servir lorsqu'elles seroyent
 » grandes. Tout cela leur estoit per-

» mis, car nul n'eust osé leur re-
 » monstrer ny censurer, tant ils
 » estoyent craints et ne craignoient
 » nullement d'estre scandalisés. J'en
 » dirois davantage, mais je ne veux
 » pas scandaliser. Nos evesques d'au-
 » jourd'huy sont plus discrets, au
 » moins plus sages hypocrites, qui
 » cachent mieux leurs vices noirs
 » (me dit un jour un grand person-
 » nage): et ce que j'en dis des uns
 » et des autres, tant du vieux temps
 » que du moderne, et de leurs
 » abus, ce n'est pas de tous, à Dieu
 » ne plaise! car de l'un et de l'autre
 » temps il y en a eu force gens de
 » bien, tant de regniers que secu-
 » liers, et de très-bonne et sainte
 » vie, comme encore il y en a for-
 » ce et y aura, moyennant la grâce
 » de Dieu, qui aime et n'abandonne
 » jamais son peuple (12).»

(C) *Il concerne ta confidence.....*
de l'envie d'être pape. J MM. de Port-
 Royal n'oublièrent pas de représen-
 ter à l'archevêque d'Ambrun ce que
 Laurent Capelloni conte touchant la
 mort d'Antoine du Prat. « Clément
 » VII, dit cet auteur, étant mort,
 » le cardinal du Prat se laissa telle-
 » ment posséder par le désir déréglé
 » de devenir pape, qu'il osa se pré-
 » senter devant le roi pour lui dire
 » que le temps était venu qu'il le
 » pouvait faire pape. Le roi, voulant
 » voir jusqu'à un bout où son ambi-
 » tion le porteroit, s'arrêta pour lui
 » laisser dire tout ce qu'il voulait.
 » Le cardinal ajouta donc, que si sa
 » majesté le voulait favoriser de son
 » autorité auprès du collège des car-
 » dinaux afin d'obtenir qu'ils le fis-
 » sent pape, il n'en aurait que le
 » nom; mais que ce serait le roi qui
 » en aurait l'effet. Le roi voyant
 » l'ambition excessive de cet hom-
 » me, et considérant les difficultés
 » extrêmes de cette entreprise qui ne
 » se pouvait exécuter qu'avec de
 » grandes sommes d'argent, répon-
 » dit: Par ma foi, monsieur le chan-
 » celier, l'appétit des cardinaux est
 » si grand que je n'ai nulle envie de
 » le contenter. Le cardinal répartit,
 » que si le roi était dans ce dessein,
 » il aurait bien le courage de trou-

(11) Brantôme, Mémoires, tom. I, au Discours
 de François I^{er}, pag. 251 et suiv.

(12) Brantôme, Mémoires, tom. I, au Discours
 de François I^{er}, pag. 255.

» ver quatre cent mille écus pour » l'exécuteur. Mais le roi lui répartit :
 » Vous pouvez bien, monsieur, avoir » la somme que vous dites ; mais pour » moi, je n'ai nulle envie d'entrer » dans cette entreprise. Cette répon- » se du roi fit venir à lui le cardinal, » et lui fit reconnaître la faute qu'il » avait faite, non tant d'avoir té- » moigné son ambition, que d'avoir » découvert ses trésors. Il en entra » donc dans un tel déplaisir, qu'il en » devint malade ; et son mal, qui » était léger au commencement, s'ac- » crut extrêmement, ayant appris » que le roi sachant qu'il était au lit, » avait commandé qu'on saisis ses » meubles et son argent, ajoutant à » à ceux qui lui en firent des plain- » tes de la part du cardinal, qu'il le » traitait comme il lui avait conseillé » de traiter les autres : de sorte, dit » cet historien, que le cardinal en » mourut, Dieu sait comment (*Dio- » sa come*), peu content et peu satis- » fait (13). » Il est bon de ne pas omet- » tre que ces messieurs firent sentir au » prélat qu'il ne pouvait pas douter de » ce conte, après l'approbation qu'il » avait donné au livre qui le contient. *Voilà*, disent-ils (14), *la mort de ce*
grand homme dont il n'est pas per-
mis de parler désavantageusement
sans offenser M. d'Ambrun. Et cepen-
dant il est remarquable que cette
histoire est rapportée dans la Vie des
Cardinaux du sieur Aubert, imprimée
chez Soli en 1645, à la tête de la-
quelle on voit une approbation au-
thentique de MESSIRE GEORGE D'AUBRUS-
SON, où il déclare que la vérité de
l'histoire y est exactement représen-
tée ; de sorte qu'il est assez étrange
que ses grands emplois lui aient sitôt
fait perdre le souvenir de ses pre-
mières études.

M. Varillas (15) rapporte la narra-
 tion du Capelloni sans le citer, et il ob-
 serve que Du Prat était devenu si
 gros, qu'il fallut échancre sa table
 pour faire place à son ventre. Il ajou-
 te (16) que ce cardinal, « après avoir
 » languï six mois, mourut le neuf

» de juillet 1535 (17) ; et pour faire
 » une espèce de réparation à son égli-
 » se cathédrale de Sens, dans laquelle
 » il n'était jamais entré, quoiqu'il
 » en eût été long-temps archevêque,
 » il voulut y être enterré, après l'a-
 » voir négligée durant sa vie. » On
 fait un autre conte beaucoup plus
 désavantageux à François I^{er}. que ce-
 lui de Capelloni. Je le rapporte, afin
 de faire connaître le peu de cas qu'il
 faut faire de ces sortes de récits ; car
 il n'y a guère de plus sûres marques
 de fausseté que les différentes man-
 nières dont on rapporte certaines
 choses, tantôt appliquées à un tel
 temps, et à une telle personne, tan-
 tôt à d'autres. « C'était une pecca-
 » dille de la cour telle que celle du
 » roi François I^{er}. pour attraper les
 » écus du cardinal Marcellus (*). Le
 » roi avait besoin d'argent. Melanch-
 » thon, qui dit avoir très-bien connu
 » le cardinal, le raconte ainsi. *Le*
roi fit courir le bruit, par les dé-
pêches que son courrier lui appor-
ta de Rome, que le pape Paul y
était mort. Il manda ce cardinal
qu'il connaissait être ambitieux as-
pirant au papat, et lui raconte ce
faux bruit. Voici son fruit. Il mon-
tra au roi le grand intérêt qu'il y
avait pour le roi et son état, qu'un
tel y serait élu qui lui fût bon
ami. Oui, dit le roi, et si on l'y
pourrait pourvoir ? Le cardinal
y transporte ses desirs. Il faut de
l'argent pour cela, dit le roi, et
pour le présent je n'en ai point.
 L'autre présente deux tonneaux
 d'or. C'est assez, dit le roi ; j'y
 ajouterai aussi du mien. Les autres
 lettres puis après, disent que le

(13) L'auteur des *Nouvelles* de la République
 des Lettres, mois d'août 1684, art. VIII,
 pag. 679, marque l'an 1534, se réglant sur la
 première édition de Hollande du François I^{er}. de
 Varillas. L'épître de ce chancelier, rapportée
 par Frison, pag. 574, 575 du Gallia purpurata,
 apprend qu'il mourut le 9 de juillet 1535, âgé de
 soixante-deux ans.

(*) La note (16) cite Dom. pag. 171, folio 171,
 auteur du livre que M. Bayle dit n'avoir point.
 Le même conte se trouve dans les *Jocoseria* de
 Melander, n. 34 du I^{er}. tome de l'édition de
 Francfort, 1615 ; il y est rapporté d'après D. Pé-
 asius, Pontill. Mel. part. 3, pag. 170. Appa-
 remment qu'il le cardinal Marcellus n'est autre
 que du Prat lui-même, dont on fait à peu près
 le même conte, et dont le nom latin Prætelius,
 peut-être, dans Melanchthon, aura été métamor-
 phosé en Marcellus, par les libraires allemands.
 RAM. 1817.

(13) Remarque sur la Requête de l'archevêque
 d'Ambrun, pag. 272.

(14) *Idem*.

(15) Histoire de François I^{er}, liv. VII, pag.
 241 de la seconde édition de Hollande.

(16) *Idem*, pag. 242, 243.

» pape vivait encore sans qu'il avait été malade. Le cardinal le dit au roi et redemanda son argent. C'était fait ; la réponse fut : *Je reprendrai mon ambassadeur* : pour l'argent, si le pape n'est pas mort il mourra ; cette répartie fit la triste déparlie (18). » L'auteur qui me fournit ces paroles cite un livre de Melanchthon que je n'ai point (19) : je ne puis donc pas répondre de son exactitude ; mais je trouve dans un autre ouvrage de Melanchthon un fait qui semble tenir le milieu entre celui-là et celui du Capelloni. Le voici tout de son long : *Rex Gallie, pater Francisci, indigebat subito pecunia. Itaque per alium quemdam ad suum cancellarium ex Româ, et per postam mittit ei litteras, significans papam esse mortuum. Lectis litteris, mox properat cancellarius ad regem, ei nunciaturus tanquam aliquid novi. Rex legit litteras, simulans se nescire, et interrogat quid sibi sit faciendum ? respondit cancellarius, consultissimum esse mittere Romanum legatum, et aliquem constituere papam, qui sit à partibus regis Gallie. At rex : ad eam rem opus est pecunia, sicut dicitur : Nulla pecunia est satis magna, aspiranti ad pontificatum. Cancellarius dicit se adhuc habere duas thonnas auri : utrum sufficerent ? respondit rex : bene est ; et ego aliquid pecunie addam. Cura igitur unam thonnâ auri perferri ad me. Postquam eam rex acceperat, subornat alium nuntium afferentem ei litteras, papam adhuc vivere, et non esse mortuum, l'egregium sanè inventum, quo quasi cornicum oculos confixit, et avarum per suam avaritiam decepit (20). Ici ce n'est point François I^{er}, qui met la main à la bourse de son chancelier, c'est un autre roi de France, père de François. Or, comme le père de François I^{er}, n'a pas été roi, il faudrait dire que Melanchthon parle de Henri II, père de François II ; mais François II est-il un prince que l'on*

doive désigner tout court par le seul nom de François ? Manlius n'a point fait d'honneur à son maître, en publiant un récit où les personnes sont désignées si mal. Je laisse au lecteur le soin de chercher les différences qui se trouvent entre les trois contes que j'ai rapportés.

(D) *Quelques auteurs disent qu'il feignit une rétention d'urine pour se tirer d'un péril.*] « Combien d'un autre côté en pourrions-nous nommer à qui la maladie seule a sauvé la vie, comme autrefois à Auguste ? Et combien y en a-t-il qui n'ont évité la mort, que parce qu'on croyait, vu leur infirmité, qu'ils en étaient à la veille ? (*) *Multorum mortem distulit morbus, et saluti illis fuit videri perire.* La crainte qu'on eut que le cardinal du Prat ne mourût d'une fausse rétention d'urine, dont il abusa ses médecins, hantant secrètement celle qu'il rendait, le fit sortir de prison, du règne de François I^{er}. » Et nous avons vu un favori de Henri III faire si à propos le moribond, pour couler quelque faucheux temps sous Henri IV, qu'il a depuis vécu trente ans sous le feu roi en parfaite santé (21). » J'ai quelque soupçon que les idées de la Mothe-le-Vayer se brouillèrent. On ne parle point, ce me semble, d'aucun emprisonnement de notre du Prat ; mais on dit que le cardinal de la Baluze se mit à boire son urine, afin que sur l'apparence d'une rétention de cet excrément, Louis XI le tirât de captivité (22). Ce sont les paroles de la Mothe-le-Vayer ; il cite la Vie de Louis XI, composée par Pierre Matthieu : cette citation est juste (23). Et quoiqu'il se puisse faire que deux ministres d'état employent en divers temps la même ruse pour se garantir d'un mal, je ne crois pas que les deux histoires rapportées par cet

(*) Sen., *epist.* 55.

(21) La Mothe-le-Vayer, *Discours de la Santé et de la Maladie, au tome VIII de ses Œuvres*, pag. 185, 186.

(22) La Mothe-le-Vayer, *Lettre XLII, au X^e tome de ses Œuvres*, pag. 229.

(23) Voici les paroles de Pierre Matthieu, *liv. X, num. 3, pag. m. 524* : Il urinait et avait si secrètement son urine, que l'on crut que telle rétention le ferait mourir. Le roi le fait visiter, les médecins disent que sa vie est désespérée, etc.

(18) Jérémie de Ponts, *divine Mélodie du saint Psalmiste, liv. V, pag. 1000.*

(19) Il cite Dom., pag. 3, folio 171.

(20) Johannes Manlius, in *Locorum Communium Collectaneis ex Lectionibus Philippi Melanchthonis excerptis*, pag. 375, edit. Francof., 1568. Ce livre pourait en quelque façon être intitulé : *Melanchthoniana.*

auteur soient véritables : il est encore plus facile qu'il ait confondu le temps et les personnages. Bien d'autres l'ont fait, et le feront à l'avenir.

(E) *Il n'y a point d'apparence qu'il ait ignoré la langue latine au point que Jonston l'assure.* Cetauteur a écrit un petit livre, intitulé : *de Naturæ Constantiâ*, où il prétend prouver que le monde ne va pas en empirant. Entre autres exemples de l'ignorance des siècles passés, il allègue notre du Prat, qui crut que *molossus* signifiait un mulet, et qu'en latin un mulet se nomme *muletus*. *Placet hic adjicere*, dit-il (24), *et exemplum du Prat episcopi et cancellarii Gallie, qui cum in litteris ab Henrico VIII, Angliæ rege, ad Franciscum I, Galliarum regem scriptis, ista verba, mitto tibi duodecim molossos, offendisset, mulos per molossos intelligi existimavit; et post, animadverso errore, molossos se pro muletis accepisse, duplicata incertitia subjunxit.* Notez que Jonston ne cite personne, quoique d'ailleurs, pour les moindres bagatelles, il soit fort exact à citer les livres d'où il les a prises. Il y a des gens qui attribuent à Théodore de Bèze cette médisance : lisez ce qui suit. « Il sera peut-être de l'ignorance du cardinal de Birague comme de celle du cardinal du Prat, lequel fut accusé par Bèze, de ce que le roi François I^{er}, ayant reçu de Henri VIII une douzaine de dogues d'Angleterre, la lettre portant *duodecim molossos*, il lui demanda un des mulets qu'il avait reçus de ce pays-là, et apprenant de la bouche du roi, que c'étaient des dogues, il s'excusa disant, qu'il pensait avoir entendu lire *duodecim muletos* : Mais après tout, M. Aubert, très-fidèle et diligent historien des cardinaux (*), justifie fort bien par les témoignages de Féron qui le qualifie très-docte et fameux jurisconsulte, de Sadolet qui le choisit pour censeur de ses œuvres latines, et d'Auton qui le loue d'avoir harangué très-éloquemment en latin devant l'empereur Maximilien, que cette ignorance présumée par

» Bèze, n'était qu'une pure calomnie (25). »

Je ne sais point si Théodore de Bèze parle de cela dans quelqu'un de ses ouvrages ; mais je sais qu'on trouve ce conte assez au long dans un livre de Henri Étienne (26).

(F) *On a remarqué qu'il aimait beaucoup la chair d'ânon.* En cela il ressemblait à Mécène, qui fut le premier qui mit en vogue cette viande-là. *Pullos earum (asinorum) epulari primus Mæcenas instituit, multum eo tempore prælatos onagris : post eum interit auctoritas saporis* (27). Après la mort de ce favori, on se dégoûta de la chair d'ânon ; elle retourna à son ancien prix. Meibomius observe que l'on vit le même flux et reflux au temps d'Antoine du Prat. (28) *Simile quid de Antonio Pratense, Gallie cancellario refert Johannes Bruyerinus, lib. xxm. de Re Cibarid, cap. xx. Ætate nostrâ, inquit, Antonius Pratensis, Gallie cancellarius, imitator existit Mæcenatis in eo genere escæ (carnis nempe asinina) quàm avidissimus; verum et cum ipso gratia quoque illius carnis sepulta est* (29). L'ouvrage de Meibomius étant assez rare, j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais que je ne me borne point à avertir mon lecteur que l'on y voit divers exemples de la servitude du goût. Plusieurs seront bien aises de lire ici les faits mêmes, qui témoignent que la flatterie fait renoncer l'homme au tempérament de son palais, et qu'un favori est capable non-seulement de mettre à la mode les habilemens qui lui plaisent, mais aussi les viandes qu'il trouve bonnes (30). *Potuit verò (Mæcenas) et gulæ tantum aut pecularis sibi appetitus gratiâ cibo isto vesci cepisse familiaris, quem deinde ob ipsius auctoritatem alii, quasi as-*

(25) Naudé, Dialogue de Mascarat, pag. 46. *Foras avertit le père Garasse, à la page 64 de la Doctrine curieuse.*

(26) Au chap. XXIX de l'Apologie d'Hérodote, pag. m. 334.

(27) Plin., lib. VIII, cap. XLIII.

(28) Joh. Henricus Meibom., in Vitâ Mæcenatis, cap. XXVI, pag. 165.

(29) J'ai vérifié cette citation de Bruyerinus : elle est exacte, si ce n'est qu'au lieu de lib. XLIII, il fallait dire lib. XLII.

(30) Meibomius, in Vitâ Mæcenatis, c. XXVI, pag. 165, 166.

(24) Joh. Jonstonus, de Naturæ Constantiâ, pag. 73, edit. Amstel., 1632.

(*) Tom. 3, pag. 355.

sentatione quoddam, cartorem et in pretio habuere, donec ab obitu Macenatis rursus vilesceat, quod usu venire in ejusmodi rebus ferè solet. Sic acipenserem Plinius refert., lib. ix cap. xvii. nullo in honore fuisse suo, id est, Trajani tempore : quem tamen Serenus Sammonicus apud Macrobius Saturn., lib. iii, cap. xvi., docet, tum apud antiquos fuisse in pretio, tum post Plinium suo avo gratiam ejus ad epulas quasi postliminio rediisse. Sic Horatius rhombum et ciconiam nullo in cibis usu fuisse scribit, antequam id docuisset vir pratorius, sive is fuerit, dubitantibus Acron et Porphyrius, Asellius, sive Rufus, aut Sempromnius. Et addit, mergos, vile aliis cibi genus ; si quis assos dixerit futuros suaves, juventutem Romanam pravi docilem id facile credituram. Versus sunt Serm., lib. ii., sat. ii.

Totus erat rhombus, tutoque ciconia aïdo,
Donec vos auctor docuit pratorius. Ergo
Si quis nunc mergos suaves edixerit assos,
Parabit pravi docilis Romana juvenus.

Nec dissimile quid contigit superiori seculo Romæ. De Hadriano VI enim Pontif. Max. narrat Paulus Jovius (31), etc.

(G) Quelques-uns disent qu'en punition de cela il mourut désespéré.] Henri Étienne, ayant parlé d'un lieutenant criminel qui était mort aliéné de son sens, après avoir par plusieurs jours renié et blasphémé Dieu, ajoute (32) : « Le chancelier et légat du Prat n'eut pas meilleur marché, nonobstant son brave hostel-Dieu » (duquel le Roy François premier de ce nom disoit qu'il n'estoit pas assez grand pour loger tous les pauvres que ledit du Prat avoit faits); « car il mourut en sa maison de Nantouillet ayant l'estomach rongé et percé de vers, non sans maugréer et despiter Dieu d'une extrême impatience, occasionnée tant par la douleur qu'il sentoit, qu'anssi » (comme quelques-uns racontent) « d'un grand despit qu'il avoit de ce qu'il voyoit qu'on scelloit desia tous ses coffres, tellement qu'il vint

» jusqu'à dire, voila que c'est d'avoir servi le roy et de corps et d'ame. Or ce du Prat avoit esté le premier qui avoit deféré au parlement la cognoissance des heresies, » d'autant qu'il disoit qu'il y ha du blasphème meslé parmi. Ce fut luy aussi qui donna les premières commissions pour faire mourir ceux qui contredisoient à la religion rommaine, estant ennuyé des longues procédures tenues au proces de Berquin. »

PRÉTEXTAT (PAPYRE), en latin *Papyrius Pretextatus*, se rendit célèbre à Rome dès son enfance, par la force de taire un secret qu'elle sa mère voulait savoir. Il est parlé de cela dans le Supplément de Moréri; mais on y a ôté tout le sel du conte. C'est ce qui m'oblige à narrer la chose plus fidèlement (A). J'indiquerai même la source un peu mieux que l'on n'a fait : cela est ici (B) de quelque importance.

(A) A narrer la chose plus fidèlement.] Le sénat, n'ayant pu conclure une grande affaire qui avait été agitée, la renvoya au lendemain, et recommanda le silence jusqu'à ce que l'arrêt eût été formé. Le jeune Papyrius, qui avait suivi son père au sénat selon l'usage du temps, fut questionné par sa mère sur ce qui s'était passé dans la compagnie : il répondit qu'on avait recommandé de n'en parler pas, et qu'ainsi il ne lui était pas permis d'ouvrir la bouche. La curiosité de la dame devint plus impétueuse par cette réponse. Le jeune garçon se trouva plus importuné qu'auparavant, et il fut contraint de recourir à un mensonge pour se délivrer de cette persécution, sans désobéir au sénat. Il dit à sa mère qu'on avait délibéré sur la question, s'il serait plus important à la république de donner deux femmes à un mari, que de donner deux maris à une femme. La dame consternée par ce discours, sort brusquement pour donner l'allarme aux autres femmes ; de sorte que le lendemain on en vit une grosse troupe à la porte

(31) Médominus rapporte ici ce que j'ai cité dans la remarque (H) de l'article d'HADRIAN VI, tom. VII, pag. 223.

(32) Henri Étienne, Apologie d'Hérodote, chapitre XXVI, pag. 310.

du sénat, qui suppliaient la larme à l'œil, que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que le mariage d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenaient rien au tumulte de ces femmes attroupées; mais le jeune Papyrius les tira de peine en leur racontant de quelle manière il lui avait fallu éluder la curiosité de sa mère. Il fut admiré de la compagnie, et l'on ordonna qu'à l'avenir il serait le seul enfant qui assisterait au Sénat. Voilà l'origine du surnom de *Prætextatus* (1). Nous sommes redevables de ce récit à Aulu-Gelle, dont je ne rapporte que ces paroles : *Secretum rei et silentium debere puer affirmans animus ejus ad inquirendum everberat. Quare igitur compressius violentiusque. Tum puer, matre urgente, lepidi atque festivi mendacii consilium capit. Actum in senatu dixit, utrum videretur utilius magisque à republic esse, unusne ut duas uxores haberet, an ut una apud duos nupta esset. Hoc illa ut audiret, animo compavescit; domo trepidans egreditur; ad ceteras matronas defert quod audierat. Perveniunt ad senatum postert die matrum familiarum caterva, lacrymantes atque obsecrantes orant una potius ut duobus nupta fieret, quam ut uni duce. Senatores ingredienti in curiam, que illa mulierum intemperies et quid sibi postulatio isthac vellet, mirabantur. Puer Papyrius in medium curie progressus, quid mater audire institisset, quid ipse matri dixisset, rem, sicuti fuerat, denarrat. Senatus fidem atque ingenium pueri deosculatus consultum facit, ut posthac pueri cum patribus in curiam non introeant, nisi ille unus Papyrius (2). Macrobe a copié cela presque mot à mot; mais il y a joint une circonstance qui n'est point dans Aulu-Gelle: il dit que les sénateurs regardèrent comme un prodige de mauvais augure, qui les étonna, la hardiesse dévergondée de ces femmes (3).*

(1) Et pueri postea cognomentum honoris grand inditum Prætextatus, ob loquendi tacendique in ætate prætexti prudentiam. Aulus Gellius, lib. I, cap. XXIII.

(2) Idem, ibidem.

(3) Ut non parva rei prodigium illum verecundis impudicis instantiam parecebant. Macrobius, Saturnus, lib. I, cap. VI, pag. m. 211.

Le continuateur de Moréri s'est trompé ici deux fois. I. Il suppose (4) que Papyrius dit à sa mère que le sénat avoit ordonné qu'un homme se marierait à deux femmes. Il fallait dire qu'il lui fit accroire qu'on avoit examiné si cela serait plus avantageux à la république, que d'ordonner qu'une femme épousât deux hommes. II. Il suppose que ces dames demandèrent au sénat que les femmes eussent le même avantage que celui qu'on avoit accordé le jour précédent aux hommes; et qu'il fût permis à chacune d'elles d'avoir deux maris. C'est assâdir le conte; il n'y reste plus aucun agrément : c'est même aveugler ces dames sur leurs intérêts; car que pouvaient-elles sur les fins de leur requête? N'est-il pas visible que, tout bien compté, leur condition eût été plutôt empirée qu'améliorée, si chaque homme eût eu deux femmes, et chaque femme deux maris? Le mieux qu'elles pouvaient espérer étoit de se retrouver aux mêmes; car si chacune eût pu dire, j'ai deux maris, elle eût pu aussi dire je les partage avec une autre. Deux moitiés sont-elles plus qu'un entier? Je sais bien qu'on peut imaginer divers cas où ce leur serait un avantage; mais par d'autres endroits, et en divers autres cas qu'il est facile d'imaginer, le désavantage balancerait l'avantage, et peut-être même qu'il le surpasserait.

(B) Il est ici de quelque importance d'indiquer la source. La seule autorité d'Aulu-Gelle ne m'empêcherait pas de m'imaginer que c'est un conte fait à plaisir; mais je n'ose me persuader cela, quand je considère que c'est une chose que le grave Caton le censeur a débitée dans une harangue. Afin donc que les lecteurs soient mieux en état de bien juger de ce fait, il ne se faut pas contenter de leur apprendre que Macrobe le raconte (5); tout collecteur de bons mots et d'historiettes comme lui est fort sujet à caution. Les bons mots et les bons contes sont très-souvent des choses forgées dans le coin d'un cabinet. Ceux qui les inventent, ne voulant point perdre leur peine, les font

(4) Sous le mot Papyrius.

(5) Dans le Supplément de Moréri on ne cite que Macrobe.

courir dans le monde, et pour s'en mieux divertir, et les faire mieux passer, ils les attachent à certains lieux, et à certaine personnes, avec toutes les circonstances les plus capables d'en persuader la vérité. Quand ces inventions divertissent, et offrent une manière de médisance, elles s'impriment dans la mémoire facilement, et passent de bouche en bouche. Il s'en fait des recueils que l'on imprime souvent; mais les connaisseurs se contentent d'en louer l'esprit et le sel, s'ils y en trouvent; ils ne prennent point cela pour des faits certains. Voilà ce qu'on doit juger de plusieurs contes et de plusieurs pointes qui se lisent dans Macrobie. C'est donc un témoin peu valable à l'égard de cette émotion des dames Romaines. Anlu-Gelle, qu'il a copié, mérite d'avoir plus de crédit: il n'est pas si éloigné du temps où la chose serait arrivée; mais tous ceux qui se contentent de le citer en cette rencontre, manquent de discernement. C'est Caton qu'il faut citer; car c'est de Caton qu'il a tiré cette histoire: il n'allègue point les propres paroles de ce censeur, il n'avait pas alors sous sa main l'original; mais il en rapporte le sens. *Historia*, dit-il (6), de *Papirio Pretextato dictaque scriptaque est à M. Catone in oratione, quæ usus est ad milites contra Galbam, cum multâ quidem venustate atque luce atque munditiâ verborum. Ea Catonis verba huic prorsus commentario indidissem, si libri copia fuisset id temporis, quum hæc dictavi. Quod si non virtutes dignitatesque verborum, sed rem ipsam scire quæris, fermè ad hunc modum est. Il y a quelque apparence que cette aventure est vraie, puisqu'un homme de ce poids, le grave Caton, c'est tout dire, la débita dans une harangue qui fut publiée. Je sais bien que ce censeur raillait quelquefois (7); mais ce n'était point le lieu ni le temps où une personne comme lui aurait voulu plaisanter. On m'objectera peut-être que Tite Live, qui n'oublie pas une autre mutinerie des*

dames romaines, ne dit rien de celle-ci; mais il est facile de répondre à cette objection, qu'il en a parlé peut-être dans les livres de son histoire qui sont perdus. Disons en passant que cette autre mutinerie fut excitée contre la loi qui défendait les ornemens. On parlait de la supprimer. Quelques tribuns voulaient qu'elle subsistât; quelques autres en demandaient la cassation. Notre Caton, qui était consul cette année (8), harangua vigoureusement (9) pour le maintien de la loi, et contre la liberté que les femmes avaient prise de s'attrouper, et de faire mille vae-earmes dans toutes les rues. Néanmoins on cassa la loi: les tribuns qui s'y opposaient furent obligés d'y descendre, voyant leurs maisons assiégées par ces matines. (10) *Capitolium turbâ hominum faventium adversantiumque legi complebatur. Matronæ, nullâ nec auctoritate, nec verecundiâ, nec imperio virorum, contineri limine poterant omnes vias urbis, aditusque in forum obsidebant: viros descendentes ad forum orantes, ut florente republicâ, crescente indies privatâ omnium fortunâ, matronis quoque pristinum ornatum reddi paterentur. Augebatur hæc frequentia mulierum indies; nam etiam ex oppidis conciliabulisque conveniant. Jam et consules prætoresque, et alios magistratus adire et rogare audebant. Cæterum minimè exorabilem alterum utique consulem M. Porcium Catonem habebant; qui pro lege, quæ abrogabatur, ita disserait.... (11). Hæc quum contra legem proque lego dicta essent, aliquantû major frequentia mulierum postero die sese in publicum effudit, unoque agmine omnes tribunorum (12) januas obsederunt, qui collegarum rogationi intercedebant: nec antè abstiterunt, quum remissa intercessio ab tribunis esset. Nulla deinde dubitatio fuit, quin omnes tribus legem abrogarent, anno vigesimo post abrogata est, quum lata.*

(8) C'était l'an de Rome 558.

(9) Voyez sa harangue dans le XXXIV^e livre de Tite-Live, au commencement.

(10) Titus Livius, lib. XXXIV; init., pag. m. 631.

(11) Idem, init., pag. m. 625.

(12) C'est-à-dire de Marcus et de Publius Brutus, tribuns du peuple, qui s'opposaient à la proposition que leurs collègues voulaient faire, d'abroger la loi Oppia.

(6) Aulus Gellius, lib. I, cap. XXIII.

(7) Voyez Balzac, Œuvres diverses, au Discours de la Conversation des Romains, pag. m. 40. J'ai rapporté ses paroles, dans ce volume, pag. 284, citation (77) de l'article Poætus.

Disons aussi en passant qu'il se com- met tant de fautes dans la manière de citer, qu'il serait bon que l'on en don- nât des règles. Les plus petites choses peuvent être réduites en art : si celle-là y était réduite, elle remédierait à quel- ques abus. Je voudrais qu'en don- nant ces règles, on marquât jusqu'où les auteurs doivent porter la licence d'ajouter du leur aux faits qu'ils rap- portent. Nous avons vu que Macrobe amplifie un peu la narration d'Aulu- Gelle. Un jésuite espagnol l'a beaucoup plus étendue : il affirme que ce jour- là les sénateurs revinrent plus tard de l'assemblée, et que ce fut la rai- son pourquoi la mère de Papyrius lui demanda quelle affaire les avait tant occupés. *Como el negocio era pesado, y los votos no se concerta- van, salieron aquel día los senado- res algo mas tarde de su consejo de lo que solian : lo qual fue ocasion para que la madre del Papyrio le preguntasse, porque causa se havian detenido tanto en el senado* (13). Il suppose que cet enfant fit réponse que l'affaire que l'on avait agitée devait demeurer sous le sceau d'un grand secret, jusques à ce qu'elle eût été terminée un autre jour. Ces cir- constances ne sont pas dans Aulu- Gelle ni dans Macrobe ; je crois pourtant que s'il y a quelque faute à les avancer, elle est petite, et je trouve l'auteur espagnol plus inexcu- sable d'avoir cité non-seulement ces deux écrivains anciens, mais aussi Alexander ab Alexandro, Volaterran et Charles Etienne.

(13) Juan de Torres, primera parte de la Phi- losophia moral de Principes, lib. I, pag. 59, édition de Barcelonne, 1598.

PRICE (JEAN), en latin *Pri- cæus*, a fleuri au XVII^e. siècle. Il était Anglais de nation, d'une littérature vaste et d'un grand jugement. Après avoir long- temps voyagé il se retira à Flo- rence, où il se fit catholique (a).... Il mourut à Rome, l'an 1676 (b). Il avait donné au public plusieurs ouvrages très-doctes

(a) Colomiés, Biblioth. choisie, pag. 142, édition d'Amsterdam 1699.

(b) Là même, pag. 143.

(A), et il a laissé un *Commentaire sur les Épîtres de Pline le jeune, qui sera bientôt imprimé* (c). De fort savans hommes lui ont don- né des éloges (B). Il fit un assez long séjour à Paris, et y publia même des livres ; mais il en sor- tit l'an 1646, et s'en retourna en Angleterre (d). M. Sarrau as- sure qu'il n'avait pas tort de se retirer fort en colère contre la France (e) ; et que c'était un hom- me que la constance dans l'ad- versité, et le savoir, rendaient digne d'admiration (f).

(c) Là même.

(d) Sarraus, epist. CLXIX, pag. 173.

(e) Ille in Angliam heri repatriavit erga Galliam nostram pessimè, nec immeritò, animatus. Id., ibid.

(f) Idem, epist. CLVII, pag. 162.

(A) Il y a.... donné au public plusieurs ouvrages très-doctes. Il fit imprimer à Paris, en 1635, l'Apolo- gie d'Apulée, avec des Notes, in-4^o ; et en 1646, *Annotationes in Evan- gelium Matthæi*, in-4^o ; et *Annotationes ad Epistolam Jacobi*, in-8^o ; et en 1647, *Acta Apostolorum et Scripturæ, Patribus, grecisque ac latinis Scriptoribus illustrata*, in-8^o. Ses Notes in Psalmos et in plerosque alios libros Novi Testamenti furent imprimées à Londres, l'an 1660, in- folio. Son *Commentaire sur la Méta- morphose d'Apulée* fut imprimé à Tergou, l'an 1650, in-8^o. « Il se pro- » posait de faire réimprimer l'Apolo- » gie d'Apulée, avec une augmenta- » tion de notes considérable, de » donner Aulu-Gelle, sur lequel il » avait fort travaillé, Avicéus de » *Oris mariæ*, et des corrections » sur Hésychius, dont il avait donné » l'Indice à la fin de la *Métamor- » phose d'Apulée* ; j'entends l'Indice » des auteurs allégués par Hésychius. » Mais ses yeux estant devenus fort » faibles, il dit en quelque endroit » de ses notes, qu'il ne croit pas » voir l'accomplissement de ses des- » seins (1). » Les notes de cet écrivain sur l'Ane d'or, ou sur la *Métamor-*

(1) Colomiés, Bibliothèque choisie, pag. 142, édition d'Amsterdam, 1699.

phose d'Apulée, sont si amples, qu'au lieu que le texte ne contient que 262 pages, elles en remplissent 734, et sont d'une impression plus menue que celle du texte. L'auteur déclare qu'il s'est proposé d'y mettre des choses qui fussent justes et nouvelles, ce qui n'était point facile, vu qu'il travaillait après tant d'autres commentateurs (2). Il ajoute qu'il y marque ce qu'Apulée avait emprunté de Tacite, de Suétone, de Salluste, de Virgile principalement, et des autres écrivains, et ce qu'Ammien Marcellin, Sidonius, saint Jérôme et saint Augustin avaient pris de lui; que surtout il a tâché de donner le texte le plus conforme qu'il a pu à l'original, et qu'en près de 300 endroits il a essayé de rétablir la vraie leçon par les seules assistances de son génie; il nous apprend qu'il ne s'est servi que d'un manuscrit. C'était le même qu'il avait donné à l'archevêque de Cantorbéri, et que ce prélat avait donné à la bibliothèque d'Oxford. Il avait eu l'édition de Colvius notée de la main de Casaubon, et l'édition de Vicence de l'an 1488. Il la croit la plus ancienne de toutes, après celle de Rome de l'an 1472, et il l'a suivie plusieurs fois préférablement aux éditions postérieures. Voilà deux anciennes éditions d'Apulée que M. Fabricius ne marque pas (3); la plus ancienne qu'il indique est celle de Venise 1493.

(B) *De fort savans hommes lui ont donné des éloges*] « Pricæus est loué » par M. Sarrau dans ses Lettres; par « Ussérius, sur les Épîtres de saint » Ignace; par M. Heinsius, dans une » épître à Charles Dati; par Selden, » plus d'une fois, au second livre » de *Synedrhis Hebræorum*; par Vos- » sius, dans son Harmonie Évangé- » lique; par M. Morus, dans ses notes » sur le Nouveau Testament; par » M. Rédi, dans son traité de la Gé- » nération des Insectes; mais sur » tout par Axénius, sur Phédre (4). » Notez que M. Sarrau remarque que Pricæus se plaignait de ce que Sau-

maise l'avait traité avec mépris. Pour l'apaiser M. Sarrau lui donna un exemplaire d'un ouvrage de Saumaise. *Unicum quod supererat (exemplar) donavi doctissimo viro tuique studiosissimo Joh. Priceo, ut eum placarem aliquo modo conquerentem, quod in Miscellis Defensionibus contemptim à te esset habitus* (5).

(5) Sarrauius, epist. CXLIV, pag. 150.

PRIDEAUX (JEAN), évêque de Winchester, et fort grand théologien, naquit l'an 1578 * à Staford, village du comté de Devonshire en Angleterre. Il entra, l'an 1596, dans le collège d'Exon à Oxford, et fit en très-peu de temps beaucoup de progrès. La force de son tempérament lui permit de s'appliquer à l'étude autant qu'il voulut, et celle de sa mémoire lui fit recueillir promptement et amplement le fruit de sa diligence. Il se distingua par l'adresse et par la subtilité de disputer, et il fut associé aux membres de ce collège d'Exon, l'an 1602. Il en obtint le rectorat après le mort du docteur Holland, et fut promu au doctorat en théologie. Il devint professeur royal en la même faculté après qu'Abbot eut été nommé évêque de Salisbéri. La prudence et les manières polies avec quoi il s'acquittait des fonctions du rectorat, attirèrent dans le collège d'Exon un très-grand nombre d'étudiants, et il avança si bien leurs progrès par ses sages remontrances, et par le bon choix des maîtres qu'il préposait à leur conduite, que plusieurs d'entr'eux devinrent capables de servir l'église et l'état, et en furent l'ornement. Il exerça cet

(2) *Dedimus operam ut apposita et nova afferremus: rem post tot alios herud ad id in proclivissim. Joh. Pricæus in prefat.*

(3) Joh. Albertus Fabricius, in Biblioth. latini, pag. 137.

(4) Céliensis, Bibliothèque éboile, pag. 143 et 144.

* Chauséprie, d'après la traduction anglaise du Dictionnaire de Bayle dit le 17 septembre 1578.

emploi trente-deux années ou environ. Il ne fut pas moins exact à remplir tous ses devoirs dans l'autre charge dont il était revêtu, je veux dire dans la profession en théologie. Il s'y rendit très-illustre par son savoir, et par sa fidélité inviolable envers le roi, et envers l'église anglicane. Il exerça cette profession un peu plus de vingt-sept ans. Il fut cinq fois vice-chancelier de l'université d'Oxford, et il devint évêque de Winchester, l'an 1641. Il mourut le 29 de juillet 1650, à l'âge de soixante et douze ans (a). Le public a vu plusieurs de ses livres (A). Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il ne le faut pas confondre avec un autre PRIDEAUX (B) qui a donné une seconde édition du *Marmora Arundelliana* *.

(a) Tiré du Théâtre de Paul Frécher, pag. 550. Il cite l'*Historia et Antiquitates universitatis Oxoniensis* d'Antoine Wood.

* Cet autre Prideaux dont parle Bayle plus longuement dans sa remarque (B), a un article dans Chaussepé.

(A) Le public a vu plusieurs de ses livres. } Il fit une Apologie pour Casaubon, contra *Andream Eusemon Johannem*, qui fut imprimée à Oxford, in-8°, l'an 1614. Ses *Hypomnemata Logica, Rhetorica, Physica, tyrocinium ad syllogismum legitimum contendum etc., Heptades Logicae, etc.*, ont vu le jour dans la même ville; comme aussi *Lectiones decem in totidem Religionis capita; Lectiones 22, Orationes, 13, Conciones 6, et Oratio ad Jacobum Regem; Orationes 9 inaugurales in Promotione Doctorum; Fasciculus Controversiarum theologicarum; Theologiae scholasticae Syntagma, et Conciliorum Synopsis; Manuductio ad Theologiam polemicam; Isagoge ad omnigenam Historiam lectionem*, et plusieurs autres. Je ne dis rien de ce qu'il fit imprimer en sa langue maternelle. *

* On peut voir dans Chaussepé la liste de tous les ouvrages de J. Prideaux.

(B) Un autre PRIDEAUX qui a donné une seconde édition du *Marmora Arundelliana*. } Il se qualifie *edis Christi alumnus*. Son nom de baptême est *Humphridus*. Il a fait paraître une grande érudition dans le livre qu'il publia à Oxford, l'an 1676, in folio, sous le titre de *Marmora Oxoniensia ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata*. Il a inséré dans cet ouvrage celui que Selden avait publié à Londres, l'an 1628, et qui, sous le titre de *Marmora Arundelliana*, contenait l'explication d'une partie des marbres que le comte d'Arundel avait fait venir du Levant. Il a inséré aussi les notes que Lydyat avait faites sur quelques-uns de ces marbres; mais ce qu'il a mis de son cru est la partie la plus considérable du livre; car il a revu et commenté, recensuit et perpetuo commentario explicavit, non-seulement les inscriptions des marbres du comte d'Arundel, mais aussi celles de divers autres monumens de même nature qui ont été donnés à l'académie d'Oxford. Il faut prendre garde que Selden n'avait expliqué que les inscriptions de vingt-neuf marbres grecs, et de dix marbres latins. Il choisit celles-là qui lui parurent les principales entre un fort grand nombre d'autres; car les marbres Arundelliens montaient environ à 250. Ils furent portés à Londres l'an 1627, et on les rangea dans les jardins de l'hôtel d'Arundel. Le comte de ce nom, Thomas, Howard s'était donné une infinité de soins, et avait fait beaucoup de dépenses pour les recouvrer, ayant envoyé sur les lieux Guillaume Pettee, qui était un très-savant personnage. *Ea (marmora) illustrissimus comes, dum in Italiam degerat (quæ ei altera patria erat), ex antiquarum Asiæ, Græciæ, et Italiæ urbium ruinis, operâ doctissimi viri Gulielmi Pettei in hæc re usus, summis impensis acquisivit. Græcorum pleraque à Smyrnâ habuit, ea ibi (*) Gassendus (si fides ipsi hæc in re habenda sit) narrat operi Peireskii sui primo detecta erutaque fuisse, persolutis quinquaginta aureis per Sampsonem quemdam illius negotia Smirna procurantem; sed cum inde convehenda essent, Turcarum fraude Sampsonem in carcerem*

(*) In *Vitâ Peireskii*, lib. 4, ad ann. 1619.

conjecto, ibi detenta erant, donec ea illustrissimus Arundellius comes majori pretio per Pettam reilempta cum aliis, quæ per eundem procuratorem collegerat, Londinum in hortos palatii Arundelliani, anno Dom. nostri 1627, curavit transferenda (1). Henri Howard, son petit-fils, les donna à l'académie d'Oxford; ce qui anima ceux qui possédaient de semblables monumens à les consacrer au même lieu. Quæcunque vir immortalitate dignissimus Thomas Arundellius comes, legatione quasi solenni eam ob rem instituta, infinitis impensis, et repetito sapius capitis periculo eruditissimi viri Gulielmi Pettæ, cui procuratio ea demandabatur, Europæ Asiæque excussis, in Britannias nostras deduxerat, nepos ejusdem tanto avo non inveniendus, æternitati et Musis hic loci demum consecrabit: reliquisque quotquot fuere eruditæ antiquitatis patronis autor extitit, ut ad tanti auspicii morem, quæcunque apud se laterent ex temporum naufragio tabulæ, ibidem appenderent (2).

Ne vous laissez pas tromper au premier mot de ce passage: il signifie que le petit-fils a donné à l'académie d'Oxford tous les marbres que son aïeul avait fait porter à Londres; mais cela est faux: il n'en donna qu'un peu plus de la moitié; les autres s'étaient perdus misérablement depuis que l'hôtel d'Arundel eût été abandonné pas ses maîtres, au temps de la guerre civile qui les contraignit de s'exiler. M. Pridesaux nous apprend cela dans sa préface, et ainsi l'on peut rectifier par lui-même ce qu'il avait mal narré. (3) *Arundelliana* (marmora) plura quam centum et triginta numerantur; Hæc tamen vir ultra dimidiam partem eorum conficiunt, quæ insignissimus Arundellius comes collegerat; cetera, cum tempore nuperrimi belli civilis in cendû in hortis Arundellianis Londini, pulsus inde dominis, diu neglecta jacuerint, aut furtim surrepta, aut servorum negligentia corrupta, aut à lapideis (4) ad reficiendas ædes

adhibita in magnum rei litterariæ damnum amittuntur. Ceci montre que M. Vignoul-Marville ne se fonde point sur un faux bruit lorsqu'après avoir fait mention de ces marbres d'Arundel, il ajoute: « Ce qui est déplorable, c'est que durant les troubles d'Angleterre, la plupart de ces marbres furent employés à réparer des portes et des cheminées. Cela doit bien encourager les curieux à faire de pareilles dépenses (5). » Je me serais plus étendu sur ce qui concerne l'importance de ces marbres, si je me fusse souvenu qu'ils font un article dans le supplément de Moréri, et dans le Journal des Savans du 25 d'avril 1678. Notez qu'Humphridus Pridesaux est l'auteur d'une traduction latine du traité de Maimonides, de *Jure Pauperis et Peregrini apud Judæos*, imprimée avec ses notes, à Oxford, l'an 1679, in 4°. Il est aussi auteur de la Vie de Mabomet, que j'ai tant citée dans l'article de la Mecque. J'ai ouï dire qu'il est chanoine de Norwich.

scription; c'est un marbre dont on n'a que la moitié, et où les lettres sont effacées; l'autre moitié fut employée par un maçon. Alteri à lapidibus quodam ad reficiendum focum in palatio Arundelliano adhibitis.

(5) Vignoul-Marville, *Mélanges*, tom. II, pag. 301, 302, édition de Hollande. Notez qu'il ne devait pas dire aïeul du comte maréchal d'Arundel; car c'est prétendre que la dignité de maréchal ne convenait pas à l'aïeul, mais seulement au petit-fils; ce qui est faux; et d'ailleurs il fallait ajouter d'Angleterre, après maréchal, et mettre après comte d'Arundel.

PRIÉRIAS * ou de PRIÉRIO (SYLVESTRE), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fut ainsi nommé à cause qu'il était du village de Priério en Italie (a). Il florissait au commencement du XVI^e siècle. Il passa pour un savant

* Quelques-uns appellent cet auteur *Masolini*; et c'est sous ce nom que P. Marchand lui a consacré, dans son Dictionnaire, un long et très-curieux article. Voyez aussi la Biographie universelle, au mot *Masolini*. Leclerc l'appelle *Mozolini*.

(a) Dans le Montferrat, selon quelques-uns, ou dans l'Artesan, selon d'autres; mais pour bien marquer la situation de ce lieu, je dois dire qu'il est dans le Montferrat Savoyard, entre le marquisat de Ceva et celui de Final, et fort proche de la ville de Ceva.

(1) Humphridus Pridesaux, *præfat. ad Marmora Ossimicæ*.

(2) *Idem*, *epist. dedicat.*, *init.*

(3) Humphridus Pridesaux, *in præfat.*

(4) L'auteur, deux pages après, raconte qu'il n'y a qu'un marbre dont il n'est point la in-

théologien et pour un prédicateur éloquent, et il publia beaucoup de livres. Il fut maître du sacré palais, sous le pape Léon X; et quelques-uns disent qu'il passa de cette charge à celle de général des dominicains, mais ils ne marquent point le temps de sa promotion à cette première dignité de l'ordre. Ce qui me fait croire qu'ils se trompent (A), est qu'un auteur qui l'a loué excessivement remarque qu'il fut fait vicaire général de l'ordre des dominicains et qu'il serait monté à un plus haut grade si la mort jalouse n'y eût mis opposition (b). Il avait été honoré par le sénat de Venise, d'une charge de professeur dans l'académie de Padoue (c), d'où il avait été appelé à Rome pour une semblable fonction avec des gages publics, après quoi il devint maître du sacré palais (d). Il réussit très-mal à écrire contre Luther (B). On dit qu'il fut le premier qui fit des livres contre lui : c'est le sentiment d'Onuphre Panvini (e) et de plusieurs autres écrivains. Cependant, il y en a qui prétendent que les théologiens de Louvain et quelques autres lui disputeraient cette primauté (f). J'ai lu dans Antoine de Sienne que le premier ouvrage qu'il fit contre Luther fut imprimé à Rome, l'an 1520, sous le titre : *Errata et Argumenta Martini Lutheri*

recitata, detecta, et repulsa, etc. (g). Cela n'est point vrai (C). On peut voir dans la réponse aux questions d'un provincial (h) une faute du Moréri copiée par M. du Pin. Notre Priéras se vante dans sa réplique à Luther d'avoir refusé un évêché (i). Il poussa fort loin le relâchement de la morale; car il prétendait qu'il n'est pas même nécessaire, pour être justifié dans le sacrement de pénitence, d'avoir de l'attrition, et qu'il suffit d'être fâché de n'en point avoir ou même désirer d'en être fâché (k) *. Sa doctrine sur les équivoques n'est guère meilleure (D).

(g) Anton. Senensis, in Biblioth. Predic., pag. 223.

(h) A la page 619 du 1^{er} tome.

(i) Foyes Seckend., Hist. Luth., lib. 1, pag. 39, col. 1.

(k) Journal de Trévoux, sept. 1703, pag. 1623, édit. de France.

* Prosper Marchand ajoute qu'il n'était pas plus rigide touchant la pureté et l'abstinence. A l'appui du 1^{er} article, il rapporte un passage de Vergerio où il est dit que dans un livre imprimé à Rome sous Jules II, qui était un traité de l'amour pour les garçons, on lisait cette approbation de Priéras, alors censeur de livres : « N'ayant trouvé dans ce livre rien de contraire à la foi de l'Eglise romaine, ni aux bonnes mœurs, nous ne l'avons pas jugé indigne de l'impression. »

(A) Ce qui me fait croire qu'ils se trompent. Outre la raison que j'allègue dans le texte, je le dirai ici qu'Augustin ab Ecclesiâ, qui a fait l'Histoire des Prélats du Piémont, y a joint un long catalogue de tous les ecclésiastiques des états du duc de Savoie, tant deçà que delà les monts qui ont été généraux d'ordre; mais il n'y fait point mention de Sylvestre Priéras (1). Il le connaissait bien pourtant; car il remarque dans son *Corona regia Sabaudica*, que Priéras était né à Priério, village de la Ligurie occidentale, sous le marquisat de Cêve (2).

(1) Cette remarque m'a été communiquée par M. Minutoli.

(2) Foyes Oldoni, in Athenæo Ligustico.

(b) Ghilini, Teatro, tom. I, pag. 209.

(c) M. du Pin, tome XIV, pag. 115, prétend qu'il professa long-temps la théologie à Bologne.

(d) Ghilini, Teatro, tom. I, pag. 209.

(e) Onuphrius, in Chron. eccl., ad ann. 1521, apud Anton. Senensem; in Biblioth. Predic., pag. m. 223.

(f) Labbe, Dissert. de Script. eccl., tom. II, pag. 374.

(B) Il réussit très-mal à écrire contre Luther.] Les indulgences furent la première chose qui fut attaquée par ce réformateur. Il les combattit par des raisons; mais Eckius et Priérias, qui lui répondirent, ne se trouvant pas assez forts, eurent recours aux lieux communs, et posèrent pour fondement.... l'autorité du pape et le consentement des scolastiques; concluant qu'il fallait tenir les indulgences pour un article de foi, puisqu'elles venaient de la part du pape, qui ne pouvait nullement faillir dans les choses de foi, et qui avait approuvé la doctrine des scolastiques (3). Voici le jugement du père Maimbourg sur cette méthode de réponse. « Silvestre Priérias, au lieu de » réfuter solidement, comme il le » pouvait faire, ce que Luther lui » avait répondu dans son écrit, en fit » un autre tout rempli d'excessives » exagérations de la puissance et de » l'autorité du pape, qu'il élève in- » finiment au-dessus de tous les con- » ciles, dont il parle en des termes » que Rome même n'approuverait » pas : ce qui donna lieu à Luther de » rendre cette autorité odieuse aux » Allemands, et de faire diversion, » en s'attachant avec ardeur à un » point si délicat, duquel il ne s'agissait point alors. Tant il importe, » quand on agit contre les hérétiques, de se tenir précisément dans » ce que la foi nous enseigne, sans » donner à contre-temps, et par » préoccupation d'esprit, dans des » questions litigieuses où l'on donne à son adversaire l'avantage de » pouvoir soutenir son sentiment » avec autant de droit que l'on en a » de le combattre (4). » Rien ne peut faire mieux comprendre le mauvais succès des écrits de Priérias, que de voir qu'il reçut ordre du pape de ne plus écrire sur ces matières de controverse. Respondit Sylvester Priérias tam infelicitur ut ipse pontifex indixit illi silentium (5).

(C) Il n'est point vrai que le premier livre.... ait été imprimé l'an 1520.]

(3) Fra-Paolo, Histoire du concile de Trente, liv. I, pag. 6 de la version d'Amelat. Voyez aussi l'Histoire du même concile, par Pallavicini, liv. I, chap. VI, num. 3.

(4) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. I, pag. 30, 31, édition de Hollande.

(5) Erasmus, epist. LXXI, lib. XIX, p. 66, 887.

Dès l'an 1518, Luther publia un livre qui était une réponse à un dialogue que Priérias avait écrit contre lui (6). Priérias lui répliqua par un ouvrage intitulé : *De juridica et irrefragabili Veritate Romanæ Ecclesiæ Romanique Pontificis, liber tertius, index quidem longissimus, sed brevissimum epitoma* (7). Luther réfuta cette réplique en la même année 1518. Je ne prétends pas soutenir que le premier livre de Priérias contre Luther n'a pas été imprimé à Rome l'an 1520 comme l'assurent Antoine de Sienna et M. du Pin (8), je soutiens seulement qu'il avait été imprimé avant cette année-là. Je crois, au reste, que Jean Eckius, théologien Allemand, écrivit ses Obélisques, contre les thèses de Luther, sur les indulgences, avant que Priérias eût pris la plume; mais il n'avait pas dessein de publier cet écrit, et je pense que ce fut Luther qui le publia conjointement avec sa réfutation. Il avait recouvré une copie manuscrite de ce petit ouvrage de Jean Eckius (9). Notez que Jean Tézé, dominicain, et inquisiteur en Allemagne, et le premier des commissaires pour la publication des indulgences, est celui qui commença à écrire contre Luther; car il exposa à la dispute publique, à Francfort-sur-l'Oder, une thèse où il combattait celle de Luther; et il avait déjà publié un écrit en allemand, contre un sermon que Luther avait prêché sur les indulgences (10).

(D) Sa doctrine sur les équivoques n'est guère meilleure.] Rapportons-la comme on la trouve dans l'Anti-Cotton. « Le même André Endemon » Johannes Cydonius, en la page 40, » s'appuie de l'autorité de Sylvester, » en la V^e. accusation, question XIII, » où il dit: *Quand le juge ne pro- » cède pas juridiquement, soit parce » que l'accusé ne lui est pas simple- » ment sujet, ou en ce cas, ou pour » quelque autre cause, alors encore » que le mensonge soit illicite, toute-*

(6) Voyez Seckend., Hist. Luthér., lib. I, pag. 31, col. 1.

(7) Seckend., ibid., pag. 39, col. 1.

(8) Du Pin, Biblimb., tom. XIII, pag. 115, édition de Hollande.

(9) Voyez Seckend., Hist. Luthér., lib. I, p. 34, ad ann. 1518.

(10) Seckend., ibid., pag. 25 et 26. Voyez aussi M. Du Pin, tom. XIII, pag. 31.

» fois ce n'est point un péché mortel ;
 » parce qu'il n'est point contre ec
 » qu'on doit à la justice, ni en vrai
 » jugement, mais qui est usurpé ;
 » voire le mensonge ne sera pas mé-
 » me péché véniel, si en répondant
 » cauteusement, et comme l'on dit,
 » sophistiquement, il dit quelque
 » chose qui est faux selon le sens du
 » juge, mais qui est vrai selon le sien ;
 » parce qu'en ce cas, vu qu'il n'est
 » pas son sujet, il n'est pas obligé de
 » dire la vérité à son intention (*).
 » Faut entendre que par ce jugement
 » qui n'est pas vrai jugement, ainsi
 » usurpé sur ceux qui ne sont pas
 » ses sujets, il entend le jugement
 » des magistrats civils sur les clercs
 » et principalement sur les jésuites,
 » qui ne sont pas même sujets aux
 » évêques (11). » Le jésuite Eudémon
 » Johannes avait allégué ces paroles
 » de Priérac dans son Apologie de
 » Garnet. Or voici ce qu'il a répondu
 » à l'auteur de l'Anti-Coton. *Syl-*
vestri verba profers non infuleti-
ter. sed gallice pervertis potius
quam vertis : quare enim ex te ubi
illa legeris in verbis Sylvestri, voire
le mensonge ne sera pas même péché
véniel ? Imò inquit ille, non erit
etiam veniale si respondendo, etc. Tu
tu mendaciis totus scates, de tuo
verbis ejus mendacium addidisti, cum
ita verteris mendacium non erit pec-
catum veniale. Nunquam somniavit
vir ille mendacium ullum esse posse,
quod peccatum minimum veniale non
sit : sed negavit peccatum esse veniale
cum injusto judice equivocationibus
agere, quod ipsum S. Gregorius do-
cuit (12). Il y a beaucoup d'apparen-
ce que par ces paroles, il entend le
jugement des magistrats, l'auteur de
l'Anti-Coton désigne notre Sylvestre,
et non pas Eudémon Johannes. Il
commet en ce cas-là une bévue ; car
le livre d'où a été pris le passage allé-
gué dans l'Apologie de Garnet fut

écrit long-temps avant qu'il y eût au
 moule aucun jésuite. Il fut dédié à
 Léon X, qui mourut l'an 1521. Eu-
 démon Johannes (13) n'a pas oublié
 de critiquer là-dessus l'auteur de
 l'Anti-Coton. Il le censure (14) aussi
 de n'avoir pas entendu que *V. Accu-*
sat. signifiait, non pas la cin-
 quième accusation, mais *Voce accu-*
satio, au mot *Accusatio*.

(13) *Idem, ibidem*, pag. 114.

(14) *Idem, ibidem*, pag. 117.

PRIEZAC (DANIEL DE), conseil-
 ler d'état ordinaire, né au châ-
 teau de Priérac en Limousin (a),
 fut choisi l'an 1639 pour remplir
 la seule place qui restait du nom-
 bre de quarante dans l'académie
 française (b). Il est auteur de
 plusieurs livres (A), et il mourut
 l'an 1662.

(a) Pellisson, Hist. de l'Académie française,
 pag. 334.

(b) *Là même*, pag. 229.

(A) Il est auteur de plusieurs li-
 vres. Je commenterai cela par ces
 paroles de M. Pellisson (1) : « Ses ou-
 vrages imprimés sont : *Les Obser-*
vations contre le livre de Melrose,
intitulé : Philippe le Prudent ; Vin-
dicte Gallicæ ; trois volumes des
Privilèges de la Fierge ; Discep-
tatio legitima, in controversiâ motâ
inter Apostolicæ Camere cognito-
rem, Actorem, et eminentissimos
Cardinales Barberinos, excellen-
tissimumque urbis Romæ Præfec-
tum, Defensores ; un volume in
quarto de Discours politiques : Il
en compose maintenant (2) un se-
*cond. » Notez que le *Vindicte*
Gallicæ est une réponse au *Mars*
Gallicus de Jansénius.*

(1) Pellisson, Histoire de l'Académie française,
 pag. m. 334.

(2) M. Pellisson écrivait cela l'an 1652.

PRYNN (GUILLAUME), juris-
 consulte anglais, fit extrême-
 ment parler de lui durant les
 guerres de Charles I^{er}. et du par-
 lement. Il entra dans son ca-
 ractère beaucoup d'inconstance
 et beaucoup d'impétuosité. Il se

(*) Quando juridice non procedit, vel quia no-
 menatur ei non est subiectus simpliciter, vel in
 hoc casu, aut quocunque alio de causâ, tunc li-
 cet mendacium sit illicitum, non tamen est mor-
 tale, quia nec contra debitum iustitiæ, nec est in
 iudicio verò, sed in usurpato. Imò non erit
 etiam veniale si respondendo caute et ut
 aiunt sophistæ dicat aliquid falsum apud sen-
 suum iudicis et apud eum verum.

(11) Anti-Coton, pag. 34.

(12) Eudémon Johannes, Anti-Coton, Confu-
 luti. cap. III, pag. 113.

déclara d'une manière si violente contre les évêques, que ses procédures passèrent pour criminelles, et l'exposèrent à une peine ignominieuse; car la sentence des juges porta qu'on lui couperait les oreilles (A). Cela fut exécuté, et lui servit de beaucoup lorsque les choses furent portées à une rupture totale entre le roi et le parlement. Il fut regardé comme un confesseur illusre de la bonne cause, qui portait sur son corps les flétrissures glorieuses du pur Évangile. Il fut l'un des membres de la chambre des communes, et fit paraître beaucoup d'animosité contre le parti royal : néanmoins, ou par inconstance, ou pour quelque mécontentement particulier; il se radoucit avec le temps, et mérita qu'on l'emprisonnât. Il composa un petit livre dans sa prison (B), où il représenta fortement aux parlementaires qu'ils ne devaient point faire le procès au roi; et que l'armée, qui opprimait la liberté du parlement, était dirigée par les conseils des jésuites. Il avait déjà fait un livre pour animer le parlement à exterminer par les lois pénales tous les sectaires qui formaient l'indépendantisme (C). Si ce qu'on lui attribue touchant l'auteur de l'incendie de Londres (D) est véritable, c'était un homme bien visionnaire. Il a composé une infinité de livres, où il fait paraître beaucoup de lecture (E). Il mourut le 24 d'octobre 1669, à l'âge de soixante et neuf ans (a).

(a) Wile, in *Diario Biograph.*

(A) *La sentence des juges porta qu'on lui couperait les oreilles.* Un

ministre de l'État semble dire qu'on le condamna aussi à être exilé hors du vieux monde, et à être transporté dans quelque île de l'Amérique; mais il est plus raisonnable de croire qu'il a entendu qu'on le condamna à passer ses jours dans un cachot. Voici ses paroles : *Author noster Prynus, Bastwicus et Burtonus, trium facultatum doctores, quod contra istam tyrannidem hiscere ausi fuissent auribus mutilati, extra anni solisque viam expulsi sunt quo longè tabe perimerentur* (1). Voici un passage de M. Baillet, qui nous apprendra le temps et le lieu où Guillaume Prynne eut les oreilles coupées. On y verra aussi quelques autres faits; c'est pour cela que je le rapporte tout entier. « (2) L'on trouve à la vérité un ANTI-ARMINIANISME de Guill. Prin ou Prynne; mais ce titre attaque moins la personne des dogmatiseurs, que la nature et la qualité des dogmes des remontrances. Son ouvrage ne tend qu'à montrer la petitesse du sentiment de la prédestination absolue, telle que la tiennent les contre-remontrances. Il y a apparence que ce M. Prynne est le même que ce fameux adversaire des évêques d'Angleterre, et particulièrement de l'infortuné Guill. Laud, archevêque de Cantorbéri (3). C'est le même qui eut les deux oreilles coupées par la main du bourreau, dans la cour du palais de Westminster, le 30 de juin de l'an 1637, pour sa tragédie du *Violent du Sabbat*, et de l'état des évêques; et qui ayant été condamné à cinq mille livres sterling, avec un médecin nommé Bustwick, et un curé de Londres nommé Bourton, fut jeté dans une prison qui devait être perpétuelle. Mais les

(1) Wolfgangus Meyerus, S. Th. D. et Verbi divini in ecclesiâ Basil. minist. senior, epist. dedicat. Fulcimenti Gladii.

(2) Baillet, dans ses *Avis*, num. 88.

(3) Voici un passage de M. Smith, in *Vita Camdeni*, pag. 56. Illo (Archiepiscopo Laudo) in carcerem detruso, Gulielmus Prynus, ob seditionis libellos stigmatæ innotus, in D. archiepiscopi scriba, tum ut si quicquam, quod fictis criminibus objectis aliqualem induceret colorem, occurrisset, inde excerptet, tum ut quantum eral documentorum, quod Viro innocentissimo inde diluendis, cum pro tribunali sistendus esset, de capite dictorum, nisi esse potuisset, quoque asseret, animo malevolis involavit. *Peters Archiepiscopi Camdeni*, tom. IV, pag. 36, remarque (M).

» troubles du royaume étant surve-
 nus, il fut mis en liberté à la mort
 » de Charles I^{er}. et même associé aux
 » membres du parlement (4). Il fit
 » depuis un nombre prodigieux de
 » livres, la plupart en langue vul-
 » gaire, et fut fait garde des Archi-
 » ves de la Tour de Londres. Il mou-
 » rut il y a environ dix-huit ou dix-
 » neuf ans. »

(B) Il composa un petit livre dans sa prison. On le trouve dans le recueil de diverses pièces, qu'un royaliste fit imprimer l'an 1649, et qui a pour titre : *Sylloge variorum Traetatuum, anglico quidem idiomate et ab auctoribus anglis conscriptorum, sed in linguam latinam translatorum; quibus Caroli Magnae Britan. Franciae, et Hiberniae regis innocentia illustratur, et parricidium iniustissimè et immanissimè in illum perpetratum, à pseudo-parlamento et perduelli exercitu luce clariùs declaratur. Accessit responsum per necessarium ad declamationem seu provocationem M. Johannis Cooke. Auctore I. V. A. R.* L'écrit de Guillaume Prynne est intitulé : *Breve Memento ad præsens Non-Parlamentarium conventiculum, tangens ipsorum præsentes intentiones et processus ad deponendum et supplicio afficiendum Carolum Stewardum legitimum suum regem; per Guilielmum Prynnum, Armigerum, membrum domus communium, et captivum sub exercitiis tyrannide : qui, ut apparet, arma fert contra domos parlamenti, suos quondam Dominos : quarum membra nunc violenter capit et detinet captiva, durante ipsorum illegali licentia.* Celui qui le traduisit en latin observe que c'est l'ouvrage d'une personne très-peu attachée au roi (5).

(C) A exterminer par les lois pénales tous les sectaires qui formaient l'indépendantisme. Il dédia ce livre à la chambre des communes. J'en ai la version latine imprimée l'an 1649. L'auteur de cette version était un ministre suisse nommé Wolfgang Meyer.

(4) Il avoit été délinquant de sa première prison auparavant, et associé à la chambre des communes.

(5) Quam injustè, perfidè, perjurè, crudeliter hæc gesta sint in unctum dominum, auctor hujus scripti quamquam omnium minimè regi obnoxius iberrimè et fidelissimè exponit.

Voici le titre de l'ouvrage : *Guilhelmi Prynne Angli, Armigeri aulæ Lincolnienensis, Fulcimentum Gladu Christianorum Regum, Principum et Magistratum : quo ipsorum Hæreticos, Idololatrias, Schismaticos, Sectarum Autores, et Blasphemos, pro criminis gravitate puniendi auctoritas, juxta ac potestas testimoniis Veteris ac Novi Testamenti, edictis et praxi christianorum Imperatorum, Regum, Statuum et Magistratum, sanctionibus item et statutis Regni Angliæ : consensu denique optimorum tam veteris, quam recentioris Ecclesiæ Doctorum, et Politicorum, contra hodiernos Ecclesiæ Anglicanæ turbatores, veterum Donatistarum, et Monasteriensium Anabaptistarum æmulos, solidissimè vindicatur.* Tout ce qui se peut dire en faveur du droit du glaive, contre les erreurs, se trouve là, les raisons, les autorités, l'usage, la décision des docteurs, celle des confessions de foi. Le père de Sainte-Marthe, bénédictin français, s'est fort servi de ce livre pour justifier le droit de la suppression de l'Édit de Nantes. Voyez sa Réponse aux plaintes des protestans, ou l'extrait que M. Cousin en donne (6). Dès l'an 1643 Prynne s'opposa avec beaucoup de vigueur aux indépendans, qui s'imaginaient que l'abolition de l'épiscopat serait inutile, ou même préjudiciable, si après cela l'on devait être soumis au gouvernement synodal des paritaires. Voici ce que Vossius écrivit à Grotius au mois de septembre 1643. *Unum est in quo non satis conveniat illis, qui se episcopis opponunt. Multi omnem regendam ecclesiæ potestatem penes presbyterale collegium esse volunt. Alii verò aiunt hoc jugum gravius episcopali. Quare contendunt, singulis id committendum ecclesiasticis, ut secundum Dei verbum, populum doceant, et gubernent. Atque sic ab episcopalibus et presbyteralibus (sicut vocant) distincti, independentes muncupantur. Pimius (7), cujus mun-*

(6) Dans le Journal des Savans, du 26 d'avril 1688. Voyez aussi l'Histoire des Ouvrages des Savans, mois de mars 1688, pag. 384.

(7) C'est sans doute une faute d'impression lisez Prynne. Les lettres de Vossius sont toutes pleines de semblables fautes quant aux noms propres. Vous trouverez à la page 210 des Lettres reçues, Theostrenio, pour Mestresalio. C'était Mestresat, ministre de Paris.

gna adeo in parlamento est auctoritas, prioris esse sententiæ dicitur, sed multi hæc parte ei adversantur, qui ex ætèrèl convenire videntur. Estque plurimorum id iudicium, utcumque infractâ omni regis potestate, et abolito episcopatu, gementum agerent triumphum, eos inter sese mox commissum iri; quia multi non à presbyterii potestate minus, quàm episcoporum abhorreant (8). Voilà une marque du penchant des hommes vers les extrémités. Une partie des adversaires de l'épiscopat voulait abolir les classes, les colloques, les synodes presbytériens, et prétendait que ce joug était plus insupportable que celui de la hiérarchie. Prynne s'opposait fortement à ces gens-là, et, s'il en eût été cru, on les eût punis corporellement. Voyez son *Fulcimentum gladii*.

(D) Ce qu'on lui attribue touchant l'auteur de l'incendie de Londres.] Si ce que je vais dire n'avait pas été imprimé, je ne le rapporterais point. « Cette pensée..... me fait souvenir » de l'extravagance de Guillaume » Priin, anglais..... Ce fou soutenait » à un gentilhomme de mes amis qui » me l'a redit, que c'était le pape » Alexandre VII, qui avait mis le feu » à Londres en 1666, et qu'il était » passé en Angleterre déguisé en » charbonnier (9). »

(E) Il a composé une infinité de livres, où il fait paraître beaucoup de lecture.] Voici ce qu'on trouve dans le *Diarium* du sieur Witte (10) : GUIL. PRYNNE, Anglus, Swainswick-Somersetensis, Collegii Orielensis Oxoniæ Commensalis, Artium Baccalaureus..... *Libri quos varii admodum, Theologici nimirum, Historici, Politici, et Polemici argumenti conscripsit ad 170, adversaria potiùs quàm opera muncupari merentur, adeoque* (11) *ipsum penè Tostatam æquasse videtur..... Libros à se conscriptos moriens Hospitio Lincolnien- si quod Londini est, legavit, qui voluminibus xxxvii. in-fol. et 4^o. conti-*

(8) Vossius, epistola CCCLXII, pag. m. 409, col. 1.

(9) Le Grand, Histoire du Divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, pag. 81 de la suite de la II^e part.

(10) Ad 24 octobr. 1689.

(11) Voilà un adeo qui n'indique pas une bonne conclusion, car les œuvres de Tostat ne ressemblent pas à des Adversaria.

mentur *. Rapportons quelques paroles de Schoockius, qui témoignent que l'on a donné à Prynne la louange d'avoir lu beaucoup, et qui le feront connaître pour un puritain rigide, qui ne pouvait pas même souffrir que l'on bât à la santé les uns des autres.

(12) *Is est qui augusto elogio ab eodem (D. Voetio) condecoratur in disput. de Ebrietate, et quidem secundum hanc formulam: Diffusæ eruditionis Jurisconsultus Gull. Prynne, (13) cum generis nobilitate, tum rarâ pietate conspicuus, in Tract. Anglico, adversus salutes conscripto. Liber hic Prynii (de quo viro ante aliquot annos tam amplius rumor per Britanniam et Belgium fuit) si respondeat ejusdem Tractatui de Spectaculis (nam hunc solum vidi), dixerim, diffusam eruditionem Authori (licet hic ipse à D. Voetio ostentetur ut nobilis) respondere scopis dissolutis, atque servire confirmando dicto vulgato, quod eam solum vim fortem esse agnoscit, quæ fuerit unita. Fueritne verò Prynnius pius solus Deus novit, quàm D. Voetius quando favet, nimis quàm liberalis sit in titulo illo concedendo. Certè, hoc non possum cognoscere ex ejusdem libro de Spectaculis, nisi pariter Pharisei pii fuerint agnoscendi, eo, quod cuminum et anethum decimarent.*

* Chanlepié, dans le Supplément qu'il a donné à l'article de Bayle, a compris la liste des ouvrages de Prynne.

(12) Martin Schoockius, Exercit. variorum pag. 303, edit. 1663, in-4^o.

(13) L'édition de cette Dispute de Ebrietate dont je me sers, c'est celle de 1667, au IV^e volume, Disput. selectarâ pag. 503, porte seulement, Diffusæ lectionis Jurisconsult. Gull. Prynne in tractatu, etc.

PRIOLO (BENJAMIN), en latin *Priolus*, auteur d'une histoire de France depuis la mort de Louis XIII jusques à l'année 1664, naquit à Saint-Jean d'Angeli le 1^{er} de janvier 1602. Il descendait des *Priuli*, ou *Prioli*, maison illustre qui a donné quelques doges à la république de Venise (A). Il n'était âgé que de quinze ans, lorsqu'il perdit son père et sa mère, et

cela sans doute augmenta les difficultés qu'il eut à combattre dans le cours de ses études, et qui ne ralentirent point l'ardente passion qu'il eut de devenir docte. Ce fut une avidité si excessive, qu'il donnait souvent à la lecture sans interruption les jours et les nuits (a). Il étudia premièrement à Orthez, puis à Montauban, et ensuite à Leyde. Il profita des leçons de Heinsius et de Vossius, dans cette dernière ville, et, par une application de trois années, il se remplit de la connaissance de tous les historiens, et de tous les poètes grecs et latins. L'envie de voir et de consulter Grotius fut cause qu'il fit un voyage à Paris, après quoi il s'en alla à Padoue, attiré par la haute réputation de Crémonin et de Licétus, sous lesquels il apprit à fond les sentimens d'Aristote et ceux des autres philosophes de l'antiquité. Il retourna en France, d'où il repassa en Italie pour s'y faire reconnaître parent légitime de la maison Prioli (B). Il s'attacha au duc de Rohan (C), qui était alors au service des Vénitiens, et il se mit si avant dans ses bonnes grâces, que ce duc n'eut point de confident plus intime de tous ses secrets que lui pendant tout le reste de sa vie. Il l'envoya deux fois en Espagne pour des négociations importantes, et lui laissa le soin de toutes sortes de détails, pendant qu'il commandait les troupes de France dans la Valteline, et au pays

des Grisons. M. Priolo se trouva dans tous les combats, et y paya de sa personne et à pied et à cheval (b). Incertain de sa destinée après la mort de ce duc, il se retira à Genève, marié depuis trois mois à Elisabeth Michaëli, d'une très-noble famille (c). Il acheta une terre à Saconnet proche de Genève, et s'y reposa des fatigues et des agitations de sa vie précédente. Le duc de Longueville le tira de ce repos quand il fut nommé plénipotentiaire de France pour la paix de Munster; car ayant souhaité de l'y mener comme personne dont l'esprit et les conseils lui seraient d'un grand usage, cela fit résoudre M. Priolo à quitter Genève, et à s'établir à Paris (D). Il s'arrêta six mois à Lyon, et y conféra souvent sur la controverse avec le cardinal François Barberin. L'effet de ces conférences fut que lui, sa femme, ses enfans et ses domestiques, abjurerent la religion protestante, et communièrent de la main de ce cardinal à la même heure. Il ne goûta pas à Paris une longue tranquillité; car la guerre civile ne tarda guère à commencer, et il s'engagea dans la faction des mécontents, et ce fut la ruine de sa fortune (d). Voilà ce que je tire d'un écrit latin composé par Jean

(b) *In Rhodid et Tellind valle, cum Gallicis armis praesens Rohanius, Priolus omnia pro nutu versavit. Proelio variis illic cum Germanis et Iberis certatum: ubique interfuit: pugnavit eques et pedes. Joannes Rhodius, de Vita Benj. Pr., pag. 4.*

(c) *Cum ante trimestre uxorem duxisset Elisabetham Micheliæ, illustri genere, scilicet atavis editam principibus Lucensis Reip. et Micheliis patris Venetis, unius Principes non pauci, Joannes Rhodius, de Vita Benjam. Priol., pag. 4.*

(d) *Tire de Rhodius, de Vita Benjamin Prioli.*

(a) *Tanta fuit in illo discendi intemperies ut noctes diebus continuaret evolando quidquid voluminum edidit Romana aut Græca vetustas, Johannes Rhodius, de Vita Benjamin Prioli, pag. 3.*

Rhodus, et imprimé à Padoue, l'an 1602. Les particularités qui suivent viennent d'ailleurs. Aveuglé du brillant de Monsieur le Prince dont il avait pris le parti, il ne voulut point répondre aux bontés dont la reine mère le comblait, ni prêter l'oreille aux grandes promesses du cardinal Mazarin. De là sortit son malheur : il fallut qu'il se retirât en Flandres; son bien fut confisqué, sa famille fut exilée. Étant rentré dans les bonnes grâces de son souverain, il ne songea plus qu'à vivre en homme privé, et dans la culture des lettres, et à s'appuyer sur les débris de la tempête qu'il venait d'essuyer. Ce fut dans ce genre de vie, et pour dissiper ses chagrins, qu'il composa (E), avec une liberté fort éloignée de la flatterie, une histoire (F) qui a été imprimée plusieurs fois, et dont l'édition de Leipsic, 1686, est la meilleure de toutes (G). On le fit rentrer dans la carrière des négociations; car en 1607, il fut chargé d'aller à Venise pour une affaire secrète. C'est ce qu'on a su par la lettre de créance qui fut trouvée parmi ses papiers, et que M. de Lionne lui avait expédiée. Il n'acheva point ce voyage; l'apoplexie dont il mourut à Lyon l'en empêcha. J'avais avancé sur un oui-dire qu'il était mort à l'hôpital, mais je corrige cette fausseté dans cette seconde édition, et je puis protester sincèrement que je n'avais débité cela que selon l'esprit de ceux qui me l'avaient dit à Genève; gens que j'avais lieu de croire bien informés, et qui ayant de l'estime pour cet auteur n'alléguèrent

cette particularité que comme un exemple du malheur des gens de lettres. Ce fut pour le plaindre et pour accuser les caprices et les injustices du temps, qu'ils alléguèrent cela à propos du livre de Piérius Valériaus, de *Infelicitate Litteratorum*, dont quelqu'un de la compagnie avait fait mention. J'efface aussi le passage du *Sorberiana* que j'avais rapporté : j'ai connu par de bonnes instructions que Sorbière s'est trompé grossièrement; on n'a qu'à voir les remarques que j'indique (e). Je l'eusse réfuté dès la première édition (f), si j'avais eu sur cela les connaissances nécessaires. M. Priolo laissa sept enfans, qui perdirent par sa mort les pensions dont il jouissait; mais son nom les a soutenus, et ils le soutiennent à leur tour, et se trouvent depuis longtemps très-bien établis (H). Je ne sais si l'on fera voir le jour aux livres qu'il se proposait de publier (I). C'est dommage qu'ils n'aient pas été imprimés. Je rapporterai quelques-unes de ses maximes (K), et je marquerai le jugement qu'il faisait de Cicéron et de Tite-Live, et des autres plus célèbres écrivains de l'ancienne Rome (L).

(e) Savoir les remarques (A) et (B) de cet article.

(f) Voyez la remarque (B) vers la fin.

(A) Il descendait des Priuli ou Prioli, maison illustre qui a donné quelques doges à la république de Venise.] ANTOINE PRIOLI, neveu de LAURENT et de JÉRÔME PRIOLI, frères, et successivement doges de Venise, vint fort jeune en France sous le règne de Henri II, avec un ambassadeur de la famille Lauredano, son oncle maternel. Il devint amoureux de la fille d'un gentilhomme de Saint-

longue qui était à Paris pour un procès de conséquence. Il l'épousa, et l'ayant menée à Venise, ils furent tous deux si mal reçus de la république et de la parenté, qu'on ne songea qu'à faire casser leur mariage. On n'eût fait casser effectivement selon les lois, si l'ambassadeur qui représentait en France le corps de la république n'eût pas signé le contrat de mariage, de quoi il fut censuré par un décret de l'an 1554, et l'on prononça qu'Antoine et sa postérité seraient exclus de toutes les charges du sénat. Ce mauvais succès le porta à quitter Venise, et s'étant assuré de ses effets, il revint en France, et fut s'établir dans la province de sa femme, à Saint-Jean d'Angeli. Il sortit beaucoup d'enfants de son mariage, l'aîné desquels, nommé Marc, fut père de JULIEN, et celui-ci de BENJAMIN, qui est le sujet de cet article. Julien se ruina par ses quatre mariages, et par les dépenses qu'il fit à la guerre, étant premier officier du régiment de la Force. Benjamin était sorti du quatrième mariage. Il a marqué le nom de son père au bas de la taille-douce qu'il fit graver par le célèbre Pitau, et qui fut mise au-devant de son Histoire de France, et qui se vend encore aujourd'hui chez les imagers. La souscription porte *Benjaminus Priolus Santo. Juliani F. Eques Venetus, Rerum Gallicarum Scriptor Florentissimus*. Ceci fait voir les faussetés de Sorbière à l'égard du père de Benjamin Priolo.

Cette famille s'augmenta considérablement, et fut naturalisée sous Charles IX, comme une noblesse étrangère, et embrassa entièrement sous Henri IV la religion réformée : elle a donné même plusieurs ministres de renom (1). Elle fut sollicitée par une lettre (2) du doge Léonard Donato de retourner à Venise, et se soucia fort peu de le faire, se trouvant bien établie en France. Elle ne s'embarrassa plus de Venise, mais on peut prouver qu'elle a toujours prétendue en être venue; on le peut, dis-je, prouver par un passage du livre des Recherches de la noblesse, imprimé à Montauban en 1616. L'au-

teur, qui était un gentilhomme béarnais nommé M. de la Roque, assure que les Prioleau [c'est ainsi qu'il orthographie (3)] de Saintonge et pays Rochelois ne sont point sortis de Venise, comme quelques-uns d'eux se sont titrés en grand nombre d'actes sous le règne d'Henri III; mais que c'est une noblesse ancienne qui a en volonté de descendre des Vénitiens par la ressemblance de son nom avec celui de la famille des nobles Prioli, qui ont donné deux princes. Ce passage, quoiqu'il contienne une fausseté, réfute invinciblement le *Sorberiana*. La fausseté dont je parle paraît manifestement par le succès qu'eurent les soins de Benjamin Priolo de prouver son extraction des Prioli de Venise. Le Mémoire généalogique qu'il présenta ayant été examiné, la république prononça pour l'expédition d'une patente qu'il recut de M. Grimaud, ambassadeur en France l'an 1660, avec une chaîne et une médaille d'or de trois cents pistoles. Le sénat, par cette patente, le reconnaît pour noble chevalier vénitien. Les armes de la maison Prioli sont en blason joignant au sceau, et autour, *Non data, non concessa, sed adnata, senatus decreto*. Le titre est ainsi latin, le reste en italien. M. Priolo recut en ce même temps une lettre de jouissance de Laurent Prioli, provvediteur de mer, qui était alors chef de la famille.

Il est à remarquer que la république de Venise est le lieu du monde où les batards des nobles soient plus rejetés et moins reconnus : Leurs pères mêmes les méconnaissent et les abandonnent; car ce n'est pas la coutume des nobles Vénitiens d'avoir des amours d'attache; ils s'adressent aux courtisanes, et ils s'associent pour en entretenir une. C'est une précaution qui les préserve de la jalousie. Mais si ce commerce produit quelque enfant, ils le renoncent tous, personne ne daigne se l'approprier (4).

(3) Je sais de bonne part que quelques ministres de ces quartiers-là écrivent leur nom Prioleau. Mais il faut savoir que, la prononciation étant la même dans la plupart de la France, soit qu'on écrive Priolo, soit qu'on écrive Prioleau, et les Français ne pouvant guère s'assujettir à l'exactitude, il n'est pas étrange que l'orthographe ait varié dans cette famille.

(4) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

(1) Un neveu de Benjamin a été ministre de l'église de Niort.

(2) Datede du 15 d'avril 1608.

(B) Il repassa en Italie pour s'y faire reconnaître parent légitime de la maison Prioli.] C'est ainsi que je paraphrase ces paroles latines de Jean Rhodius, *in Italianam reversus est, quarendis apud Venetos originis suæ primordiis* (5). On ajoute que le sénat de Venise fit un accueil très-favorable à Benjamin Priolo, et le reçut chevalier, mais sans l'admettre aux prérogatives de sa maison, les lois de la république ne le souffrant pas, à cause qu'il descendait d'un Antoine Prioli qui avait épousé hors de Venise une étrangère. *Blandè acceptus à senatu, factus eques, sed exclusus generis sui prerogativâ, quoniam Antonius Priolus ejus avus paternus, qui Princeps fuit Reipublicæ Venetorum, non potuit legitimum matrimonium extra urbem et eum exteri contraxisse salvis patriæ legibus* (6). Cet auteur a tort de dire qu'Antoine Prioli fut doge, et il devait le nommer non pas aïeul mais bisaïeul de Benjamin. Il se trompe aussi à l'égard du temps; la patente du sénat, qui reconnut Benjamin pour être de la maison Prioli, n'a été expédiée qu'en 1660. Quant à ce qu'il dit, en finissant son éloge, que M. Priolo s'était fait ecclésiastique depuis la mort de sa femme (7), c'est une très-grande fausseté.

Voici deux passages qui peuvent donner du poids aux choses que j'ai exposées dans la remarque précédente. M. Priolo parlant de la ville de Saint-Jean d'Angéli fait cette petite digression. *Ibi mea infantia vagiit, hic aërem primum hausit. Hæc terra, mihi atavis Venetis, usque illustribus, nescio quo casu, primum tacta. Si decora mee gentis à me intermissa sunt, forsân nepotibus instaurabuntur; et Sant.-Angelium olim me alumno gaudebit* (8). Vous voyez qu'il se glorifie publiquement de la noblesse de son extraction vénitienne. Il le fait aussi dans l'épître dédicatoire de son ouvrage à la république de Venise. *O patria! dit-il, ô vasti pelagi*

dominatrix! agnosce tuum eivem; vel solo nomine Prioli tibi dilectum.

Au reste, je supplie ici mes lecteurs de bien prendre garde à ce que je m'en vais dire. Il y a une différence très-notable entre les autres dictionnaires historiques et celui-ci. Je ne me contente pas, comme l'on fait dans ces dictionnaires-là, de marquer en gros la vie des gens; je ramasse, autant que le peu de livres que j'ai peut me le permettre, les faits les plus singuliers, les plus personnels, les jugemens que l'on a portés de ceux dont je parle, et les fautes que l'on a commises sur leur sujet. J'examine, je discute, je prouve, je réfute selon l'occasion. Mais quand je n'ai pas des preuves pour réfuter une fausseté, je suis contraint de la laisser sans réutation, et mon silence à cet égard-là n'est point un signe que je me rende garant des faits que j'allègue. C'est à ceux dont je rapporte les paroles, et dont je cite les ouvrages, à répondre de ce qu'ils ont avancé. Il me doit suffire de réfuter les mensonges qui me sont connus, et d'être toujours disposé à réfuter ceux qu'on me fera connaître, ou que mes propres recherches me découvriront de jour en jour. C'est à quoi je suis très-constamment disposé, et l'on ne saurait me faire un plus grand plaisir que de me communiquer les preuves et les éclaircissemens nécessaires, pour rectifier les erreurs (9) d'autrui insérées dans cet ouvrage sur la foi de leurs auteurs. On me trouvera toujours prêt à faire agréablement ce que la justice et la vérité demandent. Je puis parler là-dessus positivement : je me suis sondé, et j'ai des preuves d'expérience et de sentiment. J'ai par exemple été très-aise d'avoir en main de quoi convaincre, ou d'imposture, ou d'illusion, l'auteur du Sorbériana, au sujet du père de Benjamin Priolo, etc. J'ai une autre observation à proposer. Un mensonge dévantageux à une famille honorable serait méprisé, s'il ne paraissait que dans quelque pièce fugitive qui passe comme un éclair; mais s'il se trouve inséré dans un gros volume, et principalement dans cette espèce d'*in-folio* que l'on nom-

(5) Johannes Rhodius, de Vit. Benjamin Prioli, pag. 4.

(6) Idem, *ibidem*.

(7) Ipse pater in sacris addidit verum humanarum et saculi pertusum, perniciem, ingrati. Id., *ibidem*, pag. 7.

(8) Priolus, de Rebus Gallicis, lib. VI, num. 33, pag. m. 383.

(9) Ceci doit aussi s'entendre des erreurs qui peuvent venir de moi.

me dictionnaires, il devient plus chagrinant. Car cette sorte d'ouvrages abrègent si fort par leur ordre alphabétique les recherches des curieux, qu'on les veut avoir dans les petites bibliothèques aussi-bien que dans les grandes, lors même qu'ils ne sont pas bons. Il y a donc lieu de craindre que ce qu'ils contiennent ne se répande partout, et ne dure à perpétuité. Mais il faut se souvenir pour le moins, quant à mon ouvrage, que les témoins d'une chose ne se multiplient pas sous prétexte que je rapporte simplement ce qu'un autre a dit. Si je le rapportais sans citer personne, je m'érigerais en nouveau témoin; mais citant comme je fais les propres termes des auteurs dont je mets les noms en note, tout se réduit à l'autorité de ces gens-là. Une pièce fugitive, un livret terminé en *ana*, un ramas de plusieurs recueils indigestes trouvés dans le cabinet de Sorbière, et contenant des discours vagues de conversation, ne deviennent point un écrit de poids sous prétexte qu'on les cite dans un gros volume. Ils continuent d'être tout ce qu'ils étaient auparavant, et rien davantage. Et notez qu'il n'y a point de matière sur quoi les discours de conversation soient plus trompeurs, que sur l'origine des familles. Car dès que quelqu'un s'élève, l'envie de ses voisins d'un côté, ou leur flatterie de l'autre, forge bientôt ou des fables désobligeantes, ou des fables obligeantes, qui courent de bouche en bouche, mais avec cette différence que les mensonges satiriques se répandent plus, et sont plutôt crus, que les mensonges flatteurs.

(C) *Il s'attacha au duc de Rohan.* L'expression de Jean Rhodius, *incidit illic in infelicem Rohanii ducom* (10), doit être rectifiée. Elle semble signifier que le hasard donna lieu aux premières liaisons de ce duc avec M. Priolo. La vérité est que la famille de celui-ci avait été attachée aux intérêts de la maison de Rohan, et qu'il était fils du duc de Soubise, frère du duc de Rohan. Et notez qu'il n'entra point chez ce duc en qualité de médecin, et qu'il n'y fut point

ensuite sous la qualité de secrétaire (11) comme on l'assure dans le Sorbériana. J'ai appris qu'il n'eut jamais d'autre qualité dans ce poste-là que d'être le tout de ce duc, et qu'il n'eut jamais d'autre connaissance de la médecine que celle qu'on peut acquérir par l'étude générale de la philosophie.

(D) *Cela fit résoudre M. Priolo à quitter Genève, et à s'établir à Paris.* Tous ceux qui liront ceci avec attention y trouveront du désordre, et seront mal satisfaits d'un récit où il y a tant de vide, et si peu de liaison. Ils s'en pourraient prendre à moi si je n'avais pas le soin de marquer la faute de Rhodius, et d'y apporter du remède. Cet auteur a fait voir ici qu'il est plus facile de composer en bon latin l'histoire abrégée d'un homme illustre, que d'empêcher qu'il n'y ait de trop grands sauts, ou trop de lacunes dans la narration d'une affaire. Quelle manière de narrer est-ce, que de dire qu'un homme fut s'établir à Paris, parce que le duc de Longueville le voulait mener à Munster, et que de ne pas marquer s'il accepta les propositions de ce duc? *Longavilanus dux ad conventum Monasteriensem cum summa potestate de pace legatus iturus, eo Priolum invitavit, ejus operâ et consilio usurus in tam arduo negotio. Hinc illi decretum Genævâ relicto irrevocabilem pedem Lutetia figere, quò totam familiam.... de luxu. Lugduni sex menses remansit.... Non diu tranquillum Lutetia egit, cum derepente studia partium exarsere, et bella civilia cepta* (12). Pour remplir le vide que cet auteur a laissé, il faut que je dise que M. Priolo partit de Genève pour se rendre à Munster selon le désir de M. de Longueville. Il y demeura environ un an, et puis il s'en retourna à Genève, d'où il passa en France pour s'établir à Paris. Il lia à Munster une amitié très-étroite avec le nonce Chigi, qui a été pape sous le nom d'Alexandre VII. Il lui écrivit en latin une lettre de félicitation dès qu'il sut qu'on l'avait fait pape, et il en reçut une réponse fort dévote, accompagnée

(11) Patin lui donne. Voyez ci-dessous la citation (17).

(12) Rhodius, de Vita Benjaminii Prioli, pag. 4 et 5.

(10) Johanna Rhodius, de Vita Benjaminii Prioli, pag. 4.

de quelques médailles, etc. M. le duc de Longueville fut si satisfait de ses services, qu'il lui fixa une pension de 1200 livres sur la principauté de Neuchâtel (13), et que peu de temps avant sa mort il lui donna une ordonnance de douze cents écus comme le dernier gage de son affection (14).

(E) *Ce fut... pour dissiper ses chagrins qu'il composa... l'Histoire de France.*] Il s'est représenté comme un homme qui avait eu à soutenir les persécutions de la fortune, et il déclare qu'il n'entreprend d'écrire l'histoire, que pour dissiper sa mélancolie au milieu des adversités qui l'accablaient. *Inter maximas ærummas natus est hic foetus, quem lincturus eram, si licuisset. Passim notabuntur vestigia minus alacris animi. Quid respondeam, non habeo. Humane imbecillitatis ingens patrocinium necessitas. Non fama, sed requies mihi quærita, fallendis innumeris tædiis; ipse me damnavi in hanc arenam* (15). Nous verrions sur cela un grand détail, si l'on imprimait sa vie composée par lui-même. C'est l'un des livres qu'il promettait au public, comme on le verra ci-dessous (16).

(F) *Il composa avec une liberté fort éloignée de la flatterie une histoire.*] Ce que j'en ai rapporté, dans l'article de la maréchale de Guebriant, suffit à faire connaître que l'auteur osait publier des choses qui pouvaient déplaire aux grands du monde. Après ce qu'il a conté de la duchesse de Longueville, on doit être persuadé de sa hardiesse là-dessus. Patin se fonda sur des vraisemblances qui le trompèrent lorsqu'il écrivit ceci : *M. Prioleau, qui a autrefois été secrétaire de feu M. de Rohan, a fait l'Histoire de France en latin, depuis la mort du feu roi, in gratiam Mazarini: son livre est intitulé Conatus Historici: il y aura bien là-dedans de la flatterie; mais cela est de l'essence du siècle auquel Dieu nous a réservés* (17).

Le sieur Sorel n'en a pas jugé de là

sortie, mais plutôt dans le sens contraire (18). L'auteur s'éloigna si fort de la bassesse des flatteries, qu'ayant obtenu le privilège du roi, il crut qu'avant que de s'en servir pour l'impression de tout l'ouvrage, il fallait voir comment les premières têtes s'accommoderaient de sa liberté. Il publia donc d'abord (19) un précis de son histoire en un seul livre, où il modéra la hardiesse de sa plume; et cependant quelques ministres y trouvèrent trop d'essor, et firent connaître qu'ils s'opposeraient à l'impression, à moins que l'ouvrage n'eût été tronqué par des examinateurs qu'ils choisisaient. M. Priolo fit ses remontrances au roi qui lui permit de le faire imprimer à Charleville (20). Cela fut exécuté l'an 1665, et le débit de l'ouvrage fut permis en France publiquement (21). Cette édition est in-4°, et n'est pas intitulée: *Conatus Historici*, mais *Benjamin Prioli ab excessu Ludovici XIII de Rebus Gallicis Historiarum libri XII*. Elle a été contrefaite trois fois dans les pays étrangers, une fois à Utrecht (22), et deux fois à Leipsic.

Je ne dois pas omettre que cet ouvrage de M. Priolo se trouve cité dans la vie du cardinal Mazarin par M. Aubert, et dans la vie du prince de Condé, et dans quelques autres livres. Je suis sûr que s'il eût été composé en français avec tout le feu et avec toute la force qui paraît dans le latin, il eût été imprimé plus de dix fois. Il plairait infiniment à ceux qui donnent dans le goût moderne, né depuis la mort de l'auteur; car il est tout plein de ces caractères, et de ces portraits, qui sont à présent si à la mode: les phrases de Tacite en fournissent presque toutes les couleurs, et semblent être placées d'elles-mêmes. Je ne dis rien de plusieurs intrigues cachées que l'auteur expose, et qu'il connaissait d'original. Il paraît par les ouvrages du comte Galeazzo Galdo Priorato, et par les mémoires particuliers de la régence qu'il fut employé à des négociations.

(13) Elle a été payée jusqu'à la mort de ce prince.

(14) Tiré du *Mémoire surdit*.

(15) Benjamin Priolus, Lectori, ad ealeum Historici.

(16) Dans la remarque (F).

(17) Patin, lettre CC, pag. 190 du II^e tome. Elle est datée du 14 de septembre 1660.

(18) Voyez la Bibliothèque Française de Sorel, pag. 366, 367, édition de Paris, 1667.

(19) A Paris, chez Cramoisi, l'an 1665.

(20) Elle qui appartient au duc de Mantoue, et qui est située sur la Meuse, entre Sedan et Charleville.

(21) Du *Mémoire surdit*.

(22) L'an 1669, in-12.

(G) *L'édition de Leipzig 1686* (23) est la meilleure de toutes.] Car on y trouve quelques lettres que l'auteur avait supprimées dans l'édition de Charleville, et de fort bonnes tables alphabétiques, et outre cela des notes bien instructives et bien curieuses (24). On y trouve aussi une traduction latine, de ce qui fut dit de cet ouvrage dans le journal des Savans (25). M. Gallois prit un tour si ingénieux pour dire ce qu'il en pensait, que l'auteur avait raison d'être mécontent, et n'avait nul bon prétexte de se plaindre; tant il est vrai qu'il y a des railleries qui sèchent, dont on n'oserait paraître fâché: celles-là sont bien incommodes (26). Le traducteur latin n'a pas conservé partout la finesse de la raillerie: j'ose même dire que non-seulement il a enervé la dernière période, mais aussi qu'il l'a falsifiée. Mon lecteur en va juger. Voici les paroles du journaliste: *si je ne m'étais point proposé de m'abstenir de dire mon sentiment des livres dont il est parlé dans ce journal, le style de cette Histoire serait peut-être la chose à laquelle je trouverais le moins à redire* (27). Comparez cela avec ce latin: *Ita ut nisi omnino propositum esset abstinere à librorum judicio, de quibus in his ephemeridibus nonnullis* (28) *solent proferri, diceretur fortasse, stylum hujus, Historie ejus esse generis, in quo vix quicquam occurrat quod correctionem mereatur.* Ce traducteur suppose que M. Gallois a dit que le style de M. Priolo est d'une telle nature, qu'on n'y trouve presque rien qui mérite d'être corrigé. Il s'en faut bien qu'il n'ait dit cela: sa pensée est que l'histoire dont il parle mérite moins de censures quant au style, qu'à l'égard du reste. Il eût fallu donc traduire, *in stylo hujus historie pauciora quam in ceteris omnibus fortasse reprehenderem.* Notons

(23) Elle est in-8°, et la seconde de cette ville-là.

(24) Foyez, tom. VII, pag. 319, la remarque (F) de l'article GUÉRIANT.

(25) Du 22 de février 1686.

(26) *Heu! quam miserum est, ab eo lodi de quo non poteris queri!*

Publ. Syrus.

(27) Journal des Savans du 22 février 1686, p. m. 139, 160.

(28) On ne sait à quoi se rapporte cet adjectif, et, quelques vers qu'on lui donne, ce ne peut être celui de l'original.

que l'auteur ne s'étonna point de ce que l'avant-coure de son ouvrage déplût à quelques esprits sévères, et même aux dévots; il prit cela pour une marque du mérite de sa production: *Procul tetrici et motosi*, dit-il (29), *immò devoti. Tales me carperunt lecto primo meo libro. Eorum flagello patientiam indulsi, boni argumentum talibus duplicere.* Il avoue qu'il n'a jamais été au collège, qu'il n'a jamais vu d'académie (30). Pourquoi donc, demandera-t-on, reconnaît-il dans son épître dédicatoire au doge et au sénat de Venise, qu'il est redevable de ses meilleures instructions à l'académie de Padoue? *Illis vestra Antenorea alitrix mei, dulcis artium parens.... me suis præceptis imbuït...* *hæc me docuit à celsâ mentis arce despicere errantes, et ex veris causis scire, sub quantis tenebris jaçeret mortalium dies.* Je réponds qu'il ne se contredit pas; son sens est qu'il a appris de lui-même tout son latin, sans l'aide d'aucune école; mais pour les sciences il ne prétend point cela; il reconnaît que les professeurs de Padoue ont été ses maîtres.

La contradiction paraît plus réelle entre lui et Rhodius: on peut néanmoins les concilier, supposant (31) que Priolo fut bien envoyé à Orléans, et à Montauban, pour faire ses classes, mais qu'il ne voulut jamais s'assujettir aux règles de ses régens, et qu'il apprit le latin par d'autres routes.

(H) Il laissa sept enfans qui perdirent... les pensions dont il jouissait... et qui se trouvent... très-bien établis.] Le cardinal Mazarin lui avait laissé par son testament (32) une pension de quinze cens livres affectée sur le legs universel du duc Mazarin; et le roi, lui accordant le privilège de son Histoire en 1661, lui donna une pension de deux mille francs. L'état de la France de ce temps-là en fait foi à la liste des gens de lettres. Si sa famille perdit avec lui ce revenu glorieux, elle trouva d'autres ressources. La cour en prit soin. L'aîné des deux fils

(29) Dans son avis au lecteur, à la fin du livre.

(30) *Etsi nullas scholas nec academias nunquam viderim, et nullo nisi me præceptore usus sim, nemo tamen me temere debet arbitrari nisi latini sermonis bene peritum.* Ibidem.

(31) On m'a assuré que la chose se passa ainsi.

(32) C'est une pièce imprimée.

fut placé dans les finances par M. Colbert, et s'y est fort avancé. Le cadet, n'ayant pas encore vingt ans, fut reçu aux gardes du corps. Il est aujourd'hui exempt de la première compagnie (33). Des cinq filles il y en a trois de religieuses, les deux autres tiennent le premier rang près de deux duchesses des plus considérables de la cour. L'aînée des religieuses a été prieure au monastère royal de Chailot, et fut nommée par le roi, l'an 1692, pour aller établir la règle qui se voit aujourd'hui parmi les dames de la maison royale de Saint-Cyr proche de Versailles. Elle en est la fondatrice spirituelle (34).

(I) Je ne sais si l'on fera voir le jour aux livres qu'il se proposait de publier.] Voici ce que porte la dernière page de son Histoire : *Opera Benjamin Prioli brevi edenda : Vitanda in vitâ, seu de stultitiâ humanâ gentis, lib. IV; Questionum naturalium, seu de re plantariâ veterum et recentiorum, lib. III; Opus Emunctum, triginta annorum meditatio, quod jam celebratur sub apertiori titulo, et falsò nonnulli sibi ascripserunt; de vitâ et Gestis Henrici Rothmanni Ducis; de Vitâ, et Moribus Cesaris Cremonini; Vita Benjamin Prioli; Judicium de Scriptoribus græcis et latinis; Epistolarum Senilium ad maximos Europæ proceres Centuria singularis.*

Il y a beaucoup d'apparence qu'on publiera la vie de cet auteur à la tête d'un ouvrage dressé (35) sur les maximes qui ont été trouvées parmi ses papiers, et qui forment une image naturelle du cœur de l'homme selon les divers événemens de la vie.

(K) Je rapporterai quelques-unes de ses maximes.] L'homme, disait-il, ne possède que trois choses : l'âme, le corps et les biens. Elles sont perpétuellement exposées à trois sortes d'embuseades ; l'âme à celles des théologiens, le corps à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs. Voici comment Rhodius exprime cela : *Cum tribus tantum homo constet, animâ, corpore, et bonis : tres insidiatores illis per-*

petuò imminere : adulteros theologos animæ per laqueos conscientie injectos, nihil ad bonos mores, et solidam pietatem : medicos corpori, per pharmaca noxia, cum rusticatio, diæta, et mens hilaris, sola morbis opitulentur : bonis rabulas forenses, per litum articulos et formulas, cum per arbitros idoneos amputandæ sint radices, crescentibus sine fine familiarum malis (36). Un homme sage ne doit point aller fort vite, s'il veut réussir à la cour : la patience, le jugement et la soumission, sont les seuls moyens d'obtenir les choses. Il ne faut se rendre trop familier à qui que ce soit, c'est-à-dire qu'il ne faut révéler quo ce qu'on veut rendre public ; car qu'y a-t-il de plus absurde que de prétendre que l'on vous sera plus fidèle que vous ne l'avez été à vous-même (37) ? Il faut surtout qu'à la cour on se donne garde des pièges du sexe. *Cavendum præsertim in adulâ à fallacibus fœminarum vinculis : omnes nugaces, esse, infidas, et judicii modicas, nunquam eodem tenore mentis et animi* (38). L'impudicité est le comble de tous les maux ; elle blesse l'âme, le corps, la réputation, et, ce qui touche le plus les gens débauchés, elle fait brèche à la bourse. C'est une folie que de se marier ; l'on excepte ceux qui ont une obligation particulière de prévenir l'extinction d'une famille : à peine est-on suffisant à se conduire soi-même, et l'on se charge de la conduite de ce qui est le plus malaisé à gouverner. Rhodius exprime tout ceci beaucoup mieux que moi. *Scortationem ultimum malorum, indecoram, noxiam, probrosam ; animum, corpus, famam, et, quod magis dissolutum hominem afficit, crumenam lædentem. Quæcumque viui vendit sui corporis jura, cuilibet sine discrimine sui copiam facit. Uxorem ducere, insanum ; si eos excipias, qui propagando sanguini hoc debent suis penatibus : vix potens humana vis se regere, adseiscit difficil-*

(36) Joh. Rhodius, de Vita Benjamin Prioli, pag. 6. Voyez le Courtisan de Châillon, liv. II, pag. m. 295.

(37) Nulli se facere nimis sociale oportere, id est, nihil revelare, nisi quod publici juris esse velit. Num quid inceptum quam patere aliquem tibi magis fidum quam tibi ipse furti ? Id., ibidem.

(38) Idem, ibidem.

(33) On écrivit ceci en avril 1701.

(34) Tiré du même Mémoire.

(35) Par monsieur son fils.

litum quod regat, ut qui romiglis vix lembum subigit, remuleum adjungit (39). Il abhorrait de telle sorte le mensonge, qu'il ne pouvait en entendre faire mention sans entrer dans une grande colère, et qu'il ne recommandait rien à ses enfans avec plus de soin que la fuite de ce défaut, et la piété. Tout chrétien, disait-il, doit s'éloigner du mensonge, et un gentilhomme doit en être exempt, quoiqu'il ne soit pas chrétien. Il haïssait mortellement ceux qui se moquaient de l'écriture. *Mendacium ita aversabatur, ut ad solam mentionem exarsceret, nihil prius veritate et pietate in Deum, liberis commendans. Omnem christianum à mendacio alienum esse debere; nobilium autem, etiamsi christianus non sit. In derisores scripturæ sacræ (horum hoc seculum feracissimum) inexpiabili odio flagrabat* (40). Il était grand observateur de la justice, mais peu attaché à l'extérieur de la religion (41). Cela me fait souvenir que Montaigne, qui n'était pas fort dévot, protesta qu'il avait naturellement de l'aversion pour le mensonge (42).

(L) Je marquerais le jugement qu'il faisait de Cicéron, et de Tite-Live, et des autres plus célèbres écrivains de l'ancienne Rome. Il n'était pas grand admirateur de Cicéron : il admirait Tite-Live, et il le trouvait si inimitable, que, désespérant de se pouvoir conformer à ce modèle, il prit le parti d'imiter Tacite. Il était si passionné de Sénèque que rien plus : il préférait Lucain à Virgile, et les tendresses de Catulle à la majesté d'Horace. Vous allez voir que Rhodius son bon ami, son panégyriste, trouve quelque chose d'étrange dans ce goût-là. *Senecam deperibat: nescio quo malo genio M. Tullium ingentem virum, Romanæ eloquentiæ patrem, non admiratus est, ceteros ad unguem tenebat. Tit. Livium inimitabilem prædicabat, ideoque desperans, nobis posteaque Tacitum representavit Lucanum præferbat Virgilio: quis hoc eredit? et teneris Catulli amationes Horatiane*

majestati (43). Il est certain qu'il y a de la disparate dans ces sortes de jugemens; car selon l'ordre il faudrait qu'un homme qui a plus d'admiration pour Tite Live que pour Tacite, mit Cicéron fort au-dessus de Sénèque, et Virgile fort au-dessus de Lucain. L'éloquence de Cicéron, et de Tite-Live, et de Virgile, leur caractère et leur esprit sont à peu près de même genre (44). Ce sont des auteurs qui ne se piquent point de briller, ils répandent sans affectation une lumière qui embellit tout l'ouvrage conformément à la condition de chaque partie, mais qui n'est point destinée à éblouir, comme celle de quelques autres écrivains qui, au lieu de laisser aller chaque rayon par son chemin, recourent à une espèce de dioptrique pour réunir une infinité de rayons, afin de jeter un grand éclat. C'est leur principale étude. C'est ainsi que Sénèque, les deux Plines et Tacite en ont usé. Lucain tout de même se tourmente et se fatigue pour s'exprimer extraordinairement, et pour se donner des airs de grandeur. C'étaient de fort grands esprits, il faut l'avouer; et peut-être auraient-ils suivi une route plus naturelle s'ils avaient fleuri en même temps que Cicéron, et que Tite Live, et que Virgile; mais ils commencèrent à étudier sous les premières dépravations du goût. Il arriva aux Romains ce qui arrive à ceux qui se sont trop accoutumés aux excellens vins : leur palais s'émousse, ils ne peuvent plus le piquer qu'en buvant de l'eau-de-vie ou des liqueurs aromatisées, les plus fortes que l'art de l'homme puisse inventer. L'éloquence majestueuse, naturelle; uniforme, commença d'être insipide dès que l'on y eut été accoutumé; on demanda des traits d'esprit et des saillies d'imagination; on voulut marcher, non pas à la lumière du jour, elle n'était pas assez vive ni assez pégante, mais à la lueur des éclairs. Les Français commencèrent à se sentir de la même maladie. Sénèque et Tacite s'accommodèrent à ce goût-là; ils craignirent de n'être point

(39) Job, Rhodius, de Vitâ Benj. Prioli, p. 6.

(40) Idem, ibidem, pag. 7.

(41) Justi et æqui cerantissimus, religionis parum, qui quidem in externis actibus versatur. Idem, ibidem, pag. 5.

(42) Voyez le chapitre XVII du II^e livre de ses Essais, pag. m. 579, 580.

(43) Johannes Rhodius, de Vitâ Benjam. Prioli, pag. 7.

(44) Mettez à part la différence qui dépend, 1^o, du caractère des sujets qu'ils ont traités; 2^o, de la prose et des vers.

estimés, s'ils voulaient écrire comme les auteurs du siècle d'or. Quoi qu'il en soit, leur langage fut directement opposé à celui de Tite Live. D'où vient donc que l'on a pu être si charmé de ce grand historien, et de Sénèque en même temps ? Comment a-t-on pu admirer Lucain plus que Virgile, et Sénèque plus que Cicéron ? Il n'y a point d'uniformité dans cette conduite. Mais personne ne saurait répondre des variétés de son goût, et c'est presque une matière dont il ne faut pas disputer. Contentons-nous donc du fait, et confirmons, par le propre témoignage de M. Priolo, celui de son élogiste. Voici ce qu'il nous apprend de son goût pour Tite-Live (45) : *De me equidem dixero, si quis avi prisci inflexit sensus, fuit ille Livius, quem unicum scriptorem romanum imperium tulit majestate sud dignum. Ita spiritus et quasi voces representabat, ut et agere eadem et loqui credas dicendi genere non anxio, sed limpidi, et quod me torquet, non imitabili.... Ego desperatione Livianæ imitationis (46) nulli me addicere deeravi. Ce qui suit concerne son admiration pour Sénèque. Ego M. Tullium magni semper feci; sed si hodiè viveret, stylum immutaret. Seneca, qui eum ingenio et judicio longissime superavit, usus est dicendi genere auribus sui temporis accommodato, nec de imitatione Tullianâ unquam cogitavit, jaetate puritati arenam suam sine calce præferens. Certè mirari satis non possum eorum ingenia, qui quicquid altum spirat, inflatum et tumidum appellant. Tales Lucanum, tales Statium suæ censure subijciunt (47). Rapportons aussi ce qu'il avoue de l'imitation de Tacite. Profitetur me furem esse notæ rapacitatis, habeo piceas manus, omnia rapio. Taciti et aliorum laudax prædo, erudas ejus paginas in opus meum propello. Poteram adscito fuco dissimulare, non eurnavi. Nisi centonibus*

stylum animas in desidâ lingud, quid nisi languilum et emortuum expectandum (48) ? Son style fut critiqué par le jésuite Cossard, et c'est à lui, si je ne me trompe, que s'adresse cette répartie piquante (49) : Meum stylum abruptum, inæquale, immo, (ut verbis ejusdem scilicet utar) nullum; scatere paginam centonibus et furtis. Scias, ô blenne, quiquis es, familiares mihi à puero antiquos scriptores, in aula et in eastris aliquando lectos, nunc sese offerre non vocatos, et abhinc quadraginta annis nequidem eos libasse, et dictasse totam hanc historiam inter ambulandum, ne liturâ quidem imperatâ; tantum abest, ut bis aliquid unquam scripserim. Vous apprenez à la fin de ce passage la manière dont cette Histoire de France fut composée. L'auteur la dicta en se promenant, et ne fit aucune rature. Cela est bien extraordinaire.

(48) *Idem, folio e. 5.*

(49) *Idem, ibidem, in fine libri, Ce & verso.*

PRISCILLIEN, hérésiarque espagnol, vivait au IV^e. siècle. Il avait de fort belles qualités. (A), l'esprit vif, beaucoup d'éloquence et d'érudition : il était laborieux, sobre et sans avarice. L'envie de trop apprendre, qui le porta dans sa jeunesse à étudier la magie (a), le disposa à prêter l'oreille au rhéteur Heliadius, et à une dame, qui avaient embrassé quelques erreurs des gnostiques (b). Il s'en laissa infecter, et employa toute son adresse à les répandre. Il attira plusieurs personnes : l'autre sexe surtout courait après lui (B); il y eut même des évêques qui s'attachè-

(45) Priolus, ad lectorem, in limine Historiæ, folio m. c. 3 verso.

(46) Notes qu'il dit que Buchanan adha en sein de se mouler sur Tite Live, Buchananus Titum Livium præstare nobis conatus est; eorû respicias à capite ad calcem antequam ad unum opus se accingeret, eum lectissime perhibetur.... Buchananus, illius equidem simis est, tantum ab eo distans, quantum simis ab homine. *Idem, ibidem.*

(47) *Idem, ibidem, folio e. 4.*

(a) *Idem vanissimus et plus justo inflatior profanarum rerum scientiâ, quin et Magicas artes ab adolescentiâ eum exercuisse creditum est. Sulpicius Severus, Sacr. Hist. lib. 11, pag. m. 163.*

(b) Ce rhéteur et cette dame furent instruits par un certain Marc, Egyptien. On dit fausement dans Moréri, que ce Marc instruisit Priscillien.

rent à sa secte. Ce venin s'étant glissé en plusieurs villes, on travailla vigoureusement à l'arrêter. On assembla un synode à Sarra-gosse (c), où les évêques aquitains se trouvèrent (d). Priscillien y fut condamné par contumace avec tous ses adhérens; et l'on reconrnt au bras séculier pour les chasser de toutes les villes. Cette condamnation étonna si peu ces hérétiques, qu'ils conférèrent le caractère d'évêque à Priscillien. Il sortit d'Espagne avec Instantius et Salvianus, deux prélats de son parti, et prit le chemin de Rome, pour s'aller justifier auprès du pape. En passant par l'Aquitaine ils y firent beaucoup de disciples. Euchrocia, femme du rhéteur Delphidius (e), les reçut dans sa maison de campagne, et fut si charmée de Priscillien, qu'elle le suivit partout. Plusieurs autres femmes furent séduites par ces gens-là, et quittèrent tout pour être de leur voyage (G). Le pape refusa de les ouïr : saint Ambroisé en fit autant; mais la cour impériale fut plus indulgente. Ils y obtinrent un rescrit qui ordonnait qu'on les rétablît dans leurs églises. Ils retournèrent en Espagne, et y trouvèrent tant de crédit, qu'Ithacins, leur accusateur, appelé à rendre compte de sa conduite comme perturbateur de l'église, s'enfuit dans les Ganelles. Il y aigrit de telle sorte le tyran Maxime contre ces sectai-

res, qu'ils reçurent ordre de se trouver au concile de Bordeaux. Instantius y fut condamné. Priscillien, ayant vu la condamnation de son camarade, demanda d'être renvoyé à Maxime. On y consentit. Ses accusateurs le suivirent à la cour, et poussèrent si chaudement cette affaire, qu'ils le firent condamner (f) au dernier supplice (g). Je rapporterai le caractère d'Ithacius, le principal promoteur de la mort de Priscillien (D), et quelles furent les suites de cette rigueur (E). Saint Martin, évêque de Tours, refusa de communiquer avec les évêques qui avaient poussé Maxime à ces violences; et s'étant enfin laissé extorquer un acte de communion avec eux, il en fut très-affligé tout le reste de sa vie; et il crut même que ce fut pour cette raison que la grâce des miracles ne battit plus que d'une aile en sa personne. Il y eut d'autres évêques qui l'imitèrent (F) dans le dessein de ne pas admettre à leur communion Ithacius et ses adhérens. Il s'en consola sans peine pendant la vie du tyran Maxime, son protecteur et l'objet de ses flatteries; mais, lorsqu'il eut perdu cet appui, il reçut le châtiment de sa faute. Le pape Léon ne fut pas aussi délicat que saint Martin; il approuva le supplice de Priscillien (G). M. Maimbourg se sert d'une distinction qui n'est pas fort loin du ridicule (h). Je n'examine point si ces hérétiques croyaient et faisaient tout ce

(c) L'an 381.

(d) Entre autres Delphinus, évêque de Bordeaux. Vide Alcierram, rerum Aquitanicarum, libro V, cap. V, pag. 323.

(e) De quo vide Alcierram. Ibid., cap. III, pag. 316, 317, et Ausonium in Profes., num. 5.

(f) L'an 385.

(g) Tiré de Sulpice Sévère, Hist. sacr., lib. II.

(h) Voyez la rem. (G).

qu'on leur attribue (i); je dis seulement qu'il semble qu'on ait condamné en eux le sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin (H).

(i) Voyez le Moréri de Hollande, dans l'addition à l'article de PRISCILLIEN.

(A) Il avait de fort belles qualités.] Voici ce qu'en dit Sulpice Sévère. *Ab his (Agape quâdam non ignobili muliere, et rhetore Helpidio.) Priscillianus est institutus, familiâ nobilitis, prædixit opibus, acer, inquietus, facundus, multâ lectione eruditus, disserendi ac disputandi promptissimus: felix profectò, si non pravo studio corrumperet optimum ingenium, prorsus multa in eo animi et corporis bona cerneret. Vigilare multum, famem, sitim ferre poterat, habendi minime cupidus, utendi parcissimus (1).*

(B) Il employa toute son adresse à les répandre.... L'autre sexe surtout courait après lui.... Des évêques.... s'attachèrent à sa secte.] Citons encore Sulpice Sévère. *Is ubi doctrinam eritabilem aggressus est, multos nobilium, pluresque populares auctoritate persuadendi et arte blandiendi allicit in societatem. Ad hoc mulieres novarum rerum cupidae, fluxâ fide, et ad omnia curioso ingenio, cæteratim ad eum confluebant. Quippè humilitatis speciem ore et habitu prætendens, honorem sui et reverentiam cunctis iniecerat. Jamque paulatim perfidiæ istius tabes, pleraque Hispaniæ pervaserat: quin et nonnulli episcoporum depravati, inter quos Instantius et Salvianus, Priscillianum non solum consensione, sed sub quâdam etiam conjuratione susceperant (2).* Citons aussi l'ample paraphrase que M. Maimbourg a faite de ce latin: « Comme cet hérésiarque voyait d'une part, et savait par son expérience » que l'homme naturellement beau- » coup de penchant à la volupté, qui » corrompt tout le monde avant le » déluge, et que de l'autre il connais- » sait assez le faible des peuples, et » principalement des femmes, qui se » laissent prendre aisément à une

» belle apparence de piété; il con- » tretit si bien le saint, qu'il n'y eut » jamais un plus grand hypocrite que » cet imposteur. En effet, jamais » homme ne parut plus dégagé du » monde dont il affectait un très- » grand mépris de toutes choses, en » ses habits simples et pauvres, en » son maintien, en ses paroles, en » son air modeste, humble et mor- » tifié, en sa manière de vivre fort » austère, et en ses aumônes, qu'il » faisait libéralement de ses grands » biens, ne parlant au reste que de » pénitence, de jeûnes, de veilles, » d'oraison et de mépris de toutes » les choses du monde, pour s'unir » parfaitement à Dieu. De sorte qu'il » acquit bientôt dans toute l'Espagne » la réputation d'un grand homme de » Dieu, et d'une fort sublime sainteté, » qui lui attira la vénération de tout le » monde. Surtout les femmes, qui se » laissent surprendre plus facilement » à ces apparences trompeuses, et » dont la curiosité, qui leur est si na- » turelle, leur fait aimer la nouveauté, » l'extraordinaire et l'éclat, princi- » palement en matière de dévotion, » couraient en foule à lui pour se » mettre sous sa direction, quoiqu'il » ne fut encore que laïque. Et comme » d'ailleurs il était savant, qu'il par- » lait bien et qu'il savait admirable- » ment l'art de persuader, et de s'in- » sinuer adroitement dans les esprits, » en les flattant d'une manière fine et » spirituelle, il se vit en peu de » temps chef d'un fort grand parti » répandu dans la plupart des pro- » vinces de l'Espagne, non-seulement » de femmes et de peuple, mais aussi » de gens de qualité et d'ecclésiasti- » ques, entre lesquels il y avait » même quelques évêques, qui, aussi » bien que tous les autres, s'atta- » chaient à lui comme à un grand » saint (3). »

(C) *Euchrocia, femme du rétheur Delphidius... et plusieurs autres femmes... quitterent tout pour être de leur voyage.*] Si nous en croyons la chronique scandaleuse, on commençait par l'esprit et on finissait par la chair. Euchrocia fut d'abord charmée par la dévotion extérieure de cet hé-

(1) Sulpicius Severus, *Histor. sacr.*, lib. II, pag. 163, 163.

(2) *Idem, ibidem*, pag. 163.

(3) Maimbourg, *Histoire du Pontificat de saint Léon*, liv. I, pag. 44, 45, édition de Hollande: il cite en marge les paroles de Sulpice Sévère.

rélique, et par les beaux discours de spiritualité qu'elle lui entendait faire; mais insensiblement il la charma par toute autre chose : il coucha avec elle et l'engrossa. Si quelqn'un m'objecte que les paroles latines que je citerai bientôt, signifient que cette aventure concerne Procula, fille d'Euchrocia, je ne ferai point l'opiniâtre, je reconnaitrai que c'est peut-être le meilleur sens qu'on puisse donner à l'original. L'extérieur de dévotion que Priscillien affectait depuis longtemps, ne lui avait pas fait oublier que la jeune Procula était préférable à sa mère. Voici le latin : *Iter eis preter interiore Aquitaniam fuit : ubi tum ab imperitis magnificè suscepti, sparsere perfusæ semina, maximè que Elysianam plebem, sanè tum bonam et religioni studentem, pravis prædicationibus pervertere : à Burdigala per Delphinum repulsi, tamen in agro Euchrociæ aliquantisper morati, infecere nonnullos suis erroribus. Inde iter cæptum ingressi, turpi sanè pudibundoque comitatu, cum uxoribus atque alienis etiam feminis, in quæsierat Euchrocia, ac filia ejus Procula : de quâ fuit in sermone hominum, Priscilliani stupro gravidam, partum sibi graminibus abegisse (4). Ce fut un honneur pour Delphidius de mourir jeune; car il n'eût pas le déplaisir de connaître la débauche de sa fille et le supplice de sa femme (5). Chacun sait qu'Euchrocia fut punie du dernier supplice en même temps que Priscillien (6). Un panégyriste de Théodose déclama éloquentement contre cette cruauté : il ne pardonna point à Maxime d'avoir fait mourir la femme d'un poète illustre, accusée d'être trop dévote. *De virorum mortibus loquor, cum descensum recorder ad sanguinem feminarum, et in sexum eui bella parcent non parcè scitum? Sed nimirum graves suberant, invideoque causæ ut unco ad pœnam clavis vatis matrona raperetur. Obiciebatur enim, atque etiam exprobrabatur mulieri viduæ nimia religio, et**

diligentibus culta divinitas (7). Il y a des gens qui s'étonnent que Priscillien ait pu attirer tant de dévotes, puisqu'il mêlait une impureté si choquante dans sa prétendue dévotion. Il avoua à ses juges qu'il avait tenu des assemblées nocturnes et impudiques avec des femmes, et qu'il se mettait tout nu dans l'exercice de l'oraison (8). Mais c'est par cela même, disent d'autres gens, qu'il faisait grossir sa troupe et qu'il attirait le sexe. C'est la pensée de M. Maimbourg. Citons encore la paraphrase un peu trop amplifiée qu'il nous donne des paroles de Sulpice Sévère. « Depuis » qu'on est prévenu d'un homme » qu'on croit être saint, on se sou- » met aveuglément à tout ce qu'il » ordonne, et l'on prend sans aucune » répugnance toutes ses décisions » comme des oracles, particulière- » ment quand elles sont favorables » aux inclinations de la nature cor- » rompue. Ainsi ce scélérat n'eût pas » grand' peine de persuader à ses dis- » ciples, que pourvu que l'esprit qui » vient de Dieu lui soit parfaitement » uni par une certaine espèce d'o- » raison qu'il leur enseignait, on » pouvait, et même on devait aban- » donner la chair à toutes ses con- » voitises, sans que Dieu y prenne » intérêt et le trouve mauvais, puis- » qu'elle n'est point de lui, et qu'elle » ne vient que du méchant principe » de même que le mariage. C'est sur » ce détestable dogme que les femmes » qui n'aimaient pas leurs maris les » quittaient malgré qu'ils en eussent » (*), et les maris aussi leurs femmes » de l'humeur desquelles ils ne s'ac- » commodaient plus; et que les uns » et les autres, comme tous ses disci- » ples, faisaient à son exemple tous » ensemble l'oraison, comme s'ils » eussent été dans l'état d'innocence, » et se souillaient ensuite de toutes » sortes d'impuretés. Car c'est là » qu'aboutissent ordinairement ces » nouvelles doctrines, ces enthous-

(4) Sulpicius Severus, Hist. Sacra, lib. II, pag. 165.

(5) *Nimis matronarum munere expertus Dei, Medio quod avi captus et.*
Errors quid non deviantis, filius.
Pœnæque lætus conjugis.

Ausonius, in Profess., num. 5, pag. m. 160.

(6) Sulpicius Severus, Hist. Sacra, lib. II, pag. 170.

(7) Latinus Patavinus, in Panegyrico Theodosio dicto, cap. XXIX, pag. m. 505.

(8) *Nec diffidentem obreanis se studuisse doctrinis, nocturnos etiam turpium famularum agisse convitiis, nudamine orare solitum, nocturnos pronunciari.* Sulp. Severus, Hist. sacra, lib. 2, pag. 170.

(*) Sever., l. 2.

» siameses et ces nouveaux genres d'o-
 » raison plus fanatiques que mysté-
 » rieux de certains faux illuminés et
 » prétendus spirituels qui commen-
 » çant par l'esprit pour tromper le
 » monde, ne manquent guère de fi-
 » nir par la chair (9). »

(D) Je rapporterai le caractère d'Ithacius, le principal promoteur de la mort de Priscillien. C'était un évêque Espagnol, impudent et débauché, et qui sacrifiait toutes choses à ses passions. Il fit bien connaître que l'amour de la vérité ne l'animait pas, et qu'il ne poussait à bout la persécution de ces hérétiques que par un principe de vanité. Ses premières démarches l'engagèrent à mettre le tout pour le tout : il cherchait l'honneur du triomphe ; il voulait montrer la force de son crédit et celle de ses intrigues ; il n'eût pu souffrir que l'on s'aperçût qu'il ne gagnait pas son procès ; il remua ciel et terre auprès du tyran Maxime, afin d'obtenir la victoire par la faveur du bras séculier. Et comme il craignait les traverses des personnes sages et judicieuses, il eut l'impudence et la maligne politique d'accuser de priscillianisme tous ceux qui lui déplaisaient. Dès qu'on s'appliquait à la lecture ou au jeûne, on était décrié comme complice de cette secte par ce violent persécuteur. N'eût-il point l'audace d'en accuser saint Martin, qui l'exhortait à se dépouiller du personnage de solliciteur de procès, et qui suppliait Maxime de ne point répandre le sang de ces hérétiques. Voilà les ruses détestables de la plupart des accusateurs d'hérésie : on les renouvelle dans chaque siècle, et le monde s'y laisse duper encore aujourd'hui, comme si elles ne faisaient que paraître. L'historien que je vais citer mérite cent beaux éloges, pour avoir dit que les priscillianistes ne lui étaient pas plus désagréables que ceux qui les accusaient. *Secuti etiam accusatores Ithacius et Ithacius episcopi : quorum studium in expugnandis hæreticis non reprehenderem ; si non studio vincendi plus quam oportuit certassent. Ac mea quidem sententia est, mihi tam reos quam accu-*

*tores displicere. Certè Ithacium nihil pensi, nihil sancti habuisse definitio. Fuit enim audax, loquax, impudens, sumptuosus, ventri et gulæ plurimum impertiens. Illic stultitiae ed usque processerat, ut omnes etiam sanctos viros, quibus aut studium inerat lectionis, aut propositum erat certare jejuniis, tamquam Priscilliani socios aut discipulos, in crimen arces- seret. Ausus etiam miser est, ed tempestate Martino episcopo, viro plinnè Apostolis conferendo, palam ob- jectare hæresis infamiam. Namque tum Martinus npiul Treveros constitutus, non desinebat increpare Ithacium, ut ab accusatione desisteret ; Maximum orare, ut sanguine infelicium abstin- ret : satis superque sufficere, ut episcopali sententia hæretici judicati ecclesiis pellerentur (10). L'interces- sion de Martin fut si puissante, que pendant qu'il fut à Trèves on ne pro- céda point au jugement de ces mal- heureux ; mais dès qu'il en fut parti, quelques évêques gagnèrent Maxime, et le poussèrent à violer la parole qu'il lui avait donnée (11). Priscillien fut condamné au dernier supplice, et alors Ithacius pleinement content désista de l'accusation, c'est-à-dire qu'il ne parut pas contre lui devant les juges, lorsqu'il fut question de confirmer la sentence. Antifice gros- sier, et dont Sulpice Sévère se moque très-justement. *Ceterum Ithacius vir- dens quam invidiosum sibi apud epis- copos foret, si accusato, etiam pos- tremis rerum capitalium judiciis asti- tisset (etenim iterari judicium necesse erat), subtrahit se cognitioni frustra calido jam scelere perfecto (12). Latinus Pacatus traite selon leur mérite ces évêques sanguinaires ; il exagère comme il faut le scandale qu'ils don- naient, en portant leurs mains im- pures et sanglantes sur les choses les plus sacrées. Il décrie l'iniquité du tyran Maxime, qui chérissait et qui**

(10) Sulpicius Severus, Hist. Sacr., lib. II, pag. 168, 169.

(11) Quand même Martinus Treveris fuit, dilata cognitio est : et mox discussurus egregia authoritate à Maximo elicitur sponsionem, nihil cruen- tum in reos constituendum. Sed postea imperator per Magnum et Rufum episcopos depravatus, et à minoribus consiliis deflexus, causam pro- fecto Evodio permisit, viro acri et severo, idem, pag. 169.

(12) Idem, ibidem, pag. 170.

(9) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 45, 46.

protégeait des prélats. (13) *Quid hoc majus poterit intendere accusator sacerdos? fuit enim, fuit et hoc delatorum genus, qui nominibus antistites, reversi autem satellites, atque adeo carnifices, non contenti miseros avitis evolvisse patrimonii, calumniabantur in sanguinem, et vitas premebant reorum jam pauperum. Quinetiam cum judiciis capitalibus astitissent, cum gemitus et tormenta miserorum auribus ac luminibus hausissent, cum lictorum arma, cum damnatorum frenata tractassent, pollutas penali manus contactu ad sacra referebant, et caerimonias quas incestaverant mentibus, etiam corporibus impiabant. Hos ille (14) Phalaris in amicis habebat, hi in oculis ejus, atque etiam in oculis erant: nec injuria, à quibus tot simulvotiva veniebant, avaro divitum bona, cruento innocentium poena, impio religionis injuria.*

Nous pouvons remarquer dans Ithacius une autre chose, en quoi les accusateurs les plus véhémens lui ressemblent. Il n'y avait point d'évêque qui eût été plus embarrassé que lui à rendre raison de sa conduite, et néanmoins il était le plus ardent à diffamer et à poursuivre les autres. Ce désordre est prodigieux, comme les pères l'ont remarqué : ils ont dit que l'innocence est la qualité la plus nécessaire à ceux qui accusent (15). Mais ordinairement c'est de quoi les accusateurs se mettent le moins en peine. Il y a tel homme dont les livres sont tout remplis d'absurdités, de contradictions, de profanations, de nouveautés, de paradoxes très-dangereux et d'hérésies, qui n'a pas laissé d'accuser de fausse doctrine une infinité de gens : et s'il avait eu un Maxime à sa dévotion, on n'eût entendu parler que de personnes déposées, prosrites, anathématisées, pour ne rien dire de pis. Ces irrégularités et ces injustices dureront apparemment autant que le monde.

(E)... *Et quelles furent les suites*

(13) *Latinius Pacatus, in Panegyrico Theodosio dicto, cap. XXIX, pag. m. 509.*

(14) *C'est-à-dire le tyran Maxime que Théodose avait vaincu.*

(15) *Cognosce quàm multa esse oportet in eo qui alterum accusat... Primum integritatem atque innocentiam singularem. Nihil est enim quod minus ferendum sit, quàm rationem ab altero vix repotere eum, qui non possit sua reddere.* Cicero, in Verrem, lib. I, folio 22, B.

de cette rigueur. } Les paroles de M. Fléchier, l'une des plus belles plumes de son siècle, sont si belles qu'en les copiant ici, je suis assuré de remporter l'approbation de tous mes lecteurs. « Cette exécution fut la » source de plusieurs désordres : car » le supplice de cette hérésie ne » fit que fortifier son hérésie. Ceux » de sa secte lui firent des funérailles magnifiques ; et l'honorèrent » comme martyr ; et ceux qui l'avaient fait condamner, abusant de leur crédit et de la faveur de la cour, persécutèrent impunément les gens de bien. C'était (*) assez, » pour leur être suspect, que de jeûner et d'aimer la retraite ; c'était un crime que d'être plus sage » et plus réformé qu'eux. Ceux qui leur avaient déplu étaient d'abord » priscillianistes, surtout quand ils pouvaient être des victimes agréables à la colère du prince, ou enfler son trésor de leurs (**) dépouilles ; car ils ôtaient la vie et les biens selon leur caprice, et ils conservaient l'amitié du tyran par des calomnies, des cruautés, et d'autres actions » semblables aux siennes (16). »

(F) *Il y eut d'autres évêques qui imitèrent saint Martin.* Continuant à montrer les mauvaises suites du supplice de Priscillien, je me sers ici des termes de M. Maimbourg. Ils valent mieux que la traduction que j'en pourrais faire. « Ce qu'il y eut » en ceci de plus déplorable, c'est » que cette action d'Ithacius fut » cause qu'il se fit pour un temps » une espèce d'assez dangereux schisme dans les Gaules. Car d'une part un évêque d'une grande autorité, nommé Théognostus, l'ayant hautement condamnée, et s'étant même ensuite séparé de sa communion, fut suivi en cela de la plupart des évêques, qui crurent comme lui qu'ils ne pouvaient communiquer avec un homme qui avait déshonoré et son caractère et l'église, en se souillant du sang de ceux desquels il avait procuré la mort. » Mais d'autre part, plusieurs gagnés

(*) *Sulpit. Sever., de Vita S. Mart.*

(**) *Pacat. in Panegyric.*

(16) *Fléchier, Histoire de Théodose, liv. III, à l'ann. 385, pag. m. 303, édition de Paris, in-12, 1680.*

» par Ithacius, dont ils étaient ou les
 » complices ou les approbateurs, se
 » joignirent à lui, et se voyant forte-
 » ment appuyés de la faveur du prin-
 » ce, qui soutenait Ithacius, ils s'as-
 » semblèrent tous à Trèves en une
 » espèce de concile, ou plutôt en
 » un conciliabule, où il fut absous
 » et déclaré juridiquement innocent,
 » par la sentence qu'ils rendirent en
 » sa faveur (17). » On raconte ensuite
 » comment saint Martin refusa de
 » communiquer avec eux, jusques à
 » ce qu'il eût compris qu'en se rela-
 » chant il obtiendrait de Maxime la ré-
 » vocation de l'ordre de faire main-bas-
 » se sur tout ce que l'on pourrait dé-
 » couvrir de priscillianistes (18). Saint
 » Martin n'aimait pas qu'on pût de
 » mort les hérétiques, et il craignait que
 » plusieurs catholiques des plus gens
 » de bien ne fussent enveloppés dans ce
 » massacre, parce qu'on prenait pour
 » des priscillianistes ceux qui, par leur
 » air modeste et mortifié, paraissaient
 » être d'une vie plus régulière et plus
 » réformée que les autres, sans jurer
 » aucun discernement de ces hypocri-
 » tes priscillianistes d'avec les vrais et
 » solides dévots (19). Croyant donc que
 » de deux maux il devait prendre le
 » moindre (20), il céda pour un peu de
 » temps à la violence qu'on lui faisait, et
 » il assista avec ces évêques à la cérémo-
 » nie de l'ordination de Félix, évêque
 » de Trèves..... Dès le lendemain il
 » s'en retourna fort triste, et se repen-
 » tant bien fort de l'avoir faite; et s'é-
 » tant aperçu que ce don de miracles,
 » dont (*) Dieu l'avait avantagé, n'o-
 » pérail plus en lui si souvent qu'il faisait
 » auparavant, il tâcha de réparer par sa
 » pénitence la perte qu'il venait de fai-
 » re. Pour le schisme d'Ithacius, il ne
 » dura plus guère, parce que Maxi-
 » me son protecteur ayant été défait
 » quelque temps après par le (**) grand
 » Théodose, et tué dans Aquilée par
 » ses soldats, il fut abandonné de tous
 » les évêques de son parti, et puni de
 » l'exil, où il mourut.

(17) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 57, 58.

(18) *Là même*, pag. 59.

(19) *Là même*.

(20) *Là même*, pag. 60, où il cite ces paroles de Sulpice Sévère, dial. III, Satiis utimur ad horum cedere, quam his non consulere quorum cervicibus gladius imminebat.

(*) *Severus*, ibid.

(**) *Lid.*, de Vir. ill., c. .

(G) *Le pape Léon..... approuva le supplice de Priscilien.*] M. Maimbourg (21) reconnaît que jusqu'alors les hérétiques n'avaient point été punis de cette manière; mais il soutient qu'on peut très-justement user contre eux de cette rigueur, comme on a depuis souvent fait. Et sans parler, continue-t-il, « de ceux qui » ont prouvé dans cet écrit qu'il » était non-seulement permis, mais » aussi très-bon d'en user ainsi : il » ne faut que voir ce qu'a écrit sur » cela saint Léon, lorsque donnant, » comme nous le dirons bientôt, les » ordres nécessaires pour agir en » Espagne contre l'hérésie de Priscil- » lien, il loue Maxime de cette ac- » tion, et dit : (*) *Que la rigueur et » la sévérité de sa justice contre cet » hérésiarque et ses disciples, que ce » prince fit mourir, a été d'un fort » grand secours à la clémence de » l'église. Car bien qu'elle se conten- » te de la douceur du jugement que » les évêques portent selon les canons » contre les hérétiques obstinés, et » qu'elle ne veuille point de sanglan- » tes exécutions (**) : elle ne laisse » pas d'être beaucoup aidée et bien » soutenue par les sévères constitu- » tions des empereurs, puisque la » crainte d'un si rigoureux supplice » fait quelquefois que les hérétiques » recourent au remède spirituel » pour guérir la maladie mortelle de » leur hérésie par une vraie conver- » sion. » Le même Maimbourg sou- » tient (22) que la principale faute d'Ithacius fut de s'adresser à un tribunal séculier dans une cause purement ecclésiastique, et de procurer la mort de ces hérétiques autant qu'il put, ce qui est contraire aux*

(21) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 56.

(*) Profuit diu ista districtio ecclesiasticæ lenitatis, quæ etsi sacerdotali contenta judicio crescentis refugit afflictionis : severis tamen christianorum principum constitutionibus adjuvatur, dum ad spirituale nonnunquam recurrunt remedium, qui timent corporale supplicium. S. Leo, ep. 95, ad Tharik.

(**) Dans les pays d'inquisition le supplice destiné aux hérétiques est celui du feu. Or comme dans un tel supplice il n'y a ni se brûler, ni sang répandu, il s'agit de savoir si la maxime ecclesiastica non novit sanguinem, conçue ici en termes équivalens par saint Léon, est à cet égard observée, ou seulement éludée. RISM. 1817.

(22) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 57.

lois de l'église. C'est pourquoi, dit-il, quand les ecclésiastiques implorèrent contre eux le secours des princes et des magistrats, ils protestent toujours qu'ils souhaitent tellement leur correction que néanmoins ils ne demandent point qu'on les punisse du dernier supplice, mais plutôt qu'on leur fasse miséricorde, laissant toutefois les juges en liberté d'agir selon les lois pour le bien de l'église et de l'état. C'est ce qu'on peut appeler une distinction tout-à-fait illusoire. C'est une pure momerie : c'est du moins une conduite si éloignée de la gravité d'un tribunal qui agit sérieusement, qu'on ne peut trouver étrange que l'inquisition soit tournée en ridicule à ce sujet. Vous demandez aux princes qu'ils fassent des lois contre l'hérésie : vous les louez à perte de vue lorsqu'ils établissent la peine de mort contre l'hérétique : vous leur livrez celui que vous avez déclaré hérétique : c'est donc vous proprement parlant qui êtes cause de sa mort. Quand vous dites aux magistrats que vous ne demandez pas son supplice, vous donnez la comédie (23.) Et au reste, pourquoi ne demandez-vous pas la même faveur pour les assassins ? car selon vous un hérétique est pire qu'un empoisonneur, et qu'un meurtrier. Jamais la maxime d'Aristote, *posito uno absurdo multa sequuntur*, n'a été plus véritable qu'en cette matière-ci. L'absurdité de soumettre les opinions au glaive des magistrats entraîne après soi mille absurdités, et jette dans mille contradictions ceux qui la soutiennent. Notez que l'inquisition condamne à la mort, et ne se contente pas de déclarer qu'on est hérétique (24).

(II) Il semble qu'on ait condamné dans les priscillianistes un sentiment que l'on a canonisé en la personne de saint Augustin. Voici trois choses certaines : 1°. saint Augustin croit que l'homme est déterminé invinciblement, ou au mal par sa corruption naturelle, ou au bien par le Saint-Esprit ; 2°. cette doctrine ôte à l'homme le franc arbitre, en prenant ce

mot pour la liberté d'indifférence ; 3°. la doctrine de saint Augustin a été autorisée par l'approbation solennelle de l'église. Or nous allons voir que les priscillianistes furent condamnés pour avoir détruit le franc arbitre, en soumettant la volonté de l'homme à une fatale nécessité qui l'entraîne sans qu'elle puisse s'y opposer (25). C'est-à-dire qu'on les condamna parce qu'ils ruinaient le franc arbitre, en prenant ce mot non pas pour la faculté d'agir volontairement (26) et par une pente très-agréable, mais pour la puissance de choisir entre deux contraires. Il furent donc condamnés pour une doctrine qui a été approuvée dans saint Augustin. Considérons bien de quelle manière le pape Léon les réfute. « (*) S'il est permis de croire et d'enseigner » cette doctrine, on ne doit plus ni » récompenser la vertu, ni punir le » crime ; et toutes les lois, non-seulement humaines, mais aussi divines, n'ont plus de force, et peuvent » être violées impunément ; parce » qu'on ne pourra jamais prononcer » en jugement, ni en faveur des bonnes actions, ni contre les méchantes, si une fatale nécessité pousse » et emporte par son mouvement ce » lui de la volonté. » (27) Peut-on douter après cela, je continue à me servir des expressions de M. Maimbourg (28), sans adopter tout ce qu'il dit, que saint Léon ait cru ce que la foi nous oblige de croire, savoir que la grâce efficace nous fait tellement agir, qu'elle ne nous impose aucune nécessité, mais qu'elle nous laisse inviolable notre libre arbitre, ou la liberté d'indifférence, par laquelle nous pouvons prendre

(25) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 65.

(26) Il est impossible de supposer qu'aucun hérétique ait jamais ôté à l'homme cette faculté.

(*) Quod si id credi liceat, et doceri, nec virtutibus premium, nec vitis prena debebitur. Omniaque non solum humanarum legum, sed etiam divinarum constitutionum decreta solventur. Quia neque de bonis, neque de malis actibus ullum poterit esse judicium, si in utramque partem fatalis necessitas motum mentis impellit. S. Leo, *epist.* 93.

(27) Maimbourg, Histoire du Pontificat de saint Léon, liv. I, pag. 66.

(28) Je me suis servi de la traduction qu'il a faite du passage de saint Léon, la même, pag. 65, 66.

(23) Voyez Jurieu, Apologie pour la Réformation, tom. II, pag. 241, 257, édition in-4°.

(24) Voyez Jurieu, la même.

lequel il nous plaira des deux partis, et faire ou le bien par la grâce, ou le mal de nous-mêmes. Je crois sans peine qu'ils différeraient de saint Augustin dans l'explication des causes qui déterminent la volonté; mais il fallait nécessairement qu'ils fussent d'accord avec lui sur ce point de fait, c'est que le principe qui la pousse ne lui permet pas ou de s'arrêter, ou de reculer, ou de s'écarter à côté. Or c'est sur cela que tombe les raisons du pape Léon, quand il réfute ces hérétiques: il est donc certain qu'en leurs personnes il réfute saint Augustin, et qu'il n'a pu approuver ce père sans adopter, quand cela venait de lui, ce qu'il avait rejeté venant de la secte priscillianiste. Je n'examine point s'il raisonne bien, je dis seulement que toutes les preuves qu'il tire, soit des peines et des récompenses, soit des loix et des jugemens, seraient mauvaises contre cette secte, si elles n'étaient pas bonnes contre le système de saint Augustin. Remarquez bien que saint Léon argumente par les suites que pouvait avoir le dogme de la fatale nécessité, et qu'il ne dit pas que ces hérétiques enseignassent ces conséquences. Cela montre qu'il en veut au dogme même, indépendamment du principe sur lequel ils le fondaient; et des conclusions qu'ils en tiraient actuellement. J'ai dû ajouter cette note, parce qu'elle fortifie mon texte.

PRODICUS, natif de Julis (a) dans l'île de Cée (A), l'une des Cyclades, contemporain de Démocrite et de Gorgias Léontin, et disciple de Protagoras, a été l'un des plus célèbres sophistes de la Grèce. Il florissait dans la 86^e olympiade (b), et il eut entre autres disciples Euripide, Socrate (c), Thérémène (d) et Isocrate (e). Il ne dédaigna point d'enseigner en particulier dans

Athènes, encore qu'il y fût avec le caractère d'ambassadeur de la part de ses compatriotes, qui lui avaient déjà conféré plusieurs autres emplois publics (f), et encore que la grande approbation que sa harangue avait obtenue des Athéniens le jour de son audience publique, semblât devoir l'engager à n'exercer son talent qu'en pareilles occasions. Platon qui parle de lui assez souvent, et même avec éloge, mais non pas sans se souvenir quelquefois de l'ironie (g), la figure favorite de Socrate, son grand interlocuteur, insinue que l'envie de gagner de l'argent porta Prodicus à tenir école. Il en gagna effectivement beaucoup à ce métier. Philostrate (h) ne s'éloigne point de cette pensée de Platon; car il attribue à Prodicus ces deux qualités, l'une d'avoir aimé l'argent, l'autre de l'avoir employé à se divertir. Il allait de ville en ville faire parade de son éloquence, et quoiqu'il le fit d'une façon mercenaire (B), il ne laissa pas de recevoir de grands honneurs à Thèbes, et de plus grands encore à Lacédémone. On a fort parlé de sa déclamation à cinquante drachmes (C), πεντηκονταδραχμος, qui fut ainsi nommée, à ce quedisent quelques savans, parce que chaque auditeur était obligé de lui payer cinquante drachmes (i), qui font plus de quatre écus de notre monnaie. Il fallait que Prodicus eût un style bien éloquent (D), puis-

(f) Plato in Hippia Maj. pag. 1246.

(g) Denys d'Halicarnasse, dans sa lettre à Pompée blâme Platon d'avoir médié de Prodicus et de plusieurs autres.

(h) In Vita Sophist., lib. I, pag. 500.

(i) Hofman, in Prodicus, ne parle que de cinq drachmes.

(a) Suidas.

(b) Euseb., in Chron.

(c) Plato, in Meone, pag. 425.

(d) Suidas.

(e) Plutarque, et Denys d'Halicarnasse, dans la Vie d'Isocrate.

qu'il était fort couru quoiqu'il eût la voix désagréable (k). On dit que Xénophon étant prisonnier dans la Béotie (E), et souhaitant de l'entendre (I), chercha et trouva une caution, et fut satisfait sa curiosité. Il n'y a guère de harangues qui aient été plus citées, ou qui aient plus donné lieu aux applications, que celle où notre sophiste feignit que la Vertu (F) et la Volupté déguisées en femmes se présentèrent à Hercule, et tâchèrent à l'envi de l'attirer. Les Athéniens le firent mourir comme corrompueur de la jeunesse (m). Si c'eût été seulement la corruption indignée par Aristophane dans l'une de ses comédies (n), lorsqu'il disait, *cet homme a été gâté ou par les livres, ou par Prodicus, ou par la conversation des grands parleurs*, la peine eût été un peu excessive. Mais il y a quelque apparence qu'on l'accusa d'enseigner à ses disciples l'irréligion (G). Je ne sais si d'autres auteurs que Plutarque ont dit que sa complexion était infirme et très-malade (H).

(k) Δυσίκοτον καὶ βαρὺ φθεγγόμενος, dissonant et injucundè loquens. Philostr., pag. 500. Voyez aussi Platon, in Protag., pag. 230.

(I) Phil., pag. 499.

(m) Ἐν Ἀθήναις κείνους τινὲς ἀνέβαινον ἀπὸ διαφθίμω των νεότητων. Athenis hausti cicuta mortui est quasi juvenes corrumpere. Suidas.

(n) Idem, Suidas.

(A) Dans l'île de Cée.] Suidas marque expressément que Prodicus était de cette île, ἀπὸ Κίης τῆς νήσου, et il le nomme Κίσιος comme avaient fait Platon (1), Denys d'Halicanasse

(1) In Protagorâ et passim alibi. Il dit in Hippistâ Majori, pag. m. 1248, que Prodicus vint ex Κίης ex Celi Insuli.

(2), Plutarque (3) Diogène Laërce (4), etc. De Κίσιος vient Κίσιος, et par contraction Κίσις, d'où les Latins ont fait *Ceus*, ou *Ceusius*, ou *Cius* (5). M. Ménage (6) censure avec raison Marcile Ficin, qui a traduit par *Prodicus Chius* le Πρὸδικος Κίσιος de Platon; c'est ce qu'a fait aussi Amyot, dans la traduction de la Vie d'Isocrate. Le traducteur latin de Philostrate a fait une pareille faute; car il appelle *Prodicum Chium* celui que Philostrate nomme Πρὸδικος Κίσιος (7). Le traducteur français eut sans doute plus de soin de consulter la version latine de Philostrate, que d'examiner le texte grec, puisqu'il tourna *Prodicus natif de Chio*. Caseneuve qui l'en blâme, et qui le censure de quelques autres méprises (8), lui en laisse passer deux qui méritaient d'être relevées. Voici le grec : Ἡπιδίκευ δὲ τοῦ Κίου ὅπως τοσούτους ἐπὶ σοφίᾳ ἔχοντες αἷς καὶ τὸν Γρύλλου Στεροφάντα ἐν Βοιωτοῖς διδόντα ἀπελάσθαι διαλεγομένους, καθίστατα ἰγγυοντὸν τοῦ σάματος. Et voici le français, *Prodicus, natif de Chio et fils de Gryllus, fut en telle réputation, qu'étant en prison en Béotie, Xénophon donnant plege pour sa personne, le voulut entendre*. 1°. Ce n'est pas à Prodicus, mais à Xénophon, qu'il fallait donner la qualité de fils de Gryllus. Caseneuve le dit lui-même dans la page 43, et néanmoins lorsqu'il censure la version, dans la page 42, il prétend qu'il fallait dire *Prodicus natif de Cio et fils de Gryllus*, etc. 2°. C'est Xénophon, et non Prodicus, qui était emprisonné; et néanmoins il n'y a personne qui, en lisant cette version, ne se figure que Xénophon s'engagea à représenter le prisonnier Prodicus. Si Caseneuve n'a pas ignoré que ce sophiste n'était point de l'île de Chio, il n'a pas mieux su pour cela d'où il était; car il le fait natif de l'île de Cio, que nous nommons à présent *Standia*, dit-il. Cela est faux; il était natif de l'île de Cée, ou Céos, qu'on nomme

(2) In Vitâ Isocratis.

(3) Ibidem.

(4) In Protagorâ.

(5) Voyez Wolfius, in Isocrat. Vitam; et Magon, in Diog. Laërt., pag. 419.

(6) Ibidem.

(7) In Vitâ Sophistâ, pag. 449.

(8) Caseneuve, Comment. sur les Épist. de Philostr., pag. 42.

présentement Zéa. Moréri en le faisant de l'île de Cos (9), n'a fait que suivre l'erreur de gens qui en savaient plus que lui. Erasme l'appelle *Cosm* dans la page 394 de ses *Adages*. Autant en fait Charles Étienne dans son dictionnaire; ce qui n'a point été corrigé ni par M. Lloyd, ni par M. Hofman. Ils n'ont point corrigé non plus ce qu'il impute faussement à Suidas; c'est d'avoir fait Prodicus de l'île de Chio. M. Ménage (10) prétend qu'il s'est glissé une faute dans le 1^{er} chapitre du 3^e livre de Quintilien, où Prodicus est appelé *Chius*. Je n'ai point trouvé cette faute dans les éditions que j'ai consultées. M. Maucroix, dans sa traduction du grand Ippias, imprimée à Paris l'an 1685, fait Prodicus de l'île de Cos. Le père Goula avait fait la même faute dans la traduction française de l'Apologie de Socrate (11).

(B) *D'une façon mercenaire.*] Voyez Philostrate (12) et Platon. Celui-ci dit que les jeunes gens des plus riches et des plus nobles familles, attirés par Prodicus, par Gorgias, par Polus, par Ippias, qui allaient de ville en ville, leur donnaient de grandes sommes d'argent, et leur promettaient outre cela beaucoup de reconnaissance, pendant qu'ils négligeaient de se faire instruire par leurs concitoyens, qui les eussent enseignés gratuitement (13).

(C) *De la déclamation à cinquante drachmes.*] Je me suis servi du terme de déclamation, sans m'ôter le droit d'en substituer un autre, si la raison le demande. Le mot grec *ἐπιδηξίς* dont Platon et Suidas se sont servis, me paraît signifier une harangue semblable dans ses circonstances à ces plaidoyers qu'on appelle d'apparat, c'est-à-dire une harangue où l'auteur étale toute sa rhétorique, et se propose de se signaler tant à cause de l'importance de la matière, qu'à cause de l'affluence des auditeurs. Ceux qui traduisent *ἐπιδηξίς* *πρῶσι* par *specimen edere*, n'entendent pas mal

la chose; car ils donnent à entendre qu'un orateur fait montre de toutes ses forces, comme s'il était appelé à faire chef-d'œuvre. Je pense que delà est venu que les harangues du plus grand éclat, qui sont celles où l'on fait un panégyrique ou une invective, ont été attribuées par les rhétoriciens au genre de cause qu'ils appellent démonstratif, *ἐπιδηξιαστικόν*. Quoi qu'il en soit, il y a quelque difficulté sur l'*ἐπιδηξίς πεντακονταδράχμης* de Prodicus. Suidas dit que Prodicus est le premier qui l'a faite: il nous laisse là, et ne nous explique point ce que c'est. Vossius lui attribue pourtant d'avoir dit que tous ceux qui voulaient entendre cet orateur, lui payaient cinquante drachmes, c'est-à-dire quatre écus de France, et deux réaux d'Espagne (14). Il est fort apparent que Vossius s'en fia à Crésollius (15), et ne passa point plus loin. Il se sert précisément de la même évaluation de monnaies dont ce jésuite s'était servi; mais au lieu que dans le livre du jésuite, cette somme de quatre écus et deux réaux, payée à Prodicus par chaque auditeur, n'est qu'une explication du texte de Suidas, on en tire une conséquence qu'on en tire, c'est dans Vossius le témoignage formel de Suidas. Jugez quelles précautions on doit prendre contre le commun des auteurs en fait de citer, jusqu'il échappe de telles licences à un homme comme Vossius. Voyons ce qu'il avait dit en un autre livre (16). Il avait rapporté, comme un fait tiré d'Aristote, que quand Prodicus s'apercevait que ses auditeurs ne l'écoutaient pas, il avait accoutumé de leur proposer quelque chose de son art, lequel d'ailleurs il n'enseignait qu'au prix de cinquante drachmes. Le passage d'Aristote (17)

(14) *Quanti orationes ejus fieri soleant, illud arguit, quod qui audire eum vellet, is, Suidas testis, quinquaginta drachmas persolveret, hoc est quatuor coronatos Gallicos, ac duos insuper regales hispanicos.* Vossius, de Rhetor. Naturis, p. 69.

(15) Crésol., Theatr. Rhetorum, lib. III, cap. V, pag. 178.

(16) Vossius, Instit. Orator., lib. III, c. II.

(17) *Τὸντο δ' ἐστίν, ὅστις ἐστὶν Πρὸδικος ὅτι τοσούτοις οἱ ἀκροαταὶ ἀντιμισθίαν τῆς πεντακονταδράχμης αὐτοῦ.* Hoc autem est, ut dicit Prodicus, cum dormiant auditores, inferre aliquid demonstrationis quinquaginta drachmarum ipsi. Arist. Rhetor., lib. III, cap. XIV.

(9) Dans l'édition de Hollande on a mis *Cot*: c'est une faute d'impression.

(10) Ménage, in Laert., pag. 419.

(11) Elle est dans la 11^e partie des Lettres de Phylarque. Voyez-y, pag. 581.

(12) In Vita Sophist., pag. 438.

(13) Plato, in Apolog. Socr., pag. 15 et 16, et in Theag., pag. 93.

paraît susceptible de deux sens : l'un que Prodicus avait une certaine harangue toute remplie de traits si vifs, qu'on n'avait qu'à en proposer quelque'un aux auditeurs pour chasser l'assoupissement qu'ils faisaient bailler; l'autre qu'il avait un traité de rhétorique où étaient contenus plusieurs secrets particuliers, propres à réveiller l'attention des auditeurs, quelque distraits ou quelque las qu'ils pussent être. Selon le premier sens, il avait une harangue qu'il gardait pour les grandes fêtes, c'est-à-dire pour les auditeurs qui en payaient cinquante drachmes; et selon l'autre, il avait contre le sommeil des auditeurs un recueil de bons remèdes, qu'il ne communiquait qu'à ceux qui lui en payaient ce prix. Ceci me fait souvenir d'un (18) professeur en philosophie, fameux parmi les protestans de France, qui n'enseignait certains sophismes qu'à ceux qui lui en payaient la taxe qu'il y mettait. Vossius a suivi le premier de ces deux sens dans l'un de ses livres, et le dernier dans un autre. Il serait assez malaisé de déterminer lequel est le plus véritable, vu la brièveté qu'Aristote et Suidas ont affectée en parlant de ce sujet; cela, dis-je, serait assez malaisé, si Platon ne nous faisait pas connaître que l'*ἰπιδίχης πεντηκοντάδραχμος* de Prodicus était plutôt une leçon qu'une harangue. Socrate avec son air moqueur se plaint de n'être pas en état de bien discourir sur la nature des noms, parce qu'il n'avait pas ouï l'*ἰπιδίχης* à cinquante drachmes, qui selon Prodicus instruisait de tout ce mystère; il n'avait ouï que celle d'une drachme τὴν δραχμαίαν (19). Cresollus n'a point entendu ce dernier mot; il s'est imaginé faussement qu'on le doit prendre dans Platon pour la même chose qui avait été nommé auparavant πεντηκοντάδραχμος. Plato, qui rem caudem memorat, ed causid δραχμαίαν ἰπιδίχην nominavit (20). Mademoiselle le Fèvre, dans ses remarques sur les Nuées d'Aristophane, à la page 235, a mieux compris ce que c'est. Prodicus, dit-

(18) David Derodon.

(19) Νῦν δὲ οὐκ ἀπέκοα, ἀλλὰ τὴν δραχμαίαν. Plato, in Cratylō, pag. 265.

(20) Cresol. Theatr. Eluct. lib. III, cap. V, pag. 178.

elle, était le plus vain de tous les hommes, et il avait si bonne opinion de son savoir, qu'il n'enseignoit jamais la moindre chose pour rien. Il avait des discours tout prêts à tous prix; d'une obole jusqu'à cinquante drachmes.

(D) Un style bien éloquent. } C'est ce qu'on peut prouver par le témoignage de plusieurs graves auteurs. Maxime de Tyr (21) donne à Prodicus la beauté de l'expression, καλλιλογία, comme son véritable caractère. Marcellin (22) lui donne le choix exact des paroles. Thémistius dit que ses harangues étaient pleines d'ornemens et d'agréemens, πλεονεξίας τε καὶ γιμωγίας ἡδύτης. Je ne crois pas que Naudé (23) ait eu raison de le mettre parmi les sophistes qui, sans s'être préparés, haranguaient sur quelque matière qu'on leur proposât. Philostrate nous porte à juger tout le contraire; car on trouve à la page 487 de ses Vies des Sophistes, que non-seulement Gorgias fut le premier qui s'exposa à cette épreuve, mais aussi qu'il le fit afin d'effacer la gloire que Prodicus acquérait en allant de ville en ville réciter des harangues bien travaillées. Voulant renchérir sur un orateur qu'il raillait de la répétition des mêmes pièces usées (24), il prit le parti d'abandonner son éloquence au hasard des occasions. Il ne faut pas douter que la subtilité des pensées ne secondât le beau style dans les harangues de Prodicus, et qu'il n'ait contribué, autant pour le moins, qu'aucun autre, à faire que les Athéniens défendissent aux sophistes de plaider des causes. On ne voulait plus souffrir que les subtilités de ces gens-là fissent paraître juste ce qui était injuste (25). Voyez le proverbe Προδικὸν σοφώτερος, plus habile que Prodicus. Erasme y a fait un faux pas,

(21) Dissert. VII, init.

(22) Dans la Vie de Theopside, auquel il attribue d'avoir imité τὴν τοῦ Προδικου ἐπὶ τοῖς νόμοισιν ἀκριβολογίαν.

(23) Synt. de Studio Liber., pag. 87, dans le recueil de dissertations de Studios institutendis, imprimé l'an 1645, où l'on voit Prodicum Chium. La dernière faute est sans doute de Naudé.

(24) Ἐπικόπταν τὸν Προδικόν ὡς ἰσθλά τε καὶ πολλάκις εἰρημῖνα ἀγορεύοντα ἱσαφῆσαν ἑαυτὸν τῷ καμῶ. Philostr., pag. 488.

(25) Idem, ibidem.

en croyant qu'il s'agit là, non de Prodicus le sophiste, mais d'un autre. Voyez comment il en est blâmé dans les notes de Casenove, sur les lettres de Philostrate, aux pages 42 et 43. Voyez aussi les Nuées d'Aristophane. Que le poëte raille tant qu'il voudra, on peut recueillir de son discours que notre sophiste passait pour un homme de beaucoup d'esprit et de beaucoup de savoir.

(E) *Xénophon étant prisonnier dans la Béotie.*] Charles Étienne n'a rien entendu dans ce passage de Philostrate. Il l'explique comme si cet auteur avait dit que Prodicus était un homme d'une si grande autorité, que Xénophon ayant été pris dans la Béotie, et l'ayant donné pour caution, obtint la liberté d'aller chez lui. M. Lloyd et M. Hofman ont retenu cette faute de Charles-Étienne, mot pour mot.

(F) *Que celle où Prodicus feignit que la Vertu.*] Je me suis servi du mot de harangue, tant parce que Philostrate m'a conduit à cette idée, que parce que la profession de Prodicus y mène tout droit. Il n'est pas apparent qu'une fiction de cette nature ne lui ait servi de sujet de déclamation. Il est pourtant vrai que Xénophon (26), qui nous en donne le précis, l'a donné comme l'extrait d'un ouvrage composé touchant Hercule, *in τῷ συγγράμματι τῷ περὶ τοῦ Ἡρακλέους*. M. Charpentier en parle d'une façon plus déterminée dans sa traduction française, au livre que le docteur Prodicus, dit-il, a composé de la *Vie d'Hercule*. Suidas nous apprend que c'étoit un livre intitulé *ἠΐς*, les Heures; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse appeler harangue cet ouvrage de Prodicus. J'ai dit que cette fiction a été souvent citée et appliquée, et j'ai eu raison de le dire. Cicéron (27); Quintilien (28), et Maxime de Tyr (29) en parlent; mais Silius Italicus cité par Moréri n'en parle point. Il feint quelque chose de semblable en l'honneur de Scipion l'Africain, Lucien a imité aussi cette fiction (30). Entre les modernes je me contenterai de citer Henri-Étienne,

(26) *Lib. II de Memor. Socratis.*

(27) Cicero, *Officior., lib. I, cap. XXXII, epist. XII ad Famil., lib. V.*

(28) Quintil., *lib. IX, cap. II.*

(29) Maxim. Tyr., *orat. IV, init.*

(30) Lucian., *in Somnio.*

qui en parle dans l'exhortation qu'il a mise au-devant de sa version grecque du Catéchisme de Genève (31).

(G) *On l'accusa d'enseigner à ses disciples l'irreligion.*] Sextus Empiricus le compte parmi les athées (32): Cicéron le fait aussi; quoiqu'avec plus de détour; car il lui attribue d'avoir enseigné que la gratitude humaine a été cause que l'on a eue qu'il y a des dieux. Cela est aussi contraire à la bonne théologie, que si l'on disait avec d'autres,

Primus in orbe deos fecit timor,

c'est la crainte qui est l'inventrice de la religion; ou avec d'autres, c'est la prudence des politiques qui l'a inventée, pour tenir en bride la populace. Cicéron fait voir que l'opinion de Prodicus ruine en effet la religion. *Quid? ii qui dixerunt totam de diis immortalibus opinionem fictam esse ab hominibus sapientibus republicæ causâ, ut quos ratio non posset, eos ad officium religio duceret, nonne omnem religionem funditus sustulerunt? Quid Prodicus Chius? qui ea quæ prodessent hominum vitæ deorum in numero habita esse dixit, quam tandem religionem reliquit (33)?*

(H) *Sa complexion était infirme.*] Plutarque observe qu'il faut se régler à la vigueur des personnes, et non à leur âge, quand on veut les engager aux emplois publics; et qu'ainsi un vieillard robuste n'en doit pas être dispensé, comme il était juste d'en dispenser Prodicus dans sa jeunesse. Voilà l'occasion qui le porte à nous apprendre l'infirmité de ce personnage. Il l'accouple avec un homme si maigre et si foible (34), que cela mérite d'être rapporté. Je me sers de la version d'Amyot. (35) Comme donc celui qui voudroit suader à Prodicus le sophiste, ou à Philetas le poëte, qui estoient tous deux jeunes, mais

(31) Berchet, dans ses scolies sur ce passage de Henri Étienne, fait Prodicus ou de l'île de Cos, ou de l'île de Chios; et puisqu'il dit que c'étoit un homme summe auctoritatis, il montre qu'il avait donné dans l'écueil des dictionnaires de Charles Étienne.

(32) Sext. Empir. *adv. Mathem.*

(33) Cicero, de *Naturâ Deorum, lib. I, circa fin., pag. m. 170.*

(34) Voyez l'article PHILITAS, dans ce volume, pag. 19.

(35) Plut., au sens ait gerenda Republica, pag. 798, E.

gresles, foibles, malades (36), et la plupart du temps attachés au lit pour leur maladie, qu'ils s'entremettent des affaires publiques, seroit une beste sans jugement : aussi seroit celui qui deffendrait à tels vieillards comme estoient un Phocion, un Masinissa Africain, et un Caton Romain d'exercer office publique.

(36) Νέους μὲν, ἰσχυροὺς δὲ καὶ νοσήδους καὶ τὰ πολλὰ κλισιοποιεῖς δ' ἀγνοοῦντας. Intégral quidem aetate verum graciles et ob infirmitatem valetudinis crebro decumbentes. Id., ibidem.

PRODICUS, hérétique du II^e siècle (a), fondateur de la secte des adamites, suivit les abominables pensées de Carpocrate, et y ajouta du sien l'impudence des copulations en public entre les deux sexes (A) ; car il ordonna la communauté des femmes : de sorte que, dans les festins publics, chacun se jetait sur la première qui lui échéait, après qu'on avait ôté les chandelles ; et l'on prétendait que cette impudicité était la cérémonie mystique de l'initiation (b). Les âmes les moins pieuses frémissent, quand elles voient que, sitôt après la mort des apôtres, la doctrine de l'union mystique qui doit être entre les fideles fut interprétée de la conjonction charnelle de l'homme avec la femme, et qu'on osa soutenir que la véritable participation aux mystères consistait en cela. Que pouvait-on attendre d'un homme qui, comme notre Prodicus, croyait que les âmes étaient envoyées dans les corps, non pas afin d'y être punies, mais afin que par toutes sortes de voluptés elles

rendissent leurs hommages aux anges qui avaient créé le monde (c) ? Les sectateurs de Prodicus se vantaient d'avoir les livres secrets de Zoroastre (d) ; et ils soutenaient qu'il ne fallait point invoquer Dieu (e), ni s'exposer au martyre par la confession de la vérité (f).

(c) Idem, lib. V, cap. X et XX.

(d) Clem. Alexandr., Strom., lib. I, pag. 304. J'observerai tom. pag. dans la remarque (H) de l'article ZOROASTRE, que les paroles de Clément d'Alexandrie sont équivoques.

(e) Ibid., lib. VII, pag. 722.

(f) Tertull., in Scorpiac., cap. ult.

(A) Et y ajouta du sien l'impudence des copulations en public entre les deux sexes. } Voici les paroles de Théodoret : Οὗτοι προφανῶς λαγνύουσι τοῖς Καρποκράτους προσέειπεν διγμῶσι. Hic ac decreta Carpocratis adjecta palam et publice scortari (1). La seule preuve que Théodoret en apporte est que Prodicus ordonna la communauté des femmes, c'est-à-dire que, dans ces repas que les anciens chrétiens appelaient agapes, chacun jouit de sa chacune sans choix ni règle, mais selon que le hasard la lui faisait rencontrer à tâtons parmi les ténèbres de la chambre. C'est cela qu'ils appelaient communier, et être initié au mystère. Je ne vois point que Théodoret ait raison d'attribuer à Prodicus ce supplément de doctrine, vu que Clément Alexandrin, sur la foi duquel il parle, impute (2) tout cela à Carpocrate ; car après avoir rapporté, non pas en extrait de quelqu'un de leurs écrits, mais sur un simple oui-dire, cette infâme coutume d'ôter les chandelles et de s'accoupler, il dit que Carpocrate devait établir ces lois pour des chiens, pour des pourceaux et pour des bœufs. Il ne croyait donc pas (je parle de Clément d'Alexandrie) que Carpocrate eût laissé ce beau règlement à faire à quelqu'un de ses successeurs, à Prodicus par exemple. Ainsi Théodoret se sert d'un témoin qui dépose

(a) Voyez la remarque (A) de l'article ADAMITES. tom. I, pag. 22.

(b) Theod., Hæret. Fab., lib. I, cap. VI, et lib. V, cap. XXVII.

(1) Theod. Hæret., Fab., lib. I, cap. VI.

(2) Stromat., lib. III, pag. 430.

contre lui. Ce témoin remarque qu'avant que d'aller à ces festins on communiquait à celles qu'on souhaitait d'embrasser, le choix qu'on faisait de leur personne (3). Cela est vraisemblable : les passions sont trop ingénieuses pour ne faire pas des parties en ces occasions, et pour abandonner tout au hasard. Les carpoctatiennes savaient donc à peu près où serait leur chance, et n'étaient pas entièrement dans le cas dont parle un poète Romain.

*Mox juniores quarrit adulteros
Inter mariti vina : nequè eligit
Cui donet impermissa rapilim
Gaudia lominibus renatis :
Sed juxta coriem non sinit concio.
Surgit marito : seu vocat institor,
Seu navis Hispanæ magister,
Dedecorum pretiosus entor (4).*

Je dois ajouter que sur une autre circonstance Théodoret n'a pas eu toute l'exactitude nécessaire dans la citation de Clément Alexandrin. On fait dire de Prodicus ce qui est dit proprement et directement de quelques autres, et qui ne peut être appliqué à Prodicus qu'en général, et avec plusieurs détours de raisonnement.

(3) Μελετάταται δὲ ἐν ταύτῃ ἀγάπῃ τὴν κοίτην, μὴ ἡμῖν ἔδη παρ' οὗ ὅτ' ἐβλήτωσι γυναικῶν ἀπειτῶν τὰς τοῦ Καρποκράτιου. οὐ γὰρ θίμωσι σπῆν θύου. νόμον ἔτακτον. Mediator autem in ejusmodi agape communionem, interdū jam, à quibus voluit mulieribus exigere Carpoctate (divinus coitus nefas est dicere) legis obediendum. Cl. Alex. Stromat., lib. III, pag. 430.

(4) Robert et Antoine le chevalier d'Agneaux ont ainsi traduit :

Puis de plus jeunes amoureux
Cherchè entre les banquets vénéux
Du mari : ni ne fait eslie
A qui emblement de son corps.
Quand les chandelles sont dehors
Elle offre l'esbat illicite, etc.
Horace, od. VI, liv. III.

PRUDENCE, en latin *Aurelius Prudentius Clemens*, poète chrétien, naquit l'an 348 (A). Ce fut en Espagne, mais on dispute si ce fut à Calahorra, ou à Sarragosse, ou dans une autre ville de ce pays-là (B). Ceux qui disent qu'il fut élevé au consulat, se trompent grossièrement

(C). Il fallait se contenter de dire qu'il fut honoré d'une charge très-considérable (a). Il ne s'avisait d'exercer ses muses sur des matières de religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été avocat, et puis juge, et ensuite homme de guerre, et enfin attaché à la cour par un bel emploi (D). Il ne nie point que sa jeunesse n'eût été plongée dans la débauche (b). Les poésies qu'on a de lui sont plus remplies de zèle de religion que des ornemens de l'art (c). On y trouve bien des fautes de quantité : d'ailleurs l'orthodoxie n'y est pas toujours ménagée (E) ; l'on ne souffrirait pas aujourd'hui la liberté qu'il a prise de réduire les damnés à un petit nombre. Cela lui pouvait servir de quelque chose pour se tirer des objections des marcionites, contre lesquels il a fait un poème ; mais au fond il ne pouvait point résoudre par là les difficultés de l'origine du mal (F). On a plusieurs éditions de ses ouvrages (G). Ses livres contre Simmaque furent composés avant la victoire remportée sur Radagaise, l'an 405, et après celle que Stilicon remporta sur Alaric, auprès de Pollentia, l'an 402. Il fait mention de celle-ci (d), et ne dit rien de celle-là, quoique son sujet le demandât.

(a) Voyez la rem. (D).

(d) Id., ibid.

(c) Melior omnino Christianus quàm poeta meo judicio. Lilius Gregor. Gyrardus, Dialogismo XXV, pag. 906, tomi II, Operum. Voyez-le aussi in Post. Historiâ, pag. 290.

(d) Prudent., in Symmach., lib. II, v. 695. et seq.

(A) Il naquit l'an 348. On le prouve par ces paroles :

*Hæc diu vita volens agit
Incepit subito canities seni,
Oblitum veteris me Salia cœculis arguens
Sub quo prima dies mihi (1).*

Cela veut dire qu'il naquit sous le consulat de Salia : or nous trouvons que les consuls de l'an 348 s'appelaient Flavius Philippus, et Flavius Sallia ou Salléa (2). Notez que ceux qui le font fleurir l'an 380 (3) ne se trompent guère moins que ceux qui le font fleurir l'an 430 (4).

(B) *On dispute si ce fut à Calahorra ou à Sarragosse, ou dans une autre ville de ce pays-là.*] Alde Manuce, Sixte de Sienné, Possevin, et quelques autres le font natif de Sarragosse ; mais Mariana soutient qu'il était de Calahorra (5). On allègue pour la première opinion l'hymne *in honorem sanctorum decem et octo martyrum Cesarugustanorum* (6), qui commence ainsi :

*Ris novem NOSTER populus sub uno
Martyrum serpat cineres sepulchro
Cesarugustan vocitatus urbem
Res cui tanta est.*

Nous lisons dans la même hymne cet autre passage :

*NOSTER est quamvis procul hinc in urbe
Pascuis ignota dederit sepulchri
Gloriam victor, propè litus altæ
Forte Saguntæ.
NOSTER, et NOSTRA puer in palaestræ,
Arte virtutis, fidique olivo
Uinctus, horrendum didicit domare
Viribus hostem (7).*

Il parle de saint Vincent qui était né à Sarragosse. On allègue une preuve toute semblable en faveur de la seconde opinion ; car nous trouvons ces deux vers dans l'hymne *in honorem sanctorum martyrum Hemiterii et Chelidonii Calagurritanorum* (8).

*Hoc bonum salvator ipse, quo fruamur, protulit
Martyrum cum membra NOSTRO consecravim
oppido (9).*

Et dans l'hymne même des martyrs de Sarragosse on lit ceci :

(1) Prudent., in prologo Operum.

(2) Onasphre, an III^e. livre des Fastes, prouve par une inscription qu'il s'appelait Salléa.

(3) Sixtus Senensis est censuré de cela par le père Labbe, de Script. eccles., tom. II, p. 794.

(4) Biblioth. hispan., pag. 205.

(5) Mariana, Hist. hispan., lib. IV, cap. XVII.

(6) C'est la 1^{re}. du livre τριῖ Στιφάνου.

(7) Prudent., ibid., Hymn. IV, vs. 97.

(8) C'est la 1^{re}. du livre τριῖ Στιφάνου.

(9) Prudent., ibidem, Hymn. I, vs. 115.

*NOSTRA gentabit Calagurris ambos
Quos veneramus (10).*

Mariana s'est servi de ces deux passages ; mais son critique (11) lui a montré que par cela même qu'ils fourniraient une bonne preuve, ils ne vaudraient rien, puisqu'ils ne peuvent être solides sans que les passages allégués pour le sentiment contraire ne le soient aussi. En un mot, ce sont des raisons qui prouvent trop, et par conséquent qui ne prouvent rien. Il ruine réciproquement les uns par les autres, et les argumens de Mariana, et les argumens d'Alde Manuce ; et il prétend que Prudence, sans être né ni à Sarragosse, ni à Calahorra, a pu les nommer *nostra*, parce qu'elles étaient situées dans l'Espagne tarragonaise, le pays de sa naissance. Il confirme sa pensée par deux remarques (12) : l'une est prise de ces paroles touchant Tarragone :

*O triplex honor, o triflorum culmen,
Quo NOSTRA caput excitatur urbis
Cunctis urbibus eminenti Iberici (13).*

L'autre est prise de ce que Prudence disant mille choses de Mérida, la patrie de sainte Eulalie, ne la nomme point *nostra* ; c'est, dit-il, à cause qu'elle n'était point dans l'Espagne tarragonaise, mais dans la lusitanique. Notez qu'il se trompe sur ces paroles *nostra puer in palaestræ* ; il prétend (14) qu'elles désignent Valence (15) où saint Vincent fut martyrisé ; mais il est clair qu'elles désignent Sarragosse sa patrie, et le lieu de son éducation.

Ce critique de Mariana détruit mieux qu'il ne bâtit ; car quand il tâche de prouver que Salia dans les Asturies est le lieu natal de Prudence, il n'allègue rien de bon, quoiqu'il étale une ingénieuse littérature. Son principal fondement est dans ces paroles, *oblitum veteris me Salia consulis* (16). Il prétend (17) que si vete-

(10) Idem, ibidem, Hymn. IV, vs. 31.

(11) Pedro Mantano, Advertencias à la Historia de Joan de Mariana, pag. 82 et suiv.

(12) Idem, ibidem, pag. 85.

(13) Prudent., Hymn. VI, vs. 143.

(14) Pedro Mantano, Advertencias à la Historia de Mariana, pag. 87.

(15) Fille de l'Espagne tarragonaise.

(16) Voyez la remarque (A).

(17) Pedro Mantano, Advertencias à la Hist. de Mariana, pag. 87.

ris se rapportait à *consulis* il faudrait qu'il y eût en deux Salia consuls l'un avant l'autre, et que Prudence fût né sous le consulat du premier. Or il est faux qu'il y ait eu un *Salia major* et un *Salia minor*, comme un *Scipio africanus major*, et un *Scipio africanus minor*. Cette objection aurait quelque force si Prudence était un auteur rigoureusement exact dans le choix des termes. Mais enfin en rapportant avec Pédre Mantuano *veteris* à une ville, que deviendra le mot *consulis*? Qu'on dise tant qu'on voudra (18) qu'il signifie une année, on ne satisfera point l'esprit.

(C) *Ceux qui disent qu'il fut élevé au consulat, se trompent grossièrement.*] Alde Manuce (19) l'appelle *vir consularis* et *Massaliæ Consul*. Son erreur vient de ce qu'il entendit mal les lettres V. C. ajoutées aux noms de Prudence, et de ce que son manuscrit portait *oblitum veteris Messaliæ consulis arguens*, au lieu qu'il faut lire, *me Salia*. Les deux lettres V. C. signifient *vir clarissimus*, comme Aleiat l'a observé (20), et non pas *vir consularis*, titre qui n'était plus en usage en ce temps-là (21). Citons un passage de M. du Pin. « (22) » La plupart des auteurs n'ont point » entendu ce passage (23), et quel- » ques-uns, comme Alde, Sixte de » Sienne, Possevin, et même le père » Labbe, se sont imaginé qu'il avait » été consul d'une ville appelée Mas- » salia, que le père Labbe (24) a crue » être Marseille. C'est une bévue. Ils » ont pris le nom du consul Salia, » qui était consul avec Philippe en » 348, pour le nom d'une ville, et » ont attribué à Prudence la qualité » de consul, qui convient à Salia, sous » le consulat duquel Prudence est » venu au monde. » Le critique de Mariana (25) réfute Antoine Nébrissensis, qui croit que Prudence est né sous le

consulat de Massalia : il montre qu'il n'y a point eu de consul de ce nom-là depuis le commencement du règne de Dioclétien jusques à l'empereur Anastase. Il réfute Aldus qui a cru que Prudence a été consul de Messalia (26) : il montre que les fastes consulaires ne contiennent point un tel consul, et que les anciens auteurs n'ont jamais parlé d'une ville nommée Massalia. Il y a bien eu une ville nommée Massilia, c'est celle que nous appelons Marseille. Mais, dit-il, depuis la division de l'empire sous Constantin, on avait accoutumé d'élire un consul à Rome et un autre à Constantinople, ou bien tous deux à Rome, et puis tous deux à Constantinople, et quelquefois deux à Rome, et deux à Constantinople en même temps ; mais on ne trouvera point qu'aucun consul d'Occident ait résidé à Marseille. Il suffit de dire que si Prudence avait été consul, il l'aurait marqué dans le passage que l'on verra au commencement de la remarque suivante.

(D) *Il ne s'avisa..... qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été avocat.. et enfin attaché à la cour par un bel emploi.*] Il nous donne lui-même un abrégé de sa vie sans oublier l'impudicité de sa jeunesse. Lisez ce qui suit :

*Per quinquaginta jam decemque
Ni fallor, fuimus ; septimus inquam
Annum cæcis rotat, dum fruimur role volu-
bili.*

*Instat terminus, et diem
Ficium sentio jam Deus adplicat.
Quid nos utile tanti spatio temporis egimus ?
Ætas prima eripantibus
Flevit sub scrulle : mox docuit inga
Infectum vitæ falsæ loqui, non sine crimine :
Tum lascivæ protervitæ,
Et luxur petulant (heu pudet ac piget) !
Fœdavit juvenem nequitia scribis ac luto.*

*Exin jurgia turbator
Ardeunt animos, et malè pertinax
Fincendi studium subjacent casibus asperis.
His legum molerantine
Frenos nobilium rexinimus urbium;
Jus civile bonis reddidimus, terruinus reos.
Tandem militis gradu
Ejectus pietis principis extulit,
Adsumptum propitius stare jubens ordine proxi-
mo (27).*

Il s'avisa un peu tard, mais non pas trop tard (28), de renoncer aux

(26) Il fallait dire Massalia.
(27) Prudent., in prologo Operum.
(28) Nam terra nunquam est ad bonos mor-
tis,
Quem parit peccata penè est innocens.
Seneca, in Agamem., act. II, v. 342, pag.
m. 363.

(18) Idem, ibidem, pag. 90.

(19) Aldus, in Vita Prudentis.

(20) Voyez le père Chamillard Scoliaste Dan-
phin, pag. 1.

(21) Idem, ibidem.

(22) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclé-
siastiques, tom. III, pag. 6, édition de Hollande.

(23) C'est-à-dire oblitum veteris me Salia, etc.

(24) Voyez sa Disertal. de Scriptor. ecclesiast.,
tom. II, pag. 793.

(25) Pédre Mantuano, Advertencias à la Hist.
de Mariana, pag. 86, 87.

vanités de la terre, et de faire des vers chrétiens. On peut douter s'il est utile à tous ses lecteurs qu'il publie les débauches de sa jeunesse. Un jeune débauché qui peut répondre à ses censeurs, *Prudence*, ce poëte si chrétien et si dévot, faisait comme moi quand il était jeune; je serai comme lui quand j'aurai cinquante-sept ans, nedit rien qui vaille, et néanmoins sa réponse lui paraît solide, et l'endort dans son péché.

(E) *L'orthodoxie n'y est pas toujours ménagée.*] Il avance comme un fait certain que les damnés ont tous les ans un jour de repos, et que c'est le jour où Jésus-Christ sortit de l'enfer. De qui avait-il appris ces anecdotes?

*Sunt et spiritibus impè nocentibus
Panarum celebres sub Styge feræ,
Illi nocte, sacer quæ reddit Deus
Stagnis ad superos ex Acheronticis (29):
Mœrent supplicis Tartara miæbus,
Exultatque sui carceris vicio
Umbrarum populus liber ab ignibus:
Nec fervent solito flumina sulphure (30).*

Ailleurs il assure que Dieu ne damne que peu de gens.

*Quæsit ille solus
Animaque corporisque,
Ensisque bis timendus,
Prima ac secunda mors est.
Idem tamen benignus
Illor retundit iram,
Pœnaque non pœnam
Patitur perire in ovum (31).*

Quelques-uns le blâment extrêmement d'avoir souhaité, non pas la gloire du paradis, mais l'état d'une souffrance médiocre. Il se déclare content pourvu que son âme ne soit pas mise dans le plus profond cachot des enfers, et il ne demande pas un meilleur sort après la résurrection (32).

*Multa in thesauris patris est habitatio, Christus,
Disparibus discretæ locis non posco beatæ
In regione domum: sicut illic casta virgines,
Agmina, pulveremque quæ deliquissent carum
Duntaxat petâre tuas: sit flore perenni
Candida virginitas, animam castrata recem.
At mihi Tartarei satis est si nulla ministri
Occurrat facies, aridae nec flumina Gehennæ
Devolet hanc animam, meritaq; fœnicibus
imit.*

(29) Prudent., Hymn. V Cathemer., vs. 125, pag. m. 71.

(30) Idem, ibidem, vs. 133.

(31) Idem, ibidem, Hymn. VI, vs. 83, p. 24.

(32) Voyez la Bibliothèque universelle, tom. XII, pag. 186, 187.

*Esto: cavernosa, quia sic pro laboribus accessit
Corporis, tristis me serbat ignis Avernus:
Sulcem misticos incendi lentæ vapores
Exhalent, æstuque calor languine tepescit.
Lux immensa alios, et tempora victæ coronis
Glorificat: me pœna levis clementer alu-
rat (33).*

Perkins, théologien protestant, assure que cette prière est impie, et qu'il ne faut point l'attribuer à Prudence (34). Il n'est point le seul qui eroie que c'est une pièce que l'on a cousue à l'Hamartigénie. Quoi qu'il en soit, Victor Giselin, auteur catholique romain, a condamné hautement cette prière dans un ouvrage (35) que Possevin loue beaucoup (36). Notez que les éditions les plus exactes (37) la donnent pour légitime; ce qu'elles ne font point à l'égard de quelques vers qui passent pour supposés. Vous ne verrez pas dans l'édition d'Heinsius, comme dans celle de Sichard, la troisième strophe de l'hymne fausement intitulée: *ad incensum cerei Paschalis* (38). Ce titre et cette strophe ne se trouvant point dans les meilleurs manuscrits, on les a traités comme des pièces supposées. On en eût usé de la sorte envers la prière qui est à la fin de l'Hamartigénie, si l'on eût eu des raisons de ne la pas croire de Prudence. Mais voici une hérésie dont on ne peut pas le justifier en niant le fait. Il a cru que l'âme de l'homme est corporelle:

*Rescissa sed ista (39) ævolum
Solunt hominem perimantque:
Hæmus excipit arida corpus
Animæ rapit aura liquorum (40).*

Qu'il entende par *animæ liquorum* une substance corporelle, on n'en peut douter quand on examine ce qu'il dit ailleurs:

*Non occidet, inquit,
Interior qui spirat homo: luct ille perennæ
Supplicium, quod subjectos male rexit artus.
Nec mihi difficile est liquorum circumdare
flammis
Naturam, quamvis verblas illa ferat
Noti instat: capiam tantum, et tormenta ad-
hibebo (41).*

(33) Prudent., in Hamartigeniâ, sub fin., pag. 27.

(34) Dictum impium et non tribuendum Prudentio ait noster Perlinius. Rivet., Crit. Sacri, lib. III, cap. XXXI, pag. 1123 tom. II Oper.

(35) Dans ses Notes sur Prudence.

(36) Voyez Rivet, Operum tom. II, p. 1123.

(37) Par exemple celle de Nicolas Henais.

(38) C'est la 1^{re} du Cathemerôn.

(39) C'est-à-dire le corps et l'âme.

(40) Prudent., Hymn. X Cathemerôn, vs. 9.

(41) Idem, contra Symmach., lib. II, vs. 184.

M. le Clerc (42) observe que ces paroles de Prudence,

..... *Anime rapit aura liquorum*
signifient très-naturellement la mortalité de l'âme, et qu'un épicurien ne saurait mieux s'exprimer. Il est sûr que ces vers-là et les trois qui le précédent expliquent un dogme qui se trouve dans les livres de plusieurs païens, et qui concerne les caractères de la mort (43). Elle est, disaient-ils, la résolution d'un composé en ses principes, dont chacun retourne d'où il était venu, le corps dans la terre, l'âme dans les airs, ou dans l'éther. Voyons comment Lucrèce s'est exprimé là-dessus, nous verrons que Prudence pourrait passer pour son abrégiateur :

*Denique coelesti sumus omnes semine oriundi ;
Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes*

*Humorum guttas mater cum terra recepit,
Facta parit nitidas fruges, arbustaque laeta,
Et genus humanum* (44)

.....
*Cedit item retrò de terrâ quod fuit ante,
In terras : ac quod mirum ! re ex Ætheris oris,
Id rursum caeli rellatum templa receptant ;
Nec sic interimit mors res, ut Material
Corpora conficiat, sed cæcum dissipat obli-*
vis (45).

Mais la conformité dans les expressions n'ôte pas ici l'opposition diamétrale des sentimens. Ce retour de l'âme à son principe était une vraie mort selon Lucrèce (46) ; mais non pas selon tous les autres païens, et moins encore selon le poète Prudence, qui s'explique peu après (47) d'une manière si précise, qu'on ne peut douter qu'il n'ait enseigné l'immortalité de l'âme.

Qu'il me soit permis de dire que le jugement de Perkins paraît trop dur à ceux qui consultent d'une certaine manière l'équité et la charité. Ils se persuadent que ce poète ne se résignait à la privation du paradis, et à la souffrance d'une peine mitigée,

(42) Leclerc, Bi bliothèque universelle, tom. XII, pag. 166.

(43) Voyez dans l'article AMPHIBOLIS, tom. I, pag. 538, citation (35), ce que j'ai cité d'Épicurisme.

(44) Vous trouverez la suite, tom. VIII, pag. 537, citation (58) de l'article JURISTE.

(45) Lucrèce, lib. II, v. 990.

(46) Voyez, tom. IX, pag. 530, la remarque (B) de l'article LUCRÈCE, philosophie.

(47) Et dans d'autres livres aussi, Voyez M. Leclerc, Bibliothèque universelle, tom. XII, pag. 166.

que parce qu'il se sentait trop indigne de la souveraine béatitude, et trop digne de châtement. Cette humilité est-elle impie ? En donnant un bon tour aux choses, ne la nommerait-on pas une oblation de sa personne à la justice de Dieu ?

(F) *Il ne pouvait point résoudre par là les difficultés de l'origine du mal.*]
Je les ai proposées en divers endroits de ce Dictionnaire (48) ; mais afin qu'on voie que ce ne sont pas seulement les philosophes qui en parlent, je m'en vais citer un long passage d'un habile théologien. (49) Les » manichéens et les marcionites fai- » saient une objection aux ortho- » doxes, que Prudence rapporte (50) » sans rien diminuer de sa force. » C'est que si le Dieu qui gouverne » le monde ne se plaisait pas au vice, » il l'empêcherait, puisqu'il l'ignore » pas la corruption des hommes, et » qu'il la peut empêcher. Ils préten- » daient que c'est la même chose » que de faire le mal et le souffrir, » quand on y peut remédier. Prudence répond premièrement, qu'il » paraît bien que Dieu ne se plait pas » au vice, puisqu'il y apporte du remède, et qu'il sauve ceux qui s'en » détournent. Mais enfin, répliquaient les hérétiques, on ne peut » pas pécher malgré que Dieu en ait, » lui qui est maître du cœur de » l'homme, et qui le tourne comme » il lui plaît. Notre poète ne résout » pas autrement cette difficulté, » qu'en recourant au libre arbitre, » sans lequel il ne peut y avoir ni

(48) Dans les articles MARCIONITES, MANICHÉENS, PAGÉLIENNE, tom. X et XI.

(49) Bibliothèque universelle, tom. XII, pag. 182 et suiv.

(50) Voici ses paroles :

Si non vult Dans esse malum, cur non vetat ? inquit.

Nil refert auctor fuerit factorque malorum.

Agne opera in vitium scelera pulcherrima verti.

Cum possit prohibere, sinat ? quid si velit omnes

Innocuos agere Omnipotens, nec sancta voluntas.

Degemeret, facto nec se manus inquinat ulla.

Condidit ergo malum dominus, quod spectat ab alto.

Et patitur, si quis probat, tamquam ipse creavit.

Ipsæ creavit enim, quod, cum discludere possit,

Non abolet, longaque sinit grassari non.

Prudent., in Hamartia, v. 640, pag. m. 217.

vice, ni vertu. Il s'étend beaucoup
là-dessus et le prouve par les exem-
ples, non-seulement de nos pre-
miers parens, mais de Loth et de
sa femme, des belles-filles de Noé-
mi, et des frères dont on voit tous
les jours l'un embrasser la vertu et
l'autre s'adonner au vice, à quoi
il ajoute cette maxime générale :

Omnia una subest natura; sed scitis uno

Non una peragis, placitorum segrege for-

Tous les hommes sont d'une même
nature, mais tous n'ont pas un
même sort, parce que tous ne
veulent pas la même chose. Il pa-
raît, par ce qu'on a dit ci-dessus,
que Prudence croyait que les
hommes naissent corrompus; mais
on voit, par ce qu'il dit ici, qu'il
ne croyait pas que cette corruption
les déterminât invinciblement à
mal faire. Il ajoute à cela que c'est
à cause que les hommes peuvent
être bons ou mauvais, selon qu'ils
le veulent, que Dieu a établi des
récompenses et des peines. Si les
manichéens lui avaient encore ob-
jecté qu'il semble qu'il valait mieux
qu'il n'y eût point de liberté, ni
de bonheur donné comme une ré-
compense, et que les hommes s'ap-
pliquant nécessairement au bien
fussent nécessairement heureux,
que de faire aux hommes un pré-
sent aussi funeste que la liberté,
qui précipite la plupart d'entre eux
dans le malheur éternel: si, dis-je,
les manichéens lui avaient fait une
semblable objection, il se serait
peut-être servi de son principe que
nous avons déjà rapporté; savoir,
que peu de gens tombent dans ce
malheur: et qui sait si Prudence
n'était point tombé dans cette pen-
sée à cause de cette objection, qui
pouvait aisément lui être venue
dans l'esprit?

Ces dernières paroles de M. le Clerc
ne contiennent rien qui ne soit très-
vraisemblable; je crois avec lui que
si notre poëte se fût vu poussé, il eût
répondu que le nombre des damnés
est fort petit, et qu'ainsi l'on ne doit
pas tant crier contre les rigueurs de
la justice divine qui exposent le
genre humain à la misère. Mais cette

réponse n'eût pas satisfait les mani-
chéens, et n'eût pas même passé pour
un remède palliatif; car voici ce
qu'ils auraient pu répliquer. Vous re-
connaissez que notre objection serait
bonne si les deux tiers, ou si la moi-
tié du genre humain étaient damnés
éternellement. Vous avouez donc que
le bon principe ne peut pas choisir un
plan où la damnation de la plus
grande partie des hommes soit renfer-
mée. Vous avouez donc que la souve-
raine bonté est incompatible avec le
malheur éternel de tant de gens. Par
cet aveu vous ruinez tout votre sys-
tème; car vous ne pouvez convenir
de cette incompatibilité sans recon-
naître que le malheur éternel d'un
très-grand nombre de créatures se-
rait une marque de cruauté dans ce-
lui qui les punirait. Vous savez bien
que la bonté infinie ne peut pas être
mêlée de cruauté; et si vous pouviez
comprendre que sans nul mélange de
ce vice le maître de toutes choses
pourrait condamner aux flammes les
deux tiers ou la moitié du genre hu-
main, vous cesseriez de trouver in-
compatible la souveraine bonté avec
cette damnation. Voici donc la base
de votre réponse: le bon principe se-
rait cruel si un très-grand nombre
de gens étaient damnés; mais parce
que peu de personnes sont damnées,
il n'est point cruel, et il conserve
tous les caractères de la bonté infinie.
Prenez bien garde à quoi vous vous
exposez. Vous devez nous avouer que
la damnation de tous les hommes se-
rait l'effet d'une cruauté extrême,
actus savitici ut octo, comme par-
leraient les scolastiques qui me-
surent toute l'étendue d'une qualité
par huit degrés. Par conséquent la
damnation de la moitié du genre
humain serait l'effet d'une cruauté
de quatre degrés, d'où il s'ensuit que
la damnation du quart des hommes
marquerait en Dieu une cruauté de
deux degrés. Faites aussi petit qu'il
vous plaira le nombre des âmes dam-
nées, il marquera toujours en Dieu
un degré de cruauté qui, quelque pe-
tit qu'il soit, ne peut compatir avec
la bonté infinie, puisque cette bonté
exclut nécessairement tout mélange
de la qualité contraire (51). En un

(51) *Conférez avec ceci la section VIII du
Traité III du Janu Calorum récent.*

mot, s'il y a de la cruauté à damner mille millions d'âmes, il y en a à damner neuf cent millions, et ceci prouve qu'il y en a à damner huit cent millions, et ainsi de suite; car la différence ne sera que du plus au moins, et jamais cet espèce de rabais ne vous mènera de la cruauté à la bonté infinie, mais tout au plus à une bonté moins mêlée du vice contraire, bonté incompatible avec un principe éternel et bon essentiellement (52). D'autre part, s'il n'y a point de cruauté à damner cent mille personnes, pourquoi y en aurait-il à en damner deux cent mille? Et si la souveraine bonté se conserve toute entière dans la damnation de deux cent mille hommes, elle ne perdra rien par la damnation de trois cent mille, et vous ne pouvez marquer aucun nombre qui puisse donner atteinte à sa plénitude, dès que trois cent mille ne l'empêchent pas de la conserver. Reconnaissez donc que votre système périt, si vous prétendez répondre à notre difficulté en appetissant le nombre des âmes damnées. On peut appliquer ici une pensée d'Horace (53) avec toutes les subtilités du *sorites* (54). La vraie réponse est de soutenir que la damnation de tous les hommes ne serait qu'un acte de justice, sans aucun mélange de cruauté petit ou grand. La méthode de notre poète aurait donc été défectueuse.

Je ne dis rien d'un autre défaut de sa réponse. L'objection de ses adversaires a pour son sort, qu'un principe qui peut empêcher le mal, et qui ne l'empêche point, le veut. Cette notion est évidente. A quoi sert de dire, comme fait notre poète, que Dieu a donné à l'homme un plein pouvoir de faire le bien, et que l'homme est la seule cause du péché par l'abus du franc arbitre? Cela n'affaiblit pas l'objection; c'est donner sa thèse pour réponse, l'*ignotatio elenchi*, et la *petitio principii*, vu

que les manichéens attaquent directement l'hypothèse d'un homme libre qu'un bon principe veut laisser pécher.

(G) On a plusieurs éditions de ses ouvrages. Celle d'Aldus, à Venise 1502, in-4°. n'est pas la première, comme il l'a prétendu. Elle avait été précédée par celle de Déventer (55). Quelques-uns disent qu'il en a fait deux, et l'on a sujet de croire qu'ils le disent sans fondement (56). M. du Pin (57) parle de l'édition d'Anvers de 1540, in-8°, qui contient les notes d'Antoine Nébrissensis et de Sichardus. J'ai une édition d'Anvers, in-8°, avec les notes de ces deux auteurs; mais elle est de l'an 1546. L'épître dédicatoire par Sichardus est datée de Bâle au mois de mars 1537. La bibliothèque de Gesner (58) marque une édition de Bâle chez Cratander, 1527, avec les scolies de Sichardus, et une édition chez Henri Pierre, à la même ville. Le père Labbe (59) a suivi l'édition d'Anvers, chez Plantin, 1564, accompagnée tant des notes et des corrections de Théodore Pulman (60), que du commentaire de Victor Giselin. Les deux livres contre Symmaque furent imprimés à Paris, l'an 1614, avec les notes de Grangeus, que M. du Pin nomme mal *Gangreus*. Il donne pour la dernière édition de Prudence celle d'Amsterdam 1667, avec les notes et les corrections d'Heinsius. Il eût fallu dire *Nicolas Heinsius*, afin d'empêcher qu'on attribuât au père l'ouvrage du fils. Il me semble qu'il pouvait parler d'une édition qu'il a omise; c'est celle in *usum delphini*, par le père Chamillard à Paris 1687. M. Moréri débite qu'il y a une édition de Prudence, à Amsterdam, 1670, avec les notes de Nicolas Heinsius, et la Vie de l'auteur. Je n'ai pu encore déterrer si cela est

(55) Nicolaus Heinsius, in *profat.* Prudentii.

(56) *Idem*, *ibidem*.

(57) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, tom. III, pag. 5.

(58) Au feuillet 125.

(59) Labbe, de Script. ecclesiast., tom. II, pag. 262.

(60) Il le nomme Pulmanius Gravenburgius. M. du Pin le nomme Pulman Græffembourg. Ce sont deux fautes; car outre qu'il eût fallu dire Gravenbourg c'est une petite ville du pays de Clèves, la patrie de Théodore Pulman, il ne fallait pas s'exprimer d'une manière qui persuade que c'est le nom de famille de cet auteur.

(52) *Foyes*, tom. XI, pag. 258, l'article ORIGÈNE, remarque (E), ann. IV.

(53) *Epi* *vetus* *aut* *quod* *probus* *centum* *qui* *perfecit* *annos*, etc.

Horat., *epist.* I, lib. II, vs. 30.

Foyes, tout ce passage, tom. V, pag. 177, citation (91) de l'article CHATELAIN.

(54) *Foyes*, tom. V, pag. 175, la remarque (13) de l'article CHATELAIN.

vrai. Je n'ai que l'édition de l'an 1667 in-12., chez Daniel Elzevier. La vie de Prudence n'y est pas. Elle (61) est dans l'édition de Sichardus. A l'égard de l'édition *Variorum*, procurée par Weitzius, elle est de Francfort ou d'Hanau, 1613, et non pas d'Hanover comme l'assure M. du Pin.

On ne sera pas fâché de trouver ici le jugement que le père Chamillard donne de ceux qui ont travaillé sur cet auteur. *Giselinus seclatus est tantum ea quæ omnium erant facillima et minimè scitu necessaria, lapsus in multis etiam et hallucinatus. Nebrissensis hæret in Prudentio magis, sed est brevior et singula delibare satis habet, quæ ad fabulam, historiam, et penitentiorem scriptoris cognitionem requirantur, omittit. Quid quod Apotheosim, Hamartigeniam, duos contra Symmachum libros qui sunt præ cæteris tamen dignissimi qui legantur non attigit..... Heinssii varis lectiones in Prudentium adpersis interdum lectissimis notulis perquam erudite sunt et accuratæ ut ab Heinsio profectas facile noris.... Weitzius qui cum editas hactenus in Prudentium notas collegisset, addidit etiam suas, easque minimè contemnendas, hoc uno cæteris superior quod veterum autorum locos indiet, ac eos præcipuè Sacra Scripturæ quos Prudentius operi suo intexuit. Mitto Jacobum Spiegelium qui commentariolum edidit in oden Prudentii inscriptam omnis hora: ejus enim in illam notæ non solum sunt propter nimiam prolixitatem molestæ, verum etiam minutis quibusdam ac penè puerilibus nugis ab ipsa grammaticâ repetitis refertæ. Mitto etiam Adamum Sæberum, Georgium Remum, Adamum Theodorum Sæberum, Andream Wilkium: quorum alii verba sex interdum aut septem protulerunt, in hymnos tres aut quatuor totos, alii in unum duntaxat, ut meritò ab interpretum Prudentii numero sint expungendi. Aliiter sentiendum de scholiis Isonis quæ quanvis admodum brevita sint quidquid est tamen gravioris modi solvunt (62). Il loue beaucoup les notes de Fabricius sur cinq hymnes de Prudence, et celles d'É-*

rasme sur les deux dernières hymnes du CATÉBÉKINON.

Notez que Walafridus Strabo a été converti en deux auteurs dans le Moréri par la virgule. qu'on a mise après Walafride.

PSAMMITICHUS, roi d'Égypte, 640 ans avant la naissance de Jésus-Christ, était fils de Nécus, que Sabacus, roi d'Éthiopie, avait fait mourir lorsqu'il s'empara de l'Égypte. Le fils aurait eu le même sort, s'il ne se fût sauvé en Syrie. On le rappela après la retraite de Sabacus, et il fut l'un des douze grands seigneurs qui gouvernèrent l'Égypte (a). Chacun avait sa portion; mais ils agissaient de concert, et plutôt comme des associés ou des collègues, que comme des princes voisins (b). Psammitichus s'attira l'envie des onze autres, soit parce que les richesses qu'il avait acquises par le moyen des droits qu'il levait sur les marchandises (c), l'avaient fortifié de l'alliance des étrangers, soit parce qu'il s'était trouvé dans le cas d'un oracle qui promettait la réunion de la couronne sur une seule tête (A). Ils le reléguèrent donc dans des marais, où il serait peut-être demeuré toute sa vie, s'il n'eût été averti que des étrangers qui avaient fait une descente en Égypte, pillaient tout le plat pays. C'étaient des Ioniens et des Cariens. Comme on lui vint dire que c'étaient des hommes d'airain (B), il conçut de grandes espérances, à cause d'un oracle qui lui avait été rendu. Il alla voir ce que c'était,

(a) Herodot., lib. II, cap. CLII.

(b) Ibid., cap. CXLVII.

(c) Diodorus Siculus, lib. I, capite LXVI.

(61) Composée par Alde Manente.

(62) Stephanus Chamillard à Societate Jesu, Prefat. ad Prudent., in usum Delphini.

et ayant engagé ces étrangers à demeurer avec lui, il s'en servit utilement pour se rendre maître de toute l'Égypte. Il eut beaucoup de reconnaissance pour eux, et il leur donna des terres auprès du Nil au-dessous de la ville de Bubaste (d). Depuis ce temps-là, il eut toujours des étrangers à sa solde, et il leur donna même le pas sur les soldats de sa nation dans la guerre qu'il fit en Syrie (e). Les Égyptiens en furent si indignés, qu'il y en eut deux cent mille qui le quittèrent. Ils furent s'établir en Éthiopie (C), et répondirent fort cavalièrement aux raisons qu'il leur fit entendre pour les obliger à revenir (D). Il n'oublia rien pour réparer ce domage, et il s'appliqua principalement à faire fleurir le commerce : il caressa les étrangers, et il leur donna toute sorte de protection, faisant cesser la barbarie qui avait été exercée contre eux sous les règnes précédens. Il fit alliance avec les Athéniens et avec quelques autres nations grecques, et voulut que ses enfans apprissent leurs disciplines (f). Il donna aussi plusieurs enfans à instruire aux Cariens et aux Ioniens qu'il avait placés sur les bords du Nil, et ce fut la première fois que des gens d'une autre langue s'établirent en Égypte (g). Par ce moyen, comme le remarque Hérodote (h), les curieux, qui dans la suite des temps voyagèrent en ce pays-là, y trouvèrent des

personnes qui les entendirent, et qui leur interprétèrent les choses. Nous examinons ailleurs (i) si la ville de Naucratis fut bâtie sous le règne de Psammitichus par ceux de Milet. Ce prince régna cinquante-quatre ans (K), et mourut l'an 3 de la 40^e. olympiade (k), laissant son royaume à son fils Nécus (l). Il fut enterré à Saïs, sa patrie, la capitale de la Basse-Égypte; il y fut, dis-je, enterré dans le temple de Minerve (m), et c'est là aussi que les Saïtains enterrèrent tous leurs rois (n). Il fut le premier roi d'Égypte qui but du vin (o) : il fit chercher les sources du Nil (p), et pour découvrir quel était le plus ancien peuple du monde, il fit élever deux enfans de telle sorte qu'ils n'entendirent parler personne; et parce qu'à l'âge de deux ans ils prononcèrent un mot qui signifiait le pain dans la langue de Phrygie, il fallut que les Égyptiens cessassent de s'attribuer la première antiquité, et la cédassent aux Phrygiens (q). Jamais siège ne fut plus long que celui que Psammitichus mit devant la ville d'Azote (r); car il ne la prit qu'au bout de vingt-neuf ans. Il ne tira pas tant de gloire de cette prise, que de l'adresse avec laquelle il arrêta un furieux torrent qui allait inonder tout son royaume.

(d) Herod., lib. II, cap. CLIV.
(e) Diodorus Siculus, libro I, capite LXVII.
(f) Idem, ibid.
(g) Herod., lib. II, cap. CLIV.
(h) Idem, ibid.

(i) Dans l'article NAUCRATIS, tom. XI, pag. 99.
(k) Calvinus, Helvicus, etc.
(l) Herod., lib. II, cap. CLVIII.
(m) Strabo, lib. XVII, pag. 551.
(n) Herod., lib. II, cap. CLXIX.
(o) Plut., de Iside, pag. 353.
(p) Athen., lib. VIII, pag. 345.
(q) Herod., lib. II, cap. II.
(r) Idem, ibid., cap. CLVII.

Les Scythes ayant battu les Mèdes, dominaient dans toute l'Asie et s'en allaient tout droit en Égypte. Psammitichus les joignit dans la Palestine, et fit tant par ses présens et par ses prières, qu'ils rebroussèrent chemin, et ce fut alors que quelques-uns d'eux pillèrent à Ascalon le temple de Vénus Uranie (s). M. Moréri ni ses continuateurs ne se sont guère souciés de ce monarque, puisqu'au lieu de mettre dans son article les choses qui lui appartiennent, et qui comme on vient de voir ne sont ni en petit nombre, ni peu curieuses, ils n'y ont mis que des faits qui regardent ses successeurs.

(s) Herod., lib. I, cap. CV.

(A) *Un oracle qui promettait la réunion de la couronne sur une seule tête.* L'oracle leur avait dit que celui d'entre eux qui ferait les libations dans une coupe d'airain, aurait seul tout le royaume. Il arriva que le dernier jour d'une fête solennelle, comme ils étaient tous dans le temple de Vulcain prêts à faire les libations, le prêtre, qui leur devait bailler la coupe d'or dont ils se servaient pour cette cérémonie, se trompa au nombre; il n'apporta qu'onze tasses. Que fit Psammitichus, qui étant le dernier de tous n'avait point de tasse? il ôta son casque, et s'en servit pour les libations. Les autres rois se souvinrent de l'oracle, et pour en empêcher l'effet, ils eussent ôté la vie à Psammitichus, s'ils n'eussent avéré qu'il n'avait aucune part à la méprise du prêtre (1). Je ne sais point de moyen de disculper Athénée; il fait dire à Hérodote que les prêtres égyptiens buvaient dans des coupes d'airain, et que l'on ne trouve pas que les rois mêmes, quand ils sacrifiaient en public, se servissent d'une coupe d'argent: de sorte que Psammitichus qui était le plus jeune des rois, fit ses libations avec une

tasse d'airain, pendant que les autres les firent avec des tasses d'argent (2). Lisez le chapitre CLI du II. livre d'Hérodote, et vous verrez qu'Athénée rapporte ce fait le plus infidèlement du monde. Son traducteur le traite à peu près avec la même infidélité; voici le grec, ψαμμιτίχῳ γὰρ πιάτῃρος ἦν αὐτῷ ἄλλων βασιλέων χαλαρὰ φιάλη σπίνσαι, τῶν ἄλλων ἀργύρεαι σπινδόνται; et voici le latin, Itaque Psammetichum aliis regibus posteriorem libasse argentea phiala, superiores autem aened.

(B) *Que c'étaient des hommes d'airain.* Psammitichus, réduit à un petit pied par la jalousie des autres rois, consulta un oracle de Latone qui était dans la ville de Butis, et qui passait pour le meilleur de toute l'Égypte. Il lui fut répondu que la vengeance lui viendrait par mer, lorsqu'on apercevrait des hommes d'airain. Les corsaires qui avaient débarqué en Égypte étaient armés de toutes pièces: on n'avait jamais vu là des hommes ainsi armés: on crut donc qu'ils étaient d'airain, et l'on en porta la nouvelle à Psammitichus. Dès lors il eut fort bonne opinion de l'oracle qui lui avait paru jusques-là indigne de foi (3). Quel dommage qu'Hérodote dont les narrations ont tant d'agréments, n'ait point vécu dans un autre siècle, où n'ait point compris la différence qu'il y a entre une histoire et une pièce de poésie! Dans celle-ci il ne faut guère dénouer les choses sans un miracle, sans quelque chose de surnaturel; il faut, quoi qu'il en coûte, que le lecteur tombe dans l'admiration: mais il faut de la simplicité et du naturel dans les événemens qu'un historien rapporte: un lecteur de bon goût a droit de croire, s'il n'y trouve point cela, que l'auteur l'en a ôté pour faire place à ses fictions et à ses machines du merveilleux. Je m'étonne qu'Hérodote ait laissé à glaner après lui. Il n'a point su l'oracle rapporté par Polyénus (4). Le dieu Hammon avertit le roi Téménthes de se donner garde des coqs. Un homme de Carie avertit Psammitichus, qu'aucun peuple avant les Cariens n'avait mis des crêtes sur les casques. Il n'en fal-

(2) Athen., lib. VI, pag. 237.

(3) Herod., lib. II, cap. CLII.

(4) Polyenus, Strateg., lib. VII, num. 3.

(1) Herod., lib. II, cap. CLI.

lut pas davantage pour obliger Psammitichus à lever grand nombre de Cariens.

(C) *Ils furent s'établir en Éthiopie.*] Strabon (5) dit qu'ils obéissaient à une reine à laquelle l'île de Méroé appartenait, et qu'ils occupaient, proche de cette île, la province de Ténésis et une île au-dessus de celle de Méroé. Plin (6), citant Aristocréon, parle de ces mêmes fugitifs, et d'une ville nommée Ésar où ils avaient habité pendant trois siècles. La position qu'il lui donne ne s'accorde pas avec Ptolomée, ni avec ce que Strabon vient de nous dire.

(D)..... *Et répondirent fort cavalièrement aux raisons qu'il leur fit entendre pour les obliger à revenir.*] Psammitichus les fit d'abord exhorter par leurs capitaines, et puis il fut en personne les catéchiser; il les exhorta à songer qu'ils abandonnaient leur patrie, leurs femmes et leurs enfans. Ils lui répondirent tout d'une voix en frappant leurs boucliers avec leurs lances: *Nous trouverons assez de patries, pendant que nous pourrons manier ces armes; et nous ne manquerons jamais ni de femmes ni d'enfans, tandis que nous pourrons nous servir de ces autres pièces-ci.* Ils avaient impudemment découvert leur nudité, quand ils achevèrent cette réponse. *Precibus ad sententiæ mutationem eos sollicitans, templâ, patriam, uxores, liberos, recordari jubet. Tum universi hastas clypeosque pulsantes, contenti voce respondent, quoad arma in potestate habeant, facili sibi patriam reperturos; reductis quoque tunicis genitalia ostentant, nunquam sibi uxores aut liberos defore, quamdiu his sint instructi, dictitantes (7).*

(E) *Il régna cinquante-quatre ans.*] Hérodote (8) le témoigne: Eusébe ne fait durer ce règne que quarante-quatre ans; M. Moréri le fait durer cinquante-huit ans.

(5) Lib. XVI, pag. 530, lib. XVII, p. 541.

(6) Lib. VI, cap. XXX.

(7) Diodor. Sicul., lib. I, cap. LXXII, pag. 53.

(8) Hérod., lib. II, cap. CLVII.

PTOLOMÉE, roi d'Égypte, onzième du nom, fut surnom-

mé *Aulètes*, à cause de son inclination excessive à jouer de la flûte. Il succéda à son père (a) vers le commencement de la 175^e olympiade, et l'an de Rome 173 (b). Il chargea l'Égypte de gros impôts, afin de payer les sommes immenses qui lui étaient nécessaires pour acquérir et pour conserver l'amitié du peuple Romain. Cela le rendit odieux; et comme d'ailleurs il encourut le mépris de ses sujets par la faiblesse avec laquelle il permit que les Romains subjuguassent l'île de Chypre, il fut chassé du royaume. Il se retira à Rome, et y demanda long-temps la protection et les assistances de la république, pour son établissement. Sa négociation fut traversée en mille manières; et enfin n'espérant plus rien, il sortit de Rome et s'en alla à Ephèse. Il y obtint des lettres qui ordonnaient à Gabinus de le rétablir dans son royaume. Cet ordre fut exécuté heureusement par Gabinus (c). J'ai dit ailleurs (d) ce que devint Hérénice, fille aînée de ce monarque, et je dirai ici qu'Arsinée, sa fille cadette, régna quelque temps (A); mais à proprement parler ce fut la fameuse Cléopâtre, son autre fille, qui recueillit la succession.

Ceux qui souhaiteront un plus grand détail sur la vie, et sur les mœurs, et sur la fortune de ce roi, n'auront qu'à lire son histoire, publiée à Paris, l'an 1698, par M. Baudelot de Dairval.

(a) Il s'appelait Ptolomée Lathurus.

(b) Voyez Calvisius ad hunc annum.

(c) Voyez l'article BÉNÉDICTE, fille de Ptolomée, tom. III, pag. 343.

(d) Là même.

(A) Arsinée sa fille..... régna

quelque temps.] C'est ici que je m'acquitte de la promesse que j'ai faite (1) de réparer la trop grande brièveté de M. Moréri. Je dis donc qu'Arsinoé se déroba du palais, pendant qu'on préparait toutes choses pour attaquer Jules César, qui avait en sa puissance le jeune roi (2). Elle s'en alla à l'armée des Égyptiens, et y exerça le commandement avec Achillas : et comme il s'éleva bientôt une forte mésintelligence entre elle et Achillas, chacun voulant commander seul, elle le fit tuer par l'eunuque Ganymède (3). Mais César ayant mis en liberté le jeune prince, il fallut qu'Arsinoé cédât la place à son frère. Après la victoire de César, et la mort du jeune Ptolomée, César trouva bon, pour la sûreté de Cléopâtre, qu'Arsinoé sortît d'Égypte (4). Nous apprenons d'Appien que Mégabyze, prêtre de Diane à Ephèse, la reçut chez lui comme reine (5); peu s'en fallut qu'il ne fût puni de mort à cause de ce bon office, lorsque Marc Antoine, par complaisance pour Cléopâtre, eut fait mourir Arsinoé dans Nilet. Il fit saisir Mégabyze, pour le bon accueil qu'il avait fait à cette princesse. Cléopâtre le relâcha à la prière des Ephésiens.

(1) Dans l'article Arsinoé, tom. II, p. 444.

(2) César, de Bello Civ., lib. III, sub. fin.; Lucan., lib. X, sub. fin.

(3) Hirt., de Bello Alexandr., circa init., pag. m, 378.

(4) Hirtius, de Bello Alexandr., circa init., pag. m, 376.

(5) Appian., de Bello civili, lib. V.

PUCCIUS (FRANÇOIS), né à Florence dans une illustre famille, quitta l'église romaine dès qu'il eut examiné les disputes de religion qui s'élevèrent en France au temps de Calvin. Il était à Lyon lorsqu'il se porta à ce changement de croyance. Il s'en alla en Angleterre, où il étudia en théologie à Oxford, et puis à Londres. Après quoi il alla en Suisse où il eut une dispute avec Socin sur l'état du premier homme. Cela porte à croire qu'il passait pour orthodoxe dans l'es-

prit des protestans; mais on se tromperait fort si l'on en jugeait ainsi. Il avait des opinions pour lesquelles MM. de Bâle le chassèrent. Il s'en retourna à Londres, où on le mit en prison à cause des dogmes qu'il débitait. Dès qu'il fut en liberté, il se transporta au Pays-Bas, et il provoqua Socin à une dispute verbale. Ils disputèrent plusieurs fois dans la Pologne, en présence de l'église de Cracovie, et ne purent s'accorder. C'est pourquoi Puccius, rompant avec les sectaires de ce pays-là, se mit à la suite de quelques personnes qui étudiaient la magie (A), et alla avec eux à Prague, où il reprit sa première profession; je veux dire qu'il entra dans la communion romaine (a). Cela n'empêche pas qu'on ne dise qu'il fut brûlé à Rome (B). Il n'avait aucune science, et il donnait dans le fanatisme (C). Mais la principale doctrine, dont il s'entêta, fut que les honnêtes gens seraient sauvés, même dans le paganisme (D). M. Baillet parle de lui (E).

(a) Tiré d'Hoornebeck, Appar. ad cont. Soc., pag. 52.

(A) Qui étudiait la magie.] L'auteur que j'ai cité se sert de ces termes: *In comitatum se dedit aliquorum magicæ studiosorum quibuscum Pragæ pervenit* (1). Il vaut mieux consulter Socin, qui a parlé de cette retraite de Puccius un peu plus au long (2). Il dit que cet homme ayant été condamné par les arbitres de la dispute qu'il avait eue avec lui dans Cracovie, ne se tint pas pour vaincu: mais qu'on ne voulut plus l'écouter, le synode des unitaires ne daigna pas

(1) Hoornebeck, Appar. ad Controvers. Socinianas, pag. 52.

(2) Dans sa III^e, lettre à Mathieu Hadécus.

lire son nouvel écrit. Socin ajoute qu'il recut de lui un livre italien touchant le sceau apposé à l'Écriture (3). Puccius disait qu'on ne pouvait rien comprendre dans ce divin livre, et qu'il fallait attendre l'avènement de ces deux hommes dont il est parlé au chapitre onzième de l'Apocalypse; qu'ils expliqueraient tous les mystères de la Bible; mais qu'avant cela il ne fallait pas se servir de cette règle pour vider les différends de la religion. Il croyait que ces deux hommes paraîtraient bientôt, parce qu'il comptait les 1260 jours du règne de la bête pour autant d'années, et qu'il faisait commencer ce règne au concile de Nicée. Il se promettait un grand emploi sous le ministère, ou sous la mission de ces deux hommes (4); et pendant qu'il se flattait de ces espérances, il fit connaissance avec deux Anglais de la suite du Palatin Laski, qui revenait de l'ambassade d'Angleterre. L'un d'eux était médecin, l'autre avait été magicien, tous deux étaient catholiques, mais ils promettaient une prompte et générale réformation que Dieu ferait dans le christianisme par leur entremise. Ils se vantaient d'un commerce familier avec les anges. Le médecin ne voyait ni n'entendait rien, mais il écrivait exactement tout ce que son compagnon se vantait de voir et d'ouïr. Socin et plusieurs autres personnes exhortèrent Puccius à ne point suivre ces deux personnages; on ne gagna rien sur lui; il fut à Prague avec eux, et se rennit à la profession romaine, sur quoi il écrivit une longue lettre à Socin, où il assura qu'un des anges qui se faisaient voir à l'un de ces deux messieurs s'était adressé à lui, Puccius, nommément, et l'avait poussé à abjurer ses erreurs. *Statim autem ferè ut Pragam pervenit, factus est papista, et ministros pontificios adiens, suæ ab ecclesiâ romanâ olim defectionis veniam, conveniente satisfactione exhibuit, impetravit. Ac*

mox huc ad amicos et præsertim ad me, ait quem hæc de re bene longas litteras dedit, de suo, ut ipse loquitur, ad catholicæ sanctæque Dei ecclesiæ gremium reditu diligenter scripsit, asserens, se verbis unius ex illis Dei angelis, qui sociis illis suis responsa dare solent, ad se nominatim loquentis, monitum atque impulsu id fecisse, diuturnumque errorem suum tandem agnovisse (5). La lettre de Socin où se trouvent ces paroles fut écrite au commencement de l'année 1586; il n'y avait pas long-temps que Puccius était retourné dans le papisme. Au reste, il exerçait la marchandise dans Lyon quand il commença de goûter les dogmes des protestans: sa noblesse lui permettait cette profession sans dérogeance, selon les principes des Italiens; je dis sa noblesse, car on assure qu'il était véritablement de la famille des Pucci, d'où étaient sortis trois cardinaux. *Scias eum antè plures annos, cum Lugduni, quamvis ex nobili admodum familiâ, quæ etiam tres cardinales habuit, natus, ut patria ipsius adeoque totius nostræ Etruriæ mos fert, mercaturam exerceret, exorientibus illis de religione Gallicis dissidiis, quæ necdum sopita sunt, statuit, mercaturâ relicta, se totum studio sacrarum litterarum tradere, ut quid sentiendum in nostrâ religione esset dilucidè cognoscere posset (6).*

(B) Cela n'empêche pas qu'on ne dise qu'il fut brûlé à Rome. L'archevêque de Saltzbourg, dit-on (7), le fit prendre, et l'envoya à Rome. Ce personnage méritait quelque support des inquisiteurs, à cause du beau prétexte qu'il leur fournissait de déclamer contre le principe des protestans. Puccius rentrant dans le giron du catholicisme, après avoir cherché maître dans tous les partis qui s'en étaient séparés, et après avoir sondé le gué en France, en Suisse, en Angleterre, en Pologne, est une preuve parlante, peut-être dire les controversistes, que dès que l'on abandonne le principe de l'autorité pour se je-

(3) *Lithrum...* cui titulum ferè de Bibliis oculis, deque Elld qui ea aperturus est, Socin., epist. III, pag. 380, vol. I. Biblioth. fratrum Polonorum.

(4) *Dim Puccius in hæc venturi Elia expectatione totus est, diuque scriptum participem huius divinæ legationis fore sperat, quemadmodum ejus ipse libellus non obscure indicat. Socin., ibidem.*

(5) Socin., epist. III, pag. 380, vol. I Biblioth. fratrum Polonorum.

(6) *Idem, ibidem, pag. 379.*

(7) *Ab archiepiscopo Saltzburgensi captus in idem, et Romam missus, in rogo perit, Micæus, Syntagma, Hist. Eccles., pag. m. 860.*

ter dans la voie de l'examen, on ne peut donner fond nulle part. On voltige de part et d'autre, et enfin si l'on veut trouver quelque assiette ferme, l'on fait comme la colombe de Noé, l'on rentre dans l'Arche. Beaux lieux communs que deux modernes (8) ont fait valoir depuis peu (9), en rentrant dans la communion romaine: mais au fond ce n'est qu'un feu de paille; car la voie de l'autorité conduit nécessairement les particuliers à être mahométans en Turquie, païens dans la Chine, et toujours de la religion nationale.

(C) *Il n'avait aucune science, et il donnait dans le fanatisme.*] Voici le beau témoignage que Voëtius lui a rendu. *Fr. Puccius natione Italus Filidinus* (10), *instar cothurni omnium aut nullius religionis, nullius eruditionis litterariæ, philosophicæ, scripturariæ, molitus est libellum Goudæ in Hollandiâ, anno 1592, editum, et Clementi VIII. dedicatum, quo asserit universalem restitutionem, et fidem naturalem in Deum, per quam omnes salvari possint. Fanatico illi errori (jactat enim revelationes, rat. 120., pag. 94.) mox publica scripta opposuerunt, ex reformatis Franciscus Junius, ex lutheranis Lucas Osiander, ex pontificiis Nicolaus Serrarius. De hominis istius universali dītadōria, ex scriptis, de ingenio et moribus ex epistolis Socini judicare poteris, epist. 3., quæ est ad Matth. Radecum secret. Gedanens. Puccius prior Socinum satis sarcasticè perstrinxerat in collatione de mortalitate, quæ postea typis edita fuit in 4^o.* (11).

(D) *Les honnêtes gens seraient sauvés, même dans le paganisme.*] Tobie Pfannérus, sur la foi de deux personnes qu'il cite, lui attribue ce sentiment. *Franciscus Puccius Felidinus, Romæ quidem postea nescio quid de causâ combustus, ignorantem et incredulitatem Evangelii, vel defectum baptismi ad salutem nulli obesse (statuit) modò studeat vitæ inculpatæ, quoad externos mores, nec præfractè quicquam neget: inesse omnibus na-*

turaliter hanc facultatem, ut possint et velint salvi fieri, etiam absquæ serutinio questionum theologicarum; ut Osiander (*1), *et post hunc Johannes Ludovicus Hartmannus* (**), *testantur* (12).

(E) *M. Baillet parle de lui* (13). ¶ Il nous apprend que Luc Osiander publia un livre, l'an 1593, contre un François Puccius, et que ce livre pourrait bien être le même que celui qui a pour titre: *Anti-Puccius*. Il ajoute ces paroles: « François Puccius ne me paraît autre que l'auteur du » puccianisme, c'est-à-dire d'une » nouvelle secte qui a duré trois » jours, et qui est demeurée enseve- » lie sous les pierres dont elle fut ac- » cablée par les calvinistes, les lu- » thériens et les catholiques. En » remontant un peu plus haut, je » trouve que ce Puccius pourrait bien » être le même que Francesco Pucci » de Florence, qui s'était retiré à Ba- » le, et qui eut quelque contestation » avec l'hérésiarque Socin, sur l'état » du premier homme avant sa chute, » l'an 1577, et qui tenait l'immorta- » lité de toutes les créatures, et par » conséquent de l'homme par la créa- » tion. Mais je n'assurerai pas que ce » Florentin soit le même (14) que ce » Franciscus Puccius Filidinus, dont » il est parlé dans la première classe » de l'Index des auteurs et des livres » condamnés sous le nom du concile » de Trente, où l'on a remarqué que » c'est fausement que cet homme a » pris le nom de Pucci. » Notez que l'on cite un *Anti-Puccius* composé par Fanste Socin, mais ce n'est pas le titre du livre; on cite ainsi pour abrégé. Cet ouvrage est composé de quatre pièces: il contient, 1^o. un petit discours de Puccius touchant l'immortalité de toutes les créatures avant le péché: ce sont dix thèses, contenant chacune l'un des dix argumens sur quoi il établissait son paradoxe; 2^o. la réponse de Socin à ces dix thèses; 3^o. la réplique de Puccius

(*1) Osiand., cent. XVI, lib. IV, cap. 46, cit. ib.

(**) J. L. Hartmann, Hist. Concil., tom. IV, period. 6, præf. 16, exerc. 67 (pag. 701).

(10) Tob. Pfannérus, Systemata Theolog. Gen-tilio, pag. 493.

(11) Dans ses Anti, num. 33. Voyez aussi num. 61.

(12) Il est certain que c'est le même.

(8) Les sieurs Papin et de Versé.

(9) On écrit ceci l'an 1691.

(10) Voyez ci-dessous, citation (15).

(11) Gish. Voëtius, Disputat. theol., tom. II, pag. 234, 235.

à cette réponse ; 4°. la réplique de Socin (15) : elle est fort longue et fort travaillée. Tout cela se trouve, sous ce titre général : *De statu primi hominis ante lapsum Disputatio*, dans le II^e. volume de la Bibliothèque des frères Polonais.

(15) *Intitulée : ad Defensionem Francisci Pacii Responsio.*

PUTÉANUS (ÉRYCIUS), auteur d'une infinité de livres (A), naquit à Venlo en Gueldres le 4 de novembre 1574. Il fit ses premières études à Dordrecht, d'où il passa à Cologne pour y faire sa rhétorique et son cours de philosophie au collège des jésuites ; après quoi il fut étudier en droit à Louvain. Il y reçut le degré de bachelier au mois de juin 1597. Il profita beaucoup aux leçons de Juste Lipse, qui conçut pour lui une estime et une amitié particulière. Il passa en Italie, l'an 1597, et s'arrêta quelque temps chez Jean Fernand de Vélascos, gouverneur du Milanais ; puis il s'en alla à Padoue, et logea chez le célèbre Pinelli (a). On l'en tira l'an 1601, pour le faire professeur en éloquence à Milan. Il s'acquit beaucoup de gloire dans cet emploi ; de sorte qu'on l'honora de la charge d'historiographe de sa majesté catholique ; et qu'en 1603, la ville de Rome l'aggrégea, lui et sa postérité, au nombre de ses bourgeois et de ses patriciens. Il prit le degré de docteur en droit à Milan, *more rituale majorum* (b). Il y prit aussi une femme (c), l'an 1604, et en eut beaucoup d'enfants. Il

se loue beaucoup et d'eux et d'elle dans ses lettres (B). Il se transporta à Louvain, l'an 1606, pour y succéder à la chaire de professeur que Juste Lipse avait occupée avec tant de gloire. Il fut fort considéré dans le Pays-Bas, et y posséda le titre d'historiographe du roi d'Espagne, et celui de conseiller de l'archiduc Albert. Il fut même gouverneur du château de Louvain (d). Il mourut l'an 1646 (C), et fut enterré dans une chapelle où personne n'avait été encore enterré. C'est celle de Saint-Charles Borromée, dans l'église de Saint-Pierre, à Louvain (e). Ce fut un homme de mérite et d'érudition, et d'un grand commerce de lettres (D). Il affectait de répandre dans ses productions ce qu'on appelle traits d'esprit. Cela lui réussissait quelquefois ; mais en bien des rencontres il choquait le naturel, et tombait dans un jeu de mots un peu forcé. Il publia un ouvrage intitulé : *Statera Belli et Pacis*, qui fit beaucoup de bruit, et qui pensa le ruiner (E). Néanmoins c'est un ouvrage qui témoigne qu'il était plus éclairé sur les véritables intérêts de sa majesté catholique que ceux qui ne s'occupaient que des affaires d'état. On lui attribua fausement une satire contre le roi Jacques (F). On assure qu'il rendit un très-grand service au roi de Pologne (f). Cens qui voudront voir les

(c) Qui s'appelait Marie Magdeleine Catharine de la Tour, Turriana.

(d) Tiré de Valère André, *Bibliot. Belgio.* pag. 206, 207.

(e) Vita Erycii Puteani, in *limine* Epistol. posthumar.

(f) Voyez la rem. (H).

(a) Moréri suppose fausement que Pinelli demeurait à Milan.

(b) C'est-à-dire selon les anciennes cérémonies.

louanges que divers savans lui ont données, et les honneurs que lui ont faits quelques princes, n'auront qu'à lire la Censure de Pope Blount (G), et l'Académie de Bullart (H) (g). L'un des principaux amis qu'il eut à Milan était secrétaire du conseil, et s'appelait Jean-Baptiste Saccus. Je rapporterai quelque chose touchant la manière dont Putéanus éleva une jeune fille (I) à laquelle cet ami prenait intérêt. Comme elle était Italienne, il ne souffrait pas qu'elle prit part à des coutumes flamandes qu'il n'aurait pas crues dangereuses, si elle était née à Louvain.

(g) Voyez aussi M. Baillet, Jug. sur les Critiques Gram., num. 503.

(A) *Auteur d'une infinité de livres.* Voyez-en la liste dans la Bibliothèque de Valère André, et dans le Théâtre du Ghilini : il est plus complet dans le sieur Witte (1). Ce sont presque tous petits ouvrages, et jamais homme ne parut plus persuadé que lui de la maxime d'un poète grec, qu'un grand volume est toujours un grand mal (2). Il est facile de multiplier le nombre des productions publiques, lorsque l'on fait mettre sous la presse tout ce qu'on écrit. Notre Putéanus était frappé d'une telle maladie : il n'est pas jusqu'au recueil des témoignages qu'il donnait à ses écoliers, qui n'ait vu le jour (3). M. Colomiés a publié une chose qui ne saurait être mieux placée qu'en cet endroit-ci. « M. Vossius m'a dit que Moret, fameux imprimeur d'Anvers, repro-

» echant à Erycius Putéanus, succès-
» seur de Lipse, qu'il ne faisait que
» de petits livres, celui-ci lui répon-
» dit que Plutarque et plusieurs au-
» tres auteurs de l'antiquité en
» avaient aussi bien fait que lui. Alors
» Moret lui répliqua : Croyez-vous
» que vos livres, que je ne puis dé-
» biter, soient aussi bons que ceux de
» Plutarque ? Ce qui mit Putéanus
» en colère, et le fit sortir de la bou-
» tique de Moret (4). » Voyez M.
Baillet, an 1^{re} tome des Jugemens des
Savans, ch. X., section de la petitesse
des livres. Lisez aussi ces paroles du
II^e tome (5), il est vrai que ce Putéanus
passait pour un babillard, et
pour un grand faiseur de petits livres,
mais il était d'ailleurs fort habile
homme.

(B) *Il se loue beaucoup de sa femme et de ses enfans.* Il n'y a rien de plus agréable qu'une bonne femme, écrivait-il à un ami ; j'en parle par expérience : la mienne me paraît toujours jeune et belle ; car quoiqu'elle ait souvent accouché, elle conserve les charmes de son visage. *Ille mihi semper juvenescula, semper pulchra ; quia et ætatis florem, et formæ decus, toties jam puerpera servat. Imò illa mihi bona est, et qualem ex Apicula nasci Simonides voluit. Opportune hic igitur illud Theognidis usurpam :*

Οὐδὲν κέρει ἀγαθὸν γυναικώτερον ἢς
γυναικός.

Μάρτυς ἴσθι, σὺ δὲ μὲν γίγνου ἀλ-
θυσίνας.

Vin et latine dicam ?

Nil more boni, Cyrus, est juvenescinus : hejus
Cum tibi sim testis, tu mihi testis eris (6).

Voilà ce qu'il écrivait l'an 1626. Cela ne remplissait point le vœu d'un poète romain : la femme de Putéanus paraissait encore jeune et belle à son mari, c'est parce qu'elle l'était encore. L'importance est de le paraître lors même qu'on ne l'est plus. Voici le souhait du poète :

Candida perpetuo reside, concordia, lecto,
Tamque juri semper sit Venus æquum iugo.

(1) Colomiés, Opuscules, pag. 124, 125, édit.
d'Utrecht, 1689.

(2) Artiel, 279 des Critiques historiques.

(3) Eryc. Putéanus, Epistolæ, selectarum Ap-
paratu, epist. X. centuriam IV, pag. m. 10.

(1) Witte, *Memoria Philosophorum*, pag.
567 et seq.

(2) Voyez M. le Fèvre, dans la *Vie des Poètes*
grecs, pag. 141, 142. Il attribue cette pensée au
poète Callimachus. Voici les paroles de Callima-
chus, rapportées par Athénée au commencement
du III^e livre : Το μέγα βιβλίον ἴσον ἴλεον
ἵτα πῶς μεγάλη κακία. Magnam librum po-
tem esse dicebat magno malo.

(3) Voyez le livre qui a pour titre : Erycii Pu-
teani Martyremata academica, sive Doctrinae et
probitatis Testimonia. Il fut imprimé à Leyde,
l'an 1618.

*Diligent illa senem quondam : sed et ipse marito,
Tunc quoque cum fuerit, non videntur
anus (?)*.

Dans une autre lettre (8), écrite l'an 1617, Putéanus nous apprend qu'elle lui avait donné quatre garçons et quatre filles, et qu'il avait perdu trois garçons. Il paraît fort content d'avoir des filles, et il en allègue le sujet (9). Il eut depuis d'autres enfans mâles. Son fils Fauste porta les armes (10) ; mais cela ne dura guère ; il se fit carme déchaussé au bout de deux ans, pour imiter en quelque façon Jean Etienne son frère, qui avait pris l'habit de jésuite (11). Putéanus parle encore de deux autres fils, dont l'un, nommé Juste, était secrétaire de l'archevêque de Compsa, nonce apostolique ; l'autre, nommé Maximilien, étudiait auprès de son père (12).

(C) Il mourut l'an 1646. M. Bullart ne suppose point cela, car il dit que Putéanus, né le 4 de novembre 1574, mourut âgé de soixante et dix ans, après avoir été professeur en histoire près de quarante ans à Louvain (13). C'est dire sans nul détour qu'il mourut l'an 1644. Lorenzo Crasso (14) s'abuse beaucoup le faisant mourir l'an 1624 : il s'est égaré pour n'avoir pas fait assez d'attention à ces paroles du Ghilini : *L'anno m. dc. xxiv. fù il Puteanida malattia oppresso, perciò scrisse questo epitaffio da mettersi sopra la sua sepoltura* (15). Il est clair que cela ne signifie sinon qu'il fut fort malade cette année-là. Le sieur Witte (16) met la mort de Putéanus à l'an 1646, le soixante-onzième de sa vie : il fallait dire le soixante-douzième. Il la met à la même année 1646 dans l'Abbrégé qu'il nous donne de la vie de ce professeur (17). Valère Aodré est l'auteur de cet Abbrégé, on peut donc s'y fier.

(7) Marial., *épigr.* XIII, *lib.* IV.

(8) C'est la LXXV. de la I^{re}. centurie, p. 26.

(9) La même, pag. 27, 28.

(10) Voyez la XXVIII^e. lettre de la IV^e. centurie. Elle fut écrite l'an 1626.

(11) Voyez la lettre LV de la même centurie. Elle fut écrite l'an 1628.

(12) Voyez la même lettre.

(13) Bullart, *Académie des Sciences*, tom. II, pag. 220.

(14) Lorenzo Crasso, *Historia de Poëtis greci*, pag. 103.

(15) Ghilini, *Teatro d'Humorali letterati*, vol. II, pag. 72.

(16) In *Diario Biographico*.

(17) In *Memoriis philosoph.*, pag. 363. Konig citant le livre, la met néanmoins à 1644.

Depuis la première édition de ce Dictionnaire, j'ai consulté la vie de Putéanus à la tête de ses Lettres posthumes, publiées par son gendre ; et j'y ai trouvé qu'il mourut dans le château de Louvain, le 17 de septembre 1646.

(D) Et d'un grand commerce de lettres. Cela paraît par les lettres qu'il a publiées, et encore plus par ce passage de M. Bullart : *Enfin fut cette doctrine qui le rendit considérable dans les premières cours de l'Europe, et qui porta presque tous les princes, tous les hommes doctes, les ambassadeurs des rois et les généraux d'armées de son temps, à lui donner des marques de leur amitié et de leur estime, par des lettres, desquelles on trouva plus de seize mille rédigées par ordre en sa bibliothèque* (18).

La division de toutes ses œuvres en cinq tomes (19) nous fait avoir que le second tome comprend ses lettres, c'est-à-dire *Epistolarum Atticarum apparatus, nimirum promulsis*. Cela comprend trois cents lettres. *Missus secundi*, trois cents aussi. *Bellarum*, tout autant. *Deliciae adoptivae*, une centaine. *Epistolarum Atticarum centuria singularis et nova. Epistolarum Atticarum apparatus novus*. Il comprend quatre cents lettres. *Apparatus posthumus in quatuor centurias distributus*. Un recueil des lettres qu'il avait écrites à M. de Zuylerhem, et à Daniel Heinsius, publié à Leyde, par Boxhornius, l'an 1647. Joignez à cela la V^e. la VI^e. centurie des Lettres posthumes imprimées à Louvain, l'an 1662, par les soins de Xiste Antoine Milser (20), son gendre, qui avait aussi fait imprimer au même lieu, et la même année, les quatre centuries précédentes. Voyez M. de Vigneul-Marville (21).

(E) Il publia un ouvrage intitulé *Statira Belli et Pacis, qui... pensa le ruiner*. Ce livre fut imprimé pendant qu'on négocioit un traité de trêve entre sa majesté catholique et les Pro-

(18) Bullart, *Académie des Sciences*, tom. II, pag. 220.

(19) A la tête de ses Lettres posthumes, imprimées à Louvain, 1662.

(20) Il fut chevalier de l'ordre de Christ, et gouverneur du château de Louvain.

(21) Au IV^e. tome de ses Mélanges, pag. 368, édition de Rotterdam.

vinces-Unies, l'an 1633. L'auteur conseillait la paix, et faisait voir que la continuation de la guerre nuirait beaucoup au Pays-Bas espagnol : il s'expliquait trop nettement sur les avantages que les ennemis avaient déjà remportés, et sur les victoires qu'ils pouvaient attendre. Vossius, son bon ami, et l'homme du monde le plus pacifique, je veux dire le plus éloigné de certains auteurs qui pour animer le peuple à continuer la guerre, lui étalent mille descriptions artificieuses de ses forces, et de la faiblesse de l'ennemi, fut fâché que Putéanus se fût des affaires en publiant un ouvrage d'un tout autre tour. (22) *His diebus haud lotus accepti, optimum, et disertissimum virum Erycium Puteanum, in periculum, aut certe molestias aliquas incidisse. Scripsit Stateram Belli et Pacis, quo nonnullis de partium suarum impotentia prolatis, complures offendit. Nosti fastum Hispanorum, et principum aures, quorum nec hæ, neque illi veritatem accipere sustinent. Itaque nisi nossem multos ei in aula Bruxelensi, quò vocatus est, amicos esse, nisi quoque ingenium, et eruditionem illius aestimari scirem, sinistri aliquid vererer. Nunc optima non omnino despero. Utinam non aliud audire cogatur, quàm quod olim in simili ferè negotio, à Phalaride aiunt fuisse dictum Simonidi (23), Μάστιγι Μουσῶν ἰθαλὺς πέρι. Il communiqua son inquiétude à un médecin de Dordrecht, qui lui répondit que Putéanus avait agi imprudemment, et qu'en Hollande on ne pardonnerait pas une telle faute. (24) *De Cl. Puteano quod scribis, valde me percussit, quamvis tale quid metuerem, cum legissem Stateram, docet magis, quam prouident scriptam. Accepi ab eo litteras, Stateram jam editam, quam tamen præter morem suum non misit. Eam Catzius Haga (ubi impressam) (25) quoque nosti, nec hoc nostro melius ex conventu orlinum, ubi cum plausu ex-**

*ceptis, attulit, et mihi legendam tradidit. Deus bone! quàm bonus ille Belga, tam malus politicus. Non hæc ferremus, qui talia de nobis, quæ ille de rege, de importund archid. legatione, et similia. Ac nisi amici omnia pro illo, est quod mutuamus vicem optimi, et elegantissimi ingenii. Il ajoute qu'on l'avait eût à Bruxelles, et qu'on devait continuer à l'interroger; que le président Rose lui était contraire, mais que d'autres personnes importantes le protégeaient, et qu'on espérait que leur protection le sauverait. On sera sans doute bien aise de trouver ici le nom de ces protecteurs; c'est une partie de l'histoire de Putéanus. Ob amicos, quos plurimos habet, nihil illi periculi fore putabat. Sibi addictissimum habet Varambonum archiepiscopum Cæsariensem infanti à sacris, Chiffletium medicum, qui plurimum apud Ser. Inf. possunt, et alios, sed infestum Rosam præsidem Hispanis obnoxium, et paci, ut dicitur, adversum, qui etiam causa esse putatur, eor decem jam mensibus, nullæ ex Hisp. litteræ ad ipsos pervenerunt. Infans quoque cardinalis, qui jam in Burgundiam, non minus quàm Eugenia, illi benè volunt. Deum rogo, et benè faciant, neque ob rapinam hanc gravius animadvertant, in virum candoris melle penitus imbutum. La chose se termina selon les souhaits de ce médecin. Il ne faut pas que j'omette qu'un anonyme écrivit contre cet ouvrage de Putéanus. Cette réponse fut intitulée: *Anti-Puteanus, sive Politico-Catholicus Stateram Puteani inducias expendentis aliâ Staterâ expendens* (26). J'ai un petit livre (27) qui contient la *Statera* de Putéanus et la réponse de l'anonyme, avec deux lettres où se trouve le jugement d'un Hollandais sur cette réponse. L'auteur de ces lettres soupçonne que l'anonyme était un homme d'église (28), et même un moine (29), et il le tourne*

(22) Vossius, *epist. CXCIX*, pag. m. 118. Cette lettre est datée du mois de juillet 1633.

(23) Il fallait dire Socrate.

(24) Job. Beverwyckius, *epist. ad Vossium. C'est la CLXXII*, pag. m. 111, 112. Elle est datée du 8 de juillet 1633.

(25) Ce n'était pas la première édition; car il fut imprimé d'abord au Pays-Bas espagnol, in-4°.

(26) Voyez la *Anti* de M. Baillet, num. 158.

(27) *Imprimé* Cosmopolis, apud Batavum patris libertatis et pacis amantissimum, in-12.

(28) *Imprimé* caveat, ne alius esse videtur quam ex sacrorum ordine, Barleus, *ep. CCXIV*, pag. 458, tom. I.

(29) *Fidetur* cucullus galatæ induitur, aut galatæ cucullum, ita amici conjurant, et ex eodem ore jam theologo, jam milite digna audis. Idem, *epist. CCXIII*, pag. 451.

en ridicule pour avoir dit que le courage et la prudence ne se trouvent que dans l'église catholique (30); que les finances de la Hollande s'épuisaient; qu'elle faisait gémir son peuple sous la rigueur des impôts; que ses troupes étaient poltronnes; que ses victoires lui avaient été plus préjudiciables que profitables; que le roi d'Espagne se pouvait passer commodément des villes qu'il avait perdues; que les Hollandais devaient leurs conquêtes à la trahison, et qu'ils les avaient achetées beaucoup plus qu'elles ne valaient. Au premier jour, lui dit son critique, il nous apprendra qu'il est utile à l'Espagne que nos troupes aillent camper au cœur du Brabant, car les terres en deviendront plus fertiles par le fumier que nos chevaux y laisseront.

Nec minus ridiculus est, cum tributis et exactionibus supra quam fas est Batavos premi queritur, qui istos census se dominis suis debere, et felicitatis suæ ac fortunarum non nisi spicilegium esse credunt..... Verum enimverò, quam levèd factus est hic scriptor, cum milites federatorum timidos lepores vocat, cum Batavos pugnam semper declinare scribit: victorias nobis magis noceat, quam profuisse. Illanc scribere non veretur post cladem Turnhoutanam et Flandricam? An et tunc Henrici Bergii culpâ terga vertit Hispanus? Et quando quæso regi Hispaniarum ac suis persuadebit, Sylvam Ducis, Vesaliam, Venloam, Ruremundam, Trajectum ad Mosam, expugnata ad Scaldim et alibi castella, victam Bericam nobis nocere? Regem vrò suo commodo iis carere? quia non sine magnis impensis ea vicimus. Dicet propediem, utile esse Brabantis, exercitus nostros in ipso penè Brabantia meditullio stare et in hostico ali, ut ab eorum multitudo stercoreati agri uberiorem segetem ferant (31). On connaît depuis long-temps l'auteur de cette critique (32); c'est Bar-

léus. J'ai un autre petit livre (33), qui outre la *Statera Belli et Pacis*, et l'*Anti-Putéanus*, contient une dissertation politique de Putéanus *De Induciis belgiis*, et une lettre de Lipse et des notes sur cette lettre (34), et quelques autres petits écrits. La lettre de Lipse fut écrite de Louvain, le 3 de janvier 1595, à un grand seigneur que lui demandait, *bellumne an potius induciæ expediunt regi Hispaniarum eum Gallo, Anglo, Batavo*. Elle est pleine de malignité contre la Hollande, et de maximes raffinées de politique (35). L'auteur des notes les réfuta solidement, et se donna le nom de *Justinus Bonæfidius Mont*. Il maltraita Lipse. Voyez (36) les plaintes qu'en fit le jésuite Pétra Sancta.

L'événement a justifié que Putéanus avait raison; car si l'Espagne avait conclu ou une paix, ou une trêve avec les Provinces-Unies l'an 1633, elle se serait épargné bien des chagrins et bien des pertes, et peut-être qu'elle serait aujourd'hui dans une posture plus florissante. Je ne prétends pas excuser ce professeur; il eût mieux fait de se contenir dans sa sphère: la prudence ne permet pas que l'on publie toutes sortes de vérités; mais il ne faut pas croire que son livre ait appris rien de nouveau à la Hollande: on y connaissait assez le mauvais état du Pays-Bas espagnol. C'est la première chose dont les politiques prennent instruction par rapport à leur ennemi, et le peuple en croit ordinairement plus qu'il n'y en a. Quoi qu'il en soit, ce professeur ne médita pas assez sur les paroles de Salluste qu'il mit au commencement de son livre, et qui lui montraient si bien les raisons pourquoy il est dangereux de donner conseil aux princes. Ils ont assez d'autres gens à consulter; l'avenir est inconnu aux plus sages têtes; et fort souvent les mauvais conseils sont suivis d'un bon succès; tant il est vrai que

(30) In principe Arisæ nec fortitudinem, nec prudentiam agnoscit, hæc fretus ratione, quia catholicas non est. Audi verba, ad num. 90: In sold ecclesiæ catholicæ vera est fortitudo et prudentia. Idem, ibidem, pag. 453.

(31) Idem, ibidem, pag. 454.

(32) Ces deux lettres sont la CCXIII^e et la CCXIV^e, de celles de Barleus.

(33) *Imprimé à Leyde*, in officii Elseviriorum, 1633, in-12.

(34) *Novæ seu, stricturæ politice ad Justi Lipsii epistolam.*

(35) Cette lettre de Lipse avait déjà été refusée, l'an 1618, par Jean Gaet, avocat de la Haye.

(36) Dans la remarque (C) de l'article *Lipse*, tom. IX, pag. 263.

la fortune dispose des choses selon son caprice. C'est Salluste qui parle ainsi : *Scio ego*, dit-il (37), *quàm difficile nique asperum factu sit, consilium dare regi, aut imperatori; postremo cuiquam mortali, ejus opes in excelso sunt; quippè cum et illis consultorum copiae adsint; nequè de futuro quisquam sentis enlidus, satique prudens sit. Quinetim sæpè prava magis, quàm bona consilia prosperè eveniunt: quia plerisque res fortuna ex lubidine sua agitat. On se repent mille fois d'avoir suivi le conseil des bonnes têtes, parce qu'il arrive des choses qui font juger que si l'on avait suivi une autre route, l'on aurait frappé de grands coups. Ceux à qui l'on a affaire font des fautes dont on ne les croyait point capables. Un bon conseiller ne compte point sur ces fautes : il dissuade donc des entreprises qu'un fou ou qu'un étourdi proposent; et il se trouve que ces fautes imprévues, ou d'autres événemens inopinés, auraient rendu inmanquable l'entreprise, si l'on s'y était engagé. Le plus sûr est de ne se pas ériger en donneur d'avis sur les affaires publiques. Salluste en connaissait bien les raisons.*

(F) *On lui attribua faussement une satire contre le roi Jacques.* En voici le titre : *Is. Casauboni Corona Regia, id est, Panegyrici: ejusdam verè aurei, quem Jacobo I, Magnæ Britannicæ, etc., regi, fidei defensori delineârat, fragmenta ab Euphormione inter schedas res maxarum inventa, collecta, et in lucem edita*, 1615, pro officinâ regis Joh. Bill Londini. M. Almélooven me prêta ce livre (38) l'an 1693. Il était alors très-rare; mais M. Thomasius l'a fait imprimer depuis, dans son *Historia Sapientiæ et Stultitiæ humanæ*. Il ne se peut rien voir de plus satirique : jamais les plus méchans princes ne furent plus maltraités par un écrivain médisant que le bon roi Jacques se déchira là par le terrible Scioppius; car il ne faut point douter que Scioppius ne soit l'auteur de cette sanglante pièce. Nous allons citer un homme qui nous apprendra que Putéanus se défendit publiquement d'en être l'auteur. *Non*

*potuit satyricorum manus effugere Jacobus Britannicæ rex, utut doctissimus et laudatissimus princeps: cui sub specie panegyrici posthumi à Casaubono scripti, cujus quasi fragmentum inter schedas ejus reperta, per insignem nequitiam, continuo mycterismo horrenda flagitia obijciuntur. Lepidè alioquin scriptus liber est, cui titulus: Casauboni Corona regia, etc... Refertur in Georgii Richteri Vindæ epistolæ ejus præfixâ pag. 21, è colloquio cum Erycio Puteano accepisse Richerum, quod Putéanus ejus libelli autor habitus fuerit: cujus rei verò famam ille innixè declinans voluit apologiæ loco scriptum quoddam exhibuerit, cui nomen perjurium RUFFI et GIBBOSI, præfatus, quo delatorum suorum virulentia ac sinisteritati satis fuisse obvium existimaverit (39). Ces paroles de M. Morhof n'ont pas été bien entendues dans l'extrait que l'on a donné de son livre. « On peut aussi mettre dans » le même rang les satires qui atta- » quent l'honneur des personnes les » plus respectables, comme celle qui » a pour titre : *Casauboni Corona » regia*, etc., qui a été attribuée sans » aucun fondement à M. Dupuy, et » qui impute à Jacques I^{er}, roi d'An- » gleterre, des crimes énormes, dont » M. Dupuy l'a suffisamment justifié » dans son *Perjurium Ruffi et Gib- » bosii* (40). » Il y a deux fautes là- » dedans. 1^o. L'auteur de l'extrait a cru sans doute qu'Erycius Putéanus est l'illustre Pierre Dupuy dont M. Rigault a fait la vie. Quand on dit tout court M. Dupuy, en parlant de livres et de savans, on doit entendre celui-là; on doit entendre le bibliothécaire du roi de France, cet homme admirable qui, avec son digne frère, fournissait tant de secours aux hommes de lettres, et qui tenait de si doctes conférences. 2^o. Il n'est pas vrai que l'auteur dont parle Morhof ait justifié le roi Jacques des crimes énormes qu'on lui impute dans cette satire; il s'est seulement justifié d'avoir écrit ce méchant libelle, et a marqué l'envie maligne de ses délateurs. Rapportons un passage bien curieux. *On**

(39) Morhofius, Poly-hist., lib. I, cap. VIII, pag. 78.

(40) Bibliothèque Universelle, tom. XIII, pag. 22.

(37) Sallustius, orat. II ad Cæsarem de Republicâ ordinandâ, init., pag. m. 55^o.

(38) C'est un in-douze de cent vingt-sept pages.

attribuée encore à Jean Barclai une satire très-mordante écrite contre Jacques, roi de la Grande-Bretagne, intitulée : *Corona Regia*, dans laquelle, sous le nom précieux de Panegyrique, il attaque vivement le règne de Henri VIII, l'origine et le célibat de la reine Elisabeth, et surtout la naissance et les actions de Jacques, qu'il déchire par un discours autant ingénieux qu'il est injurieux. La curiosité a fait glisser ce libelle par toute l'Europe; et ce prince, s'y voyant dépeint avec des couleurs si noires, procura de ses alliés que l'on fît une exacte recherche de l'auteur, pour le punir. Quelque soupçon étant tombé sur Érice Putéan, professeur de l'éloquence en l'université de Louvain, l'archiduc Albert fit informer contre lui, mais il fut trouvé innocent (41).

(G) La censure de Pope Blount.]

Mais retranchez-en ces paroles : *Inter præcipua Galliarum ornamenta, dum viveret, merito suo semper habitus est Erycius Putéanus* (42). Elles sont citées de la préface de Casaubon sur l'Histoire Auguste; mais, 1°. notre Putéanus n'était point Français; 2°. il n'était pas fort connu lorsque Casaubon publia ce livre (43); 3°. il a vécu plus de quarante ans depuis que ce livre de Casaubon fut publié.

(H).... Et l'Académie de Bullart.]

Vous y trouverez ceci : « (44) Ce fut cette grande doctrine qui, ayant gagné le cœur d'Urbain VIII, porta ce grand pontife à lui envoyer son portrait dans une médaille d'or de grand poids, avec quelques exemplaires de ses ouvrages : ce fut cette même doctrine qui obligea le cardinal Frédéric Borromée à le recevoir en son palais lorsqu'il retourna à Milan, et à lui faire part de ses précieuses reliques de son oncle saint Charles-Borromée, que ce savant homme a données à l'église collégiale de Saint-Pierre, à Louvain. Ce fut encore cette doctrine qui le fit aimer tendrement du comte de Fuentes, gouverneur de Milan, et depuis de l'archiduc Al-

bert, qui après l'avoir placé dans la chaire de Juste Lipse, le reçut encore avec honneur au nombre de ses conseillers. Enfin ce fut cette doctrine qui le rendit considérable dans les premières cours de l'Europe (45).... Il a eu la gloire de sauver la vie au roi de Pologne, par l'explication d'un écrit énigmatique formé en caractères inconus, que personne ne pouvait lire ni entendre, et qui cachait une détestable conjuration contre ce Prince. »

Voici ce qu'on trouve sur ce dernier fait à la tête de ses Lettres posthumes, *Ejus ingenio ac solertia conjurationem polonicam detectam et sic impeditam fuisse tanti momenti fuit ut omne præmium superdrit. Verba patris HERMANI HUGONIS qui marchioni SPINOLÆ à sacris confessionibus erat, æstimanda hic sunt : mea cautio erit, ut REX POLONIE sciat, cui salutem debeat suam, ut PHARAONIS liberalitatem imitetur in JOSEPHUM, aut ASSCERI gratitudinem in MARDOCHEUM. POLONIA quidem recepit hoc ab illo beneficium, sed in universum orbem christianum extensum est, quod quale quantumque sit BOREMIA et turba inde nates satis declararunt* (46).

(I) La manière dont Putéanus éleva une jeune fille.] Il écrivit à son ami qu'il ne souffrait point qu'elle se laissât baiser. Cela, disait-il, est dangereux pour des Italiennes : nos filles flamandes le peuvent souffrir sans risque et impunément ; elles n'y entendent point de finesse, elles ignorent qu'il y ait dans les caresses et dans les applications des lèvres aucune leçon d'amour ; mais celles de votre pays en savent bien les conséquences ; c'est pourquoi j'ai fait apprendre à celle-ci la langue de notre pays et nos coutumes, excepté celle de baiser. Si je ne rapportais pas les propres paroles de cet auteur, on croirait peut-être que j'amplifie ; je les rapporte donc, et l'on verra que j'exténue sa pensée. *De puella vestra quid scribam ? valet, viget,*

Jam matura viro, jam plenis nubilis annis, Mores et linguam quoque nostram

(45) Ce que je rapporte ici se trouve dans la remarque (D).

(46) Vita Erycii Putéani, in limine epist. posthum.

(41) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 108.

(42) Pope Blount, Censura Authorum, pag. 689, edit. London, 1690.

(43) Il fut imprimé à Paris l'an 1603.

(44) Bullart, Académie des Sciences, tom. II, pag. 370.

*disce, tamen oscula non libat. Sic eam habeo, nūc educata est. Scis tu, ut confringi vas citō Samium solet. Pudica quidem Belgarum oscula, sed tamen oscula: et insinuerunt multo honestius, quā figantur. Abhorre illa ab hoc ritu debet, et si pudicitia alumna esse velit, illasum usque quoque verecundia florem servare. Nesciunt nostræ virgines ullum libidinis rudimentum oculis aut omentis inesse, idēque fruuntur. Vestre sciunt. Si nostra esse hæc quoque incipiet, particeps candoris nostri erit, et castæ immunitatis capax (47). Kempius cite tout ce passage dans sa docte et curieuse compilation de *Osculis*, et nous renvoie à un professeur en philosophie dans l'académie de Leyde. Ce professeur traitant de la tempérance, l'une des quatre vertus cardinales, se propose entre autres questions celle-ci: *La coutume qui permet aux étrangers dans le Pays-Bas et ailleurs de baiser les femmes d'autrui, les veuves, les filles, quand on leur rend des visites de cérémonie, est-elle conforme aux lois de la chasteté*. (48) ? Il répond que cette coutume est fort ancienne, mais que plusieurs sages de l'antiquité l'ont condamnée comme peu chaste. Il cite Socrate qui voulait qu'absolument on s'en abstint, n'y ayant rien qui excite davantage le feu de l'amour que les baisers. Il cite Sénèque comme ayant dit qu'une fille fut taxée d'impudence parce qu'elle avait reçu un baiser (49). Il dit que les anciens se persuadaient qu'un baiser donnait une vive atteinte à la pudeur (50), et il le prouve par ces paroles d'Ovide :*

*Oscula qui rumpit, si non et cœtera rumpit,
Hæc quoque quæ data sunt perdere digna erat.*

(47) Erycius Puteanus, epistola ad Joh. Baptistam Sacrum, apud Martinum Kempium, quart. XVI de Osculis, num. 6, pag. 626.

(48) Quaeritur tertio, An cum legibus castitatis, quæ temperantia est species, bene conveniant recepta illa apud nostrates Belgas aliasque nationes, consuetudo, quæ peregrini oscula signat alienis uxoriibus, viduis, ac virginibus, quando eas humanitatis causâ salutant? Adrianus Heereboord, Exercit. ethic. XLIV, pag. m. 173.

(49) Apud sapientissimum Senecam, virginis sacerdotem (il fallait dire sacerdotium) petentis inquit arguitur impudentia (il fallait dire impudicitia) quod oculis salutate fuisset. Idem, ibidem. Ce n'est point l'état de la question. Voyez Sénèque, controver. II, lib. I.

(50) Osculo pudicitiam virginis deliberrari censent veteres, unde illud Ovidii. Idem, ibid.

Sa conclusion ou sa décision est celle-ci, que les baisers de cérémonie ne sont point contraires à la chasteté, vu que rien n'empêche qu'on ne les donne sans aucun mauvais désir, et qu'il ne faut pas croire que tout le monde soit si facile à être ému, que les baisers de civilité ne puissent être tout-à-fait honnêtes. *Neque existimandum est, omnium esse tam pronam et irritabilem ad libidines naturam, quin citrà violationem castitatis ac citrà libidinem ullam, id genus mediorum, officii testandi causâ, adhiberi possit* (51). Cette décision et la raison sur quoi on la fonde sont solides et valables. Mais que peut-on voir de moins sensé que l'allégation d'Ovide : car les paroles de ce poète ne concernent que les baisers des amans ? Ce professeur est très-bâlable de les avoir rapportées sur un tel sujet ; il devait chasser de sa thèse toute l'érudition qu'il y a fourrée, et s'en tenir, comme Putéanus, à la différence des climats. Les mêmes familiarités qui sont dangereuses en Italie ne le sont pas ou le sont bien moins dans les pays septentrionaux : c'est sans doute la pensée du professeur de Louvain ; car il ne faut pas prétendre qu'il ait eu en vue les salutations d'adieu, ou celles qui se pratiquent au retour d'un long voyage. Il n'y a nulle apparence qu'en pareils cas il exceptât de la coutume sa jeune Italienne. Il y avait assez d'autres occasions où il lui pouvait prescrire un régime particulier, et où elle eût pu, conformément aux lumières de sa nation (52), éprouver ce que dit Horace (53).

Le professeur de Leyde n'a point outre ce qu'il rapporte de Socrate, *Socrates apud Xenophontem abstinendum esse in totum ab istâ osculandi consuetudine censet: quia nihil, inquit, ad amorem incendendum acrius est osculo* (54) ; car cet ancien philosophe s'est exprimé sur cela de la manière la plus vive qu'il eût pu

(51) Idem, ibidem.

(52) Nesciunt nostræ virgines... vestre sciunt. Voyez ci-dessus, citation (47).

(53) Oscula que Venus Quintâ parte mi nectaria iunxit.
Horat., lib. I, ode XIII.

(54) Heereboord, Exercit. ethic. XLIV, pag. 173.

choisir. Critobule, disait-il (55), est plus téméraire que s'il se jetait sur la pointe des épées nues, ou que s'il sautait dans le feu, car il a eu la hardiesse de baiser un beau visage. « Est-ce là une si grande témérité lui » répondit Xénophon ? Vraiment il » me semble que je m'exposerais bien » au même danger que lui. Ah mal- » heureux ! reprit Socrate, songes-tu » bien à ce qui t'arrive après avoir » baisé un beau visage, ne perds-tu » pas ta liberté, ne deviens-tu pas » esclave ? ne t'engages-tu pas en des » dépenses excessives pour t'acquérir » des voluptés nuisibles ? ne te trou- » ves-tu pas dans l'impuissance de » faire le bien, et ne te sens-tu pas » contraint de t'employer tout entier » à poursuivre des choses que tu mé- » priserais si ta raison n'était cor- » rompue ? O Dieu ! dit Xénophon, » c'est attribuer une étrange force à » un baiser. Et t'en étonnes-tu, ré- » pondit Socrate ? Ne vois-tu pas de » petites araignées dont la morsure » est si venimeuse qu'elle cause des » douleurs étranges et fait même per- » dre l'esprit ? Je le sais fort bien, dit » Xénophon, mais ces animaux jet- » tent un venin en mordant. Et tu » penses, insensé ! ajouta Socrate, » que les baisers amoureux ne soient » point envenimés, à cause que tu » n'en vois pas le poison ? Sache » qu'une belle personne est un ani- » mal plus dangereux que les scor- » pions, parce que ceux-là ne nous » peuvent blesser s'ils ne nous tou- » chent, mais la beauté nous frappe » sans nous approcher ; de quelque » endroit que l'on puisse l'aperce- » voir, elle lance sur nous son venin » et nous renverse le jugement. C'est » peut-être pour ce sujet que les » amours sont représentés avec des » arcs et des flèches, parce qu'un » beau visage nous blesse de loin. » Je te conseille donc, Xénophon, » quand tu découvriras quelque » beauté, de t'enfuir sans regarder » derrière toi ; et pour toi, Crito- » bule, je pense qu'il serait à pro- » pos que tu t'absentasses un an tout » entier, car ce ne sera pas trop de » temps pour te guérir de ta blessu-

(55) Xénophon, lib. I, de Memorab. Socratis. Je me sers de la traduction de M. Charpentier, pag. 57, édition de Paris, 1657, in-12.

» re. » Peut-on voir une morale plus digne d'un grand philosophe que celle-là ? Nos bons casuistes ne la jugeraient pas trop sévère, et ne trouveraient point d'hyperbole dans les comparaisons de Socrate (56). Les maximes d'un ancien Romain n'avaient pas moins de rigueur. Il avait un affranchi qu'il aimait beaucoup, et une fille qui commençait à être nubile. Il sut que cet affranchi l'avait baisée, et il l'en punit sévèrement, quoiqu'il y eût dans les circonstances de cette faute un motif d'excuse ; mais il n'eut aucun égard à cela, ni à l'amitié qu'il avait pour le coupable ; il ne considéra que les conséquences de la peine. On ne marque point s'il se contenta de la punition ordinaire d'un baiser, c'était la peine du fouet (57) : il y a de l'apparence qu'il ne s'en contenta pas ; et quoi qu'il en soit, nous savons que son principal motif fut de faire entendre à sa fille, qu'à l'égard même des baisers elle devait se conserver vierge pour le mari qu'elle épouserait, et lui en garder la première fleur. Valère Maxime s'est exprimé fort heureusement là-dessus. Il faut l'entendre : *Quid P. Mænius ? quàm severum pudicitia custodem egit ! In libertum namque gratum admodum sibi animadvertit, quia eum nubilis jam ætatis filia suæ osculum dedisse cognoverat, cum præsertim non libidine, sed errore lapsus videri posset. Cæterum amaritudine pœnæ, teneris adhuc puellæ sensibus, castitatis disciplinam ingenerari magni æstimavit. Eique tam tristi exemplo præcepit, ut non solum virginitatem illibatam, sed etiam oscula ad virum sincera perferret* (58). Pénélope n'eût point trouvé trop sévère cette morale : voyez la remarque (L) de son article. Nous avons parlé (59) d'une demoiselle florentine qui se conduisait selon cet esprit, et d'une loi qui sup-

(56) Confer quæ Achilles Tatius, lib. II, pag. m. 73.

(57) Si alienæ fœminæ osculum inficium ratio- nis sit verbere vindicare, nonne qui illud puncto temporis fecerit, incomparabili honorum spatio verberatur, et suavitatis voluptatis eriguit distur- batio dolique puritas ? August., de Civit. Dei, lib. XXI, cap. XI.

(58) Valer. Maximus, lib. VI, cap. I, num. 4. pag. m. 513.

(59) Tom. VII, pag. 200, citation (1) de l'ar- ticle GUALDRANI.

posait la même maxime (60). Cette loi ne subsiste plus en France, mais elle n'a pas été abrogée à Naples. La moitié des donations du fiancé qui meurt avant la consommation du mariage demeure au pouvoir de la fiancée, si elle lui avait accordé un baiser, mais autrement on ne lui adjuge rien. N'est-ce pas prétendre qu'elle n'a plus à donner les mêmes primes qu'auparavant (61), et qu'ainsi elle doit être indemnisée? Ce sont des maximes inconnues à quantité de nations qui jugent des choses tout autrement, et qui ne les mettent pas à un si haut prix. Citons l'auteur du Saint-Evremoniana. Le baiser, qui en Turquie, en Italie et en Espagne, est le commencement de l'adultère, n'est à Paris qu'une simple civilité; et si ce gentil Persan qui fit tant de voyages mystérieux pour baiser trois fois le beau Cyrus, se fût trouvé à Paris, il n'aurait pas fait grand cas du plaisir qu'il eut. On ne fait point de visites où l'on ne mêle des baisers, mais ceux-là sont de la qualité des monnaies, qu'on fait valoir ce qu'on veut; et comme le baiser est une marchandise qui ne coûte rien, qui ne s'use point, et qui abonde toujours, personne n'est avare d'en donner, et peu sont avides d'en prendre (62). Ce que je vais citer de Montaigne n'est pas dans la même espèce, car cet auteur ne considérerait que les baisers de civilité; mais comme ce qu'il a dit est un témoignage de la coutume de son temps, je puis le joindre aux paroles du Saint-Evremoniana. Le lecteur mettra lui-même la différence où il faudra. « La cherté donne goust à la viande. Voyez combien la forme des salutations, qui est particulière à nostre nation, abastardit par sa facilité, la grace des baisers, lesquels Socrates dit estre si puissans et dangereux à voler nos cœurs. C'est une déplaisante coutume, et

» injurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal-» plaisant qu'il soit :

- Cujus (*) livida naribus caninis
- Dependet glacies, rigetque barba :
- Centum occurrere malo cullilingis.

» Et nous-mêmes n'y gagnons guere : car comme le monde se void » party, pour trois belles il nous en » faut haiser cinquante laides : et à » un estomach tendre, comme sont » ceux de monaage, un mauvais baiser en surpaye un bon (63). Nous avons vu ci-dessus (64) dans un passage d'Érasme, ce qui concerne la coutume d'Angleterre. Voyons ici ce que dit Kornmannus touchant quelques villes d'Allemagne (65) : *Apud Germanos in multis locis usitatum vultu Colonie Agrippinæ, Tubingæ (66), etc., ubi nefas grande creditur si juvenis ad puellam veniens ipsam non osculetur, amplexetur : ast in aliis locis contrarium obtinet : si enim quis apud nos in chored puellam osculetur indignata prorumperet. Quam me ? etc. ast in occulto et ubi nemo videt benè patiuntur, imò per totam noctem non semel ferre recusant : nam post factum osculum nihil reliqui manet, quod eternatur : tantùm de abstersione agitur.*

La remarque de l'auteur du Saint-Evremoniana, qu'en certains pays le baiser passe pour le commencement de l'adultère, ferait citer cent passages à bien des commentateurs. Ils n'oublieraient pas les paroles d'Achille Tatius, où les baisers sont nommés de beaux préludes; ni celles où ils sont considérés comme une amorce si puissante, qu'on s'étonne plus de ce qu'ils n'ont pas été suivis du jeu tout entier, que de ce que toutes les autres avances avaient été inutiles (67) *Μίχμη πικρὸς ἐπὶ τῷ φιλεµάτῳ ἱερὰ µεβα, φιλτάτος; καλὰ τὰ προίµια.*

(*) Mart. 7.

(63) Montaigne, Essais, liv. III, chap. F., pag. m. 171.

(64) Citation (57) de l'article Érasme, tom. VI, pag. 223.

(65) Kornmannus, de Lineæ Amoris, pag. m. 289, 290.

(66) Thomas Lansius, apud Kempium, disertat. XVI, pag. 614, donne le dîment à Kornmann pour ce qui concerne Tubinge.

(67) Achilles Tatius, lib. II, pag. 107.

(60) Tom. X, pag. 181, citation (1) de l'article MACHILLANTS.

(61) *Quia ex osculo vir caput gaudium, et sponsa verecundiam, et quid sponsus osculando videtur quasi eripisse castum. Aliam assignant rationem, quia osculum est actus carnis, et pro mediocritate est quasi corruptio caro. Kempius, disertat. XV de Oculis, pag. 607.*

(62) Saint-Evremoniana, pag. 271, édition de Hollande, 1701.

προσθῆμαι ἔδη τι καὶ ἰρωτικόν. Quous-
quē tandem, charissima Leucippe, ba-
siis insistemus? speciosa quidem certē
initia hæc sunt, verum aliquid etiam
ex iis quæ ab amantibus expetuntur,
addamus. (68) Οὐδὲν σε ἰρίθισιν εἰς
ἀφροδίτην καὶ μίαν, οὐ δέισιν, οὐ χρέ-
νος, οὐχ ἢ τῶν σωματίων συμπλοκῇ.
Ἀλλὰ, τὸ πάντων ὑβρισκώτατος, προ-
σαπτόμενός, καταφιλήν, οὕτως ἀνίσχης
ὡς ἄλλα γυνή. Quid, quod animum
tuum non modò non pellexerunt pro-
ces meæ, ut semel saltē mihi mo-
rem gereres: sed ne ullum quidem
idonei temporis opportunitas, aut mu-
tuus complexus, aut aliud quidpiam
apud te pondus habuerunt. Quinimò,
quod omnium contumeliosissimum
est, è complexu meo, ex ipsis dissa-
viationibus æquē discedis atque alia
mulier. Ces paroles-ci sont les com-
plaintes d'une femme. Mais sur cette
autre observation du Saint-Évremon-
niana, que le baiser est une marchan-
dise qui ne s'use point, me sera-t-il
bien permis de faire ce commentaire?
Un homme qui, sans avoir fait un
cours de philosophie, s'était fort ac-
coutumé à s'informer des raisons de
toutes choses, demanda un jour à un
médecin pourquoi certaines statues
de bronze portent les marques des
baisers qu'on leur a donnés (69), et
qu'on n'a jamais aperçu rien de sem-
blable sur le visage des plus fameuses
courtisanes? Le médecin lui répon-
dit que les statues sont exposées pen-
dant plusieurs siècles à la dévotion
d'une foule prodigieuse de gens, et

(68) *Idem*, lib. V, pag. 347.

(69) *Foyes*, tom. VII, pag. 74, citation (17),
de l'article ΓΑΛΛΙΚΗ. On y peut joindre ce pas-
sage de Lucrèce, lib. I, vs. 317:

... Tum portas propter aliena
Signa manus dextras ostendunt attenuari
Sæpè salutantum tactu, præterque meantium.

que la durée de la beauté est fort
courte. On ne se payait pas de cette
raison, et l'on prétendait que la diffé-
rence entre la dureté de l'airain et la
mollesse de la chair devait faire une
juste compensation, et d'autant plus
que les baisers de respect, comme
sont ceux qu'on donne aux idoles,
sont fort superficiels, et n'approchent
pas de la pression impétueuse des
autres. Le médecin fut frappé de ces
deux disparités, et alléguait une au-
tre raison, qui fut que tout ce que
le frottement peut enlever à une sta-
tue se perd pour jamais, au lieu que
les corps vivans réparent bientôt par
la nourriture ce qu'ils ont perdu. On
fut fort content de cette seconde ré-
ponse. Voilà bien des bagatelles, di-
ront les lecteurs rigides; mais n'en
faut-il pas dans de gros volumes
comme ceux-ci? Ne faut-il pas que
l'on y trouve des repositoires de temps
en temps, je veux dire certaines
choses peu sérieuses.

Pour conclure enfin, je dois dire
que Putéanus n'était point blâmable
d'élever la jeune Italienne autrement
qu'une Flamande. Il faut se conduire
en cela selon le droit coutumier: le
droit des gens, ni celui de la nature,
n'embrassent point cette partie de
l'éducation. La diversité des climats
et des préjugés est une meilleure ré-
gle. Nous verrons ailleurs (70) ce
qu'un professeur de Groningue a re-
marqué dans un ouvrage où il fait le
parallèle de quelques coutumes que
les rigoristes (71) condamnaient, et
de quelques autres coutumes qu'ils
toléraient.

(70) Dans la remarque (M) de l'article SAINTS-
ALGERONNE, tom. XIII.

(71) Notes que ce nom n'est pas celui qu'on
leur donne parmi les protestants de Hollande; car
on les appelle précieuses.

Q.

QUELLENEC (CHARLES DE),
baron du Pont, en Bretagne, fit
une grande figure sous le nom
de Soubise parmi ceux de la reli-
gion durant le règne de Charles
IX. Il prit le nom de Soubise
lorsqu'en 1568 il épousa Cathé-

rine de Parthenai, fille unique de
Jean de Parthenai, seigneur de
Soubise. Nous marquons (a) ail-
leurs quelques-unes des conjonc-
tures où il témoigna son coura-

(a) Dans l'article de SOUBISE (Jean de
Parthenai), tom. XIII.

ge, et comment il se défendit contre les massacreurs de la Saint-Barthélemi (b), sous lesquels enfin il succomba. La curiosité de quelques dames de la cour par rapport à son corps nu, qui fut rangé avec plusieurs autres devant le Louvre, a déjà été marquée (c). Le procès d'impuissance qu'on lui avait intenté (A), et qui me donnera lieu de citer quelques passages d'un livre publié l'an 1612, fut la véritable cause qu'on voulut être si curieux. M. de Thou ne débite point que la reine-mère ait voulu voir sur le corps nu du baron si ce procès était bien ou mal fondée. Nos autres célèbres historiens ne le disent pas non plus. Il pourrait être pourtant véritable qu'elle jeta les yeux sur ces nudités dans le même esprit, et il y a des livres où elle en est accusée (B), et d'avoir même fait chercher entre tous les autres cadavres celui du baron du Pont (C). Je dirai dans une remarque pourquoi je donne à ce gentilhomme le nom *Quellenec* (D).

Les passages que j'ai rapportés dans la première remarque de cet article ont fait murmurer beaucoup de gens, et les ont portés à soutenir avec beaucoup de chaleur qu'il y avait là des obscénités insupportables. J'ai toujours été persuadé qu'ils ne prenaient pas la chose comme il fallait : néanmoins, j'étais presque résolu à supprimer ces passages dans cette seconde édition ; et c'était l'avis de quelques personnes que j'estime infiniment.

(b) Ci-dessus cité. (B) de l'art. P^{AR}THENAI (Catherine de), tom. XI, pag. 413.

(c) Là même.

Mais d'autres personnes non moins éclairées m'en ont détourné, et m'ont dit que les raisons que j'ai données de ma conduite étaient une bonne excuse, et qu'il suffisait de clouer ici l'Apolo-
gie que l'on a pu déjà voir en feuille volante. Je me conforme à cet avis, et je mettrai ci-dessous ces raisons – là (E). J'y joindrai une instance tirée de l'approbation que Juste Lipse donna à l'écrit d'un avocat qui, dans une cause où il s'agissait de dissolution de mariage (F), se trouva contraint de rapporter des obscénités, et qui même s'égayait un peu plus que la nécessité du sujet ne l'eût requis. Ceux qui ne se contenteront pas de ce que j'allègue pour ma défense sont priés de considérer, qu'il aurait été fort inutile d'ôter de ma seconde édition les passages de Tagereau ; car son livre n'est point rare, et se trouve tout entier dans une compilation alphabétique, et par conséquent dans un ouvrage qui ressemble extrêmement à un dictionnaire. Laurent Bochel, avocat au parlement de Paris, l'a inséré tout du long au troisième tome de sa Bibliothèque du Droit Français, à la lettre S, sous le mot *Séparation* (d). On ne trouve point mauvais qu'il eût adopté tout le livre de Tagereau : pourquoi donc me blâmerait-on d'en avoir cité quelques endroits ? Serait-ce parce qu'on est aujourd'hui plus délicat qu'en ce temps-là ? Je réfuterai cette objection dans un éclaircissement à la fin de cet ouvrage ; et je dis ici par avance

(d) J'ai été averti de cela par M. Marais, avocat au parlement de Paris.

que j'ai averti que le livre que je citais fut imprimé l'an 1612. Doit-on s'étonner où se choquer de ce que le style d'un tel ouvrage n'est pas à la mode? J'ajoute qu'encore aujourd'hui les obscénités ont lieu dans les procès de cette nature en pleine audience (G), et que les juges, quoiqu'ils soient théologiens, ne réforment pas cela. Ils ne sauraient le faire, et ne profiteront point de l'observation d'un auteur que j'ai cité (e). Voyez la note (f). Au reste, comme l'époque des coutumes qui ont quelque chose de singulier et d'extravagant est un fait dont les curieux sont bien aises d'être instruits, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de marquer ici ce que les auteurs (H) nous apprennent touchant celle du congrès.

(e) Dans la rem. (G).

(f) La Bibliothèque du Droit français, composée par Bouchel, fut réimprimée à Paris l'an 1677. Voyez le Journal des savaux, du 16 mai 1667, pag. m. 196.

(A) *Le procès d'impuissance qu'on lui avait intenté.* M. de Thou dit expressément que ce fut la belle-mère, et non la femme qui intenta ce procès. M. Varillas dit la même chose dans les deux éditions du Charles IX. Mézerai, ne songeant pas assez à la conséquence, a dit de la femme ce que M. Thou n'avait dit que de la belle-mère *. Je l'ai relevé là-dessus (1) pour l'honneur et pour la gloire de Catherine de Parthenai; car encore qu'une femme puisse tenter

un tel procès sans qu'il y aille de son honneur, il est néanmoins vrai qu'elle est plus louée de ne le pas tenter, et surtout lorsqu'elle est aussi jeune que l'était alors l'héritière de Soubise. Il y a certaines actions (2) qui ne sont pas un péché, et qui n'impliment pas une note d'infamie ni de fait ni de droit; cependant, parce qu'il vaudrait mieux ne les point faire que de les faire, elles ont je ne sais quoi qui ternit la réputation; et ainsi un historien doit prendre garde de ne point les imputer à ceux qui ne les font pas; il ne lui est point permis de manquer d'exactitude, et de confondre la mère avec la fille, la sœur avec la sœur. Plus un historien est célèbre, plus doit-il être circonspect; car lorsqu'il est fort célèbre, il devient une source publique, il tient lieu d'archive lui seul à je ne sais combien d'écrivains répandus sur la face de la terre. Combien se trouvera-t-il d'habiles gens qui ne croiront pas faillir en suivant M. Mézerai (3)?

J'ai dit ailleurs (4) quelque chose qui pourra servir d'excuse à la dame de Soubise, et sans doute ce qu'elle fit contre son gendre a besoin d'apologie. Un temps de persécution, comme celui où elle vivait, n'était point propre à de semblables procédures. Une église sous la croix et sous les armes en même temps, et qui n'est dans cet état que pour maintenir la réformation de la doctrine et celle des mœurs, ne doit point traîner devant les juges de contraire religion un jeune mari, sous prétexte d'impuissance. Il est même vrai qu'en tout temps et en tout pays les procès de cette nature font très-peu d'honneur à celles qui les intentent, et soit qu'elles parviennent à obtenir un autre mari, soit qu'elles n'y arrivent pas, elles sont pour l'ordinaire un objet de raillerie et de mépris tout le reste de leur vie. C'est avec quelque raison; car les démarches qu'il faut qu'elles fassent sont si contraires à la

* Leclerc trouve cette remarque (A) d'une longueur prodigieuse, et il en fait lui-même une ironie. Il pense que la belle-mère n'avait pas qualité pour intenter le procès d'impuissance, et que c'était à Catherine de Parthenai à le faire, ainsi que le rapporte Mézerai. D'après une Relation du procès de Ch. de Quellenec, imprimée à la suite du Traité de la Dissolution du Mariage (par le président Boulier), il paraît, dit Leclerc, que Catherine de Parthenai agit de concert avec sa mère.

(1) Dans la remarque (C) de l'article PARTHENAI (Catherine de), tom. XI, pag. 413.

(2) Dans l'école on nomme certaines qualités perfectio simplicitatis simplex. Toute qualité accipit ipso quum non ipso, est de cette espèce.

(3) Franciscus Quelletius dux à Britannid cui ab uxore Catharina Parthenai Subiis impotentia accusato divorcium intentabatur. Ultr. Huber, Hist. Civil., tom. II, pag. 353.

(4) Tom. XI, pag. 413, remarque (C) de l'article PARTHENAI (Catherine de).

pudeur *, cette vertu qui est l'ornement et la couronne de leur sexe, et sans quoi elles ne sauraient avoir de part à la gloire humaine, qu'on ne peut avoir de l'estime pour une personne qui est capable de les faire.

Nous pouvons dire de ces femmes-là, sans sortir des bornes de l'indulgence, ce que l'on a dit avec un peu trop de rigueur contre les veuves qui se marient. Je me servirai des termes de M. du Vair (5). *Hierosme ad Marcellam dit que, secundas nuptias non appetimus, sed concedimus, par une certaine indulgence qui n'est point entièrement exempte de quelque note. Comme s'il disoit avec la loi, Indulgentia quos liberat notat. . . . (6) En quelque terme que soit conçu ce dire de l'Apostre juniors viduas nubant, il faut l'entendre estre dit par forme d'indulgence accordée à l'incontinence de quelques femmes, ut maritum potius accipiant quam diabolum, et sciant sibi non tam maritos datos quam adulteros imputatos, comme dit saint Hierosme ad Salvinam. Or comme dit saint Cyprian, aliud est ad veniam stare, aliud est ad gloriam pervenire. Il y a bien différence de dire que leur incontinence ne leur soit point imputée à péché, ou qu'elle leur soit imputée à grâce. Voilà le jugement le plus mitigé que l'on puisse faire de ces plaideuses en matière d'impuissance, vu la manière de procéder qu'il faut qu'elles suivent.*

1. C'est déjà beaucoup que de confesser publiquement qu'on ne peut se contenir. Or toute femme qui intente de tels procès déclare devant tout le monde qu'elle a ce défaut : elle en livre un acte (7) qui demeure dans les greffes, et qui fournit un sujet de raillerie à tous les plaisans, et même un sujet de crainte au nouveau mari.

* Lecteur remarque que la pudeur souffre du congès; mais il ne trouve pas que demandez le congès soit un péché. La pudeur souffre-t-elle moins, dit-il, cum virgo castulo laborans se exponit nudum lithosomo?

(5) Du Vair, pag. 850 de ses Œuvres, édition de Genève, 1617.

(6) La même, pag. 824, 825.

(7) Notes qu'on ne veut pas dire qu'elles font un tel aveu en propres termes : on sait bien que pour l'ordinaire elles ne parlent que de l'envie louable d'avoir des enfans; mais le public ne se paie pas de cela; il interprète la chose au sens que je marque.

Car s'il se trouve obligé de faire de longs voyages, ou s'il lui survient une longue maladie, quel fond fera-t-il sur la vertu d'une femme qui s'est confessée de son incontinence, au vu et au su de toute la terre?

II. L'interrogatoire qu'il faut subir devant les juges est si délicat et si gênant pour une femme d'honneur, qu'on ne peut avoir bonne opinion d'une fille qui est capable de franchir cette barrière et de répondre sur de tels faits. Je dis d'une fille, parce que presque toujours celles qui accusent leurs maris se vantent d'être pucelles; et il faut bien qu'elles s'en vantent lorsque c'est leur premier mariage, comme il arrive ordinairement. Un avocat embarrassé étrangement une fois la complaignante. Il lui demanda en présence de plusieurs personnes si son mari l'avait caressée, baisée, embrassée : elle dit qu'oui. Et qui vous a dit que cela ne suffit pas, lui demanda-t-il ? où avez-vous appris le reste ? Si vous avez votre pucelage, comme vous le prétendez, vous ne devez pas savoir que votre mari est impuissant ; et si vous le savez, c'est un signe que vous avez éprouvé ce que d'autres hommes peuvent faire. * Il la pressa de telle sorte qu'il la fit rougir, et avouer qu'elle ne pouvait répondre à des questions si embarrassantes. Rapportons en latin tout ce narré. *Erumpit interitum invereconda intemperis mulierum.... Erumpit, inquam, impudens, et in facie erubescens populatorum, genialis tori revelat et denudat arcana, et de mariti frigidityte conqueritur, allegans hanc sufficientem et evidentem repudii vel divortii causam, quod semivir est et inutilis matrimonio, qui non est promptus ad coitum. Eleganter quidem Gausfridus de Heroum villa, familiaris meus, unius talium in causis hujusmodi confudit audaciam. Cum enim ei patronus datus esset à iudice celebraturus ut putabatur divortium, et mulier generosa audientibus amicis et suffra-*

* Le président Bonhier dit que ce trait, qui pourrait se souffrir dans la bouche d'un plaissant, est déplacé dans celle d'un homme grave. Il eût été aisé de la lui fermer, continue Bonhier, par ces paroles de saint Basile : nulla adeo infans est virgo, modo pubens sit corpore, ut quidquam ignorat ad naturam illius attinens, cuius e latere avulsa est.

gatoribus, advocat ut fit diligentius merita causæ suæ exponeret, scrutatus est ab ed vir prudens, an alium maritum quandoque habuerit. Quod cum illa negasset, quæsit iterum an adhuc virgo esset, dicens : hoc sibi inquisitum, et scitu pernecessarium, ne à discreto iudice caperetur occasione aliquid in sermone. Illa verò hoc (verecundè tamen, eò quòd sibi non bene credebatur) asseruit. Et ille, an simul de noctu dormire consueverint, et se invicem osculari et amplexari maritus et ipsa, inquisivit. Quæ omnia cum illa fateretur : Undè ergò, inquit patronus, nostri virgo pudicissima, prudentissima, pudoratissima, quòd efficacem tecum virum non impleverit, et totius matrimonii iura non persolvit ? Quis te docuit, quid sit coitus, ut eum tecum coïsses neges, inter tot oscula, tot amplexus, qui te pro libitu quoties voluit pertractavit licentiâ maritali ? Nam et quædam animantia certum est se invicem osculando misceri. Alia se tenuiter tangendo concipiunt. Et sunt qui suo gravitante calore, ab aère temperato impregnantur, et pariunt. Hic illa tandem erubuit, hoc solum dicens, se quid ad hujusmodi captiones hisceret, non habere (8).

III. Il faut se résoudre à souffrir la visitation des parties les plus secrètes : les autres preuves sont trop infirmes, c'est pourquoi les juges ont recours à celle-là, et ordonnent l'inspection des pièces : on fait visiter la femme par des experts pour savoir si elle a été déflorée. Où est la pudeur de celles qui osent faire des procès qui doivent avoir de telles suites ? De quelle impudence ne doivent-elles pas être armées ? Il y eut un avocat* au parlement de Paris, au commencement du règne de Louis XIII, qui écrivit fortement contre la visitation, et qui se servit de deux argumens, l'un qu'elle est honteuse, l'autre

qu'elle est incertaine. C'est aujourd'hui, dit-il (9), la première chose que l'on ordonne en ces procès le mariage ayant été contracté avec une fille, de laquelle visitation la femme étant rapportée vierge et non corrompue, on tire toute la preuve de l'impuissance de l'homme, et le fondement de sa condamnation. . . (10) telle visitation est des-honneste, et contre la pudeur qui doit estre au sexe féminin, partant odieuse et à éviter : ni ayant rien plus recommandable en la femme que ceste pudeur. Gratia verecunditiæ mulieris super aurum, dit l'Ecclesiastique au VII. chapitre, en celle mesmement qui se dit fille et vierge, que seipsam debet erubescere, et nudam videre non posse, dit saint Hierosme. Epistolâ citatâ ad Letam. De institutione filiz, et saint Ambroise en son épistre LXIV. Nihil sanctius in virgine quàm verecundia, et au livre premier des Offices, Est pudicitia comes verecundia, et encore au livre de l'Institution de la Vierge, chapitre premier. In virgine est dos quædam verecundia, quæ taciturnitate cognoscitur, de sorte que celle qui se plaint de l'impuissance de son mary, et permet pour parvenir à la séparation que des hommes la descouvrent, voyent et manient les parties que nature veut qu'elle cache, doit estre estimée impudente et sans honte. . . (11) La femme (dit Herodote au commencement de son Histoire) despouille la honte avec sa chemise. Et saint Cyprian, De habitu virginem tractatu II. Simul cum amictu corporis, pudorponitur. Pline au livre VII chapitre XVII de son Histoire naturelle, dit que l'on trouve les corps des hommes noyés, tousjours sur le dos et la face en haut, ceux des femmes au contraire sur le ventre et le visage contre bas, comme voulant nature, soigneuse de leur honneur, cacher ce que l'on ne peut voir honnestement en elles. Quasi pudori defunctarum parcente naturâ, mesme que ce depouillement et denudation a esté autrefois une espèce de supplice, comme dit

(8) Johan. Saresberienis, in Polieration, sive de Negis curialium, et Vestigiis philosophorum, lib. VIII, cap. XI, pag. m. 504, 605.

* La qualité d'avocat donnée à Tagereau par Bayle et par les continuators de Moren, est contestée par Boucher, qui observe que sur les deux éditions de son livre, l'auteur ne prend que la qualité d'Avoguin. Il parait par la préface qu'il n'étoit pas médecin ; il y a donc grande apparence que c'étoit un homme qui prenoit quelque intérêt à quelques procès de la nature de celui d'Estienne Debray.

(9) Vincent Tagereau. Discours de l'Impuissance de l'Homme et de la Femme, chap. IV, p. 57, édition de Paris, 1612.

(10) La même, pag. 58.

(11) La même, pag. 60.

Nicephore au livre VII chapitre VIII de son Histoire, et Tacite, libro Moribus Germanorum, parlant de la peine des femmes adultères. Pour ceste seule raison plusieurs ont trouvé mauvaises et reprouvées ces visitations. Sainct Ambroise en la mesme epistre LXIV reprenant Syagrius évesque de Verone, d'avoir ordonné qu'une religieuse accusée d'impudicité seroit visitée, use de ces mots : Quid sibi velit, et quò spectet quòd obstetricem adhibendam credideris non possum advertere; itane ergò liberum erit accusare omnibus, et cum probatione destiterint, petere genitalium secretorum inspectionem? et addicentur semper sacræ virgines ad hujusmodi ludibria, quæ et visu et auditu horrore et pudori sunt? Quæque in alienis auribus sinè damno pudoris resonari non queunt, ea possunt sinè ejus tentari verecundiâ (12)? Par où se void que ce grand personnage avoit horreur d'ouïr seulement parler de ces visitations, tant s'en faut qu'il les approuvast, adjoustant n'avoir jamais veu que l'on visitast les filles. Il ne se trouve point aussi que les Romains, qui n'ont rien ignoré de ce qui est de la raison quant au mœurs, se soient servis de ce moyen pour convaincre leurs vestales suspectes et accusées d'inceste, combien qu'ils fussent fort severes en la recherche et punition de ce crime. (13) Dont se peut colliger et conclure que les Romains en ces doubtes ne faisoient pas visiter les femmes pour s'en esclaircir et tirer preuve par là de leur virginité ou corruption, comme l'on fait aujourd'huy, soit qu'ils estimassent telle preuve trop incertaine et non suffisante pour y asseoir jugement, soit qu'ils la rejetassent pour estre des-honneste et contraire à la pudeur feminine, qui leur estoit en telle recommandation, que le mesme Valere dit au livre II chapitre I, parlant de Spurius Carvilius, qui repudia sa femme parce qu'elle estoit sterile, qu'ils ne voulerent pas permettre qu'on la touchast

ni visitast. Quò matronale decus, munimento verecundiæ tutius esset, in jus vocanti corpus ejus attingere non permiserunt, ut in violenta manus alienæ tactu relinqueretur. En quoy ne leur ressemblent pas ceux qui ordonnent incontinent en ces procès de separation, que la femme sera visitée, encore qu'ils pourroient commander plus honnestement, et avec plus de raison par la visitation de l'homme, sauf à ordonner celle de la femme par après si besoin estoit, sans aller si viste ny les faire visiter en mesme temps et sans intervalle, pour plustost parvenir à la separation, comme si c'estoit chose fort pressée, et qui ne se peut différer que le public n'en fust grandement intéressé.

IV. Il faut se résoudre au congrez, car presque toujours les autres moyens de découvrir l'impuissance sont insuffisans. Or on ne saurait comprendre qu'une femme qui n'a point perdu toute honte, puisse penser sans horreur aux circonstances d'un congrez; car après que les parties ont prêté serment (14) qu'elles tascheront de bonne foy et sans dissimulation d'accomplir l'œuvre de mariage sans y apporter empeschement de part ny d'autre, après aussi que les experts ont juré qu'ils feront fidelle rapport de ce qui se passera au congrez, les uns et les autres se retirent en une chambre pour ce préparée, où l'homme et la femme sont derechef visités, l'homme afin de sçavoir s'il a point de mal. . . . La femme pour considerer l'estat de sa partie honteuse, et par ce moyen cognoistre la difference de son ouverture et dilatation avant et après le congrez, et si l'intro-mission y aura esté faicte ou non. . . . En (*) quelques procès (comme en celui de Bray (15), les parties sont visitées nues depuis le sommet de la teste jusques à la plante des pieds en toutes les parties de leur corps, etiam in podice, pour sçavoir s'il y a rien sur elles qui puisse avancer ou empescher le congrez, les parties honteuses de l'homme lavées d'eau tiède (c'est à sçavoir à quelle fin) et

(12) Vous trouverez dans M. Du Pin, Bibl. rom. II, pag. 278, édition de Hollande, un abrégé exact et beau de cette lettre de saint Ambroise à Syagrius.

(13) Tagerou, Discours de l'Impuissance, pag. 63.

(14) Là même, pag. 123.

(*) Cela se voit par le rapport du dernier congrez, daté du 21 avril 1578.

(15) C'étoit un trésorier. Voyez Brantôme, au I^{er} volume des Dames galantes, pag. m. 97, 98.

la femme mise en un demy bain, où elle demeure quelque temps (16). Ce fait l'homme et la femme se couchent en plain jour en un lit, et les experts présens, qui demeurent en la chambre ou se retirent (si les parties le requièrent ou l'une d'elles) en quelques garde-robe ou gallerie prochaine, l'huis entre-ouvert toutefois, et quant aux matrones se tiennent proche du lit, et les rideaux estans tirés; c'est à l'homme à se mettre en devoir de faire preuve de sa puissance habitant charnellement avec sa partie et faisant intromission: ou souvent (17).... Enfin les parties ayans esté quelque temps au lit, comme une heure ou deux, les experts appelez; ou de leur propre mouvement quand ils s'enuyent en ayans assez de subject, si sint viri, s'approchant, et ouvrans les rideaux s'informent de ce qui s'est passé entre elles, et visitent la femme derechef, pour sçavoir si elle est plus ouverte et dilatée que lors qu'elle s'est mise au lit, et si l'intromission a esté faite; aussi an facta sit emissio, quid, et quale emissum. Ce qui ne se fait pas sans bougie et lunettes à gens qui s'en servent pour leur vieil âge, ny sans des recherches fort sales et odieuses: et font leur proces verbal de ce qui est passé au congrez, ou (pour mieux dire) de ce qu'ils veulent, qu'ils baillent au juge estant au mesme logis en une salle ou chambre à part avec les procureurs et praticiens en cour d'église attendans la fin de cest acte. Ce n'est pas le tout, il est permis au mari, s'il réussit, de faire venir les experts. Antoine Hotman observe que le docteur Hostiensis a conseillé aux sages-femmes d'user d'eau chaude pour laver le corps de celles qu'elles visitent, à celle fin qu'elles ostent toutes choses restrictives. Ce que repete Panorme: in cap. Fraternitatis de frigid. et malef. (18). Les protecteurs du congrez se prévalurent de cette pratique, mais Antoine Hotman la soutient sujette à l'illusion. Quand on leur parle, dit-il (19), des artifices dont aucunes

femmes usent pour se restreindre et resserrer, ils n'en font nulle estime, disans, que par le moyen d'un lavement que l'on fait en la visitation tout s'en va, et la vérité paroist. On a veu neantmoins de nostre temps qu'une femme de mediocre qualité, ayant mis en proces son mary l'accusant d'impuissance, et s'en estant desistée parce qu'elle se trouva grosse, s'estoit artificiellement si fort restreinte pour l'instruction de son proces, qu'elle eut besoin de chirurgien à son accouchement, Et Prepositus in cap. consultationis de frigidis et malef. et après luy l'auteur du livre intitulé Sylva Nuptialis, lib. II, ampliacione V, rapportent qu'une femme d'Italie se resserra si fort pour plaire à son mary, que par après luy ny autre homme ne peut avoir affaire à elle. Voici encore un passage de l'avocat de Paris (20): De Bray, dont on parle tant ²¹, et du proces duquel se voyent des factums de part et d'autre imprimez, sinistrum tantum habebat testiculum ex defectu naturali, et au premier congrez (y estant allé par deux fois à divers jours) arresterat sufficienter ad coeundum, ac substantiam serosam et aquosam extrâ vas emiserat, quæ non poterat dici verum semen, sed non intromiserat, selon que le rapportèrent ⁽²²⁾ trois medecins, trois chirurgiens et trois matrones présens: les juges toutefois sans s'arrester à ce défaut naturel, ny à l'imperfection de la semence, ordonnerent auparavant que de prononcer definitivement, que ⁽²³⁾ De Bray viendroît de rechef au congrez, si bon lui sembloit (comme voulans dire qu'il n'y avoit pas assez fait manquant l'intromission), et ayant déclaré qu'il n'y vouloit plus aller, et que sa partie l'avoit empestelâ aux deux fois qu'il y avoit esté, il fut se-

(20) Tagereau, Discours de l'Impuissance, p. 30, 31, 32.

²¹ Le factum d'Étienne Pasquier pour demoiselle Marie de Corbie, demanderesse en nullité de mariage contre maître Etienne Debray, défendeur, a été réimprimé en 1735, à la suite du Traité sur la Dissolution du mariage, etc. Ce factum, que le président Boubier appelle curieux, apprend que Charles du Quellenec, malgré ses prétendues signes de virilité, fut condamné au congrez par un arrêt du grand conseil.

⁽²²⁾ Ce rapport est du 21 d'avril 1578.

⁽²³⁾ Cette ordonnance est du 14^e jour de mai et suivant.

(16) Voyez-en la raison ci-dessous, citation (18).

(17) Voyez la suite ci-dessous, citation (31).

(18) Antoine Hotman, pag. 47 du 1^{er}. Traité de la Dissolution du mariage.

(19) Le même, au 11^e. Traité, pag. 34. Voyez le quesi, pag. 47 du 1^{er}. Traité.

paré à faute seulement d'avoir fait l'intromission au congrès, n'y ayant preuve au proces de la virginité de sa partie : est à noter que quand il (*) alla au congrès pour la deuxiesme fois les juges l'advertirent s'il faisoit l'intromission, d'appeller les experts à fin qu'ils la veissent, et en peussent tesmoigner. Par où se vout que lon ne considère pas en ces proces la qualité de la semence ny si l'homme arvigil, etiam sufficienter ad coeundum, mais que l'on veut et demande une intromission oculaire (chose tresdeshonneste). Ce juriseonsulte n'at-il pas raison de soutenir (21) que le congrès est non seulement plus propre à opprimer la verité qu'à la mettre en évidence, mais aussi qu'il est deshonneste et brutal? N'a-t-il pas raison d'opposer à l'impudence de celles qui le demandent, ce reste de honte qui se voit dans les lieux publics? Les femmes publiques mesmes, dit-il (22), s'enferment et cachent. Est aliqua etiam prostituta modestia (dit le mesme Senegue) et illa corpora publico objecta ludibrio aliquo, quo infelix patientia lateat, obtundunt, adeo quodammodo Inpanar verendum est : et Ovide :

Ignoto meretrix corpus junctura Quiriti,
Oppositi populum submovet ante serib.

Il alléqua (23) aussi ces belles paroles de saint Augustin. *Opus ipsum quod libidine peragitur, non solum in quibusque stupris ubi latebræ ad subterfugendi hominum judicia requiruntur : verum etiam in usu scortorum (quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit), quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, deviat tamen publicum etiam permissa et impunita libido conspectum : et verecundia naturali, habent provisum lupanaria ipsa secretum ; faciliusque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis, quam impudentia removere latibula illius fœditatis. Quid concubitus conjugal, quisecondum ma-*

rimonialium præscripta tabularum procreandorum fit causa liberorum? nonne et ipse, quamvis sit licitus et honestus, remotum ab arbitris cubile conquirit? nonne omnes famulos, atque ipsos etiam paranympbos, et quoscunque ingredi quolibet necessitudo vel blannat, ante mittit foras quam permisediri conjux conjugi possit? Nec ipsi filii, si qui jam inde nati sunt, testes fieri permittuntur.

Voilà les procédures qu'il falloit subir, lorsque l'héritière de Soubise étoit en procès avec le baron du Pont. Elles feroient tort à l'illustre mère du duc de Rohan, à cette héroïne qui se signala au siège de la Rochelle ; elles lui feroient tort, dis-je, si l'on se pouvait figurer que, dans sa plus grande jeunesse, la pudeur ne l'empêcha pas de suseiter à son mari une affaire où il falloit qu'elle jouât un tel personnage. C'est pourquoi j'ai eu grand soin de la disculper, en rejetant sur sa mère toute cette machination : j'ai tâché aussi d'excuser la mère. Quand j'ai dit qu'en ce temps-là il falloit passer par ces procédures, j'ai eu égard à l'arrêt du parlement de Paris qui fit défense, le 18 de février 1677, aux juges civils et ecclésiastiques, d'ordonner à l'avenir la preuve du congrès dans les causes du mariage (24). Il est surprenant qu'une compagnie qui a été toujours composée de têtes si sages, se soit avisée si tard d'abolir une coutume comme celle-là. « Il y » a beauconp plus de dissolutions de » mariage depuis environ cent ans » que le congrès est introduit en » France, qu'on n'en avait vu auparavant. C'est pourquoi le parlement » de Paris, ayant enfin jugé que le » congrès étoit ennemi de la chasteté, » et qu'il n'étoit pas la véritable marque de la virilité d'un homme, fit » défense, le 18 février 1677, par un » arrêt solennel, etc. (25). » Ces pa-

(24) Venette, Tableau de l'Amour conjugal, p. 579. Voyez aussi le Journal des Savans, du 5 de juillet 1677, pag. 208, édition de Hollande.

(25) Nicolas Venette, docteur en médecine, professeur du roi en anatomie et chirurgie, et doyen des médecins agrégés au collège royal de la Rochelle, pag. 578, 579, du Tableau de l'Amour conjugal, septième édition, 1666. Cette édition est plus ample et plus correcte que les précédentes. L'auteur y a joint une préface qui doit être lue. Je l'ai citée dans l'article Joubert, tom. VIII, pag. 395, remarque (C).

(*) Cela se voit par les rapports, et par le procès verbal du dernier congrès.

(21) Voyez le chapitre VII de son Traité.

(22) La même, pag. 153. Il cite, pag. 154, ces vers de Martial, lib. I, epigramme XXXV (et non pas XCI, comme il marque) :

Et meretrix abigit testem veloque serique,
Raraque Summeni formæ rima patet.

(23) La même, pag. 154, 155, citant le chap. XVIII du XIV^e livre de la Cité de Dieu.

roles sont d'un fort habile médecin qui venait de dire, « (26) que le » congrès, qui fut autrefois aboli » par l'empereur, Justinien, comme » opposé à la pureté du christianisme, n'a été rétabli que par quelques curieux de notre siècle: Car il est l'infamie des sexes et le déshonneur de nos temps: et je ne sais si dans l'histoire l'on en pourrait trouver des exemples qui ne soient ridicules. C'est une loi qui blesse la pudeur. Elle est trop dure et trop injurieuse à l'homme. Il y faut faire voir à tout le monde des parties que la nature a cachées avec tant de soin; et chercher même aux témoins d'autres témoins que nous fuyons, lorsque nous suivons les ordres de la nature. Car quelle honte est-ce de montrer en plein midi ce que nous avons soin de cacher même pendant la nuit. Ce n'est qu'un prétexte de divorce, et qu'un effet de la lascivité et de l'audace des femmes. Ce sont elles-mêmes qui ont fait naître dans l'esprit des juges la pensée d'une épreuve aussi peu sûre qu'elle est déshonnête. De mille hommes il n'y en a peut-être pas un qui puisse sortir victorieux du congrès public. » Il y a longtemps qu'on s'est plaint de cet abus. L'avocat que j'ai cité, et qui vivait au commencement du XVII^e siècle, montra fortement l'injustice de cette coutume. Voyant croître le désordre, il tâcha de s'y opposer. Et d'autant, dit-il (27), que les séparations pour l'impuissance des hommes sont aujourd'hui plus fréquentes qu'elles n'ont jamais été, encore qu'il n'y ait pas davantage d'hommes impuissans que par le passé, ayans été rares de tout temps (ceux au moins auxquels l'on n'en puisse apercevoir quelque signe en les visitant, soit que le défaut soit naturel ou accidentel), et que de dix séparations qui se font à peine s'en trouvera-il une où l'on ait peu remarquer quelque défaut en l'homme par la visitation; ce qui fait esbahir et murmurer beaucoup de gens: j'ay avec plus de soing recherché d'où cela pouvoit pro-

venir. Il observe qu'il y avait bien des gens qui favorisaient ces dissolutions de mariage. Ne pouvans croire qu'il y ait tant d'impudence et si peu de conscience en celui ou celle qui se plaint, que sans raison il demande la separation, tellement qu'aussitôt que tels procez se presentent, ils precipitent leur jugement à la condamnation de l'accusé d'impuissance, et si c'est l'homme, et il refuse par pudeur, et pour autres considerations d'aller au congrez, ou ne fait l'intromission, y allant, ils le tiennent pour impuissant, nonobstant qu'il ne paroisse autre défaut en lui, disans si c'estoit eux qu'ils y seroient bien paroistre leur puissance et vaille, à quoy ils seroient (peut-estre) bien empeschez s'ils estoient en semblable peine, pour la honte, la crainte, la fâcherie, la haine, et autres difficultés qui accompagnent necessairement un tel acte et en empeschent l'exécution (28). Il donne un détail sur cela qui est fort curieux, et fort raisonné. Je le copie sans craindre que les personnes sages le trouvent mauvais; car pourquoi s'offenseroient-elles de trouver ici ce qu'un auteur grave a publié dans Paris avec privilège, il y a plus de quatre-vingts ans (29), et qui n'a pour but que d'inspirer de l'horreur pour des coutumes malhonnêtes, et illégitimes? » (30) Et est chose estrange et quasi incroyable, qu'un tel acte blâmé par des payens pour sa turpitude et pour estre contre nature (c'est-à-dire contre la pudeur qui est naturellement en tous hommes selon saint Augustin), ait été receu entre les chrétiens, et par des gens d'église auxquels devoit paroistre une honnêteté plus grande qu'aux autres hommes: il est vray qu'il n'y a pas fort long-temps qu'on a commencé à se servir de ce moyen, et introduit premierement (comme il est à présumer), parce que quelque impudent poursuivy en separation, auroit demandé le congrez: se vantant d'y faire paroistre sa puissance, ce qu'on luy auroit

(26) *Là même*, pag. 9 et 10.

(27) La seconde édition du livre de Tagerau, de laquelle je me sers, est de l'an 1612: la première est de l'an 1611.

(30) *Là même*, pag. 159. et suiv.

(26) *Là même*, pag. 577.

(27) Tagerau, Discours de l'Impuissance, pag. 7 et 8.

» permis, y ayant à cela plus d'apparence que de raison : à fin aussi (peut-être) de destourner les femmes d'entreprendre tels procez, pour n'en venir jusques à un acte si des-honneste : mais ce moyen n'a servy ny pour desecouvrir la verité et la puissance des hommes, ny pour destourner les femmes de ces poursuites : au contraire elles en ont esté rendues plus hardies, sachans bien que l'intromission, requise au congrez pour empêcher la separation, depend d'elles, ne pouvant estre faite par quelque homme que ce soit, sans leur consentement volontaire ou forcé (31), et que c'est un moyen certain et infallible pour gaiguer leur cause à estre separés. Et si (qui est le pis) on a fait coustume et stile d'ordonner le congrez aux procez de separation pour impuissance des hommes, les formes antieunes obmises ou negligées à son occasion, jusques à là que l'on contrainct par prison les hommes à aller au congrez, s'ils n'y vont de leur bon gré, ou ne consentent la separation : chose si absurde que l'on ne croiroit jamais qu'elle se fist, si l'on ne la voyoit. Or ceste coustume ayant esté introduite sans valable raison, ne devoit estre suivie ny continuée. *Quod enim non ratione introductum est, sed errore primum, deinde consuetudine obtentum est, in aliis similibus obtinere non debet. l. Quod non ratione. De legibus et senatus-consultis.* Outre la honte qui accompagne le congrez suffisante pour en empêcher l'exécution, ces circonstances le rendent impossible : à sçavoir la crainte qu'un homme a de tant de gens qui le voient, visitent et manient, du rapport desquels depend sa reputation et sa ruine ou conservation : aussi de faillir à exécuter ce qu'il a entrepris et qui lui est de si grande importance. La

» facherie en laquelle il est à l'occasion du procez honteux, et le rendant la fable et risée d'un chacun. La haine aussi qu'il porte à sa partie luy procurant cela, au lieu qu'elle luy devoit procurer son honneur et son bien. Joint la contrainte dont on use en son endroit, le mettant en prison s'il ne va de son bon gré au congrez, ou ne consent la separation : toutes lesquelles choses pour estre les vrais remedes d'amour et formellement contraires à son œuvre et action principale, qui requiert un secret, une assurance, une amitié, et un esprit non traversé de honte, de crainte, de haine, et de facherie, rendent indubitablement l'effect et exécution du congrez tres-difficile, voire impossible, ainsi qu'a remarqué Ambroise Paré au livre XXVIII. de ses OEuvres, de la sixième édition, ou il traite, du Rapport de l'impuissance de l'homme et de la femme, ce qui n'est pas aux premières éditions, à fin que le lecteur ne s'y abuse. Et faudroit qu'un homme fust sans honte ny apprehension, pire qu'aucunes bestes, pour exécuter le congrez nonobstant ces empeschemens : veu mesme (comme dit saint Augustin au mesme livre XIV de la Cité de Dieu, chap. XXIII.) que la copulation ne depend pas de nostre volonté, etc.»

M. Venette est trop galant homme, pour trouver mauvais que je croie qu'il se trompe sur ce qu'il dit de Justinien. J'ai oui dire à de fort savans jurisconsultes qu'il ne parait aucune trace de congrez dans l'ancienne jurisprudence, et que c'est une abomination inventée dans ces derniers siècles. Citons encore Vincent Tagereau. « (32) Or nonobstant que le mariage de sa première institution et par la loy evangelique, soit inseparable sinon par la mort de l'un des conjoints, au moins en sorte que les parties separées se puissent marier à autres, et qu'il ne se trouve point que les Juifs, les Grecs, ny les Romains, entre lesquels le divorce estoit en usage, eussent loix touchant les mariages des impuissans, sinon les Athe-

(31) Il dit, pag. 125, qu'un congrez souvent advenant des altercations honteuses et ridicules, l'homme se plaignant que sa partie ne le veut laisser faire, et empesche l'intromission : elle le niant, et disant qu'il y veut mettre le doigt et la dilater, et envier par ce moyen... encore ne sauroit-il quelque erection qu'il fasse, si sa partie veut l'empescher, si on ne lui tenoit les mains et les genoux, ce qui ne se fait pas.

(32) Tagereau, Discours de l'Impuissance, pag. 4 et 5.

» niens une faicte par Solon, par
 » laquelle estoit permis à la femme
 » mariée à un homme inhabile à
 » charnellement habiter avec elle,
 » d'habiter avec qui il luy plairoit
 » des parens de son mary. Et les Ro-
 » mains une autre faicte par l'empe-
 » reur Justinien prez de treize cents
 » ans apres la fondation de Rome
 » (ne s'en trouvant aucune faicte
 » auparavant) par laquelle il permit
 » le premier aux femmes, plus par
 » faveur que par raison, ny selon le
 » droit divin, de faire divorce avec
 » leurs maris impuissans, et de les
 » repudier, comme il fit plusieurs
 » autres lois en faveur des femmes,
 » à la persuasion de l'imperatrice
 » Theodora qui le possedoit et luy
 » faisoit faire tout ce qu'elle vouloit,
 » ainsi qu'a escrit le mesme Bodin en
 » sa Republique, au lieu cité (33),
 » et au chapitre deuxiesme du cin-
 » quiesme livre : les canonistes tou-
 » tefois, à l'imitation de Justinien,
 » ont donné semblable permission
 » aux femmes, en cas d'impuissance
 » de leurs maris, en sorte qu'elles se
 » peuvent marier à un autre homme
 » apres la separation; ayans aussi
 » permis le mesme aux hommes ma-
 » riez à femmes trop estroictes, ce
 » que n'avoit pas faict Justinien, ne
 » se trouvant aussi quasi point de
 » telles femmes.»

Les avocats qui plaiderent pour....
 en 1677, soutinrent que le congrès
 n'a aucun fondement ni dans l'auto-
 rité des lois, ni dans l'opinion des doc-
 teurs; que dans le droit civil, ni dans
 le droit canonique, on ne voit ni la
 visite, ni le congrès; qu'il n'est pra-
 tiqué qu'en France, et seulement de-
 puis environ six-vingts ans; que les
 livres des anciens ne nous en four-
 nissent que deux exemples ridicules
 qui puissent l'appuyer (34).

L'erreur de M. Venette doit appa-
 remment sa naissance à quelque trans-
 position d'idées qui a confondu la
 connaissance de la loi de Justinien.
 Il ne voulut plus souffrir que l'on
 décidât de la puberté des mâles par
 l'inspection de leurs parties honteuses.
 Il la fixa à l'âge de quatorze ans,
 soit qu'ils fussent vigoureux, soit

qu'ils ne le fussent pas : il regarda
 comme un usage très-malhonnete ce
 qui s'était pratiqué jusques alors. Il
 se crut obligé de renchérir sur l'hon-
 nêteté des Romains, qui défendirent
 à l'égard des filles de régler l'âge de
 puberté par l'inspection (35). Mais ils
 ne le défendirent pas à l'égard des mâ-
 les.

Théodoret a fort crié contre les
 lois de Platon, qui ordonnaient non-
 seulement que les jeunes filles et
 que les femmes âgées pratiquassent
 nues les exercices propres aux hom-
 mes, mais aussi qu'il y eût des in-
 specteurs qui pour jnger de l'âge nu-
 bile de l'un et de l'autre sexe fissent
 dépouiller les gens (36). Τὴν δὲ τοῦ
 τῶν γάμων χρίτου συμπατρίαν διακρί-
 σιπὸν κινήτω, γυμνοῦς μὲν τοὺς ἄρρε-
 νας, γυναικὲς δὲ μετὰ καὶ μὲχρι διαίματος
 τὰς γυναῖκας. *Judex verò inspiciet
 judicet quænam ætas celebrandis nup-
 tiis conveniat : eamque ob rem nudos
 mares, nudasque umbilico tenus fe-
 minas inspiciat* (37). L'équité aurait
 voulu que Théodoret n'eût point
 passé sous silence le ménagement du
 législateur par rapport aux filles, qu'il
 ne faisait dépouiller que jusqu'au
 nombril (38) : Théodoret, dis-je, au-
 rait dû combattre cette loi de Pla-
 ton en tant qu'elle était ainsi limitée;
 mais il la combat comme si elle n'eût
 rien limité. Il allègue d'abord ce qui
 fut dit par l'épouse du roi Candane,
 Qu'une femme qui se dépouille de sa
 chemise se dépouille de la pudeur
 en même temps, d'où il conclut que
 ce philosophe législateur enseignait
 aux fiancées à se défaire de toute
 honte. Κεραιρὸν ὁ φιλόσοφος τὰς γυναι-

(35) Pubertatem autem veteres quidem non so-
 lum ex annis, sed etiam ex habitu corporis in
 masculis æstimari volebant. Nostra autem ma-
 jestas dignum esse castitate nostrorum temporum
 existimans bene putavit, quod in fœminis etiam
 antiqui impudicum esse visum est, id est, in-
 spectionem habitudinis corporis, hoc etiam in
 masculos extendere. Et idcirco nostris sanctæ con-
 stitutionis promulgandæ, pubertatem in masculis
 post decimum quartum annum completum illud
 initium accipere disposuimus : antiquitatis nor-
 man in fœminis bene positam, in suo ordine re-
 linquentes, ut post duodecim annos completos vi-
 ripuerint esse credantur. Instituit, lib. I. tit.
 XXII.

(36) Theodor., de Græc. Affect., lib. IX, pag.
 m. 615.

(37) Idem, ibidem, pag. 616.

(38) Il faut sous-entendre que c'était à com-
 mencer par la tête.

(33) C'est-à-dire au chapitre III du 1^{er} livre.

(34) Journal des Savans, du 5 juillet 1677, pag.
 303, édition de Hollande.

φαιμέντας γυμνῶ τῆς αἰδοῦς. καὶ δειδύσας ἐκδιδέσας. Quare philosophus pudore sponas exuit, et impudentiam docet (39). La manière de raisonner de Théodoret n'a pas ici toute la justesse, ni toute la précision d'un rigoureux dialecticien; mais ce qu'il observe contre l'institut platonique touchant les danses et les spectacles où les deux sexes pouvaient assister sans habit, est juste; il prétend que c'était la ruine de la pudeur, et une école de lascivité. Οὐ γὰρ πού μιν εἰς ἀναιδίας ἐπαίδευοντο γυμνούμεναι καὶ γυμνουμένων ἀνδρας βιάμεναι, ἀλλὰ καὶ πολλὰς ἀλλόλους ἀφορμὰς προεξίνοντο ἀκολασίας. τῶν γὰρ δὲ γυμνῶν συμμάχον ἡ βιαρία, καὶ τοὺς ἀνδρας, καὶ τὰς γυναῖκας εἰς ἑρπας ἐκτύπους ἐμβέβησι. Non modò enim ad impudentiam erudiebantur nudatæ, nudosque viros spectantes, sed multas invicem incontinentiæ occasiones præbebant. Nudorum enim corporum aspectus ad nefarios amores et viros et feminas provocabat (40). Ceci confirme les remarques que j'ai faites en un autre endroit (41) contre l'usage des Lacédémoniens. Mais il faut dire que les lois de Platon ne furent pas mises en pratique comme celles de Lycurgue. Ce furent des lois en idée, qui, comme l'observe Théodoret (42), ne furent pas même reçues dans la patrie de ce philosophe: ainsi l'on ne peut pas dire qu'il ait fallu que Justinien ôtât les abus que ce père de l'église a condamnés.

Finissons cette digression par un passage du *Ménagiana*, qui nous apprendra que cet abus du congrès avait cessé d'être si fréquent. Ceux qui aiment la diminution des scandales apprendront ceci avec édification. « Un officier du temps de M. de » Goudi, de qui le nom ne me vient » pas à la mémoire, m'a dit que » pendant quarante ans qu'il avait » exercé sa charge, il n'avait ordonné le congrès qu'une seule fois. » C'était à un meunier. Comme il faisait fort bien son devoir dans la » preuve, sa femme lui dit: Jacob, » pourquoi ne faisais-tu pas de mé-

» me quand nous étions chez-nous, » nous n'aurions pas eu la peine de » venir ici (43)? »

(B) Il y a des livres où elle en est accusée.] Jean Laetas, professeur à Fraueker (44), dit que la reine donna ordre que l'on cherchât le corps de Soubise, gentilhomme soupçonné d'impuissance, et qu'après qu'on l'eut trouvé, elle y considéra les parties naturelles avec de grands éclats de rire, en présence d'un grand nombre de ses dames. « Subisii nobis » lis qui frigida et minimè ad procreandam sobolem aptæ naturæ » esse dicebatur cadaver jussit inveniri » regina, inventum (45) » pudenda illius, cum suarum pedisequarum numeroso comitatu non » sinè magno et effuso risu insperit. » Un fait de cette nature aurait-il été inconnu à Daubigné? et s'il l'avait su, aurait-il bien été capable de ne pas le mettre dans son Histoire? Son silence est assurément ici un coup de partie, et d'autant plus qu'il observe que les dames contemplèrent en Soubise s'il était incapable de mariage pour ce qu'il en était en procès (46). M. Varillas n'aurait point tu cette action de la reine mère; car il ne l'épargne point sur des choses de moindre importance ou de plus grande importance que celle-là. En parlant du siège de Rouen, il dit (47) que l'on blâma la régente d'avoir amené le roi son fils dans les forts, aussitôt qu'ils eurent été pris, comme si elle eût eu dessein d'accoutumer au carnage les yeux de ce jeune prince; et que l'on trouva mauvais qu'elle eût regardé trop curieusement le corps nu d'une fille morte qui s'était travestie en homme pour augmenter le nombre des défenseurs, tant on est jaloux de ne rien pardonner aux grands. Un autre professeur de Fraueker soutient que la reine chercha fort curieusement l'impuissance de Soubise (48).

(43) *Ménagiana*, pag. 391, 392 de la première édition de Hollande.

(44) *Compend. Historiæ universæ*, pag. m. 473, il cite de Sixta Relig. in Galliâ. Nous verrons dans la remarque suivante les paroles de l'auteur qu'il cite.

(45) Ce mot fait là un soldatisme.

(46) D'Aubigné, *Hist.*, tom. II, pag. 545.

(47) Varillas, *Histoire de Charles IX*, liv. IV, à l'année 1567.

(48) *Cujus cadaver cum reliquis ante regiam*.

(39) Theodoret., de Cruc. Affect., lib. IX, pag. m. 616.

(40) *Idem*, *ibidem*.

(41) Dans l'article LXXV, tom. IX, p. 218.

(42) De Crucor. Affect., lib. IX, pag. 615.

(C)..... et d'avoir même fait chercher entre tous les autres cadavres celui du baron du Pont.] Voilà une circonstance aggravante, je ne la garantis point; la foi en soit chez l'auteur qui la débite. C'est un écrivain protestant. *Rex, regina, fratres et regius comitatus frequens sub vesperam Lupard egrediuntur, stragis illius per urbem effusa conspicienda causa. Subizius, vir nobilis, frigidus et minime ad procreandam sobolem aptæ naturæ esse dicebatur; illius eadaver jussit investigari regina, et pudentia illius, cum suarum pedissequarum numeroso comitatu, inspicit, non sinè magno et effuso risu* (49).

(D) *Le nom Quellence.*] C'est ainsi que M. Varillas le nomme dans la seconde édition de son Charles IX. Or comme cette édition a été rectifiée sur les remarques de M. d'Hosier, le plus grand généalogiste de France (50), il n'y a point de doute qu'il ne faille ainsi nommer le baron du Pont, marié avec l'héritière de Soubise. Ce nom est tout défiguré dans la plupart des historiens, ce qui apparemment doit son origine à une faute d'impression. Les imprimeurs de M. de Thou mirent *Quellevetum Pontium* (*); au lieu de *Quellenecum Pontium*; de là vint que M. de Mézerai nomma ce baron *Quellevé-Pontivy*; c'était faire deux fautes, car Pontivy était un seigneur de la maison de Rohan. Cette dernière faute ne se trouve point dans l'Abbrégé Chronologique, mais seulement dans la grande Histoire. Disons en passant qu'il nomme François, dans l'Abbrégé, celui qu'il avait nommé Charles dans la grande Histoire. M. de Thou et la seconde édition de Varillas donnent le nom de Charles au baron du Pont. C'est donc à cela, ce me semble, qu'on s'en doit tenir. M. Varillas dans la première édition se servit du terme de *Quellevé*. C'était encore la faute des imprimeurs de M. de

Thou: si l'on y échange l'orthographe, c'est apparemment que l'on se souvint que plusieurs familles nobles de Bretagne mettent un K dans leurs noms. Un célèbre auteur a dit depuis peu *Franciscus Quelletrius dux à Britannid* (51).

(E) *Et je mettrai ci-dessous ces raisons-là.*] Je ne sais si personne se souvient encore de deux petits imprimés qui parurent l'an 1697, l'un sous le titre de *Jugement du Public*....., sur le Dictionnaire Critique; l'autre sous le titre de *Reflexions sur..... le Jugement du Public, etc.* C'est dans le dernier de ces deux écrits que se trouve l'apologie qu'on m'a conseillé d'insérer ici, et que l'on a crue capable de guérir tous les scrupules de mes lecteurs. Je souhaite passionnément qu'elle produise un si bon effet. Voici ce que je répondis à mon censeur.

« (52) On peut joindre aux trois » exemples qu'il a cotés, ce qu'il a » dit contre l'article où je rapporte » des passages d'un livre de Tagerau. Il ne pouvait pas choisir plus » mal un sujet de plainte, car je ferai voir en temps et lieu, que toutes sortes de droits m'ont autorisé à insérer dans mon ouvrage ce que j'ai dit du congrès. J'ai pu dire en qualité d'historien, que Quellenc fut accusé d'impuissance, et que ce fut sa belle-mère et non pas sa femme qui lui intenta ce procès. Je devais à la vérité cette remarque en faveur d'une héroïne de notre parti. Comme historien fidèle, j'ai dû critiquer ceux qui ternissent la gloire de cette dame, en supposant qu'à son âge le plus tendre elle suscita un tel procès. C'est déclarer que je ne crois point qu'il soit glorieux à une femme de s'engager à de telles procédures. Tout auteur a droit de faire voir les raisons de ses sentimens. Ainsi, en qualité de commentateur de mon propre texte, j'ai pu, et j'ai dû étaler les preuves de l'opinion que j'avais, et rapporter par conséquent ce que Tagerau a publié contre la pratique de ce temps-là. Nous voulons

projectum à regind ejusque puellis diligenter, si nota impotentie appareret, inspectabatur. Hub., Hist. civil., tom. II, pag. 353.

(49) Commentar. de Statu Religiosis et Reip., in regno Gallie, part. I V, folio m, 3 verso.

(50) Foyes la lettre publiée par M. de Larroque, dans sa Critique de Varillas.

(*) L'Index Thuanus, dressé sur l'édition de Genève, tit. *Quellenecum Pontius*. Rem. crit.

(51) Hubert., Hist. civil., tom. II, pag. 353, imprimée à Francfort, l'an 1697.

(52) Reflexions sur un imprimé qui a pour titre: *Jugement du Public, etc.*, pag. 3 et 4.

» paraître plus sages que nos pères,
 » et nous le sommes moins qu'eux.
 » Cet avocat au parlement de Paris
 » obtint aisément un privilège pour
 » publier un ouvrage où il étalait
 » toutes les ordures du congrès; et
 » l'on fera en Hollande cent criailleries
 » contre un auteur qui copie
 » quelques endroits de cet ouvrage.
 » N'est-ce point là une acception de
 » personnes fondée ou sur des travers
 » d'esprit, ou sur le dérèglement
 » du cœur? Mais, dira-t-on,
 » cet avocat ne donna cet étalage,
 » que pour obliger les juges à faire
 » cesser une pratique opposée à la
 » pudeur, et sujette à l'impureté. Et
 » moi ne déclarai-je pas, jusqu'à té-
 » moigner la dernière indignation,
 » que cette pratique était infâme,
 » parce qu'elle énervait les principes
 » de la honte, la source la plus pré-
 » cieuse de la chasteté? Peut-on prendre
 » le bon parti avec plus d'ardeur
 » que je l'ai pris dans cet article?
 » Outre cela, en qualité d'historien,
 » n'ai-je pas eu droit de raconter
 » une procédure qui a subsisté long-
 » temps dans le ressort du parlement
 » de Paris, et qui n'est pas abrogée
 » partout ailleurs? La manière de
 » procéder dans toutes les causes ci-
 » viles et criminelles appartient sans
 » doute aux faits historiques, et si
 » elle a quelque chose de singulier,
 » il se trouve bien des voyageurs et
 » bien des faiseurs de relations qui
 » s'en instruisent curieusement. Quel
 » plaisir n'eût-ce pas été à un Pietro
 » della Valle de trouver en Perse un
 » livre qui l'eût instruit d'une cou-
 » tume bizarre, aussi bien que Ta-
 » gercan le pouvait instruire sur le
 » cérémoniel du congrès? Je deman-
 » de si les procès verbaux des jurés
 » et des matrones dans certaines cau-
 » ses, sont des pièces à rejeter quand
 » on fait des compilations exactes de
 » tous les us et coutumes d'un cer-
 » tain pays? Puretierre, qui ne fai-
 » sait pas un dictionnaire historique
 » commenté, mais un dictionnaire de
 » grammaire, s'est servi de ces ver-
 » baux. Qui est-ce qui en a murmuré?
 » . . . M. Menjot, . . . qui était
 » un parfaitement honnête homme, a
 » mis beaucoup de l'asciétés dans
 » une dissertation sur la fureur uté-
 » rine, et sur la stérilité. On serait

» ridicule de l'en censurer, puis-
 » qu'en qualité de médecin il a eu le
 » droit de le faire : son sujet l'a de-
 » mandé, ou l'a permis. Or je leur
 » apprendis qu'un compilateur qui
 » narre et qui commente à tous les
 » droits d'un médecin et d'un avo-
 » cat, etc., selon l'occasion : il se
 » peut servir de leurs verbaux et
 » des termes du métier. S'il rapporte
 » le divorce de Lothaire et de Tet-
 » berge, il peut donner des extraits
 » d'Hincmar, archevêque de Reims,
 » qui mit par écrit les impuretés
 » que l'on avéra pendant le cours de
 » la procédure. On ne devrait jamais
 » juger d'un historien commenta-
 » teur, qu'après s'être instruit des
 » lois historiques, et des privilèges
 » du commentaire. Si ces messieurs
 » avaient vu celui d'André Tira-
 » quean sur les lois du mariage, ils
 » y auraient vu des saletés bien plus
 » entassées. C'était pourtant un con-
 » seiller au parlement de Paris, et
 » l'un des plus illustres personnages
 » du dernier siècle, tant par son sa-
 » voir que par sa vertu. »

(F) *L'approbation que Justo Lipse donna à l'écrit d'un avocat, qui, dans une cause où il s'agissait de dissolution de mariage.* Sébastien Roulliard, l'un des plus doctes avocats du parlement de Paris, plaida l'an 1600 pour un gentilhomme que sa femme avait accusé d'impuissance. Elle avait gagné sa cause devant l'officiel de Sens, et puis devant les délégués de la primatie de Lyon. Le mari appela de leur sentence, et obtint des commissaires du saint siège apostolique pour juger la cause en dernier ressort. Roulliard, son avocat, publia un capitulaire auquel est traité qu'un homme n'ay sans testicules apparens, et qui ha neantmoins toutes les autres marques de virilité, est capable des œuvres de mariage *. Le gentilhomme était né ainsi; et ce fut sur ce défaut que sa femme se fondait pour l'accuser d'impuissance. Il soutint qu'il avait consommé le mariage, non par les moyens ridicules qu'elle supposoit, mais par l'effort naturel.

* Le président Bouhier, dans son traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance, est de l'avis de Roulliard. Leclerc désigne Bouhier sans le nommer. Joly indique son livre et nomme l'auteur.

de son sexe (53). Il demanda qu'on la visitât, et pour comble de toute preuve et la plus fréquente qui se puisse pratiquer à ceste occurrence, il s'offrit au congrès, pour démonstrer à l'espreuve qu'il avoit l'arrection, intromission, et ejaculation à luy controversées (54). Les juges n'avaient ordonné ni la visite, ni le congrès, la femme ayant dit que l'une et l'autre de ces deux choses choquaient sa pudeur (55). Roulliard tira de ces offres du mari les conséquences qu'il trouva le plus à propos, et discourt amplement de la fonction des testicules selon la doctrine des philosophes et selon les observations de l'anatomie. Il ne s'amusa point à des périphrases et à des locutions voilées; il se servit des termes de l'art avec la dernière liberté, et il mêla très-souvent à son discours quelques vers latins fort sales, mais dont l'application était fort ingénieuse. Il ne semble pas qu'il sorte jamais du sérieux, et néanmoins toute la pièce est parsemée de plaisanteries et de traits gaillards. Il en envoya un exemplaire à Juste Lipse, qui lui répondit de cette façon. *Ita, ita, venit ad nos libellus tuus, Deum immortalem! venustus, lepidus, et pro ipsâ re libellus* (56)... Sed ô te (ausim dicere)? nequam! Novios, Pomponios, Titinnios, Petronios, quidquid hoc genus atellanâs, mimos, satyras scripsit, vincis aut æquas. Imò uno vincis, quod salvo pudore et probitate jocularis. Quid jocularis? seriò loqueris, et de illo quod Græci necessarium vocant, necessariò, atque id apud judices, agis. Meum et meorum risum! quid fronte, quàm substrictâ aure, Cassii et Catones vestri hæc audiunt?.... Extrajocum, argutus tuus libellus et in re seriò, nec seriò, seriò doctus (57). Dans une autre lettre il proteste qu'il a loué le Capitulaire de Roulliard sans ironie, et qu'il n'a nullement songé à porter le moindre coup aux mœurs de l'auteur, et qu'il savait assez qu'elles étaient sans reproche, et de la dernière pureté. *Ego te, cum*

Varrone hoc dicam, modo scœnatili tetigerim? Oûs de vap. Joci fuerunt innoxii, puri, et niveos dicam, quia et frigus, credo, habuerunt. De moribus tuis ne mihi verbum, seiò sanctos esse: aut scripta tua mihi inveniuntur, ephracter ille interioris mentis (58). Notez que Lipse faisait déjà profession de bigoterie, et néanmoins il jugea très-sainement et très-équitablement du Capitulaire de Roulliard. Je ne sais point si l'avocat de la femme publia ses écritures; mais quelque prude qu'il eût été, il n'eût pu se dispenser de dire cent obscénités tout-à-fait grossières. Son factum ou sa réponse à Roulliard apprendrait plusieurs circonstances de ce procès. Je n'en sais guère. Voyez la note (59).

Il faut que je remarque que Roulliard et Tagereau n'avaient pas les mêmes principes. L'intérêt de la cause que Roulliard avait en main le porta à soutenir que la pratique du congrès et de l'inspection des parties était juste. « Tellement, dit-il (60), » que toutes ces circonstances con- » currentes, c'estoit assez de motif » aux juges pour ordonner le con- » grès auquel ledit appellants offroit, » puis qu'il s'outenoit avoir en la » compagnie charnelle de sadiete » femme, et qu'en ce cas, *standum » est verbo viri, qui dicit se uxorem » cognovisse cap. continebatur de » desponsat. impub. attendu que » l'homme est chef de la femme et » doit emporter cette prérogative sur » elle, joint qu'il ha la presumption » legale pour luy, qu'il ait cogneu » son espouse, gloss. cap. inspicimus » de regul. in 6. cap. littera sê de pre- » sumpt. Du moins pour repons- » ser ceste presumption faut-il que » les obstétrices ou sages femmes de- » posent le contraire, et que par » l'inspection des parties secretes de » la femme ils l'ayent trouvée vier- » ge : cap. proposuit e de probat. Or*

(58) *Idem*, epist. LXXV ejusdem Centur., pag. 707.

(59) Il paraît par ces deux lettres de Lipse que Roulliard plaidait pour un baron, et qu'il gagna sa cause. Je conjecture que ce fut dans cette rencontre que Julien Péloux, avocat au parlement de Paris, fit le *Traité de Solutione Matrimonii ob defectum Testium non apparentium*. Voyez le dernier stinca de cette remarque (F).

(60) Roulliard, Capitulaire, pag. 39.

(53) Roulliard, Capitulaire, pag. 8.

(54) *Lia même*, pag. 9.

(55) *Lia même*, pag. 40.

(56) Lipsius, epist. LXXI centurion ad Germanos et Gallos, pag. m. 697.

(57) *Idem*, *ibidem*, pag. 698.

» tant s'en faut que cela se die au
 » procès, qu'au contraire l'intimé
 » aurait reconnu après plusieurs
 » feintes, avoir esté desflorée par son
 » mary, et sur ce qu'elle auroit
 » voulu supposer que ce n'estoit par
 » effort viril, dont l'inspection eust
 » peu juger, elle ne l'auroit voulu
 » consentir, ny les juges l'ordonner,
 » quelque instante requeste que ledit
 » sieur appellant en ayt peu faire....
 » (61) A l'esgard du congrès que la
 » dite dame se dit rejettier par pu-
 » deur.

• ...*Ah ! si cubitum locus exigit, omnibus il-
 lum*
 • *Deliciis imple, et sit procut inde pudor.*

» Car le duel est bien desflendu par
 » les edits, pour rompre la vengeance
 » ce des armes offensives, mais non
 » ecluy d'entre le mary et la femme,
 » dont l'aigre-doux effort ne tend
 » qu'à les reintegrer en paix et bon
 » amour. Tant y ha qu'au cas de
 » present, *bellum justum*, comme
 » disoit Tite Live, *quia necessarium*,
 » et la nécessité rend licite ce qu'au-
 » trement seroit de soy illicite.....
 » (62). Le congrès est la preuve ordi-
 » naire et plus certaine qui se puisse
 » practiquer en telles matieres de
 » procès d'impuissance, tesmoin Lucian
 » en son Ennuque. *Nec inimicum
 » videri debet probationis genus
 » quod solum est*, disoit Quintilian
 » en sa declamation VII. Du moins les
 » officialités de France l'ont recen,
 » et la cour l'auroit autorisé par
 » plusieurs arrests, notamment ce-
 » luy du 20 janvier 1597 donné contre
 » un qui argué du defect de tes-
 » ticules ne s'y vouloit soubsmet-
 » tre.... (63). Toute la plus seure
 » precaution qu'on y puisse appor-
 » ter est d'en venir à l'espreuve ac-
 » tuelle : *Nec enim de veritate dubi-
 » tari potest, quoties cum incertis
 » experimenta conveniunt, argum-
 » que est non semper auribus sed et
 » oculis credere*, specialement quand
 » nous y sommes portés pour un bien
 » de paix qui sert plus à excuser une
 » couple licite, bien que faite à
 » l'ouvert, que toutes les hontes
 » clandestines ne scauroient pallier

» un divorce illicite. Autrement se-
 » roit-ce chose absurde que pour la
 » verification d'un adultere on ad-
 » mist la preuve de celui qui diroit
 » avoir veu *ἀδελφὴν ἢ ἀδελφόν*, que
 » pour éviter à la supposition du
 » part, les loix civiles permissent
 » l'inspection du couvert de la fem-
 » me, et que pour justifier de la
 » validité d'un mariage (qui est
 » chose beaucoup plus importante)
 » on eust à contre-cœur de voir
 » *inpectum thyrsuin horto in cupi-
 » dinis* ».

Il s'en faut bien que ces raisons-là
 et plusieurs autres qu'il allégué soient
 comparables aux argumens de Tage-
 reau. Je m'imagine que si Roulliard
 eût plaide quelques mois après pour
 une femme, qui par un motif de pu-
 deur eût refusé de se soumettre à
 l'inspection et au congrès, il eût étalé
 les mêmes maximes que Tagereau,
 et se fut très-bien réfuté lui-même.
 C'est le destin des avocats : il faut
 qu'ils raisonnent tantôt d'une manie-
 re et tantôt d'une autre, selon la
 variété des causes qu'ils ont à défendre
 (64); et notez que sur des matie-
 res directement opposées ils citent
 les mêmes autorités. Vous avez vu
 (65) comment Tagereau combat, par
 l'autorité de saint Cyprien et de
 saint Ambroise, la pratique de l'ins-
 pection, et vous allez voir que Roul-
 liard cite les mêmes auteurs pour
 soutenir cette pratique (66). « Et ne
 » fait rien au contraire ce que sa
 » femme, revestant trop tard la pu-
 » deur en lieu où elle n'est plus ne-
 » cessaire, objecte que la visite de
 » ses parties scerettes et ledit congrès
 » lui seroit à honte, car force luy est
 » de la boire puisqu'elle est cause du
 » mal.

• *Quam bene dispositum terris ut dignus iniqui*
 • *Fructus conciliis, primis auctoribus iustis.*

» Ajouste qu'en tel cas la visite est
 » ordinaire, et partant ne peut on
 » dire qu'il y ait du dol à requérir ce
 » qui est de l'usage du droit com-
 » mun; car nous apprenons de saint
 » Cyprien en ses *Epistolæ*, de saint

(61) Roulliard, Capitulaire, pag. 41.

(62) *Là même*, pag. 43.

(63) *Là même*, pag. 44.

(64) Confirmez ce que disoit remarquez (B) et
 (C) de l'article Antioch (Marc) l'orateur, tou-
 II, pag. 135 et suiv.

(65) *Ci-dessus*, remarquez (A), num. III.

(66) Roulliard, Capitulaire, pag. 40.

» Augustin et saint Ambroise, qu'en
» matiere de defloration de vierges,
» on a toujours eu recours à l'in-
» spection, mesmes qu'il nous est
» rapporté par Clement *Alex. VII*
» *strom.*, et par Suidas *in verbo Jêsus*,
» que la vierge Marie la souffrit,
» ayant esté ordonné par le Sync-
» drion du grand prestre et sacrifi-
» cateur qu'elle seroit visitée pour
» sçavoir si elle estoit demeurée vier-
» ge, et si nostre seigneur qu'ils vou-
» loient coopter en leur ordre, seroit
» immatriculé dans leurs registres
» en qualité de fils de Joseph, ou de
» fils du Dieu vivant et d'une vierge
» mere. Chassanée *¹ (67) en recite le
» discours tout du long, IV^e. partie
» *Catalogi glorie mundi*, distinct.
» VI. Roulliard s'est servi d'une ruse
du métier. Les pères qu'il cite con-
damnent l'usage de la visitation *²;
ils témoignent donc qu'on la prati-
quait. Il les cite pour la preuve de
l'usage, et supprime le reste. Cela
n'est pas bien. Il ne faut point cou-
per en deux l'autorité d'un témoi-
gnage, et c'est ici qu'on peut appli-
quer la maxime du jurisconsulte
Celsus : *In civile est nisi totâ lege*
perspectâ, unâ aliquid particulâ ejus
propositâ judicare vel respondere
(68).

Il y a une chose en quoi ces deux
avocats s'accordent, c'est à déplorer
la multitude des procès d'impuissan-
ce que l'on intentait aux maris.
» (69) Ses parens..... l'auroient injus-
» tement..... stimulée à ceste pour-
» suite de dissolution de mariage
» de son espoux et d'elle, fondée
» sur la prétendue impuissance d'i-
» celui et autres faicts purs fabu-
» leux qu'il luy eust esté plus

» honneste de taire, *quàm protinùs*
» *urbi*.

» *Pandere res altis rylis et caliginis merras.*

» Toutefois le malheur auroit voulu
» pour ledit sieur appellant, que
» comme la corruption du siecle la
» donné le cours libre à telles procé-
» dures,

» *Dedit hanc contagio labem,*

» *Et dabit in plures,*

» au lieu qu'en douze cens ans que la
» pudeur auroit possédé l'ame et con-
» vert le visage des matrones de Fran-
» ce, à peine se seroit-il aulant meu de
» procès en telles matieres qu'ils sont
» aujourd'hy frequens et journa-
» liers.... (70) Seulement le sieur ap-
» pellant par un regret du malheur
» de ce siecle auquel les femmes
» souz legers pretextes se divorcent
» et soubstrayent ordinairement d'a-
» vec leurs maris, vous représentera
» ceste plainte de Tertullian : *Ubi*
» *est illa felicitas matrimoniorum,*
» *quâ per sexcentos fermè annos*
» *nulla repudium domus scripsit? at*
» *nunc in fœminis præ auro nullum*
» *est leve membrum, præ vino nul-*
» *lum est liberum osculum, repudium*
» *verò quasi votum est, et matrimonii*
» *fructus.* Chose de tres-pernicieuse
» consequence tant pour le public
» que particulier. » Voilà ce que dit
Roulliard; comparez cela avec les
paroles de Tagereau rapportées ci-
dessus (71).

Si l'on me demande à quoi servent
ici tous ces passages de Roulliard, je
réponds : 1^o. Qu'ils prouvent que les
tribunaux les plus vénérables ont
souffert que les avocats s'exprimas-
sent naïvement sur des matieres obs-
cènes. 2^o. Qu'ils font connaître jus-
qu'où s'étendait l'approbation d'un
grand critique (72) que j'avais don-
née pour exemple. 3^o. Qu'ils confir-
ment quelques-unes des observations
de Tagereau, ou qu'ils servent à don-
ner du jour à cette matiere par le
conflit des argumens du pour et du
contre. Que si l'on réplique que je
n'ai pas eu le même droit que ces
avocats, je répliquerai à mon tour
qu'il me doit être aussi permis qu'aux
arrestographes de rapporter les rai-
sons qu'un avocat a alléguées. La na-

* Son nom étoit Chassanée. Voyez la note
sur l'article Hâcane, tom. VII, pag. 528.

(67) Il est certain que Chassanée, pag. m. 826,
fait un long récit sur cela; mais prenez garde
que Clément Alexandrin, lib. VII *Strom.*, pag.
m. 256, ne parle point de Synedrion; il dit seule-
ment *μετὰ τὸ ταμίον αὐτῆς παραστῆσαι*,
quasi ante prætoris supràdicti Quidam di-
cunt eam postquam peperisset, inspectam ab
obstetrice, inventam fuisse virginem.

* Pour avoir le plaisir de prendre Bayle en
défaut, Leclerc cite un passage de saint Cyprien
qui, loin de condamner la visitation, la com-
mande.

(68) Leg. incivile 24, D. de Legibus.

(69) Roulliard, Capitulaire, pag. 5 et 6.

(70) Là même, pag. 46.

(71) Citation (27).

(72) Juste Lipse.

ture de mon ouvrage, composé de narration et de commentaire critique, le demande. Un compilateur qui donnerait aujourd'hui, ou un journal des audiences, ou un journal du palais, et qui voudrait remonter jusques aux causes célèbres qui furent plaidées au commencement du XVII^e siècle, pourrait fort bien donner le précis du Capitulaire de Roulliard dans les mêmes termes de l'auteur. Il trouverait peut-être plus à propos de substituer au vieux gaulois le style moderne. Mais personne ne peut blâmer justement ceux qui allèguent en preuve les propres paroles des originaux, préférablement à une version. C'est la méthode que je me suis prescrite.

Depuis l'impression de ceci, une personne de mérite (73) m'a fait savoir, 1^o. Que le baron d'Argenton, marié avec Magdelaine de la Châtre, était celui pour lequel Roulliard publia son Capitulaire (74). On peut connaître par-là ce que signifient ces paroles de la lettre de Juste Lipse à cet avocat : *Quid autem ille baro ? te patrono vir erit, aut fiet ?..... : Unum tamen etiam quero, vel te angere Cominaeos (75) nobis radícula hæc propagabit ? Cui tamen favere me facior, ob sacrum illud nobis nomen. Illius autem misereor, quæ tua opera fortassè Tantali aliquo fato contabescet.* 2^o. Qu'il y a une édition du Capitulaire de Roulliard, laquelle est plus ample que celle dont je me suis servi. La mienne est in-8^o, et ne contient que 47 pages ; l'autre est en grand in-12, et contient 139 pages. *Il y a sur la page 139 un sonnet de la façon de l'auteur, et sur une autre page, qui n'est point chiffrée, il y a cette épigramme :*

Ad Lectorem.

*Hæc si scripta putes parùm severè,
Frustra te mihi probare severum.
Nunc quis schemate mi Thalassionis
Innumbrare queat Thalassionem ?
Ergo quamlibet, obrepente Momo,
Fas sit porrigere manu pudicæ,
Quod solum datur auribus pudicis.*

(6) Les obscénités ont lieu dans les procès de cette nature en pleine audience. Voici un passage d'une lettre écrite par M. Boursault à M. l'évê-

(73) M. Marais, avocat au parlement de Paris.

(74) Lipsius, epist. LXVI centurium ad Germ. et Gallia, pag. 698.

(75) Tout le monde sait que Philippe de Commines était baron d'Argenton.

que de Langres. « Je me suis bien des fois étonné de ce que vous autres, nos seigneurs les prélats, vous souffrez que les juges des officialités soient des prêtres, on de ce qu'on n'y plaide pas à huis clos, à cause des naïvetés qu'il y faut entendre, qui dégénèrent presque tous en obscénités. Je n'ai jamais eu la curiosité d'y aller, mais j'en ai ouï parler par tant de personnes différentes, et tout ce qu'on m'en a dit m'a paru si libre, qu'apparemment c'est un tribunal d'où l'on a exilé la pudeur. Je n'en veux point d'autre témoignage que la manière qui a donné lieu à ces vers. »

• Dans une officialité

• Ces jours passés une loubrette

• Passablement belle et bien faite,

• Et d'une robuste santé,

• Avec la bienséance ayant fait plein divorce,

• Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force ;

• Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.

• Et comment, dit le juge, a-t-il pu vous y prendre ?

• Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre !

• L'avoir égratigné, dévoté, meurtri.

• J'ai, monsieur, lui répondit-elle,

• De la force quand je querelle ;

• Mais je n'en ai point quand je ri.

« Cette fille n'avait-elle pas été bien prise par force, puisqu'elle riait » (76). » Tout ce qu'on peut faire ne saurait aller qu'au retranchement des excès ; mais pendant qu'on plaidera une cause d'adultère, ou d'impaisance, ou de nourriture de bâtards, ou de réparation d'honneur féminin, il faudra nécessairement que les oreilles des juges soient frappées d'obscénités. Un avocat de Paris (77) a fortement déclamé contre la coutume que l'on tolère au palais, de plaider au temps du carnaval la cause que l'on appelle *grasse* ; mais si l'on ôtait cet abus, il resterait beaucoup de causes qui ne diffèrent de celle-là que du plus au moins ».

(76) Boursault, Lettres nouvelles, pag. 173, 174, édition de Hollande.

(77) Nommé Martin Hazon. Voyez son livre de *Advocato*, imprimé à Paris, l'an 1666. Le Journal des Savans du 25 avril 1666 en parle, pag. 178, édition de Hollande.

Ce Martin Hazon a un article dans la Bibliothèque de Richelieu, par Leclerc ; mais Leclerc y dit qu'il est mort en 1685. Dans ses Remarques, sur Bayle, Leclerc se corrige, et dit que Martin Hazon, od à Paris (et non à Montmaur, comme on lit dans le *Mercurius Galant*), mourut en 1693.

(H) *Ce que les auteurs nous apprennent touchant l'époque du congrès.* Nous avons vu (78) celle de son abolition pour le ressort du parlement de Paris. On la peut fixer certainement au 18 de février 1677. Mais celle de son introduction est incertaine. Il y a des auteurs qui disent que c'est une chose qui n'a commencé que vers le milieu du XVI^e siècle, et que les anciens ne s'en servaient pas. Nous avons réfuté le médecin qui s'était imaginé que Justinien l'avait abolie. Cet empereur (79) au Code (*) *de repudiis*, dit que si un mari et une femme ont demeuré deux ans ensemble sans consommer le mariage (80), il en faut prononcer la dissolution. Dans la nouvelle 22 (81), il prolonge ce terme de deux ans à trois, à compter du jour de la célébration du mariage. Cette nouvelle ajoute une raison remarquable qui nous peut faire connaître que l'on ne doit pas forcer la nature par une épreuve non-seulement honteuse, mais quelquefois précipitée, *edocti namque sumus ex iis quæ antè hoc provenerunt, quosdam amplius quam biennium temporis non valentes, postea potentes ostensos ministrare filiorum procreationi*. C'est là tout ce que nous remarquons dans le droit civil touchant l'accusation d'impuissance, on n'y voit ni la visite, ni le congrès. Le droit canonique s'est conformé au droit civil, et toutes ses décisions sur cette matière se renferment en deux espèces différentes... (82) Il s'y est pourtant mêlé une autre sorte de preuves, qui est la visite; elle a été reçue par plusieurs constitutions, et particulièrement par le chapitre *litteras de frigidis*; mais on doit faire sur ce la deux réflexions importantes. La

première... La seconde... qu'après la visite, si elle est favorable à l'état du mariage, on n'a plus besoin de la confirmer par aucune autre preuve. C'est la décision de la glose sur le chap. *proposuisti de probationibus*, et encore pour cette visite, voici comment on y procède. Le mari est visité le premier: s'il paraît puissant, il n'en faut pas davantage; on impose silence à la femme, malgré elle on épargne sa pudeur, à laquelle la témérité de sa prétention n'a déjà que trop donné d'atteinte. Mais quand par la visite du mari on a quelque doute de sa puissance, la femme est visitée, pourvu qu'elle n'ait point été dans un mariage précédent. Le canon (*) *requissisti* passe plus avant, il décide qu'après la visite avantageuse du mari, on ne le saurait démarier, avouât-il lui-même son impuissance.... Ce sont là toutes les preuves que nous trouvons dans les lois civiles et canoniques sur les accusations d'impuissance. Dans le droit civil, le triennium: dans le droit canonique, l'affirmation des parties avec celle de sept parens; et à toute extrémité, l'inspection des personnes: les lois n'en demandent pas davantage. Il n'y est parlé en aucune manière du congrès.... (83) Le congrès... ne doit sans doute son origine qu'à la témérité de quelque jeune homme, qui l'ayant demandé en justice, les juges, surpris de la nouveauté de cette demande, s'imaginèrent d'abord qu'elle ne lui pouvait être refusée; de sorte que comme un exemple donne lieu à un autre, l'erreur du congrès s'est établie insensiblement. C'est ainsi qu'en parlent tous les auteurs qui ont traité de cette matière (*), et entre autres Antoine Hotman, fameux avocat du parlement de Paris, sur la fin du dernier siècle. Il assure que cette pratique ne s'était établie au temps qu'il écrivait, quoiquarante ans auparavant... Les

(78) *Co-de-reus*, citation (24).

(79) *Journal du Palais*, V^e part., pag. 23.

(*) L. 10.

(80) *Les paroles de la loi sont*: si maritus coire minime propter naturalem inbecillitatem valet.

(81) La nouvelle appelle cela agere que à naturâ visis data sunt, et en grec πρὸς τὴν φύσιν κατὰ τὴν φύσιν ἀνδρῶν διδόμενα. Je tiens cette remarque de M. Marais.

(82) *Journal du Palais*, V^e partie, pag. 24.

(*) *Quant*, 33.

(83) *La même*, pag. 25.

(*) Vincent Tagerau, Antoine Hotman, Pélissier, Anne Robert.

» livres des anciens ne nous fournis-
 » sent que deux exemples qui puis-
 » sent l'appuyer; et encore ces deux
 » exemples sont également ridicules.
 » L'un est dans Lucien, qui rapporte
 » qu'un nommé Bagoas, voulant être
 » admis dans une assemblée de phi-
 » losophes, comme on doutait qu'il
 » fût homme, quelqu'un dit qu'il
 » fallait l'éprouver par cette voie.
 » Proposition certainement digne de
 » l'impudence que cet auteur re-
 » proche tant de fois aux faux philo-
 » sophes. L'autre exemple est dans
 » Pétrus Ancharanus, sur le chapitre
 » *Litteræ*, (*) où il dit qu'un cer-
 » tain official de Venise voulant éprou-
 » ver un impuissant, le fit enfermer
 » avec une femme débauchée, sur
 » le rapport de laquelle il le déma-
 » ria. Ancharanus n'a pas dit que cet
 » exemple fût à imiter; aussi ne l'a-
 » t-on point suivi dans son pays, ni
 » dans le reste de l'Italie, non plus
 » qu'en Espagne et dans les Pays-
 » Bas. Toutes les nations ne re-
 » connaissent que la visite dans
 » les accusations d'impuissance; et
 » nous ne voyons point, par les
 » écrits de leurs jurisconsultes, que
 » le congrès soit en usage parmi
 » eux.»

Le calcul chronologique que l'on
 vient de nous donner comme pris
 d'un livre d'Antoine Hotman, y est
 plus vague qu'on ne le rapporte.
 Voici les paroles de cet auteur (84);
*L'argument que l'on prend pour au-
 thoriser le congrès, sur la pratique
 du passé, ne se peut tirer de plus
 loin que de trente ou trente cinq ans.
 Et y a bien apparence qu'il ait esté in-
 troduit, non tant de l'ordonnance des
 juges, que par apointment des par-
 ties, quand elles mesmes s'y sont of-
 fertes, auquel cas on dit nullas esso
 judicis partes l. si convenerit. De jud.
 Et ceste pratique (sans correction de
 meilleur advis) ne doit point tourner
 en coustume pour estre autorisée,
 ains au contraire si elle a esté tolérée
 par le passé, il est meilleur de la
 corriger, comme il a esté fait en
 beaucoup de semblables affaires.
 « Quand au congrès, dit-il en un*

» autre lieu (85), introduit de-
 » puis trente cinq ou quarante ans,
 » Encores qu'il semble de prime face
 » pouvoir servir à l'esclaircissement
 » de la vérité en ces procès d'impuis-
 » sance de l'homme, et (par manière
 » de dire) reparer la faute qui pour-
 » roit avoir esté faite en la visita-
 » tion, sans lequel (peut estre) on
 » ne l'eust si tost ordonné: Neant-
 » moins cet acte estant bien consi-
 » déré, non à la volée ou avec pas-
 » sion: Outre ce qu'il est deshon-
 » neste, voire brutal, est aussi inu-
 » tile, à cause de ses circonstances
 » qui en rendent l'effet et exécuc-
 » tion impossible.» L'auteur qui
 parle de la sorte mourut l'an 1596.
 Mais je ne sais point la vraie date de
 son ouvrage, (86) je n'en ai que l'é-
 dition de Paris 1610 *. C'est pour-
 quoi je ne puis fixer l'époque que
 nous cherchons. Tout ce que je puis
 dire est qu'en admettant le témoi-
 gnage de cet avocat, on ne peut la
 faire monter au delà de l'an 1540 *.
 Vous avez pu voir qu'il soutient la
 même thèse que Tagereau a soute-
 nue. Il se déclare hautement contre
 le congrès, et il allègue bien des
 choses qui se lisent dans le Traité de
 Tagereau. Il le surpasse même à l'é-
 gard des obscénités; de sorte que
 nous avons ici un nouvel exemple,
 et fort illustre, de la liberté que l'on
 a de s'exprimer salement lorsque la
 matière que l'on traite le demande,
 et lorsque l'on tâche de faire cesser
 un abus impur, et très-contraire à
 l'honnêteté publique. On dit qu'Hot-
 man composa ce livre pour servir à
 un parent qui était appellant du con-
 grès (87), et qui perdit sa cause.
 C'est Roulliard qui lut a fait ce re-
 proche dans l'édition in-12 de son
 Capitulaire. La perte de ce procès de-
 vait être reprochée aux juges, et non
 pas à l'avocat qui alléguait tant de
 raisons contre le nouvel usage, qu'il

(85) *Le même*, au second Traité, pag. 58.

(86) Voyez la remarque (B) de l'article Ro-
 2227, dans ce volume.

* Le président Bouhier dit que la première
 édition est anonyme et de 1581. La seconde porte
 le nom de l'auteur et la date de 1595. Celle de
 1610 est la troisième.

** Bouhier s'appuyant sur un passage du *Factum*
 de Pasquier, la fait remonter beaucoup plus haut,
 sans en assigner l'époque précise.

(87) *Journal de Palais, 2^e part., pag. 20.*

(*) Aux *décretales* de Grégoire.

(84) Antoine Hotman, Traité premier de la
 Dissolution du Mariage pour l'impuissance et
 froidure de l'homme ou de la femme, pag. 59.

mérait bien que l'on prononçât conformément à ses conclusions. Il n'oublia point de dire que la procédure du congrès est la matière d'une infinité de sots discours dans toutes les compagnies. « Les mieux avisés » ont toujours recherché les plus » doux et moins honteux remèdes, au » lieu qu'il semble qu'aujourd'hui, » oubliant l'honneur et la pudeur, » et toute espèce d'honnêteté, on » veut favoriser les brutales impudences : et qui est encore plus » honteux, c'est que en quelques » procès les hommes ont visité la » femme, et au contraire les femmes » ont été admises à visiter l'homme : » qui a été cause d'une si grande ir- » rision et moquerie, que telles procédures ont servi de comptes » joyeux, et plaisans discours en » beaucoup d'endroits, au lieu que » ce qui est du fait de la justice doit » estre traité sérieusement, et avec » crainte et reverence (88). » Entre plusieurs autres raisons, il allègue celle-ci (89), qu'on n'a point vu que les experts aient rapporté mulierem fuisse carnaliter à viro cognitam au congrès : bien dit-on, estre arrivé en un ou deux, que la femme crioit comme si son mary luy eust fait grande douleur, et que les assistans oyans cela, conseillaient aux parties de s'accorder et retourner ensemble, ce qu'elles firent, et oncques puis la femme ne se plaignit : qui est à dire que les parties s'estant accordées depuis le procès intenté, et la visitation faite, on leur enseigna cest expedient, par le moyen duquel il parut que la femme ne s'estoit plainte sans raison estant encores vierge et rapportée telle, et que le mary aussi n'avoit tort d'avoir soutenu qu'il n'estoit impuissant, et le rapport de l'intégrité de la femme estoit sauvé et tenu pour véritable, et ainsi chacun fut content. Il ne condamne pas moins fortement la visite que le congrès, sans pourtant faire mention des atteintes infinies que l'édit du prêteur de ventre insipien- do avait reçues dans la suite (90).

QUÉTIF (JACQUES), parisien et religieux de l'ordre de Saint-Dominique *, a passé pour un savant personnage. Il a publié quelques livres (A), et il travaillait depuis long-temps à une Bibliothèque des écrivains jacobins, lorsqu'il mourut à Paris, dans le couvent de la réforme, à la rue Saint-Honoré, le 2 de mars 1698, à l'âge de quatre-vingts ans (a).

* En renvoyant au tome II des *Scriptores ordinis Predicatorum*, Leclerc observe qu'il y a une faute d'inadvertance sur l'âge. En effet, on y fait naître Quétif le 6 août 1618, et mourir le 2 mars 1698, n'ayant pas atteint sa soixante-dix huitième année. Si les dates des naissances et mort sont justes il en avait plus de soixante-dix-neuf.

(a) Tiré d'une lettre de M. Piusson des Riolles.

(A) Il a publié quelques livres. | En voici le titre : *Concilii Tridentini Canones, editio aucta, cui accessit Index accuratus Legatorum, Patrum, et Oratorum. Item Index Librorum prohibitorum*, à Paris 1666 in-12. *Hieronymi Savonarolæ Epistolæ spirituales et asceticæ ex italicæ in latinum versæ. Item Vita Savonarolæ à Johanne Francisco Pico, eum Notis. Compendium Revelationum Savonarolæ et Additiones quibus varia ad hanc vitam Acta, Epistolæ, Diplomata, instrumenta publica, Scriptorumque Monumenta, Apologiæ etc., referantur* (1), à Paris 1674, trois volumes in-12. *Petri Morini Parisiensis Opuscula et Epistolæ primum editæ*, à Paris 1675, trois volumes in-12. Voyez touchant ce Pierre Morin, et cette édition de ses Opusculs, les Lettres Choisies de M. Simon (2).

(1) Voyez le Journal des Savans du 20 de janvier 1676, pag. 23, édition de Hollande.

(2) A la page 241 et suivantes.

QUILLET (CLAUDE), natif de Chinon en Touraine, a été un des bons poètes latins du XVII^e.

(88) Antoine Hotman, Traicté premier pag. 63.

(89) Là même au second Traicté, pag. 63.

(90) Journal du Palais ; 2^e part., pag. 100.

siècle *. J'ai marqué ailleurs (a) l'occasion qui l'engagea à se retirer en Italie. J'ajoute ici « qu'è- » tant à Rome, et fréquentant » la maison de l'ambassadeur de » France, qui était le mar- » chal d'Étreaux, il y entra pour » secrétaire de l'ambassade (b) » (A). » Je ne sais point par quelle raison il se chagrina contre le cardinal Mazarin, mais il est sûr qu'il parla très-mal de cette éminence (B), dans un poème qu'il publia l'an 1655 (*). Ce cardinal reçut l'insulte avec la dernière débonnairété, et se contenta si facilement des excuses de l'auteur, qu'il lui promit une abbaye (C). Le poème dont je parle contient des choses que M. Baillet a fort condamnées (D). L'abbé Quillet composa d'autres ouvrages qui n'ont pas été publiés (E).

* Il mourut, dit Leclerc, en septembre 1661, ainsi qu'on l'apprend dans la *Muse historique* de Loret.

(a) Dans l'article GRANDIER, remarque (E) tom. VII, pag. 192.

(b) Sorbériana, page 173, édition de Hollande.

(*) La première édition de la *Callipédie* de Claude Quillet fut faite à Leyde en 1655, in-4°; la deuxième à Paris en 1656, in-8°; la troisième en Angleterre en 1708, in-8°; et la quatrième à Leipzig, 1709, in-8°. Quoiqu'il y ait Parisiis apud Thomam Joly. La première est sous ce titre : *Calvidii Lati Callipodia, sive de pulchra Proli habenda Ratione, Poëma, Lugd. Batav. 1655, in-4°*. Et la dernière est sous celui-ci : *Cl. Quilleti Callipodia, seu de pulchra Proli habenda Ratione. Poëma Didacticum, cum uno et altero ejusdem Autoris carmine. Juxta exemplar excussum Parisiis, apud Thomam Joly, 1709, in-8°*. Costar donne beaucoup de changements à ce poème de Quillet, pag. 860. lettre 334 du tome I^{er}. de ses Lettres, pag. 862. lettre 335 du même tome, et pag. 598, lettre 250 du tome II. REM. GAIT.

(A) Il y entra pour secrétaire de l'ambassade. » Cette place fut briguée par M. de Lionna sur lequel il » l'emporta; et M. de Lionne se jeta » au service de M. Mazarin, faute de

» meilleur emploi, et au refus de » Quillet, qui choisit et prit le pire, » ainsi que l'événement l'a vérifié; » car l'un est mort sans avoir davantage avancé sa fortune, et l'autre » est monté heureusement aux premières charges de l'état (1). » Ces particularités sont curieuses, mais je ne sais point elles sont exactement vraies.

(B) Il est sûr qu'il parla très-mal de cette éminence.] Vous trouverez dans la suite du *Ménagiana* (2) ce qu'il dit contre elle.

(C) Le C. Mazarin se contenta si facilement des excuses de l'auteur, qu'il lui promit une abbaye.] Cela mérite d'être rapporté tout du long tel qu'on le trouve dans la suite du *Ménagiana* (3). « La Callipédie de » M. Quillet, déguisé sous le nom de » *Calvidius Lætus*, est un très-beau » poème latin. Quelque mécontentement qu'il eut fit qu'il y inséra » quelques vers contre M. le cardinal » Mazarin et sa famille. Il fit imprimer ce livre en Hollande, le cardinal l'ayant su, fit avertir M. » Quillet de lui venir parler; mais » au lieu de lui témoigner du respect, il se plaignit seulement » avec douceur de ce qu'il l'avait si » peu ménagé dans ce poème. Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a longtemps que je vous estime, et que si je ne vous ai pas fait du bien, c'est que des importuns m'obsèdent et m'arrachent les grâces; mais je vous promets que la première abbaye qui vagera sera pour vous. M. Quillet, touché de tant de bonté, se jeta, aux genoux du cardinal, lui demanda pardon, et promit de corriger son poème de telle manière qu'il en serait content; le suppliant dès lors de vouloir bien souffrir qu'il le lui dédiât; ce que le cardinal lui permit. En effet, il fit imprimer cette seconde édition corrigée, in-8°, à Paris en 1656, et la dédia à monsieur le cardinal, qui peu de temps auparavant lui avait donné une abbaye considérable, dont la mort l'empêcha de jouir longtemps. La première édition de ce

(1) Sorbériana, au mot Quillet, page m. 173.

(2) Pag. 131, 132, édition de Hollande.

(3) Pag. 130, 131. Foyes Costar, Lettres, tom. I, pag. 176.

» livre, qui est la plus rare, est imprimée in-4°, à Leide en 1655.
» Celle de Paris est plus ample. »

(D) *Son poëme... contient des choses que M. Baillet a fort exaltées.*] Voici ce qu'il dit (4). « Cet abbé, voulant apprendre aux hommes à faire de beaux enfans, a tâché de réduire tous les préceptes de ce nouvel art en quatre livres de vers latins, sous le titre de *Callipédie*. Quoiqu'il n'ait point dit au public où il avait appris tant de raretés, on ne laisse pas de remarquer que pour un abbé (5), il en savait plus que les plus exprimentés d'entre les laïcs, et qu'il était capable de donner des leçons à la nature même... (6) On dit qu'il y a des endroits bien touchés, mais que l'on y trouve aussi des descriptions, sur le sujet de la génération, qui sont tout-à-fait infâmes et indignes d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté, et qu'il semble par tout s'être fait honneur de la lecture de Pétrone. C'est pour quoi il faut prendre pour de simples complimens de civilité les éloges que M. Costar fait de la *Callipédie*, dans une lettre qu'il a écrite à l'auteur (*). »

Depuis la première édition de ce Dictionnaire, j'ai lu la *Callipédie* imprimée à Paris l'an 1656 (7). En voici le titre : *Cl. Quilleti Callipædia seu de pulchra Proles habenda Ratione Poëma didacticon, cum uno et altero (8) ejusdem Authoris carmine*. La préface marque les choses qui furent jointes à l'édition de Paris : elles sont en plus grand nombre que celles qu'on retrancha. Cet ouvrage est très-beau à l'égard de la versification ; la lecture de Lucrèce y éclaire beaucoup plus que la lecture de Pétrone : on ne se trompa point quand on dit à Baillet que l'auteur y parle bien naïvement sur le chapitre de la généra-

tion ; mais il est faux que cela ne soit point digne d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté ; car l'abbé Quillet ne dit rien qui ne se trouve dans plusieurs livres de médecine composés par des auteurs graves. Je ne sais point s'il eut d'autres maîtres, mais je suis persuadé qu'on peut apprendre par la seule lecture des écrivains les plus sérieux, tous les préceptes qu'il prescrit. Il prend qualité d'*Abbas Dudavillaus*, à la fin du privilège ; et d'*Abbas D. S.* à l'épître dédicatoire.

(E) *Il composa d'autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.*] L'abbé de Marolles ayant parlé (9) du poëme de la *Callipédie*, et de quelques vers latins et français dont Quillet lui avait fait présent, continue de cette manière : *Il avait composé un autre grand poëme latin de douze livres, sous le nom de Henriciados, en l'honneur du roi Henri IV ; mais je ne sais si cet ouvrage, non plus que sa version de toutes les satires de Juvénal, en vers français, verra jamais le jour, puisqu'il faut aujourd'hui payer les éditions des plus grands poëmes qui doivent leur origine aux plus excellens auteurs. Et ceux de cette qualité qui se sont faits de notre connaissance, lesquels sont en grand nombre, même en latin, ne sont presque point lus. Je n'en dirai point le détail qui donnerait de l'étonnement. Je crois que c'est de l'Henriciade que Costar a dit ce que l'on va voir. « Il me fâche que vous m'ayez pris ces mots de convoiter et de convoitise. Car je m'en servais le plus à propos du monde, pour exprimer la passion que j'ai de voir la suite de votre divin poëme latin, dont vous m'avez envoyé le commencement. Si le reste est de même force, il est aussi loin au-dessus de la belle *Callipédie*, que la belle *Callipédie* est au-dessus de tous les ouvrages de cette nature que notre siècle a produits. Quel régal pour moi, MONSIEUR, si vous me tenez votre parole, et si vous m'apportez ici quatre mille vers du mérite de ceux que je viens de lire (10) ! »*

(9) Dans le Dénombrement de ceux qui lui ont donné des livres.

(10) Costar, lettre à l'abbé Quillet. C'est la CCL*, du 11*, tome, pag. 533.

(4) Jugemens sur les Poëtes, art. 1511.

(5) Selon le Ménagiana, ci-dessus, citation (3), il n'était point abbé quand il fit ce poëme.

(6) Baillet, Jugemens sur les Poëtes, art. 1511.

(7) C'est la CCL*, lettre du second tome de Costar, pag. 538, 539.

(8) M. Bourdelot m'a fait la faveur de me l'envoyer.

(9) Ces deux poëmes sont une épître ad Eudoxum, en vers hexamètres, et une élégie in obitum Petri Cassendi.

QUINTE CURCE *, en latin *Quintus Curtius Rufus*, a composé une histoire d'Alexandre. Elle est belle et bien écrite, et ainsi l'on a tort de croire qu'un auteur du moyen temps l'ait composée (A) : mais on a raison de s'étonner que personne n'en ait fait mention avant le XV^e. siècle (a). On doit être moins surpris d'y trouver des faits incroyables, que de n'y en pas rencontrer un plus grand nombre. L'auteur a eu même la sagesse d'aller au-devant du reproche de crédulité qu'il avait à craindre (B). Il eût encore mieux fait, s'il eût raconté moins de prodiges, et s'il eût marqué plus souvent qu'il ne croyait pas toutes les choses qu'il racontait. J'ai dit ailleurs (b) que la lecture de son livre fut capable de guérir un roi de Naples. Nous avons une très-belle version française de son ouvrage (c). Le docte Freinshémius a fait de beaux commentaires sur cet historien, et composé le supplément des deux premiers livres, et de quelques autres endroits qui se sont perdus. La préface (d) du père Michel le Tellier, jésuite, montre qu'il est plus croyable qu'il a

vécu sous l'empereur Claude, que de dire qu'il a vécu sous Vespasien. En marquant les fautes de M. Moréri, j'aurai occasion d'indiquer quelques autres choses (G). Le cardinal du Perron admirait trop Quinte Curce (D).

Rien n'est plus capable de guérir les gens de l'admiration excessive qu'ils pourraient avoir pour lui, que les remarques que M. Le Clerc * a publiées et intitulées *Judicium de Quinto Curtio*. Elles sont à la fin de son ouvrage de *Arte critica*, et mettent dans la dernière évidence plusieurs grands défauts de ce célèbre historien, son ignorance de l'astronomie et de la géographie, ses contrariétés, ses descriptions irrégulières, son mauvais goût à choisir les choses, sa négligence à dater les événements, etc. La plupart de ces défauts se rencontreraient dans presque tous les anciens historiens, si l'on se donnait la peine, ou si l'on était capable de les critiquer à la rigueur. Je ne sais si l'on ne pourrait pas dire que l'ignorance qu'il a fait paraître en certaines choses est une preuve qu'il n'a point vécu dans ces derniers temps; car un homme du XIV^e. ou du XV^e. siècle qui aurait été capable d'écrire cette Histoire d'Alexandre, aurait dû avoir plus de talens qu'il n'en fallait pour la composer dans le 1^{er}. siècle : il aurait dû avoir des qualités éminentes; et il aurait fallu qu'il eût blanchi dans l'étude. Aurait-il pu ignorer ce que tout le monde savait alors, que

* Joly dit qu'on trouve dans la Bibliothèque latine de Fabricius, presque tout ce qu'on peut dire sur Quinte Curce. On peut aussi, dit-il, consulter le livre du comte Bagnolo, intitulé : *Della Gente Curia e dell' età di Q. Curzio Istorico*, Bologne, 1741, in-8^o.

(a) Voyez dans la remarque (A), les paroles du père le Tellier, et la réflexion que j'y fais.

(b) Ci-dessus, tom. XI, pag. 28, cit. (11) de l'article NAPLES (Alphonse 1^{er}, roi de).

(c) Composée par Vaugelas. [Leclerc a donné un article à VAUGELAS, dans ses *Remarques Critiques*, quoiqu'il n'en eût pas dans Bayle.]

(d) *Ad Q. Curtium*, in usum Delphini.

* Ce Leclerc est Jean, que je cite quelquefois, et non Laurent Jusse, que je cite souvent.

la lune ne s'éclipse point indifféremment quand elle est nouvelle et quand elle est pleine ? Or voilà l'une des ignorances de Quinte Curce (e).

(e) *Lunam deficere cum aut terram subiret, aut sole premeretur.* Quat. Curt, lib. IV, cap. 10.

(A) *Qu'un auteur du moyen temps l'ait composée.* Citons un passage de Guy Patin. « Êtes-vous bien assuré » que Quinte Curce ait vécu sous » Tibère ? Il y en a qui prétendent » que c'est sous Auguste, poussés à » cela par sa belle latinité ; d'autres » sous Vespasien, avec quelque apparence de raison. J'ai eu autrefois » un régent qui avait une opinion particulière de Quinte Curce. Il » disait que son livre n'était qu'un » roman ; que le latin véritablement » en était beau, mais qu'il y avait de » grandes fautes de géographie. . . . » Le même maître nous disait que » l'auteur de ce livre était un savant » Italien qui le fit il y a environ 300 » ans. Que nul ancien n'avait cité » Quinte Curce, et que c'était un » nom supposé. Qu'il était là-dedans » parlé du fleuve Indus, du Gange, » et autres parties des Indes qui » étaient inconnues à ces anciens qui » ont vécu devant Ptolomée, qui est » le premier et le plus ancien auteur » qui ait fait mention de la Chine » sous le nom de *Sinæ*. . . . Tout » cela est une controverse. . . . dont » j'espère d'apprendre la solution » dans l'édition qui se fait en Hollande » du beau livre de feu M. Vossius, » des historiens latins (1). » Il y a » quelque chose à critiquer dans ce » discours. I. Il est très-faux qu'avant » Ptolomée, l'Indus, le Gange, et autres » parties des Indes fussent inconnues. Strabon et Pline, qui ont vécu l'un » sous Auguste, l'autre sous Vespasien, » parlent de ces deux rivières. Or Ptolomée a vécu sous Marc Aurèle. II. Quelle preuve est-ce que ceci ? Quinte Curce fait mention de quelques rivières inconnues à ces anciens qui ont vécu devant Ptolomée ; donc c'est un ouvrage fabriqué vers le milieu du

XIV^e. siècle. N'est-il pas sûr que dès le siècle de Ptolomée on a pu parler des fleuves et des provinces dont il avait fait mention ? III. Puisque Quinte Curce ne s'est point servi du mot *Sinæ* pour marquer la Chine, il n'y avait aucune raison d'observer qu'avant Ptolomée personne n'avait employé ce mot. Notez que la lettre de Patin est datée du 15 de septembre 1650, et que dans une lettre du 14 de juin de la même année, il parle en homme qui avait lu l'ouvrage de Vossius *. D'où vient donc qu'il en parle ici comme d'un livre qui est sous la presse ? Quant au reste, le régent de Guy Patin ne se trompe pas lorsqu'il assure que nul ancien n'avait cité Quinte Curce. On ne saurait être assez étonné de ce silence : c'est une infortune très-particulière. Cet historien a de commun avec plusieurs autres, que nous ne sachions ni d'où il était, ni quand il vivait, et que son ouvrage ait été tronqué et corrompu. Mais il est peut-être le seul auteur de mérite que personne n'ait cité pendant tant de siècles (2). Acidalius s'en mit un peu en colère. *Ille autem, dit-il (3), vix omnino quemquam calamitas extra Curtium afflixit, ut reliquorum scriptorum nemo mentionem ejus usquam, vel uno verbo, certam dico mentionem, et indubitatam faciat, ad unum omnibus tacentibus, quasi de conspecto ut conspirasse videantur ad suppressendum hominis nomen, ad suam prorsus opprimendam. In hoc quis non indoleat ? quis non miretur, et indignetur ?* Le Père le Tellier s'étonne de ce silence, et le considère comme la raison pourquoi l'on a cru que cette histoire est l'ouvrage d'un moderne. *Hic mirari cum Acidalius licet singulare Curtii fatum quod scriptor nobilissimus, et nihilò primis inferior, non solum communi illi temporum injuriâ duobus trunca-*

* Joly observe que dans la lettre du 14 juin 1650, Patin parle de l'ouvrage de Vossius, de *Historiis grecis*, qui porte la date de 1651, et non de celui de *Historiis latinis*.

(1) Cela surpasse ce que j'ai dit de *PATRACUS*, voyez, dans ce volume, pag. 12, à la fin de la remarque (B) de l'article *PAIDAK*, et de *QUINTE CURCE*. Voyez dans ce volume la citation (7) de son article pag. 413.

(2) Valens Acidalius, *Amicus*, ad lib. IV, Curtii.

(1) Patin, lettre XLIV, pag. 186, 187 du 1^{er} tome.

tus libris, aliis quoque locis mutilis, plurimis depravatus ad nos pervenerit, verum etiam, quod nulli fortè præterea contigit, tam multis ætatibus ignotus latuerit, sicut antè seculum à Christo nato decimum nemo omnium repertus sit qui vel per transennam Curtii historici, scriptæve ab illo historia mentionem injecerit. Quæ res, opinor, nonnullos adduxit ut suspicarentur non genuinum Curtii de vetustum, sed supposititium recentioris cujusquam scriptoris factum esse, qui post renatas litteras, felici veterum imitatione eximiam scribendi facultatem adeptus, opus hoc suum romano sub nomine prolixe voluerit (4). On pourrait recueillir de ces paroles qu'on a commencé au X^e. siècle à citer cet historien, et cependant ce scoliaste dauphin ne nomme personne qui en parle avant le XV^e. siècle; car Antoine Panormita est le plus ancien auteur qu'il ait allégué dans le catalogue des témoignages en l'honneur de Quinte Curce. Ce catalogue est beaucoup plus ample dans Freinsheimius; il ne contient néanmoins aucun auteur qui ait précédé Panormita (5). Je ne sais pourquoi l'abbé de la Roque, dans son Journal des Savans, du 18 d'Avril 1678, attribue au père le Tellier d'avoir dit qu'il ne se trouve personne avant le milieu du XV^e. siècle, qui ait mis Quinte Curce au nombre des historiens (6). Il est sûr que ce jésuite ne marque pas le XV^e. siècle, mais le X^e. : j'ai cité ces paroles (7). La preuve qu'il a produite contre ceux qui veulent que cette Histoire d'Alexandre ait été forgée depuis la restauration des belles-lettres, n'est pas convaincante. Il dit qu'un certain Gaultier composa un poème intitulé *Alexan-*

dreis, qui bien souvent n'est composé que des paroles de Quinte Curce mises en vers, et que ce poète a vécu au XII^e. siècle. *Quorum conjecturam vel una refellit Gualteri Belgæ Alexandreis, jam inde usque à duodecimo ævæ Christianæ seculo condita, et unius sæpè Curtii vocibus in versum reductis* (8). Ne pourrait-on pas répondre qu'un auteur moderne ayant voulu composer une histoire d'Alexandre, et la débiter comme l'ouvrage de Quinte Curce, se servit beaucoup du poème de Gaultier, et qu'il mit en prose tous les endroits qui lui plurent? Pour moi, qui ne saurais me persuader qu'aucun savant du XV^e. siècle ait été capable d'écrire en latin avec ce goût, et avec cet air d'antiquité que l'on trouve dans Quinte Curce, je n'ai pas besoin d'autre raison qui me convainque que l'auteur de cette Histoire a vécu avant Suétone. J'approuve donc ceux qui censurent Angelus Decembrius d'avoir dit que Quinte Curce a puisé dans la fontaine d'Arrien (9). Je sais qu'Isaac Pontanus, savant personnage, approuvait beaucoup l'opinion de Decembrius; mais il n'était pas infallible. *Nos quoque, dit-il (10), post Decembrium aliquot ad varios datis epistolis... idem adstruximus ac demonstravimus post ævum Trajani et Adriani claruisse, et Taciti insuper maximi authoris imitatore esse, ejusque non semel verba ac dictionem expressisse, et usum subinde iis vocibus que non nisi ab authoribus ejus ævi usurpantur.* C'est dire précisément que Quinte Curce a fleuri après le siècle de l'empereur Hadrien : d'où viennent donc les efforts que fait Pontanus dans deux autres lettres (11), pour montrer que les passages de cet auteur que les uns appliquent à Auguste, les autres à Claude, ou bien à Vespasien, se doivent entendre de Trajan?

(8) Michael le Tellier, in præfat. ad Quint. Curtium.

(9) *Græcorum et Arriani constat historia, ex quorum fontibus hic scriptor... opus suum excudit.* Aug. Decembrius, de Politia Litteraria.

(10) Joh. Isacius Pontanus, epist. ad Wicquefortium. C'est la LXXV^e, de celles que M. Mathæus a publiées à Leyde, l'an 1665.

(11) Ecrites à Vossius. C'est la LXXXVII^e, et la XCVII^e, du même recueil de M. Mathæus.

(4) Michael le Tellier, in præfat. ad Q. Curtium, in usum Delphini.

(5) Par une lettre de M. de la Crosse, de Berlin, j'ai appris que Jævo de Salisburi, au XII^e. siècle, et Michel Scot, in Mensi philosophici, au XIII^e. siècle, ont cité Quinte Curce.

(6) L'abbé de la Roque ayant dit ce que je cite, et quelques autres choses, continue ainsi : Après cette remarque le père le Tellier examine, etc. Cela prouve qu'il lui attribue tout ce qu'il venait de dire.

(7) Notes que le Journal de Trévoux, mai 1705, pag. 311, fait savoir qu'il y a une fautes d'impression dans le passage du père le Tellier, et qu'il y faut lire antè seculum à Christo nato quinquagesimum.

Ajoutons à tout ceci un passage de Vigneul-Marville. « Il y a des critiques, dit-il (12), qui croient que le nom de Quinte Curce est un nom supposé par un bel esprit d'Italie, qui composa cette histoire ou ce roman il y a environ trois cents ans. Où en est la preuve, je n'en sais rien : ce qu'il y a de constant, c'est que nul des anciens n'en a parlé. Mais supposé que cela soit, il est admirable comment un homme qui écrivait bien en latin, et enfin qui avait fait un livre capable de l'immortaliser, s'il s'était fait connaître, ait bien voulu sacrifier sa gloire à celle d'un Quinte Curce imaginaire qui n'en savait jouir. Un savant m'a voulu faire croire autrefois que le nom de cet auteur, qui était Italien, se trouve latinisé dans celui de Quinte-Curce. Cela pourrait être : mais qui nous expliquera cet emblème ? on y viendrait trop tard présentement. »

(B) *Il a eu la sagesse d'aller devant du reproche de crédulité, qu'il avait à craindre.*] J'emprunte ceci de la Mothe-le-Vayer, au Jugement sur les principaux Historiens, à la page 204 du III^e. tome de l'édition de ses Œuvres, in-12. Il dit qu'Arrien est le plus retenu au fait des prodiges, mais que Quinte Curce « l'est encore davantage. Il n'en faut point d'autre preuve que ce, qu'ils ont écrit d'une ou deux fontaines miraculeuses qui sourdissent de nouveau aussitôt qu'Alexandre se fût campé auprès du fleuve Oxus. » Arrien dit que l'une était d'huile, et l'autre d'eau claire, sans faire naître dans l'esprit de son lecteur le moindre scrupule d'un tel conte. Quinte Curce (*), qui ne parle point de la source d'huile, rapporte qu'en creusant des puits on trouva une fontaine dans la tente du roi, et que n'ayant été aperçue qu'assez tard, on fit courir le bruit qu'elle était toute nouvelle, Alexandre même étant bien aise qu'on crût que c'était une grâce du ciel, et un don que Dieu lui

faisait (13). Pour faire voir bien clairement avec quelle circonspection cet historien a toujours traité les choses dont on se pouvait douter, je mettrai ici les termes dont il accompagne la narration de ce chien qui se laissa conper les membres pièce à pièce au royaume du Sophite, plutôt que de démorandre et lâcher la prise du lion. *Equidem*, dit-il (*), *plura transcribo, quam credo. Nam nec asfirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accepi.* Il faut appliquer ce passage à l'endroit du même livre, où, sur la maladie de Ptolomée, un serpent montra l'herbe qui le devait guérir à Alexandre, dans son plus profond sommeil. En effet, lorsqu'on témoigne par de semblables modérations qu'on ne veut rien imposer à la crédulité d'un lecteur, il n'y a rien qui ne se puisse écrire, comme nous l'avons tantôt montré au chapitre de Tite-Live. »

(C) *En marquant les fautes de M. Moréri, j'aurai occasion d'indiquer quelques autres choses.*] I. Il n'a point eu de bonne raison de donner à Quinte Curce le titre de chevalier romain. Cette qualité n'est point donnée au Quintus Curtius de Cicéron, ni au Curtius Rufus de Tacite, ni au Quintus Curtius Rufus de Suétone, trois personnages dont l'un a été notre historien, comme veulent quelques savans. II. L'excellence de son style est une mauvaise cause de douter s'il n'est pas plus ancien que Tite-Live ; car au contraire c'est une raison de penser qu'il n'a point vécu avant Tite-Live, mais même temps. Il est plus aisé de rencontrer un style rude, en remontant au-delà de Tite-Live, qu'en s'arrêtant à son siècle. N'est-ce pas le siècle d'or du style latin ? III. Il n'est pas vrai que Quinte Curce, au X^e. livre ni ailleurs, fasse une digression sur la facilité de son siècle. Il fallait dire sur la félicité. Je ne remarque cela que pour faire voir

(13) Comparez ceci avec l'article PHASIS, dans ce volume, pag. 2, remarque (B). Les paroles de Quinte Curce, lib. VII, cap. X, num. 14, sont notables. In ipso tabernaculo regis conspectus est fons, quem quis tardè notaverant subitò existisse invenit, cequo ipse credi volebat donum Dei id fuisse.

(*) Lib. 9.

(12) Vigneul-Marville, Mélanges, tom. II, pag. 302, édition de Hollande.

(*) Lib. 7.

le peu d'attention de M. Moréri : il copiait sans jugement jusqu'aux fautes d'impression. Celle-ci s'était glissée dans la Mothe-le-Vayer (14), il l'a copiée fidèlement, quoiqu'il fût facile de s'apercevoir de la correction qu'il en fallait faire. IV. Suétone ne dit point que Quintus Curtius Rufus, grand rhéteur, ait vécu au temps de Tibère. Nous n'avons point ce qu'il a dit de ce rhéteur ; on n'a su qu'il en ait parlé que par une liste qu'on a trouvée dans un manuscrit. Vossius peut-être ne se trompe point en conjecturant par l'âge de ceux qui précèdent, et de ceux qui suivent ce rhéteur dans cette liste, qu'il a vécu au temps de Tibère (15) ; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit permis d'assurer que Suétone l'a placé sous cet empereur. V. Il ne fallait pas prétendre que le Quintus Curtius Rufus de Suétone soit le même Curtius Rufus dont Tacite fait mention (16). Celui de Tacite était fils d'un gladiateur, et parvint au consulat, sans avoir jamais enseigné la rhétorique (17). VI. On a grand tort de s'étonner de ce que Quintilien qui n'a laissé à nommer aucun historien de considération, dans le dixième livre de ses institutions écrites sous Domitien, ne dit mot de l'histoire de Quinte Curce. Ce qu'on dit là de Quintilien est faux : il ne parle tout au plus que de quatre historiens, et c'est pour quoi son silence ne sert de rien à ceux qui l'allèguent comme une preuve que Quinte Curce n'avait pas encore publié son livre. *Quod argumentum... validius semper mihi visum est, quàm quod à Quintiliani silentio petunt adversarii. Quasi verò historicorum catalogum Fabius texerit, qui quatuor admodum ex iis appellavit : superstites autem, in quibus esse potuit Curtius, consulto prætermiserit* (18). VII. Comptons donc ceci pour une nouvelle faute, ce qui (19) ne peut

être excusé qu'en supposant que de son temps cet ouvrage n'était pas encore publié. Toutes ces fautes se trouvent dans la Mothe-le-Vayer (20). VIII. Radérus n'a point fait de supplément sur Quinte Curce, mais des commentaires. Je ne dis rien des mauvaises citations (21). Je dirai par occasion que les suppléments de Christophe Brunon parurent l'an 1545. Cet auteur enseignait les belles-lettres à Munich, et dédia son Quinte Curce au duc de Bavière. Possevin (22), et Jacques Gourdon (23), assurent que Quintianus Stoa avait suppléé ce qui nous manque de Quinte Curce, mais Freinsheimius n'a jamais vu ce supplément (24). D'autres soutiennent que Quintianus Stoa n'en a point fait (25). Ajoutons ce que Colomiés observe sur l'édition de Quinte Curce, *Lugduni apud Paulum Frelon, 1615, in-12.* « Cette édition, » dit-il (26), « qui est peu connue, à ceci » de particulier, qu'outre les suppléments ordinaires, attribués à Christophe Bruno, moine de Bavière, » elle en a d'autres copiés sur un » manuscrit de la bibliothèque de » Saint-Victor, par Jean Masson, » archidiacre de Bayeux, frère de » Papire Masson, assez connu parmi » les savans. Ces suppléments, dont les » deux Massons n'ont point découvert l'auteur, sont de François » Pétrarque, si nous en croyons Scaliger dans les seconds Scaligérana : » *In Bibliothecæ sancti Victoris*, dit-il, *primus liber Q. Curtii erat, sed deprehendi esse compositum à Petrarchâ.* » Ajoutons encore ceci : Vassan écrivit un jour à Goldast, qu'on verrait bientôt le premier livre de Quinte Curce. *Est in manibus Pap. Massonii liber ille. Quinti Curtii hactenus desideratus, quem ubi primum publicaverit tibi exhibebo* (27).

(14) Elle est dans mon édition in-12 des Œuvres de la Mothe-le-Vayer, à Paris, 1681, à la page 107 du III^e tome.

(15) Vossius, de Hist. latinis, pag. 152.

(16) Tacitus, Annal., lib. XI.

(17) Avant qu'il parvint aux charges il était au service du gouverneur d'Afrique. Tenus adhibe et obsequi obtinuit Africam comes hæreat. Plin., epist. XXVII, lib. VII.

(18) Mich. le Tellier, in præfat. ad Q. Curcium.

(19) C'est à-dire le silence de Quintilien.

(20) Tom. III de ses Œuvres, pag. 107, 108.

(21) Moréri cite Plin., epist. 7, il fallait epist. 27, et Pausan., lib. 2, il fallait lib. 1.

(22) In Biblioth. select.

(23) In Chronol., cap. XX, num. 31, apud Freinsheim., prolog., cap. III.

(24) Freinsheim., ibidem.

(25) La Mothe-le-Vayer, Œuvres, tom. III, pag. 109.

(26) Colomiés, Bibliothèque choise, pag. 184, 185.

(27) Voyez la XXXI^e lettre du recueil des Lettres écrites à Goldast, publiée l'an 1683.

(D) *Le cardinal du Perron admirait trop Quinte Curce.* « Une page de » Quinte Curce vaut mieux que trente » de Tacite... Quinte Curce est le premier de la latinité, si poli, si terse, » et est admirable qu'en ses subtilités » il est facile, clair et intelligible. » Je mets Florus le plus haut après » lui, c'est toute fleur; il est si élégant! M. de Tyron, qui était un » homme pour juger des styles, mettait Q. Curce au premier rang (28). J'aimerais mieux louer cet historien avec quelque restriction, comme a fait Farnianus Strada. *At Q. Curtio, dit-il (29), quamquam iis virtutibus exornato, quibus constat aut heroicis eum temporibus vixisse, aut dignum fuisse qui viveret, non desuere, qui obijcerent quæsitum interdictum medicamenta candoris, et numerorum usum paulè intemperatiorem.* Balzac (30) reproche le même défaut à un écrivain moderne, et se sert des mêmes mots que ce jésuite. Cela soit dit en passant pour découvrir un petit larcin.

(28) Perroniana, au mot Styles, pag. m. 307.

(29) Farnianus Strada, Prolusion. academ., lib. II, prologus, III, pag. m. 266.

(30) Dans une lettre latine à M. Silhon, pag. m. 254.

QUINTILIEN (MARC FABIUS), était de Calagurris en Espagne (a). On prétend qu'il fut amené à Rome par Galba (b), et il est certain qu'il y enseigna la rhétorique avec beaucoup de réputation. Il fut le premier qui l'y enseigna publiquement, et aux gages de l'état (c). Il fut déchargé de cette pénible profession après l'avoir exercée pendant vingt années (d). Il eut à souffrir plusieurs afflictions domestiques, qui pensèrent mettre à bout

Adierat utquid licet Fabium Calagurris alumnus.

(a) Ausonius, in Professoribus, pag. 145. Cette ville est sur l'Èbre et se nomme présentement Calahorra.

(b) Chronica Eusebii, sub Olymp. 211, q. m. 162. Voyez la rem. (E).

(c) Ibidem, sub Olympiade, 216., pag. 163.

(d) Post impetratam studiis meis quietem que per viginti annos erudiendis juvenibus impenderam. Quintill., Pref., lib. I.

toute sa constance, et qui l'obligèrent à se plaindre de la cruauté du destin (A). Il regretta surtout un fils âgé de dix ans que la mort lui enleva, et qui était d'une espérance extraordinaire (e). Il ne se borna pas à donner des règles de bien parler, il produisit son éloquence dans le barreau, il plaida pour la reine Bérénice devant elle-même (f); et il passait pour un si bon avocat, que l'on écrivait ses plaidoyers afin de les vendre aux libraires (B). Quelques-uns croient qu'il fut consul (C); il est plus certain qu'il fut précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien (D). On ne sait pas bien certainement s'il était fils ou petit-fils de l'orateur dont Sénèque le père a dit quelque chose (E). Plusieurs critiques donnent à cet orateur les déclamations qu'Ugolin de Parme, et ensuite Pierre Pithou ont publiées (F); mais les institutions oratoires passent constamment pour l'ouvrage de notre Quintilien. La manière dont Pogge en trouva le manuscrit vaut la peine d'être rapportée (G). La république des lettres eût extrêmement perdu si les œuvres de Quintilien fussent périées; car c'est un auteur excellent, et il serait à souhaiter que tous ceux qui font des livres ne les composassent qu'après avoir lu celui-là avec beaucoup d'attention. Je suis bien fâché de n'avoir connu que trop tard l'importance de cette conduite. M. de la Fontaine, qui se connaissait si bien en bonnes

(e) Voyez la remarque (A).

(f) Quintillianus, lib. IV, cap. I, pag. m. 108.

choses, estimait infiniment ce rhéteur. Voyez dans ses Oeuvres posthumes (g), les vers qu'il envoie à M. l'évêque d'Avranches en lui donnant un *Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella*. M. Nicole le père *, et M. l'abbé de Pure l'ont mis en français. L'édition la plus correcte que nous ayons de Quintilien est celle de M. Obrecht (H). On y a mis, comme dans toutes les autres, le dialogue de *Causis corruptæ Eloquentiæ*; ce n'est pas pourtant l'opinion de tous les critiques que Quintilien ait fait ce dialogue: plusieurs l'attribuent à Tacite, et on l'imprime ordinairement avec les œuvres de cet historien. Ce qu'il y a de bien véritable est que notre auteur avait fait un livre de *Causis corruptæ Eloquentiæ* (h). Je le crois perdu, et ne doute nullement qu'il ne fût de la même force à proportion que ce qui nous reste de cet écrivain. Je n'ai point marqué toutes les parties de son mérite; il faut que je dise encore qu'il paraît très-honnête homme dans ses ouvrages, et que l'on y trouve beaucoup de mœurs. On le blâme d'avoir trop loué l'empereur Domitien; et quoiqu'il ne l'ait fait qu'en passant, et d'une manière très-fine (i), on ne lui pardonna pas cette faute, qui paraît sans doute très-grande à ceux qui ont lu

l'histoire de ce méchant prince *. Cet article eût pu être bon si j'avais eu les *Annales Quintilianæ* de M. Dodwel (k); mais par une infortune dont je me plains si souvent, qui est que je suis destitué des livres qui me seraient les plus nécessaires, il m'a été impossible de consulter cet ouvrage-là.

* Gibert qui observe que Bayle aurait pu aussi renvoyer à la préface du livre IV de Quintilien, trouve que Bayle pousse la sévérité trop loin en n'approuvant pas qu'un honnête homme donne quelquefois des louanges à un méchant prince, attendu qu'il n'est pas impossible que ce mauvais prince fût louable par quelque endroit. Voilà l'excuse de bien des bassesses, si quelque chose peut les excuser.

(A) Imprimé à Oxford, l'an 1693.

(A) Il eut à souffrir plusieurs afflictions domestiques, qui ... l'obligèrent à se plaindre de la cruauté du destin. Il vit mourir sa femme, qui n'avait que dix-neuf ans; il en fut inéconsolable. Il la loua beaucoup. *Omni virtute quæ in fæminas cadit funota, insanabilem attulit marito dolorem. . . . illi dolori quem ex matre optimâ atque laudem omnem supergressâ, paucos ante menses ceperam gratulor* (1). Elle lui laissa deux fils, dont l'un mourut âgé de cinq ans, et l'autre à l'âge de dix. Celui-ci était l'aîné, et avait des dons extraordinaires: la fortune d'ailleurs lui ouvrait déjà la porte large des dignités; un homme qui avait été consul l'avait adopté, un autre qui était prêteur et son oncle maternel en voulait faire son gendre. *Tene consulari nuper adoptione ad omnium spes bonorum patris adnotum, te avunculo pretori generum destinatum, te omnium spe attied eloquentiæ candidatum superstes parens tantum ad penas, anisi?* L'affliction de Quintilien à la vue de tant de pertes fut très-grande; il voulut cesser d'écrire, et jeter au feu ce qu'il avait déjà composé; il craignit qu'on ne l'accusât de peu de tendresse s'il employait désormais sa langue à autre chose qu'à invectiver contre le ciel.

(1) Quintil., *profat.*, lib. VI, pag. m. 267.

(g) A la page 52 de l'édition de Hollande.

* La traduction de Quintilien par Nicole, quoique citée par Bayle et par Fabricius, n'existe pas: et, suivant D. Liron, cité par Joly, on soutient à Chartres que M. Nicole n'a donné aucun ouvrage au public.

(h) Quintil., *Instit.*, lib. VI *instit.*, et *lib. VIII in fine*.

(i) *Idem*, *ibidem*, lib. X, cap. I.

Il n'oublia point de dire qu'il y a un être malin et jaloux, qui ne souffre point que les enfans qui promettent de grandes choses vivent long-temps. Il est nécessaire que je rapporte ses paroles, afin qu'on voie jusqu'où les personnes les plus sages du paganisme laissaient aller les mouvemens de leur impatience. *Tunc igitur optimum fuit, infaustum opus, et quicquid hoc est in me infelicitium litterarum, super immaturum funus consumpturis viscera mea flammis injicere, neque hanc impiam vivacitatem novis insuper curis fatigare. Quis enim mihi bonus parens ignoscat, si studere amplius possum? ac non oderit hanc animi mei firmitatem, si quis in me est alius usus vocis, quam ut incuseum deus, superstes omnium meorum? nullam terras despiciere providentiam tester? si non meo casu, cui tamen nihil obijci, nisi quod vivam, potest: at illorum certe, quos utique immeritos mors acerba damnavit (2). Juro per mala mea, per infelicem conscientiam, per illos manes numina doloris mei; has me in illo vidisse virtutes ingenii, non modò ad perspicendam disciplinas, quo nihil præstantius cognovi, plurima expertus, studique jam tum non coacti (sciunt præceptores); sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis; ut prorsus possit hinc esse, tanti fulminis metus? quod observatum ferè est, celerius occidere festinatam maturitatem; et esse nescio quam, quas spes tantas decerpit, invidiam; ne videlicet ultra quam homini datum est, nostra provehantur (3). Il ne laissa point de changer d'avis à l'égard de son ouvrage. Il le continua, et il l'acheva.*

(B) *L'on écrivait ses plaidoyers afin de les vendre aux libraires.* Il y avait alors à Rome certaines gens qui, par le moyen de quelques notes d'abréviation, emportaient toute une harangue, quelque rapide que pût être la prononciation de l'orateur. Cet art est connu et pratiqué aujourd'hui en Angleterre mieux qu'en aucun lieu du monde. Ceux qui prenaient la peine d'écrire de cette sorte ce qu'ils entendaient prononcer dans le barreau, ne le faisaient pas toujours par

un motif de curiosité : l'avarice les y poussait quelquefois ; ils voulaient avoir de bonnes pièces pour en trafiquer avec les libraires. Les auteurs s'en trouvaient mal quelquefois, car ils remarquaient que l'écrivain avait oublié de bonnes choses ; ils ne se voyaient qu'imparfaitement dans les ouvrages qui couraient ainsi sous leur nom. C'est ce qui arriva à notre Quintilien, comme il nous l'apprend lui-même après avoir fait mention d'un plaidoyer qu'une ambition de jeune homme l'avait porté à communiquer au public. *Id est in causâ Navii Apruniani solum quaesitum, præcipitane esset ab eo uxor; an se ipsa sud sponte jecisset. Quam actionem equidem solam in hoc tempus emiseram, quod me ipsum fecisse seductum juvenili cupiditate gloria fateor. Nam cætera, quæ sub nomine meo feruntur, negligentia excipientium in quaestum notariorum corrupta, minimam partem mei habent (4).*

(C) *Quelques-uns croient qu'il fut consul.* Ils se fondent sur ces paroles d'Ausone : *Quintilianus consularia per Clementem ornamenta sortitus, honestamenta nominis potius videtur, quam insignia potestatis habuisse (5).* Vinet nous dit là-dessus que Marc-Aurélius Clément, et Titus Flavius Clément, ayant eu beaucoup de part à la faveur de Domitien pendant quelque temps, tombèrent de telle sorte dans sa disgrâce qu'il les fit mourir. Il ne sait pas qui de ces deux Clément obtint à Quintilien l'honneur dont Ausone parle : mais, ajoute-t-il, ce ne fut pas le consulat ordinaire ; car les fastes n'en font aucune mention. Il faut donc dire que ce ne fut qu'un consulat subrogé (6). Vinet aurait pu arrêter ses conjectures sur Flavius Clément, comme on le verra ci-dessous. On fortifie le passage d'Ausone par ces vers de Juvénal :

..... Unde igitur tot
Quintilianus habet saltus? axempla novorum
Factorum transi: felix, et pulcher, et acer,
Felix, et sapiens, et nobilis, et generosus
Appositam nigra lunam ambrosiæ alute:
Felix, orator quoque maximus, et faculator.
Et si perfrixit, cantat bene: distat enim, quæ
Sidera te accipiant modo primas incipientem

(4) Quintil., Instit., lib. VII, cap. XI, pag. m. 321, 322.

(5) Ausonius, in Gratian. Actione, pag. m. 712, 713.

(6) Vinet, in Auson., pag. 713.

(2) Quintil., præfatio, lib. VI, pag. m. 267.

(3) Idem, Ibidem, pag. 268.

*Edere vagitus, et adhuc à matre rubentem.
Si fortana volet, fies de rhetore couul,
Si volet hanc eadem, fies de consule rhetor (?)*

Pour le moins nous apprenons dans ce passage que Quintilien acquit des richesses et des honneurs; mais Juvénal insinue que le bonheur y contribua autant ou plus que le mérite. Si la XXXII^e lettre du VI^e livre de Pline fut écrite à notre Quintilien, nous n'avons pas lieu de croire que Juvénal ait eu raison à l'égard de l'opulence qu'il attribue à ce régent de rhétorique. Pline assure que celui à qui il écrivait n'avait pas beaucoup de bien (8); il ne le croit pas en état d'équiper sa fille comme elle le devait être en se mariant à un homme d'importance. C'est pourquoi il la gratifie d'une somme considérable (9), afin qu'elle puisse entrer dignement chez son mari. *Cum tamen sit nuptura honestissimo viro, Nonio Celeri, cui ratio civilium officiorum necessitatem quandam nitore imponit, debet secundum conditiones mariti, veste, comitatu augeri* : quibus non quidem angetur dignitas, ornatur tamen, et instruitur (10). On pourrait prétendre que le père de cette fille n'est pas notre Quintilien; car il semble que Pline aurait touché quelque chose de l'avantage qu'il avait eu d'être son disciple, s'il avait écrit à son professeur. Outre cela l'on pourrât dire que Quintilien ayant perdu son épouse et deux fils, se représente comme une personne à qui les dieux avaient ôté toute sa famille (11). Il dit même que sa femme mourut à l'âge de dix-neuf ans, après lui avoir donné deux fils (12). Aurait-il parlé de la sorte, s'il en avait eu aussi une fille? Mais ces raisons-là n'ont rien de démonstratif. Quintilien se remariera peut-être, et eut de son second mariage la fille dont Pline parle. Son bien avait pu diminuer depuis la VII^e satire de Juvénal. Ce poëte même avait pu le considérer comme fort riche en comparaison

des autres rhéteurs, et Pline pouvait le considérer comme médiocrement pourvu de biens en comparaison de la famille où la jeune Quintiliana allait s'allier. Notez qu'il est sûr qu'il a été l'un des disciples de Quintilien (13); mais il pouvait bien lui écrire sans faire mention de cela.

(D) *Il fut précepteur des petits-fils de la sœur de Domitien.* Il le témoigne lui-même par ces paroles : *Cum mihi Domitianus Augustus sororis suæ nepotum delegaverit curam, non satis honorem judiciorum celestium intelligam, nisi ex hoc quoque oneris magnitudinem metiar* (14). M. Moréri ne rend pas bien ce passage, quand il dit que cet empereur donna à Quintilien le soin de l'éducation de ses neveux. Barthius ferait la même faute, si par le terme *nepotum*, il n'entendait pas *petits-fils*, comme il y a beaucoup d'apparence qu'il fait (15). Il se trompe néanmoins. Celui qui a fait le sommaire des chapitres de Quintilien assure que ce rhéteur instruisait les fils de la sœur de Domitien. C'est ce mêler de régler les qualités des disciples mieux que leur propre précepteur ne les a réglées. Mais, dira-t-on, où trouverons-nous ces petits-fils de la sœur de Domitien? Je réponds qu'il y a beaucoup d'apparence que c'étaient les deux fils de Flavius Clément, cousin germain de ce prince. Dès leur enfance il les désigna publiquement ses successeurs, et il fit porter à l'un le nom de Vespasien, et à l'autre celui de Domitien (16). Il est donc probable qu'il leur donna pour précepteur le plus grand maître qu'il y eût alors à Rome, je veux dire Quintilien. On m'opposera que Flavius Clément fut marié avec la sœur de Domitien, et par conséquent que ses fils n'étaient pas les petits-fils de la sœur de cet empereur. On me citera Philostrate qui assure que la femme de Flavius Clément était sœur de Domitien (17):

(13) Plinius, *epist.* XIV, *lib.* II, et *epist.* VI, *lib.* VI.

(14) Quintil., *pref.*, *lib.* I^{er} Institut. Orator.

(15) Sic Domitianum adulator Quintilianus curæ nepotum ejus adnotat. Barthius, in Statium, *tom.* III, *pag.* 153.

(16) Suet., in Domit., *cap.* XV.

(17) Εὐρυχε μὴ γὰρ Κλημεντα ἀδικοῦσε... ὅτι τὴν ἀδελφὴν τῆς αὐτοῦ ἰδὶ δόκεται. Cum Clementem... cui sororem suam nuptum dederat occideret. Philostr., in Vita Apollonii, *lib.* VIII.

(7) Juvénal, *sat.* VII, *vr.* 188.

(8) *Te parvo animo beatissimum, modicum facultatibus vero.* Plinius, *epist.* XXXII, *lib.* VI, *pag.* m. 400.

(9) *Tanquam parens alter puellæ nostræ confervo quinquaginta militia nummum.* Idem, *ibid.*

(10) Idem, *ibidem.*

(11) Quintil., *pref.*, *lib.* VI Institut. Orator.

(12) *Nondum expletis ætatis undeciesimo anno duos enim filios.* Idem, *ibidem.*

Mais je répondrai que Philostrate est moins croyable que Dion, qui dit seulement qu'elle était parente de ce prince. Τῶν φιλίων κλέμιντα ὑπατεύοντα καὶ ἄλλοι ὄντα καὶ γυναικαὶ καὶ αὐτῶν συγγενῶν αὐτοῦ φρασίαν ἀμυτῆσαν ἔχοντα κατόφραξιν ὁ Δομιτιανὸς. *Fabium Clementem consulem (et si patricius ejus erat et Flaviam Domitillam Domitiani consanguineam uxorem habebat) morte affecit* (18). De plus je dirai que Domitilla, sœur de Domitien, n'était pas en vie lorsque Flavius Clémens fut mis à mort, et néanmoins Philostrate assure que la femme de ce Flavius fut reléguée après la mort de son mari. Il s'abuse donc lorsqu'il assure qu'elle était sœur de Domitien. Nous apprenons de Suétone, que Vespasien n'eut de Flavia Domitilla son épouse que trois enfans, savoir Titus, Domitien et Domitilla, et qu'il perdit sa femme et sa fille avant que d'être empereur (19). Je suppose que Domitilla, fille de Vespasien, laissa une fille qui fut femme de Flavius Clémens. Dans cette supposition, les fils de Flavius Clémens, disciples de Quintilien, sont les petits-fils de la sœur de Domitien, qualité que leur précepteur leur a donnée formellement. Il se passa assez d'années depuis la mort de Domitilla jusques à l'empire de Domitien, pour nous permettre de soutenir que les petits-fils de Domitilla étaient en âge de profiter des instructions de Quintilien sous cet empire; car il nous est fort permis de prétendre que Vespasien perdit sa fille long-temps avant que d'être empereur. Il ne le fut qu'à l'âge de soixante ans. L'inscription *Flavia Domitilla Imp. Caesaris Neptis* (20) se doit rapporter, comme l'observe Tristan, non pas à une fille de Vespasien, mais à une fille de Domitilla, sœur de Tite. Enfin je dis que celui qui conféra la dignité consulaire à Quintilien s'appelait Clémens. Or il la lui conféra en récompense des fonctions de précepteur: cela paraît par le but qu'Ausone s'est proposé en faisant mention de cela; il faut donc, ou que le père des disciples de Quintilien, ou que l'un de ces disciples aient conféré cette ré-

compense: d'où je conclus que les élèves de ce rhéteur étaient fils de Flavius Clémens, et qu'ainsi Flavius avait pour femme une fille de la sœur de Domitien. Je m'étonne que ni Casaubon (21), ni son critique Marcellus (22), n'aient point pris garde à l'erreur de Philostrate: ils approuvent Fun et l'autre qu'il ait dit que la femme de Flavius Clémens était fille de Vespasien, et qu'elle vivait au temps que ce Flavius fut tué. Cela est démenti nettement par Suétone (23).

(E) *On ne sait pas.... s'il était fils ou petit-fils de l'orateur dont Sénèque le père a dit quelque chose*] Cet orateur a dû vivre sous Auguste, car Sénèque le père en parle comme d'un homme déjà mort, et dont la réputation était éteinte (24). Or Quintilien était fort jeune lorsque Domitius Afer, qui mourut sous l'empire de Néron, était déjà vieux (25): on n'est donc pas trop raisonnable quand on le fait fils d'un homme qui a fleuri sous Auguste. Il vaudrait mieux dire qu'il était son petit-fils; mais il faudrait craindre peut-être l'objection qu'on pourrait tirer de ce qu'il a fait mention de son père comme d'un orateur (26), sans avoir jamais parlé de son grand-père. Il y a de bons critiques (27) qui ne donnent ni à l'aïeul, ni au père de Quintilien les déclamations que Pithou a publiées. Elles ne sentent point le siècle d'Auguste, disent-ils; et il n'y a nulle apparence que les productions du Quintilien dont Sénèque parle soient parvenues jusques à nous, pendant que d'autres ouvrages du même temps et beaucoup plus achevés se sont perdus. Ils observent que, selon Sénèque, toute la réputation de l'orateur Quintilien mourut avec lui (28). S'ils en concluent qu'il n'avait point publié de livres, ils raisonnent mal: combien y a-t-il d'auteurs dont toute la gloire meurt avant eux, ou pour le moins

(18) Xiphil., in Domitiano, pag. m. 236.

(19) Suet., in Vespas., cap. III.

(20) Elle est dans Grégoire, pag. 355.

(21) Casaubon, in Suet. Domit., cap. XF.

(22) Theodorus Marcilius, in Suet., ibidem.

(23) In Vespasiano, cap. III.

(24) Seneca, Controv., lib. V, in prefat.

(25) Domitio Afer quem adolescentulus semen colui. Quintil., lib. V, cap. VII, pag. 212.

(26) Idem, lib. IX, cap. III, pag. 432.

(27) Forus les Notes de Faber sur les Controverses de Sénèque, lib. V, in prefat.

(28) Quorum fama cum ipse extincta est. Seneca, ubi supra.

en même temps qu'eux? N'oublions pas cette remarque : le père de Quintilien plaçait des causes, il demeurait donc à Rome, disent quelques-uns : pourquoi donc assure-t-on dans la Chronique d'Eusèbe, que Galba amena d'Espagne à Rome Quintilien? Était-ce la mode qu'un homme établi à Rome laissât ses enfans dans une province? M. de Tillemont (29) vous fera voir que ce ne sont pas des objections convaincantes, mais il ne laisse pas d'avouer l'erreur de la Chronique d'Eusèbe. Il montre qu'on y assure faussement que Galba mena à Rome Quintilien, l'an 69; il le montre, dis-je, par cette raison : Quintilien entendit à Rome Domitius Afer, qui mourut l'an 59. Notez que M. de Tillemont ne se sert pas d'une bonne preuve. Il cite un passage qui porte, non pas que Quintilien ouït plaider Domitius Afer, mais qu'on faisait cas d'un plaidoyer particulier de cet orateur (30). On eût dû citer un autre endroit (31). Il ne veut pas qu'on s'appuie sur l'omission de Martial, et j'avoue qu'elle ne peut point passer pour une preuve démonstrative; mais c'est néanmoins une très-forte difficulté à proposer contre ceux qui disent que Quintilien était Espagnol. Martial se plaisait beaucoup à faire mention des hommes illustres d'Espagne, et à marquer qu'ils étaient nés en Espagne. Aurait-il oublié de marquer la même chose touchant un homme aussi célèbre que Quintilien? En aurait-il parlé d'une manière qui était plus propre à persuader que Quintilien était de Rome, qu'à persuader le contraire?

*Quintiliann, vixit moderator nomine juvenis,
Gloria Romano, Quintiliann, togæ (32).*

J'en laisse le jugement aux lecteurs : ce n'est pas sans dire que ce passage de Martial ne prouve pas que Quintilien fût né à Rome, et que ceux qui ont conclu d'un passage de Trébellius Pollion qu'il était bourgeois de

Rome (33), ont mal raisonné. *Fuit autem, il s'agit de Posthumius le jeune (quod solum memoratu dignum est), ita in declamationibus disertus, ut ejus controversiæ Quintiliano dicantur insertæ, quem declamatorem Romani generis acutissimum, vel unius capitis lectio prima statim fronte demonstrat (34).* Voilà les paroles de Trébellius Pollion : elles signifient seulement que Quintilien a été un rhéteur latin. On l'oppose, non pas aux écrivains provinciaux, mais aux Grecs (35).

(G) *Les déclamations qu'Ugolin de Parme, et ensuite Pierre Pithou ont publiées.* Il n'en publia que CXXXVI. Pierre Pithou en fit faire une nouvelle édition, l'an 1580, qui fut plus correcte, et augmentée de neuf déclamations qui n'avaient jamais paru. Vossius le remarque dans l'un de ses livres (36); mais dans un autre il ne fait nulle distinction (37), *cujus declamationes CXLV à Tideo Ugolino primum editas, ex veteri codice restituit P. Pythæus (38).* M. Moréri a suivi ce guide dans l'endroit où il aurait dû l'abandonner. Au reste, je n'oublie pas de dire, ni que Vossius a eu tort de ne marquer pas en quel temps vivait Ugolin de Parme (39), ni que Pierre Ayrault publia (40) les *Déclamations de Quintilien* avant que Pierre Pithou les publiât. Ils s'en vante dans son *Traité de la Puissance paternelle*. *Quintilien, dit-il (41), que nous avons le premier remis en lumière, et après nous le docte Pithou.*

(G) *La manière dont Pogge en trouva le manuscrit vaut la peine d'être rapportée.* Ce fut dans l'abbaye de Saint-Gal, pendant le con-

(33) Catonée, in Plin., *epist. XIV, lib. II*, pag. m. 120, 121, est de eorum-là.

(34) Trébellius Pollio, in Posth., *junior, pag. 260, tom. II*, *Hist. August. Script.*

(35) C'est comme dans ces paroles de Plin., au chap. XII du livre II, *rationem quidem defectus utriusque (solis ac lune) primum Romani generis in vulgus extulit Sulpicius Gallus... Apud Græcos autem investigavit primum omnium Thales.*

(36) Vossius, in *Institutionibus oratoris, lib. I, cap. XI, pag. m. 198, 199.*

(37) Idem, de *Rhetorice Naturæ, pag. 105.*

(38) Il fallait dire Pithæus.

(39) Il vivait au XV^e siècle. Philèphe parle de lui. Voyez Reinensis, *epist. LXIII ad Dammum*, pag. 167.

(40) A Paris, l'an 1563.

(41) Ayrault, *pag. m. 371. Voyez aussi la Dissertation de la Nature et Métation des Loix*, pag. m. 189.

(29) Tillemont, *Histoire des Empereurs, tom. II, pag. 873, 874*, édition de Bruxelles.

(30) Il cite le chap. I du X^e livre de Quintilien, où il y a *et nobis parvis insignis pro Voluseno Catulo Domitii Aferi, Crispi Passeni, Decimi Lælii orationes ferbantur.*

(31) Celui que j'ai rapporté ci-dessus, citation (25).

(32) Martial, *epigr. XC, lib. II.*

eile de Constance. Le Quintilien qu'on avait alors en Italie était horriblement mutilé : *Ita laceram, ita circumcisum, ut nulla forma, nullus habitus hominis in eo recognoscatur*. Jugez du plaisir qu'on eut quand on apprit que Pogge l'avait trouvé tout entier. Il le fit savoir promptement : la lettre qu'il écrivit là-dessus n'a pas été imprimée : elle est à la fin d'un manuscrit de Quintilien, dans la bibliothèque de Milan, comme nous l'apprenons de don Mabillon, qui rapporte ce curieux morceau de cette lettre. *Fortuna quondam fuit, cum sua, tum maxime nostra, ut cum essemus Constantia otiosi, eupido incesserit visendi ejus loci, quo ille reclusus tenebatur. Est autem monasterium sancti Galli, prope urbem hanc millibus passuum viginti. Itaque nonnulli animi laxandi, et simul perquirendorum librorum, quorum numerus maximus ibi esse dicebatur, gratia eo perreximus. Ibi inter confertissimam librorum copiam, quos longum esset recensere, Quintilianum, reperimus, adhuc saluum et incolumem, plenum tamen situ, et pulvere resertum. Erant enim in bibliotheca libri illi, non ut eorum dignitas postulabat, sed in teterimo quodam et obscuro carcere, fundo scilicet unius turris, quo ne vita quidem damnati detruderentur. Reperimus præterea libros tres primos et dimidium quarti C. Valerii Flacci Argonauticon; et expositiones, tanquam thema quoddam, super octo Ciceronis orationibus Q. Asconii Pediani eloquentissimi, de quibus ipse meminit Quintilianus. Hæc meo manu transcripsi, et quidem velociter, ut ea mitterem ad Leonardum Arctinum et Nicolaum Florentinum : qui cum à me hujus thesauri adinventionem cognovissent, multis à me verbis Quintilianum per suas litteras quamprimum ad eos mitti contenderunt (42). Au reste, pour connaître le mauvais état où était réduit le Quintilien qui avait paru avant ce temps-là, il ne faut que lire une lettre de Pétrarque (43). Un certain Gasparin de Bergame, qui enseignait les belles-lettres à Milan, fut bien à plaindre ; car il se sa-*

tigna beaucoup sur ce mauvais manuscrit, avant qu'on eût recouvré quelque chose de meilleur (44). Observons une méprise de M. Varillas. Poggio, dit-il (45), « eut le bonheur » de découvrir les Institutions et les » dix-neuf premières Déclamations » de Quintilien, en furetant dans la » boutique d'un épiciers allemand » qui allait les déchirer pour en faire » des enveloppes (46). Et ceux qui » savent que c'était là le seul exem- » plaire qu'il y eût au monde, en au- » ront d'éternelles obligations à la » mémoire de Poggio. » M. de Larroque a fait voir qu'il est très-faux qu'il n'y eût au monde que cet exemplaire de Quintilien. Voici ses paroles : « Quelque grande qu'eût été cette » perte (47), elle n'eût pas été irrépa- » rable. Un beau manuscrit de ce » rhéteur romain, qui se trouve dans » la riche bibliothèque d'Oxford, de » plus de cinq cents ans, aurait com- » solé le public du malheur arrivé » au précédent : aussi bien que plu- » sieurs autres que le savant M. Graevius m'a assuré depuis peu se trou- » ver à Cologne et à Berne, d'une an- » cienneté considérable. Et si par ha- » sard ceux-là eussent encore rencon- » tré quelque épiciers impitoyable, le » mal aurait encore pu se réparer par » le grand nombre de ceux qui se » trouvent dans la bibliothèque du » roi j'en ai vu n'est point infidèle, » et dans laquelle on en voit qua- » tre ou quinze (48). »

(H) L'édition la plus correcte... est celle de M. Obrecht. Elle a paru en deux volumes in-4°, à Strasbourg l'an 1668. Il a rétabli le texte en plusieurs endroits, ou par le secours des manuscrits, ou par ses propres conjectures (49). Il n'a pas suivi le train ordinaire des critiques, qui renvoient à leurs

(44) Volaterran., lib. XXI, pag. m. 772, 773.

(45) Varillas, Anecdotes de Florence, p. 163.

(46) Paul Jove, in Elogior., cap. X, pag. m. 30, dit seulement *ita ut ei quoque (Poggio) Quintilianum in saltementarii tabernaculo reperire debere fatesceretur*. Paul Jove se trompe, et M. Varillas encore plus. Ce fut dans l'abbaye de Saint-Gal qu'on trouva Quintilien.

(47) Celle du manuscrit que l'épiciers allemand voulait déchirer.

(48) Lacroix, préface des Nouvelles Accusations contre M. Varillas, folio 4 verso.

(49) Voyez le Journal de Leipzig, décemb. 1769, pag. 546 et suiv.

(42) Mabillon, in Museo Italico, tom. I, part. I, pag. 211.

(43) Celle qu'il écrivit à Quintilien.

remarques ou à la fin de l'ouvrage la leçon qui leur paraît la meilleure, et laissent dans le texte celle qui leur paraît corrompue; il donne le texte comme il le croit qu'il faut le lire. Ce fut le conseil que M. Salo donna, l'an 1665, à ceux qui publiaient les anciens auteurs. Voyez son Journal des Savans du 16 de mai 1665 (50).

(50) *Pag. m. 223.*

QUINTIN (JEAN), professeur en droit canonique à Paris, dans le XVI^e siècle, était d'Autun ^{*1}. Il ne manquait ni de savoir, ni de génie ^{*2}. Il avait d'abord goûté ce qu'on appelait les nouvelles opinions ^{*3}, et il déclara sa pensée là-dessus dans une harangue, assez clairement pour s'attirer une tempête qui le contraignit à décamper de Poitiers (A); mais sa foi, qui n'était qu'à temps (B), ne fut point à l'épreuve d'une longue persécution. Il s'accoutuma bientôt après d'un bon bénéfice qu'on lui procura dans l'ordre des chevaliers de Malte (a); et lorsqu'il revint de cette île, où il avait été domestique du grand-maître, il fut élevé à la charge de professeur en droit canonique à Paris, l'an 1536. L'action qui donna le plus grand sujet de parler de lui, fut la harangue qu'il prononça, au nom du clergé, dans les états d'Orléans, au mois de décembre 1560. S'il n'eût point suivi une route fort battue depuis plusieurs siècles, en demandant au nom du clergé que l'on procédât par les voies

les plus rigoureuses contre ceux de la nouvelle religion, on serait plus étonné de sa demande : mais quelque longue que fût la possession de cet esprit sanguinaire, on ne put s'empêcher d'être surpris qu'un ecclésiastique se fût chargé d'une telle sollicitation (C). Quintin n'avait pas prévu la vigueur que les chefs des protestans devaient témoigner dans cette assemblée; encore moins avait-il prévu la sensibilité qu'il devait avoir pour la critique de sa harangue. S'il avait prévu ces choses, il se fût sans doute tenu à Paris, et eût mieux aimé expliquer quelque décrétable à des écoliers, qu'aller faire des leçons de cruauté au roi son maître, en présence des trois états du royaume. L'amiral de Châtillon se plaignit si hautement de la harangue de Quintin (D), que le roi et la reine mère mandèrent cet orateur pour lui faire rendre raison de ce qu'il avait avancé. Il répondit qu'il n'avait fait que suivre les ordres et les mémoires du corps pour lequel il avait porté la parole. On ne fut pas content de cette réponse (b) : il fallut qu'il s'engageât à déclarer, devant l'assemblée des états, qu'il n'avait point eu en vue l'amiral de Châtillon; et il s'acquitta de sa promesse. Mais ce qui le chagrina davantage fut qu'on fit courir des railleries et des censures contre sa déclamation (E). Il ne put digérer ce morceau; il s'en affligea de telle sorte, qu'il en tomba malade, et qu'il en mourut vers le commence-

^{*1} Il naquit le 20 de janvier 1500, dit Joly.

^{*2} Bayle, dit Joly, aurait pu ajouter *ni de piété*.

^{*3} Joly nie le fait par cela seul que Bayle ne cite que la Place et Bèze; mais Joly ne cite aucune autorité à l'appui de son avis.

(a) Doujat. *Prén. Canon., lib. V, cap. VIII, pag. 620.*

(b) Commentaires de l'état de la religion et républ. livre IV, feuillet 152. Thuanus, libro XXVII.

ment d'avril 1561^{*1}. Il fut enterré à Paris au chœur de l'église de Saint-Jean de Latran (F). Je marquerai les ouvrages qu'on a de lui (G). Pierre Ramus le choisit pour l'un des juges de la dispute qu'il soutint contre Govea, l'an 1543^{*2}, mais Quintin et l'autre juge (c) choisi par Ramus ne voulurent pas se mêler de cette affaire, lorsqu'il fut question de prononcer la sentence (d).

^{*1} Joly croit que ce ne fut pas du chagrin d'avoir été raillé que mourut Quintin, mais de celui de voir l'hérésie faire chaque jour de nouveaux progrès en France. La réflexion de Joly n'était pas nouvelle. Voyez la remarque (F).

^{*2} Lisez 1544, dit Leclerc.

(c) C'était un docteur en médecine nommé Jean de Beaumont.

(d) Voyez le livre de Jean de Launoï, De variis Aristotelis fortunâ, cap. XIII, pag. m. 52., et la remarque (D) de l'article RAMUS dans ce volume.

(A) *A décamper de Poitiers.*] Le président de la Place nous l'apprend en cette manière : « Plusieurs ayans entendu la harangue dudit Quintin, furent bien esbahis, ne s'attendant pas qu'il la deust faire telle, pource qu'il avoit esté autresfois soupçonné, voire poursuivi, pour le faict de la religion, et contrainct s'absenter hors la ville de Poitiers, pour y avoir faict une harangue en public bien d'autre sorte que celle qu'il venoit de faire » (1). » Bèze dit la même chose (2).

(B) *Sa foi qui n'était qu'à temps.*] Bèze (3) parle ainsi de lui : « Quelques années au paravant un autre escolier natif d'Authun, nommé Quintin, avoit fait aussi une levée de bouclier ; mais ayant esté contrainct de se retirer, tant s'en falut qu'il perseverast, qu'an contraire il s'en destourna du tout, et finalement devenu celebre docteur en droit canon en l'université de Paris, et

» ayant attrapé un gras benefice de l'ordre des chevaliers de Rhodes, » se rendit persecuteur en ce qu'il » peut.* » Cet historien parle de plusieurs autres personnes qu'il regardait comme des gens qui avoient reçu la semence en lieux pierreux (4), et entre les épines : ils avoient ouï la parole, et incontinent l'avaient recue avec joie ; mais ils n'avoient point de racine en eux-mêmes ; ils n'étoient qu'à temps ; desorte qu'oppression ou persécution avenant pour la parole, ils étoient incontinent scandalisés ; le souci de ce monde, et la fallace des richesses étouffoient la parole, et la rendaient infructueuse.

(C) *D'une telle sollicitation.*] Quintin ayant demandé que tous les habitants du royaume fussent obligés d'être catholiques ; que les non-chrétiens, c'est-à-dire les hérétiques, ne fussent point admis en la conversation et congregation des subjects chrétiens (5), et que désormais tout commerce de quelconque marchandise (livres ou autre) fust interdit, nié et defendu à tous heretiques (6), ajouta ces terribles paroles (7) : « Doncques est nostre requête juste, raisonnable, » saine, et catholique, acompaignée de l'express commandement de Dieu, qui vous enjoint, sire, de la nous interiner et accorder, repétant en divers lieux et par divers ses fois son dict commandement. Il parle des idolâtres et gentils alliancez de la loy : Les heretiques entre les ebretiens sont estimez, prins, et reputez pour tels ; les mots de ladite loy de Dieu s'ensuyvent, » garde toy bien de jamais faire amitié, d'estre confederé, de contracter mariage avec eux : garde toy qu'ils n'habitent en la terre ; n'aye aucune compassion d'eux : Ha-les ; » frappe-les jusques à internection

* Joly trouve singulier que ce soit Bèze qui reproche à Quintin d'avoir fait une levée de bouclier, d'avoir été persecuteur, et d'avoir demandé le supplice des hérétiques, quand Bèze lui-même avait sur cette matière écrit un livre latin (qui ne se trouve pas dans ses Œuvres), imprimé en 1544, et traduit en français par Colladon sous le titre de : *Traité de l'Autorité des magistrats en la punition des hérétiques*, 1560, 12-8°.

(1) Saint Matthieu, XIII, 20.

(2) La Place, de l'Etat de la Religion et Republique, folio 139 verso.

(3) *Idem*, pag. 140.

(4) *Idem*, pag. 141.

(1) La Place, de l'Etat de la Religion et Republique, liv. IV, folio 151 verso.

(2) Bèze, Histoire Ecclesiastique, tom. I, pag. 436.

(3) *Idem*, pag. 63.

» (qui est la mort). Et s'ensuit la rai-
 » son du commandement, afin que
 » d'aventure ils ne te fassent pecher
 » contre moy, si tu crois leurs opi-
 » nions; qui te sera une offense et
 » scandale dont s'ensuivra ma fureur
 » contre toy, et bientost après je
 » t'effacerai du tout. Sire, et vous
 » Madame, pour le salut de vos ames,
 » pour la manutention de vostre scep-
 » tre, gardez vous bien de ces horri-
 » bles et formidables menaces. Voilà,
 » Sire, ce que en toute simplicité,
 » obediencia, humilité, submission,
 » et correction vostre clergé de Fran-
 » ce propose et remontre à vostre
 » majesté, touchant l'honneur et ser-
 » vice de Dieu en vostre royaume, et
 » pour l'extirpation et abolition de
 » ce qui lui est contraire, scavoir,
 » des sectes et heresies: le tout plus
 » amplement et articulièrement deduit
 » et couché en son cayer, duquel at-
 » tendons response. » On trouve toute
 » entière la harangue de Quintin dans
 » l'Histoire du président de la Place. Il
 » est clair que les tres-humbles et de-
 » vots orateurs du clergé (8) proposaient
 » l'effusion du sang, si elle était néces-
 » saire, puisqu'ils ramenaient le roi à
 » l'ordre et à la menace de Noie; ou-
 » tre que Quintin avait déjà dit très-
 » expressément, que sa Majesté forte et
 » armée de fer devait résister aux héré-
 » tiques, qu'à ceste fin, non autre,
 » Dieu, lui avoit mis le glaive en main,
 » pour defendre les bons, et punir les
 » mauvais; et que nul ne peut nier que
 » l'heretique ne soit mauvais capitale-
 » ment, ergo punissable capitalement,
 » et sujet au glaive du magistrat (9).

Le clergé de France s'est conduit
 plus finement cent vingt-cinq ans
 après; car en haranguant le roi quel-
 ques mois avant la révocation de l'é-
 dit de Nantes, il déclara qu'il ne
 demandait point à sa majesté l'usage
 de sa puissance pour l'extirpation des
 hérétiques. Cet artifice n'est pas dans
 le fond fort fin, et je ne sais si la fran-
 chise trop ingénue de l'an 1560 n'est
 pas préférable à la dissimulation de
 l'an 1685. Lisez ces paroles de M.
 Claude (10): « Tant que l'on n'a été

» que dans les acheminemens, les
 » véritables auteurs de la persécution
 » ne se sont point cachés; mais au-
 » tant qu'il ont pu, ils ont fait cacher
 » le roi... (11) Quand ils sont venus
 » aux dernières extrémités et à la
 » force ouverte, alors ils se sont ca-
 » chés autant qu'ils l'ont pu, et ils
 » ont fait paraître le roi dans toute
 » son étendue. On n'a entendu que
 » ces sortes de discours: le roi le
 » veut, le roi en a fait son affaire,
 » le roi va plus loin que le clergé ne
 » souhaiterait. Par ces deux moyens,
 » ils ont eu l'adresse de ne s'attri-
 » buer de cette persécution que la
 » partie la moins forte et la moins
 » violente, et de charger de la plus
 » éclatante et de la plus odieuse la
 » personne même du roi. »

(D) L'amiral de Châtillon se plai-
 gnit si hautement de la harangue de
 Quintin. Il avait été désigné de telle
 sorte dans quelques endroits de la
 harangue, que chacun avait jeté les
 yeux sur lui; et d'ailleurs on l'avait
 désigné par des caractères fort cho-
 quans, et l'on avait assez fait con-
 naître qu'on cherchait à l'accabler
 d'infamie et à le perdre. Voici l'un
 de ces endroits (12): « Premierement,
 » Sire, nous supplions que si quelque
 » fossyeur de vieilles heresies déjà
 » mortes et ensevelies, par impiété
 » se ingeroit et vouloit introduire et
 » renouveler aucune secte ja con-
 » damnée (comme sont in universum
 » toutes celles de ce calamiteux et
 » séditioneux temps), et à ceste fin pre-
 » sentast requeste, demandast tem-
 » ple et permission d'habiter en ce
 » royaume (comme se sont inpu-
 » demment et par oultre cuidance
 » ingéré n'a guerres aux estats particu-
 » liers aucunes de vos proviues),
 » que tel porteur de requestes, com-
 » me fauteur d'heretique, soit luy-
 » mesme tenu et déclaré pour hereti-
 » que, et que contre lui comme tel
 » soit procédé selon la rigueur des
 » constitutions canoniques et civiles,
 » ut auferatur malum de medio nos-
 » tri. » En voici un autre (13): « Gai-
 » nas, capitaine general des gens tant
 » à pied que à cheval de l'empereur

(8) C'est ainsi que Quintin parle dans la Place. Comment, de l'Etat de la Religion et République, folio 139.

(9) La même, folio 134 verso.

(10) Plaintes des Protestans, pag. 130.

(11) La même, pag. 131.

(12) La Place, de l'Etat de la Religion et République, folio 135 verso.

(13) La même, folio 136 verso.

» Arcadins l'an 410 on 12 machinant
» contre la couronne de son roy, le
» voulant chasser de l'empire, pour
» couvrir son malin vouloir, et ca-
» cher sa prodigion, ne trouva meil-
» leur moyen que de lui demander
» en la ville de Constantinople un
» particulier temple, pour prier
» (disoit-il) et chanter avecque les
» siens, qui tous estoient heretiques
» tels que sont aujourd'huy ces de-
» mandeurs d'eglises. »

(E) *On fit courir des railleries et des censures contre sa declamation.*]
L'auteur des Commentaires de *statu Religionis et Reipublicæ in regno Gallicæ*, ne décide point précisément que ces railleries et les pasquinades qu'on afficha en divers endroits contre Quintin, aient été cause de sa mort; il fait une alternative entre cela et les troubles de la conscience (14). Le président de la Place et M. Varillas n'usent point d'alternative, et celui-là ne fait point les raisons que l'on alléguait pour justifier Quintin. Voici ses paroles : « Aucuns disoient »

» que ceux qui le blasmoyent en cest
» endroit ne consideroyent pas que
» sa leçon lui avoit esté donnée par
» escript : laquelle aussi il prononça
» en lisant, l'ayant escripte entre ses
» mains, sans faire aucun geste ne
» mouvement accoustumé aux haran-
» gueurs, ayant pour tesmoins et
» contrerolleurs de ce qu'il lisoit, les
» principaulx prelatz du clergé, car-
» dinaux et autres. Toutesfois si est
» ce que tel acte ayant esté fait par
» lui, il mourut bien peu de jours
» apres, desplaisant de voir plusieurs
» escripts publiez alencontre de luy
» (15). » Ecoutons maintenant l'autre
historien. « Les zélés calvinistes, dit-
» il (16), ne furent pas si modérés ;
» car ils publièrent un libelle si san-
» glant contre Quintin, divisé en trois
» parties, dont la première contenait
» les ignorances grossières, la secon-
» de les calomnies manifestes, et la
» troisième les omissions malicieuses

» de la harangue, que ce docteur,
» plus sensible qu'il ne devait être,
» se mit au lit après avoir lu ce li-
» belle, et n'en releva pas. » Si M.
Varillas avait pris la peine de lire ce
libelle, il ne l'aurait pas appelé *sanglant* ; c'est un écrit de trois pages
en forme de remontrance à la reine,
qui ne lui fut point présenté, et qui
ne vint qu'en peu de mains. Il est tout
entier dans l'histoire ecclésiastique de
Théodore de Bèze (17), et n'a nulle-
ment l'air de libelle ou de satire, mais
plutôt d'une pièce de procès produite
devant les juges, selon le style et les
formalités ordinaires. On ne fait pres-
que qu'à coter les chefs de plainte ;
et au bas des calomnies cotées on
ajoute ces paroles : *ces accusations*
requerons nous estre prouvées, nous
offrans à subir justice, à la condition
que les accusateurs soient aussi à faute
de preuve chastiez selon la gravité des
crimes à nous si calomnieusement im-
posez. Il y a beaucoup d'apparence
que le chagrin mortel de cet auteur
procéda de quelques autres écrits. M.
de Thou se sert du nombre pluriel,
et remarque que Quintin étoit d'ail-
leurs un bon homme, et qu'autrement
il avait tout de bon songé à la réfor-
mation de l'église (18). Il ne fallait
pas se jouer alors à ceux de la religion ;
ils avaient trop de bonnes plu-
mes de leur côté. Voici un homme à
qui il en coûta la vie, pour avoir
voulu déclamer à tort et à travers
contre eux*. Ajoutons-leaux exemples
de l'article d'HIPPONAX (19).

(F) *Il fut enterré à Paris au chœur*
de l'église de Saint-Jean-de-Latran.]
On y voit son épitaphe en ces termes
(20) :

Quintinus docteur, librorumque Hællio summus,
Dion nullis dapis alterius tentatur orexi,
Diisque fidem pro quâ calamo pugnavit et ore
Fortiter, affligi videt, acrlus et dolet, ex hoc
Orbe, invit, non invit, migrat amicis.
Obit nonè aprilis 1561.

(17) Au tome I, pag. 439.

(18) *Scnd ob id mordacibus libellis ac dicentis*
peritur tantum dolorem cepit, ut contracto inde
morbo paulo post decesserit, homo aliqui mini-
mè malus, sed de civilis juris quàm rerum agen-
darum peritid clarior, et qui seriò de emendandâ
ecclesiâ aliquandò cogitaverat. THUAUS, lib.
XXVII.

* Joly n'accorde pas à Bayle que les bonnes
plumes fussent du côté des protestans.

(19) Remarque (F) tom. VIII, pag. 153.

(20) *Vide Donatij Præf. Canon. lib. V,*
cap. VIII, pag. 600.

(14) *Passim verò cum diatriba jactari, li-*
bello affligi : ille dronque palam irrideri : tan-
demque seu contumeliarum illarum impatiens,
seu male gestis sui conscientie in morbum delap-
sus, vitam cum morte commutavit. Folio 87.

(15) La Place, de l'Etat de la Religion et Re-
publique, folio 151 verso.

(16) Varillas, Charles IX, tom. I, pag. 18,
édition de Hollande.

Voyez comment on attribue au regret de voir l'église affligée, ce que les autres attribuent au regret de s'être vu lui-même personnellement bafoué. C'est un subterfuge que les faux dévots ont depuis long-temps mis à tous les jours.

(G) *Les ouvrages qu'on a de lui.*] *Melior insulae descriptio. Tractatus de Ventis, et nautica Buxula Ventorum indice. Scholia in Tertulliani librum de Præscriptionibus Hæreticorum* (21). *Repetita prælectiones capituli de multa Providentia, de Præbendis et Dignitatibus, et cap. novit. de Judiciis.* Le sujet de ce dernier ouvrage est la pluralité des bénéfices, et l'aristocratie de la religion chrétienne. *Octoginta quinque Regulae seu Canones Apostolorum, cum vetustis Johannis Monachi Zonaræ scholiis latinè modo versis. Speculum Sacerdotii. Synodus Gangrensis explicata commentariolis ex Gratiani distinctione trigesima. Hæreticorum catalogus et historie ex Gratiano* *. Il avait traduit en latin le *Syntagma Canonum Græcorum*, composé par le moine Mathieu Blastares. Cette traduction n'est qu'en manuscrit dans la bibliothèque du roi (22).

(21) *Epit. Biblioth. Cesneri.*

* Joly dit qu'on trouve un catalogue plus exact des ouvrages de Quintin dans la *Bibliothèque de Bourgogne*.

(22) Doujat, *Prænot. canonic., lib. V., cap. VII.*

QUINTUS CALABER, poète grec, a vécu au V^e. siècle, si l'on s'en rapporte aux conjectures de quelques savans (A). Il a composé un gros supplément de l'Illiade, dans lequel on trouve la guerre de Troie depuis qu'Hector eut été tué, jusques à ce que la ville eût été ruinée. Le cardinal Bessarion est le premier qui ait fait connaître ce poème (B). Il le trouva dans l'église de Saint-Nicolas, proche d'Otrante dans la Calabre; et voilà pourquoi l'auteur a été nommé *Quintus Calaber*. D'autres, s'attachant davantage à l'exactitude, le nomment *Quintus*, ou plutôt

Cointus Smyrnæus; car ils croient qu'il était de Smyrne. Ceux qui disent qu'il y eusse la jeunesse (C); ne me semblent pas bien fondés: Le docte Réinésius prétend qu'il ne le faut pas distinguer d'un grammairien nommé Corintus (D), dont on a un livre sur les dialectes. La meilleure édition * du poème de Quintus Calaber est celle de Rhodoman (E). Quelques critiques admirent Cointus; d'autres en parlent avec beaucoup de mépris. Voyez les passages cités par Lorenzo Crasso (a), et les jugemens de M. Baillet (b). Un certain Udéus Nisiélus le loue en certaines choses, et le blâme en quelques autres. Voyez ses *Progyrnasmata*: c'est un ouvrage italien.

(a) Lorenzo, *istoria de Poëti greci*, pag. 435 et suiv.

(b) Baillet, *Jugemens sur les poëtes*, tom. II, num. 1195.

(A) *Il a vécu au V^e. siècle, si l'on s'en rapporte aux conjectures de quelques savans.*] Rhodoman (1) soutient avec beaucoup de raison qu'il n'a point vécu avant les grandes conquêtes du peuple romain; car il introduit le devin Calchas, qui prédit qu'Enée régnerait en Italie, et y laisserait une race qui étendrait son empire depuis l'orient jusqu'à l'occident:

... Ἐκ τῆς δὲ γένος μετέπλεον
ἀνδρῶν,

Ἄλκις ἐν ἀνδράσι τε καὶ ἀκόματον
ῥύσσιν ἔσθιν.

... Ejusque exinde progenies regnat.
Donec ad ortum et occum insuperabilem imperii fines extendat (2).

Outre cela il fait mention (3) des exercices du cirque, tels qu'ils étaient en usage sous les empereurs romains. On doit donc être persuadé qu'il n'a point vécu avant les premiers Césars: mais

(1) Laurent. Rhodomanus, in præfat. ad Cointum Smyrnæum.

(2) Corotus Smyrnæus, lib. XIII, vs. 240, p. m. 650.

(3) Lib. VI.

cette connaissance étant trop vague pour contenter un esprit curieux, on a tiré de son style une conjecture plus limitée : on a cru que le caractère de sa muse est si semblable à celui de Tryphiodore, de Coluthus, etc., qu'il faut dire qu'ils ont vécu en même temps. (4) *Character ipse carminis γρηγοραιοειδους elaboratus ostendit, eum Coluthi (qui ad quintum Christi nati seculum poema lepidissimum de Helenes raptu conscripsit) aliorumque illi ætate vigentium, æqualem aut vicinum fuisse. Enimvero si dictionem Cointi, Coluthi, Tryphiodori, Musæi (illum dico, qui Leandri Herusque amores cecinit) et Nonni, ad examen criticum vocâris, simillimum et ferè eandem sermonis ideam structuræque rationem deprehendes : unde ætate quoque propinquos inter se fuisse ratiocineris.* Ce que Rhodoman ajoute que le nom Coïntus, latin d'origine, insinue que ce poëte fut honoré de la bourgeoisie romaino, est une pauvre confirmation de ce qu'il venait de dire ; car quand même ce poëte grec aurait vécu avant Cicéron, il aurait pu recevoir à Rome l'honneur de la bourgeoisie. Réioésius (5) est bien fondé à se moquer de ceux qui prétendent qu'il a vécu sous quelqu'un des empereurs de la maison Julia. Ils se fondent sur l'oracle de Calchas ; et ils prétendent que Néron était le dernier de la famille du premier César, il faut que le poëte ait vécu pour le plus tard sous le règne de Néron. Mauvaise manière de tirer des conséquences ! Encore aujourd'hui nos poëtes pourraient introduire Calchas avec cette prédiction, quoique l'empire romain soit démembré depuis plusieurs siècles. Coïntus n'avait que faire de considérer les empereurs qui se disaient descendus d'Enée : il lui suffisait que la ville fondée par Romulus, issu d'Enée, domînât ou eût domié en Orient et en Occident.

(B) *Le cardinal Bessarion est le premier qui a fait connaître ce poëme.* Citons un passage de Constantin Lascaris. *Poësis autem Homericiissimi Quinti jam multo tempore omnibus ignota fuit, et tanquam extincta sed*

propius Bessarion Nicæas cardinalis Tusculani, ille sanè quàm bonus et verè doctus, et ut Homericè dixerim, similis Deo vir, aliæque plurima in nos, et hanc ex Apulid cum servisset, volentibus tradidit, quam et ipse olim desiderabam (6). Très-peu de gens avaient fait mention de ce poëme (7). Cela doit diminuer notre surprise sur le silence qu'on a gardé pendant tant de siècles à l'égard de Quinto Cures. La première édition de notre Coïntus est celle d'Alde Manuce : elle était pleine de fautes (8).

(C) *Qu'il enseigna la jeunesse à Smyrne.* Laissons raisonner Rhodoman. Puisque notre Coïntus témoigne qu'il a nourri les brebis des Muses dans le beau jardin de Smyrne, il faut croire qu'il régénait une école bien fameuse sur ce rivage d'Ionie. Ce n'était pas une école triviale ; car il dit que ses disciples étaient illustres : il était donc de ces professeurs en philosophie et en éloquence que l'on appelait sophistes. Voilà le précis du raisonnement de ce critique. Rapportons plus au long son latin. *Ex indicio isto, quod de se ipse facit, Musarum oves in liberali Smyrnæ horto se pavisse testatur, scholam in Ionie littore isto nec infrequentem nec incelebrem habuisse poetam nostrum, colligere est. Nec triviale magisterium id fuisse apparet inde, quod oves suas, id est discipulos, nobiles seu famè illustres, (πρωτοκλα) epitheto satis emphatico, appellat, unde si divinare licet, id tandem elucisum, Coïntum fuisse ex professione illorum, quos sophistas, id est philosophæ et eloquentiæ magistros, grammaticos, qui poetarum interpretes erant, et juventutis scholasticæ doctores, florens adhuc gratia indigebat. Quil' enim aliud per musarum hortum et oves, præterquam scholam, et discipulos in eâ doctrinæ et eloquentiæ studiis adlectos, intelligi existimemus* (9) ? Peu auparavant il avait parlé ainsi (10) : *Cum tota ejus*

(6) Constant. Lascaris, in Grammaticâ, apud Lorenz. Crasso, Historia de' Poetæ greci, p. 426.

(7) *Ujus præter unum atque alterum Græci, et quidem recentioribus, nemo in scriptis suis mentionem facit.* Rhodoman, in præfat.

(8) Giesner, in Biblioth. folio 575.

(9) Rhodoman, in præfat. ad Coïntum Smyrnæ, folio 22 verso.

(10) *Ibidem*, pag. 2.

(4) Rhodomanus, in præfat. ad Coïntum Smyrnæ, folio 22 verso.

(5) Thom. Réioésius, epist. LXXII ad Rupert., pag. 593.

vita ignorantie tenebris involuta sit, patria tamen sola vindiciis inde asserta est. Nam libro XIV et hanc et vitæ quodam modo genus exprimit; ubi se Musarum ovibus pascendis Smyrne operam dedisse proficitur. Nous allons voir un exemple d'égarment d'imagination qui nous surprendra. Rapportons d'abord les paroles grecques de Cointus : elles ne sont pas dans le XIV^e livre, comme Rhodoman l'assure, mais dans le XII^e, et contiennent une invocation aux muses, au sujet du catalogue de ceux qui eurent assez de courage pour entrer dans le cheval de bois.

Τοὺς μοι νῦν καὶ ἑαυτὸν ἀντιμύνη
πάρα μύσαι
"Επὶ δ', ὅτι κατέβηται ἴσθι πολυχαι-
δίας ἵππου
"Τῆς γὰρ τὰς μοι ἐν φρεσὶ δίκαι'
δοῖδιν,
Πρὶν μοι ἀμφὶ παρὴν κατακλίσσασθαι
ἱούλον,
Σμύρνης ἐν δατὶδῶτι περικλυτὰ μέλα
τίμωσι.

Quos mihi nunc singulatim exquirenti, Musæ
perpicuæ
Reteneat, quotquot in multiplicem equum
conscenderunt.
Nam vos omnigenum animo meo carmen indi-
ditus,
Antequam mihi cecidit genas lanugo spargeretur,
In campis Smyrne inclytas oves pascunt (11).

Vous voyez clairement que cet auteur dit aux Muses qu'elles le firent poète, lorsque n'ayant point encore de barbe, il était berger dans les campagnes de Smyrne. Cela peut-il signifier qu'il enseignait la jeunesse; que son école était célèbre; que ses disciples étaient illustres? Un garçon à qui la barbe n'est pas encore venue, peut-il exercer une telle profession? Est-il possible que Rhodoman ait été si peu attentif, lui qui a travaillé sur ce poète plusieurs années; lui qui en a fait une traduction latine, et un abrégé en vers grecs et en vers latins? Où avait-il vu que Cointus se vantait d'avoir nourri les brebis des Muses (12)? Voyons précocement la paresse d'un autre savant: *Nunc verisimilius Smyr-*

næum nuncupant: quia, ipse, lib. XIV, dicat se περικλυτῶς sive illustribus musarum ovibus Smyrne pascendis, operam dedisse: ex quo si de patria haud certò colligitur, saltem videmus scholam non infrequentem prastantium discipulorum habuisse Smyrnæ. (13). Vossius, sans prendre la peine de consulter Cointus, n'a fait que suivre la préface de Rhodoman: il en a tiré la mauvaise citation du livre XIV, et la fausse glose des brebis des Muses, avec toute la conséquence que ce traducteur en a recueillie. Lui et les autres savans font mille fois de semblables choses. J'admire que Rénésius ait approuvé que l'on explique de cette manière ces vers de Cointus: il veut lui aussi qu'ils nous apprennent que ce poète régentait dans une école de Smyrne. *Convenit autem, dit-il (14), ut quod maxime, grammatico, qualis fuit Corintus, ludimagistri officio fungi et docere pueros, quod noster de se proficitur, l. II (15), versibus dulcissimis: neque falsi sunt viri docti imprimis Parrhasius, et diligentissimus ejus recensitor de interpretis Laur. Rhodomanus, qui eos de institutione scholasticæ apud Smyrnenenses interpretati sunt.* Il a plus de raison dans les paroles suivantes, où il rejette l'opinion de ceux qui disent que Cointus n'a prétendu autre chose en cet endroit-là, que de se vanter de suivre Homère. *Dubitoque igitur quengquam ita simplicem esse, qui Smyrnæ oves pascere idem esse ac Homerum sequi, quem bona pars Smyræarum censuit, credere velit, aut ita peripicacem qui duo ista eadem esse videre possit. Mihi quidem tam boato esse nondum contigit, et habeo pro violento et à sensu poetæ alienissimè eam expositionem (16).* Je ne saurais me persuader qu'il y ait là d'autre mystère qu'une imitation d'Hésiode. Jetez les yeux sur ce passage de M. le Fèvre. *Hésiode devint poète en gardant ses moutons: et vous l'en croirez, s'il vous plaît; car il l'a dit lui-même: et ceux qui l'ont dit depuis, ne l'ont*

(11) Cointus Smyrn., lib. XII, vs. 302, pag. 610.

(12) *Se Musarum ovibus pascendis Smyrne operam dedisse proficitur.* Rhodoman, in præfat. ad Cointum Smyrn., folio 2^o verso.

(13) Vossius, de Poëtis grecis, pag. 81.

(14) Thom. Rénésius, epist. LXVII ad Rupertum, pag. 593.

(15) Il fallait dire l. IX.

(16) Rénésius, epist. LXVII ad Rupertum, pag. 593.

dit que sur la foi du poëte, ou sur le rapport des bergers de Béotie, à qui cette aventure avait paru si heureuse, qu'ils en firent une chanson qui ne se trouve plus aujourd'hui (17). Notre Cointus, si je ne me trompe, a voulu dire que les muses lui avaient fait la même grâce qu'elles avaient faite à Hésiode (18). Au reste, c'est sans aucun ombre de raison que Volaterran et quelques autres le font Romain, et que Gesner (19) s'est imaginé que Volaterran ne parle pas du même poëte, dont Aldus publia les XIV livres *derelictorum ab Homero*. Les abrégiateurs de Gesner n'ont pas corrigé cette faute; ils ont donné, comme lui, en deux articles le *Quintus Poëta Romanus* de Volaterran, et le *Quintus Calaber* imprimé par Aldus.

(D) Réinésius prétend qu'il ne le faut pas distinguer d'un grammairien nommé Corintus. Voici les paroles de Réinésius : *Fuit Corintus grammaticus, cujus libellum de Dialectis ad studiosum quemdam juvenem scriptum habemus editum cum appendice H. Stephani, eumque citat Joh. Petrus Nunnus, not. ad Phrynichum. Sylburg. spiell. ad Herod. Beutleius not. ad Lact. l. 1. c. 6. Joh. Talenton. l. 2. rer. recondit. c. 19. à cujus vero nomine Kίριτος amissā una litterula vel prætervisā à primo descriptore exiit Kόριτος (20). Il faut avouer que le changement de Kίριτος en Kόριτος a pu se faire facilement, et que l'esprit grammairien règne beaucoup dans le poëme de notre auteur (21). Réinésius le prouve amplement. Il observe que le grammairien Corintus a vécu après Jean Philoponus, au VI^e. ou au VII^e. siècle, et qu'on ne saurait le faire plus jeune, puisque Tzetzes l'a cité. Voilà qui m'étonne, car il y a de vastes espa-*

ces de temps entre le VII^e. siècle et celui de Tzetzes (22). Fuit autem post Johannem Gramm. Alexandrinum, d. Philoponum, teste ipso in Proem. l. de Dial. *intermediae ætatis Græcos seculo sexto septimove, quibus Græcia etsi à politied degenerasset plurimum, viros tamen doctos et memorandos aliquos aluit..... Pauci sunt, quos nominare possumus istorum temporum* : Johannes Stobæus, Georgius Pisides, Theophyl. Simocates, Thomas et Coprogenius magistri, Euphronius, Moschopulus, Chæroboscus, Demetrius Triclinius, Georg. Syncellus, Eustathius, et extremo octavi Photius, et qui ex ejus doctissimis epistolis noti sunt : priores inter memoratos etiam ad censeri debet Corintus iste. Fuisse in æstimo et non inferiorem tempore quam determinavi inde apparet, quod laudatur à γαμματικιστῇ Tzetzes, in Chilliad. et comm. ad Lycophr. ubi de Machaone (23).

(E) La meilleure édition..... est celle de Rhodoman. Je n'ai point celle de Hanauw 1604, marquée dans le catalogue d'Oxford : mais j'ai celle de 1614 ex Officina Aubriand. Elle contient tout le travail de Rhodoman sur cet auteur, et les notes de Claude Dausquéius in *Quintum Calabrum, Triphiodorum, et Coluthum* *. Un certain Jodocus Valarens fit une version en prose de Cointus, qui fut imprimée à Lyon, l'an 1541 (?). Bernardin Baldus en a fait une autre.

(22) Tzetzes vivait à la fin du XII^e. siècle. Voyez la préface de Nicolas Gerbélius sur Tzetzes.

(23) Réinésius, epist. LXVII ad Rupertum, pag. 59a.

J.-C. de Peau a donné à Leyde, en 1734, une nouvelle édition corrigée du *Quintus de Rhodoman*. On regrette que l'édition commencée par M. Th.-Ch. Tychsen n'ait pas été achevée. Il a paru, en 1807, à Strasbourg, le volume de texte. Un second volume devait contenir les notes. M. Tourlet a traduit en français *Quintus Calaber* sous ce titre : *La Guerre de Troie, poème en 14 chants, par Quintus de Smyrne, traduit en français, an VIII (1800)*, 2 volumes in-8°.

(*) Il y en a une édition précédente, in-12, Anvers, apud Johannem Stersium, 1593. Le titre dit, *editio prima*, et l'épître dédicatoire est du 21 des calendes du mois d'août de cette année-là. Rem. crit.

QUIQUÉRAN (a) (PIERRE DE),

(a) Presque tous ceux qui le citent le nomment mal Quinquérân ou Quinquérânas.

(17) Le Pègre, Vie des Poëtes grecs, p. m. 10.

(18) Confirmez ce que dessus, tom. VI, pag. 263, dans l'article Escavie, remarque (C).

(19) In Biblioth., folio 575, où il rapporte les paroles de Volaterran.

(20) Réinésius, epist. LXVII ad Rupertum, pag. 59a.

(21) Non autem nisi Τριφύρα quendam grammaticum et consummatum peritissimum ista Πυρραιομένην serpsisse patet impressis ex accurata et curiosa vultu loquorum descriptione, quæ diligentius multo enarrat, quam aliquis de vulgo poëta faceret; ut cum, etc. Réinésius, ibidem.

évêque de Senez au XVI^e siècle, était fils d'Antoine de Quinquérans seigneur et baron de Beaujeu (b), en Provence. Il étudia la rhétorique et la poétique à Paris sous Jacques Louis Strebe, après quoi il passa en Italie où il s'attacha beaucoup à l'étude de la musique. Étant retourné à Paris il s'appliqua aux mathématiques, et à composer en latin un livre des Louanges de la Provence, son pays natal. Il le faisait imprimer lorsqu'il mourut à Paris, le 18 d'août 1550, à l'âge de vingt-quatre ans. Sa mère et sa sœur firent achever l'impression de cet ouvrage (c). C'est un petit *in-folio* de 89 feuillets imprimé à Paris par Lambert Dodu, l'an 1551. On y joignit cent vers latins hexamètres que Quinquérans avait composés sur l'arrivée d'Annibal à Arles. Il y a beaucoup d'érudition et de curiosités dans l'ouvrage de cet écrivain, qui sans doute serait devenu l'un des plus savans personnages de son siècle s'il eût joui d'une longue vie. Il méritait les beaux éloges qui lui sont donnés dans les épitaphes que l'on verra ci-dessous (A). Si l'on s'étonne que le détail qu'il a donné de quelques-unes de ses occupations le fasse connaître fort éloigné des véritables devoirs d'un prélat (B), on ne considérera pas qu'il n'était point parvenu encore à l'âge de faire les fonctions épiscopales. Il régnait alors un grand abus de donner des évêchés à des enfans.

(b) Voilà pourquoi il se surnomme Bellojocanus.

(c) *Tu* de l'épître dédicatoire du livre de *Laudibus Provinciae*, faite par Amantius Calassius.

(A) Les épitaphes que l'on verra ci-dessous.] Je les tire des antiquités de Paris recueillies par Corrozet. En une autre chapelle de l'église des Augustins de Paris, en la nef est l'effigie d'un évêque, à genoux, haut élevé, et au-dessous deux épitaphes, entre lesquelles dans le flanc de la basse est élevée à demi-bosse l'image de Renommée, assise sur un monde, appuyée sur un luth, d'une main tient une trompe, et à ses pieds sur des livres; autour d'elle est une sphère, un compas, et autres instrumens des arts libéraux. La première épitaphes est écrite en lettres d'or.

Epitaphium domini Petri Quinquérani episcopi Senecensis.

*Dum juvenilis honor, priusq; lanugine malus
Venuit, et in calido pectore servet amor,
Me rapuit, quae cuncta rapit, mors invida
doctus.*

*Hic mihi, cur vita tam brevis hora fuit?
Cur brevis hora fuit? rerum sic voluit ordo,
Alternatque meas tempus et hora vices.
Si fera longaevis tribuissent fata senectae
Tempora, venturis poma dedisset ager.
Flos perit, perire simul cum cortice fructus,
Aridaque ante suos poma suere dies.
Nemo tamen lachrymis nec tristis funera flati
Fadet, cur? voluit doctus per ora virum.*

L'autre épitaphes.

*Hic facies nobilis sic reverendus in Christo pater
dominus Petrus Quinquérans, episcopus senecensis,
filius domini Anthou Quiquérani equitis
et baronis Bellojocani illustrissimi in provincia;
cujus libri tres de Laudibus Provinciae
extant disciplinarum ac rerum egrationes efflorescentes. Obiit anno domini 1550 kalendis
septembris 15, annos natus 25 (1).*

Pierre de Saint-Romuald (2) a eu grand tort de rapporter la première de ces épitaphes comme une pièce où l'on témoigne que Quinquérans..... était grand orateur, grand poète, et grand théologien. Chacun voit que l'épitaphes ne dit point cela. Cet auteur observe qu'il mourut, comme on pense, avant que d'avoir été sacré.

(B) Le détail..... de quelques-unes de ses occupations le fait connaître fort éloigné des véritables devoirs d'un prélat.] Les ornemens de son épitaphes conviennent infiniment mieux à un homme passionné pour les beaux-arts, qu'à un évêque; mais si vous

(1) Antiquités de Paris, par Gilles Corrozet, folio 89. Édition de Paris, 1586, in-8°.

(2) Dans son Journal chronologique, tom. II, pag. 283, sous le 17 d'août. Il aurait dû mettre la mort de Quinquérans au 18 et non pas au 17.

lisez le livre de *Laudibus Provinciae*, vous ne pourrez plus douter que notre évêque de Senes ne s'occupât de toute autre chose que de la conduite d'un diocèse. Il n'étudiait point les maladies de l'âme, et les moyens d'y remédier. Sa curiosité se portait à la recherche des propriétés des plantes, et des minéraux, et des animaux. Il nourrissait beaucoup de bêtes; il était grand chasseur; il se plaisait extrêmement aux combats des coqs. Camérarius le cite souvent (3); mais ce n'est que par rapport à de telles choses. Il cite nommément l'endroit où l'auteur avoue que l'on condamna ses occupations. « Jean Piérius Valérianus^(*) » récite que les coqs les plus courageux se trouvaient en l'île de Rhodes, et dit en avoir vu la preuve en certains apportés de là, jusques à Rome, où il y en avait de grandeur extraordinaire et merveilleusement fiers. Pierre Quinquérans confirme cela, disant^(*): « On me présenta un jeune coq apporté de Rhodes, lequel j'achetai bien cher. Quoiqu'il n'eût pas plus de six mois, si était-il si courageux et prêt à se battre, qu'un chien n'eût osé entrer dedans ma basse-cour, s'il ne voulait être vivement pincé: quant aux autres coqs ordinaires qui approchaient de lui, il les tuait tous. Je l'ai fait battre souvent, avec merveilleux succès, contre un gros coq d'Inde que j'avais, aussi pesant qu'un gros mouton. Les coqs d'Inde sont extrêmement colères, et s'élèvent fièrement, témoin l'effluve de leur cou, et leur cri; combien que leur voix au reste soit plaintive et ridicule. Quant à mon joueur rhodiot, après infinies combats il devint malade, et quelques remèdes qu'on essayât pour le garantir, mourut; dont l'histoire des joutes précédentes m'avertissait assez, comme aussi celle des autres. Mais lisant les succès-temps pris en tels exercices par les Doliens, Athéniens, Grecs

asiatiques, empereurs romains même, et par les peuples habitants en Italie, où l'on faisait gageure de tout son vaillant que tel ou tel coq serait victorieux au combat, je voulais aussi de ma part goûter quelque chose de ce plaisir. Le jugement des anciens ni mon inclination ne me trompa point, et souvent j'ai contemplé telles joutes sans m'y déplaire, de quoi certains ennemis que j'avais autrefois piqués, ne sachant par où me pincer, prirent occasion, tant qu'ils purent, de dire que je m'ébattais à voir des coqs s'entrebattre. Ils firent tant un jour, qu'hommes, femmes, enfans, vieillards accoururent par troupes en ma maison épiscopale, puis publièrent que j'étais trop adonné à tel passe-temps. Demandez-vous si j'ai dédaigné, ou si je me suis moqué de leur folie? Je ne le saurais dire bonne-ment. Peut-être que leur jugement m'eût agréé, si je n'eusse su que ce sont gens qui n'ont point de jugement (4).»

Notez que dans le latin de Quinquérans il n'y a point que l'on accourut en sa maison épiscopale. Voici ses paroles: *Tandem viri, feminae, juvenesque, senasque certatim exiunt, proclamant, in libellis proscribunt me studiosiorem gallinaeae pugnae* (5). Camérarius a corrigé quelques fautes d'impression qui étaient dans l'original; mais ses imprimeurs en ont fait d'autres considérables (6). Simon Goulart n'a pas toujours bien traduit. On en jugera facilement si l'on compare avec sa version ces paroles de Quinquérans: *mox paulò nequicquam tentatis omnifariis remediis perierit, ejus solatii ex gallorum pugnis, historia me admonuerat. Quippe eas cum legerem quam frequenter celebrasset Doli, quam Athenienses..... decrevi ego quoque ejus voluptatis particeps fieri*. Goulart suppose que l'auteur a voulu dire que l'histoire des précédens combats des coqs et celle des autres l'avaient

(3) Dans le II^e. tome de ses Méditations historiques. Voyez-y les pages marquées à l'index des auteurs cités, au mot Pierre Quinquérans, dans la traduction française de Simon Goulart.

(*) En ses Hiéroglyphes.

(*) Au 2^e. liv. des Louanges de la Province.

(4) Camérarius, Méditations historiques, tom. II, liv. V, chap. IX, pag. 365, 366 de la traduction française de Simon Goulart, édition de Lyon, 1610.

(5) Quinquérans, de *Laudibus Provinciae*, lib. II, folio 39.

(6) A l'édition de Francfort, 1658.

assez averti que son eoq de Rhodes deviendrait malade, et ne pourrait être guéri par aucun remède, mais que néanmoins la lecture des divertissemens que les anciens se donnaient par ces combats lui avait donné l'envie de goûter le même plaisir. Ce sens est faux, mêlé d'absurdité. Quinquarum ne dit autre chose sinon que l'histoire l'avait averti du plaisir que l'on peut prendre à faire battre des coqs.

La coutume pouvait excuser en quelque façon notre prélat de se divertir à la chasse, car c'était un exercice que plusieurs évêques se donnaient en ce temps-là, sans se souvenir que les canons le défendent. Voyez l'Extravagante, de *Clerico venatore*. L'un des moines qui écrivait contre l'évêque de Belles, insinue que les oiseaux et les chiens de chasse coûtaient beaucoup aux évêques (7). Il écrivait environ l'an 1644.

(7) Voyez l'Anti-Basilic de M. Camus, évêque de Belles, pag. 550, 552.

QUIRINUS (PUBLIUS-SULPICIUS), consul l'an de Rome 742 (a), naquit à Lanuvium, et n'était point de la famille patricienne *Sulpicia* (b). Il ne devait son avancement qu'aux services qu'il avait rendus à Auguste avec beaucoup d'ardeur et d'application, surtout à la guerre. Après son consulat il commanda une armée dans la Cilicie (c), afin de soumettre certains peuples (d) qui passaient pour les plus insurmontables de ce pays-là (e). Il les vainquit par la famine (f), et mérita par là l'honneur du triomphe (g). Quelques-uns mettent cela au temps que Notre Sei-

gneur naquit, et croient qu'encore qu'il y eût alors en Syrie un autre gouverneur, Auguste ne laissa pas de conférer à Quirinus, en considération de la gloire qu'il venait d'acquérir, la commission spéciale de faire le dénombrement dont parle l'évangéliste saint Luc (h); car on ne doute point que celui que l'Écriture appelle Cyrénien (i), ne soit le même que notre Quirinus. L'estime qu'avait Auguste pour lui parut hautement lorsqu'il le donna pour gouverneur à Caius César, son petit-fils, après la mort de Lollius, qui avait eu cette charge. On a vu en un autre endroit (k) la différence que Tibère mit entre ces deux gouverneurs de Caius César. Le mariage de Quirinus avec Émilie Lépidia est une preuve très-forte de la grande considération où il était; car cette fille avait été destinée à Lucius César, petit-fils d'Auguste (l). Elle ne fut pas heureuse dans son mariage avec Quirinus; il la répudia, et plusieurs années après il fut son accusateur sur divers crimes (A) pour lesquels on la condamna au bannissement. On trouva si étrange cette procédure de Quirinus, que l'on se tourna vers la compassion pour Lépidia, quoique ce fût une femme décriée et criminelle (B). On détesta publiquement la victoire qu'il remportait, et l'on sut bien dans cette occasion opposer sa basse naissance à la noblesse de

(a) Dio, lib. LIV, pag. m. 619.

(b) Tacite, Ann., lib. III, cap. XLVIII.

(c) Id., ibid.

(d) Nommés Homocadenses.

(e) Strabo, lib. XII, pag. 392.

(f) Id., ibid.

(g) Tacit., Annalium, libro III, cap. XLVIII.

(h) Au chap. II.

(i) Là même, vers 2.

(k) Dans la remarque (B), de l'article LOLLIVS, tom. IX, pag. 339.

(l) Tacit., Annalium, libro III, cap. XXIII.

cette dame. Il s'était aussi rendu odieux par la manière sordide dont il passait sa vieillesse au milieu d'un fort grand bien. Il mourut l'an de Rome 774, et on lui fit des funérailles publiques à l'instance de Tibère (m). Ceux qui voudront savoir s'il le faut nommer Quirinus, ou Quirinius (n), n'auront qu'à lire les notes de M. Ryck sur les Annales de Tacite à la page 37. Josèphe le nomme Κυρηνιος, *Cyrenius*, et dit que c'était un homme qui avait passé par toutes les charges, et l'un des plus illustres de ce temps-là (o).

(m) *Ex eodem Tacito, ibidem et capite XLVIII.*

(n) *On le nomme ainsi dans la plupart des éditions de Tacite.*

(o) *Joseph., Ant. judae., lib. XVIII. cap. I, pag. 616.*

(A) *Il répudia sa femme, et plusieurs années après il fut son accusateur sur divers crimes.* Il l'accuse d'avoir supposé qu'elle avait eu un enfant de lui. Cette supposition de part pouvait avoir de très-grands motifs; car il était fort riche, et n'avait ni fils ni filles. Les autres accusations roulèrent sur l'adultère, et sur l'empoisonnement, et sur la consultation des devins touchant la famille impériale. *At Romæ Lepida, cui super Emiliolum decessu L. Sulla ac Cn. Pompeius proavi erant, defertur simulavisse partum ex P. Quirino divite, atque orbo, adiciebantur adulteria, venena: quæsitumque per Chaldeos in domum Cæsaris, defendente ream Manio Lepido fratre. Quirinus post dictum repudium adhuc insensus, quamvis infami ac nocenti miserationem addiderat* (1). Vous voyez au commencement de ce passage qu'Emilia Lépidia était arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée. Elle n'en valait pas mieux. Je m'étonne que Suétone, qui a écrit après Tacite, ait réduit l'accusation à un seul chef: il dit seulement que Lépidia fut accusée

d'avoir voulu empoisonner son mari Quirinus. *Condamnata et generosissimam foeminam Lepidam, in gratiam Quirini consularis prædixit, et orbi, qui dimissam eam à matrimonio post vigesimum annum veneni olim in se comparati arguebat* (2). Il a joint à ce péché d'omission un péché de commission; car il prétend qu'on la condamna vingt ans après que Quirinus l'eût répudiée. Sa chronologie n'est point exacte. Voici comment je le prouve. Cette dame fut condamnée l'an 773. On avait voulu la marier à Lucius César petit-fils d'Auguste; il faut donc dire qu'elle n'épousa Quirinus qu'après la mort de ce jeune prince. Or il mourut l'an 755, selon le calcul d'Ussérius et du père Noris (3); ou l'an 756, selon le père Pélan; ou l'an 757, selon M. Valois (4). Il n'y a point d'apparence que Quirinus l'ait répudiée avant que d'avoir passé un an avec elle; il n'est donc pas vrai qu'en 773 il y eût vingt ans qu'il l'avait répudiée. Les commentateurs de Suétone gardent l'-dessus un profond silence. Cela méritait pourtant d'être éclairci. Le père Noris (5) a eu raison de censurer Ussérius, qui a prétendu, d'un côté que Lucius César mourut l'an 755, et de l'autre que Lépidia fut mariée à Quirinus, l'an 753. Ce sont deux choses incompatibles, puisqu'il doit passer pour constant que le mariage de Quirinus fut postérieur à la mort de Lucius César; y a-t-il personne qui oût dire qu'on voulut faire épouser un petit-fils de l'empereur une femme que Quirinus aurait quittée, ou chassée? Ussérius tomba dans cette méprise pour s'être fié à Suétone, c'est-à-dire pour avoir cru que Suétone avait supputé exactement les années qui s'écoulèrent entre le divorce et le procès d'Emilia Lépidia. Il ne fallait pas avoir une si bonne opinion de lui. N'oublions pas que Tibère, après la condamnation de cette femme, révéla enfin qu'il savait de science certaine, par le témoignage des domestiques de Quirinus,

(2) *Sueton., in Tiberio, cap. XLIX.*

(3) *Voyez le Génétaphis Pisanus du père Noris, pag. 258 et 260.*

(4) *In Notis ad Excerpta Dionis, p. 90. Voyez Noris, ibidem, pag. 259.*

(5) *Noris, ibid, pag. 258.*

(1) *Tacitus, Annal., lib. III, cap. XXII.*

qu'elle avait tâché d'empoisonner son mari. *Dein tormentis servorum patefacta sunt flagitia, itumque in sententiam Rubelli Blandi, a quo aqua atque igni arcebatur: huic Drusus adsensit, quamquam alii mitius censuissent, mox Scauro, qui filiam ex eâ genuerat, datum, ne bona publicarentur. Tum demum aperuit Tiberius, compertum sibi etiam ex P. Quirini servis, veneno eum à Lepida petiitum* (6). Nous allons voir que selon toutes les apparences, la condamnation de Lépidia fut très-juste.

(B) *On se tourne vers la compassion pour Lépidia, quoique ce fût une femme décriée et criminelle.* Si l'on ne peut pas prétendre que Tacite ait trop médié de Tibère, encore moins peut-on soutenir qu'il l'ait voulu épargner. Puis donc qu'il avoue que Lépidia était coupable, et perdue de réputation (7), il faut croire que c'était un fait évident. Il ne nie pas que Tibère ne fît des démarches dans ce procès, qui faisaient connaître son penchant vers la punition de Lépidia; mais il avoue que par quelques autres démarches on pouvait le soupçonner d'avoir du penchant vers l'impunité. *Haud facile quis dispexerit illd in cognitione mentem principis, adeo verit ac miscuit iræ et clementiæ signa* (8). Le pis que l'on puisse dire, est que Tibère travailla efficacement sous main à la vérification des crimes dont Lépidia était accusée. Ce n'est point ce qu'on appelle oppression de l'innocence,

injustice, tyrannie, etc. Concluons que cette dame méritait la peine qu'elle souffrit. Cependant le peuple fit éclater son indignation contre les auteurs du procès, et murmura hautement et avec des imprécations horribles de ce qu'on sacrifiait à Quirinus une dame si illustre. Elle avait su attendre le peuple par les complaints qu'elle alla faire durant la célébration des jeux publics, et contre cela Quirinus n'était rendu odieux. C'était là le grand point; car les gens qui se font haïr du peuple lui rendent chers et précieux les intérêts des personnes qu'ils attaquent, quoique ces personnes soient d'ailleurs sans nul mérite, et même très-criminelles. *Quirinus quamvis infami ac nocenti miserationem addiderat* (9)...., *Lepida ludorum diebus, qui cognitionem intervenerant, theatrum cum claris feminis ingressa, lamentatione flebili majores subis cians, ipsumque Pompeium, cujus ea monumenta, et adstantes imagines visebantur, tantum misericordie permovit, ut effusi in lacrymas, sæva et detestanda Quirino clamarent, cujus senectæ atque orbitati, et obscurissimæ domui destinata quondam uxor L. Cesari, ac divo Augusto nurus, dederetur* (10). La punition de Lépidia ne servit qu'à rendre encore plus odieuse la personne de Quirinus (11). Conférez avec ceci ce qu'on a dit ci-dessus (12).

(6) *Idem, ibidem.*

(7) *Idem, ibidem, cap. XXIII.*

(8) *Sed ortoris haud lenta memoria Quirini erat, ob intentam, ut memoravi, Lepidæ pericula solidamque et propotientem senectam.* *Idem, ibidem, cap. XLVIIII.*

(9) *Article MARILLAC (Louis de), tom. X, pag. 205, remarque (A), num. I.*

(6) Tacit., *Annal.*, lib. III, cap. XXIII.

(7) *Quamvis infami ac nocenti.* *Idem, ibidem, cap. XXIII.*

(8) *Idem, ibidem.*

R.

RACAN (HONORAT DE BEUIL, MARQUIS DE), fils d'un chevalier des ordres du roi *, naquit à la Roche Racan en Touraine

(a), l'an 1589 (b). Il était page du roi, l'an 1605 (c), et comme il commençait à faire des vers, il

* Les additions faites par Chausépé à cet article sont en grande partie extraites de la *Vie de Malherbe* dont il est question dans l'article *Malherbe*, tomé X, page 170.

(a) Pellisson, *Hist. de l'Académie franç.*, pag. m. 344.

(b) *Je dirai dans la remarque qu'il avait dix-neuf ans l'an 1608.*

(c) *Vie de Malherbe*, pag. 5.

se fit connaître à Malherbe, dont il apprit ce qu'il a jamais su de la poésie française..... Cette connaissance, et l'amitié qu'il contracta avec Malherbe, dura jusques à sa mort, arrivée en 1628 (d). Il entra dans l'académie française au temps de sa fondation, et il y fit lire un discours contre les sciences, le 9 de juillet 1635 (e). S'il eût été à Paris il l'eût prononcé lui-même, mais il était dans sa province. Il fit imprimer ce discours avec quelques-unes de ses poésies (f). Il mourut l'an 1670. Sa place d'académicien fut donnée à M. de la Chambre, curé de Saint-Barthélemi. Il lui arriva un jour de faire un quatrain tout-à-fait semblable à celui d'un poète qu'il croyait n'avoir jamais lu (A). Je dirai ailleurs (g) combien il était sensible aux faveurs des dames.

(d) Là même, pag. 6.

(e) Pellisson, Histoire de l'Académie française.

(f) Là même.

(g) Dans la remarque (F) de l'article TIRÉSIAS, tom. XIV.

(A) Il fit un quatrain tout-à-fait semblable à celui d'un poète qu'il croyait n'avoir jamais lu. M. Ménage va nous dire bien des choses particulières, et qui méritent un transport en ce lieu-ci. « (1) J'ai souvent ouï dire à M. Chapelain que lui et M. d'Andilly avaient fait ce même vers (2), sans savoir qu'il fût de Malherbe. Et dans le moment que je fais cette remarque, j'apprends de M. Furetière que la même chose lui est arrivée. J'ai aussi ouï dire souvent à M. Corneille qu'il avait fait dans son Polyeucte, au sujet

(1) Ménage, Observations sur Malherbe, pag. 254 et suiv. Il a inséré tout cela dans l'Anti-Baillet, chap. CXXVII.

(2) C'est-à-dire :
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre,
qui est dans la paraphrase du psaume CXLV, faite par Malherbe.

de la Fortune, ces deux vers si célestes :

- Et comme elle a l'éclat du verre,
- Elle en a la fragilité,

» sans savoir qu'ils fussent de M. de Vence (3) : car ils sont originairement de M. de Vence, qui les avait faits dans son ode au cardinal de Richelieu, quinze ans avant que M. Corneille les eût faits dans son Polyeucte. Il est assez ordinaire de se rencontrer ainsi dans la pensée et dans l'expression des autres. Porphyre, dans un fragment de son livre de la Philologie, rapporté par Eusèbe au chapitre troisième du X^e livre de la Préparation évangélique, fait mention d'un certain Arétadès, qui avait fait un traité tout entier de ces sortes de rencontres..... Il est, dis-je, assez ordinaire de rencontrer, ainsi et dans la même pensée, et dans la même expression des autres ; et particulièrement quand on a vu autrefois cette même pensée et cette même expression, comme d'Andilly, M. Chapelain et M. Furetière avaient vu sans doute ce vers de Malherbe, et M. Corneille ces deux vers de M. de Vence ; car il arrive souvent qu'une chose nous demeure dans l'esprit, et que l'auteur de cette chose s'efface de notre mémoire. Mais ce qui est arrivé à M. de Racan est tout-à-fait extraordinaire. En l'année 1608, étant en garnison à Calais, âgé de 19 ans, il fit ces quatre vers :

- Estime qui vaudra la mort épouvantable,
- Et la fasse l'horreur de tous les animaux ;
- Quant à moi je la tiens pour le point désirable
- Où commencent nos biens, et finissent nos maux.

» Quelque temps après, étant à Paris, et récitant ces vers, comme étant de lui, à son ami Ivraute, son ami lui dit qu'il ne donnait point dans ce panneau ; qu'il savait fort bien que ces vers étaient de Mathieu, et que c'était le premier quatrain de son livre intitulé : les Tablettes de la Vie et de la Mort. M. de Racan, qui n'avait jamais vu ce livre, contesta long temps et opiniâ-

(3) C'est-à-dire M. Godau.

» trement que Mathieu ne pouvait
 » avoir fait ces vers ; et ne se rendit
 » là-dessus que lorsque livrant les
 » lui fit lire dans ce livre de Ma-
 » thieu, avec le plus grand étonne-
 » ment du monde. Je ne doute point
 » de cette histoire, étant très-per-
 » suadé que M. de Racan, qui me l'a
 » souvent racontée, et en présence
 » de plusieurs personnes, est un
 » homme très-véritable. Mais je dou-
 » te fort de ce que dit Léonardo Sal-
 » viati, au livre premier de ses Aver-
 » tissemens de la langue italienne,
 » qu'un poète de son temps, qui n'a-
 » vait jamais vu les sonnets du car-
 » dinal Bembo, en avait fait de tout
 » semblables. » Vous voyez que
 M. Ménage met beaucoup de diffé-
 rence entre l'aventure de Racan,
 et celles des autres poètes qu'il a
 nommés : il trouve dans celle-là quel-
 que chose de plus extraordinaire.
 J'en jugerais autrement, si j'avais à
 dire ce que j'en pense. Il n'y a guère
 de gens qui ignorent que l'on fait
 apprendre aux enfans bien élevés
 quelques maximes de piété et de mo-
 rale, et qu'avant même qu'ils sachent
 lire, on tâche de leur faire retenir
 par cœur quelque couplet senten-
 tieux. Les protestans choisissent quel-
 ques endroits des Psaumes de David,
 ou même, comme les catholiques,
 quelques quatrains de Pibrac, ou
 d'un autre poète de même force (4),
 dont on ne manque en aucun pays.
 Sans doute le petit Racan, dès l'âge de
 cinq à six ans, avait oui dire à sa gou-
 vernante ou à sa mère quelqu'un de
 ces beaux quatrains, ou de ceux du
 sieur Mathieu, que l'on relie ordi-
 nairement avec Pibrac. Les idées qui
 s'en imprimèrent dans son cerveau se
 bonchèrent, et demeurèrent en cet
 état quelques années : elles se débou-
 chèrent dans la suite, et se représen-
 tèrent à lui comme un objet tout
 nouveau, et sans réveiller le souve-
 nir particulier de l'auteur, ou de
 l'ouvrage d'où elles venaient. Il crut
 donc être l'auteur de ces quatre vers,
 quoique dans le fond ils ne fussent
 autre chose qu'une réminiscence mu-

tilée *. Si l'on s'examinait attentive-
 ment, on trouverait qu'en mille ren-
 contres, ce qu'on croit inventer est
 une pensée qu'on a ouï dire, ou que
 l'on a lue ; mais on n'a point retenu
 cette circonstance. Je m'en vais citer
 des vers de Molière qui confirment
 ce que j'ai dit sur l'attribution des en-
 fans. Voyons la censure d'une co-
 quette : c'est un père qui parle à sa
 fille :

*Voilà, voilà le fruit de ces empressemens,
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
 De quelibet d'amour voire tête est remplie ;
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clé-
 lie.*

*Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits,
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
 Luez-moi, comme il faut, au lieu de ces sor-
 nettes.*

*Les Quatrains de Pibrac, ** et les doctes ta-
 blettes*

*Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur,
 Et plein de beaux dictons à réciter par cœur ;
 Le Guide des pécheurs est encore un bon livre ;
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien
 vivre.*

*Et si vous n'avez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volon-
 tés (5).*

* Le lecteur observe que la première centurie des
 quatrains de Mathieu ne parut qu'en 1609, et il
 blâme le raisonnement de Bayle. Joly trouve
 très-juste le raisonnement de Bayle, si dit que
 Racan peut avoir entendu réciter les vers avant
 leur publication. Legendre de Saint-Aubin, dans
 son *Traité de l'Opinion*, écrit que ce fut une
 pure rencontre. Joly cite quelques exemples et
 entre autres celui d'un jeune homme de seize ans
 qui, sans avoir lu ni oui réciter la première scène
 de l'*Iphigénie* de Racine, composa ne prit pos-
 me, qui n'a pas vu le jour, sur l'inconstance de
 la fortune, et dans lequel se trouvaient ces vers :

*Heureux qui satisfait de son humble fortune,
 Fait, se cherchant lui-même, une foule im-
 portune ;*

*Lois du superbe jong, qui captive les grands,
 Il sait mettre à profit des jours parris, innocens,
 Nul n'est des honneurs, nul d'être de ven-
 geance,*

*N'a peur de son cœur troubler l'indifférence ;
 D'un ail sec et tranquille il voit venir la mort,
 Et même en expirant il maîtrise le sort.*

Le jeune homme de seize ans, auteur de ces vers,
 m'a tout l'air d'être Joly lui-même.

** Joly raconte que ce qui porta Molière à citer
 ici Pibrac, ce fut le bon accueil qu'il avait reçu
 à Toulouse d'un descendant de Pibrac.

(5) Molière, *Scapin*, ou le Cocu imaginaire,
 scène 1.

RADULPHE, moine bénédic-
 tin surnommé *Flaviacensis*, ou
Flaicensis, à cause qu'il était
 du couvent de Saint-Germer de
 Flaix, au diocèse de Beauvais, a
 fleuri l'an 1157, comme l'assure

(4) Il y a un livre intitulé : *Le Miroir du Vertu*
 et le *Chemin de bien vivre*. Ce *Chemin* est un
 recueil de quatrains chrétiens et moraux com-
 posés par Pierre Habert, conseiller et secrétaire
 du roi.

Albéric (a) sur le témoignage d'Hélinand (b). Plusieurs écrivains célèbres ont fait la faute de le placer à l'an 910 (c) : quelques-uns le nomment Raoul-le-Noir (d). Le commentaire qu'il composa sur le Lévitique subsiste encore : il a été inséré dans la Bibliothèque des pères et imprimé à part à Cologne, l'an 1536. On (e) lui a restitué un commentaire sur le Cantique des Cantiques, qui passait pour un ouvrage de saint Grégoire. Les partisans de l'histoire de la papesse (A) l'ont compté parmi leurs témoins ; mais c'est par un grand abus.

(a) Albericus trium fontium monachus, in Chron. *Voyez le père Labbe, de Script. eccles., tom. II, pag. 274.*

(b) Moine de Froimond au diocèse de Beauvais vers la fin du XII^e siècle et au commencement du XIII^e. *Voyez le père Labbe, de Script. eccles., tom. II, pag. 275.*

(c) *Voyez le père Labbe, ibidem, pag. 273.*

(d) M. Du Pin, *Biblioth., tom. IX, pag. 185, est de ceux-là.*

(e) Le père Hommey, dans le Supplément. *Patrum, l'an 1684.*

(A) Les partisans de l'histoire de la papesse l'ont compté parmi les témoins de la papesse ; mais c'est par un grand abus. Car c'est en le confondant avec un moine bénédictin nommé Radulphe de Hygeden, Anglais de nation, qui mourut l'an 1363. Le père Labbe s'imagina que Conrad Decker a été la première source de cette bêtise. *Auctor primus illius apud Blondellum erroris atque in Maresio malæ fidei fuit homo furiosus Conradus Deckerus in libro, cui titulum fecit de Papâ romano et Papisâ romanâ, quod Johannes Octavus fuerit mulier et puerpera, oppenheimii ad Rhenum, in-8^o, anno 1612; sic enim loquitur paginâ 430. Describit Radulfus hanc historiam in suo Polychronico, libri V., cap. 32, testis locupletissimus et omni exceptione major, nitote in quo veritatis historica*

nulla desiderantur apta : et vixit juxta Trithemium anno circiter 930, ita ut papale hoc puerperium ab iis accipere potuerit, qui illud viderunt. Atque ex illo cæcnoso fonte prouenauit in cæteros error (1). Mais il est certain que Vignier l'avait commise deux ans avant que l'ouvrage de Conrad Decker fut imprimé. Voici ce qu'il publia l'an 1610. « Ce que Baro- » nius et Bellarmin disent que Ma- » rianus Scotus, qui écrivait vers » l'an 1080, a été le premier auteur de » cette histoire, est faux ; comme on » peut voir par l'Histoire ecclésiasti- » que de feu Nicolas Vignier, mon » père, en laquelle il produit le té- » moignage de Radulphus, en son » Polychronicon, lequel a été moine » de l'ordre de Saint-Benoît, et a vé- » cu en vers l'an 930, selonc Trithémus » (2). Un capucin, qui écrivit » contre Vignier, en 1611, ne sut pas » bien profiter de ses avantages : il ne » connaissait pas assez les livres et les » auteurs, il ignorait que l'auteur de ce » Polychronicon, que son adversaire » avait cité, n'avait pas vécu au X^e » siècle, mais au XIV^e. Voyons ce qu'il » répondit. Relisez bien votre père ; » vous trouverez en la Bibliothèque » Historiale sur ce mesme sujet : Pre- » mièrement, qu'il commet une fausseté, » quand il dit, que tous ceux qui ont » écrit l'histoire des papes, excepté » Anastase, tesmoignent d'un consen- » tement que vostre Jehanne succeda à » Leon IV. comme il pouvoit considérer » dans Onufrius, qu'il cite au mesme » lieu. Secondement, qu'il parle foib- » lement et douteusement de ceste af- » faire, aussi bien que les autres, qui » s'y sont trompés. Tiercement, que » par son texte bien considéré, il alle- » gue Marianus, comme le plus vieil » auteur de ce conte. Quartement, » qu'il ne cite nullement en ce lieu, » vostre Arnulphus, mais bien allegue » l'il Jehan Lucide. Que s'il vous plaisait » ne faire qu'un de ces deux, sachez » encore, qu'on ne croit gueres, voire » du tout point, les allegations de vos- » tre dict pere (3). Ce n'était point

(1) Labbe, in Cenotaphio erroris, ad calcem tom. I de Scriptur. eccles., pag. 986, 987.

(2) Nicolas Vignier, *Thésure de l'Antechrist, II^e part., chap. XXXVI, pag. m. 1055.*

(3) Silvestre de l'Aval, *prédicateur capucin, les Justes Grands de l'Eglise romaine, liv. III, pag. 78.*

frapper au but, ni aller au *jugulum causæ*. Vignier fournissait des verges contre soi-même en donnant le titre de l'ouvrage de son Radulphe. C'est à la faveur de ce titre que le père Labbe (4) a découvert, par le passage de Decker, la source du mal-entendu. Le docte Blondel n'avait pas pris garde à ce titre, et de là vint qu'il se laissa persuader que Radulphus Flaviacensis a parlé de la papesse (5). Il est vrai qu'il n'a point suivi l'erreur de ceux qui le placent, ou sous l'année 910, ou sous l'année 930. Il a mis sa mort à l'année 1157 : il s'est fondé sur le témoignage d'Albéric ; mais il devait prendre garde qu'Albéric met sous cette année-là l'état florissant, et non pas la mort de notre Radulphe. On ne fut pas heurieux quand on lui représenta que son Radulphus Flaviacensis est plus ancien qu'il ne dit, que c'est un témoin de l'histoire de la papesse antérieur à Marianne, et qu'en un mot c'est un homme qui a pu voir de ses propres yeux la papesse Jeanne (6). *Hic* (Radulphus Flaviacensis) *inter testes veritatis malè tertius ponitur à Mariano ; nec enim Radulphus Flaviacensis mortuus est denuò anno 1157. Nisi cum multò longæviorém faciámus Johanne de temporibus cùm floruerit ipso nono Christi sæculo, plusquàm 100 annis antequàm Marianus nasceretur, adeò ut ipsam Johannam vidisse potuerit : etenim Bellarminus de Scriptor. eccl. Radulphum ait floruisse anno Christi 910 (7). Celui qui parla de la sorte s'embarassa dans quelques méprises que le père Labbe releva avec une dureté épouvantable (8).*

Si M. Hartnac l'avait su lorsqu'il procura une nouvelle édition du *Synagoga Historiæ ecclesiasticæ* de Micrælius, il eût averti sans doute les lecteurs que ces paroles, *Nolite indignari, Aventino, Onuphri, Ray-*

munde (9), *Bellarmino, Baroni, Bini, Florimunde, quòd vestram audaciam in negando mulicbri hoc pontificatu nihil curans, veritatem rei profero ex Rudolpho Flaviacensi, monacho benedictino qui vixit circa annum 1000. ex Mariano Scoto, qui natus, etc.* (10), sont trompeuses, et qu'il en faut retrancher l'ex *Rudolpho Flaviacensi*. Voilà combien il importe aux controversistes de ne se point arrêter aux écrivains de leur parti, sans suivre jusqu'au dernier bout toutes les répliqués du parti contraire. Si l'on se contente de consulter M. des Marets, on répètera ses citations ; mais si l'on consulte celui qui l'a réfuté (11), on discernera les bonnes d'avec les mauvaises. Disons en passant que M. Hartnac a mis en marge le nom de plusieurs auteurs protestans qui ont soutenu l'histoire de la papesse, et dont la plupart ont écrit depuis Florimond de Rémond (12). Il cite entre autres le fameux Gerhard, et Witaker, et André Willet.

(9) Il ne le fallait pas distinguer du Florimunde qui vient après, on a fait d'un auteur deux.

(10) Micrælius, Hist. ecclesiast., lib. III, sect. I de papæ, pag. 508, édit., 1699.

(11) C'est-à-dire le père Labbe.

(12) Conferes la remarque (F) de l'article Papeste, tom. XI, pag. 370.

RADZIWIŁ (NICOLAS), quatrième du nom (A), palatin de Vilna, grand-maréchal et chancelier de Lithuanie, au XVI^e siècle, fut un homme très-illustre. Il fit des voyages presque par toute l'Europe pendant sa jeunesse, et il se rendit si adroit dans les exercices du corps, qu'aucun gentilhomme de son âge ne l'égalait en cela. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié du roi Sigismond Auguste ; il fut capitaine de ses gardes, et il commanda trois fois ses armées dans la Livonie. Il y gagna sur les Allemands une victoire signalée qui leur ôta cette province, et qui la soumit

(4) Labbe, de Scriptor. ecclesiast., tom. I, pag. 987.

(5) Blondel, in Examine Quest., de Papæ feminæ, pag. m. 5.

(6) On prétend qu'elle a régné après Léon IV, qui mourut l'an 855.

(7) Samuel Marensius, in Johann. Papiæ re-titutæ, pag. 5.

(8) Voyez le II^e. tome de sa Dissert. de Scriptor. ecclesiast., pag. 274 et 275 et seq.

à la Pologne. Il mena au roi l'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie, et lui remit en plein sénat le sceau de cet ordre, et la croix que le grand-maître portait au cou. Cette belle expédition le combla de gloire. Lorsqu'il fut envoyé en ambassade à la cour de Charles-Quint, et de Ferdinand, roi des Romains, il présenta au baptême l'archiduc Ernest. Il mourut l'an 1567, et fut porté au tombeau sur les épaules de ses quatre fils (a) (B). N'oublions pas qu'il embrassa la religion protestante; et qu'il fit faire en polonais une édition de la Bible (C). Il répondit avec la dernière vigueur à Lippoman, nonce apostolique, qui lui avait fait des reproches injurieux (D). Le clergé de Vilna n'ayant point voulu permettre que les ministres prêchassent dans les églises, il les fit prêcher dans la cour de sa maison vis-à-vis l'église de Saint-Jean (b). Le premier synode des réformés fut tenu sous ses auspices à Vilna, au mois de décembre 1557 (c). Il eut une épouse (d) qui le seconda avec zèle à établir la réformation (e). Il y eut en ce temps-là un CHRISTOPHE RADZIWIŁ, qui embrassa la religion protestante; et l'on dit que la découverte de quelques impostures monachales fut l'occasion de son changement (E). D'autres le nomment Nicolas

(f), et disent qu'il était cousin germain de celui qui est le sujet de cet article, et frère de Barbe Radziwil qui épousa Sigismond Auguste, roi de Pologne, et qui mourut le 12 de mai 1551. Ils remarquent que le temple qu'il fit bâtir aux réformés dans la ville de Vilna dont il était palatin, fut honoré d'un beau privilège par le roi Étienne Battori, l'an 1579, et qu'il mourut le 27 d'avril 1584; que Nicolas et Christophe RADZIWIŁ, ses deux fils, persévèrent dans la religion où il les avait fait instruire, et que leur postérité conserva précieusement ce sacré dépôt (g) (F).

(f) Voyez la remarque (E) à la fin

(g) Ex eodem Regensvolsc., Hist. Eccles. slavon., pag. 144, 145.

(A) IV^e. du nom. J Jagellon s'étant converti au christianisme, et ayant uni son pays de Lithuanie à la Couronne de Pologne qu'on lui avait conférée, créa palatin de Vilna un seigneur nommé Radziwil, qui à son exemple s'était fait chrétien. Ce palatin se fit nommer NICOLAS à son baptême, et ordonna qu'à l'avenir tous les aînés de sa maison fussent nommés Nicolas. Il vécut plus de cent ans (1). Son fils unique NICOLAS II, palatin de Vilna, servit glorieusement la république sous six rois consécutifs. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans (2). L'aîné de ses quatre fils, NICOLAS III, palatin de Vilna, fut fait prince de l'empire par l'empereur Maximilien I^{er}, et mourut comblé de gloire, âgé de plus de soixante et dix ans (3). GEORGE RADZIWIŁ son frère, palatin de Kiovie, maréchal de la cour, châtelain de Vilna et grand-général de Lithuanie, fut père de Barbe Radziwil, seconde femme du roi Sigismond Auguste. Il mourut l'an 1565 (4). JEAN RADZIWIŁ,

(a) Tiré de Simon Starovolscius in Sarmatin Bellatoribus, pag. 172, 173.

(b) David Chytræus, in Saxoniâ, lib. XV, pag. m. 393.

(c) Regensvolsc., Hist. Eccles., slavonicæ, pag. 142.

(d) Nommée Élisabeth Siallovieski.

(e) David Cythreus, in Saxoniâ, lib. XV, pag. 393.

(1) Simon Starovolscius, in Sarmatin Bellatoribus, pag. 163, 164.

(2) Idem, ibidem, pag. 165, 166.

(3) Idem, ibidem, pag. 167 et 169.

(4) Idem, ibidem, pag. 169, 170.

son frère, le dernier des quatre fils de Nicolas II, fut fait sénateur du royaume par le roi Sigismond 1^{er}. Il fut ensuite châtelain de Troci, et enfin grand-marchal de Lithuanie. Il fit un voyage à Rome sous le pontificat de Jules II (5). Il laissa un fils unique, qui est NICOLAS RADZIWIŁ, IV^e. du nom (6), le sujet de cet article.

(B) Il fut porté au tombeau sur les épaules de ses quatre fils (7). Vous verrez bientôt leurs noms et leurs charges; lisez seulement ce latin : *Quatuor filios, iidem bello inclytos, nec deteriores ingenii (qui, ut inquit Valerius Maximus, patriæ rem non suam augere properabant) reliquit. Nicolaum hierosolymitanæ peregrinatione clarum : Georgium, vilensem primò, deindè cracoviensem episcopum, et S. R. E. cardinalem; Albertum supremum M. D. L. marscalcum : et Stanislaum Saniogitæ toparcham : qui cum plurimis lacrymis, patre pro concione laudato funeratoque amplissimè, propriis manibus urnam mausoleo inferre non erubuerunt* (8). M. de Thou (9) observe qu'ils rentrèrent tous quatre dans la communion de Rome, et qu'Albert fut marié avec une fille du duc de Courlande. Il met la mort de Nicolas Radziwil au 28 de mai 1565. Bucholcer le fait aussi dans son *Index chronologicus*. Notez que David Chytræus (10) dit les mêmes choses que M. de Thou. Le passage que j'ai rapporté de Simon Starovolscius nous apprend que Nicolas Radziwil, fils aîné de notre Nicolas Radziwil, se rendit célèbre par son voyage de Jérusalem. Cela m'oblige de dire que le même auteur observe, dans un autre ouvrage (11), que Thomas Trétérus, chanoine de Warmie a mis en latin la relation du voyage de Jérusalem de NICOLAS-CHRISTOPHE RADZIWIŁ (12). Ce voyage fut fait l'an 1584. Ce Nicolas-Christophe

Radziwil en dressa une relation en quatre lettres polonaises. J'en ai vu la version latine imprimée à Anvers l'an 1614, in-folio. L'épître dédicatoire de Trétérus, le traducteur, est datée de l'an 1601.

Celui qui avait fait ce voyage mourut l'an 1616, au mois de Février, et fut enterré en habit de pèlerin, au collège des jésuites de Nieswicz (13). Il avait été fait prince de l'empire, et il laissa quatre fils (14), de l'un desquels, si je ne me trompe, était descendu le prince STANISLAS-ALBERT RADZIWIŁ, duc en Olyka et Nieswicz, chancelier du grand-duché de Lithuanie (15), et auteur d'un Panégyrique de Notre-Dame de Czestochovie. Il florissait au temps que M. le Laboureur publia la relation d'un voyage de Pologne, c'est-à-dire l'an 1647.

(C) Il fit faire en Polonois une édition de la Bible.] Nicolas Olesnicki, comme je l'ai dit ailleurs (16), établit la religion réformée dans Pinczovie, à l'instigation de Stancarus. On érigea aussi dans le même lieu une école qui fut un séminaire d'hommes savans. Jean Lascus, George Blandrata, François Lismanin, Martin Crovicius, Pierre Statorius, George Schoman, Grégoire Pauli, Brélius, Tricessius, et quelques autres la rendirent si florissante, que Pinczovie passait alors pour l'Athènes de la Pologne (17). Ce fut là que ces doctes personnages traduisirent toute la Bible en langue vulgaire. Leur version fut imprimée à Breste en Lithuanie, aux dépens de notre Nicolas Radziwil. Il était gouverneur de cette ville royale, et il y avait dressé une imprimerie. Les Psaumes de David, un recueil de Cantiques, et quelques autres ouvrages de même nature, sortirent de dessous la presse au même lieu, et servirent de beaucoup à la conversion du peuple. Voici les paroles de mon témoin : *Ibi (Pinczovie) à viris illis piis et doctis universa Biblia Sacra in linguam vernaculam translata, sump-*

(5) Simon Starovolscius, in *Sarmathicæ Bellatoribus*, pag. 171, 172.

(6) *Ibidem*.

(7) *Filiorum humeris etatus fuit. Ibidem, ibid.*, pag. 174.

(8) *Ibidem, ibidem*, pag. 173.

(9) Thuanus, lib. XXXVIII, pag. 769.

(10) David Chytræus, in *Saxonis*, lib. XXI, ad ann. 1565, pag. 558, edit. Lipsiæ, 1600.

(11) Starovolscius, in *Centum Pulcherrum Elo-*

giis, pag. 70, 71.

(12) C'est le même que le fils aîné de notre Nicolas Radziwil.

(13) Starovolscius, in *Bellatoib. Sarmathicæ*, pag. 176.

(14) *Ibidem, ibidem*.

(15) Le Laboureur, *Relation de Pologne*, III^e.

part., pag. 25.

(16) Dans l'article STANCARUS, tom. XII.

(17) *Ibi ut tunc Pinczovia, velut Athenæ Sarmathicæ celebraretur, Stanislaus Lubzevicius, Hist. Reformat. Polonice, lib. I, cap. V, p. 33.*

tibus Nocolai Radzivilii palatini vilenensis principis magnificentissimi et fortissimii renascentis veritatis vindicis impressa sunt Brestiae Lithuanorum. Huic enim urbi regia praefectus datus erat, in quâ comparatam privato aere officinam typographicam condiderat, et illi wojewoda Cracoviae evocato commiserat. Ibidem exscriptus fuit liber Psalmorum et Hymnorum aliique ejus notae, quorum lectione populus à romanis superstitionibus ad veram Dei colendam rationem revocabatur (18). Cetauteur observe (19) que cette impression de la Bible fut achevée l'an 1563, et que ce fut la première tradition de l'Écriture en langue polonaise. Il ajoute qu'elle fut suivie d'une autre l'an 1572, faite par Simon Budneus, et de celle du Nouveau Testament cinq ans après, faite par Martin Czechovicus. Notez que les traducteurs de la Bible imprimée aux dépens de Nicolas Radzivil (20), ne sont que cinq, si nous en croyons Jean Lætus (21). Ce furent Orsacius, Zazius, Tricésius, Jacques Lubelscius, et Statorius.

(D) Il répondit avec la dernière vigueur à Lippoman, nonce apostolique, qui lui avait fait des reproches injurieux.] Je m'assure qu'on sera bien aise de trouver ici un morceau de cette réponse. *Apostasia cum ei non sine conviciis à Lippomano pontificis legato exprobraretur, eidem docti apologia respondit, fidei suae rationem dedit. Inter alia verò: Certum tibi esse volo, sic me nunc doctissimorum virorum videndorum desiderio teneri, ut si scirem me eos, aut alios etiam ex praecipuis illis qui sunt in Germania, Melanchthones, Brentios, posse in mea postulata aliquomodo pertrahere, in eo vel praecipue, non servitoris tantum mittendi laborem conferendum, sed etiam omnes opes facultatesque meas esse mihi experiendas putarem quos quia per insignem malitiam hereticos appellas, omnium haereticorum, quos orbis terrarum habet, maxime*

haereticus es (22). La lettre qu'il reçut de Lippoman, et la réponse qu'il lui fit furent imprimées à Konisberg, l'an 1556 (23).

(E) On dit que la découverte de quelques impostures monacales fut l'occasion du changement de Christophle Radzivil.] Lorsque la réformation commença de s'établir en Lithuanie, ce Christophle Radzivil, très-fâché qu'un prince de sa maison l'eût embrassée, s'en alla à Rome, et rendit au pape tous les honneurs imaginables. Le pape aussi, le voulant gratifier, lui donna à son départ une boîte remplie de reliques. Étant de retour en sa maison, et la nouvelle de ces reliques étant répandue, quelques mois après, des moines vinrent avertir ce prince qu'il y avait un possédé dont on avait en vain conjuré le diable, et que jusques-là tous les exorcismes avaient été inutiles. On le supplia de vouloir prêter, pour le secours de ce misérable, les précieuses reliques qu'il avait apportées de Rome. Le prince les accorda volontiers. On les porta en l'église avec une pompe solennelle, et un appareil magnifique. Tous les moines les y accompagnèrent. Enfin, on les posa sur l'autel; et au jour assigné, une multitude innombrable de peuple étant accourue à ce spectacle, après les conjurations ordinaires, on appliqua les reliques. A l'instant même le démon prétendu sortit hors du corps de ce possédé, avec des gestes et des grimaces ordinaires. Chacun cria miracle; et le prince leva ses mains et ses yeux au ciel pour lui rendre grâces de ce qu'il avait apporté une chose si sainte, et qui faisait de tels miracles. Mais quelques jours après, comme il était dans cette admiration et ce transport de joie, et qu'il exaltait par des louanges excessives la vertu de ses reliques, il aperçut qu'un jeune gentilhomme de sa maison, qui avait la garde de ce riche trésor, se prit à sourire, et que par ses gestes il se moquait de ses discours (24). Le prince se mit en colère, et voulut savoir le sujet de cette moquerie. Le

(18) Stanial, Lubieniecensis, Hist. Reform. Polon., lib. I, cap. V, pag. 33.

(19) Idem, ibidem, lib. III, cap. I, p. 170.

(20) Il y dépensa dix mille florins, Joh. Lætus, ubi infra.

(21) Joh. Lætus, in Compend., Histor. univ., pag. m. 412. Il cite Lanicus, lib. 5. Chytraeus in Saa., ad ann. 65.

(22) Idem, ibidem, pag. 390, 391.

(23) Regensvolscius, Hist. Ecclesiar. alavonic., pag. 142.

(24) Drelincourt, Réponse au prince Ernest, landgrave de Hesse, pag. 357.

gentilhomme, ayant été assuré qu'on ne lui ferait aucun mal, déclara en secret au prince « qu'en retournant » de Rome il avait perdu la boîte de » reliques qui lui avait été donnée » en garde; et que ne l'ayant osé » dire, de peur d'en être châtié, il » avait trouvé moyen d'en recouvrer » une pareille, et de la remplir de » tout ce qu'il avait pu ramasser de » petits os de bêtes, et de bagatelles » semblables aux reliques perdues. » Que voyant donc que l'on rendait » tant d'honneur à ce vilain amas » d'ordures, et que même on lui attribuait la vertu de chasser les démons, il avait juste sujet de s'en étonner. Le prince ajouta foi à ce rapport; et néanmoins voulant être plus particulièrement éclairci de la fourbe, il envoya dès le lendemain quérir les moines, et les pria des'informer s'il n'y avait plus de démoniaque qui eût besoin du secours de ses reliques. Peu de jours après ils lui amenèrent un nouveau possédé, qui jouait le même personnage que celui qui avait paru auparavant. Le prince commanda qu'en sa présence on exorcisât ce démoniaque: mais comme tous les exorcismes que l'on a de coutume d'employer en tel cas se trouvèrent inutiles, il dit qu'il voulait que cet homme demeurât en son palais jusques au lendemain, et que les moines se retirassent. Après qu'ils se furent retirés, il mit ce prétendu démoniaque entre les mains de ses palefreniers tartares, qui, selon qu'il leur avait été commandé, l'exhortèrent d'abord à confesser la fourbe: mais comme il s'opiniâtra à la vouloir continuer par ses gestes horribles et furieux, six d'entre eux, à coups de verges et d'escourgées le mirent en tel état qu'il fut contraint de recourir à la miséricorde du prince, qui lui pardonna aussitôt qu'il eut confessé la vérité. Dès que la nuit fut passée, le prince envoya quérir les moines, en la présence desquels ce misérable se jetant à ses pieds protesta qu'il n'était point démoniaque et qu'il ne l'avait jamais été, mais que ces moines l'avaient obligé à le contrefaire. D'abord les moines prièrent

» le prince de ne point croire cela; » et dirent que c'était un artifice du » diable qui parlait par la bouche » de cet homme. Mais le prince répondit que si les Tartares avaient pu contraindre le diable à dire la vérité, ils auraient bien le pouvoir de la tirer de la bouche des moines. Eux, se voyant pressés de la sorte, confessèrent l'imposture, et dirent que ce qu'ils avaient fait était à bonne intention, et pour empêcher le cours de l'hérésie. Mais le prince loua Dieu de tout son cœur, de lui avoir fait la grâce de découvrir une telle imposture, et ayant pour suspecté une religion que l'on défendait par des œuvres si diaboliques, bien qu'on les appellât des fraudes pieuses, dit qu'il ne se voulait plus fier de son salut à personne; et se mit à lire l'Écriture Sainte avec une assiduité incomparable. Dans l'espace de six mois qu'il employa à la lecture et à la prière, il profita merveilleusement en la piété et en la connaissance des mystères de l'Évangile. Après quoi il fit, avec toute sa maison, profession ouverte de notre religion, l'an 1564 (25). Ces paroles sont de M. Drelincourt, le ministre de Paris. Il fait ce récit dans une réponse qu'il publia, l'an 1663, à la lettre que le prince Ernest, Landgrave de Hesse, avait écrite aux cinq ministres de Paris: et voici ce qu'il ajoute (26): *« Votre altesse le croira, s'il lui plaît, mais je lui proteste, comme si j'étais devant le trône de Dieu, que l'histoire m'a été rapportée de la sorte par le pasteur du prince Janusius Radziwil; et même il m'a donné par écrit une partie de ce qu'il m'a dit, et qu'il m'a expliqué plus amplement de vive voix. »*

Regensvolscius (27) appelle Nicolas Radziwil, celui que la découverte d'une imposture monachale acheva de déterminer à renoncer au papisme, l'an 1564: mais il ne dit rien, ni de ce voyage de Rome, ni de ces reliques. Il dit seulement que les moines de Czeustochovie (28) avaient suborné

(25) Drelincourt, Réponse au prince Ernest, landgrave de Hesse, pag. 359 et suiv.

(26) *Id. méme*, pag. 367.

(27) Regensvolscius, Hist. Ecclesiar. slavonicar., pag. 147.

(28) Voyez, touchant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge habitée en ce lieu-là, M. le

un prétendu démoniaque, pendant que Nicolas Radziwill accomplissait le pèlerinage qu'il avait voué après une grande victoire obtenue sur les Moscovites.

(F) *Leur postérité conserva précieusement ce sacré dépôt.* NICOLAS RADZIWIŁ, palatin de Novogorod, fut père de GEORGE qui mourut castellan de Troki, l'an 1614, et ne laissa point d'enfans. CHRISTOPHE RADZIWIŁ, frère de ce Nicolas fut palatin de Vilna, et mourut l'an 1604. Il laissa deux fils JANUSSIUS et CHRISTOPHE. JANUSSIUS duo de Bierze, et castellan de Vilna, mourut l'an 1621 à l'âge de quarante-deux ans. Il laissa de son épouse, qui était fille de l'électeur de Brandebourg, un fils nommé BOGESLAUS. Son frère Christophe, palatin de Vilna, grand-maréchal de Lithuanie, mourut le 19 de septembre 1640, à l'âge de cinquante-cinq ans, et laissa un fils unique qui se nommait JANUSSIUS, et qui fut grand chambellan de Lithuanie. Ce Bogeslaus, et ce Janussius RADZIWIŁ, cousins germains, étaient en vie, et professaient la religion protestante, lorsque l'auteur que je cite (20) composait son livre environ l'an 1650. Les gazettes nous apprirent au commencement de l'année 1681, que la princesse LOUISE RADZIWIŁ, âgée de quatorze ans, épousa le prince Louis, second fils de l'électeur de Brandebourg, à Konisberg le 7 de janvier 1681, et qu'elle était fille unique du feu prince Bogeslaus, et qu'elle possédait en Lithuanie un duché qui contient plus de quarante lieues de pays sur la frontière de Livonie, avec deux places fortes. Elle était de la religion, mais après la mort du prince Louis de Brandebourg elle se maria en 1688 avec un fils de l'électeur palatin, et se fit catholique romaine. On avait parlé de la marier avec le prince Jacques, fils de Jean Sobieski, roi de Pologne.

Laboureur, Relat. de Pologne, III^e part., pag. 18 et suiv.

(20) Regensvolcs, Historiâ Ecclesiâ. slavonic., pag. 145, 146.

RAIMARUS (NICOLAS), astronome du XVI^e siècle. Cherchez URSUS, tome XIV.

RAYNAUD (THÉOPHILE), l'un des plus fameux et des plus sa-

vans jésuites du XVII^e siècle *, était né à Sospello (a) au comté de Nice; mais ayant presque toujours vécu en France, il a passé pour Français (A). Sa vie a été fort longue, et traversée de plusieurs disgrâces; néanmoins il ne se laissa jamais persuader de sortir de la compagnie (B), pour s'aggréger à quelque autre communauté, encore qu'on lui offrit ailleurs de grands avantages. Il était extrêmement laborieux, et ne perdait que fort peu de temps, soit à se nourrir, soit à écouter des dévotes (C). Son grand plaisir était de faire des livres, et de s'attacher aux fonctions de son caractère. Le nombre des livres qu'il a composés est prodigieux. Il en publia quelques-uns qui furent flétris par l'inquisition (D). Ce coup le frappa sensiblement. Il déchargea sa colère sur les jacobins, par un ouvrage (b) où il ramassa une infinité de choses tirées de leurs écrits, qui n'avaient pas été censurées quoiqu'elles le méritassent. Les démêlés qu'il a eus avec quelques jacobins, et avec bien d'autres gens, ont été féconds en écritures injurieuses et pleines d'aigreur; car on ne saurait nier qu'il n'eût l'esprit satirique et fort piquant. Les jésuites mêmes en avouent quelque chose (E). Il mourut d'apoplexie

* Joly parle longuement de Raynaud. Il lui consacre onze pages: c'est un article entier composé d'après les mémoires qu'il avait reçus du père Oudin, et dans lequel il déclare passer sous silence presque tout ce qu'ont dit Bayle et Nicéron.

(a) C'est ce que signifie le titre Cespitelensis qu'on lui donne pour désigner sa patrie.

(b) Intitulé: De immodestâ Cyprianorum à Censoris.

(c) à Lyon, le dernier d'octobre 1663. Les bibliothécaires de sa compagnie ne s'accordent pas sur son âge (F); c'est pourquoi je ne déciderai point s'il a vécu soixante et dix-neuf ans, comme l'assure M. Gallois dans un ouvrage qui me va fournir de bons morceaux touchant le caractère d'esprit de ce jésuite (G). Il était fort estimé de M. Patin (H), et l'on trouve qu'il en a été un peu trop loué, et qu'à l'égard de son style, il n'en a pas été bien repris (I); car il n'est pas vrai qu'il imitât Juste Lipse, qu'il courût après les vieux mots, et qu'il aimât à déterrer certaines phrases obscures et abandonnées, ce qui a été le défaut de quelques auteurs qui ont encouru les justes censures des gens de bon goût. J'en donne des preuves (d). Il maltraita les jansénistes, et ils ne l'ont pas épargné à leur tour (K). Ses ennemis firent courir d'étranges bruits sur le genre de sa mort. Monconys en parle, et les réfute (L). J'aurai quelque petite chose à dire contre Moréri (M). Au reste, le père Théophile Raynaud déguisait souvent son nom à la tête de ses ouvrages (N). Les carmes le louent beaucoup, et ils lui rendirent les honneurs funèbres dans tous les couvens de leur ordre, l'an 1663 (c). Ce fut à cause de l'ouvrage qu'il avait fait sur le scapulaire, et que l'un d'eux publia avec bien des changements (O). Les curieux lui ont su

bon gré de la peine qu'il a prise de publier un catalogue de ses ouvrages. C'est en ce genre-là une fort bonne composition: elle avait paru à part, et on l'a mise depuis à la tête du XX^e. tome de ses OEuvres, qui est celui qui a pour titre: *Apopompæus*. On voit dans ce catalogue l'occasion et le sujet de chaque livre de cet écrivain, et quelles en furent les suites; je veux dire qui furent ceux qui les attaquèrent, et ce qu'on leur répliqua, et telles autres particularités fort agréables à ceux qui aiment l'histoire des livres et des auteurs. Il y manque une chose assez importante, car l'ordre chronologique ne s'y trouve que très-imparfaitement. On y voit bien qu'un tel ouvrage est le premier que l'auteur ait publié, qu'un tel autre est le second, le troisième, et ainsi de suite; mais on n'y voit ni l'année ni le lieu de l'impression, ni le nombre et la date des éditions qui ont suivi la première. Ceux qui crurent que le libraire qui entreprenait d'imprimer en vingt volumes *in-folio* les écrits de ce jésuite, s'y ruinerait, se sont fort trompés (P).

(A) Il a passé pour Français.] Alegambe a dit nettement qu'il était: *Natione Gallus, patria Cespitellensis* (1). Ce latin renferme ce qu'on nomme dans les écoles *contradictionem in adjecto*; car *Cespitellum* ou *Sospitellum* est incontestablement en Italie: Voyez M. Baudrand, sous ces deux mots. Le père Oldoini a censuré Alegambe de cette faute, et il a mis notre Théophile au nombre des écrivains nés en Ligurie. Le Soprani l'y a mis pareillement (2). Ils

(c) *Ictus apoplexiâ migravit ad Dominum*. Sotuel. Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 758. Cela ne semble pas s'accorder avec le passage de Monconys, ci-dessous rem. (L).

(d) Dans la remarque (I).

(e) Papebroch. Respons. ad Exhibit. Error., pag. 117.

(1) Alegambe, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 431.

(2) Oldoini et Soprani ont publié le catalogue des auteurs de cette partie de l'Italie.

ont plus de raison que Sotuel, qui ne s'exprime qu'en doutant. *Natione Gallus*, dit-il (3), *an potius Italus? patriâ Cespitellensis in comitatu Nicensi* *.

(B) *Sa vie a été. . . . traversée de plusieurs disgrâces; néanmoins il ne se laissa jamais persuader de sortir de sa compagnie.*] Voici les paroles de Sotuel : *Vocationis suæ religiosæ tenacissimus, quamvis et utilia et honorifica extra societatem ei promitterentur à primoribus; si hanc inter aspera quæ subindè patiebatur, deserere vellet, nunquam eos oscultare voluit* (4). Voyez ci-dessous (5) le passage de Monconys, et celui d'un janséniste (6).

(C) *Il ne perdait que fort peu de temps, soit à se nourrir, soit à écouter des dévotes.*] Il était fort sobre, et ne demeurait à table qu'un quart d'heure; et lors même que son grand âge pouvait mettre hors de tout péril et de tout soupçon ses entretiens avec des femmes, il ne leur prêtait l'oreille que dans des cas de nécessité, et achevait en peu de mots. Je ne sais ici que le traducteur de Sotuel. *In victu valde abstinent, dit-il (7), paucis et communibus semper usus cibis, vix amplius uno quadrante dabat mense. Puritatis amator summus, mulierum colloquia cum erant necessaria, etiam senex, paucis verbis definiebat.* Il eût bien voulu que tous les autres ecclésiastiques l'eussent imité en cela, comme il le témoigne dans son livre de *sobriâ alterius Sæculi Frequentatione*. Mais cette morale pour l'ordinaire n'est point du goût des directeurs de conscience; ils s'en nuient peu avec leurs dévotes; s'il en faut juger par la longueur de leurs entretiens, et par la répétition fréquente de leurs dialogues.

(D) *Il publia quelques ouvrages*

(3) Natan. Sotuel, Biblioth. Script. societ. Jesu, pag. 757.

Leducbat explique l'expression d'Alegambe. Ce jésuite, né à Bruxelles dans les Pays-Bas, se regardait comme Français, et s'il a dit que Raynaud était natione Gallus, c'est que chez les Romains, dans la langue desquels il écrivait, la ville de *Sospitellum* (Sospello) faisait partie de la Gaule Cisalpine.

(4) Natan. Sotuel, Biblioth. Script. societ. Jesu, pag. 758.

(5) Dans la remarque (L).

(6) Dans la remarque (K).

(7) Sotuel, Biblioth. Script. societ. Jesu, pag. 757.

qui furent flétris par l'inquisition.] Il se donna tant de mouvemens pour faire lever la censure, qu'enfin il obtint la permission de les faire réimprimer, moyennant qu'il les corrigât (8). Ces traités sont : celui de *Martyrio per Pestem*; celui de *Communione pro Mortuis*; et celui de *Confixione Librorum* (9). Comme les goûts sont différens, il ne faut point s'étonner que ce jésuite ait pris à cœur une disgrâce de cette nature, quoique d'autres écrivains la craignent si peu qu'ils sont quelquefois bien aises que leurs ouvrages paraissent dans l'index, ou fâchent les inquisiteurs. C'est bien souvent une preuve qu'un livre est bon. Voyez ce qu'un habile homme (10) a rapporté depuis peu à l'occasion de la censure des *Acta Sanctorum*.

(E) *Les jésuites mêmes en avouent quelque chose.*] Ils disent qu'il était mal endurant, et qu'il n'avait pas épargné le père Bollandus, son confrère de religion et son bon ami, qui lui avait rendu de très-bons services, et qui ne s'était exposé à sa colère que pour avoir soutenu une opinion différente touchant un évêque de Lyon. Si l'on n'avait pas supprimé tout l'emportement de Théophile, on aurait vu Bollandus bien maltraité dans la seconde édition de l'*Indiculus Sanctorum lugdunensium*. C'est le père Papebroch qui a révélé ce petit mystère. *Ita factus erat Theophilus*, dit-il (11), *ut neminem contradicentem sibi patienter ferret, et nisi præsentibus adfuissemus, cum prelo iterum pararetur Indiculus Sanctorum lugdunensium, nosque maturè aliquis admonuisset, inveniretur ibi acriter perstrictus P. Johannes Bollandus in S. Anemundo lugdunensi episcopo, sub regimine S. Bathildis occiso, quia ad 26 januarii eundem statuerat cum S. Delfino contra Theophilum sententiam, cui alius Bollandus amicissimus erat, et in curandâ operum ipsius impressione Antverpiæ meritis de illo optimè.*

(8) *Postea ab auctore emendata, ab eodem sancti congregatione, anno 1659, recubi permissa sunt et liberè distrahi. Id., ibidem, pag. 759.*

(9) *Idem, ibidem.*

(10) L'auteur des Lettres historiques, mois de mars 1696, pag. 245.

(11) Papebroch., *Elucidat. Hist. Actorum in Controv. Carnelit., cap. VII, in fine*, p. 220.

(F) *Les bibliothécaires de sa compagnie ne s'accordent pas sur son âge.*] Alegambe (12) dit que le père Théophile, âgé de seize ans, entra dans leur ordre, l'an 1602; mais selon le père Sotnel (13) il y entra l'an 1592, âgé de seize ans. Puis donc qu'il mourut l'an 1663, il a vécu, selon le père Alegambe, soixante et dix-sept ans, et selon le père Sotnel, quatre-vingt-sept. Or s'il avait vécu quatre-vingt-sept ans, cette expression du père Sotnel serait mauvaise, *Octogenario major..... migravit ad Dominum* : elle n'est bonne que pour des gens qui ont peu vécu au delà de leur année quatre-vingt. M. Gallois me paraît plus digne de foi que ces bibliothécaires, quand il dit (14) que le père Théophile a vécu soixante et dix-neuf ans. C'est une chose étrange que les jésuites mêmes, chargés d'office de faire l'éloge de leurs écrivains, ne sachent pas nous marquer combien a vécu l'un des plus célèbres.

(G) *Touchant le caractère d'esprit de ce jésuite.*] Il n'était pas possible de parler plus pertinemment de l'édition de tous les ouvrages de cet auteur, que M. l'abbé Gallois en parle dans son Journal du 14 de mars 1667. Cette édition comprend 19 vol. in-folio : elle parut à Lyon l'an 1665. Cet habile journaliste ayant fait connaître en peu de mots le contenu de chaque volume, nous donne ce jugement. « On voit, par les ouvrages » de cet auteur, qu'il avait l'esprit » hardi et décisif, l'imagination vive, et une mémoire prodigieuse. » Ces avantages de la nature joints » au travail infatigable avec lequel » il s'était appliqué à l'étude depuis » les premières années de sa jeunesse » jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf » ans qu'il est mort, l'avaient rendu » un des plus savans hommes de son » siècle. Mais il était trop piquant » et trop satirique ; ce qui lui avait » attiré l'inimitié de quantité de » personnes. Son style, quoique d'ail- » leurs très-net, paraît obscur à cause

» qu'il affecte de se servir de termes » difficiles et de mots tirés du grec. » Il a aussi quelquefois des pensées » assez extraordinaires, comme lors- » que ayant à traiter de la bonté de » Notre Seigneur dans un chapitre » du II^e. volume, il l'intitule, *Christus bonus, bonus, bonum*. Sagrande » érudition lui fournissant une infinité de choses sur toutes sortes de » matières, il s'éloigne souvent du » sujet dont il s'était proposé d'écrire ; » comme dans le Traité de la Rose » bénite, dont il emploie une bonne » partie à examiner de quelle manière on observait le Carême dans la » primitive église. On peut encore » remarquer qu'il n'a pas assez donné à son génie, se contentant de » rapporter ce qu'il avait lu dans les » anciens auteurs, et se servant souvent de leurs paroles pour exprimer ce qu'il aurait peut-être mieux » dit lui-même. Tout cela n'empêche » pas que ses ouvrages ne méritent » d'être estimés, et ne soient très- » utiles à ceux qui s'appliquent à la » théologie et à la prédication (15). » Voici ce qu'il dit en particulier touchant le XV^e. et le XVI^e. volumes, intitulés *Heteroclitia spiritualia*. « Cet » auteur y traite plusieurs coutumes » suspectes que l'excès du zèle ou le relâchement ont introduits dans le » culte de Dieu et des saints, dans les bonnes œuvres que l'on fait » pour soulager les âmes qui sont en » purgatoire, dans l'usage des sacrements, et dans tous les autres exercices de piété. Il examine toutes ces dévotions dontenses avec beaucoup de sévérité : il condamne les unes, il défend les autres, et il appuie son jugement de quantité de savantes remarques tirées de l'histoire ecclésiastique et des pères. C'est particulièrement dans cette matière qu'il a triomphé : car comme il était piquant et satirique, il ne réussissait jamais mieux que lorsqu'il fallait critiquer et reprendre (16). » Voyons aussi ce qu'il dit touchant les ouvrages qui n'ont pas été insérés dans les dix-neuf volumes. On ne les a point mis dans ce recueil pour des raisons particulières. On n'y trouve point les

(12) Alegambe, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 431.

(13) Sotnel, Biblioth. Scriptor. societ. Jesu, pag. 757.

(14) Gallois, Journal des Savans, au 14 de mars 1667, pag. m, 127.

(15) Gallois, *Id. même*.

(16) Gallois, *Id. même*, pag. m, 122, 123.

apologies contre Hurtado, qu'il a intitulées *Depilationes*, parce que ce religieux est d'un ordre qu'on appelle en Italie *Pelosi*. On n'y voit point le livre dans lequel il traite, si l'on peut se confesser par lettres, ni celui qui est intitulé *Hipparchus*, où il examine s'il est permis aux religieux de se mêler du trafic. On n'y a point mis non plus le traité de *Immunitate Cyriacorum à Censuris*, qui est contre les jacobins, ni celui qui a pour titre : *Religio Bestiarum*, où la prédétermination des thomistes est réfutée; ni un autre qui est contre le père Combesis. Il manque encore dans ce recueil quelques autres traités de cet auteur, qui sont faciles à connaître par le catalogue de ses œuvres, qu'il a fait imprimer plusieurs fois. Il voulait faire un volume de tous ces livres, et l'intituler *Apopompeus*, qui est le nom que les Juifs donnaient à cette victime qu'il chargeaient de malédictions, et qu'ils abandonnaient au désert; mais la mort interrompit ses desseins (17). Notez que le père Sotuel observe que le XX^e volume, intitulé *Apopompeus*, a été actuellement imprimé après la mort de l'auteur (18).

Encore ce petit mot de M. Gallois (19) : Ce qu'il y a de plus remarquable dans le VII^e volume, intitulé *Marialia* (20), c'est le second traité, qui est pour défendre la dévotion du scapulaire; et le cinquième, qui peut servir de preuve pour faire voir la grande érudition et la fécondité de l'esprit de cet auteur. Car ayant à prêcher sur les sept antiennes solennelles que l'église chante avant la fête de Noël, et qui commencent par un O, il ne prit que cette seule lettre pour le sujet de ses sermons; et dans la stérilité de ce sujet il trouva

(17) Gallois, *Journal des Savans*, du 14 de mars 1667, pag. 124, 125.

(18) *Tonnan XX*, quem *Apopompeum* vocant, ediderunt alii post obitum Theophili, sine approbatione superiorum societatis, unde hæc illius tantum partem legitimum non agnoscit. Sotuel, *Bibliotheca Script.* soc. Jesu, pag. 753. J'ai un exemplaire de cet *Apopompeus*, où l'on a mis au titre : *Tomus vicesimus et posthuma per anonymum digestus, cujus primum in lucem prodit Cracoviz, sumptibus Ananias Szagoyaki, Bibliopolæ, 1666.*

(19) Gallois, *Journal des Savans*, du 14 mars 1667, pag. 118, 119.

(20) Parce que tous les traités qu'il comprend ont pour objet les perfections ou le culte de la Vierge. La même, pag. 118.

une infinité de belles choses dont est composé ce traité.

(H) Il était fort estimé de M. Patin.] « Martinus Schookius qui a écrit » beaucoup de livres..... est aussi » savant que ces anciens sophistes » qui disputaient et écrivaient de » tout ce qui se pouvait savoir. Lui » et Conragnius en Allemagne, sont » en cette façon de science et d'écrire » les plus savans hommes de l'Euro- » pe. Le père Théophile Raynaud les » passait tous deux; car il était jé- » suite, et avait sa théologie romaine » et jolyolitique en suprême degré » dans l'esprit; mais sans cela, et » le respect qu'il avait pour ses su- » périeurs, il était bien capable de » s'échapper, et d'en faire plus que » trois autres, en toute sorte de ma- » tières; car outre la doctrine et la » merveilleuse mémoire qu'il avait, » il donnait à tous ses ouvrages et » à tous ses livres un tour de perfec- » tion qui n'appartenait qu'à un » grand maître (21). » Voici un au- » tre passage : Si jamais vous voyez le » père Théophile, obligez-moi de l'as- » surer de mes services, et lui demander » quand ce sera que nous verrons sa » réponse à un livre imprimé contre lui » à Amsterdam, in-8^e, intitulé : *Antidotus duplex contra duplex venenum*, etc. 8 Hspali 1657. L'imprimeur a caché ou déguisé le nom de sa ville, car il a été imprimé en Hollande, et non pas à Séville : je lui en ai envoyé un, et il m'a depuis mandé, en me remerciant, qu'il lui répondrait bien- » tôt. J'ai plusieurs lettres écrites de ce » bon père, et suis de ses amis; même j'en suis un peu glorieux, car il est » fort savant homme, in genere multi- » pliei : je voudrais bien qu'il eût fait » imprimer beaucoup de pièces manu- » scrites qu'il a devers soi; il a bien de » la doctrine en tous ses livres (22). Ces » éloges sont d'autant plus considéra- » bles, qu'ils viennent d'un homme » qui avait plus de penchant à dire du » mal qu'à dire du bien, et qui ne gar- » dait pas le silence sur les défauts » qu'il croyait trouver dans les livres » de ce jésuite. Citons-le encore. L'au-

(21) Gai Patin, lettre CCCXXVIII, à la page 663 du II^e tome.

(22) Le même, lettre CCIX, pag. 230 du même volume. Voyez aussi la lettre CCXLV, pag. 273 du même volume.

teur du Sanctus Georgius Cappadox est un homme rare, singulier, et très-savant, hormis qu'il se fait poissonnier la veille de Pâques, et qu'il affecte d'écrire d'une manière qui n'est plus en usage, et néanmoins tous ses livres sont bons : est enim vir multi-jugæ eruditionis ac infinitæ lectionis, comme disait M. Grotius de feu M. de Saumaise. Le style du père Théophile Raynaud redolet Lipsianum, quo tamen est multò deterior ; il n'y a aujourd'hui aucun auteur qui écrive de même, si ce n'est peut-être M. Blondel, notre doyen, qui bien qu'il soit un des plus savans hommes du monde, affecte cette espèce de barbarie, et eadem scabie laborat cum Tertulliano, Lipsianus seu Lipsiominus vel Lipsiominus, qualis aliquandò fuit Ercius Puteanus, Petrus Gruterus, Theophilus Raynaudus, et pauci alii quos fama obscura recondit (23). J'avoue que je ne saurais comprendre sur quel fondement on accuse ce jésuite d'affecter un style coupé, obscur, pointilleux, rempli de ce que l'on nomme archaïsmes. J'ai lu plusieurs de ses livres, et j'y ai trouvé partout un autre langage, un style qui approche beaucoup plus du prolixe que du court, un style qui prend ses aises et qui ne se gêne point par des conjures, par des suspensions, et par de semblables défauts des singes de Lipse. Il n'est point poli, à la vérité ; mais s'il est rude et barbare, ce n'est point par l'affectation de la vieille latinité, de cette latinité farcie de phrases de Plaute ou de grecismes (24), qui fait les délices de quelques savans ; c'est plutôt par le mélange de plusieurs termes empruntés des scolastiques. Je remarque même qu'il censura dans l'un de ses adversaires l'emploi de quelques mots grecs : on lui répondit que ce n'était pas à lui à parler de grec, vu qu'il ignorait cette langue. *Mira hominis buccafætidii auidacia, cæcus cum sit, vult de coloribus judicare, et cum prorsus idiota sit greci idiomatis, judicare de vocibus grecis..... quid vis*

(23) Gui Patin, lettre CLXXXIII, pag. 65 du 11^e volume.

(24) M. Gallois, ci-dessus, citation (15), lui reproche d'affecter de se servir de mots tirés du grec.

apparere ferulæ mag. in utrâque lingud : et si enim latinam benè callas, at græcam prorsus ignoras (25). On lui avoue qu'il entend bien la latine ; mais cot avec n'est pas de grand poids (26), puisqu'il vient d'une personne qui faisait des solécismes dans chaque page. *Barbarurum lexcon, et solæcismorum tanta pbertas est in Hurtadi opere, ut si lenui diligentia adhibita, notare grammaticas ejus sribiligines liberet, totum penè ejus volumen esset exscribendum. Vix tres lineas exarat, quin solæcismis adeò pinguibus contaminet, ut miserationem moveat.* (28). Thomas Hurtado..... *vix unquam emisit periodum qui non sordet sribiligine aliquid grammaticæ, et indigne colaplurazione Prisciani.* On en rapporte quatre exemples dans la même page. *Deus expavescit nos* (29) : *opus benè executum : debet populus magis exhortari ad communionem : agendum esse de tactis* (30). On mit à la fin du livre (31) une liste particulière des soufflets qu'il avait donnés à Priscien, s'il m'est permis de me servir de la métaphore de ce jésuite. Son adversaire se défend là-dessus : j'imite les pères, dit-il (32), *Nonne in multis patribus inveniuntur similes non ita vigorose in latinitate locutiones ?* Et il dit (33) que Jean Busée a fait une table de plus de deux cent cinquante barbarismes de Picrede Blois.

(1) *On trouve qu'il a été un peu trop loué de M. Patin, et qu'à l'égard de son style il n'en a pas été bien repris.*] « Théophile Raynaud » donnait à tous ses ouvrages un tour » de perfection qui n'appartient » qu'aux grands maîtres. Ce juge- » ment, qui est de Gui Patin, n'est » pas entièrement vrai. Le ton de » perfection qui n'appartient qu'aux » grands maîtres, comme ont été par

(25) Thomas Hurtado, in duplici Antidoto, pag. 453.

(26) Voyez Hurtado, ibidem, pag. 10.

(27) Leodæ. Quintianus, apud Hurtado, Ant., pag. 437.

(28) Idem, apud eundem, pag. 10.

(29) Pour dire nous fait peur.

(30) Pour dire attouchemens.

(31) Voyez Hurtado, in duplici Antidoto, pag. 437.

(32) Ibidem, pag. 439.

(33) Ibidem.

« exemple les pères Pétau et Sirmond, manquaient à Théophile Raynaud. Ses desseins étaient bizarres, son érudition sans cloir, et son style, quoique bon de lui-même, gâté en bien des endroits par des affectations puériles : outre que l'auteur était un homme rude et sans nulle urbanité (34). »

On a déjà vu (35) la réfutation du jugement que M. Patin a fait du style de ce jésuite ; mais il faut retoucher un peu cette affaire-là. Théophile Raynaud remarque qu'il y a fort peu de gens qui aient dit que son style était grossier. L'unique censeur qu'il nomme est un certain Camérarius * qui l'a blâmé d'employer un style rude et bouffi, et parsemé de termes barbares, et d'avoir plutôt suivi un Pétrone et un Apulée, que les cicéroniens. *Non defuit, qui mei styli squalorem opponeret. Arguebat sane Gulielmus Camerarius praefatione ad suam (ut inscripsit) Antiquitatis de Novitate Victoriam, quod stylus scriptiorum meorum scaber esset ac tumens : quod voces passim barbaras, et à nitore et lenitate Tullii alienas adhiberem : et quod Petronio potius ac Apuleio, tumidis et inflatis scriptoribus, quam probate latinitate, stylique puri ac nativi magistris, inter scribendum inlleserim.* (36). Je ne rapporte point ce qu'il répondit pour sa justification ; je me contente d'indiquer l'ouvrage où il repoussa cette censure. *Dissertatio hujus et aliarum Camerarii calumniarum depulsoria, edita est hoc titulo : Non Causa ut Causa, subijuncta vera Causa ; Elenchus sophismatis Gulielmi Camerarii Scotti* (37). *Ed lucubratiōne, à la pag. 16, quam ridicula sit haec criminatio, et quā absurdum sit voces à Nicolii ciceronianā pinacotheca anxie sublegere, in didacticis praesertim scriptioribus (cujusmodi ferè sunt omnes nostrae, eaque nominatim adversus quam Camerarii aestus inferbuit), plenè et accuratè demonstratur.* J'ajoute qu'au même lieu dont

j'ai tiré ce passage il continue à réfuter cette critique : les moyens de sa défense consistent principalement dans la citation de plusieurs pères de l'église qui se sont mis peu en peine de l'élégance du discours. Il dit (38) que saint Augustin se négligeait fort là-dessus, et il nous renvoie aux Prolégomènes de Bernard Vindineus *ad Criticum Augustinianum castigatum*, où il y a un chapitre qui traite des solécismes et des barbarismes de saint Augustin. Après tout, il ne conviendrait point que la censure de Camérarius soit bien fondée ; il en laisse le jugement aux lecteurs non préoccupés. *Videor vanissimam et ineptissimam criminationem obtrivisse multò pluribus quam necessitas postulabat. An verò stylus scriptiorum meorum, adeò vel jaceat, vel horreat, quam sibi fingit Camerarius cujus fuit haec criminatio, pronunciant alii affectu quo ille ducatur liberi* (39). Je recours à la même voie pour me défendre contre ceux qui voudront dire que j'ai censuré injustement la censure de Gui Patin. J'en appelle à tous les lecteurs qui, avec la connaissance nécessaire, feuilleteront sans préjugé les écrits de ce jésuite. Qu'ils les ouvrent en divers endroits, qu'ils en lisent quelques pages par-ci par-là, je m'assure qu'ils ne diront point qu'il a imité Juste Lipse, et qu'on peut l'associer à Pierre Grutérus, et à Érycius Puteanus, comme Patin le prétend. Je crois bien qu'ils jugeront que son style n'est point châtié, ni poli, ni agréable ; mais non pas qu'il soit concis, pointilleux, et rempli d'ellipses ténébreuses, et de locutions surannées, et que l'affectation s'y fasse sentir. Il n'est pas malaisé à des lecteurs qui ont de bonnes teintures de l'art critique de s'apercevoir que l'auteur dont nous parlons écrivait rapidement, que son attention au style était moins que médiocre, qu'il ne corrigeait point son travail, et qu'ainsi ses paroles et ses phrases imprimées peuvent passer pour une fidèle copie de sa minute, et que les premières effusions de sa plume étaient aussi les premières effusions de son esprit ; de sorte que la mauvaise latinité

(34) Vignoul-Marville, Mélanges d'histoire, tom. II, pag. 303, édition de Rotterdam, 1700.

(35) Dans la remarque précédente.

* Guillaume Camérarius, Ecossais, était prêtre de l'oratoire, en France.

(36) Theophil. Raynaud., Syntagma de Libris propriis, pag. 6 Apopompei, fol. 2.

(37) Idem, ibidem.

(38) Idem, ibidem, pag. 8, col. 2.

(39) Idem, ibidem, pag. 10, col. 1.

qui se rencontre dans ses ouvrages, soit qu'on défaut procède de ce qu'elle est trop antique, soit qu'il vienne de ce qu'elle est trop nouvelle, doit passer non pas pour affectation ou pour artifice, mais pour un fruit naturel. C'était un homme de grande mémoire : il avait lu dans sa jeunesse les auteurs classiques, et puis avec beaucoup plus d'application les écrivains ecclésiastiques, et les philosophes et les théologiens modernes. Sa mémoire très-heureuse, comme je l'ai déjà dit, s'était remplie des phrases de toutes ces sortes d'auteurs, et les fournissait à sa plume très-facilement, de sorte que, sans qu'il donnât des secousses à son sac, il en sortait tantôt un terme de Plaute, ou une expression de Lucrèce, ou de Pétrone, ou d'Aulu-Gelle, ou d'Apulée, ou de Macrobe ; tantôt une expression de Tertullien ou d'Arnobes, ou de Saint-Hilaire, ou de Sidoine Apollinaire ; tantôt une expression de saint Bernard, ou des commentateurs de Lombard, et du docteur Angélique, etc. ; mais les termes ordinaires et plus usités se présentaient plus souvent, et il prenait ce qui s'offrait le premier : par conséquent son langage n'est point affecté, le mélange des vieux mots et des expressions barbares y entrait naturellement et n'y tenait pas beaucoup de place, et l'auteur ne se donnait pas la peine d'épurer son style, et de le limer : il le laissait tel qu'il le trouvait en relisant son écrit. Si je me trompais en cela, je serais du moins hors de toute atteinte à l'égard du point principal de ma censure de Patin ; car jamais deux auteurs n'ont été plus dissemblables en fait de style, que Théophile Raynaud et Juste Lipse. Celui-ci affectait de finir ses périodes à chaque ligne, et d'en retrancher plusieurs mots qu'il donnait à suppléer et à deviner à son lecteur. Le jésuite est plutôt diffus que concis, et n'est nullement obscur par la disette des paroles. Il les répand avec profusion dans des périodes dilatées.

La comparaison entre lui et Pierre Grutérus est encore plus injuste, car ce Grutérus n'était pas un écrivain à qui les vieux mots échappassent quelquefois : il les entassait les uns sur les autres avec une affectation ridicule ; et il se donnait autant de peine

pour rassembler ces antiquailles, et ces vieux haillons, que les Bembes et les Manuces pour écrire poliment. On ne saurait dire s'il y a plus de mauvais goût que de vanité dans ce caractère d'esprit ; mais il est sûr que ceux qui affectent cette sorte de langage s'imaginent grossièrement qu'on se fera une haute idée de leur érudition, et que le besoin continué que l'on aura d'un bon dictionnaire pour savoir ce qu'ils veulent dire leur procurera l'avantage d'être admirés. Ce travers d'esprit a été toujours condamné par les personnes de jugement. Les railleries que Phavorin employa contre un jeune homme grand amateur des vieux mots, sont admirables. Si vous ne voulez pas être entendu, lui dit-il, que ne prenez-vous la voie sûre du silence ? et si vous aimez l'antiquité, satisfaites-vous en vivant bien comme nos ancêtres ; mais parlez comme l'on parle aujourd'hui. *Favorinus philosophus adolescenti veterum verborum cupidissimo, et plerasque voces nimis priscae et ignotissimas in quotidianis communibus sermonibus expromenti : Curius, inquit, et Fabricius et Coruncanius antiquissimi viri nostri, et his antiquiores Horatii illi trigemini, planè ac dilucidè cum suis fabulati sunt : neque Auruncorum, aut Sicanorum, aut Pelasgorum, qui primi incoluisse Italiam dicuntur, sed ætatis sue verbis locuti sunt. Tu autem, proinde quasi cum matre Evangelii nunc loquare, sermone, abhinc multis annis jam desito uteris, quod scire atque intelligere neminem vis, quæ dicas. Nominè, homo inepte, ut quod vis abundè consequaris, taceres ? sed antiquitatem tibi placere ais, quòd honesta et bona et sobria et modesta sit. Vive ergo moribus præteritis ; loquere verbis præsentibus* (40). Il conclut par le renvoyer à un précepte de Jules César : Qu'il faut fuir comme un écueil les termes qui ne sont plus en usage (41). L'empereur Auguste ne s'éloignait pas de ce sentiment ; il ne

(40) Aulus Gellius, lib. I, cap. X.

(41) Id quod à C. Cæsare excellenti ingenio ac prudentia viro, in primo de Analogia libro, scriptum est, habere semper in memoriam atque in pectore, ut tamquam scopulum, sic fugias inoleens verbum. Idem, ibidem.

pardonnait pas à Tibère l'affectation de se servir de vieux mots (42), et il traitait Marc-Antoine d'insensé pour une semblable affectation de chercher plutôt à être admiré qu'à être entendu (43). Aulu-Gelle raconte qu'un avocat de son temps se faisait siffler à cause des mots inintelligibles dont il se servait (44). Il s'éleva au XVI^e siècle une certaine faction d'antiquaires de grammaire, que les plus habiles gens combattirent de toutes leurs forces, afin d'empêcher qu'elle ne s'accrût, et qu'elle ne corrompît la latinité. Passerat fit tout exprès une harangue pour s'opposer à cette faction. *Exorti sunt*, dit-il (45), *his annis viginti proximis, non dissimili laborantes insanid, novi quidam Antonii, utinam minus multi, quorum causa, ne quid dissimulem, hanc prefatiunculam institui. Si quidem me facturum opere pretium putavi, si istum animi morbum vel arte aliquid persanare, quod in iis difficultimum est, qui sic egrotare malunt quam valere, vel aliquid ex parte unminuerem: idque saltem assequerem ne hæc apud nostros latius serpat contagio.* Peu après il dit que les personnes qu'il veut guérir ne trouvaient rien qui leur semblât trop antique, et qu'ils tâchaient de trouver des mots beaucoup plus vieux que les vers des Saliens. *Sordent nobis Tullius, Cæsar, Terentius: Valerii Anitatis, Cincii, Cælii, Pisonis, Fabii Pictoris, Qadrigarii, Sisennæ annales requirimus. Unde tam delicatum fastidium. Cato, et Varro, vix ad stomachum faciunt: vix aviditatem nostram explent priui consulum fasces, et fastorum inenabula: decemvirates tabulas, deces regias, saliare carmen, icta cum Sabinis fœdera, fœcialium jura formulasque transcendimus, ut penetremus in sermonem Aboriginum tanquam simus cum Egerid Numæ, aut cum Evandri Carmeud locuturi* (46). Ces gens-là essent effacé volontiers en corrigeant leurs compositions une phra-

se cicéronienne, s'ils eussent pu y substituer une expression prise des Fragmens de Pacuvius, ou trouvé in

Versibus quos olim Favonius vatesque canebant, Cui neque Musorum scopulos quisquam superaret.
Nec dicti studiosus erat (47).

Ils méritaient d'être appelés *mortuaria glossaria* (48). Horace s'était déjà plaint d'une pareille maladie (49), ce que je remarque comme une preuve que les mêmes dépravations de goût ressuscitent de temps en temps. Passerat ne fut point le seul qui déclama contre ces faux antiquaires; nous avons parlé ci-dessus (50) d'une pièce satirique qui les tournait en ridicule, et l'on peut voir dans la Rhétorique du père Caussin leur condamnation en bonne forme (51). Je pourrais nommer bien d'autres savans (52) qui n'ont pu souffrir cette manie de vieux mots, et qui ont renouvelé le procès qu'on fit à Salluste. S'ils n'épaignaient pas cet ancien historien, quelle devait être leur indignation contre les modernes? *Quid quod è quibusdam sallustianis verbis tantâ sollicitudine inter prisci sermonis macterem et ruinas conquisitis, et in illd ipsâ tam laudatâ compositione nonnulla prolato et intellectu sunt nova, quædam putidiuscula et pumicata, quædam ita scrupæa, ut in ea vox impingat se tanquam in saxea fragmina vetustatis* (53). C'est ainsi que parle un écrivain très-poli. Il avait déjà déclaré qu'il faut éviter le mélange des paroles surannées (54): *Pertimescunt*

(47) Ennius, apud Cicéronem, de Oratore, folio 225, D., et in Bruto, folio 203, C.

(48) Mera estis, ut M. Cæso ait, *mortuaria glossaria*. Nam qui colligitur lexicidia, res totius et inanes et frivolas, tanquam mulierum voces proficaturum. Aul. Gellius, lib. XVIII, cap. VII.

(49) Sic fautor veterum, ut tabulas peccare veritates.

Quas bis quinque viçi sanxerunt: fœdera regum.

Vel Gabili, vel cum rigidis æquata Sabinis: Pontificum libros: annosa volumina vetum. Dictat Albano Mures in monte loentur.

Horatius, epist. 1, lib. II.

(50) Remarque (F) de l'article Accessus (Marie Ange), tom. I, pag. 135.

(51) Fide Caussin, de Eloquentiâ sacrâ et humanâ, lib. II, cap. X et XXII, pag. m. 95, 121.

(52) Voyez Philippe Percus, in Vita Davidis Parei, pag. m. 28.

(53) Carolus Paschalius, de Optimo genere Elocutionis, pag. 253.

(54) Idem, ibidem, pag. 129.

(42) Sueton., in Augusto, cap. LXXXVI.

(43) N. quidem Antonium ut insanum increpant; quasi ea scribentem quas mirentur potius homines quam intelligent. Idem, ibidem.

(44) Aulus Gellius, lib. XI, cap. VIII.

(45) Passerat, prefat. in Ciceronis epistolarum ad Brutum et Cæsarem, pag. m. 271.

(46) Idem, ibidem, pag. 175.

(*verba humilis dicendi generis*) *sociali vertis rubiginosis, spinosis, nimium reconditis et abstrusis, tum intermoriis et conelamatis :*

*Quæ principis memorata Catonibus, atque Cætheris
Nunc situs informis premit, et deserta vetustas (?)*

Mais prenez garde que cet auteur si poli est un censeur trop rigide de l'historien Salluste, et suez-vous plutôt à Jean Passerat, qui a très-bien distingué l'affectation excessive des modernes, d'avec la licence de Salluste (55). Je sais bien qu'Asinius Pollio a prétendu que Salluste s'était trop servi de vieux mots (56); mais peut-être qu'au lieu de le critiquer si sévèrement, on aurait dû le remercier de la peine qu'il avait prise de rajeunir certains termes, et d'empêcher que la langue des Romains ne les perdît tout-à-fait. Nous devrions souhaiter que nos grands auteurs rendissent un semblable office à plusieurs termes français qu'on laisse périr. S'ils daignaient les employer, ils arrêteraient la prescription, ils encourageraient les jeunes plumes à les employer, et cela conserverait l'abondance de la langue. Virgile en usa ainsi. Horace conseillait cette conduite :

*Obscurata diu populo bonæ erunt atque
Proferet in lucem speciosa vocabula perum
Quæ principis memorata Catonibus (57).*

C'est-à-dire, selon la version de M. Dacier : « Il aura la bonté de ressusciter des termes qui sont morts depuis long-temps pour le peuple; et de remettre en lumière ces mots propres et énergiques qui étaient en usage du temps de Cæthégus et de Caton, et qui sont aujourd'hui accablés sous la rouille des années, et sous les ruines de l'antiquité. » Voyez la note (58).

(57) Horat., lib. 2, epist. 2, vs. 117.

(55) Passerat., pref. in Catullianæ Salustii, pag. 181.

(56) Asinius Pollio, in libro quo Sallustii scripta reprehendit, ut nimis pricorum, verborum affectatione oblat. Sueton., de illust. Gram., cap. X.

(57) Horat., ep. II, lib. II, vs. 115. Voyez la suite ci-dessus, citation (?).

(58) Propriis (verbis) dignitatem dat antiquitatis, namque et sanctionem et magis admirabilem faciunt orationem quibus non quilibet fuerat unus; eorum ornamentum accerrimis iudicii P. F. Regillius iudicis est usus... sed utendum modo, nec ex ultimis tenebris repetenda. Quintil., lib. VIII, cap. III, pag. m. 364, 365.

Je ne pense pas que présentement il y ait en France beaucoup de gens qui soient frappés de la maladie que Passerat voulut guérir. Voici pourtant ce que j'ai trouvé dans un ouvrage imprimé l'an 1685. « Il est un genre de savans qui me serait suspect, comme les intervenans à la requête de feu M. Blondel : des gens qui consomment leur vie, sur le Sénèque et le Plaute, à chercher des archaïsmes, pour faire de belles thèses bien morales, impénétrables, et à l'épreuve de tous les vocabulaires (59). » Ce M. Blondel est l'un des auteurs que Patin a comparés à Théophile Raynaud : c'est une comparaison injuste; car on peut fort bien entendre les écrits de ce jésuite sans avoir besoin de consulter à tous momens Nonius Marcellus, ou l'Antiquarius de Lauremberg, ou même le Calepin. Il n'est pas vrai non plus qu'il fourrât des termes grecs dans ses ouvrages. C'était la mode des plus savans humanistes. Casaubon en est un exemple dans ses lettres. Balzac n'approuvait point cette coutume (60).

(K) Les jansénistes ne l'ont pas épargné à leur tour. Son dix-huitième volume est rempli des ouvrages qu'il a écrit contre le père Gibieuf, M. Arnauld, M. de Launoi, et quelques autres auteurs. On ne peut pas nier qu'il ne les ait souvent traités avec trop d'aigreur. Aussi dit-on qu'il avait résolu de retrancher de ses ouvrages beaucoup de choses, si la mort ne l'eût point prévenu (61). Ces dernières paroles du journaliste ne sont autre chose que le rapport d'un petit mensonge officieux; car il est sans apparence que la dernière édition des ouvrages du père Raynaud ne fût pleinement conforme à ses intentions. Lisez ce narré, vous y verrez qu'on y remarque que ce jésuite mourut sans faire aucune réparation aux personnes qu'il avait tant maltraitées. Un janséniste est l'auteur de ce qu'on va lire. Le père Théophile

(59) Factum pour maître Nicolas Postel, ou Dissertation sur les Péripécumènes, pag. 203. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, janvier 1686, pag. 34.

(60) Voyez ses Lettres latines, p. 170 et suiv.

(61) Journal des Savans du 14 mars 1687, pag. 124.

Raynaud était un Savoyard (62) qui, s'étant fait jésuite à l'âge de seize ans, est mort âgé de plus de quatre-vingts ans dans la société, dont il avait été sur le point de sortir y ayant été fort maltraité : *inter aspera quæ subinde patiebatur*, etc., disent les jésuites mêmes dans le catalogue de leurs auteurs. Il devait bien s'y attendre après avoir composé plusieurs ouvrages contre les déréglés de la société, tel qu'est celui qui a pour titre : *Theophili Eugeni Protocatastasis seu prima societatis Jesu Institutio restauranda*, où il donne l'idée de la réformation qu'il souhaitait que l'on fit de la compagnie, pour la rétablir dans son premier esprit : et un autre qu'il appela : *Hipparque du religieux marchand*, contre l'application au trafic qu'il voyait partout dans la société. Ils désavouent aussi un traité de la Dispense des vœux (de *Exsolutione à votis*) qu'ils disent n'avoir pas été approuvé par ses supérieurs, et contenir quelque chose touchant saint Ignace, qui n'est pas conforme à la vérité ; comme aussi ce qu'il écrivit dans son livre contre l'ex-jésuite Jule Clément Scot, Italien, que les déclarations sur les constitutions des jésuites ne sont pas de saint Ignace, mais du père Lainez, second général. Ce fut apparemment l'un des deux premiers qui fut cause que les jésuites le mirent en prison, où il fut assez long-temps. C'était un homme franc et hardi dans ses sentimens, mordant et satirique dans sa manière d'écrire, et qui n'avait pas mauvaise opinion de lui-même. Témoin ce qu'il dit en rapportant l'éloge qu'un écrivain hérétique lui avait donné : *Que jamais cet homme n'avait dit que cela de vrai*. C'est encore quelque chose de singulier que ce qu'il fit l'an de son jubilé dans la société. Il célébra une messe magnifique ; et un jésuite, montant en chaire, fit son panégyrique en sa présence. Ce père avait assurément une lec-

ture prodigieuse. Vingt volumes in-folio de ses ouvrages imprimés sont voir avec quelle facilité il écrivait. Il serait à souhaiter que c'eût été aussi avec jugement, avec prudence, avec modestie, avec charité, et par l'unique motif de l'amour de la vérité. On n'aurait pas vu tant de livres pleins d'emportemens et de calomnies outrées contre plusieurs particuliers, tel qu'est l'infâme libelle intitulé : *Arnaud de Bresse ressuscité dans Arnaud de Paris* ; ni l'écrit plein de faussetés et de fiel qu'il publia contre tout l'ordre de Saint-Dominique sous ce titre : *de Immunitate Autorum Cyiacorum à Censurâ, Diatribæ Petri à Valle clausæ S. T. D.* Cet ouvrage a été condamné à Rome, aussi-bien que plusieurs autres ; comme ceux, de la *Communione pour les Morts*, du *Martyre par la Peste* ; de la *Censure des bons et des méchans Livres* ; et le XX.^e volume que ses amis firent imprimer après sa mort. Ce père mourut à Lyon, d'apoplexie, le dernier d'octobre 1663, sans avoir jamais fait aucune réparation des médisances, des outrages et des calomnies dont un grand nombre de ses écrits sont remplis (63).

(L) Ses ennemis firent courir d'étranges bruits Monconys les réfute.] Le passage que je vais copier est un peu long ; n'importe : on y trouvera des faits que le rapporteur peut-être ne croyait pas. « Comme je lui (64) dis que j'étais de Lyon, il me demanda aussitôt des nouvelles de la mort du père Théophile Raynaud : je lui dis que je me trouvais à Lyon quand il mourut ; et que mon frère, qui était venu de Paris lorsqu'on lui fit l'opération de la taille, m'en avait souvent entretenu. Il me tira alors une lettre du père Henschénus, dont j'avais vu la bibliothèque à Anvers, par laquelle il lui écrivait que les jacobins ont fait courir le bruit en Flandres, et à Rome, que

(62) Cela n'est pas exact : il était né sujet du duc de Savoie, mais non pas en Savoie.

* Leclerc assure que ce livre n'est point de Raynaud. Joly l'a mis sous le nom de ceux qui lui sont faussement attribués.

(63) Addition à la III.^e lettre du prince de Conti au père Deschamps, pag. 69, édition de Cologne, 1663.

(64) C'est à-dire à un jésuite de Linsbergue en Bavière.

» le père Théophile était mort enra-
 » gé, que les jésuites l'avaient privé
 » des sacremens, qu'il courait par
 » leur convent de Lyon, criant com-
 » me un damné, *Philistini super*
 » *me*; et qu'ayant été enterré *sepul-*
 » *tural asini*, on l'avait trouvé le
 » lendemain déterré, et son corps
 » tout livide, parce que les diables
 » l'avaient battu toute la nuit. Je lui
 » dis que c'était une calomnie gros-
 » sière, et un bruit ridicule; car le
 » bon homme avait cessé par faiblesse,
 » depuis quinze jours, de dire la messe,
 » et communiait tous les jours: il
 » avait fait trois confessions généra-
 » les au père du lieu, la semaine
 » qu'il mourut; et même le matin
 » du jour de son décès, qui arri-
 » va l'année passée à la veille de
 » tous les Saints, après en avoir eu
 » de visibles pressentimens, il dit
 » adieu trois fois au frère qui l'ai-
 » dait à s'habiller, l'assurant qu'il
 » ne lui donnerait plus de peine; et
 » retournant de la chapelle, où il
 » avait ouï la messe et communie, il
 » dit à un frère qu'il rencontra,
 » qu'il avait demandé à Dieu d'aller
 » passer au ciel la fête de tous les
 » Saints, et un moment après, envi-
 » ron demi-heure après la commu-
 » nion, il expira entrant dans sa
 » chambre, entre les mains d'un
 » autre bon frère: et ainsi s'ac-
 » complit la prophétie qu'il avait
 » faite, qu'il mourrait en sa sou-
 » tane, et dans sa chambre, qu'il
 » avait tant aimés toutes deux, que
 » nulle persécution ne l'avait pu dé-
 » tacher de l'état qu'il avait embras-
 » sé en son enfance, n'ayant jamais
 » quitté durant soixante ans la re-
 » traite de sa cellule que pour des
 » œuvres de charité, comme pour
 » confesser le moindre paysan qui
 » se présentait, à quelque temps que
 » ce fût. Je lui dis que l'église de
 » Lyon lui fit un service solennel,
 » au chapitre de Saint-Just, où s'est
 » tenu un concile; que les carmes
 » et les chartreux avaient fait de
 » même à Lyon, et par tout leur
 » ordre, et que la congrégation des
 » Messieurs de Lyon avait voulu dire
 » l'office en leur chapelle, et assister
 » en corps à ses obsèques. Je lui dis
 » que mon frère même, qui ne
 » croyait pas déléger aux révélations,

» m'avait dit souvent que quand le
 » père Théophile était fort affligé en
 » Avignon, à l'occasion de son livre
 » de *Negotiatore religioso*, un
 » carme déchaussé l'étant allé re-
 » commander aux prières d'une car-
 » mélite, qui est en Avignon en
 » odeur de sainteté, sans vouloir le
 » nommer, cette fille lui répondit,
 » que celui pour lequel il demandait
 » des prières était un des plus savans
 » de l'église, et très-agréable à Dieu;
 » mais que pour exercer sa vertu et
 » croître son mérite, Notre Seigneur
 » l'avait voulu mortifier en la chose
 » pour laquelle il avait en plus de
 » passion, qui étaient ses livres,
 » dont toute la gloire et la récom-
 » pense lui était réservée après la
 » mort, et qu'alors toutes les pro-
 » vinces du monde les recherche-
 » raient avec empressement. Comme
 » je vis qu'il m'écoutait avec un
 » extrême plaisir, j'ajoutai ce que
 » monsieur le prieur Jugeac, de Lyon,
 » m'avait appris de la modestie du
 » père Théophile, laquelle ses ad-
 » versaires devraient imiter; savoir,
 » qu'il avait refusé l'évêché de Ge-
 » nève, après la mort du neveu du
 » bienheureux; que don Felix de Sa-
 » voie et tout le sénat de Cham-
 » béri ayant obtenu le consente-
 » ment du duc Charles Emanuel, le
 » seul père Théophile s'y opposa, et
 » les pressa si fort, qu'ils furent con-
 » traints de cesser; ce que ledit prieur
 » m'a assuré savoir de science cer-
 » taine; mais qu'il était lui-même
 » témoin d'un acte de la plus héroï-
 » que vertu, puisque ayant eu ordre
 » de feu M. de Bordeaux, et quel-
 » ques autres, de présenter au père
 » Théophile, lors de ses adversités,
 » des bénéfices et deux mille livres
 » de rentes, avec caution bourgeoise
 » dans Lyon, s'il voulait seulement
 » employer sa plume à écrire en fa-
 » veur de certaine doctrine, que
 » le père Théophile répondit à M.
 » Jugeac ces belles paroles, en
 » baisant sa soutane, qu'il aimait
 » mieux mourir dans cet habit que
 » vivre bien à son aise en manquant
 » de fidélité à Dieu à qui il l'avait
 » voué (65). » Si les moines sont en-

(65) Monconys, Voyages, II^e partie, pag.
 386 et suiv., édition de Lyon, 1615, à l'ann.
 1664.

pables de faire courir de tels bruits contre un jésuite, faut-il s'étonner des fables qu'ils ont débitées touchant la mort de Luther, et de Calvin, etc.?

(M) *J'aurai quelque petite chose à dire contre Moréri.* J. Tout ce qu'il a dit de bon se trouvant en propres termes dans le Journal des Savans (66), il ne fallait pas laisser ignorer aux lecteurs d'où il avait pris cet article. C'est un péché d'omission qui mérite ici la note de plagiaire, et l'application de ces paroles de Plin: *Obnoxii prospecto animi et infelicit ingenii est deprehendi in furto mallo, quam mutuum reddere* (67). Il n'est point vrai que le père Théophile avait choisi pour titre du recueil de ses livres Apopompæus, qui est le nom que les Juifs donnaient à cette victime qu'ils chargeaient de malédictions et qu'ils abandonnaient au désert, mais on n'a pas jugé à propos de les intituler ainsi. Le titre d'Apopompæus n'était destiné qu'au recueil particulier de quelques écrits, quo l'auteur n'inséra pas dans ses dix-neuf volumes. Nous avons vu ci-dessus les paroles de M. Gallois, qui sont si claires et si précises, qu'on ne comprend pas que M. Moréri ait pu ne les pas entendre. N'eût-il point fallu que ce jésuite eût perdu le jugement, s'il avait voulu que tous ses ouvrages portassent ce titre? Il a dû le réserver nécessairement pour quelques traités de contrebande. Son intention a été suivie, comme nous l'apprend le père Sotuel: ce qui convainc M. Moréri d'une nouvelle omission. III. Les ouvrages de Théophile Raynaud n'ont pas été imprimés l'an 1667: l'édition en fut achevée l'an 1665. Ce qui a trompé M. Moréri, est d'avoir vu qu'on en parlait dans le Journal des Savans, du 14 de mars 1667. Cela doit porter les journalistes à marquer toujours l'année de l'impression. Ils ne le faisaient pas au commencement, et surtout lorsqu'ils craignaient, en la marquant, de faire connaître qu'ils parlaient d'un livre qui avait perdu la grâce de la nouveauté. IV. Il n'est pas vrai que

ce jésuite ait vécu au XVI^e siècle. Cette faute ne se trouve que dans la seconde édition de Hollande.

(N) *Il déguisait souvent son nom à la tête de ses ouvrages.* M. Baillet trouvera là de quoi s'occuper; dans le beau recueil qu'on attend de lui sur les auteurs déguisés. Il doute (68) si ce jésuite a pris le nom d'Anselme Solerius dans le livre de Pileo, *ceterisque capitum Tegminibus*; mais puisque ce livre se trouve dans le XIII^e. volume des ouvrages de ce père (69), il faut être sûr qu'il l'a composé. M. Placcius (70) n'a pas eu raison de croire qu'il parut d'abord anonyme dans l'édition de Lyon, 1655, in-4^e, dédié ad Petrum de Maerlat; mais que dans l'édition d'Amsterdam 1671, in-12, on y mit le nom d'Anselmus Solerius Ciumeliensis. Il est certain que l'auteur, dans l'édition de Lyon 1655, se qualifia *Anselmus Solerius Cemeliensis*, en dédiant son ouvrage ad Petrum de Maridat. Disons donc que Placcius a ignoré bien des choses sur cet article; il n'a point su les noms qui ont paru dans la première édition; Maerlat est une chimère, Maridat est le vrai nom d'un conseiller au grand conseil; Anselmus Solerius Cemeliensis (71) était un masque qui cachait notre Théophile. Le même Placcius lui reproche sans sujet une espèce de contradiction (je dis ceci en passant); c'est au sujet de la Chronique de Flavius Dexter. *Illud* (Chronicon) *ab ipso BIVARIO* (72), vel *VIVARIO confictum credidere* Gabriel Pennotus et Matthæus Raderus, contra quos ipse tamen Apologiis sese binis defendit quas approbant Carolus Visch, Bibl. Listeriensis p. 114 et Th. Raynaud, de mal. et bon. Lib., pag. 139; sibi ferè contrarius, pag. 164 (73). Voilà comme parle M. Plac-

(68) Dans la liste qu'il a mise à la fin de son ouvrage intitulé: Auteurs déguisés.

(69) Foyes Solmel, Biblioth. Script. soc. Jesu, pag. 758.

(70) Placcius, de Anonymis, num. 602, pag. 130.

(71) Notre que ce mot veut dire natif de Cémélia. C'était une ville épiscopale ruinée depuis long-temps. Le siège épiscopal a été uni à celui de Nice. Voyez Théophile Raynaud, de Libris propriis, pag. m. 29.

(72) C'est un Espagnol, moine de Citraux. Il publia cette Chronique de Flavius Dexter avec des commentaires, à Lyon, l'an 1657.

(73) Placcius, in Pseudonymorum Catalogo, num. 264, pag. 185.

(66) C'est le Journal du 14 mars 1667, que j'ai cité ci-dessus, remarque (G).

(67) Plinius, in prefat.

cias : il prétend que notre jésuite, ayant approuvé dans la page 139 les Apologies du moine espagnol, les désapprouve dans la page 164. Rien moins que cela : il les méprise assez clairement dans la page 164, et plus nettement encore dans la page 139. *Flavii Dextri Chronicon nuper vulgatum, suppositum fuisse Dextro, latè contendit Gabriel Pennotus in Canonicorum regularium Historiâ. Quamvis enim, ipso sancto Hieronymo teste, ratum sit, Flavium Dextrum scripsisse Chronicon quod eidem D. Hieronymo inscripserit; tamen hoc Chronicon nuper vulgatum, illud ipsum esse genuinum, ejus S. Hieronymus meminit, multa sunt quæ dissuadent. Neo quæ adversus libri illius suppositionem proferunt Bivarus commentator ac defensor, et Melchior Incofer, lib. pro epistolâ Deipara ad Messanenses, à cap. 42 ad 46, explicant reverè legentis animum (74). Voilà ce qu'il dit dans la page 139, et voici de quelle manière il s'exprime dans la page 164 : *Flavii Dextri Chronicon quod nuper prodit, magna excitavit dissidia. Aliquod Chronicon verè fuisse à Dextro conscriptum, constat, cum sanctus Hieronymus ejus sibi à Dextro inscripti meminisset; sed an id quod nuper prodit, sit verum illud Dextri Chronicon, controversia est. Multi hoc Chronicon esse suppositum ab aliquo, cui honor gentis suæ cordi esset, contendunt, et acriter Pennotus in Canonicorum regularium Historiâ (75). Ce jésuite prit le nom de Stephanus Emonérius en écrivant pour les équivoques contre Barnes (76), celui de J. Heribertus Comeliensis, dans son traité latin des Eunuques (77); celui de Leodegarius Quintinus Medius en écrivant contre Hurtado, etc. Ce Hurtado était un moine espagnol qui fit imprimer à Amsterdam le livre dont Patin a fait mention (78); on y trouve (79) des failleries sur les titres que Théophile**

Raynaud donnait à ses livres. Ne lui en déplaise, ces titres étaient quelquefois ingénieux. Qui ne voudrait lire un ouvrage intitulé : *les Spiritualités hétéroclites, et les Anomalies de la piété*? C'est le titre du XV^e. et du XVI^e. volumes des Œuvres de ce jésuite, *Heteroclitia spiritualia, et Anomalia pictatis*. Voilà donc, dirait-on, des hétéroclites dans la religion aussi bien que dans la grammaire; y voilà des anomalies aussi bien que dans la lune.

Quelques-uns ont cru que l'Amadeus Guimenius, dont les ouvrages, pour la morale relâchée ont fait tant de bruit, n'était autre que le père Théophile. Le père Baron supposa cela dans toute la II^e. partie de sa *Manuductio ad moralem Theologiam* (80); mais ayant depuis reconnu que le livre d'Amadeus qu'il réfutait a été composé par un auteur espagnol, il se rétracta dans sa préface. Et certainement, ajoute M. Gallois, le livre de Guimenius n'a guère de rapport avec le style et la manière du père Théophile Raynaud. Notez que ce fut par d'autres voies que l'on reconnut que cet ouvrage était du jésuite Moya, confesseur de la reine d'Espagne; la diversité de style, voie d'illusion, n'empêcha pas que Raynaud ne fût accusé publiquement, et ne le justifia pas.

(O). Un carme public à de ses écrits avec bien des changemens.] Pauvres écrits posthumes, et vous manuscrits venus des pays lointains, comment peut-on se fier en vous? Qui nous pourra assurer qu'on n'y ôte rien, puisqu'un manuscrit du père Raynaud souffrit tant d'altérations entre les mains d'un religieux carme pendant la vie de l'auteur, et presque à sa porte? Ce jésuite avait déployé toute sa science pour soutenir le Scapulaire de Simon Stock; mais il ne contenta point les principaux intéressés. C'est pourquoi ils estropièrent misérablement son livre en quelques endroits, et ils y entèrent des membres postiches. Il en a témoigné son indignation de la manière que l'on va voir. *Hoc opusculum (Scapulare Stochianum illustratum et defensum) quale Parisiis à meo*

(74) Theop. Raynaud., de malis ac bonis Libris, num. 220, pag. m. 129.

(75) Idem, ibidem, num. 266, pag. 164.

(76) Voyez l'article BARNES, remarque (D), tom. III, pag. 137.

(77) Imprimé à Dijon, in-4^o, l'an 1655.

(78) C'est-à-dire, citation (22).

(79) Voyez la préface du duplex Autolitus, art. I.

(80) Gallois, Journal des Savans du 13 avril 1681, pag. m. 29.

M. S. prodit, anno 1654, apud Antonium Padelore, abjudicio tamquam spurium et alienum, irrui enim in illud leo, à quo miserè deformatum est, dicam discriptum et laceratum. Recisa plerisque locis, me inconsulto, multa; addita ex mente interpolatoris alia, quæ planè improbo. Titulus ipse libri (ut ab ipso limine fieret perversionis exordium), immutatus est; ita ut quod Hincmarus senior juniori exprobrabat, admissi in ipso aditu cespitatione, non potuerit expectari progressio felicior. Hiat passim oratio, ob prætermissionem vel recisionem unius aut alterius voculæ, menda ubique densa. Sic rependitur gratia (81)?

(P) Ceux qui crurent que le libraire.... s'y ruinerait, se sont fort trompés. Car cette édition s'est bien vendue, et quand on la trouve complète dans les ventes de bibliothèques en Hollande et en Allemagne, on la pousse ordinairement jusqu'à un prix bien considérable *. Ainsi l'imprimeur n'a point mérité de place dans une certaine liste dont M. Catherinot a fait mention. « Comme je finissais » cet article, dit-il (82), le révérend » père de Foureroy, jésuite de Paris, » mais naturalisé de Bourges depuis » près de cinquante ans qu'il y fait » sa demeure, toujours régentant et » toujours composant, m'a donné avis » que l'on pourrait faire un juste » volume du catalogue de ceux qui » par leurs livres ont ruiné foncièrement leurs libraires; ce sera pour » une autre fois. » Cela me fait souvenir de ce passage d'Étienne Pasquier (83): « Il n'y a remède, il faut » que je m'éclate à ce coup, et me » plaigne à gorge déployée de la calamité de ce siècle, qui nous a » produit si grande foison d'auteurs,

(81) Theoph. Raynaud., in *Syntagma de Libris propositis*, num. 72, pag. m. 70, 71.

* Leclerc dit que c'est un fait notoire dans la ville de Lyon, que le libraire qui avait fait l'entreprise fut ruiné de fond en comble: ce qui n'empêche pas d'être vrai en ce que Bayle dit du haut prix auquel allait cette édition en Hollande et en Allemagne. Mais Bayle est allé trop loin quand au prix d'un livre s'élevait de son temps, et dans son pays, il eut conclu le succès du livre en France, et dans la nouveauté.

(82) Catherinot, l'Art d'imprimer, p. 21. C'est un imprimé de douze pages in-4°, daté de Bourges, le 10 de mars 1685.

(83) Pasquier, *Lettres*, liv. X, tom. I, pag. m. 638.

» ou putatifs, ou avortons. Il n'y a si » malotru qui ne venille que ses premières appréhensions prennent air, » craignant qu'étant trop longuement enfermées, elles ne sentent » le remugle (84). Vrai Dieu! Jodelle » me semble avoir heureusement » rencontré en ces six vers.

- Et tant ceux d'aujourd'hui me fâchent,
- Qui dès lors que leurs plumes lâchent
- Quelque trait soit mauvais ou bon,
- En lumière le vont produire,
- Pour souvent, avec leur renom,
- Les pauvres imprimeurs détruire. »

(84) C'est-à-dire le rance, le moisi, padorem et similes.

RAMUS (PIERRE), en français de la Ramée, a été l'un des plus fameux professeurs du XVI^e siècle. Il était né dans un village du pays de Vermandois en Picardie, l'an 1515 (a) *. Son aïeul s'était retiré en ces quartiers-là après avoir perdu tous ses biens, lorsque sa patrie fut réduite en cendres au pays de Liège (A), par le dernier duc de Bourgogne. Il fallut qu'il gagnât sa vie le reste de ses jours à faire et à vendre du charbon. Il laissa un fils qui gagna la sienne à labourer (b), et qui fut le père de notre Ramus, c'est-à-dire d'un homme qui a été le jonet de la fortune; car sa vie fut une alternative perpétuelle d'élévation et d'abaissement. L'envie d'apprendre l'ayant porté dès l'âge de huit ans à s'en aller à Paris (c), et la misère l'ayant contraint d'en sortir, il y retourna le plus tôt qu'il put, et n'y trouvant point les moyens de subsister, il en partit une se-

(a) Theophilus Banosius, in *Vita Petri Rami*, pag. 2.

* Leclerc, copié par Joly, croit qu'il faut reporter à 1502 ou environ la naissance de Ramus, et il motive très-bien son opinion.

(b) Ex eodem Theophilo Banosio, in *Vita Petri Rami*, pag. 2.

(c) *Ibid.*, pag. 3.

conde fois; mais la passion des études fut si grande en lui, que le malheur de ces deux voyages ne l'empêcha point d'aller chercher tout de nouveau une condition dans cette ville. Il y fut entrevenu pendant quelques mois par un de ses oncles, après quoi il se vit contraint d'être valet * au collège de Navarre (B). Employant le jour à servir ses maîtres et la plupart de la nuit à étudier (d), il fit des progrès si considérables, qu'à sa réception au degré de maître-ès-arts, il s'engagea à soutenir le contrepied d'Aristote sur tout ce qu'on lui voudrait objecter (e) (C) : mais il faut noter qu'avant cela il avait fait dans les écoles un cours de philosophie qui avait duré trois ans et demi (f). Il se tira heureusement des objections qui lui furent faites un jour entier. Ce succès lui donna l'envie d'examiner plus à fond la doctrine d'Aristote, et de la combattre vigoureusement; mais il ne s'attacha guère qu'à perfectionner la logique. C'est à cela qu'il rapportait toutes ses lectures, et les leçons même d'éloquence qu'il faisait à la jeunesse (g). Les deux premiers livres qu'il publia, l'un intitulé : *Institutiones dialecticæ*, l'autre, *aristotelicæ Animadversiones*, excitèrent de grands troubles dans l'université de Paris (D). Il fallut que François I^{er}. s'en mêlât, évoquant à soi le procès qui pendait au par-

lement de Paris entre Ramus et Antoine Govéa. On donna des juges aux parties, pour prononcer sur le différend après qu'elles auraient disputé. Govéa eut tout l'avantage qu'il pouvait prétendre : les livres de Ramus furent interdits par tout le royaume, et leur auteur fut condamné à n'enseigner plus la philosophie. Ses ennemis firent paraître leur joie avec un éclat surprenant (E). Ceci se passa l'an 1543. L'année suivante la peste fit du ravage dans Paris, et dissipa presque tous les écoliers du collège de Presle : mais Ramus, s'étant laissé persuader d'y enseigner *, attira bientôt beaucoup d'auditeurs (h). La Sorbonne le voulut faire chasser de ce collège, et n'en put venir à bout : il fut maintenu dans la principalité de cette maison par arrêt du parlement (i). Il trouva un si bon patron en la personne du cardinal de Lorraine, qu'il obtint de Henri II la main levée de sa plume et de sa langue, l'an 1547, et la charge de professeur royal en philosophie et en éloquence au mois de juillet 1551 (k). Le parlement de Paris l'avait déjà maintenu dans la liberté de joindre les leçons de philosophie avec celles d'éloquence (l). Cet arrêt

* Leclerc croit que les faits sont ici déplacés. En 1544 Ramus n'était encore que professeur au collège de l'*Ave-Maria*. C'est le titre qu'on lui donne dans un recueil de trois discours prononcés à ce collège en 1544. Ce ne fut qu'en 1545 qu'il passa au collège de Presle dont plus tard encore il devint principal.

(h) Theophil. Banosius, in *Vitâ Rami*, pag. 7.

(i) *Idem*, *ibidem*.

(k) Voyez la remarque (L).

(l) Theophil. Banosius, in *Vitâ Rami*. pag. 7 et 8.

* Leclerc remarque que si Ramus n'eût eu que deux ans, il n'aurait pu être utile comme valet.

(d) *Ex eodem*, *ibid.*

(e) Jo. Thomas Freigius, in *Vitâ Petri Rami*, pag. m. 10.

(f) *Id.*, *ibid.*

(g) *Idem*, pag. 10 et 11.

avait mis fin à plusieurs persécutions que Ramus et ses écoliers avaient souffertes. On les avait chicanés en plusieurs manières (F), et devant les juges académiques, et devant les juges civils (m), pendant l'hiver de l'année 1551 (n). Dès qu'il se vit professeur royal il se sentit un nouveau zèle pour perfectionner les sciences, et il y travailla avec plus d'ardeur, malgré la haine de ses ennemis qui n'étaient jamais en repos, et qui prirent même pour une matière de procès en crime d'innovation, la manière dont lui et ses collègues prononçaient la lettre Q (G). Ils pousèrent si loin leurs attentats, qu'il fut obligé de disparaître. Il alla sous le bon plaisir du roi se cacher à Fontainebleau (o) (H), où, à la faveur des livres qu'il trouvait dans la bibliothèque royale, il continua ses travaux géométriques et astronomiques. Mais dès qu'on sut qu'il était là, il ne s'y crut plus en sûreté, et il fallut qu'il s'allât cacher successivement en divers endroits (p). Pendant ce temps-là sa bibliothèque fut pillée au collège de Presle. Mais lorsque la paix eut été conclue, l'an 1563, entre Charles IX et les protestans, il reprit la possession de sa charge, et il s'y maintint avec vigueur, et s'attacha principalement à faire fleurir les études de mathématique. Cela dura jusqu'à la seconde guerre civile, l'an 1567. Alors il fut obligé de quitter Paris, et

de se jeter dans les bras des huguenots (q). Il était à leur armée lors de la bataille de Saint-Denis. La paix ayant été faite peu de mois après, il fut rétabli dans sa profession; mais comme il prévit que la guerre recommencerait bientôt, il ne voulut point être exposé à une nouvelle tempête. Il demanda donc au roi la permission d'aller voir les académies d'Allemagne. Cela lui fut accordé. Il fit ce voyage, l'an 1568, et reçut partout de fort grands honneurs (r). Il revint en France après la troisième guerre, l'an 1571 (s), et périt misérablement au massacre de la Saint-Barthélemi, comme on le peut voir dans le passage de M. de Thou que Moréri a rapporté. C'était sans doute un grand orateur (I), un homme fort universel, et doué de très-belles qualités morales; éloigné de l'avarice, sobre, chaste (K), craignant Dieu, zélé pour la religion réformée; mais il était un peu opiniâtre et contredisant; et l'on veut même qu'il ait dérobé à Vivès ses inventions (t). Il témoigna une grande fermeté dans ses disgrâces (L). Les ministres ne l'aimaient guère; car il se rendit en quelque sorte chef de parti pour faire changer la discipline. Son dessein fut éludé, et renversé même dans un synode national (M). J'aurais eu bien plus de choses à rapporter sur son chapitre, si je n'avais évité de répé-

(q) *Idem*, pag. 30.

(r) *Idem*, *ibidem*, et pag. sequentibus.

(s) *Je me fonde sur ce qu'on marque qu'il harangua à Bâle, l'an 1571.*

(t) *Voyez Keckerman, in Præcognitis logicis, tract. II, cap. V.*

(m) Joh. Thomas Freigius, in *Vita Rami*, pag. 18 et seq.

(n) Ramus, in *Oratione habitâ anno 1551*, pag. m. 9.

(o) Freigius, in *Vita Rami*, pag. 26.

(p) *Idem*, pag. 28.

ter ce qu'on trouve dans Moréri, et dans les amples recueils de M. Teissier; outre que je n'ai pu consulter un livre (u) que j'ai eu autrefois en main, et qui contient un grand nombre de particularités *. Je ferai quelques petites observations sur le récit de ces deux messieurs (N), dans lesquelles on trouvera l'éclaircissement de quelques faits. Il publia beaucoup de livres, dont vous trouverez le catalogue dans M. Teissier *. Son écriture n'était presque pas lisible, et donnait beaucoup de peine aux imprimeurs (x). Sa secte a été assez florissante pendant quelque temps (O). Il faudra faire une remarque contre Pasquier (P), où l'on verra quelque chose touchant Mercérus.

(u) *La Vie de Pierre Ramus, composée par Nancelius. M. Teissier n'en a rien dit dans sa Biblioth. Bibliothecar.*

* L'ouvrage de Nancel a été imprimé à Paris, 1599, in-8°. L'auteur était catholique. Freigius et Banosius, cités par Bayle, étaient protestants. La Monnoie, dans ses notes sur La Croix du Maine, dit que l'on peut aussi consulter l'*Extemporalis Defensio* du père Comart, jésuite, imprimée dans le volume latin de ses Oraisons et Poésies, Paris, 1675, in-12.

** On peut aussi consulter les *Mémoires de Nicéron*, tomes XIII et XX. Joly toutefois y a fait des additions et corrections; et il remarque, entre autres choses, que le père Nicéron n'a pas été assez exact en rapportant les éditions et les titres des ouvrages de Ramus.

(x) *Scriptitans tam misère pingeret, ut in legendis ipsius scriptis typographus insudaret.* Petru ascanto Ramualdo, *Fulienensis*, in *Continuatione Chronici Ademari*, pag. 344.

(A) *Sa patrie fut réduite en cendres au pays de Liège.* Cela ne s'accorde ni avec Moréri, ni avec M. Teissier. Celui-là dit que l'aïeul de Ramus avait été obligé durant les guerres de sortir de Bourgogne, et qu'il s'était retiré dans le Vermandois: celui-ci

dit (1) que Pierre Ramus était descendu d'une famille noble qui tirait son origine de la ville d'Evreux; car son aïeul ayant été chassé de son pays, et dépourvu de ses biens par les Bourguignons, chercha un asile dans le Vermandois. Ainsi, selon M. Moréri, l'aïeul de Ramus était Bourguignon: mais selon M. Teissier, il était Normand. Je puis vous assurer qu'il n'était ni l'un ni l'autre; il était du pays de Liège. Voici ma preuve: *Parentes Rami agricolæ fuerunt pauperissimi. Avus certè, ut ipse commemorat in præfatione regie sue professionis, in Eburonum gente familiâ in primis illustri fuit: sed patrid à Carolo Burgundionum duce captâ et incensâ, in Veromandunorum agrum profugus, ob pauperiæ carbonariam artem exercuit* (2). Tous les bons géographes vous diront que les Eburones et les Liégeois sont le même peuple.

(1) *Il se vit contraint d'être valet au collège de Navarre.* J'ai suivi Banosius, et non pas Joseph Scaliger. Celui-ci prétend que Ramus alla valet à Paris. (3) *Ramus ad annum usquè decimum nonum, ne quidem primas natus dilicerat, inserviebatque Dom. de la Brosse* (4). *Lucretiam deluctus tantum famulus profecit maximo discendi desiderio percitus, ut quamvis repugnante ingenio tardo, rudi et stupido; repugnante, quod majus est, institutione serâ: labore et diligentia in id litterarum decus pervenerit, quo pervenisse vir credibile sit, ita ut anno trigesimo contra Aristotelem scripserit meliori stylo quam posterioribus annis.* J'ai de la peine à croire tout ce que nous conte là le grand Scaliger: il n'y a nulle apparence que Ramus ait vécu jusqu'à l'âge de dix-neuf ans (5) sans savoir lire, ni qu'il eût l'esprit hébété, pesant, stupide. En tout cas il est faux qu'il eût trente ans lorsqu'il commença d'écri-

(1) Teissier, Additions à M. de Thou, tom. I, pag. 371, édition de 1651.

(2) Theophilus Banosius, in *Vitâ Petri Rami*, pag. 2.

(3) Scaligerani primâ, pag. 127.

(4) M. Teissier, Additions, tom. I, pag. 371, croit que Scaliger parle d'une dame; mais Dom. est assurés le commencement de Domini que de Domine.

(5) M. Teissier, *La même*, citant Scaligerani I, ne met que neuf ans.

re contre Aristote; car son livre après mille contestations fut condamné le 10 de mai 1543. Il n'avait alors que vingt-huit ans. J'aimerais mieux donc croire Banosius, qui raconte qu'à l'âge de huit ans notre la Ramée fit un voyage à Paris de son propre mouvement, etc. *Anno ætatis sue circiter octavo, spontè Lutetiam venit, et inde bis abductus violentiâ temporis, bis eodem tamen, quam libet restantibus, ventis reversus, et ardentè discendi studio incensus, ab Honorato Carpentario avunculo victum per aliquot menses perexiguum accepit, ut artes addisceret; deinceps necessitate coactus multos annos duram servitutem in collegio Navarrae servivit. Sed quibus interdictis dominis suis fidelem operam prestitisset, nocte, Cleanthis philosophi exemplo non dissimili, oleo et lucernâ disciplinarum lumen brevi tempore tantum sibi comparavit, ut artium liberalium laured sit donatus (6). Mais voici une forte preuve contre Banosius : je la tire des propres paroles de Ramus rapportées par Jean Freigius. Confiteor vitam mihi totam acerbissimis fluctibus jactatam esse. Puer vix è cunis egressus duplici peste laboravi : juvenis, invitâ modisque omnibus repugnante fortunâ, Lutetiam ad capessendas artes ingenuas veni, inde bis adductus violentiâ temporis, bis eodem tamen quamlibet restantibus ventis reversus, atque eò ardentiore discendi studio incensus, quò vehementius prohibebat (7). Si Ramus n'avait eu que huit ans la première fois qu'il fut à Paris, eût-il employé le mot *juvenis*? n'eût-il pas dû se servir du mot de *puer*? eût-il manqué de le faire?*

(C) *Il s'engagea à soutenir le contrepied d'Aristote sur tout ce qu'on lui voudrait objecter.* Le Tassoni regarda cela comme une audace condamnable *. *Ma più audace, dit-il (8), fu la prova di Pietro Ramo, autore per altro poco degno d'essere nominato. Questi dovendo, secundo*

(6) Banosius, in *Vitâ Petri Rami*, pag. 3.

(7) Johannes Thom. Freigius, in *Vitâ Petri Rami*, pag. 7, ex Schoetiano eplogo *Rami*.

* Leclerc et Joly regardent comme fort douteux, 1^o, que Ramus ait offert de soutenir le contrepied d'Aristote; 2^o, que son examen ait duré un jour entier.

(8) Alessandro Tassoni, *Pensieri diversi*, lib. X cap. III, pag. 375.

*l'uso di Parigi, sostener conclusioni prima che fosse creato maestro, per bizzarria d'ingegno, propose questa sola a qualunque volesse argumentare, dando libero campo à tutti: Quæcumque ab Aristotele dicta sint, falsa, et commentitia esse. La quale havendo eccitati contra di lui tutti gl'ingegni, tutte le professioni, tutte le scuole, egli nondimeno con tanta prontezza, e sottigliezza de risposte la difese, che se rimauer confusa e stupita la città di Parigi: e ben ne' suoi libri appariscono ancora i segni della sua audacia. Le bon est qu'il ne nie pas que le soutenant ne défendît cette thèse avec tant de subtilité, que tout Paris s'en étonna. Voyons ce que Freigius peut nous dire sur cette aventure. *Lutetia: magisterii titulum suscepturus, pro more et consuetudine scholarum liberam disputandi copiam examinаторibus facere cogebatur. Problema igitur sumpsit: Quæcumque ab Aristotele dicta essent, commentitia esse. Attoniti novitate et insolentiâ problematis magistri nostri, cùm auctoritatem Aristotelis (quod tanquàm scûto, sese ad omnes insultus munire consueverunt) sibi ereptam viderent, irritò conatu per diem integrum, magistrandum (ut barbari barbarè vocant) oppugnârunt. Ex hoc fortuito successu ansam deinceps seriò et liberè in Aristotelem animadvertendi et inquiringi arripuit (9).**

(D) *Ses deux premiers livres..... excitèrent de grands troubles dans l'université de Paris.* L'ordre eût voulu que les professeurs de Paris, qui admiraient Aristote, eussent réfuté par des écrits et par des leçons les livres de Ramus; mais au lieu de se renfermer dans ces justes bornes des guerres académiques, ils traînèrent cet antipéripatéticien devant les juges criminels, comme un personnage qui sapait tous les fondemens de la religion. Ils firent tant de vacarme que la cause fut portée au parlement de Paris; mais dès qu'ils s'aperçurent qu'elle y serait examinée équitablement et selon les formes, ils la tirèrent de ce tribunal par leurs intrigues, et la firent évoquer au conseil du roi. *Vix aristotelicæ*

(9) Freigius, in *Vitâ Petri Rami*, pag. 9, 10.

Animadversiones lectæ erant, cum Petrus Ramus repente non ad humanam aliquam, et litteris usitatam disputationem ab academid vocatur, sed ad prætorii tribunalis capitalem contentionem per certos homines falso academici nomine rapitur, novique et ante hunc diem inauditi criminis accusatur, quod Aristoteli repugnando theologiæ artes enervaret.

Hæc enim oratione aristoteleæ actio instituta est. Hinc aristoteleorum clamoribus agitatus ad summum parisiensis curiæ consilium traducitur : deinde cum legitimo iudicii more res agit, atque apertius iniquissimæ fraudis invidia percipi videretur, novis artibus à senatu parisiensi ad regiam cognitionem disjicitur (10). Le roi ordonna que maître Antoine de Govea, qui s'estoit présenté à impugner et debato lesdits livres, et ledit Ramus, qui les sustenoit et défendoit, estoient et nommeroient de chacun costé deux bons et notables personnages connoissans les langues greeque et latine, et expérimentés en philosophie (11). Ensuite de cette ordonnance, Govea et Ramus choisirent chacun deux personnes. Pierre Danes et Francois Vicomercat furent choisis par Govea; Jean Quintin, docteur en décret, et Jean de Beaumont, docteur en médecine, furent choisis par Pierre Ramus. Le roi clut, pour le cinquième, maître Jean de Salignac, docteur en théologie. Rapportons l'exposé des lettres patentes. « Par devant lesquels (12) lesdits de Govea et Ramus eussent testés ouïs en leurs disputes et débats, jusques à ce que pour interrompre l'affaire, iceluy Ramus se seroit porté pour appellant desdits censcurs, dont nous advertis eussions decerné nos lettres à nostre prevost de Paris, ou à son lieutenant, pour contraindre lesdits de Govea et Ramus à parfaire leurs disputes, afin que

» par lesdits censeurs nous fust donné ledit advis, non obstant ledit appel et autres appellations quelconques, suivant lesquelles nos lettres, eussent lesdits de Govea et Ramus derechef comparu pardevant lesdits censeurs, et voyant que par iceluy Ramus lesdits livres ne se pourroient soustenir, eust déclaré n'en vouloir plus disputer, et qu'il les sousmettoit à la censure des dessusdits; et comme on y vouloit proceder, lesdits de Quintin et Beaumont, l'un apres l'autre, eussent déclaré ne s'en vouloir plus entremettre. Au moyen de quoy eust iceluy Ramus esté sommé et requis d'en eslire et nommer deux autres. Ce qu'il n'eust voulu faire, et se fust du tout soumis aux trois autres dessus nommés, lesquels apres avoir le tout veu et considéré eussent esté d'avis, que ledit Ramus avoit esté temeraire, arrogant et impudent, d'avoir reproché et condamné le train et art de logique receu de toutes les nations, que luy mesme ignoroit, et que par ce qu'en son livre des Animadversions il reprenoit Aristote, estoit evidemment connue et manifeste son ignorance. Voire qu'il avoit mauvaise volonté, de tant qu'il blasmoit plusieurs choses, à quoy il ne pensa oncques. Et en somme ne contenoit sondit livre des Animadversions que tous mensonges, et une maniere de medire, tellement qu'il sembloit estre le grand bien et profit des lettres et sciences, que ledit livre fust du tout supprimé : semblablement l'autre dessusdit intitulé *Dialectica Institutiones*, comme contenant aussi plusieurs choses fausses et estrangeres. » Rapportons aussi le dictum de l'ordonnance. « Sçavoir faisons, que veu par nous ledit advis, et eu sur ce autres advis et deliberations, avec plusieurs sçavans et notables personnages estans lés nous, avons condamné, supprimé, et aboly, condamnons, supprimons et abolissons lesdits deux livres, l'un *Institutiones Dialecticæ*, l'autre *Aristotelicæ Animadversiones*, et avons fait et faisons inhibitions et defenses à tous imprimeurs et libraires de nostre

(10) Audomarus Taleus, in rud ad Carolum Lotharingum cardinalem Academid, apud Leuvenum, de variis Aristotelis Fortanæ, pag. 57, 58, edit. Paris., 1653.

(11) Ce sont les termes des lettres patentes du roi, datées le 10 de mai 1553. Voyez Lamoignon, de variis Aristotelis Fortanæ, pag. m. 52. On trouve ces lettres patentes du roi dans la Bibliothèque française de la Vendue Van-Privas, sous le mot Pierre de la Ramée.

(12) C'est-à-dire les cinq juges, celui que le roi nomma, et ceux que les parties choisirent.

« royaume, pays, terres, et seigneu-
 « ries, et à tous autres nos sujets, de
 « quelque estat ou condition qu'ils
 « soient, qu'ils n'ayent plus à im-
 « primer ou faire imprimer lesdits
 « livres, ne publier, vendre, ne de-
 « biter en nosdits royaume, pays,
 « terres et seigneuries, sous peine
 « de confiscation desdits livres, et
 « de punition corporelle, soit qu'ils
 « soient imprimez en iceux nos
 « royaume, pays, terres et seigneu-
 « ries, ou autres lieux non estants
 « de nostre obbeyssance : et sembla-
 « blement audit Ramus de ne plus
 « lire lesdits livres, ne les faire es-
 « crire ou copier, publier, ne semer
 « en aucune maniere, ne lire en
 « dialectique ne philosophie en quel-
 « que maniere que ce soit, sans no-
 « tre expresse permission; aussi de
 « ne plus user de telles mediances
 « et invectives contre Aristote, ne
 « autres anciens autheurs receus et
 « approuvés, ne contre nostre dite
 « fille l'Université et supposts. d'i-
 « celle, sous les peines que dessus.
 « Si donnons en mandement et com-
 « mettons, etc. (13). »

Qui n'entend qu'une partie n'en-
 tend rien : c'est pourquoy il est bon
 que je rapporte le récit qu'un ami de
 Ramus a publié de toute la procédu-
 re. Ramus, pour obéir aux ordres de
 sa majesté, comparut devant les cinq
 juges, quoiqu'il y en eût trois qui
 fussent ses grands ennemis. On dis-
 puta deux jours. Il soutint que la
 dialectique d'Aristote était imparfai-
 te, puisqu'elle ne contenait ni défini-
 tion ni division : les deux juges
 qu'il avait choisis déclarèrent par
 écrit, le premier jour, que la défini-
 tion est nécessaire dans toute dispute
 bien réglée (14) : les trois autres dé-
 clarèrent par écrit que la dialectique
 peut être parfaite sans définition (15).
 Le lendemain ils reconnurent par
 écrit que la division est nécessaire
 dans la dialectique : mais voyant que
 Ramus en concluait qu'il avait raison
 de condamner la logique d'Aristote,

puisqu'elle n'avait pas été divisée,
 ils renvoyèrent l'affaire à un autre
 jour; et comme ils s'aperçurent
 qu'ils s'étaient eux-mêmes embarras-
 sés de telle sorte qu'ils ne pouvaient
 se dégager avec honneur, ils déclarè-
 rent qu'il fallait recommencer la dis-
 pute, et tenir pour non avenu tout
 ce qui s'était passé pendant les deux
 jours. *Ne non damna-retur Ramus,*
novum consilium initur ut ab initio
tota disputatio retextatur, et adhuc
injudicata induceretur, proque nihilo
haberetur (16). Ramus se plaignit hau-
 tement de ce procédé, où non-seule-
 ment les juges faisaient paraître qu'ils
 le voulaient condamner, mais aussi
 qu'ils cassaient eux-mêmes leur juge-
 ment : il les récusà; il appella de
 tout ce qu'ils pourraient faire. Son
 appel fut déclaré nul par François I^{er}.

Qui ordonna que les cinq juges pro-
 nonceraient en dernier ressort et
 définitivement sur cette affaire. Les
 deux juges choisis par Ramus se reti-
 rèrent, voyant bien qu'ils n'assiste-
 raient au jugement que comme té-
 moins de l'injustice que l'on préparait
 (17). Les trois autres prononcèrent
 tout ce que leur passion leur suggé-
 ra : et l'on prévint de telle sorte l'esprit
 du roi par de faux rapports, qu'on
 obtint la confirmation de leur juge-
 ment. *Hæc omnia regis, licet omnium*
regum et humanissimi et litterarum
amantissimi, tamen per falsas et im-
probi-simè conflictas calumnias induc-
ti, auctoritate confirmantur (18). No-
 tez que le roi déclare dans ses paten-
 tes, que Ramus se soumit du tout à
 ces trois juges, après le désistement
 des deux autres. Ce fait est faux, si
 l'on en croit l'auteur que je cite; car
 après avoir rapporté que les deux
 juges renoncèrent à la procédure, il
 ajoute que Ramus en fit autant, et
 que les trois autres le condamnèrent
 sans l'avoir oui. *Idemque Ramus ipse*
non sine stomacho, cum à tribus illis
contumeliosè illuderetur, fecit, et se
tempora sperare dixit, quibus tales
judices de suo facto nequaquam pa-
rem essent voluptatem percepturi. Ità
vi victa, vel certè hominum quorum-
cunque opinione ad tempus oppressa

(13) *Papæ Lanoio, de viris Aristotelis Fortu-*
nal, pag. 52.

(14) *Omnen disputationem que videt ratione*
procederet de finitione proficisci debere. Audom.
Talens, in Academiâ, apud Lanoio, ibidem,
pag. 58.

(15) *Ad dialecticæ artis perfectionem defini-*
tione nihil digne esset. Idem, ibidem.

(16) *Idem, ibidem.*

(17) *Ex eo autem consensu se discordare, quia*
se non socios consilii, sed injurias que Ramo
ficeret adhibitos testes intelligerent. Idem, ibid.

(18) *Idem, ibidem, pag. 52.*

causa est. Condemnantur igitur triumphali sententiâ, non modo indicta, sed incognita planè causa, Animadversiones aristotelicæ (19). Prenez bien garde que l'on narre ainsi la chose, non pas dans un livre anonyme, mais dans un écrit qu'Omer Talon dédia au cardinal de Lorraine. Si l'on s'y fie, on rejettera comme une fable ce que conte Pierre Galland. Il dit que François I^{er}, ayant appris les invectives continuelles d'un certain Sophiste contre Aristote, contre Cicéron et contre Quintilien, avait résolu de l'envoyer aux galères; mais que Castellan lui suggéra un autre genre de punition: ce fut d'engager ce sophiste à une dispute où il ferait voir sa folie par le silence à quoi on le réduirait. Le roi goûta cet expédient; et lorsqu'il eut su la confusion que ce personnage avait reçue, il se contenta de cette peine. C'est de Ramus que Pierre Galland veut parler: mais souvenons-nous qu'il était son grand ennemi. *Cum in hæc scholâ ante annos octo sophista, famosus musis iratis natus, gloriæ popularis siti inexplabili præceps, Aristotele, Cicerone, et Quintiliano petulanter et ignoranter vexatis, nullum finem in inermis auctorem classicum debacchandi facturum videretur, priusquam præsentem litterarum statum labefectâset, et ad suam libidinem pervertisset; permittit doctrinâ et virtute conspicui homines audaciam tam prodigiosam indignissimè tulerunt. Cunque de eo apud regem ita conquesti essent, ut ille, pro sua perpetua in litteris et litterarum professores benevolentia, hunc indignandum, ad remum damnatum triribus addicere statueret, regis animum faceti leporis suavitate emollitum, ad mitiorem sententiam traduxit. Sophistam nugantem et ineptè philosophantem ab humanissimo rege nullo capitali supplicio puniendum esse. Verum cum doctis hominibus eorum gravibus disceptatoribus in disputationis certamen commissum, argumentis convincendum, et ratione aliquid leviorè ad sagacitatem reducendum. Quorum sententia cum illum rex inscitia, impudentia, et temeritatis damnatum, silentique pœnâ multatum vidisset,*

facile acquievit, nequè acerbius quicquam in eum statuit (20).

(E) *Ses ennemis firent paraître leur joie avec un éclat surprenant.*] Ils firent plus de fracas à proportion, que les princes les plus fastueux n'en affectent après la prise d'une grande ville, ou après le gain d'une bataille très-importante. La sentence des trois juges fut publiée en latin et en français dans toutes les rues de Paris, et dans tous les lieux de l'Europe où on la put envoyer. On fit des pièces de théâtre avec un grand apparat, dans lesquelles Ramus fut basoué en mille manières, au milieu des acclamations et des applaudissemens des aristotéliciens (21). *Triumphus de tam nobili victoria mirificus agitur, tristis illa et horrenda triumvirum sententia impressis et latine et gallice oratione libellis, non modo per hujus urbis compita, sed per orbis terrarum loca omnia, quò expectari potuit* (22), *promulgatur. Ludii magno apparatu celebrantur, ubi spectantibus et plaudentibus aristotolicis, omni ludibrii et convitiù genere Ramus afficitur.*

(F) *On les avait chicanés en plusieurs manières.*] Je ne rapporte pas le détail de ces vexations; je vous renvoie à Freigius (23): je dis seulement que lorsqu'on se fut aperçu que les autres plaintes ne faisaient pas assez d'impression, on accusa Ramus de pervertir la jeunesse par des semences d'hérésie et de pyrrhonisme. *Unius primum accusationem gravissimam audivit, Ramum academicum nominantis, et inaudita calumniâ describentis, humanarum divinarumque rerum hostem et inimicum, qui de humanis divinisque legibus addubicaret, deque iis dubitare discipulos suos doceret: qui lubricos divi Augustini locos suis auditoribus ad effrenatam et impiam libertatem proponeret, qui (quò facilius incautis animis abuteretur) omnes logicas disputationes tolleretur* (24).

(20) Petrus Gallandus, in Vita Petri Castellani, num. 45, pag. 75, 76.

(21) Idem, Talus, apud Lamoignon, de vita Aristotelis Fortunæ, pag. 59. Voyez aussi la Vie de Ramus, par Jean Thomas Freigius, pag. 17.

(22) C'est ainsi qu'on lit dans M. de Lamoignon, de vita Aristotelis Fortunæ, pag. 60; mais Freigius, in Vita Rami, pag. 17, rapportant le même passage de Talus, dit quò exportari potuit.

(23) Freigius, in Vita Rami, pag. 18 et seq.

(24) Idem, ibidem, pag. 20. Cela est tiré de

(19) Androm. Taleus, in Academiâ, apud Lamoignon, de vita Aristotelis Fortunæ, pag. 59.

(G) *La manière dont lui et ses collègues prononçaient la lettre Q.* Les professeurs royaux corrigeaient entre autres abus celui qui s'était glissé dans la prononciation du latin. Quelques ecclésiastiques suivirent cette réforme, malgré le chagrin des Sorbonistes contre cette innovation. Mais un bénéficié se trouva fort mal d'avoir déplu là-dessus à la Sorbonne : elle le fit dépouiller de ses revenus : il se pourvut au parlement ; et comme les professeurs royaux craignirent qu'il ne succombât sous le crédit de la faculté de théologie, pour avoir osé prononcer la langue latine selon leur réforme, ils se crurent obligés de le secourir : ils allèrent donc à l'audience, et représentèrent si vivement à la cour l'indignité d'un tel procès, que l'accusé fut absous. *Quas novas turbas innovata pronuntiatio peperit ? Sub annum millesimum quingentesimum quinquagesimum, cum professores regii sinceriores latinæ linguæ pronuntiationem sensim introducere cœpissent, molestè ferebant cum alii, tùm præsertim sorbonici, inveteratam loquendi consuetudinem Gallorum improbari, ut quæ pueri didicissent, senes perdidit fateri cogerentur : in primis verò de sono ipsius litteræ Q ambigebatur : regii sic, uti debet, cum sequente u pronuntiantibus, quisquis, quanquam : sorbonici verò consuetudine vernaculâ, kiskis, kankam.. Jam cum sacris addictum hominem ob genuinam pronuntiationem amplissimis proventibus sorbonici spoliandum curâssent, et lite coràm senatu parisiensi contestatâ, ne miser ille ob grammaticam hæresin (ut illi vocabant) theologicis fructibus jure excideret, periculum esset : professores regii, et inter hos Petrus Ramus, facto agmine, in curiam convolant, et judicii insolentiam præfati, quod jureconsulti de legibus regii disputare soliti, ad grammaticorum leges judicandas sese dimisissent, judices ita commoverunt, ut sententiis suis non modò sacerdotem absolverent, sed et impunitatem de grammaticæ pronuntiatione disputandi tacito assensu in perpetuum stabilirent. Ergo kis, et kalis et kantus, et miki, et similes gotilimi et barbarismi erant*

la harangue inaugurale de Ramus, prononcée l'an 1551.

in parisiensi academid ante regios professores usitati : quos barbarismos si collega aliquis imitari nollet, acerbè et contumeliosè accipiebatur, quòd collegii consuetudinem violare diceretur. E scholâ regid tùm primum quis, qualis, quatus, mihi, latinè et romanè sonuerant, et pudor fuit, regii professoribus tanquam regis ipsius voci palàm reclamare (25). C'est une aventure si étrange et si incroyable, que je n'ai pas cru que je dussé omettre aucune parole de celui qui la raconte. Il en apporte tout de suite une autre qui m'étonne encore plus, et dont je voudrais bien voir les monumens dans les archives ; car sans cela je ne conseillerais à personne d'y ajouter une entière foi, non plus qu'au procès de kankam et kiskis. Voici cette autre aventure : Il fallut contraindre par l'autorité publique plusieurs docteurs de Paris à renoncer à cette thèse qu'ils soutenaient opiniâtrément, ego amat est une aussi bonne phrase que ego amo. Citons Freigius. Incredibile propè dictu est, sed tamen verum et editis libris proditum, in parisiensi academid doctores extitisse, qui mordicus tuerentur ac defenderent, ego amat, tam commodam orationem esse, quam ego amo ; ad eamque pertinaciam comprimendam consilio publico opus fuisse (26). Mon incrédulité ne m'empêche pas de dire qu'il se passa bien des choses au XVI^e siècle dans la faculté de théologie de Paris, qui la font rougir aujourd'hui quand elle y songe. Elle en fut bien bernée.

(H) *Il alla sous le bon plaisir du roi se cacher à Fontainebleau.* Je voudrais bien que Freigius n'eût pas supprimé les circonstances de cette retraite : je voudrais surtout qu'il en eût marqué le temps ; mais peut-être que s'il se fût hasardé d'en coter l'année il n'y eût pas mieux réussi que quand il a dit (27) que les *Animadversiones* de Ramus furent condamnées l'an 1545, avec défense à leur auteur de se mêler de philosophie :

(25) Freigius, in *Vita Rami*, pag. 24.

(26) *Idem*, *ibidem*.

(27) Tiré d'Agrippa, au chap. de *Grammaticæ*, qui est le 3^e. de son de *Panilo Sceniarum*. Voyez la note 8 sur le chap. 19 du 1^{er} livre de Rabelais. *REM. CARR.*

(28) *Idem*, *ibidem*, pag. 14.

mais que Ramus, réhabilité par le roi Henri (28) à la sollicitation du cardinal de Lorraine, fit une harangue, l'an 1546, de *Studiis Philosophicæ et Eloquentiæ conjungendis*. Quoi qu'il en soit, il insinue clairement que le roi, n'osant accorder à Ramus une protection ouverte, l'envoya à Fontainebleau pour le sauver de la fureur de ses ennemis. *Paucis mensibus per reliqua geometrice mysteria pervasisset, nisi cursus industrie per fatalem quandam calamitatem abruptus fuisset. Acceptis igitur a rege litteris, ad regiam Fontisbellaque bibliothecam profectus, mathematicas superiorum temporum prælectiones ab initio plenius et uberius retractavit et consideravit (29)... Hæc meditantem solitudo cervorum ac sylva diutius oculere non potuit. In Italiam tunc cogitavit, quò ipsum Bononia honorifice invitaret. In Germaniam nostram ipsius illis mathematicæ amoribus clarissimam sæpè respexit, sed viis omnibus terror mortis intentus ac pavor: rumor etiam Prælei sui indignis modis direpti, tunc bibliothecæ charissimis quibusque rebus spoliata ac depopulata, ad regiam Vincennarum propius urbem revocdrunt: quin alia viis etiam gravior accidit, ut è Vincennis per invia itinera profugiendum esse, et subinde variis in locis delitescendum: in fugâ tamen et latebris otium lucemque reperit (30). Banosius nous apprend que Ramus se retira à Fontainebleau pendant la première guerre de religion, c'est-à-dire l'an 1562 (31).*

Une lettre de Languet (32), datée de Paris le 1^{er} de février 1562, nous apprend que Ramus se mit à la tête de quelques suppôts de l'université (33), qui firent savoir à Catherine de Médicis qu'ils n'avaient aucune part à la requête présentée au parlement par le recteur, au nom de toute l'université, aux fins que l'on ne publiât pas l'édit de janvier, et qu'au contraire ils en demandaient la publi-

cation *. Il est certain que le recteur n'avait point délibéré sur cela avec ceux qu'il savait affectionnés à l'église réformée (34).

(1) *C'était un grand orateur.* } Je n'en veux point d'autre preuve que ce témoignage de Brantôme: il contient un fait qu'on ne trouve pas ailleurs. Voici ce que dit Brantôme, en donnant la liste des hommes savans que Henri II entretenait. « M. Galandius Torticolis en l'art oratoire; » mais M. Ramus son ennemy le passoit, qui estoit un fort disert et » eloquent orateur, et peu s'en est-il » veu de semblables, car il avoit une » grace inégale à toute autre, qui » secourait davantage son eloquence, » jusques-là qu'au bout de quelque » temps luy s'estant rendu huguenot, » et estant en la compagnie de messieurs le Prince et l'amiral, au » voyage de Lorraine, et leurs Reistres qu'ils avoient fait venir ne vou- » lant passer vers la France qu'ils » n'eussent de l'argent, après qu'ils » en eurent un peu touché par quel- » ques bourcillemens que les huguenots eurent faits entr'eux, et que » M. Ramus les eust haranguez, ils » en furent gagez et menez au cœur » de la France pour faire assez de » manx (35). »

(K) *Il était... éloigné de l'avarice, sobre, chaste.* } Il refusa des professions qui auraient été fort lucratives, et aima mieux régenter dans le collège de Presle où il n'avait point de gages publics (36) *. Il n'acceptait point les présens que ses disciples lui voulaient faire (37), et il faisait subsister à ses dépens quelques écoliers (38). Il refusa d'aller en Pologne, quoi-

* Leclerc rapporte que les registres de l'université, cités par du Boulay, tom. VI, pag. 549, disent au contraire que Ramus seul combattit le projet d'envoyer une députation à la cour pour lui faire part des sentimens de l'université.

(34) Idem, *ibidem*.

(35) Brantôme, *Mémoires des Hommes illustres*, tom. II, pag. 55.

(36) Thom. Freigius, in *Vitâ Rami*, pag. 35.

* Leclerc demande avec quoi Ramus fit ses libéralités et ses économies, s'il n'avait pas de gages publics. Pour prouver qu'il avait des gages, il assure que Ramus n'avait point eu de patrimoine. Quelle qu'en soit l'origine (patrimoine ou gages), le bien qu'il faisait n'est pas contesté.

(37) Idem, *ibidem*.

(38) Solaebat in patriam proficiscens bonos indolis juvenes pauperes suis sumptibus fovire; eosque in academia Præled bonis informabat

(28) Henri II ne commença de régner qu'en l'an 1547. Ramus fut interdict l'an 1563.

(29) Freigius, in *Vitâ Rami*, pag. 26.

(30) Idem, *ibidem*, pag. 28.

(31) Banosius, in *Vitâ Rami*, pag. 20.

(32) La *LXXVIII* du II^e livre, édition de Hall, 1639.

(33) *Etiam qui rectorem accusant dux est Petrus Ramus*, Languet, *épist.* LXXVIII, lib. II, pag. 203.

qu'on lui promet de payer libéralement les éloges qu'il donnerait au duc d'Anjou. * Il répondit que l'éloquence ne doit pas être mercenaire, et qu'il faut que la qualité d'homme de bien se trouve dans un orateur. *Inter cætera referam quod cuidam respondit, qui in Poloniam legatus, Ramo, ut secum proficisceretur ad Henrici, qui nunc est, Galliarum regis laudes decantandas, magno pretio persuadere conatus est. At verò, ait, oportet oratorem non tantum dicendi peritum, sed virum bonum esse: nec viri boni lingua venalis esse debet* (39). Nous apprenons là un fait digne de remarque: c'est que Monluc se voulut servir de l'éloquence de Pierre Ramus pour éblouir les Polonais, afin de leur donner plus d'envie de choisir le duc d'Anjou pour leur roi; car il ne faut pas révoquer en doute que celui qui fit à Ramus la proposition que j'ai rapportée, ne fût le même Monluc, évêque de Valence, qui négocia si heureusement l'élection de Henri III, et qui se servit entre autres moyens de l'éloquence de quelques personnes qui élevaient jusqu'au ciel par leurs vers et par leurs harangues les qualités du duc d'Anjou. Il eut le bonheur d'éviter le piège d'une maxime d'Horace (40).

La tempérance de Ramus fut exemplaire: il se contentait du bouilli; il mangeait peu à dîner; il fut vingt ans sans boire du vin, et ne commença d'en boire que par ordre des médecins; il couchait sur la paille; il se levait de grand matin (41); il étudiait tout le jour (42); il garda le célibat avec une pureté qui ne fut pas même soupçonnée de quelque tache; et il

disciplinis: ex quorum numero plerique suspensunt viri doctissimi. Panonius, in Vitâ Rami, pag. 14.

* Leclerc révoque en doute les offres faites à Ramus d'aller en Pologne. Il observe que Ramus fut tué quarante-huit jours après la mort de Sigismond Auguste, arrivée le 7 juillet 1572. Il aurait pu ajouter que Henri, duc d'Anjou, au nom duquel le texte de Bayle donne à croire qu'on appela Ramus en Pologne, ne fut élu roi que le 9 mai 1573.

(39) *Idem, ibidem, pag. 13.*

(40) *Multa fidem promissa Levans, ubi plenius arguo.*

Laudat virales qui vult extrudere merces.
Horat., *epist. II, lib. II, vs. 10.*

(41) *Banoniæ, in Vitâ Rami, pag. 12.*

(42) *Idem, ibidem.*

évitait comme un poison les conversations malthonnêtes. *Cœlebs vixit honestissimè, ab scortationis non tantum crimine, sed etiam suspicione semper immunis: colloquia obscæna, utpotè quæ bonos mores corrumpunt, tanquam toxicum fugiebat* (43).

(L) Il témoigna une grande fermeté dans ses disgrâces.] Tout autre que lui eût quitté Paris après l'arrêt foudroyant de François I^{er}, dont ses adversaires se glorifièrent avec tant d'insultes; mais il tint bon dans le collège de Presle, et les laissa crier tant qu'ils voulurent. Il ne répondit rien aux écrits qu'on publia contre lui. Il n'aurait osé, me dira-t-on; car le roi lui fit défense de rien dire qui concernât la philosophie. Mais, répondrai-je, s'il n'eût pas eu une grande force sur ses passions, il s'en fût allé hors du royaume, pour avoir la liberté de se défendre. Le silence est peut-être la chose du monde la plus difficile à un auteur attaqué et déchiré de toutes parts. Voilà pourtant une chose dont Ramus a été capable. Laissons-le dire à un auteur qui l'a exprimé fort bien. *Adversus contumelias doctorum quamlibet et eruditiorum hominum perpetuum silentium juraverat. Nil Coveano, Gallandio, Perionio, Turnebo respondit: nil ingenui et doctrine per universam Germaniam principi Melancthonio respondit: nil aliis Germanis, nil Italîs nonnullis respondit. Cùmque divulgatis per orbem terrarum gallicâ et latinâ linguâ probrius esset notatus, publicis ludis ignominiosissimè tractus: cōstrictâ linguâ, vinctis manibus prohibitus quicquam de philosophiâ vel publicè vel privatim dicere, scribere, cogitare etiam (si menti tantum potuisset imperari) prohibitus esset: adversus tantas tot acerbissimas plagas unicum patientiæ remedium adhibuit, in animoque semper illud habuit:*

Grata superveniet, quæ non sperabitur hora (44).

Cet auteur a oublié une circonstance qui pouvait donner un grand relief à ce triomphe, je veux dire à la force

(43) *Idem.*

* Leclerc prétend que Bayle exagère ici pour faire valoir Ramus.

(44) *Fregeius, in Vitâ Rami, pag. 34.*

de se taire, dont il loue Pierre Ramus. Ce professeur recouvra au bout de quatre ans la liberté de la plume, et la liberté de la langue, par rapport à la philosophie. Il nous l'apprend lui-même dans la première harangue qu'il prononça depuis qu'il fut professeur royal. *Misero rex theuricus, Hercules videlicet Gallicus, quifuit, meque quarto abhinc anno ad postulationem Caroli Lotharingi cardinalis, et manibus et lingua solvit, solutoque eloquentie et philosophiae descendae; exercendae, illustrandae, potestatem fecit* (45). Voici d'autres preuves de sa constance. La première fois qu'il expliqua sa logique dans le collège de Cambrai, les émissaires de ses ennemis n'oublèrent rien pour lui faire perdre patience, et pour le contraindre d'abandonner sa leçon : ils sifflèrent; ils firent des huées; ils battirent des mains et des pieds. En vain : il ne se déconcerta pas; il s'arrêtait de temps en temps jusques à ce que les cris cessassent, et il acheva ainsi sa leçon à plusieurs reprises. Cette fermeté les étonna, et rabattit dans la suite leur audace. *Anno 1552, eum in Cameracensi schold frequentissimo auditorio suam dialecticam auspicaretur, ab annulis clamores, strepitus, sibili ingentes per summam petulantiam excitari coepere. Hæc insolentia nihil ipse permotus, eum se oratorem præstitit, ut multum diuque licet obtinentibus adversariis, per intervalla tamen clamorum, incredibili constantia, nec minori eum gloria perorant. Quid ejus virtute consternati inimici, in posterum minus ei fuisse molesti* (46). On lui fit les mêmes insultes à Heidelberg, et avec aussi peu de succès, pendant les leçons qu'il y fit l'an 1568 (57). Cela nous montre qu'il s'était rendu odieux à plusieurs personnes en Allemagne aussi-bien qu'en France, pour avoir osé écrire contre Aristote.

Il est vrai qu'il l'avait fait d'un air un peu trop altier, et qu'il avait témoigné trop d'affectation de dépouiller ce philosophe de toute sa gloire : il lui était autant qu'il pouvait les ouvrages qu'on lui attribue, et quand il le reconnaissait pour l'auteur de quelques-uns, il en condamnait la doctrine, et passait jusqu'à l'invective contre la personne, par la description odieuse des vices et des actions d'Aristote (48). Voyez les deux harangues que Péronius publia l'an 1544.

(M) Son dessein fut . . . renverser dans un synode national.] Il voulait introduire dans l'église le gouvernement démocratique : il prétendait que la puissance des clefs, conférée au peuple par Jésus-Christ, ne doit être commise aux consistoires, qu'à fin qu'ils forment les premières délibérations, ou les premiers jugemens, qui soient ensuite proposés au peuple, et qui ne puissent passer pour loi qu'en cas qu'ils soient confirmés par les suffrages des chefs de famille. Il disait que sans cela l'on introduisait dans l'église l'oligarchie et la tyrannie. Son sentiment fut examiné dans un synode national (49), qui le rejeta. Théodore de Bèze travailla de toutes ses forces à la rejection de cette démocratie ecclésiastique, qui dans le vrai serait une source de confusion, et une pure anarchie. Il craignait que, si Pierre Ramus n'acquiesçait au jugement du synode, cela ne causât beaucoup de troubles; car il le prenait pour un grand brouillon. Voici ses paroles : *Pseudodialecticus ille, quem Zoroastres jam pridem docti multi cognominarunt, contentiohem non parvam excitavit de totâ ecclesiasticâ iurâtiâ, quam inquit democraticam esse oportere, non aristocraticam sola præconscripta presbyterio, relinquens. Synodus ob eam causam Nemausi inuito maiore coacta, cui etiam interfui, dogma istud planè, meo iudicio, absurdum et perniciosum, refutatis contrariis omnibus argumentis damnavit, cui si eum suis pauculis ille obsequatur, bene erit : sin minus, certè turbas dabit homo ad*

(45) Ramus, in Oratione habita anno 1551, circa init., pag. m. 7.

(46) Freigius, in Vita Rami, pag. 34.

(47) Proinde minis debet mirum videri, si diu libere legatione regis permisso, tertio civili bello ardente Gallia fugatur, in Heidelbergensi academia principalis auctoritate ad prestandum adductus, consensu annulorum clamores invicta animo fertulit, tantâ quidem constantia ut adversarios ræ petulantiam pudere merito debuisset. Idem, ibidem.

(48) Voyez Keckerman, in Prænotis Logis, pag. m. 95, 96.

(49) Tenu à Nîmes, au mois de mai 1572.

turbanda optima quæque comparatus (50). Ramus n'était pas assez fou pour demander l'abolition de la discipline : il attaquait seulement la juridiction des consistoires et des synodes ; il prétendait que le peuple devait juger de la doctrine, choisir les ministres, excommunier et absoudre (51). On soupçonne qu'il voulait cela, afin de renouveler dans l'église le pouvoir des démagogues d'Athènes, ou celui des tribuns de Rome ; car comme il était fort éloquent, il eût excité dans l'assemblée du peuple telles passions qu'il lui aurait plu. *Ille nescio quem adeo christianum populum somnians ut semper à Spiritu Sancto regatur, solaque presbiterio-mata presbyterio relinquens, nihil vult raturum haberi, nisi quod præsens populus rogatis expressisque suffragiis detreverit, quod ni fiat, clamitat oligarchiam ac tyrannidem inveni in ecclesiam, nihil interea ochlocratiam, reformidans, in quâ nimirum ipse, et ejus similes dominentur. Contentunt iidem quibusvis etiam idèntis prophetandi partes in ecclesiâ concedendas, hinc detorto Pauli loco ex eap. prioris ad Cor. 14 (52).*

(N) Je ferai quelques petites observations sur le récit de MM. Moréri et Teissier. J I. J'ai déjà marqué (53) leur méprise touchant le pays de l'aïeul de Pierre Ramus. II. Ils rapportent une faute de M. de Thou sans la corriger. Ce grand homme suppose (54) que Pierre Ramus ayant enseigné les belles-lettres, la philosophie, et puis les mathématiques, dans le collège de Presle, et ensuite dans le collège royal, forgea enfin une fausse philosophie opposée à Aristote (55). Il se trompe : Ramus débuta par attaquer Aristote, comme

on l'a vu ci-dessus (56). III. Ce qu'ils disent de la fondation d'une chaire de mathématiques est vrai ; mais on est porté à croire par leur récit que Ramus pendant sa vie faisait compter cinq cents francs toutes les années à celui qui remplissait cette chaire. Je ne pense pas que ce soit cela. Son intention fut apparemment qu'après sa mort on prit cette somme sur son revenu, pour être comptée au professeur qui serait choisi conformément aux conditions qu'il avait prescrites. Son testament est rapporté tout entier par Banosius (57) : il le fit le 1^{er}. (58) d'août 1568, étant prêt à s'en aller voyager pour voir les académies étrangères. Il ordonna, par ce testament, que des 700 livres de rente dont il jouissait sur l'hôtel-deville de Paris, cinq cents servissent de gages à un professeur qui enseignerait pendant trois ans l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'optique, la mécanique, l'astrologie, la géographie, dans le collège royal ; et il nomma pour le premier professeur qui jouirait de ce revenu, Frédéric Reischerus. Il y a sur ceci une faute si puérile dans les Recherches de Pasquier, que je n'ose la reprendre. Ce docte homme avait par un long travail de quarante-vingt ans tiré de son épargne cinq cents livres de rente (*) à prendre sur l'hôtel-deville de Paris, dont il légua cent livres à un sien oncle maternel ; cent autres à un sien neveu, enfant de sa sœur utérine, et les cinq cents livres restans à celui qui par son savoir se trouverait le plus digne de la chaire des mathématiques (59). Voilà ce que dit Pasquier ; voilà un exemple de ces absences de jugement dont j'ai parlé autrefois (60) : celle-ci est pire que si l'on disait dans une addition d'arithmétique 3 fois 7 font 22. Pasquier a devant ses yeux une

(50) Theodor. Beza, epist. LXVII ; elle est datée du 1^{er}. de juillet 1572.

(51) Contendebat non aduersari disciplinam, sed pendere quos esset ecclesiastica gubernatio ; volebat enim non penes paucos, sed penes universam ecclesiam esse iudicium doctrinae, electionem ministrorum, excommunicationem, et absolutionem. Simler, in Vit. Bullingeri, folio 45.

(52) Theodor. Beza, epist. LXVIII, de même date que l'autre.

(53) Dans la remarque (A).

(54) Thuan. lib. I. II, pag. 1078, ad ann. 1572. Spécie fait la même faute, ad ann. 1572, num. 15.

(55) Postremò erroneam in philosophicis doctrinam invenit, Aristoteli vocem et scriptis importuni oppugnans. Idem Thuanus, ibid.

(56) Dans la remarque (D).

(57) In Vitâ Rami, pag. 15 et seq.

(58) Et non le 8, comme l'assure Pasquier, Recherches de la France, liv. IX, chap. XIX, pag. m. 835.

(59) Les dernières éditions des Recherches de Pasquier sont très-fautives, notamment celle de Paris, 1672. Cependant on lit dans celle-ci, sept cents livres, et non pas cinq cents livres. C'est à la page 835. RIM. EXIT.

(60) Pasquier, là même.

(61) Dans l'article CASSIUS, tom. IV, pag. 582, remarque (C).

in celeberrima bononiensi academia docuerat, Angelus Papius totius academici consensu illum in demortui locum evocavit. Ab Andrea Duditho imperatoris legato Cracoviam est invitatus. Johannes rex Pannoniae Al-bae Juliae administrandae magnam propositam mercedem perficere voluit, et chirographo regio obsignavit (66). Ce n'est donc point à M. Teissier, mais à Banosius, que s'adressera cette petite censure. Romulus Amaséus mourut l'an 1558 *, plusieurs années après que le pape Paul III l'eut tiré de la profession de Bologne. Ramus ne fut donc point appelé pour remplir la place que la mort de ce Romulus laissait vacante; il fallait dire qu'on lui offrit cette profession, lorsqu'Amaséus la quitta pour aller instruire à Rome le petit-fils du pape Paul III. Que si elle ne lui fut offerte qu'après la mort d'Amaséus, il fallait dire simplement qu'on lui offrit à Bologne un emploi très-honorable et très-lucratif, celui-même qu'Amaséus y avait eu autrefois. Car enfin c'est nous tromper que de nous dire que Ramus refusa la chaire que la mort de Romulus Amaséus laissait vide : c'est nous débiter que Romulus Amaséus mourut à Bologne dans sa profession; or cela est faux. VI. M. Moréri se trompe, quand il dit que par le jugement que les commissaires de François I^{er} rendirent, Ramus fut banni. On lui défendit seulement de se mêler de philosophie; et tout aussitôt il se mit à enseigner les belles-lettres dans le collège de Presle. Je m'imagine que ces paroles latines d'Omer Talon auront trompé ou M. Moréri, ou ceux qu'il a copiés. *Auctori Animadversionum et Institutionum toto philosophiae regno velut aqua et igni, gravi etiam poena addita, interdictum, ne unquam vel scribendo, vel docendo in ullam philosophiae partem ingrederetur* (67). Faute d'attention, quelqu'un s'est imaginé qu'on bannit Ramus de tout le royaume de France, et n'aura pas retenu qu'on ne le bannit que de

tout l'empire de la philosophie, toto philosophiae regno. VII. M. Moréri ajoute qu'on l'accusa d'hérésie à cause du livre intitulé : *De Religione christiana*, qui fut imprimé à Francfort quelque temps après sa mort. Ce livre ne fut point connu pendant la vie de l'auteur : on en sauva l'original lorsque sa bibliothèque fut pillée (68), et on le porta en Allemagne où Banosius le fit imprimer, l'an 1576 (69). Je crois qu'on peut défier tous les amis de M. Moréri de prouver que jamais Ramus ait souffert aucune persécution pour ce livre-là. On avait assez d'autres preuves qu'il était bon protestant : une harangue publique, une action qui sentait un peu Pionoclaste (70), et la réponse qu'il fit à un important qui lui demandait pourquoi il allait à la messe si rarement, l'en pouvaient convaincre. *Hujus zelo inflammatus, publicè concione parisiensi scholæ monachos graviter admonuit, ut puriorem theologia ex Evangelio, relictis sophistarum lacunis, discerent. Idola gymnasiæ Prælei amoveri et recondi jussit ne conspicerentur. Missæ autem rarè intererat. Interrogatus verò hæc de re à viro gravissimo, strenuè respondit: E toto Veteri Novoque Testamento nihil quidquam magis à novissimis christianis depravatum et corruptum esse, quàm secundum mandatum legis et cænæ sacramentum, ut homo in utroque per speciem religionis in execrabilem idololatriam laberetur* (71). Il se tint caché pendant la première guerre civile : il suivit le prince de Condé dans la seconde; et il professa hautement en Allemagne, pendant la troisième, les sentimens de Calvin. Il communia à Heidelberg avec ceux de la religion (72). Il dit entre autres choses dans une harangue publique à Bâle, qu'il avait eu le bonheur de la composer au même

(68) Banosius, in Vita Rami, pag. 28.

(69) L'édition dont je me sers est de Francfort, 1594 : mais la Vie de Ramus qui est à la tête, et qui sert d'épître dédicatoire à Philippe Sidney, est datée du 1^{er} de janvier 1576.

(70) Il fit ôter toutes les images du collège de Presle, et les cassa. Voyez la citat. suivante.

(71) Banosius, in Vita Rami, pag. 19 et 20.

(72) Cum Heidelberg unâ apud Immanuellem Tremellium anno septuagesimo viveremus, gallicis concionibus semper interfuit, et sacra cœna, edita primum sibi sua conjugatione, cum magno Dei timore et cultus divini reverentiâ non semel communicavit. Idem, ibidem, pag. 25.

(66) Banosius, in Vita Petri Rami, pag. 9. Voyez aussi Frejus, in Vita ejusdem, pag. 36 et 41.

* Leclerc observe que R. Amaséus mourut en 1555. Voyez ci-devant, tom. I pag. 486.

(67) Andomar. Talaus, in Academia, apud Launonium, de variâ Aristotelis Fortuna, pag. 59.

lieu où Calvin avait écrit son Institution. *Inter academice basilienſis hoſpites Johannes Calvinus præcipuè commemorandus eſt lumen Gallie, lumen chriſtiane per orbem terrarum eccleſiæ, lumen in hoc ipſo (in quo hæc meditor commentorque) hoſpiti præcipuè perſpectum: hic enim tanti luminis facies (ut Catharina Petita lectiſſima matrona ſanctitate ſingularis ingeniî mirificè capta tum Calvini, modò etiam Rami hoſpita sæpè ac jueundè mihi narraviſſet) primum ſunt incenſæ: hic illuſtres illæ chriſtiane institutionis cœleſtesque vigiliæ ſunt exaræte et elaboratæ* (73). Enſin étant retourné en France après la première paix, il obtint de Charles IX une permiſſion ſpéciale de profeſſer la nouvelle religion, avec des appointemens conſidérables. *Impetrat ergò à rege ſtipendia perampla, ut non tantum privato ſtudio artes meditando ſcribendoque illuſtraret, ſed etiam ut, ſublatis impedimentis, reſormatæ religionis ſanctiſſimis exercitiis in poſtremum liberius fruereſſetur* (74). VIII. M. Teiſſier aſſure que Ramus apprit de lui-même, et ſans précepteur, la philoſophie (75). Cependant Ramus lui-même a fait ſavoir au public, qu'il avait fait un cours de philoſophie dans les collèges, qui avait duré ſelon la coutume trois ans et demi. *Cum tres annos ſexque meſes, inquit, in philoſophiâ ſcholæſticæ ex academiciæ noſtræ legibus poſuiſſem: logicis organi libri cognoscendis, diſputandis, meditando (ex omnibus enim ariſtoteliſ libriſ logicæ præcipuè toto trienniî tempore clamantur et reclamantur), eum, inquam, tempus illud ita traduxiſſem, et jam ut abſolutus artium ſcilicet magiſter, philoſophiæ laureâ donatus eſſem ſubductâ ætatis meæ ratione, etc.* (76). IX. Selon M. Teiſſier il apprit de Jean de la Pène les ma-

thématiques; mais ſelon Freigius (*) il fut le maître de Jean de la Pène, et il l'établit pour ſon ſubſtitut dans la charge d'enſeigner les mathématiques. X. Voyez le numéro IV de cette remarque, vous jugerez ſ'il paraît, par deux lettres que Bèze lui écrivit en 1570, qu'il avait fait deſſein de ſe retirer à Genève, et que Bèze lui témoigna beaucoup de bienveillance (77).

(O) Sa ſecte a été aſſez florissante.] Elle a été inconnue en Eſpagne et en Italie, et ne fit guère de progrès en France; mais elle fructifia beaucoup en Écoſſe et en Angleterre, et plus encore en Allemagne. Cela paraît par le grand nombre de livres que pluſieurs péripatéticiens allemands allicetèrent de publier contre les ramistes. Il y en eut même qui ſe crurent obligés de rapporter les raiſons déſavantageuſes pourquoy cette ſecte ſe multipliait; car ils ne pouvaient ſouffrir que l'on alléguât ſes progrès comme une marque de ſa vérité. *Et miramur adhuc quid rei ſit, eur... ea (contra quam ſcribimus) philoſophandi ratio locum inveniat hoc ſeculo in plerisque Germaniæ provinciis, etiam in illis de quibus id nunquam quiſquam vel metuere vel ſperare poteuiſſet? Non eſt ſanè cauſa hujus per Germaniam et Angliam etiam ac Scotiam incrementi (nam in Italiâ, Hiſpaniâ et Galliâ etiam ipſa planè obſcura eſt philoſophiæ Ramæe fama), ſed hæc cauſa eſt, quòd cauſam optimam commodè non agimus* (78). Ces paro-les ſont tirées d'un chapitre de Keckerman, où l'on trouve une critique aſſez ſenſée de la méthode des ramistes (79). Cet auteur loue (80) beaucoup un écrit que David Paréus publiâ contre eux l'an 1586. J'ai dit ailleurs (81) que ce grand théologien n'eſtimait guère leur fondateur. Keckerman ſe plaint beaucoup du ramiste

(73) Ramus, in Baſilæ, pag. m. 58.

(*) Leclerc trouve invraiſemblable cette permiſſion, d'autant plus que dans les regiſtres de l'univerſité, 10 février 1562, Ramus eſt appelé ſuſpect d'hérésie, terme qui démontre que Ramus ne profeſſait pas ouvertement le calvinisme.

(74) Baſioſius, in Viâ Rami, pag. 24.

(75) Teiſſier, Additions aux Éloges, tom. I, pag. 372.

(76) Freigius, in Viâ Rami, pag. 10, citant Ramus, in epilogo libri quinti ſcholæſtarum dialecticorum.

(*) Johan. Penam ſuæ diſcipline ſtultum mactis, mathematiciſ oneris ſæce ſtigmatiſper ſuit rubellatus et exoneratus. Freigius, ibidem, pag. 28 et 29.

(77) Teiſſier, Additions aux Éloges, tom. I, pag. 372.

(78) Keckermano., in Præcon. Logicæ, tract. II, cap. IV, pag. m. 133.

(79) Voyez aſſi la préface de cet ouvrage de Keckerman.

(80) Ibidem, cap. VI, pag. 28.

(81) Dans l'article PARÉUS (David), tom. XI, pag. 308, remarque (H), à la fin.

Henningus Rennaemannus, qui s'emporta furieusement contre Théodore de Bèze, et contre Zacharie Ursin, au sujet de Ramus. Il parle aussi d'un autre écrivain ramiste fier et emporté qui s'appelait Caspar Pfaffradius. (82) Scimus philosophos rameos quodam eloquentiae fastu plerumque in alios (magistri sui indole) desputare: exempla sunt in luce: ex quibus unum illud proferam, quod et recens est, et prae reliquis insigne, M. Henningi Rennaemanni Saxonis, qui pro ramed philosophia dissertationem ante annos circiter tres (83) scribere non potuit, quin maledicam linguam stringeret non tantum in clarissimum philosophum Philippum Seherbium, sed eos viros, qui ecclesiam Christi adversus papatis furores, et heterodoxorum sophismata tot, tantis, tam tota Europa suspiciendis scriptis juverunt. . . . (84) Clarissimum dico Theodorum Beza, cujus ille epistolas de P. Ramo scriptas, velut anathematicas livide exagitat; et item summum illum atque admirabilem aequè philosophum ac theologum dominum Zachariam Ursinum, pie memoriae, cujus de P. Rami dialecticæ et rhetoriæ scriptum ad voluntatem Friderici III, electoris palatini principis, meritò certè, si quisquam unquam princeps, cognomentum Pii adepti, judicium, furentem vocat Rami exerationem. Pasquier rapporte (85) qu'il y a universitez qui sont sous la domination du landgrave de Hain (86) ils ont banni la philosophie d'Aristote pour embrasser celle de Ramus, se donnant ceux qui étudient en dialectique le nom et titre de ramistes. Pour dernière preuve je me servirai de ces paroles de Scaliger: Ramus était un homme docte, mais on en fait trop grand état. . . . Ramus magnus fuit vir, sed magni nimis fit (87). Le ramisme pensa s'introduire dans les universités de Hollande, mais l'oppo-

sition de Scaliger et de quelques autres lui fit donner l'exclusion. Cujus (ramistæ philosophiæ) introductioni in academias Belgicæ cordatiores et intelligentiores fortiter obstitērunt, quos inter Josephus Scaliger sui sæculi phoenix emicuit (88). Une lettre d'Isaac Pontanus, écrite l'an 1629 (89), m'apprend que les professeurs d'Harderwie conseillèrent à l'académie de Leyde de permettre que l'on enseignât indifféremment, ou la logique de Ramus, ou celle de du Moulin.

J'ai été averti (90) que le ramisme fleurit encore aujourd'hui en Suisse, et que les magistrats de Berne l'ont pris sous leur protection, de sorte que les professeurs en philosophie, à Berne et à Lausanne, sont obligés de ne se servir que de la logique de Ramus, et s'ils dietent quelque chose tirée de Clauberge, ou de l'Art de Penser, ce n'est que sous les auspices de Pierre Ramus, et comme une explication de sa doctrine.

(P) Il faudra faire une remarque contre Pasquier.] Il observe (91) que la Fon se plaint (92) qu'un Ramus et Mercerus, qui avoient fourvoyé de l'ancienne religion, furent les chefs de la brigade qui obligea le parlement de Paris, en 1564, à n'accorder pas aux jésuites ce qu'ils demandoient. Il lui répond que ni Ramus ni Mercerus ne s'en remuerent en leur particulier, et qu'ils furent seulement de la partie comme leurs autres confrères professeurs du roi. Il ajoute (93) que Mercerus estoit si estoigné de brigues qu'il ne connoissoit que les livres hebreux, avec lesquels il communiquoit tous les jours sans cesse; grand et superlatif en cette langue, voire au jugement des doctes ayant le dessus de tous les Juifs, en tout le demeurant des affaires du monde, un vrai chiffre. Après cela voici ce qu'il

(88) Saut. Marcus, in præfat. Indiculi principiar. Controversiar. theologic. adversus Wittich.

(89) Imprimée dans le Recueil de Mathusæ, l'an 1695, C'est la XCIX^e.

(90) Par M. Desmaisons, le même dont M. Bernard a publié un Mémoire dans ses Nouvelles de la République des Lettres, nov. 1700, art. I.

(91) Pasquier, Catéchisme des jésuites, liv. I, chap. VI, pag. m. 45.

(92) Voyez la Réponse de René de la Fon, pour les religieux de la Compagnie de Jésus, au Plaidoyer de Simon Marion, pag. 28.

(93) Pasquier, ibi même, pag. 46.

(82) Idem, Keckermann, in Pericopa. Logicis, tract. II, cap. V, sub fin., pag. 169.

(83) Ce titre de Keckermann fut imprimé l'an 1590.

(84) Ibidem, pag. 170.

(85) Pasquier, Recherches de la France, liv. IX, chap. XVIII, pag. 834.

(86) Il veut dire Hesse.

(87) Scaligerus II, pag. 301.

dit : Les jésuites ont fait imprimer en l'an 1595 le (*) plaidoyer de *Versoris* : luy, voulant tourner en envie cette cause contre l'université, met en avant non que *Mercerus*, ainsi *Ramus* et *Gallandius* s'estoyent rendus sollicitateurs de cette cause ; mais cela fut trouvé si estoigné de toute verisimilitude, qu'on l'estime une hyperbole, pour l'inimitié ouverte qu'ils s'estoyent portés de tout temps, laquelle les accompagna jusques à la mort. Inimitié dont *Rabelais*, *Lucian* de nostre siècle, en la preface de son 111^e livre, et depuis ce gentil poëte *Joachim du Bellay*, en l'un de ses plus signalés poëmes, s'en moquerent par placards exprès qui sont les plus beaux de leurs livres. D'ailleurs *Gallandius* ne fut jamais autre que de la religion catholique, apostolique, romaine. Pasquier oublie le meilleur moyen de réfuter ce plaidoyer, c'est que *Gallandius*, l'adversaire de *Pierre*, *Ramus*, était mort depuis cinq ans, lorsque *Versoris* plaida la cause des jésuites (94). *Rabelais* n'est pas bien cité ; il fallait citer la preface du 14^e livre.

(*) Au feuillet 24 et 32 du Plaidoyer de *Versoris*.

* Leclerc observe que Bayle a été ici induit en erreur par Pasquier, qui a confondu P. Galland, mort en 1559, avec Guillaume Galland, son successeur. Ce fut ce dernier qui, en 1564, sollicita avec *Ramus* contre les jésuites.

(94) Du Breul, *Antiquités de Paris*, pag. m. 365, dit que *Pierre Galland*, professeur royal en langue grecque, mourut le 31 d'août 1559.

RANGOUZE, auteur français sous le règne de Louis XIV, ne m'est point connu par ses beaux endroits ; car on ne nomme point ainsi l'industrie avec laquelle un auteur sait mettre à profit ses épitres dédicatoires et ses flatteries. Ce n'est pas que cette industrie, très-mauvaise moralement parlant, ne puisse tenir un rang fort considérable parmi ce qu'on nomme bonnes qualités naturelles ou acquises (A). Le sieur de Rangouze la possédait éminemment (B), comme il paraîtra par mes remarques.

(A) Parmi ce qu'on nomme bon-

nes qualités naturelles ou acquises.] Toutes les langues se peuvent plaindre de leur stérilité ; les unes plus, les autres moins : elles la sentent principalement par rapport aux choses qui sont privées de la perfection qui leur est due. Si cette perfection est une vertu morale, on nomme mauvaises ces choses-là ; si elle est une vertu physique, on leur donne aussi le nom de mauvaises. D'un autre côté on nomme indifféremment bonnes choses celles qui possèdent la vertu morale de leur espèce, et celles qui possèdent la vertu physique de leur condition. Un juge inique est appelé mauvais juge ; un peintre ignorant est appelé mauvais peintre ; on appelle bon juge celui qui est équitable, et bien éclairé ; on appelle bon peintre celui qui sait faire de beaux tableaux. Nous sentons là que les mots nous manquent (1), puisque nous sommes contraints de désigner par celui de bon, et par celui de mauvais, cent choses d'une nature très-différente. On ne doit donc pas s'étonner que j'aie mis au nombre des bonnes choses l'industrie du sieur Rangouze, après l'avoir exclu du rang des vertus morales. Elle est bonne au même sens que nous donnons cet éloge à la mémoire, à la vue, à l'ouïe, à l'odorat, etc., quand ces facultés ont la perfection que la nature leur a destinée. Toute science, sans en excepter même celle des ruses et des tromperies, est une espèce de perfection : la subtilité de l'esprit est un avantage naturel, tout comme la stupidité et la sottise sont de grandes imperfections. Moralement parlant, la science des tromperies n'est ni bonne ni mauvaise ; mais physiquement parlant, c'est une fort bonne qualité, c'est un avantage, c'est une perfection. Une simplicité d'esprit qui n'est capable ni de tromper ni d'éviter d'être trompée, est physiquement parlant un défaut, et une mauvaise qualité. Si l'on réduit en pratique l'art de tromper, il devient, moralement parlant, une très-mauvaise chose ; c'est un crime punissable ; mais quand on punit sur

(1) Notre que la pierre de l'homme et le caprice de l'usage se mêlent aussi de cela ; car si l'on voulait, on trouverait d'autres mots pour désigner un peintre qui entend ou qui n'entend pas son art.

la roue certains voleurs dont l'industrie, et d'autres qualités naturelles étaient parvenues au souverain degré de la perfection en leur espèce, on ne laisse pas d'admirer ce qu'il y avait en eux de bien physique; on déteste seulement le mauvais usage qu'ils en avaient fait. Disons donc en général que l'adresse de s'enrichir, soit dans les finances, soit dans le négoce, est un bien et un avantage naturel qui mérite d'être estimé, quand on le sépare de l'abus qu'en peuvent faire les hommes. Il faut dire la même chose de l'industrie d'un auteur qui s'enrichit par le travail de sa plume et par la souplesse avec laquelle il trafique d'épîtres dédicatoires, et d'exemplaires envoyés deçà et delà. Vous ne sauriez nier qu'un tel homme n'ait une sorte d'esprit, et une espèce de sagacité et de fin discernement qui sont une perfection naturelle, que l'on devrait admirer à certains égards, sauf le droit de la mépriser et de la blâmer à cause de ses abus et de ses suites. Les personnes équitables distribuent inégalement leurs censures à cette classe d'auteurs; car ils n'accablent point de tous les traits satiriques que Furetière a rassemblés dans sa Somme dédicatoire (2) ceux qui, chargés d'une nombreuse famille, sans patrimoine, sans pension du public, n'ont point d'autre voie de subsister que les revenus de leur plume. On excuse alors la multiplicité de leurs dédicaces, et l'on admire bien moins que chacun de leurs ouvrages soit divisé en plusieurs tomes dédiés à autant de gens différents, et que les secondes éditions soient dédiées à de nouveaux Mécènes; on admire, dis-je, bien moins cela, que l'on n'admire qu'ils viennent à bout de trouver au bout de leur plume la subsistance honorable de leur femme et de leurs enfans, et que ce soit l'unique pivot sur quoi ils fassent rouler toute une grande famille. On étend en leur faveur une règle qu'un bel esprit a proposée, pour justifier ceux qui s'appliquent

à des bagatelles. Voici ses paroles : *Qui ne sait d'ailleurs que des raisons très-solides nous attachent quelquefois à des ouvrages qui semblent ne l'être pas, et qu'un devoir caché et obscur l'emporte souvent sans injustice sur cet autre devoir public et éclatant? Cet homme que vous blâmez a trouvé peut-être que pour rétablir sa santé qui est ruinée, pour se défendre de la mauvaise fortune, pour le bien d'une famille dont il est l'appui, il lui est plus utile de travailler à des chansons qu'à des traités de morale et de politique. Si cela est, je le dirai hardiment, la morale et la politique elles-mêmes lui ordonneront de faire des chansons; et c'est une injustice sans exemple de condamner les occupations d'autrui dont on ne sait ni les motifs, ni les circonstances (3).*

(B) Le sieur de Rangouze la possédait éminemment. J Costar m'en fournit la preuve. « à Dieu ne plaise » que je veuille faire comparaison » avec le sieur de Rangouze, dont » l'éloquence lui a acquis quinze ou » seize cents pistoles depuis huit mois, » et que l'on peut appeler le Chérilus en prose de notre temps.

*Cherilus incultus qui versibus ac malè natis
Retulit acceptos, regale numisma, Philippus.*

» Par la règle de l'Évangile... un arbre » est bon, qui porte de si bons fruits. » Quand même la fable aurait dit » vrai, celui des jardins des Hespérides, dont les poètes parlaient tant, » valoit bien moins, puisque selon » un scoliaste grec de grande foi et » de grande autorité, cet arbre ne » portait les pommes d'or qu'en sa » saison, et non pas toute l'année » (4). Citons un autre témoin; ce sera l'illustre mademoiselle de Scudéri. Elle parle d'un auteur qui avait trois épîtres toutes prêtes pour un même livre, pour trois personnes fort différentes en condition et en mérite : ayant résolu d'employer celle dont il pourrait tirer le plus d'utilité, et faisant ménager cela par une tierce personne. Et en effet, il dédia le livre à la personne qui lui en donna le plus, quoique de moindre mérite. Elle dit ensuite, qu'un auteur, qui

(2) Elle est imprimée à la fin du Roman bourgeois. Vous en trouverez une espèce de traduction latine dans la préface du III^e. tome Observationum selectarum ad Rem litterariam spectantium, imprimé à Hall, l'an 1701.

(3) Pellisson, Discours sur les Œuvres de M. Sarrasin, pag. m. 39. et 40.

(4) Costar, lettre L de la II^e. partie, p. 115.

n'est plus, ayant préparé une épître qui pouvait passer pour un grand panégyrique, la supprima, parce qu'avant la fin de l'impression, celui à qui il dédiait le livre fut disgracié. Elle ajoute, qu'un homme du Dauphiné ayant fait le panégyrique du cardinal de Richelieu, et le trouvant mort quand il arriva, il en fit le panégyrique de la reine-mère Anne d'Autriche. Et j'ai su aussi qu'un auteur, après avoir fort loué un homme vivant, et l'avoir loué justement, il lui ôta toutes les louanges qu'il lui avait données, sans qu'il eût fait nulle autre chose qui l'en rendît indigne, si non qu'il était mort, sans avoir pu donner à cet auteur ce qu'il croyait mériter. Tous ces exemples, poursuit-elle, sont fort particuliers. Mais on m'en a conté un assez plaisant d'un nommé Rangouze, qui avait fait un recueil de lettres qu'il avait fait imprimer sans chiffre. De sorte que le relieur de ce livre mettait celle que l'auteur voulait la première : et par ce moyen tous ceux à qui il donnait ce volume, se voyant à la tête, s'en trouvaient plus obligés. Cela me paraît bien bizarre, et il faut aimer autant à dédier qu'un habile médecin italien, qui ayant travaillé sur les Aphorismes d'Hippocrate, dédia chaque livre de ses commentaires à un de ses amis, et la table à un autre (5). Voyons ce qu'a dit Sorel :

« Les lettres du bon homme Rangouze » peuvent être appelées à bon droit » lettres dorées, puisqu'il se van- » tait de n'en composer aucune à » moins de vingt ou trente pistoles, » n'en faisant guère que pour les per- » sonnes de la haute condition, et qui » avaient moyen de les payer. Elles » étaient toutes comme des éloges suc- » cincts de ceux à qui elles s'adres- » saient, rapportant leurs meilleures » qualités et leurs plus remarquables » actions, avec plusieurs complimens » pour ceux dont il n'y avait pas beau- » coup de choses à dire. Nous avons vu » des gens d'esprit s'étonner comment » cet homme, qui était sans étude, » avait pu faire un si grand nombre » de lettres différentes sur des louan- » ges presque semblables. On ne fait

» point de difficulté de se souvenir de » lui ; parce que ses écrits peuvent » toujours servir pour apprendre les » qualités et les fortunes des grands » du royaume à ceux qui ne les sa- » vent pas (6). »

(5) Sorel, Bibliothèque française, pag. m. 119.

RAOUL (a), archevêque de Bourges, était fils de Raoul, comte, seigneur de Turenne, abbé laïque de Tulle, comte de Quercy, et d'Aigue, son épouse. Sa naissance était illustre, étant de la maison royale de France, et de la même tige et branche que Wifroi, comte de Bourges (b), que les Actes de saint Jacques l'hermite et ceux de saint Génoulf, assurent être issu des rois de France (c).

Raoul fut destiné dès sa tendre jeunesse à l'état ecclésiastique, et mis sous la conduite de Bertrand, abbé de Solignac en Limousin (d). Ensuite il fut abbé de Fleuri (e), puis archevêque de Bourges, en 839 (f). Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps (f). Il eut part à

(a) Voyez les Avertissements sur la seconde édition. Bayle y déclare avoir reçu cet article tout dressé et parfaitement bien dressé, mais trop tard pour y être admis.

(b) Mabillon, Act. SS. Benedict. Sect. IV, tom. II, pag. 156. Ibid., pag. 151 : Robertus siquidem Saxiaci vici, et circumjacentis regionis dominus, vir potens, et nobilis, ex regum Francorum genere ortus erat, et quod obtulit est christiand pietate insignis : cui affectu et origine respondebat uxor ejus nomine Agnna, ex potro Vicfrido, comite quondam Bituricensi, regali prosapia exorto, et matrona Odla nomine filia, et hi omnes ex regio Francorum sanguine traxerant originem.

(c) Ibid., pag. 226 Vila sancti Genalphi : Wifredus hic ex illa nobilitate scarrâ quem gloriosus rex Pipinus prefecit Augusti Ludovici avus, in urbe Bituricâ ad Qualiforit ducis Aquitania partes expugnandas reliquerat, originem trahens regali quoque prosapia ornatus.

(d) Ibid., pag. 157.

(e) Ibidem.

(f) Ibid. et Gall. christi, à Sanmarthanis

(5) Mademoiselle de Scudéri, Conversations sur divers sujets. Tom. I, au dialogue qui est au commencement.

toutes les grandes affaires de son temps (g) ; et ce fut lui qui couronna dans Limoges, roi d'Aquitaine, en 855, le jeune Charles, fils de Charles-le-Chauve (h). Il se trouva avec le même Charles-le-Chauve au concile tenu à Savonnières, proche Toul, en 859. La manière dont les pères de ce concile en usèrent avec lui, et les termes soumis dont ils se servirent à son égard (i), font connaître qu'il était d'une très-grande considération à la cour et dans le clergé. Il fut un des archevêques choisis par ce concile pour juger sur les plaintes que Charles-le-Chauve fit contre Wénillon, archevêque de Sens (k). Il s'était trouvé, en 855, auparavant au concile de Meaux (l), et il assista dans la suite à celui de Tusei, en 810 (m), et aux assemblées tenues à Pistes, en présence de Charles-le-Chauve, es années 862 et 864 (n). Il fonda son patrimoine plusieurs abbayes, celle de Dèvre en Berri, transférée depuis à Vierzon (o); celle de Beaulieu en Limousin; celle de Végenne dans le même pays, et celle de Sarasac en Querci. Ces deux dernières sont ruinées (p).

tom. I, pag. 151 et 152. Patriarch. Bituricensis, cap. XLV II, in Biblioth. Labb., tom. II pag. 66.

(g) La Thaumassière, Hist. du Berri, pag. 294.

(h) Besti, Hist. des comtes de Poitou et Annal. Bertini, ad ann. 855.

(i) Sirm. concil. Gall., tom. III. Cap. XI, pag. 141.

(k) Ibid., pag. 144.

(l) Sac. Benedictus IV, tome II, p. 165.

(m) Sirm., Concil. Gall. Tome III, pag. 160.

(n) Ibidem.

(o) Croa. Vierzon, in Biblioth. Labbe, tom. II, Act. SS. Benedict. Sac. IV, tom. II, pag. 158 et seq.

(p) Ibidem.

Il fit encore rebâtir Château-Gourdon dans le Saisseau. Cette ville était de son patrimoine: il y mit le corps de saint Satire; ce qui a donné occasion au nom de Saint-Satur, qu'elle porte aujourd'hui (q). Elle est située proche Sancerre, qui était le chef-lieu de l'autre partie du Saisseau, possédée par Wifroi, comte de Bourges, et que sa fille Agane porta en mariage à Robert, frère d'Ingeltrude, femme de Pépin I^{er}, roi d'Aquitaine (r). Ce Robert est le même que Robert-le-Fort.

Un ancien auteur (s) nous apprend que saint Raoul gouverna le peuple qui lui était soumis avec tant de prudence et de grandeur d'âme, qu'il pourrait avec justice être appelé, par tous les grands de l'Aquitaine, le père de la patrie (t). Il eut un soin tout particulier de son clergé; et ce fut pour l'instruire et pour l'édifier qu'il composa quinze canons ou ordonnances, que M. Baluse a fait imprimer. Il en fit encore quelques autres que le même M. Baluse promet de don-

(q) Hist. de saint Martial, III^e partie, pag. 315.

(r) Domini, Anaberti Familia rediviva. Du Bouchet, Véritable Origine de la maison de France. Labbe, Tableaux généalogiques.

(s) Fragmentum Vit. sancti Jacobi Eremit. relatum in Patriarch. Bituricensi, cap. LXXVII, Labb. Biblioth., tom. I.

(t) Interdum vir Domini Jacobus inter tot praeclara bonorum operum exercitia illustratus gratia divina praedixit obitum praestantissimi pontificis Rodulphi, qui insid sibi prudentia, antea quoque nobilitate, sua tempestate plebem sibi creditam optime regens, merito pater patriae à cunctis Aquitaniae Gentis Primoribus dici poterat. Idem refertur in Vita Sti. Jacobi Eremitae, apud Mabillonium, Sac. Benedict. IV, tom. II, pag. 256, in Elog. Hist. sancti Rodul. Archi. Bitutic.

ner. Il est le premier archevêque de Bourges que nous sachions incontestablement avoir été patriarche et primat des Aquitaines et des Narbonnaises (u). Ce fut à ce sujet que le pape Nicolas I^{er} lui écrivit une longue lettre qui nous apprend que les primats ne devaient point connaître, en première instance, des affaires des clercs des autres diocèses soumis à leur primatie, mais seulement par voie d'appel (x).

Il mourut le 20 de juin 866 : il a été mis au nombre des saints (y).

Lui, ses frères, et la postérité de ces mêmes frères, furent très-attachés à Robert-le-Fort et à ses descendants.

Deux de ces frères, savoir GODEFROI et ROBERT, laissèrent postérité. Celle de Robert finit à AIMAR, vicomte du bas Limousin, abbé laïque et restaurateur de l'abbaye de Tulle. Il rendit aux religieux de cette maison la dignité d'abbé, et la manse abbatiale : elles étaient dans sa famille depuis son trisaïeul, qui les avait obtenues de la libéralité de nos rois (z).

Le comte Godefroi combattit contre les Normands, à la bataille de Briéserthe, avec Robert-le-Fort qui y fut tué (aa). Il laissa deux fils ; le comte GODEFROI, de qui saint Eudes, abbé de Clugni, dit, qu'il voulut obliger saint Géraud, comte d'Aurillac, de se

faire son vassal (bb). RANULPHE, frère puîné de Godefroi, continua la postérité. La branche aînée de ses descendants finit à SULPICE, qui porta Turenne par mariage dans la maison de Comborn (cc). La branche puînée, qui a pris le nom de Souillac, lorsque les surnoms sont devenus héréditaires, subsiste encore et continue la postérité de ces princes, comtes, seigneurs de Turenne sortis de même tige que Wilfrid, comte de Bourges.

(bb) Biblioth. clauic., pag. 84.

(cc) Justel, Preuves de l'Hist. de Turen., pag. 18.

RAPHELENGIUS (FRANÇOIS), né (a) en Flandres le 27 de février 1439, se rendit illustre par l'intelligence des langues orientales. Ayant commencé ses études à Gand (b), il perdit son père, et fut obligé par sa mère à se destiner à la marchandise ; mais comme ses maîtres l'envoyèrent à Nuremberg chez des personnes qui lui laissèrent la commodité de satisfaire son inclination pour les lettres, il se remit à étudier. Étant retourné en Flandres, il trouva une occasion d'aller à Paris, où il fit de grands progrès dans la langue grecque et dans la langue hébraïque. Les guerres civiles le contraignant de chercher une autre demeure, il passa en Angleterre, et enseigna quelque temps le grec dans l'académie de Cambridge. Il revint ensuite dans le Pays-Bas, et fut correcteur d'imprimerie à Anvers, chez le célèbre Christophle Plantin. Il s'acquit de telle sorte

(u) Gall. Christ., à Saum. tom. I, pag. 151 et 152.

(x) Nicolai I, papæ, epist. XXXIX.

(y) Sæc. Benedict. IV. tome II, pag. 164.

(z) Appendix ad canones Reginonis à Stephano Balusio, pag. 528. Justel, Preuves de l'Histoire de Turenne, pag. 15.

(aa) Annal. Bertin., ad ann. 866.

(a) A Lanoy proche de Lille.

(b) Et non pas à Louvain comme Moréri le dit.

les bonnes grâces de son maître, tant par sa capacité que par sa candeur, qu'il devint son gendre l'an 1565 (c). Il lui rendit de très-grands services dans l'imprimerie, et surtout à l'égard de l'édition de cette fameuse Bible qu'on nomme d'Anvers (A). Plantin s'étant transporté à Leyde pour être plus loin des troubles, laissa ses presses sous la direction de son gendre; mais lorsqu'il retourna à Anvers, l'an 1585, Raphelengius au contraire s'en vint à Leyde avec toute sa famille. Il y eut soin de l'imprimerie que son beau-père y avait, et il se rendit si recommandable aux curateurs de l'académie, qu'ils lui conférèrent la profession en hébreu. Il laremplit bien, et il employa une partie de son temps à l'étude de l'arabe. Il composa même un dictionnaire de cette langue (d). A peine l'eut-il achevé qu'il mourut, le 20 de juillet 1597. Il souhaitait la mort depuis trois ans; car il avait à combattre deux ennemis domestiques (B) qui l'incommodaient beaucoup; l'un était le déplaisir d'avoir perdu son épouse, l'autre était une paralysie (e).

(c) Et non pas l'an 1555, comme dit Moréri.

(d) Il fut imprimé avec des Notes d'Erpénus, l'an 1613.

(e) Tiré de Meursius, in Athenis Batavis, pag. 140 et seq.

(A) A l'égard de l'édition de cette fameuse Bible qu'on nomme d'Anvers.] Je me servirai des paroles de Meursius, pour représenter ce que notre Raphelengius y contribua. In horum editione incredibile quantos labores Raphelengius sustinuerit, dum accuratissimè singula recognoscit; annotationibus, ubi opus erat, illus-

trat; versionem interlinearem adornat; grammaticam hebraeam, ex optimis quibusque grammaticis, cum judicio et curâ collectam, addit Epitomen Thesauri linguæ hebrææ Sancti Pagnini infinitis vocibus auct, et innumeris locis emendat; quod satis testimonio Benedicti Aræ Montani, inter Prolegomena præmisso, patet. Multa iisdem annis ad ornamenta librorum, quos socer excudebat, præcipuè in linguis orientalibus, corrigendo, illustrandoque, præstitit; quamvis rarò nomen suum adscribi pateretur (1).

(B) Il avait à combattre deux ennemis domestiques.] M. Moréri a fait ici le sophisme qu'on appelle à non sufficienti enumeratione partium, et c'est la moindre chose qu'on lui puisse reprocher; car on pourrait dire qu'il ne rapporte ni en tout ni en partie la pensée de l'auteur qu'il a cité. Comparons ses paroles avec celles de Meursius. Il mourut, dit-il, de douleur d'avoir perdu sa femme. C'est ainsi qu'il rend ce latin: *Mors quam toto triennio præ lædio amissæ uxoris et paralyssi afflictatus sæpè optaverat, virum optimam humanis exemit* (2). Vous ne voyez point là que la perte de sa femme ait fait mourir de douleur Raphelengius, vous y voyez seulement que le chagrin de l'avoir perdue, joint à une paralysie, lui faisait souvent souhaiter la mort depuis trois ans. Si vous répondez pour Moréri que ce chagrin ayant pu former la paralysie, l'on a eu droit de réduire à une les deux causes de Meursius, je répliquerai qu'un copiste ne doit jamais nous donner ses raisonnemens et ses conjectures pour des faits tirés des auteurs où il nous renvoie. Mais laissons là ces vètilles; passons à une remarque plus importante. Raphelengius regretta sa femme, et s'estima malheureux de lui survivre; c'est une marque qu'il l'avait aimée, et que son mariage lui avait causé bien des douceurs. Ce fut donc un mariage très-heureux. Or considérez un peu les suites d'un mariage si fortuné: ce furent trois années d'une espèce de désespoir. Que sera-ce donc

(1) Meursius, Athen. Bat., pag. 140.

(2) Meursius, ibidem.

qu'un malheureux mariage, puis qu'un mariage heureux expose à cela? Ne raisonnons point ainsi selon la loi des contraires. Disons plutôt qu'un malheureux mariage a des suites avantageuses. La personne qui survit à l'autre ne sent aucune affliction, sa viduité est un état de repos et de plaisir. De sorte qu'au lieu de nous arrêter à la seule considération des misères de cette vie, il faut considérer le mélange de bien et de mal qui fait le partage et la destinée de l'homme. Il faut songer à ces deux tonneaux d'Homère dont je parle ailleurs (3). Il faut dire que ce qui descend sur la terre est un breuvage mixtionné, mais de telle sorte que bien souvent la bonne boisson et la mauvaise se présentent l'une après l'autre. Si l'on commence par l'une, on finit par l'autre. Si vous avez été heureux étant marié, vous voilà dans la misère étant veuf. Mais si vous avez été malheureux dans le mariage, voilà que votre viduité est un bonheur. Je ne nie pas qu'à certains égards les deux boissons ne soient mêlées et confondues ensemble quant aux parties insensibles, vu qu'il n'y a presque aucun plaisir qui n'ait à sa suite tout incontinent quelque déplaisir; mais il est sûr qu'à d'autres égards la destinée de l'homme est dans un verre où la bonne et la mauvaise liqueur sont rangées par étages. Nous avons examiné en un autre lieu (4) si la quantité de la mauvaise surpasse la quantité de la bonne. N'en parlons plus; disons néanmoins que ceux qui se voudraient prévaloir du mariage de Raphaelengius, pour soutenir que le bien surpasse le mal, pourraient abuser dans leurs calculs. Il posséda sa femme vingt-neuf ans, et il ne sentit les angoisses de la viduité que trois années. Il y eut donc dans son partage plus de bonheur que de malheur, me direz-vous. On vous niera cette conséquence. Un homme qui pendant trois ans est si tourmenté de douleurs et de chagrins, qu'il souhaite très-souvent que la mort vienne l'en délivrer, avale une plus grande quantité de la mauvaise li-

queur, qu'il n'en avait avalé de bonne pendant trente années ordinaires. Car ne vous imaginez pas que le mariage de notre homme ait été du vin tout pur pendant les vingt-neuf ans qu'il dura. Mettons à part les traverses et les déplaisirs qui coulaient des autres sources. Considérons seulement les mauvais côtés de son mariage. Tous ceux qui s'affligent extrêmement de la mort de leurs épouses, n'ont par toujours vécu avec elles sans démêlé. Outre cela, plus il les aiment, plus s'alarment-ils quand elles deviennent malades. N'allez pas dire qu'à ce compte il vaudrait mieux qu'ils les haïssent; car on vous répondrait que la douce résignation avec laquelle ils les verraient en péril de mort, n'égalerait pas les maux horribles de la haine conjugale. On vous dirait même que si d'un côté ils ne craignent pas qu'elles meurent, ils craignent de l'autre qu'elles ne meurent point. Or cette crainte est fort capable de balancer ce bien-là. Je m'étonne qu'on ne trouve pas dans les livres des anciens quelque dilemme un peu autrement tourné que celui de Bias (5), de cette manière par exemple : Ou vous aimerez votre femme, ou vous ne l'aimerez pas : si vous l'aimez, vous craindrez toujours de la perdre ; si vous ne l'aimez pas, vous craindrez toujours de ne la point perdre. Ce dilemme n'est pas meilleur que celui de Bias ; car sans éplucher les autres défauts, on se pourrait contenter de dire que, selon le train ordinaire de tous les siècles, ni l'amitié ni la haine conjugale ne vont pas si loin. Un très-petit nombre d'exemples ne doivent pas faire craindre qu'on aura une tendresse pleine d'inquiétude, ou une antipathie qui désolera. On a lieu de croire qu'on sera du plus grand nombre ; c'est-à-dire qu'on jouira du présent sans trop s'inquiéter de l'avenir, et avec de bonnes dispositions à se consoler si le cas y échet.

(5) Voyez l'article Bias, tom. III, pag. 449, remarque (G).

(3) Dans l'article MARRIAGES, tom. X, pag. 294, remarque (C), vers le milieu.

(4) Dans l'article ХИЗОНАНИЕ, tom. XIV, remarque (B).

RAPIN (NICOLAS), fit deux métiers qui se trouvent rarement en une seule personne, celui de

prevôt des maréchaux *, et celui de poète. Il ne faisait guère de fautes dans celui de poète; mais il en commit de si énormes dans l'exercice de la justice, que, sans le crédit de ses patrons, on l'aurait puni de mort (A). C'était un homme d'esprit, et qui n'en se laissa point débaucher par les ligueurs. Il suivit Henri III fuyant de Paris, et composa plusieurs vers contre la faction des Seize (a). Il eut beaucoup de part à l'ingénieuse satire du Catholicon d'Espagne (B). Après la mort de son fils, qu'il avait pourvu de ses emplois (b), il se retira à Fontenai-le-Comte, sa patrie, et mourut l'an 1609 (C). Je rapporterai des circonstances de sa mort qui m'ont paru fort curieuses (D). Il fut enterré sans pompe; mais quelques-uns prétendent qu'on ne suivit pas en cela ses dernières intentions (E). Il avait été fort contraire aux protestans (F), et puis aux jésuites (c). Il avait acquis entre ses amis cet éloge

(c) Foyez la remarque (D).

* Dreux du Radier, qui dans sa *Bible du Poitou*, III, 118-149, a donné un bon et curieux article à N. Rapin, dit qu'il ne fut pas prevôt des maréchaux, mais vicesénéchal de Fontenai. Dreux du Radier n'adopte pas ce que Bayle cite dans sa remarque (A); mais il contredit aussi Joly qui, d'après Garasse et Fr. de la Vie fait beaucoup valoir la conversion de Rapin à sa mort arrivée entre les bras des jésuites de Poitiers. Dreux du Radier exalte peut-être trop Rapin. C'est le défaut le plus commun des commentateurs, des éditeurs, des biographes. Mais on trouve dans la *Bibliothèque du Poitou*, tom. III, le détail des ouvrages de Rapin, et tom. V, page 441-456, le Testament de Nicolas Rapin, daté du 25 mars 1608.

(a) *Sequentis est Henricum tunc cum faterati eum Lutetia pellerent, et Casaroduni Turonum multa egregia carmina in monstrum parisiense, quod sedecim capitibus constabat, vulgavit.* Continuat. Thuanus, lib. II, str. fin.

(b) *Ibid.*

qu'il était le plus savant soldat et le plus vaillant conseiller du monde (d). Moréri vous apprendra d'autres choses. .

(d) Garasse, *Doctrine curieuse*, pag. 122.

(A) *Sans le crédit de ses patrons, on l'aurait puni de mort.* Je n'ai qu'un témoin là-dessus; on en croira ce qu'on voudra. « Tous ces gens de » Fontenai ne valent rien, et M. Rapin, à qui j'ai sauvé la vie; il le » confessa bien: il est fils d'un prétre. Il était mair en sa ville de » Fontenai, et fit meurtrir quelques gens de la religion, tellement » qu'aux grands jours il fut poursuivi » par tous ceux de la ville, et catholiques et réformés, et de toute » la noblesse du Bas-Poitou. Je m'opposai seul à tout cela; il m'avait » corrompu par ses vers, et savait » bien que j'avais grand crédit. Après » M. le président du Harlai, je lui » fis sauver la vie, tellement qu'il » aime maintenant ceux de la religion (1). »

(B) *Il eut beaucoup de part..... au Catholicon d'Espagne.* Les notes de M. du Puy, qui ont paru dans l'édition de cette satire, l'an 1677, nous apprennent que la harangue de l'archevêque de Lyon, celle de Roze, et celle que d'Engoulevant devait prononcer, sont l'ouvrage de Rapin. Si cela est, d'Aubigné ne devait pas entreprendre de désabuser ceux qui attribuaient à ce bel esprit la satire *Ménippée* toute entière, pour dire ensuite qu'il n'y contribua que quelques vers seulement (*). Ne se serait-il point peut-être réglé sur ce que dans le volume in-4^e des *Oeuvres de Rapin imprimées à Paris, en 1610, on ne trouve que trois épigrammes latines qui fassent partie du Catholicon* (a)? Cette réflexion de l'auteur des nouvelles notes est solide.

M. de Vigneul-Marville, qui a recueilli bien des curiosités touchant la satire du Catholicon d'Espagne,

(1) Scaliger, in Scaligerian. Foyez Rapin, pag. 301.

(*) D'Aubigné, tom. 3, p. 3, ch. 13.

(a) Notes sur le Catholicon, pag. 385, édit. de 1676.

observe que Passerat et Rapin firent les vers de la seconde partie, qui était intitulée : *Abregé des États de la ligue convoqués à Paris au 10 de février*; que le même Rapin fit la harangue de l'archevêque de Lyon, et celle du docteur Roze, et qu'il prit le soin de recueillir toutes les autres harangues, et d'en composer un corps qu'il joignit au *Catholicon d'Espagne* (3), sous le titre de *Satire Ménippée*; et que c'est sur ce fondement là que plusieurs lui ont attribué le *Catholicon* tout entier (4).

(C) Il mourut l'an 1609. [Boterius (5), le *Mercurius Français* (6), et le continuateur de M. de Thou (7), parlent de sa mort sous cette année. Le père Garasse, que je citerai bientôt, dit qu'il se trouva l'an 1608, en décembre, à la mort de M. Rapin, qui fut précédée d'une langueur de quelques semaines. Or, comme M. Moréri rapporte que Rapin mourut le 15 de février 1608, je m'imagine que Garasse a voulu dire que ce galant homme tomba malade au mois de décembre 1606, et qu'il mourut quelques semaines après. Si c'est sa pensée, il réfute M. Moréri, non pas quant au jour, mais quant à l'année de la mort. Quoi qu'il en soit, je me range du côté de ceux qui disent que Rapin mourut l'an 1609. Je vois néanmoins dans le sentiment de M. Moréri plusieurs personnes exactes (8).

(D) *Des circonstances de sa mort... caricuses.* Voici un fort long récit du père Garasse : mon lecteur en jugera ce qu'il lui plaira. « L'an sixvint, » en décembre, je me trouvai dans » Poitiers (9) à la mort de M. Rapin, » lequel ayant vécu l'espace de » soixante-quatorze ans avec un assez grand libertinage, suivant la » fougue du siècle et de ses pre-

(3) C'est le titre de la 1^{re} partie de l'ouvrage composé par M. le Roy, chanoine de Rouen.

(4) Vignieu-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, tom. I, pag. 201, édit. de Rouen, 1699.

(5) Rodolph. Boterius, *de Rebus in Gallia gestis Commentar.*, lib. XVI, pag. 397, 508.

(6) *Tom. I*, pag. 408.

(7) *Lib. II*, in fine.

(8) Baillet, *Jugemens sur les Poètes*, n. 136. L'auteur des *Notes sur le Catholicon*, pag. 385.

(9) Moréri s'est donc trompé en disant que Rapin mourut à Tours.

» mières humeurs, qui l'engagèrent » en des connaissances assez dange- » reuses, après avoir languï quel- » ques semaines, mourut entre les » mains de quatre pères de notre » compagnie, avec un ressentiment » merveilleux de ce qu'il rendait si » heureusement son âme entre les » mains de ceux qu'il avait persé- » cutés toute sa vie sans les connaî- » tre. Or s'étant confessé, ce qu'il fit » avec un très-vif ressentiment de » ses fautes, devant que de rece- » voir le saint Sacrement, la cham- » bre du Petit-More où il décéda, » toute pleine des plus appareus de » la ville, il fit cette confession gé- » nérale de toute sa vie passée, en » trois articles. 1^o. Que jamais il n'a- » vait été huguenot ni branlant dans » sa croyance, quoiqu'il eût vécu » familièrement parmi eux, et gran- » dement haï les jésuites. 2^o. Qu'il » avait vécu très-licencieusement, » et qu'il ne pensait pas que Dieu » l'eût pu prendre en autre moment » de sa vie qu'il l'eût trouvé dans sa » grâce. 3^o. Que tout le bien qu'il se » souvenait avoir fait depuis ses jeu- » nes ans, c'était été d'empêcher » que l'ATHÉISME ne s'enseignât pu- » bliquement dans Paris; et puis se » tournant vers nos pères là présents, » leur raconta brièvement l'histoi- » re pour notre instruction. Car il di- » sait que de son temps il se trouva » un certain maraud dans Paris, » homme inconnu, d'esprit souple » et remuant, (*) lequel s'étant » glissé dans la familiarité de ces » sept braves esprits qui faisaient la » brigade, ou la pléiade des poètes, » dont Ronsard était le coryphée, » il commença de semer de très-ni- » chantes et abominables maximes » contre la divinité, lesquelles avaient » déjà ébranlé quelques-uns de la » troupe, d'autant que nos âmes » sont plus susceptibles du mal que » du bien; de façon, dit-il, que » m'apercevant que l'affaire flottait, » et la nouveauté de cette doctrine

(*) Apparemment ce même Geoffroi Vallée d'Orléans, qui, pour athéisme, fut pendu et brûlé en Grève, le 9 de février 1573 (*Nouv. Mémoires*, tom. 4, pag. 311). Touchant les trois poètes de la pléiade, que Garasse veut que ce malheureux eût séduits, voyez les *Mémoires de l'Etat de France*, etc., tom. 1, au feuillet 778 verso de l'édition de 1579. REM. CRIT.

» charmait quelques-uns d'entre
 » nous, nous fûmes quatre qui nous
 » opposâmes à cette furie, et qui
 » ramenâmes l'esprit balançant des
 » autres trois, et de plusieurs autres
 » personnes de notre connaissance,
 » que ce galant avait balené et gâté
 » par sa bantise. Ronsard fut le pre-
 » mier, dit-il, qui suivant l'ardeur
 » de mon courage, cria au loup, et
 » fit ce beau poème sur les athées,
 » qui commence :

« O ciel, ô terre, ô mer, ô Dieu, père com-
 mun, etc.

» Tournebu fit une belle harangue
 » contre lui; Sainte-Marthe, une
 » excellente poésie en vers iambi-
 » ques, qui porte pour titre : *IN ME-*
 » *ZENTIUM*, sans le nommer autre-
 » ment, d'autant que c'était un vau-
 » rien qui ne méritait pas de souiller
 » et profaner le papier de son nom :
 » et nous ne désirâmes point, disait
 » Rapin, jusques à ce que nous eû-
 » mes fait condamner cet infâme,
 » par arrêt de la cour, à perdre la
 » vie, comme il fit, étant pendu et
 » puis brûlé publiquement en la
 » place de Grève : sans notre forte
 » opposition je me craindrais, disait-
 » il, que la France ne fût maintenant
 » un égoût d'athéisme, si principa-
 » lement il eût trouvé du support
 » dans nos esprits, pour autoriser
 » ces maximes. Telles furent les der-
 » nières paroles de Rapin. (10.)»

(E) *Quelques-uns prétendent qu'on
 ne suivit pas en cela ses dernières
 intentions.* Le père Garasse sera
 encore ici mon témoin. « Feu maître

» Gaucher de Sainte-Marthe, dit-
 » il (11), honora feu maître Rapin,
 » son bon ami, d'un éloge très-hono-
 » rable et plein de vérité, auquel,
 » il dit, que *Delatus est Fontenaium,*
 » *et modico funeris apparatu, quem-*
 » *admodum testamento præscripse-*
 » *rat, sepultus* ; mais il importe,
 » pour l'honneur de Rapin, de sa-
 » voir ponctuellement l'histoire ain-
 » si qu'elle se passa, et que j'en puis
 » être témoin oculaire. Il est donc
 » vrai que feu maître Nicolas Ra-
 » pin, étant au lit de la mort, l'an
 » M. CC. VIII, durant les froidures du

» grand hiver, avait fait son testa-
 » ment, devant que de se confesser
 » au père Jacques de Moucey, par le-
 » quel il avait ordonné que son
 » corps serait porté depuis Poitiers
 » jusques à Fontenai, à la même
 » façon que celui de Budé fut por-
 » té depuis la rue Sainte-Avoie jus-
 » ques aux célestins, c'est à savoir,
 » sans torche, sans pompe, sans
 » compagnie, sur un chariot harna-
 » ché de noir, un garçon marchant
 » devant avec une cloche et une la-
 » terne seulement : mais comme on
 » lui eût fait entendre que cette fa-
 » çon de faire pourrait être de mau-
 » vaise odeur, et confirmer l'opi-
 » nion que plusieurs avaient eu de
 » son libertinage en fait de religion,
 » il changea d'avis, et fit un codi-
 » cille, par lequel il révoquait sa
 » première volonté, et au lieu de
 » son cuisinier, lequel il avait fait
 » son exécuteur testamentaire, il
 » pria le père François Solier, là
 » présent, qui devait prêcher le ca-
 » réme de l'an 1609 à Fontenai,
 » de faire en sorte que son corps
 » fût enseveli honorablement, à la
 » catholique, avec les prières et
 » suffrages ordinaires, auxquels il
 » témoigna avoir une grande et par-
 » ticulière confiance : il est vrai
 » que par la faute de ses héritiers
 » son codicille ne fut pas exécuté.
 » précisément comme il l'avait or-
 » donné, mais sa fin, sa confession,
 » ses larmes, et l'histoire que j'ai
 » racontée au second livre témoi-
 » gnent qu'il mourut en très-bon ca-
 » tholique. »

(F) *Il avait été fort contraire aux
 protestans.* Nous avons ouï là-des-
 sus Joseph Scaliger : mais ce qui
 suit contient une preuve plus ex-
 presse ; car on y apprend que ceux
 de la religion, se rendant maîtres de
 Fontenai, l'an 1570, ne voulurent
 jamais comprendre le maire Rapin
 dans la capitulation : ils n'empêchè-
 rent pourtant point qu'il n'échappât.
 Les assiégés « sommez de se rendre
 » n'eurent plustost demandé compo-
 » sition de vie, armes et bagues sau-
 » ves, qu'elle leur fut donnée par
 » Souhize (nommé chef en l'absen-
 » ce de la Nouë, attendant la reco-
 » lution du conseil de la Rochelle),
 » et tenué par les protestans qui les

(10) Garasse, *Doctrinæ curicæ, liv. II, pag.*
 124 et suiv.

(11) *Là même, liv. VII, pag. 972, 973.*

» laisserent aller à Niort, porter les
 » nouvelles de ceste reddition, faite
 » le vingthuitième juin, sans l'avis
 » du maire Rapin : lequel extrême-
 » ment hay par les protestans : soit
 » pour s'estre formellement bandé
 » contre eux : soit pour avoir esté
 » auteur de ce que Landereau s'es-
 » toit rangé du parti contraire, es-
 » toit curieusement recherché de
 » tous pour le faire mourir. Mais
 » voyant la ville rendue, et ses
 » compagnons sortir (avec lesquels
 » les protestans ne voulurent jamais
 » comprendre le maire), desguisé en
 » serviteur, se cache dans la maison
 » d'une povere femme : d'où il en-
 » voye prier Cressoniere le retirer,
 » qui le fit sûrement conduire hors
 » la ville; puis se retira dans Niort
 » avec les autres (12).

(12) La vraie et entière Histoire des Troubles,
 liv. XIII, folio 387, édition de la Rochelle,
 1573.

RAPIN (RENÉ), jésuite célèbre, et profès du quatrième vœu, naquit à Tours, l'an 1621, et entra dans la compagnie l'an 1639 *. Il y enseigna les belles-lettres pendant neuf ans (a). Il en avait fait une étude particulière, et il fit voir par quelques pièces latines (A), qu'il pouvait traiter les plus beaux sujets avec beaucoup d'art, et avec beaucoup d'éloquence. Il excella dans la poésie latine (B); et s'étant enfin hasardé d'écrire en français, il y réussit admirablement. Il a composé en cette langue plusieurs traités de littérature et de piété, que le public a fort bien reçus. Les traités de littérature, ayant été publiés en divers temps, furent réunis en un corps, et im-

primés à Paris l'an 1684, en deux volumes in-4°, et à Amsterdam en deux volumes in-12, l'an 1686 *. On en donna de longs extraits dans le 1^{er}. tome de la Bibliothèque universelle, et dans le Journal de Leipsic (b). Les traités de piété furent presque tous réunis ensemble dans l'édition d'Amsterdam 1695 (c). Quelques-uns le trouvent trop décisif pour un homme qui paraît avoir plus de bon goût et plus de délicatesse que de profondeur d'érudition (d). Il mourut à Paris le 27 d'octobre 1687. On vit paraître son éloge le mois suivant (e). C'est un écrit assez court et fort bien tourné, et de la façon du père Bouhours. Il y est dépeint rempli des plus belles qualités qu'un honnête homme et un bon chrétien puissent posséder. On y voit entre autres choses que son zèle pour les intérêts de la religion, et pour l'honneur de la compagnie, lui fit entreprendre, il y a plus de vingt ans, un grand ouvrage, où il a travaillé constamment sans nulle apparence de le voir paraître, et que Dieu lui a

* Le père Nicéron a donné à René Rapin, dans le tome XXXII de ses Mémoires un article, terminé suivant son usage par le Catalogue de ses ouvrages; mais Joly a fait à ce catalogue des additions et corrections. Il cite même trois ouvrages du père Rapin omis dans la collection de ses œuvres, et par le père Nicéron.

(b) Pag. 192, et 263, et sequent. anné 1686.

(c) Voyez le Journal de Leipsic 1695, pag. 387.

(d) Voyez le passage du Ménagiana, dans la rem. (F).

(e) Son article dans le Supplément de Moréri est tiré de là. Voyez un extrait de cet éloge dans l'Histoire des ouvrages des savans, novembre 1687. pag. 413. Voyez aussi les Lettres de Rabatton, lettre XXXI. et XXXII, de la 11^e. partie, et lettre CXXXI de la III^e.

* Il alla à Rome en 1667, dit Joly, et en revint l'année suivante; il était ami du duc d'Albret, alors résident en cette ville, et du cardinal Rospigliosi, neveu de Clément IX.

(a) Ex Nathan. Sotuel., Bibliot., Script. societ., pag. 717.

fait la grâce d'achever avant sa mort. Ce grand ouvrage est l'Histoire du Jansénisme. Le père Rapin n'était pas le moins dangereux adversaire de ce parti : il l'attaqua par l'endroit faible dans un ouvrage latin qu'il publia en 1658 (C). Les jansénistes ont bien crié contre une lettre anonyme qu'il mit au jour (D) depuis ce qu'ils nomment la paix de l'église. C'est une plaisante chose que de voir paraître ce jésuite sur le pied d'un médecin dans quelques Bibliothèques (E). On n'a pas bien rapporté dans le *Ménagiana* les circonstances de son démêlé avec son confrère François Vavas seur (F). Ses ennemis s'efforcèrent de l'exposer au ressentiment du feu prince de Condé, par le tour malin qu'ils donnèrent à son *Traité du Sublime* (f).

(f) Voyez quelque chose à sa justification dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, mars 1686, pag. 356. On avait parlé de cet ouvrage dans les *Nouvelles de février* 1686, pag. 237.

(A) *Par quelques pièces latines.* Voici les titres de quelques-unes.] *Serenissimæ Reipublicæ Venetæ Trophæum ob debellatum Turcam et restitutam Societatem Jesu*, à Paris, 1657, in-folio. *Trophæum famæ Eminentissimo Cardinali Mazarino*, ib., 1657, in-folio. *Laerymæ in alumni sui Alphonsi Mancini tumulum nepotis ejusdem cardinalis* (1), ibid., 1658, in-folio. *Pacis triumphalia ad Em. Cardinalem Mazarinum*, ibid., 1659, in-folio. *Pax Themidis cum Musis*, ib., 1659, in-folio. *Pacifer Delphinus*, ibid. in-folio. Joignez à cela son *Elogium Francisci Fouquet defuncti*, ib., 1669.

(B) *Il excella dans la poésie latine.* Outre les pièces mentionnées dans la remarque précédente, voyez ses *Eclogæ sacre cum Dissertatione de*

(1) Le père Rapin avait été préfet des études de ce neveu du cardinal Mazarin.

Carminum pastoralium, imprimées à Paris, 1659, in-4°, et son *Christus paterius, carmine heroico*, imprimé dans la même ville, l'an 1674, in-12. Mais surtout voyez ses *Hortorum libri iv, quibus addita est Disputatio de universâ Hortensis culturse Disciplinâ*. Cet ouvrage, imprimé in-4°. à Paris, l'an 1665 (2), y fut réimprimé in-12, l'an 1666 : le Journal des Savans en parla avec de fort grands éloges (3). Consultez M. Baillet (4), qui, sur le chapitre du père Rapin considéré comme poète, a ramassé une ample moisson de remarques toutes curieuses, et la plupart à la gloire de ce jésuite. Voyez aussi le IX^e. Journal des Savans, de l'an 1682, où il est parlé du Recueil de toutes les poésies du père Rapin (5).

Il y a des gens qui disent qu'il a été un peu trop flatté dans les Jugemens de M. Baillet, et que les jésuites prétendent que ses vers n'approchent pas de la délicatesse et de la pure latinité de ceux du père Cornu, ni de la grandeur et de la majesté de ceux du père de la Rue, ni de la facilité et de la netteté de ceux du père Cossart, pour ne rien dire de ceux du père Hosiéus et du père Vallius ; que ses Jardins sont le meilleur de ses poèmes ; et qu'après cet ouvrage il avait vécu sur sa réputation. On les a réimprimés à Naples, et ils ont été traduits en anglais par J. Evelyn. Cette version fut dédiée à milord Arlington, et imprimée à Londres, in-8°, l'an 1673.

(C) *Il attaqua le jansénisme par l'endroit faible* (6) dans un ouvrage latin qu'il publia en 1658. Son ouvrage (7) est intitulé : *Dissertatio de novâ Doctrinâ, seu Evangelium Jansenistarum*. J'avoue que je ne l'ai point lu, et je crois que la plupart des gens doctes dans les pays étrangers peuvent dire la même chose ;

(2) Et non pas l'an 1661, comme l'assure Sotuel, in *Biblioth. Scriptorum societat.*, pag. 717.

(3) Voyez le Journal du 9 février 1665, et celui du 10 mai 1666.

(4) Baillet, Jugemens sur les Poètes, n. 1537.

(5) Imprimé à Paris, l'an 1682, en deux volumes in-12.

(6) Notez qu'on ne veut pas dire que le dogme de la grâce soit l'endroit faible du jansénisme : on veut dire que l'endroit faible de ce dogme est le lieu qu'il donne aux déclamations sur l'injustice des peines, etc.

(7) Imprimé à Paris, l'an 1658, in-8°.

mais j'ai ouï dire à un habile homme le tour que le père Rapin y a pris. Il suppose un janséniste qui s'en va porter la lumière de l'Evangile dans les pays infidèles, et qui annonce sincèrement son système de la grâce ; savoir que de toute éternité la plupart des hommes ont été prédestinés aux supplices éternels, et les autres à la gloire du paradis ; que Dieu, l'auteur de cette prédestination absolue, ne voulant point manquer de prétextes pour colorer ses arrêts de damnation, déclare aux hommes qu'il ne tient qu'à eux de se sauver, qu'ils n'ont qu'à faire ce qu'il leur commande : il les menace, il les exhorte ; cependant il sait très-bien qu'il leur commande l'impossible, qu'ils n'ont point la force d'obéir, et qu'il refuse à tous les hommes, excepté à ses élus, la grâce efficace sans laquelle il est impossible de se convertir et d'avoir même un bon mouvement. Le père Rapin suppose que les infidèles, qui entendent un tel Evangile, s'étonnent étrangement qu'on leur fasse un tel portrait du bon Dieu, et qu'ils demandent pourquoi il envoie des prédicateurs à des gens qu'il voit incapables de se convertir, s'il ne leur donne une grâce qu'il s'est engagé par ses décrets éternels à leur refuser. Le janséniste du père Rapin réplique que Dieu en use de cette manière, afin de rendre les hommes inexcusables, et plus dignes des supplices de l'enfer. On lui réplique qu'un tel motif n'est point digne de l'Être infiniment bon, et qu'il n'est nullement propre à ôter à l'homme les moyens de se défendre devant le trône de Dieu ; qu'il laisse le droit de dire qu'on n'est point tenu à l'impossible, et que jamais un législateur n'inflige des peines, qu'en supposant que les infracteurs des lois ont eu la force de les observer : de là vient qu'on ne punit pas les frénétiques. On peut aisément s'imaginer ce qu'un moliniste, qui sait tourner à son avantage une pensée, a pu faire répliquer de part et d'autre, après avoir enfilé l'affaire comme je viens de le rapporter. Mais, outre cent autres bonnes réponses, on lui peut dire ceci : c'est qu'un janséniste, qui prêcherait les infidèles du Japon ou de la Chine pour la première fois, ne serait pas

assez hête pour débiter par le dogme de l'extinction du franc arbitre, ou par celui de la prédestination absolue. Il prêcherait à la pélagienne, comme un de nos plus rigides *prédestinateurs* (8) dit qu'il faut faire, et il renverrait son jansénisme au temps que ses néophytes n'auraient plus besoin de lait et seraient capables d'une viande ferme. Ce sont des mystères que l'on ne doit découvrir qu'aux initiés.

(D) *Les jansénistes ont bien crié contre une lettre anonyme qu'il mit au jour.* Elle est écrite au cardinal Cibo, et datée du mois de juillet 1680 (9). Il en parut une traduction française en Hollande, l'an 1684, datée du 30 d'août 1683. Voyez ce qu'en dit le *Nouvelliste* de la République des lettres (10). Quant aux plaintes des jansénistes contre ce livret du père Rapin, voyez entre autres ouvrages le VIII^e tome de la *Morale pratique*. Vous y trouverez aussi (11) que le père Estrix, jésuite flamand, est l'auteur du livre de *Fraudibus Hæreticorum*, qui a paru sous le faux nom de François Simonis, et que le père Rapin a trouvé ce livre si beau, qu'il en a fait une traduction libre en français ; et que pour y donner plus de poids, il l'a dédié aux archevêques et évêques de France, avec une préface où il reconnaît que les ouvrages de François Simonis, écrits en latin, et imprimés à Cologne, ont donné occasion au sien, et ont servi de mémoires pour le composer (12). Cet ouvrage du père Rapin est intitulé : *Artifices des Hérétiques* ; il fut imprimé à Paris l'an 1681, et réimprimé la même année dans le Pays-Bas. Voyez la Critique générale (13) du Calvinisme (14).

(E) *On voit ce jésuite sur le pied d'un médecin dans quelques Bibliothèques.* On ne lui donne pas cette qualité dans la nouvelle édition de Van

(8) Voyez le livre de M. Jurien, intitulé : *Jugement sur les Méthodes d'expliquer la grâce*.

(9) Voyez la *Morale pratique* des Jésuites, tom. VIII, pag. 97.

(10) Au mois de janvier 1686, pag. 97 et suiv.

(11) A la page 50.

(12) Là même, pag. 51.

(13) Lettre III, p. 303 de la troisième édition.

(14) C'est à-dire l'*Histoire* du Calvinisme, composée par M. Maimbourg.

der Linden, de *Scriptis medicis* (15); mais on y place ses *Hortorum libri*, et puis en gros toutes ses œuvres, *Opera omnia, Lugduni Batavorum*, 1572, in-12. Je ne dis rien de Bartholin, qui a rangé ce jésuite dans son catalogue des Médecins poètes (16), car il ne lui ôte pas sa qualité de jésuite; mais on peut passer sous silence ce qui a été déjà remarqué par M. Baillet. Voici ses paroles: « M. Konigius..... coupe le père Rapin en deux, et dit, 1°. *Henricus Rapinus quatuor libros Hortorum*, anno 1671, *edi curavit*. Il parle ensuite de Nicolas Rapin du Poitou, qui est le grand prévôt de la communauté dont nous avons fait mention en son lieu; puis il ajoute, 2°. *Renatus Rapinus, medicus*, anno 1659, *claruit. Opera ejus medica prodierunt anno 1672. Exstant ejusdem Elogiae sacrae; item, Hortus Epigrammatum*. Voyez la page 678. Ce qu'il appelle des ouvrages de médecine n'est autre chose que les IV livres des Jardins, dont il n'avait vu que le titre de l'édition d'Utrecht qui parut en l'année qu'il a marquée. Il est aisé de découvrir la source des autres bévues. Ce n'est pas qued'autres auteurs étrangers, comme M. de Beughem en Hollande, et M. Lipénius en Allemagne, n'aient mis aussi le père Rapin parmi les médecins. Mais on ne peut pas les accuser d'erreur tant qu'ils ne se sont pas trompés dans le nom, la personne et l'ouvrage de l'auteur, et qu'ils ne se sont pas expliqués sur sa profession. Ce n'est pas que j'aie eu aucun dessein de relever un défaut d'exactitude dans M. Konigius, qui n'a rien fait en cette occasion que ce qui est assez ordinaire aux bibliothécaires qui parlent des livres étrangers qu'ils n'ont point vus; mais pour faire voir au contraire combien cette considération rend excusables ceux qui entreprennent de semblables ouvrages, et qui ne peuvent éviter les inconvéniens de cette nature (17). »

(15) Voyez Lindenius renovatus, pag. 328: on y marque que les *Hortorum libri* ont été imprimés in-8°, à Paris, l'an 1665 et l'an 1666; et à Leyde, in-12, l'an 1666 et 1668; et à Utrecht, in-12, l'an 1672.

(16) Thom. Bartholin, de Medicis poetis, pag. 336.

(17) Baillet, Jugemens sur les Poètes, n. 253.

(F) On n'a pas bien rapporté dans le *Ménagiana* les circonstances de son démêlé avec... Vavas seur. Je rapporte tout entier le passage du *Ménagiana*, parce qu'il confirme une chose qu'on a touchée dans le corps de cet article. « Le père Rapin n'avait pas la capacité qu'il fallait pour faire le parallèle de Virgile et d'Hommère. M. le Fèvre de Saumur, qu'il voulait convertir en ce temps-là, lui fournit les passages grecs qu'il a cités. Après qu'il eut achevé de lire son *Parallèle d'Aristote et de Platon*, chez M. le premier président de Lamoignon, je lui dis que je n'y avais trouvé qu'une faute: savoir, qu'en parlant de la Colophonienne que Platon avait aimée, il avait dit qu'elle était jeune; au lieu que l'épigramme grecque, où il en est parlé, marque que l'amour s'était placé dans ses rides. Sur cela M. l'abbé Tallemant dit que le père était excusable, et qu'il n'avait pas cru qu'un homme aussi sage que Platon dût aimer une vieille. Le père Rapin faisait bien des vers latins, mais il n'était pas d'une grande érudition. Ils ont eu de grands démêlés le père Vavas seur et lui, et il a fait acheter toute l'impression du livre de *Epigrammate* de ce père, où il écrit contre lui, par l'autorité de monsieur le premier président, afin de le supprimer; de sorte que c'est un livre extrêmement rare (18). » Tout ce qu'on dit là du livre de *Epigrammate* du jésuite Vavas seur est faux; voici de quelle manière on le rectifie dans la seconde édition. Il a eu de grands démêlés avec le père Vavas seur au sujet du livre des *Réflexions* sur la Poétique d'Aristote, qu'il fit imprimer chez Muguet, sans y mettre son nom. Le père Vavas seur, qui n'était pas content de lui, mit au jour peu de temps après des Remarques sur ces *Réflexions*, dans lesquelles l'auteur réflexif, qu'il feint de ne pas connaître, est fort mal mené. Le père Rapin fit grand bruit, et se plaignit hautement du procédé de son confrère, qui répondit qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même, et que s'il eût dit qu'il était l'auteur des *Réflexions*,

(18) *Ménagiana*, pag. 60, 61, de la première édition de Hollande.

jamais il n'aurait écrit contre. Le tempérament que l'on trouva pour accommoder ces pères fut de supprimer les Remarques du père Vavas-
seur, ce qui se fit par l'autorité de M. le premier président de Lamoignon; de sorte que ce livre, qui est imprimé chez Billaine, en 1675, et qui ne contient que 141 pages, est devenu fort rare (19). Voyez la Critique générale de M. Maimbourg (20), vous y trouverez quelque chose sur ce démolé, et sur une autre querelle du père Rapin (21). Remarquons encore deux choses. (22) Comme le père Vavas-
seur a fait deux gros livres d'Epigrammes (23), il ne fut pas satisfait de ce qu'avait dit le père Rapin dans ses Réflexions sur la Poétique, qu'il est si rare de faire d'admirables epigrammes, que c'est assez d'en avoir fait quelques-unes en sa vie (24). Et c'est ce qui l'engagea à écrire contre ce livre du père Rapin. J'ai su cette particularité de lui-même. Ces paroles sont de M. Ménage. L'autre chose que j'ai à dire, est que le père Rapin, dans la nouvelle édition de ses Réflexions, ne corrigea pas toutes les fautes que son confrère avait censurées: il se contenta d'en corriger une petite partie, et il en retint quelques-unes qui ne sont pas supportables. Il assure dans la première édition qu'Homère n'a jamais dit d'impies (25): il l'assure encore dans les autres éditions; et néanmoins son critique lui avait prouvé qu'Homère a écrit plusieurs faussetés profanes, et plusieurs impostures infâmes contre le respect et la vénération qu'il devait à ses dieux (26): on avait même cité le père Rapin comme témoin de cela (27). Je dirai en passant

que le censeur ne releva pas toutes les fautes qui se trouvent dans les Réflexions sur la Poétique, et que s'il avait voulu critiquer les autres ouvrages de cet écrivain, il y aurait rencontré assez de choses à reprendre. Voyez les remarques (A) et (T) de l'article d'ARISTOTE.

RASARIO (JEAN-BAPTISTE), médecin italien, naquit dans le territoire de Novare (A), l'an 1517 (a). Il enseigna les belles-lettres (b) à Venise pendant vingt-deux ans avec beaucoup de réputation (c), et il fit admirer son éloquence entre autres rencontres lorsqu'il harangua sur la victoire de Lépante, l'an 1571 (B). Il alla ensuite à Rome, où le pape Pie IV lui offrit de fort bons appointemens; mais le séjour de cette ville ne lui plut point, et il aima mieux accepter l'emploi que le sénat de Milan lui proposa (d). Ce fut celui d'enseigner les belles-lettres dans l'université de Pavie. Il y mourut l'an 1578 (e), et non pas l'an 1573, comme on l'a dit dans *Lindenius renovatus*. Sa version latine de quelques ouvrages de Gallien fut imprimée l'an 1545 (f). Le Ghilini, ni M. Teissier, ni M. Moréri, n'en parlent pas dans la liste qu'ils ont donnée de ses ouvrages. Ce que M. Moréri a dit de Rasario est tiré de M. Teissier. On fera bien de recourir à ce dernier écrivain, et de voir aussi l'original de M. de Thou; mais il y faut rectifier quelque chose (G).

(a) Lindenius renovatus, pag. 537.

(b) Selon Ghilini, il fut professeur en langue grecque à Venise, et selon M. de Thou, il y fut professeur en éloquence.

(c) Thuan., lib. LXX, sub fin.

(d) Ghilini, tom. II, pag. 142.

(e) Idem, ibidem.

(f) Lindenius renovatus, pag. 537.

(19) Ménagiana, pag. 83 de la seconde édition de Hollande.

(20) 4 la IV^e lettre.

(21) Celle qu'il eut avec le père Maimbourg.

(22) Ménage, Anti-Baillet, chap. LXXXIV.

(23) Vous trouverez à la fin du livre de Epigrammate, édition de Paris, 1677, trois livres assez petits d'Epigrammes de Vavas-
seur, en 1675, un Appendix du III^e livre, et quelque temps après le IV^e livre.

(24) Ces paroles se trouvent dans l'Anti-Baillet, chap. LXXXIV.

(25) Rapin, Réflex. sur la Poétique en général, num. 9, pag. 80.

(26) Vavas-
seur, Remarques sur les nouvelles Réflex., pag. 71 et suiv.

(27) Voyez Rapin, là même, num. 25.

(A) Il naquit dans le territoire de Novare.] Je me tiens dans cette généralité, à cause que M. de Thou et le Ghilini ne s'accordent point sur le nom de sa patrie. Celui-ci l'appelle *Borgo di Sesia* (1); l'autre se sert d'une phrase que je n'entends point, et qui est très-incongrue dans mon édition; *oppido quod a Valle Uzid in Novariensi diocesi sito nomen retinet familiâ nobili natus* (2). Ces paroles ont été ainsi traduites par M. Teissier, issu d'une famille noble de Valdugia, dans le Novarrais (3). Moréri ajoute que *Valdugia* est une ville du Novarrais. Paul Fréber (4), citant le *Thuanus enucleatus* de Gérard de Stocker, *in vallo Uzice* et non pas à *Valle Uzice*. Cela, bien loin de diminuer les brouilleries, les augmente considérablement.

(B) Lorsqu'il harangua sur la victoire de Lepante, l'an 1571.] Dès que le *Te Deum* eut été chanté dans l'église de Saint-Marc, Rasario reçut un ordre du Doge de haranguer le peuple sur cette fameuse victoire. Il s'en acquitta admirablement, trois jours après, dans la même église. *Princeps Johanni Baptistæ Rasario viro doctissimo latum eodem die dedit, ut de hac victoriâ orationem ad populum haberet. Quam rem ille die tertio, cum eodem in templo expedit, senatum, populum, peregrinos, adeoque infinitam propè auditorum multitudinem eloquenti suæ admiratione attonitam reddidit* (5). Cette harangue a été imprimée plusieurs fois.

(C) Il faut rectifier quelque chose dans M. de Thou.] Ce qu'il dit de l'estime de Philippe II pour Rasario a été inconnu au Ghilini, et je m'en étonne. Ce prince commença à connaître le mérite de Rasario, lorsqu'il passa par Milan pour aller en Allemagne, l'an 1548 (6). M. de Thou ajoute qu'il lui promit de grands avantages pour l'attirer en Portugal, et pour lui faire accepter une charge de professeur dans l'académie de Co-

nimbre; mais que Rasario s'en excusa sur son âge, et ne put néanmoins lui refuser d'aller enseigner l'éloquence dans Pavie, lui ayant l'obligation de la liberté et de la restitution des biens de son frère, qui avaient été déjà confisqués. M. de Thou se trompe à l'égard de la chaire de professeur à Conimbre; car Philippe II ne se rendit maître du Portugal qu'en 1580, et Rasario mourut l'an 1578, après avoir enseigné pendant quatre années dans l'université de Pavie (7). Ce grand historien, attentif à d'autres choses plus essentielles à son ouvrage, n'examinait pas assez ce qui concernait la vie des hommes doctes; mais ceux qui ont recueilli ce qu'il en a dit, et qui l'ont publié à part, devaient y joindre les corrections nécessaires.

(7) Thuan., *ibidem*.

RATALLER (GEORGE), en latin *Ratallerus* (a), issu d'une ancienne et noble famille de Frise, naquit à Leeuwarden, environ l'an 1518. Il étudia d'abord à Utrecht sous George Macropédius (b), et puis à Louvain, et dans les universités de France et d'Italie (c). Étant de retour au Pays-Bas, il fut fait conseiller au conseil de la province d'Artois, et ensuite au conseil souverain de Malines, et maître des requêtes (d). La duchesse de Parme l'envoya négocier en Danemarck, et comme il s'acquitta bien de cet emploi, il obtint la charge de président au conseil d'Utrecht. Il mourut subitement dans l'assemblée de ce conseil, le 1^{er} d'octobre 1580, si nous en croyons Sweert (e), ou le 6 d'octobre 1581, si nous en croyons Valère André (f). C'était un homme

(1) Ghilini, *part. II*, pag. 142.

(2) Thuan., *lib. LXXI, sub fin.*, pag. 233, *édit. Francof.*, 1655.

(3) Teissier, *Elog.*, tom. I, pag. 486, *édition de 1668*.

(4) In Theatro, pag. 1277.

(5) Joh. Petrus Constantinus, de *Bello Venetico à Selino II illato*, pag. ult.

(6) Thuan., *lib. LXXI*, pag. 233.

(a) Et non pas *Ratallerus*, comme dans l'Abbrégé de Gessner.

(b) Val. Andr., *Bibliotheca belg.*, p. 266.

(c) Sweert. *Athene belgie.*, pag. 275.

(d) Val. Andr., *Biblioth. belg.*, p. 269.

(e) Sweert. *Athene belgie.*, pag. 275.

(f) Valef. Andr., *Biblioth. belg.*, p. 266.

de mérite, et que la vertu, le savoir et la politesse, rendirent très-recommandable (g). Il était bon poète latin, et il le fit voir entre autres ouvrages, par une version de Sophocle (A). Un certain Jean Lallemand, qui fit une semblable version, emprunta beaucoup de vers de notre Rataller sans avertir d'où il les prenait (h). On le peut donc mettre dans la liste des plagiaires.

(g) Valer. Andr., Biblioth. belg., pag. 266.

(h) *Præfat.* Sophoclis à Ratallero metricè versi.

(A) *Entre autres ouvrages, par une version de Sophocle.*] Sa traduction d'Hésiode (1), en vers hexamètres et pentamètres, fut imprimée à Francfort, l'an 1546, in-8°, avec un livre de ses Épigrammes (2). Il traduisit en diverses sortes de vers latins assez conformes à l'original, les sept tragédies qui nous restent de Sophocle ; mais il ne pouvait se résoudre à faire imprimer cette version. Ses amis, qui en avaient des copies, n'eurent point d'égard à ses scrupules. Ils firent imprimer à Lyon, chez Gryphius, en 155a, l'Ajax (3), l'Électre et l'Antigone. L'auteur se laissa enfin vaincre ; il mit la dernière main à ces trois-là et aux quatre autres, et les publia toutes ensemble à Anvers, ex *Officiis Gulielmi Silvii, typographi regii*, l'an 1570, in-8°. Valère André n'a eu nulle connaissance de ce travail. Il a joint à ce péché d'omission un péché de commission : car il a dit que Rataller a traduit en vers latins trois tragédies de Sophocle : les Phéniciennes, l'Hippolyte couronné, et l'Andromaque ; avec les fragmens qui se trouvent des anciens poètes dans Stobée. Il n'a point su que ce sont trois tragédies d'Euripide et non de Sophocle. Elles furent imprimées avec ces fragmens à Anvers, l'an 1581, in-16, comme nous l'apprend Swercius (4). Il a été

en cela plus exact que Valère André ; mais il n'a point eu d'exactitude lorsqu'il a dit que Rataller avait mis en vers latins toutes les tragédies de Sophocle, il ajoute : *ejusdem* (Sophoclis) *fabulas IIII carmine quoque latino transtulit*, c'est à-dire il a aussi traduit en vers latins trois pièces de Sophocle. Ce serait une grande ignorance que de supposer que *Tragœdiæ Sophoclis*, et *fabulæ Sophoclis* ne sont pas la même chose.

Un médecin (5) d'Autun en Bourgogne publia sa version latine des sept tragédies de Sophocle, à Paris l'an 1557, et dériba plusieurs endroits de Rataller. *Hic multos versus et paginas interdum integras ex tribus illis tragœdiis à nostro interprete versis, et ante annos, ut dixi, XIX editis, in suam versionem transtulit, absque illius mentione, nisi quod in primo Antigones choro, quem totum transcripsit, nomen ejus dimidiato expressum ad chorum annotavit. Licet igitur hæc editio illi Lalemantini sit posterior, tamen prioris trium illarum tragœdiarum admonitus, noveris Heduum à Ratallero multa mutuatum, Ratallerum autem Hedui laboribus nequaquam adjutum esse, quamquam hoc ipsum, erudite lector, utriusque phrasim et dictio facile evicerit* (6).

L'épître dédicatoire du Sophocle de Rataller est bien digne d'être lue. Il dédia cet ouvrage à Frédéric Pérenot, frère du cardinal de Granvelle, et lui représenta noblement les utilités que l'on peut tirer de la tragédie, quand on est capable sur la suite des grandeurs humaines, de profiter des exemples et des maximes que le théâtre met devant les yeux.

(5) *Novus Johannes Lalemantius.*

(6) Adrian. Mylius, *præfat.* Sophoclis Ratalleri. [Voici le titre de cette édition : *Tragœdiæ Sophoclis quæ extant, carmine latino reddidit Georgio Ratallero interprete, Anvers, J. Bellærus, 1584, in-8°.*]

RAUBER (a) (ANDREAS-ÉBERHARD), de Talberg et Weineck (A), seigneur de la forteresse de Pétronel, chevalier allemand et conseiller du conseil de guerre de l'empereur Maximilien II

(a) Article communiqué par M. DE BRESLÉ.

(1) *C'est-à-dire de l'Opéra et Dies d'Hésiode.*

(2) Valer. Andr., Biblioth. belgic., pag. 266.

(3) Et non pas l'Alexandra, comme dans l'Albré de Gesner.

(4) Swercius, Athen. Belgic., pag. 270.

(b). Il se rendit fort célèbre, non-seulement par sa grande force et par la hauteur de sa taille, mais aussi par sa barbe qui était d'une longueur extraordinaire. Il était sorti de la très-ancienne noble maison des Raubers, dans le duché de Carniole, que l'empereur Maximilien I^{er}. éleva à la dignité de barons (B). Notre André Éberhard Rauber a servi l'empereur Maximilien II dès sa jeunesse, a aussi voyagé avec lui dans les pays étrangers, et toujours été dans les bonnes grâces de cet empereur, qui le fit aussi conseiller de son conseil de guerre, et lui donna pour sa première femme, Hélène Scharsegin (C), sa fille naturelle, qu'il lui fallut acquiescer auparavant par un combat assez plaisant, et sans perte de sang, lequel il eut avec son rival. Dans cette rencontre il donna des preuves toutes singulières de sa force (D). Il n'eut point d'enfants avec elle, mais sa seconde femme (E) récompensa largement ce défaut; car elle mit huit jumeaux au monde, parmi lesquels il y avait un fils, qui s'appelait André Éberhard, et sept filles dont une mourut sans se marier. Les autres furent alliées à de très-illustres familles. Sa force était si grande, qu'il pouvait casser le plus gros fer de cheval. Un jour qu'il prit un Juif baptisé par la barbe, et frappa dessus de la main droite, la barbe et la mâchoire du Juif lui restèrent dans la main (F). Sa barbe était un vrai prodige, et d'une longueur si extraordinaire, qu'elle lui traînait jus-

qu'aux pieds, et de là lui remon-
tait jusqu'à la ceinture (G): avec
elle il surpassait sans doute tous
les Louibards par sa longueur
(H). Enfin Rauber mourut dans
la soixante et huitième année
de son âge, à son château de
Pétronel (I), l'an 1575 (c). Il y
est aussi enterré entre ses deux
femmes.

(c) *Id même*, pag. 635.

(A) *Weineck*.] Ce Wineck est un
château dans le pays de Carniole,
nommé en langue du pays Kravick.
Il est situé sur une hauteur dans la
partie intérieure de Carniole, à quatre
lieues de Laybâch, capitale du pays.
C'était autrefois un château d'où était
sortie la famille des seigneurs de
Weineck, dont la race est éteinte
depuis long-temps, aussi bien que
celle de Hardegi de Pettau, gouver-
neur du pays de Carniole, qui était
en possession de ce château l'an 1530.
Enfin, après que le comte Hermann
de Cilly eut ruiné ce château, il le
donna l'an 1433 à Fridérie Rauber. Il
a toujours appartenu depuis ce temps-
là à ceux de Rauber (1).

(B) *Éleva à la dignité de barons*.]
Cela se fit l'an 1516, le 24 décembre,
dans la ville de Hagenau, et cette di-
gnité fut conférée à Léonhard Rauber,
grand-marchal de la cour de l'em-
pereur, et à Nicolas Rauber son frère,
avec le titre de baron de Planckhen-
stein et Carlstetten. Mais ce titre fut
après éteint pendant quelque temps,
et a été confirmé par l'empereur d'au-
jourd'hui, l'an 1651, le 12 d'avril (2).

(C) *Hélène Scharsegin*.] L'empe-
reur Maximilien II, avant que de se
marier, était devenu amoureux de la
fille d'une comtesse d'Ost-Frise qu'il tenait
alors pour la plus belle de son temps.
Son amour et la grande familiarité
qu'il eut avec elle eurent tant de vertu
qu'il en naquit une fille nommée Hé-
lène Scharsegin, laquelle ne céda
point à sa mère en beauté. C'est pour-
quoi elle attirait les yeux de beaucoup
de cavaliers (3).

(1) Valvasor, la Gloire du Duché de Carniole,
pag. 631, 635.

(2) *Id même*, pag. 637 et 638.

(3) Valvasor, pag. 634.

(b) Valvasor, la Gloire du duché de Car-
niole, liv. XI.

(D) *De la force.*] Voici une manière assez plaisante et même très-rare de s'acquérir une femme, dont il n'a sans doute jamais été fait mention dans aucun roman. Car quoique les romans disent que les héros d'autrefois avaient accoutumé de s'acquérir des maîtresses par des tournois, des duels, des combats avec des géans et des dragons, et cent autres fantaisies de cette nature, la manière dont Rauber se servit n'a pourtant jamais été connue de personne. Car, lorsqu'il demanda la fille de l'empereur en mariage, il se trouva à la cour un cavalier espagnol de grande qualité, qui tâchait pareillement de devenir le gendre de l'empereur. La réputation de la valeur de cet Espagnol, aussi-bien que la longue taille de son corps, qui surpassait celle de Rauber, le rendaient fort recommandable. L'empereur, ne voulant les rebuter ni l'un ni l'autre par un refus, leur accorda leurs propres forces pour arbitres. Il fit donc donner à chacun un sac, selon la longueur de son adverse partie, et promit que celui qui mettrait l'autre dans le sac épouserait sa fille. Ces deux amans s'engagèrent donc en présence de l'empereur dans un combat où il employèrent leurs plus grandes forces, qui étaient redoublées par l'amour; et chacun d'eux, poussé d'un ardent désir d'épouser la fille de l'empereur, s'efforçait de fourrer son adversaire dans le sac. Enfin Rauber l'emporta, de sorte que la force et la valeur de l'Allemand mirent la bravoure de l'orgueilleux Espagnol dans le sac. Par ce moyen Rauber posséda sa belle Hélène; mais l'Espagnol ayant reçu un si grand affront se retira de la cour (4).

(E) *Sa seconde femme.*] Elle était Hongroise, nommée Ursule de Tschilack en Niemptschitz.

Elle fut perdue à la prise de Niemptschitz par une sortie secrète, et fut retrouvée par un capitaine allemand, qui la garda par pitié quelque temps chez lui. Mais après cela il en fit présent à l'empereur Maximilien II, qui la fit élever dans l'appartement de ses femmes; et quand elle

fut devenue grande, il la fit épouser à Rauber (5).

(F) *Dans la main.*] Cela se passa à Gratz, à la réquisition de l'archiduc Charles à la cour duquel il se trouvait un juif baptisé qui, par sa longueur et sa force, ressemblait à un géant. L'archiduc Charles voulant donc savoir si sa force surpassait celle de Rauber, il les obligea tous deux, pour éprouver chacun sa force, à recevoir un coup de poing l'un de l'autre: toutefois il leur permit de jouer lequel des deux frapperait le premier. Le juif baptisé eut la préférence, donna à Rauber un si rude coup, qu'il fut obligé de garder huit jours le lit, et encore davantage la chambre. Quelque tems après qu'il se fut remis, il fallut aussi que le Juif reçût un coup de lui: tellement que Rauber le prit par sa longue barbe et l'entortilla deux fois autour de la main gauche, après quoi il frappa si fort dessus, de la main droite, que non-seulement sa barbe, mais aussi la mâchoire de dessous, lui restèrent dans la main; ce qui fit bientôt perdre la vie au Juif (6).

(G) *Jusqu'à la ceinture.*] Elle était encore plus longue; car il l'entortillait outre cela autour d'un bâton. Il en était si glorieux, qu'il allait rarement à la cour en carrosse ou à cheval, mais presque toujours à pied, pour faire voir sa longue barbe, qu'il portait déployée comme un drapeau, la laissant flotter au gré du vent. Lorsqu'il mourut, elle lui fut coupée en deux touffes.

(H) *Les Lombards par sa longueur.*] On dérive ordinairement le nom de Lombard de celui de *longue barbe*; mais c'est une fausseté. Ce nom tirant plutôt son origine du vieux mot allemand *borde* ou *berde*, qui signifie une espace ou étendue de pays: et cette étendue de pays, qui s'étend le long de l'Elbe, depuis Torgau en Misnie et par Magdebourg, jusque dans le Lunebourg, s'appelait autrefois la *Longue-Barde*, c'est-à-dire la longue étendue de pays, on le long espace; et les habitans se nommaient les *Longs-Bards*.

(I) *Pétronel.*] Le château de Pé-

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) *La même*, pag. 34.

(4) *Valvasor*, pag. 634.

tronel n'est pas loin de Presbourg; il appartient maintenant au comte de Thum, et est bâti fort magnifiquement.

RECKHEIM, comté, fief, et état immédiat ou souverain de l'empire, a voix et session dans le collège des princes, tant aux diètes générales qu'aux circulaires. Il est du cercle de Westphalie, et comprend une ville et plusieurs villages. Son terroir est très-fertile, et sa situation très-agréable dans un beau et bon pays fort peuplé, aux bords de la Meuse, à deux lieues de Maestricht entre les terres de Juliers, de Liège et de Fauquemont. Il a droit de péage sur la Meuse, et l'on y bat de la monnaie d'or, d'argent et de cuivre. Le château qui sert de demeure aux comtes est un des plus beaux, des plus grands, et des plus magnifiques d'Allemagne. Ceux qui le possèdent aujourd'hui sont de la maison d'Aspermont—(a) Linden, maison très-illustre et très-ancienne, et descendant des comtes d'Aspermont en Lorraine, desquels la comté consistait en près de trois cents villages. Nous donnerons ci-dessous un petit détail de leur généalogie, et de l'état présent de la branche des comtes de Reckheim (A).

(a) Les auteurs français disent Aspermont : c'est une corruption de la véritable orthographe.

(A) *Un petit détail de leur généalogie, et de l'état présent de la branche des comtes de Reckheim.* Le premier des comtes d'Aspermont s'appelait SIGISFRID, et vivait l'an 660 *. Il était issu de la maison des princes d'Este en Italie. Un cadet de cette maison, issu de ce Sigisfrid, et nommé ANNOUL, vint s'établir en Hollande l'an 1220, et y posséda la terre

de Linden qui est demeurée pendant une longue suite d'années entre les mains de ses descendans. L'un d'eux, nommé HERNAN, acquit le comté de Reckheim environ l'an 1550. Il était général des troupes de l'électeur de Cologne, Ernest de Bavière, et fut père d'ERNEST comte d'Aspermont et de Reckheim, qui naquit l'an 1583, et qui a été chambellan et colonel des empereurs Matthias et Ferdinand II. Il épousa Anne-Antoinette, fille de Henri marquis de Gouffier-Bonnavet, de laquelle il eut un fils qui se nommait FERNINAND. Celui-ci, né l'an 1611, épousa Elisabeth, fille d'Egon comte de Furstemberg, et d'Aune-Marie Princesse de Hohenzollern, et en eut quatre fils et huit filles, qui sont :

FRANÇOIS GOBERT, comte de Reckheim, évêque de Chenr (1), et chanoine des églises métropolitaines de Cologne et de Salzbourg, et de la cathédrale de Strasbourg (2).

FERNINAND, général des armées de S. M. I., qui de son premier mariage avec Charlotte, fille de Louis George, prince de Nassau Dilembourg, et d'Anne-Auguste, princesse de Brunswick, n'a eu qu'une fille nommée CHARLOTTE-GOBERTINE, chanoinesse de Munsterbilen, dont les huit quartiers sont Aspermont-Reckheim, Gouffier Furstemberg, Hohenzollern, Nassau, Sayn, Brunswick et Danemark. Il a épousé en secondes noces Julienne, fille de François Rakoczi, prince de Transilvanie, et petite-fille de George le jeune, de George le vieux, et de Sigismond, tous princes de Transilvanie. Il en a un fils nommé JOSEPH-GOBERT.

CHARLES, chanoine de la métropolitaine de Cologne, et des cathédrales de Strasbourg et de Liège.

FRIDERIC, grand-croix de l'ordre de Malte, et commandeur de Tobel, Steinfort et Munster.

des extravagances des généalogistes, article du PIRAT, remarque (C), ci-dessus pag. 92, et dans la remarque (A) de l'article ROSSANO, ci-après.

(1) Ou Choire; les Français écrivent et prononcent Coire. Cet évêché est au pays des Grisons, et suffragant de l'archevêché de Mayence. L'évêque est dans l'alliance des Suisses; mais il ne laisse pas de conserver sa voix et sa séance dans le collège des princes de l'empire. Voyez l'Histoire de l'Empire, par M. Neiss, tom. II, pag. 265 de l'édition de la Haye, 1785.

(2) Voyez l'article TILLY, tom. XIV.

* Leclerc est étonné que Bayle adopte sans réflexion cette généalogie, après tout ce qu'il dit

ANNE-MARIE, épouse du comte Wenceslas d'Althann, conseiller de S. M. I., grand-juge de Moravie, gouverneur de la province de Glatz, et ambassadeur extraordinaire en Suède et en Pologne.

ÉLEONORE, princesse abbesse de Munsterbilsen.

ANNE SALOMÉ, épouse de Louis, comte de Souches, maréchal de camp général des armées de S. M. I., et son conseiller d'État.

ERNESTINE, épouse en premières nocces de Jean Georges, comte de Collo-nitsch, chambellan de S. M. I., et en secondes nocces d'Octave comte de Cauriani, chambellan et conseiller d'État de l'empereur.

ANNE-ASTOINETTE, épouse de Claude comte de Tilly, lieutenant général des armées des Provinces-Unies des Pays-Bas.

MARIE-FRANÇOISE, épouse de Charles, comte d'Aspermont-Linden, conseiller d'État du pays de Liège, et Gouverneur du marquisat de Franchimont.

ALEXANDRINE et PÉTRONILLE, premièrement chanoinesses à Remiremont, et ensuite religieuses Ursulines à Metz.

Le blason des armoiries des comtes d'Aspermont-Reckheim est écartelé, au 1 et 4 de gueules à la croix d'or, qui est Aspermont-Linden, au 2 et 3 d'or au lion de gueules, qui est Reckheim, et sur le tout d'azur à un aigle d'argent, qui est Aspermont ancien ou Este (3.)

(3) Tiré d'un Mémoire communiqué à l'auteur. Ce qui doit s'entendre aussi du texte de cet article.

REFUGE (du) gentilhomme français, auteur d'un livre dont on a plusieurs éditions (A), et intitulé, *Traité de la Cour ou Instruction des courtisans*, entendait les affaires d'état par la théorie et par la pratique; car il avait lu beaucoup, et il avait une grande et longue expérience des cours et affaires des rois, des princes, des états et républiques, esquelles les rois de France l'avaient utilement em-

ployé, et où il s'était si sagement et si heureusement comporté, qu'ils ne trouvèrent jamais rien à redire à sa prudente conduite. Il mourut sous le règne de Louis XIII, et l'on trouva dans son cabinet diverses pièces d'État qu'il avait composées, et dont ses parens firent espérer la publication. Voilà ce qu'on lit dans une petite préface qui fut mise au devant de la troisième édition de son *Traité de la Cour*. Cette édition fut faite à Paris, l'an 1618.

(A) Il est auteur d'un livre dont on a plusieurs éditions.] La première fut faite en Hollande, et la seconde à Paris. Elles furent suivies de celle que l'on donna à Paris l'an 1618, in-8°, après la mort de l'auteur, et sur sa dernière révision. Cette troisième édition est augmentée, et distinguée par chapitres avec sommaires et sections, mais on en ôta les notes marginales et les citations dont les autres avaient été curieusement enrichies (1). On les a remises depuis. Je les trouve dans l'édition dont je me sers, qui est celle de Paris, chez Étienne Loyson, 1658, in-12. Le nom de l'auteur y paraît, et il avait déjà paru dans l'édition de Leyde, 1649, in-12. On ne l'avait point mis à l'édition de 1618. On voyait seulement à la fin les lettres D. R. après quelques vers de Sénèque qui ne sont pas dans l'édition de 1658. Cet ouvrage est rempli de très bonnes choses. Il fut imprimé en anglais, à Londres l'an 1622, in-8°.

(1) Tiré de l'avertissement au lecteur, au-devant de l'édition de Paris, 1658.

RÉGIUS (URBAIN), a été l'un des savans hommes du XVI^e siècle. Il naquit à Langenargen, sur le lac de Constance, et ayant commencé ses études à Lindau, il les continua à Fribourg, dans le Brisgau, avec d'autant plus de fruit qu'il était logé chez le fameux Zazius, et qu'il en était

aimé tendrement (A). Il fut ensuite étudier dans l'académie de Bâle, et puis dans celle d'Ingolstadt, où la réputation de Jean Eccius attirait beaucoup d'écouliers. Il y fit des leçons particulières, et il se montra si propre à diriger des jeunes gens, qu'il y eût bien des gentilshommes qui lui confièrent toute la conduite de leur fils sans en excepter le soin qui concernait la dépense. Il ne lui fut pas possible de la bien régler : ces jeunes gens s'endettaient plus qu'il n'eût fallu, et aux cabarets, et chez les marchands (a); et comme il était leur caution, et qu'il ne recevait pas de leurs pères l'argent qu'il leur demandait, il fit une espèce de banqueroute. Pressé par les créanciers, et n'ayant pas assez de bien pour les satisfaire, il songeait à s'évader; mais quelques capitaines étant venus à Ingolstadt en ce temps-là pour lever du monde, il fit cession de ses livres et s'enrôla. Ces levées ayant été faites, on les passa en revue : le professeur Eccius assistant à ce spectacle reconnut notre Régius parmi les soldats : il s'approcha de lui, et ayant su la raison qui l'avait porté à s'enrôler, il lui promit ses bons offices, et s'employa si vivement à cette affaire, qu'il le réunit avec les mases. Il menaça de l'indignation du prince ces écoliers endettés, s'ils ne dégageaient leur caution. Régius continua de faire tant de progrès dans les sciences, qu'il reçut à Ingolstadt, de la propre

main de l'empereur Maximilien, la couronne d'orateur et de poëte. Quelque temps après il fut promu à la profession de la rhétorique, et à celle de la poétique dans l'académie de la même ville. Il en faisait les fonctions lorsqu'en 1516 il écrivit quelques lettres (b) par ordre du duc de Bavière, pour tâcher de faire venir Érasme à Ingolstadt. Cela ne réussit point. S'étant tourné vers l'étude de la théologie, il y prit un si grand goût qu'il s'y appliqua tout entier. Il acquit par-là des dispositions au luthéranisme; mais il se trouva embarrassé lorsqu'Eccius, son maître et son bienfaiteur, fut aux prises avec Luther. Cet embarras le détermina à se retirer d'Ingolstadt, et à s'en aller à Augsbourg, où il travailla utilement contre le papisme. Il y fut le fondateur d'une église réformée, et il répandit de là dans la Souabe ce qu'on appelait les nouvelles opinions. Il suivit pendant quelque temps le parti de Zuingle, mais ensuite il se déclara bon luthérien (B). Eccius qui le fut trouver à Augsbourg, et qui conféra avec lui pour le ramener à la communion de Rome, n'y gagna rien. Il s'éleva même entre eux un combat de plume que Régius soutint vigoureusement, quoique son antagoniste lui pût faire des reproches d'ingratitude. Les affaires du nouveau parti ne furent pas constamment supérieures dans Augsbourg; il y eut

(a) *Modum in vestitu et victu ubique excedere.* Melchior. Adam. in *Vitis Theologor.*, pag. 22.

(b) Voyez la *XVII^e*. et la *XVIII^e*. lettre du II^e. livre parmi celles d'Érasme. Il fut remercié par Érasme et loué. Voyez la lettre *XIX* du I^{er}. livre, et la *XXXV^e*. du *XVIII^e*.

un temps où Régius fut obligé d'en sortir, et de se cacher en divers lieux; mais il se vit rappelé glorieusement, et il s'allia par le mariage avec une bonne famille d'Augsbourg. La dispute qu'il y soutint avec une femme anabaptiste eût quelque chose de singulier (C). Il demeura dans cette ville jusques au temps de la diète qui y fut tenue, l'an 1530. Alors il s'engagea au service du duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises du pays de Lunebourg, et qui eut pour lui une estime extraordinaire (D). Il fit valoir ses talens pour l'avantage de la cause dans plusieurs synodes; et il composa plusieurs livres (E). Il mourut à Cell, au mois de mai 1541, de la manière qu'il avait souvent souhaitée (F), c'est-à-dire presque subitement (c). N'oublions pas que sa femme entendait fort bien l'hébreu (d). Il a publié un entretien qu'il eut avec elle sur les caractères du Messie appliqués à Jésus-Christ. Elle lui donna treize enfans (e). Je ferai une remarque sur les noms de ce ministre (G).

On ne saurait révoquer en doute, après avoir bien examiné plusieurs endroits (f) de ses livres, qu'il ne soit d'avis qu'il faut prier pour les morts.

(c) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Theolog.*, pag. 70 et seq.

(d) Micrelius, in *Synagog. Histor. eccl.*, pag. m. 778.

(e) Melch. Adam, in *Vitis Theologorum*, pag. 74.

(f) On les peut voir dans le *Calvin. Turcismus*, liv. IV, chap. VIII, pag. m. 840 et seq.

(A) Il était logé chez le fameux Zazius, et il en était aimé tendrement (1). Il choisissait dans la bi-

(1) *Amavit cum Zazius ut filium* Melchior Adam, in *Vitis Theologorum*, pag. 71.

bliothèque de Zazius tous les livres qu'il croyait propres aux progrès de ses études, et il copiait toutes les notes marginales que ce savant professeur y avait écrites. Voilà comment ce jeune écolier passait une bonne partie de la nuit. Zazius, qui ne dormait guère, et qui se levait quelquefois pour se promener, et pour soulager par-là l'incommodité de ses insomnies, le surprit copiant ses notes, et lui dit d'un air caressant, vois me dérober les fruits de mes veilles; *Lucubrantes invenit in describendis illis scholiis, Urbanum: cujus auriculam Zazius blandiuscule vellians, arte et scientiâ suâ se ab ipso defraudari jocus est* (2). Quelquefois il le trouvait endormi, et ne faisait autre chose que lui mettre de gros volumes sur les épaules jusques à ce qu'il l'éveillât. *Aut si quando somno ad candulam oppressum et iaculato in mensam capite dormitante offendisset: juris volumen grande unum atque alterum humeris impositum reliquit, donec excitaretur* (3). Je rapporte ces petites choses, parce que je sais que plusieurs honnêtes gens sont ravis de voir de semblables marques, soit de la bonté d'un professeur, soit de la diligence d'un disciple.

(B) Il suivit... le parti de Zuingle, mais ensuite il se déclara bon luthérien. J'voici ce que Zuingle lui écrivit, l'an 1526. *In Eucharistia gratulor vobis, te nostrum esse factum. Verum gratiam meretur novitas: brevi enim spero omnes qui adhuc obstrepunt tropum, qui nullo negotio videri vobis debebat, visuros esse ac sententia nostre simplicitatem ac claritatem* (4). Ils conférèrent ensemble sur le péché originel en la même année, et nous avons encore (5) la lettre que Zuingle écrivit à Régius touchant cet article. Luther n'ignora point la conformité d'opinions de ces deux personnes, et il en fut bien fâché. *Dolet mihi valde nobilissimum virum Oecolampadium tam ludicris et nihili cogitationibus in hoc barathrum prolapsum; pulsat eum Sathanas: Dominus eripiat eum. Urbanus Re*

(2) Melch. Adam, in *Vitis Theologorum*, p. 71.

(3) *Ibidem, ibidem.*

(4) Zuingleus, *Epist.*, lib. I, pag. 82, apud Melchior. Adamum, in *Vitis Theologorum*, p. 73.

(5) A la page 251 des Lettres de Zuingle.

gius in idem malum vel inclinat, vel jam cecidit : Dominus servet suos (6). Dans une autre lettre, Luther témoigne qu'il avait appris que Régius allait écrire contre lui. *Præterea Urbanus Regius minari dicitur in me scriptis, scilicet Oecolampadium et Zwinglium tantos viros (ut sentit) non vult offendere : sic mutatus est ab illo* (7). Ceci nous montre qu'au commencement Régius avait paru ce qu'il parut à la fin, c'est-à-dire bon luthérien. Il abandonna le Zuinglianisme dès l'an 1528. Voyez la lettre (8) où Luther en fait paraître sa joie, et où il le recommande au marquis de Brandebourg. La conversation qu'il eut avec Régius à Cobourg, l'an 1550, fit un grand effet. Régius en sortit tout rempli d'admiration pour Luther ; il le témoigna ainsi dans une lettre : *Cum Saxoniam peterem Coburgi integrum diem solus cum Luthero, viro Dei, transegeram : quo die nullus mihi in vita fuit jucundior. Talis enim ac tantus theologus Lutherus ; ut nulla secula haberent similem. Hoc magis execror stultitiam et arrogantiam Carolostadianorum, qui sibi placent, quasi Luthero quædam conferri, cujus umbram non assequuntur, cum omni eruditione quam jactant. Semper mihi magnus fuit Lutherus : ac jam mihi maximus est. Pædi enim presens et audivi, quæ nullo calamo tradi possunt absentibus* (9). Luther de son côté fut très-content de cette conversation, et très-bien édifié de l'esprit docte de Régius, dont il regarda la conversation comme une bonne nouvelle à faire savoir. Voici ce qu'il écrivit à Wenceslas Lincus, *Urbanum Regium quoque resipuisse, credo te nasse, et contra hostes sacramentarios strenuè nobiscum certare* (10).

(C) La dispute avec une femme anabaptiste eut quelque chose de singulier. Les magistrats d'Ausbourg exécutèrent contre les anabaptistes

les lois civiles qui défendaient aux sectaires les conventicules et les exercices de religion. Ils bannirent, ils emprisonnèrent. Or, parce qu'une femme de bonne famille se vantait dans la prison que si elle conférait avec Régius, elle lui pourrait prouver que la cause des anabaptistes était bonne, on la fit venir en plein sénat pour disputer avec lui. Elle y fut menée avec l'équipage de prisonnière, c'est-à-dire les fers aux pieds et aux mains : mais Régius prit sa place au milieu des sénateurs. Elle alléguait une infinité de passages de l'Écriture qu'elle appliqua à ses sentimens comme elle put. Régius lui répondit, et montra très-clairement le vrai sens de ces passages. Il ne la désabusa point ; elle persista dans ses erreurs, et apostropha ainsi le ministre : *Voici sans doute, ô frère Urbain, une manière de dispute bien étrange. Mollement assis sur un bon coussin et à côté des bourgmestres, vous parlez comme un oracle, vous prononcez des arrêts comme au tropied d'Apollon ; et moi, prosternée en terre, je suis contrainte de plaider ma cause les fers aux pieds. Ce n'est pas sans raison, ma sœur, lui répondit Régius, puis qu'ayant été délivrée de la servitude du diable par Jésus-Christ, vous vous êtes volontairement remise sous un joug infâme. Un esprit extravagant vous montre en exemple aux autres avec ces livres de captive. La conclusion fut que cette femme fût chassée de la ville* (11). Si l'on se délie de ma traduction, on n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui suit. *Ipsa tantum abest, ut monitis locum dederit, ut perversaciter etiam Urbanum hisce falerit adorta : Egregia enim verò, Urbane frater, hæc disputandi ratio est inter me et te. Tu in molli culcitra ad latera consulum adides, quasi ex Apollinis tripode proloqueris : ego misera humi prostrata, ex duris vinculis causam dicere cogor. Ad hæc Urbanus : Nec verò, inquit, injuria, soror : ut quæ semel è servitute diaboli per Christum in libertatem adserta, tuâ sponte iterum cervicem turpi jugo submisisti ; et istis te ornamentis vesanus ostentat genius,*

(6) Lætherus, tom. II Epist., pag. 396, anno 1527, apud Melchior. Adamum, in Vita Theol. pag. 73.

(7) Idem Lutherus, ibid., pag. 330, apud Melchior. Adamum, ibidem.

(8) Elle est dans Seckendorf, Hist. Luth., lib. II, pag. 122, num. 5.

(9) Melch. Adam., in Vita Theol., pag. 78.

(10) Luther., tom. II Epist., pag. 311, apud Melchior. Adamum, ibidem, pag. 78.

(11) Melch. Adam., ibidem, pag. 73.

aliis in exemplum. *Senatus itaque, cum laterem se lavare videret, contagium illud exilio mulctavit, urbeque expulit* (12).

Cette femme ne manquait pas de génie : elle fit une réflexion bien judicieuse, et y mêla beaucoup de sel ; mais elle avait en trop de confiance, ou pour mieux dire beaucoup de témérité. Elle avait cru que paraissant sur la sellette pour disputer avec un ministre de la religion dominante, et devant des juges qui avaient déjà condamné l'anabaptisme, et fait mettre dans les prisons ceux qui l'enseignaient, elle persuaderait la justice de sa cause. Pour se promettre cela il ne suffit point d'avoir raison, il faut de plus espérer une assistance extraordinaire de l'esprit de Dieu ; car selon le train commun du monde, il n'arrive pas qu'un prisonnier de religion paraisse confondre des adversaires qui lui parlent de haut en bas, et qui ont de leur côté la pompe de l'extérieur et les préjugés de la compagnie. Je sais bien que cette femme ne soutenait pas une bonne cause, mais je crois que quand elle eût eu à soutenir une doctrine aussi bonne, ou même meilleure que celle de Régius, elle eût perdu son procès dans les circonstances où la dispute se trouva réduite. La partie était trop mal faite, les armes trop inégales. Régius était assis honorablement, et environné des marques de la faveur ; et il parlait pour une cause que le souverain avait embrassée, et contre une cause que le souverain persécutait. Son antagoniste était une femme chargée de chaînes, et dans la posture d'un criminel déjà condamné. Une très-bonne raison en sa bouche n'eût point balancé une raison médiocre alléguée par Régius avec tout le poids et toute l'emphase d'un homme qui est assis au banc des bourgeois, et sur une espèce de tribunal. Citerai-je Euripide, qui déclare que les paroles d'un homme en faveur ont plus de force que si elles étaient alléguées par un misérable ?

Τὸ δ' ἄξιωμα καὶ κατὰ λόγον τὸ

ῥῆν

Οἷσιν λόγος ἐκ τῶ ἀδελφώτων ἰόν,

(12) Melchior. Adam., in Vita Theologorum, pag. 73.

Καὶ τῶν ἀδελφῶτων αὐτοῦ, οὐ ταυτὸς ὀβίησι (13).

C'est-à-dire, selon la version d'Ennius (14).

Hoc tu etiam perveris dices, facile Achivis flexeris.

Nam quum opulenti loquuntur pariter atque ignobiles.

Eadem dicta, eademque oratio equa non aequè valet.

Citerai-je ces vers de Plaute ?

Centum doctum hominum consilia sola fore devincit dea.

Fortuna : atque hoc verum, si proinde ut quisque fortunâ nititur.

Ita proceret, atque exinde sapere eum omnes dicimus (15).

Citerai-je ces belles paroles de Plaine le jeune ? *Quàm multum interest, quid h quoque fiat ! eadem enim facta claritate vel obscuritate faciendum, aut tolluntur altissimè, aut humillimè deprimuntur* (16). Entasserai-je cent autres autorités de la même force ? Je m'en garderai bien ; je laisserai tous ces lieux-communs, et m'arrêterai à une chose qui pourra passer pour domestique à mon sujet. Si Régius avait disputé à Ingolstadt avec un prêtre, les circonstances de la dispute d'Ausbourg toutes changées, lui les fers aux pieds, etc., le prêtre sur un coussin au milieu des sénateurs, etc., il aurait vu finir cette affaire par son exil, ou par quelque chose de pis. Il aurait passé pour un chicanier qui torlait la sainte Écriture : le prêtre eût passé pour l'interprète fidèle de l'original divin.

(D) *Le duc de Brunswick... eut pour lui une estime extraordinaire.*] Quand on lui demanda si, à l'exemple des autres princes, il avait fait à Ausbourg quelque emplette de grand prix et d'une nouvelle mode, il répondit : *J'ai apporté un trésor incomparable, et qui servira à tous mes états, et que je préfère à toutes sortes de délices* (17). Il parlait de Régius. Et lorsqu'en l'année 1535 la ville d'Ausbourg lui redemanda ce théo-

(13) *Heubach ad Myrsen, apud Euripidem, in Hecubâ, v. 293, pag. m. 20.*

(14) *Apud Aulium Gellium, lib. XI, cap. I, pag. m. 286.*

(15) *Plautus, in Pseudolo, act. II, sc. III, v. 12.*

(16) *Plinius, epist. XXIV, lib. VI.*

(17) *Allatum esse h se thesaurum toti ducati incomparabilem quem omnibus anteponat delictis, Melch. Adam., in Vita Theologorum, p. 73.*

logien, il déclara qu'il ne s'en voulait pas défaire non plus que de ses yeux (18). Il lui donna de bonnes pensions et l'intendance des églises de tout son pays (19).

(E) *Il composa plusieurs livres.*] Ils sont recueillis en trois volumes, dont les deux premiers contiennent ce qu'il publia en latin : l'autre contient ce qu'il composa en allemand (20). Ce dernier a été traduit en latin, si je ne me trompe ; car je vois dans le catalogue d'Oxford, *Vita et Opera (Urbani Regii) latine reddita, per Ernest. Regium. Norib., 1562.* Melchior Adam observe qu'ERNEST REGIUS, fils de l'auteur, rassembla tous ces écrits, et les publia à Nuremberg, divisés en certains tomes. Il fait mention nommément du livre où notre Urbain avait recueilli les phrases dures, et celles qui sont exactes. Celles-là ne servent qu'à scier la division, celles-ci sont propres à la piété et à la concorde. Le prince Ernest du Brunswick lui fit faire ce recueil, et ce fut un témoignage de sa prudence et de sa piété ; car les expressions trop crues et trop véhémentes sont comme les dents du dragon de Cadmus, une semence de guerre entre les frères. Cette réflexion est de Melchior Adam. *Exstat inter alia liber ejus, in quo annotatae sunt horridiores formae loquendi: et monstrantur propriae ac concinnae, utiles pietati ac concordiae. His admonitiones scribi princeps Ernestus Lunenburgicus voluit: quod in re sapientiam et pietatem ejus agnoscimus. Ut enim ex dentibus draconis, in Cadmaed historid, nata est soboles armatorum inter se dimicantium: sic ex improprio sermone dissidia opinionum in docentibus et in populo nascuntur.* C'est à quoi ne prennent point garde nos faiseurs de formulaires, quand ils ont plus de dévotion que de jugement, ou plus de hile et de vanité que de véritable dévotion. Ils ne ménagent rien, ils ne se piquent que de rigorisme (22).

Notez que Jean Froher, de Poméranie, publia après la mort de l'auteur un ouvrage de Régius qui a pour titre, *Loci Theologici ex patribus et scholasticis neotericis collecti* (23).

(F) *Il mourut . . . de la manière qu'il avoit souvent souhaitée.*] Il ne fut malade que trois heures, et il avait toujours souhaité de ne passer point par une langueur de longue durée (24). *Nactus est genus mortis, quale scpe in votis habuit eum; et placidum; cum semper deprecaretur diuturnos languores et longas morborum periodos* (25). Il n'est pas le seul qui ait souhaité une telle fin, et qui ait été servi selon ses souhaits (26).

(G) *Je ferai une remarque sur les noms de ce ministre.*] Le nom de sa famille était Roi, mais le trouvant trop sublime, et trop fécond en plaisanteries, il le changea en celui de Régius (27). A l'égard d'Urbain, il le reçut au baptême, parce que les femmes qui l'y présentèrent ne surent dire au curé le nom que sa mère leur avait prescrit. Elle avait voulu que l'enfant portât le nom qui était dans le calendrier au jour qu'il était venu au monde. Ces bonnes femmes l'oublièrent en chemin : le curé voyant qu'elles hésitaient, leur dit que le jour de saint Urbain était proche ; cela fut cause que l'enfant eut nom Urbain. Je remarquerai par occasion que dans tous les peuples il y a beaucoup de familles qui portent le nom d'une dignité, roi, prince, duc, marquis, comte, baron, etc. Elles ne s'avisent guère de le changer, encore qu'il soit une matière continuelle de lurlupinades, et d'allusions pueriles. Mais je crois pourtant que notre docteur luthérien n'est pas le seul qui ait coupé la racine de ces fades quolibets, en travestissant son nom. On trouve partout des gens qui s'appellent Régis, ou Régius : c'est, si je ne me trompe, par une suite d'un pareil déruse-

tom. X, pag. 588, remarque (G) de l'article MUSCULUS.

(18) *Perinde ut oculus ita et Urbanum se amittere nolle. Idem, ibidem.*

(19) *Idem, ibidem, et pag. 79.*

(20) *Microtius, Syntag. Hist. eccles., pag. m. 778.*

(21) *Melchior Adam, in Vita Theologor., pag. 79, 80.*

(22) *Mais notes que les verbes vagues et de condescendance sont quelquefois utiles. Voyez,*

(23) *Melch. Adam, in Vita Theologor., p. 80.*

(24) *Idem, pag. 79.*

(25) *Idem, ibidem.*

(26) *Voyez l'article VALLA (George), t. XIV.*

(27) *Majores ejus regum cognomine insignes fuerunt: sed cum id sublime et pueri aptum, ex rege regius factus est, ut ipse dicitare solitus. Melch. Adam, in Vita Theologor., pag. 79.*

ment fondé sur la même cause. J'ai dit ailleurs (28) que je m'étonnais que les familles qui ont un nom ou odieux ou ridicule ne le quittent pas; j'ajoute ici qu'il y en a qui ne portent plus le nom obscène qu'elles portaient autrefois. Lisez ces paroles de M. Ménage (29) : « HAUTECLAIR ; » nom de famille. Ce nom fut donné, » du temps de Henri II, à un maître » des requêtes, nommé Couillard, » par une rencontre assez plaisante. » Ce maître des requêtes allait souvent au Louvre. Un jour qu'il grat- » tait à la porte du cabinet du roi, » ou de la reine, comme les huissiers lui demandèrent son nom, il » n'osa le leur dire distinctement, à » cause de l'obscénité. Les huissiers » ne l'entendant pas, ou feignant de » ne le pas entendre, lui dirent qu'il » dit son nom hant et clair; d'où il » fut ensuite appelé *Hauteclair*. Je » tiens cette histoire de M. du Puy, » qui l'a apprise de M. de Thou, lequel, au livre VIII de son histoire, pag. 262 de l'édition de Genève, fait mention de ce changement de nom, mais en passant. » *Negotium datum P. Altolero, » libellorum supplicum magistro, » qui pudendo alio cognomine indigetabatur, ut negotium regium, etc.* » Il avait dit dans la première édition de ses Origines, que les *Beauharnais d'Orléans* ont aussi changé leur nom de *Beauvit*, à cause de l'obscénité, en celui de *Beauharnais*; mais dans la seconde édition il dit que c'est une fable.

Je prévois que ceux qui se souviendront d'une remarque de M. de Vigneul-Marville, en lisant ce que j'ai dit dans l'article du cordelier Focard, m'objecteront qu'il ne fallait pas que je m'étonnasse de ce qu'on ne quitte pas les noms de famille ridicules ou odieux. Ils soutiendront qu'on n'a pas cette liberté, et allègueront ces paroles de Mélanges d'Histoire et de Littérature (30) : Sur ce que M. de la Roque dit que, depuis l'ordonnance d'Amboise, du 26 mars

1555, il n'est point permis de changer de nom sans la permission du prince : il faut remarquer que bien auparavant cette ordonnance, on ne changeait point de nom sans être autorisé. On prouve cela par l'exemple du barbier de Louis XI, et l'on rapporte les termes des lettres patentes de ce prince, par lesquelles il veut et ordonne qu'Olivier le Mauvais (*) (c'était son barbier) et sa postérité et lignée soient dorénavant surnommé le *Dain*. . . sans qu'il soit loisible à aucun de plus les surnommer dudit surnom de *Mauvais*, lequel nom nous leur avons osté et aboli, osons et abolissons par ces dictes présentes. Ces lettres sont datées du mois d'octobre 1474, et furent enregistrées au parlement de Paris le 30 de janvier 1474 (31). Si ceux qui me voudront faire cette objection la croient solide, ils ne savent pas bien juger des choses. Voici mes réponses. Je dis, 1^o que mon expression se doit entendre comme celle-ci : *Je m'étonne que les débauchés ne érigent pas le préjudice qu'ils font et à leur santé et à leur réputation*. C'est parler au tems présent, et néanmoins c'est avoir en vue aussi bien les siècles passés que celui où l'on s'exprime de la sorte; et ainsi la manière dont j'ai parlé pour signifier mon étonnement de ce qu'on ne quitte pas les noms ridicules ou odieux, ne tombe pas moins sur le temps qui a précédé l'ordonnance mentionnée par M. de la Roque (32), que sur le temps qui l'a suivie. Or il est certain qu'avant le temps de cette ordonnance il y eut des gens qui se défirent de leur nom, ou qui le changèrent et le déguisèrent. M. de

(*) Le *mauvais*, à l'antique, *le méchant*, ou le *maléfaisant*, est un synonyme de *diable*, comme cet homme est aussi appelé dans plusieurs livres de ce temps-là. Le roi Louis XI lui changea ce surnom, trop visiblement odieux en celui de le *Dain*, et cela peut-être par une maligne complaisance pour un tel homme, qui tout rusé qu'il était, fut assez sot pour ne sentir pas que, dans le langage d'alors, le *dain* et le *déant* étaient purement synonymes, ou à peu près. RAC.

(31) Si M. Vigneul-Marville se fût souvenu qu'alors l'année commençait à Pâques, il n'aurait pas dit, *Mélanges*, tom. I, pag. 260, qu'il y a tant à la date, ces lettres du mois d'octobre 1474, n'ayant pu être enregistrées que l'année suivante.

(32) Gilles André de la Roque, sicar de la Louvière, Traité de l'Origine des Noms, p. 182.

(28) Dans l'article FÉCAUD, tom. VI, p. 470, remarque (A).

(29) Ménage, Origines de la Langue française, pag. 395, édition de 1694.

(30) Vigneul-Marville, Mélanges, tom. I, pag. 59 de la première édition de Rouen.

la Roque (33) cite M. Ménage qui a dit que *Guillaume le Rat*, *filché*, comme l'on croit, de porter le nom d'un insecte, se surnomma *Lesrat*, et que *Jean Dorat*, professeur du roi en grec, changea son nom de *Disne-mandy*... qui était l'ancien nom de sa famille, en celui de *Daurat* ou *Dauras*. Il serait absurde de prétendre qu'ils obtinrent du roi cette permission. M. de Vigneul-Marville ne le prétend pas. Je croirais bien, dit-il (34), qu'avant l'ordonnance d'Amboise plusieurs se seraient ingérés de changer leurs noms sans recourir au prince; et que peut-être le médecin nommé *Sansmalice*, aurait changé ce nom en celui d'*Ahakia*, sans prendre des lettres de François I^{er}; mais aussi n'était-ce qu'une simple traduction d'un mot français en un mot grec. Voilà donc le même auteur que l'on voudrait m'opposer, qui tombe d'accord que la patente de Louis XI n'empêchait pas que l'on ne changeât de nom. Aussi devons-nous croire qu'elle fut expédiée à son barbier, non pas afin qu'il lui fût permis de changer son nom de famille, mais afin qu'on ne persistât point à le lui donner. C'était un homme fort haï dans le royaume, et par conséquent on se fût plu à le traverser dans le dessein qu'il avait de se défaire d'un nom qui lui faisait honte. Voilà le motif des lettres patentes. Elles ne servaient donc point de règle pour cent autres cas où le public ne se serait point intéressé. Que si, sous prétexte d'une version grecque, on pouvait impunément substituer au nom *Sansmalice* celui d'*Ahakia*, à plus forte raison était-il permis de substituer un nom à un autre, quand la différence entre les deux ne consistait que dans l'insertion, ou dans la transposition, ou dans le retranchement de quelques lettres. 2^e. Je dis que l'expérience combat pour moi, vu qu'il y a quantité d'auteurs célèbres qui ont pris un nouveau nom sans se faire autoriser pour cela par leur souverain (35). 3^e. J'ajoute

qu'il est apparent que l'ordonnance du 26 de mars avant Pâques 1555 ne tendait qu'à prévenir les usurpations de noblesse, ou quelque autre fraude, et qu'ainsi quand on n'avait point d'autre vue que celle qu'avait notre Régus, on n'était point bridé par cette ordonnance. 4^e. Je dis aussi qu'apparemment elle ne fut pas mieux observée que celle des états de Blois de l'an 1579, qui défendit à tous gentilshommes de signer dans les actes et contrats aucun autre nom que celui de leur famille, à peine de nullité.... Cet article n'a pas eu tout l'effet qu'on s'était proposé: car bien des personnes, au lieu de l'observer, y ont contrevenu formellement, ce que j'ai remarqué, ajoute M. de la Roque, dans des actes authentiques et publics (36). 5^e. Je réponds, en dernier lieu, que l'ordonnance d'Amboise bien observée ne devrait pas empêcher que nous ne fussions surpris de ce que les noms de famille ridicules ou odieux ne sont pas abandonnés; car on en peut obtenir la permission si on la demande au prince (37), et nous voyons entre autres exemples, dans le livre de M. de la Roque, que *Jacque Miette* (ce nom est bas et rampant, et prête le dos aux quolibets) eut des lettres du roi Henri IV, en mars 1603... qui lui permirent de quitter son nom en prenant celui de *Lauberio* (38). Voyez les Bigarrures de des Accords, livre IV, chap. II; et Baillet, Auteurs déguisez, chapitres V et VI. Le père Commire s'appelait Commère, dit-on dans le Ménagiana *.

(36) La Roque, Traité de l'Origine des Noms, pag. 100.

(37) Idem., ibid. pag. 183.

(38) Idem., ibid. pag. 182.

* July, dans ses remarques sur l'article PERRAULT, dit qu'on peut ajouter ici que, le 10 décembre 1710, furent enregistrées au parlement de Dijon des lettres du roi qui portaient confirmation du nom de *Picon* en celui de *Mormouth*, pour un conseiller du présidial de Bourg-en-Bresse.

REIHING (JACQUES), professeur en théologie à Tubinge, était d'Augsbourg, et d'une de ces anciennes familles qu'on nomme *patriciennes*. Il naquit l'an 1579. On l'envoya faire ses étu-

(33) *Idem.*, pag. 66.

(34) Vigneul-Marville, Mémoires, tom. I, pag. 200.

(35) Voyez la Harangue de Majoziadis, que j'ai citée, tom. X, pag. 147, remarque (E) de son article. Voyez aussi la remarque (A) de l'article PARKES (DAVID), tom. XI, pag. 305.

des à Ingolstad, et il fit des progrès qui plurent beaucoup à ses maîtres (a). Lorsqu'il fut à l'âge où l'on donnait aux anciens Romains la robe virile, il fit vœu de prendre l'habit de jésuite, s'il relevait d'une maladie dangereuse dont il était accablé. Il guérit, et il accomplit son vœu malgré les oppositions de sa mère (b). Il fit son noviciat à Landsberg (c), et il se rendit ensuite fort célèbre dans son ordre. Il enseigna les humanités à Inspruck, et la philosophie et la théologie à Ingolstad; et il s'acquitta si bien de ces charges, qu'il fut jugé digne du doctorat en théologie, par le général Aquaviva. Il y fut promu à Dillingen (d); et il se sentit un nouveau zèle depuis ce temps là pour la défense de la communion de Rome: de sorte que ses supérieurs le donnèrent en qualité de prédicateur *aulique* à Wolfgang Guillaume, duc de Neubourg, qui avait quitté tout fraîchement la religion protestante (A), et qu'ils le chargèrent d'écrire contre cette religion. Il ne songeait nuit et jour qu'à former des argumens qui renversassent de fond en comble la confession des luthériens; mais comme ses adversaires lui opposaient éternellement la sainte Écriture, il se vit contraint de consulter ce divin livre, et d'y faire ferme, afin d'en tirer, s'il était possible, les armes qui lui étaient nécessaires dans ce com-

bat. Cette étude lui fit comprendre qu'il soutenait la mauvaise cause. Il quitta donc son emploi, et se retira à la cour de Wirtemberg (B), où il embrassa le luthéranisme. On le fit professeur en théologie à Tübinge, prédicateur ordinaire, et directeur d'un collège. Il remplit habilement toutes ces fonctions, et fit des livres qui furent fort bien reçus. Les jésuites n'oublièrent aucune sorte de promesses et d'attraits pour le faire revenir (C); mais ce fut en vain: il méprisa leurs cajoleries, tout de même que les médisances qu'on fit courir contre lui (D). Il devint hydropique la sixième année de sa conversion, et fut suffoqué d'un catarrhe quelque temps après (e) (E). On fit courir de nouveaux mensonges sur sa mort (F). Je donnerai le catalogue de ses écrits (G).

(a) Tiré de Spizelius, in *Templo Honoris reserato*, pag. 95 et seq.

(A) Le duc de Neubourg, qui avait quitté tout fraîchement la religion protestante. [Martin Rauscherus, qui fit l'oraison funèbre de Reihing, ne dit rien qui nous porte à croire que ce jésuite ait contribué au changement de religion du duc de Neubourg. Théophile Spizelius (1) a gardé le même silence: le père Alegambe (2) l'a gardé aussi. Ils se contentent tous trois de dire qu'un peu après que ce prince eut changé de religion, le père Reihing lui fut donné pour prédicateur. Quelques auteurs néanmoins assurent que ce jésuite fut le grand convertisseur du duc de Neubourg, et qu'il le gagna par des intérêts humains. Voici les paroles d'un journaliste, dans l'extrait d'un des ouvrages de M. Létii (3): « Les

(a) Il étudiait au collège des jésuites.

(b) Tiré de Spizelius, in *Templo Honoris*, pag. 93, 94.

(c) Rauscherus, in *Laud. funebri Reihingii*, apud Witte, *Memor. Theol.*, pag. 897.

(d) *Idem*, *ibidem*, pag. 898.

(1) In *Elogio Reihingii*, in *Templo Honoris reserato*.

(2) In *Biblioth. Scriptor. societ.*, pag. 309.

(3) *Bibliothèque universelle*, tom. XIV, pag. 24, dans l'extrait de la 1^{re} partie des *Écrits*.

» princes de la maison de Neubourg
 » étaient autrefois protestans, mais
 » un jésuite nommé *Jacques Reihing*
 » trouva le moyen d'en faire
 » changer un de religion par d'as-
 » sez (*) bonnes raisons de politique,
 » que l'on pourra voir dans l'au-
 » teur. Mais ce qu'il y a de surpre-
 » nant, le convertissiez lui-même
 » embrassa ensuite la religion pro-
 » testante, pour réparer en quelque
 » sorte la brèche qu'il lui avait faite
 » en détachant le duc de Neubourg
 » de son corps. L'abbé *Paeichelli*, et
 » *Baeati*, secrétaire de celui qui
 » étoit alors nonce à Cologne, cités
 » par l'auteur, attribuent ce chan-
 » gement à un *occulto giudicio di*
 » *Dio*; mais il n'est pas fort difficile
 » à concevoir, pour les protestans,
 » qu'un homme qui étudia la con-
 » troverse, change de sentimens, et
 » trouve que les protestans ont rai-
 » son; de même qu'un prince passe,
 » par intérêt, de la religion protes-
 » tante à la catholique. Il n'y a pas
 » plus de miracle en l'un qu'en l'autre,
 » et l'on n'a point sujet de dire,
 » avec un personnage de *la Filla di*
 » *Sciro* :

- *Le vie di gli Dei*
- *Sono oscuri et ritorte,*
- *C'h'il eroderebbe? in somma*
- *È il cielo un laberinto, in cui si perde*
- *Ch'ianque va per ispiarne i fati.*

(B) *Il se retira à la cour de Wirtemberg.* Spizélius a fait ici un grand péché d'omission : il n'a point marqué l'année de cette retraite. On n'a point fait cette faute dans l'Oraison funèbre de notre Reihing; mais les imprimeurs du sienr Witte y ont tellement falsifié cette date, qu'elle ne me sert de rien. Ils disent que Reihing, s'étant évadé de la cour du duc de Neubourg, arriva à celle de Wirtemberg au commencement de l'année 1601 (4). Ils ont oublié sans doute *vigesimi*; car j'apprends d'ailleurs (5) qu'il sortit clandestinement de chez le duc de Neubourg le 5 de jan-

vier 1620, et qu'il s'en alla à Hochstett, chez la mère de ce prince, d'où il passa à Ulm, puis à Stutgard, enfin à Tubinge où il abjura le papisme, et prêcha sur les motifs de sa conversion, le 2 de janvier 1621. Je trouve ici quelque brouillerie, quand je compare le récit de Paul Fréherus avec celui de Rauscherus; car selon ce dernier, on examina pendant huit jours le nouveau venu, et puis on l'envoya à Tubinge, où il fut immatriculé dans le livre du recteur de l'académie. S'il étoit arrivé à Stutgard au commencement de janvier, et s'il y avait subi un examen de huit jours avant que d'aller à Tubinge, comme l'assure Rauscherus, il n'a point prêché à Tubinge sur les motifs de son changement, le 2 de janvier, comme l'assure Fréherus. Je crois qu'il y a deux fautes d'impression dans le récit de Fréherus; et que, pour les rectifier, il faut dire que Reihing sortit de la cour du duc de Neubourg, le 5 de janvier 1621; et qu'il prêcha à Tubinge, le 22 de janvier de la même année. Ne soyez pas étonné du long examen qu'on lui fit subir. Les protestans se défient fort d'un jésuite, et ils étoient alors en Allemagne dans un état où la défiance étoit nécessaire. D'ailleurs il est rare de voir un jésuite de réputation quitter son ordre pour se faire protestant; ainsi l'on se figure qu'une telle rareté tient du prodige, et doit être examinée soigneusement, afin qu'on découvre si elle est un bon présage, ou l'avant-courreur de quelque mal. Le duc de Wirtemberg, ayant su que le père Reihing étoit venu pour changer de religion, rassembla ses théologiens, et leur donna ordre de le bien examiner. Ils soutinrent le personnage de catholiques, et proposèrent à ce père pendant huit jours les difficultés que l'on objecte aux protestans. Il y répondit de telle sorte, qu'il fit paraître qu'il avait comparé ensemble les deux religions avec beaucoup d'attention. *Juro vobis, auditores: toto illo, quo res serio utrinque acta est, octiduo, ea in omnibus, et quidem cardinalibus fidei nostrae articulis deponnsit et exhibuit fundamenta, ut neminem non in admirationem: ut converteret: sacra etiam Scripturae*

Historici, ovvero Historia dell' Imperio romano in Germania, scritta da Gregorio Leti.

(*) *Page 162.*

(4) *Venerat sub auspiciis incunctis anni supra milleimum sexcentissimum primi in aulam, Martinus Rauscherus, in Laudat. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theol., pag. 903.*

(5) *Paulus Fréherus, in Theatr. Virorum illust., pag. 432.*

testimonia, quibus nostrorum sententia firmari solet, ita illi præcipui textus erant in munulo (6), ac si totam ætatem in scholis nostris insumpisset. Quæ prospecto non rudem et novitium, sed aliquem in hæc militid veteranum arguebant (7). Ayant passé par cette épreuve, on le jugea digne de l'adoption, et on lui dit ce que Priam déclara à Sinon (8). Solutò conventu lectum ex auld carmen accepit :

Quisquis es, amicos hinc jam obliviscere
Gravos :
Nostræcis (9).

(C) Les jésuites n'oublièrent aucune sorte de promesses et d'attraits pour le faire revenir.] Plus les protestans se glorifiaient de la conversion d'un personnage si célèbre, plus les jésuites étaient fâchés de l'avoir perdu. Il s'était fait estimer dans la compagnie par ses bonnes mœurs, par son éloquence et par son érudition (10) : c'est pourquoi son changement affligea tout l'ordre, et l'on employa mille moyens pour le regagner. Le père Keller lui promit toutes sortes d'avantages, avec une pleine liberté, ou de retourner chez les jésuites, ou d'être chanoine, ou de vivre dans le monde. Il lui donna la carte blanche, et lui engagea sa parole que les supérieurs ratifieraient tout ce qu'il lui promettrait. Quam lautas illæ (Kellers) fecit pollicitationes ? quam pingues conditiones et propter quas vel vadimonium deserisset, Reihingo obtulit ? videlicet optionem illi permisit, utrum in Loiola familiæ manere, an verò, in canonicum aut laicum se componere eligeret : dummodò ad solum romanæ ecclesiæ rediret. Proferebat hanc in rem chartam puram, quam Itali biancam vocant, cui inscriberet, quicquid animo collibitum esset suo : nec

ale approbatione superiorum dubitaret (11). Conrad Reihing, jésuite, qui était recteur de collège à Augsbourg, et frère du converti, ne cessait de lui écrire pour l'exhorter à revenir dans le giron de l'église (12) : plusieurs autres jésuites lui écrivirent sur le même ton. Christophle Grenzing, son principal, fut le premier qui le rappela : il lui promit que la compagnie lui ouvrirait les entrailles de sa miséricorde. Quid dicam de litteris Christophori Grenzing provincialis, qui primus ex omnibus a fugæ illum retrahere tentavit eum hoc monito : quod societas redeunti viscera miserationis et benignitatis recludat (13) ? Le général même, Mutius Vitelleschi, le fit assurer avec mille protestations de sincérité, qu'on le recevrait à bras ouverts, et qu'on n'en userait pas envers lui comme l'on en avait usé envers Mare Antoine de Dominis, mais le plus cordialement du monde. Reihing ne s'y fia point, on plutòt il fut si persuadé que l'église qu'il avait quittée n'était pas bonne, qu'il persévéra inébranlablement dans la protestante. Le jésuite George Stengelius avona dans des écrits imprimés, que leur compagnie avait reçu une grande plaie par la sortie de ce sujet. Nec dissimulavit hoc ipsum Georgius Stengelius, qui in scriptis suis hæcenus publicatis, non uno loco conqueritur, ingens dissectione Reihingi, societati sue vulnus esse inflicturn (14). Il n'y a presque point d'ordre de religieux où les protestans aient tiré aussi peu de prosélytes que de celui dont Reihing sortit. Cela augmentait la sensibilité des jésuites, au lieu de la diminuer. Vous allez connaître par ces paroles combien les protestans triomphèrent d'une telle singularité. (15) Quod quidem factum, quam illustre, quam admirabile, quam inseparatum rarumque nobis acciderit, ne commovere quidem vos opus est. Clericum regularem, et societatis Ignatianæ patrem ad casta transire evangelicorum, contra quos hæcenus omni im-

(6) C'est une phrase de Plautus, qui signifie la même chose, qu'on numérato, ou qu'im-promptu.

(7) Martinus Rauscherus, in Laud. sui, Reihingo, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 903.

(8) Virgilius, Æneid, lib. II, vs. 143.

(9) Rauscherus, ibidem, pag. 905.

(10) Voyez le fragment d'une lettre du jésuite Jean Agricola, prédicateur d'armée du comte de Tilly. Voyez, dis-je, ce fragment in Oratione funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 898, 899.

(11) Rauscherus, ibid., apud Witte, pag. 912.

(12) Idem, ibidem, pag. 913.

(13) Rauscherus, in Laudat. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 913.

(14) Ibidem, pag. 899.

(15) Idem, ibidem, pag. 904.

petu stident, sive ut Lotinè dicam, jesuitam fieri lutheranum, res est imprimis memorabilis, et in tabulas æternitatis referenda. Res, ejus prædicatio multorum adhuc seculorum ingenia, ipsamque posteritatis memoriam fatigabit. Res, quam nemo hodiè (16) aut fando acceperit, aut oculorum fide fuerit arbitratus. La France n'a guère vu de ces exemples : elle en vit un l'an 1647, lorsque Jarrige se fit de la religion.

(D) *Il méprisa..... les médisances qu'on fit courir contre lui.* On fit des vers contre lui, en langue allemande, qui le diffamaient horriblement ; et l'on répandit des lettres dans les villes et dans les cours d'Allemagne, pour le dépeindre comme un scélérat. On le traitait de parasite qui avait préféré la bonne chère et les bons vins à la solitude et à l'oraison ; on l'accusait d'avoir été trop grand courtisan auprès des dames, et d'avoir conçu tant d'amour pour une fille, qu'il la débaucha et l'engrossa : l'enflure du ventre, ajoutait-on, ayant découvert le crime, il fallut s'enfuir pour éviter l'infamie et le châtement. *Circumvolitarunt vernacula lingua infames rythmi, et calumniosæ litteræ, aulæ, urbes, oppida perniciosissimè pererrarunt, Narrarunt aulæ palatinæ parasitum, gynæcei assecclam, argenteos orbes, exquisita fercula, et liquorum illius dei, qui olim Indos expugnavit, præ lectione, præ oratione, præ solitudine amissæ ; vitæ cælibis quietem deliciis prætulisse ; Floræ et Veneris, non societatis sacerdotem fuisse ; salacitatis libidine pruruisse ; speciosam puellam impudicè deperuisse ; inclinasse virginem, et infanti compressu gravidasse : eumque illa uteri bulgam plus æquo intumescens collare non posset, deserto vadimonio, mali facinoris infamiam, et poenas metuentem erupisse (17). Reihing réfuta ces médisances par une belle apologie qu'il envoya à la cour de Wirtemberg (18). Il se passa une chose qui fit paraître hautement son in-*

nocence. Le duc de Bavière envoya trois députés à cette cour, savoir Henri de Stein, le jurisconsulte Faber, et le père Keller, jésuite, recteur du collège de Munich. Ils furent chargés de demander qu'on leur rendit ce transfuge et ce déserteur, et ils étalèrent tous les crimes dont on l'accusait. Le duc de Wirtemberg leur fit réponse que si Reihing était coupable de ces crimes, ils n'avaient qu'à procéder contre lui juridiquement, qu'il leur donnerait des juges intègres qui prononceraient sur l'accusation sans nulle partialité ; mais que si le prosélyte était innocent, il était juste qu'on le laissât en repos dans l'exercice de la religion qui lui paraissait la meilleure (19). Si l'arrivait, ajouta le duc, que mes deux prédicateurs abandonnassent leur religion, je ne voudrais pas sortir de ma chambre pour ce sujet ; je n'en remunerai pas le pied. *« Subjunxit hoc mantissa loco generosissimus princeps : Quod si fors hodiè cerneret, utrumque aulæ meæ concionatorem à religione snâ deliceret : eorum causâ, ne pedem quidem unicum extrâ limen promoverem »* (20). Le père Keller s'aboucha alors avec Reihing, et lui reprocha cette tirade de dérèglements qui avaient donné lieu à tant de chansons et à tant de lettres satiriques. L'accusé se défendit sur tous ces points avec beaucoup de vigueur, et se purgea même par serment, en présence des trois députés du duc de Bavière.

(21) *« Memores responsi istius, quod tibi comitibusque tuis, in presentid virorum honoratissimorum, manu pectori admoid, et sublati in oculis oculi catapultæ instar retor sit. Ego, inquit ille, in conspectu cœlestis illius arbitri hic consisto, qui quæ nos gerimus, audit, que et videt. Coram divinâ ejus majestate agnosco me peccatorum non infimum ; sed hunc testem in voco, vacare me culpâ omnium,*

(16) Si hæc crimina, quorum reum postularent, deferrentque, veritate niterentur, fas esse, et potestatem ipsi in auditu adversari cum lege ac judicio accipere : habituros judicem neutri partis obnoxium, sed ex æquo et bono jure dicentem. Sin autem, etc. Idem, ibidem, pag. 908.

(17) Idem, ibidem.

(18) Idem, ibidem, pag. 906 : ceci est une apostrophe de l'orateur au père Keller.

(16) Cet auteur avait oublié sans doute la conversion d'Hausmannlérus : j'en parle dans l'article JARRIGE, tom. VIII, pag. 338, centrique (E).

(17) Raueberns, in Laud. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theologor., pag. 905.

(18) Idem, ibidem, pag. 906.

» que imputantur, probrorum : fallentem vindicet, qui nunquam fallitur. » Keller n'ayant pu rien obtenir de l'ancien confrère, se retira en lui disant : *Eve vous a fait tomber*. Sa pensée était que l'envie de se marier avait contraint Reihing à renoncer au jésuitisme et au papisme. Ce fut à quoi se réduisirent enfin toutes les accusations ; les autres disparurent, mais on s'obstina à soutenir qu'il n'était passé à la communion protestante qu'à cause qu'il était devenu amoureux. On ajouta qu'après s'être marié, et avoir eu bien des enfans, il fut si chargé d'entraves, qu'il n'eut point la force de retourner à la confession de la vérité, et qu'il sortit de ce monde pour aller dans les enfers. Voilà le reproche que lui a fait Alegambe. *Prolapsus in turpes amores, ordinem, fidemque transfuga deseruit, factus errorum magister : ductus dein domum pellice pro uxore, susceptis compluribus liberis, ita miser implicatus est, ut ad veritatis confessionem redire non sustineret. Sic in æternam mortem occubuit* (24). C'est un lieu commun trop rebattu et trop usé ; je m'étonne que l'on ne se lasse point de le proposer. On l'a tourné en cent manières ; et il s'est trouvé des gens remplis de passion qui ont mieux aimé le faire servir contre le gros du parti, que contre les prosélytes. Ils ont dit que le premier soin des protestans en faveur d'un moine, ou d'un prêtre qui passe dans leur communion, est de lui chercher une femme ; c'est le ciment qu'ils emploient pour l'incorporer à leur secte, et pour l'y tenir fermement collé (25). Ils se persuadent que de tels oiseaux de proie ne peuvent être mieux attirés, ni mieux apprivoisés que par ce morceau de chair. Que cela est grossier ! je ne le rapporte que comme un exemple des brutalités à quoi s'émancipent assez souvent les controversistes. *Quinetiam ausim dicere eos studiosius multò laborare in querendâ quamprimum, et fucati*

conjugii glutino alligandi, utenique transfuga concubina, quam in indaganda vitæ præteritæ ratione ac moribus. Illud quippè certò credunt non posse id genus accipitres vel efficacius accersiri, vel melius cieurrari, quàm si ejusmodi carnis illicio inescuntur (24). Le père Reihing avait bien prévu sans doute qu'on l'attendrait là, et qu'il serait exposé à ces dures railleries s'il se mariait : mais il se mit au-dessus de cette crainte ; il eut plus d'égard aux dogmes du grand apôtre des nations qui veut que l'évêque se marie, et qui a mis entre les doctrines du diable la défense de se marier. Il se maria donc l'année suivante, et choisit dans sa patrie une épouse qu'il n'avait jamais vue (25). C'était une fille d'élite et de fort bonne maison, belle, sage, ornée de toutes sortes de vertus. *Altero, postquàm in hanc urbem venit, anno, cum Tarsensis apostoli mandatum animo secum versaret, quo EPISCOPUM unius uxorem esse jussit, et quo nomine ipse ille gentium doctor doctrinam matrimonio interdicentium appellaret, animum ad conjugium impulit, exemploque suo vetus illud Euripidis comprobavit : Fatalem viro feminaque torum esse* (26).

Remarquez bien que Reihing, et l'auteur de son oraison funèbre, expliquent comme un précepte les paroles de saint Paul ; ils prétendent que l'apôtre ordonne aux pasteurs de l'évangile d'être mariés, et de ne l'être qu'à une femme. Ce serait sans doute la véritable interprétation des paroles de saint Paul, si on les prenait à la lettre, je veux dire selon les loix de la grammaire ; car les termes qui désignent le mariage de l'évêque avec une seule femme sont autant régis par le mot *il faut* (27), que ceux qui désignent l'irréprehen-

(24) *Jacobus Qualterius, Tabula chronographica, sec. IX, cap. VI, pag. m. 636.*

(25) Elle s'appelait *Marie Felsar*, et était fille d'*Ausine Félix Felsar*, marum et virtutum et forme ornamenti conspicua lectissimaque *Virgo Rauscherus*, in *Laut. funebri Reihingæ*, apud *Witte*, *Mémor. Theolog.*, pag. 909.

(26) *Iidem*, *ibidem*.

(27) *Δὲ οὗτοι τὸν ἐπίσκοπον ἀντιπάλιν οὐκ ἔστιν ὡς μιᾶς γυναίκης ἀνδρὰ, ἡ ἐκείνου, σὺμφωνεῖ, etc.* Oportet ergo episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum, sobrium, prudentem, etc. *1. ad Timoth.*, cap. III, vs. 2.

(24) Alegambe, *Biblioth. Script. societ.*, pag. 309. Notez que *Sotuel* a supprimé tout l'article de *Jacques Reihing*.

(25) Confrérez avec ceci les *Nouvelles Lettres de la Critique générale de Maimbourg*, pag. 497, 498.

sibilité, la sobriété, la prudence, la gravité, la modestie, l'équité, la modération et le désintéressement de l'évêque. Comme donc il serait absurde de prétendre que saint Paul laisse à la liberté des pasteurs d'être sobres, modestes, irrépréhensibles, etc.; ou de ne l'être point, il est absurde de prétendre qu'il laisse à leur choix ou d'épouser une femme, ou de n'en épouser aucune; cela, dis-je, est absurde si l'on s'attache au sens littéral, et si l'on suppose que saint Paul a observé l'exactitude de la grammaire. Je ne parle point d'une exactitude rigoureuse comme celle qu'on observe dans les articles d'un traité de paix, où l'on pèse toutes les expressions, afin d'empêcher les abus que l'on pourrait craindre d'une équivoque, ou de l'omission d'une particule. Je ne parle point non plus de l'exactitude sévère de ces grammairiens scrupuleux, pédans ou puristes, qui aimeraient mieux employer trois heures à corriger une période, que de souffrir qu'il y restât quelque négligence. Je parle d'une méthode de s'expliquer nettement et sans confusion, comme feraient les gens de bon sens dans une lettre ou ils donneraient des ordres à un précepteur. S'ils lui écrivaient : *Nous voulons que nos enfans prient Dieu deux fois le jour; qu'ils aillent au temple deux fois la semaine, qu'ils ne jurent point, qu'ils ne soient point querelleurs, qu'ils obéissent à leur mère, qu'ils aillent à la comédie tous les lundis*, il regarderait tout cela comme des préceptes; il ne s'imaginerait point qu'on laisse à sa discrétion ou de mener ses élèves à la comédie tous les lundis, ou de ne les y point mener: car il supposerait que ses maîtres en ce cas-là n'essent point lié *nous voulons avec qu'ils aillent à la comédie*, et qu'ils eussent changé de verbe; qu'ils eussent dit, par exemple, *et nous vous permettons de les mener à la comédie tous les lundis*. Il faut donc demeurer d'accord que si un sophiste s'opiniât à soutenir que tout ce que dit saint Paul des qualités d'un évêque est d'obligation, il ne serait pas facile de le réfuter; et qu'il faudrait lui demander humblement qu'il trouvât bon qu'on se départît des rigueurs

grammaticales (28) : vu qu'il n'est point apparent que cet apôtre ait voulu exclure de l'épiscopat ceux qui pourraient vivre dans la continence, ornés d'ailleurs de tous les talens requis. On voit par-là qu'un attachement trop scrupuleux au sens littéral de l'Écriture serait fort souvent une source d'illusion, et que l'axiome, *summum jus, summa injuria*, doit être considéré et consulté en bien des rencontres par les interprètes. On voit en même temps qu'il faut faire, non pas ce que les apôtres ordonnent selon le sens grammatical; mais ce que le bon sens nous dicte qu'ils ont eu dessein d'ordonner. Saint Paul, selon la grammaire, commande le mariage aux évêques, mais la raison nous montre qu'il n'a prétendu leur défendre que la polygamie. C'est donc à cela qu'il s'en faut tenir. Reihing et ses semblables ont tort de trouver là un commandement de se marier; on n'y en trouve raisonnablement que la permission : mais leur erreur est beaucoup plus digne d'excuse que la hardiesse épouvantable que l'on s'est donnée d'interdire le mariage aux ecclésiastiques. Les peuples ne se laveront jamais devant Dieu, de la lâcheté qu'ils ont eue de souffrir que l'on abrogeât les lois de saint Paul, claires, précises; intelligibles s'il en fut jamais. Ils en ont été bien punis par le déluge effroyable d'impuretés qui a souillé leurs familles, et ils n'en sont pas quittes encore. Disons en passant que l'on a traité l'Écriture dans le christianisme à peu près comme le code de Justinien. On est bien aise quand le droit coutumier est conforme au droit écrit; mais si l'on trouve mieux son compte au droit coutumier qu'au droit écrit, on se passe de toute conformité. Le christianisme pendant plusieurs siècles n'a point été un pays de droit écrit.

(E) Il fut suffoqué d'un catarrhe quelque temps après. Voici une nouvelle omission de Spizellius : il ne marque ni le jour, ni l'année de la mort de Reihing. Pour suppléer à ce défaut, je dirai que cet ex-jésuite

(28) C'est ici qu'il faudrait faire valoir la règle :

Grammaticæ leges plerumque ecclesiæ spernari.

décéda le 5 de mai 1628 (29). Il était allé aux bains selon l'avis des médecins, et s'étant couché pour prendre quelque repos, il s'endormit, et ne se réveilla plus. Son panégyriste appelle cela une mort heureuse (30), telle qu'Auguste la souhaitait et à soi-même, et aux siens. *Ultimum maximumque mortalium votorum nactus, edaraviat, quam ille orbis regnator Augustus olim sibi suisque exoptavit* (31).

(F) *On fit courir de nouveaux mensonges sur sa mort.*] On l'annonça avant qu'elle fût venue; on attribua son hydropisie à la vengeance céleste; on déclama sur ce qu'il mourut sans communier; on soutint qu'aux approches de la dernière heure il fut bourrelé cruellement par les remords de sa conscience (32); enfin on divulgua qu'à l'article de la mort, il chanta la palinodie en présence des voisins. Il est bon de noter ces choses; elles portent témoignage sur l'aveuglement et sur la fureur des passions, fruits de la crédulité et du faux zèle; la peste de la raison et la ruine du bon sens. *Vidimus volantes à vicinis chartas, iunò ab Allobrogibus usque in manus nostras pervenerunt litteræ, quæ eum in supremâ vitæ metâ positum, evangelium egerisse, et in presentid vicinorum, ipsiusque D. PREGITZERI palinodiam cecinisse loquerentur. O linguæ! 6 cælami! 3 animorum effrons nequitia! Pudor et verecundia, quò recessitis? Aliter tu loqueris, reverende Pregitzere* (33).

(G) *Le catalogue de ses écrits.*] Son premier ouvrage fut imprimé à Cologne, l'an 1615, sous le titre de *Muri Civitatis sanctæ, hoc est Fundamenta XII Religionis catholicæ quibus insistentis Serenissimus Princeps Neuburgicus, lutheranismo abdicato in ecclesiam pedem intulit*. Il était

alors outré papiste. Balthazar Meisnerus, Fabricio Bassecourt, et Matthias Hoë, écrivirent contre lui. *Meisnerus à thesibus scalam centum et quadraginta gradus altam fabricavit, quæ MUROS BABYLONIS ROMANÆ, ET CONFICTA PAPISTICÆ RELIGIONIS FUNDAMENTA demoliebatur. Bassecourtus TUBA DEI armatus, AD SUBVERTENDOS MUROS ecclesiæ romanæ progressus, eos velut illa Hierichuntis monia uno clangore diffilare et solo aquare est aggressus. Ultimus Matthias Hoë Enchiridion opposuit, in quo romanæ fidei nebule clarissimâ scripturarum luce discutebantur* (34). Il répliqua aux deux premiers par un ouvrage qui fut imprimé à Neubourg, l'an 1617. En voici le titre: *Excubie Angelicæ Civitatis Sanctæ pro defensione XII Fundamentorum Catholicorum Balthasari Meisnero præconi Lutheranæ, et Fabricio Bassecourt, Tibicini Calviniano, oppositæ*. Sa réplique à Matthias Hoë n'a paru qu'en allemand; le titre répond à ceci: *Enchiridion catholicum Manuali D. Hoë oppositum*. Voyons le titre des ouvrages qu'il publia depuis son entrée dans la confession d'Augsbourg. *Laquei Pontificii contriti; quibus, adjuvante DOMINO, liberatus. Liberatori suo Ter Opt. Max. libenter meritò publicas gratias in academiâ Tubingensi dicere voluit, Tubingæ, 1622, in-4°. Germanicè, ibidem eodem anno, in-4°. Dissertatio de verâ Christi in terris Ecclesiâ, adversus larvatum jesuitam Dillinganum, ibid., 1622, in-4°. Araneorum opere, quas contra laqueos Pontificios contritos, texturam improbam suspenderunt Georgius Stengelius, Simon Schaitenreisser, et Laur. Forerius, Siilo Reihingi dejectæ, ibid., 1623, in-4°. Apologeticus pro dissertatione suâ, de Ecclesiâ Christi, ibid., 1624, in-4°. Il publia en allemand (35) la rétraduction du livre qu'il avait fait contre le docteur Matthias Hoë.*

(29) Rauscherus, in Laudat. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 916. Mirælius, Synt., Hist. eccl., pag. m. 778; *meq mal celis nati à l'an 1624.*

(30) *Confirmez ce que dessus, remarque (F) de l'article Râorta, dans ce volume, pag. 486.*

(31) Rauscherus, in Laudat. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 916.

(32) *Horrentis conscientia moribus mortalitatis lites jam vicinis infestari cepit. Ibidem, pag. 917.*

(33) Rauscherus, in Laudat. funebri Reihingi, apud Witte, Memor. Theolog., pag. 917.

(34) *Ibidem, pag. 900.*

(35) *A Tubinge, l'an 1623.*

REINÉSIUS (THOMAS), l'un des plus savans hommes du

XVII^e. siècle, naquit à Gotha, (a) ville de Thuringe en Allemagne, le 13 de décembre 1587 (A). Il fut médecin de profession, mais il s'appliqua extrêmement à l'étude des belles-lettres, et c'est en ce genre de doctrine qu'il a le plus excellé. Il avait déjà pratiqué la médecine en d'autres lieux (b), lorsqu'il s'établit à Altenbourg pour y être le médecin de la ville. Il y demeura plusieurs années, et il y obtint la qualité de bonrgmestre. Enfin ayant été honoré de la charge de conseiller de son altesse électorale de Saxe, il fut résider à Leipsic, et y mourut le 14 de février (c) 1667 (d). Il avait souvent refusé la charge de professeur, parce qu'il craignait d'avoir des collègues insupportables (B); et il y a bien de l'apparence que s'il se fût engagé aux emplois académiques, il eût eu bien des querelles sur les bras, car il ne put pas éviter d'entrer en guerre avec un professeur de Leipsic, quoi qu'une assez grande distance de lieu les séparât l'un de l'autre. Ce fut une querelle d'érudition au commencement, et puis un procès d'injure porté au barreau (e). Je ne sais point si Réinésius laissa des enfans; mais je sais qu'en 1638 il se plaignait d'avoir perdu sa première femme, et tous les en-

fans qu'elle lui avait donnés, et d'être remarié depuis trois ans avec une femme stérile (f). C'était bien la principale, mais non pas la seule incommodité qu'il rencontra dans ce second mariage. Il eut part aux libéralités qui furent faites par Louis XIV aux savans les plus fameux de l'Europe. La somme qu'on lui envoya fut accompagnée d'une lettre fort obligeante de M. Colbert, de quoi il lui témoigna sa reconnaissance en lui dédiant ses Observations sur le Fragment de Pétrone, l'an 1666. Ceux qui sont capables de juger d'une matière de littérature n'ont pas plus tôt lu quelques pages de ses écrits, qu'ils le mettent hors du rang de ces humanistes qui n'ont que de la mémoire, et qu'ils le placent parmi les critiques qui vont au-delà de leur lecture, et qui savent plus de choses que les livres ne leur en ont enseignées. La pénétration de leur esprit leur fait tirer des conséquences, et leur suggère des conjectures qui les conduisent à la découverte des trésors cachés. Ils éclaircissent par ce moyen les lieux les plus sombres de l'érudition, et ils étendent les bornes de la science de l'antiquité. Réinésius était de la classe de ces critiques, et il s'appliquait beaucoup à déterrer ce que les autres n'avaient point dit. Si l'on voit un jour ses supplémens au traité de Vossius, de *Historicis græcis*, on admirera que Vossius, qui avait fait un si beau et un si ample recueil, ait omis un si grand nombre de choses. Les lettres de Réinésius qui ont été imprimées nous ap-

(a) Et non pas à Altenbourg, comme on le dit dans le Moréri.

(b) Witte, in *Diario Biographico*, ad annum 1667. Voyez la remarque (B), citation (10).

(c) Et non pas 1657, comme on le dit dans la Bibliothèque de König, et dans le Moréri, et ailleurs.

(d) Ex eodem Witte, in *Diario Biographico*, ad annum 1667.

(e) Voyez la remarque (B).

(f) Voyez la même remarque.

prennent qu'on le consultait comme un oracle, et qu'il répondait fort doctement aux questions qu'on lui proposait, et qu'il était fort versé dans la connaissance des familles de l'ancienne Rome, et dans l'étude des inscriptions. On voit un fort bel éloge de son mérite, et de ses travaux littéraires et politiques; on voit, dis-je, cet éloge dans l'épître dédicatoire (g) de la seconde édition des Lettres de Cassaubon. Il y a des théologiens qui l'ont accusé de s'être fait une religion particulière, composée de ce qu'il avait trouvé de meilleur dans toutes les autres (C). Je donnerai ci-dessous le titre de la plupart de ses ouvrages (D).

(g) Faite par M. Grævius, et datée d'Amsterdam, le 31 d'août 1655. On la cite dans le Moréri, et c'est tout ce qu'on y cite, quoiqu'elle ne fasse presque aucune mention des faits qu'on a avancés.

(A) Il naquit... le 13 de décembre 1587. Quoique je visse cette date en grosses lettres au bas de la tailledouce de Reinesius, au-devant de l'un de ses livres (1), il me restait néanmoins quelque sorte de défiance lorsque je considérais que les journalistes de Leipsic disent qu'il mourut le 14 de février 1667, à l'âge de soixante et dix ans (2). Ces messieurs sont fort exacts, et personne n'était plus à portée qu'eux de s'informer du véritable âge de ce savant homme. Je voyais aussi qu'André Charles, abbé de Saint-George au pays de Wurtemberg, remarque qu'il a vécu plus de soixante et dix ans: obiit Thomas Reinesius septuagenario major (3). On ne parle pas ainsi d'un homme qui meurt dans sa quatre-vingtième année. Mais j'ai cessé d'hésiter quand j'ai rencontré la lettre où Reinesius assure qu'il y

avait près de soixante et dix ans que ses maîtres lui avaient recommandé de feuilleter fréquemment les dictionnaires (4). Il écrivit cela le 10 de février 1665: C'est une très-bonne confirmation de la date qui est au bas de la tailledouce.

(B) Il avait souvent refusé la charge de professeur, parce qu'il craignait d'avoir des collègues insupportables. Sa première lettre (5) à Gaspar Hoffman, professeur en médecine à Altdorf, m'apprend cette particularité-là. Ce professeur lui avait écrit que depuis trente ans il se trouvait exposé aux criailleries et aux médisances de ses envieux, et qu'il avait eu à soutenir de rudes assauts (6). Reinesius lui répondit que la jalousie de certains esprits mal tournés le persécutait aussi, et qu'il restait si peu de véritable amitié au monde, et si peu d'équité et d'ordre dans la république des lettres, que pour éviter l'orage il s'était tenu caché la meilleure partie de sa vie. *Me quoque circumstrepunt et adfingunt turbæ æmulatorum, invidiorum susurri, semidoctorum impudentia judiciorum. His enim heu! execrandis moribus hodiò vivitur, ut de bonis judicent pessimi, de artibus imperiti, in litteris dominentur thrasones; omnia sint fucata, et genuinarum amicitiarum nihil fere restet; quas intemperies seriò deploravi semper, et ut declinarem ista passiva, fluxerat maximam partem liberis (7).* Ayant été appelé souvent à des professions académiques, continue-t-il, je les ai refusées, n'espérant pas de pouvoir souffrir la mauvaise humeur de quelques personnes avec lesquelles il m'eût fallu vivre; et j'ai mieux aimé demeurer ici, où néanmoins je ne suis pas fort commodément. Il était alors médecin de la ville d'Altembourg. *Nominatus toties ab academicis, vocatusque à principibus ad munus docendi publicum, repugnavi, socio uno alteroque nostratibus (non enim sum πολυφθορ) consilii, voluntatibus utro-*

(1) Reines., epist. XXIX ad Johannem Vorstium, pag. 61.

(2) Elle est datée d'Altembourg, le 10 d'octobre 1638.

(3) Voyez les Lettres de Reinesius ad Hoffmannum et Rupertum, pag. 2.

(4) Voyez les Lettres de Reinesius ad Hoffmannum et Rupertum, pag. 6.

(1) Ses Lettres ad Hoffmannum et Rupertum, imprimées à Leipsic, l'an 1666.

(2) Acta Eruditorum Lips., 1682, pag. 92.

(3) Andreas Carolus, Memorab. eccles., lib. VII, ad ann. 1667, pag. 409.

runque, quòd mores incommodos nonnullorum, cum quibus vivendum esset, tolerare posse non confulem, et mansi in statione, nec ipsa satis commodè (8). Voici une partie des incommodités dont il donne le détail. Cela n'est point superflu ici, car ce sont des choses qui appartiennent à l'histoire de sa vie. (9) *Quid enim hoc decennio Altenburgi (Curienis et Gerani) (10) transmittam, etsi et illic sat fuerit nubitorum) non expertus sum, in quo non tentatus? Post triste spectaculum expilatae domus amici intra semestrem tres iucundis, filios, suavissimam conjugem, incomparabilem feminam; solum animus DEO nixus et invictus nihil superest, cum tantillo boni nominis, et quantum satis est fragali opum. Ἀντὶς μὲν ἀλλ' ἐν ἐκαστοῖσι. Trina vice, me physico, τὸ κοινῶς ἰσχυρῶς hanc urbem adflavit... Conjugium, quod ante triennium secundum inivi, est incommodius, quam speraveram, et multis rei familiaris tricis, quas tamen deprecatus fui, me involvit, et, quod caput est, sterile; quo malo tristius nihil obvenire poterat ante liberis orbatò, καὶ ὅλα ἀποστῆται. Il est à noter que des personnes mal intentionnées avaient envoyé à Hoffman plusieurs cahiers des trois livres *variarum Lectionum* de Réinésius pendant le cours de l'impression. Ce fut dans l'espérance d'exciter Hoffman à écrire contre cet ouvrage (11); mais l'événement fut contraire à leur intention; car Hoffman, s'étant vu loué dans cette partie du livre qu'on lui avait envoyée, renoua au ressentiment de quelque offense qu'il croyait avoir reçue de Réinésius, et lui écrivit une lettre très-obligeante (12). Je ne crois pas me tromper si j'ose dire que la plus chaude querelle que Réinésius ait eue, fut celle qu'il eut avec Rivinus, professeur à Leipsic. Réinésius déclare qu'il n'avait pas*

été l'agresseur, et qu'il n'avait fait que repousser les injures de ce critique. Celui-ci néanmoins porta ses plaintes aux magistrats, et employa toutes sortes de machines pour empêcher que la réponse de Réinésius ne fût publiée. Peut-on rien voir de plus injuste? *Numquam odio habui hominem; sed calumniatorem et projectissimè protervia accusatorem ferre non debui tamen. Et tinnium hodie crepant nutantque subsellia iudicum apud nos, ad quos me, stultè querens de injuriis quas ipse prior intulisset, deferbat, neque sua fama satis cavens, dum meam maculare intendere μετὰ πολλὰς φαντασίας καὶ ὑπερηγίας... Defensionem meam, quam à provocantis impudentia inposita mihi necessitas excusat, in amicorum sinu deposui (13)... Dixit quæ voluit; æquum est ut audiat quæ nolet... Ex eo verò, quòd Apologiam meam tot adhibitis machinis, mendaciis etiam, suppressere annis fuit, malam causam fovere judicatus est dudum, et designasse facinus, quòd æternam nomini ejus inusit notam. Voluit nimirum ut ipse de me censor sedere posset, sed ἀντιπρόσωπον voluit ut liceret sibi in me quidvis, mihi ne quidem hircere contra (14). L'Apologie de Réinésius fut imprimée non-obstant les oppositions de l'agresseur. Je tire ceci d'une lettre qui fut écrite le 7 d'août 1653. Voyez aussi la lettre que Réinésius écrivit à Bosius, le 18 de janvier de la même année (15).*

Ce que je viens de rapporter, touchant les malheurs dont Réinésius se plaignait, semble être le destin commun des savans. L'histoire de leur vie et leurs lettres témoignent presque toujours qu'ils ont été engagés dans des querelles chagrinantes, où la jalousie, la calomnie, l'emportement, les satires, l'esprit de faction, la fraude, et mille autres passions honteuses répandaient tout leur venin. Il semble que les gens de lettres sont ceux qui conspirent davantage contre leur propre repos et contre celui de leur prochain. Cela n'est propre qu'à inspirer du mépris et de

(8) *Ibidem*.

(9) *Ibidem*, pag. 7.

(10) Il entend par Curienis l'emploi de médecin de la ville d'Hof (en latin Curia), dans le pays de Voigtland; et par Gerani, un semblable emploi à Gera, ville du même pays, laquelle appartient aux seigneurs de Plauen, desquels le nom de famille est Rivinus (en latin Rutheni).

(11) Réinésius Epist. ad Hoffmannum et Roperum, pag. 5.

(12) *Ibidem*, pag. 1.

(13) Réinésius, epist. XLIV ad Daumium, pag. 122.

(14) *Ibidem*, pag. 123.

(15) Epist. Thomæ Reinesii, et Joh. Andr. Bosii, pag. 13.

la haine pour les sciences, ou du moins qu'à faire perdre la bonne opinion que l'on aurait d'elles. Les ignorans s'imaginent que s'ils avaient donné tout leur temps à la lecture, ils auraient appris à modérer leurs passions, et à se guérir de plusieurs défauts qui les font agir injustement envers leur prochain. Mais pourraient-ils demeurer dans cette pensée, s'ils entendaient dire comment les plus doctes se maltraitent les uns les autres, et se persécutent, et se plaignent de leur malheureuse destinée? Tirons de là cette conclusion, qu'il n'y a rien de plus difficile à acquérir que la quiétude et la droiture de l'âme. Une étude continuelle des bons livres semble très-propre à procurer ce trésor, et cependant elle le procure rarement, et amène très-souvent le vice contraire. Horace n'y entendait rien lorsqu'il parlait de cette façon, *il me suffit de prier Dieu de me conserver la vie, et de me donner des richesses : je saurai bien moi-même donner la tranquillité de l'esprit.*

Quid sentire putas? quid credis, amice, precari?

Sic mihi, quod nunc est, etiam miris: ut mihi vitam

Quod superest aevi, si quid superesse voluit.

Si bona librorum et provisis frugis in annona copia: ne fluitem dubius spe pendulus horum.

Sed satis est orare Jovem, qui donat, et ausert.

Des vitam, des opes: æquum mihi animum ipse parabo (16).

Il se trompait lourdement: la chose pour laquelle il ne croyait pas avoir besoin du secours de Dieu était celle qu'il devait le moins attendre de ses propres forces, et la première qu'il devait demander à Jupiter; car il est beaucoup plus facile de parvenir par son industrie aux honneurs et aux richesses, qu'à la tranquillité de l'esprit. Mais, dira-t-on, les honneurs et les richesses dépendent de mille choses dont nous ne pouvons disposer comme nous voulons; il est donc nécessaire de prier Dieu qu'il les tourne à notre avantage. Je vous répondrai que le calme des passions, le repos de l'âme, le contentement de l'esprit, dépendent de mille choses qui ne sont point sous notre juridiction. L'estomac, la rate, les

vaisseaux lymphatiques, les fibres du cerveau, cent autres organes dont les anatomistes ne savent pas encore le siège ni la figure, produisent en nous bien des inquiétudes, bien des jalousies, bien des chagrins. Pourrons-nous changer ces organes-là? Sont-ils en notre puissance (17)?

(C) *Des théologiens. . . l'ont accusé de s'être fait une religion particulière, composée de ce qu'il avait trouvé de meilleur dans toutes les autres.* Un théologien de Wirtemberg, que j'ai cité ci-dessus, assure que Réinésius, qui allait au prêché des luthériens, et communiait avec eux, parlait si mal de leurs docteurs, et de leur doctrine, et de leurs livres liturgiques ou symboliques, qu'un adversaire déclaré l'égalait à peine. On conclut de là, on qu'il était de la religion des prudens, ou qu'il la favorisait, attendu qu'il avait dit ouvertement qu'il suivait en certains points une religion, et en d'autres points une autre. *Tam sinistrè sensus, tam scabiosè locutus est, de doctoribus et professoribus (lutheranarum) partium, imò de ipsà doctrinā, de symbolice libris, de dogmatibus in eisdem contentis, ut vix quisquam ex manifestis adversariis taliter fecerit. Probare hæc possunt ex epistolis, quas an. 1654 vel eirciter, Colonia Brandenburgicæ publicavit, ubi contemptim formularios vocat theologos F. C. amplexos; D. majorem seniore, Grandionem, qui applausores nullos in IV. habeat; alios nominat Archiepiscopos, et ita conseq. religioni prudentium procul ambiguo addictus erat sycophanta, vel eisdem certè favebat, apertè fassus, hoc se in una religione, aliud in aliud sequi (18).* Ce théologien avait expliqué en un autre lieu ce qu'il entendait par la religion des prudens. Voici le précis de son discours. Un Hollandais dit un jour que la religion de Grotius était celle des gens doctes. Et quelle est cette religion-là, lui demanda-t-on? Ils

(17) Ces paroles d'Horace, *epist. I, lib. I, vs. ult.*

Præcipue sanus (il parle du sage des stoïques) nisi cum pituita molesta est,

se peuvent très-bien appliquer à l'âme; en sorte que sanus signifie la tranquillité de l'âme.

(18) Andrea Carolus, *Memorabil. eccles. Saeculi XVII, lib. VI, cap. XXXII, pag. 97.*

(16) Horst., *epist. XVIII, lib. I, in fine.*

croient ce qu'ils veulent, répondit-il (19). Hulsman (20) demande si Grotius a voulu dire qu'il faut s'en tenir à la décision des prud'hommes, et il croit que c'est là cette religion des prudens qui est connue à peu de personnes, et que l'on vante beaucoup en France, et principalement en Hollande. Sur eela Mullerus, théologien de Hambourg (21), et Kromaiier, théologien de Leipsic (22), tenaient pour certain que Grotius avait suivi la religion des prudens, qui est un mélange de plusieurs religions, et qui prend tantôt de l'une, tantôt de l'autre, ce que bon lui semble, et l'accorde à ses intérêts. On l'appelle la religion des prudens, parce que les sages de ce monde la choisissent avec beaucoup de prudence, eroient-ils, et la gardent autant qu'il leur plaît : on l'appelle aussi la religion politique et philosophique. Le premier de ces deux noms lui est donné parce que les politiques la choisissent, eux qui cherchent aussi la liberté en ce point-là, et qui se tournent de tous les côtés. L'épithète de philosophique lui est donnée à cause qu'elle dégage de l'obligation de croire; et l'on sait qu'un philosophe ne s'assujettit à l'autorité de personne; c'est un homme libre qui ne jure sur les paroles d'aucun maître : *liber homo philosophus*,

Nullius addictus jurare in verba magistri.

L'auteur rapporte encore deux autres noms; il dit que cette religion des prudens est appelée *éclectique*, ou *éclogistique* (23). Je m'étonne qu'il n'ait point dit quelque chose de la secte des philosophes éclectiques, fondée par Potamon l'Alexandrin qui vivait au temps d'Auguste. Ces gens-là n'étaient ni platoniciens, ni stoiciens, ni péripatéticiens, ni d'aucune autre faction particulière, mais ils prenaient dans chacune ce qu'ils y trouvaient de bon, et laissaient le reste. Voilà l'idée de la religion que l'on attribue à Reinésius. C'était une religion de triage, une mosaïque, un ouvrage de mar-

queterie, on de pièces de rapport. Il y a bien plus de gens qu'on ne pense qui se fabriquent ainsi une confession de foi, et qui ne s'en vantent pas. On pourrait les appeler en latin *miscelliones* (24).

(D) Le titre de la plupart de ses ouvrages.] En voici de médecine : *De Vasis umbelicalibus eorumque rupturâ observatio singularis*, à Leipsic, 1624, in-4°. *Chimiatia, hoc est medicina nobili et necessariâ sui parte, Chimid, instructa et exornata*, à Géra dans le Voigtland, in-4°. Les livres suivans concernent la littérature : *De Deo Endovellico*, à Altembourg, 1637. *Ἱεροσύνη linguæ Punicæ, contra Vitium Wolfrum*, à Altembourg, 1637. *Variarum Lectionum libri tres*, là-même, in-4°. *Defensio variarum Lectionum*, à Rostock, 1653, in-4°. *Epistolæ ad Gasparum Hoffmannum, et Christ. Ad. Rupertum*, à Leipsic, 1660, in-4°. On a imprimé après sa mort, *Epistolæ ad Johannem Vorstium*, à Coln au pays de Brandebourg, 1667, in-4°. *Epistolæ ad Nesteros patrem et filium*, à Leipsic, 1670, in-4°. *Epistolæ ad Christianum Daumium*, à lène, 1670, in-4°. *Epistolæ ad Joh. Andreæ Bosium*, à lène, 1700, in-12. *Syntagma Inscriptionum antiquarum cumprimis Romæ veteris quarum omissa est recensio in vasto Jani Gruteri opere, cujus isthac dici possit Supplementum, cum Commentariis absolutissimis* (25), à Leipsic, 1682, in-folio. *Dissertatio critica de Sibyllinis Oraculis* (26), à lène, 1685, in-4°. Je ne puis rien dire de positif touchant quelques autres livres que M. Kœnig lui attribue; car je crains qu'il ne confonde pêle-mêle ceux qui ont été publiés et ceux qui ne l'ont pas été. Il lui attribue, *Glossarium Vocum barbaricarum; Censuram nonnullorum in Salmasii Exercitationibus Plinianis. Commentarium in Inscriptiones Gruteri; Variarum Lectionum libros sex; Ἱεροσύνη Medicina, vel successiones et vitas Medicorum*, et

(19) *Idem*, lib. V, cap. LIII, pag. 1088. Il cite Burgold. Not. rer. imp., part. 2, 11.

(20) *In Diatr. Schol.*, de Auxil. Grat., p. 479.

(21) *Atheis. devict.*, pag. 459.

(22) *Loc. Autlayneret.*, pag. 272 et 299.

(23) *Andreas Carolus*, lib. VI, cap. XXXII, pag. 97.

(24) *Miscelliones* appellantur qui non certa sunt contraria, sed variorum mixturaque judiciorum. Festus Pompeius.

(25) Voyez le Journal de Leipsic, 1682, pag. 89 et 209.

(26) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1685, art. V.

plusieurs autres ouvrages. M. Moréri prétend que Réinésius a été connu par les six livres qu'il a composés de diverses leçons, qu'il a fait aussi une censure sur les Exercitations que Saumaise a composées sur Plin ou Solin; et des commentaires sur les inscriptions de Gruter (27). Je ne puis acquiescer à cela; car il n'a paru que trois livres de diverses leçons, et j'ignore que Réinésius ait fait un livre intitulé *Censura Exercitationum Plinianarum Salmasii*. Je n'en vois aucune mention dans les préfaces de ses ouvrages posthumes. Je ne doute point qu'il ne fût capable de bien s'acquitter de ce travail, et de tailler de la besogne à Saumaise autant qu'à Barthius (28); mais je ne sais s'il eut ce dessein, et en tous cas je me persuade que le public n'en a point vu l'exécution. La censure sur les Exercitations de Saumaise n'a point paru: les inscriptions que Réinésius a commentées sont différentes de celles de Gruter. Enfin, Moréri s'est tu à l'égard de plusieurs ouvrages certainement imprimés. Si l'on corrige son article de Réinésius, on ne pourra guère y conserver que deux ou trois mots.

Il faut avertir mes lecteurs que les libraires ont mis le nom de Réinésius à la tête d'un ouvrage dont il n'avait pas fait une seule ligne. M. Witte parle de cela afin d'empêcher qu'on n'accuse Réinésius d'avoir été plagiaire: *Exiit quoque Lipsiæ, an. 1679, sub ejus nomine, Schola Juræ-consultorum Medicinæ, relationum ejus aliquot comprehensa, quibus principia Medicinæ in jus transmutata ex professo examinantur. Verus autem auctor et titulus iste est: Fortunati Fidelis de Relationibus Medicorum libri IV in quibus, quæ in Forensibus ac publicis causis Medici referre solent, plenissimè traduntur, studio D. Pauli Ammanni, Lipsiæ, 1674. Hoc indicare volui, ne vir C. præter meritum plagiaris adscribatur* (29). M. Witte a oublié une circonstance essentielle, c'est que l'ou-

vrage intitulé *Fortunati Fidelis, etc.* fut imprimé à Palerme, l'an 1602, in-4°. (30). On cite cette édition dans *Liudenus renovatus*, à la page 275, sous le nom de *Fortunatus Fidelis*; mais on n'a point su que le *Schola Jurisconsultorum, etc.*, imprimé à Leipsic, l'an 1679, est le même ouvrage que celui de *Fortunatus Fidelis*, car on le donne à Réinésius à la page 1023. Je conjecture que l'édition de Leipsic, 1674, ne diffère de celle de 1679, qu'à l'égard du titre; et que ne se vendant pas, on y mit le nom de Réinésius afin d'attirer les acheteurs (31).

(30) J'ai vu cela par une lettre de M. Bourdelot, premier médecin de madame la duchesse de Bourgogne.

(31) Confirmez ce que dessus, citation (3) de l'article PINAÛ, dans ce volume, pag. 88.

REYNIER (PIERRE DE), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem était de l'illustre famille des Reyniers de Toulouse. Il fut tué, l'an 1311, dans l'île de Rhodes qu'Othoman, roi des Turcs, assiégea cette année: ce chevalier se signala dans ce siège par une bravoure extraordinaire. Cette famille a donné des personnes d'un mérite distingué, entre autres HÉLIE DE REYNIER, conseiller au parlement de Languedoc, l'an 1523, qui s'est rendu recommandable par son grand attachement pour son prince, dont le fils, qui était aussi conseiller au parlement, épousa demoiselle Marthe de Minut, fille de messire Jacques de Minut, premier président au même parlement; FRANÇOIS DE REYNIER, sénéchal de Lauragais; JEAN DE REYNIER, mestre de camp. Il reste encore aujourd'hui de cette maison, CHARLES DE REYNIER, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, lieutenant de roi et commandant dans la ville et gouver-

(27) Confirmez les Jagemas des Savans, sur les Critiques, num. 525.

(28) *Foyez*, tom. III, pag. 152, remarg. (R) de l'article BARTHÛS.

(29) Witte, in divinis Biographico, ad annum 1679, folio Yyy.

nement de Brouage (a), qui a son frère conseiller au parlement de Toulouse (b).

(a) Il y est mort au mois de décembre 1705. Voyez le *Mercurius Galan* du mois de janvier 1706, pag. 223, 224.

(b) Etal de la France.

RÉMOND (a) (FLORIMOND DE), conseiller au parlement de Bordeaux, vers la fin du XVI^e siècle *, se signala par des écrits violens contre ceux de la religion (A). Il avait été huguenot dans sa jeunesse; mais, si on l'en croit, il fut retiré de la *gueule de l'hérésie* (b) par un miracle dont il fut témoin, l'an 1566. M. Moréri qui en parle ne connaissait point la scène de cette comédie **: il dit que Nicole Obri, native de Vervins, fut exorcisée à Loudun (c). Il se trompe, ce fut à Laon : j'ai dit ailleurs (d) que le père Labbe a commis la même faute. Il y a lieu de croire que Florimond de Rémond étudia sous Pierre Ramus dans le collège de Presle, à Paris. Je ne remarque cela que pour avoir lieu de raconter une chose qu'il raconte touchant le livre de *tribus Impostoribus* (B). Sa mort a été mise par Botéréus sous l'an 1602 (e), et par Moréri

(a) Il orthographiait Rémond, mais dans quelques-uns de ses livres il se nomme Remond.

* Il était né à Agen, dit Leclerc, d'après Rémond lui-même.

(b) Florimond de Rémond, *Histoire de la Naissance et Progrès de l'Hérésie*, liv. II, chap. XII, pag. m. 204.

** Leclerc n'est pas étonné que Bayle traite de comédie le miracle de 1566 mais il l'est que Bayle, dans l'article SPINA, remarque (A), tom. XIII, passe à un ministre protestant un miracle en faveur de ce SPINA.

(c) Moréri, sous le mot Florimond de Raymond.

(d) Dans l'article LOUDUN, remarque (C), tom. IX, pag. 385.

(e) Rodolph. Botéréus, *Comment. de Rebus in Galliâ gestis*, lib. IX, pag. 91.

sous l'an 1600 *. On veut qu'il n'ait point fait les ouvrages qui lui sont attribués (C), dont le plus considérable est *l'Histoire de la Naissance, Progrès et Décadence de l'Hérésie de ce siècle*. Il était l'homme du monde le moins propre à réussir dans cette entreprise (D), vu la haine qu'il avait conçue contre le parti où il avait été élevé, et qu'un miracle, prétendait-il, l'avait obligé d'abandonner. Mais quelque mauvaise que soit cette histoire, elle est devenue une fontaine publique pour quantité d'autres écrivains (f). On ne saurait dire combien de gens y ont puisé, et l'on ne saurait être assez surpris après avoir lu dans beaucoup de livres certains faits notables et de grande conséquence, de voir qu'au lieu d'être renvoyé à des actes authentiques, l'on est renvoyé au témoignage de Florimond de Rémond. Quelques-uns disent qu'il s'acquittait mal de son devoir dans l'exercice de la charge qu'il avait au parlement de Bordeaux (E). Les protestans l'accusèrent de s'y comporter avec une extrême partialité contre eux (g). M. Varillas fut un peu mortifié quand il lui fallut avouer qu'il avait été le copiste de cet auteur (F).

* La date de 1602 marquée par Bouthery est la véritable, dit Leclerc.

(f) Voyez ci-dessus la remarque (X) de l'article OCSIN, tom. XI, pag. 206.

(g) Voyez la remarque (E).

(A) Il se signala par des écrits violens contre ceux de la religion.] Il publia un livre intitulé : *Erreur populaire de la Papesse Jeanne*. Je l'ai de l'édition de Bordeaux, 1594, l'auteur s'y nomme, et cela m'apprend que ce n'est pas la première; car la première avoit paru anonyme.

Comme mon dessein n'a jamais été, c'est Florimond de Rémond qui parle (1), de me mettre en crédit par ces petits avortons qui sortent de chez moy (ce seroit vouloir sur le sable bastir une gloire solide), aussi ay je taché d'éviter la honte. Ce qui m'avoit occasionné de taire mon nom qui ne pouvoit tenir rang parmi tant de doctes esprits dont nostre France est riche. Mais puis que cest auteur a prins d'un biais tout contraire la crainte louable qui m'avoit retenu, j'ay esté content tirer le rideau, et me produire en public : et néanmoins lui faire ce bon office de supprimer le sien, puis qu'il a si mal rebattu la pointe de mes arguments. C'est ainsi qu'il parle touchant un ministre de Béarn (2) qui avoit écrit quelque chose contre l'ouvrage anonyme de l'Erreur populaire de la Papesse ; ce qui fut cause que l'auteur en donna une seconde édition bien revue, et qu'il entreprit un plus long et sérieux ouvrage. Ce fut celui de l'Antechrist. Vignier déclare qu'il s'est servi de la seconde édition de l'Antechrist, et de l'Antipapesse de cet écrivain, devenue, corrigée, et augmentée par l'auteur, et imprimée à Paris, chez Abel l'Angelier, 1599 (3). Il se trompe à l'égard de l'Antipapesse : l'édition de Paris, 1599, étoit pour le moins la quatrième ; car on en fit une à Lyon, chez Benoît Rigaut, in-8°, l'an 1595 (4). Coocke se trompe encore plus, puisqu'il dit que cet ouvrage fut premièrement écrit en français, l'an 1602 (5). M. Sagittarius ne marque que l'édition française de Bordeaux, de la même année (6). Le troisième ouvrage de Rémond ne parut qu'après sa mort : il a pour titre : *l'Histoire de la Naissance, Progrez, et Decadence de l'Herésie de ce siecle : divisée en huit livres*. Le sixième de

ces huit livres étoit destiné au schisme d'Angleterre : on n'en trouva que le titre dans les papiers de l'auteur ; il travailla plutôt au septième et au huitième qui le pressoient d'avantage, à cause qu'ils parloient de la France. (7). François de Rémond, son fils, qui eut soin de l'impression de l'ouvrage et qui le dédia à Paul V, suppléa le sixième livre (8). M. Sagittarius observe que Florimond de Rémond, ou plutôt le jésuite Richeome, a composé en trois volumes l'Histoire de la Naissance, Progrez, et Decadence de l'Herésie : il cite l'édition française de Paris, 1605, et celle de 1624 (9). Cela n'est point exact. L'édition de 1605 ne contient qu'un tome, et c'est le seul que Rémond ait composé : les deux autres furent faits par Claude Mallinre, historien de France, et imprimés à Paris l'an 1624. Cet ouvrage de Rémond, et la continuation de Mallinre, ont été souvent reimprimés (10), tantôt en français, tantôt en latin. Les deux autres ouvrages de Rémond ont été aussi traduits en latin. Notez qu'il publia à Bordeaux, en 1594, la version française qu'il avoit faite du traité de Tertullien, de *Corond Militis*, et du discours du même père, *ad Martyres*. Notez aussi que Baronius et quelques autres écrivains du même parti louent beaucoup ses livres de controverse *.

(B) Une chose qu'il raconte touchant le livre de tribus Impostoribus.] « N'a-on pas vu un detestable » livre forgé en Alemagne, quoy » qu'imprimé ailleurs, au même » tems que l'herésie jouoit ainsi son » personnage, qui semoit ceste doctrine, portant cet horrible tiltre, » De trois Imposteurs, et cet. » moquant de trois religions mais » tresses, qui seules reconnoissent » le vray Dieu, la juïffe, la chrestienne, et la mahometane. Ce seul » tiltre monstroït qu'il sortoit des

(1) A la page 303 de son *Erreur populaire*, édit. de Bordeaux, 1594.

(2) Il ne le désigne que par ces deux lettres R. T.

(3) Vignier, Théâtre de l'Antechrist, dans l'indice des auteurs.

(4) Blondel se servit de celle-là en marquant, dans son Examen Quest. de Papâ fominé, les fautes de Flor. de Rémond.

(5) Coocke, Dialogue de la papesse Jeanne, pag. 2, Je me sers de la traduction française faite par Jean de la Montagne.

(6) Sagittar., Introd. in Hist. eccles., pag. 688.

(7) Voyez la préface de l'Histoire de la Naissance, etc., de l'Herésie.

(8) Il m'a fallu s'en pour le bûir à la fin en peu de temps, de l'air de le donner le plutôt que je pourrais. Le même.

(9) Sagitt., Introd. in Hist. eccles., p. 820.

(10) Je me sers de l'édition de Rouen, 1648. Leclerc, et Joly, après lui, donnent des ouvrages de Florimond de Rémond un catalogue plus ample et plus détaillé.

« enfers, et quel estoit le siècle de
 « sa naissance, qui osoit produire un
 « monstre si formidable. Je n'en eus-
 « se fait mention si Hosius et Gene-
 « brard avant moy n'en eussent par-
 « lé : il me souvient qu'en mon en-
 « fance j'en vis l'exemplaire au col-
 « lege de Prele entre les mains de
 « Ramus, homme assez remarqué
 « pour son haut et eminent sçavoir;
 « qui embrouilla son esprit parmi
 « plusieurs recherches des secrets de
 « la religion, qu'il manioit avec la
 « philosophie. On faisoit passer ce mé-
 « chant livre de main en main parmy
 « les plus doctes, desireux de le voir
 » (11). » Voilà les paroles de Florimond de Rémond. S'il avait su que l'on parlait de ce méchant livre sous l'empire de Frédéric II (12), aurait-il osé attribuer au XVI^e. siècle la production d'un tel monstre*? Peut-être qu'oui, car il n'avait en vue que de rendre odieux le luthéranisme, *per fas et nefas*. La plupart des gens donnent l'Arétin pour père au prétendu livre de *tribus Impostoribus* (13) : ils en chargent donc l'Italie et non l'Allemagne.

(C) *On veut qu'il n'ait point fait les ouvrages qui lui sont attribués.* Allons en remontant. M. Sagittarius, dans un ouvrage qui fut imprimé l'an 1694, me va fournir deux passages. *Florimundus Ramundus, Vasco, senator parlamenti Burdegalensis, sub cujus nomine Ludovicus Richeomus jesuitici sodalitati theologus galliæ scripsit, Errorum popularum de Johanna pseudo-pontifice, dieta Papissa, latine postea versum* (14). C'est ce qu'il dit dans la page 683. Voyons aussi ce qu'il dit dans la page 820. *Florimundus Ramundus, sive potius cnjus stylo usus est, Lu-*

dovicus Richeomius Soc. J. qui de Ortu, Progressu, et Interitu Hæreticorum hujus temporis tomis III commentatus est. Passons à un livre qui fut imprimé l'an 1688. « On a douté
 « si les livres qui passent sous le
 « nom de Florimond sont véritable-
 « ment de lui. Bien des gens ont dit
 « que P. Richeome, jésuite, en
 « était l'auteur, et avait emprunté
 « le nom d'un conseiller au parle-
 « ment de Bordeaux, pour leur don-
 « ner plus de créance. Peut-être
 « qu'on crut qu'il était nécessaire
 « d'opposer à M. de Thon, dont la
 « sincérité n'accommodait pas les
 « jésuites, un auteur de quelque ré-
 « putation. Pierre Matthieu, dans son
 « histoire, dit positivement qu'on
 « croyait que P. Richeome était
 « l'auteur des livres qui passent sous
 « le nom de Florimond de Rémond.
 » Vignier, dans son Théâtre de l'An-
 » techrist, et Rivet, dans sa Réponse
 » au jésuite, disent la même chose;
 » et ces auteurs ont écrit peu de
 » temps après qu'on en a publié les
 » livres de Florimond. Blondel était
 » aussi de ce sentiment (15). » Ces
 paroles sont d'un docteur qui est à
 présent un prélat illustre en Angle-
 terre. Il est certain que l'on trouve
 ces paroles dans un ouvrage de Vi-
 gnier, Matthieu, historiographe du
 roi, en quelque endroit de son *Histoire du roi*, n'estime pas que le livre de l'Antechrist soit dudit Rémond, ains du jésuite Richeome (16). Il n'est pas moins certain que Rivet, ayant rapporté ce que Florimond avoue à la louange de Calvin dans son *Histoire de la naissance de l'Hérésie*, ajoute ceci (17) : *J'ai bien voulu coucher ici ce récit d'un ennemi (et peut-être, du jésuite Richeome auquel Pierre Matthieu attribue l'Antechrist de Rémond).* J'ai trouvé l'endroit de Pierre Matthieu sur quoi l'on se fonde : le voici. « L'assemblée commen-

(11) Rémond, *Histoire de la Naissance de l'Hérésie*, liv. II, chap. XVI, pag. m. 236.

(12) Voyez l'article ARÉTIN (Pierre), tom. III, pag. 299, remarque (C).

Bayle lui-même, dans la remarque (C) de l'article ARÉTIN, tom. II, pag. 299, dit que Frédéric II fut accusé, non d'avoir composé le livre de *tribus Impostoribus*, mais d'avoir appelé du nom des trois Imposteurs Moïse, Jésus-Christ, et Mahomet. Frédéric II est mort en 1250, et la Monnaie dit qu'avant 1543, il n'a point été question de ce livre imaginaire de *tribus Impostoribus*.

(13) Voyez l'art. ARÉTIN (Pierre), tom. III, pag. 299, remarque (C).

(14) Sagittarius, *Introd. in Histor. ecclesiast.*, pag. 683.

(15) Barnet, *Défense de la Critique de M. Vassier*, pag. 26.

(16) Nicolas Vignier, *Théâtre de l'Antechrist, à l'usage des auteurs. Je ne sars de l'édition de Genève, 1613, in-8^o, qui avait été précédée de l'édition in-folio, 1610.*

(17) Rivet, *Sommaire des Controverses* (c'est une réponse au Catéchisme des Controverses publiées par le jésuite Guillaume Baillet), pag. 16 de la seconde édition, qui est de Genève, 1699, in-8^o.

» capar la déclaration que l'évêque de
 » Rome était l'antechrist, prédit par
 » la parole de Dieu. Il y a long-temps
 » que les ministres ont écrit et pré-
 » ché cela ; les docteurs catholiques,
 » le contraire. Florimond de Ré-
 » mond, on comme je crois, Ri-
 » cheome, jésuite, sous ce nom, a
 » travaillé sur ce sujet plus que nul
 » autre, et recueilli par forme d'an-
 » tithèse tout ce qui appartient au
 » vrai antechrist et au fabuleux
 » (18). » Je laisse aux lecteurs à
 juger s'il y a là un fondement assez
 solide pour établir comme un fait
 certain que tous les écrits de contro-
 verse qui ont paru sous le nom de
 Florimond de Rémond avaient été
 composés par Richome *. Mais four-
 nissons encore un adminicule, je
 veux dire le témoignage de l'un des
 auteurs qui réfutèrent le Calvinisme
 de M. Maimbourg. Je n'ai garde,
 dit-il (19), d'ajouter foi à Florimond
 de Rémond, ayant appris de la bou-
 che d'un conseiller de Bordeaux,
 nommé Louis-le-Massip (homme de
 bien, et avec lequel j'ai entretenu
 une particulière amitié, ayant logé
 chez lui à Bordeaux, en 1650, étant
 à la suite de la cour, et ayant entre-
 tenu avec lui quelques années com-
 merce de lettres), que c'était une
 tradition constante en ce pays, que
 de Rémond, qui avait été de leur
 corps du parlement, avait eu de son
 vivant trois propriétés et avantages
 fort commodes et remarquables :
 1°. d'avoir vieilli sans blanchir ;
 2°. d'avoir bâti sans finance ; 3°.
 d'avoir écrit sans savoir ou sans
 science, parce que les jésuites lui
 fournissaient et suggéraient tout ce
 qu'il a mis dans son Histoire de la
 Naissance et Décadence de l'Hé-
 résie.

(D) Il était l'homme du monde le
 moins propre à réussir dans cette en-
 treprise.] L'histoire, généralement
 parlant, est ou la plus difficile de

(18) Mathieu, Histoire de Henri IV, liv. VI,
 narration V, pag. m. 628, en parlant du synode
 national de Gap.

* Leclerc et Joly prenoient chaudement le parti
 de Florimond de Rémond, et regardent comme
 insoutenable qu'on attribue ses ouvrages à Richome.
 Ce qu'ils disent à ce sujet est très-juste et
 très-long. Mais Bayle lui-même ne trouve-t-il pas
 assez peu solide le vague témoignage de Mathieu?

(19) Jean Baptiste de Rocelles, Histoire vérita-
 ble du Calvinisme, pag. 285.

toutes les compositions qu'un auteur
 puisse entreprendre, ou l'une des
 plus difficiles. Elle demande un hom-
 me qui ait un grand jugement ; un
 style noble, clair, et serré ; une
 conscience droite, une probité ache-
 vée, beaucoup d'excellens matériaux,
 et l'art de les bien ranger ; et, sur
 toutes choses, la force de résister aux
 instincts du zèle de religion qui sol-
 licitent à décrier ce qu'on juge faux,
 et à orner ce qu'on juge véritable.
 Par cette courte et très-juste descrip-
 tion des talens qui forment le carac-
 tère d'un bon historien, il est aisé
 de connaître que Florimond de Ré-
 mond ne pouvait pas réussir dans
 le dessein d'écrire l'histoire de la
 naissance et du progrès du luthéran-
 isme et du calvinisme. C'était une
 grande matière, l'une des plus gran-
 des révolutions qui aient paru dans
 le christianisme. Les raisons d'état
 s'y étaient fourrées et combinées
 avec les intérêts de la religion. Cela
 formait un mélange qui augmentait
 le travail de l'historien, et qui de-
 mandait une forte application et
 une grande exemption de préjugés.
 Je n'examine point si notre Rémond
 avait assez de savoir, et de jugement,
 et d'esprit, et de bon style, pour
 bien traiter un sujet aussi important
 que celui-là, et je veux bien supposer
 qu'à cet égard il était infiniment
 moins méprisable que ses censeurs
 ne le disent ; mais quand il n'aurait
 point eu d'autres défauts que ceux
 que son zèle pour le catholicisme
 et sa haine pour le protestantisme
 produisaient en lui, il aurait dû re-
 connaître qu'il s'engageait à un ou-
 vrage qui passait ses forces. Il bron-
 cha dans ses préliminaires ; il imita
 ceux qui s'engagent à bâtir une mai-
 son avant que de calculer la dépense
 pour voir s'ils la peuvent soutenir
 (20). Il négligea le précepte que les
 plus grands maîtres ont si sagement
 recommandé, c'est de choisir des
 matières proportionnées à sa puissan-
 ce, et de s'y priver long-temps sur
 la mesure de cette proportion :

*Sumite materiam vestris, qui scribitis, quoniam
 Veritas, et veritas dicit, quid ferre recusant
 Quil valeant humeri (21).*

(20) Foyes l'Evangile de saint Luc, chap.
 XVI, vs. 25.

(21) Horat., de Arte poet., vs. 33.

La principale chose qu'il devait faire était un bon examen de conscience, et apparemment ce fut celle qu'il négligea le plus; il ne songea à rien moins qu'à sonder son cœur, et se demander bien sérieusement, *serai-je capable de dire les vérités qui seraient désavantageuses au catholicisme, et avantageuses aux huguenots? Je leur suis odieux, et ils me le sont; ils m'ont maltraité; et je les ai maltraités. J'ai fait des livres de controverse qu'ils ont réfutés, et j'ai répondu: aurai-je la force de ne rien donner à ma passion, à mon zèle, à mon ressentiment, aux intérêts de ma cause, et de ne jamais mentir en faveur de tant de sujets à quoi je suis si sensible* (22)? Ceux qui ont lu son ouvrage avec quelque sorte d'attention; peuvent juger sans témérité qu'il ne s'interrogea point là-dessus, ou qu'il ne se regla point sur la réponse négative que sa conscience lui fit. Il met du côté des protestans toutes sortes d'injustices, et de l'autre côté toutes sortes de sagesse et d'innocence; il ne raconte presque rien sans se servir d'épithètes injurieuses, et de mots atroces contre l'hérésie et contre les hérétiques. Ses citations valent peu de chose; car il allègue ou des gens de son parti, et qui la plupart avaient eu des démêlés personnels (23) avec les ministres, ou bien il allègue des protestans selon qu'il avait trouvé leurs passages dans les écrits de ces gens-là. Il est impossible qu'un historien qui en use de la sorte ne soit l'esclave des fraudes pieuses, ou la dupe de son propre cœur, et par conséquent le plus malpropre de tous les hommes à composer une histoire de la naissance et du progrès du protestantisme, et le plus capable de violer les deux grands statuts du métier (24); car nécessairement il y a des faussetés qu'il ose dire, et des vérités qu'il n'ose point dire. Il ne pouvait entreprendre cette

histoire-là sans mériter l'avertissement qui fut donné à Phaëton :

*Magna petis, Phaëton, et quæ non viribus
istis
Munera conveniunt, nec tam puerilibus an-
nis* (25).

Je connais des gens qui souhaiteraient des histoires de cette importante révolution, qui n'eussent été composées, ni par un catholique romain, ni par un protestant. Ils s'imaginent que l'intérêt de parti, et le zèle pour sa propre cause, et plus encore la haine pour l'autre religion, engagent un écrivain à exagérer, on à supprimer, on à exténuer, on à déguiser les choses selon qu'elles peuvent servir ou nuire à l'honneur de son parti. Ils voudraient donc qu'un Thucydide, ou qu'un Tite-Live, eussent pu nous donner l'histoire des événemens que Florimond de Remond promet dans le titre de son ouvrage. On souhaiterait la plume de ces illustres auteurs, non pas tant à cause de leur éloquence et de leur bon sens, qu'à cause qu'ils étaient païens, et qu'ils auraient pu être neutres entre les diverses sectes du christianisme, de sorte qu'ils eussent décrit sans prévention et sans partialité le mal et le bien de la conduite des papes, des luthériens et des calvinistes. Mais je ne sais s'ils auraient pu se tenir dans une parfaite neutralité; comme le papisme est plus conforme au paganisme que la religion protestante, ils auraient pu se laisser préoccuper contre Luther et Calvin. Un historien ne saurait être trop sur ses gardes, et il ne peut presque pas s'échapper des pièges de la prévention. Il y a des formes de gouvernement, il y a des maximes de morale et de politique, qui lui plaisent ou qui lui déplaisent. Ce préjugé le porte à favoriser un parti plutôt qu'un autre, lors même qu'il fait l'histoire d'un ancien peuple, ou d'un pays éloigné. Supposez qu'un homme de notre siècle fasse l'histoire d'un Roi des Indes, mort détrôné depuis deux ou trois cents ans, vous croirez qu'aucun intérêt ne le pousse à user de mauvaise foi; cependant, si c'est un homme ennemi de la monarchie, et approbateur des rébellions des sujets, il cherchera

(22) Voyez la remarque (L) de l'article Timée, tom. XIII.

(23) C'est à-dire des disputes verbales, ou par écrit.

(24) *Quis necit primæ esse historiæ legem, ne quis falsi dicere audeat, deinde ne quis veri non audeat, ne quis suspicio gratiæ sit in scribendo, ne quis similitudo? Cicero, de Orat., lib. II, folio m. 24, A.*

(25) Ovid., Metam., lib. II, vs. 54.

mille détours et mille déguisemens pour rendre odieuse la mémoire de ce monarque, et pour justifier les guerres civiles qu'elle renversèrent du trône. Un historien, ennemi des rébellions, prendrait tout le contre-pied de celui-là. C'est eo qui fait qu'il y a si peu d'histoires où la vérité paraisse à nu, et sans les fausses couleurs que l'historien trouve propres à le décharger de quelque chagrin ou de quelque mécontentement, ou à l'armer de quelque trait de critique contre des personnes vivantes. Il les fait venir sur son chemin en traitant l'histoire des Indes. Tous les lecteurs ne deviennent pas à qui il en veut; mais il y en a qui le devinent, et il sait bien qu'il y en aura qui le feront. Jugez, je vous prie, de ee qu'il faut craindre des historiens modernes, puisque Tite Live même, à cause d'une certaine conformité générale, ne pourrait pas être entièrement impartial entre les protestans et les catholiques. Le meilleur conseil qu'on eût pu donner à Florimond de Rémond, eût été qu'il continuât à faire des livres de controverse, où la passion est permise, et qu'il ne se mêlât point d'être historien, emploi qui n'était pas convenable à un aussi bon catholique que lui, et qu'il fallait laisser à des tièdes et des indifférens. Je crois aussi que l'on ferait bien de conseiller à un zélé huguenot de n'entreprendre jamais ni l'histoire du calvinisme, ni celle du luthéranisme, ni celle de l'édit de Nantes, ni aucune autre de cette nature. Vous avez le cœur nlcéré, lui devrait-on dire, vous avez conçu de la haine pour les persécuteurs, vous êtes rongé d'un zèle ardent pour votre cause; vous nous donneriez, non pas une histoire, mais des écritures d'avocat; vous ne feriez que blâmer le parti contraire, et que louer ou justifier votre parti: cela ne se pourrait faire sans quelques petits péchés d'omission et de commission. Travaillez donc à quelque autre livre, si vous voulez que votre plume soit employée au bien du public.

Mais voici une nouvelle raison pourquoi il y a si peu de gens qui puissent donner une bonne histoire. Ceux qui seraient capables de surmonter les illusions des préjugés, et

de rejeter toutes les ruses de l'art, ne pourraient, sans se commettre, faire agir toute leur candeur; car ils s'exposeraient trop à l'indignation du peuple (le mot de peuple va loin, et comprend bien des personnes graduées et titrées), ils se feraient regarder comme de faux frères, et comme des prévaricateurs et des perfides. La Popelinière ne pensa-t-il pas être écrasé pour certaines choses qu'il avait narrées autrement qu'on ne croyait qu'il aurait dû les narrer dans son Histoire des Troubles sous Charles IX? J'en parlerai dans son article, au Supplément de cet ouvrage.⁴¹ Il y a beaucoup de gens qui souhaitent qu'un historien de leur parti imite les joueurs de piquet, qui ne gardent que les bonnes cartes, et mettent dans leur écart les mauvaises qui leur étaient venues.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai dit que la droiture de conscience, et une parfaite probité, sont nécessaires aux historiens,⁴² et l'on prétendra que sans avoir ces qualités, un habile homme peut composer une bonne bistoire, tout de même qu'une bonne harangue, ou une bonne tragédie. Je m'en vais donc justifier ma proposition: pour cela j'observe que la vérité étant l'âme de l'histoire, il est de l'essence d'une composition historique que le mensonge n'y entre pas; et ainsi, quand même toutes les autres perfections s'y trouveraient, elle n'est pas une histoire, mais une fable et un roman, si la vérité lui manque. Il n'en va pas de même d'un ouvrage de poésie ou de rhétorique. Je conclus de là qu'afin d'être propre à composer une bonne histoire, il faut avoir la conscience si ennemie du mensonge, qu'elle ne vous permette pas de mentir, non pas même à l'avantage de votre religion, et de vos plus tendres amis,

⁴¹ Bayle n'a pas donné ce Supplément. Les articles qu'il y destinait ont été dans l'édition posthume de 1730, mais à leur ordre alphabétique. Celui de la Popelinière n'était pas fait quand Bayle est mort.

⁴² Leclerc et Joly prétendent qu'on ne saurait être avec surprise que Bayle ait choisi cet article de Rémond pour donner des leçons sur les talens qui forment le caractère d'un bon historien. Ils prennent le parti de Rémond sur tous les reproches que Bayle lui adresse, non-seulement dans le cours de cette remarque, mais dans tout le reste de l'article.

ni au désavantage d'une secte impie et de vos plus implacables persécuteurs. J'entends par mentir, non-seulement l'invention entière d'un fait faux, mais aussi la suppression ou l'addition de certaines circonstances qui peuvent servir ou à disculper les gens, ou à les charger. Ceux qui n'ont pas cette droiture de conscience, cette probité achevée, commettent une fraude dans le métier d'historien, tantôt pour faire plaisir à des personnes qui leur peuvent rendre de bons offices, tantôt pour ne pas désobliger des gens qui pourraient les empêcher de parvenir aux pensions. Ce que l'on a dit (26) de l'orateur est encore plus nécessaire à l'historien : sa définition doit être : *vir bonus narrandi peritus*, un honnête homme qui sait narrer les événements. Et néanmoins vous ne voyez presque personne qui s'informe si l'auteur d'une histoire est homme de bien. On demande s'il a de l'esprit et du jugement, si son style est beau, s'il intéresse le lecteur ? l'on se règle sur cela ou pour acheter, ou pour ne pas acheter son livre. Au moins devrait-on faire comme ceux qui, en s'informant des qualités des témoins, commençaient par les richesses et finissaient par les mœurs (27).

*Protinus ad certum, de moribus ultima fert
Quæstio : quot possit servos, quot possidet
agri
Jugera, quam multâ magnâque paropside con-
nat* (28) ?

On devrait enfin demander si l'auteur est honnête homme. M. **** commence par là lorsqu'on lui montre, chez les libraires, un livre nouveau contenant la relation d'un voyage, les mémoires d'un tel, etc. Voilà un livre très-bien écrit, très-curieux, et qui se vend bien, lui dit-on. En connaissez-vous l'auteur, demande-t-il : est-ce un homme vain et ambitieux ? Aime-t-il les plaisirs ? Pourrait-il se mettre en bon équipage sans tirer trois ou quatre centécades du libraire dont il s'est servi ? Je voudrais savoir

cela avant toutes choses ; car un faiseur de relation qui a de la vanité, et qui veut bien vendre sa copie, y fourre tous les mensonges qui peuvent donner une idée favorable de l'écrivain, et divertir les lecteurs.

(E) *Quelques-uns disent qu'il s'acquittait mal de son devoir dans l'exercice de sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux.*] Consultez M. Burnet dans sa Défense de la Critique de M. Varillas, vous y verrez ces paroles : Florimond de Rémond était aussi peu estimé en qualité de juge, qu'en qualité d'auteur, et le jugement qu'on a fait de lui n'est pas moins désavantageux que plaisant : *Judicat sine conscientia : * libros scribit sine scientiâ, et ædificat sine pecuniâ : « il juge sans conscience, » il fait des livres sans savoir, et il » bâtit sans argent* (29). » Si vous consultez les dernières pages, vous y trouverez l'extrait d'une lettre (F) précédé d'un préambule qui vaut bien la peine d'être copié. Rapportons donc l'un et l'autre : *On faisait de si grandes plaintes de sa malignité et de son injustice à l'égard des protestans, pendant sa vie, qu'on ne peut recevoir son témoignage contre eux comme digne de foi. Il est fort aisé de devenir historien passionné de juge inique ; et il faut même avoir plus de dureté d'âme pour faire une injustice en qualité de juge, que pour écrire une fausseté en qualité d'historien. Mais voici l'extrait dont il s'agit* (30). « Il y a un livre intitulé : » *Plaintes des Églises réformées au » Roi, sur plusieurs Injustices qui » leur sont faites. Il est imprimé » en 1597, sans nom d'auteur. On » s'y plaint entre autres du Sr. Flo- » rimond de Rémond, qui, pendant*

* Leclerc et Joly trouvent atroce cette accusation portée par Burnet contre Florimond de Rémond. Mais la trouver atroce n'est pas la détruire ; c'est ce qu'ils auraient dû faire s'ils l'avaient pu.

(29) Burnet, Défense de la Critique de M. Varillas, pag. 28.

(F) Cette lettre s'adressait à M. Jurien, et en fut l'auteur des notes sur la Confession de Sancerre qui la lui écrivit de Paris, en l'année 1689. Quelque temps après, il lui envoya la pièce même, pour rectifier par cette pièce quelques inexactitudes qui s'étaient glissées dans sa lettre, faite d'après sa cette même pièce sous les yeux en écrivant. On peut voir les remarques sur la Confession de Sancerre, pag. 443 de la seconde édition. *REV. CHAT.*

(30) *Là même*, pag. 246, 247.

(26) *Tom. XI, pag. 621, citation (203) de l'art. de Placcius.*

(27) *On a coutume de dire pour marquer un siècle avare, qu'un père qui veut marier son fils demande premièrement si une telle fille est riche, en second lieu si elle est belle, et enfin si elle est vertueuse.*

(28) *Juvén., sat. III, vs. 140.*

» les troubles de 1572, ayant été pris dans un voyage, par un parti de ceux de la religion, qui lui firent payer une rançon de 1000 livres, ne perdit jamais depuis ce temps-là d'occasion de se les faire rembourser, et toucha dix ou douze fois cette somme, comme il s'en vantait lui-même. Depuis, ayant été donné pour rapporteur à une veuve de la religion, dont le mari avait été tué de sang-froid par un catholique, il fit évader le criminel, de sorte que ce meurtre demeura impuni. On voit encore sur la fin du même livre, qu'une fille de la religion ayant été ensevelie dans le cimetière des catholiques de Bordeaux, il y eut arrêt, à la poursuite du Sr. de Rémond, par lequel il fut ordonné que le corps de cette fille serait déterré et jeté à la voirie, avec tous les corps de ceux de la religion, qui y auraient été mis depuis dix ans (31). »

(F) M. Varillas fut un peu mortifié... le copiste de cet auteur.] On le critiqua (32) sur la négative que l'on prétendit qu'il avait prise à l'égard de la consommation du mariage du prince de Galles (33) et de l'infante d'Espagne, et on lui représenta qu'il aurait encore pu imposer plus aisément, s'il eût cité en marge quelque lettre ou quelque récit, où il eût joint, selon sa coutume, qu'on trouverait des preuves de ce qu'il dit. Sa réponse contient ceci entre autres choses, que quand il aurait assuré positivement que ce mariage ne fut pas consommé, il ne l'aurait pas inventé, et qu'il aurait un garant capable de le mettre à couvert là-dessus (34). Ce garant n'est autre que Florimond de Rémond. On nous déclare que vu la partialité que les écrivains anglais, allemands, italiens et espagnols, avaient témoigné en traitant du schisme de Henri VIII, on avait été réduit à choisir un auteur français, et que celui sur qui l'on jeta les yeux est Florimond de Ré-

mond. Il était conseiller du parlement de Bordeaux : Il avait femme et enfans : Il n'avait aucun intérêt d'altérer la vérité : Les calvinistes étaient de son temps au comble de leur puissance : Il n'avait aucune occasion d'être mécontent d'eux, et il travailla si long-temps à son Histoire de la Naissance, du Progrès et de la Décadence de l'Hérésie, qu'il mourut avant qu'elle fût mise au jour. Ses enfans prirent le soin de la faire imprimer. Elle fut reçue avec applaudissement. Il y en eut plusieurs éditions; et comme depuis plus de quatre-vingts ans qu'elle paraît, aucun protestant ne s'est avisé de la réfuter, non plus que les livres de l'Antechrist et de la Papesse Jeanne, que le même auteur a composés, j'ai eu sujet de croire que s'ils ne l'approuvaient pas, ils la tenaient au moins pour indifférente (35). M. Burnet ruina sans peine l'autorité d'un tel garant; on montra que Florimond de Rémond demeurait loin de l'Angleterre, et de la connaissance de ce qui s'y passait (36); et que comme on le peut voir en chaque période de son Histoire, il était plein d'une si grande malignité à l'égard de la réformation, que cela seul fournait un préjugé légitime contre tout ce qu'il en dit... qu'outre cela cette partie de son Histoire, qui regarde l'Angleterre, n'est pas de lui (37). La Préface le déclare formellement, et son fils semble s'en attribuer l'honneur. A l'égard même de tout l'ouvrage il n'est pas certain s'il ne le fait pas donner au jésuite Richeome. On ajoute (38) que Florimond de Rémond n'a jamais passé en France pour un auteur qui pût tenir quelque rang parmi les historiens, soit à l'égard du jugement, soit à l'égard de la sincérité, et qu'il passait pour un juge inique. M. Varillas, continue-t-on, se serait récrié peut-être il y a un an, comme du plus insigne tort qu'on lui pût faire, si on l'avait accusé de copier un si mauvais auteur, et de n'être que son écho. Mais il est bien aise aujourd'hui d'avoir un si malheureux asile, dont

(31) Consultez les Notes sur la Confession de Sanci, pag. 444, vous y trouverez que l'extrait envoyé à M. Burnet n'a été pas tout-à-fait exact.

(32) Burnet, Critique des IX^e. Livre de Varillas, pag. 41.

(33) Artus, fils de Henri VII.

(34) Varillas, Réponse à la Critique de M. Burnet, pag. m. 97.

(35) Là même, pag. 98.

(36) Burnet, Défense de la Critique de M. Varillas, pag. 24.

(37) Là même, pag. 25.

(38) Là même, pag. 28.

il a été néanmoins si fort censuré dans Paris, que ce serait peut-être le traiter trop cruellement que d'insister davantage sur cet endroit. On le raille sur sa remarque que Florimond de Rémond avait femme et enfans. Il n'est pas aisé de voir, dit M. Burnet (39) en quoi consiste la force de cet argument : mais aussi il faut s'élever au-dessus du vulgaire pour être touché de l'éloquence sublime de M. Varillas. S'il faut avoir femme et enfans pour être bon auteur, on peut conclure de là que M. Varillas n'a ni l'un ni l'autre. C'est encore ici un nouvel argument pour le mariage des prêtres, dont on ne s'était jamais avisé. Mais j'avoue que pour une personne d'une capacité ordinaire comme moi, il paraît incompréhensible comment cela a pu rendre Florimond de Rémond bon auteur, et non pas M. de Thou. A la fin du livre on le régale des plaintes que les protestans publièrent contre l'animosité furieuse que Florimond de Rémond leur témoignait (40) ; cela seul pouvait le préoccuper en écrivant leur histoire : et de plus il se souvenait qu'il avait été leur prisonnier, et qu'ils l'avaient mis à rançon : n'est-ce donc pas une honte d'avoir soutenu qu'il n'avait aucune occasion d'être mécontent d'eux ? Mais si tout historien devrait rougir de n'avoir pour son asile que l'autorité de ce magistrat de Bordeaux, dans la narration du schisme de l'Angleterre, c'est en particulier une honte prodigieuse à M. Varillas, lui qui s'était mis de lui-même sur le pied d'un écrivain à manuscrits rares, authentiques, anecdotes, les plus pures sources de la vérité, et les moins connues.

Observons qu'on lui laissa passer une chose qui n'est pas vraie. Il prétend que les livres de l'Antechrist et de la Papesse Jeanne, composés par Florimond de Rémond n'ont pas été réfutés : s'il avait jeté les yeux sur le titre du Théâtre de l'Antechrist (41), et sur le Dialogue d'Alexandre

Coecke (42), il aurait vu le contraire. Mais observons aussi que la raison qu'il a prise de ce que son historien était marié, n'est pas méprisable ; car il est plus naturel de croire qu'un laïque n'a pas été dirigé par la préoccupation en écrivant les histoires des ennemis de son église, qu'il n'est naturel d'attendre cela d'un ecclésiastique. Ainsi M. Varillas a pu se persuader que Florimond de Rémond était moins suspect qu'un moine ou qu'un prêtre. J'avoue que cette raison n'est pas moins valable pour M. de Thou : mais comme il n'a rien écrit sur le schisme de Henri VIII, M. Varillas pouvait-il le prendre pour guide ? Il eût donc pu se défendre quant à ce point-là.

(42) Il a été traduit d'anglais en français par Jean de la Montagne.

RENOU (JEAN DE), en latin *Renodæus*, conseiller et médecin du roi, à Paris, vers le commencement du XVII^e. siècle, était normand (a). Il excella surtout dans la pharmacie, comme le témoignent les écrits qu'il composa en latin (A), et qui furent traduits en français par Louis de Serres. Ce traducteur (b) lui donna la louange d'avoir autant surpassé en cette partie de la médecine Fernel et Sylvius et tous ceux qui jusqu'alors s'étaient mêlés de cette matière, que Fernel et Sylvius surpassent Mirepsus et Præpositus. On peut aisément s'apercevoir que Jean de Renou n'était point ami de la Rivière, médecin de Henri IV. Il va jusqu'à le traiter de charlatan (c). J'ai remarqué qu'il rejette un infinité d'erreurs populaires touchant les vertus des plantes et des minéraux, etc. ; mais quelquefois il le fait grâce à

(a) Voyez l'épître dédicatoire de la traduction française de ses Œuvres.

(b) Voyez la préface.

(c) Renou, liv. III de la Matière médicale, chap. XXXIV, pag. m. 465.

(39) Burnet, Défense de la Critique de M. Varillas, pag. 29.

(40) J'ai rapporté ci-dessus, citation (31), cet endroit de M. Burnet.

(41) Composé par un ministre nommé Nicolas Vignier, et imprimé en 1610. Il parut aussi un livre intitulé l'Antechrist romain, qui réfutait notre Rémond.

des traditions bien puériles (B). Il critiqua quelque chose dans la pharmacopée de Baudron (d), ce qui l'exposa à être accusé de plagiarisme *; car le fils de l'écrivain critiqué soutint que Jean de Renou avait enrichi son *Antidotaire d'une infinité de larçons tirés du Dispensaire de feu Bauderon, son père (e)*. On répliqua que l'accusation était aussi faussee que ridicule (f).

(d) Renou, liv. VI de l'*Antidotaire*, chap. IV, pag. 739.

(e) Renou, liv. VI de l'*Antidotaire*, chapitre IV, pag. 739.

* Joly doute que le mot de *plagiarisme*, plusieurs fois employé par Bayle, soit français. Il ajoute que Bauderon père, mort en 1633, avait survécu à son fils, mort dès 1615.

(f) Là même.

(A) *Les écrits qu'il composa en latin.* En voici le titre : *Dispensatorium Galeno-Chymicum, continens Institutionum pharmaceuticarum libros V; De materiâ medicâ libros III; et Antidotarium varium et absolutissimum.* Le *Lindenius renovatus* (1) marque les éditions de Paris 1608, et 1623, in-4°; celle de Francfort, 1606, in-8°; celle de Hanau, 1631, in-4°, et celle de Genève, revue par Pierre Uffenbach et augmentée de quelques pièces, 1631 in-8°. On a oublié l'édition de Francfort 1615, sur laquelle Louis de Serres avait fait sa première traduction. Il apprit ensuite que l'auteur avait augmenté d'un tiers son ouvrage dans l'édition de Paris 1623, et il traduisit aussi ce supplément, et l'ajouta à la seconde édition de sa version. Cette seconde édition est de Lyon 1626, chez Antoine Chard. L'exemplaire que j'ai vu marque au titre, qu'il est imprimé à Lyon chez Nicolas Gay, l'an 1637. L'ouvrage est in-folio et contient quatorze livres, cinq pour les institutions pharmaceutiques, trois pour la matière médicinale, et six pour l'antidotaire : les fautes d'impression y sont innombrables. Louis de Serres était Dauphinois et agrégé au collège des médecins de Lyon.

(1) A la page 606 de l'édition de 1686.

M. Allard ne l'a point mis dans sa bibliothèque de Dauphiné *.

(B) *Quelques fois il suit grâce à des traditions bien puériles.* Je n'en donnerai qu'un exemple. On dit que l'esmeraude est de si grande efficacité, qu'elle peut non seulement préserver du mal caduc tous ceux qui la portent au doigt enchassée en or, mais aussi fortifier la mémoire, et résister puissamment aux efforts de la concupiscence charnelle. Car on recite qu'un roy d'Hongrie étant aux prises amoureuses avec sa femme sentit qu'une belle esmeraude qu'il portoit à son doigt se rompit en trois pièces durant leur conflit, tant ceste pierre aime la chasteté. Cela étant ainsi, je trouve que l'interprete de Mesue a eu raison de substituer l'esmeraude en la place de la turquoise, etc. (2).

* Châlvet, qui a donné en 1791 une nouvelle édition de la *Bibliothèque du Dauphiné*, n'y a pas admis Louis de Serres qui, en 1699, fit encore imprimer la *Véritable Médecine opposée à l'Erreur*, Lyon, in-12.

(2) Renou, liv. II de la Matière médicale, chap. I, pag. 406.

RÉSÉNIUS (PIERRE), conseiller et professeur à Copenhague, y naquit le 17 de juin 1625. Son père, son aïeul paternel et son aïeul maternel, ont été évêques de Sélande. Il fut fait sous-principal du collège de Copenhague, l'an 1646, et s'étant déchargé de cet emploi l'année suivante, il se mit à voyager dans les pays étrangers. Il étudia les belles-lettres et le droit pendant quatre ans dans l'académie de Leyde, après quoi il alla en France, et puis en Espagne, et en Italie. Il s'arrêta à Padoue un an entier, et s'y appliqua principalement aux études de jurisprudence. Il y fut choisi conseiller de la nation Germanique, et vice-syndic de l'académie, et en cette qualité il harangua dans le sénat de Venise, et obtint un privilège pour cette

université. Il ne tint qu'à lui d'obtenir la chevalerie de Saint-Marc. Il ne sortit de Padoue qu'après y avoir été reçu docteur en droit, le 11 de septembre 1653. Il s'en retourna par l'Allemagne en Danemarck, et se maria le 8 de juillet 1655. Il fut professeur en morale dans l'académie de Copenhague, le 25 de novembre 1657, puis consul de la même ville, et conseiller au conseil suprême; et enfin président de Copenhague, et conseiller de justice. Il fut anobli le 8 de janvier 1680, et créé conseiller d'état le 6 de mai 1684. Il dressa une très-belle bibliothèque qu'il donna à l'académie de Copenhague, et dont le catalogue fut imprimé (a). Il publia aussi plusieurs livres (b) (A).

(a) *A Copenhague, in-8°.*

(b) Tiré du Journal de sa Vie, composé par lui-même. Il est à la tête du Catalogue de sa Bibliothèque.

(A) Il publia... plusieurs livres.] En voici la liste : *Edda Snorronis Sturlesonii triplici lingua, islandica, danica et latina; quarum islandica primitiva est, reliquæ autem interpretationes. Præfixa etiam prolegomena de triplici ratione docendi Ethicam; item de Eddæ Scriptoribus, partibus et aliis similibus. Impressum est hoc opus in quarto quam appellant formâ, anno M. DC. LXV. Eddæ Sæmundianæ pars dictâ HAVAMAAL, complexa Ethicam Odini; estque et islandica et latine impressa, in quarto, ut vocant, anno M. DC. LXV. Eddæ Sæmundianæ VOLUSPA, continens philosophum Danorum, Norvegorumque antiquissimum; estque impressa in quarto, anno M. DC. LXV; item anno M. DC. LXXIII, additis Gudmundi Andree Islændi annotationibus. Inscriptiones Havnienses, Amarienses, et Uraniburgicæ, latine, danicæ, et germanicæ; unum cum ad-*

didæ narrationes de Tychone Bræheo diversisque ipsius et sororis ipsius Sophiæ Bræhæ epistolis, editæ in quarto, anno M. DC. LXXIII. Jus aulicum vetus Regum Norvegorum, dictum HIRDSKRÆA; item Jus aulicum vetus Regum Danorum dictum VITHERLAGSRET, lingua triplici, originali islandica, interpretibus danicæ, atque latinæ, additæ quoque annotationes, impressio facta Havniæ, anno M. DC. LXXIII. Havniæ delineatio topographica in ære expressa, unâ cum brevi partium et locorum enarratione, danicæ et germanicæ impressa Havniæ, anno M. DC. LXXIV. Samsøe descriptio et delineatio cum figuris. In folio, Havniæ, anno M. DC. LXXV. Friderici II Hist. danicæ in-folio cum figuris, Hafn., anno M. DC. LXXV. Lexicum islandicum Gudmundi Andree Islændi, cum præfatione de ejusdem vitâ: in formâ quarto, Havniæ, anno M. DC. LXXXIII. Leges Cimbricæ Valdemari secundi regis Danici, germanicæ, interprete Erico Kræbbio, equite danico. In præfatione additæ est narratio de ordine equestri Dannebrogi: item de novo corpore Juris Danici: nec non de genealogiâ ejusdem Erici Kræbbii, Havniæ, in-4°, anno M. DC. LXXXIV. Leges civiles et ecclesiasticæ Christiani secundi, in quarto, Havniæ, anno M. DC. LXXXIV. Havniæ et Riparum Jus urbicum, in 12, Havniæ, eodem anno M. DC. LXXXIV (1).

(1) Vita Resenii, folio D ij verso.

RÉVÉREND - DE - BOUGY (JEAN) marquis de Bougy et lieutenant-général dans les armées de France, sous le règne de Louis XIV, se distingua en mille rencontres par des actions de cœur et de tête, et par une fidélité inviolable et qui le tint toujours attaché au service de son souverain, lorsque tant d'autres embrassèrent le parti rebelle au temps de la dernière guerre civile (a). Il était de la religion,

(a) L'an 1639 et suiv.

et d'une ancienne et noble famille en Basse-Normandie (A), et le plus jeune de seize frères ou sœurs (b). Il entra cadet dans le régiment des gardes, à l'âge de douze ans, et il s'avauça ensuite de degré en degré; car il fut successivement cornette, capitaine de cheval-légers, mestre de camp, etc. (c). Il fut cornette des gendarmes du maréchal de Gassion (d), qui conçut pour lui tant d'amitié et tant d'estime (B), que cela seul peut nous convaincre de sa bravoure et de ses autres vertus militaires. Il ne mauqua point de reconnaissance; il embrassa les intérêts de ce maréchal avec tant d'ardeur, que le cardinal Mazarin ne l'en put jamais détacher. Son éminence le pressait fort là-dessus, quand il allait à la cour pour raccommo-der ce que les manières trop vives et trop hardies du maréchal avaient gâté (e). Elle réussit beaucoup mieux à s'acquérir M. de Bougy après la mort de Gassion (G). Les services qu'il rendit pendant la guerre civile furent grands et importants, et l'on eut une si bonne opinion de sa conduite et de sa fidélité, qu'il fut choisi pour commander en chef les troupes qui demeureraient auprès du roi, de quoi il s'acquitta si heureusement, qu'après avoir battu les rebelles qui voulaient lui empêcher le passage de la Loire, à la Charité, et étant entré dans le Berri, il contraignit leur chef d'abandonner la ville de Bourges, où le roi fut reçu peu

de temps après (f). Avant cela il avait commandé en chef au siège de Château-Portien, ce qui obligea le roi, après la prise de la place, de lui en donner le gouvernement.... Il se signala par la prise du Mas d'Agenois.... et à la retraite de Saint-Andras, et en bien d'autres occasions, en l'une desquelles, étant lieutenant-général, après avoir combattu vaillamment jusques à l'extrémité, il fut fait prisonnier (g), l'an 1653. On lui permit sur sa parole d'aller à la cour (h), et ayant été échangé, il s'en retourna en Guyenne, où il épousa en 1654 Marie de la Chausade de Callonge, très-riche héritière, dont il n'a laissé qu'un fils (D). La reine-mère et le cardinal Mazarin se mêlèrent fort obligeamment de ce mariage (E), et n'oublièrent pas de parler des bons services du père de la demoiselle (F). Il servit en Catalogne la même année, sous le prince de Conti, et les années suivantes jusques en 1657, qu'il fut obligé de demander son congé pour aller à Montpellier se faire traiter d'une fluxion sur la poitrine. Ce mal lui venait d'avoir passé une nuit sur les montagnes, où pendant son sommeil il avait été tout couvert de neige. Il ne trouva point de soulagement à Montpellier, et n'en n'ayant point trouvé non plus à Bordeaux, il s'en alla à sa maison de Callonge, et y mourut l'an 1658, à l'âge de quarante ans. Il fut généralement re-

(b) Mémoire communiqué à l'auteur.

(c) Là même.

(d) Là même.

(e) Là même.

(f) Lettres patentes de l'érection du marquisat de Bougy.

(g) Là même.

(h) Mémoire communiqué.

gretté de tout le monde. Le roi, la reine, et le cardinal Mazarin, firent l'honneur à sa veuve de lui écrire des lettres de consolation. Il aurait fait une plus grande fortune, s'il eût été catholique : la reine et le cardinal lui avaient écrit plusieurs fois pour l'exhorter à changer de religion, et à lever par-là l'obstacle de son avancement, et pour lui offrir le bâton de maréchal, et un gouvernement à son choix, pourvu qu'il se convertit. Sa réponse fut *que s'il pouvait se résoudre à trahir son Dieu pour un bâton de maréchal de France, il pourrait trahir son roi pour beaucoup moins, et qu'il était incapable de l'un et de l'autre, se contentant de voir que l'on était satisfait de ses services, et que sa religion seule empêchait qu'il n'en reçût la récompense* (i). Le roi avait érigé en marquisat la seigneurie de Bougy, située en Basse-Normandie ; mais comme c'est une terre qui relève de divers seigneurs, on forma tant d'oppositions à l'enregistrement des lettres patentes, qu'elles n'eurent point d'effet. De là vint que cette érection fut transportée à la baronie de Callonge qui relève immédiatement du roi. Les lettres patentes en furent expédiées au mois de novembre 1667, et registrées en la chambre des comptes le 9 de septembre 1669. Je les ai lues, et j'y ai trouvé un ample détail des services que le marquis de Bougy a rendus au roi. Ils consistèrent non-seulement en actions guerrières, mais aussi en négociations (k). On

verra ci-dessous quelques-unes des circonstances les plus glorieuses de sa vie (G). Il avait reçu entre autres blessures cinq coups de mousquet (l).

Pendant tout ce temps-là, n'ayant pas une moindre opinion de sa prudence que de sa valeur, nous l'employâmes aussi en plusieurs importantes négociations, et en particulier auprès du duc de Modène lorsqu'il se déclara pour nous, et joignit son armée à la nôtre, en 1648.

(l) Lettres patentes de l'érection.

(A) *Il était.... d'une ancienne et noble famille de Basse-Normandie.*] Il était fils de MICHEL RÉVÉREND-DE-BOUGY, et petit-fils d'OLIVIER RÉVÉREND-DE-BOUGY, et arrière petit-fils de MICHEL RÉVÉREND-DE-BOUGY. Il est parlé de ces deux derniers dans l'histoire de Mézerai, comme on le verra bientôt. On ne trouve rien d'antérieur dans les livres imprimés ; mais les titres de la famille remontent plus haut, quoiqu'ils soient assez informes, la maison ayant été pillée une fois, et brûlée une autre fois pendant les guerres civiles du XVI^e siècle (1). Mézerai compte un Bougy (2) entre les seigneurs qui allèrent joindre à Caen le Duc de Montpensier, qu'Henri III avait envoyé en Normandie, pour empêcher que la ligue ne lui débouchât entièrement cette province. Ce Bougy était père d'Olivier Révérend-de-Bougy dont le même Mézerai parle en ces termes : « Caen était perdu, » si la résolution et le jugement d'Olivier Révérend-de-Bougy, gentilhomme du pays, qui s'y rencontra, n'eussent arrêté cette irruption. Il sort courageusement dans la rue, » fait avertir ses amis, excite les habitants ; et cependant prévoyant bien que les ennemis fermeraient la porte du pont, il envoie un de ses gens y clouer promptement une pièce de bois entre les feuillures. » De sorte que lorsqu'ils la veulent fermer, et que plus ils se hâtent, moins ils s'aperçoivent de l'empêchement, il arrive là-dessus avec quinze ou vingt hommes animés par son exemple. Sa venue les

(i) Tiré du Mémoire susdit.

(k) Voici les termes des lettres patentes :

(1) Mémoire communiqué.

(2) Mézerai, Histoire de France, tom. III, p. 776, édition de 1685.

» étonne et les met en trouble ; et
 » comme ils ne peuvent faire joindre
 » la porte, au de ceux qui l'accom-
 » pagnaient, nommé la Rivière-Re-
 » nouf, s'étant poussé avec autant
 » de hardiesse que de courage par
 » l'ouverture, va donner du pistolet
 » dans la tête à la Motte-Corbinière,
 » et fait par sa mort évanouir son
 » entreprise et son parti. La ville
 » reconnut mieux la grandeur du
 » péril, quand il fut passé ; et le roi
 » rendit depuis ce témoignage à Bou-
 » gy, que sa fidélité, qu'il avait
 » déjà éprouvée en d'autres occa-
 » sions, lui avait en celle-ci sauvé
 » toute la Basse-Normandie (3). »

(B) *Le maréchal de Gassion conceut pour lui tant d'amitié et tant d'estime.* On sait qu'il mourut de la blessure qu'il avait reçue au siège de Lens ; en tachant d'ébranler un des pieux d'une palissade (4). Il y reçut un coup de mousquet à la tête, dont il fut abattu : et aussitôt relevé par son cousin de Gassion, et par le marquis de Bougy, qui seuls l'avaient suivi. Ils le reportèrent à la tranchée. Il se fit porter à Arras ; M. de Bougy, qui était alors maréchal de bataille, l'y accompagna (5). *Le maréchal en mourant lui donna son épée* (6), lui disant qu'il le croyait l'homme de France le plus digne de la porter après lui. Le régiment du maréchal fut partagé entre son cousin M. de Gassion, et le marquis de Bougy.

(C) *Le cardinal réussit mieux à s'acquiescer M. de Bougy, après la mort de Gassion.* L'ayant fait venir à la cour dès qu'il eut appris la mort du maréchal de Gassion, il lui dit : *Je vous offre un ami à la place de celui que vous venez de perdre ; la fidélité que vous avez toujours eue pour ce maréchal m'a tant plu que je vous demande d'en avoir une pareille pour moi, et je vous offre mon amitié.* M. de Bougy fit une réponse telle que le cardinal la souhaitait, et lui tint si bien sa parole, que lorsque son éminence sortit de France, il l'accompagna jusqu'à la frontière. Je revien-

drai, et je ferai votre fortune, lui dit le cardinal ; mais quand il fut revenu, il lui alléguait les obstacles de la profession huguenote (7).

(D) *Il n'a laissé qu'un fils.*] Savoir JEAN-JACQUES RÉVÉREND-DE-BOUGY, qui est né l'an 1655, et qui a été neuf ans mestre de camp du régiment Colonel, et n'a quitté le service qu'à cause de sa religion. Il s'est retiré en Hollande. Il demeure à la Haye, et y est fort considéré. Aussi le mérite-t-il bien. Il a perdu son fils unique depuis sa sortie de France. Il ne reste que deux filles du mariage qu'il contracta en 1674 avec Elizabeth de Bar de Camparnau, qui du côté maternel est issue de ce fameux Réniers dont la querelle avec Veisins eut des circonstances si particulières. M. de Thou (8) et M. de Mézerai (9) les rapportent. Ce dernier historien remarque qu'il était lieutenant des princes dans le Quercy. Les Bar de Camparnan sont d'une très-bonne noblesse. Les livres en parlent, et surtout l'histoire du siège de Montauban (10).

(E) *La reine-mère et le cardinal Mazarin se mêlèrent fort obligamment de ce mariage.*] M. le marquis de Bougy fut le porteur d'une lettre que cette reine écrivit à mademoiselle de Callonge, pour la prier de le recevoir comme venant de sa part. Elle ajoutait : *Les services de feu votre père m'obligeant à m'intéresser à votre établissement, je n'ai pas cru vous en pouvoir procurer un meilleur* (11).

(F) *Des bons services du père de la demoiselle.*] C'était Jacques de la Chausade, baron de Callonge. Il avait été gouverneur de Montpellier dans les guerres de M. le duc de Rohan, dont il était proche parent. Ce fut lui qui porta la parole pour les réformés, lorsque la paix fut conclue devant Montpellier. Voyez l'historien Duplex, et Girard dans la Vie du duc d'Épernon ; les Mémoires de Bassompierre, la Vie du duc de Montmorency, et plusieurs autres auteurs. Les lettres patentes du roi, pour l'érection

(3) *Idem*, dans la Vie d'Henri IV, pag. 1097, 1098.

(4) *L'abbé de Pare*, Vie du maréchal de Gassion, tom. IV, pag. 309, à l'ann. 1647.

(5) *Idem* même Mémoire.

(6) *On la garde encore dans la famille.*

(7) *Tiré du même Mémoire.*

(8) Thuan., lib. LII, pag. 1079, ad annum 1573.

(9) Mézerai, Histoire de France, tom. III, pag. 259.

(10) *Un Mémoire ci-dessus cité.*

(11) *Idem* même.

de la baronnie de Callonge en marquisat, portent, que ce Jacques de la Chaussade avait été mestre de camp d'un régiment d'infanterie pour le service du roi, en Hollande; qu'il s'était rendu considérable par sa valeur et expérience dans la guerre, et par un grand nombre d'actions glorieuses, particulièrement dans les mouvemens arrivés en Guienne sous le gouvernement du duc d'Épernon, durant lesquels, en deux diverses occasions, il mena à ce duc un secours considérable de noblesse volontaire, ce qui ne contribua pas peu à maintenir l'autorité de sa majesté, et à réprimer les factieux: qu'à la bataille d'Aveine il prit le canon des ennemis après les avoir enfoncés et rompus avec son régiment de vingt compagnies; et qu'afin que sa gloire ne fût pas bornée par les frontières de ce royaume, il suivit en Turquie le duc de Candale pour faire la guerre aux ennemis du nom chrétien, où il appliqua le pétaut aux portes d'Agli-man et entra des premiers l'épée à la main dans cette place, après s'être signalé en plusieurs autres rencontres (12). Mademoiselle de Callonge, son autre fille, est morte à la Haye depuis quelques mois (13) dans un âge très-avancé. Elle n'avait jamais été mariée. C'était une fille d'une piété et d'une vertu exemplaires, et qui entendait fort bien l'hébreu (14): elle sortit de France pour la religion au temps que l'on révoqua l'édit de Nantes. L'histoire de Mézerai parle d'un Callonge entre les seigneurs Huguenots de la province de Guienne qui prirent les armes sous le règne de Charles IX (15).

(G) On verra... quelques-unes de ses circonstances les plus glorieuses de sa vie.] A la bataille de Roëroi; il commandait la compagnie des gendarmes de Gassion, et quoiqu'il eût reçu un coup de mousquet qui lui fracassa un pied, il ne laissa pas d'entrer dans un bataillon des ennemis où il eut son cheval tué sous lui de coups de piques et d'épées (16). Ce sont les pro-

pres termes des lettres patentes du roi que j'ai citées ci-dessus. L'an 1650 il se jeta dans la ville de Saint-Quentin, avec 500 chevau, et rompit par ce moyen le dessein des Espagnols sur cette place qui était en grand danger. Et lorsqu'ils assiégèrent ensuite la ville de Guise, Paris qu'il donna de poster douze cents mousquetaires dans le bois pour ôter le passage des vivres aux assiégeans et l'adresse avec laquelle il exécuta lui-même cette hardie entreprise, furent l'une des causes de la levée de ce siège (17). La cour étant résolue de quitter Paris en 1651, après que le prince de Condé eut fait éclater ses mauvais desseins, la reine fit venir incessamment M. de Bougy qui était en Flandre, et le voyant entrer dans sa chambre tout botté, elle s'écria: voilà Bougy, je n'ai plus de peur. Après quoi lui adressant la parole, elle lui dit qu'elle l'avait fait venir pour lui confier la personne du roi et la sienne. En effet, il les mena à Fontainebleau. Et notez qu'il n'était encore que maréchal de camp, et qu'il y avait à la cour plusieurs officiers plus avancés (18). Mais la reine ne se fiait pas à tout le monde, ou plutôt elle se défiait à peu près de tout le monde. M. de Bougy (19), en partant de Flandre, avait ordonné à un détachement de cavalerie de le suivre, et avait pris les devans en poste. Il apprit, dès qu'il eut mené la cour à Fontainebleau, que les troupes de M. le Prince s'avançaient vers Gien pour s'en saisir. Il envoya un courrier aux troupes de Flandre qui avaient reçu ordre de le suivre, et les pria de faire en sa considération la plus grande diligence qu'elles pourraient. Le courrier les rencontra comme elles entraient dans leurs quartiers. Ayant vu l'ordre, elles ne firent que repaître, et remontèrent à cheval. Elles ne firent pas plus tôt arrivées, que M. de Bougy se mit à leur tête, et étant entré dans Gien, il fit ouvrir la porte du côté des troupes du prince, et les chargea si brusquement, qu'il les renversa, et fit prisonniers trois officiers généraux. Comme il poussait les

(12) *Tiré des lettres patentes.*

(13) On écrit ceci en avril 1701.

(14) Voyez Colonies, à la page 271 du Gallia Orientalis.

(15) Mézerai, tom. III, pag. 93.

(16) Lettres patentes.

(17) Lettres patentes.

(18) Du Mémoire ci-dessus cité.

(19) *Là même.*

fuyards, il aperçut un jeune garçon épouvanté, et lui demanda son nom, et ayant su que c'était le fils d'un des principaux magistrats de Bourges, voudriez-vous bien, lui demanda-t-il, porter une lettre à votre père ? La reine le tient pour l'un de ses meilleurs serviteurs. Ce garçon promit de la rendre, et aussitôt M. de Bougy écrivit à ce magistrat qu'il venait de battre les troupes du prince, et qu'il allait droit à Bourges. Le prince de Conti y était entré sur ses entrefaites, et avait assemblé le corps de ville afin de les obliger à se déclarer pour lui. Le jeune garçon arrive ; le prince de Conti se moque de cette lettre, et la prend pour une ruse, et passe dans une autre chambre pour dresser lui-même la réponse qu'il voulait qu'on fit à la lettre de M. de Bougy. Pendant qu'il l'écrivit, on voit arriver des blessés qui confirment la vérité de la nouvelle. Là-dessus les magistrats lui déclarent qu'il n'a qu'à se retirer, et qu'ils veulent demeurer fidèles (20). Le prince se retira à Mouron, et de là en Gienno (21). M. de Bougy eut ordre de le poursuivre sous la conduite du comte de Harcourt, lequel lui ayant permis d'aller avec cinq cents chevaux passer la rivière de Né en Saintonge, et une grande étendue d'eaux et de marais très-dangereux derrière laquelle étaient les troupes rebelles, au nombre de quatre mille chevaux, et cinq mille hommes de pied, il enleva au milieu d'elles deux de leurs principaux quartiers, et ramena près de cinq cents cavaliers ou officiers prisonniers. Au siège de Capdequiers en Catalogne, étant lieutenant-général de jour, et les troupes qui donnèrent l'assaut ayant été repoussées de la brèche, il arracha la hallegarde d'un sergent, monta le premier sur la brèche, et y ramena les soldats par son exemple. Il y reçut un coup de mousquet, et ne laissa pas d'y tenir ferme jusques à ce que la ville fût prise. On lui en donna le gouvernement, quoique ce ne fût plus la mode de récompenser ainsi les officiers huguenots (22).

(20) Tiré du Mémoire susdit.

(21) Lettres patentes.

(22) Du Mémoire susdit.

REZ (ANTOINE DE) écuyer, avocat au parlement de Paris, était fils d'ANTOINE DE REZ, conseiller secrétaire du roi, et naquit à Paris l'an 1650. Je ne saurais faire mieux connaître son mérite qu'en employant deux éloges qui m'ont été envoyés (a). Je me persuade que toutes les personnes de bon goût les trouveront bien écrits, et très-dignes de servir de modèle. Le premier est plus étendu, et contient plus de détails (A). Le second est d'un grand poids ; car il est tiré d'une harangue prononcée au parlement de Paris par un avocat-général (B).

(a) Par M. Marais, avocat au parlement de Paris.

(A) *Le premier éloge est plus étendu, et contient plus de détails.* Je voiei tout tel que je l'ai reçu ; il m'a semblé que je n'y pourrais changer ou retrancher rien sans y faire quelque blessure. « Antoine de Rez s'a- » donna dès sa plus grande jeunesse » au barreau, et plaïda sa première » cause à seize ans. Après avoir resté » quelque temps dans les cours inférieures pour apprendre la manière de procéder, il parut avec » éclat et encore très-jeune au parlement. On reconnut bientôt en lui » tous les talens qui le firent distinguer dans la suite : un génie aisé, » vif, pénétrant ; une éloquence noble, simple naturelle ; une énonciation polie et heureuse ; une raillerie cicéronienne ; une certaine insinuation dont on ne se pouvait » défendre ; une vérité que tous les » traits de son visage et sa physionomie gracieuse annonçaient avant » qu'il eût parlé ; une probité à l'épreuve des plus douces séductions ; une érudition agréablement et solidement cultivée, prise dans le » bon sens, dans la justice, dans l'humanité, plus encore que dans les livres ; enfin toutes les qualités » qui font l'honnête homme. Aussi- » tôt accoururent à lui et les grands

» et les petits : il convenait aux premiers plus que nul autre par sa
» bonne mine, par son affabilité, par
» des manières qui sentaient l'homme
» de condition ; les derniers voulaient aussi l'avoir pour défenseur,
» parce qu'ils connaissaient son honneur, sa bonté et son attention
» pour tout le monde. A l'égard des uns et des autres, il remplissait
» tous ses devoirs par une exactitude
» jusques dans les moindres choses,
» et une fidélité à laquelle on ne pouvait rien ajouter : les magistrats de
» tous les ordres, persuadés qu'il ne pouvait sortir de sa bouche rien
» que de vrai, l'écoutaient avec complaisance, aimaient à le voir, et
» l'honoraient de leur affection la plus singulière. Accablé d'affaires,
» il suffisait à tout par la règle et par l'ordre de son esprit : il n'y avait
» point de contestations importantes où il ne parût pour attaquer ou
» pour défendre : on le vit soutenir avec toute la splendeur de l'éloquence l'intérêt des princes de Lorraine dans la donation de Mlle. de Guise : on le vit ensuite soutenir son testament : ce n'était plus que nouveaux combats et nouvelles victoires : s'il manquait un avocat à un client, la cour le nommait par un ordre supérieur, et lui confiait les droits abandonnés. Les grandes affaires croissaient, et devenaient faciles entre ses mains ; les difficultés les plus épineuses disparaissaient dès qu'il les avait touchées, et les juges portés à une décision par une voie sûre et claire étaient certains d'embrasser le bon parti. Tel il était au barreau, tel et plus aimable encore, s'il se peut, était-il dans la société et dans la conversation. Il n'y eut jamais un ami plus tendre, plus sincère, plus officieux, un meilleur père, un meilleur mari. Ses mœurs étaient pures, innocentes, vertueuses, mais vives et gaies : son esprit lui fournissait sur le champ mille inventions ingénieuses pour se délasser de ses grands travaux : l'onni ne l'a jamais attaqué, ni ceux qui se sont trouvés avec lui : c'était cet homme universel dont M. Pélassou fait l'image dans sa préface sur Sarrazin ; ex-

» cellent orateur au palais ; consultant judicieux dans son cabinet ; père et mari tendre dans sa famille ; ami essentiel et agréable ; orné enfin de toutes les connaissances naturelles et acquises qui peuvent satisfaire le cœur de l'homme. Il ne lui manqua que de vivre plus long-temps : mais au milieu de la course la plus éclatante et des espérances les plus belles, il mourut d'une fièvre maligne, âgé de 43 ans, le 7 février 1694, après sept jours de maladie : il laissa de Magdeleine du Four sa femme, deux enfants, un fils et une fille. »

(B) *Le second éloge. est tiré d'une harangue prononcée au parlement de Paris par un avocat-général.* Voici la suite des paroles que vous avez lues dans la remarque précédente. « M. de Harlay, alors avocat-général portant la parole à l'ouverture du parlement de la même année, se souvint de lui dix mois après sa mort, et le proposa pour modèle à tous ses confrères, dans des termes très-glorieux à sa mémoire : les voici. (*) Pour modérer la liberté véritable de votre profession, nous répéterons que ce n'est pas une entreprise aisée ni un travail médiocre : c'est le fruit d'une étude ou plutôt d'une attention continuelle sur nous-mêmes, et de la pratique exacte de plusieurs vertus. C'est ainsi que l'un de vos confrères, qu'une mort prématurée nous a enlevé depuis peu de temps, avait acquis l'estime du public et l'amitié de tous ceux dont il était connu, et qu'il avait atteint dans un âge peu avancé la réputation et l'emploi des avocats les plus consommés. Orné de ces grâces extérieures que la nature seule peut donner, il portait sur son front le caractère de la probité et de la modestie qu'il faisait paraître dans toute sa conduite. Vous l'avez vu dès ses premiers commencemens soutenir dignement le poids des plus grandes actions, se défendre les causes les plus difficiles avec autant de politesse que de solidité. Attentif à tous ses devoirs, zélé pour ses parties, honnête envers

(*) Discours prononcé à la Saint-Nartin 1694, sur la liberté.

» ses confrères, respectueux envers
 » les magistrats, il a montré par des
 » preuves éclatantes que si quelque-
 » fois la nécessité de votre ministère,
 » ou les ordres précis de vos supé-
 » rieurs, vous obligent de prêter vo-
 » tre voix à l'imposture et à la ca-
 » lomnie, vous pouvez être les défen-
 » seurs du crime sans blesser votre
 » honneur et votre conscience, et
 » dire même les choses les plus dures,
 » sans manquer aux règles les
 » plus exactes de la bienséance et de
 » l'honnêteté; mais il ne suffit pas
 » de rendre dans vos cœurs un si
 » triste devoir à sa mémoire, ni d'en-
 » tendre avec plaisir les éloges qu'il
 » a si justement mérités; son exemple
 » doit vous exciter à imiter ses vertus,
 » et à continuer de nous obliger par
 » votre conduite, d'employer ces jours
 » solennels à publier vos louanges,
 » sans être contrainits de censurer des
 » défauts opposés aux devoirs de vo-
 » tre profession, que nous voyons
 » avec plaisir être si rares dans votre
 » ordre. »

RHODOMAN (LAURENT) naquit l'an 1546 au village de Sassowert (a), appartenant aux comtes de Stolberg dans la haute Saxe. Les belles dispositions qu'il fit paraître pour les sciences, dès sa plus tendre jeunesse, portèrent ces comtes à l'entretenir dans le collège d'Ilfeld (b). Il y demeura six ans, et il y fit de si beaux progrès sous Michel Néander (c), qu'il fut ensuite capable d'enseigner à la tête des meilleurs collèges, et dans de fameuses académies (A). Surtout il devint habile dans la langue grecque. Il faisait des vers grecs que les meil-

leurs connaisseurs ont admirés (d). Ses vers latins n'ont point plu à Scaliger (B). Il a fort bien réussi dans la traduction latine de Diodore de Sicile. Il eut enfin la chaire de professeur en histoire dans l'académie de Wittemberg, où il mourut le 8 de janvier 1606. Je donne la liste de ses principaux ouvrages (C). Il avait obtenu l'honneur de poëta laureatus. NICOLAS RHODOMAN, son fils, a publié quelque chose (e).

(d) Voyez la remarque (B).

(e) König, Bibliotheca, pag. 689.

(A) Il fut capable d'enseigner à la tête des meilleurs collèges et dans de fameuses académies. Voici ce qu'il dit lui-même (1): *Eosque in his, ubi bis xai μύστα, progressus feci; ut nobilium inde puerorum, et illustriss. principum informationi neque immaturè, neque infructuosè applicarè scholarum etiam benè constitutarum administrationi dehinc præficere.* Les lieux où il enseigna sont ainsi marqués dans son programme funèbre: *Docuit Walcerodi, docuit Ienæ, docuit Stralsundi, docuit denique Wittebergæ, atque ita docuit ut eruditione, sedulitate, ac dexterritate secundus haberi nemini debeat* (a). Il fut professeur en langue grecque à Iène pendant sept ans, et professeur en histoire à Wittemberg pendant quatre années (3).

(B) Ses vers latins n'ont point plu à Scaliger. Voici ce qu'il disait en conversation: *Rhodomanus doctissimus in poësi græcâ, sed in latinâ imperitus et infelix...* Bonum Diodorum Siculum edidit; joly homme, qui latuit, comme Leopardus, qui édît bon grec. J'ai tant écrit touchant Rhodomanus, en Allemagne, que les lettres ont été montrées au duc de Saxe, qui l'a appelé d'une école triviale de Poméranie, à Wittemberg; c'est un personnage très-laid et rustique. Il est poëte

(a) Rhodomanus, epist. dedicat. Quinli Smyrni, Quenstedt, de Patriis illust., pag. 219.

(b) Leurs ancêtres l'avaient fondé dans le monastère de ce nom, par le conseil de Luther et de Melancthon. Voyez l'épître dédicatoire du Quintus Calaber, de Rhodoman.

(c) Voyez la même épître dédicatoire, et la préface de la traduction de Diodore de Sicile.

(1) In epistola dedicat. Quinti Calabri.

(2) Daniel Sennertus, in Programmate, apud Henningsen Wite, Memor. philosoph., p. 24.

(3) Idem, Ibidem, pag. 25.

et bon grec; il a fait une *Chronologia*, où il s'est proposé de contredire tout le monde, et moi aussi. Il y a en son livre les plus grandes fadaïses du monde. Les chronologistes ont bien fait des fautes; Rhodomanus rêve sur son vieux temps; il se met à prononcer comme *Vulcanius*. Rhodomanus *carmina latina non bene scribit, sed græca bona; bonus est græcus in poetis* (4).

Notez que Scaliger a confondu notre Laurent Rhodoman, avec un Laurent Codoman (5) qui est auteur de quatre livres de chronologie, qu'il joignit à ses *Annales de la Sainte Ecriture*, l'an 1581. Il arrive très-souvent aux plus savans hommes de faire des *quiproquo* dans leurs discours de conversation, et lorsque les noms des auteurs ne diffèrent les uns des autres que de quelques lettres, on tombe aisément en défaut; on donne les uns pour les autres. C'est ce que fit Scaliger.

(C) Je donne la liste de ses principaux ouvrages. Il traduisit en latin le poëme grec de Cointe de Smyrne, ou de Quintus Calaber, touchant la prise de Troie, et il y joignit quelques corrections. Quant aux commentaires qu'il avait faits sur cet auteur, je ne pense pas qu'ils aient été imprimés; c'est en l'air que M. Moréri et d'autres assurent qu'ils sont fort estimés. Je me sers d'une édition de cet ouvrage (6) dans laquelle il y a deux poëmes grecs et latins de Rhodoman: l'un a pour titre *ΙΑΪΑΣ ΜΙΚΡΑ*, et contient un abrégé de l'Iliade, et de Quintus Calaber; l'autre, sous le titre de *ΤΡΟΙΚΑ*, contient l'Épique de la Guerre de Troie, *ex variis auctoribus descripta*. On y voit aussi la harangue qu' Dion Chrysostome a soutenu que Troie ne fut point prise; on l'y voit, dis-je, accompagnée de la traduction latine de Rhodoman, avec des scolies. Voici le titre de quelques autres ouvrages: (7) *Historia Vitar et Doctrinæ Martini Lutheri carmine heroïco descripta*. (8) *Descriptio Historiæ Eccle-*

*siæ sive Populi Dei, Politicæ ejusdem et rerum præcipuarum, quæ in illo populo acciderunt, græco carmine, cum versione latine à regione textus græci, Francof., 1581, in-8°. Poësis Christiana, id est Palestina seu Historiæ Sacre græco-latine libri IX, Marpurgi, 1589, Francof., 1590, 1630, in-4°. Argonautica Thebaica, Ilias parva, Lips., 1588, in-8°. Tabulæ Etymologiæ græcæ: ibid., 1590, in-8°. Memnonis Historia de Republicâ Heracleensium, et rebus Ponticis Eclogæ, seu excerptæ et abbreviatæ Narrationes in sermonem latinum translata, Helmstadii, 1591, in-4°. Epithalamia sacra, lenæ, 1594, in-4°. Ex Memnone, de Tyrannis Heracleæ Ponticæ Ctesia et Agatharchide excerptæ Historiæ, græcæ et latine, partim ex Laur. Rhodomani interpretatione, Genevæ, 1593, in-8°. Theologiæ Christianæ tyrocinia, carmine heroïco græco-latino in V libros digesta, Lipsiæ, 1597, in-8°. Sa Germanide n'était pas imprimée quand il mourut: on la loue fort dans son Programme funèbre. *Imprimis opus illud auro contrâ estimandum, quod de origine, moribus ac rebus gestis veterum Germanorum græcè scripsit, et Germanidem inscripsit. Quod opus unicum tale est, ut animum atque ingenium hominis excellentem, charitateque patriæ insigniter flagrantem, abundè ostendat* (9). Le sieur Witte (10) l'a rangé parmi les livres imprimés de Rhodoman, mais il ne dit pas en quelle année on la publia à Wittemberg.*

(9) Sennertus, in Programmate, apud Witte, pag. 24.

(10) Ubi supra.

RHODOPE, fameuse courtisane, contemporaine d'Ésope, et esclave dans la même maison que lui, était de Thrace (a). Xanthus le Samien la transporta en Égypte, où Charaxus, marchand de Mitylène (b), et frère de Sapho, devint si amoureux d'elle, qu'il l'acheta une grosse somme d'argent. Par ce moyen elle ac-

(4) Scaligeranus, Voce Rhodomanus, pag. 204.

(5) Poyes M. Mollæus, à la page 761 de son *Homonymosynopsis*.

(6) C'est celle de 1614.

(7) Witte, *Memor. philosoph.*, pag. 28.

(8) *Idem*, ibidem, pag. 27.

(a) Herodot., lib. II, cap. CXXXIV.

(b) Ville de l'île de Lesbos.

quit la liberté; et comme elle était fort belle, et que la ville de Naucratis où elle fixa son séjour était pleine de gens riches et voluptueux, elle amassa de grands biens en s'abandonnant au métier de courtisane (c). Il ne faut pas pourtant croire qu'elle y ait assez gagné pour pouvoir faire bâtir l'une de ces pyramides (A) qui ont été mises entre les sept merveilles du monde. Hérodote rejette cela comme une fable. Il faut traiter de la même sorte ce que l'on raconte de son soulier (B). Athénée croit que la courtisane Dorica, maîtresse du frère de Sapho, a été confondue par Hérodote avec Rhodope (d).

(c) Tiré d'Hérodote, lib. II, c. CXXXV.

(d) Athen., lib. XIII, pag. 565.

(A) Pour faire bâtir l'une de ces pyramides.] Plin n'en parle pas en doutant; mais peut-être qu'il n'en croyait rien, et qu'il n'usa de ce style que pour avoir lieu de débiter des subtilités. Il dit que la grandeur et la magnifique structure des pyramides n'est pas ce que l'on doit le plus admirer dans cette merveille du monde; le plus grand miracle, continue-t-il, est qu'une fille de joie ait gagné assez de richesses pour faire construire celle de ces pyramides que l'on estime le plus. *Hæc snpt pyramidum miracula: supremumque illud ne quis regum opus miretur minimam ex his, sed laudatissimam, à Rhodope meretriculæ factam. Æsopi fabularum philosophi conserva quondam et contubernalis hæc fuit, majore miraculo tantas opes meretricio esse conquistâ questu* (1). Cette tradition n'était que l'ouvrage des fabuliers de la Grèce. Hérodote, qui n'était pas d'une humeur fort difficile par rapport aux contes, ne laisse pas de réfuter celui-ci. Il soutient (2) que la pyramide dont on attribuait la construction à Rhodope, fut bâtie plusieurs années avant le

(1) Plinius, lib. XXXVI, cap. XII, pag. 302.

(2) Herodot., lib. II, cap. CXXXIV.

régne d'Amasis, sous lequel cette courtisane vécut. Il ajoute (3) qu'encore qu'elle eût amassé beaucoup de bien, elle n'eût pas pu fournir aux frais immenses de cet édifice. Il le prouve par une très-forte raison. On sait, dit-il, à quoi se montaient les richesses de cette femme; car on voit à Delphes les broches de fer qu'elle y consacra, et à quoi elle employa la dime de tout son bien. Ces broches étaient destinées à rôtir des bœufs. Les prêtres du paganisme n'étaient pas fort délicats; ils trouvaient fort agréable l'odeur du gain, quelque puante qu'en fût la source; et c'est d'eux que Vespasien pouvait apprendre la maxime,

..... *Lucri bonus est odor ex re*

Qualibet..... (4).

Ils recevaient de bon cœur les offrandes des filles publiques, et les consacraient au milieu des monuments les plus célèbres de la religion des peuples: c'était immortaliser le crime de ces courtisanes, comme elles le souhaitaient. Rhodope ne destina la dime de son butin à faire des broches, que pour s'ériger dans la Grèce un monument éternel. *Ἐπιθόμῃς γὰρ Ῥιδοπῆς μνημεῖον αὐτῆς ἐν τῇ Ἑλλάδι καταλιπῆσθαι, ποίημα πικιστάμην τοῦτο. τὸ μὴ τυγχάνει ἄλλω ἐξυμνήσας, καὶ ἀνακρίμῃται ἐν ἡμῖν, τοῦτο ἀναθίμην ἐς Δελφοὺς μνημόσυνον ἑαυτῆς. τῆς αὖτε διὰ κατὰς τοῖς χρημάτων πικιστάμην ἐβελούς βουτῆρους σιδῆρους, ἵσται ἰτεχάμῃ ἡ δεκάτη οἱ ἀπίστῃται ἐς Δελφοὺς. οἱ καὶ νῦν ἐτι συντηρίαται, ὅπῃσι μιν τοῦ βασιλῆως τὸν Χίῳ ἀνέθισαν, ἀντίοι δὲ αὐτοῦ τοῦ νεῦ. Quilum enim optaret memoriam suam in Græciâ relinquere, fecit opus quod ab alio excogitatum non est nequē donatum, idque donavit in templo Delphico monumentum suum. E decimâ enim suarum opum tot è ferro verua ad boves torrendos fecit ad quot faciendâ sufficeret decima ipsa: quæ Delphos misit: quæ nunc quoque posita sunt è regione templi, post aram quam Chii donaverunt* (5). Les lois judaïques ne souffraient pas cette impureté (6).

(3) Idem, ibidem, cap. CXXXV.

(4) Juvén., sat. XIV, vs. 204. *Foyez Sueton., in Vespasiano, cap. XXIII.*

(5) Herodot., lib. II, cap. CXXXV.

(6) Non inferes mercedem meretricis, aut pretium canis in domum Dei tui in quocunque voto.

(B) *Ce que l'on raconte de son soulier.* Un jour qu'elle se baignait, et que ses servantes gardaient ses habits, un aigle vint fondre sur l'un des souliers, et l'enleva, et le porta à Memphis, et le laissa tomber sur le giron de Psammitichus. Ce prince était alors sur son tribunal pour rendre justice. Il admira la beauté de ce soulier, et la conduite de cet aigle, et donna ordre que l'on cherchât par toute l'Égypte la dame à qui ce vol avait été fait. On la trouva : on la lui mena ; il en fit sa femme (7). Je n'en crois rien. Ce n'est pas que la fortune ne se plaise à de tels jeux, à τὰ παράδοξα καὶ τὰ ἀδόξετα φαιδύουσα ἱερὰς ἰσθμίας τοῦχ. *inopinatorum atque inexpectatorum amans fortuna.* (8). Rhodope, esclave avec Esope, se scraït bien contentée d'épouser ce monstre d'homme ; les choses eussent bien changé ; elle eût été la femme d'un grand monarque, et au nombre des personnes,

*Quales ex humili magna ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna joculari.* (9).

Notez en passant que l'esprit peut prévenir auprès d'une belle les mauvais effets de la laideur. Esope, le plus laid de tous les hommes, toucha néanmoins le cœur de Rhodope (10).

*qua abominatio est utrumque apud dominum
Deum tuum, Deuteron., cap. XXIII, vs. 18.*

(7) Tiré d'Élien, Var. Hist., lib. XIII, cap. XXXIII. Voyez aussi, Strabon, lib. XVII, pag. 556.

(8) Élien, ibidem.

(9) Juven., sat. III, vs. 39.

(10) Hérodote, lib. II, cap. XXXIV.

RICCI (MICHEL ANGE), créé cardinal par le pape Innocent XI, le premier jour de septembre 1681, naquit à Rome l'an 1619. Il aima les mathématiques, et y fit de grands progrès, comme on le peut connaître par son *Traité de Maximis et Minimis*, réimprimé deux ou trois fois. Il a fait deux doctes dissertations, dont l'une se trouve insérée dans les Œuvres du cardinal Brancaccio, et l'autre dans l'Épître de Carlo Dati *ad Philalethos*. Il s'attacha depuis avec une extrême

ardeur à l'étude de la théologie. Il a été loué par des auteurs fort célèbres, par Cassendi, par René-François Sluise, par le cardinal Pallavicini, par M. Fabretti, etc. Il a ramassé une bibliothèque très-considérable (a). Il avait passé par divers emplois avant que d'arriver au chapeau, et entre autres par celui de secrétaire de la congrégation des indulgences et des reliques, et par celui de consultant du saint office. Il possédait ces charges en 1678, lorsqu'il approuva le livre de M. l'évêque de Condom ; je veux dire l'*Exposition de la Doctrine catholique*.

(a) Tiré de Prosp. Mandocius, *Biblioth. Rom.*, cent. V, pag. 344, 345.

RICHER, ou RICHIER (PIERRE), carme et docteur de Paris (a), entra dans la communion de l'église réformée, et se retira à Genève où il fut reçu ministre, l'an 1556, pour être envoyé en Amérique au sieur de Villegagnon (b). Il avait alors plus de cinquante ans (c). Il s'embarqua à Honfleur le 19 de novembre de la même année avec un autre ministre nommé Chartier, et avec quelques personnes que l'église de Genève jugea propres au dessein de Villegagnon (d) ; il arriva à l'île de Coligni le 10 de mars 1557 (e), et y prêcha le jour même en présence de Villegagnon qui ne cessait de joindre les mains, de lever les

(a) Thévet, *Cosmogr. universelle*, liv. XXI, chap. II, pag. 909.

(b) Jean de Léry, *Histoire d'un Voyage do l'Amérique*, chap. I, pag. m. 6.

(c) Là même.

(d) Jean de Léry, *Histoire d'un Voyage do l'Amérique*, chap. II, pag. 8.

(e) Là même, chap. VI, pag. 55.

yeux au ciel, de faire de grands soupirs, et autres semblables contenance (f). Cela donnait de l'admiration à toute la compagnie. On célébra la cène peu de jours après, et l'on fit faire abjuration du papisme à Jean Cointa autrefois docteur de Sorbonne (g). Villegagnon fit des prières admirables, et recut à genoux le pain et le vin de la main du ministre (h). Les espérances que l'on fondait sur ces témoignages de zèle cessèrent bientôt; car lui et Cointa ne tardèrent guère à disputer sur les matières de l'eucharistie avec Richier et avec Chartier (i). Celui-ci fut envoyé à Genève afin de porter l'état de cette dispute à Calvin, à la décision duquel Villegagnon déclara qu'il se soumettait (k). Mais il n'attendit pas à lever le masque que la réponse de Calvin fût venue (l): il se déclara papiste peu après la cène de Pentecôte (m), et s'il eût été assez puissant, il eût fait un mauvais parti à Pierre Richier, et aux autres Gêuevois (n). Il se contenta de leur donner ordre de se retirer, et ils obéirent. J'en parle ailleurs plus amplement (o). Ils s'embarquèrent le 4 de janvier 1558 (p); et après avoir souffert les plus grandes

incommodités du monde (q), ils arrivèrent au port de Blavet en Bretagne, le 26 de mai suivant (r). Richier fut ensuite ministre de l'église de la Rochelle (A), et publia quelque chose contre le sieur de Villegagnon (B). Il n'y a rien de plus ridicule que de le faire chef de la secte des richériens, et que de donner à cette faction prétendue un caractère de nestorianisme. C'est pourtant ce qu'un célèbre jésuite a osé faire (C). Il ajoute que Richier infecta de ses erreurs les habitants d'Annonai dans le Vivarez (D). J'ai parlé ailleurs (s) d'une lettre que ce ministre écrivit de l'Amérique.

(g) Jean de Léry, l'un d'eux, les a décrites, là même, chap. XXI et XXII.

(r) Là même, pag. 373.

(s) Dans la remarque (A) de l'article LÉRY, tom. IX, pag. 183.

(A) *Richier fut ensuite ministre de l'église de la Rochelle.* « En ce temps » Pierre Richier retournant de l'Amérique, où il avoit beaucoup souffert sous la tyrannie de Villegagnon, tres-meschant et tres-malheureux apostat; vint à la Rochelle, où il trouva environ cinquante personnes, qui avoient esté assemblées au Seigneur par le ministère de la Fontaine et de la Place, desquels nous avons parlé en l'histoire de l'année précédente: lequel petit troupeau il fortifia tellement en peu de temps, qu'un consistoire avec le reste de la discipline ecclesiastique y fut établi: et fut ce premier commencement tellement favorisé de Dieu, qu'en peu de temps une bonne partie de la ville se rangea à l'église du seigneur, abandonnant les superstitions de l'église romaine, se préparant deslors le Seigneur ceste place, pour lui faire soutenir quelque jour les plus durs efforts de ses adversaires (1). »

(f) Jean de Léry, Histoire d'un Voyage de l'Amérique, chap. VI, pag. 56.

(g) Là même, pag. 59.

(h) Là même, pag. 66.

(i) Là même, pag. 67.

(k) Là même, pag. 68.

(l) Là même, pag. 76.

(m) Là même, Voyez aussi Théodore de Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 160.

(n) Léry, là même, pag. 83.

(o) Dans l'article VILLEGAGNON, tom. XIV.

(p) Léry, chap. XXI, pag. 341.

(1) Théod. de Bèze, Histoire ecclésiast., liv. II, pag. 183, 184, à l'ann. 1558.

Il était encore en vie lorsque Jean de Léri fit imprimer sa relation, c'est-à-dire l'an 1577. Car voici comment il parle dans la description des misères de leur voyage : « Quant à maître Pierre Richier, à présent ministre de l'église de la Rochelle, le bon homme dira que de débilité durant notre misère, étant étendu tout de son long dans sa petite capite, il n'eût su lever la tête pour prier Dieu ; lequel néanmoins ainsi couché tout à plat qu'il étoit, il invoquait ardemment (2). » Notez que M. Moréri se trompe quand il dit qu'après le retour de l'Amérique, Richier fut ministre de Genève. Notez aussi que M. Vincent (3) qui rapporte les paroles de Théodore de Bèze, et qui ajoute qu'elles ont donné lieu à Poupeclinier (*) de nommer Richier le père de l'église de la Rochelle, a observé que ce que dit Bèze de l'établissement fait du consistoire, en cette année 1558, se justifie par le registre de ses actes ; mais bien loin de dire que Richier fut choisi ministre, il déclare (4) que le pasteur établi lors de la première création du consistoire se nommait M. Fayet. J'avoue qu'il dit qu'en 1561, cette église avait deux pasteurs qui étaient les sieurs Fayet et de l'Isle. Celui-ci est notre Richier (5).

(B) Il publia quelque chose contre le sieur de Villegagnon. Le livre qui a pour titre : *Refutation des folles rêveries et mensonges de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegagnon*, imprimé l'an 1562, in-8°, n'a pas été composé par Jacques Spifame, sous le nom de Pierre Richier, comme du Verdier-Vau-Privas l'assure (6), c'est le véritable ouvrage de celui dont il porte le nom *. L'épître de la bi-

bliothèque de Gesner nous donne ce titre : *Petri Richerii Apologetici libri duo, contra Nicolaum Durandum qui se Vilagagnonem vocat, quibus illius in pios Americanos Tyrannidem exponit, et negotium Sacramentarium tractat*, Geneva, 1561, in-4°. (7). Joignez à cela ces paroles de Jean de Léri : « Mais parce que quand Villegagnon fut de retour en France, ce, non-seulement Pétrus Richierius le dépeignit de toutes ses couleurs, mais aussi d'autres depuis l'étrillèrent et époussetèrent (*) si bien qu'il n'y fallut plus retourner, craignant d'ennuyer les lecteurs, je n'en dirai ici davantage » (8). Si vous vouliez avoir une preuve que M. Moréri examinait peu ce qu'il avançait, vous n'avez qu'à considérer qu'ayant dit beaucoup de bien de Villegagnon il nous renvoie (9) à sa Vie, composée par Richier ; ouvrage où Villegagnon ne peut paraître que sous la forme d'un scélérat.

(C) Ce qu'un célèbre jésuite a osé faire. Consultez les Tables du père Gaultier, vous y trouverez que le chapitre LXIII du XVI^e siècle est intitulé DE RICHERIANIS, Dècè Petro Richerio. Il assure (10) que ce Pierre Richier enseigna dans l'Amérique, en présence de Villegagnon, que Jésus-Christ, en tant que homme n'est point adorable. C'est l'une des preuves que ce jésuite met en avant lorsqu'il soutient que les calvinistes renouvellent les impiétés de Nestorius. *Calvini vestigiis*, dit-il (11), *insistit Petrus Richerius in Americam ab eo missus anno 1557, quum et presente domino Villagagnono prædicat, et coram notario publico Francisco Alberico mordicus tuetur Jesum Christum in carne humanâ non esse adorandum. Tuetur, inquam, dum respondet ad interpellationem sibi per eum factam ejusdem D. Villagagnoni nominè, utpotè causam exigentis cur Jesum Christum adorare nolit. Horum no-*

(2) Léri, Histoire du Voyage de l'Amérique, chap. XXII, pag. m. 368.

(3) Vincent, Recherches sur les commencemens et les premiers progrès de la Réformation de la ville de la Rochelle, pag. 27, 28.

(*) Poupel., liv. 5, au commencement.

(4) Vincent, Recherches etc., pag. 44.

(5) Pierre Richier, sieur de l'Isle, la même, pag. 27.

(6) Du Verdier, Biblioth. française, pag. 620.

* La Monnoie, dans ses notes sur Baillet (in-4°, VI, 343 ; ou in-12, V, seconde partie, 562-63), et encore dans ses notes sur du Verdier, dit que la *Refutation* de 1562, in-8°, n'étoit qu'une traduction de l'ouvrage latin publié en 1562, in-4°, le traducteur y a laissé naturellement le nom de l'auteur original ; napoléon, tom. XIII, l'article SPIFAME.

(7) Epitom. Biblioth. Gesn., pag. m. 682.

(*) L'étrille, et l'époussette, sont deux petites livres imprimés contre Villegagnon.

(8) Léri, Histoire du Voyage de l'Amérique, chap. XI, pag. 74.

(9) Moréri, au mot Villegagnon.

(10) Gaultierius, Tab. Chron., pag. m. 807.

(11) Idem, *ibid.*, pag. 36, col. 2. Voyez aussi Mainbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 103, édition de Hollande.

bis omnium fidem facit tum epistola ejusdem Villagognoni ad ecclesiam christianam data, tum ea quam, octavo Julii anno 1560, ad magistratum Genevensem scripsit, tum annexa ejusdem notarii testificatio, quam, diei decimæ quartæ maii anni 1559, nota obsignavit; tum altera testificatio, die octavo junii 1558, datâ subscriptaque à D. Petro à Falcilla, quem D. Villagagnonus ad ministrum Richerium, 27 decembris 1557, miserat rationem ejusmodi doctrinæ sciscitaturum: ubi asserit se, dum à ministro Richerio quæreret, cur inter orandum non diceret, Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, etc., responsum planè nullum accepisse; dum autem denuntiaret, conqueri D. Villagagnonum, quòd nullam unquam ad Jesum Christum precreationem dirigeret, hoc se à ministro responsum habuisse, hereticum illum arbitrandum esse, qui necesse, duxerit orare Jesum Christum (*). Nihil hæc loquendi formulæ uti potuisset minister Richerius, si credidisset in carne humanâ Jesu Christi aliam non esse hypostasim, subsistentiam aut personam, nisi Verbi Divini? Appliquez à la prétendue secte des richériens ce que j'ai dit dans l'article BEZANZIÈSE M. de Sponde rapporte que parmi les sectateurs de Richier il y en eut de si impies, qu'ils nièrent la résurrection (12). Mais quand on remarque que M. Vincent, dans l'ouvrage que j'ai cité ci-dessus, ne fait presque aucune mention de Pierre Richier, peut-on ne pas rire de la hardiesse de ceux qui donnent pour un grand chef de parti un personnage qui faisait une si petite figure? Au reste, l'opinion que l'humanité de Jésus-Christ in abstracto n'est point adorable, a beaucoup de partisans parmi les théologiens calvinistes (13). Si Pierre Richier ne soutenait autre chose, il n'avait pas lieu de craindre de passer pour hérétique dans son parti.

Notez que M. Varillas est allé plus loin que M. de Sponde; car il affirme que M. Pierre Richier dogmatisa que

la vie n'a été promise qu'à l'âme des chrétiens, et qu'ils ne seraient heureux qu'à l'égard de l'âme; et qu'ainsi la cène n'ayant pas été instituée par aucune nécessité qu'ils en eussent, il n'en fallait user que rarement (14). Je m'imagine qu'il n'enseigna que ceci, c'est que le sacrement de l'Eucharistie n'ayant pas été destiné aux utilités du corps, il n'était pas nécessaire que la chair de Jésus-Christ y fut contenue. Tout les reste fut brodé sur ce canevas par ses ennemis.

(D)..... Il ajoute que Richier infecta de ses erreurs les habitants d'Annonay, dans le Vivarais. Il ne marque point le temps; ce fut sans doute avant le voyage d'Amérique. Probè novi hunc Petrum Richerium fuisse illum ipsum, qui urbi Annonaensi, Vivariensi provincie, malorum plurimorum auctor fuit. Cum enim in eam, se catholicum simulans, esset ingressus, imò et menses aliquot in concionibus ad simulationem usus, tandem ubi se in præcipuorum civium, qui illum sæpè convivio exceperant, amicitiam insinuatam vidit cordis sui pestem aperuit; primùm quidem privatim, deindè verò è pulpito pleno ore in sacramenta invecit, ac nominatim in realitatem Eucharisticam. Quod ubi animadvertunt magistratus, diu in eum inquirunt, ecce evanescit homo nequam, majorem tamen urbis partem erroribus illaqueatam relinquit (15). J'ai dû rapporter ce fait, comme une partie de l'histoire de notre Richier.

(14) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. XXI, pag. 28, 29.

(15) Gualterius, Tab. Chron., pag. 802, col. 1.

RICIUS (PAUL), juif converti, était Allemand, et florissait au XVI^e siècle. Il fut professeur en philosophie à Pavie, et s'acquit par-là beaucoup de réputation, et l'estime de plusieurs savans qui le recommandèrent de telle sorte à l'empereur Maximilien, que ce prince l'attira en Allemagne, et le mit au nombre de ses médecins. Il publia divers livres contre les juifs, et sur

(*) Extant hæc omnia inter controversias Villagognoni.

(12) Spondanus, ad ann. 1555, num. 15.

(13) Voyez M. Saurin, dans son Examen de la Théologie de M. Jurieu, pages 738 et suiv.

quelques autres matières (A). On loue beaucoup sa candeur, son honnêteté, sa modération, et son savoir (a). Voyez son éloge dans une lettre d'Erasme (B) qui sera citée ci-dessous. Il eut entre autres adversaires le célèbre Jean Eckius : le sujet de leur dispute était la question si les cieus sont animés. Ricius tenait pour l'affirmative, et avança des sentimens qui parurent des paradoxes (C).

(a) *Tiré de Melchior Adam, in Vita Medicorum, pag. 9, 10.*

(A) Il publia divers livres contre les juifs, et sur quelques autres matières. Voici le titre de quelques-uns: *Philosophica, prophetica ac thalmutistica pro christiani veritate tuenda, cum juniori Hebræorum synagoga, Disputatio. De sexcentis et tredecim Mosæ sanctionibus, seu Pentateuchi edictis. Fervago ex Thalmutæorum Codice Excerpta, ad petitionem Maximiliani Caesaris. Isagoge in Cabalistarum seu allegorizantium Eruditionem, cum epistola contra Stephani Presbyteri Cabalæ abtractatoris, Epistolæ. De modo Orandi in Nomine tetragrammato. De novem doctrinarum Ordinibus, et totius peripatetici Dogmatis nexu Compendium. Statera Prudentum. Conclusiones quibus Aristotelem triplicem Doctrinæ Ordinem exercuisse, et totius ejus dogmatis Nexum dijudicare poteris. Il n'oublia pas le champ ordinaire des déclamations de ce temps-là, car il fit une harangue pour animer les Allemands à la guerre contre les Turcs; in virulentam immanissimamque Turcorum rabiem, ad principes, magistratus, populosque Germaniæ oratio (1).*

(B) Voyez son éloge dans une lettre d'Erasme. C'est la dernière du 1^{er} livre; elle est datée du 10 de mars 1516, et voici ce que l'on y trouve : *Paulus Ricius sic me proximo colloquio rapuit, ut mira quædam me sitis habeat, cum homine scèpius ac familiariter conferendi sermonem.*

(1) *Tiré de l'Épître de Gesner, pag. 659.*

Præter hebræa lingue peritiam, quantum ille tenet philosophiæ quantum theologiæ: tum quæ animi puritas, qui discendi ardor, qui docendi candor, quæ disputandi modestia! Mihi sanè vir ille primo statim gustu placuit olim Papiæ, cum illic philosophiam proficeretur: nunc propius intuito magis etiam placet. Is demum verè nuli videtur Israeli tam agere, suoque cognomini pulchrè respondere: cuius omnis voluptas, omnis cura, omne otium ac negotium, in divinis est litteris. Dignus nimirum animus, cui otium contingat quàm maxime honorificum (2). Ricius lui envoya son traité de la Cabale, et en reçut un remerciement qui lui est très-glorieux; car il fait connaître que ce prosélyte, contenant la cause d'un de ses amis cruellement déchiré par la calomnie, n'était point sorti des bornes de la modération, et n'avait point dit d'injures. Arrisit animus isto gratiis et amicitia natus, qui tanto studio tuetur hominis eruditissimi innocentiam, adversus impudentissimos sycophantas. Arrisit denique te, hoc est absolute veroque philosopho, digna moderatio: quæ sit fortiter patrocinari amico, ut à convitiis in adversariorum temperem, magis reputans quid te, quàm quid illo dignum esset (3).

(C) Si les cieus sont animés. Ricius tenait pour l'affirmative, et avança des..... paradoxes. Un théologien protestant observe que les pensées de Ricius favorisaient les principes des magiciens, et que cependant ses livres de *cœlesti Agriculturæ* avaient été approuvés avec éloge par la faculté de théologie à Boulogne, à Padoue, à Ferrare et à Pavie. *Paulus Ricius cœlorum animationem et cabalisticam arithmantiam per decem enumerationes tradit, magiæ principin non parum promovet in commentariis suis ad librum R. Joseph. Castiliensis qui porta lucis dicitur, et tamen libros illos de cœlesti Agriculturæ magnifico elogio approbavit academiciæ theologiæ Bononiensis, etc., (4). Jean Eckius n'y mita point*

(2) Erasme, *épist.*, m^e, lib. I, pag. 98.

(3) *Ibidem*, *épist.* XXXIX, lib. XIII, p. 642: elle fut écrite l'an 1520.

(4) Gesh. *Volunt.*, *desperatæ Causæ Papæ*, lib. I, sect. IV, pag. 36. Il le cite in *Compend.* de Animæ Gesh. et *cœlesti Agriculturæ*, lib. IV.

ces théologiens d'Italie; car il soutient que la doctrine qui établit que les cieux sont animés est ridicule, exécrable, et contraire à la foi (5). Claude Despençe, qui m'apprend cela, ne savait point sur quelles raisons cette censure était appuyée; car il n'avait point vu le livre de Jean Eckius, il ne le connaissait que par la réfutation que Riccius en avait faite, et dont il nous donne une petite analyse. Il dit (6) que cet écrivain soutenait trois choses : 1°. qu'il n'importe point à la foi que l'on affirme que les cieux sont animés, car cette thèse ne se peut prouver ni réfuter par les principes de la religion, et de là vient que les docteurs ont fait partage sur ce problème. 2°. Que l'affirmative s'accorde mieux que la négative avec les paroles des prophètes. 3°. Que la raison nous conduit à dire que les cieux ne sont pas des êtres inanimés (7). Despençe examine les preuves de Riccius, et les critique, et se range enfin à dire qu'il est plus sûr de nier que d'affirmer l'âme des cieux. On sera peut-être bien aise de trouver ici l'occasion qui le porta à publier son ouvrage de *Cælorum Animatione* (8). On voulait faire à Paris une édition de toutes les œuvres du cardinal Contarin, mais le théologien qui les devait approuver ne l'osait faire à cause qu'il y trouvait l'opinion de l'âme des cieux (9). Il consulta Claude Despençe, qui lui répondit d'abord que cette difficulté lui semblait petite, et qui peu après se ressouvénant d'avoir compilé quelques recueils sur cette question, les rassembla et les mit en forme (10).

Notez que parmi les théologiens et les philosophes de l'école, il ne s'agit guère que de savoir si le moteur immédiat des sphères célestes est une âme proprement dite, et une forme informante. C'est l'opinion de quel-

ques-uns, c'est celle que l'on rejette ordinairement : car pour ce qui est de l'opinion qui admet des intelligences motrices comme des formes assistantes, elle est presque généralement reçue; et franchement parlant je ne comprends pas que l'on s'en puisse passer, et je m'imagine que les sectateurs de Copernic l'adopteront tôt ou tard par rapport à leurs planètes. Le père Daniel (11). et M. le Clerc (12), ont proposé des difficultés contre leur système, qui les embarrassent beaucoup. M. Newton et quelques autres ont tellement combattu l'hypothèse des tourbillons, qu'on ne peut trouver son compte dans les seules lois générales. La direction particulière d'une intelligence viendrait ici fort à propos.

(11) Dans son *Voyage du Monde* de Descartes.

(12) Dans sa *Physique*.

RYER (ANDRÉ DU), sieur de Malezair, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, a vécu au XVII^e siècle. Il séjourna assez long-temps à Constantinople pour le service du roi, et puis il fut consul de la nation française en Égypte. Il apprit beaucoup de turc et d'arabe, comme il l'a témoigné par ses écrits (A). Il était de Marcigni (a), petite ville sur la Loire aux frontières du Forez (b) *.

Jè ne devais pas omettre que sa traduction de l'Alcoran a paru digne de censure à quelques critiques (B).

(a) Marcinscéensis. Voyez Colomies, Gallia orient., pag. 163.

(b) Voyez Baudrand, *Voxe Marcincum*.

* Marcigni, dit Leclerc, est à l'extrémité du Charolais, et peu éloigné de la Loire et des frontières du Lyonnais.

(A) Il apprit beaucoup de turc et d'arabe, comme il l'a témoigné par ses écrits. Il fit imprimer à Paris, en 1630, une grammaire turque. Quatre ans après il publia dans la même ville sa version française du Gulis-

(5) *Johannes Eckius positionem hanc Iudæorum præterit et æroticam, execrabilem, et à fide exorbitantem esse censuit in tractatu de Pseudonotione*. Claudus Despençus, in *Tractatu de Cælorum Animatione*, cap. V, pag. m. 49.

(6) *Idem*, *ibidem*.

(7) *Idem*, *ibidem*, cap. VIII, pag. 70.

(8) Il fut imprimé à Paris, l'an 1597.

(9) Dans le 1^{er} livre de Contarin, de *Anime immortalitate*, imprimé à Venise, l'an 1525.

(10) Voyez la préface de ce *Traité* de Claude Despençe.

tan, ou de l'Empire des Roses, composé par Sadi, prince des poëtes tures et persans. Mais son principal ouvrage est la traduction française de l'Alcoran : elle a été imprimée diverses fois*. Il la publia après avoir exercé en Égypte le consulat de la nation. Cela paraît par le témoignage avantageux que lui en donnèrent les consuls de Marseille, le 12 de février 1633, et qu'il mit à la fin de cette version.

(B) *Sa traduction de l'Alcoran a paru digne de censure à quelques critiques.* Le docte Windet le blâme d'avoir transposé, ajouté, et retranché trop licencieusement : *hunc locum malè reddidit Gallus interpretæ Ryer, et solæ nimium licenter intervertere, adde, ac demere. Versio autem Anglica, ex Gallicâ ejus facta, itidem malè habet* (1).

* La traduction de l'Alcoran, par du Ryer, dont Joly cite une édition de 1530, en deux volumes in-12, faite en Hollande, est oubliée depuis celle qu'a donnée Savary, sous ce titre : *Le Coran traduit de l'arabe, précédé de la Vie de Mahomet*, Paris, 1783, deux volumes in-8°, Amsterdam, 1785, deux volumes in-12, Paris, an VII (1798), deux volumes in-8°, 1821, deux volumes in-8°.

(1) Ja. Windet, *de vitâ sanctorum Statu, sect. IX*, pag. 223, édit. Londin., 1677.

RYER (PIERRE DU), Parisien, entra dans l'académie française à la place de Farei, le 21 novembre 1646 (a). Il est auteur d'une infinité de versions françaises, et de quelques pièces de théâtre (b). Les auteurs qu'il a traduits sont pour la plupart grecs ou romains : à l'égard des grecs il n'a fait que mettre en nouveau français les vieilles versions (c) ; tout au plus il s'est réglé sur les traductions latines : et pour ce

qui est des anciens auteurs latins il a souvent ignoré ce qu'ils voulaient dire. Cela lui est arrivé aussi quelquefois dans la traduction des modernes (A), je veux dire de M. de Thou, et du père Strada. On croit que ses traductions seraient meilleures, si les libraires l'avaient un peu mieux récompensé (B) ; mais comme ils ne lui donnaient que peu de chose par feuille, il était contraint de se hâter extrêmement, afin de gagner la subsistance de sa famille. Il mourut l'an 1656 (d)*. On trouve dans le *Ménagiana* quelque chose qui le concerne (C), et que je rapporterai.

(d) Et non pas en 1658, comme dit Moréri. Saint-Rumuald, *Journal chronologique*, tom. II, pag. 570, met sa mort, non au 6 novembre 1658, (comme Moréri, mais au 21.

* La date de 1658 paraît devoir être préférée ; car dans le tome II de la traduction de Sénèque, qui porte la date de 1658, l'avis du libraire au lecteur contient ces mots : *l'impitoyable mort nous l'ayant enlevé ces jours derniers d'entre les bras*, etc. On peut au reste consulter l'*Histoire de l'Académie*, par Pelléson et d'Olivet, 1743, deux volumes in-12, et la *Biographie universelle*, tom. XII, pag. 387-389. Mais dans ce dernier ouvrage j'ai eu tort de dire que la traduction des *Offices* de Cicéron, donnée par du Ryer, était de Soreau. Quant à la traduction de la *Consolation*, elle est donnée comme un coup d'essai, et ne peut être de du Ryer ; elle est beaucoup meilleure que ce qu'il a fait. Les volumes de la traduction des *Œuvres* de Cicéron portent différentes dates.

(A) *Il a souvent ignoré ce que les anciens voulaient dire. Cela lui est arrivé aussi dans la traduction des modernes.* (1) La moins mauvaise de ses traductions, au jugement de plusieurs, est celle des *Œuvres* de Cicéron, quoiqu'il y ait passé plusieurs endroits qu'il n'a point entendus, surtout dans les *Oraisons* ; et que pour se tirer d'affaire, et pour empêcher le vite, il y ait mis à la place de petits galimatias propres à éblouir et à embarrasser les jeunes

(a) Pelléson, *Hist. de l'Academi. franc.*, pag. 229.

(b) Voyez-en la liste dans l'*Histoire de l'Académie*, pag. 356, 357, et dans les *Jugemens* de M. Baillet, sur les Poëtes, num. 1486.

(c) Voyez M. Baillet, *Jugemens des Savans*, num. 949, qui nous renvoie au *Paradoxe réformé*, pag. m. 20 et suiv.

(1) Baillet, *Jugemens des Savans*, num. 949.

gens (2). On en veut à lui, si je ne me trompe, dans ces paroles de l'Hexaméron rustique : « Celui qui a mis » en français le beau livre de Cicéron qui règle les devoirs de l'humanité, n'a pas mieux rencontré » dans la traduction de ces mots, » *Agrigentium doctum quandam vi-* » *rum*, qu'il a traduits en ces termes, » *un savant personnage nommé Agri-* » *gentinus*, sans s'apercevoir que Cicéron parle d'Empédocle Agrigentin, le désignant par le nom de sa patrie *Agrigentum*, ou *Agragas*, ville de Sicile. Outre qu'il n'y eut jamais aucun homme de lettres dont le propre nom fût Agrigentinus. Le même écrivain, dans sa traduction de Valère Maxime, dès le premier chapitre, exemple quatrième, page sixième, traduit *vitio tabernaculum captum*, on avait touché par hasard au tabernacle ; au lieu de mettre, l'on avait failli aux cérémonies qui se doivent observer lorsqu'on prend le lieu des augures nommé tabernacle. Faute d'avoir entendu ces mots, *tabernaculum captum*, comme ils doivent être pris en ce lieu-là, et pour n'avoir pas su l'usage des augures, il a cru que cela se devait prendre comme parmi les Juifs, où d'autres que les lévites n'avaient pas le droit de s'approcher du tabernacle (3). » Joignons à cela un passage des Nouvelles de la République des Lettres (4). « M. Tessier a remarqué quelques fautes dans la version de M. du Ryer : celle-ci entre autres. M. de Thou, en parlant de Jean Rivius qui était mort l'année 1553, avait dit que *annos cum seculo numerabat*, ce qui signifie que Rivius était mort âgé de cinquante-trois ans. M. du Ryer a dit au contraire, qu'il mourut âgé de cent ans. S'il a fait de telles fautes en traduisant un auteur moderne, dont le sens quelque élément qu'il puisse être, est plus aisé à attraper que ne l'est celui des

anciens, il est croyable qu'il s'est quelquefois abusé en traduisant Cicéron. Aussi voit-on dans les commentaires du jésuite Lescallier, sur les livres de *Natural Deorum*, des plaintes continuelles contre la version du pauvre M. du Ryer (5). » J'ai observé une autre faute que M. Tessier a relevée ; c'est sur ces paroles de M. de Thou, *Hulrico Huteno equiti Franco..... quadamtenus comparandus* (6), que du Ryer a ainsi traduites : *On peut en quelque sorte le comparer à Ulric Hentin, chevalier français*. Voici la critique de M. Tessier : *Hutten était Allemand, né dans la Franconie et non pas Français, comme l'a écrit M. du Ryer, qui n'a pas entendu la signification du mot latin Francus* (7). M. Tessier a laissé passer une bévue semblable dans l'article de Duaren. *Eaque* (Duaren Opera) *Cujacius ipse plurimi semper fecit, cum ex quatuor Francis qui eodem ætate eandem scientiam profitebantur, unum Duarenum sibi placere, ceteros jus tantum deligere diceret* (8). Ces paroles de M. de Thou ont été traduites par du Ryer en cette manière : *Cujas même faisait un grand état des Œuvres de Duaren, et disait que des quatre professeurs français qui enseignaient en même temps la même science, il n'y avait que Duaren qui lui plût, etc.* Quelle méprise ! S'imaginer que *Franciscus* soit le nom d'un peuple, et non pas un nom de baptême. Le sens de M. de Thou est celui-ci : Il y avait en même temps quatre professeurs en jurisprudence, qui avaient pour nom de baptême *François*, et de ces quatre, Duaren était le seul pour qui Cujas eût de l'estime. Les trois autres étaient François Baudoin, François Hotman, et François Roaldes. J'ai trouvé plusieurs autres fautes dans la version de M. de Thou. Joignons à tout ceci la bévue que Colomiés a observée. Voici ses paroles (9) : « M. du Ryer.... a fort obli-

(2) On ajoute que le père l'Escalopier se plaint souvent des fautes qu'il a faites dans tout son Cicéron.

(3) Hexaméron rustique, pag. 27, 28.

(4) Nouvelles de la République des Lettres, octobre 1684, article II, pag. 774, dans l'extrait des Éloges tirés de M. de Thou, publiés et commentés par M. Tessier.

(5) Notes que Lescallier ne critique que la version des livres de *Natural Deorum*.

(6) Thuan., lib. XIII, pag. 271, ad annum 1554.

(7) Tessier, Additions aux Éloges, tom. I, pag. 91.

(8) Thuan., lib. XXIII, pag. 471, ad annum 1550.

(9) Colomiés, Bibliothèque choise, pag. 145.

» gé les âmes pieuses, en tournant
» ces psaumes (10) en notre langue
» aussi poliment qu'il a fait. Il y a
» seulement un endroit où je sou-
» haiterais qu'il eût pris garde au
» latin un peu de plus près. C'est à la
» page 17 et suivantes de la seconde
» édition, où M. du Ryer tourne :
» *Comme si j'étais encore enfant à*
» *l'âge de cent ans, tout vieux et*
» *tout cassé que je suis, je fais en-*
» *core les actions d'un enfant. Il fal-*
» *lait tourner suivant le latin : Et*
» *comme si j'étais âgé de cent ans,*
» *je fais dans l'âge où je me trouve*
» *toutes les actions d'un enfant. Si*
» *ces psaumes sont d'Antoine, roi*
» *de Portugal, la faute de M. du Ryer*
» *est inexcusable ; car il est constant*
» *que ce pauvre prince n'avait passoi-*
» *xante-quatre ans quand il est mort.* »

(B) *On croit que ses traductions sé-*
raient meilleures, si les libraires l'a-
vaient un peu mieux récompensé.] A
la suite des paroles que j'ai rapportées
des Nouvelles de la République des
Lettres, vous trouverez ceci (11) :
« Ce qui doit apprendre à plusieurs
» petits auteurs qui ne savent que le
» pen de latin qu'ils ont rapporté du
» collège, à ne point se hasarder de
» traduire. Cela demande plus d'ha-
» bileté que l'on ne pense, et veut
» des gens qui ne le fassent pas pour
» vivre. Je le dis sans faire aucune
» allusion à ce passage du Diction-
» naire de M. Richeliet, page 110 de
» la seconde partie (12) : *feu du Ryer*
» *travaillait pour du pain, c'est-à-*
» *dire travaillait pour subsister seu-*
» *lement.* » M. Baillet nous va fournir
deux passages. *Aussi a-t-on jugé que*
son érudition et la connaissance qu'il
avait des langues n'étaient pas de
grande étendue ; et qu'étant aux ga-
ges des imprimeurs qui le faisaient
subsister, ils ne lui donnaient pas
assez de loisir pour pouvoir faire
quelque chose de limé et d'achevé
(13). Voilà le premier passage ; l'au-

tre est encore plus divertissant. (14)
« Des écrivains de cette espèce, qui
» se sont résolus de ne jamais recu-
» ler, ou qui, par le choix de leur
» institut, ou par le mauvais état de
» leurs affaires, sont tombés dans la
» nécessité de toujours avancer, quel-
» que obstacle qu'ils puissent ren-
» contrer, se croiraient estropiés
» s'ils s'étaient retranché quelque
» chose. Et ceux principalement dont
» la subsistance dépend du poids et
» de la mesure de leurs écrits, s'ima-
» ginaient perdre un sou, en re-
» tirant un mot inutile ou mal placé
» de leurs ouvrages. C'est par ce
» motif que Guillaume Xylander,
» Louis Dolee, Jean Baudonin, Pierre
» du Ryer, et plusieurs autres écri-
» vains mercenaires et gagés par les
» libraires, se sont obligés d'allonger
» et de grossir de tout leur possible
» les écrits qu'ils mettaient sous la
» presse; de sorte que pour sauver et
» conserver leur vie, ils ont bien
» voulu flétrir et perdre leur répu-
» tation, les uns par la nécessité de
» faire des traductions à trente sous,
» on à un écu la feuille; les autres
» de faire des vers à quatre francs le
» cent, quand ils étaient grands, et
» à quarante sous, quand ils étaient
» petits, comme le rapporte M. Fu-
» tière *. » Recourez à ce que j'ai dit
de Cardan (15).

(C) *On trouve dans le Ménagiana*
quelque chose qui le concerne.] Je
erois que M. du Ryer était de Paris.
« Il était comme Xylander, qui fami-
» *magis quàm famæ inserviebat.* Il
» faisait des traductions pour gagner
» de l'argent, et il est mort avant
» que d'avoir achevé la traduction
» de l'*Histoire de M. de Thou.* Pour
» éviter la dépense, il demeurerait
» hors de Paris, encore plus loin
» que les Picpuces, où il logeait
» avec une femme et des enfans. J'al-
» lai le voir une fois en compagnie.
» Il nous régala de cerises cueillies
» dans un petit jardin qu'il avait. Il
» a fait une tragédie sous le titre

(10) C'est-à-dire, Psalmi confessionales inventi
in scriptis Antonii Portugalis regis, Lutetia
1595, 1596.

(11) Nouvelle de la République des Lettres,
octobre 1684, article II, pag. 775.

(12) C'est, selon l'édition de Genève, 1680,
mais en faveur de ceux qui ont d'autres éditions,
j'avertis que cela se trouve sous le mot Pain.

(13) Baillet, Jugemens sur les Traducteurs,
num. 949.

(14) Le même, Préréjés de la Grosseur et Pe-
titesse des Livres, chap. X de la II^e. partie,
pag. 445, 446.

(*) Nouvell. allégor., pag. 161 des Troubles
du R. d'Elog.

(15) Dans son article, tom. IV, pag. 451, re-
marque (Y).

» d'Alcyonée. C'est une pièce admirable, et qui ne cède en rien à celles de M. Corneille. Il y a des vers merveilleux, et elle est très-bien entendue. Mondory y faisait bien son personnage (16). »

M. de Vigueul-Marville, à la page 196 du 1^{er} tome de ses *Mélanges*, fait mention d'une visite que lui et quelques autres rendirent à du Ryer, et il rapporte que la collation qu'on leur donna, et qui consista en lait, en cerises, en eau fraîche et en pain bis, leur fit déplorer le sort de cet excellent personnage*.

(16) *Ménagiana*, pag. 366 de la première édition de Hollande.

* Leclerc révoque en doute le fait rapporté par Vigueul-Marville (c'est-à-dire Bonaventure d'Argonne), on du moins conteste que d'Argonne ait pu rendre visite à du Ryer, mort en 1656 (ou plutôt 1658), puisque d'Argonne est mort en 1705, âgé d'environ cinquante ans; sur quoi Joly dit que d'Argonne avait soixante-dix ans quand il mourut, en 1704, et que d'ailleurs les *Mélanges*, publiés sous le nom de Vigueul-Marville, sont l'ouvrage de plusieurs mains.

RIGORISTES. C'est le nom qu'on donne dans le Pays-Bas espagnol, aux jansénistes et aux pères de l'oratoire, et en général à ceux qui suivent les maximes les plus opposées au relâchement de la morale (a). Si l'on était de l'humeur de Pratéolus, on composerait une secte de ces casuistes, afin d'insulter l'église romaine sur ses divisions. On les accuse faussement d'ordonner aux pénitens de manger du foin, et à des filles de prendre des chemises toutes moites (A), ce qui en fait, dit-on, mourir quelques-unes (b).

(a) La méthode de ces messieurs est nommée le rigorisme.

(b) Voyez les Difficultés proposées à M. Stéyart, 1^{re} partie, pag. 31.

(A) On les accuse d'ordonner.... à des filles de prendre des chemises toutes moites. Je ne crois pas qu'un casuiste de bon sens, quelque sévère qu'il soit, ordonne jamais une telle pénitence à une fille, encore qu'il fût question de remédier à des ten-

tations d'impudicité fort violentes; mais il y a des gens à qui la morale rigide gêne si fort le jugement, qu'il n'est pas hors d'apparence qu'on ait quelquefois traité ainsi une jeune créature qui révélait trop d'infirmités au confessionnal: et puisque François d'Assise se prescrivait une femme de neige (1), il aurait bien pu prescrire à d'autres une chemise mouillée.

J'ai lu un *Mémorial*, imprimé à Delft, l'an 1696, et contenant une réponse succincte aux trois accusations de jansénisme, de rigorisme et de nouveauté. On y étale les maximes de Jésus-Christ, et puis l'on parle de cette manière: « (2) Si ceux » que l'on traite de rigoristes ont des » maximes plus rigoureuses, une » conduite plus dure à la chair, une » sévérité qui passe cette sévérité » salutaire, ils sont dignes de punition. Mais s'il est vrai, au contraire, comme il est certain et évident, qu'ils sont forcés par la mollesse de la plupart des chrétiens de se contenter de beaucoup moins et de condescendre à l'infirmité humaine dans l'application de ces règles saintes, c'est une grande injustice et une calomnie punissable de les décrier comme des gens qui ont des maximes cruelles et excessivement sévères. Et il est plus vrai encore, que ceux qui combattent en leur personne ce qu'ils appellent rigorisme, ne combattent en effet autre chose que l'Évangile..... Il est donc vrai que le rigorisme n'est qu'un fantôme dont on veut faire peur au monde, pour perdre des gens de bien, et de vrais serviteurs de JÉSUS-CHRIST. M. Stéyart le reconnaît lui-même dans ses thèses sur les Rituels, publiées il y a peu d'années. Il y rend ce témoignage, qui ne doit pas être suspect, que ceux qui tâchent d'observer les règles de l'église dans la conduite des âmes, sont ceux que l'on appelle rigoristes, et qu'il n'en connaît point d'autres..... (3) Il est

(1) Voyez, tom. VI, pag. 543, remarque (B) de l'article François d'Assise.

(2) *Mémorial imprimé à Delft, 1696, in-4^e, pag. 11.*

(3) *Mémorial, pag. 14.*

« certain au contraire que le relâ-
 « chement opposé à ce rigorisme
 « n'est que trop réel. (4) M. Steyaert
 « le reconnaît dans sa thèse de la
 « *Théologie Morale corrigée*. Car
 « après l'avoir prouvé par les paroles
 « du pape Alexandre VII. qui ont été
 « rapportées, il ajoute : Que feraient,
 « ou plutôt que ne feraient pas cer-
 « taines gens, s'ils avaient quelque
 « chose de semblable à alléguer contre
 « le rigorisme; au lieu que pour
 « le prouver, ils n'ont à produire
 « que des contes faits à plaisir, com-
 « me du foin, et des chemises mouil-
 « lées imposées à des gens pour pénit-
 « tence ? »

(4) *Idem*.

RIMINI (GRÉGOIRE DE) est connu sous ce nom-là, et sous celui d'Arimini, parce qu'il était d'Arimini, ville d'Italie. Il enseigna dans l'université de Paris avec un très-grand applaudissement (a). Ce fut l'un des plus subtils scolastiques du XIV^e siècle, et par ce caractère d'esprit il s'attacha beaucoup plus au parti des nominaux, qu'à la secte des réaux (b). Il était moine de l'ordre des Augustins, et il en fut créé général à Montpellier, au mois de mai 1357. Il avait été leur principal professeur au couvent d'Arimini, l'an 1351. Il mourut à Vienne en Autriche, l'an 1358. Ces principaux ouvrages sont des commentaires sur le Maître des Sentences, et sur les Épîtres de saint Paul. Il ne fut pas moins recommandable par la sainteté de sa vie que par son savoir et par son esprit; et on le compte parmi les béats (c). Disons quelque chose de ses opinions. Il disputa fortement contre les théologiens qui

assurent que par la toute-puissance divine il peut arriver que deux propositions contraires soient véritables touchant un même sujet en même temps (d). Je ne comprends pas comment il osait douter d'une doctrine comme celle-là, qui est une suite inévitable du dogme de la transsubstantiation. Il s'approchait beaucoup plus de l'orthodoxie augustinienne à l'égard du franc arbitre que la plupart des théologiens de son temps (e), et il soutint même que l'ignorance invincible ne dispense pas (A). Mais il enseignait une chose qui fut objectée à M. Descartes, et qui serait fort scandaleuse si elle n'était favorablement interprétée; car il enseignait que Dieu peut mentir, ou tromper (B). On cria beaucoup en Hollande contre un ministre qui avait dit la même chose (C); mais avec des restrictions qui en ôtaient tout le mal.

(d) Voyez Fossée, sur la Métaphysique d'Aristote, liv. IV, chap. III, pag. m. 651.

(e) Voyez le Scholasticus Orthodoxus de Paul Ferri, pag. 304, 447.

(A) Il soutint,.... que l'ignorance invincible ne dispense pas. M. Arnauld fait cette remarque dans la IX^e partie des Difficultés proposées à M. Steyaert. C'est à l'occasion d'un décret du pape Alexandre VIII, qui condamne trente et une propositions, dont la seconde est celle-ci : *Tametsi detur ignorantia invincibilis juris naturæ; hæc in statu naturæ lapsæ operantem ex ipsâ non excusat à peccato formali*, c'est-à-dire « quoi-
 « qu'il y ait des ignorances du droit
 « naturel qui sont invincibles, néan-
 « moins dans l'état de la nature cor-
 « rompue, cette ignorance n'excuse
 « pas d'un péché formel celui qui
 « fait ce qui est défendu par le droit
 « naturel (1). » M. Arnauld rapporte ensuite trois opinions. La première est qu'une action humaine n'est point

(1) Difficultés proposées à M. Steyaert, IX^e part., pag. 224.

(a) Elsius, in *Euclesiastico Augustinis*, no, pag. 247.

(b) *Idem*, *ibidem*.

(c) *Ex eodem*, *ibidem*.

un péché formel, si celui qui la fait ne connaît qu'il pèche (2). Il attribue cette opinion aux jésuites, et il assure qu'ils prétendent ne rien dire que de raisonnable; parce que tout le monde demeure d'accord, à ce qu'ils supposent, que l'ignorance invincible excuse le péché, et qu'un homme est censé ignorer invinciblement que ce qu'il fait est péché, lorsqu'il ne lui en vient aucune pensée en le faisant (3). La seconde opinion, « est celle » de plusieurs théologiens qui, pour » empêcher qu'on ne renversât par » ces fausses subtilités cette impor- » tante maxime, que l'ignorance du » droit naturel n'excuse point de » péché, qui a été reconnue par » les païens mêmes, et qui est éta- » blie en ces termes dans le droit » canonique : *Ignorantia juris omni- » bus adultis damnabilis est*, sou- » tiennent qu'on ne doit pas la re- » garder comme invincible, absolu- » ment parlant, parce que ce droit » est tel que l'homme a été créé » capable de le connaître, et qu'il » l'aurait connu en effet s'il était » demeuré en l'état où Dieu l'avait » mis : que dans l'état où il est, » c'est une des plaies du péché ori- » ginel de ce qu'il n'en connaît guère » que les premiers principes, et » qu'il ignore le reste, qu'il peut » néanmoins connaître étant assisté » des lumières de la grâce. Ce qui » suffit, selon saint Thomas, afin que » l'homme soit obligé de faire ce » qu'il ne peut qu'avec la grâce, » quoique cette grâce, sans laquelle » il ne le peut faire, soit donnée aux » uns par miséricorde, et ne soit pas » donnée aux autres par justice, » en punition d'un péché précédent, » quand ce ne serait que le péché ori- » ginel. Rien n'est plus exprès que ce » qu'enseigne sur ce sujet ce docteur » angélique 2. qu. 2. art. 5. (4). » Selon » cette seconde opinion, qui est de » presque tous les anciens théologiens, » l'ignorance du droit naturel n'excu- » sait jamais du péché, parce qu'elle » ne devait point être regardée comme » invincible (5). « La troisième opinion

» est de Grégoire de Rimini, d'Es- » tius, et d'autres théologiens qui, » prenant en un autre sens le mot » d'invincible, ne font pas difficulté de » soutenir que l'ignorance du droit » naturel n'excuse pas le péché, lors » même qu'on la pourrait regarder » comme invincible. Car elle peut, » disent-ils, être appelée invincible, » par rapport aux moyens humains, » comme est l'instruction qui a » manqué à beaucoup de personnes, » surtout parmi les nations infidèles » (6)..... Ceux qui, en prenant en ce » sens le mot d'invincible, ont re- » connu qu'il y a eu une infinité de » païens qui ont ignoré invincible- » ment plusieurs devoirs du droit » naturel, ont dû dire nécessaire- » ment que l'ignorance du droit na- » turel n'excuse pas de péché, lors » même qu'on la peut appeler invin- » cible par rapport au défaut des » moyens humains, et des divins » mêmes, lorsque Dieu ne donne » pas ceux qui seraient immédiate- » ment nécessaires pour vaincre cet- » te ignorance. On a encore des thè- » ses soutenues publiquement à Rome » de notre temps, dans l'école des » Augustins, où l'on trouve cette pro- » position : *Ignorantia invincibilis » juris naturalis non excusat à pec- » cato. Ex Gregorio in 2. Sent., » disp. 29, qu. 1., art. 2., in resp. » ad arg. ubi ait. Ad probationem : » Secundum omnes doctores non im- » putantur homini quæ ex ignorantia » simpliciter invincibili committun- » tur; dico quod istud est intelligen- » dum de ignorantia quæ non est » peccatum nec poena peccati, cujus » ille sit vel fuerit reus. Quod probat ex S. Aug. in Ep. ad Sixtum. » Ignorantia enim invincibilis est » poena peccati originalis, cujus » omnis homo nascitur reus. Il n'y » a donc pas trop long-temps que » l'on ne trouvait point mauvais que » l'on soutint publiquement à Rome, » que l'ignorance invincible du droit » naturel n'excusait point de péché, » et qu'on ne croyait pas que ce fût » imposer à saint Augustin, que de » lui attribuer ce sentiment, aussi » bien qu'à Grégoire de Rimini, l'un » de ses plus fidèles disciples d'entre*

(2) Difficultés proposées à M. Stéyart, IX^e, part., pag. 235.

(3) *Ibid.* même, pag. 236.

(4) *Ibid.* même.

(5) *Ibid.* même, pag. 241.

(6) *Ibid.* même.

» les docteurs de l'école. C'est ce qu'Es-
 » tius a aussi enseigné expressé-
 » ment (7). » M. Arnauld ajoute
 (8) que la différence entre les deux
 dernières opinions n'est qu'une dis-
 pute de mot, et que dans le fond
 l'une et l'autre s'accordent parfaite-
 ment bien avec la maxime générale
 du droit canonique, et ce qu'ont sou-
 tenu saint Augustin contre les péla-
 giens, et saint Bernard contre Abé-
 lard, que tout ce qui se fait contre le
 droit naturel est péché, de quelque
 manière qu'on l'ignore, parce que
 c'est toujours en punition de quelque
 péché, comme dit saint Augustin,
 dans la lettre à Sixte. Mais pour la
 première, qui est celle des jésuites,
 elle renverse absolument la maxime
 du droit canonique et la doctrine des
 saints, en soutenant d'une part, gé-
 néralement que l'ignorance invincible
 excuse toujours de péché; et de l'autre,
 en étendant si fort, quand il leur
 plaît, le mot d'invincible, que pour
 parler sincèrement, ils devraient di-
 re que les péchés d'ignorance ne sont
 jamais des péchés formels, mais seu-
 lement des péchés matériels.

J'ai bien voulu rapporter toutes
 ces choses, non - seulement parce
 qu'elles fourniront une courte et
 bonne instruction sur une matière
 très-difficile et très-importante, mais
 aussi parce qu'elles peuvent faire
 connaître que notre Grégoire d'Ari-
 mini ne cherchait point des détours
 et des faux-fuyans. Il pénétrait le
 fond d'un dogme, il voyait les plus
 justes conséquences d'un principe,
 et il les avouait hardiment, et sans
 chercher des expressions équivoques
 ou mitigées. Je ne dis point cela pour
 condamner ceux qui tâchent d'adou-
 cir ce qui leur paraît capable d'effa-
 roucher un lecteur. Ils peuvent être
 bien intentionnés; et il y a des ma-
 tières si difficiles et si embrouillées,
 qu'il faut excuser ceux qui changent
 quelquefois de route en les expli-
 quant. La question sur les péchés
 d'ignorance est de cette espèce: elle
 est entourée de précipices à droite et
 à gauche. Il ne faut donc pas s'éton-
 ner que ceux qui marchent dans un
 tel chemin se détournent, ou reculent

quelquefois. Ils accordent une chose,
 et puis ils la combattent eux-mêmes :
 ils donnent d'une main ce qu'ils
 reprennent de l'autre. Ils convien-
 dront que toute ignorance invinci-
 ble excuse tant au fait qu'au droit
 (9), et puis ils allégueront une infi-
 nité d'exemples empruntés de l'Écri-
 ture, pour faire voir que les péchés
 d'ignorance n'existent point, et le
 résultat nécessaire de leurs citations
 d'exemples sera, ou que l'ignorance
 des devoirs moraux ne fut jamais in-
 vincible, ou qu'encore qu'elle soit
 invincible elle n'excuse pas le pé-
 cheur. Suivez bien toutes leurs preu-
 ves, vous trouverez qu'après avoir
 supposé que l'ignorance du droit et
 l'ignorance du fait ne sont criminel-
 les que quand elles ne sont pas in-
 vincibles (10), ils ne laissent, à pro-
 prement parler, aucun cas où cette
 ignorance soit invincible (11); car
 ils veulent qu'elle soit surmontable
 par rapport à la Passion de Jésus-
 Christ (12), lors même qu'on n'en a
 jamais ouï parler. Ils veulent que si
 un sauvage de l'Amérique ignore les
 faits contenus dans le Nouveau Tes-
 tament, ce soit sa faute, attendu
 qu'il ne s'est point mis dans une dis-
 position qui conviât Dieu à lui révé-
 ler les mystères du salut, et qu'il
 s'est rendu indigne de cette faveur
 céleste. Faites-leur cette question :
 Pouvait-il avoir ces bonnes disposi-
 tions dont vous parlez? Pouvait-il
 faire un bon usage des lumières na-
 turelles? On vous répondra qu'il le
 pouvait s'il le voulait. Mais pouvait-
 il le vouloir? demanderez-vous en-
 core : je pense qu'on vous répondra
 que non, mais que ce n'était qu'une
 impuissance morale qui n'est autre
 chose que la mauvaise disposition de
 sa volonté (13), et une suite de la
 corruption dans laquelle naissent les
 enfans d'Adam. C'est dans le fond le
 même dogme que celui de notre Gré-
 goire, et il vaudrait mieux apparem-
 ment dire tout net comme lui que

(9) Voyez la préface du Supplément du Com-
 mentaire philosophique sur Contrains-les d'entrer,
 folio 4^o verso et suiv.

(10) Voyez les Réflexions de M. Saurin sur les
 Droits de la Conscience, pag. 16.

(11) C'est-à-dire quand aux articles de droit et
 de fait qui concernent la religion.

(12) Saurin, Réflexions sur les Droits de la
 Conscience, pag. 15.

(13) Là même, pag. 16.

(7) Difficultés proposées à M. Stuyart, IX.
 part., pag. 242.

(8) Là même, pag. 243, 244.

l'ignorance invincible n'exuse point lorsqu'elle procède du péché originel, et qu'elle en est une punition. Il est vrai que cette doctrine a quelques inconvénients ; car il semble qu'elle conduise de degré en degré jusqu'à cette thèse : *La phrénésie, ni la démence, ne dispensent pas, vu qu'elles ne doivent pas être exclues du nombre des maux que le péché a introduits, et qui servent de punition au péché.* Mais la première opinion que M. Arnauld a rapportée n'a-t-elle pas aussi beaucoup d'inconvénients (14) ? S'agit-il de faire ehoix entre une opinion exempte de tout embarras, et une opinion très-embarrassée ? Ne s'agit-il pas de choisir entre deux extrémités dont l'une est contraire aux notions philosophiques, et l'autre aux hypothèses théologiques ?

(B) *Il enseignait que Dieu peut mentir, ou tromper.* M. Descartes établissait, comme le seul fondement de la science humaine, la persuasion qu'on doit avoir que Dieu ne peut être trompé, ni trompeur. On lui objecta (15) que selon Grégoire d'Armini, et quelques autres scolastiques, Dieu peut avancer des choses qui sont contraires à sa pensée et à ses décrets, comme quand il fit précher dans Ninive qu'elle périrait dans quarante jours. S'il a endurci et aveuglé Pharaon, s'il a envoyé à quelques prophètes l'esprit de mensonge, comment savez-vous, demanda-t-on à M. Descartes, qu'il ne peut pas nous séduire ? Ne peut-il pas se comporter envers nous comme un médecin envers les malades, et comme un père envers ses enfans ? Ce sont des personnes que l'on trompe très-souvent et avec sagesse, et pour leur profit. Aurions-nous hien la force de contempler la vérité, si Dieu nous la présentait toute nue ? *Si Deus puram nobis ostenderet veritatem, qui eam oculus, quæ mentis acies sustinere valeat* (16) ? La réponse de M. Descartes fut (17), qu'il y a une distinction à faire entre les fa-

çons de parler de Dieu accommodées à la portée de l'homme et aux vérités relatives au genre humain, et les façons de parler qui se rapportent aux vérités absolues. Ces premières façons de parler sont fréquentes dans l'Écriture, mais les dernières doivent être celles des philosophes. L'endurcissement de Pharaon, et semblables choses, ne marquent point un effet positif de Dieu ; c'était seulement une privation de grâce. Il est clair, ajouta-t-il, que je n'avais point en vue les mensonges qui consistent en paroles, mais la malice intérieure et formelle qui se trouve dans la tromperie. L'arrêt contre Ninive n'était que comminatoire, et il dépendait d'une condition. Je ne blâme point pourtant, continua-t-il (18), ceux qui disent que Dieu peut, par ses prophètes, faire annoncer des mensonges exempts de toute malice de tromperie, et semblables à ceux des médecins, qui pour guérir leurs malades leur font accroire des faussetés. Bien plus, je confesse que l'instinct naturel qui nous a été donné de Dieu, nous trompe quelquefois réellement ; car la nature que Dieu nous a donnée pour la conservation de notre corps pousse positivement les hydropiques à faire une chose qui leur est préjudiciable, c'est-à-dire à boire ; mais j'ai expliqué dans ma VI^e. méditation comment cela se peut accorder avec la bonté ou avec la vérité de Dieu.

Disons en passant que cette réponse de M. Descartes n'empêche pas que l'objection ne demeure victorieuse ; car dès que l'on est contraint d'avouer qu'une maxime générale, qu'on avait donnée pour le fondement d'un dogme certain et démonstratif, souffre beaucoup d'exceptions, on l'ébranle de telle sorte, qu'elle n'est plus capable de fixer

(18) *Nolim tamen reprehendere illos qui concedunt Deum per prophetas verbale aliquod mendacium (quodlibet) aut illa medicorum, quibus negotio decipiunt ut ipsos curent, hoc est in quo desit omnis malitia deceptionis) profecto posse. Quinimò etiam, quod majus est, ab ipso naturali instinctu, qui nobis à Deo tributus est, interdum nos realiter falli videmus, ut cum hydropicus sitit, etc. Cartesius, ibid., pag. 76. Notes que M. Vogelhang, Necessaria Responsio ad præfat. Ludovici Wohlgei, chap. II, pag. 59 et suiv., se récrie d'une terrible force contre le passage de M. Descartes, comme si c'était le renversement de l'Écriture, et même de tout le système cartésien.*

(14) Voyez Les Disc. proposées à M. Stiersert, IX^e. part., pag. 244 et suiv.

(15) Voyez les secondes Observations contre les Méditations de M. Descartes, pag. m. 66.

(16) Object. secundæ contra Modum Cartesii, pag. m. 62.

(17) Voyez La Réponse de M. Descartes aux secondes Objections, pag. m. 75 et 76.

nos incertitudes, et il n'y a point de cas où un sceptique ne puisse employer la distinction de M. Descartes. Si j'étais trompé, dira-t-il, par les idées qui me représentent la matière comme une substance étendue, ce serait une tromperie exempte de toute malice, et peut-être même quelle serait profitable à l'état où je me trouve, qui à certains égards est un véritable état d'enfance, ou de maladie pendant que mon âme est unie au corps. Le mensonge verbal n'est point meilleur que le mensonge d'idée, et n'en peut point être séparé; car on ne parle qu'afin d'exciter des idées dans l'esprit de ceux qui écoutent; et ne puis-je pas supposer que toute sorte d'idées se rapportent non aux vérités absolues, mais aux vérités relatives au genre humain?

Disons aussi en passant qu'il y a dans l'Écriture certains faits et certaines phrases qui démontreront toujours les machines des plus grands métaphysiciens. Nous en avons ici un exemple. Voyez comment M. Descartes fut battu en ruine par l'hypothèse que Grégoire d'Arimini prétendait fonder sur l'Écriture. On peut aisément conjecturer que sa surprise fut grande, lorsqu'il reconnut que la foudre qui tombait sur son ouvrage portait du lieu d'où il la craignait le moins. Il croyait avoir bâti sur la roche à pierre et à chaux, car son édifice portait sur l'infaillibilité de Dieu. Il s'était promis sans doute l'approbation des théologiens quant à cette partie fondamentale de son hypothèse; et pour le moins il se tenait assuré qu'on ne le combattrait point par des passages de l'Écriture. Cependant l'orage fondit sur lui de ce côté-là, et ce fut une tempête si forte, qu'il fut contraint de plier et de reculer. Tant sont vaines les pensées et les espérances de l'homme! Mais soyons surpris à notre tour de ce que M. Descartes résista si peu à cette attaque. Sa facilité à céder est une preuve qu'il n'avait nulle connaissance des livres de théologie. S'il avait été rompu dans cette lecture, il aurait su quantité d'explications et de solutions des passages de l'Écriture qui servaient de fondement à Grégoire de Rimini, et il aurait trouvé là une méthode de dispu-

ter qui l'aurait tiré d'affaire. Quelques-uns me répondront apparemment que je me trompe, et qu'il n'aurait guère pu s'accommoder de cette méthode; car il s'était mis sur un pied à ne se servir que de raisons évidentes, et à préférer toujours ce qui est plus clair à ce qui l'est moins. Or les thèses de l'Écriture qu'on lui objectait sont infiniment plus claires que les solutions et que les gloses des commentateurs; voilà pourquoi il rendit les armes sitôt. Si l'on me fait cette objection, j'aurai de quoi répliquer, et je dis ici par avance que, pour le moins, ce grand philosophe devait insister plus qu'il n'a fait sur la nature des expressions que les écrivains sacrés ont employées afin de s'accommoder à la portée du peuple. L'esprit populaire étant incapable de s'élever jusqu'à la sublimité de l'Être souverainement parfait; il a fallu que les prophètes abaissent Dieu jusques à l'homme, et qu'il le fissent bégayer avec nous comme une nourrice bégaye avec l'enfant qu'elle allaite. De là viennent tant d'expressions de l'Écriture qui portent que Dieu se repent, qu'il se fâche, qu'il veut s'informer si une chose est arrivée, qu'il changera d'intention si l'homme lui obéit ou ne lui obéit pas, et mille autres choses de cette nature, incompatibles avec la souveraine perfection. M. Descartes n'a pas manqué de représenter la différence qu'il y a entre ce langage et celui d'un véritable métaphysicien; mais il a coulé là-dessus trop légèrement, et il s'est privé de tout l'avantage qu'il en pouvait retirer; car il n'a pas laissé de donner les mains à la prétention de Grégoire de Rimini: C'est ce qu'il ne devait pas faire; il fallait dire constamment et invariablement que les passages de l'Écriture qui affirment que Dieu trompe quelquefois, ne doivent jamais être entendus littéralement, et qu'il doit être expliqués comme ceux qui lui attribuent le repentir, ou quelque autre qualité humaine. Il fallait qu'il s'étendît à montrer qu'un philosophe ne doit point avoir égard à de tels endroits de la parole de Dieu, quand il s'agit de représenter les grandeurs du souverain Être. M. Régis a très-bien connu ce devoir. Je

» veux établir pour maxime, » dit-il (19), que quand je voudrai parler de Dieu avec exactitude, il ne faudra pas me consulter moi-même, ni parler à l'ordinaire, mais m'élever en esprit au-dessus de toutes les créatures, pour consulter l'idée vaste et immense de l'Être infiniment parfait; en sorte qu'il me sera bien permis, dans un traité de morale, de dire que Dieu s'est repenti, qu'il s'est mis en colère, etc. Mais ces expressions, ou d'autres semblables, ne me seront point permises dans un traité purement métaphysique, dans lequel il faut parler exactement.»

Souvenons-nous que si l'Écriture représente Dieu très-souvent sous des idées populaires, et par conséquent très-fausSES, afin de s'accommoder à la portée des esprits à qui Dieu a destiné la révélation, elle nous fournit ailleurs le correctif dont on peut avoir besoin, je veux dire la description de l'Être infini dans sa majesté immuable et infiniment parfaite.

(C) On cria beaucoup en Hollande contre un ministre qui avait dit la même chose, mais avec des restrictions qui en ôtaient tout le mal.] C'est de M. de Wolzogue que je parle. Il était professeur et ministre de l'église wallonne à Utrecht, l'an 1666, lorsqu'on vit paraître un ouvrage intitulé : *Philosophia S. Scripturae Interpres, Exercitatio paradoxa*. Les théologiens orthodoxes le trouvèrent pernicieux, et pis que socinien. M. de Wolzogue fut un de ceux qui le réfutèrent, mais ce fut sous des auspices si peu favorables, que l'on cria contre sa réfutation (20) autant ou plus que contre le livre même qu'il réfutait. Voici l'une des choses dont on se choqua le plus : je la rapporte en français selon la version de l'auteur (21). « Il s'ensuit, en troisième lien, que je prouve que Dieu ne veut pas même tromper personne. Quoiqu'il ne soit pas besoin

» de prendre beaucoup de peine pour le prouver. Il suffit que Dieu ait dit une chose, pour nous faire comprendre qu'il ne veut point tromper. Je dis qu'il ne veut point tromper, afin que l'on ne croie pas qu'il ne le puisse, s'il voulait. Car comme un chacun qui entreprend de tromper un autre, est censé être en quelque façon au-dessus de lui en cette chose-là, et le surpasser soit par l'adresse de son esprit, soit par la force, soit par quelque autre faculté que ce soit, et que tant la sagesse de Dieu, que sa puissance et toutes ses autres attributs sont infinis, qui ne voit que les créatures, même les plus parfaites, parce que, par cela même que ce sont des créatures, elles sont finies, qui ne voit qu'elles puissent être induites dans l'erreur par le créateur qui est infini? Mais je nie pourtant qu'il le veuille faire. Car à peine pouvons nous comprendre cette volonté de tromper, que nous ne jugions, ou qu'il y ait quelque malice jointe, par laquelle nous tâchons d'abuser celui que nous n'avons pas l'assurance d'attaquer sans ruse et sans tromperie, ou qu'il y ait quelque faiblesse d'esprit, qui fait douter que sans cela on n'en pourrait pas devenir le maître. L'une et l'autre de ces choses marquant une grande imperfection, il faut entièrement les éloigner de celui que nous considérons comme très-parfait par le semblage de toutes les perfections imaginables en sa personne (22). » Ceux qui écrivent contre M. de Wolzogue (23) firent beaucoup de vacarmes au sujet de cette proposition, Dieu pourrait tromper s'il voulait. Il est certain qu'elle sonne mal, et qu'encore que l'explication que l'auteur y apposa la ramenât au sentiment ordinaire des théologiens orthodoxes,

(19) Wolszogue, Apologie pour la synode de Naerden, part. II^e, pag. 160.

(20) Régis, *Système de Philosophie*, tom. I, pag. 168, édition de Lyon, 1691, in-12.

(21) Elle est intitulée : *De Scripturarum Interpretis adversus Exercitationem paradoxam libri duo*, et fut imprimée l'an 1667.

(22) Le latin est à la page 24 de son livre, à la première édition, et à la page 21 de la seconde édition.

(23) Voyez M. Vander Waeyen, à la page 19 de son livre *pro verâ et genuinâ Reformatione Sententiâ, Propositum in negotio de Interpretis Scripturâ*, M. Vogelshang, au II^e chapitre de *Necessaria Responsio ad præfationem Ludovici Wolzogii*, Jean Brown, ministre écossais, à la page 61 de son *Wolzogius Cause Proditor*, et plusieurs autres.

qu'il est impossible que Dieu trompé, il aurait mieux fait de s'abstenir de ces paroles choquantes, qui au fond ne servaient de rien à l'affaire ; et ce n'était qu'une parenthèse entièrement inutile. Il me semble qu'en agissant de sang-froid on eût borné à cela toute la censure, si ce n'est peut-être que l'on y eût ajouté cette critique : Un auteur qui paraît si attaché à M. Descartes, ne doit point prendre de circuits pour dire que Dieu ne peut pas tromper. Il le doit dire en trois mots, et non pas avec des détours qui aient besoin d'analyse. Ceux qui s'expriment ainsi, *Les reprochés pourraient aimer Dieu s'ils voulaient, mais leur corruption est si grande qu'ils ne peuvent pas vouloir aimer Dieu*, disent au fond la même chose que ceux qui assurent rondement qu'il est impossible aux réprouvés d'aimer Dieu. Cette dernière proposition étant plus courte est préférable à l'autre. Tout de même, puisqu'il est plus court de dire, *Dieu ne peut pas tromper*, que de dire *il pourrait tromper s'il voulait, mais sa sainteté est si grande qu'il ne peut pas tromper*, à quoi s'amusait M. de Wolzogue de chercher tant de circuits, et tant d'ambages ? quoi qu'il en soit, il y a plus de raison de s'étonner qu'on n'ait pas réduit à cela toute la critique, que de voir que le sieur de Labadie, qui, au nom de l'église wallonne de Middelbourg, fit un procès dans toutes les formes à M. de Wolzogue devant le synode wallon, osa l'accuser d'hétérodoxie pour avoir dit que Dieu ne pouvait pas vouloir nous tromper. « M. de Labadie m'a objecté, dans son écrit latin, comme une erreur contraire à l'Écriture, non pas ce que je dis que Dieu pourrait nous tromper s'il voulait, mais ce que j'y ajoute que Dieu ne peut point vouloir nous tromper. Il m'accuse de n'en avoir pas dit assez, et soutient que Dieu veut tromper, et qu'il peut tromper. Il m'objecte l'Écriture même là-dessus, et demande, *Que dira Wolzogue à cette histoire que nous est racontée au chap. XXII du premier livre des Rois*, et surtout à ces paroles du verset 22 ? *Et l'Éternel dit : Tu l'induiras, et même en viendras à bout. Sors*

*et fais ainsi. Maintenant donc voici que l'Éternel a mis un esprit mensonger en la bouche de tous ces tiens prophètes, et l'Éternel a prononcé du mal contre toi. Lorsque Dieu a voulu et qu'il a commandé qu'Achab fût séduit, et qu'il a mis un esprit mensonger (car voilà comme parlent Junius et Tremelius), doit-il être accusé en aucune façon de faiblesse d'esprit ou de malice (24) ? Voyez la note (25). Citons encore un passage qui nous apprendra que cette témérité de Labadie ne choqua point les adversaires de M. de Wolzogue. C'est un passage bien long, mais puisqu'il contient une doctrine qui développe solidement la proposition censurée, il ne faudra pas trouver étrange que je le rapporte. Cela sert à l'instruction du lecteur et quant au droit et quant au fait. Voici donc ce que M. de Wolzogue étale dans l'*Avant-Propos* d'un recueil de Jugemens qu'il fit imprimer l'an 1669 (26).*

« (27) La principale objection, et celle qui fait le plus d'éclat, est ce que j'ai dit, que Dieu peut tromper s'il veut. Car il semble par-là que je veuille soutenir que Dieu est capable de tromper. Mais je crois qu'il n'y a rien de si innocent que ce que j'ai dit ; et que quand on veut prendre la peine de le bien examiner, on trouvera qu'il est très-orthodoxe. Car si l'on y trouve quelque chose à redire, ce doit être ou au sens, ou aux paroles. Pour ce qui est du sens, je pose qu'il est impossible que Dieu trompe jamais, comme il est impossible qu'il mente, ou qu'il se renie soi-même : je le dis expressément en plusieurs endroits de mon livre, j'en fais le fondement de toute ma dispute, et je tiens cette vérité si importante, que je crois que sans

(24) Wolzogue, Apologie pour le synode de Naerden, 1^{re} partie, pag. 154, 155.

(25) Notes qu'envisait M. de Wolzogue observe qu'il avertit au synode de Naerden M. de Labadie de cette bêtise, et depuis, ajoute-t-il, il s'en est corrigé, ayant remarqué que c'était une impiété de dire que Dieu veut tromper et qu'il trompe effectivement les hommes.

(26) C'est-à-dire Jugemens de plusieurs Professeurs et Docteurs en théologie, qui prononçant orthodoxe le livre de Louis de Wolzogue, de l'Interprète de l'Écriture.

(27) Wolzogue, avant-propos des Jugemens, etc.

» elle nous ne pouvons avoir aucune
 » assurance, ni des autres choses du
 » monde, ni de notre salut. Né-
 » moins pour expliquer la nature de
 » la tromperie, je distingue la vo-
 » lonté de tromper d'avec les qua-
 » lités nécessaires pour exécuter cette
 » tromperie. La volonté de trom-
 » per est toujours criminelle, et
 » contient proprement ce qu'il y a
 » d'imperfection dans la tromperie ;
 » mais les qualités qui pourraient
 » servir à exécuter cette tromperie
 » sont bonnes, et contiennent tou-
 » jours quelque perfection (28). Re-
 » présentons nous deux hommes ,
 » dont l'un est stupide et malicieux ,
 » l'autre est vertueux et habile : on
 » peut dire du premier, qu'il a bien
 » envie de tromper quelqu'un, mais
 » qu'il n'en a pas l'esprit ; il ne man-
 » que pas de bonne volonté, mais
 » le pouvoir lui manque : on dira
 » au contraire du second, qu'il a
 » de l'esprit de reste pour abuser
 » les simples, mais qu'il est trop
 » honnête homme pour le faire. Si
 » nous appliquons maintenant cela à
 » Dieu, il est très-constant qu'il n'a
 » point la volonté de tromper, il ne
 » la saurait avoir, il est trop parfait
 » pour cela, étant la perfection mê-
 » me ; mais au regard des qualités re-
 » quises pour exécuter une tromperie,
 » comme sont la sagesse et la puis-
 » sance, sans doute que Dieu les pos-
 » sède : non pas qu'il puisse jamais
 » employer sa sagesse et la puis-
 » sance, pour exécuter la tromperie,
 » car cela présupposerait toujours la
 » volonté de tromper, mais il a
 » néanmoins cette sagesse et cette
 » puissance qui sont requises pour
 » l'exécution d'une tromperie. Et
 » c'est en ce sens que je dis que Dieu
 » peut tromper s'il veut, mais qu'il
 » ne peut point vouloir ; c'est-à-dire
 » que Dieu ne saurait tromper, non
 » pas par quelque défaut de sagesse
 » ou de puissance, mais par la per-
 » fection de sa volonté. De sorte que
 » ces paroles, Dieu peut tromper s'il
 » veut, doivent être paraphrasées
 » de la sorte ; Dieu a toutes les quali-
 » tés nécessaires pour exécuter la
 » tromperie : il a de la sagesse, il a

» de la puissance, il a de la constan-
 » ce, il a tout ce qui pourrait servir
 » à exécuter quelque dessein de
 » tromperie, s'il avait la volonté de
 » tromper ; mais il lui est impossible
 » d'avoir cette volonté de tromper,
 » il lui est aussi impossible de vou-
 » loir employer sa puissance pour
 » l'exécution d'une tromperie ; d'où
 » je conclus qu'il lui est impossible
 » de tromper. Ce sens ne dit rien
 » si grand crime, pour en faire tant
 » tout puissant et tout sage. Et qui
 » le niera ? Mais on me dira peut-
 » être qu'il y a quelque chose de
 » rude dans les paroles. Quand cela
 » serait, ce ne peut pas être un
 » si grand crime, pour en faire tant
 » de vacarmes. Si tous les mots ru-
 » des et choquans étaient ôtés des
 » livres de nos théologiens, on y
 » ferait bien des ratures. Calvin mé-
 » me ne serait pas exempt de cen-
 » sure en la matière de la prédesti-
 » nation. Mais en celle dont il s'est
 » ici question, je soutiens que l'Écri-
 » ture en dit davantage que moi. Elle
 » dit au 1^{er} liv. des Rois, chap. XXII.
 » que l'Éternel a mis un esprit men-
 » songer en la bouche des faux pro-
 » phètes : Au chap. XX. de Jérémie,
 » 7. O Éternel, tu m'as trompé et j'ai
 » été trompé. Car c'est ainsi que la
 » Bible anglaise l'a traduit. Et notre
 » version ne nous représente-t-elle pas
 » Ezéch. XIV. 9, ces propres mots ?
 » S'il advenait que le prophète soit
 » séduit, et qu'il profère quelque pa-
 » role, moi, l'Éternel, aurai séduit ce
 » prophète-là. Ai-je rien avancé qui
 » semble si étrange d'abord que ce-
 » la ? Cependant je n'ignore pas le
 » sens que l'on donne à ces passages :
 » mais je voudrais aussi que l'on
 » eût admis celui que je donne à
 » mon livre sans me charger de cette
 » apparence de rudesse qui se trou-
 » ve dans le mot. Et ce qui est éton-
 » nant, M. de Labadie a soutenu que
 » Dieu peut tromper, qu'il veut trom-
 » per, qu'il a trompé ; il m'accuse
 » de n'en avoir pas dit assez en disant
 » que Dieu peut tromper s'il veut,
 » mais qu'il ne peut point vouloir,
 » et personne de nos zélateurs ne le
 » reprend.»

Cette explication de M. Wolzogue
 ne contenta point ses adversaires.
 M. Vogelsang la réfuta avec toutes

(28) *Conférez avec ceci ce que j'ai dit dans la
 remarque (A) de l'article de RANGOUX, dans ce
 volume, pag. 460.*

sortes de témoignages d'indignation et de mépris; et il observa entre autres choses, qu'il est apparent que M. Descartes déroba aux scolastiques la distinction entre le pouvoir de tromper et la volonté de tromper, comme si ce pouvoir-là était une espèce de perfection, au lieu que la volonté de tromper est un défaut. Il veut que M. Descartes ait cherché la gloire de l'invention en détournant les ordures des scolastiques (29); et il allègue un passage du V. chapitre du IV. livre des Topiques d'Aristote, où il est dit que la faculté de faire le mal moral se trouve en Dieu, et dans l'honnête homme. Il allègue aussi ces paroles de Thomas d'Aquin, qui servent d'explication à cet endroit d'Aristote: *Deus peccare non potest, quia est omnipotens. Quamvis philosophus dicat in quarto Topicorum, quod potest Deus et studiosus (vir probus) prava agere. Sed hoc intelligitur vel sub conditione, cujus antecedens sit impossibile, ut puta, si dicamus quod potest Deus prava agere si velit. Nihil enim prohibet conditionalem esse veram, cujus antecedens et consequens est impossibile; sicut si dicatur, si homo est asinus, habet quatuor pedes. Velut intelligatur, quod Deus potest aliqua agere, quæ nunc prava videntur, quæ tamen, si ageret, bona essent. Vel loquitur secundum communem opinionem gentilium, qui homines dicebant transferri in deos, ut Jovem et Mercurium (30). Il soutient que Thomas d'Aquin se rend ridicule en voulant donner quelque couleur à cette pensée d'Aristote. il le rembarre cruellement: je ne rapporterai que ce qu'il dit sur le dernier point. *Quod ultimo loco hæriolatur, Aristotelem fortè sic locutum fuisse juxta communem opinionem gentilium, qui homines dicebant transferri in deos, ut Jovem et Mercurium; quàm hoc planè frivo-**

lum est! Etenim juxta communem gentilium opinionem, dii non modò facultatem habebant mala vel turpissima perpetrandi, sed et promptam et volentem. Quapropter eorum poète furta numinum et imposturas, et rixas, et pugnas, et mutuum odiorum rancores, et libidines, et adulteria vulgò decantavere. Quod planè contra philosophi scopum et mentem est, qui mala perpetrandi voluntatem Deo penitus abrogat, etsi facultatem prava faciendi concesserit (31). Il ajoute (32) d'autres passages de l'Écriture à ceux que M. de Wozzoge avait allégués, et il montre qu'elle en doit être l'interprétation. Voyez la note (33).

(29) Vogelsang, *ibidem*, pag. 52.

(30) *Ibidem*, pag. 69.

(33) Notes que le synode de Wallon déclara orthodoxes le livre de M. de Wozzoge.

RINUCCINI (OTTAVIDIO), gentilhomme florentin (a), suivit en France Marie de Médicis dont il était amoureux (A), et se fit considérer du roi Henri IV, qui le fit gentilhomme de sa chambre (b). C'était un homme d'esprit, et bien fait de sa personne, poli, éloquent, et très-bon poète, et sous les auspices de ces bonnes qualités il s'attacha extrêmement à faire sa cour aux dames (c). Ses inventions enrichirent notablement la poésie italienne; car il fut le premier qui fit des vers sur le modèle d'Anacréon, et qui composa des pièces représentées en musique sur le théâtre (d) (B). Il est vrai que tout le monde ne demeure pas d'accord qu'il soit l'inventeur de ces deux choses.

(29) Solet Cartesius à putidissimis antiquorum philosophorum atque scholasticorum liberalium impudentium scribibus excrementa principè fœdiora sæpè numero delipere, ut de placitis obsoletis, et meritis sepulchris obliuione, subtilitatis involuit miser gloriosam rubripit. Reimerus Vogelsangius, Vianensis V. D. M. et S. S. theologia professor in ecclesiâ et gymnasio Syluestrensi, ad præfationem. Eud. Wozzogi necessaria Respons., pag. 40.

(30) Thom. Aquinas, XXV. quest., art. III, apud Vogelsang, *ibid.*, pag. 51.

(a) Crescimbeni, l'istoria della volgar Poesia, pag. 149.

(b) Fu Gentiluomo della Camera del Re Cristianissimo. Jacobo Rilli. Notizie letterarie ed istoriche intorno agli Uomini illustri dell' Accademia. Fiorent., part. I, p. 258.

(c) Nicus Erythreus, pinac. I, pag. 61, 62.

(d) Crescimbeni, l'istor. della volgar Poesia, pag. 149.

Quelques-uns disent que Gabriel Chiabrera donna la naissance aux chansons anacréontiques (e), et qu'Émile Cavéléri, gentilhomme romain, avait fait des opéra avant notre Rinuccini (f). Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que les pièces dramatiques de celui-ci n'aient surpassé par la pompe des machines, et par les décorations des scènes, et par l'habileté des acteurs, tout ce qui avait été fait auparavant en ce genre-là (g). Je ne crois pas qu'il ait eu raison de dire qu'il apporta en France la première pratique des ballets (C). Étant retourné à Florence, il se dégoûta enfin des folies de l'amour pour lesquelles il avait eu un penchant fort singulier (h). Ce que la raison n'avait pu faire, le rassasiement et l'expérience le firent, en lui donnant du mépris pour les choses qui lui avaient trop occupé le cœur. Il entra en lui-même et s'attacha tout entier à la piété, et mourut en cet état à Florence (i). Plusieurs de ses poésies y furent imprimées après sa mort par les soins de PIERRE-FRANÇOIS RINUCCINI son fils, qui les dédia à Louis XIII, l'an 1624.

(e) Crescimbeni, *Istor. della volgar Poesia*, pag. 149.

(f) Nicus Erythreus, *pinac.* I, pag. 62.

(g) *Idem*, *ibidem*.

(h) Voyez la remarque (A).

(i) Nicus Erythreus, *pinac.* I, pag. 62.

(A) *Il suivit en France Marie de Médicis dont il était amoureux.*] Nicus Erythreus nous apprend cette particularité. *Mariam Medicæam*, dit-il (1), *Galliæ reginam*, non majori ambitione quam vanitate adamavit : quam etiam honoris gratiâ, prosequutus est euntem in Galliam. Sed postea reversus in Italiam, omissis

(1) Nic. Erythreus, *pinacoth.* I, pag. 62.

amatoris nugis, ad quas erat mire propensus, tandem ad se rediit, quæque ratione non perspexerat, satietate abiecit, experiendo contempsit, totumque ad pietatis amorem et studium animam contulit : in quo demum Florentiæ diem obiit extremum. Voici la paraphrase que M. Baillet a faite de ces paroles latines : « Otta-
vio Rinuccini . . . est connu en France par le plus vilain endroit du monde, parce qu'il eut la folie et l'indiscrétion de découvrir les motifs qui l'avaient porté à se mettre à la suite de la reine Marie de Médicis (2). . . Il faut ajouter pour sa réputation qu'il changea de vie et d'occupations sur la fin de ses jours, que la vertu et la sagesse de notre reine, dont son cœur avait été fort mal satisfait, lui fit ouvrir les yeux, et que s'en étant retourné en Italie avec un repentir sincère et une honte fort salutaire, il se jeta dans des exercices de piété qu'il ne quitta qu'avec la vie (3). »

(B) *Il fut le premier qui . . . composa des pièces représentées en musique sur le théâtre.*] Nicus Erythreus lui attribue quatre opéra, celui de Daphné (4), celui d'Eurydice, celui d'Aréthuse, et celui d'Ariadne (5). Mais M. Rilli ne fait aucune mention de l'Aréthuse, quoiqu'il ait fait bien des recherches pour l'article de ce grand poète. Il nous apprend (6) que la Daphné, représentée devant la grande duchesse par Jacques Corsi, fut imprimée à Florence, l'an 1600, in-4°; que l'Eurydice, représentée au mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, fut imprimée dans la même ville, l'an 1600, in-4°; que l'Ariadne, représentée au mariage du prince de Mantoue avec l'infante de Savoie, fut imprimée dans la même ville, l'an 1608, in-4°; que la *Mascherata dell' Ingrato*, ballet dansé au mariage de ce prince de Mantoue, fut imprimée à Mantoue, l'an 1608, in-4°; que les *versi sacri cantati nella cappella della*

(2) Baillet, *Jagem. sur les Poètes*, n. 1375.

(3) *Là même*.

(4) *Il y a Daphnium, au lieu de Daphnem, dans l'imprimé de Nicus Erythreus.*

(5) Nicus Erythreus, *pinac.* I, pag. 101.

(6) Jacopo Rilli, *Notizie intorno a gli Uomini illustri dell' Accademia fiorentina, part. I, pag. I, pag. 258, 260.*

serenissima archiduchessa d'Austria, granduchessa di Toscana, et l'Ode in lode de' Giuocatori di Pallone, furent imprimés à Florence, l'an 1622, in-4^o, par les soins de Pierre François Rinuccini, fils de l'auteur; qu'il y en a eu d'autres imprimées en feuille volante, outre des sonnets et des chansons, etc., insérés dans les ouvrages d'autrui; et qu'on a en manuscrit un très-grand nombre de pièces qui mériteraient de voir le jour. Il cite (7) un passage de Pierre François Rinuccini (8), qui nous apprend qu'Ottavio Rinuccini mérita beaucoup de louanges par rapport aux *Versi Scolti*, dans son panegyrique sur la naissance de Louis XIII, et qu'il avait eu dessein de traduire en cette espèce de vers les six livres de sainte Catherine; mais qu'il n'en avait traduit que le premier, et qu'on était résolu de le donner au public, quoique l'auteur n'y ait pas mis la dernière main. Voilà ce que M. Rilli nous apprend sur les œuvres de notre Ottavio. Aurait-il ignoré ce qui concerne cet opéra d'Aréthuse dont Erithræus fait mention (9)?

Mais, pour venir au fait, copions un long passage de l'épître dédicatoire de l'Eurydice, (10); il nous apprendra que Rinuccini croyait être le premier entre les modernes qui eût tenté d'introduire la musique sur le théâtre. Il se trompait, et ne savait pas ce que je rapporte ailleurs (11). Nous y verrons aussi que Jacques Péri (12) fut celui qui composa la musique de la pastorale de Daphné, et puis de l'opéra d'Eurydice. *E stata opinione di molti, christianissima regina, che gli antichi Greci e Romani cantassero sulle scene le tragedie intiere; ma sì nobile maniera di recitare, non che rinnovata, ma nè pur che io sappia fin' qui è stata tentata da alcuno; e ciò mi credev' io*

per difetto della musica moderna, di gran lunga all' antica inferiore; ma pensiero sì fatto mi tolse interamente dall' animo Mess. Jacobo Peri, quando udito l'intenzione del Sig. Jacobo Corsi, e mia, mise con tanta grazia sotto le note la favola di Dafne, composta da me, solo per fare una semplice prova di quello, che potesse il canto nell' età nostra, che incredibilmente piacque a que' pochi che l'udirono; onde preso animo, e data miglior forma alla stessa favola, e di nuovo rappresentandola in casa il Sig. Jacopo, fu ella non solo dalla nobiltà di tutta questa patria favorita, ma dalla Sereniss. granduchessa, e dagl' illustrissimi cardinali dal Monte e Montalto, udita, e commendata; ma molto maggior favore, e fortuna ha sortito l'Euridice, messa in musica dal medesimo Peri, con arte mirabile, e da altri non più usata, havendo meritato dalla benignità e magnificenza del sereniss. granduca d'essere rappresentata in nobilissima scena, alla presenza di V. M. del cardinal legato, e di tanti principi, e signori d'Italia e di Francia; in onde cominciando io a conoscere quanto simili rappresentazioni in musica siano gradite, ho voluto recare in luce queste due, perchè altri di me più intendenti s'ingegnino di neverscere, e migliorare sì fatte poesie di maniera, che non abbiamo invidia a quelle antiche tanto celebrate da' nobili scrittori (13). Joignons à cela un curieux passage du père Ménestrier: « Ces musiques dramatiques furent » consacrées dans les carrousels, et » dans les ballets, dont les ouvertures se sont presque toujours faites » par des dialogues et des récits de » musiciens qui chantaient ou sur » des chars, ou sur d'autres machines. Enfin Ottavio Rinuccini, poète » florentin, ayant un talent particulier à exprimer dans ses vers toutes » sortes de passions, chercha les » moyens d'y ajuster tellement la musique et le chant, qu'ils n'ôtassent rien, ni à la beauté de ses vers, ni à » l'intelligence des paroles, qui sont » souvent comme absorbées par les » portemens de voix, les fugues, et

(7) Idem, ibidem, pag. 259.

(8) Tiré d'une lettre à l'académie de gli Accademici.

(9) Notes qu'à la page 145 du manuscrit III, il fait mention des trois autres, mais non pas de l'Aréthuse.

(10) A Marie de Médicis, reine de France.

(11) Dans la remarque de l'article SALTARELLI (Jean), tom. XIII.

(12) Niclus Erithræus, pinn. I, pag. 61, le nomme Jacobus Peri, mais à la page 145 du manuscrit III, il le nomme Jacobus Petrus.

(13) Ottavio Rinuccini, apud Jacobum Rilli, Notizie intorno a gli Uomini illustri dell' Accademia fiorentina, pag. 258, 259.

» les fredons. Il en conféra avec Gia-
 » como Corsi, gentilhomme Floren-
 » tin, qui entendait la musique et se
 » plaisait aux belles choses, et l'un
 » et l'autre ayant fait appeler Giaco-
 » mo Cléri (14), et Giulio Caccini,
 » excellents maîtres de musique, ils
 » concertèrent ensemble une pièce
 » qui fut représentée dans la maison
 » du signor Corsi, en présence du
 » grand duc et de la grande du-
 » chesse de Toscane, et des cardi-
 » naux Monti, et Montalto, avec
 » tant de succès, que cette pièce, qui
 » était les amours d'Apollon et de
 » Daphné, servit de modèle à l'Eury-
 » dice, que l'on représenta peu après
 » au même lieu. Claude de Monte-
 » verde, excellent musicien, composa
 » l'Arriadne (15) sur ces deux origi-
 » naux, et étant devenu maître de la
 » musique de Saint Marc de Venise,
 » il y porta cette manière de repré-
 » sentations qui sont devenues si cé-
 » lèbres par la magnificence des théâ-
 » tres et des habits, la délicatesse
 » des voix, l'harmonie des concerts,
 » et les savantes compositions de ce
 » Monteverde de Soriano, de Giova-
 » nelli, de Ténifilo, et plusieurs au-
 » tres grands maîtres (16). »

Voilà des citations qu'on lira avec plaisir, si l'on aime à connaître l'origine et les progrès de chaque chose. Notez que Rinuccini n'était pas un comédien (17).

(C) *Je ne crois pas qu'on ait eu raison de dire qu'il apporta en France la première pratique des ballets.* Son fils lui donne cette louange : *qual fu, dit-il (18), né suol vers la facilità, quale la dolcezza veramente nata all' armoniosa melodia? Quindi nacque, e che i balli, quali egli ancora primiero conlusse in Francia, accompagnanti dalla musica, piacquero*

(14) *Je crois que par une fautive d'impression on a mis Cléri au lieu de Péci.*

(15) *Je ne sais s'il n'eût point fallu dire que Claude de Monteverde composa, non pas l'Arriadne, mais la musique de l'Arriadne du Rinuccini. En tout cas, cette dernière pièce méritait d'être citée aussi bien que Daphné et Eurydice.*

(16) Ménestrier, Représentation en musique, p. 103 et suiv.

(17) C'était un comédien de très-grande réputation à Florence. Baillet, Jugem. sur les Poètes, num. 1375.

(18) Dans sa Lettre à l'Académie de gli Alterati, apud Killi, Notizie intorno a gli Uomini Illustri dell' Accademia Fiorentina, pag. 259.

mirabilmente. Il vint en France avec Marie de Médicis, l'an 1600. Or nous savons que l'usage des ballets y était déjà établi. J'en vais donner une preuve qui sera très-agréable à ceux qui se plaisent à l'histoire des inventions. » Beaujoyeux était un Italien nommé Balthasarini, l'un des meilleurs violons de l'Europe, que le maréchal de Brissac, étant gouverneur du Piémont, envoya à la reine (19) avec toute la bande de violons dont il était le chef. La reine en fit son valet de chambre, et ce Balthasarini, prenant le nom de Beaujoyeux, se rendit si illustre à la cour par ses inventions de ballets, de musiques, de festins, et de représentations, que l'on ne parlait que de lui. Ce fut lui qui fit le ballet des noces du duc de Joyeuse avec mademoiselle de Vaudemont, sœur de la reine, et ce ballet fut publié sous le titre de *Ballet comique de la Reine, fait aux noces de M. le duc de Joyeuse et mademoiselle de Vaudemont sa sœur*, par Balthasar de Beaujoyeux, valet de chambre du roi et de la reine sa mère. Un des poètes de la cour fit ces vers à sa louange.

- » Beaujoyeux, qui premier des cendres de
 » la Grèce
 » Fais retourner au jour le dessein et l'adresse
 » Du ballet compassé en son tour mesuré,
 » Qui d'un esprit divin toi-même te devance,
 » Géomètre inventif, unique en ta science;
 » Si rien d'honneur s'acquiert, le tien est as-
 » suré.

» Beaulieu et Salomon, maîtres de la musique du roi, l'aidèrent en la composition des récits et des airs de ballet, la Chesnaye, aumônier du roi, fit une partie des vers, et Jacques Patin, alors peintre du roi, le servit pour les décorations (20). Ce ballet fut dansé l'an 1582 (21). Voyez dans le père Ménestrier (22) la description de la machine qui en fit le commencement.

(19) C'est-à-dire Catherine de Médicis.

(20) Ménestrier, Représentations en musique, pag. 272, 273.

(21) Voyez la remarque (C) de l'article GONDICEL, tom. VII, pag. 164.

(22) Au Traité des Ballets anciens et modernes, pag. 167, 168.

RITIUS (MICHEL), en italien *Riccio*, jurisconsulte napolitain

et auteur de plusieurs livres (A), a fleuri au commencement du XVI^e. siècle. Il fut chassé de son pays par la faction contraire à la France, et se retira à la cour de Louis XII, qui l'honora d'un office de conseiller au parlement de Paris (a). La Croix du Maine le nomme Michel de Ris, et assure qu'il fut conseiller du roi en son grand conseil et au parlement de Paris, l'an 1505, et qu'on l'appelait vulgairement l'avocat de Naples (b). Lorsque le cardinal d'Amboise entra dans Milan après que Lodovic Sforce eut été fait prisonnier, il fit répondre par Michel Ritius à la harangue que les Milanais lui firent pour obtenir le pardon de leur désobéissance (c). Louis XII envoya le même Ritius à Gênes, l'an 1506, pour offrir une amnistie aux habitants révoltés (d). Les remontrances de cet orateur furent inutiles.

(a) Baudier, Hist. du cardinal d'Amboise, pag. 44.

(b) La Croix du Maine, Biblioth. franç., pag. 331.

(c) Foyez Gaguin, au livre XI de l'Histoire de France, folio m. 308 verso.

(d) Guicciardin, liv. VII, folio m. 192.

(A) Il est auteur de plusieurs livres. Il composa à Blois, en 1505, un *Traité du Devoir des Gens de guerre et de leurs privilèges*, qui fut imprimé à Paris, audit an, et qu'il dédia au roi Louis XII (1). Il fit trois livres de *Regibus Francorum*, trois de *Regibus Hispaniae*, un de *Regibus Hierosolymitarum*, quatre de *Regibus Neapolis et Siciliae*, deux de *Regibus Hungariae*, que Jean Frohem imprima à Bâle, l'an 1517, in-4°. On y trouve une préface de l'auteur, écrite à Rome l'an 1505, et une préface de Jannus Parrhasius qui assure que le style de l'ouvrage est pur, franc, et natu-

rel, purus, candidus, illaboratus (2). Louis Vivès témoigne qu'il y a beaucoup de fautes sur les noms propres dans ces histoires de Ritius. *Michael Ritius Reges aliquot christianos collegit, in quo opere multa sunt locorum, hominum, et familiarum corrupta nomina, vitio credo deserventium* (3). Son histoire des rois de France s'étend depuis Pharamond jusqu'à Louis XII, et fut imprimée à Rome l'an 1505, et dédiée à Gui de Rochefort, chancelier de France (4). Celle des rois d'Espagne commence à Gargoris, et finit à Philippe I, père de Charles-Quint (5).

(1) Tiré de Gesner's Bibliothec., folio 513.

(2) Lud. Vivès, de tradendis Disciplinis, lib. V, pag. 359, edit. Lugd., 1551, in-8°.

(3) Vossius, de Hist. lat., pag. 667.

(4) Vasarius, Chron. Hisp., cap. IV, pag. 21, edit. Colon., 1577, in-8°.

RITTANGELIUS (JEAN ETIENNE), juif converti, était de Lamberg en Allemagne, et a vécu au XVII^e. siècle. Il fut professeur aux langues orientales dans l'académie de Königsberg, et il publia quelques livres (A) qui marquent qu'il avait à cœur les intérêts de la religion chrétienne, et qu'il était docte. Il en voulait publier d'autres, et il entreprit pour cet effet le voyage d'Amsterdam; mais il eut le cruel chagrin de voir déchirer ses manuscrits par des armateurs qui s'emparèrent du vaisseau où il s'était embarqué. Il nous apprend lui-même cette aventure dans l'épître dédicatoire de son *Jézirah*. Quelques-uns disent qu'il était né juif. Les journalistes d'Utrecht donnent cela pour constant (a), mais d'autres disent que de catholique romain il était devenu juif, et que de juif il se fit protestant. Ce sont les termes

(1) La Croix du Maine, Bibliothèque franç., pag. 331. Note que du Verdier-Vau-Prisus ne fait point mention de ce livre.

(a) Biblioth. Librorum novorum, mens. sept. et oct. 1698, pag. 674.

des Nouvelles de la République des Lettres au mois d'août 1699, page 212. Mais quelques personnes croient qu'il ne fit jamais profession du judaïsme (B). Il était encore en vie le 31 de mai 1652; car c'est la date de l'épître dédicatoire de l'un de ses livres (b).

(b) Voyez la remarque (A), vers la fin.

(A) Il publia quelques livres.] Il avait dit dans ses notes sur le livre *Jesirah* (1), que la paraphrase caldaïque de l'Écriture fournit de bons arguments contre les juifs et contre les antitrinitaires. Cela l'exposa aux attaques d'un socinien qui, sous le nom d'*Irénopolin*, fit imprimer un ouvrage. Il se défendit par un traité qui a pour titre *Libra Veritatis*, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. M. Vander Wayen (2) le fit réimprimer à Franeker, l'an 1698, avec un autre traité du même auteur touchant les cérémonies de la Pâque. Il fit aussi réimprimer au même lieu, en 1699, le livre de Rittangélius, de *Veritate Religionis christianæ*, où l'on trouve un grand recueil de passages qui font voir que l'ancienne église judaïque croyait le mystère de la trinité, et la divinité éternelle du Messie (3). M. Wagen-seil (4) a publié quelques lettres que Rittangélius avait écrites à un juif, et qui lui paraissaient excellentes. M. du Voisin, qui a réfuté le livre du prétendu *Irénopolita*, n'y a pas si bien réussi que le prosélyte chrétien. C'est le sentiment de M. Van der Wayen (5). Au reste, quelques-uns de ceux qui ne trouvent pas leur compte dans les principes de Rittangélius, n'ont pas plus tôt su que l'on avait fait une nouvelle édition de son

Libra Veritatis, qu'ils ont publié un manuscrit composé depuis longtemps, et intitulé *Bilibra Veritatis et Rationis*, etc. Ils y ont joint la dissertation de *Verbo Dei* à laquelle l'ouvrage de Rittangélius servait de réponse. Consultez les Nouvelles de la République des Lettres (6).

Rittangélius fit imprimer à Konisberg, en 1652, la traduction allemande qu'il avait faite des prières que les juifs font dans leurs synagogues, le premier jour de chaque année. Il dédia cet ouvrage à l'électeur de Brandebourg. L'épître dédicatoire, qui est datée du 31 de mai 1652, nous apprend qu'il était malade depuis près d'un an, et qu'il lui restait peu d'espérance de guérison; qu'il avait souvent demandé qu'on lui donnât des disciples bien choisis, afin que le talent qu'il avait reçu de Dieu ne mourût pas avec lui, et qu'il le transmitt à d'autres; mais qu'il n'avait pu obtenir cette faveur, et qu'ainsi malgré la rigueur de sa maladie, il s'était voulu appliquer à la traduction allemande de quelques prières des juifs. Il critique dans sa préface plusieurs fautes que Kircher, Capel, Scaliger, Vechner, Vorstius, Constantin l'Empereur, Slévoigtius, Schickard, ont faites en traduisant des passages hébraïques (7). Le journal que j'ai cité nous fait connaître quelque chose de son entêtement. *In eo meritò à cōdicatoribus theologis reprehendus, quòd ubiqùe ferè jactat, ne apicem quidem ullum vel litteram in Novo Testamento reperiri, quem non ex Hebræorum Antiquitatibus desumptum demonstrare ipse possit, et quidem, ut ipse loquitur; non opinionibus (quia opinio versatur circa illa, quæ se aliter habere possunt), sed auctoritatibus omnium seculorum, tam judaicæ, quàm christianæ ecclesiæ et antiquitatis* (8). Le Nouveau Testament, disait-il, ne contient pas un iota qui ne soit tiré des Antiquités judaïques.

(B) Quelques personnes croient qu'il ne fit jamais profession du judaïsme.] On m'a communiqué une lettre ma-

(1) C'est un livre que les juifs donnent au patriarche Abraham. D'autres le donnent au rabbin Abiba. Notre Rittangélius en fit une traduction avec des notes, qui fut imprimée, l'an 1642, à Amsterdam.

(2) Professeur en théologie à Franeker.

(3) Voyez la préface de M. Van der Wayen, au devant du *Libra Veritatis*.

(4) In Lipmanni Confutatione. Voyez la même préface.

(5) Voyez la même préface.

(6) Mois d'août 1699, pag. 214.

(7) Tiré du Journal d'Utrecht, mens. sept. et octobr., 1638, pag. 675, 677.

(8) Tiré du Journal d'Utrecht, mens. sept. et

nascrite datée du 10 de septembre 1701, de laquelle je m'en vais donner quelques extraits qui plairont sans doute aux curieux.

L'auteur de cette lettre a connu très-particulièrement notre Rittangel. Il observe I. qu'Hornius, M. Wagenseil, et plusieurs autres écrivains ont assuré que cet homme avait été juif, et peut-être même de naissance.

II. Que l'auteur anonyme du *Bilibræ Veritatis* assure (*), que Rittangel, ayant été élevé dans la communion romaine, embrassa la foi des juifs, qui le circoncièrent à Hambourg, dit-on ; qu'ensuite il fut baptisé à Dantzick par le sieur Nigrinus, et s'attacha à la foi chrétienne. III. Que Christophe Hartknoch, professeur à Thorn rapporte (**), que Rittangel, à ce qu'on dit, né chrétien et initié par le baptême au christianisme, embrassa ensuite le judaïsme, et fut circonci à Hambourg ; qu'après cela il se fit papiste, et puis calviniste, et enfin luthérien ; que, contre l'usage, il fut créé professeur extraordinaire en langue hébraïque dans l'académie de Königsberg, sans avoir soutenu aucune dispute préliminaire ; qu'il fut favorisé en cela par M. le grand-maréchal ; et qu'une querelle s'étant élevée entre Latterman et Mis lenta, il s'attacha au parti de Latterman.

L'auteur de la lettre fait d'abord une remarque sur l'incertitude qui paraît dans ces écrivains, et sur leurs variations, qui sont telles que si les uns ne se trompent pas, il faut de toute nécessité que les autres disent un mensonge. Il rapporte ensuite l'extrait d'une lettre qu'un sénateur de Dantzick lui avait écrite le 22 d'avril 1700. Cet extrait porte que le sieur Hartknoch, parlant sans doute du même Nigrinus, à qui il attribue d'avoir baptisé Rittangel, raconte, (***) que Nigrinus de luthérien devint calviniste, et prédicateur à Dantzick, et puis papiste à la suggestion du capucin Valérien Magni ; et qu'avant cela il avait dit plusieurs choses selon les principes des sociniens touchant la nativité de Jésus-Christ. On avait prié ce sénateur de s'informer

s'il se trouve quelque document de ce prétendu baptême conféré à Rittangel, à Dantzick par Nigrinus, et on lui avait marqué qu'une telle cérémonie aurait été faite avec éclat, et enregistrée pompeusement dans les archives du temple, vu le mérite et l'érudition du nouveau chrétien. Il répondit que Nigrinus fut appelé en 1630 pour être pasteur des réformés à l'église de Saint-Pierre, à Dantzick, et que la fonction de baptiser étant affectée dans cette ville-là aux diacres à l'exclusion des pasteurs, il n'est pas possible que Nigrinus ait conféré le baptême à Rittangel. On n'avait pas eu le temps de rechercher s'il avait contribué à la conversion de ce prosélyte. L'auteur de la lettre conclut de toutes ces choses, qu'il est faux que ce personnage-là ait été ou baptisé ou rebaptisé à Dantzick ; ce qui prouve, dit-il, qu'on se trompe en disant qu'il était né juif, ou qu'il l'était devenu. Je m'étonne, continue-t-il, que tant de célèbres écrivains aient négligé de s'instruire de la vérité du fait, ce qui ne leur eût pas été difficile pendant la vie de Rittangel, homme qui a eu et beaucoup d'amis, et aussi beaucoup d'ennemis. On s'est contenté de se copier les uns les autres en publiant des discours vagues, sans se donner la peine de s'informer exactement s'ils étaient fondés en raison.

Il raconte qu'ayant demeuré en Prusse l'an 1649 et les deux années suivantes, et ayant été logé pendant quelques mois chez M. Ahaséerus Brand, grand-maréchal, et l'un des quatre conseillers de la régence, il eut occasion de connaître le sieur Rittangel, et de lier avec lui une amitié très-étroite. Le grand-maréchal était son patron, et le priaît assez souvent à dîner. Lui et plusieurs autres personnes d'honneur et de probité ont dit à l'auteur de la lettre, que Rittangel était né catholique, dans la forteresse de Fürcheim, en Franconie, au diocèse de Bamberg ; qu'ayant étudié les humanités, il s'en alla à Constantinople, où il fréquenta beaucoup les rabbins pendant douze ans ; qu'à son retour il embrassa la religion réformée, et qu'ensuite il se transporta à Königsberg, où l'électeur de Brandebourg lui donna la charge

(*) Pag. 69.

(**) Dans son *Histoire ecclésiastique de Prusse*, pag. 641, édit., 1686.

(***) *Ibidem*, pag. 824.

de professeur extraordinaire en hébreu, n'y ayant alors que les luthériens qui pussent être promus à la charge de professeur ordinaire dans cette université; qu'il n'y avait personne qui s'imaginât qu'il fût né juif, mais qu'on soupçonnait pourtant qu'il l'avait été.

Le même auteur de la lettre raconte, qu'un jour le baron d'Eulenbourg, gendre du grand-maréchal, railla Rittangel sur le chapitre de la circoncision, à la table de son beau-père, qui en fut fâché; que Rittangel couvert de honte s'excusa modestement, et se plaignit que, contre toute vérité, on eût de lui cette pensée. Après le dîner, l'auteur de la lettre lui témoigna son déplaisir de l'affront qui lui avait été fait. Rittangel fondant en larmes, et poussant de profonds soupirs, lui protesta qu'il était très-faux qu'il eût été circoncis. Le même auteur assure qu'un pasteur d'Elbing, vénérable par sa probité et par sa science, lui avait fourni une bonne preuve. Ce pasteur avait pris toutes les peines imaginables pour rétablir la concorde dans le logis de Rittangel. Ce malheureux homme s'était marié à une femme qui le maltraitait (9), et qui était soutenue dans ses caprices par ses parons, qui demeuraient à Elbing. Ce pasteur travailla de toutes ses forces à calmer ces dissensions, et fut témoin des emportemens de la femme, et en tira un bon argument contre l'opinion commune touchant la circoncision du mari, car il raisonnait de cette manière: cette femme pendant ses emportemens disait avec toute sorte d'effronterie tout ce qui pouvait contribuer au dommage et au déshonneur de son mari, et néanmoins elle ne l'a jamais accusé d'être circoncis, il faut donc qu'il ne le soit pas.

L'auteur de la lettre ajoute une autre raison. Je ne sache point, dit-il, que pendant la vie de Rittangel, aucun de ses adversaires lui ait fait un tel reproche dans quelque livre. Ils furent pourtant en bon nombre, et quelques-uns d'eux firent paraître

beaucoup d'aigreur. Il ne les ménagea point, et il attaqua vivement, dans ses écrits, plusieurs célèbres auteurs, et nommément Mislenta (10), la colonne du luthéranisme, à Kenisberg, et les Buxtorfes, qu'il accusa de crasse ignorance dans l'hébreu.

Enfin, l'auteur de la lettre s'imagina que les soupçons se fondèrent sur ce que Rittangel n'avait fréquenté que des juifs pendant son séjour à Constantinople, et sur ce qu'il avait toutes les manières et tout l'air d'un vrai rabbin. Mais ce ne sont pas des preuves qu'il eût effectivement embrassé le judaïsme. Il avait pu le faire espérer aux juifs, afin qu'ils lui expliquassent plus soigneusement le plus fin de leur littérature, et puis il avait pu se retirer avant que de leur tenir parole (11).

(10) Docteur en théologie.

(11) Tiré d'une lettre scripta à Medico Germano T. L. K. ad Medicum Hollandicum P. B.

ROBERT (JEAN), professeur en droit dans l'université d'Orléans*, sa patrie, au XVI^e siècle, se fit estimer par ses ouvrages (A). ANNE (a) ROBERT son fils*, avocat au parlement de Paris, publia des livres de jurisprudence que passent pour bons (B). Voyez la lettre que Pasquier lui écrivit* (b). LOUIS ROBERT son fils, avocat au même parlement, mourut fort jeune, et avait acquis déjà beaucoup de réputation*³. Voyez le *Choartius major, vel de orbitate toleranda* de Jacques Guthérius*⁴. On trouve ce traité-là à la fin du livre de *Jure Ma-*

* Il était conseiller au présidial d'Orléans, et mourut à Nevers, en 1590, dit Leclerc.

(a) Et non pas André, comme dit Konig.

* Il vivait encore en 1617, et mourut peu après, dit Leclerc, d'une goutte remontée.

(b) Elle est au livre XIX, et à la page 522 et suiv. du II^e tome.

* Il mourut fort jeune, en 1613, dit Leclerc.

* Le nom de cet auteur, dit Leclerc, est Gouthière. Il est nommé Gutierrez dans Moréri, et Gouthier, dans le Supplément de 1735. Le Moréri de 1759 l'appelle Gouthiers et Guthières.

(c) L'auteur de la lettre m'a dit que la cause de la mauvaise humeur de cette femme était que Rittangel, soit par tempérament, soit à cause de son âge, avait le don de continence plus qu'il ne fallait pour l'inclination de son épouse.

nium : l'auteur l'adresse à Anne Robert, et le console le mieux qu'il lui est possible. J'ai parlé ci-dessus (c) de PIERRE ROBERT, l'un des plus illustres avocats du parlement de Paris, sous le règne de Henri II, et j'en parlerai encore ci-dessous (C). J'ignore si le professeur d'Orléans et lui étaient de même famille.

Son fils Anne eut une fille nommée Anne, qui fut mariée avec un frère d'André du Laurens le médecin (d). La famille dont il était subsiste encore à Paris sous une belle figure : M. ROBERT, procureur du roi au Châtelet, en descend. Il a un fils président en la chambre des comptes, et un frère grand vicaire du diocèse de Nîmes, et un autre frère qui en sortant de l'intendance de Canada a été fait intendant de marine à Brest, au mois de janvier 1703. Feu M. Robert, chanoine et grand-pénitencier de Notre-Dame à Paris, était leur frère (e).

(c) Citation (10) de l'article MARILLAC (Charles de), tom. X, pag. 289.

(d) Voyez la remarque (E) de l'article LAURENS (André du), tom. IX, pag. 114.

(e) Tiré du Mercure Galant, mois de janvier 1703, pag. 271.

(A) Il se fit estimer par ses ouvrages. Il publia, *Sententiarum juris libri IV*, à Paris, 1557; *Receptæ juris civilis Lectiones libri II*, à Orléans, 1567; *Animadversionum juris civilis libri III*, à Paris, 1580. Cujas, sous le nom de Mercator, écrivit contre ce dernier ouvrage *. Robert lui répliqua par un écrit qui a pour titre : *Notarum libri III, ad Jacobi Cujacii Mercatoris notarum libros III*, à Orléans, 1583 **. Il écrivit aussi un

* Cujas, qui se plaisait à désigner par des anagrammes ceux qu'il ne daignait pas nommer, trouva dans *Joannes Robertus*, sans y rien changer, *sero in orbe natus* : ce qui signifiait, dit La Moignon, que Robert était venu dans un siècle trop éclairé pour s'y distinguer.

** Les *Notarum libri III* furent publiés en

ouvrage contre un ministre nommé Robert Masson. Cet ouvrage, traduit de latin en français, fut imprimé à Paris l'an 1564. Voyez la Bibliothèque française de du Verdier (r).

(B) *Anne Robert..... publica des livres de jurisprudence qui passent pour bons.* Ses quatre livres *Rerum judicatarum* sont fort estimés. C'est un recueil d'arrêts, ou du parlement de Paris, ou du grand conseil, etc., sur des matières notables. Les raisons des avocats y sont rapportées amplement et doctement. C'est un tissu perpétuel d'érudition, et de citations choisies. Je n'en dirais pas davantage, si je ne me souvenais que, parmi ceux qui ont dit que les passages de Tagereau que je rapporte dans l'article QUELLENEC causent du scandale, il y en a qui se fondent sur la fausse supposition que cet écrivain n'était d'aucun poids, que personne ne le connaissait, et qu'autre que lui n'avait eu la témérité d'écrire de cette manière. C'est une raison de me flatter de l'espérance que leur scandale cessera, si je leur montre qu'une erreur de fait en a été le fondement, et c'a été l'une des vues qui m'ont porté à faire voir dans la seconde édition de l'article QUELLENEC, 1^{re}. que le discours de Tagereau n'est point inconnu (2) ; 2^o. qu'un autre avocat * du parlement de Paris (3) s'est exprimé aussi librement que celui-là. J'ajoute ici dans la même vue, c'est-à-dire pour l'édification de ces personnes scandalisées, qu'Anne Robert, l'un des plus célèbres avocats de ce même parlement, a renchéri sur ces deux-là, et que c'est dans un ouvrage dédié au grand Achille de Harlai, premier président de cette auguste compagnie. Le X^e. chapitre de son IV^e. livre *Rerum judicatarum* roule sur un procès d'impuissance qui avait été porté par appel au parlement de Paris. Ce parlement donna (4) un ar-

1583. Cette édition est à la Bibliothèque du roi, in-4^o, F. 3040.

(1) A la page 253.

(2) Il a été inséré dans la Bibliothèque du Droit français, ouvrage réimprimé à Paris, l'an 1766.

* Tagereau n'était point avocat. Voyez une note ajoutée sur la remarque (A) de l'article QUELLENEC, dans ce volume, pag. 379.

(3) Sébastien Roulliard.

(4) Le 20 de janvier 1587.

rêt confirmatif de la sentence des juges ecclésiastiques, qui avaient ordonné la visite et le congrès; de quoi le mari, qui n'en voulait point ouïr parler, s'était porté pour appelant. Son avocat représenta l'abomination de ces procédures. Il fit en quelque sorte ce qui arrive dans les grandes révolutions d'état, où, afin de procurer aux lois une durée très-longue, on les renverse pour un peu de temps (5). Il se dispensa des règles de la pudeur, pour le bien de la pudeur. Il décrivit impudemment les cérémonies de la visite, afin d'en donner de l'horreur, et de travailler à l'extirpation d'un abus très-impudent. Tagereau fut animé du même esprit; mais comme Robert n'écrivait pas en langue vulgaire, il se contraignit beaucoup moins. *Vultus ad perpetuam rei detestationem, quam à foro et judiciis explodi convenit, visitationem (spectaculum odio publico dignum) verbum representari? Parcite publice aures, si quid in re obscand labatur verecundi sermonis modestia. Puella resupina jacet cruribus hinc inde distentis. Prostant pudendæ corporis partes, quas natura ad delicias generis humani velavit. Has et matronæ (quæ obstetrices anus sunt) et medici inspicunt, pertractant, diducunt: magistratus vultu compositum risum dissimulat; matronæ præsentem venerem dudum oblitam refricant: Medici pro ætatis discrimine, hic vires pristinas reminiscuntur, ille animo æstuant inanis ludicri spectaculo pascat: chirurgus aut ferramento fabrefacto (id speculum matricis vocari solet) aut cereo et fœtibus Priapo aditus venereos tentat, aperit, reserat: puella jacens titillatione vesand prurit; ut etiam si virgo visitari cœperit, inde tamen non incorrupta recedat* (6). La pudeur, dit-il, m'empêche d'en dire davantage (7). Ensuite il observe que nonobstant la turpitude de cet usage, on pourrait le tolérer si c'était un bon moyen d'avoir des preuves de ce que l'on cherche; mais ce sont des voies trompeuses, soutient-il, et là-dessus il

(5) *Leges semper ei essent, aliquando non faciant, dicit un ancien Romain.*

(6) *Anacrus Robertus, Rerum judicatarum, lib. IV, cap. X, page 70, édit. Genève, 1780, in-8°.*

(7) *Plura dicere vixit pudor. Idem, ibidem.*

entasse obscénité sur obscénité. Tout le chapitre est rempli de termes et de pensées de cette nature, et rien n'est plus lascif que l'endroit où l'avocat de la femme provoque au combat le pauvre époux, et lui fait la description des ressources et des douceurs qui se peuvent rencontrer au champ de bataille. Il y avait eu un pareil procès au parlement de Paris, quelques années auparavant: je ne le remarque qu'afin de dire qu'Antoine Hotman, frère du fameux François Hotman, se déclara contre le congrès, et qu'il se servit d'une grande liberté d'expressions (8). Le livre qu'il publia sur cette matière a pour titre: *Traité de la dissolution du mariage par froideur de l'homme ou de la femme*, et a été imprimé diverses fois: Je pense que la première édition est celle de l'an 1581 (9)*, et que ce fut cette année-là qu'un de ses parens se vit poursuivi en dissolution de mariage sous prétexte d'impuissance. Il est certain que Ronliard (10) a dit qu'Antoine Hotman ne fit ce Traité qu'afin de favoriser l'impuissance d'un de ses parens. Vous noterez, s'il vous plaît, que ce frère de François Hotman faisait beaucoup de figure dans l'ordre des avocats, et qu'il fut créé avocat-général au parlement de Paris par les ligueux. Qu'on ne croie donc point désormais que Tagereau est le seul que j'eusse pu déterrer. Qu'on se souvienne que les plus grands noms du barreau eussent pu venir sur les rangs. Il ne faut pas que j'oublie que l'ouvrage d'Anne Robert a été traduit et publié en français par un avocat (11). Je n'ai point cette version, mais je crois que le passage latin que l'on a vu ci-dessus, et plusieurs autres n'y ont pas touté la naïveté ou plutôt la nudité de l'original, et que néanmoins ils y sont fort sales.

(8) *Voyez la remarque (II) de l'article QUELLENNE, dans ce volume, pag. 302.*

(9) *Voyez du Verdier, Bibliothèque française, pag. 891.*

* *Voyez la note sur la remarque (II) de l'article QUELLENNE, pag. 302.*

(10) *Dans le Capitulaire qu'on a cité, dans ce volume, pag. 28, remarque (F) de l'article QUELLENNE, au commencement.*

(11) *Nommi Tourange. Je tiens cela de M. Marais (dont il est parlé, tom. VIII, pag. 45, citation (N) de l'article HENRI III, et ailleurs), avec quelques autres particularités.*

J'ai lu dans l'Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze, que la femme d'un avocat, chez qui ceux de la religion avaient tenu quelques assemblées à Paris, se constitua prisonnière au Châtelet avec ses deux filles, afin de convaincre de fausseté le bruit qui avait couru que ces assemblées étaient impures (12). « La cour.... fit visiter » les filles par plusieurs chirurgiens, » sages femmes, et à diverses fois. » Mais il ne se trouva visiteur, hors » mise une vieille matrone, qui ne » les jugeast entières : encogues n'osoit » ceste-là résolument assurer qu'el- » les fussent corrompues par attou- » chement d'homme, et finalement » leur demanda pardon après leur » délivrance, déclarant comme, et » par qui elle avoit esté subornée » (13). » Théodore de Bèze ne paraît point condamner l'épreuve à quoi elles se soumirent, et dans le vrai c'étoit une affaire où il y avait des circonstances qui pouvaient les excuser de ce qu'elles s'exposèrent à la visite, malgré la pudeur et le péril qu'elles courraient à cause de la mauvaise foi dont on pouvait soupçonner les visiteurs. Je laisse le fond des incertitudes de cette manière de procéder ; mais enfin si ces demoiselles eussent refusé la visite, elles eussent confirmé les dépositions des faux témoins. Il s'agissait de réfuter les informations que le président de Saint-André avait fait faire, où deux témoins affirmaient que dans l'assemblée du Jendi-saint, composée d'un grand nombre d'hommes, femmes et filles environ la minuit..... après avoir preché, fait leur Sabbath, mangé un couchon au lieu de l'agneau pascal, et la lampe qui leur éclairait, estinte, chacun s'accoupla avec sa chacune, et qu'entre autres femmes ils reconnurent celle du dit advocat, et deux siennes belles jeunes filles, l'une desquelles s'estant rencontrée avec un d'eux, déposans, il la cognot par deux ou trois fois pour sa part (14). Ces informations firent un grand bruit, et furent montrées à la reine-mère (15).

(C) Et j'en parlerai encore ci-dessous.] Ce Pierre Robert était Parisien (16) : Voyons ce qu'on dit de lui dans le Dialogue des Avocats du parlement de Paris. « Il se faisait plus » valoir que les susnommés, non » qu'il fût par aventure plus savant » que ses compagnons, car je crois » qu'il n'en savait pas tant : mais il » était homme d'une belle présence, » voix et action, disait assez heureu- » sement, et se faisait plus estimer » par son sens naturel que par son » étude et son travail. Il s'avança » principalement par deux actions : » l'une et la première fut la plaidoi- » ric qu'il fit pour le président d'Oppède en cette cause de Cabrières et » Mérindol, dont l'histoire est si bien » décrite par M. de Thou, que je » n'ai que faire de vous en parler » davantage. Feu M. Clément du Puy » avait été premièrement chargé de » cette cause ; mais étant devenu ma- » lade de la maladie dont il décé- » da, le président d'Oppède eut re- » cours à Robert, lequel il instrui- » sait de jour en jour de ce qu'il » avait à dire. L'autre cause de l'a- » vancement de Robert vint de ce » que s'étant fait de la religion pré- » tendue réformée, il fut employé » par feu M. le prince de Condé, » aïeul de Monsieur le prince, au » fait de la déclaration de son inno- » cence : depuis lequel temps il fut » toujours recherché par ceux de » cette religion, ce qui lui coûta la » vie ; car il fut tué le jour de la » Saint-Barthélémy (17). »

(16) Loisel, Dialogue des Avocats, p. 517, 356.

(17) *Là même*, pag. 519.

ROBERVAL, professeur en mathématiques à Paris, contemporain de M. Descartes, et son grand ennemi*. Voyez le *Sorberianus*, et M. Baillet (a).

* Joly ne fait pas la moindre remarque sur cet article. Leclerc se contente du dire : « Il se nommait Gille Personne, sieur de Roberval. Voyez Moréri, au mot PERSONNE. »

(a) Baillet, Vie de Descartes, tom. I, pag. 304, où il dit qu'il y a deux fautes dans le dernier volume de Moréri. Voyez aussi *Traité des Auteurs déguisez*, part. II, chap. VI.

(12) Bèze, Histoire ecclésiastique des Églises, liv. III, pag. 238, à l'ann. 1560.

(13) *Là même*.

(14) *Là même*, pag. 235.

(15) *Là même*.

ROCABERTI (JEAN-THOMAS DE), archevêque de Valence au XVI^e. siècle, a été l'un des ornemens de l'ordre des dominicains. Il fut professeur en théologie à Valence, provincial des dominicains dans la province d'Aragon, et puis général de l'ordre, et vice-roi de Valence deux fois, et enfin inquisiteur général d'Espagne. Il s'attacha avec un extrême zèle à maintenir l'autorité pontificale; et non-content d'avoir écrit sur cela plusieurs volumes contre les décisions du clergé de France, il employa et ses soins et son argent à recueillir en un corps les traités que d'autres ont publiés sur la même matière. Ce recueil, imprimé à Rome sous le titre de *Bibliotheca maxima pontificia*, comprend vingt volumes *in-folio*. Rocaberti mourut le 13 de janvier 1699, à l'âge de soixante et quatorze ans.

ROCCO (GIROLAMO) excella si bien dans l'art d'écrire, qu'il est juste de faire mention de lui. Il était de Venise, et il vivait au commencement du XVII^e. siècle. On verra ci-dessous les marques d'estime que lui donna le duc de Savoie (A).

(A) *Les marques d'estime que lui donna le duc de Savoie.* Voici ce qu'on trouve dans un livre intitulé : *La sage et délectable Folie*, composé par J. Marcel. « Je serais long si je » voulais parcourir les exemples de » tous les princes qui ont usé de libéralité et courtoisie à l'endroit » des vertueux; je me contenterai » seulement de dire ce que j'ai vu » en la personne du sieur Rocco Girolami, Vénitien, très-bon arithmétique, et écrivain si excellent » que je ne pense pas qu'aucun de » son temps lui pût mettre le pied » devant. Celui-ci dédia un livre gravé

» sur l'airain à son altesse de Savoie, » l'an 1603, orné de diverses sortes de » caractères, chiffres et tirades de » main très-excellemment faites; ce » que vu par ce grand prince, » voulut récompenser l'industrie de l'auteur, lui mettant de sa main propre au cou une chaîne d'or, valant » 125 écus (1). » L'auteur parle encore de la même récompense dans un autre endroit de son livre. C'est au chapitre de *La folie des écrivains* (2). On sera peut-être bien aise de trouver ici le nom de quelques personnes qui ont excellé en cet art, à ce qu'il assure. « Nous avons en, dit-il (3), beaucoup de braves écrivains, qui ont mis au jour des livres de diverses sortes de caractères, comme en France le Gagneur, Lucas, Josserand et autres; en Italie D. Augustin, de Sienne; M. Martin, de Romagne; Camille Buonadio, de Plaisance; Crésai, Milanais; le Curion, Romain; le palatin le Vérone, et autres, avec le sieur M. Antoine, Génois, qui, en l'an 1606, a fait un livre de plusieurs sortes de lettres et caractères, dédié au prince de Mantone et de Monferrat. »

Voyez la Croix du Maine, pages 424 et 425 de sa Bibliothèque française.

(1) Marcel, sage et délectable Folie, liv. I, p. 106. Il paraît, par l'approbation des docteurs, et par le privilège du roi, que cet ouvrage fut imprimé l'an 1603; je me sers de l'édition de Lyon, 1650, in-8^o.

(2) C'est le VII^e, du II^e livre.

(3) Le même, liv. II, pag. 80.

ROCHEFOUCAUD (ALEXANDRE DE LA), abbé de Saint-Martin (a), frère de ce comte de Randon qui fut tué à la bataille d'Issoire, et de François, évêque de Clermont, qui a été depuis cardinal, s'engagea très-mal à propos dans les fourberies de Marthe Brosier, prétendue possédée. Nous avons dit dans l'article de cette Marthe, qu'enfin le parlement de Paris, l'ayant fait conduire à

(a) Mézerai, Abrégé chronol., à l'ann. 1599, pag. m. 205; 206.

Romorantin, par le prévôt, défendit à son père de la laisser sortir hors du lieu sans la permission du juge. Nonobstant cette défense, le père et la fille s'en allèrent avec notre abbé en Auvergne, et puis à Avignon. Le parlement de Paris eut beau ajourner par deux fois l'abbé, et ordonner enfin, vu sa contumace, la saisie du revenu de ses bénéfices (b); cette troupe ne laissa point de gagner pays, et d'aller à Rome, s'imaginant que la possédée jouerait mieux sur ce grand théâtre, et qu'elle trouverait plus de crédulité dans le lieu qui est la source de la croyance (c). L'évêque de Clermont était si suspect d'avoir inspiré cette équipée à son frère, qu'on le condamna aussi à la perte de ses revenus ecclésiastiques (d). Henri IV, bien averti des méchans desseins que l'on couvait là-dessous, donna ordre à N. de Silleri, son ambassadeur, et au cardinal d'Ossat, d'éventer la mine, et de prévenir le pape avant que cette troupe de comédiens jouât ses pièces. Ils exécutèrent cet ordre soigneusement, et d'ailleurs le cardinal d'Ossat gagna les jésuites (A); si bien que l'abbé de Saint-Martin, à son arrivée à Rome, se trouva destitué des principales ressources sur lesquelles il avait compté. Les jésuites l'abandonnèrent, et le pape, que l'on avait prémuni, ne fit rien qui donnât atteinte à l'arrêt du parlement contre la

prétendue démoniaque. Ce fut à l'abbé à recourir aux supplications très-humbles, tant pour lui, que pour son frère, auprès du roi Henri IV. *Peu de temps après il tomba malade, et mourut de chagrin, à ce qu'on disait, d'être venu de si loin se faire mépriser. Marthe et son père, délaissés de tout le monde, n'eurent plus d'autre refuge que les hôpitaux (e).*

(e) Mézerai, Abrégé chronol., à l'ann. 1599, pag. 206. Voici ce qu'en dit M. de Thou : *Ita fabula de Marthâ à spiritus obsessâ omnino evanuit, ipso Sammartino qui ipe suâ salute in aliâ illâ despectus esse caperat, ex marore mox mortuâ, et Marthâ patreque ejus ex xenodochiorum stipa miseram vitam vix tolerantibus.*

(A) *Le cardinal d'Ossat gagna les jésuites.* Il parla en particulier au père Sirmond, secrétaire de leur général (1), et après lui avoir montré les ordres du roi, il lui représenta qu'il était à craindre que l'action de cet abbé ne fût un obstacle au rappel des pères jésuites, à cause que tant lui que l'évêque de Clermont avaient étudié chez eux. Il lui représenta ensuite la témérité de cet attentat, et combien on ferait de tort aux intérêts de l'église, en mettant tout de nouveau les cours souveraines du royaume avec le pape. Ces raisons firent un très-bon effet.

(1) Il s'appelait Aquaviva.

RODON (DAVID DE) ou plutôt DERODON (DAVID), professeur en philosophie, premierement à Die, puis à Orange, et enfin à Nîmes, était de Dauphiné. C'était un des plus subtils dialecticiens qui fussent en France; et il n'y avait guère de scolastiques espagnols ou ibériens qui le surpassassent sur le chapitre des universaux, et des êtres de raison, et sur les spéculations creuses et abstraites des catégories, et des dépendances de la forme

(b) Thuanus, lib. CXXIII, circa init.

(c) Mézerai, Abrégé chronol., à l'ann. 1599, pag. 206.

(d) Thuanus, lib. CXXIII, circa init.

sylogistique. Mais s'il égalait en cela les logiciens de l'école les plus raffinés, il les surpassait de beaucoup dans les matières de physique; car il adopta le sentiment des modernes, et l'hypothèse des atomes, pour expliquer comme Gassendi, par des principes mécaniques, plusieurs effets de la nature. Son cours de philosophie se vendait bien: l'imprimeur y fit un gain considérable, et principalement au cours abrégé; car l'autre rebutait un peu par l'étendue trop proluxe des disputes scolastiques. De Rodon écrivit un livre de *Supposito**, où il se déclara hautement pour Nestorius contre saint Cyrille; non pas en admettant deux personnes, mais en soutenant que Nestorius ne les admit point et que saint Cyrille confondit les deux natures de Jésus-Christ. Il ne fit en cela que suivre les traces d'un gentilhomme provençal (A), qu'il avait connu sans doute, et qui de catholique romain était devenu très-bon huguenot. Ce sentiment du sieur de Rodon est un incident, ou un épisode de la fameuse dispute qui s'est élevée entre deux ministres de Hollande (B), et qui n'est pas encore finie (a). J'en toucherai quelque chose dans les remarques, et j'en omettrai point l'accusation spécieuse intentée à

ce philosophe, d'avoir été fort ignorant sur les faits de l'antiquité ecclésiastique (C). Il se mêla de controverse, et irrita tellement les adversaires, qu'ils obtinrent un arrêt du roi qui le bannit du royaume, l'an 1663 (b)*. Il se retira à Genève, et y mourut deux ans après ou environ. On ne fut pas toujours satisfait de sa doctrine dans son parti, et on lui suscita là-dessus quelques affaires; mais il s'en tira honorablement (c). Je ne sais si les synodes ou les consistoires se formalisèrent de ce qu'il niait, que la conservation des créatures fût une création continuelle (D).

Il avait été catholique romain** : c'est pour cela que Théophile Raynaud le nomme déserteur de la foi; car c'est de lui qu'il parle dans le passage que je cite de son *Hoplotheca* (E).

(b) Ce fut à cause d'un livre qu'il avait intitulé : *Tombeau de la Messe*. Voyez l'Histoire de l'Édit de Nantes, tome III, p. 563. Il avait publié une Dispute de l'Eucharistie, à Genève, l'an 1655, in-8°.

* Leclerc dit que cet arrêt est du 29 janvier 1663, et il fait dire à Bayle qu'il est de 1662.

(c) Voyez la remarque (B).

** Il était né catholique romain. Il le redevenait en 1630, dit Leclerc. Il publia les motifs de son changement dans un livre intitulé : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée*, Paris, 1631, in-12.

(A) Il ne fit, . . . que suivre les traces d'un gentilhomme provençal.] Il s'appelait Gille Gaillard. Il embrassa la religion réformée, environ l'an 1630, et se retira à Orange, où il fit le panegyrique du prince Frédéric Henri. Il n'oublia point de publier les motifs de sa conversion. Voyez le livre qu'il intitula *le Prosélyte Évangélique*. Voici ce qu'on trouve touchant son livre de *Suppo-*

* Leclerc en donne le titre entier que voici : *Dissertatio de Supposito, in qua plurima hæcenus inaudita de Nestorio tanquam orthodoxo, et de Cyrillo, Alexandrino, aliisque episcopis, Ephesi in synodum convocatis tanquam hæreticis demonstrantur, ut soli scriptura sacra infallibilitas astruatur*, Francfort (Orange), 1645, in-8°.

(a) On parlait ainsi l'an 1696, au temps de la première édition. Il faut dire présentement que cette dispute fut assoupie peu de temps après.

sito *, dans une lettre que Sorbière écrivit à Vossius, l'an 1646, en lui envoyant l'exemplaire dont l'auteur lui faisait présent. *III* (Agidius Gaillardus nobili Gallo) *nuper venit in mentem nescio quid circa Nestorium, quasi perperam in Ephesinâ synodo fuerit livore Cyrilli hereseos insinulatus damnatusque; edque de re editum librum, cui titulus est: de Supposito* (1). L'apostille de cette lettre est considérable; car on y voit qu'un des plus doctes ministres a eu la même opinion (2).

(B) *Son sentiment. . . est un incident, ou un épisode de la fameuse dispute qui s'est élevée entre deux ministres de Hollande.*] C'est ce qu'on va voir dans un long passage de M. Saurin, l'un des deux tenans de cette dispute. « C'est un admirable homme que M. Jurieu ! Les erreurs se purifient en passant par son canal; et ce qui est hérésie dans les autres est orthodoxie en lui, en vertu de son zèle impétueux et intolérant. Dans sa première Apologie, qu'il donna au public après le synode de Leyde, il fait l'histoire de la naissance et du progrès de cette pernicieuse cabale d'hérétiques sociniens ou socinians, indifférens et demi-athées, dans laquelle il enveloppe tous ceux qu'il veut immoler à la baine publique. Il rapporte plusieurs particularités de cette cabale, pour avoir un prétexte honnête de faire l'énumération de ses vertus; et le catalogue de ses prouesses. Entre les caractères d'hérésie qu'il découvre dans quelques théologiens, il met l'approbation qu'ils donnaient au livre de feu M. de Rodon, intitulé de *Supposito*, lequel il qualifie deux fois dans une demi-page, le malheureux livre de *Supposito*. Il avertit que ce malheureux livre fut brûlé à Toulouse : grande réprobation pour un livre ! J'avoue que l'auteur avait été soupçonné de quelques

erreurs : peut-être avait-il donné lien à ces soupçons, en ne suivant pas toujours le chemin battu, et en étendant peut-être un peu trop loin sa liberté philosophique. On lui fit quelquefois des affaires sur sa doctrine, et il en sortit à son honneur. L'an 1664 je le vis à Genève, où il était réfugié, ayant été banni de France pour avoir composé un livre intitulé : *le Tombeau de la Messe*. Je m'entretins souvent avec lui sur diverses matières, et je le trouvais toujours parfaitement orthodoxe. Il mourut à Genève la même année 1664, si je ne me trompe, peu de temps après que j'en fus parti pour la Hollande. J'appris que sa fin avait été fort édifiante, et qu'il avait rendu une confession de foi dont on avait été satisfait. Mais quoi qu'il en soit des sentimens secrets de ce philosophe, et des choses qu'il peut avoir dites dans les conversations, on écrites dans d'autres ouvrages, le traité de *Supposito* n'en doit pas répondre : il n'est comptable que de ses propres erreurs. Quand un homme est suspect, on doit bien être en garde sur lui, et bien épêucher toutes ses paroles, ne lateat anguis in herbâ. Mais il ne faut pas changer ses sentimens orthodoxes en erreurs, ni toutes ses erreurs en hérésies. Cette réflexion va, non pas à justifier pleinement le traité de *Supposito*, mais à l'excuser dans l'esprit d'un homme qui a lui-même besoin d'excuse et de grâce. On ne peut guère deviner ce que M. Jurieu trouve à dire dans cet ouvrage, si ce n'est la même liberté de condamner le titre de mère de Dieu donné à la Sainte Vierge, qu'il prend lui-même dans une de ses lettres pastorales. Ce philosophe explique le terme de *suppositum* d'une manière tout-à-fait orthodoxe; tant à l'égard des personnes divines qu'à l'égard des personnes humaines. Dans l'explication de la personne de Jésus-Christ après son incarnation, il choisit le sentiment le plus généralement reçu, et le moins exposé aux mauvaises conséquences et aux chicanes des hérétiques. Il est vrai qu'il prend le parti de Nestorius contre Cyril-

* Leclerc pense qu'il y a erreur de Sorbière d'attribuer à Gaillard le livre de *Supposito*, qui est de D. de Rodon. Mais ce livre étant anonyme l'erreur était facile à faire.

(1) Voyez la *GDXXXII*^a, des Lettres écrites à Vossius, pag. 285.

(2) *Audio Joh. Croium in eodem esse sententiam in quâ Gaillardus noster.*

» le * et contre les pères du concile
 » d'Éphèse, dont il croit qu'Eutyché
 » a hérité son hérésie. Mais si c'est
 » là une erreur, c'est une erreur de
 » fait qui n'imprime pas un caractè-
 » re de malediction sur un livre.
 » Où est dono le venin de ce livre
 » infortuné? Il est uniquement dans
 » l'aversion que l'auteur fait paral-
 » tre contre le titre de *Seigneur, mère*
 » *de Dieu*, et dans la mauvaise hu-
 » meur où il est contre Cyrille et
 » contre les théologiens de son parti,
 » qu'il regarde comme les patriar-
 » ches de l'idolâtrie (3). Le censeur
 » de ce philosophe ne va pas si loin
 » que lui contre les personnes; mais
 » il a tous les mêmes sentimens que
 » lui à l'égard du dogme. Il épargne
 » ceux qui ont introduit le terme en
 » question dans le langage de l'Eglise;
 » pour le terme même, il le traite
 » sans miséricorde. Selon lui, Cyrille
 » n'était pas idolâtre : son péché ne
 » consistait que dans un zèle malen-
 » tendu. Mais ce mot fatal *Seigneur*
 » a été la source de l'idolâtrie, et
 » même l'occasion de l'hérésie nesto-
 » rienne. Remettons encore une
 » fois devant les yeux à notre zéla-
 » teur de l'orthodoxie, et particuliè-
 » rement de l'orthodoxie anti-nesto-
 » rienne, ses propres paroles (4). »

L'auteur met ici un long extrait
 des pastorales de son adversaire, où
 le titre de mère de Dieu est condam-
 né comme la source de l'idolâtrie;
 après quoi il parle de cette manière
 (5) : « L'auteur du livre *De Sup-*
posito n'a rien dit de plus fort que
 » cela dans le fond. Car si M. Jurieu
 » prétend que ce philosophe a refusé
 » absolument à la bienheureuse Vier-
 » ge le glorieux titre de mère de
 » Dieu, on dira qu'il l'a fait au même
 » sens que M. Jurieu le fait lui-même.
 » On ne peut pas prouver le con-
 » traire par son livre. Et puisque cet

» auteur reconnaît en Jésus-Christ
 » une seule personne aussi-bien que
 » deux natures, et que selon les prin-
 » cipes de sa philosophie, *actiones et*
 » *passiones sunt suppositorum*, maxi-
 » me qu'il allègue fort souvent, on
 » a lieu de croire qu'il ne niait pas
 » que la sainte Vierge ne fût la mère
 » de celui qui est Dieu, de celui qui
 » est une personne divine. Et en effet
 » il lui donne le titre de mère de
 » Christ, après avoir reconnu que le
 » Christ est une seule personne, Dieu
 » et homme tout ensemble, et même
 » une personne divine, dont la per-
 » sonnalité réside proprement dans
 » le Verbe. Qu'elle grande différence
 » y a-t-il donc entre la délicatesse de
 » ce philosophe et celle de notre théo-
 » logien? Pourquoi celui-là est-il hé-
 » rétique, et celui-ci orthodoxe,
 » lorsqu'ils pensent et disent la même
 » chose sur une matière?... Pour moi,
 » je me suis hantement déclaré contre
 » la délicatesse et du théologien
 » et du philosophe. Je persiste dans
 » cette déclaration : je désapprouve
 » leur hardiesse et leur esprit de sin-
 » gularité; je condamne leurs er-
 » reurs et leurs égaremens : je les
 » blâme tous deux; mais je n'ana-
 » thématisé ni l'un ni l'autre.....
 » J'ai quelquefois admiré le zèle de
 » M. de Rodon, un zélé protestant,
 » anti-papiste et anti-idolâtre. Il
 » traite tous les pasteurs réformés
 » d'anges de Laodicée et de pasteurs
 » tièdes, parce que nous ne voulons
 » pas excommunier Cyrille et les pé-
 » res du concile d'Ephèse. Voilà un
 » zèle assez extraordinaire pour un
 » philosophe. Mais c'est une grande
 » mollesse à M. Jurieu de pardonner
 » à Cyrille et aux pères du concile
 » d'Ephèse l'introduction de l'idolâ-
 » trie. Le système de M. de Rodon est
 » plus lié que celui de M. Jurieu.
 » M. de Rodon met Cyrille et les pé-
 » res du concile d'Ephèse au rang
 » des idolâtres dont ils sont les pères.
 » M. Jurieu veut séparer les pères
 » des enfans, après avoir accusé ceux-
 » là d'être la cause du crime de ceux-
 » ci. Toute la différence entre M. de
 » Rodon et M. Jurieu est que, selon
 » M. de Rodon, Cyrille et les pères
 » du concile d'Ephèse agissaient et
 » raisonnaient conséquemment; ils
 » étaient idolâtres, et ils établissaient

* Il marque tout au long les détails qui l'ont
 porté à décrier saint Cyrille, dans lequel il voit,
 dit-il Leclerc et Joly, « un homme qui n'est ho-
 noré par les papes que pour avoir enseigné et
 soutenu une doctrine toute anti-chrétienne. »

(3) Voyez dans l'article NESTORISME, tom. XI,
 pag. 223, remarque (M), s'il est vrai que le terme
 de mère de Dieu soit la source et le fondement
 du culte de la Sainte-Vierge.

(4) Saurin, Examen de la Théologie de M. Ju-
 rieu, pag. 267 et suiv.

(5) Là même, pag. 270.

» l'idolâtrie; et que, selon M. Jurieu, « ces pères, composant un concile œcuménique, ont établi la plus outrée de toutes les idolâtries, sans être idolâtres eux-mêmes. »

La réplique de M. Jurieu à tout cela est fort longue et chargée de plusieurs pièces. Je n'en tirerai que les morceaux qui ont du rapport à de Rodon. « (6) Le livre de de Rodon, » de *Supposito*, est rare, et nous ne l'avions point encore vu lorsque nous avons composé une feuille volante, sous le titre d'*Idee des sentimens de M. Saurin*. C'est pourquoi on doit compter pour rien tout ce que nous en avons dit dans ce petit ouvrage. Depuis cela le livre de de Rodon nous a été fourni par un illustre ami. Et après l'avoir examiné, nous n'y avons pas trouvé d'hérésie formelle, mais bien une témérité prodigieuse, une passion énorme de rendre Cyrille odieux, et de noircir le concile d'Éphèse. Point de fidélité au reste dans ses citations, et encore moins de bonne foi dans ses interprétations, et une pure sophistiquerie dans ses preuves. Ainsi nous croyons cet ouvrage digne du feu auquel le parlement de Toulouse l'a condamné. Car c'est un moyen infailible de décrier les saints mystères, que de faire passer pour hérétiques ceux qui les ont défendus. L'auteur était un de ces latitudinaires qui parurent il y a plus de quarante ans dans les provinces du Midi, et dont il semble que Petit, professeur en théologie à Nîmes, était le fauteur. Au moins cela paraît par les extraits que le sieur d'Iluisseau, grand latitudinaire, en a produits pour la justification de son livre de la *Reunion du Christianisme*. De Rodon, plein de l'intérêt commun de sa secte, travaille de tout son cœur à rendre les anciens odieux et méprisables... » (7) De Rodon, le plus grand et peut-être le premier des ennemis de Cyrille, entre les modernes (8), était un pauvre petit sophiste ignorant dans l'antiquité. Il était pro-

» fesseur en philosophie, et se faisait » un grand honneur de sa subtilité. » Or les savans et les sages savent ce » que c'est qu'un homme subtil à la » péripatéticienne. C'est un sophiste; » et c'était aussi le caractère de de » Rodon. Il a voulu se distinguer et » s'immortaliser en déclarant la guerre à Cyrille et au concile d'Éphèse. » Et son livre est composé exprès » pour le convaincre d'avoir été eutychien, c'est-à-dire d'avoir confondu les deux natures, et des deux » en avoir composé une seule; et » pour prouver au contraire que Nestorius a été très-orthodoxe. On ne saurait dire combien nos latitudinaires élèvent haut cet ouvrage. La première fois que je l'ai vu c'est entre les mains de M. Pajon, qui me le loua comme un excellent livre. M. Saurin lui a donné souvent le même éloge en ma présence. Jugement très-digne de deux personnes parfaitement ignorantes dans les matières de l'antiquité! De Rodon est du même caractère. Il s'est mêlé d'un métier qu'il ne savait pas. Il avait emprunté ou dérobé tout ce qu'il dit contre saint Cyrille, d'un ami dont il parle souvent, et duquel il promet une histoire complète des démêlés de Cyrille et de Nestorius; il ne le dissimule pas... A l'ignorance, il faut joindre la malignité; car rien n'est plus malin, ni de plus mauvaise foi que la dispute de cet homme contre Cyrille (9). »

Je ne fais point de réflexions là-dessus; car apparemment la réplique de M. Saurin sera imprimée avant que j'achève cet ouvrage; et c'est dans cette réplique (10) que les lecteurs pourront rencontrer la découverte des jugemens téméraires et des autres fautes de M. Jurieu. Je dis seulement qu'il n'y a nulle apparence que de Rodon ait songé à favoriser la prétendue faction latitudinaire; car il soutient Nestorius, non pas en le regardant comme le patron de l'u-

(9) Jurieu, Religion du Latitudinaire, pag. 281, 282.

(10) Elle parut, l'an 1697, sous le titre de : Justification de la Doctrine du sieur Saurin..... contre deux libelles de M. Jurieu, l'un intitulé : *Idée des Sentimens*, etc., et l'autre : la Religion du Latitudinaire. Voyez-y le chap. XIII, pag. 342 et suiv.

(6) Jurieu, Religion du Latitudinaire, p. 270.

(7) *Là même*, pag. 278.

(8) Si l'on avait su ce qui concerne Gilles Gailhard (voyez la remarque (A)), on n'eût pas parlé de la sorte.

nion morale du Verbe avec la nature humaine (11), mais en le considérant comme orthodoxe sur l'union hypostatique; et il ne maltraite Cyrille que parce qu'il le considère comme l'auteur de la confusion eutychienne des deux natures. Sans doute il n'a prétendu que chagriner les papistes, et leur faire honte de l'oppression où ils tiennent la mémoire des innocents, tandis qu'ils élèvent jusques aux nues un hérétique qui eut pour lui le bras séculier, la faveur de l'empereur, et la cabale prédominante d'un concile. Si l'on voulait même pousser un peu loin la charité, l'on assurerait qu'il n'eut point d'autre motif que de secourir l'innocence, en faisant paraître que c'est à tort que Nestorius est regardé comme un hérétique. Il n'y a point nécessairement un principe de malignité dans la conduite d'un homme qui maltraite saint Cyrille. Jamais peut-être un chef de parti n'a moins mérité qu'on le ménageât; il se gouverna d'une manière si violente et si furieuse, qu'il ne mérite pas qu'on le remercie d'avoir soutenu la vérité, en cas qu'il l'ait soutenue: s'il l'a trouvée, c'est par hasard, c'est par accident. Des chevaux fougueux qui prennent le frein aux dents, et qui ne se cassent point la tête contre les murailles de l'écurie, parce que leur impétuosité les a conduits vers une porte qui par bonheur était entr'ouverte, sont l'image de certains docteurs, qui rencontrent l'orthodoxie, malgré cent passions impétueuses qui les transportent, et qui leur font violer toutes les règles. Tous les lieux communs de M. Jurieu, pour justifier saint Cyrille, et pour condamner Nestorius, peuvent servir à justifier celui-ci, et à condamner celui-là. Il serait facile d'en montrer l'essai.

(C) *L'accusation spécieuse.... d'avoir été fort ignorant sur les faits de l'antiquité ecclésiastique.*] « Il est très-vraisemblable qu'il n'avait pas jeté les yeux sur les actes du concile d'Ephèse. Il ne faut que le titre de son livre pour s'en convaincre. *Disputatio de Supposito; in qua plurima hactenus inaudita de*

*Nestorio tanquam orthodoxo, et de Cyrillo Alexandrino, aliisque episcopis in synodum Ephesi coactis tanquam hæreticis; et dans la page 71 de son livre, il dit: Rem novam et hactenus inauditam jam demonstrantiam suscipimus, etc. Scilicet Cyrillum Alexandrinum et alios episcopos qui tertio concilio œcumenico interfuerunt fuisse hæreticos, et authores hæresis Eutychianæ. Quel prodige d'ignorance et de hardiesse! Si cet homme avait seulement jeté les yeux dans les auteurs du cinquième siècle, et surtout dans les actes du concile d'Ephèse, pourrait-il dire que l'accusation contre Cyrille d'avoir été l'auteur de l'hérésie eutychienne, qui confond les deux natures, est inouïe? Ce qui lui fut reproché par tous les nestoriens et par une infinité d'autres qui ne l'étaient pas; par Jean, évêque d'Antioche, par lequel Cyrille fut excommunié sur le pied de ce qu'il confondait les deux natures, et attribuait à la nature divine toutes les infirmités qui ne conviennent qu'à la nature humaine de Jésus-Christ (12). » L'auteur étale plusieurs autres preuves semblables, qui font voir que saint Cyrille fut accusé de cette hérésie, et il conclut par ces paroles: *Après cela nous avancer son accusation contre Cyrille comme une nouvelle découverte et une chose inouïe, c'est une sottise, une ignorance et une vanité insupportable. Nous pourrions trouver plusieurs semblables preuves de l'ignorance de de Rodon sur la matière (13).**

Si j'avais le livre du sieur de Rodon, je dirais mon sentiment sur ce fait-ci; mais ne l'ayant pas, je me borne à dire que les paroles que son censeur en a citées ne prouvent point ce qu'il prétend. Elles témoignent que de Rodon s'est engagé à prouver, comme une chose inouïe, non pas qu'on ait accusé Cyrille d'être l'auteur des erreurs d'Eutichès, mais que Cyrille et les autres pères qui assistèrent au troisième concile œcuménique étaient

(12) Jurieu, Religion du Latitudinaire, p. 279.

(13) Là même, pag. 281.

(11) Notes que M. Jurieu déclare, pag. 277, que la haine des latitudinaires contre saint Cyrille vient de ce qu'il fit condamner l'union morale du Verbe, qui est leur idole.

* Leclerc et Joly reconnaissent que l'accusation intentée par Jurieu contre D. de Rodon est fautive, ainsi que Bayle l'a soupçonné.

hérétiques et auteurs de l'euthychianisme. Cela énerve les preuves que l'on allègue de l'ignorance de ce philosophe (14), et montre que son censeur a perverti ou n'a point connu l'état de la chose. Si c'est une méprise, nous la devons excuser, vu l'embaras où il a dû être ayant à jouer le personnage d'apologistes des mêmes gens qu'il avait satirisés. Figurez-vous un homme qui, pour répondre à M. de Meaux, a fait un portrait hideux des premiers pères, et qui pour répondre à M. Saurin doit faire l'éloge des mêmes pères. Est-ce le moyen de savoir ce que l'on dit? Comment se posséder entre deux abîmes de cette nature? Un auteur battu de ses propres armes, et qui ne peut se défendre qu'en se réfutant lui-même, qu'en se contredisant pitoyablement; un auteur, dis-je, qui s'égare et qui se perd dans cette situation, est-il responsable d'une bêtise? La nécessité n'a point de loi : voilà son apologie. Mais cette apologie ne satisfait pas aux justes plaintes du public : tous les lecteurs ont droit de dire : *Pour qui nous prenez-vous? Sommes-nous des gens dont on se doive jouer avec si peu de pudeur? Quand vous ne pouvez répondre à un ennemi qu'en supposant que les pères sont hérétiques; vous les chargez d'hérésies; et parce qu'au bout d'un an vous avez besoin qu'ils soient orthodoxes, afin qu'ils vous débarrassent d'un autre ennemi, vous les faites blancs comme la neige? Où est la bonne foi? où est la honte* (15)?

Mettons ici la réponse que M. Saurin a faite pour de Rodon, sur le reproche d'ignorance. « M. Jurieu fait bien voir qu'il n'a pas jeté les yeux sur le traité de *Supposito*, on qu'il espère que personne n'y jettera les yeux. Car l'auteur ramasse un grand nombre de témoignages et de faits historiques, pour appuyer son accusation contre Cyrille, et contre le concile d'Éphèse. Il cite Ibas, évêque d'Édesse, Gen-

nadius, patriarche de Constantinople, Théodore, évêque de Cyr, Jean archevêque d'Antioche, et plus de quarante évêques orientaux, qui ont attribué à Cyrille l'erreur d'Apollinaire, et qui lui ont reproché qu'il rendait la nature divine de Jésus-Christ passible, en la confondant avec sa nature humaine. L'auteur n'a donc pas ignoré cela. Et quand il a parlé de Phérésie de Cyrille, et de l'orthodoxie de Nestorius, comme d'une chose inouïe, il a parlé ainsi par rapport aux derniers siècles, et non par rapport au siècle de Cyrille et de Nestorius : et il a même regardé comme une chose inouïe, non pas la question, lequel de ces deux patriarches a été l'hérétique ou l'orthodoxe, mais la décision qu'il fait de la question, en justifiant Nestorius, et en condamnant Cyrille (16). »

(D) *Il niait que la conservation des créatures fût une création continue.* C'était nier une doctrine qui, pour être fort commune dans les écoles des Espagnols et des Libertois, n'en est pas moins évidente. Il faut rejeter les notions les plus manifestes, ou tomber d'accord qu'un être tiré du néant par la vertu infinie du créateur, ne peut avoir en lui-même aucune cause de son existence : il ne peut donc continuer d'exister que par la même vertu qui l'a produit au commencement : il est donc éréé dans tous les momens de sa durée; c'est-à-dire il n'existe à chaque moment qu'à cause que Dieu continue de vouloir ce qu'il a voulu, lorsque cet être a commencé d'exister. Cet acte de la volonté divine ne peut point cesser d'être créatif pendant qu'il subsiste, puisqu'il l'a été au premier moment de l'existence de la créature. Les objections du sieur de Rodon se réfutent facilement : elles sont les mêmes à peu près que celles que M. Bernier a proposées (17). Un professeur en philosophie dans l'académie de Puylaurent (18), fit un

(14) Il y a une très-grande différence entre soutenir que tout un concile est hérétique, et soutenir qu'un particulier fut autrefois accusé d'être hérétique. On peut avancer la première prétention comme une chose inouïe, sans prétendre que l'accusation du particulier soit un fait nouveau.

(15) *Conférences de M. de Meaux, article PIRAN, remarque (B), à la fin, tom. IX, pag. 665.*

(16) Saurin, *Justification de sa Doctrine contre deux libelles de M. Jurieu*, pag. 246.

(17) Voyez le livre de M. Bernier, *imprimé à Amsterdam, 1685, et intitulé* Traité du Libre et du Volontaire.

(18) C'était un médecin nommé Jean Bon, son Cours de philosophie a été imprimé. Je me

traité contre de Rodon, sur ce sujet, et le réfuta solidement. Ce professeur avait eu diverses prises avec lui dans Nîmes, et j'ai ouï dire qu'il avait eu part à un ouvrage qu'on intitula *l'Impiété découverte*, et qui fut fait contre de Rodon. J'ai même ouï dire que M. Claude, alors ministre de Nîmes, prêta sa plume aux ennemis de ce philosophe pour la construction, ou du moins pour la correction de cet ouvrage. La plaisante chose que de dire que Dieu dans le sentiment de Gasendi, et de David de Rodon, contribue à conserver les créatures, en empêchant qu'on ne les détruise. Et qui est-ce qui les détruirait, puisqu'il n'y a dans l'univers que deux sortes d'êtres, Dieu et les créatures? Cette occupation serait aussi vaine que la vigilance d'un berger contre les loups, dans un pays où il n'y a point de loups, et où même il ne pourrait y en avoir. Qu'on ne me dise pas qu'un corps en détruit un autre, que le feu détruit le bois, qu'un homme tue un autre homme, etc.; car ce n'est point là une destruction de la créature; ce n'est qu'un échange de modification, les modes ou les accidents ne passent pas pour le terme de la création, c'est la substance qui est créée.

(E) *C'est de lui que parle Théophile Raynaud dans le passage que je cite de son Hoplotheca.*] Après avoir dit qu'on accuse faussement le subtil Scot d'avoir admis une espèce de distinction réelle entre l'essence divine et les attributs, il ajoute, que depuis peu il avait parlé dans Orange à un apostat qui soutenait un nouveau blasphème par l'autorité de Scot, *Placuit hanc crambem obiter hic recoquere, quia his ipsis diebus Arausica, murcus fidei desertor, blasphemiam novam, Scoti autoritate tegere est ausus* (19). Ce blasphème était que les trois personnalités de la Trinité sont des modes de l'essence divine proprement dits. Il observe que ce novateur, qui lui avait allé-

gué le témoignage de Scot, ne s'en était point servi dans la dispute de *Supposito*. C'est un signe qu'il parle du sieur de Rodon. En voici une autre preuve. *Perperam tam crassus error, continuc-t-il, simplicitatem divinam et purissimam actualitatem exscindens tanti viri (Scoti) suffragio calumniosè captato munitus est ab eo, quem retuli spurco fidei desertore malè Rotundo* (20). Ce dernier mot est une allusion manifeste au nom de celui qu'il veut désigner, c'est-à-dire à de Rodon. Il se servit de la même pointe dans un autre livre trois ans après, en le réfutant sur la prétention que saint Cyrille n'a point fait l'ouvrage intitulé, *Thesaurus* qu'on lui attribue. *Eidem S. Cyrillo suppositum esse opus quod inscribitur Thesaurus contendit spurcus hereticus, autor disputationis de Supposito, quam nuperrimè ementito nomine loci suoque suppresso, homo malè teres atque notendus edidit Arausica. In eà disputatione, quæ est una jugis hæreseon et atrocissimarum calumniarum lepra, nebulo qui in sanctum Cyrillum maximè rabi adjudicat ei opus Thesauri* (21).

(20) *Idem, ibidem, pag. 90.*

(21) *Idem, Egotem, de malis ac bonis Libris, num. 209, pag. m. 134. Voyez le père Labbé, de Script. ecclesiast., tom. I, pag. 243.*

ROHAN (RENÉE DE), fille de Louis de Rohan, quatrième du nom, seigneur de Guéméné (a), fut par accident l'occasion d'un meurtre qui pensa exciter beaucoup de désordres à la cour de France, peu après la mort de François II (A). Elle était veuve de François de Rohan, seigneur de Gié, et se voyait recherchée par le comte de Laval (b). Le bâtard de Beuil, fils du comte de Sancerre, et l'un des plus renommés entre les braves qui servaient d'épée de cheval au duc de Guise, voulant s'opposer à cette

souvenir, dit Leclerc, d'avoir le antefois un ouvrage du médecin huguenot nommé Jean Bon, où ce protestant soutenait que D. de Rodon était apien. Ces preuves ne me parurent pas mauvaises.]

(19) Théop. Raynaud, *Hoploth., sect. II, série I, cap. VI, pag. 89. Ce livre fut imprimé à Lyon, l'an 1650.*

(a) Le père Anselme, *Hist. des grands Officiers, pag. 536.*

(b) René de Laval, seigneur de Loué.

recherche, ne s'était pas contenté de devenir rival de ce comte, mais avait de plus insolument publié que cette veuve, ensuite d'une promesse de mariage écrite et signée de sa main, lui avait accordé les dernières faveurs. Son dessein n'était peut-être que de détourner Laval et ses autres rivaux de la recherche de cette dame; mais Laval jugea que l'offense était de celles qui ne se lavent que dans le sang (B). Il l'estima pas assez le bâtarde pour lui faire l'honneur de se battre contre lui; il le prit à son avantage et le tua dans Orléans (c). Le connétable de Montmorenci approuva l'action, et sollicita la grâce de Laval (d): la maison de Guise, au contraire, sollicita la vengeance de ce meurtre, et se trouva si supérieure en crédit dans le conseil, qu'il fallut que le roi de Navarre, dont le palais servait d'asile à Laval, le fît évader la nuit. On saisit ses biens ensuite (e). Ceux qui disent que le connétable prit le parti du meurtrier parce qu'il était de sa maison, ne se trompent point (C). Notre Renée épousa René de Laval (f), et en troisièmes noces Jean de Laval, marquis de Nesle.

(c) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 8.

(d) Là même.

(e) Là même.

(f) Le père Anselme, Hist. des grands Officiers, pag. 536.

(A) Peu après la mort de François II.] M. Varillas dit (1) que ce fut trois jours après la mort de ce prince; mais il s'est trompé, pour n'avoir pas assez pris garde au latin de M. de Thou. *Triduo post de Vi-*

cedomini Carnutum morte allatum est... in idem tempus incidit Buellii... cædes (2). Si l'on avait considéré ce qui précède, on aurait vu que ce triduo se rapporte au 21 de décembre (3), date d'une résolution de laquelle l'historien venait de décrire le précis. Sur ce pied-là on aurait su à Orléans la mort du vidame le 24 de décembre. Or François II était mort le 5 du même mois: il se serait donc passé plus de trois jours entre le décès du roi et le meurtre du bâtarde de Basile. Je ne relève pas cette faute sans savoir qu'elle est de nulle importance; mais il n'est pas inutile de marquer à son lecteur ce qui fait errer les écrivains. Au reste, je ne prétends pas que le vidame de Chartres soit mort quinze ou seize jours après le roi, j'ai seulement voulu dire qu'en se réglant sur M. de Thou, il faudrait en juger à peu près ainsi; mais au fond je ne conseillerai à personne de s'y régler. Ma raison est que M. de Thou a suivi le président de la Place, qui n'a observé en cet endroit aucune exactitude chronologique. Car voici son ordre: François II meurt le 5 décembre 1560; le roi de Navarre cède la régence à la reine-mère; on fait un règlement le 21 de décembre; trois jours après on apprend que le vidame de Chartres est mort; les principales difficultés ayant été écartées par ce règlement, on résout de tenir les états; malgré les protestations d'une partie des députés; le cardinal de Lorraine tâche d'obtenir la commission de haranguer pour les trois ordres du royaume; il ne l'obtient point; on tue le bâtarde de Sancerre sur ces entrefaites; enfin les états s'assemblent le treizième jour de décembre. Voilà le modèle que M. de Thou a suivi: de sorte qu'on ne peut fixer là-dessus ni le jour que le vidame mourut, ni le jour que le bâtarde fut tué.

(B) *L'offense était de celles qui ne se lavent que dans le sang.*] Selon les malheureuses maximes du point d'honneur, on n'en saurait juger d'une autre manière, vu la mollesse des juges contre les médisances qui flé-

(1) Thouan., lib. XXV, pag. 525.

(2) XII kalend. januar.

(1) Dans les deux éditions de Charles IX.

trissent la réputation d'une femme. Mettez en justice un franc calomniateur sur ce point-là, mettez-y un fanfaron indiscret, n'en seront-ils point quittes pour un désaveu, ou pour une rétractation, qui n'empêchent pas que les soupçons et les coups de langue ne continuent? Voilà ce qui porte les duellistes à se faire justice eux-mêmes. Le bâtarde de Sancerre s'y attendait bien, et il se fiait sans doute à son courage et à son adresse, plus qu'à la justice de sa cause (4); car quelle justice peut-il y avoir à dire, même sans mentir, qu'on a obtenu des faveurs de cette nature? Mais la manière dont on l'attaqua rendit inutile sa défense.

(C) *Ceux qui disent. . . . ne se trompent pas.* Le président de la Place est de ceux-là (5). Loué était soutenu, dit-il, de la part du connétable, pour être ladite dame petite nièce dudit connétable, et icelui de Loué, venu de ligne directe masculine du connétable Mathieu de Montmorenci, aussi-bien qu'icelui connétable. M. de Thou fait la même observation à l'égard de René de Laval. *Unde magna rursus irarum seges inter Guisianos et Momorantios orta est, cum illi Sancerre comiti adessent, hi Lavallum uti ex Matthæi Momorantii equitum magistri stirpe profectum tutarentur* (6). Je ne saurais comprendre pourquoi M. Varillas, qui avait dit dans la première édition du Charles IX (7), que le comte de Laval était de la maison de Montmorenci, l'a effacé dans la seconde. Je comprends fort bien pourquoi il a effacé que ce comte était beau-frère des Châtillons : c'est une fausseté manifeste; mais l'autre fait n'est-il pas conforme à la généalogie que du Chêne a publiée de la maison de Montmorenci (8)?

René de Rohan et de Catherine de Parthenai, héritière de Soubise, a été aussi illustre par sa piété et par son esprit, que considérable par sa naissance. Elle était sœur du duc de Rohan, le pilier de ceux de la religion pendant les guerres civiles, sous Louis XIII. J'ai déjà dit en un autre endroit (a), qu'elle soutint avec une fermeté héroïque les incommodités du siège de la Rochelle, qui furent si dures que pendant trois mois elle fut réduite à vivre de chair de cheval et de quatre onces de pain par jour. L'historien (b) qui m'apprend cela, ajoute qu'elle refusa avec sa mère d'être comprise dans la capitulation, et qu'elles demeurèrent prisonnières de guerre. Il lui donne cet éloge, *qu'elle fut célèbre par sa piété exemplaire à toutes personnes de sa religion, et par son savoir au-dessus de son sexe*. Elle faisait très-bien des vers : l'excellent * poème qu'elle fit sur la mort de Henri IV (A) en est une preuve. Ce qu'on raconte de son hébreu est singulier (B). Elle mourut fille à Paris, le 20 de septembre 1646, en sa soixante et deuxième année. La demoiselle de Schurman lui écrivit quelques lettres, qui sont dans le recueil de ses Opuscules.

(4) Buellius, qui eorum (nuptiarum) ipse se dejectione dolebat, ut impediendum afferebat. Renard sibi datum fidem diceret, et ne erat pugnacitatis suæ arrogans, parum honeste de illius famulatu loqueretur. Thuanus, lib. XXV, p. 525.

(5) De l'Etat de la Relig. et Républ., liv. III, 130^e la fin.

(6) Thuanus, lib. XXV, pag. 525.

(7) Tom. I, pag. 8, édition de Hollaude.

(8) Anselme, Histoire des grands Officiers de la Couronne, pag. 19.

(a) Dans l'article de Catherine de PARTHENAI, tom. XI, pag. 411.

(b) Histoire du duc de Rohan, à Paris, 1666.

* Leclerc trouve cette épithète outrée. L'auteur avait intitulé son ouvrage *Stances* : elles sont de six vers chacune, et au nombre de vingt-cinq. Elle avait composé quelques autres opuscules dont parlent Leclerc et Joly.

(A) *L'excellent poème qu'elle fit sur la mort de Henri IV.*] D'Aubi-

ROHAN (ANNE DE), fille de

gné, qui lonait pea, en a mis une partie à la fin de son histoire, et s'est servi de cette préface : *Je laisse parler mieux que moi Anne de Rohan, princesse de Léon, et de tous ceux qui écrivent bien en ce temps, de laquelle l'esprit trié entre les délices du ciel écrit ainsi :*

Quoi ? faut-il que Henri, ce redouté monarque, Ce dompteur des humains, soit dompté par la Parque ?

Je ne rapporterais pas ces deux vers, s'ils ne me donnaient une matière de critique. M. Pellisson ayant dit (1), que *Malherbe tenait pour maxime que les adjectifs qui ont la terminaison en e masculin, ne devaient jamais être mis devant le substantif, mais après ; au lieu que les autres, qui ont la terminaison féminine, pouvaient être placés avant, ou après, suivant qu'on le jugerait à propos ; qu'on pouvait dire, par exemple, ce redoutable monarque, ou ce monarque redoutable, et tout au contraire qu'on pouvait bien dire ce monarque redouté, mais non pas ce redouté monarque ; M. Pellisson, dis-je, ayant parlé de la sorte, continue ainsi : Je n'ai pas pris cet exemple sans raison, et à l'aventure, car j'ai souvent ouï dire à M. de Gombaud, qu'avant qu'on eût encore fait cette réflexion, M. de Malherbe et lui se promenant un jour ensemble, et parlant de certains vers de mademoiselle Anne de Rohan, où il y avait,*

Quoi ? faut-il que Henri, ce redouté monarque, M. de Malherbe assura plusieurs fois que cette fin lui déplaisait, sans qu'il pût dire pourquoi ; que cela l'obligea lui-même d'y penser avec attention, et que sur l'heure, en ayant découvert la raison, il la dit à M. de Malherbe, qui en fut aussi aise que s'il eût trouvé un trésor, et en forma depuis cette règle générale. Or voici une observation de M. Ménage qui n'est pas trop bien fondée. M. de Gombaud, dit-il (2), m'a aussi souvent conté cet entretien qu'il eut avec Malherbe, mais non pas tout-à-fait de la sorte que M. Pellisson l'a rapporté ; car il m'a toujours dit que ce fut lui qui s'aperçut que redouté

monarque ne valait rien. *Quoi qu'il en soit, cette règle, ou de Malherbe ou de M. de Gombaud, . . . est absolument fautive : on le prouve (3) par des exemples ; et l'on fait voir que Malherbe même ne l'a point suivie, puisqu'il a dit en deux endroits assure secours. Mais ce n'est point là mon but ; je prétends que M. Ménage a entendu les paroles de M. Pellisson, comme si elles signifiaient que c'était Malherbe, et non pas M. de Gombaud, qui avait trouvé d'où venait la faute du vers en question ; car s'il ne les avait pas ainsi entendues, il n'aurait pas pu se servir de l'alternative dont il s'est servi, cette règle, ou de Malherbe, ou de M. de Gombaud. Il est visible que cela veut dire que la règle est de Malherbe, si l'on s'en rapporte au narré de M. Pellisson ; et qu'elle est de Gombaud, si l'on s'en rapporte à ce que lui, M. Ménage, en a appris de la propre bouche de M. Gombaud. Mais il est encore plus visible que M. Pellisson attribue la découverte à ce dernier, et nullement à Malherbe. Qui s'étonnera que, manquant d'application, on n'entende pas quelquefois les auteurs latins ? Voici M. Ménage qui n'entend pas un auteur français qui s'était pourtant expliqué d'une manière tout-à-fait intelligible.*

(B) *Ce qu'on raconte de son hébreu est singulier. Elle lisait le Vieux Testament en cette langue, et au lieu de chanter les psaumes en rime française dans le temple, comme les autres, elle les méditait en hébreu. Hanc illustrissimam et sapientissimam principem hebraicis litteris haud leviter fuisse tinctam testis fuit auctoritas rev. Parens, dum Parisiis degeret; quotiescunque enim ipsam adiret, Vet. Testamenti caput aliquod hebraicè legentem inveniebat, et, quod mirere, ne in ecclesiâ quidem hocce studium deseruit, cum etiam illie, dum hymni Davidici decantarentur, ipsa interim hebraico idioma te mente psalleret (4). M. Colomies, qui narre cela, met en marge une autorité qui mérite d'être copiée (5).*

(3) Observations sur les Poésies de Malherbe, pag. 303.

(4) Colomiesius, in Gallia orientali, p. 165.

(5) Hujus in hebraicis peritiam firmat Phil. Aquinas epistola prefata in capitula patrum, à se ex hebreo in gallicum sermonem versa, Id., ibidem.

(1) Histoire de l'Académie française, pag. m. 278.

(2) Observations sur les Poésies de Malherbe, pag. 303.

ROY (JACQUES LE), baron du Saint-Empire, et seigneur de Saint-Lambert, issu d'une ancienne et noble famille originaire de France (A), s'est acquis beaucoup de réputation par les ouvrages qu'il a donnés au public. Il est d'Anvers, où il naquit le 28 d'octobre 1633. Dès qu'il fut en âge de voyager, le baron LE ROY (a), son père, l'envoya aux plus fameuses académies de l'Europe, et à son retour il lui résigna les charges qu'il possédait, et qu'il avait bien exercées à la cour de Bruxelles. Notre baron s'acquitta si exactement de ces mêmes charges, que le marquis de Caracène, gouverneur du Pays-Bas, le fit aller en Espagne, pour informer sa majesté catholique, Philippe IV, de l'état de son gouvernement. Après s'être dignement acquitté de sa commission, il revint au Pays-Bas, et ne se put accorder avec le marquis de Castel Rodrigo qui en était gouverneur; c'est pourquoi il prit la résolution de renoncer à ses emplois, et se retira à une terre qu'il avait proche d'Anvers. Sans cela il se fût poussé bien avant dans les affaires et dans les charges politiques: mais la république des lettres y eût perdu; car il n'eût pas eu le loisir dont il a joui, et qu'il a si bien employé à composer des ouvrages qui ont vu le jour (B). Voyez la remarque (B).

Vous y trouverez quelque chose qui concerne la demoiselle Bourignon, et qui n'a point plu à ses partisans. J'examinerai ce

que l'un d'eux a répondu (C) à ma remarque.

(A) *Il était issu d'une ancienne et noble famille originaire de France.* Les ancêtres du baron le Roy sortirent de France pour suivre le duc de Bourgogne Philippe le Bon, et s'établirent dans le Pays-Bas.

PHILIPPE LE ROY, chevalier banneret seigneur de Broughem, etc., père de celui qui est le sujet de cet article, acheta, de dame Marguerite Baudewyns, la seigneurie foncière de Chapelle Saint-Lambert, le 15 de décembre 1654 (1). Il fut créé baron libre du Saint-Empire par lettres patentes de l'empereur Léopold, datées de Luxembourg le 30 de mai 1671 (2). Il était alors conseiller de sa majesté catholique au conseil souverain des finances du Pays-Bas et de Bourgogne.

(B) *Il a composé des ouvrages qui ont vu le jour.* Le premier ouvrage qu'il entreprit, depuis sa retraite, fut la Notice du Marquisat du Saint-Empire, *Notitia Marchionatus sacri Romani Imperii* (3). Elle fut imprimée à Amsterdam, in-folio, l'an 1678. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres (4). Il publia ensuite dans la même ville, l'an 1683, un ouvrage intitulé: *Achates Tiberianus, sive Gemma Caesaris, antiquitate, argumento, arte, historia prorsus incomparabilis, D. Augusti apotheosis, Imp. Cas. Tiberii, Augustaeque Juliae Domus veteris et iconas, gentesque bello captas representans, notis historicis illustrata*, in-folio. Voyez le Journal de Leipsic (5), et celui de Paris (6). Il a fait imprimer en 1683, à Amsterdam, un in-folio qui a pour titre: *Topographia historica Gallo-Brabantiae, quae Romandiae oppida, municipia, et dominia illustrantur, atque Monasteria, Nobiliumque Praetoria, Castellaeque in eas incisa exhibentur*. On ne saurait désirer un détail plus particulier de ce que l'on nom-

(1) Topograph., Gallo-Brabant., pag. 185.

(2) J'ous en trouveres le précis à la page 70 du livre dont je rapporte le titre ci-dessous, citation (10).

(3) Anvers est la capitale de ce marquisat, qui est l'une des dix-sept provinces du Pays-Bas.

(4) Mois de septembre 1685, article F, pag. 1004.

(5) Acta Eruditor., Lipsiae, 1684, pag. 255.

(6) Journal des Savans du 19 mars 1685.

(a) PHILIPPE LE ROY, seigneur de Broughem, et de Saint-Lambert en Brabant, Voyez la remarque (A).

me le Brabant wallon, et si l'on avait une semblable notice de toute l'Europe. L'on aurait un magasin inépuisable d'éclaircissements et d'instructions. J'ajoute qu'il a commenté la Chronique de Baudouin d'Avènes, et qu'il travaille présentement (7) à commenter celle d'Albéric, moine des Trois Fontaines, laquelle n'a jamais été imprimée, et dont on désire depuis long tems la publication. Il a publié depuis peu (8) un livret de treize pages, intitulé : *Prædictio Anthonii Bourignon de Præstatione urbis Bruxellarum per ignem*, où, après une courte description des maux que cette ville souffrit le 13 d'août 1695, par le bombardement des Français, il rapporte ce que l'on trouve touchant Antoinette Bourignon dans le supplément de Moréri, et ces paroles d'une lettre de cette fille : *Je ne vois point que je ne puisse arrêter à Bruxelles, encore bien que j'aurois toutes les permissions requises, ne fût que ce serait aussi pour peu de temps, n'ayant plus que Bruxelles doit périr par le feu, si j'ai bien vu, comme je vous disais étant chez Masuriet* (9). L'esprit qui avait révélé cet incendie à la demoiselle Bourignon ne marqua pas bien le tems ; car elle s'imaginait, l'an 1666, que la ville de Bruxelles serait brûlée bientôt, et cependant elle n'a été bombardée que vingt-neuf ans après.

Depuis la première impression de cet article M. le baron le Roy a mis au jour : *Castella et Prætoria Nobilium Brabantiae, Cenobique celebriora ad vivum delineata ætque incisa... cum brevi eorumdem descriptione*, À Anvers, 1696, in-folio. Et l'Erection de toutes les Terres, Seigneuries, et Familles tirées du Brabant, prouvée par des extraits des lettres patentes tirées des originaux (10). On devrait donner un semblable livre sur chaque province de l'Europe. Ce serait le moyen de faire connaître ceux qui usurpent si har-

diment la qualité de marquis, ou celle de comte.

(C) *J'examinerai ce que l'un des partisans de la demoiselle Bourignon a répondu à ma remarque.* Sa réponse se trouve dans une lettre touchant les Auteurs mystiques, qui a été imprimée depuis un an (11) avec la *Théologie réelle vulgairement dite la Théologie germanique*. L'anonyme qui a publié cela cite mes paroles, et les fait suivre par celles-ci (12) : « Neuni, s'il vous plait, toute équivoque à part, il n'y eut point de temps, ni bien ni pas bien marqué » dans la prédiction, comme vous voudriez l'insinuer ; et de plus la révélation ne fut pas verbale, comme vous le voudriez faire entendre pour la rendre susceptible de fausse expression sur le temps ; mais elle fut visuelle, et partant de nature à ne marquer formellement aucun temps. Mademoiselle B. ne s'imaginait pas non plus que Bruxelles serait brûlé déterminément plus ou moins tôt ; mais rien ne lui ayant été déterminé sur cela ; nul temps fixé ni nul temps exclu, cette indtermination était précisément la juste et valable raison pourquoi elle ne tenait aussi nul temps pour assuré contre ce péril, et pourquoi elle avait sujet de se précautionner en tout temps. » Il ajoute que c'était de la même manière que le Seigneur et ses apôtres, ayant prédit en général son avènement futur, exhortaient les chrétiens d'alors à être sur leurs gardes en tout temps pour n'en être point surpris ; sur quoi la malignité de quelque esprit profane aurait eu beaucoup plus de prétexte que notre auteur de dire comme lui : « L'esprit qui leur avait révélé cet avènement, ne marqua pas bien le temps ; car ils s'imaginaient il y a dix-sept cents ans que cela arriverait de leur vivant, et cependant on n'en a encore rien vu jusqu'ici. Saint-Pierre nous apprend que telle était déjà la critique des profanes de son temps. Voilà comment l'anonyme a critiqué ma remarque : faisons voir son illusion.

(7) L'an 1666.

(8) A Amsterdam, 1696.

(9) Ces paroles sont tirées d'une lettre écrite de Gand, à M. de Cors, le 15 de janvier 1666. C'est la XII^e de la III^e partie du livre qui a pour titre : *Tombau de la fausse Théologie*.

(10) Ce livre a été imprimé à Leyde, chez Pierre Fander Aa, l'an 1699, in-folio.

(11) A Amsterdam, chez Henri Wetstein, 1701, in-12. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, nov. 1700, pag. 555 et suiv.

(12) Lettre touchant les Auteurs mystiques, pag. 114.

J'ai observé que l'esprit ne marqua pas bien le temps, et l'on m'avoue qu'il ne marqua aucun temps. Que puis-je souhaiter davantage? N'est-il pas visible que quiconque omet de marquer le temps, ne le marque ni bien ni mal, et qu'ainsi l'on peut assurer qu'il ne l'a pas bien marqué? Ma proposition est donc vraie, et il sera certain en tout cas que la demoiselle Bourignon tira une fausse conséquence de ce qui lui avait été révélé, *visuellement*. Elle en conclut que la ville de Bruxelles périrait bientôt par le feu; car elle jugea que la permission d'y demeurer ne lui servirait que pour peu de temps; elle le jugea, dis-je, à cause de cette *révélation visuelle* dont on nous parle. Le parti qu'elle prit, de se retirer d'une ville qu'elle croyait à la veille d'être brûlée, fut sans doute celui qu'elle eût conseillé à tous ceux qui auraient voulu dépendre de sa direction; elle l'eût donc conseillé à tous les habitants de Bruxelles, s'ils eussent été ses disciples. Jugez, je vous prie, dans quelles illusions on se fût précipité si l'on eût voulu se conduire par ses conseils? Un très-grand nombre de personnes qui n'avaient à vivre que dix, douze, quinze, ou vingt années, eussent quitté leur patrie, afin de ne pas périr dans un feu qui devait tomber au bout de vingt-neuf ans. Elles se seraient laissées mener par de fausses prophéties; car une révélation qui serait exempte de fausseté en elle-même, parce qu'elle n'aurait fait que représenter des images, devient fausse et trompeuse dès qu'on l'applique à des temps ou à des lieux qui ne lui conviennent pas. L'esprit révélateur ne trompera point, si vous voulez; mais la personne à qui il se communique ne laissera pas de tromper par ses fausses applications; et ainsi l'apologiste d'Antoinette Bourignon nous fournit sans y penser de quoi conclure qu'elle a été sur ce point-ei une fausse prophétesse. Il vaudrait mieux n'avoir nulle part aux révélations, que de recevoir des prophéties que l'on n'entend pas et que l'on explique si mal, que l'on s'engage à des démarches inutiles, et à des précautions mal fondées. Si cette fille se fût tenue en repos dans le lieu qu'elle croyait menacé d'un incendie,

elle y eût passé tout le reste de ses jours sans voir l'effet de la prédiction; car elle est morte quinze ans avant le bombardement de Bruxelles. Elle s'étonna donc sans nécessité, elle déménagea par une terreur panique. N'allez pas vous imaginer que j'accorde à son défenseur que l'événement a *vérifié* avec évidence (13) la révélation visuelle dont il parle. Le bombardement de Bruxelles ne doit pas être plutôt lié avec la vision de cette fille qu'avec les songes des autres gens. Je ne pense pas qu'on m'ose nier qu'il n'y a presque personne qui ne voie quelquefois en songe l'embrasement d'une ville. Quand on songe que le feu prend à quelque maison, c'est pour l'ordinaire à celle qui nous appartient: si l'on songe qu'une ville est submergée, ou engloutie des flammes, c'est ordinairement la ville qui nous est la plus connue, celle de notre naissance, ou de notre résidence. J'ose donc dire, et je ne crains pas que ceux qui font attention à leurs songes m'accusent de témérité; que plusieurs bourgeois de Bruxelles ont cru en dormant voir le feu aux quatre coins de la ville, et qu'il y en a eu même qui ont cru voir qu'on la bombardait (14). Faudra-t-il prendre ce la pour des songes prophétiques? Les visions de cette nature dans la tête des dévots sont plus suspectes que dans la tête d'un mondain; car les dévots s'imaginent en veillant que la corruption qu'ils voient dans les grandes villes attirera le feu du ciel. Or on voit pour l'ordinaire, en dormant, ce à quoi l'on a pensé en veillant (15). Je laisse à dire que selon la prophétie d'Antoinette Bourignon Bruxelles devait périr par le feu. Chacun voit que cela désigne une destruction totale, ceci n'est point donc le bombardement de l'an 1695. Il n'a point fait périr cette ville-là: plusieurs maisons seulement furent ruinées ou endommagées. Elle fut plus belle et plus magnifique très-peu d'années après, et les habitants se soucièrent

(13) Lettre touchant les Auteurs mystiques, pag. 114.

(14) Depuis surtout que les gazettes parlaient si souvent des villes qui avaient été bombardées.

(15) Voyez ce qui a été dit tom IX, pag. 379, remarque (G) de l'article du second LOTISSEUR (Pierre).

si peu du ravage que firent les bombes, qu'ils disaient tout haut dans le chagrin que leur donnaient les nouvelles de l'avancement du traité de la paix de Ryswick, qu'ils aimeraient mieux être bombardés trois ou quatre fois, que de voir finir une guerre qui faisait rouler l'argent parmi eux avec tant de profusion,

La meilleure chose que l'anonyme ait avancée est l'exemple de la prédiction des apôtres touchant le dernier avènement du fils de Dieu. Ils l'annonceaient comme prochain (16), et cependant dix-sept siècles se sont écoulés sans que l'on ait vu l'accomplissement de leur dénonciation. On peut voir dans les Commentaires sur l'Écriture la solution de cette difficulté. Je me contente de dire que cela n'a jamais paru une valable raison pour justifier ceux qui, dans la suite des temps, ont prédit des choses qui ne sont pas arrivées. On s'est toujours cru en droit de les appeler faux prophètes, ou faux interprètes de l'Apocalypse. Pourquoi serais-je le seul qui ne pourrais pas me servir d'un pareil raisonnement pour refuser ceux qui se mêlent de prédire ? On sait bien que ceux qui se trouvent engagés à faire valoir les nouveaux prophètes répondent aux objections, comme fait ici notre anonyme, aux dépens des vrais prophètes de l'Écriture. On se souvient encore des pastorales de celui dont il parlait quelques pages auparavant. *Qui a érigé, dit-il (17), en inspirés, je ne sais combien de grands et de petits prophètes imaginaires, et qui attend encore le rétablissement de son parti en France par voie d'inspiration.* Il avait beau chercher dans la conduite des prophètes du Vieux Testament ce que l'on considérait comme des marques de fausse prophétie dans les prétendus inspirés de Dauphiné, les gens sages et pieux n'ont pas laissé de conclure contre ces gens-là ce que la droite raison pouvait inférer de ces marques ; et dès que le temps qu'il avait coté pour sa délivrance a été fini, ils ont soutenu que ses interprétations prophétiques étaient faus-

ses. Ils n'ont pas craint qu'on leur objectât l'exemple de la prédiction du second avènement de Jésus-Christ, que l'anonyme m'allégué. Je m'appuie sur le procédé de ces messieurs, qui a été celui de tous les plus graves théologiens toutes les fois qu'il s'est élevé des fanatiques que l'événement convainquait de fausseté.

Il faut répondre à une autre plainte de l'apologiste de mademoiselle Bourignon. Il dit qu'il semble que je trouve un *ragoût singulier à la satiriser*, et il s'étend fort là-dessus. Il ajoute que je renvoie souvent mes lecteurs à un libelle de M. de Seekendorf, et il cite un long passage de M. Thomasius, professeur à Hall, qui montre que M. de Seekendorf était aveuglé de passion en écrivant contre cette demoiselle. Je réponds en peu de mots, 1°. que pour m'imputer cette prétendue envie de *la satiriser*, il faut être de ces gens qui se laissent prévenir d'une admiration infatuante. Extasiés des perfections qu'ils croient voir en une certaine personne, ils n'y peuvent découvrir aucun défaut, ils en consacrent toutes les actions, et ils se mettent fort en colère contre ceux qui usent de quelque discernement, et qui osent faire voir le faible de cette personne. Je n'ai rien dit qui puisse donner atteinte à la chasteté, ni au zèle d'Antoinette Bourignon ; j'ai fait l'abrégé de sa vie naïvement et simplement, et j'ai renvoyé mes lecteurs à un mémoire qui m'avait été communiqué par M. Poirer, et que notre anonyme regarde comme très-avantageux à la demoiselle. Si en qualité d'historien j'ai cru que je pouvais dire quelque chose de son humeur trop grondeuse, et de sa grande vigilance dans l'économie de son bien, je n'ai fait que ce que la vérité exigeait de moi. Je n'ai rien dit sans preuve ; mais laissons aux lecteurs non prévenus à juger de tout ceci. 2°. Qu'entre plusieurs citations de la vie et des ouvrages d'Antoinette il n'y en a guère que cinq ou six de M. de Seekendorf. Pourquoi donc notre anonyme tâche-t-il d'insinuer que je ne me fonde que sur cet auteur ? Enfin je dis qu'alors je ne savais pas ce que M. Thomasius observe du procédé de cet illustre Allemand. M. Thomasius est un homme de mérite, et

(16) Car ils exhortaient à s'y tenir prêts les fidèles à qui ils parlaient.

(17) Lettre touchant les Auteurs mystiques, pag. 108.

pour qui j'ai depuis long-temps bien de la considération. Je n'ai pas besoin de m'opposer à ses remarques ; car il paraît qu'il n'accuse M. de Seckendorff d'avoir mutilé des passages qu'en ce qui concerne les dogmes de la demoiselle Bourignon, et moi je ne le cite qu'en ce qui concerne une matière de fait, et je confirme presque toujours, par d'autres passages, ce que j'emprunte de lui. Je n'ai point sujet de croire qu'à cet égard-là ses préventions l'aient aveuglé. Après tout, s'il était aussi coupable qu'on le prétend, l'eût-on laissé en repos ? M. Poirer, qu'il a réfuté, n'eût-il point repris la plume pour le convaincre de supercherie ?

Je ne réponds rien à plusieurs autres observations de l'anonyme. Ce sont tous reproches vagues, et des signes manifestes de sa trop grande sensibilité ; et du besoin où il est encore de mortifier les sens internes. Ce n'est pas le tout que de se mortifier à l'égard des sens externes, il faut principalement porter le cautère sur l'appétit irascible. Je l'exhorte à y bien songer, et je le renvoie ou aux réponses que j'ai déjà faites (18), ou à cette observation générale qu'il n'y aurait rien de plus inutile que de s'engager à des justifications sur des plaintes avancées sans aucune preuve précise. Quand on m'objectera quelque chose de particulier avec quelque discussion des argumens que l'on tirera d'un tel ou d'un tel endroit de mon Dictionnaire bien cité, je ne refuserai pas la voie des procédures ; mais à l'égard des reproches généraux, je me contenterai d'un appel à des lecteurs équitables.

(18) Dans mes Réflexions sur le Jugement du Public, qu'il a cité dans sa Lettre sur les Auteurs mystiques, pag. 312, 313.

RONCARD (PIERRE DE), poète français de noble maison (A), naquit dans le Vendômois la même année que François I^{er}. fut fait prisonnier devant Pavie. Cette circonstance du temps a fait faire des réflexions peu judicieuses (B). Il pensa périr le jour même de sa naissance ; mais ce péril fut accompagné

d'un incident qui a donné lieu à des traits d'esprit aussi peu solides que ces réflexions (C). Il se mit à la tête de quelques soldats dans le Vendômois, l'an 1562, et fit un aussi grand carnage qu'il lui fut possible de ceux de la religion (D). Cela fut cause qu'on fit imprimer à Orléans quelques pièces fort sanglantes, où l'on supposait qu'il était prétre. Il se défendit en vers, et nia qu'il fût revêtu de ce caractère (E). Ce qu'il y a de bien certain est qu'il avait en commande quelques bénéfices, et entre autres le prieuré de Saint-Côme, proche de Tours. Il y mourut le 27 de décembre 1585, et y fut enterré d'une manière peu distinguée : mais vingt-quatre ans après on y érigea en son honneur un beau monument (F). La goutte lui fit souffrir des douleurs cruelles. On dit que ses débauches l'exposèrent à ce malheur (G). Il y a dans ses ouvrages un nombre infini de poésies galantes qui nous apprennent qu'il eut trois maîtresses principales (a). La dernière ne lui servit que d'amusement et de sujet poétique (H).

Il est même vrai qu'il fit souvent des vers d'amour qui n'étaient que des pièces de commande : il les faisait à la prière de quelques seigneurs de la cour ; ce n'était donc pas ses sentimens qu'il décrivait, mais ceux d'autrui. Quand il se souvenait de cela, il en avait du chagrin ; car il se souvenait en même temps que ces poésies de contrainte ne lui avaient rien valu (I), la récompense étant tombée

(a) Voyez la remarque (II).

en d'autres mains. Il ne fut pas si malheureux à l'égard des poésies qu'il adressa à Charles IX ; il en fut payé assez largement (K). Il plaida contre Joachim du Bellai, pour recouvrer quelques odes qu'on lui détenait, et qu'on lui avait dérobées adroitement (L). Ils s'accordèrent ensuite, et vécurent en bons amis. Il aurait mieux réussi à faire des vers galans, s'il n'avait pas pris pour modèle les anciens poètes. Il se rendit dur et obscur par le trop fréquent emploi de leurs fables (M). Il s'émancipa même, quelquefois comme eux à mêler dans ses ouvrages quelques expressions obscènes (N), et en général il tomba dans plusieurs profanations, et répandit trop de paganisme sur ses poésies, qui furent pourtant payées d'un bien sacré (O). Les jugemens sont fort partagés sur la qualité de ses productions, comme on le verra dans M. Baillet (b). Voyez aussi les remarques du sieur Sorel sur le Berger extravagant (c) : on y trouve un détail de critique assez curieux et assez solide contre ce poète.

Je ne veux pas oublier qu'on a remarqué qu'il réussit mal à corriger ses ouvrages (P) : il en ôtait le meilleur. C'est un défaut bien incommode, et où quelques autres écrivains tombent malheureusement. Disons aussi que le lieu commun des railleries, que les poètes sont mal logés, a été mis en usage contre Ronsard (Q).

(b) Jugemens sur les Poètes, num. 1335.

(c) Sur le XIII^e livre, pag. 617 et suiv.

(A) De noble maison.] Louis de

Ronsard, son père, fut chevalier de l'ordre et maître d'hôtel de François I^{er}, qui le choisit pour accompagner François, dauphin de Viennois, et Henri, duc d'Orléans, ses enfans, en Espagne, pendant qu'ils y furent en hostage pour le roi leur père (1). Il épousa Jeanne Chaudrier, dont la maison étoit alliée à celle de la Trimouille, etc., et par conséquent à celle de Craon, de laquelle sont descendus, par l'alliance de l'empereur Mathilde, les rois d'Angleterre (2); de manière qu'il (3) mettoit en évidence que Ronsard étoit allié au seizième ou dixseptième degré d'Élisabeth roïne d'Angleterre. On prétend que Louis de Ronsard étoit issu d'un Baudouin cadet d'une grande maison (4), sur les confins de la Hongrie et de la Bulgarie, lequel avait amené une compagnie de gentilshommes au roi Philippe de Valois (5). On prétend même qu'il se trouve une seigneurie appelée le marquisat de Ronsard (6), dans l'endroit où le Danube voisine de plus près le pays de Thrace (7); mais je crois que nous pouvons mettre tout cela au nombre de tant de chimères, que la plupart des maisons nobles racontent de leurs premiers fondateurs (8). Elles aiment passionnément à se dire issus des pays les plus éloignés, et de quelque cadet de noble race, brave aventurier, dont les beaux exploits méritèrent cent récompenses du prince qu'il vint servir. S'il n'y avait que trois ou quatre familles qui contassent de telles choses, on n'aurait pas tant de penchant à s'en moquer. Au reste, l'au-

(1) Binet, Vie de Ronsard, au IX^e tome des Œuvres de Ronsard, in-12, pag. 113. Notes que du Perron, dans l'Oraison funèbre de Ronsard, au même volume, pag. 149, ne dit pas que Loys de Ronsard ait été maître-d'hôtel de François I^{er}, mais de Henri II.

* La Monnoie, dans ses notes sur La Croix du Maine, dit qu'il faut lire Chaudrier et non Chaudrier, comme Bayle et d'autres ont lu, trompés par de mauvaises éditions.

(2) Binet, *Idem*, pag. 212.

(3) C'est-à-dire le sieur du Faux, Angevin, dans ses Mémoires. Il y a dans mon édition, le sieur du Faux; mais j'apprends de La Croix du Maine que cet antrus s'appelait Pascal Robin du Faux.

(4) Binet, Vie de Ronsard, pag. 122.

(5) *Idem*, pag. 213.

(6) *Idem*.

(7) *Idem*, pag. 213.

(8) Voyez, dans ce volume, pag. 92, remarque (C) de l'article PIERRE.

teur que je cite n'a fait que traduire en prose ce que Ronsard avoit raconté de son extraction, dans l'une de ses élégies (9). Du Perron (10) fit ce même conte, mais au lieu de Bulgarie, il mit la Moravie. Le Recueil des plus belles Pièces des Poètes français, imprimé l'an 1692, contient (11) une Vie de Ronsard où on le fait originaire de Hongrie et de Bulgarie. Si cela n'est pas absurde, c'est du moins une falsification; car la tradition de cette famille ne donne pas deux patries à ses ancêtres, mais seulement une, sur les confins de la Hongrie et de la Bulgarie. Ce sont les termes de Claude Binet : et voilà à quoi l'on s'expose lorsqu'on veut changer les termes de ses originaux, soit pour abrégier, soit qu'on les trouve trop vieux. Il ne fallait pas supprimer ici le mot de *confins*.

(B) *Des réflexions peu judicieuses.*
 « Du mariage de Loys et de Jeanne
 » de Chandrier nasquit Pierre de
 » Ronsard au chateau de la Poisson-
 » niere. . . . un samedi 11 de sept.
 » 1524 *. Auquel jour, le roy Fran-
 » çois I^{er} fut prins devant Pavie. Et
 » pourroit on douter si en mesme
 » temps la France receut par ceste
 » prinse mal-encontreuse un plus
 » grand dommage, ou un plus grand
 » bien par ceste heureuse naissance :
 » à laquelle estoit advenu comme à
 » d'autres grands personnages, d'es-
 » tre remarquée d'une si memorable
 » rencontre. Ainsi que la naissance
 » du grand Alexandre fut signalée et
 » commecclairée par l'embrasement
 » du temple de Diane en la ville
 » d'Ephese (12). » Voilà sans doute une
 » belle compensation, et la France
 » bien dédommagée de la prison de son
 » roi; malheur qui mit le royaume à
 » deux doigts du précipice, et qui fut
 » la cause d'une longue suite de pertes
 » honteuses et funestes à la nation : la
 » voilà, dis-je, bien dédommagée,
 » puisqu'elle acquit ce jour-là un bel
 » esprit qui l'a enrichie de plusieurs
 » milliers de vers en sonnets et en ma-

drigaux d'amour, en stances, en hymnes, en odes, etc. Cette pensée de Claude Binet ne pourrait être soufferte que dans quelque poésies de panégyriste, encore y aurait-elle besoin d'indulgence, et n'éviterait jamais la censure d'hyperbole froide parmi les gens de bon goût *. Ce fut sans doute ce qui obligea du Perron à ne la point faire paraître dans l'Oraison funèbre de Pierre Ronsard (13). Qu'en dira-t-on donc lorsqu'on la verra en prose dans une histoire? je veux dire dans la Vie de Ronsard. Mais que dira-t-on de M. de Thou, ce grave, ce vénérable magistrat, qui a débité fort sérieusement la même pensée, dans une Histoire générale qui est un chef-d'œuvre? *Natus erat* (Petrus Ronsardus) dit-il (14), *eodem quo infelicitur à nostris ad Ticinum pugnatum est, anno ut ipse in Elegid ad Remigium Bellaqueum scribit, quasi Deus jacturam nominis Gallicæ eo prælio factum et secutum ex illo veluti nostrarum rerum interitum tanti viri ortu compensare voluerit*. Remarquez bien que M. de Thou ne met pas à un même jour la naissance de ce poète et la bataille de Pavie; il ne les met qu'à la même année. Mais Claude Binet ne trouvant point là un assez beau jeu, ni assez de merveilleux, assura que ces deux choses arrivèrent le même jour. Il se trahit lui-même, il découvre son mensonge; car il assigne l'onzième jour de septembre 1524 à la naissance de son poète, et toute la terre sait que François I^{er} fut battu devant Pavie le 24 de février 1525 : le concours d'année ne laisse pas d'être vrai selon la façon de compter de ce temps-là; car on n'avait pas encore réglé en France que l'année commençât le 1^{er} jour de janvier : elle ne commençait qu'à Pâques, et ainsi la bataille de Pavie était contenue dans l'année 1524. Qu'on ne dise pas qu'il y a faute d'impression dans le livre

* On ne peut, dit Joly, que souscrire à cette judicieuse censure; mais je ne sais si l'ardeur de critiquer n'a pas emporté Bayle un peu trop loin, lorsque quelques lignes plus bas, il blâme aussi fortement l'historien de Thou. Joly, tout en l'excusant, convient cependant que la comparaison faite par de Thou n'est pas à l'abri de la censure.

(13) Voyez, ci-dessous, citation (18).

(14) *Thuanus, lib. LXXXII, sub finem, pag. m. 43, à l'ann. 1585.*

(9) C'est la XX^e. Elle est adressée à Belleau.

(10) Oraison funèbre de Ronsard, pag. 183.

(11) *Au 1^{er} tome*, pag. 339.

* Cette date est aussi donnée par du Verdier. Mais Leclercq et Joly pensent que Ronsard ne vit le jour qu'en 1526.

(12) Binet, Vie de Ronsard, pag. 113.

de Binet : cela n'est pas vrai : lorsque cet auteur nous conte que Pierre Ronsard mourut le 27 décembre 1585, il lui donne 61 ans, 3 mois, 16 jours de vie (15). Il l'a donc cru né l'onzième jour de septembre 1524, d'où en passant nous recueillerons une erreur de Sainte-Marthe (16). Mais ne dissimulons point qu'il y a ici quelque incertitude qui le pourrait excuser. On ne sait que par un passage de Ronsard qu'il soit né la même année que François I^{er} fut pris ; pour le moins est-il certain que du Perron n'alléguait point d'autre preuve contre ceux qui n'étaient pas de ce sentiment. « Quand au temps de sa » naissance, dit-il (17), il y en a » diverses opinions : les uns pensent » qu'il soit né l'an cinq cens vingt » deux, et par ainsi mort en son an » elimaeterique, chose que l'on a » remarqué arriver à beaucoup de » grands personnages : les autres s'ar- » restent à ce qu'il en a écrit, ayant » signalé l'année de sa nativité par » la prise du grand roy François, » comme souvent il se rencontre de » ces fortunes notables à la naissance » des hommes illustres : là où nous » pouvons eneor observer en passant, » que la prise de ce roy devant Pa- » vie, qui est l'accident duquel il a » voulu marquer l'année de sa nati- » vité, se rencontre justement en » un mesme jour que celui auquel » nous celebrons la memoire de sa » mort, qui est la feste de saint » Matthias (18). » Cette preuve unique de du Perron se trouvera faible, quand on saura que Ronsard dans l'un de ses poèmes, s'est donné un âge qui ne convient point à un homme né l'an 1524 ou l'an 1525. Voici ses paroles ; elles sont un peu grossières, et peu convenables au sujet ; car il était question de répondre à des adversaires mordans et railleurs, qui l'accusaient en-

tre autres choses d'une vie voluptueuse.

*Tu dis que je suis vieil, encore n'ay-je atteint
Trente et sept ans passes, et mon corps ne se
plaint*

*D'ans ny de maladie, et en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus, et mes veines bien
fortes :*

*Et si j'ai le teint palle et le cheveu grison,
Mes membres toutefois ne sont hors de sai-
son (19).*

Le poème où il parle ainsi fut composé quelques semaines après la mort du duc de Guise (20), et par conséquent au printemps de l'an 1563. Un homme qui n'eût eu alors que trente-sept ans, serait né l'an 1526, et sur ce pied-là nous ne devrions pas blâmer Scévole de Sainte-Marthe. Il est un peu surprenant que notre poète n'ait pas bien su quand il était né.

(C) . . . *Des traits d'esprit aussi
peu solides que ces réflexions.*]

« Peu s'en falut que le jour de sa » naissance ne fust aussi le jour » de son enterrement : car comme » on le portoit baptizer du chateau » de la Poissonniere en l'eglise du » lieu, celle qui le portoit traversant » un pré, le laissa tomber pas mes- » garde à terre, mais ce fut sur l'her- » be et sur les fleurs, qui le receu- » plus doucement : et eut eneor cet » accident une autre rencontre, » qu'une damoiselle qui portoit un » vaisseau plein d'eau rose et d'amas » de diverses herbes et fleurs selon » la coustume, pensant aider à re- » cueillir l'enfant, luy renversa sur » le chef un partie de l'eau de sen- » teurs, qui fut un presage des bon- » nes odeurs dont il devoit remplir » la France, des fleurs de ses doctes » escrits (21). » Voilà ce qu'on ap- » pelle *concelli* au delà des monts. M. le Pays ne manqua pas de rimer sur cette pensée, lorsqu'il fit l'histoire de la Muse de Ronsard. Il naquit d'un chevalier de l'ordre, le jour que François I^{er} fut pris à la bataille de Pavie ; et l'on a dit à sa gloire que la France ne se fût jamais consolée d'un jour si malheureux, si ce même jour ne lui avait donné un si

(15) Binet, Vie de Ronsard, pag. 156.

(16) *Negotio sexagesimum etatis annum excessit (Ronsardus) articulatim morbo servissimè vexatus.* Sammarthian., Elogior., lib. I, pag. m. 80.

(17) Du Perron, Oraison funebre de Ronsard, pag. m. 190.

(18) J'ai rapporté tout le passage, afin de montrer ce que j'ai dit ci-dessus, citation (13), que du Perron ne se servit pas de la pensée du prétendu dédommagement de la prison de François I^{er}.

(19) Ronsard, Réponse à quelque ministre, pag. 86 du IX^e. tome de ses Œuvres, 10-12.

(20) Voyez l'épître qui est au-devant de ce poème.

(21) Claude Binet, Vie de Ronsard, pag. 116.

grand homme. Le jour de sa naissance faillit à être celui de sa mort. Une demoiselle qui le portait (22) du château de la Poissonnière, où il était né, à l'église de la paroisse, où il devait être baptisé, le laissa tomber imprudemment ; mais par bonheur ce fut dans un pré, et sur des fleurs, et tout le mal qu'il reçut ce fut d'être tout mouillé de l'eau rose, qu'on portait, suivant la coutume, pour ce baptême.

Ce ne fut point sans doute un effet du hasard,
Je crois qu'on peut, sans badinage,
Dire que ce fut un présage
De la fortune de Ronsard ;

Un présage certain qui fit alors comprendre,
Combien de bonne odeur Ronsard devait répandre,

Un présage certain que les neuf doctes sœurs,
Dont il devait chanter la gloire,
Pour éterniser sa mémoire

Lui feraient quelque jour des couronnes de fleurs (23).

(D) Il se mit à la tête de quelques soldats. . . . contre ceux de la religion.] Donnons le narré de Théodore de Bèze : « Le plus grand mal fut que » parmi les images, le commun » rompit quelques sépultures de la » maison de Vendôme, chef aujourd'hui de la maison de Bourbon, » ce qui fut trouvé tresmauvais et à » bon droit. Adonc ceux de la religion romaine voyans ces choses, et » que quant à la noblesse du pays les » unsestoient allés trouver le prince à » Orléans, les autres s'estoient jettés » dans la ville du Mans, commencèrent à tenir ceux de la religion en merueilleuse sujétion. Entre autres » Pierre Ronsard, gentilhomme donné » de grandes graces en la poésie » françoise entre tous ceux de nostre » temps, mais au reste ayant loué sa » langue pour non seulement souiller sa veine de toutes ordures, » mais aussi mesdire de la religion » et de tous ceux qui en font profession, s'estant fait prestre, se voulut mesler en ces combats avec ses » compagnons. Et pour cest effect » ayant assemblé quelques soldats » en un village nommé d'Évaille, dont » il estoit curé, fit plusieurs courses

» avec pilleries et meurtres (24). » M. de Sponde prétend que la noblesse du Vendomois élut le prêtre Ronsard pour son chef; j'aimerois mieux m'en tenir à la narration de Théodore de Bèze. Rapportons néanmoins les paroles de cet annaliste ; nous y trouverons d'autres choses à corriger. *Arma quoque sumens nobilitas, ducem sibi elegit Ronsardum, qui insolentiam profanorum non ferens, multos ex iis male muletavit : quamquam eurionatum Evallie tenebat, loci amoenitate aut comunitate captus. Neque enim is erat, qui libertatem suam, atque adeo licentiam poeticam, sacerdotalis muneris necessitate tanquam compede ad gravitatem et functione dignam vellet adstringere : sed homo generosus, et à teneris annis inter nobiles pueros Caroli ducis Aureliani Francisci I filii in aula, et postea militariis studiis in Angliæ et Scotiæ innutritus, antequam litteris sub Io. Aurato operam daret, et divinum ingenium ad poeticam appelleret, inter pacatæ vitæ oblectamenta etiam armorum curam et amorem retinuerat (25).* C'est nous faire entendre que Ronsard ne s'était chargé d'une cure que pour son plaisir *, et qu'il s'acquittait des fonctions du sacerdoce cavalièrement. Si cet auteur avait su que ce prétendu curé avait eu chez le roi d'Ecosse le même grade que chez le duc d'Orléans, ne fût-il servi de la distinction qu'il a employée eût-il dit que Pierre Ronsard fut élevé page chez ce duc, et apprit le métier des armes sous le roi d'Ecosse ? Rectifions cela, et sachons que ce jeune homme fut donné pour page au dauphin, l'an 1536, trois jours avant que ce prince décédât (26). *De là il fut donné à Charles duc d'Orléans, second fils du roi, où il continua quelque temps, fort agréable à son maître qui pour lui faire voir du pays le donna page à Jaques de Stuart roi d'Ecosse qui*

(24) Bèze, Hist. ecclésiastique, liv. VII, pag. 537, 538.

(25) Spondeus, Annal. ecclæ., ad ann. 1569, num. 16, pag. m. 621, 622.

* Bayle nie, dit Leclerc, que Ronsard ait été curé d'Évaille, par ce qu'il suppose fausement qu'on ne pouvait être curé sans être prêtre.

(26) Binet, Vie de Ronsard, pag. 115.

(22) Binet ne dit point que la demoiselle le portait : il la distingue de celle qui le portait.

(23) Le Pays, Titres de noblesse de la Muse amorette, à la page 182, 183 de la 1^{re} partie des Nouvelles Œuvres, édition de Hollande, 1687.

estoit venu espouser (27) *Madame Magdaleine, fille du roi François. Le roi d'Ecosse l'emmena en son royaume où il demeura deux ans* (28), *et en Angleterre six mois, après quoi il retourna en France, et se retira vers le duc d'Orléans son maistre, qui le retint page en son escurie, et qui le depescha pour quelques affaires en Flandres et Zelande, avec charge expresse de passer jusques en Ecosse, ce qu'il fit Retourné qu'il fut de ce voyage, ayant atteint seulement l'age de 15 à 16 ans, ayant esté au duc d'Orléans cinq ans et jusques à son decez, et depuis à Henry, qui fut depuis roi, l'an 1540, fut mis en la compagnie de Lazare de Baif qui alloit ambassadeur pour le roi à la diète de Spire* (29). Ce récit nous montre, 1^o, que Ronsard n'avait point appris le métier des armes en Ecosse, autrement que chez le duc d'Orléans, et autrement que tous les pages des princes l'apprennent. 2^o. Que M. de Sponde s'est mal exprimé, et qu'il n'a point su que notre poète, étant en Ecosse, n'avait qu'environ treize à quatorze ans, et qu'à son retour en France on le mit page chez le père du dauphin. On m'objectera peut-être que je ne dois pas réfuter cet annaliste par la narration de Claude Binet, toute remplie de fautes. C'est une difficulté, si l'on veut, mais qui ne m'empêche point de croire que Claude Binet ne se trompe point à l'égard du temps que Pierre Ronsard fut donné page au roi d'Ecosse. Il se trompe néanmoins fort grossièrement dans son calcul; car si Ronsard avait été au duc d'Orléans cinq ans et jusques à son decez, il aurait servi ce prince jusqu'en l'année 1545; et si depuis ce temps-là il eût été au service du dauphin Henry, comment serait-il possible qu'il eût été mis ensuite auprès de Lazare de Baif, l'an 1540? D'ailleurs il est vrai que Lazare de Baif, allant de la part du roi en Allemagne avec le caractère d'am-

bassadeur; l'an 1540, prit avec lui notre Ronsard qui sortait de page (30). Quoi qu'il en soit, M. Varillas a donné dans le panneau que M. de Sponde a tendu à ses lecteurs. « On » inventa de nouveaux supplices » pour punir les calvinistes de Ven- » dôme, à cause que les plus empor- » tés d'entre eux avaient fouillé dans » les sépultures des ancêtres du roi » de Navarre : et le fameux poète » Ronsard, gentilhomme du pays, qui » lassé de la cour et de vivre peu » accommodé dans sa maison, avait » accepté la cure d'Évailles, re- » prit les armes qu'il avait autre- » fois portées en Ecosse et en Angle- » terre. Il s'en excusa depuis en di- » sant agréablement, que n'ayant pu » défendre ses paroissiens avec la » clef de saint Pierre, que les calvi- » nistes ne respectaient ni ne crai- » gnaient, il avait pris l'épée de » saint Paul, et, se mettant à la tête » de la noblesse voisine, avait ga- » ranté du pillage son église et sa pa- » roisse (31). » Vous voyez qu'il sup- » pose faussement que Ronsard porta les armes en Ecosse et en Angle- » terre.

(E) *Il se défendit en vers, et nia qu'il fût prêtre.*] Le ministre Chaudieu et Florent Chrétien étaient les auteurs des pièces que l'on publia contre lui à Orléans. Le premier se déguisa sous le nom de *A. Zamariel B. de Mont-Dieu*, et le second sous celui de *François de la Baronnie* (32). Voici ce qu'en dit le père Garasse : « Ces deux hommes lui firent une » mercuriale sanglante qui s'appelle » la Métamorphose de Ronsard, en » prêtre, ou le Temple de Ronsard, et » là dedans ils le taxent nommément » d'avoir enseigné l'athéisme.

- *Je t'en vey discourir tout ainsi qu'Epicure*
- *Qui attacheoit au ciel un dieu qui n'a la cure*
- *De ce qu'on fait en bas, et en parlant ainsi*
- *Tu monstrois que de luy tu n'avois grand soucy, etc.*

« . . . Mais Ronsard a reparti so- » lidement à leurs scurrilites et im-

(27) *Il épousa à Paris, le 1^{er}. de janvier 1537.*

(28) *Du Perron, dans l'Oraison funèbre de Ronsard, pag. 193, dit qu'il séjourna en Ecosse deux ans et demi.*

(29) *Tiré de Claude Binet, Vie de Ronsard, pag. 115 et suiv.*

(30) *Voyez les vers d'Antoine de Baif, rapportés par M. Ménage, Remarque sur la Vie d'Ayrault, pag. 191.*

(31) *Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 171, édition de Hollande, à l'ann. 1562.*

(32) *Consultez la Doctrine curieuse du père Garasse, pag. 126 et 1022, et La Croix du Maine, pag. 88.*

» pertinenances dans le poëme qui
 » porte pour titre : *des Misères du*
» Temps ; auquel il proteste , etc.
 » (33). » Garasse s'est abusé : le
 poëme *des Misères du Temps* n'est
 point la réponse à Zamariel et à la
 Baronnie. Ce que Ronsard fit pour se
 défendre contre eux est intitulé : *Re-*
ponse aux injures et calomnies de je
ne sçay quels predicantereaux et nu-
nistreaux de Geneve. La raison, qui
 anima les protestans à faire des vers
 contre ce poëte, est rapportée impar-
 faitement et par Binet, et par M. Va-
 rillas. L'un dit qu'ils le maltraitèrent
 pour se venger des poésies qu'il avait
 faites contre eux ; l'autre assure qu'ils
 le satirisèrent à cause de ses exploits
 d'armes. Il fallait joindre ensemble
 ces deux raisons ; car il est certain
 qu'ils le frondèrent parce qu'il avait
 employé contre eux la plume et l'épée
 avec beaucoup de fureur. Voici
 les paroles de Binet : « Cela donna
 » occasion à Ronsard de s'opposer à
 » ceste nouvelle opinion, et armer
 » les muses au secours de la France,
 » faisant voir le jour à ses remons-
 » trances, qui furent jugées de tant
 » d'efficace pour combattre les enne-
 » mis de la religion catholique, que
 » le roy et la royne sa mere l'en gra-
 » tifierent, comme aussi fit le pape
 » Pie V, qui l'en remercia par lettre ex-
 » presses : ce qui fut cause que ceux
 » de la nouvelle opinion commence-
 » rent à l'attaquer, et dresserent un
 » poëme fort satyrique et mordant
 » contre luy, qu'ils nommoient le
 » Temple de Ronsard, où en forme
 » de tapisseries ils dépeignoient sa
 » vie : ils firent aussi quelques res-
 » poncees à ses remonstrances où es-
 » toit ce tiltre, la Metamorphose de
 » Ronsard, dont les auteurs furent
 » un A. Zamariel et B. de Montdieu,
 » ministres, le dernier desquels il
 » designe assez par ses vers de la res-
 » ponce qu'il luy fit, le comparant
 » à Sisyphe,

- Qui remonte et repousse aux enfers un rocher
- Dont tu as pris ton nom (34).

Binet coupe là un auteur en deux :
 A. Zamariel B. de Mont-Dieu n'est

(32) Garasse, *La même*, pag. 126, 127.

(33) Binet, *Vie de Ronsard*, pag. 138, 139.
Voyez aussi l'Oraloia funebre par du Perron,
 pag. 107, où l'on ne trouve que la même raison
 que Binet allégué.

qu'un seul homme³¹. Passons aux pa-
 roles de Varillas : *De là* (35) *vinrent*
l'effroyable satire que Florent Chré-
tien, alors passionné calviniste et pré-
cepteur du prince de Navarre, écrivit
sous le nom du ministre de la Baro-
nie, contre le même Ronsard ; et la
réponse de celui-ci, où il montra que
l'indignation était capable de lui faire
composer de plus beaux vers que la
nature, quoique son génie fût in-
comparable pour la poésie (36). Il n'a
 pas raison de dire que Florent Chré-
 tien écrivit sous le nom d'un mini-
 stre, ni de croire qu'il n'y eût que lui
 qui satirisât Ronsard. Nous avons vu
 qu'il avance après Théodore de Bèze
 et M. de Sponde que ce poëte était
 créné ; mais nous allons voir qu'ils se
 trompent.

Or sus, mon frere en Christ, tu dis que je suis
prêtre :
J'atteste l'Eternel que je le voudrois estre,
Et avoir tout le chef et le dos enseché
Dezous la pesanteur d'une bonne croisée :
Lors j'auroy la couronne à bon droit sur la
terre
Qu'un ravier blanchiroit le jour d'une grand
feste
Ouverte, large, longue, allant jusques au
front,
En forme d'un croissant qui tout se courbe en
rond (37).

Ronsard dans ces vers ne nie-t-il pas
 formellement qu'il fût prêtre ? Et
 l'eût-il osé nier, s'il l'eût été ? Disons
 un mot pour excuser les ministres
 qui lui donnèrent ce titre. Il avait
 reçu les ordres, et il faisait des fonc-
 tions ecclésiastiques au chœur avec
 les habits sacerdotaux³², c'est lui-
 même qui le raconte.

Mais quand je suis aux lieux où il faut faire
voir
D'un cœur dévotieux l'office et le devoir,
Lors je suis de l'église une colonne fermée,
D'un surplis ondi les espaulles je m'arme,
D'une haumasse le bras, d'une chape le dos,
Et non comme tu dis, fuit de croix et d'os :
C'est pour un capelan, la mienne est honorée
De grandes boucles d'or et de frange dorée (38).

Je ne perds un moment des prières divines :

³¹ La Monnoie ayant ici bûmé Bayle, Bayle en a
 défendu par Joly, qui cite le *Chamfrana*, t. 156.
 (35) C'est-à-dire de ce que Ronsard avait pris
 les annes contre les protestans.

(36) Varillas, *Hist. de Charles IX*, liv. III,
 pag. 171, 172.

(37) Ronsard, *Réponse à quelques ministres*,
 pag. m. 80.

³² Leclerc observe que le surplis, l'haumasse et
 la chape, dont Ronsard parle dans ses vers, ne
 sont point des habits sacerdotaux.

(38) *La même*, pag. 94.

*Dfs la pointe du jour je m'en vais à matines,
J'ay mon breviaire au poing, je chante quel-
quefois,*

*Mais c'est bien rarement, car j'ay mauvaise
voix.*

*Le devoir du service en rien je n'abandonne,
Je suis à prime, à texte, et à tierce, et à
nonne,*

*J'ay dire le grand messe, et avecques l'encens
(Qui par l'eglise espars comme parfum se
sent,)*

*J'honore mon prelat des autres l'outrepasse,
Qui a pris d' Agenor son surnom et sa race.
Après le tour finy je viens pour me r'avoir (39).*

C'est ce qui fit croire à ceux de la religion qu'il était curé. Notez que M. Ménage s' imagine qu'un ministre nommé de *Mont-Dieu* écrivit contre Ronsard (40) : il se trompe, c'est le nom de guerre que le ministre chandieu voulut prendre à la tête de cet écrit. M. Baillet (41) juge que Florent Chrétien prit ce faux nom. M. Colomès accuse à tort la Croix du Maine de n'avoir point su, dans sa *Bibliothèque*, page 88, que Florent Chrétien a écrit contre Ronsard sous le nom de *François de la Baronnie* (42). Je rapporte ailleurs (43) ce que Ronsard répondit sur l'acte de paganisme qu'on lui reprochait.

(F) *On y érigea en son honneur un beau monument.* Joachim de la Chétardie, conseiller clerc au parlement de Paris, fut prieur commendataire de Saint-Cosme vingt ans après la mort de Ronsard : il ne put souffrir que le tombeau de ce poëte illustre fût privé de distinction et d'inscription (44). C'est pourquoi, faisant réparer le monastère, il y fit un tombeau de marbre qu'il orna d'une épitaphe (45), et d'une statue de Ronsard faite par un excellent sculpteur. *Cum magni Ronsardi cineres populari loculo, muto et illitterato jacere videret, melior acquirere illis qui ejus opimis exuviis ditati sunt, tandè manes esse neglectos non tulit, ac Ronsardum illum. . . . Chetardius marmoris altâ strue, statua ad vi-*

*ventis similitudinem verissimè expres-
sa, à Phidid lutetiano donavit, brevi
notâ et elogio (46).* On donne dans ces paroles latines un coup de dent aux héritiers de Ronsard, comme s'ils n'avaient pris aucun soin de sa mémoire : cependant il est certain que Gallandius lui fit faire de magnifiques funérailles dans le collège de Boncourt, dont il était principal. *Testamento condito quo heredem scripsit Johannem Gallandium juventutis parisiensis optimum moderatorem, ejus hospitio cum Lutetia esset famuljarissimè utebatur, qui dignam tanti viri memoria gratiam rependens ei exequiis perhonorificis postea in schold Becodiani sud parentavit (47).*

Voici une description de ces funérailles : « Le sieur Galland n'ayant en-
» veli l'amitié qu'il luy portoit sous
» un mesme tombeau, faisant ce que
» la France devoit, fit dresser un
» magnifique appareil en la chapelle
» de Boncourt, là où furent célébrées
» et imitées ses funérailles solennel-
» lement le lundy vingt-quatrieme
» de fevrier 1586. Le service mis en
» musique nombrée, animé de tou-
» tes sortes d'instrumens, fut chanté
» par l'eslite de tous les enfans des
» Muses, s'y estans trouvez ceux de la
» musique du roy, suivant son com-
» mandement, et qui regretta à bon
» escient le trespas d'un si grand
» personnage, ornement de son
» royaume. Je n'aurois jamais fait,
» si je voulois descrire par le menu
» les oraisons funebres, les eloges et
» vers qui furent ce jour sacrez à sa
» memoire; et combien de grands
» seigneurs avec ce genereux prince
» Charles de Valois, accompagné
» du duc de Joyeuse et du reveren-
» disime cardinal son frere, aus-
» quels Ronsard appartenoit, ho-
» norerent ceste pompe funebre, à
» laquelle l'eslite de ce grand senat
» de Paris daigna bien assister, com-
» me à un acte public, suivie de la
» fleur des meilleurs esprits de la
» France. Apres dîner le sieur du
» Perrou prononça l'Oraison funebre
» avec tant d'eloquence, et pour la

(39) Ronsard, Réponse à quelque ministre, pag. 95.

(40) Ménage, Anti-Baillet, chap. CXLV.

(41) Baillet, dans la Liste des Auteurs déguisez.

(42) Colomès, Bibliothèque choisie, pag. 302.

(43) Dans l'article JOURNAL, tom. VIII, pag. 283, remarque (D).

(44) Voyez Le dépit de Pasquier, Recherches, liv. VII, chap. XI, pag. 638, voyant une sculpture si pauvre.

(45) Voyez la trouvez dans Bodérins, usi infra, pag. 46.

(46) Rodolphus Bodérins, Commentar. de Rebus in Gallia gestis, lib. XVI, pag. 506, ad ann. 1609.

(47) Thuan., Hist., lib. LXXXIII, rub. fin., pag. m. 43, col. 1.

» quelle ouïr l'affluence des auditeurs
» fut si grande, que monseigneur le
» cardinal de Bourbon, et plusieurs
» autres princes et seigneurs furent
» contraints de s'en retourner pour
» n'avoir peu forcer la presse (43).

(G) *On dit que ses debauches l'ex-*
posèrent à ce malheur. Il était bien
fait de sa personne, bien vigoureux
et robuste, et comme il avait d'ail-
leurs beaucoup d'esprit, et beaucoup
d'inclination pour les plaisirs, on
peut juger qu'il ne manqua pas aux
occasions de se divertir avec le sexe,
et que ces occasions lui manqué-
rent encore moins. Il ruina les forces
de son vigoureux tempérament par
sa vie voluptueuse, comme le remar-
que M. de Thou. *Verum homo ut in-*
genio sic formâ corporis robore in-
signis, cum vitâ solutâ licentiosè nimis
genio indulgeret, valetudinem firmis-
simam debilitavit, acerbissimis arthri-
tidos doloribus extremâ etate consue-
tatus (49). Il était fort sourd, et l'on
avoue dans sa Vie qu'une des causes
qui lui attirèrent cette infirmité fut
que pendant qu'il étoit en Allemagne,
il fut contraint de boire des vins tels
qu'on les trouve, la plus grande part
souffrez et mixtionnez (50). C'est un
abus; il y a d'excellens vins en Alle-
magne, et si Ronsard n'en eût guère
bu, ils ne lui auraient causé aucun
mal. On lui reproche dans les écrits
d'Orléans qu'il avait été fort débauché *.

Tu m'accuses, coquard, d'avoir en la verolle :
Un charité predicant de fait et de parole
Ne devoit jamais dire un propos si vilain :
Mais que sort-il du sac ? cela dont il est
plein (51).

Tu te plains d'autre part que ma vie est lau-
cive,

En delices, en jeux, en pices excessive :
Tu mens meschamment, si tu m'avois en-uy
Deux mois, tu scaurois bien en quel estai je
er (52).

(II) La dernière maîtresse ne lui

(48) Binet, Vie de Ronsard, pag. 159, 160.

(49) Thou, lib. LXXXIII, pag. 43, col. 1.

(50) Binet, Vie de Ronsard, pag. 118.

* Leclerc et Joly disent que Ronsard était sourd
dès l'âge de quatorze à quinze ans; que dès lors
cette infirmité ne venait pas de débauche; et sur
ce que Bayle rapporte le témoignage du respecta-
ble de Thou, ils disent tout simplement que c'est
une fante de l'historien.

(51) Ronsard, Réponse à quelque ministre,
pag. 86.

(52) La même, pag. 93.

servit que... de sujet poétique (53).]

Voyons d'abord ce qui concerne les
deux premières : « (54) Ronsard s'esse-
» tant en amour d'une belle fille
» Blésienne qui avoit nom Cassandre,
» le vingt uniesme jour d'avril en un
» voiage qu'il fit à Blois où estoit la
» cour, ayant lors atteint l'âge de
» vingt ans (55) resolut de la chanter,
» tant pour la beauté du subject que
» du nom, dont il fut épris aussitost
» qu'il l'eust veüe, ainsi que par un
» instinct divinement inspiré : ce
» qu'il semble assez vouloir donner
» à cognoistre par ceste devise qu'il
» print alors, ΩΞ ΙΑΟΝΩΣ ΕΜΑΝΗΝ
» (56). » Les vers qu'il fit sur
cette maîtresse furent trouvés trop
obscurs; c'est pourquoi il delibera
d'eschre en stile plus facile, les a-
mours de Marie, qui étoit une belle
fille d'Anjou, et laquelle il entend
souvent sous le nom du Pin de Bour-
geuil, parce que c'est le lieu où elle
demeuroit, et où il la vit première-
ment, s'estant trouvé là avec un sien
ami qui estoit Baif: il l'a fort aimée
apres avoir fait l'amour à Cassandre
dix ans, et icelle quittée par quelque
jalousie conceüe (57). Voici l'histoire
de ses troisièmes amours : « Il voulut
» finir et couronner ses œuvres par
» les Sonnets d'Helene, les vertus,
» beautez, et rares perfectiones de
» laquelle furent le dernier et plus
» digne object de sa muse; le dernier,
» parce qu'il n'eut l'heur de la voir
» qu'en sa vieillesse, et le plus digne,
» parce qu'il surpassa aussi bien que
» de qualité, de vertu, et de reputa-
» tion, les autres precedens sujets
» de ses jeunes amours, lesquels on
» peut juger qu'il aimâ plus familiè-
» rement, et non cestuy-ci qu'il en-

(53) Voyez ce qui a été dit de Malherbe dans
la remarque (B) de son article.

(54) Binet, Vie de Ronsard, pag. 129.

(55) Ce fut donc l'an 1534 : néanmoins Binet
venait de dire que Ronsard avait publié l'Epitha-
lame sur le mariage de M. de Vendôme et de ma-
dame Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et puis
fait deux autres poemes, avant que d'être amou-
reux de Cassandre. Ce mariage se fit l'an 1548.
Dans la Vie des Ronsard, au Recueil des plus
belles Pièces des Poetes françois, imprimé l'an
1693, on assure qu'il devint amoureux de Cas-
sandre à Blois, étant auprès du duc d'Anjou. Il
n'y avait point en ce temps-là de duc d'Anjou.

(56) Ce sont des paroles de Théocrite que Vir-
gile a ainsi traduites dans la VIII^e églogue :

Ut vidi, et perii.

(57) Binet, Vie de Ronsard, pag. 133.

» treprit plus d'honorer et louer,
 » que d'aimer et servir. Tesmoin le
 » titre qu'il a donné à ses louanges,
 » imitant en cela Petrarque, lequel
 » comme un jour en sa poésie chaste
 » et modeste on louoit devant la roy-
 » ne, mere du roy, sa majesté l'excita
 » à escrire de pareil stile, comme
 » plus conforme à son age, et à la
 » gravité de son sçavoir: et ayant,
 » de luy sembloit, par ce discours
 » occasion de vouer sa muse à un
 » sujet d'excellent merite, il print
 » le conseil de la royne pour permis-
 » sion, ou plutost commandement
 » de s'adresser en si bon lieu, qui
 » estoit une des filles de sa chambre,
 » d'une tres-ancienne et tres-noble
 » maison en Saintonge. Ayant continué
 » en ceste volonté jusques à la
 » fin, il finit quasi sa vie en la
 » louant. Et parce que par son gen-
 » til esprit elle luy avoit souvent
 » fourny d'argument pour exercez sa
 » plume, il consacra à sa memoire
 » une fontaine en Vandomois, et
 » qui encor aujourd'hui garde son
 » nom (58). »

Le Recueil des plus belles Pièces
 des Poëtes françois tant anciens que
 modernes, imprimé à Paris l'an 1692,
 contient une Vie de Ronsard où j'ai
 trouvé une fante qu'il est bon de rec-
 tifier ici. Il chanta la gloire d'*Helène*
 de *Sugères*, qui était une des filles
 d'honneur de la reine, et pria le car-
 dinal du Perron de faire une préface
 au commencement de ces poésies ga-
 lantes-ci, dans laquelle il le conjurait
 de dire qu'il avait aimé cette fille hon-
 nêtement. Le cardinal lui répondit
 qu'au lieu de préface, il n'y avait qu'à
 mettre le portrait (*) d'*Helène* de
Sugères au commencement de son li-
 vre (59). Comme du Perron n'était
 qu'un jeune homme quand Ronsard
 mourut, ce n'eût pas été à lui que ce
 grand poëte aurait demandé une pré-
 face. La vérité est qu'il ne s'adressa
 à personne pour un tel service; ce
 fut la dame qui demanda cette préfa-
 ce au cardinal du Perron*. Qu'on
 lise le *Perroniana*, au mot *Gourrai*,

l'on y trouvera ces propres termes
 (60) : « C'est ce que je dis une fois à
 mademoiselle de *Surgères*, qui me
 priait, chez *M. de Retz*, que je fisse une
 épître devant les œuvres de *Ronsard*,
 pour montrer qu'il ne l'aimait pas
 d'amour impudique. Je lui dis, au
 lieu de cette épître, il y faut seulement
 mettre votre portrait.

(1) Il en avait du chagrin.... il se
 souvenait que ces poésies de contrain-
 te ne lui avaient rien valu.] Prouvons
 cela par un passage de Claude Binet.
 « (61) Il m'a dict maintefois qu'aucu-
 » nes piéces de ses amours et des
 » mascarades avoient esté forgées sur
 » le commandement des grands,
 » voulant dire qu'ils avoient souvent
 » forcé sa Minerve et n'y avait pris
 » grand plaisir, quelques autres en
 » ayant remporté la récompense.
 » c'est pourquoy il fit mettre au de-
 » vant de ces ouvrages-là les vers de
 » Virgil,

Sic vos non voluit.

» et les suivans. On sçait assez en fa-
 » veur de qu'il fit les amours de *Cally-*
 » rée, qui estoit une très-belle dame de
 » la cour de la noble maison d'*Atry*
 » (62), surnommée *Aquaviva*: com-
 » me il l'exprime assez en ce Sonnet
 » qui commence,

La belle eau vive :

» et ceux d'*Astrée* (63) qui fut aussi
 » une fort belle dame de la cour,
 » dont le nom est assez embelly par
 » le seul desguisement d'une voyelle
 » changée en la prochaine première. »
 On peut conclure de ces paroles que
 ce grand poëte n'avait pas tout le dés-
 intéressement qu'un honnête homme
 doit avoir. Il lui serait très-glorieux
 d'avoir fait paraître plus d'éloigne-
 ment de cet esprit mercenaire qui est
 si commun parmi les amis des muses,
 et je suis surpris que Claude Binet
 ait en l'ingénuité de nous apprendre
 les plaintes qui lui avaient été con-
 fîées touchant le défaut de récom-
 pense. Quoi qu'il en soit, nous avons
 ici une preuve que l'on peut faire des
 vers passionnés sans être amoureux
 de la personne qui est le sujet d'unç

(58) *Id. inf.*, pag. 142, 143.

(*) Parce qu'elle était laide.

(59) Recueil des plus belles Pièces, tom. I,
 pag. 241, 242, édition de Hollande.

* Leclerc observe que du Perron n'était pas
 encore abbé à l'époque dont il est question.

(60) Voyez l'article GOURRAI, tom. VII,
 pag. 186, remarque (B).

(61) Binet, Vie de Ronsard, pag. 141, 142.

(62) J'ai parlé de cette dame, tom. VIII, pag.
 315, à la fin du texte de l'article JACQUIÈRE.

(63) C'était une dame de la maison d'*Astrée*.

poésie tendre. Je crois que cela est plus facile quand on a une maîtresse (64).

(K) *Il fut payé assez largement des poésies qu'il adressa à Charles IX.*] Ce prince « outre sa pension ordinaire luy fit quelques dons libéralement, vray est qu'il disoit ordinairement en gaussant, qu'il avoit peut de perdre son Ronsard, et que le trop de biens ne le rendist paresseux au mestier de la muse, » et qu'un bon poëte ne se devoit non plus engraisser que le bon cheval, et qu'il le falloit seulement entretenir, et non assouvir. Neantmoins il le gratifia toujours fort librement, et eust fait s'il eust voulu : car il n'ignoroit pas que les poëtes ont je ne sçay quelle sympathie avec la grandeur des roys, et sont sujets à s'irriter, fort sensibles aux disgrâces quand ils voyent la faveur ne répondre à leurs labeurs et mérites, comme il s'en est plaint en plusieurs endroits » (65). La dernière partie de ce passage confirme ce qu'on a vu ci-dessus (66) touchant l'esprit mercenaire de notre Ronsard, c'est pourquoy je ne l'ai point supprimé comme j'en eusse fait sans cette raison. Notez que Brantôme parle de cette adroite politique de Charles IX *, comme on l'a vu dans l'article de DUBRAY (67). C'est la plus sûre manière de tenir en exercice les muses des beaux esprits. Il seroit à craindre qu'ils ne méprisassent le métier de poëte, s'ils étoient trop riches. On peut donc juger que Charles IX avoit raison de se comporter comme si les poëtes lui eussent fait la prière qu'Agur faisoit au bon Dieu, *ne me donne ni pauvreté ni richesses, nourris-moi du pain de mon ordinaire* (68). Le tempérament qu'il gardoit est peut-être le plus grand bien que l'on puisse

(64) On n'a qu'à se figurer que la dame pour qui l'on se voit prié de faire des vers est celle qu'on aime.

(65) Binet, Vie de Ronsard, pag. 173.

(66) Dans la remarque précédente.

(*) Ce que dit Brantôme est tiré de ces paroles de Papyr Masson, dans sa Vie du roi Charles IX, réimprimée à la suite des Additions aux Mémoires de Castelnaud : *Portus generosus equis similis esse dicunt, quot nutrire non saginarii oporteat. RYM. CRIST.*

(67) Citation (31), tom. V, pag. 473.

(68) Proverbes de Salomon, chap. XXX, vs. 8.

souhaiter à la république des lettres ; car il y a des auteurs qui n'eussent point publié, s'ils eussent vécu dans une grande opulence, les bons ouvrages que l'on a d'eux. Il y en a d'autres qui eussent mis en meilleur état leurs productions, s'ils eussent été moins pauvres. C'est de la trop grande indigence de quelques auteurs qu'est sortie la multitude de mauvais livres dont le public a été foulé. Un revenu honnête leur eût permis de limer avec quelque sorte de patience leurs compositions ; mais les besoins très-pressans d'un homme chargé de famille, et persécuté d'un créancier qu'il renvoie au temps qu'il aura cueilli le fruit d'une épitre dédicatoire, et touché le prix de sa copie, l'engagent à se hâter, et l'empêchent de lécher ses petits ours avant que de les montrer au public. Et notez qu'il y a de cette sorte d'ouvrages qu'il vaut mieux avoir que d'en être tout-à-fait privé. Il a été plus utile, par exemple, d'avoir les versions de du Ryer, que de n'en avoir aucune des auteurs qu'il a traduits. Ainsi, au cas que cet honnête homme eût été capable de s'enfoncer dans l'oïveté s'il eût eu beaucoup de bien, il valait mieux qu'il n'eût que le nécessaire, que d'avoir le superflu. Voyez ce que disoit Érasme touchant Sigismond GÉLÉNIUS (69). Un écrivain qui se propose de parvenir à quelque fortune, s'efforce de bien composer. At-il obtenu ce qu'il cherchait, il se relâche. C'est ce qu'on observe à l'égard des prédicateurs : on trouve qu'ils prêchent mieux avant que d'avoir l'épiscopat où ils aspirent, qu'après l'avoir obtenu (70). Cela me fait souvenir d'une pensée qui a passé pour un fort bon mot. Un grand prince de nos jours voulant assiéger une ville apprit qu'elle seroit défendue par un maréchal de France, et ne changea point de résolution, et l'on assure qu'il répondit à ceux qui voulurent lui représenter les suites de cette circonstance, *un gouverneur qui n'est pas encore maréchal de France est plus à craindre, qu'un gouverneur qui l'est déjà.*

(L) *Il plaïda. . . . pour recouvrer*

(69) Ci-dessus, citation (10), tom. VII, p. 50.

(70) Voyez la remarque (C) de l'article ZÉLIS, tom. XI.

quelques odes qu'on lui détenait, et qu'on lui avait dérobées adroitement.] Voilà un procès fort singulier; je ne doute pas que Ronsard ne s'y échauffât autant que d'autres feraient pour recouvrer l'héritage de leurs pères. Son historien manie cela doucement, il craint de blesser le demandeur et le défendeur: le dernier soutenait devant les juges le personnage le plus odieux, mais l'autre ne laissait pas de leur apprêter un pen à rire. N'ôtions rien de la narration de Claude Binet. « Ainsi que le bruit couroit » des amours de Cassandre, et de » quatre livres d'Odes, que ja Ronsard promettoit à la façon de » Pin-dare et d'Horace, comme le plus souvent les bons esprits sont jaloux » les uns des autres: Du Bellay, qui » avoit sur le mesme subject d'amour » chanté son Olive, après luy voulut » s'essayer aux odes sur l'invention » et crayon de celles de Ronsard, » qu'il trouva moyen de tirer et de » voir sans son sceu: il en composa » quelques unes, lesquelles avec » quelques sonnets sans mot dire, » pensant prévenir la renommée de » Ronsard, il mit en lumière sous » le nom de Recueil de Poésie, qui » engendra en Ronsard, si non une » envie, à tout le moins une raisonnable jalousie contre du Bellay, » jusques à tenter action contre luy » pour le recouvrement de ses papiers, lesquels ayant retiré par droit, non seulement ils quitterent » leur querelle, mais Ronsard ayant » incité du Bellay à continuer ses » odes, redoublerent leur amitié, et » jugerent que telles petites ambitions sont les plus douces et ordinaires pestes des cœurs genereux: » et que comme les esprits jaloux de gloire facilement se courroucent, » aussi promptement se réunissent-ils (71). »

(M) Il se rendit dur et obscur par le trop fréquent emploi de leurs fautes. [On s'en plaignit dès ce temps-là, ce qui fit que ses partisans le commentèrent. Les Amours de Cassandre furent commentés par Muret: le 1^{er} livre de ses Amours pour Marie fut commenté par Remy Belleau, et le 11^e, par Nicolas Richelet: ses sonnets

pour Hélène, les V livres de ses odes, et ses hymnes, furent commentés par le même Richelet: toutes les pièces de la IX^e partie de ses Oeuvres ont reçu le même honneur de Claude Garnier. Outre diverses pièces de la 1^{re} partie, Pierre de Marceaus a commenté la *Franeïade, qui suit la III^e*; le *Bocage royal, qui suit la IV^e*; les *éclogues, mascarades, et cartels, qui font la V^e*; les *élegies, qui font la VI^e*; et les *poèmes qui font la VIII^e*. (72). Jean Besli⁺ avocat du roi à Fontenai-le-Comte a commenté les hymnes (73). On pousse à bout le pauvre Ronsard dans le *Par-nasse réformé*, en lui reprochant ses ténébres impénétrables sans le secours d'un bon commentaire. On lui allègue en particulier son

Je ne suis point, ma guerrière Cassandre, etc.

Croyez-vous tout de bon, lui demande-t-on (74), que votre Cassandre, pour qui vous aviez fait ce sonnet, en eût une pensée si avantageuse? Peut-on s'imaginer qu'elle connût ce frère que vous lui donnez? Pensez-vous que le Dolopé soudart, le Myrmidon, le Corèbe insensé, et le Grecois Pénéleüs fussent des noms fort intelligibles; et n'était-ce rien pour une fille que d'avoir à déchiffrer toutes les fables du siège de Troie?

On trouverait plus excusable la dureté et l'obscurité de Ronsard s'il eût été le premier qui eût défriché la poésie française; mais il n'a tenu qu'à lui de la voir plaine de charmes et d'agréments naturels, et à deux pas de la perfection; dans les écrits de Marot. Quels secours ne pouvait-il pas y prendre? Rapportons le sentiment de M. de la Bruyère « Marot, » par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis Ronsard: il n'y a guère entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots. Ronsard et les auteurs » ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi: ils l'ont

(72) Baillet, Jugemens sur les Poètes, n. 1335.

⁺ C'est ainsi qu'on lit dans les éditions de 1607 et de 1703; mais l'édition de 1720 et toutes les suivantes portent *Besli*, ce que Leclerc presumeait avec raison n'être qu'une faute d'impression.

(73) Colomel, Observ. sacræ, pag. 54.

(74) *Par-nasse réformé*, pag. 91, 92, édition de Hollande.

(71) Binet, Vie de Ronsard, pag. 129, 130.

» retardé dans le chemin de la per-
» fection, ils l'ont exposé à la man-
» quer pour toujours et à n'y plus
» revenir. Il est étonnant que les
» ouvrages de MAROT, si naturels et
» si faciles, n'aient su faire de Ron-
» sard, d'ailleurs plein de verve et
» d'enthousiasme, un plus grand
» poète que Ronsard et que Marot
» (75). » Mais comment eussent-ils
produit ce bon effet sur un homme
de si peu de goût, qu'il ne les consi-
dérât que comme un amas de boue
mêlée de quelques grains d'or ? Il
avait toujours en main, comme nous
l'apprend l'auteur de sa vie (76),
quelque poète françois... et principa-
lement... un Jean le Maire de Bel-
ges, un *Romant de la Rose*, et les
Ouvrages de *Clement Marot*, les-
quelles il a depuis appelé, comme on
lit que *Virgile* disoit de celles d'*En-
née*, les nettoyeuses dont il tiroit
comme par une industrieuse laveure
de riches limures d'or. M. de la Bruy-
ère n'aurait pas trouvé fort indus-
trieuse cette lavure ; il eût dit que
Ronsard prenait la terre et jetait l'or.

(N) *Quelques expressions obscé-
nes.*] Je n'en citerai qu'un exemple
allégué par M. Ménage, dans l'endroit
où il lui reproche d'avoir employé des
fables obscures. Nous ne devons em-
ployer, dit-il (77), que les fables qui
sont connues de tout le monde. Ron-
sard, pour en avoir employé qui ne
sont connues que des savans, et qui
ne se trouvent que dans les scolastes,
comme est celle qu'il a rapportée dans
ces vers de l'ode XXI, du livre II,
et qu'il a prise du scolaste de Nican-
dre,

Ny les fleurons que diffame
Venus, alors que sa main blanche
Au milieu du lis traërma
D'un grand anse le roide manche.

au lieu d'acquiescer la réputation de
docte, a acquis celle de pédant.
Voici la note de Nicolas Richelet sur
ces quatre vers de Ronsard : « Cela se
» lit dans les *Alexipharmques* de
» Nicandre. Et ne sait-on pas com-
» ment il se peut entendre du lis,
» que le même Nicandre appelle ail-

» leurs les délices de Vénus : et de
» fait que notre auteur en doute au-
» cunement, quand en cette même
» ode il parle encore du lis, et ce
» serait une superfluité de parler
» deux fois d'une même fleur. Or
» Nicandre dit, que ce fleuron, quel
» qu'il soit, voulut un jour contester
» de beauté contre Vénus, qui par
» dépit et en vengeance enferma au
» milieu de ses feuilles la vergogne
» d'un âne.

» . . . Τὸτ' ἀτίσταν, ἀφ' ἧς
» Οὐτίκ ἐριμάνιστος χρεὶς ὑπερ, ἐν
» τοῦτοιοῖς
» Ἀργαλίῃσι μιγάτισιν ὀνείδιον ἐπὶ-
» λασσὶ
» Διὶ τὴν βραμμένην ἰταλίδισσα κο-
» ρύειν (78). »

Ce commentateur ne se plaint point
de l'obscénité du texte.

(O) *Qui furent pourtant payées d'un
bien sacré.*] Consultez le sieur Sorel :
il dit que les odes de Ronsard, « qui
» sont à la louange de quelqu'un, ne
» manquent pas d'imiter Pindare, et
» pour les autres, qui sont indifféren-
» tes, elles sont quasi toutes prises
» d'Anacréon, tellement que l'on n'y
» voit presque autre chose, sinon
» que possible demain nous ne se-
» rons plus qu'un peu de poussière,
» et qu'il faut jouir du temps quand
» nous l'avons, et s'adonner à boire
» ou à faire l'amour, ce qui semble
» être des préceptes d'un homme qui
» ne croit point l'immortalité de l'â-
» me. Les hymnes n'exhortent pas
» beaucoup plus à la vertu ; les unes
» ne sont que des répétitions de ce
» qui est dans Homère et les autres
» poètes, comme les hymnes de Ca-
» laïs et Zéthés, et de Castor et Pol-
» lux, ce qui n'est guère à propos :
» car il n'est pas besoin d'aller chan-
» ter des louanges à ces personnages
» imaginaires. Pour l'hymne d'Hér-
» cule comparé à Jésus-Christ, tant
» en sa naissance qu'en ses laheurs,
» c'est une chose qui ne saurait don-
» ner de la dévotion ; car ces appli-
» cations si éloignées nous font plu-
» tôt rire que de nous faire songer
» à nous repentir de nos fautes (79). »

(75) La Bruyère, *Caractères*, au chap. des
Ouvrages de l'Esprit, pag. m. 82.

(76) Baret, *Vie de Ronsard*, pag. m. 129.

(77) Ménage, *Observations sur Malherbe*, pag.
531.

(78) Richels, sur le II^e. livre des odes de
Ronsard, pag. m. 306.

(79) Sorel, *Remarques sur le XIII^e. livre du
Berger extravagant*, pag. 643.

Après avoir fait l'analyse de cette hymne, il ajoute : « J'aimerais mieux » bannir tout-à-fait les fables des » païens, que de les penser cor- » riger en les appliquant ainsi à des » mystères sacrés. Il est dangereux » de laisser traiter ces sujets à des » poètes. Vous voyez que si vous voyez » les un peu pénétrer les choses, les » mystères de notre religion sont » profanés : car les rapports ne sont » que dans la superficie. Quelle infamie est-ce de rapporter l'adultère de Jupiter à l'incarnation du verbe éternel ? Il faut dire aussi que la Vierge est représentée par Alemène ; et pour l'ange Gabriel qui annonça la conception, et le Saint-Esprit qui y opéra, ce sera Mercure qui représentera cela. Ô pauvre poète ! Si vous voulez expliquer ainsi toute la fable d'Hercule, regardez ce que vous faites ; car il y a là-dessous des pensées si abominables, que la plume me tombe de la main quand j'y songe. Vous me direz que vous n'en avez rien touché ; mais pour peu qu'un homme soit subtil, ne voudra-t-il pas voir tous les rapports de votre fable, et puis la comparaison d'Hercule à Jésus-Christ n'est-elle pas indigne partout (80) ? N'oublions pas qu'il excuse un peu ce poète. « J'ai vu aussi des moralités sur le Roman de la Rose, où les plus lascives choses qui s'y voient étaient expliquées pour notre érection, et notre rédemption, et pour la vie éternelle : mais il y avait là encore des imaginations exécrables, ce que je ne crois pas pourtant que l'auteur eût fait autrement que par innocence, et pour suivre la simplicité de son siècle. Aussi je ne doute point que Ronsard n'ait eu l'intention très-bonne en son Hercule chrétien ; mais il n'a pas fait ce qu'il espérait. Pour ses autres hymnes, si l'on parle de celle de l'éternité, de la justice, des démons, et des autres semblables, il vous y forge beaucoup de divinités qu'il fallait laisser aux Grecs (81). » Critiquant les hymnes des Quatre Saisons, le chef-d'œuvre de ce poète, si l'on s'en rapporte à son oraison fu-

nèbre (82), et à Pasquier (83), il y remarque mille défauts, et même une lourde contradiction. Quoique les fictions soient volontaires, il ne faut pas qu'un même poète ait deux diverses opinions dans un même ouvrage, et néanmoins dans une hymne suivante, qui doit dépendre de la première, puisque les quatre sont accouplées, Ronsard dit que la Nature voyant qu'elle avait beau passer la main dessus le ventre du Temps son mari, et fourcher sa jambe sur la sienne en chatouillant sa chair, qu'il n'était plus propre à l'amoureux déduit, elle était devenue amoureuse du Soleil avec lequel elle coucha, et en eut les quatre Saisons pour enfants. Voici donc une autre naissance (84). N'a-t-il pas un juste sujet de condamner des inventions si grossières ? Devait-il lui pardonner d'avoir dit à son Hélène, qu'elle n'oublie point le jour des Cendres, d'en venir prendre à son cœur que le feu d'amour a brûlé (85) ? N'était-il pas juste qu'il condamnât plusieurs autres profanations de nos poètes, et les récompenses dont ils furent gratifiés ? « Le plus fâcheux de ceci, dit-il (86), » est que l'on a vu que des benéficiaires de ce siècle étaient ceux qui écrivaient en ce style plus librement que les autres ; comme s'il leur eût été permis de se jouer des choses sacrées, à cause qu'ils les avaient en maniemment. L'on les mettait au nombre de ceux qui n'étaient point tant les pasteurs du peuple ; que de leur ventre, dont ils cherchaient seulement la pâture ; et comme l'on les voyait par-

(82) Ceux qui ont vu les hymnes des quatre Saisons, comme je pense qu'il s'en trouvera peu en cette compagnie qui n'ayent eu cette honnête curiosité, confirmeront avec mon opinion, et attesteront qu'il est presque impossible de jeter les yeux dessus sans qu'on ne sente un certain ravissement d'esprit, et que l'on ne confesse qu'il faut qu'il y ait quelque ame et quelque génie là dedans qui agisse et transporte soit les lecteurs, soit les auditeurs. Du Perrou, Oraison funèbre de Ronsard, pag. 198, 199.

(83) Pasquier, Recherches, liv. VII, chap. XI, pag. m. 646.

(84) Sorel, Remarques sur le XIII^e livre du Berger extravagant, pag. 653, 654. Il avait déjà rapporté une autre fiction de Ronsard, sur la naissance des quatre Saisons.

(85) Le même, Remarques sur le XIV^e livre, pag. 733.

(86) Le même, pag. 738, 739, 740.

(80) Le même, pag. 650.

(81) Le même, pag. 652.

» ler d'un langage profane, les
 » personnes séculières prenaient la
 » hardiesse d'en faire autant, ce qui
 » apportait un grand préjudice à la
 » religion. J'en connois encore assez
 » qui ne sont pas dans les charges
 » de l'église, mais qui désirent y
 » parvenir, quoiqu'ils n'aient autre
 » vertu que de savoir écrire des cho-
 » ses pleines d'impieeté et d'impudi-
 » cité. Cesont de nos mouches de cour
 » qui bourdonnent dans les palais
 » des princes, et les vont importu-
 » ner incessamment, parce que l'on
 » croit ici que les récompenses les
 » plus convenables que l'on puisse
 » donner à des poètes, ce sont des
 » bénéfices. Abominable coutume !
 » de donner le bien de l'église à des
 » gens qui ne seraient pas récom-
 » pensés, s'ils n'avaient servi de ma-
 » quereaux à leur maître, comme
 » l'on voit dans leurs vers amoureux
 » qui sont faits pour les passions dé-
 » réglées des princes et des rois. Il
 » est vrai que Saint-Gelais a été évê-
 » que, que Desportes a été abbé, et
 » que Ronsard a eu quelque bénéfice
 » (87), et qu'il priait même le roi de
 » faire sa lyre croisée, comme si la
 » vraie récompense de ses diverses
 » poésies eût été un évêché, qui ne
 » se doit donner qu'à un homme
 » dont les paroles et les œuvres
 » sont saintes ; mais ce ne sera
 » pas moi néanmoins qui blâmerai
 » tous ces gens-là pour ce sujet ; car
 » je crois pieusement que leurs poé-
 » sies libertines ont été faites en leur
 » jeunesse, et que depuis ils en ont
 » fait pénitence, se rendant dignes
 » d'être ce qu'ils étaient. »

Ces dernières paroles s'accordent, à
 l'égard de notre poète, avec ce que
 M. Baillet en a dit. « C'est rendre un
 » bon office à la mémoire de Ron-
 » sard, d'avertir le public que dans
 » ses dernières années il a condamné
 » ce que la licence et l'amour du li-
 » bertinage lui avaient fait écrire
 » contre l'honnêteté et la pureté des
 » mœurs. Il avait commencé même
 » de réformer sa muse, et il s'était
 » réduit à ne composer que des poé-
 » sies chrétiennes le reste de ses
 » jours. Non content de pourvoir à
 » la sûreté de sa conscience pour

(87) Il jouissait des prieurés de Croix-Val et
 de Saint-Côme.

» l'avenir, il songeait encore à l'ex-
 » piation du passé, par la suppression
 » de plusieurs productions entières
 » de sa jeunesse, et le retranchement
 » de tous les endroits qu'il n'approu-
 » vait pas dans les pièces dont le
 » fonds n'était pas entièrement mau-
 » vais. Mais on peut dire qu'il n'y
 » comporta plutôt en père qui ne
 » peut se dépouiller de la tendresse
 » pour ses enfans, qu'en juge incor-
 » ruptible (88). » M. Ménage (89) op-
 » pose à cela ces paroles de Claude Bi-
 » net : *Ayant continué en cette volon-
 » té d'aimer et servir une des filles de
 » la chambre de la reine jusques à la
 » fin, il finit quasi sa vie en la louant*
 » (90). M. de Thou remarque que Ron-
 » sard composa des vers même en
 » mourant, et que ce furent des vers
 » pieux et assez bons (91). J'ai lu dans
 » Brantôme que Chastellard, gentilhomme
 » français décapité en Ecosse pour
 » avoir aimé la reine, et pour avoir
 » attenté, qui plus est, à l'honneur
 » de cette princesse, n'eut point d'autre
 » viatique, ni d'autre préparation
 » à la mort, que la lecture d'un poème
 » de Ronsard ; preuve évidente qu'il y
 » trouvait beaucoup d'unction. Le jour
 » venu ayant esté mené sur l'eschafaut,
 » avant mourir print en ses mains les
 » hymnes de M. de Ronsard, et pour
 » son éternelle consolation se mit à lire
 » tout entierement l'hymne de la mort,
 » qui est très-bien fait, et propre pour
 » ne point abhorrer la mort, ne s'ay-
 » dant autrement d'autre livre spiri-
 » tuel, ni de ministre, ni de confes-
 » seur (92).

(P) Il réussit mal à corriger ses
 ouvrages.] Pour donner un commen-
 taire bien instructif, j'emprunterai
 une longue note de M. Ménage. « (93)
 » Les secondes pensées des poètes ne
 » valent pas souvent les premières,
 » comme Binet l'a très-judicieuse-
 » ment remarqué (94) au sujet des

(88) Baillet, Jugemens sur les Poètes, n. 2335.

(89) Anti-Baillet, chap. CXLV.

(90) Claude Binet, Vie de Ronsard, pag. 243.

(91) Etiam dum animam ageret aliquot pili
 veribus non puniendis factis, qui postea cum
 ceteris suis operibus editi sunt. Thuanus, lib.
 LXXXIII, sub fine.

(92) Brantôme, Mémoires des Dames illustres,
 pag. m. 173.

(93) Ménage, Observations sur Malherbe, pag.
 385, 386.

(94) Pons la Vie de Ronsard, pag. m. 169.

» vers de Ronsard. *Aucuns*, dit-il, *ont trouvé la correction qu'il a faite en ses œuvres, en quelques endroits moins agreable que ce qu'il avoit premierement conceu : comme il peut avenir, principalement en la poésie, que la première fureur est plus naïve, et que la lime trop de fois mise, au lieu d'éclaircir et de polir, ne fait qu'user et corrompre la trempe.* Pasquier dans ses *Recherches* (95), a fait la même remarque. *Grand poëte entre les poëtes ; il parle de Ronsard, mais trop mauvais juge et aristarque de ses livres. Car deux ou trois ans avant son décès, étant affoibli d'un long âge, affligé de gouttes, et agité d'un chagrin et maladie continue, cette verve poétique qui lui avoit auparavant fait bonne compagnie, l'ayant presque abandonné, fit imprimer toutes ses poésies en un gros volume, dont il reforma l'ordonnée générale, ébasta son livre de plusieurs belles et gail-lardes inventions ; qu'il condamna à une perpétuelle prison, changea des vers tous entiers, dans quelques uns y mit d'autres paroles, qui n'estoient de telle pointe que les premières : ayant par ce moyen osté le gerbe qui s'y trouvoit en plusieurs endroits : ne considérant que combien qu'il fust le pere, et par conséquent estimast avoir toute autorité sur ses compositions ; si est-ce qu'il devoit penser, qu'il n'appartenoit à une fâcheuse vieillesse de juger des coups d'une gail-larde jeunesse. Mais rien ne prouve si bien cette vérité, que l'exemple du Tasse, qui a changé de bien en mal son poëme de la Jérusalem. » Il y a long-temps qu'on fait ce reproche au Tasse. J'ai un livre qui s'intitule : *il Duello dell' Ignoranza, e della Scienza*, et qui fut imprimé l'an 1607, à Milan ; et j'y trouve que l'on blâme ce grand poëte d'avoir été plusieurs beaux endroits *nella Giurisdictione conquistata*, pour en substituer de ridicules. On marque quelques-uns de ces endroits, après quoi l'on parle ainsi : *a' quali tutti gratissimi, e giocondissimi avvenimenti sostituiva il Tasso cose tali, che se con semplice intelli-**

(95) Liv. VII, chap. VII, pag. m. 623.

genza debbono prendersi, sono sì fri-vole, che niente più, e se ci è dentro qualche mistero, egli ci è involto con tante ambagi, ch' à sottrarnelo non basterebbe l'istesso Edippo (96). L'auteur qui me fournit ce passage se nomme don *Constantino de' Notari Nolano della congregazione cassinese*. J'ai dit ailleurs (97) beaucoup de choses touchant les défauts où le travail de la correction peut faire tomber.

(Q) *Le lieu commun des railleries, que les poëtes sont mal logés, a été mis en usage contre Ronsard.*] Sa condition à cet égard-là était pire que de loger au troisième étage, puisqu'on prétend qu'il était posté comme un faucon au haut d'une tour, ou comme ces sentinelles qui prennent garde toute la nuit si le feu attaque quelque maison. On ajoute qu'il reste encore un monument de cette triste demeure, puisqu'on continue de donner son nom à la tour qui lui servait de logis. C'est à quoi sans doute il ne s'était pas attendu : on n'aime point l'immortalité par de tels endroits ; et l'on serait bien marri de leur pouvoir appliquer cette pensée d'Horace,

*Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ pyramidum altius* (98).

Le témoin que j'ai à produire s'est exprimé de la manière que l'on va voir. *Ronsard*, qui n'eût, dit-on,*

(96) *Duello dell' Ignor. e della Scienza*, éd. IV, cap. III, pag. 183.

(97) *Foyes*, tom. IX, pag. 251, la remarque

(F) de l'article *Linacra*.

(98) *Horat.*, od. XXX, lib. III.

* Leclerc et Joly regardent ce récit comme une fable. En même temps il réfutent d'une manière péremptoire ce que plusieurs écrivains disent du présent d'une plume d'or, fait par Ronsard à du Bartas, à l'occasion de la *Création*, ou la *première Semaine*, en avouant que du Bartas avait plus fait dans une semaine que lui Ronsard dans toute sa vie. Leclerc et Joly rapportent le sonnet de Ronsard à Doras, son *précepteur*, et des vers contre du Bartas qui décrient de fond en comble le conte du mot et du présent.

On peut voir ci-devant, tom. IX, pag. 359, remarque (A) de Rh. de Lozay, un sonnet de Ronsard qui ne se trouve pas dans toutes les éditions de ses Œuvres, et qui paraît être la pièce qu'on appelle improprement la *Troisième croix*.

Cette suppression s'explique par le passage de Ménage rapporté en la remarque (P).

Quant à l'*Echangelette*, où Rabelais dit que Ronsard logeait à Meudon, il se peut que Ronsard, à la cour des princes de Lorraine, logeât

osé attaquer Rabelais vivant, par écrit, quoiqu'ils se picotassent souvent à Meudon, chez les princes de la maison de Lorraine, ne l'a attaqué que dans une épigraphe où il le traite fort mal, parce que Rabelais ne le regardait que comme un poète impécunieux et misérable, au point qu'il se tenait fort heureux de loger en une échauquette, appelée encore à présent la Tour de Ronsard, à Meudon, d'où il allait faire sa cour au château, et où il trouvait souvent en son chemin maître François Rabelais, qui ne l'imparguait guère; car après tout, s'il n'était pas si fameux poète que lui, il ne laissait pas d'être né poète comme médecin (*), incomparablement plus savant que ce prince des poètes de son temps, et entendant bien mieux raillerie (99). Le livre dont ces paroles sont tirées fut imprimé à Paris, l'an 1697. L'auteur n'y mit pas son nom; mais il fit assez entendre

dans l'épître dédicatoire qui il était (100). Il avait pratiqué la médecine pendant cinquante ans, et ne laissait pas de se trouver pauvre. Sa mauvaise fortune l'avait rendu satirique, et il n'employait enfin son loisir qu'à critiquer. Cela paraît dans ses Suppléments à l'Histoire de la Médecine, dans son Anti-Ménagiana, et dans le livret qu'il publia sous le faux nom de Pépinaacourt, et sous le titre de *Réflexions, Pensées et Bons-mots anecdotes*. Il mourut à Paris, le 18 de mai 1698.

(100) Il s'appelait Jean Bernier, et était natif de Blois.

ROQUETAILLADE (*) (JEAN DE LA) *, en latin *Rupescissid*, religieux de l'ordre de Saint-François dans le couvent d'Aurillac (a), diocèse de Saint-Flour, se rendit célèbre au XIV^e siècle, tant par la liberté qu'il se donna de crier contre les vices du clergé et contre l'oppression des peuples, et de semer des prédictions menaçantes (A), que par la longue prison qui fut la peine de sa hardiesse (B). Quelques-uns disent que l'événement justifia ses prédictions, mais d'autres assurent qu'il arriva tout le contraire (C) de ce qu'il avait prédit. Il ne se vantait pas proprement d'être prophète, mais d'avoir obtenu de Dieu la connaissance des secrets de l'Apocalypse et des autres prophéties de l'Écriture. Voyez dans la remarque (A) le passage de Froissard. On a fait beaucoup d'attention à l'apologue qu'il employa

(*) Rabelais, l. I, ch. VI, parle d'un Roquetaillade qui, selon je ne sais quelle tradition, naquit du lait de sa mère. Qu'entend-il par-là? REM. CEIX.

« Il faut écrire de Roquetaillade, dit Leclerc. Je croirais volontiers que ce religieux était né à Roquetaillade, village du diocèse d'Aleth, et qu'il en prit le surnom. »

(a) Voyez la remarque (A), à la fin, et la citation (26).

dans quelque bonz du château un de ses dépendances. Les laquais, nommés courtisans, ne sont pas toujours si dédaigneux qu'ils le paraissent. Il n'est pas de nid à rat tel incommode et malpropre qu'il soit, qu'ils n'occupent avec orgueil dans la maison d'un prince. Il n'existe à Meudon, aujourd'hui, aucun local connu sous le nom de tour de Ronsard; il est vrai que, depuis le 16^e siècle, il s'est fait de grands changements dans ces lieux. Le château de Meudon, qu'avait fait bâtir le cardinal Charles de Lorraine (qui a un article ci-dessus, tom. IX, pag. 362), passa ensuite à la famille de Servien, puis à Louvois, dont la veuve le vendit à Louis XIV. Le grand roi, successeur de Searon, donna ce château, en échange, au dauphin, son fils. Celui-ci, en conservant l'ancien château, en fit construire un nouveau, tout à côté, mais dans une autre exposition. Pendant la révolution le parc de Meudon fut un établissement national pour diverses épreuves, puis un parc d'artillerie. Le 16 mars 1795, un incendie consuma le vieux château, sur l'emplacement duquel on ne voit aujourd'hui que quelques arbustes plantés symétriquement. Mais du temps du cardinal de Lorraine il existait plusieurs tours dont l'une avait le nom de Mayenne, et une autre, celui de Ronsard. Si c'est à cause de P. Ronsard qu'elle fut ainsi nommée, il est à croire que c'est parce qu'il l'occupa. Toutefois on ne peut en conclure qu'il fut pauvre et gureux comme un poète. Il fut au contraire toujours bien doté. Outre les dons considérables et pensions qu'il eut des rois et princes, il avait, 1^o, la cure d'Évaillé, près de Saint-Calais dans le Maine; cette cure, dont il est parlé dans la note (D), était une baronnie; 2^o, le prieuré de Croix-Val, paroisse de Ternay; 3^o, le prieuré de Saint-Comme-les-Tours; il est mention de ces deux prieurés dans la remarque (I), note (87); 4^o, l'abbaye de Bellocane. Avec tout cela il serait pu faire vaine vanité; car on sait que faire ce vœu était un moyen de s'en préserver.

(*) Ex utroque Apollo.

(99) Jugement et nouvelles Observations sur les Œuvres de Rabelais, pag. 52, 53. »

pour faire comprendre que les mêmes princes qui avaient enrichi l'église romaine, la ramèneraient à son ancienne pauvreté (D). Il composa plusieurs livres (E) dont il n'y a qu'une partie qui ait été imprimée. Vous en trouverez deux dans l'*Appendix du Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* (F). On assure (b) qu'il était grand théologien et bon philosophe. Je ne sais s'il mourut en prison; mais je crois que ceux qui disent qu'on le fit brûler se trompent (G). Jacques Fodéra * rapporte qu'il fut enterré à Villefranche, au diocèse de Lyon, dans le couvent de son ordre (c). Raynaldus, qui a tâché de se prévaloir d'une prophétie de ce moine, a été réfuté fort solidement par M. Baluze (H).

(b) Trithem., de Scriptor. eccles.

* Le nom de cet auteur, qui a écrit en français, dit Leclerc, est J. Foderé. Baluze avait latinisé son nom.

(c) Jacob. Fodera, in *Histor. Provinciarum sancti Bonaventuræ*, pag. 318, 322, apud Baluzium, Not. ad *Vitas Paparum avinionensium*, pag. 943.

(A) Crier contre les vices du clergé.... et de semer des prédications menaçantes.] Il me semble que pour commenter ces paroles je ne puis rien faire de plus à propos que de rapporter un long passage de Froissard. Un frere mineur, plein de grande clergie et de grand entendement, estoit en la cité d'Avignon, qu'on appelloit frere Jean de Roquetaillade, lequel pape faisoit tenir en prison au chastel de Baignoux, pour les grandes merveilles qu'il disoit à avenir; mesmement et principalement sur les prelats et presidens de sainte eglise, pour les grandes superfluités et orgueil qu'ils demenoient; et aussi sur le royaume de France, et sur les grands seigneurs de chrestienté, pour les grandes oppressions qu'ils faisoient au commun peuple. Et vouloit ledit frere Jean

prouver sa parole par l'Apocalypse et par les anciens livres des saints prophetes, qui lui estoient ouverts par la grace du Saint Esprit, si qu'il disoit moult de choses, qui fortes estoient à croire. Si en voit on bien avenir aucunes dedans le temps qu'il avoit annoncé, et ne les disoit uie comme prophete, mais les disoit par les anciennes Escritures, et par la grace du Saint Esprit, qui lui avoit donné entendement de declarer toutes ces anciennes propheties pour annoncer à tous chrestiens l'année et le temps qu'elles doivent avenir; et en fit plusieurs livres bien dictés et bien fondés de grand science et clergie, desquels l'un fut fait l'an 1346, et avoit écrit dedans tant de merveilles, que fortes estoient à croire; jà en a on vu plusieurs choses avenir (1).... De mon jeune temps le pape Innocent régnant en Avignon, on tenoit en prison un frere mineur, moult clerc, lequel s'appelloit frere Jean de Roquetaillade. Celui clerc (comme il disoit) et comme j'ai ouï parler (en plusieurs lieux en privé et non en public) avoit mis hors, et mettoit plusieurs autorités des grands, notables et parspecial des incidents fortuneux, qui advenirent de son temps, et sont encorés advenus depuis au royaume de France; de la prise du roi Jean, il parla moult bien, et monstra par aucunes choses raisonnables, que l'église avoit encor moult à souffrir, pour les grandes superfluités qu'il voioit entre ceux, qui le baston du gouvernement avoient, et pour le temps de lors que vi tenir en prison celui, on me disoit une fois au palais du pape en Avignon, un exemple qu'il avoit fait au cardinal d'Ostia, qu'on disoit d'Arras, et au cardinal d'Auxerre, qui l'estoient allés voir et arguer de ses paroles (2). Cet exemple est l'apologue que l'on verra ci-dessous (3). Que ne lisez vous, continua-t-il (4), la Vie de Saint-Sylvestre, etc., comment l'empereur Constantin lui donna les dismes de l'e-

(1) Froissard, vol. I, chap. CCXI, cité par du Plessis Mornai, *Mystère d'iniquité*, pag. 449.

(2) La même, vol. III, chap. XXIV, cité la même, pag. 450.

(3) Dans la remarque (D).

(4) Froissard, cité par du Plessis Mornai, *Mystère d'iniquité*, pag. 450.

glise et sur quelle condition; il ne chevauchoit point à deux eues et trois eues chevaux parmi le monde, mais se tenoit simplement et closement à Rome, et vivoit sobrement avec ceux de l'église, etc. Ce moine leur déclarait que le changement qu'il désignoit dans son apologue se ferait bientôt: Tant, ajoute l'historien, que moult souvent les cardinaux en estoient esbahis, et volontiers l'eussent à mort condamné, si nulle juste cause peussent avoir trouvé en lui; mais nulle n'en y voioient, ni trouvoient. Si le laisserent vivre tant qu'il peut durer, et ne l'osoient mettre hors de prison; car il proposoit ces choses si profond, et n'alloit querir tant de hautes escriptures, que paravanture il eust fait le monde errer; neantmoins a l'on veu advenir (comme aucuns dient, qui ont mieux pris garde à ses paroles que je n'ai) moult de choses qu'il mit en avant, et escrivit en la prison, et tout vouloit prouver par l'Apocalypse. Les preuves véritables dont il s'armoit, le sauverent de non estre ars plusieurs fois; et aussi y avoit aucuns cardinaux qui en avoient pitié, et ne le grevoient pas tant qu'ils pouvoient.

Faisons deux notes sur la distinction que Froissard a rapportée. Il a dit que ce cordelier n'annonçait pas l'avenir comme prophète, mais seulement comme une personne qui avait reçu du Saint Esprit l'intelligence des prophéties. Ce n'est presque qu'une question de nom, on qu'une dispute de mots: et en tout cas il me semble que le privilège de ce religieux égalait ou surpassait même celui des prophètes; car ceux-ci ne connaissaient pas toujours ce que Dieu voulait marquer sous les images significatives de l'avenir, et par conséquent une personne à qui Dieu révèle le sens véritable de ces signes prophétiques reçoit une faveur plus particulière. Il ne faut donc pas qu'un tel homme, ni ses partisans fassent aucune difficulté sous prétexte de modestie, d'appeler cette faveur un don prophétique. Si l'on ne prétendait expliquer les révélations de saint Jean que par le secours des connaissances qu'on aurait acquises en examinant l'écriture, ce serait une autre chose: mais quand on se

persuade qu'on n'a entendu l'Apocalypse que par l'assistance du Saint Esprit; quand, dis-je, l'on parle ainsi à ses lecteurs: *Je puis dire que Dieu en chemin m'a ouvert les yeux d'une manière qui n'a donné plus de consolation que je ne le saurais dire; car après avoir consulté cent et cent fois la vérité éternelle avec une profonde humilité, et une grande attention, enfin elle m'a répondu* (5), on se débite dans le fond pour une personne suscitée de Dieu extraordinairement afin de faire connaître l'avenir: n'est-ce pas se dire prophète effectivement ou plus que prophète? C'est ma première observation, et voici l'autre. Tous les historiens ne conviennent pas que Jean de la Roquetaillade convint qu'il n'était pas un prophète. Lisez ces paroles d'un auteur qui a fait la Vie d'Innocent VI. *Circa idem tempus* (c'est-à-dire l'an 1356) *insurrexit quidam frater ordinis minorum de conventu Aureliaci diocesis Sancti Flori, dicens se habere spiritum prophetiae, qui de futuris dicebat et in scriptis redigebat multa, vocatus frater Johannes de Rupescissa, qui quia potius vaticinator quam propheta merito erat censendus, ad dictum Innocentium fuit adductus, etc.* (6). Il est certain que ce cordelier déclara fort nettement dans ses écrits qu'il ne parlait pas comme prophète. Voyez ce que je citerai ci-dessous (7) d'un journaliste.

(B) *La longue prison qui fut la peine de sa hardiesse.* Froissard vient de nous apprendre que le pape tenait ce moine en prison dans le château de Bagnols. Un autre écrivain assure qu'environ l'an 1356, ce prétendu prophète fut envoyé au pape Innocent VI, qui le fit emprisonner, et qui jamais ne lui redonna la liberté (8). Mais ce ne fut point le premier emprisonnement de ce religieux: il était captif l'an 1345 dans le couvent de Figeac, par l'ordre de

(5) Jurieu, préface de l'accomplissement des Prophéties, folio 100.

(6) Auctor primæ Viæ Innocentii VI, vulgata à Baluzio, pag. 332, tom. I Vitæ Pape Innocentii VI.

(7) Dans la remarque (F).

(8) Ad dictum Innocentium papam fuit adductus per quem fuit carceribus mancipatus in quibus permansit per totum tempus ipsius. Idem, ibidem.

frère Guillaume Farména, ministre des franciscains de la province d'Aquitaine. On voit cela au commencement des révélations de ce prophète. On voit aussi qu'il les rédigea par écrit à la prière du cardinal Guillaume Curti. Ses paroles méritent d'être rapportées. *Ego frater Johannes de Rupescissa ordinis fratrum minorum provincie Aquitanie, provincie Ruthenensis, et conventus Aureliaci, ad mandatum vestrum descripsi seriem notabilium eventuum futurorum mihi in carceribus apertum, prout melius et verius potero recordari. Modus revelandi fuit iste. Cum anno Domini millesimo trecentesimo quadragesimo quinto multis diebus flerem vinctus ferro in carcere luti in conventu Figiaci stupens et mirans quare cum tanta crudelitate missus essem per fratrem Guillelmum Farména tunc ministrum Aquitanie in carcerem, etc.* (9). Il semble qu'on puisse inférer de ces paroles qu'il ne commença à être honoré du don des révélations que dans sa captivité, et sur cela l'on serait curieux d'apprendre quel fut le motif qui porta ses supérieurs à le mettre aux fers. Quelques-uns disent que ce fut à cause de ses hérésies; mais les écrivains plus voisins de ce temps-là rapportent qu'il ne fut mis en prison que parce qu'il se mêlait de prédire le prochain avènement de l'Antéchrist, et d'avancer plusieurs choses désagréables aux papes et aux princes; car il soutenait que leur ambition, leur orgueil et leur avarice étaient la cause des malheurs qu'il prédisait (10). Aleiat le met au nombre de ceux qui se sont très-mal trouvés d'une certaine méthode de maintenir la religion. Ils débitent des prophéties, c'est le principal moyen par où ils tâchent de faire peur aux personnes qu'ils n'ont pu induire à servir Dieu : *Sunt et qui vaticinia se seire profiteantur, hocque potissimum modo, quo verbis ad cultum et pietatem inducere nesciunt, terrere conantur,*

quod merito Hercules in malam rem Johanni de Rupescissa symmista vestro vertit. Cum enim se a Deo admonitum universalis judicii affirmaret, cumque mundi finem adesse conclamarret, quia dictis ejus res non responderunt, Avenione ab Urbano V. captus in eustodia mansit (11). Celui-ci ayant déclaré que la fin du monde approchait, fut mis en prison par Urbain V, parce que l'événement ne répondit point à cette grande menace. Aleiat a fait une faute de chronologie; ce fut Innocent VI, prédécesseur d'Urbain V, qui emprisonna la Roquetaillade.

(C) Quelques-uns disent que l'événement justifia ses prédictions; mais d'autres assurent qu'il arriva tout le contraire. Nous avons vu que Froissard témoigne que plusieurs choses prédites par ce cordelier étaient arrivées. L'auteur de la Vie d'Innocent VI ne nie point ce fait-là; mais il ajoute qu'en plusieurs autres choses les prédictions de ce moine avaient été fausses, d'où il conclut avec raison que ce n'était pas un prophète. *Licet in dictis et scriptis suis reperta fuerint multa quæ processu temporis contigerunt, propter quæ plures sibi fidem dabant, tamen etiam multa defuerunt, et sic apparebat quia non erat verè propheta, quia in illis, si talis fuisset, nullus fuisset defectus (12).* Je ne m'étonne point que l'on ait cru qu'il avait prédit la vérité quant à plusieurs points; car premièrement ceux qui déclament contre les désordres publics, et qui assurent que Dieu vengera bientôt le peuple opprimé, châtiara l'avarice, la luxure et l'orgueil des grands, se rendent si favorables les jugemens de la multitude, que l'on se fait un plaisir d'ajouter à la lettre, et d'interpréter à l'honneur de la prophétie ce que l'on voit arriver. En second lieu, le monde a été toujours si exposé à de grands malheurs, aux guerres civiles et étrangères, à la peste, à la famine, etc., qu'à coup sûr, en quelque temps que ce soit, quiconque voudra prédire des événements funestes, et des fléaux terribles de la colère de Dieu, ren-

(9) Joh. de Rupescissa, *init. Revelationum*, apud Baluzium, Not. ad Vitæ Paparum avenion., pag. 943.

(10) Quod autem sunt nonnulli reverentiores qui ob hæresim in vincula conjectam dixerunt, non ita antiquiores qui non nisi ob prophetias de Antichristo proxime venturo, captum voluit. Spondan., a l'ann. 1356, ann. 20, p. m. 540.

(11) Andreas Aleiat, *Epist. contra Vitam monasticam*, pag. 65, 66.

(12) Autor primæ Vitæ Innocentii VI, apud Vitæ Paparum avenionensium.

contrera la vérité. Mais pour battre en ruine tous les fauteurs de notre la Roquetaillade, il ne faut qu'une observation; c'est que les principaux points de sa prophétie se sont trouvés faux. Il prédisait la désolation totale du clergé, la venue d'un ange qui, en qualité de vicaire de Jésus-Christ, réformerait toutes choses et convertirait tous les infidèles, une paix qui durerait sur toute la terre environ mille ans (13). Il faisait entendre qu'on verrait bientôt toutes ces choses: il mentait donc en deux manières, car cela n'est arrivé, ni dans le siècle où il vivait, ni dans les suivans jusques à cette heure (14). Rapportons ce qui se lit dans un assez bon chroniqueur. *Johannes de Rupescissa minorum ordinis insignis theologus tempestate hinc præter ea, quæ in sententiarum libros accuratè doctè scripterat, in carcerem trusus multa de futuris tanquàm propheta scribere presumpsit, videlicet de duobus Antichristis, et de ecclesiæ conciliatioue, et de conversione omnium gentium ad fidem Christi; et alia multa, quæ in januis adeste affirmabat. Et hæc à domino Jesu Christo sibi revelata fuisse contestabatur, quæ non nudò non evenère, sed oppositum in omnibus fuisse constat. Hujusmodi autem pronosticatorum multi ab initio decepti fuere. Quibus satius fuisset silere, quàm talia temerè loqui* (15).

(D) *L'apologue qu'il employa pour faire comprendre que les mêmes princes qui avaient enrichi l'église romaine, la ramèneraient à son ancienne pauvreté.* Il s'en servit quand le cardinal d'Arras et le cardinal d'Auxerre furent le voir en prison pour le censurer. M. du Plessis Moruai en tire une preuve des oppositions qui furent faites à l'Antechrist: voyons comment il abrège le long récit de Froissard. « La somme est; Qu'il seroit advenu de l'église comme d'un oiseau fort beau, qui seroit né sans plumes et ne pouvant voler estoit en danger de ne pas vivre; Que les autres oiseaux en auroient

» en pitié, l'auroient couvert de leurs plumes; les rois et les princes enrichi de leurs domaines, honoré, outre mesure; qu'ils s'en seroient enrichis, se voyant creu et pensant n'avoir plus besoin d'eux; se seroit mis à les becqueter et poindro, à faire des querelles aux empereurs et aux princes; Que les oiseaux là dessus seroient résolus de reprendre leurs plumes, et ainsi retireroient les princes leurs bienfaits et leurs domaines, tant qu'il seroit contrainct de leur crier merci; l'empereur et les autres princes chrétiens en danger de reprendre le tout, s'il retournoit à son orgueil (16). » M. du Plessis ajoute que de fait c'est apologue de l'oiseau à son foudement manifeste en l'Apocalypse, chap. 17 où il est dit (*), que les rois bailleront leur puissance et autorité à la beste ou paillard; mais viendront puis après à la hair, et la rendront désolée, et mangeront sa chair, et la brusleront au feu. Wolsius a inséré dans son premier tome tous ces passages de Froissard, et y a joint une figure de l'oiseau de l'apologue (17). Notons que la Roquetaillade déclarait que cet appauvrissement de l'église n'avait longuement à tarder. Il s'est bien trompé. Voyez Coëffeteau dans sa réponse au livre de M. du Plessis (18). On prophétise encore cela vers la fin du XVIII^e siècle.

(E) *Il composa plusieurs livres.* Outre ces révélations, on a de lui un ouvrage de *Consideratione Quintæ Essentiæ*; un de *Familiatū Philosophiæ*; un qui a pour titre: *Vademe-cum in Tribulatione*; et un commentaire *super Prophetiam Cyrilli eremite præbyteri*. M. Baluze (19) parle de ce dernier livre comme de l'un des manuscrits de la bibliothèque du roi, et il dit qu'on trouve les autres en manuscrit dans celle de M. Colbert (20). Notez que l'ouvrage de

(16) Du Plessis Moruai, *Mystère d'Iniquité*, pag. 450.

(*) *Apoc.*, c. 17, v. 13 et 16.

(17) Joh. Wolsius, *Lectionum memorabil. et reconditarum*, cent. XIV^e, pag. m. 623 et seq., tom. I.

(18) Coëffeteau, *Réponse au Mystère d'Iniquité*, pag. 1096.

(19) Baluze, *Not. ad Vitas Paparum Avinion.*, pag. 1434.

(20) *Idem*, *ibidem*, pag. 942.

(13) Spérandus, *ad ann.* 1356, num. 30, pag. m. 540.

(14) *On écrit ceci au mois d'avril 1701.*

(15) Jacobus Philippus Bergomas, *ad annum* 1375.

Consideratione Quintæ Essentiæ rerum omnium, fut imprimé à Bâle l'an 1561 (21). On l'assure dans l'abrégé de Gesner (22), et l'on y débite, par un abus de cent ans, que l'auteur vivait environ l'an 1240. J'ai cité ailleurs (23) Naudé, qui a dit un mot de ce livre de *Johannes de Rupescissa*. Il court sous le nom de ce cordelier apocalyptique un ouvrage de *Confectione veri Lapidis philosophorum*, imprimé à Bâle, l'an 1561.

(F)..... Vous en trouverez deux dans l'Appendix du *Fasciculus Rerum expectandarum et fugiendarum*. C'est un livre qui fut imprimé à Londres, l'an 1690. L'auteur de la Bibliothèque universelle en parla fort amplement dans son volume XIX (24). Voici ce qu'il dit touchant notre homme :

« (25) On a inséré ici deux ouvrages de ce moine, dont l'un est intitulé : *Copie de la prophétie de Frère Jean de la Roquetaillade, de l'Ordre des Frères mineurs de la province de Guienne, gardien de Rhodes, et avoient d'Orléans* (26), prisonnier à Avignon, la huitième année du pontificat de Clément VI, dans la prison que l'on nomme Soldan ; au mois de novembre, l'an de l'Incarnation MCCCXLIX.... (27). L'autre ouvrage de la Roquetaillade est son *Vade-mecum in Tribulatione*. Dans ce livre, qu'il nomme *librunculus*, il déclare qu'il n'est pas prophète, comme ceux qui avaient reçu des révélations immédiates de Dieu, et qui disaient, en les rapportant : *Ainsi a dit le Seigneur* ; mais que Dieu lui avait donné le talent de voir, par l'Écriture, ce qui

devait arriver (28). Il indique quelques-uns de ses livres ; où il dit qu'il avait marqué avec exactitude de certains événemens, et il paraît qu'il a composé celui-ci l'an mcccxvi. Ensuite il propose vingt explications de l'Apocalypse, qu'il nomme *intentiones*. Dans la première, il prédit que le pape soumettra un jour toute la terre, qui le regardera comme son pasteur ; prédiction bien contraire à celle de nos interprètes protestans de l'Apocalypse, qui ne sont guère plus heureux que frère Jean de la Roquetaillade, et dont quelques-uns sont peut-être plus blâmables, en ce qu'ils voudraient engager les puissances à faire des guerres sans fin, pour faire réussir leurs conjectures. Notre moine au moins, *non erat intentionis faciendi guerras*, et ne voulait se servir que des armes spirituelles ; au lieu que quelques-uns de nos Roquetaillades d'aujourd'hui voudraient employer la violence, pour obliger les sciences erronées à faire profession de leurs sentimens, sans les croire. »

(G) Je crois que ceux qui disent qu'on le fit brûler se trompent. « Dient aucuns qu'il fut enfin brûlé (29). » Ces paroles sont de M. du Plessis, qui met en marge, *Petrus premonstratensis in chronico quod inscribitur Biblia Pauperum*. M. Baluze rejette cela, et dit (30) qu'il ne sait d'où César Nostradamus (31) a pris que ce religieux fut brûlé publiquement à Avignon, l'an 1362, par ordre du pape. Les passages de Froissard sont une réfutation solide de ce mensonge, quand on n'aurait pas le témoignage de ceux qui disent (32) que Rupescissa fut enterré à Ville-

(21) Le Catalogue d'Oxford marque l'édition de Bâle, 1561.

(22) Epist. Biblioth. Gesneri, pag. m. 493.

(23) Dans la remarque (E) de l'article d'ALBERT LE GRAND, tom. I, pag. 361.

(24) Depuis la page 331, jusqu'à la page 363.

(25) Bibliothèque universelle, tom. XIX, pag. 348.

(26) Le latin, pag. 493. Appendicis Fasciculi, porte : *castodis Ruthemensis ac cussidici Aureliaci. Et iterum non significat d'Avillae, et non pas d'Orléans. Pour ce qui est de cussidici, il signifie quelque charge qui répond à celle de don procureur des bénédictins, ou des chanoines ; mais je ne sais pas le nom qu'on lui donne parmi les moines mendians. Ce n'est point, je pense, celui d'avocat.*

(27) Bibliothèque universelle, tom. XIX, pag. 349.

(28) Le second continuateur de Guillaume de Nangis, cité par Duchesne Spiciler, tom. XI, p. 822, rapporte que ce moine, consulté sur l'événement par l'archevêque de Toulouse, l'an 1356, répondit : *Ego, sicut unus vilis et abominabilis peccator, ea que dico, non dico de capite meo ac sum propheta sed tantum per intelligentias prophetarum. Il répondit plusieurs choses, dont la plupart n'arrivèrent pas. Voyez le prologue du livre de Broom, dans l'Appendix du Fasciculus Rerum expectandarum.*

(29) Du Plessis, Mystre d'Iniquité, pag. 450.

(30) Baluz., Notis ad Vitae Pauperum avinion., pag. 942.

(31) César Nostradamus, In Historiâ Provincie, pag. 411.

(32) Jacobus Fodera, apud Baluzium, ibid.

franche dans un couvent où il avait professé la règle de saint François *.

(B) *Raynaldus*, qui a tûché de se prévaloir d'une prophétie de ce moine, a été réfuté solidement par *M. Baluze*. Il l'a appliquée à l'élection d'Urbain VI. *Odoricus Raynaldus*, an. 1379, n. 12, refert insigne, ut ille vocat, vaticinium viri religiosi *Johannis à Rupescissa inventum inter monumenta Avenionensia, ex quo multum adjuvari putat causam Urbani* (33). La prophétie porte (34) que le siège de Rome sera vacat dix-huit mois, et qu'au temps du conclave il y aura un si grand combat entre les peuples et les tyrans d'Italie, et une si grande effusion de sang, qu'il semblera que la fin du monde soit arrivée. Or par un juste jugement de Dieu on élira un anti-pape suivaot les suggestions d'un faussaire qui aura deux langues, *ad suggestionem unius bilinguis falsarii*. Ce faussaire n'est autre que le cardinal d'Amiens, si l'on s'en rapporte à *Raynaldus*. Mais *M. Baluze* montre deux choses (35); l'une que la prophétie ne concerne point le temps où Urbain VI fut élu pape; l'autre que, si elle concernait ce temps-là, elle serait plus contraire à Urbain VI qu'à un prétendu antipape Clément VII. Il fait voir par le Commentaire de la Roquetaillade sur la prophétie de Cyrille, que la vacance du siège papal pendant un an et demi se rapporte au temps que l'Antechrist paraîtra. Or voici le caractère de ce temps-là : Le roi de France et le roi d'Angleterre combattront alors les infidèles dans l'Orient. Cela ne cadre en aucune sorte au temps du schisme d'Urbain VI, et de Clément VII. Notez que ce cordelier avoue que l'anti-pape sera élu au déshonneur de Jésus-Christ, et du vrai pontife (36), et que l'Antechrist soutiendra la cause de l'anti-pape. *Illud scandalum erit majus quia Antichristus partem antipapae sustinebit* (37). Il résulte de là manifestement qu'il ne tenait point le pape pour l'Antechrist.

* Ce n'était pas à Villefranche, mais à Aurillac, dit Leclerc, que Roquetaillade avait fait profession.

(33) *Baluze*, *ibid.*, pag. 1160, 1161.

(34) *Foyez M. Baluze*, *ibid.*

(35) *Idem*, *ibidem*, et pag. 1459.

(36) *In contumeliam Christi et veri pontificis*. *Joh.*, de Rupescissa, apud *Baluze*, pag. 1161.

(37) *Idem*, apud *eundem*, pag. 1459.

RORARIUS (JÉRÔME), nonce de Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie (a), a composé un ouvrage qui mérite d'être lu *. Il entreprend d'y montrer, non-seulement que les bêtes sont des animaux raisonnables, mais aussi qu'elles se servent de la raison mieux que l'homme. L'occasion qui l'engagea à faire ce livre est curieuse et tout-à-fait singulière. Il s'était trouvé dans une conversation, où un savant homme avait dit que Charles-Quint n'égalait pas les Othon, ni Frideric Barberousse. Il n'en fallut pas davantage pour faire conclure à Rorarius, que les bêtes sont plus raisonnables que l'homme, et tout aussi-tôt il se mit à composer un traité sur ce sujet (A). Ce fut au temps que Charles-Quint faisait la guerre à la ligue de Smalcalde. Ce livre n'est pas mal écrit, et il contient quantité de faits singuliers sur l'industrie des bêtes et sur la malice de l'homme. Ceux qui concernent l'habileté des animaux embarrassent tout à la fois les sectateurs de M. Descartes, et les sectateurs d'Aristote (B) : ceux-là nient que les bêtes aient une âme; ceux-ci soutiennent qu'elles en ont une douée de sentiment et de mémoire, et de passions, mais non pas de raison. C'est dommage que le sentiment de M. Descartes soit si difficile à soutenir, et si éloigné de la vraisemblance; car il

(a) Rorarius, quod animalia bruta ratione utantur melius homines, lib. I, pag. 57, edit. Amstelod., 1654.

* Joly reproche à Bayle d'avoir donné à Rorarius un article aussi gros que son livre, et d'avoir oublié quelques particularités.

est d'ailleurs très-avantageux à la vraie foi (C), et c'est l'unique raison qui empêche quelques personnes de s'en départir. Il n'est point sujet aux conséquences très-dangereuses de l'opinion ordinaire. Il y a longtemps qu'on a soutenu que l'âme des bêtes est raisonnable (D). Les philosophes de l'école se trompent fort, si en rejetant cela, ils se persuadent qu'ils éviteront les suites fâcheuses de l'opinion qui donne aux bêtes l'âme sensitive (E). Ces messieurs ne manquent ni de distinctions, ni d'exceptions, ni de hardiesse à décider que les actes de cette âme ne passent jamais certaines bornes qu'ils leur prescrivent : mais tout ce verbiage confus et impénétrable ne sert de rien pour établir une différence spécifique entre l'âme humaine et celle-là (F), et il n'est guère apparent qu'ils puissent jamais inventer une explication meilleure que ce qu'ils ont allégué jusques ici. L'auteur qui a le mieux réfuté M. Descartes, sur l'âme des bêtes nous aurait fait beaucoup de plaisir s'il avait pu nettoyer le sentiment ordinaire (G). M. Leibnitz, l'un des plus grands esprits de l'Europe, ayant bien connu ces difficultés, a fourni des ouvertures qui méritaient d'être cultivées (H). J'en dirai quelque chose quand ce ne serait qu'afin d'indiquer mes doutes. Mais pour revenir à Rorarius, je ne crois pas me tromper lorsque je me persuade qu'il était natif de Pordénone en Italie (I). Je voudrais avoir lu le plaidoyer qu'il composa pour les rats (b). Il fut imprimé dans le

pays des Grisons, l'an 1548. Il y a quelque chose de semblable dans les écrits du président Chassanée (c) *. Nous acheverons de donner ici (d) le recueil dont on a vu la principale partie dans l'article de Péréira.

J'ai appris de divers endroits que plusieurs personnes qui aiment l'histoire des dogmes ont approuvé les recueils que j'ai publiés dans les remarques de cet article. On a même témoigné qu'on serait bien aise que j'en publiasse d'autres, s'il m'en était tombé de nouveaux entre les mains. Cela m'a fait prendre la liberté de mettre ici quelques suppléments (K), quoique je n'ignore pas qu'il y a beaucoup de lecteurs qui ne s'en soucieront guère, et qui les appelleront des excrescences. Ils n'auront pas sujet de donner ce nom aux notes que je veux faire sur les réflexions de M. Leibnitz (L), que l'on a vues dans le Journal de M. Basnage; car ces notes sont une suite naturelle et nécessaire de l'un des endroits de la première édition de cet article. J'espère qu'elles serviront d'occasion pour développer une matière qui n'est pas moins difficile qu'importante.

Postli edictum. Auguste Rhetica ap. Phil. Uthard. Draunius, Biblioth., pag. 1093.

(c) Voyez M. de Thou, *lib. VI, p. 126.*

* Son nom était Chasseneux, ainsi que Joly l'observe, et qu'il a déjà été dit dans une note sur la remarque (B) de l'article HÉLÈNE, tom. VII, pag. 528. Joly ajoute : M. de Thou s'est trompé dans l'historiette qu'il rapporte, comme l'a fait voir clairement M. le président Bouhier, dans son Histoire des Commentateurs de la Coutume de Bourgogne (article Chasseneux).

(d) Voyez la remarque (D).

(b) *Oratio pro muribus, adversus Nicolai*

(A) *Il se mit à composer un traité*

sur ce sujet.] Il y a deux épitres dédicatoires à la tête de cet ouvrage : l'une à l'évêque d'Arras, datée du 1^{er} de mars 1547; l'autre au cardinal Christophle Madruce évêque de Trente. Cet écrit demeura enseveli près de cent ans dans les ténèbres des bibliothèques. Enfin Naudé le fit imprimer en France*, et le dédia à MM. du Puy. Son épitre dédicatoire est datée de Paris le 9 d'avril 1645. On l'a réimprimé en Hollande plus d'une fois (1). Je ne sais pourquoi on l'a mis parmi les livres de médecine dans le *Liudenus renovatus*. Je suis sûr qu'on m'accusera de me munir quelquefois de preuves sans nécessité; mais on aurait tort de le prétendre à l'égard de ce que j'ai avancé touchant le motif de cet ouvrage de Rorarius. Si je ne citais ses propres paroles, on aurait lieu de penser que j'ai feint l'idée d'un écrivain chimérique pour divertir mon lecteur; car que peut-on voir de plus grotesque qu'un homme qui ne prend la plume pour mettre le genre humain au-dessous des bêtes, que parce qu'un savant trouve mauvais que l'empereur Charles-Quint aspire à la monarchie universelle sans avoir les qualités d'un Othon-le-Grand, ou d'un Frédéric Barberousse? Il est donc très-nécessaire que je prouve ce que j'ai dit là-dessus. *Eram, illustrissimo princeps, (c'est Rorarius qui parle) paucis ante diebus, ubi de Cesare sermo habebatur; et fuit doctissimus aliqui vir, qui diceret, nescire quo odore olens christianum orbem ditionis suae facere niteretur. Haberet in se saltem quae cum Othonibus, aut Federico Enobarbo conferri posset. Movit (fateor) mihi stomachum, dignum immortalitatis principem illis postponi: qui licet insignes fuerint, si tamen in unum omnes congerantur, hujus magnitudini non sufficiunt. Itaque in mentem mihi venit animalia bruti saepe ratione uti melius homine, id-*

que dunbus libellis ostendi (2). Il ne s'est pas contenté d'une seule déclaration: il avait déjà marqué ceci dans une autre épitre dédicatoire. *Scripseram libellos duos, in quibus ostenderam animalia bruta saepe ratione uti melius homine; idque feceram, ut quorundam impudentiam, anne potius dementiam retunderem: qui maximi omnium imperatorum Caroli Quinti splendorem intueri non valent* (3). Lisez le reste de cette épitre, vous y trouverez un homme prévenu en faveur de Charles-Quint, et un grand flatteur. Bien d'autres gens lui ressembaient, et lui ressemblent.

(B) *Les faits concernant l'habileté des animaux embarrassent tout à la fois les sectateurs de..... Descartes et..... d'Aristote.* Cela ne demande point de preuve à l'égard des cartésiens: il n'y a personne qui ne connaisse qu'il est difficile d'expliquer comment de pures machines peuvent faire ce que font les animaux. Prenons donc seulement que le péripatétisme se trouve dans un embarras extrême, quand il faut donner raison de leur conduite. Tout péripatéticien qui entend dire que les bêtes ne sont pas des automates, objecte d'abord qu'un chien, battu pour s'être jeté sur un plat de viande, n'y touche plus quand il voit son maître le menaçant d'un bâton. Mais pour faire voir que ce phénomène ne saurait être expliqué par celui qui le propose, il suffit de dire que si l'action de ce chien est accompagnée de connaissance, il faut nécessairement que le chien raisonne: il faut qu'il compare le présent avec le passé, et qu'il en tire une conclusion; il faut qu'il se souvienne et des coups qu'on lui a donnés, et pourquoi il les a reçus; il faut qu'il connaisse que s'il se ruait sur le plat de viande qui frappe ses sens, il ferait la même action pour laquelle on l'a battu; et qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de bâton, il doit s'abstenir de cette viande. N'est-ce pas un véritable raisonnement? Pouvez-vous expliquer ce fait par la simple supposition d'une âme qui sent, mais sans

* Cette première édition (que Joly reproche à Bayle de n'avoir pas mentionnée) avait, dit Joly, paru à Paris, chez S. et G. Cramoisy, 1648, in-8°. Une autre édition parut à Amsterdam, 1666, in-8°. Naudé n'a pas exécuté le projet qu'il avait annoncé de faire des notes sur cet ouvrage; mais G. H. Ribow a donné une nouvelle édition avec notes de l'ouvrage de Rorarius, Helmslata, 1730, in-8°.

(1) *Je me sers de l'édition d'Amsterdam, 1654, in-12.*

(2) Rorarius, epist. dedicat. ad Madrutium cardinalem.

(3) Idem, epist. dedicat. ad episcopum Atrabatensem.

réfléchir sur ses actes, mais sans réminiscence, mais sans comparer deux idées, mais sans tirer nulle conclusion ? Examinez-bien les exemples que l'on compile (4), et que l'on objecte aux cartésiens, vous trouverez qu'ils prouvent trop; car ils prouvent que les bêtes comparent la fin avec les moyens, et qu'elles préfèrent en quelques rencontres l'honnête à l'utile; en un mot, qu'elles se conduisent par les règles de l'équité et de la reconnaissance. Rorarius dit qu'il y a en des chevaux qui ont refusé de convoir leur mère, ou qui l'ayant fait sans le savoir, trompés par les artifices d'un valet, se sont jetés dans un précipice, après avoir eu connaissance de ce qui s'était passé. *Testantur litterarum monumenta, fuisse gregis custodem, qui equum ut matrem iniret, nunquam inducere potuerit; et quoniam ambo eximii speciei erant, fraude tamen illusus, velatis oculis, ne matrem videret; detracto postmodum operimento, et agnito cum matre concubitu, petisse praecepta, et se patrati sceleris reum pessundedisse. Maris hæc virtus: alibi feminae, siquidem in Reatino agro equa lacerato prius auriga, qui flagitii auctor fuerat, eundem exitum habuit* (5). Ce qu'il dit, et ce que d'autres rapportent, de l'ardeur avec laquelle quelques chiens ont travaillé à procurer un bon secours à leur maître, à venger sa mort, etc., sont des choses absolument inexplicables selon l'hypothèse des aristotéliciens. Ainsi toute leur dispute contre les disciples de M. Descartes est une peine perdue; on n'a besoin que de l'adresse dont Pércira se servit. Vous reconnaissez, disait-il à ses adversaires (6), que les animaux font plusieurs choses qui ressemblent à ce que fait l'âme raisonnable, et que néanmoins leur âme n'est point raisonnable. Pourquoi

donc me défendez-vous de soutenir qu'ils font plusieurs choses qui ressemblent à ce que fait l'âme sensitive, sans que leur âme soit sensitive ? Je ne m'étonne pas que M. Descartes ni ses sectateurs ne se soient pas prévalus de l'endroit du Code de Justinien, où il est dit que les bêtes sont incapables de faire une injure, vu qu'elles ne sentent point (7). Il est manifeste que le mot *sensus*, dans cette loi, se doit prendre pour dessein et intelligence.

(C) *Le sentiment de M. Descartes.... est très-avantageux à la vraie foi.* Ce qui porte les cartésiens à dire que les bêtes sont des automates, et que selon eux toute matière est incapable de penser. Ils ne se contentent pas de dire qu'il n'y a que les substances spirituelles qui puissent faire des réflexions, et enchaîner une longue suite de raisonnemens, ils soutiennent qu'une pensée, soit qu'on la nomme réflexion, méditation, progrès du principe à la conséquence; soit qu'on la nomme sensation, imagination, instinct, est d'une telle nature, que la matière la plus subtile et la plus parfaite en est incapable, et qu'elle ne peut se trouver que dans les substances incorporelles. Par ce principe il n'y a point d'homme qui ne se puisse convaincre de l'immortalité de son âme: chacun sait qu'il pense, et par conséquent, s'il raisonne à la cartésienne, il ne peut douter qu'en tant qu'il pense il ne soit distinct du corps: d'où il s'ensuit qu'à cet égard il est immortel; car la mortalité ne consiste qu'en ce qu'elles sont composées de plusieurs parties de matière, qui se séparent les unes des autres. Voilà un grand avantage pour la religion; mais il sera presque impossible de le garder par des raisons philosophiques, si l'on accorde que les bêtes ont une âme matérielle qui périt avec le corps; une âme, dis-je, dont les sensations et les desirs sont la cause des actions qu'on leur voit faire. Voyez la remarque (F). Les utilités théologiques du dogme de M. Descartes touchant les bêtes automates

(4) Voyez dans Lipse, *epist. L. cent. I Miscellanea*, plusieurs actions surprenantes des Animaux. Cette lettre est un commentaire par exemples sur les paroles de Plin, qui seroient citées dans la remarque (D). Voyez, touchant les chevaux, le même Lipse, *cent. III ad Belgas*, *epist. LVI*, et touchant les chiens, *cent. I ad Belgas*, *epist. XLIV*.

(5) Rorarius, *lib. II, pag. 72*.

(6) Voyez l'article *Pércira*, *tom. XI, pag. 558*, citation (55).

(7) *Nec enim potest animal injuri fecisse quid sensu caret.* Voyez Grotius, *Flor. Spars. ad Jus Justinianum*, *pag. 124*, *edit. Amstel.*, 1642, 12-13.

ne se bornent pas à cela ; elles se répandent sur plusieurs principes importants que l'on ne saurait soutenir avec quelque force dès qu'on admet dans les bêtes l'âme sensitive. Si saint Augustin a soutenu ces principes, quoiqu'il reconnût cette espèce d'âme dans les bêtes ; et s'il ne s'est pas mal trouvé de la liaison de ces deux choses, il a été plus heureux que sage *. Des principes qu'il a soigneusement examinés et fortement établis, il suit manifestement que les bêtes n'ont point d'âme, ainsi que le fait voir Ambroise Victor (8) dans son sixième volume de la philosophie chrétienne (9). L'auteur qui me fournit ces paroles suppose que ce saint docteur, sachant trop bien distinguer l'âme du corps, pour penser qu'il y avait des âmes corporelles, admettait une âme spirituelle dans les bêtes (10). Or voici l'échantillon qu'il nous donne des principes que saint Augustin soutenait, et qui sont incompatibles avec cette âme des bêtes. Quelques-uns de ces principes de saint Augustin sont, que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal ; or, selon lui-même, la douleur est le plus grand des maux, et les bêtes en souffrent. Que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble ; or, selon lui, l'âme des bêtes est spirituelle et plus noble que les corps, et néanmoins elles n'ont point d'autre fin que les corps. Que ce qui est spirituel est immortel, et l'âme des bêtes quoique spirituelle est sujette à la mort. Il y a bien d'autres semblables principes dans les ouvrages de saint Augustin, dont on peut conclure que les bêtes n'ont point d'âme spirituelle telle

qu'il l'admet en elles (11). Je ne suis pas trop persuadé que saint Augustin ait cru que l'âme des bêtes est une substance incorporelle ; mais quoi qu'il en soit, le second principe, qu'on nous donne ici en exemple, est incompatible avec l'opinion de ce grand docteur ; car ce qui connaît est plus noble que ce qui ne connaît point : or, pour le moins, saint Augustin attribuait du sentiment à l'âme des bêtes ; il la croyait donc beaucoup plus noble que le corps ; il soutenait donc, d'un côté, que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble ; et de l'autre, que l'âme des bêtes, plus noble que leur corps, n'avait d'autre fin que leur corps. Cela, direz-vous, importe peu à la religion. Vous vous trompez, répondra-t-on ; car toutes les preuves du péché originel empruntées des maladies et de la mort, à quoi les petits enfans sont assujettis, tombent par terre dès que vous supposez que les bêtes sentent : elles sont sujettes à la douleur et à la mort ; elles n'ont pourtant jamais péché. Ainsi vous raisonnez mal quand vous dites, Les petits enfans endurent du mal, et meurent : ils sont donc criminels ; car vous supposez un faux principe, et démentir par la condition des bêtes, savoir que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal. C'est néanmoins un principe de la dernière évidence : il coule nécessairement des idées que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu ; il est conforme à l'ordre immuable, à cet ordre dont nous concevons clairement que Dieu ne s'écarte pas. L'âme des bêtes confond cet ordre, et renverse ces idées si distinctes : il faut donc demeurer d'accord que les automatés de M. Descartes favorisent extrêmement les principes selon lesquels nous jugeons de l'être infini, et par lesquels nous soutenons l'orthodoxie. Lisez ce qui suit.

« On intéressa d'abord la religion dans cette cause (12), par l'espérance que les anti-cartésiens consentirent de ruiner par-là les machineries de M. Descartes ; mais on ne

(11) Mallebranche, *Éclaircissements*, etc., p. 381, à la marge.

(12) C'est-à-dire dans la dispute contre Descartes, touchant l'âme des bêtes.

* L'auteur des *Critiques* de M. Bayle sur saint Augustin, Paris, 1732, in-4°, 2, dit Joly, défend fort au long le saint docteur dans son second traité, pag. 111-126, contre cette accusation de Bayle.

(8) C'est un faux nom que j'ai donné au père de l'Oratoire.

(9) Mallebranche, *Éclaircissements* sur le VI^e livre de la Recherche de la Vérité, pag. m. 380, 381.

(10) Il est certain, quoi qu'en dise le père Mallebranche, que saint Augustin a cru que l'âme des bêtes était sensitive et corporelle. Vita brutorum, dit-il dans le IV^e, chap. de la Communion de la véritable vie, est spiritus vitalis constantis de viro et sanguine animalis, sed sensibilis, memoria habens, intellectus carnis, cum carnis moribus. In peris evanescens. Voir aussi le chap. XXIII de Spiritus et Anima.

» saurait assez dire le bien qui en
 » est venu aux sectateurs de ce phi-
 » losophe. Car ils croient avoir
 » montré qu'en donnant aux bêtes
 » une âme capable de connaissance,
 » on ruine toutes les preuves natu-
 » relles de l'immortalité de notre
 » âme. Ils ont fait voir que leur sen-
 » timent n'avait point de plus opi-
 » niâtres ennemis que les impies et
 » que les épicuriens, et qu'on ne
 » saurait faire plus de dépit à ces
 » méchants philosophes, qu'en les
 » désarmant de toutes les fausses
 » raisons qu'ils empruntent de l'â-
 » me des bêtes, pour conclure qu'il
 » n'y a entre elles et nous que la
 » différence du plus au moins; c'est
 » une chose assurée qu'il n'y a
 » point de gens qui affectent plus
 » que les impies, d'approcher les
 » bêtes de la perfection de l'hom-
 » me. Voilà comment la secte de
 » M. Descartes a mis la religion dans
 » ses intérêts. Mais elle ne s'est pas
 » contentée de cette raison. Elle s'est
 » élevée jusqu'à la nature de Dieu
 » pour y chercher des argumens in-
 » vincibles contre la connaissance
 » des bêtes, et on peut dire qu'elle
 » y en a trouvé d'assez bons. L'au-
 » teur de la Recherche de la Vérité
 » en a répandu le plan dans quel-
 » ques endroits de ses ouvrages. Le
 » père Poisson, de l'Oratoire, a traité
 » à fond de celui qui est fondé sur
 » ce principe de saint Augustin; que
 » Dieu étant juste, la misère est une
 » preuve nécessaire du péché; d'où
 » il s'ensuit que les bêtes, n'ayant
 » point péché, ne sont point sujettes
 » à la misère; or elles y seraient su-
 » jettes si elles avaient du sentiment;
 » donc elles n'ont point de sentiment
 » (13). » Vous trouverez à la suite
 » de ces paroles l'extrait d'un livre (14)
 » où l'on montre que si les bêtes ont
 » une âme connaissante, il s'ensuit,
 » 1°. que Dieu ne s'aime point lui-
 » même; 2°. qu'il n'est point constant;
 » 3°. qu'il est cruel et injuste (15). Il
 » ne s'aimerait point lui-même; car il
 » eût créé des âmes capables de con-

naissance et d'amour, sans les obli-
 ger à l'aimer et à le connaître: il les
 eût créées pour être dans l'état du
 péché; et par conséquent il les aurait
 dispensées de la loi de l'ordre, qui
 est pourtant la loi souveraine et in-
 dispensable. L'état du péché est de
 s'arrêter aux créatures comme à sa
 dernière fin: c'est ce que font les
 âmes des bêtes, selon l'opinion com-
 mune. Selon la même opinion, ces
 âmes retournent dans le néant dès
 que les bêtes cessent de vivre; où est
 donc la constance de Dieu? Il crée
 des âmes, et il les anéantit bientôt.
 Il n'en use pas de même à l'égard de
 la matière; il ne la détruit jamais:
 il conserve donc les substances moins
 parfaites, et détruit les plus parfaites.
 Cela est-il d'un agent sage? L'âme
 des bêtes n'a point péché, et cepen-
 dant elle est sujette à la dou-
 leur et à la misère; elle est soumise
 à tous les désirs déréglés de la créa-
 ture qui a péché. De quelle manière
 traitons-nous les bêtes? nous les fai-
 sons s'entredéchirer pour notre plai-
 sir; nous les égorgéons pour nous
 nourrir; nous fouillons dans leurs
 entrailles pendant leur vie, afin de
 satisfaire notre curiosité, et nous fai-
 sons tout cela en conséquence de
 l'empire que Dieu nous donne sur
 les bêtes. Quel désordre, que la créa-
 ture innocente soit assujettie à tous
 les caprices de la créature criminelle!
 Il n'y a point de casuiste qui croie
 qu'on pêche en faisant combattre des
 taureaux contre des dogues, etc., et
 en se servant de mille ruses et de
 mille violences à la chasse et à la
 pêche, pour détruire les animaux, ou
 en se divertissant à tuer des monches,
 comme faisait Domitien. N'y a-t-il
 pas de la cruauté et de l'injustice à
 soumettre l'âme innocente à tant de
 malheurs? On se délivre de toutes
 ces difficultés par le dogme de M. Des-
 cartes. Je m'en vais donner la liste
 de quelques ouvrages qui ont été pu-
 bliés en faveur de ce sentiment.

Une préface de M. Schuyt: elle
 est à la tête de sa traduction latine
 de l'Homme de M. Descartes. Un trai-

(13) Nouvelles de la République des Lettres,
 mars 1684, pag. 26, 27.

(14) *Initiâle: La Bête transformée en machine.*
 L'auteur s'appelle Dornauson.

(15) Nouvelles de la République des Lettres,
 mars 1684, pag. 28.

(16) *Pages, touchant cet auteur, le livre de*
Scriptis Alespatis de Durberris, pag. 321, 322,
édit. 1686. Dans l'une des lettres de M. Arnauld
au père Mallebranche, il y a, qu'Antoine la
Grand est un religieux de Saint-François.

té d'Antoine-le-Grand (16), de *Carentia Sensus et Cognitionis in Brutiis*. Une lettre de M. de Cordemoi à un *savant religieux de la compagnie de Jésus*, imprimée l'an 1668 (17). Le *Traité de l'âme des Bêtes*, qui fut imprimé à Lyon l'an 1676, et dont un prêtre d'Ambrun, nommé Dilly, est l'auteur. Les *Entretiens sur la Philosophie*, par M. Rohault. Les notes du père Poisson sur la Méthode de monsieur Descartes. Le *Brutum Cartesianum* d'Arnoldus Geulinx. C'est un ouvrage posthume qui fut publié l'an 1688, par M. Langenliert, bon cartésien, mais non pas sur ce qui concerne l'âme des bêtes (18), quoiqu'il ait mis en forme géométrique les raisons qui prouvent que les bêtes ne sentent point. Plusieurs sectateurs de M. Descartes en sont logés-là; ils l'abandonnent quant au dogme des automates. M. Craanen, professeur en philosophie, et puis en médecine à Leyde, a été un grand zélateur de ce philosophe, jusques à souffrir pour lui; et ce qui est peut-être plus admirable, jusques à ne vouloir pas l'abandonner à l'égard du dogme de la glande pinéale; mais il se moquait de ceux qui disent que les bêtes ne sentent pas. M. Régis; l'un des plus célèbres cartésiens qui soient aujourd'hui, n'est pas allé si avant; il s'est contenté de dire que *quelque penchant qu'il puisse avoir à donner aux bêtes une âme distincte du corps, il aime mieux suspendre son jugement à cet égard* (19). On pourrait mettre le livre du père Pardies sur la Connaissance des Bêtes, parmi ceux qui ont été faits pour l'opinion de M. Descartes; car on y trouve les raisons des cartésiens proposées très-fortement, et réfutées très-faiblement. Je erois néanmoins qu'il ne se négligea point dans la II^e partie de son ouvrage, et qu'il y fit tout ce qu'il put pour soutenir l'ancienne opinion; mais ayant fait aussi tout ce qu'il pouvait pour représenter fidèlement le beau côté de

la nouvelle, il a donné lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il n'avait pas eu un véritable dessein de combattre M. Descartes. Rapportons le jugement d'un de ses confrères: *Il n'y a rien de plus réduisant que les expositions que fait le père Pardies, dans son livre intitulé: de la Connaissance des Bêtes; où mettant le cartésianisme dans toute sa force sur ce point, il va presque jusqu'à convaincre ses lecteurs que non-seulement il n'est point besoin d'âme pour marcher, pour boire, pour manger, pour se plaindre, mais encore pour parler, et pour parler aussi long-temps que le fait un prédicateur dans un sermon d'une heure, ou un avocat dans un plaider. Ce livre a fait passer son auteur, parmi les péripatéticiens, pour un prevaricateur qui était cartésien dans l'âme, quelque application qu'il ait apportée à réfuter le cartésianisme dans la seconde partie de son livre, et à défendre l'ancienne philosophie sur le chapitre de l'âme des bêtes* (20).

(D) *Il y a long-temps qu'on a soutenu que l'âme des bêtes est raisonnable.* Tout ce que j'aurais pu dire sur cette matière aurait été répandu dans les remarques de l'article PÉLAGIA, si je n'avais voulu éviter d'être trop prolix en cet endroit-là. Nous pouvons compter Straton et Énésidème parmi ceux qui ont soutenu que l'âme des bêtes est raisonnable; car ils enseignaient que le sentiment ne peut subsister sans l'entendement. (21) *Idem esse animam, et divellat* (22), *sensum et cogitationem, opinio fuit tum Stratonis physici, qui Theophrasti auditor* (23) *fuit; tum Énésidemi, qui* (24) *in Pyrrhonid introductionem conscripsit. De utroque testis nobis Sextus Empiricus adversus mathematicos* (25). Vossius sans doute eût cité ici Plutarque, s'il se fût souvenu de ce passage. Καὶ οὐ Στράτωνος γὰρ τοῦ φυσικοῦ λόγος ἐστὶν, ἀποδιδόντος ὅς ἐστ' αἰσθητικὴ τὰ πάθη καὶ τὸ νοεῖν ἰσάφη. Stratonis

(16) Cette lettre parut anonyme; mais j'apprends de M. Baillet, Vie de Descartes, tom. II, pag. 544, que M. de Cordemoi en est l'auteur.

(17) Voyez le Journal de Leipzig, nov. 1688, pag. 624.

(18) Pierre Selyain Régis, Système de Philosophie, liv. VII, part. II, pag. 126 du V^e tome, édition de Lyon, 1691, in-12.

(20) Suite du Voyage du Monde de Descartes, pag. 9 et 10, édition d'Amst., 1691.

(21) Vossius, de Origine et Progressu Idololatricæ, lib. III, cap. XII, init., pag. m. 938, 939.

(22) *Sensus et cogitatio mentis.*

(23) Laert., lib. 5, sive in Stratonem.

(24) Laert., in Pyrrhonem.

(25) Cap. de Homine, sive pag. 323, edit. Aulicæ.

etiam physici extat oratio, quâ sinè intelligentiâ sentiri omninò nihil posse demonstrat (22). On prétend que Parménide, Empédocle, Démocrite et Anaxagoras, enseignaient que toutes les bêtes sont douées d'intelligence. *Ab hac opinione quâ bestiarum sensus creditur expertes, ad alteram venio: secundum quam, ut Sextus Empiricus* (23) ait, οὐδὲν ἐστὶ ζῷον ἀλογον, ἀλλὰ καὶ γὰρ, καὶ ἰσχυρῶς διακίκα ἐστὶ πάντα, nullum est animal rationis expertes, sed omnia sunt intelligentiæ et scientiæ capacia. *Hanc sententiam Parmenidi, Empedocli, et Democrito, tribuit Stobæus in Eclogis physicis* (24). Anaxagoras quoque interitum in hac opinionem inclinavit; teste Aristotele lib. I, de Animal, cap. II (25): ubi agnoscit quidem, non uno loco dicere, mentem esse ejus causam, quod rectè, et pulchrè se habet: sed addit, alibi tradere, τὸν γὰρ εἶναι τὴν αὐτὴν τῇ ψυχῇ ἢ ὅπῃ γὰρ ὑπάρχει αὐτὴν τῇ ζῷου, καὶ μεγάλου, καὶ μικροῦ καὶ ταύτης, καὶ ἀπαισιωχέως. Idem esse mentem, et animam: mentem enim omnibus inesse animalibus, tam parvis, quàm magnis; tam vilioribus, quàm honestioribus (26). Je laisse là l'opinion qui a été si commune dans l'antiquité, que les corps vivans contenaient une âme qui était une portion de l'âme du monde. Je conviens que la suite naturelle de ce dogme est de dire que l'âme des bêtes est de la même nature que celle de l'homme; mais cela ne prouve pas que les bêtes soient raisonnables actuellement: car on pourrait soutenir que les portions de l'âme du monde qui sont unies à certains corps perdent la force de raisonner; et puisque les partisans de l'âme du monde n'enseignaient pas que l'âme des plantes fût raisonnable, il fallait qu'ils crussent que leur doctrine n'était point un engagement à soutenir que les bêtes raisonnassent. Ne parlons donc point de cette opinion, quoique Vir-

gile l'ait alléguée comme le moyen le plus capable d'expliquer tout de qu'il venait de dire des qualités des abeilles.

Hic quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos dicere; Deum namque ire per omnes
Terrarum, tractusque maris, cœlique pro-
fundum;
Hinc prædes, armenta, viros, genus omne
ferarum,
Quemque sibi tenes nascentem arcessere vitas.
Scilicet hic reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia: nec mortis esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alio succedere cœ-
lo (24).

Il vaut mieux parler de Philon, qui fit un livre où il soutenait que les bêtes sont raisonnables. Περὶ τῶν λόγων ἔχον τὰ ἀλογα ζῷα, de eo quod bruta animalia ratione sint prædita (25). J'ai parlé ailleurs (26) du sentiment de Galien; mais en voici une preuve plus précise. *An animantia quæ dicuntur bruta, præter expertia sint rationis, nondum satis liquet.* Fortassis enim, tametsi non habeant eam rationem, quæ juxta vocem intelligitur nobiscum communem, quam vocant enuntiativam; certè eam, quæ secundum animam accipitur, quam rationem appellant affectuum capacem, habent nobiscum communem, licet alia magis, alia minus (27). Quoique Lactance déclare en quelques endroits que Dieu n'a point accordé aux bêtes la faculté raisonnable (28), il ne laisse pas de soutenir, dans le traité de *Tri Dei*, qu'excepté la religion, il n'y a rien en quoi les bêtes n'imitent les hommes, et ne participent aux avantages de l'espèce humaine. La différence n'est que du plus au moins. *Solus (homo) sapientia instructus est ut religionem solus intelligat, et hæc est hominis atque mutorum vel præcipua, vel sola distantia, nam cætera quæ videntur hominis esse propria, et si non sint talia in mutis, tamen similia videri possunt..... Quid tam proprium homini quàm ratio, et providentia fu-*

(24) Virgil., Georg., lib. IV, v. 219.

(25) Eusebi., Hæst. eccl., lib. II, c. XVIII,

pag. m. 53.

(26) Dans l'article PIRISIA, tom. XI, pag.

555, citation (28).

(27) Galenus, in Exhortat. ad Art., lib. I, c. I, apud Ant. le Grand, de Cærenti Scæta,

pag. 10.

(28) Cæteris animantibus quoniam rationalem istam vitam non attribuit. Lactant., de Opificio Dei, cap. II, pag. m. 374.

(22) Plutarch., de Soteriâ Animalium, pag. 61, A.

(23) Pyrrhoniæum Hypotypos., lib. 2, c. 5.

(24) Pag. 93, edit. Planin.

(25) Conf. 24.

(26) Vossius, de Origine et Progressu Idololatæ, lib. III, cap. XXI, init., pag. m. 940.

turi ? *Atqui sunt animalia , quæ latibulis suis diversos, et plures exitus pandant ; ut si quod periculum inciderit, fuga pateat obsessis ; quod non facerent, nisi inesset illis intelligentia, et cogitatio. Alia provident in futurum (29).* Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait prétendu que l'âme des bêtes est spirituelle et immortelle ; car en ce temps-là on ne voyait pas clairement la liaison qui se trouve entre la pensée et la spiritualité. Arnobe n'enseigne-t-il pas clairement que l'âme humaine est mortelle de sa nature, qu'elle périra totalement dans les enfers par l'activité des tourmens, et qu'elle ne durera toujours dans le paradis que par une pure grâce de Dieu ? Ne soutient-il pas qu'une nature immortelle et non composée est incapable de sentir de la douleur ? Il en sentait, il ne croyait donc pas que son âme fût un être spirituel, immatériel, immortel. *Homo prudentie non pravæ, dit-il (30) en parlant de Platon, et examinis judicii quæ perpensi, rem inenodabilem suscipit, ut eum animas dicat immortales, perpetuas, et corporali soliditate privatas, puniri eas dicat tamen, et doloris afficiat sensu. Quis autem hominum non videt, quod sit immortale, quod simplex, nullum posse dolorem admittere ? quod autem sentiat dolorem immortalitatem habere non posse ? Nec tamen ejus auctoritas plurimum à veritate declinat.... Non est absone suspicatus jaci eas in flumina torrentia flammæ globis, et eanones voraginibus tetra. Jaciuntur enim, et ad nihilum redactæ, interitionis perpetuæ frustratione vaneant. Sunt enim medicæ qualitatis, sicut Christo auctore compertum est, et interire quæ possint Deum si ignoraverint, vitæ et ab exilio liberari, si ad ejus se minus atque indulgentias applicuerint. Il réfute le platonicien sur ce qu'ils disaient que l'âme de l'homme est d'une origine céleste, qu'elle est immortelle, et incorporelle (31) ; il les réfute,*

dis-je, entre autres raisons par celle-ci, c'est qu'il n'y a presque point de différence entre notre âme et celle des bêtes. *Fultis tumore deposito cogitationibus tacitis pervidere animantia nos esse, aut consimilia cæteris, aut non plurima diffèrèntia distantia ? Quid est enim, quod nos ab eorum indicet similitudine discrepare ? vel quæ in nobis eminentia tanta est, ut animantium numero dedignemur adscribi (32) ?* Il examine les prééminences de l'homme sur les animaux, et il prétend faire voir que c'est peu de chose ; il assure nommément que les hommes ne surpassent pas les bêtes en raison. *Sed rationales nos sumus, et intelligenti vincimus genus omne mutorum. Crederem istud verissimè dici, si cum ratione et consilio euncti homines viverent, servarent officiorum tenorem, abstinerent ab illicitis sese, negotia turpia non adirent, neque quisquam pravitate consilii, atque ignorantia cæcitate contraria sibi met atque inimicæ deposceret. Vellem tamen scire quamnam sit hæc ratio, per quam sumus potiores animalium generibus eunctis : quia nobis domicilia fecimus, quibus possumus hyemalia frigora, et æstatis flagrantias evitare ? Quid ? animantia cætera hujus rei providentiam non habent (33) ?* Nous pouvons donc mettre Arnobe entre ceux qui ont enseigné que l'âme des bêtes est raisonnable. C'est de lui sans doute que Lactance avait appris à n'établir d'autre différence entre elles et l'homme, que celle du culte de Dieu *. Il s'est trouvé des philosophes qui ont envié à l'homme ce privilège ; car ils ont dit que les animaux avaient une religion. Xénocrate le Carthaginois ne niait pas que Dieu ne leur fût connu : Démocrite a dû croire la même chose, s'il a raisonné conséquemment : c'est du moins la prétention de Clément d'Alexandrie : καὶ ὅτι τὰ ζῷα τῶν ὁρίων ἐστὶν ἐκείνου ὁ

tes prolatus, divinas, sapientes, doctas, neque ullæ corporis attractione contiguas. Idem, ibidem, pag. 53.

(29) Idem, ibidem, pag. 55.

(30) Idem, ibidem, pag. 55.

* Lactance n'a jamais tenu le sentiment que Bayle lui attribue, dit Joly qui renvoie ici à l'Apologie de Lactance contre Bayle, II^e partie, par le père Nertin (Mémoires de Trévoux, 1736, juillet).

(29) Idem, de Ira Dei, cap. VII, pag. 599.

(30) Arnobius, adversus Gentes, lib. II, pag. 11, 52.

(31) Nihil est quod nos fallat, nihil quod nobis pollicetur spes carnis, id quod nobis à quibusdam dicitur vitæ, immoderata opinione sublati, animas immortales esse, Deo, rerum ac principii gradu proximas dignitatis, genitore illo quæ pa-

Καρχηδόνιος οὐκ ἀπειλείει, καὶ ἰν τοῖς ἀλόγοις ζώοις. Δημιόκριτος δὲ, καὶ μὴ βίαια, ὑπολογίσει διὰ τῶν ἀκολουθιῶν τῶν δογμάτων τὰ γὰρ αὐτὰ πιστεύειν ἴδωκα τοῖς ἀνθρώποις προσπίπτειν, καὶ τοῖς ἀλόγοις ζώοις αὐτὸ τῆς θείας οὐσίας. Ut summam quidem dicam, Xenocrates Carthaginiensis non spem omnium abiecit, quin etiam in rationis expertibus animantibus sit Dei notitia. Democritus autem, et si nolit, confitebitur per dogmatum consequentiam : fecit enim easdem imagines in homines incurrentes, et in animantes rationis expertes, ex divini essentia (34). Plin met la religion entre les vertus morales des éléphants. Maximum est elephas, dit-il (35), proximumque humanis sensibus : quippè intellectus illis sermonis patrii, et imperiorum obedientia, officiorumque, quæ didicere memoria, amoris, et gloriæ voluptas : imò verò (quæ etiam in homine rara,) probitas, prudentia, æquitas : religio quoque siderum, æquisque ac lunæ veneratio. Auctores sunt, in Mauritanie salibus ad quandam amnem, cui nomen est Arnib, mitescente lunâ novâ, greges eorum descendere ; ibique se purificantis solenniter aquâ circumspergi, atque ita salutato sidere in silvas reverti, vitulorum fatigatos præ se ferentes. Alienæ quoque religionis intellectu, creduntur maria transituri non antè naves conscendere, quàm invitati rectoris iurjurando de reditu. Visique sunt fessi regritudine, (quandò et illas moles infestant morbi) herbas supini in cœlum jacentes, veluti tellure precibus allegata. Dion rapporte une partie de ces choses (36). Pourrait-on croire que les disciples de Platon ôtassent aux bêtes le raisonnement, eux qui trouvaient si probable qu'elles étaient immortelles à l'égard de l'âme, comme l'observe Paganinus Gaudentius ? Quod si dicas apud Platonicos solas animas rationales esse immortales, respondebit Alcinoüs non esse id prorsus exploratum. Nam postquam dixit animas rationales secundum Platonem esse immortales, mox subjungit (*) : Utrum

verò et irracionales, ambiguum esse videtur : et quavis ipse sentiat esse probabile eas esse mortales, indicat tamen id inter Platonicos non fuisse certum (37). Je ne dis rien de Salomon qui semble dire formellement (38) que l'âme de l'homme et celle des bêtes sont d'une même nature ; car il ne faut point prendre ses paroles au pied de la lettre ; il faut leur donner un meilleur sens (39) : mais il nous sera fort permis de croire que plusieurs rabbins ont donné aux bêtes l'âme raisonnable.

Le fameux Maimonides a cru sans doute qu'elles raisonnent ; car il leur attribue une espèce de franc arbitre. M. Arnauld a raison de lui objecter qu'il s'ensuit de là qu'elles peuvent être punies ou récompensées après la mort. Si je rapporte un peu au long ce qui précède cette réflexion de M. Arnauld, c'est à cause de certains faits qui nous apprennent l'opinion de quelques juifs sur les animaux. Ce grand rabbin explique cinq opinions touchant la Providence, qui sont toutes, à ce qu'il croit, aussi anciennes que les prophètes (40). La quatrième de ces opinions étendait à tout la providence de Dieu, et ne vait pas le libre arbitre de l'homme (41). Maimonides objecte plusieurs inconvénients aux sectateurs de cette opinion : Ils disaient que c'était un ouvrage de la sagesse de Dieu, de ce qu'il y avait des hommes qui, sans avoir péché, naissaient avec beaucoup de défauts, et qu'il était meilleur d'être ainsi que de n'être point. Nous ne comprenons pas, dit ce docteur juif, quelle bonté il peut y avoir en cela ? sed nos istam bonitatem non intelligimus (42). « Quand on leur demandait quelle justice il y avait dans la mort des bêtes ; quel péché elles avaient commis et pourquoi Dieu voulait, » puisque sa providence s'étendait à

(37) Pagan. Gaudentius, de Transmigratione Pythagoræ, pag. 76.

(38) Au chap. III de l'Ecclésiaste.

(39) Voyez le chap. IX et X du livre intitulé : Traité de la Religion contre les Athées, les Déistes et les nouveaux Pyrrhoniens, imprimé à Paris, 1677.

(40) Arnauld, Réflexions sur le Système du père Mallebranche, liv. I, chap. XIII, p. 241. Il cite le chap. XVII de la II^e partie du More Novechim, docteur perplexorum, de Maimonides.

(41) Arnauld, là même, pag. 245.

(42) Là même, pag. 246.

(34) Clem. Alexandre, Strom., lib. V, p. 590, C.

(35) Plin., lib. VIII, cap. I, init.

(36) Dio, lib. XXXIX, pag. m. 120.

(*) Cap. 25.

» tout, qu'un rat innocent fût dé-
 » chiré par un chat, ils répondaient
 » que Dieu l'avait ainsi ordonné ;
 » mais qu'il récompenserait ce rat
 » dans le siècle à venir. Cela était
 » fort ridicule de vouloir qu'il y eût
 » un paradis pour les bêtes. Mais ce
 » rabbin donne lui-même un peu de
 » lieu à cette rêverie, quand il attri-
 » bue une volonté aux animaux ir-
 » raisonnables aussi bien qu'aux hom-
 » mes. *Omnia pariter animantia irra-
 » tionalia moventur voluntate sua.*
 » Car s'ils avaient une volonté, on au-
 » rait peine à dire pourquoi ils ne se-
 » raient pas capables de bien et de
 » mal, de punition et de récompense
 » (43). »

Les sociniens ne vont pas si loin que Maimonides ; ils ne donnent point aux bêtes une volonté proprement dite, ni un franc arbitre proprement dit ; ils ne les font pas susceptibles de la vertu et du vice, ni des peines et des récompenses proprement parlant. Ils disent néanmoins que la raison, la liberté, et la vertu, se trouvent en elles imparfaitement et analogiquement, et qu'elles se rendent dignes de peine et de récompense, en quelque façon. Si l'on ne veut pas s'en croire, qu'on lise un peu le passage que je vais copier. *Quia homo inter animantia solus ratione propriè dictè præditus est, in illum etiam solum tum voluntas, tum virtus et vitium, tum denique præmium et poena cadit. In bruta tamen animalia cadit aliquid singulis istorum analogum, in ea præsertim, quæ sunt perfectiora, et discipline alieujus capaciora. Est enim in illis primum aliqua facultas rationi respondens, quam nonnulli rationem inferiorem vocant, quæ non de rebus modo jucundis, ac utilibus quodammodo ratiocinantur, et de ratione illorum adipiscendorum dispiciunt ; sed etiam viam sibi à Deo præscriptam, seu rectam quandam vivendi rationem naturæ suæ consentaneam, quæ honestati analogæ est, agnoscunt. Inde sequitur facultas altera, voluntati quodam modo respondens, in quâ nonnihil est libertatis. Hinc aliquid etiam virtutis et vitii simile, seu rectè et pravè factum : quorum*

(43) Arnould, Réflexions sur le système du père Malbranche, liv. I, chap. XIII, pag. 246.

illud est, cum bruta naturæ suæ ductum sequuntur, hoc cum à naturali vi exhorbitant. Undè tandem etiam aliquid præmio aut poenæ, et huic quidem maxime simile. Undè bestias etiam à Deo punitas (44), aut poenas certas lege illis constitutas, cernimus : quod de re legatur Socinus in Anti-Pucio. Quemadmodum ergò rationem humanam hæc iſteſſin, et propriè hoc nomine appellamus, et brutis eam adimimus (dicimus enim irrationalia seu ratione carentia) ita et cætera omnia. Rursus quemadmodum improprie et per analogiam rationem brutis tribuimus, ita et cætera omnia (45). Je ne sais si Guillaume de Paris, l'un des grands génies du son siècle, a pu se défendre d'aller un peu au delà de ce sentiment ; car on veut qu'il ait enseigné que l'âme des bêtes est spirituelle, et l'on ne demeure pas d'accord qu'il ait jamais rétracté ce dogme (46). Voyez la citation 48 de cette page.

Pour venir aux modernes, j'observerai que Valla (47), et Antoine Cittadin (48), ont reconnu de la raison dans les animaux. Etienne Pasquier a composé une belle lettre sur cette opinion. Cette lettre est la 1^{re}. du dixième livre. Montaigne s'est déclaré pour ce sentiment, et l'a soutenu avec tant de soin, qu'il semble qu'il ait voulu que l'apologie de Ruimond Sebon fût en partie celle des bêtes. Charron l'a suivi en cela, comme en plusieurs autres choses. Un médecin de la Rochelle (49), ayant écrit contre Charron, fut réfuté à son tour par l'une des meilleures plumes qui aient écrit en français sur des matières de philosophie. Je parle de M. de

(44) Voyez, ci-dessous, citation (60), et que je cite de Vossius. Vous y trouverez où Dieu ordonne que les bêtes soient punies.

(45) Johan. Crellius, Ethicæ christianæ, lib. II, cap. I, pag. m. 65, 66.

(46) Dans les petites dissertations qui sont au commencement du IV^e. tome de ses Œuvres, à l'édition de 1676, on dispute s'il est vrai qu'il ait rétracté l'opinion qu'on l'accusait d'avoir avancée touchant la spiritualité de l'âme des bêtes, ou l'on la compare avec l'opinion de Descartes et celle des philosophes qui ont particulièrement traité cette question. *Journal des Savans* du 18 janvier 1677, pag. m. 28.

(47) Valla, Dial., cap. IX, apud Vossium, de Orig. et Progr. Idol., lib. III, cap. XLI, pag. 940.

(48) In lib. I, Post. Analyl., cap. III, apud eund., ibidem.

(49) Chazet, dans ses Considérations sur Char-ron.

la Chambre; médecin de M. Séguier, chancelier de France. Le médecin de la Rochelle répliqua (50); son antagoniste en fit autant, et intitula son ouvrage: *Traité de la Connaissance des animaux, où tout ce qui a été dit pour et contre le raisonnement des bêtes est examiné*. J'observe en passant qu'Isaac Vossius estime qu'à l'égard du langage, la condition des animaux est beaucoup meilleure que la nôtre, vu qu'ils se communiquent plus promptement, et peut-être plus heureusement leurs pensées que nous ne faisons (51). Un Allemand le critique là-dessus (52). On verra le sentiment de Sennert, dans les remarques (D) et (E) de son article: j'y nommerai quelques modernes qui ont cru que l'âme des bêtes est un esprit.

(E) *Les suites fâcheuses de l'opinion qui donne aux bêtes l'âme sensitive.* Rien n'est plus divertissant que de voir avec quelle autorité les scolastiques s'ingèrent de donner des bornes à la connaissance des bêtes. Ils veulent qu'elles ne connaissent que les objets singuliers et matériels, et qu'elles n'aient que l'utile et l'agréable; qu'elles ne puissent réfléchir sur leurs sentimens et sur leurs desirs, ni conclure une chose d'une autre. On dirait qu'ils ont fouillé plus heureusement dans les actes de l'âme des bêtes, que les plus experts anatomistes dans les entrailles des chiens. Leur témérité est si grande, que quand même le hasard aurait voulu qu'ils trouvaient la vérité, ils seraient indignes de louange, et même d'excuse. Mais donnons quartier là-dessus; accordons-leur tout ce qu'ils supposent; qu'en espèrent-ils? S'imaginent-ils que par ce moyen ils obtiendront d'une personne qui sait raisonner, qu'on doit convenir que l'âme de l'homme n'est pas de la même espèce que celle des bêtes? Cette prétention est chimérique. Il est évident à quiconque sait juger des choses, que toute substance qui a quelque sentiment, sait qu'elle

sent; et il ne serait pas plus absurde de soutenir que l'âme de l'homme connaît actuellement un objet sans connaître qu'elle le connaît, qu'il est absurde de dire que l'âme d'un chien voit un oiseau, sans voir qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés sensibles sont de leur nature et par leur essence réflexifs sur eux-mêmes. Le père Maignan, qui malgré toutes ses lumières a croupi dans les erreurs et dans la crasse de l'école à l'égard de l'âme des bêtes, avoue pourtant que pour sentir une chose, il faut connaître le sentiment que l'on en a. *Id quod vocamus sentire, dit-il, non est sine cognitione ejus rei quæ dicitur sensibilis: cum autem nihil externum sit per se sensibile; sed tantum per suam actionem (adæque actio ejus sit primario sensibilis: etiam insuper nos non dicamur alienius agentis actionem sentire, si ea dum in nobis sit, omnino lateat nos; consequenter id quod vocamus sentire, non est sine cognitione actionis, quæ fit in nobis sentientibus; imò quia sentire nihil aliud ex parte sentientis dicit, præter eam cognitionem; consequens est ipsum sentire, quatenus se tenet ex parte sentientis, consistere in eo quod est agnoscere se pati, quod coincidit eum eo quod est agnoscere actionem in se receptam, seu passionem suam* (53). Il faut donc dire que la mémoire des bêtes est un acte qui les fait ressouvenir du passé, et qui leur apprend qu'elles s'en souviennent. Comment donc ose-t-on dire qu'elles n'ont pas le pouvoir de réfléchir sur leurs pensées, ni de tirer une conséquence? Mais encore un coup ne disputons point sur cela; permettons à ces philosophes de bâtir très-mal leurs suppositions: servons-nous uniquement de ce qu'ils enseignent. Ils disent que l'âme des bêtes aperçoit tous les objets des cinq sens externes; qu'elle juge qu'entre ces objets il y en a qui lui conviennent et d'autres qui lui sont nuisibles, et qu'en conséquence de ce jugement, elle dé-

(50) Sa réplique est intitulée, de l'Instinct et de la Connaissance des Animaux, à la Rochelle, 1646, in-8°.

(51) Isaacus Vossius, de Poëmatum cantu et viribus rhythmi, pag. 65.

(52) Joh. Cyprianus, in Historiæ Animalium Continuatione, pag. 20.

(53) Emmanuel Maignan, Philosophiæ naturæ, cap. XXIV, mem. 2, pag. m. 527. Voyez aussi Crésaire de Toulouse, Atom. Peripateticæ, tom. IV, pag. 70, où il rapporte en abrégé la définition du père Maignan, et celle-ci de Cassirius, comme est objecté in organ. formaliter suscepti di-
gnatio, et les approuve.

sire ceux qui lui conviennent, et abhorre les autres; et que pour jouir de l'objet qu'elle souhaite, elle transporte ses organes au lieu où il est; et qu'afin de fuir l'objet qu'elle abhorre, elle éloigne ses organes du lieu où il est. Je conclus de tout cela que si elle ne produit point d'autres actes aussi nobles que ceux de notre âme, ce n'est point sa faute, ou qu'elle soit d'une nature moins parfaite que l'âme de l'homme; c'est seulement que les organes qu'elle anime ne ressemblent point aux nôtres. Je demande à ces messieurs s'ils trouveraient bon qu'on dit que l'âme d'un homme est d'une autre espèce à l'âge de trente-cinq ans, qu'à l'âge d'un mois, ou que l'âme d'un plûrénétique, d'un hébété, d'un vieillard qui tombe en enfance, n'est pas substantiellement aussi parfaite que l'âme d'un habile homme. Ils rejetteraient sans doute cette pensée comme une erreur très-grossière, et ils seraient bien; car il est sûr que la même âme qui dans les enfans ne fait que sentir, médite et raisonne d'une manière solide dans un homme fait; et que la même âme qui fait admirer sa raison et son esprit dans un grand homme, ne ferait que radoter dans un vieillard, qu'extravaguer dans un fou, que sentir dans un enfant. On serait dans une erreur crasse, si l'on prétendait que l'âme de l'homme n'est insceptible que des pensées qui nous sont connues: Il y a une infinité de sensations, et de passions, et d'idées dont cette âme est très-capable, quoiqu'elle n'en soit jamais affectée pendant cette vie: si on l'unissait à des organes différens des nôtres, elle penserait autrement qu'elle ne fait aujourd'hui; et ses modifications pourraient être beaucoup plus nobles que celles que nous éprouvons. S'il y avait des substances qui dans des corps organisés eussent une suite de sensations, et d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres, pourrait-on dire qu'elles sont d'une nature plus parfaite que notre âme? non, sans doute; car si notre âme était transportée dans ces corps-là, elle y aurait cette même suite de sensations et d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres. Il est aisé d'appliquer ceci à l'âme des

bêtes. On nous avoue qu'elle sent les corps, qu'elle les dicerne, qu'elle en souhaite quelques-uns, qu'elle en abhorre quelques autres. C'est assez; elle est donc une substance qui pense, elle est donc capable de la pensée en général: elle peut donc recevoir toutes sortes de pensées, elle peut donc raisonner, elle peut connaître le bien honnête, les universaux, les axiomes de métaphysique, les règles de la morale, etc.; car, comme de ce que la cire peut recevoir la figure d'un cachet, il s'ensuit manifestement qu'elle est susceptible de recevoir la figure de tout cachet; il faut dire aussi que dès qu'une âme est capable d'une pensée, elle est capable de toute pensée. Il serait absurde de faire ce raisonnement. *Ce morceau de cire n'a reçu l'empreinte que de trois ou quatre cachets, donc il ne peut pas recevoir l'empreinte de mille cachets. Ce morceau d'étain n'a jamais été une assiette, donc il ne peut pas être une assiette, et il est d'une autre nature que cette assiette d'étain que je vois là.* On ne raisonne pas mieux quand on assure: *l'âme du chien n'a jamais eu que des sensations, etc., donc elle n'est point capable des idées de morale; ni des notions de métaphysiques.* D'où vient qu'un morceau de cire porte l'image du prince, et qu'un autre ne la porte pas? C'est à cause du cachet qui a été appliqué sur l'un, et non pas sur l'autre. Ce morceau d'étain, qui ne fut jamais une assiette, le sera dès que vous le jetterez dans le moule d'une assiette. Jetez de même cette âme de bête dans le moule des idées universelles, et des notions des arts et des sciences, je veux dire unissez-la à un corps humain bien choisi, ce sera l'âme d'un habile homme, et non plus celle d'une bête.

On voit donc que les philosophes de l'école sont hors d'état de prouver que l'âme de l'homme et l'âme des bêtes soient de différente nature. Qu'ils disent et qu'ils répètent mille et mille fois, *celle de l'homme raisonne, et connaît les universaux et le bien honnête; celle des animaux ne connaît rien de tout cela; nous leur répondrons: ces différences ne sont que des accidens, et ne sont point une marque d'une distinction spécifique entre des sujets.* Aristote et Cicé-

ron à l'âge d'un an n'avaient point eu de pensées plus sublimes que celles d'un chien, et s'ils eussent vécu dans l'enfance trente ou quarante ans, les pensées de leur âme n'eussent été que des sensations et de petites passions de jeu et de gourmandise; c'est donc par accident qu'ils ont surpassé les bêtes; c'est à cause que les organes dont leurs pensées dépendaient ont acquis telles et telles modifications, à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'âme d'un chien, dans les organes d'Aristote, ou de Cicéron, n'eût pas manqué d'acquiescer toutes les lumières de ces deux grands hommes.

Cette conséquence-ci est très-fausse: une telle âme ne raisonne pas, et ne connaît pas les universaux; donc elle est d'une nature différente de l'âme d'un grand philosophe: car si cette conséquence était bonne, il faudrait dire que l'âme des petits enfans n'est pas de la même espèce que celle des hommes faits. A quoi songez-vous donc, philosophes péripatéticiens, lorsque vous osez prétendre que si l'âme des bêtes ne raisonne pas, elle est substantiellement moins parfaite que les âmes qui raisonnent? Il faudrait premièrement que vous prouvassiez que le défaut de raisonnement dans les bêtes procède d'une imperfection réelle et intérieure de leur âme, et non pas des dispositions organiques dont elle dépend. Mais c'est ce que vous ne sauriez jamais prouver; car il est clair qu'un sujet qui est capable des pensées que vous donnez à l'âme des animaux, est capable du raisonnement et de toute autre pensée: d'où il résulte que s'il ne raisonne pas actuellement, c'est à cause de certains obstacles accidentels et externes; je veux dire à cause que le créateur de toutes choses a fixé chaque âme à une certaine suite de pensées, en la faisant dépendre des mouvemens de certains corps. C'est ce qui fait aussi que les enfans à la mamelle, les fous et les phrénétiques ne raisonnent pas.

On ne peut songer sans horreur aux suites de cette doctrine, l'âme de l'homme et l'âme des bêtes ne diffèrent point substantiellement, elles sont de même espèce, l'une acquiert plus de lumières que l'autre, mais ce

sont des avantages accidentels, et dépendans d'une institution arbitraire. Cette doctrine coule nécessairement et inévitablement de ce qui s'enseigne dans les écoles, sur la connaissance des bêtes. Il s'ensuit de là que, si leurs âmes sont matérielles et mortelles, les âmes des hommes le sont aussi; et que, si l'âme de l'homme est une substance spirituelle et immortelle, les âmes des hommes le sont aussi; et que, si l'âme de l'homme est une substance spirituelle et immortelle, l'âme des bêtes l'est aussi. Conséquences horribles, de quelque côté que l'on se tourne; car, si pour éviter l'immortalité de l'âme des bêtes on suppose que l'âme de l'homme meurt avec le corps, on renverse la doctrine d'une autre vie, et l'on sape les fondemens de la religion. Si, pour conserver à notre âme le privilège de l'immortalité, on l'étend sur celle des bêtes, dans quels abîmes se trouvera-t-on? que ferons-nous de tant d'âmes immortelles? y aura-t-il aussi pour elles un paradis et un enfer? passeront-elles d'un corps à un autre? seront-elles anéanties à mesure que les bêtes meurent? Dieu créera-t-il incessamment une infinité d'esprits, pour les replonger sitôt après dans le néant? combien y a-t-il d'insectes qui ne vivent que peu de jours? Ne nous imaginons pas qu'il suffise de créer des âmes pour les bêtes que nous connaissons. Cellus que nous ne connaissons point sont encore en plus grand nombre. Le microscope nous en fait découvrir par milliers dans une goutte de liqueur. On en découvrirait bien d'autres, si l'on avait des microscopes plus parfaits. Et qu'on ne dise pas que les insectes sont des machines; car on expliquerait plutôt par cette hypothèse les actions des chiens que les actions des fourmis et des abeilles. Il y a peut-être plus d'esprit et plus de raison, dans les animaux invisibles que dans les plus gros (54). Nous allons voir les vains efforts que fait l'école, pour établir une différence spécifique entre l'âme de la bête et celle de l'homme.

(F) Une différence⁸ spécifique entre l'âme humaine et celle des bêtes.]

(54) Voyez les paroles de Plouc, citées dans l'article Minion, tom. X, pag. 400, citation (*).

Ils disent que l'âme des bêtes est une forme matérielle, mais que l'âme de l'homme est un esprit que Dieu crée immédiatement. Mais comment prouvent-ils cela? Je suppose qu'ils ne raisonnent que sur les principes de la lumière naturelle, sans recourir à l'Écriture ni aux dogmes de la religion, et je leur demande une bonne preuve que l'âme des bêtes soit corporelle, et que la nôtre ne le soit pas. Ils m'alléguent la beauté et l'étendue des connaissances humaines, et la petitesse, la grossièreté et l'obscurité des connaissances animales; et ils concluront qu'un principe corporel sera capable de produire les connaissances des bêtes, mais non pas les réflexions, les raisonnemens, les idées universelles, les idées de l'honnête, qui se trouvent dans l'âme de l'homme; et par conséquent que cette âme doit être d'un ordre supérieur à la matière; elle doit être un esprit. Ne leur disons plus qu'ils assurent témérairement que l'âme des bêtes ne raisonne pas, et qu'elle n'a point d'idée du bien honnête : renouons à cette objection; disons seulement qu'il est mille fois plus difficile de voir un arbre, que de connaître l'acte par lequel nous le voyons; de sorte que si un principe matériel est capable de connaître une infinité de choses qui se passent au dehors, il sera beaucoup plus capable de connaître ses propres pensées, de les comparer ensemble et de les multiplier : ainsi les réflexions, et les conclusions, et les abstractions de l'homme ne demandent pas un principe plus noble que la matière. Un fort habile péripatéticien en tombe d'accord : laissons-le parler : son aveu sera plus persuasif que mes objections. « Si nous fois vous admettez que tout ce qui se passe de plus admirable dans les bêtes peut se faire par le moyen d'une âme matérielle, ne viendrez-vous point bientôt à faire le pas, et à dire, que tout ce qui se passe en l'homme peut se faire aussi par le moyen d'une âme matérielle? Si vous mettez une fois que les bêtes sans aucune âme spirituelle sont capables de penser, d'agir pour une fin, de prévoir le futur, de se ressouvenir du passé, de profiter de l'expérience par la réflexion, particulière qu'elles y font, pourquoi ne direz-vous pas que les hommes sont capables d'exercer leurs fonctions sans aucune âme spirituelle? Après tout, les opérations des hommes ne sont point autres que celles-là, que vous attribuez aux bêtes : s'il y a de la différence, ce n'est que du plus et du moins; et ainsi tout ce que vous pourrez dire, ce sera que l'âme de l'homme est plus parfaite que celle des bêtes, parce qu'il se ressouvient mieux qu'elles, qu'il pense avec plus de réflexion, et qu'il prévoit avec plus d'assurance : mais enfin vous ne pourrez pas dire que leur âme ne soit toujours matérielle. Vous direz peut-être que dans l'homme il se trouve des opérations qui ne sauraient convenir aux bêtes, ni procéder d'autre principe que d'une âme spirituelle : et ces opérations sont les connaissances universelles; le raisonnement par lequel nous tirons une connaissance de l'autre; les idées que nous avons de l'infini et des choses spirituelles, qui ne tombent point sous les sens : mais ceux qui nient qu'il y ait aucune connaissance dans les bêtes, ne nient pas pour cela que ces pensées et ces raisonnemens ne soient en nous, puisque nous les expérimentons nous-mêmes : ainsi ils ont toujours le même droit que vous, de prouver l'existence de l'âme raisonnable. Mais, d'ailleurs, ils ajoutent que toutes ces opérations que vous trouvez si extraordinaires, ne diffèrent que comme le plus et le moins des opérations que vous attribuez aux bêtes : et certainement il semble qu'agir pour une fin, profiter de l'expérience, prévoir l'avenir, ce qui selon vous convient aux bêtes, ne doit pas moins procéder d'un principe spirituel, que ce qui se trouve dans les hommes. Car enfin, qu'est-ce qu'une connaissance universelle, sinon une connaissance qui convient à plusieurs choses semblables, comme le portrait d'un homme conviendrait à tous les visages qui lui ressembleraient? Qu'est-ce qu'un raisonnement, si-

» non une connaissance produite par
 » une autre connaissance, comme
 » nous voyons qu'un mouvement est
 » produit souvent par un autre mou-
 » vement ? Certes si l'on met une
 » fois que la pensée, l'intention et la
 » réflexion peuvent provenir d'un
 » corps animé par une forme ma-
 » térielle, il sera bien difficile de
 » prouver que le raisonnement et les
 » idées de l'homme ne sauraient pro-
 » venir que d'un corps animé aussi par
 » une forme matérielle (55). »

Je prie tous mes lecteurs de prendre garde à la malheureuse situation où se trouvent les scolastiques, par rapport au dogme de l'âme sensitive. Ils allèguent contre Descartes les actions les plus surprenantes des animaux ; ils les choisissent exprès pour le confondre plus à coup sûr ; mais après cela ils éprouvent qu'ils se sont trop avancés, et qu'ils ont fourni des armes à leur adversaire, pour ruiner la différence spécifique qu'il soutenait d'établir entre notre âme et celle des animaux. Ils voudraient bien que l'on oubliât tous ces exemples de ruse, de précaution, de docilité, de connaissance de l'avenir, qu'ils ont étalés avec tant de pompe afin de montrer que les bêtes ne sont pas des automates : ils voudraient que l'on ne songeât qu'aux actions grossières d'un bœuf qui ne fait que paître ; mais il n'est plus temps d'exiger cela : on emploie ces mêmes exemples à les confondre, et à leur prouver que si une âme matérielle est capable de toutes choses, elle pourra faire tout ce que l'âme de l'homme produit ; il faudra seulement donner à l'âme des bêtes plus de degrés de raffinement ; ne faut-il pas qu'on suppose que l'âme d'un chien ou d'un singe est moins grossière que l'âme d'un bœuf ? En un mot, s'il n'y a qu'une âme spirituelle qui puisse produire les actions d'un gros lourd d'un paysan, je vous soutiendrai qu'il n'y a qu'une âme spirituelle qui puisse produire les actions d'un singe ; et si vous dites qu'un principe corporel est capable de produire tout ce que les singes font, je vous soutiendrai qu'un principe corporel pourra être cause de tout ce que font les gens stu-

(55) *Pardies, de la Connaissance des Bêtes*, nouv. éd., pag. 100 et suiv.

pides, et que pourvu que l'on subtilise la matière, et qu'on la dégage de ce, qui s'appelle terrestres, phlegmes, etc. elle sera cause de tout ce que font les habiles gens.

Il se trouve des auteurs qui insinuent que puisque l'âme de l'homme est douée de franc arbitre, et que celle des bêtes est déstituée de liberté, il faut qu'il y ait entre elles une différence spécifique ; que l'une soit un esprit et que l'autre soit corporelle. Le Jésuite Théophile Raynaud publia en 1630 un petit livre qu'il intitula *Calvinismus Bestiarum Religio* (56). Son principal but était de prouver que la doctrine des dominicains réduisit l'homme à la condition des bêtes, en le dépouillant du libre arbitre (57). *Præcipue ex eo capite pronuntiavit catholicus, censendum esse, calvinismum esse religionem bestiarum, quod juxta placita calviniana, homo redigatur in ordinem bestiarum, et hominis gradu ac dignitate excidat. At quod solide probandum, duæ propositiones visæ illi sunt stabilendæ. Una est, hominem in ratione hominis, constitui per libertatem ; altera est libertatem everti per Calvinismum* (58). Il suppose que le caractère de l'homme, je dis le caractère qui le distingue de la bête, est la liberté d'indifférence ; car pour ce qui est de la liberté qui ne consiste que dans l'exemption de contrainte, ou dans la spontanéité, aucun scolastique ne peut nier qu'elle ne se trouve dans les animaux. Faisons voir qu'il est très-faux qu'une âme douée du libre arbitre soit d'une autre espèce qu'une âme qui ne le possède point. L'âme des enfans, et celle des fous est déstituée du libre arbitre ; et cependant elles sont de la même espèce que l'âme la plus amplement pourvue de liberté. Joignez à cela que les partisans de la liberté d'indifférence conviennent qu'elle cessera après cette vie, et néanmoins ils reconnaissent que l'âme de l'homme est sur la terre la même substance que dans le ciel,

(56) *Œuvres M. Baillet, Vie de Descartes, tom. I, pag. 254.*

(57) *Il dispute à la vérité contre Calvin, mais c'est afin de conclure contre les dominicains, qu'il prétend être semblables à Calvin sur ce dogme ; ce qu'il conclut contre Calvin.*

(58) *Calvinismus, Bestiarum Religio, distribua II, pag. in. 25.*

ou dans les enfers. Il est donc visible que la liberté d'indifférence n'est point un attribut essentiel de la créature, mais une concession, ou une faveur accidentelle dont le créateur la gratifie : et par conséquent les âmes qui n'obtiennent pas cette concession, ne sont pas pour cela d'une autre espèce que celles qui la reçoivent. C'est donc très-mal raisonner que de se servir de cet argument : l'âme des bêtes est déstituée du franc arbitre, et l'âme de l'homme n'en est point déstituée ; donc l'âme des bêtes est matérielle, et l'âme de l'homme est spirituelle. Poussons plus avant, et disons que ceux qui admettent l'âme sensitive, n'ont aucune bonne raison d'ôter aux bêtes la liberté. Ne disent-ils pas qu'elles font cent choses avec un plaisir extrême, et qu'elles s'y portent en conséquence du jugement qu'elles ont fait de l'utilité des objets, jugement qui a excité en elles l'envie de s'unir à ces objets ? Si la liberté ne consiste que dans l'exemption de contrainte et dans une *spontanéité* qui soit précédée du discernement des objets, n'est-il pas absurde de nier que les animaux soient libres ? Un chien affamé n'a-t-il pas la force de s'abstenir d'un morceau de viande, lorsqu'il craint d'être battu s'il ne s'en abstient ? N'est-ce pas avoir la force d'agir et de n'agir pas ? Son abstinence vient sans doute de ce qu'il compare sa faim avec des coups de bâton, et qu'il les juge plus insupportables que ne l'est sa faim. Prenez garde à tous les actes humains que l'on attribue à la liberté d'indifférence, vous trouverez que jamais l'homme ne les suspend, ou ne choisit l'un des deux contraires, que parce qu'ayant comparé le pour et le contre, il a trouvé ou plus de motifs de suspension que d'action ou plus de motifs de cette action que de celle-là. Faisons encore parler le jésuite qui a écrit contre les cartésiens. « Il est mal-à-propos » séparer ainsi le raisonnement d'avec la pensée ; et il est ce semble » bien facile de prouver que dès » lors qu'une substance est capable » de penser, elle est aussi capable » de raisonner ; qu'elle est pourvue » d'une volonté et d'un libre arbitre, » et, en un mot, qu'elle est en état

» d'agir comme les hommes. Les anciens philosophes, et même les pères de l'église, ont prouvé que nous avions un libre arbitre par cet argument général, que tout ce qui est capable de connaître, peut connaître le bien et le mal, c'est-à-dire ce qui lui est bon, ou ce qui lui est mauvais ; que par conséquent, en considérant ces deux objets, il peut les comparer ensemble ; il peut délibérer, il peut se déterminer pour en choisir l'un à l'exclusion de l'autre, en quoi consiste l'usage de notre liberté. Et cela est si vrai, que la définition que nous retenons encore aujourd'hui de la liberté en général, est celle-ci, *facultas agendi cum ratione*, la faculté d'agir avec connaissance de cause ; ce *cum ratione* signifie cela (5g). »

L'une des plus fortes preuves que l'on apporte de la liberté de l'homme, est tirée de la punition des malfaiteurs. Toutes les sociétés sont convenues de les châtier exemplairement, et d'étendre même en certains cas sur leurs cadavres une longue peine à la vue de tout le monde ; on les prive de la sépulture, et on les fait servir de spectacle sur les roches et sur les gibets. Si l'homme n'agissait pas librement, si une nécessité fatale et inévitable le déterminait à une certaine suite de pensées, le vol et le meurtre ne devraient pas être châtiés, et l'on ne pourrait espérer aucun fruit de la punition des coupables ; car ceux qui verraient sur une roue le cadavre d'un malfaiteur, ne seraient pas moins soumis qu'auparavant à cette force majeure qui les fait agir sans leur laisser aucun usage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'est pas aussi forte qu'elle le paraît ; car encore que les hommes soient persuadés que les machines ne sentent point, ils ne laissent pas de leur donner cent coups de marteau, quand elles sont détraquées, s'ils jugent qu'en aplatisant une roue, ou une autre pièce de fer, ils les remettront

(5g) Pardies, de la Connaissance des Animaux, num. 52, pag. 104, 105. Notez qu'il cite, pag. 113, l'exemple d'un chien qui avait appris à chanter sa partie avec son maître. Il cite : Vide Rorarium Orations peculiaris de Ratione Brutorum. Il fallait citer : Rorarius, quid Animalia bruta utuntur Ratione melius Homine, lib. 1, pag. 2.

au train ordinaire. Ils feraient donc fustiger un coupeur de bourse, quand même ils sauraient qu'il n'a point de liberté, pourvu que l'expérience leur eût appris qu'en faisant fouetter les gens, on les empêche de continuer certaines actions. Mais en tout cas, si cette preuve du libre arbitre a quelque force, elle sert manifestement à faire voir que les bêtes ne sont pas dénuées de liberté (60). On les châtie tous les jours, et on les corrige par-là de leurs défauts. Ochin au commencement de ses Labyrinthes examine toutes les raisons qui nous persuadent que nous agissons librement; et il dit, entre autres choses contre celle qui est tirée de la punition des malfaiteurs, que si les juges étaient assurés qu'en faisant pendre un cheval qui aurait tué un homme, et en le laissant pendu long-temps sur les grands chemins, on empêcherait les autres chevaux de faire du mal, ils se serviraient de ce supplice toutes les fois qu'un cheval aurait estropié ou tué quelqu'un, par ses ruades ou par ses morsures (61). Apparemment il ne savait pas qu'on se sert de ces spectacles en quelques pays, pour contenir dans leur devoir les bêtes féroces. Rorarius en a été témoin oculaire: il a vu deux loups pendus au gibet dans le pays de Juliers; et il observe que cela fait plus d'impression sur les autres loups, que la marque d'un fer chaud, et la perte des oreilles, etc., n'en fait sur un voleur. Il dit aussi qu'en Afrique l'on attache en croix quelques lions pour épouvanter les autres, et que l'on s'en trouve bien. *Solent in Africa crucifigere leones, si qui deprehendantur urbes obsidere, quod in senectâ faciunt: quoniam ad persequendas feras vires non suppetunt; cujus pœnæ metu, licet urgeat fa-*

mes, desinunt: et nos ab Agrippinâ colonid Daram versus equitantes, in illâ vastâ sylvâ, vulnus duos caligatos lupos, non secus quàm duos latrones furcæ suspensos: quò similis pœnæ formidine à maleficio reliqui deterreantur. At inter homines quotidie reperiuntur, quibus ob admissa furtâ tergus virgis cæsum, abscissæ auriculæ, signatæ genæ, truncata altera manus, erutus oculus, nec adhuc à furtis se continere possunt, donec laqueus vitæ finis extiterit (62).

(G) *S'il avait pu nettoyer le sentiment ordinaire.* On a fait beaucoup de cas, et avec beaucoup de raison, d'un livre qui a pour titre le *Voyage du Monde de Descartes* (63). On y trouve de très-grandes difficultés proposées agréablement et vivement aux cartésiens, et fort bien poussées. Celles qui concernent l'âme machinale des bêtes sont, ce me semble, les meilleures qui se pussent proposer. L'auteur avoue de bonne foi le peu d'adresse qu'eurent d'abord les péripatéticiens contre ce grand paradoxe de M. Descartes, et l'avantage que les sectateurs de celui-ci en tiraient. Il se sert habilement des conséquences fâcheuses qu'on peut inférer de ce paradoxe; car il montre que les argumens des cartésiens nous conduisent à juger que les autres hommes sont des machines. C'est peut-être l'endroit le plus faible de la place, et cela confirme une pensée très-judicieuse que l'on peut avoir de la nature des connaissances humaines. Il semble que Dieu, qui en est le distributeur, agisse en père commun de toutes les sectes, c'est-à-dire qu'il ne veuille point souffrir qu'une secte puisse pleinement triompher des autres, et les abîmer sans ressource. Une secte terrassée, mise en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de se relever, dès qu'elle abandonne le parti de la défensive, pour agir offensivement par diversion, et par rétorsion. Le combat des sectes est toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens et des Grecs, la nuit que Troie fut prise

(60) Notre bien cette question que Francinus se propose, *Hist. Animal. Sacra, part. I, cap. II, pag. m. 16.* Quærit autem posset an non ponenda sit rationalis anima in brutis... *chim. Geogr. q. v. 5.* Deus ipse vindicare velit sanguinem hominis in brutis, si quando effunderent sanguinem humanum. Il cite aussi Exode XII, vs. 23, et Lévitique XX, vs. 15, 16, où Dieu ordonne des peines contre les bêtes.

(61) Je n'ai pas présentement sous ma main ce livre d'Ochin, je cite de mémoire ce qu'il dit; et peut-être que je ne rapporte pas précisément la version de ses paroles; mais je suis sûr que je rapporte sa pensée.

(62) Rorarius, *quæd Animalis bruta stantur ratione melius homine, lib. II, pag. 109.*

(63) Le père Daniel, jésuite, passe pour l'auteur de cet ouvrage.

(64) : tour à tour elles se vainquent l'une l'autre, selon qu'elles changent les parades en ripostes. Le cartésien n'a pas plutôt renversé, ruiné, anéanti l'opinion des scolastiques sur l'âme des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ses propres armes, et lui montrer qu'il prouve trop ; et que, s'il raisonne conséquemment, il renoncera à des opinions, qu'il ne pourrait abandonner sans s'exposer au ridicule, et sans admettre des absurdités qui sautent aux yeux ; car où est l'homme qui oserait dire qu'il n'y a que lui qui pense, et que tous les autres sont des machines ? Ne le regarderait-on pas comme un personnage plus extravagant que ceux qu'on enferme dans les Petites Maisons, ou que l'on séquestre de toute société humaine ? Cette conséquence du dogme cartésien est un fâcheux rabat-joie : elle est semblable aux pieds du paon ; c'est une laideur qui mortifie la vanité que le brillant du plumage avait inspirée. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que tout l'avantage du père Daniel contre l'opinion de M. Descartes consiste dans les objections qu'il a proposées, et nullement dans les réponses qu'il a faites aux objections des cartésiens. Il ne nie pas qu'ils n'embarassent étrangement par leurs questions ; mais il soutient qu'à leur tour ils sont questionnés d'une manière qui n'est pas moins embarrassante, et que l'on peut faire de bonnes représailles (65). Vous chercheriez inutilement dans son écrit la solution des difficultés physiques, morales, et théologiques que l'on propose aux péripatéticiens sur l'âme des bêtes ; il se contente de vous répondre que s'il y a là des choses qu'on ne comprend point, il y en a aussi de semblables dans l'hypothèse, de M. Descartes. La définition de l'âme de la bête, une substance capable de sensation, c'est-à-dire de voir, d'entendre, etc., est aussi claire que la définition cartésienne de l'esprit, une substance qui pense

et qui raisonne (66). Ce sont les paroles du P. Daniel : il les prouve ensuite aussi bien qu'on puisse. Un peu auparavant il avait dit (67) que l'âme des bêtes n'est ni matière ni esprit, mais un être mixte entre les deux, qui n'est pas capable de raisonnement ni de pensée, mais seulement de perception et de sensation. S'il ne dit rien de meilleur, il s'en faut prendre, non pas à ses lumières, mais à la nature du sujet.

Il me permettra de dire que son hypothèse est insoutenable, et qu'elle ne peut résoudre aucune difficulté. Ces deux termes, matière, esprit, semblent d'abord opposés d'une manière à souffrir quelque milieu ; mais quand on y regarde de près, on comprend qu'on peut les réduire à l'opposition contradictoire. Pour cela il suffit de demander si la substance qui n'est ni corps ni esprit est étendue, ou non étendue. Si elle est étendue, on a grand tort de la distinguer de la matière ; si elle n'est pas étendue, je demande en vertu de quoi on la distingue de l'esprit ; car elle convient avec l'esprit dans la notion de substance non étendue, et nous ne saurions comprendre que cette notion soit divisible en deux espèces ; vu que l'attribut spécifique qu'on voudrait donner à l'une, ne nous paraîtra jamais incompatible avec l'autre. Si Dieu peut joindre la pensée (68) avec un être non étendu, il la pourra joindre aussi avec un autre être non étendu, n'y ayant rien que l'étendue qui nous paraisse rendre la matière incapable de pensée. Pour le moins nous concevons clairement qu'une substance non étendue qui peut sentir, est capable de raisonner ; et par conséquent si l'âme des bêtes est une substance non étendue capable de sensation, elle est capable de raisonnement : elle est donc de la même espèce que l'âme de l'homme ; elle n'est donc pas une substance mixte entre le corps et l'esprit. Voici une demande du P. Daniel. Les cartésiens nieront-ils la

(64) *Nec soli panes sunt sanguine Teu-*
cri.

Quando etiam vicis redit in præcordia virtus,
Victoribus cadunt Danaï.
Virgilius, *Æn.*, lib. II, vs. 366.

(65) Suite du Voyage du Monde de Descartes,
pag. 75.

(66) *Là même*, pag. 84.

(67) *Là même*, pag. 85, 83.

(68) Je prends ce mot au sens des cartésiens, c'est-à-dire pour une modification particulière, qui comprend sous soi les sensations, les réflexions, les raisonnemens, etc., comme autant d'espèces.

possibilité de cette espèce d'être, capable uniquement de sensation? Et où est ce respect que leur maître a taché de leur inspirer pour la toute-puissance d'un Dieu, qui peut faire, selon lui, qu'un triangle n'ait pas trois angles, et que deux et deux ne fassent pas quatre; et qui cependant n'aurait pu faire un être qui n'eût que des sensations (69)? Cette question embarrasserait un homme qui aurait fait vœu de ne s'écarter jamais de ce que Descartes a dit; mais on ne voit pas de cartésiens qui s'imposent cet esclavage, et l'on est bien sûr que M. Descartes n'aurait osé assurer sérieusement, que Dieu peut faire deux pieds de cire susceptibles de trois ou quatre figures, et incapables de toutes les autres. Qu'il ait cru là-dessus ceci ou cela, ses disciples ne croiront jamais manquer au respect qui est dû à Dieu, s'ils disent qu'un être capable uniquement de sensation, n'est pas plus possible qu'un morceau (70) de cire capable uniquement de la figure carrée. Pour ce qui concerne un être qui n'eût que des sensations, ils le croiront très-possible, tout de même qu'il serait possible qu'un certain morceau de matière fût toujours rond, si Dieu voulait y empêcher éternellement la transposition des particules. N'en déplaise au père Daniel, il ne s'est pas aperçu qu'on donne le change quand on dit d'abord, un être capable uniquement de sensation, et puis un être qui n'eût que des sensations. La possibilité du premier est inconcevable: celle du second est manifeste. Mais comme un morceau de cire où Dieu empêcherait incessamment la transposition des particules, serait de la même espèce qu'un morceau de cire où le changement des extrémités produirait incessamment une nouvelle figure; disons aussi qu'une substance que Dieu bornerait toujours aux sensations, serait de la même espèce qu'une substance qui s'élèverait jusqu'au raisonnement.

(69) Suite du Voyage du Monde de Descartes, pag. 84.

(70) On entend ici par morceau un assemblage de différents corpuscules. C'est pour prévenir la difficulté d'un atome, que croit que la figure d'un atome est innuable essentiellement.

Il me reste à faire voir l'inutilité de l'hypothèse de ce jésuite. I. On a besoin d'un système qui établisse la mortalité de l'âme des bêtes: or c'est ce qu'on ne trouve point dans un être mitoyen entre le corps et l'esprit; car un tel être n'est point étendu: il est donc indivisible, il ne peut périr que par annihilation; les maladies, le feu, le fer, ne sauraient l'atteindre; il est donc à cet égard de même nature: et de même condition que les esprits, que l'âme de l'homme. II. Nous avons besoin d'un système qui établisse une différence spécifique entre l'âme de l'homme et l'âme des bêtes: or c'est ce que nous ne trouverons point par cet être mitoyen; car si l'âme des bêtes n'étant ni corps ni esprit a néanmoins des sensations, l'âme de l'homme pourra fort bien raisonner, encore qu'elle ne soit ni corps ni esprit, mais un être mitoyen entre les deux. Le passage de la privation du sentiment à la perception d'un arbre, et au discernement de cet arbre, est une action plus difficile que le passage de la sensation au raisonnement. III. Nous avons besoin d'un système qui donne raison de l'industrie surprenante des abeilles, des chiens, des singes, des éléphants; et vous nous venez donner une âme de bêtes qui n'a que des sensations, qui ne pense (71) point, qui ne raisonne point. Songez-y bien, vous comprendrez qu'une telle âme ne suffit pas à l'explication des phénomènes. Le père Daniel l'avoue dans un autre endroit de son ouvrage, où il parait ne donner aux péripatéticiens que l'avantage de la possession: car après avoir touché les difficultés du cartésianisme par rapport aux bêtes, il ajoute (72): Les péripatéticiens ont aussi leurs difficultés à résoudre, on n'en peut pas douter; mais fussent-elles encore plus grandes de beaucoup qu'elles ne sont, tandis que les cartésiens n'auront rien de meilleur ni de plus intelligible à nous dire, il faut s'en tenir là, et raisonner sur ce point particulier, comme fit sur toute la philosophie un

(71) On prend ici le mot de penser pour une espèce de perception, et non pas dans la notion générale de M. Descartes.

(72) Suite du Voyage du Monde de Descartes, pag. 105, 106.

grand ministre d'état, il y a vingt-cinq ans. On lui conseillait de ne point faire apprendre à son fils aîné l'ancienne philosophie, parce que, lui disait-on, il n'y a dans cette philosophie que des niaiseries et des folies. On m'a dit aussi, répondit-il, qu'il y a bien des fautes et des chimères dans la nouvelle; ainsi, continua-t-il, folie ancienne, folie nouvelle, je crois qu'ayant à choisir, il faut préférer l'ancienne à la nouvelle. C'est ainsi peut-être que Nibsius raisonnait (73).

(H) M. Leibnitz. a fourni des ouvertures qui méritent d'être cultivées. Il approuve (74) le sentiment de quelques modernes, que les animaux sont organisés dans la semence; et il croit d'ailleurs (75) que la matière toute seule ne peut pas constituer de véritable unité, et qu'ainsi tout animal est uni à une forme qui est un être simple, indivisible, véritablement unique. Outre cela il suppose (76) que cette forme ne quitte jamais son sujet, d'où il résulte qu'à proprement parler il n'y a ni mort ni génération dans la nature. Il excepte (77) de tout ceci l'âme de l'homme; il la met à part, etc. Cette hypothèse (78) nous délivre d'une partie de l'embarras. Il n'est plus question de répondre aux objections accablantes que l'on fait aux scolastiques. L'âme des bêtes, leur dit-on, est une substance distincte du corps; il faut donc qu'elle soit produite par création, et détruite par annihilation; il faudrait donc que la chaleur (79) eût la force de créer des âmes et de les éteindre (80): et que peut-on dire

de plus absurde? Les réponses des péripatéticiens à cette objection ne méritent pas d'être rapportées, ni de sortir de l'obscurité des classes où on les débite à de jeunes écoliers; elles ne sont propres qu'à nous convaincre que l'objection est invincible à leur égard. Ils ne se tirent pas mieux du précipice où on les jette quand on les engage à trouver du sens et quelque ombre de raison dans la production continuelle d'un nombre presque infini de substances qui sont détruites totalement peu de jours après, quoiqu'elles soient beaucoup plus nobles, et beaucoup plus excellentes que la matière qui ne perd jamais son existence. L'hypothèse de M. Leibnitz pare tous ces coups; car elle nous porte à croire, 1°. que Dieu au commencement du monde a créé les formes de tous les corps, et par conséquent toutes les âmes des bêtes; 2°. que ces âmes subsistent toujours depuis ce temps-là, unies inséparablement au premier corps organisé dans lequel Dieu les a logées. Cela nous épargne la météphysique, qui sans cela serait un asile où il faudrait se sauver nécessairement. Afin qu'on voie si j'ai bien compris sa pensée, je mets ici une partie de son discours. « (81) C'est ici où les transformations de messieurs Swammerdam, Malpighi, et Leeuwenhoeck, qui sont des plus excellents observateurs de notre temps, sont venues à mon secours, et m'ont fait admettre plus aisément, que l'animal, et toute autre substance organisée, ne commence point lorsque nous le croyons, et que sa génération apparente n'est qu'un développement, et une espèce d'augmentation. Aussi ai-je remarqué que l'auteur de la Recherche de la Vérité, M. Régis, M. Hartsoeker, et d'autres habiles hommes n'ont pas été fort éloignés de ce sentiment. Mais il restait encore la plus grande question, de ce que ces âmes ou ces formes deviennent par la mort de l'animal, ou par la destruction de l'individu, de la substance organisée. Et c'est ce qui embarrasse le plus; d'autant qu'il paraît peu raisonnable que les âmes

(73) Voyez la rem. (H) de son article. tom. etc. XI, pag. 170.

(74) Voyez le Mémoire de M. Leibnitz, inséré dans le Journal des Savans, du 27 juin 1695, p. 449, édition de Hollande.

(75) Journal des Savans, du 27 juin 1695, pag. 446.

(76) *Là même*, pag. 447.

(77) *Là même*, pag. 448, 450.

(78) M. Bernier, dans sa Relation des Gentils de l'Arabie, pag. m. 200, rapporte une opinion à peu près semblable des philosophes de ce pays-là.

(79) On fait éclore des poulets en mettant les œufs dans un four que l'on chauffe par degrés. Cela se pratique dans l'Égypte.

(80) On peut faire mourir plusieurs sortes d'animaux, en les mettant dans un four un peu trop chaud.

(81) Journal des Savans, du 27 juin 1695, pag. 449.

» restent inutilement dans un chaos
 » de matière confuse. Cela m'a fait
 » juger enfin qu'il n'y avait qu'un
 » seul parti raisonnable à prendre ;
 » et c'est celui de la conservation
 » non-seulement de l'âme, mais en-
 » core de l'animal même et de sa
 » machine organique ; quoique la
 » destruction des parties grossières
 » l'ait réduit à une petitesse qui n'é-
 » chappe pas moins à nos sens, que
 » celle où il était avant que de naî-
 » tre. Aussi n'y a-t-il personne qui
 » puisse bien marquer le véritable
 » temps de la mort, laquelle peut
 » passer long-temps pour une simple
 » suspension des actions notables, et
 » dans le fonds n'est jamais autre
 » chose dans les simples animaux :
 » témoin les ressuscitations des mon-
 » ches noyées, et puis ensevelies
 » sous de la craie pulvérisée, et plu-
 » sieurs exemples semblables, qui
 » font assez connaître qu'il y aurait
 » bien d'autres ressuscitations, et de
 » bien plus loin, si les hommes
 » étaient en état de remettre la ma-
 » chine.... Il est donc naturel que
 » l'animal ayant toujours été vivant
 » et organisé, comme des person-
 » nes de grande pénétration commen-
 » cent à le reconnaître, il le demeure
 » aussi toujours. Et puisqu'ainsi il
 » n'y a point de première naissance,
 » ni de génération entièrement nou-
 » velle de l'animal, il s'ensuit qu'il
 » n'y en aura point d'extinction fi-
 » nale, ni de mort entière prise à la
 » rigueur métaphysique ; et que par
 » conséquent, au lieu de la transmi-
 » gration des âmes, il n'y a qu'une
 » transformation d'un même animal,
 » selon que les organes sont pliés
 » différemment, et plus ou moins
 » développés. »

Je dirai par occasion qu'il y a des gens qui croient que le sujet primitif auquel notre âme est unie, sort avec elle de notre corps quand nous mourons. M. Poiret ne s'éloigne pas de ce sentiment, et il étoit même que Moïse apparut le jour de la transfiguration, avec le vrai corps qui accom-
 » pagna son âme au sortir de cette vie ;
 » c'est-à-dire, selon lui, lorsque cette
 » âme bienheureuse ne fit que quitter
 » l'écorce, ou l'enveloppe qui cou-
 » vrait le corps subtil auquel elle était
 » unie. Il donne au cadavre le nom

d'écorce ou de rouille, par rapport
 au vrai sujet qui est uni avec l'âme.
 Voici ces termes : *Cum Deus sit
 constans in suis operibus, maxime in
 precipuis, et quoad fundamentallio-
 ra, consideretque mentes quasdam,
 humanas nempe, corporibus an-
 nexas; probabile non est, id opus vel
 per aliquod tempus ex toto interrumpi
 atque destrui: et ex historiis sacris
 habemus, Moysen, cujus cadaver omni-
 ninò cecidit, cum Elid apparuisse
 apostolis Christum in transfiguratione
 radiantem spectantibus: in quod
 sinè corpore, cui mens fuerit juncta,
 fieri non poterat. Nonnulli ad cor-
 pus ex aëre assumptum recurrunt: at
 quidni id ex ipso Moysi corpore (et
 sic de cæteris) esset, portio nempe
 materiæ illius internæ spiritualioris,
 subtilioris et purioris, vel depositò
 cadavere, seu tegmine vel cortice aut
 scabie vel rubigine quiddam, exhala-
 ret, et menti adhuc unid, ejus regi-
 mine, secundum Dei placitum, diri-
 geretur (82)? Il a publié quelques
 objections qui lui furent envoyées de
 Sedan. On lui objecta entre autres
 choses (83), que l'exemple de Moïse
 ne prouve rien, parce qu'afin que ce
 grand prophète fût vu des apôtres,
 il aurait fallu ajouter beaucoup de
 matière à celle qui serait sortie de
 son cadavre avec son âme. Or, s'il
 eût fallu lui donner plus de la moi-
 tié d'un corps étranger, il n'y a nul
 inconvénient à dire que toute la ma-
 tière qui fut vue en lui ce jour-là
 était étrangère. M. Poiret répondit
 (84) que la matière subtile qui sort
 du corps avec l'âme, est à la vérité
 trop déliée pour frapper nos sens
 grossiers ; mais que quand Dieu nous
 assiste extraordinairement, nous pou-
 vons la voir. On l'avertit qu'il y a
 des scolastiques qui admettent une
 quintessence, pour être le lien de
 l'âme humaine avec les organes for-
 més des quatre éléments, et pour être
 son véhicule quand la mort la fait dé-
 logger. Ils disent aussi que ce véhicule
 est le sujet des peines que les réprou-
 vés endurent avant la résurrection.*

(82) Poiret, *Cogitat. rational. de Deo, Animâ, et Malo, in Appendice, num. 1, pag. 611, edit. Amstel., 1685.*

(83) *Idem, Respons. ad primas Object., pag. 656.*

(84) *Idem, ibidem, pag. 657.*

Observe opinionem viri docti non multum discrepare à quorundam scholasticorum placitis, qui præter quatuor elementa nescio quam quintam essentiali venire in compositionem humani corporis opinantur, quæ sit veluti medium quoddam vinculum, quod incorporeus et immortalis animus cum terreno ac mortali corpore copuletur: aliter enim si res esset, nulla videretur esse proportio et convenientia inter corpus et animam rationalem: et illam quidem quintam essentiali naturæ cælestis esse volunt, eamque ferre animum quando per mortem à corpore migrare cogitur, et in ed pænas apud inferos luere sceleribus suis promeritas (85). M. Poirét répondit (86) qu'il n'avait que faire de ce que les scolastiques avaient pu dire. Voyez la note (87).

Il y a dans l'hypothèse de M. Leibnitz certaines choses qui sont de la peine, quoiqu'elles marquent l'étendue et la force de son génie. Il veut, par exemple, que l'âme d'un chien agisse indépendamment des corps; que tout lui naisse de son propre fonds, par une parfaite spontanéité à l'égard d'elle-même, et pourtant avec une parfaite conformité aux choses de dehors. . . . Que ses perceptions internes lui arrivent par sa propre constitution originale, c'est-à-dire représentative (capable d'exprimer les êtres hors d'elle par rapport à ses organes), qui lui a été donnée dès sa création, et qui fait son caractère individuel (88). D'où il résulte qu'elle sentirait la faim et la soif à telle et telle heure, quand même il n'y aurait aucun corps dans l'univers; quand même il n'existerait rien que Dieu et elle. Il a expliqué (89) sa pensée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderaient parfaitement: c'est-à-dire qu'il suppose que, selon les lois par-

ticulières qui font agir l'âme, elle doit sentir la faim à une telle heure; et que, selon les lois particulières qui règlent le mouvement de la matière, le corps qui est uni à cette âme doit être modifié quand l'âme a faim. J'attendrai à préférer ce système à celui des causes occasionnelles, que son habile auteur l'ait perfectionné: je ne saurais comprendre l'enchaînement d'actions internes et spontanées qui ferait que l'âme d'un chien sentirait de la douleur immédiatement après avoir senti de la joie, quand même elle serait seule dans l'univers. Je comprends pourquoi un chien passe immédiatement du plaisir à la douleur, lorsque étant bien affamé, mangeant du pain, on lui donne subitement un coup de bâton; mais que son âme soit construite de telle sorte, qu'au moment qu'il est frappé il sentirait de la douleur, quand même on ne le frapperait pas, quand même il continuerait de manger du pain sans trouble ni empêchement, c'est ce que je ne saurais comprendre. Je trouve aussi fort incompatible la spontanéité de cette âme avec les sentimens de douleur, et en général avec toutes les perceptions qui lui déplaisent. D'ailleurs la raison pourquoi cet habile homme ne goûte point le système cartésien me paraît être une fausse supposition; car on ne peut pas dire que le système des causes occasionnelles fasse intervenir l'action de Dieu par miracle (90), *Deum ex machinâ*, dans la dépendance réciproque du corps et de l'âme: car comme Dieu n'y intervient que suivant des lois générales, il n'agit point là extraordinairement. La vertu interne et active communiquée aux formes des corps, selon M. Leibnitz, connaît-elle la suite d'actions qu'elle doit produire? Nullement; car nous savons par expérience que nous ignorons, si dans une heure nous aurons telles ou telles perceptions: il faudrait donc que les formes fussent dirigées par quelque principe externe dans la production de leurs actes. Cela ne serait-il pas le *Deus ex machinâ*, tout de même que dans le système des causes

(85) Poirét, Respons. ad. primas Obj. p. 665.

(86) *Ibidem*, pag. 697.

(87) Le platonicien anonyme, auteur du *Philosophia vulgaris refutata*, imprimé l'an 1730, dit qu'Okam, Maïmont, Astorius Mirandulanus, Garbino, Lucrus, font l'âme de l'homme composée de deux substances, sçavoir immatérielle que à Deo creatur, sçavoir matérielle que ex traduce progenatur, etc.

(88) Journal des Savans du 4 de juillet 1665, pag. 457.

(89) Dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, février 1665, pag. 274, 275.

(90) Dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, février, 1665, pag. 274, 275.

occasionnelles (91)? Enfin, comme il suppose avec beaucoup de raison, que toutes les âmes sont simples et indivisibles, on ne saurait comprendre qu'elles puissent être comparées à une pendule; c'est-à-dire que par leur constitution originale elles puissent diversifier leurs opérations, en se servant de l'activité spontanée qu'elles recevraient de leur créateur. On conçoit clairement qu'un être simple agira toujours uniformément, si aucune cause étrangère ne le détourne. S'il était composé de plusieurs pièces comme une machine, il agirait diversement, parce que l'activité particulière de chaque pièce pourrait changer à tout moment le cours de celle des autres; mais dans une substance unique, où trouverez-vous la cause du changement d'opération?

(1) *Je me persuade qu'il était natif de Pordenone en Italie.* Voici sur quoi je me fonde. Il dit que Saccille est proche de sa patrie. *Proximum est patriæ meæ Sacillum oppidum (in quo doctissimus Franciscus Amalteus publico stipendio humaniores literas proficitur, ejus sub ductu pueritiæ meæ rudimentum deposui) aruenum flumine.* Cette parenthèse n'est pas ici superflue : elle nous apprend où notre Rorarius fit ses premières études; et que les trois frères qui ont rendu si célèbre le nom d'Amalthée (92), n'étaient pas les seuls de ce nom qui fussent savans. Il est certain que Saccille n'est pas loin (93) de *Portus Naonis* *, ou de Pordenone, comme l'appellent les Italiens, ou de Portenau, comme le nomment les Allemands (94). L'épître dédicatoire du livre de Rorarius à l'évêque d'Arras est datée de *Portus Naonis* : et il y a un médecin qui était de la même ville, et qui se nommait NICOLAS RORARIUS.

(91) Consultez les objections qui ont été faites à M. Leibnitz par M. S. F. (c'est M. Foucher) dans le Journal des Savans, du 12 de septembre 1695, pag. 639 et suiv.

(92) Hieronymes, Johannes Baptista, et Cornelius Amaltei. On a imprimé leurs poésies latines à Amsterdam, l'an 1689, avec une préface de M. Grævius.

(93) Voyez Léandre Alberti, in Descriptione Italiae, pag. m. 730.

* Joly cite un passage de Rorarius qui dit : à *Portus Naonis, patriæ meæ*; et qui ne laisse aucun doute à cet égard.

(94) Voyez Bandrand, au mot *Portus Naonis*.

Il est auteur d'un livre qui fut imprimé à Venise l'an 1566 et l'an 1572, et qui a pour titre : *Contradictiones, Dubia, et Paradoxa in Libris Hippocratis, Celii, Galeni, Aetii, Aeginetae, Avicennae, cum eorundem conciliationibus*. Voici ce qu'on dit de cet écrivain dans Lindenius Renovatus. *Nicolais Rorarius Utinensis medicus vixit circa A. C. 1563. Renatus Moreau de V. S. in Pleurit.* Cela ne veut pas dire qu'il était d'Udine, mais seulement qu'il y pratiquait la médecine. Ainsi M. Konig a fait une faute quand il a dit : *Rorarius (Nicol.) de Portunnone, Utinensis, collegit conciliationes contradictionum in scriptis medicorum, anno 1566.* L'omission du mot *Medicus* après *Utinensis* jette dans l'erreur : elle fait croire que ce médecin était d'Udine, et que de Portunnone était un surnom de sa famille. Le Doni a dédié l'un des chapitres de son *Ramo della Zucca* (95) à S. Gregorio Rorario da Pordenone.

Cela me fait prendre la liberté de mettre ici quelques supplémens.] Commençons par indiquer les auteurs qui donnent aux bêtes une âme raisonnable. Je ne pense pas que personne ait eu là-dessus des sentimens plus outrés que le philosophe Celsus; car voulant combattre ce que disent les chrétiens, que toutes choses ont été faites pour l'homme, il s'efforce de montrer que les bêtes ne sont pas moins excellentes que l'homme, et que même elles le surpassent. Il leur (96) attribue une forme de gouvernement; l'observation de la justice et celle de la charité (96). Il prétend que les fourmis entrent en conversation les unes avec les autres. Lorsqu'elles se rencontrent, dit-il, elles s'entretiennent ensemble; ce qui fait qu'elles ne s'égarent point dans leur chemin. Elles ont donc la raison dans tous ses degrés; elles ont naturellement les idées de certaines vérités universelles; elles ont l'usage de la voix; elles ont la connaissance des choses fortuites, et elles les sa-

(95) C'est la *Chischiera ultima*, folio m. 64 verso.

(96) Aux abeilles et aux fourmis.

(97) Voyez Origène, contre Celsus, liv. IV, pag. m. 120.

vent exprimer (98). Il assure qu'il y a des bêtes « (99) qui savent les secrets de la magie (100) ; de sorte que les hommes ne s'en sauraient prévaloir, comme d'un avantage qu'ils aient sur les bêtes. Voici de quelle manière il en parle. Si l'homme fait vanité de savoir les secrets de la magie, les serpens et les aigles en savent encore plus que lui. Car ils ont plusieurs préservatifs contre les poisons et contre les maladies, et ils connaissent la vertu de certaines pierres, pour la guérison de leurs petits, desquelles les hommes font tant d'estime, que quand ils en trouvent, ils s'imaginent avoir trouvé un trésor. . . . (101)

Après cela, voulant montrer bien au long que les hommes, sous ombre qu'ils connaissent la divinité, ne doivent point prétendre l'emporter par-là sur tous les êtres mortels, puisqu'il y a des animaux sans raison qui en ont une idée pure et distincte, pendant que les plus subtils, soit d'entre les Grecs, soit d'entre les barbares, ont partout tant de disputes à son occasion : il ajoute : Si l'on prétend élever l'homme au-dessus des autres animaux, parce qu'il est capable de connaître la divinité, et d'en recevoir l'idée et l'impression, qu'on sache qu'il y en a plusieurs, parmi eux, qui se peuvent attribuer le même avantage, et non sans fondement. Car qu'y a-t-il de plus divin que de prévoir et de prédire l'avenir ? Or les autres animaux, et les oiseaux surtout, sont, eu cela, les maîtres des hommes ; et l'art de nos devins ne consiste qu'à entendre ce que ces animaux leur enseignent. Les oiseaux donc, et les autres animaux propres à la divination, auxquels Dieu découvre l'avenir, nous le montrent par des signes et par des symboles ; ce qui est une preuve, qu'ils ont naturellement plus de commerce et un commerce plus étroit avec la divinité, que nous n'avons ; qu'ils nous passent en savoir, et qu'ils sont

(98) Origène, contre Celsus, liv. IV, p. 181, 182 : je ne sers de la traduction de M. Bouboureaux.

(99) La même, pag. 182.

(100) Il entend la magie naturelle.

(101) La même, pag. 183, 184.

plus chers à Dieu que nous. Les hommes les plus éclairés disent aussi que ces animaux communiquent ensemble d'une manière bien plus sainte et plus noble que nous ne faisons ; et que pour eux, ils entendent leur langage, comme ils le justifient, lorsque après nous avoir avertis que les oiseaux disent qu'ils iront en tel lieu, et qu'ils y feront telle chose, ils nous les montrent qui y vont, et qui la font en effet. A l'égard des éléphants encore, il n'y a rien qui paraisse plus religieux pour les sermons (102), ni qui garde à Dieu une fiabilité plus inviolable : ce qui ne saurait venir d'ailleurs, sans doute, que de ce qu'ils le connaissent. Je ne rapporte point ce qu'Origène répond à toutes ces choses ; il suffit que j'avertisse qu'il les réfute dans l'ouvrage qu'il a composé contre Celsus.

M. de Saumaise doit être compté entre les modernes qui ont cru que les animaux étaient doués de raison. Il a écrit que les exemples qui peuvent prouver cela rempliraient un livre (103). Osander a désapprouvé ce sentiment. Voyez ses notes sur l'ouvrage de Grotius, de Jure Belli et Pacis, dans le chapitre où il rejette la définition du droit naturel adopté par Justinien au I^{er} livre des Institutes (104). Cette définition établit que les hommes et les bêtes participent au droit naturel. La plupart de ceux qui la suivent se fondent sur l'hypothèse, qu'elles ne sont point privées de l'usage de la raison ; mais la plupart de ceux qui rejettent cette idée du droit naturel, se fondent sur l'hypothèse contraire. Osander est de ceux-là (105), et il trouve bon que Grotius n'ait pas approuvé la définition de Justinien, en quoi, dit-il, Laurent Valla, François Conan, Dominicus Sotus, et bien d'autres lui avaient

(102) Voyez ci-dessus, citation (35).

(103) Voyez Osander, Annot. 10 lib. Grotii de Jure Belli et Pacis, pag. 323.

(104) Jus naturale est quod natura omnia animalia docuit. Nam jus ictus non humani generis proprium est, sed omnium animalium quæ in celo, quæ in terra, quæ in mari nascuntur. . . . Valeant enim cetera quæque animalia illius juris partem censeri. Iostius, lib. I, tit. II.

(105) Osander, Annotat. in lib. Grotii de Jure Belli et Pacis, pag. 306 et seq.

servi de guides. Nous verrons ei-après (106) une doctrine de Grotius qu'il a condamnée, touchant le principe raisonnable dans quelques actions des bêtes. Jean Antoine Capella, médecin napolitain, publia en 1641 *Opusculum paradoxicum quod Ratio participetur à Brutis* (107). Je n'ai point lu ce livre-là, et ainsi je ne saurais dire quel est le tour que l'auteur a pris. Je connais mieux la doctrine de M. Willis. Il prétend que l'âme des bêtes est composée d'organes, et qu'elle est de la figure et de la grandeur du corps qu'elle informe; mais qu'elle n'est pas si épaisse, et que ses parties sont si déliées qu'on ne les peut voir, et qu'elles se dissimuleraient aisément si le corps de l'animal ne les tenait en état. *Ista particularum subtilium congeries, sive anima, quæ sese latius explicans, et particulas suas aliis crassioribus insinuans, et intertexens corpus fabricat, juxta figuram et dimensionem istius corporis exactè conformatur, ipsi coextenditur, et tanquam capsula, aut vagina ad amussim adaptatur, totum ac singulas partes ejus actual, vivificat, ac inspirat; porro invicem, ipsamet anima, ex se statim dissolvitur, tenuesque in auras evanescere apta, à corpore continenti, in subsistentia sua et actu conservantur. Ita quidem anima, tenuissima licet, corporea, corporis quasi spectrum, sive larva umbratilis videtur: Porro hæc simul cum corpore ex materialitè disposita emergens, hypostasim, sive subsistentiam suam, non minus quam corpus, juxta ideam, sive typum ipsimet ex naturæ lege præstitutum accipit; quamvis autem corpori intimè uniatur, ejusque velut subtegmen existat, attamen texturæ subtilissimæ, et quasi filo admodum prætenui constans, sensibus nostris percipi nequit, at saltemmodò ab effectibus et operationibus suis dignoscitur* (108). Il donne à cette âme une espèce de raisonnement dont il fait même l'analyse (109). Il veut qu'il y ait dans l'homme une âme toute pareille

à celle-là, et de plus une âme spirituelle, et il prétend expliquer par ces deux âmes le combat que nous sentons en nous-mêmes, et que les autres philosophes expliquent par la faculté supérieure et la faculté inférieure d'une simple et unique substance spirituelle qu'ils nomment l'âme raisonnable (110). Ne lui en déplaît, cette méthode d'expliquer le combat de la raison et de l'âme sensitive n'est point capable de contenter; car chacun éprouve en soi-même que le principe qui souhaite les plaisirs charnels est le même en nombre que le principe qui s'oppose à ce désir, et qui le surmonte quelquefois, et qui en est surmonté le plus souvent. Nous ne remarquerions pas cette unité de principe, si nous avions deux sortes d'âme réellement distincte l'une de l'autre. S'il répondait que l'une produit dans l'autre ses sentiments et ses passions, je répliquerais qu'il y aurait donc dans chaque homme deux substances qui voudraient la même chose. Or jamais personne ne s'est aperçu de ces deux principes distincts. Outre que si une âme corporelle pouvait communiquer un désir si charnel à l'âme spirituelle de l'homme, le corps le ferait aussi, et par conséquent on multiplierait les êtres sans nécessité, en donnant à l'homme un corps, une âme sensitive et une âme raisonnable. Mais laissons là les disputes, rapportons un autre fait. M. Willis observe que le chevalier Digbi a été du sentiment de Péreïra, et de Descartes, à légard de l'âme des bêtes. *Pereira. . . . bestias omni cognitione, seu perceptione carere affirmavit; quæ in nupero hoc seculo contra prædicta sequenti sunt viri clarissimi, Cartesius, Digbeius, cum aliis, qui brutorum animas, quantum fieri possit, ab humanis discriminare præseferentes, eas non modò corporeas, et divisibiles, sed etiam merè passivas asseruerunt* (111). Peu après on explique la différence qu'il y a entre Descartes et le chevalier Digbi, et l'on montre que ce dernier n'ôte aux bêtes ni le sentiment ni la mémoire. Il n'est donc pas vrai qu'il suive et Péreïra et Descartes; pourquoi le disait-on donc? Dig-

(106) Citation (105), pag.

(107) Nicola Toppi, Biblioteca napoletana, pag. 124.

(108) Thomas Willis, de Animæ Brutorum, part. I, cap. II, pag. m. 14, 15.

(109) Idem, ibidem, cap. VI, pag. 91, 92.

(110) Idem, ibidem, cap. VII.

(111) Idem, ibid., cap. I, pag. 3 et 6.

beius. insuper adjecit, *effluvia quædam tenuissima è corpore sensibili delibata, non modò sensoria exteriora afficere, verùm et interiores recessus subingredientia, sese spiritibus immiscere, eosque in varias fluctuationes agendo, et sensus et motus locales diversimodos producere, porrò ex his atomis extrinsecis ita partes nervosas ac cerebrum ipsum subeuntibus, haud tantum actiones extemporaneas procedere; verum ex iisdem in corpore sentiente relictis, ac intrà cerebri loculos reconditis, prioresque configurationes retinentibus, rerum antecætarum ideas in memoriâ residuas constitui* (112). Concluons que le chevalier Digbi ne doit point être placé dans le catalogue de ceux qui prennent les bêtes pour des automates. Monsieur Locke s'est déclaré contre ceux qui ne donnent point aux bêtes le raisonnement. Vous allez voir en quoi consiste, selon lui, la différence entre les hommes et les bêtes. « La » faculté de former des idées générales est ce qui met une parfaite distinction entre l'homme et les brutes, excellente qualité qu'elles ne sauraient acquérir en aucune manière par le secours de leurs facultés. Car il est évident que nous » n'observons dans les bêtes aucunes preuves qui nous puissent faire connaître qu'elles se servent de signes généraux pour désigner des idées universelles; et puisqu'elles n'ont point l'usage des mots ni d'aucun autre signe général, nous avons raison de penser qu'elles n'ont point la faculté de faire des abstractions, ou de former des idées générales (113). Nous pouvons donc supposer, à mon avis, que c'est en cela que les bêtes diffèrent de l'homme. C'est-là, dis-je, la propre différence à l'égard de laquelle ces deux sortes de créatures sont entièrement distinctes, et qui met enfin une si vaste distance entre elles. Car si les bêtes ont quelques idées, et ne sont pas de

» pures machines, comme quelques-uns le prétendent, nous ne saurions nier qu'elles n'aient de la raison dans un certain degré. Et pour moi, il me paraît aussi évident qu'elles raisonnent, qu'il me paraît qu'elles ont du sentiment; mais c'est seulement sur des idées particulières qu'elles raisonnent, » selon que leurs sens les leur présentent. Les plus parfaites d'entre elles sont renfermées dans ces étroites bornes, n'ayant point, à ce que je erois, la faculté de les étendre par aucune sorte d'abstraction » (114). »

On a vu dans les Nouvelles de la République des Lettres (115), l'extrait d'un livre intitulé: *Essais nouveaux de Morale*. Il fut imprimé à Paris l'an 1686. L'auteur, niant d'un côté que les bêtes aient une âme capable de raisonnement, avoue de l'autre que leurs actions sont dirigées par une raison extérieure, et que cette raison et cette sagesse, qui les conduit, est une sagesse et une raison plus excellente et plus sûre que celle de l'homme (116). La raison, continue-t-il (117), qui opère dans les bêtes n'est pas en elles, ... c'est, comme dit saint Thomas après tous les anciens pères, la souveraine et éternelle raison de l'ouvrier suprême qui conserve ses ouvrages, et qui les conduit aux fins pour lesquelles il les a créés, par des ressorts secrets qu'il a mis en eux, qui sont diversement déterminés, selon les rencontres, pour faire mille sortes de mouvemens divers, selon leurs différens besoins. Joignez à cela ces paroles de M. Bernard : « Les philosophes les plus déterminés à croire » que les bêtes ne sont que de pures » machines, doivent avouer de bonne foi, qu'elles font diverses actions dont il leur est impossible d'expliquer le mécanisme. Il serait beaucoup plus court de se contenter de dire en général, que Dieu, » qui voulait que leur machine » subsistât pendant quelque temps, » a, par sa sagesse infinie, disposé

(112) Thomas Willis, de Animæ Brutorum, cap. I, pag. 7.

(113) Locke, Essai philosophique concernant l'Entendement humain, liv. II, chap. XI, pag. m. 170. C'est un excellent ouvrage, et qui méritait d'être traduit en français aussi bien qu'il l'a été par M. Coste.

(114) Là même, pag. 171.

(115) Au mois d'octobre 1686, pag. 1166 et suiv.

(116) Nouveaux Essais de Morale, pag. 30.

(117) Là même, pag. 32.

» leurs parties convenablement à
 » cette intention. Il me semble d'a-
 » voir lu quelque part cette thèse ,
 » *Deus est anima brutior* : l'expres-
 » sion est un peu dure ; mais elle
 » peut recevoir un fort bon sens
 » (118). » Grotius a débité que cer-
 » tains actes où les bêtes abandonnent
 » en faveur d'autrui leurs intérêts par-
 » ticuliers, procèdent d'une intelligen-
 » ce externe. *Ceterarum animantium*
quædam utilitatum suarum studium,
partim foetuum suorum, partim alio-
rum sibi congenerum respectu, ali-
quatenus temperant : quod in illis
quidem procedere credimus ex prin-
cipio aliquo intelligente extrinseco,
quia circa actus alios, istis neuti-
quam difficiliore par intelligentia in
illis non apparet (119). Gaspar Zié-
 » gler, dans sa note sur ce passage, se
 » plaint que Grotius n'ait pas expliqué
 » plus clairement sa pensée touchant la
 » nature de ce principe extérieur : si
 » c'est la providence divine, continue-
 » -il, Grotius l'expose aux traits pi-
 » quans du docteur Huarie (120), qui
 » a montré qu'un philosophe ne doit
 » point expliquer les phénomènes par
 » l'opération immédiate de Dieu. Il
 » cite deux écrivains qui ont rappor-
 » té à l'instinct de la nature toute l'a-
 » dresse des animaux, et il approuve
 » leur opinion (121). Osiander s'est
 » fort étendu à réfuter Grotius, et
 » il a dit, entre autres choses, que ce
 » principe extérieur devrait être ou
 » Dieu, ou un ange, ou la forme uni-
 » verselle d'Averroës, et qu'aucune de
 » ces trois suppositions ne doit être ad-
 » mise (122). A propos d'Averroës, je
 » dois dire ici qu'il admettait un prin-
 » cipe extérieur de l'intelligence hu-
 » maine commun à tous les entende-
 » mens particuliers, et qui influait aus-
 » si sur les bêtes et sur les pierres ;
 » mais puisqu'il reconnaissait que cette
 » influence demeurerait infructueuse à

l'égard des bêtes et des créatures in-
 » sensibles, parce qu'elle tombait sur
 » une matière mal disposée, on ne peut
 » pas inférer qu'il donnât aux bêtes
 » plus de perfection que les scolastiques
 » ne leur en donnaient. *Averroës, lib.*
III, de Animâ, cap. V, unum facit
omnium hominum intellectum, re ab
animæ substantiâ separatam, sed sin-
gulis conjunctum per insidentes phan-
tasiæ imagines ; etiam equo, et asino,
lapidi, et metallo, assistentem, sed
circâ fructum, quia materies sit inep-
ta (123). M. de Vignen-Marville ra-
 » conte (124) qu'il y eut un philosophe
 » qui, pour expliquer dans les confi-
 » rences de M. Rohault, comment les
 » bêtes, n'étant que des automates,
 » agissent néanmoins comme si elles
 » avaient une âme, recourut à l'hypo-
 » thèse du comte de Cabalis, et par
 » voie d'extension la fit servir à son
 » but ; c'est à-dire qu'il supposa que
 » certains esprits élémentaires s'appli-
 » quent à faire jouer, selon les règles
 » des mécaniques, toutes les machines
 » des animaux. Le discours qu'il fit est
 » tourné d'une manière très-ingénieu-
 » se, et mérita que M. Péquet dît à
 » l'auteur, que « si cet agréable sys-
 » » tème n'était pas vrai, au moins
 » » il était *bene trovato* (125). » Je ne
 » doute point qu'il ne puisse plaire à
 » quelques personnes ; mais s'il s'agis-
 » sait ici de disputer, on montrerait
 » aisément qu'il est incapable de don-
 » ner raison des phénomènes, et qu'à
 » certains égards il est plus embarras-
 » sé que celui de M. Descartes. Ce qui
 » incommode le plus les cartésiens
 » n'est pas de dire que les bêtes se
 » meuvent promptement en mille et
 » mille façons, c'est de dire qu'elles
 » donnent plusieurs marques d'amitié,
 » ou de haine, ou de joie, ou de jalou-
 » sie, ou de crainte, ou de douleur,
 » etc. Le système de ces esprits élémen-
 » taires ne sert de rien pour l'explica-
 » tion de cela, puisqu'on prétend qu'ils
 » ne s'appliquent à faire jouer les res-
 » sorts des bêtes que pour se donner
 » un amusement agréable. Ils ne seraient
 » donc pas assez fous pour s'assujettir

(118) Nouvelles de la République des Lettres, octobre 1700, pag. 419, 420.

(119) Grot., de Jure Belli et Pacis, Proleg., num. 7.

(120) Au chapitre VII de l'Examen des Esprits.

(121) Nos omnem bestiarum industriam ad in-
 » stinctum referimus naturæ, cum Spelingio nostro,
 » t. 1, Instit. Phys., cap. VI, qu. III, et cum
 » serato Joh. Frîd. Horatio de subject. jur. ant., c.
 » VI. Ziegler in Prolegomena Grotii, pag. 6.

(122) Osiander, Annotat. in lib. Grotii de Jure
 » Belli ac Pacis, pag. 48 et sequent.

(123) Vossius, de Origine et Progressu Idolol.,
 » lib. III, cap. XLII, pag. 405.

(124) Mélanges d'Histoire et de Littérature,
 » tom. I, pag. 100 et suiv., édition de Rouen,
 » 1700.

(125) L'homme, pag. 106.

au sentiment de la faim, ou au sentiment du froil, ou à la douleur que causent les coups de bâton, etc. Il faudrait donc supposer qu'aucune de ces passions ne se trouve dans les bêtes, et voilà tout l'embarras revenu; ou bien il faudrait dire que ces esprits sont condamnés à diriger les automates des animaux, afin d'expier leurs péchés en souffrant toutes les passions que les péripatéticiens donnent aux bêtes; ce qui est contre la supposition du philosophe Gaba-liste. Je laisse plusieurs autres difficultés aussi grandes que celles-là, qu'on peut opposer à ce système prétendu *bene trovato*.

On peut voir dans les Nouvelles de la République des Lettres (126) que M. Vallade, auteur d'un Discours philosophique sur la Création et l'Arrangement du Monde, a expliqué par le mécanisme les actions les plus surprenantes des animaux. Les mêmes Nouvelles (127) nous font savoir qu'on a critiqué M. de la Bruyère d'avoir soutenu que les bêtes ne sont que de la matière. Vous trouverez dans ce bel ouvrage de dom François Lami (128) sur la Connaissance de soi-même, un éclaircissement (129) où l'on fait voir qu'on n'a nulle raison solide d'attribuer ni la connaissance ni l'immortalité à l'âme des bêtes; au lieu qu'on ne peut raisonnablement se dispenser de donner l'une et l'autre à l'âme de l'homme. Cet éclaircissement mérite d'être bien lu, et surtout parce qu'on y trouve la solution de la plus embarrassante difficulté du système des automates; car l'auteur montre que chacun se peut convaincre par de très-fortes raisons que les autres hommes ne sont pas de simples machines, et c'est néanmoins ce qu'on tâche d'inférer de ce que les bêtes seraient composées d'organes si bien arrangés, qu'elles pourraient faire sans connaissance tout ce que nous leur voyons faire. Si Dieu pouvait fabriquer une semblable machine, replique-t-on, il pourrait aussi en composer d'autres qui feraient

toutes les actions de l'homme, et par conséquent nous ne pourrions être assurés que de notre propre pensée, et nous devrions douter que les autres hommes pensassent. Le père Gisbert, professeur royal dans l'université de Toulouse, est un de ceux qui ont publié des livres contre le sentiment des cartésiens sur l'âme des bêtes (130). Notez qu'on a soutenu ce sentiment dans un cours de philosophie dicté (131) à Paris au collège des Quatre Nations, et puis imprimé en la même ville, l'an 1695, sous le titre de: *Institutio philosophica ad faciorem veterum ac recentiorum Philosophorum Lectionem comparata*. Il contient quatre volumes in-12. On voit dans le troisième, depuis la page 271 jusqu'à la page 292, ce qui concerne l'âme sensitive. Je ne doute point que M. Bayle, docteur en médecine et professeur aux arts libéraux de Toulouse, n'ait embrassé sur ce point-là le système cartésien dans la physique qu'il a publiée depuis peu en trois volumes in-4°. (132).

Je pourrais faire un long supplément sur ce que j'ai dit (133) de l'opinion de M. Poiret, mais j'aime mieux supprimer cela, et indiquer seulement un écrivain (134) qui a recueilli quantité d'éruditions touchant le dogme platonique de la matière éthérée qui accompagne les âmes à leur entrée dans les corps, et à leur sortie.

(L) Aux notes que je veux faire sur les réflexions de M. Leibnitz. *] Je commence par déclarer que je me félicite beaucoup des petites difficultés que j'ai proposées contre le système de ce grand philosophe, puisqu'elles ont donné lieu à des réponses qui m'ont mieux développé

(130) Voyez le Journal des Savans du 16 de janvier 1690, pag. 461, édition de Hollande.

(131) Par M. Pourchet.

(132) Voyez l'extrait du 1^{er}, dans les Nouvelles de la République des Lettres, février 1701, pag. 209 et suiv. Cela donne une grande idée du mérite de l'ouvrage.

(133) Ci-dessus, remarque (H), au premier alinéa.

(134) Renato Vallino, ad librum III Boëti, de Consolatione Philosophica, pag. 62 et seq.

* Joly observe que Leibnitz a répondu à ces notes dans l'Histoire critique de la République des Lettres, tom. XI, art. IV; et ajoute qu'on peut aussi consulter les articles II, III et V du même volume.

(126) Au mois d'octobre 1700, pag. 489.

(127) Mois d'avril 1701, pag. 433 et suiv.

(128) Benedictin de la congrégation de Saint-Maur.

(129) Au tome V, pag. 525 et suiv., édit. de Paris, 1698.

ce sujet-là, et qui m'en ont fait connaître plus distinctement le merveilleux. Je considère présentement ce nouveau système comme une conquête d'importance qui recule les bornes de la philosophie. Nous n'avions que deux hypothèses, celle de l'école, et celle des cartésiens : l'une était une *voie d'influence* du corps sur l'âme et de l'âme sur le corps ; l'autre était une *voie d'assistance*, ou de causalité occasionnelle. Mais voici une nouvelle acquisition ; c'est celle qu'on peut appeler avec le père Lami, *voie d'harmonie préétablie* (135). Nous en sommes redevables à M. Leibnitz, et il ne se peut rien imaginer qui donne une si haute idée de l'intelligence et de la puissance de l'auteur de toutes choses. Ce la, joint à l'avantage d'éloigner toute notion de conduite miraculeuse, m'engagerait à préférer ce nouveau système à celui des cartésiens, si je pouvais concevoir quelque possibilité dans la *voie d'harmonie préétablie*. Je souhaite qu'on prenne garde qu'en avouant que cette voie éloigne toute notion de conduite miraculeuse, je ne me rétracte point de ce que j'ai dit autrefois, que le système des causes occasionnelles ne fait point intervenir l'action de Dieu par miracle (136). Je suis persuadé, autant que jamais, qu'afin qu'une action soit miraculeuse il faut que Dieu la produise comme une exception aux lois générales, et que toutes les choses dont il est immédiatement l'auteur, selon ces lois-là, sont distinctes d'un miracle proprement dit : mais comme je veux retrancher de cette dispute le plus de points que je pourrai, je consens qu'on dise que le moyen le plus sûr d'écarter toutes les idées de miracle est de supposer que les substances créées sont activement les causes immédiates des effets de la nature. Je supprime donc ce que je pourrais répliquer à cette partie de la réponse de M. Leibnitz. Je m'abstiens aussi de toutes les objections qui ne sont pas plus contraires à son sentiment qu'à celui de

quelques autres philosophes. Je n'abandonnerai donc pas les difficultés qui combattent la supposition que la créature puisse recevoir de Dieu la force de se mouvoir. Elles sont grandes, et presque invincibles (137) ; mais le système de M. Leibnitz n'y est pas plus exposé que celui des péripatéticiens, et je ne sais même si les cartésiens oseraient dire que Dieu ne peut point communiquer à notre âme la force d'agir. S'ils le disent, comment pourront-ils avouer qu'Adam pécha ? et s'ils ne l'osent point dire, ils énervent les raisons par lesquelles ils veulent prouver que la matière n'est susceptible d'aucune sorte d'activité. Je ne crois pas non plus qu'il soit moins facile à M. Leibnitz qu'aux cartésiens, ou aux autres philosophes, de se garantir de l'objection du mécanisme fatal, le renversement de la liberté humaine. Laissons donc cela, parlons seulement de ce qui est propre au système de l'harmonie préétablie.

I. Ma première remarque sera qu'il élève au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir la puissance et l'intelligence de l'art divin. Figurez-vous un vaisseau qui, sans avoir aucun sentiment ni aucune connaissance, et sans être dirigé par aucun être ou créé ou incréé, ait la vertu de se mouvoir de lui-même si à propos, qu'il ait toujours le vent favorable, qu'il évite les courans et les écueils, qu'il jette l'ancre où il le faut, qu'il se retire dans un havre précisément lorsque cela est nécessaire ; supposez qu'un tel vaisseau vogue de cette façon plusieurs années de suite, toujours tourné et situé comme il le faut être, en égard aux changemens de l'air, et aux différentes situations des mers et des terres, vous conviendrez que l'infinité de Dieu n'est pas trop grande pour communiquer à un vaisseau une telle faculté, et vous direz même que la nature du vaisseau n'est pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce

(135) Dom François Lami, *traité II de la Connaissance de soi-même*, pag. 226, édit. de 1699.

(136) Voyez le *mémoire* que M. Leibnitz a fait insérer dans l'*Histoire des Ouvrages des Savans*, juillet 1698, pag. 324.

(137) Voyez M. Sturmius, dans le *I^{er}. tome de sa Physica electiva sive hypothetica* (dont l'extrait se trouve dans le *Journal de Leipzig*, 1699, pag. 474 et suiv.), et dans le *Mémoire* qu'il a inséré au *Journal de Leipzig*, 1699, pag. 228 et suiv., pour répondre à un *Mémoire* de M. Leibnitz, inséré au même *Journal*, 1698, pag. 427 et suiv.

que M. Leibnitz suppose de la machine du corps humain est plus admirable, et plus surprenant que tout ceci. Appliquons à la personne de César son système de l'union de l'âme et du corps.

II. Il faut dire, selon ce système, que le corps de Jules César exerça de telle sorte sa vertu motrice, que depuis sa naissance jusques à sa mort il suivit un progrès continu de changemens qui répondait dans la dernière exactitude aux changemens perpétuels d'une certaine âme qu'il ne connaissait pas, et qui ne faisait aucune impression sur lui. Il faut dire que la règle selon laquelle cette faculté du corps de César devait produire ses actes était telle qu'il serait allé au sénat un tel jour, à une telle heure, qu'il y aurait prononcé telles et telles paroles, etc., quand même il aurait pu à Dieu d'anticiper l'âme de César le lendemain qu'elle fut créée. Il faut dire que cette vertu motrice se changeait et se modifiait ponctuellement selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, et qu'elle se donnait précisément un tel état plutôt que tout autre, parce que l'âme de César passait d'une telle pensée à une telle autre. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une impression communiquée trente ou quarante ans auparavant, et qui n'a jamais été renouvelée depuis, et qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais connaissance de sa leçon? Cela n'est-il pas beaucoup plus incompréhensible que la navigation dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent?

III. Ce qui augmente la difficulté, est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, et qu'elle est continuellement exposée au choc des corps qui l'environnent (138), et qui par une diversité innombrable d'ébranlemens excitent en

elle mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette harmonie prétable, et qu'elle aille toujours son train pendant la plus longue vie des hommes, nonobstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuscules, tantôt froids tantôt chauds, tantôt secs tantôt humides, toujours actifs, toujours picotant les nerfs, ou de cette manière-ci, ou de celle-là? Je veux que la multiplicité des organes et la multiplicité des agens externes soient un instrument nécessaire de la variété presque infinie des changemens du corps humain; mais cette variété pourra-t-elle avoir la justesse dont on a besoin ici? ne troublera-t-elle jamais la correspondance de ces changemens et de ceux de l'âme? C'est ce qui paraît de tout impossible.

IV. On a beau faire bouclier de la puissance de Dieu, pour soutenir que les bêtes ne sont que des automates; on a beau représenter que Dieu a pu faire des machines si artistement travaillées, que la voix d'un homme, la lumière réfléchie d'un objet, etc., les frappent précisément où il faut afin qu'elles se remuent de telle ou de telle manière; tout le monde, hormis une partie des cartésiens, rejette cette supposition; et il n'y a point de cartésien qui la voulût recevoir, si on la voulait étendre jusqu'à l'homme; c'est-à-dire si l'on voulait soutenir que Dieu a pu faire des corps qui feraient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. En niant cela, on ne prétend pas donner des bornes à la puissance et à la science de Dieu; on veut seulement signifier que la nature des choses ne souffre point que les facultés communiquées à la créature n'aient pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel, et qu'elle s'exécute selon le caractère qui convient à chaque machine; car, selon l'axiome des philosophes (139), tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet.

(139) Quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur.

(138) Notes que, selon M. Leibnitz, ce qui est actif dans chaque substance est une chose qui doit être réduite à une vraie unité. Il faut donc, puisque le corps de chaque homme est composé de plusieurs substances, que chacune ait un principe d'action réellement distinct du principe de chacune des autres. Il veut que l'action de chaque principe soit spontanée. Or cela doit varier à l'infini leurs effets, et les troubler; car le choc des corps voisins doit influer sur une contrainte à la spontanéité naturelle de chacun.

On peut donc rejeter comme impossible l'hypothèse de M. Leibnitz, puisqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celle des automates : elle met une harmonie continuelle entre deux substances qui n'agissent point l'une sur l'autre ; mais si les valets étaient des machines, et qu'ils fissent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonnerait, ce ne serait pas sans qu'il y eût une action réelle du maître sur eux : il prononcerait des paroles, il ferait des signes, qui éblanteraient réellement les organes des valets.

V. Considérons à cette heure l'âme de César : nous trouverons encore plus d'impossibilités. Cette âme était dans le monde sans être exposée à l'influence d'aucun esprit. La force qu'elle avait reçue de Dieu était l'unique principe des actions particulières qu'elle produisait chaque moment ; et si ses actions étaient différentes les unes des autres, cela ne procédait point de ce que les unes étaient produites par le concours de quelques ressorts qui ne contribuaient pas à la production des autres, car l'âme de l'homme est simple, indivisible, immatérielle : M. Leibnitz en convient ; et s'il n'en convenait pas, mais si au contraire il supposait avec le commun des philosophes, et avec quelques-uns des plus excellens métaphysiciens de notre siècle (140), qu'un composé de plusieurs parties matérielles arrangées d'une certaine façon est capable de penser, je regarderais dès-là son hypothèse comme absolument impossible, et il se présenterait bien d'autres moyens de la réfuter dont je n'ai que faire ici, puisqu'il reconnaît l'immatérialité de notre âme, et qu'il bâtit là-dessus. Revenons à l'âme de Jules César, et appelons-la un automate immatériel (141), et comparons-la avec un atome d'Épicure ; j'entends un atome entouré de vide de toutes parts, et qui ne rencontrerait jamais aucun autre atome. La comparaison est très-juste ; car d'un côté cet atome a une

vertu naturelle de se mouvoir, et il l'exécute sans être aidé de quoi que ce soit, et sans être retardé, on traversé par aucune éboue ; et de l'autre côté l'âme de César est un esprit qui a reçu une faculté de se donner des pensées, et qui l'exécute sans l'influence d'aucun autre esprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'assiste, rien ne la traverse. Si vous consultez les notions communes, et les idées de l'ordre vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, et que s'étant mu dans le moment précédent, il doit se mouvoir dans ce moment-ci, et dans tous ceux qui suivront, et que la manière de son mouvement doit être toujours la même. C'est la suite d'un axiome approuvé par M. Leibnitz, de ce qu'une chose demeure toujours dans l'état où elle est une fois, si rien ne survient qui l'oblige de changer (142)..... nous concluons, dit-il (143), non-seulement qu'un corps qui est en repos, sera toujours en repos ; mais aussi qu'un corps qui est en mouvement gardera toujours ce mouvement ou ce changement, c'est-à-dire la même vitesse et la même direction, si rien ne survient qui l'empêche. Tout le monde connaît clairement que cet atome, soit qu'il se meuve par une vertu innée, comme Démocrite et Épicure l'assuraient, soit qu'il se meuve par une vertu reçue du créateur, avancera toujours uniformément et également dans la même ligne, sans qu'il lui arrive quelquefois de se détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On se moqua d'Épicure lorsqu'il inventa le mouvement de déclinaison (144) ; il le supposa gratuitement pour tâcher de se tirer du labyrinthe de la fatale nécessité de toutes choses, et il ne pouvait donner aucune raison de cette nouvelle partie de son hypothèse. Elle ébouait les notions les plus évidentes de notre esprit ; car on conçoit clairement qu'alin qu'un atome qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, se détourne de son

(140) Mémoire inséré dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, juillet 1698, pag. 331.

(141) M. Leibnitz, là même, déclare qu'il demeure d'accord de l'axiome : Et même je prétends, ajoute-t-il, qu'il m'est favorable, comme en effet c'est un de mes fondemens.

(142) *Fayes*, tom. VI, pag. 200, l'article ÉPICURE, remarque (U), au premier alinéa.

(140) M. Locke, par exemple.

(141) M. Leibnitz se sert de cette expression dans son Mémoire inséré dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, juillet 1698, pag. 338 : L'âme, dit-il, est un automate immatériel des plus justes.

chemin au commencement du troisième jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obstacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de sa route, ou qu'il renferme quelque ressort qui commence de jouer en ce moment-là. La 1^{re}. de ces raisons n'a point de lieu dans l'espace vide. La 2^e. est impossible, puisqu'un atome n'a point la vertu de penser. La 3^e. est pareillement impossible dans un corpuscule absolument un. Faisons quelque usage de tout ceci.

VI. L'Âme de César est un être a qui l'unité convient au sens de rigueur. La faculté de se donner des pensées est une propriété de sa nature (145) : elle l'a reçue de Dieu quant à la possession et quant à l'exécution. Si la première pensée qu'elle se donne est un sentiment de plaisir, on ne voit pas pourquoi la seconde ne sera pas aussi un sentiment de plaisir; car lorsque la cause totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette âme, au second moment de son existence, ne reçoit pas une nouvelle faculté de penser; elle ne fait que reténir la faculté qu'elle avait au premier moment, et elle est aussi indépendante du concours de toute autre cause au second moment qu'au premier; elle doit donc reproduire au second moment la même pensée qu'elle venait de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, et qu'elle n'y serait point dans le cas que j'ai supposé, je vous réponds que son changement sera semblable au changement de l'atome; car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne acquiert dans chaque moment une nouvelle situation, mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une âme persiste dans son état de changement, il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'étroit, accordons lui la métamorphose des pensées; mais pour le moins faudra-t-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison d'affinité. Si je suppose que dans un certain instant l'âme de César voit un arbre qui a

des fleurs et des feuilles, je puis concevoir (146) que tout aussitôt elle souhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, et puis un qui n'ait que des fleurs, et qu'ainsi elle se fera successivement plusieurs images qui naîtront les unes des autres; mais on ne saurait se représenter comme possibles les changemens bizarres du blanc au noir et du oui au non; ni ces sauts tumultueux de la terre au ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme. On ne saurait comprendre que Dieu ait pu mettre dans l'âme de Jules César le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva sans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle pendant qu'il tétait. Il fallut donc, suivant l'hypothèse que l'on examine ici, que son âme se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait qu'elle avait eues deux ou trois minutes de suite. Par quel ressort fut-elle déterminée à interrompre ses plaisirs, et à se donner tout d'un coup un sentiment de douleur, sans que rien l'eût avertie de se préparer au changement, ni qu'il se fût rien passé de nouveau dans sa substance? Si vous parcourez la vie de ce premier empereur romain, vous trouverez à chaque pas la matière d'une objection encore plus forte que celle-ci.

VII. On comprendrait quelque chose là-dedans, si l'on supposait que l'âme de l'homme n'est pas un esprit, mais plutôt une légion d'esprits dont chacun a ses fonctions, qui commencent et finissent précisément comme le demandent les changemens qui se font au corps humain. En conséquence de cela il faudrait dire que quelque chose d'analogue à un grand attirail de roues et de ressorts, ou de matières qui se fermentent, disposé selon les vicissitudes de notre machine, réveille ou endort pour un tel et pour un tel temps l'action de chacun de ces esprits; mais alors l'âme de l'homme ne serait plus une substance, ce serait un *ens per aggregationem*, un amas et un monceau

(145) On dit ceci selon le système de M. Leibniz.

(146) Je parle ainsi par concession, c'est-à-dire en ne voulant pas me prévaloir des raisons qui nous empêchent de comprendre qu'un esprit créé se puisse donner des idées à lui-même.

de substances tout comme les êtres matériels. Nous cherchons ici un être unique qui forme tantôt la joie, tantôt la douleur, etc., nous ne cherchons pas plusieurs êtres dont l'un produise l'espérance, l'autre le désespoir, etc.

Les observations que l'on vient de lire ne sont que le développement de celles que M. Leibnitz n'a fait l'honneur d'examiner. Je vais faire quelques réflexions sur ses réponses.

VIII. Il dit (147) que *la loi du changement de la substance de l'animal le porte de la joie à la douleur, dans le moment qu'il se fait une solution de continu dans son corps, parce que la loi de la substance indivisible de cet animal est de représenter ce qui se fait dans son corps de la manière que nous l'expérimentons, et même de représenter en quelque façon, et par rapport à ce corps, tout ce qui se fait dans le monde.* Ces paroles sont une très-bonne explication des fondemens de ce système; elles en sont pour ainsi dire le dénoûment et la clef; mais en même temps elles sont le point de vue des objections de ceux qui trouvent impossible cette nouvelle hypothèse. La loi dont on nous parle suppose un décret de Dieu, et montre en quoi ce système convient avec celui des causes occasionelles. Ces deux systèmes se réunissent en ce point-ci, qu'il y a des lois selon lesquelles l'âme de l'homme doit représenter ce qui se fait dans le corps de l'homme de la manière que nous l'expérimentons. Ils se désunissent dans la manière de l'exécution de ces lois. Les cartésiens prétendent que Dieu en est l'exécuteur: M. Leibnitz veut que l'âme les exécute elle-même. C'est ce qui me paraît impossible, l'âme n'ayant pas les instrumens qu'il faudrait qu'elle eût pour une semblable exécution. Or, quelque infinie que soit la science et la puissance de Dieu, il ne saurait faire par une machine destinée d'une certaine pièce ce qui demande le concours de cette pièce. Il faudrait qu'il suppléât ce défaut, et en ce cas-là ce serait lui et non la machine qui produirait cet effet. Montrons que l'âme n'a point

les instrumens nécessaires pour l'exécution de la loi divine dont on nous parle, et servons-nous de comparaison.

Figurons-nous à plaisir un animal créé de Dieu et destiné à chanter incessamment. Il chantera toujours, cela est indubitable; mais si Dieu lui destine une certaine tablature, il faut de toute nécessité, ou qu'il la lui mette devant les yeux, ou qu'il la lui imprime dans la mémoire, ou qu'il lui donne un arrangement de muscles qui fasse, selon les lois de la mécanique, qu'un tel ton suive toujours celui-là, précisément selon l'ordre de la tablature. On ne conçoit pas que sans cela cet animal soit jamais capable de se conformer à toute la suite de notes que Dieu a marquées. Appliquons à l'âme de l'homme un pareil plan. M. Leibnitz veut qu'elle ait reçu non-seulement la faculté de se donner incessamment des pensées, mais aussi la faculté de suivre toujours un certain ordre de pensées qui correspond aux changemens continuels de la machine du corps. Cet ordre de pensées est comme la tablature prescrite à l'animal musicien dont nous parlions ci-dessus. Ne faudrait-il pas que l'âme, pour changer à chaque moment ses perceptions ou ces modifications, selon cette tablature de pensées, connût la suite des notes et y songeât actuellement? Or l'expérience nous montre qu'elle n'en sait rien. Ne faudrait-il pas pour le moins qu'au défaut de cette science, il y eût en elle une suite d'instrumens particuliers qui fussent chacun une cause nécessaire d'une telle ou d'une telle pensée? Ne faudrait-il pas les situer de telle façon que précisément l'un opérât après l'autre, selon la correspondance préalable entre les changemens de la machine du corps et les pensées de l'âme? Or il est bien certain qu'une substance immatérielle, simple et indivisible, ne peut point être composée de cette multitude innombrable d'instrumens particuliers placés l'un devant l'autre, selon l'ordre de la tablature en question. Il n'est donc pas possible que l'âme humaine exécute cette loi.

M. Leibnitz (148) suppose qu'elle ne

(147) Leibnitz, *Mémoire inséré dans l'Histoire des Ouvrages des Savans*, juillet 1698, p. 332.

(148) *Ibid.*, *ibid.*, pag. 337.

connaît pas distinctement ses perceptions à venir, mais qu'elle les sent confusément, et qu'il y a en chaque substance des traces de tout ce qui lui est arrivé et de tout ce qui lui arrivera (149) : mais cette multitude infinie de perceptions nous empêche de les distinguer. . . . L'état présent de chaque substance est une suite naturelle de son état précédent. . . . (150) L'âme, toute simple qu'elle est, a toujours un sentiment composé de plusieurs perceptions à la fois ; ce qui opère autant pour notre but, que si elle était composée de pièces comme une machine. Car chaque perception précédente a de l'influence sur les suivantes, conformément à une loi d'ordre qui est dans les perceptions comme dans les mouvemens. . . . (151) Les perceptions qui se trouvent ensemble dans une même âme en même temps, enveloppant une multitude véritablement infinie de petits sentimens indistincts, que la suite doit développer, il ne faut point s'étonner de la variété infinie de ce qui en doit résulter avec le temps. Tout cela n'est qu'une conséquence représentative de l'âme, qui doit exprimer ce qui se passe, et même ce qui se passera dans son corps, et en quelque façon dans tous les autres, par la connexion ou correspondance de toutes les parties du monde. Je n'ai pas beaucoup de choses à répliquer à cela : je dis seulement que cette supposition, quand elle sera bien développée, est le vrai moyen de résoudre toutes les difficultés. M. Leibnitz, par la pénétration de son grand génie, a très-bien compris toute l'étendue et toute la force de l'objection, et où doit être la source du remède du principal inconvénient. Je suis persuadé qu'il aplanira tout ce qui pourrait être de plus scabreux dans son système, et qu'il nous apprendra d'excellentes choses sur la nature des esprits. Personne ne peut voyager plus utilement ni plus sûrement que lui dans le monde intelligible. J'espère que ses beaux éclaircissemens feront disparaître toutes les impossibilités

qui se montrent jusqu'ici à mon imagination, et qu'il résoudra solidement mes difficultés, et même celles de dom François Lami (152) ; et c'est dans cette espérance que j'ai pu dire, sans compliment, que son système doit être considéré comme une conquête d'importance (153).

Il ne se fera pas une affaire de ce qu'au lieu que dans la supposition des cartésiens, il n'y a qu'une seule loi générale pour l'union de tous les esprits aux corps, il veut que Dieu donne à chaque esprit une loi particulière, d'où il semble résulter que la constitution primitive de chaque esprit est différente de toute autre spécifiquement (154). Les thomistes ne disent-ils pas que dans la nature angélique il y a autant d'espèces que d'individus ?

(152) Elles se trouvent dans le II^e. traité de la Connaissance de soi-même, depuis la page 225 jusqu'à la page 243, édit. de Paris, 1699.

(153) C'est-à-dire, remarque (A), au commencement.

(154) Il n'y a jamais deux hommes qui aient les mêmes pensées, je ne dis pas un mois de suite, mais non pas même pendant deux minutes. Il faut donc que le principe de penser ait dans chacun une règle et une nature particulière.

RORENCO (MARCO-AURÉLIO), enseigneur de la Vallée de Lucerne et grand-prieur de Saint-Roc à Turin, s'occupa beaucoup à persécuter les Vaudois, au XVII^e. siècle (A). Il fit aussi des livres contre eux (B), *Narratione dell' Introduzione delle Eresie nelle Valli di Piemonte*, imprimée à Turin, l'an 1632, et *Memorie Istoriche dell' Introduzione delle Eresie*, imprimées au même lieu, l'an 1649, et dédiées au duc de Savoie (a). Il était né dans la vallée de Lucerne, et fils du comte Jean-Baptiste Rorenco (b), et vivait encore l'an 1668 (c).

(a) Voyez Jean Léger, Hist. des Églises vandoises, I^{re} part., pag. 144 et 173, où il marque l'impression des Mémoires, l'an 1645.

(b) Voyez la remarque (A).

(c) Voyez la même remarque.

(A) Il s'occupa beaucoup à persé-

(149) C'est ce qu'on ne peut concevoir dans une substance indivisible, simple, immatérielle.

(150) Leibnitz, Mémoire inséré dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, pag. 339, 340.

(151) Là même, pag. 340.

cuter les Vaudois, au XVII^e. siècle]. Pierre Gilles, dans son Histoire des Églises réformées du Piémont, ayant parlé de la famine de l'an 1628, ajoute ceci : Les adversaires des églises réformées des Vallées, qui étaient toujours épiant quelque occasion pour y faire des brèches, embrassèrent celle-ci de la famine, espérant qu'elle leur servirait de filet pour pêcher et tirer à eux les pauvres affamés, à quoi s'employaient surtout avec grande passion ce susnommé moine Bonaventure, et sieur Marc Aurèle Rorenc, prieur de Lucerne, fils d'un des gentilshommes de la Vallée, lequel ayant étudié étoit se fit prêtre, et voyageant à Rome fut fait prieur de Lucerne et possesseur des revenus dudit prieuré : mais ce fut (à ce que ses partisans mêmes publièrent) pour avoir proumis à Rome, et ailleurs, d'employer tout ce qu'il aurait de pouvoir et de savoir pour avancer la religion romaine es Vallées, et y abolir, ou au moins restreindre la réformée ; et même il n'étoit pas encore arrivé d'un sien voyage de Rome, que quelques réformés des Vallées furent avertis de bon lieu, que le prieur, pour l'effet susdit, avait proposé et conclu de faire bâtir des couvens nouveaux en la Vallée de Lucerne, en quelques autres lieux, et es autres colloquer des mensions de quelques moines, et faire autres choses à icelles correspondantes, qu'il tâcha peu après d'effectuer de tout son pouvoir. Et premièrement il procura que le sieur comte Jean-Baptiste Rorenc, son père, résidant à la Tour, vendit sa maison et édifices annexés pour en faire un couvent, pour y loger une couvée de moines appelés franciscains, minimes réformés. Et le 23 de juin de l'an 1628 susdit, il les y conduisit accompagné du moine Bonaventure, de plusieurs autres moines et prêtres, puis incontinent y mirent provision de tout ce que les moines avaient besoin pour eux-mêmes et pour acheter les consciences des pauvres affamés, et commencèrent à distribuer largement à ce peu de papistes qui leur restaient à la Tour, même à quelques-uns qui n'en avaient guère besoin, pour faire prendre envie aux voisins réformés de s'en aller présenter à eux, et leur dire : Que ne voulez-

vous donner et je me livrerai à vous ? Mais voyant que nul ne se présentait, ils faisaient semondre leur marchandise par le moyen de leurs papistes ; en quoi se montrait plus qu'à aucun autre diligente dame Catherine, mère du susdit prieur, laquelle allait de maison en maison, exhortant les plus pauvres et faibles à aller prendre la charité notable que les pères voisins leur avaient apprêtée (1).

Un autre historien des Églises des Vallées, dit : que le grand prieur Rorenc est leur grand persecuteur, et membre du conseil de extirpandis hérétiques (2), ... considéré par messieurs de Rome comme le plus diligent, le plus subtil et le plus efficace instrument qu'elle ait pu rencontrer dans ce siècle pour harceler ces pauvres gens des Vallées, et l'homme du monde le plus adroit à forger les conseils et les autres outils de leur ruine, comme étant vieilli dans cette étude (car il est déjà décrépît) (3).

(B) Il fit aussi des livres contre eux]. Pierre Gilles ayant rapporté (4) qu'en l'année 1610, il parut un livre intitulé : *Vittoria trionfiale*, et composé par le cordelier Samuel de Cassini, et qui diffamait les Vaudois, ajoute : « On voit quasi le même au » livre intitulé : *Breve Narrazione*, du » moderne prieur de Lucerne, imprimé l'an 1632, et composé expressément pour diffamer la religion et les mœurs des réformés des Vallées, et tout farci d'impostures » et impudentes calomnies avec ces » proèmes : *Vous faites, vous dites,* » et il y a encore des personnes » vantes qui se souviennent que vos » pères faisaient telles et telles choses. Mais voyant puis après qu'on » se plaignait vivement des calomnies, et qu'on lui demandait à bon » escient les preuves de ce qu'il avait » écrit, et principalement la présentation des prétendus témoins encore vivans de certaines iniquités » du temps passé, et lui ne sachant

(1) Pierre Gilles, Histoire ecclési. des Églises vaudoises, pag. 473, 474.

(2) Jean Léger, Histoire des Églises vaudoises, 1^{re} part., pag. 155 : il dit que Rorenc est encore en vie, et il date l'épître dédicatoire de son livre, le 2^e, de mai 1660.

(3) La même, pag. 173.

(4) Histoire des Églises vaudoises, pag. 23.

» où en prendre, fit imprimer un
 » autre écrit, l'an 1634, sous titre de
 » *Lettre apologétique*, auquel il dé-
 » clare : *Que son intention n'avait*
 » *jamais été de diffamer les réformés*
 » *des Vallées, et que ce qu'il avait*
 » *couché dans son livre n'étaient que*
 » *des relations de ce que quelques au-*
 » *teurs avaient écrit de certains vices*
 » *qui au temps passé avaient régné*
 » *en divers lieux.* Mais pour n'être de-
 » rechef surpris, il s'est fort bien
 » gardé de nommer les prétendus au-
 » teurs et lieux et temps. » Les églises
 » vaudoises chargèrent le sieur Val-
 » lère Gros, pasteur de l'église du Vil-
 » lar, de répondre au premier livre de
 » ce prieur (5) : cette réponse ne fut
 » point publiée ; mais pour celle que
 » l'on fit au second livre, elle vit le
 » jour, et l'on en trouve une idée gé-
 » nérale dans l'historien que j'ai cité
 » (6). Voyez l'article GILLES (Pierre).

(5) *Histoire des Églises vaudoises*, pag. 539.

(6) *Là même*, pag. 539 et suiv.

ROSE (GUILLAUME), prédicateur de Henri III et évêque de Senlis, le plus enragé ligueur qui fût en France. Voyez les notes sur le Catholicon (a) ; mais ajoutez-y cette circonstance, c'est que n'ayant pas voulu quitter les habits épiscopaux lorsque le parlement de Paris lui fit faire amende honorable, le 5 de septembre 1598, il la fit en cet équipage (b). M. de Launois est fort blâmable (*) d'avoir répan-

du tant d'éloges sur ce prélat (c), sans y mêler pour le moins quelques censures. C'est un scandale donné *.

tin, 1562. Qui sait au reste si quelqu'un de ceux qui, dix-neuf ans après, conseillèrent au roi Charles IX les *Matines parisiennes*, n'avait pas été à ce sermon ? REM. CRIT.

(c) Launois, in *Historia collegii Navarr.*, pag. 1019 et seq.

Joly trouve que Bayle, à son tour, a donné un scandale, toutes les fois qu'il fait de grands éloges des protestans, sans y mêler quelques censures.

ROSE (TOUSSAINT), marquis de Coye, secrétaire du cabinet du roi, président en la chambre des comptes, et l'un des quarante de l'académie française, avait été secrétaire du cardinal Mazarin. Il mourut le 6 de janvier 1701 en sa quatre-vingt-sixième année (a). Sa postérité subsiste (A). La place d'académicien qu'il laissa vacante, et en laquelle il avait succédé à M. Conrart l'an 1675, fut donnée à M. de Sacy, le 17 de mars 1701. On voit dans le *Ménagiana* qu'il était d'une honnête famille de Provens, qu'il avait été secrétaire de M. le cardinal de Retz, et qu'il avait écrit des lettres en son nom admirablement belles (b).

(a) *Morceau Galant*, de janvier 1701, pag. 104.

(b) *Ménagiana*, pag. 297 de la première édition de Hollande.

(A) Sa postérité subsiste.] Louis Rose, son fils, seigneur de Coye, conseiller au parlement de Metz, et secrétaire du cabinet du roi, mourut l'an 1688, et laissa de son mariage avec Madeleine de Bailleul (1) un fils et une fille. La fille épousa, le 28 d'avril 1699, Antoine Portail, avocat-général au parlement de Paris (2).

(1) Fille de M. de Bailleul, président à Mortier. Elle s'est mariée au marquis de Fatan.

(2) Tiré du *Morceau Galant* de janvier 1701, pag. 105.

(a) Notes sur le Catholicon d'Espagne, p. 196 et suiv., édition de 1696. Voyez aussi la pag. 91.

(b) *Thuanus*, lib. CXX, pag. 827.

(*) Il ne l'est pas moins à l'égard du docteur François le Picard, pareillement l'un de ses héros, s'il est vrai, ce que l'on a dit de cet homme, qu'un jour en chaire, c'était le 25 novembre 1553, après avoir, à son ordinaire, bien tempêté contre les nouveaux luthériens, il en vint jusqu'à dire que le roi devrait pour un temps contrefaire le luthérien parmi eux, afin que, prenant de là occasion de s'assembler hautement partout, on pût faire main basse sur eux tous, et en purger une bonne fois le royaume. Voyez l'*Anatomie de la Messe*, etc., traduite de l'italien d'Antoine d'Adam, pag. 538 de l'édition de Jean Mar-

ROSEN (a) (REINHOLD), gentilhomme de Livonie (A), servit sous le duc de Weimar, et puis dans les armées de France, et s'acquit la réputation d'un brave guerrier (B). Il se maria en Alsace, et y fit un établissement considérable (b). Il fut saluer le roi au siège de Dôle, l'an 1668. « Il était monté sur un cheval » âgé de trente-huit ans, qu'il » dit au roi lui avoir sauvé la » vie à la bataille de Rocroy (c). » Il mourut quelque temps après, et laissa une pension à son cheval, avec un pré et la liberté (d) (C). Comme il n'avait point d'enfants mâles, il résolut d'avancer un de ses parens qu'il avait engagé de quitter la Livonie; il le maria et lui laissa tous ses biens. Ce parent a été fait maréchal de France au mois de janvier 1703. Il possède de grandes terres en Alsace, qui lui sont inféodées (e). Il a un fils qui est maréchal de camp, et une fille mariée au marquis de Rottembourg (f).

(a) Les historiens latins le nomment Rosa, et les Français Rose.

(b) Mercure Galant, mois de février 1703, pag. 332.

(c) Mercure Galant, mois de février 1703, pag. 333.

(d) Là même, pag. 334.

(e) Mercure Galant, mois de février 1703, pag. 336.

(f) Là même, pag. 334, 335.

(A) *Gentilhomme de Livonie.* Il était d'une maison qui a donné des chevaliers à l'ordre des Porte-Glaives (1), et l'on sait que M. Rosen, le maréchal de France, fit venir des titres de Livonie qui prouvent que la noblesse de sa maison est très-ancienne. Il a l'honneur d'appartenir à la royale maison de Suède, et il y a

eu un maréchal de Suède de sa maison (2).

(B) *Il s'acquit la réputation d'un brave guerrier.* Il fallait bien qu'il fût brave et qu'il eût entendu la guerre, puisque le duc de Weimar lui donna le commandement de la cavalerie (3), et qu'il le nomma par son testament l'un des directeurs de l'armée (4). On s'engagerait à un détail infini, si l'on voulait rapporter tous les combats où il se trouva, et où il donna des preuves de son courage. Il vaut mieux que je renvoie mes lecteurs aux relations de ce temps-là. On l'y trouve très-souvent sous le simple titre de colonel Rose. Mais j'en veux pas omettre qu'il ne vainquit pas toujours : il fut fait prisonnier à Mariendal, en 1645 (5), lorsque l'armée de M. de Turenne y fut battue. Il aurait eu le même sort à la déroute de Duttlingen (6) s'il n'eût pris la fuite assez promptement (7). M. de Turenne ne fut pas content de lui à la journée de Mariendal (8); mais il le fut encore moins deux ans après, lorsqu'il le crut le principal promoteur de la rébellion que les Suédois de son armée méditaient. La chose passa si avant, qu'il lui fit donner des gardes (9). Il reçut ensuite un ordre de la cour de le mettre en liberté (10).

Priolo remarque qu'un frère de notre Rosen fut tué à la bataille de Rhétel au mois de décembre 1650 (11). Le Mercure français (12) fait mention d'un colonel JEAN ROSE, cousin du colonel Reinhold Rose. Le Théâtre de l'Europe, à la page 899 du volume V, parle d'un VOLMAN ROSA, qui

(2) Là même, pag. 335.

(3) Cum sub Bernardi Saxonis auspiciis magistratum equitum exerceret. Franchensteinus, in Indice Historie Reijm. Prioli.

(4) Puffendorf, Rerum Suecic., lib. XI, pag. 374.

(5) Franchenst., in Indice Hist. Prioli.

(6) Le 14 de novembre 1643.

(7) Appendix Histor. univ. Joh. Claveri, pag. m. 75p.

(8) Voyez la Vie de M. de Turenne, par le prétendu du Buisson, liv. III, pag. 195, édit. de la Haye, 1688.

(9) Là même, pag. 221, 222.

(10) Franchenst., in Indice Hist. Prioli.

(11) Priolus, de Rebus gall., lib. V, num. 36, pag. in. 225.

(12) Au tome XXIII, pag. 696, 699, à l'ann. 1640.

(1) Mercure Galant, février 1703, pag. 331.

fut tué pour avoir donné un soufflet (13).

(C) *Il laissa une pension à son cheval, avec un pré et la liberté.* Un homme qui voudrait mettre à profit toutes sortes d'occasions de se décharger de ses recueils, trouverait ici un beau champ; car, quand même il ne voudrait point parler de toutes les bêtes à qui l'on a témoigné de l'affection et de la reconnaissance (14); mais seulement de ce qui concerne les chevaux, il pourrait citer un très-grand nombre d'exemples. Peu sais quelques-uns, outre ce que j'ai marqué dans la remarque (M) de l'article CALIGULA, et dans la remarque (O) de l'article de l'empereur HADRIEN; mais je ne laisserai pas d'être assez court sur cette matière. Il n'est pas difficile de recourir à Philippe Camérarius, qui a donné de fort bons recueils touchant cela, dans le 1^{er} tome de ses Méditations historiques, au 1^{er} chapitre du livre II. On peut voir aussi quelques citations dans les Peintures morales du père le Moine. Il n'y a pas oublié Caligula, et il en a représenté la folie avec des termes si recherchés, que je succombe à la tentation de les rapporter. *Un empereur, dit-il (15), fit bâtir un palais de marbre à un cheval: il lui assigna un ameublement et un train de prince, et non content de cela il le nomma consul, il lui donna rang dans le sénat, et le fit mettre dans les fastes avec les Caton et les Pompée. Assurément s'il lui eût survécu, il l'eût consacré par une apothéose de nouvelle forme, et eût forcé les douze dieux du Capitole de le recevoir en leur ordre.* On peut voir aussi dans Plin (16) quelques exemples des honneurs qui ont été faits à des chevaux.

Tous les gens de guerre n'ont pas ressemblé à notre Rosen quant à la reconnaissance pour leurs chevaux.

(13) *Franchensteinus, in indicio. Hist. Prioli, tom. XIII, pag. 695, 696 à l'année 1510.*

(14) *Touchant les honneurs faits au cheval, voyez la remarque (M) de l'article MAURICE, tom. X, pag. 84. Voyez dans le Mercure Galant du mois de juillet 1678, quelques honneurs rendus aux bêtes.*

(15) *Le père le Moine, dans ses Peintures morales. Voyez Suetone, in Caligula, cap. L.F.*

(16) *Plin, lib. VIII, cap. XLII. Voyez-le aussi lib. X, cap. XLIII, touchant les funérailles d'un corbeau.*

Un gentilhomme napolitain abandonna son cheval et fut condamné à le nourrir. Le père Pardies cite le-dessus M. de Sponde, et dit qu'un grand prince (17) des siècles passés, recommandable par sa vertu et par le zèle qu'il avait de rendre justice à tout le monde, crut bien donner un arrêt digne de sa grandeur, lorsqu'il prononça en faveur d'un vieux cheval qui, ayant été abandonné dans sa vieillesse par son maître, à qui il avait rendu de très-notables services dans la guerre, alla, je ne sais par quel instinct ou par quel accident, sonner une cloche qui avait été mise exprès à la porte du palais, afin que tous ceux qui se sentaient maltraités, la pussent sonner pour se plaindre et pour demander justice (18). Sabba Castiglione, gentilhomme milanais qui mourut chevalier de Malte et commandeur de faenza, au mois de mars 1554 (19), a raconté cette histoire fort au long dans le chapitre CXXII de ses *Ricordi necessarij dal Principio della Vita civile, sino à fine di quella*, etc. Voyez Camérarius, au chapitre cité ci-dessus.

Je crois que les juges qui firent perdre son procès (20) au chat de madame Dupuis, célèbre joueuse de harpe (21), n'auraient point traité ainsi le cheval du gentilhomme napolitain. Le testament de cette dame fit grand bruit: on plaida pour le faire casser; MM. Maurice, Vautier et de Ferrière, fameux avocats, firent paraître leur esprit, le premier en le défendant, et les deux autres en l'attaquant. La pension que la défunte laissait à son chat, et les visites qu'elle ordonnait qu'on lui rendit toutes les

(17) *C'était Charles, duc de Calabre, fils de Robert, roi de Naples. Voyez les Annales de Sponde, ad ann. 1329, num. 18: il cite Summonte, lib. 3.*

(18) *Pardies, Apôtre édicatoire du Traité de la Connaissance des Bêtes.*

(19) *Ghislini, tom. II, pag. 224.*

(20) *Mercure Galant, juillet 1678, pag. 136, édition de Hollande.*

(21) *Le même, pag. 132.*

* Moncrif, dans ses *Lettres philosophiques sur les Chats*, pag. 139, dit avoir fait inutilement les recherches les plus exactes pour avoir ce testament de madame Dupuis. Ce testament est daté du 1^{er} mai 1671. On en trouve un extrait dans le recueil A. B. C. D., etc., volume C, page 140-151. Ce testament est olographe. Il existe cependant une estampe qui représente cette femme faisant son testament avec un notaire.

semaines, furent les endroits contre lesquels on se récria le plus (22).

(22) *Là même.*

ROSEÓ ou ROSEÚS (MAMBRIN), auteur italien, a vécu au XVI^e siècle. Il publia, en 1549, l'*Institution du Prince chrétien*, dans laquelle il n'imita ni ceux qui donnent selon la pratique une idée du gouvernement, ni ceux qui la donnent selon la parfaite théorie. Il prit un milieu entre ces extrémités (A), qui fut d'indiquer ce que les lois de la politique commune permettent. Il continua l'*Histoire du monde* que Jean Tarcagnota avait conduite depuis Adam jusques à l'année 1513 : il la continua, dis-je, jusques à l'année 1558, et puis jusqu'en 1571 (a). Cet ouvrage est en italien, et fut continué par dom Bathélemi Denys de Fano jusques à l'année 1582. Roseó n'était plus en vie lorsque l'édition dont je me sers fut faite, qui est celle de Venise *appresso i Giunti*, 1585, in-4°. On réimprima en même temps l'ouvrage du Tarcagnota, dont la seconde édition est de l'an 1562 (b). On a vu ailleurs (c) que Roseó traduisit en italien un *Traité de l'Art militaire*, qui passait pour un ouvrage de Guillaume du Bellai. Il a fait aussi une *Histoire du royaume de Naples*. Il se montre extrêmement passionné dans sa continuation du Tarcagnota,

toutes les fois qu'il parle des protestans, et l'on voit bien qu'il a suivi la méthode des mauvais historiens qui ne consultent jamais les citations de chaque parti, mais seulement celles du parti qu'ils aiment. Il commet d'ailleurs une infinité de fautes sur les noms propres.

(A) *Il prit un milieu entre ces extrémités.* Cette observation vient de Naudé. Niphus, dit-il (1), et Machiavellus principes suos effinxere, quales ut plurimum esse deprehenduntur: Erasmus, Osorius, Foxius, Natta, Omphalius Wimpfelingus, ut se moraliter gerere deberent: Mambrinus Roseus, Frachetta, et Laetius Marettus Senensis, cujus liber publici juris nondum factus est, ut illis politicae communis legibus agere conceditur. Bellarminus denique, Ribadeneira, et Scribanus, ut se ad christianae religionis praecepta componere deberent. Vous verrez dans ce passage les diverses formes que tels et tels écrivains ont choisies pour l'instruction des souverains. Notez que dès l'an 1549 l'ouvrage de Mambrin Roseó parut en français sous le titre de : *Le Paragon de Vertu, pour l'Institution de tous Princes, Potentats et Seigneurs chrétiens, contenant en sommaire les Histoires hebraïques, grecques, latines et modernes, faisant à propos. Pris de l'italien de Membrin de la Rose, à Paris, par Estienne Groulleau, 1549, in-8°*. (2). On a publié à Strasbourg, en 1608, une traduction latine du même ouvrage. M. Konig s'est imaginé très-faussement là-dessus que Mambrin Roseó avait composé ce livre l'an 1608 (3). Une semblable faute lui échappe souvent.

(1) Naudéus, *Bibliograph. polit.*, pag. m. 47.

(2) Du Verdier Van-Privas, *Biblioth. franc.*, pag. 829.

(3) Konig, *Biblioth.*, pag. 702.

ROSES, ville de Catalogne. Ce n'était qu'une abbaye lorsque Charles-Quint y fit bâtir une ville et une forteresse, à trente-

(a) Cette continuation fut imprimée à Venise, l'an 1573, in-4°.

(b) Ce qui me fait parler de la sorte est que l'épître dédicatoire à Cosme de Médicis, duc de Florence, est datée de Naples, le 1^{er} de janvier 1562.

(c) Dans la remarque (G) de l'article BEL-LAI (Guillaume du), tom. III, pag. 259.

cinq toises de la mer, en rase campagne (a). Cette ville a la mer Méditerranée à son midi, la plaine de Lampurdan et un étang à son couchant, et les Pyrénées à son levant et à son septentrion. Elle est fortifiée de cinq bastions revêtus de pierre de taille. Elle persévéra dans l'obéissance lorsque toute la Catalogne se révolta en l'année 1640, pour se donner à la France. Du Plessis Prâlin l'assiégea en 1645, et s'en rendit maître après cinquante-sept jours de tranchée ouverte. Cela lui valut le bâton de maréchal. Les Espagnols, ayant recouvré presque toute la Catalogne durant la guerre civile de France, ne purent néanmoins reprendre Roses. Ils la tinrent bloquée pendant neuf mois, et réduisirent la garnison à la dernière famine; mais à l'approche du secours de France ils se retirèrent. Ce fut en 1653. Roses leur fut rendue par la paix des Pyrénées, l'an 1659. Ils l'ont perdue, l'an 1693 (A), et recouvrée par le traité de Riswick, l'an 1697. Le golfe de Roses a plus de quatre lieues de circuit, et commence au bout des monts Pyrénées, au château de la Trinité, et finit à peu près à la petite ville d'Empurias. Il n'a point de ports: ce n'est qu'une plage où ni les vaisseaux ni les galères ne sauraient aborder, parce qu'il n'y a pas assez d'eau. Mais entre le château de la Trinité et la ville il y a un petit enfoncement de mer, où les gros bâtimens, en une nécessité, peuvent s'arrêter pendant quelque temps. A une lieue et demie au delà du

(a) Baudrand, in Rhod.

château, allant vers le Roussillon et hors du golfe, il y a un bourg nommé Capdequiers (b), qui dépend du gouvernement de Roses, et qui a un assez bon port (c).

(b) C'était autrefois une place forte. Voy. ci-dessus la fin de la remarque (G) de l'article RIVÉREAU-DE-BOURG, pag. 545.

(c) Tiré d'une Relation du siège de Roses, publiée en 1693.

(A) Ils l'ont perdue l'an 1693. Le maréchal duc de Noailles y mit le siège sur la fin du mois de mai, et obligea le gouverneur, don Pedro Robi, à capituler dès le 9 de juin. Le château de la Trinité, à l'entrée du golfe de Roses, et à la portée du canon de la place, fut pris quatre jours après.

ROSIER (a) (HUGUES SUREAU DU), en latin *Hugo Sureau Rosarius* (b), fut un célèbre ministre de l'église d'Orléans, sous le règne de Charles IX. Il était né à Rosoi en Tiérache dans la province de Picardie (c). On le mit en prison à Orléans, l'an 1566 (*), parce qu'on le crut

(a) Quelques-uns disent des Rosiers.

(b) M. de Thou dit *Sorellus Rosarius*, au livre XXXIV, pag. 637, et *Sorellus Rosialis*, au livre LII, pag. 1088.

(c) La Croix du Maine, pag. 173.

(*) Ce pourrait donc bien avoir été à Orléans, et pour l'usage particulier de l'église réformée du lieu, que Hugues Sureau aurait fait imprimer en 1565, chez Abel Clémence, les psaumes de Marot et de Bèze, à quatre parties de la composition de Goudimel, mais d'une musique plus simple et plus aisée, avec une marque à chaque psaume, pour discerner la partie qui se chante au prêche. On a de lui aussi un *Traité des Marques de la vraie Eglise de Dieu*, in 8°, Heidelberg, 1574 (Thuan Biblioth., tom. I, pag. 175), et une traduction latine des Mémoires de du Bellai, imprimée in-8°, en beaux caractères et sur de beau papier, à Francfort, chez Jean Maréchal, l'an 1575. Je ne sais si c'est la même que l'année précédente André Wéchel avait publiée sans le nom du traducteur (Drand. Biblioth., t. I, pag. 1105). Du reste, les Mémoires de l'état de France sous le roi Charles IX, t. I,

auteur d'un livre rempli de maximes séditieuses (A). Mais comme il n'en fut pas convaincu, il fut mis en liberté. Lui et un autre ministre disputèrent en la même année contre deux docteurs de la faculté de théologie de Paris (B), chez M. le duc de Nevers, à l'instance du duc de Montpensier qui espérait que cette dispute ferait revenir la duchesse de Bouillon, sa fille, à la catholicité ; mais son attente fut vaine. Du Rosier racheta sa vie pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, en abjurant sa religion ; et comme tout aussitôt il fut employé à exhorter le roi de Navarre, le prince de Condé, etc., à se réunir à la communion romaine, et qu'il eut en cela tout le succès que la cour de France eût pu souhaiter, on le jugea un sujet très-propre à être érigé en convertisseur (d). C'est pourquoi on l'employa à ce ministère en plusieurs endroits de Paris, et l'on fut si content de ses progrès, qu'on l'envoya avec le jésuite Maldonat au pays Messin *, où la moisson était grande. Il harangua, il cria contre le schisme ; mais il n'était point persuadé de ce qu'il disait (C),

au feuillet 277, disent que ce fut l'esprit remuant du ministre H. Sureau, qui fit qu'on tira d'Orléans ce ministre, pour le mettre premièrement à... et ensuite, dans la petite église qu'il desservait lorsqu'il fut pris pendant les massacres de l'année 1572. Enfin je m'imagina que son surnom de du Rosier pourrait bien n'être qu'un nom de guerre, à quoi aura donné lieu la naissance de cet homme à Rosoi, en Tiérache. REM. CRIT.

(d) Voyez dans M. de Thou, liv. LII, pag. 1088, un long récit de tout ceci.

* D'autres disent que ce fut un sorbiste nommé Maurus. Peut-être celui-ci l'accompagna-t-il le jésuite. Lorsque Sureau se fit catholique en 1572, il avait été ministre plus de dix ans, dit Leduchal.

car quelques ministres ayant trouvé l'occasion de lui parler en particulier, et de lui représenter la faute qu'il avait faite, il parut tout disposé à la réparer. Il quitta donc Maldonat, et se retira à Heidelberg, où il reprit la profession réformée. Il ne put jamais regagner l'estime dont on l'avait honoré dans le parti ; et il se serait vu non-seulement fort méprisé, mais aussi fort misérable, s'il n'eût trouvé une place de correcteur d'imprimerie à Francfort, chez André Wéchel (e). Il mourut de peste dans cette ville-là avec toute sa famille (D). Pendant son voyage de Metz, il fut prié d'aller à Sedan, pour convertir la même duchesse de Bouillon, qui avait été le sujet de sa conférence avec deux docteurs catholiques. Il ne gagna rien sur l'esprit de cette dame (f). Je parlerai de ses écrits (E).

On le représente comme un esprit disputeur, et qui s'entêtait d'opinions particulières, et qui avait jeté des semences de discorde dans l'église d'Orléans (F) par ses liaisons avec des gens fanatiques, de sorte qu'il eût été à craindre que les églises de France n'eussent senti de fâcheuses divisions si la paix avait duré, et si le massacre n'avait coupé la racine de tout schisme.

(e) Voyez la remarque (D).

(f) Voyez M. de Thou, liv. LII, pag. 1088.

(A) On le crut auteur d'un livre rempli de maximes séditieuses. Voici ce que Théodore de Bèze nous apprend de ce libelle : « Il fut imprimé sous main en ce temps là (1) dans Lyon, sans y apposer le nom de l'auteur

(1) C'est-à-dire l'an 1563.

» nidel'imprimeur, un livre intitulé :
 » La Defense civile et militaire des
 » Innocens et de l'Eglise de Christ,
 » forgé vrayement en la boutique de
 » quelque esprit malin et seditieux :
 » lequel livre estant tumbé entre les
 » mains de quelques gens de bien,
 » on fit tout ce qu'on peut pour sa-
 » voir d'où il venoit, mais il ne fut
 » possible d'en savoir la verité, hors-
 » mais qu'il y avoit de grandes con-
 » jectures que Charles du Moulin,
 » avocat et jurisconsulte celebre
 » du parlement de Paris, qui pour
 » lors estoit à Lyon, et avoit suivi
 » le parti de ceux de la religion des
 » le temps du roy Henry, en estoit
 » l'auteur, ayant tousjours devant
 » et depuis monstéré un esprit par
 » trop fantastique. Mais tant y a qu'il
 » s'en excusa mesmes avec grands
 » sermens, soit à tort ou à droit (2).»
 Lyon était alors au pouvoir des pro-
 testans : Soubise, qui y commandait,
 charges les ministres d'examiner cet
 ouvrage: voyons le jugement qu'ils
 en portèrent : « Nous, ministres de
 » de la parole de Dieu en l'Eglise re-
 » formée de Lyon....., apres avoir
 » invoqué le nom de Dieu, et veu un
 » certain livre, puis n'a guerres im-
 » primé, intitulé : La Defense civile
 » et militaire des hommes et de l'E-
 » glise de Christ, certifications et tesmoi-
 » gnons iceluy estre plein de fausse
 » et mauvaise doctrine, conforme en
 » aucuns poincts à celle des anabap-
 » tistes, induisant les hommes à se-
 » dition, rebellion et desobeissance
 » aux rois et princes, contre l'express
 » commandement et ordonnance de
 » Dieu : et ce d'autant plus que l'au-
 » teur d'iceluy abuse de plusieurs
 » témoignages et exemples des Es-
 » critures Sainctes, lesquelles il ap-
 » plique tresmal à son propos con-
 » tre le vray sens et saine intelligén-
 » ce d'icelles, comme nous sommes
 » prests de monstrer et maintenir
 » par la parole de Dieu : au moyen
 » de quoi nous desirons, et, en tant
 » que besoin est, requerrons que ledit
 » livre soit totalement aboli, afin que
 » les hommes ne soient infectés de
 » telle seditieuse et pestilente doc-
 » trine (3). » En conséquence de cet-

te censure, Soubise ordonna que tous
 ceux qui auraient ce livre le lui ap-
 portassent dans vingt-quatre heures,
 et que tous ceux qui le vendraient
 ou le distribueraient fussent pendus,
 sans aucune forme et figure de pro-
 ces (4), et il le fit brûler par le bour-
 reau dans les quatre principales pla-
 ces de la ville, le 12 de juin 1563 (5).
 Ainsi passerent les affaires touchant
 ce livre, ajoute Bèze (6), « duquel
 » plusieurs années depuis fut accusé
 » comme en estant auteur du Ro-
 » sier, ministre d'Orleans, qui n'es-
 » toit lors à Lyon ains à Orleans, ne
 » sachant non plus ce qui se faisoit
 » lors à Lyon que le gouvernement
 » des Juifs. Si en fut il recherché
 » mené prisonnier à Paris avec grand
 » bruit, comme si ceux de la reli-
 » gion approuvoient cette doctrine.
 » Mais Dieu voulut que la verité fut
 » tantost connue, combien que du
 » Rosier eust forte partie, nommé-
 » ment Birague, qui quelques années
 » apres fut gouverneur indigne de
 » Lyon. » M. de Thou rapporte en
 deux mots les procédures qui furent
 faites contre ce livre ; mais il observe
 qu'on l'attribua fausement au juris-
 consulte Charles du Moulin (7). Le
 titre de cet ouvrage n'a pas été bien
 rapporté par M. Deekhéras. *Eodem*
 (superiori seculo), dit-il (8), *non*
expresso authoris nomine vulgatus
libellus de Potestate Principis, *Lug-*
duni combustus, etc. L'un des cen-
 seurs de M. Deekhéras témoigna, à
 l'occasion de ces paroles, une incer-
 titude qu'il ne devait pas avoir ; il
 doute si cet ouvrage était différent
 du livre qui fut imprimé à Paris,
 l'an 1589, et qui a pour titre : *Traité*
de la Puissance des Rois, contre le
Roi de Navarre. S'il avait su que du
 Moulin était mort (9) long-temps
 avant qu'on parlât des droits du roi
 de Navarre, il aurait dit positivement
 que ces deux livres différaient
 beaucoup l'un de l'autre, et voici un
 non liquet qui ne lui fait pas honneur.

(4) *Là même*, pag. 245.

(5) *Là même*, pag. 246.

(6) *Là même*.

(7) *Quem nonnulli, sed falso, Carolo Motinno J. & alii Hugoni Sorelio Roserio tribuunt. Thuanus, lib. XXXIV, p. 667, ad ann. 1563.*

(8) Deekhéras, de *Scriptis Adelpolis*, pag. 338.

(9) Il mourut l'an 1566.

(2) Bèze, *Histoire ecclésiastique*, liv. XI, pag. 244.

(3) *Là même*.

An verò iste tractatus idem sit de quo Cl. Deckherus, pag. 338, loquitur tanquam Lugduni combusto, et falso adscripto Carolo Molinæ J. C. sed quem alii tribuant Hugoni Sorrello Roserio, non mihi liquet (10).

Nous allons marquer quelques fautes de Davila. Il dit qu'en l'année 1566 un ministre né à Orléans prêchoit d'une façon séditieuse, après avoir publié un livre pour soutenir que les Français ne devaient plus obéir au roi, et qu'ils pouvaient le tuer légitimement, attendu que c'était un prince idolâtre. *Nè erano meno ardite le penna degli ugonotti di quello, che si fossero l'armi, perche in questo medesimo tempo un ministro, nativo di Orléans, andava sediziosamente predicando contro alla podestà del re, e avea anco stampato un libro, nel quale sosteneva che il popolo francese non era più in obbligo d'obbedire al re, per esser egli diventato idolatra; et per questa ragione contendeva ancora, che si potesse licitamente ammazzare: dalla quale enipia, e diabolica semente è poi successivamente derivata in altri tempi, et in altre persone, quella pestifera dottrina, che con orribile perversione d'ogni legge divina, e humana, ha insegnato a gli uomini ad insanguinarsi le mani sotto pretesto di pietà, e di religione, nelle viscere de i re legittimi, costituiti sopra gli uomini per rappresentanti di Dio (11).* Il est clair qu'il parle du ministre du Rosier, qu'on mit en prison cette année-là, sous prétexte d'un libelle séditieux. Mais, 1°. ce ministre n'était point natif d'Orléans. 2°. Il ne prêchait point contre le pouvoir du roi, car si ses sermons eussent été séditieux, il n'eût pas été difficile de le convaincre de rébellion. Birague, son ennemi, qui le fit emprisonner comme l'auteur d'un libelle, n'eût point perdu ses poursuites faute de preuves: s'il n'en eût point eu de bonnes à l'égard du livre, il en eût trouvé de convaincantes à l'égard des prédications. Ainsi la liberté que ce ministre recouvra montre clairement

que ses sermons n'étaient pas tels que Davila les représente. 3°. Je ne saurais croire que le livre brûlé à Lyon enseignât qu'il fût permis de tuer les rois; je me persuade que s'il avait contenu une doctrine aussi exécrable que celle-là, les ministres qui le censurèrent l'auraient foudroyé plus terriblement qu'ils ne le firent. J'avoue que La Croix du Maine, auteur protestant, débite que du Rosier a écrit entre autres livres français, *cettuy-cy, par lequel il s'efforce de montrer qu'il est loisible de tuer et roy et royaume, ne voulant obéir à la religion prétendue reformée, et porter le party des protestans (12)*: mais je m'assure qu'il dit cela sans avoir lu le libelle que Soubise fit brûler: il n'en parle, si je ne me trompe, que sur la foi des auteurs qu'il cite. *Voi de ceci, continue-t-il, l'Histoire françoise de nostre temps, de la dernière édition, augmentée par Jean le Frere de Laval, et encores Belleforest au 11^e. volume de ses grandes Annales de France, fol. 1689, 1653, etc. (13).* M. Vaxillas, qui n'était pas homme à exténuer l'atrocité de ce libelle, nous le représente comme un ouvrage où l'on combattait l'autorité monarchique. Chacun voit qu'entre cela et la doctrine qui autorise le meurtre des rois, il y a une différence infinie. Il est nécessaire que je rapporte tout le passage de cet historien. « Soubise, avant » que d'en sortir (14), y fit brûler, » par la main du bourreau, un livre » séditieux qui venait d'y être imprimé. Les calvinistes l'attribuaient » au célèbre jurisconsulte Charles du » Moulin, et il y a de l'apparence » que c'était par dépit de ce qu'il » était le seul des Français qui n'avait » pas voulu renoncer à la secte de » Luther pour suivre la leur: car au » reste le livre n'était ni du génie ni » du style de du Moulin. Il était, à » proprement parler, une satire contre toutes les monarchies chrétiennes, qu'il prétendait ruiner par des passages de l'Écriture Sainte, tronqués ou détournés de leur véritable sens. Les auteurs catholiques

(10) Petrus Binius, epistolæ ad Almetoveniensem, de Scripæ Adespotis ad calcem tractatus Deckheri, pag. 371, edit. 1686.

(11) Davila, delle Guerre civili di Francia, lib. IV, pag. m. 160, ad ann. 1566.

(12) La Croix du Maine, Bibliothèque franç., pag. 193.

(13) Il eût pu citer Miles Figueur, Histoire de France, pag. 457, édition de 1587.

(14) C'est-à-dire de Lyon.

» disent que ce fut un ministre cal-
 » viniste; que ce ne fut pas là le pre-
 » mier de leurs attentats par écrit
 » contre la royauté; et qu'ils avaient,
 » trois ans auparavant, en 1560,
 » tenu un synode dans la ville de
 » Châlons-sur-Saône, où l'égalité des
 » conditions avait été établie pour lo
 » privilège le plus constant de la li-
 » berté évangélique, que le sang de
 » Jésus-Christ avait méritée aux vé-
 » rifiables chrétiens. Mais ce synode
 » ne se trouve point dans le recueil (*)
 » des vingt-six premiers de ceux de
 » la religion prétendue réformée en
 » France. Il n'en paraît rien ailleurs
 » que dans les écrits de leurs adver-
 » saires; et de plus il n'est pas vrai-
 » semblable que leurs ministres se
 » fussent ingérés d'abord, et sans la
 » participation de Calvin, d'établir
 » pour fondement de leur religion
 » un paradoxe réfuté si solidement
 » dans la morale d'Aristote, et si dan-
 » gereux, qu'il allaît renverser non-
 » seulement le calvinisme, qu'il s'a-
 » gissait d'affermir, mais encore tou-
 » tes les sociétés civiles de quelque
 » nature qu'elles fussent (13). » Il n'y
 » a point là beaucoup de choses dont
 » les réformés se puissent plaindre; ils
 » doivent au contraire se louer de l'é-
 » quité de cet auteur, qui les justifie
 » assez fortement. Mais sa note margi-
 » nale a été un piège pour des person-
 » nes fort doctes. Leur faute, quoique
 » excusable, est de grande conséque-
 » ce. Je dis qu'elle est excusable; car
 » les Français même ont besoin de beau-
 » coup d'application pour ne prendre
 » pas cette note de l'historien au même
 » sens qu'on l'a prise dans le Journal
 » de Leipsic. La première pensée qui
 » se présente, quand on lit la note de
 » M. Varillas, est qu'il a vu dans les
 » manuscrits de Loménie le synode que
 » les protestants n'ont point inséré au
 » recueil de leurs vingt-six premiers
 » synodes. C'est ainsi que les savans
 » journalistes de Leipsic l'ont entendu.
 » Ce sens fait beaucoup de tort aux ré-
 » formés; car si l'on trouvait dans le
 » recueil de leurs synodes, parmi les
 » manuscrits de Loménie, un synode
 » de l'année 1560, décidant l'égalité
 » des conditions, cela porterait à croire

qu'ils auraient fait là-dessus une dé-
 » cision l'an 1560, quoique ensuite ils
 » eussent jugé à propos de la suppri-
 » mer avec les actes de cette assemblée.
 » Il est donc juste que chacun sache
 » que l'article *Le* de la note marginale
 » se rapporte, non pas à synode, mais
 » à recueil. M. Varillas veut dire qu'il
 » a vu, entre les recueils de Loménie,
 » le recueil des vingt-six premiers sy-
 » nodes des réformés, et qu'il n'y a
 » point trouvé le synode de 1560, où
 » l'on prétend que fut décidée l'égalité
 » des conditions. Les journalistes de
 » Leipsic lui font dire tout le contraire.
Ex manuscriptis Lomenianis decre-
tum synodi à reformatis Catalauni
(16) habite allegat, quo contrà re-
giam potestatem statuerint, æquali-
tatem conditionis humane inter po-
tissima privilegia libertatis evangeli-
cæ esse, quam Christus suo sanguine
veris christianis promeruerit (17).

(B) *Lui et un autre ministre dispu-*
tèrent..... contre deux docteurs de la
faulté de Paris.] Le duc de Mont-
 pensier se persuada que la duchesse
 de Bouillon abandonnerait le calvi-
 nisme, pourvu qu'elle voulût écou-
 ter le docteur Vigor. Il consentit
 même que le ministre de Spina fût
 présent lorsqu'elle entendrait par-
 ler ce docteur. Pour le satisfaire,
 M. le duc de Bouillon et l'amiral de
 Coligni arrêterent les conditions
 d'une conférence. Elle se devait te-
 nir chez lui, le premier jour de juil-
 let 1566. De Spina, accompagné de
 Barbaste, ministre de la reine de Na-
 varre, s'y rendit au jour marqué.
 On leur demanda s'ils voulaient faire
 les prières selon la coutume des égli-
 ses réformées avant que de commen-
 cer la conférence: ils répondirent
 qu'ils y étaient résolus; et parce
 qu'ils ne voulurent jamais déborder
 de la résolution de commencer par
 une prière à haute voix dans le lieu
 où se ferait la dispute, on rompit
 tout le projet: ils sortirent sans avoir
 fait autre chose que de rejeter les
 divers expédiens qu'on leur proposa
 pour les obliger à ne point faire de
 prière. Le docteur Ruzé leur dit que

(16) Il fallait dire Cabillon: car Catalaunum
 est Châlons-sur-Marne; or, selon Varillas, le
 synode dont il s'agit se tint à Châlons-sur-Saône,
 ville qui en latin a nom Cabillonum.

(17) Acta Eruditor. Lips., 1691, pag. 38.

(*) Je l'ai vu entre ceux de Loménie.

(15) Varillas, Histoire de l'Hérésie, L. XXVI,
 pag. 10 et 11, à l'ann. 1563, édit. de Hollande.

s'ils voulaient prier il sortirait de la chambre, et trait pisser durant la prière. il leur proposa de ne prier que mentalement, ou d'aller prier dans une maison voisine. Toutes ces propositions furent rejetées, et ainsi point de conférence (18). On ne manqua pas de dire qu'ils avaient fui le combat : M. l'amiral soutint le contraire devant le roi et la reine, et qu'ils seraient toujours prêts à conférer avec les docteurs, et à défendre par l'Écriture la confession de leurs églises. Là-dessus, le duc de Nevers s'employa auprès de leurs majestés, pour le renouement de la conférence. Les conditions en furent réglées : les docteurs Vigor et de Saintes d'une part, les ministres de Spina et Sureau de l'autre, commencèrent la dispute chez lui, le 9 de juillet 1566, et la continuèrent plusieurs jours. Il y a des historiens qui assurent que Hugues Sorel (19) fut tiré de la prison : Mézerai (20) et Varillas sont de ceux-là : rapportons les paroles du dernier. « Le duc de Montpensier » crut quel moyen le plus propre, » pour ramener la duchesse de Bouillon, sa fille, à la communion de l'église catholique, était une conférence publique de deux docteurs avec autant de ministres, et l'ouverture s'en fit à Paris, dans l'hôtel de Nevers. les docteurs furent Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne ; et Claude de Saintes, depuis évêque d'Evreux. Les deux ministres devaient être Jean de l'Épine, dont on a déjà parlé, et Charles Barbasté, qui avait été carme : mais Barbasté ne s'étant pas trouvé en état de conférer, les calvinistes prirent occasion de demander que Hugues Sorel du Rosier fût mis en sa place. Du Rosier était un ministre mis en prison pour avoir composé un libelle, de l'Autorité des Magistrats, où il prétendait qu'il était permis d'exterminer en toute manière un souverain de re-

ligion contraire. Ce crime méritait au moins une perpétuelle prison ; mais les sollicitations de ceux de son parti, et le crédit du duc de Montpensier, obtinrent sa grâce. On voulut ôter à la duchesse de Bouillon le prétexte de se plaindre qu'on ne lui eût pas donné les deux ministres qu'elle estimait les plus forts à la dispute (*) ; et le respect dû à la qualité des personnes présentes fit qu'elle se passa sans emportement. Mais cette modération n'empêcha pas les catholiques et les calvinistes de publier qu'ils avaient eu l'avantage. La vérité n'en fut pas même éclaircie par l'événement ; puisque si d'un côté etc., (21). » L'écrit des ministres semble nous apprendre que du Rosier était sorti de prison avant qu'on parlât de le faire disputer ; car ayant oui dire que Vigor était malade, et que Saintes était parti de Paris, ils craignirent que les conférences interrompues ne demeurassent trop long-temps en cet état ; ils souhaitèrent donc de s'en retourner chacun chez soi, et représentèrent qu'ils ne s'étaient trouvés à Paris que par accident, à savoir que de Spina y était venu pour passer outre, et faire un voyage en Anjou et l'autre, qui était ministre de l'église d'Orléans, était naguère sorti de prison, où il avait été mené le mois de juin précédent, sous une fausse accusation avouée par les ennemis de l'église de Dieu contre lui, qui le chargeaient d'être auteur d'un livre pernicieux et méchant, écrit contre l'obéissance qu'on doit aux rois et princes. Par quoi ce lui était incommode, bien grande de séjourner long-temps en une ville où il n'était point allé de son gré (22). Claude de Saintes fit imprimer les actes de cette dispute (23).

(C) Il harangua, il cria contre le schisme ; mais il n'était point persuadé de ce qu'il disait.] Je ne saurais mieux faire que de me servir des

(18) Tiré de la préface des Actes de la Conférence tenue à Paris les mois de juillet et août 1566 ; entre deux docteurs de Sorbonne et deux ministres. Je me sers de l'édition d'Anvers, 1566, in-8°.

(19) Il fallait dire Soreau. Le latin de M. de Thou, Sorellus, a trompé ici les historiens.

(20) Mézerai, Histoire de France, in-folio, tom. III, pag. 145.

(*) Les actes en sont imprimés.

(21) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. XXVII, pag. 68.

(22) Actes de la Conférence, pag. 323.

(23) L'an 1568, selon tous les bibliographes que j'ai consultés. Il n'y a point d'apparence que ce soit la première édition : il y avait deux ans que la relation des ministres avait paru

paroles de l'historien des Églises. Le maréchal de Retz, gouverneur du pas Messia, « essaya un autre » moyen; ayant fait venir à Mets un » malheureux ministre revolté, nommé du Rozier accompagné d'un » docteur jesuite espagnol, nommé Maldonat, estimé le plus docte et » le plus subtil de tous ceux de sa » faculté, comme aussi du Rozier » avoit fait à Paris tout ce qu'il avoit » peu pour en faire revoltier d'autres, jusques à faire imprimer une » abjuration, et autres livres pleins » de faussetés et de meschante conscience, au lieu qu'auparavant il » avoit acquis reputation d'homme » docte comme il estoit à la verité, » ayant mesme esté choisi pour la » dispute tenue à Paris contre les » docteurs Vigor et de Saintes. La » revolte de ce personnage fut en » grand scandale à plusieurs, laquelle il tascha de rabiller depuis tellement qu'ellemment, mais jamais » depuis on ne cognut en luy un » sens rassis, ni conscience droite, » et finalement est mort de peste » avec sa femme et tous ses enfans » en la ville de Francfort. Pour revenir à nostre histoire, estant ces » deux arrivés à Mets, et la plus-part de ceux de la religion estant » contraincts de se trouver un jour » de dimanche en la maison de l'evesché, du Rozier leur fit une » grande harangue parlant de la » succession des evesques, qu'il disoit estre la marque de la vraie » eglise (24). » On ajoute (25), qu'estant en partie convaincu en sa propre conscience, et aussi admonesté par gens de bien d'avoir pitié de soy mesme, il pria qu'on luy aydast à sortir de ce bourbier, ce qu'on fit, et fut conduit ce pauvre miserable en l'église d'Heydelsberg, où il recognut auccanement ses fautes, dont il publia un petit traité contraire à ceux qu'il avoit fait imprimer à Paris. Nous allons entendre ce qu'un ex-ministre fort médisant a publié. « Ils (26) redoutoient grandement que du Rozier n'enfonçât ce point (27) d'a-

» vantage. Pour cette cause aucuns » de Sedan allèrent vers luy en un » lieu appelé Chemery, où ils luy » persuaderent bien-tôt (selon qu'il » étoit homme timide, inconstant, » et croyant de leger) que s'il retournoit à Paris avec Maldonat, » pour certain on le feroit mourir » apres avoir triomphé de luy, et » que M. de Bouillon en avoit eu advertissement : (ce qui étoit faux) » outre plus que Maldonat en avoit » donné quelque enseigne, disant, » qu'il sentoit encore le fagot: tellement qu'à Mets ils firent tant par » persuasions, qu'il se departit de sa compagnie, sans dire à Dieu et se retira en Allemagne: pourquoy » faire, on luy fournit argent; et depuis, par plusieurs fois on fit » cueillete, de plus de deux cens et cinquante livres, pour luy envoyer » (28). Il me souvient, a-t-il dit ailleurs (29), que ce fut le premier » crime qu'ils chargerent sus du Rozier lors qu'il fit mine de se vouloir » separer d'eux, et retourner au sein de l'église chrestienne et catholique. » Mais eux voyans que ce crime, et quelques autres communs, comme d'être caymand, menteur ordinaire, et homme sans resolution, n'étoient assez suffisans pour le deprimer, aucuns d'entr'eux s'attaquerent à l'honneur de sa femme, publiantz qu'elle s'étoit prostituée à quelques chanoines d'Orléans: chose qui n'est aucunement à croire, pour les raisons, que j'ayme mieux laisser en la consideration de ceux qui l'ont veue et cogne, que les escrire. »

(D) Il mourut de peste.] C'est ce que Bèze nous a déjà débite; et c'est aussi ce que Philippe Lonicerus nous va apprendre. *Ex improvviso siquidem anno superiori, in ipsa vindemia, peste rempublicam nostram tunc infestante, ex hâc vîd, non sine magno doctorum virorum, quibus ille notus erat, tuoque cum primis dolore, ex hâc misera vîd, una cum uxore sua, in coelestem illam avocatus est* (30). Il parle ainsi à Jean Fi-

(24) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. XVI, pag. 475.

(25) *Idem*.

(26) C'est-à-dire les ministres de Sedan.

(27) Celui de la vocation des ministres.

(28) Mathieu de Launoy, Déclaration et Réfutation des fausses suppositions, folio 139.

(29) Défense de Mathieu de Launoy, contre les fausses accusations, folio 37.

(30) Phil. Lonicerus, *epist. dedicat.*

chard; syndic de la ville de Francfort, en lui dédiant un écrit posthume de notre Sureau, savoir la version latine d'un ouvrage de Jean Corras (31). Si Lonicérus avait daté son épître dédicatoire, nous saurions exactement en quelle année du Rosier mourut. L'année de mon édition ne me sert de rien, c'est l'an 1588. Il est très-certain que ce ministre ne mourut point l'année d'après; il était déjà mort lorsque Théodore de Bèze publia son Histoire des Eglises, l'an 1580. Citons un autre passage de Lonicérus, où du Rosier est fort loué. *Quæ sit humanarum rerum fragilitas, Pichardie clarissime, superiore anno præmaturâ sud morte, etiam noster ille Hugo Sureau, non sine doctissimorum virorum suspiriis testatus est. Qui eum laudatissima Andrea Wecheli, viri optimi et humanissimi, typographice strenuam navaret operam, talem suæ industrie, quam exactâ, non solum latinæ et græcæ, verum etiam hebraicæ atque chaldaicæ linguæ notitiâ ornat, laudem consequutus est, ut omnibus bonis et doctis viris esset gratissimus (32).*

L'Épître de la Bibliothèque de Gesner (33) m'apprend que cette version latine de l'ouvrage de Corras fut imprimée à Francfort, l'an 1579, apud Andream Wechelum. Si c'était la première, il faudrait dire que du Rosier décéda pendant l'automne de l'an 1578. L'auteur des Notes sur la Confession de Sanci (34) met sa mort à l'an 1575 (*).

(E) Je parlerai de ses écrits. Il en a fait plusieurs en français, si nous en croyons La Croix du Maine (35), qui n'en cite que deux,

(31) L'arrêt du parlement de Toulouse contre le faux Martin Guerre, lequel arrêt Corras, qui fut le rapporteur de la cause, ornâ d'un grand commentaire.

(32) C'est le commencement de l'épître dédicatoire.

(33) Pag. m. 425.

(34) Pag. 470, 471, édition de 1699.

(*) Les Mémoires de l'État de France sous Charles IX, tom. 2, f. 74 tourné de la seconde édition, disent sur l'année 1579: Hugues Sureau, qui s'était échappé de la ville de Metz, le 19 de décembre, mourut, environ trois ans après, à Francfort, où il avait repris la vacation de correcteur d'imprimerie. Bæz. cart.

(35) La Croix du Maine, Bibliothèque franç., pag. 177.

celui du Meurtre des Rois, et un traité touchant sa confession de foi avec abjuration de la profession huguenotique, etc., imprimé à Paris l'an 1573. Nous avons vu ci-dessus qu'il en fit un touchant son retour à l'Eglise réformée. Il avait publié à Orléans quelques ouvrages de controverse, avant le massacre de la Saint-Barthélemi. Cela paraît par les réponses de Gentien Hervet, mentionnées dans La Croix du Maine (36). J'ai dit ailleurs (37) qu'il a traduit en latin les Mémoires de M. du Bellai. Si le sieur Konig avait dit que Hugo Sureau mit en latin un arrêt du parlement de Toulouse, il ne serait point censurable: mais il s'est servi de cette expression, *edidit arrestum parlamenti Tholosani in casu admirabili matrimoniali*, an. 1588, (38). Elle est vicieuse en deux manières. 1°. Elle ne distingue point si Sureau est le traducteur ou l'auteur, ou simplement le publicateur de cet arrêt. 2°. Elle fait agir un homme mort, car Sureau ne vivait plus l'an 1588. Il y a une infinité de telles fautes dans les bibliographes.

(F) Qui avait jeté des semences de discorde dans l'Eglise d'Orléans. Voyons le portrait qu'on donne de ce ministre dans les Mémoires de Statu Religionis et Reipublicæ in Regno Galliar. C'est un ouvrage que l'on attribue à Jean de Serres. *Vir non inruditus (Rosarius) sed fœdissimo lapsu ostendens quid sit infirmitas humana, et quàm periculosum etiam sit, peccato tempore, dum nullo hoste-urgemur, indulgere insanientis nostre rationis commentis, ut certam exploratamque veritatem sempiternis principiorum firmamentis celo et terrâ firmiorem, in dubium pro arbitrato nostro revocemus: quo curiosæ licentiæ morbo Rosarius laborabat, corrupto quodam more et ambitioniore de ecclesiæ successione, discipline, et de aliis etiam religionis capitibus, superciliosè disputans, seque suis*

(36) Réponse à Hugues Sureau dit du Rosier, maître d'école à Orléans. L'ami-Hugues, ou Réponse à Hugues Sureau dit du Rosier, imprimé par Chevess, l'an 1566. La même. Voir l'anti-dont M. Baillet n'a point parlé.

(37) Dans l'article BELLAÏ (Guillaume du); remarque (D), tom. III, pag. 257.

(38) Konig, Biblioth., pag. 986.

collegis hâc in re excellentiorem importuno quodam studio existimans. Non obscurarum enim turbarum semina in ecclesiis aureliana insemindrat, dum sese cum novorum commentorum architectis, phanaticis ingenii familiarius conjungeret: unde, nisi periculosa tranquillitatis incommoda, novo hoc remedii genere Deus praecidisset, magnae et periculosae turbæ in ecclesiis gallicis erant haud dubie exundaturæ (39). Un autre écrivain de ce temps-là emploie ces termes : « Un nommé du Rosier, ministre, » homme de prompt esprit, mais » remuant et irresolu, ayant esté » arrêté prisonnier à une journée » de Paris, comme il s'enfuyoit, » commença à varier, et se revolta » tost après (40). »

(39) De Statu Religionis et Reipubl., part. IV, ad ann. 1572, folio m. 4.

(40) Histoire des choses mémorables avenues en France, à l'ann. 1572, pag. m. 444.

ROTAN (JEAN-BAPTISTE), ministre de la Rochelle, fut fort estimé pour son esprit et pour son érudition ; mais on le soupçonna d'avoir trahi le parti (A), en favorisant sous main l'envie qu'avait Henri IV d'aller à la messe. On débite qu'ayant promis de se laisser vaincre en disputant avec du Perron, en présence de ce prince, l'an 1593, les remords de la conscience ou la vanité l'obligèrent à faire semblant d'être malade, pour ne pas entrer en lice (B). Il continua, dit-on, de prévariquer tout le reste de sa vie ; et il devait travailler avec de Serres, dans un synode national, à un projet frauduleux (C) ; mais ils moururent l'un et l'autre avant la tenue de ce synode. Rotan avait enseigné la théologie dans la Rochelle (a), et publié un

ouvrage sur la controverse de l'Eucharistie (D), et un autre (b) pour réfuter les motifs de la conversion de Cayet *. On a lieu de s'imaginer qu'il avait été ministre de l'église de Genève (E). Il avait reçu le bonnet de docteur en théologie à Heidelberg, l'an 1573. Zanchius, qui fit la cérémonie, témoigne que ce candidat s'était exilé pour la religion depuis quinze ans, et qu'il supportait avec plaisir la perte qu'il avait faite d'un patrimoine considérable (c). M. Maimbourg pourra être critiqué (F).

logicam aperuerat. Mourtius, Athen. Bat., pag. 316.

(b) Imprimé à la Rochelle, l'an 1596 : il est de deux cent quinze pages in-8°.

* De cette publication Joly conclut que Bayle, soit dans le texte, soit dans les notes, n'a pu dire, sans être en contradiction avec lui-même, que Rotan commença à trahir son parti en 1593, et ne cessa de prévariquer tout le reste de sa vie.

(c) *Exilium quod propter dominum Jesu Christi causam, annos jam totos quindecim, cum non parva suorum bonorum, eorumque non tenuium jactura conjunctum, acquissimo semper animo tulit, imò magnæ gloriæ loco habuit. Zanchius, Epist., lib. II, pag. 603.*

(A) On le soupçonna d'avoir trahi le parti.] D'Aubigné raconte (1) que le ministre Rotan, Piémontais (2), profond théologien et philosophe subtil, eut envie d'être homme de cour, et qu'il crut que le tiers parti qui se forma quelque temps après la mort de Henri III ferait une brèche par où il pourrait entrer dans les affaires. Il se joignit à Morlas, qui avait les mêmes vues, et puis ils concertèrent l'un et l'autre avec du Perron les moyens d'engager le roi à se faire catholique. Ils furent favorablement traités par les directeurs des finances, ce qui attira d'autres personnes dans leur faction. Rotan et Morlas disputaient sur diverses thèses

(a) *Cum Rupellam rediisset (Andream Rivetum) publicè profitentem audiit Johannem Baptistam Rotanum Italum, doctiss. et eloquentissimum doctorem, qui scholam theo-*

(1) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. III, liv. III, chap. XXIV, p. m. 405, à l'ann. 1593.

(2) D'autres le font Grison. Voyez ci-après le passage de Cayet, citation (6), pag.

contre du Perron, et devant le roi, et prévariquant, donnaient lieu à cet esprit monstrueux en savoir, si bien que cette éloquence facile et merveilleusement agréable s'était insinuée en la bonne grâce du roi dès le siège de Rouen..... Sur ces entrées, chacun donnant occasion à son compagnon, ils nûrent sur le bureau le changement de religion. Notez que Rotan commença à goûter la cour lorsqu'il y sollicita quelques deniers qu'il avait prêtés ou plutôt fait prêter par autrui à Genève, pour les levées de Sanci (3). Cela nous montre qu'il ne se renfermait pas dans les fonctions de son caractère : il se mêlait de politique. Soyons donc un peu moins surpris de ce qu'il n'eut pas plutôt humé l'air de la cour, qu'il songea à faire fortune, en préférant ses intérêts à ceux de la religion. Il fut député à Mantes avec plusieurs autres, pour représenter au roi les griefs du parti ; mais il s'était fait choisir en particulier pour disputer contre du Perron (4). Or avait-il promis de faire une prévarication subtile, de laquelle étant sur le point il avait que quelque gloire, ou quelque crainte le fit tellement chanceler, qu'il aimait mieux feindre une maladie : fut mis en sa place le ministre Béraud, de Montauban ; leur dispute fut aiguë d'une part et d'autre, sur la suffisance ou insuffisance de l'Écriture, et les termes de l'épître à Timothée. Sur ce point cette conférence fut rompue par la défense des ecclésiastiques.

(B) Il fit semblant d'être malade, pour ne pas entrer en lice.] Nous venons de voir que d'Aubigné conte cela ; ajoutons à sa narration celle de l'historien de l'Édit de Nantes. Elle nous apprend que la conduite de Rotan fut approuvée dans un synode national. « Rotan, ministre cédulaire, fut soupçonné d'avoir donné les mains à ces artifices, soit qu'on l'eût en effet charmé par l'espérance de quelques bienfaits, soit qu'il feignit d'y entendre pour se faire députer ; parce que cette commission était alors assez importante pour faire honneur à ceux à qui

on la donnait. On ouvrit donc une conférence où du Perron entra comme assuré de la victoire, par la collusion de son adversaire. La dispute roula sur la suffisance de l'Écriture, et sur l'interprétation du XVI^e. verset du III^e. chapitre de la II^e. épître de saint Paul à Timothée. Mais Rotan n'ayant pas osé, ou par honneur ou par conscience, être aussi lâche qu'on disait qu'il avait promis, feignit une maladie qui le tira d'embarras. Béraud, ministre de Montauban, prit sa place ; mais la conférence n'alla pas loin, quand on vit qu'il n'y avait plus rien à espérer de la grande concertée avec Rotan. Le clergé trouva moyen de la rompre sans qu'il parût la fuir ; et de leur côté les ministres s'offrirent à la recommencer toutes les fois qu'on leur en donnerait l'occasion. Mais parce que ces offres n'empêchèrent point le clergé de se vanter d'avoir fait reculer les ministres, Béraud et Rotan firent approuver au synode de national qui se tint à Montauban, l'année suivante, ce qu'ils avaient fait à la conférence. Béraud fit passer Rotan sous son ombre ; et cette approbation étouffa le soupçon qu'on avait eu de la collusion de celui-ci avec les adversaires. (5). » On ne voit point clairement, ni par ce récit, ni par celui de d'Aubigné, si Rotan fit le malade après quelques conférences, ou avant toute conférence. C'est pourquoi, afin de donner à mon lecteur une connaissance plus distincte de ce fait, je m'en vais dire ce qui s'en trouve dans un autre historien. « Parmi ces députés, dit-il (6), il y avait nombre de ministres, entre autres un nommé Rotan, Grison de nation, lequel s'était vanté, étant encore à la Rochelle, qu'il vaincrait tous docteurs catholiques en dispute, et se le persuadait, même pour faire paraître que telle était son opinion, il avait fait charroyer un nombre de livres depuis la Rochelle jusques à Mantes. A cela lui aida beaucoup le sieur du Plessis,

(3) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. III, liv. III, chap. XXIV, pag. 405.

(4) La même, liv. IV, chap. X^e, pag. 505.

(5) Histoire de l'Édit de Nantes, tom. I, liv. III, pag. 112, et l'ann. 1563.

(6) Pierre Victor Cayet, Chronologie navenaire, II^e. part., folio 210 verso.

» gouverneur de Saumur.
 » Le jour assigné, ledit sieur du
 » Perron et le ministre Rotan, après
 » certains préambules de déli et de
 » respect tout ensemble, protestant,
 » de part et d'autre, n'être mûs
 » que du zèle de la vérité, entrèrent
 » en matière sur la suffisance de la
 » parole de Dieu (7). Cet historien ayant
 » rapporté le précis des objections et
 » des réponses en homme partial contre
 » ceux de la religion, finit ainsi,
Rotan se trouva lors un peu confus,
et se mit sur les louanges dudit sieur
du Perron, puis fit l'assemblée con-
gédier pour ce jour-là. Depuis, Rotan
ne se trouva plus en la conférence.
En sa place vint Béraud, ministre
de Montauban, lequel dans les six
jours suivans fut promené par ledit
sieur du Perron, per omnes locos
*dialectice, sur le mot *esqirai*, faire*
sage. Il fut allégué des histoires, des
poésies, des mathématiques, de la
philosophie, physique, morale, mé-
taphysique, scolies et commentai-
res; dont ledit Béraud s'escrima à
droite et à revers: mais en tout ce
qu'il fit pour prouver que ce mot si-
gnifiait ou comprenait suffisance, il
ne le put prouver. Aussi, après avoir
loué ledit sieur du Perron, il dit en
paroles couvertes, qu'il n'étoit venu
préparé pour disputer. Ainsi finit
cette conférence, et les ministres de
la religion prétendue réformée s'en
retournèrent chacun aux provinces
d'où ils étoient (8).

(C) Il devint travailler avec de Serres... à un projet frauduleux. Je n'ai lu cela que dans d'Aubigné: il raconte les adresses dont on se servait à la cour afin de corrompre les ministres, et puis il dit: Surtout cette efficace parut es ministres Rotan, Serres, Cahiers, Morlas, et de Vaux. Tout le secret de tels desseins, et notamment de la ruse de Mantes, déclaré par ce dernier, qui alla confesser sa prévarication à plusieurs personnes notables, avec cris d'épouvantement (9). D'Aubigné fut l'une de ces personnes. Après avoir déposé sa confession et ses soupîrs dans mon

sein, dit-il (10), il mit entre mes mains trois brevets; l'un de deux mil cinq cents écus; les autres deux un peu moindres, que j'ai rendus à ses héritiers. Dans la Confession catholique de Sanci, il fait que Cahier raconte toutes ces choses, et il l'introduit qui affirme ce que lui d'Aubigné n'avait osé affirmer (11) sur les circonstances de la mort de ce de Vaux. « Comme j'étais en cette agonie, c'est Sanci qui parle (12), « j'aperçus M. Cahier se promenant en la basse-cour. Je cours lui demander qu'étoit devenu le ministre de Vaux. Monsieur, dit-il, ce malheureux, après les belles promesses qu'il avait faites à M. d'Évreux, et argent reçu pour les exécuter, il lui prit une fièvre poltronne, et s'en alla d'ici en son pays, criant et brailant que la cause de Dieu étoit trahie par lui, et cinq de ses compagnons, lesquels il désignait sans nommer. Il ajoutait à cela que Dieu lui ferait pardon, qu'il alloit à sa maison rendre son âme entre ses mains, aussitôt qu'il seroit à Milland. Il s'offrit cependant d'écrire des lettres à M. d'Évreux, lesquelles portaient éternace pour quelque habile homme, et sur lesquelles M. d'Évreux découvrirait la prévarication de la dispute de Mantes, et les autres préparatifs, de Rohan (13) et de Serres, que vous savez avoir promis leur perfide entremise de bonne heure. Les huguenots furent si simples que de refuser son offre, disant que le règne de Christ ne s'établit point par ruses.... (14) Je demandai comment se peuvent aujourd'hui couvrir Rohan (15) et Serres et les autres? Ces deux-là, répond Cahier, n'ont que faire de couverture; car ils sont couverts de terre. Je vous dirai comment. Sitôt qu'ils eurent su la confession de de Vaux, ils s'encouragèrent l'un

(10) Là même, pag. 636.

(11) Consultez les originaux, je ne rapporte pas cela.

(12) Confession catholique de Sanci, liv. II, chap. dernier, pag. 547, *Adit*. 1699.

(13) Il faut dire Rotan.

(14) Confession catholique de Sanci, liv. II, chap. dernier, pag. 548.

(15) Lisez Rotan.

(7) Le même Cayet, là même, folio 370 verso.

(8) Pierre Victor Cayet, Chronologie novenaire, 11^e partie, folio 321 verso.

(9) D'Aubigné, tom. III, liv. V, chap. I, pag. 623.

» l'autre par lettres, se font élire
» pour le synode national de Mont-
» pellier, avec résolution de passer
» le Rubicon, et avant faire retraite
» essayer de gagner quelque chose
» avec les confédérés. Mais le mal-
» heur fut si grand, qu'ils sont tous
» deux morts à l'ouverture du syno-
» de. » * L'auteur des notes sur la
Confession de Sanci remarque (16)
que ce synode est le national qui fut
tenu à Montpellier au mois de mai
1598, et contre lequel Reboul com-
posa en 1600 la satire intitulée : *Actes*
du synode universel de la sainte
Réformation.

(D) Il avait... publié un ouvrage
sur la controverse de l'Eucharistie.]
Il fut imprimé à la Rochelle, et in-
titulé : *Traité orthodoxe de l'Eucha-*
ristie (*). Le docteur Jules César Bule-
nger le réfuta par un ouvrage qui fut
imprimé à Paris chez Frédéric Morel,
l'an 1598, in-8°. Il y renvoie dans la
préface de sa réponse catholique au
livre de M. du Plessis Mornai sur l'en-
charistie.

(E) On a lieu de s'imaginer qu'il
avait été ministre de l'église de Ge-
nève (**). [Car on voit dans Melchior
Adam, qu'il fut l'un des trois minis-
tres (17) qui allèrent de Genève à
Berne l'an 1588, pour se trouver à un
synode qui fut convoqué à l'occasion
des disputes que Samuël Hubertus,
et Claude Aubéri avaient excitées
(18). J'ai parlé ailleurs (19) de ce Sa-

muël Hubérus, et je dirai présente-
ment que ce Claude Aubéri * étant
professeur en philosophie à Lausan-
ne, et que sortant de sa sphère et se
mêlant de dogmatiser en théologie,
il avait enseigné et de vive voix et
par écrit, que la justice de l'homme
devant le tribunal de Dieu est une
qualité inhérente. Le synode condam-
na cette opinion, et obligea Aubéri
et ses adhérens à reconnaître qu'ils
embrassaient la doctrine contenue
dans la confession de foi des églises
suisses, et des églises de France, sa-
voir que nous sommes justifiés devant
le trône de Dieu, par la foi comme par
un instrument qui nous fait pren-
dre Jésus-Christ, notre justice : *Cla-*
udius Alberius Truncarius cum
suis, receptæ doctrinæ et in confes-
sione tom gallicanæ quàm helveticæ
comprehensæ de nostræ ad tribunal
Dei justificatione per fidem tanquam
instrumentum, quo Christus, justitiæ
nostræ, apprehendatur, professus sit
se penitus assentiri (20). J'observerai
par occasion qu'il ne se soumit que
de bouche aux décisions de ce syno-
de. J'ai un livre qu'un certain Antoi-
ne Lescaille publia l'an 1591, et j'y
trouve que le docteur Gryndus parla
ainsi dans une assemblée qui se tint
à Bâle, au mois de décembre 1590,
sur le sujet des différends de cet An-
toine avec les sieurs Constant et
Coutet, ministres de l'église française:
« Qu'il y avait un certain Aubéri,
» qui par ci-devant avait fait un li-
» vre qui avait puis après été con-
» damné à Berne, lequel avait signé
» des thèses, auxquelles néanmoins il
» ne s'était pas tenu : que passant par
» Bâle, et repassant en son voyage
» de Francfort, il avait semé ses er-
» reurs à Bâle en diverses maisons,
» et à diverses personnes; mais il n'y
» avait aucun qui osât maintenir ses
» erreurs que Lescaille, auquel ledit
» Aubéri avait laissé un écrit qu'il
» avait produit. En partant il en
» avertira les seigneurs de Berne,
» afin de faire châtier ledit Aubéri
(21). » Ce Lescaille était un laïque

* Joly pense que la Confession de Sanci, ou-
vrage satirique, est indigne de toute croyance.

(16) Notes sur la Confession de Sanci, p. 260.

(*) Ce Traité, auquel, soit dit en passant, Ro-
tan n'avait pas mis son nom, parut pour le plus
tard, en l'année 1596, puisqu'on a de la même
année, de l'impression de Gilles Robinot, une
réponse que Gayet y fit sous ce titre : *Le vrai*
Orthodoxe de la foi catholique du Saint-Sacra-
ment de l'autel, pour réponse au Traité prété-
ndu Orthodoxe anonyme. RLM. cent.

(**) Le *Citadin* de Genève, pag. 42, fait men-
tion du nom de Jean Baptiste Rotan, italien,
comme se lisant en lettres d'or, parmi ceux des
plus renommés théologiens ministres, dans la
matricule de l'académie de Genève. RLM. cent.

(17) Les deux autres furent Bèze et la Faye.
(18) Melch. Adam, in Vitis Stockii, pag. 777
Vitarum Theol. germ. Nous qu'il met ceci à
l'an 1588; mais, dans la Vie de Théodore de
Bèze, pag. 290, où il rapporte la même chose,
il met 1588. Favez, tom. III, pag. 395, au
texte de l'article Bèze. (Voyez la note *), tom. III,
pag. 395.]

(19) Dans la remarque (E) de l'article Hen-
rica, tom. VIII, pag. 301.

* Joly, qui reproche à Bayle de ne pas avoir
parlé assez longuement de Cl. Aubéri, donne la
liste de ses ouvrages, page 213 de ses *Remarques*,
à propos de l'article Bèze.

(20) Melch. Adam, in *Vitis Theol. germ.*,
pag. 777.

(21) La Doctrine ancienne du premier, deuxième

sans lettres, qui s'ingéra de dogmatiser, et de mettre entre les mains de ses ministres un écrit sur les bonnes œuvres (22). Voici comme Théodore de Bèze lui parla au mois d'août 1591: « regardez bien, vous n'avez pas fait » cest écrit là, Auberi l'a fait, en- » cor qu'il l'ait nyé à Bern contre sa » conscience. Et Lescaille dit, c'est » mon écrit, et M. Auberi ne l'a » jamais veu en la sorte qu'il est cou- » ché: je ne nye pas que je n'ay ap- » prins de luy, et d'autres, des » choses qui sont audit écrit. Et il » dit, c'est un meschant écrit. Et » Lescaille dit, je ne l'ay pas baillé » tout pour bon, quand on me mon- » strera, par la parole de Dieu, qu'il » y ait du mal, je le croiray. Et » il dit, Auberi a fait un meschant » livre, et vous le louez, et Lescaille » dit, ce que j'entend du livre de M. » Auberi, je le trouve bon et tres- » bon, et ce que je n'entend pas, je » ne le veux ny condamner ny ap- » prouver (23). »

(F) *M. Maimbourg pourra être critiqué.* Rapportons d'abord ses paroles. « Que n'ont-ils pas dit pour » déshonorer la mémoire des sieurs » de Sponde, lieutenant-général à la » Rochelle, Salette, conseiller du roi » de Navarre, de Morlas, conseiller » d'état et surintendant des magasins » de France, du Fay, de Clairville, » Rohan, et de cent autres de leurs » plus célèbres ministres, qui après » avoir été parmi eux de fort honnê- » tes gens, et les premiers de leur » consistoire; sont par une étrange » métamorphose devenus tout à coup » de grands scélérats, et les derniers » de tous les hommes, pour avoir » abjuré le calvinisme (24)? » Il sup- » pose dans ce passage, 1°. Que du Fay » était ministre; 2°. qu'il y a eu un » ministre nommé Rohan (25); 3°. que » ces deux prétendus ministres abju- » rèrent la religion réformée. Tout cela » est faux. On les regarda comme de

faux frères; mais il ne paraît pas * que Rotan ni du Fay soient morts actuellement et ouvertement papistes. Voyez les notes sur la Confession de Saucé, à la page 357 et 358 de l'édition de 1699.

* Leclerc et Joly trouvent la preuve bien faible pour une assertion aussi positive, que d'avoir dit: *cela est faux.*

ROTTERDAM, est une des plus considérables villes de Hollande. Sa situation sur la Meuse lui est extrêmement favorable pour le commerce. Il ne faut point douter que son nom ne vienne de ce qu'elle fut bâtie à l'embouchure de la Rotte (a). On ne sait point en quel temps elle a commencé d'être bâtie; mais on sait qu'environ l'an 1270, elle fut érigée en ville; car on y fit des remparts, et on lui donna des privilèges (b). Rien ne l'a plus fait connaître que d'avoir été la patrie du grand Érasme (A). Elle n'a pas été insensible à cette gloire. Elle a fait bien son devoir pour honorer la mémoire de cet illustre personnage (B), dont elle reçoit un si grand éclat (C). Elle est le siège de l'amirauté de la Meuse.

(a) C'est le nom d'une rivière.

(b) Boxhornius, Théâtre holland., pag. m. 281.

(A) Rien ne l'a plus fait connaître que d'avoir été la patrie du grand Érasme. Si Homère avait été aussi estimé pendant sa vie qu'il l'a été après sa mort, e'aurait été en vain que plusieurs villes auraient aspiré à la gloire de l'avoir produit; car celle qui aurait eu véritablement cet avantage en aurait donné des preuves incontestables, avant que la longueur du temps eût pu fournir à d'autres villes matière de chicaner et de brouiller. Voilà pourquoi on ne voit

me, troisième et dernier jugement.... par A L P D D C G H, pag. 50, 51.

(22) *Id même*, pag. 27.

(23) *Id même*, pag. 92, 93.

(24) Maimbourg, préface de l'Histoire de la Ligue.

(25) Il a été trompé par la faute d'impression qui s'est glissée dans la Confession catholique de Saucé.

pas de disputes sur la patrie d'Érasme : la grande réputation où il a été pendant sa vie a prévenu ces sortes de contestations ; Rotterdam a compris de bonne heure ses intérêts, et a tellement affermi, pendant que les choses étaient fraîches, les titres de sa possession, et de la gloire qui lui revient d'être la patrie de ce grand homme, qu'on ne peut plus lui rien disputer sur ce sujet. Il a fallu être alerte ; car le temps aurait pu verser mille ténèbres sur une naissance comme celle-là, puisque la mère, dont la condition était médiocre, n'avait cherché à Rotterdam que les moyens de caeler cette naissance. Pour ce qui est de la conception, il la faut laisser toute entière à la ville de Tergou, qui ne la compte pas pour un petit avantage. Que serait-ce si cette conception n'était pas souillée d'un double péché originel, ou plutôt d'un péché actuel par-dessus l'originel ? Il s'est trouvé un bourguemestre (1) de cette ville, qui a voulu l'enrichir même de la nativité d'Érasme, et ne laisser à Rotterdam que l'éducation. Mais il a beau le dire et le répéter, et à telles enseignes que les registres du couvent de Stein ont conservé le dépôt de son mensonge, toute la terre est persuadée qu'Érasme n'est point né à Tergou, mais à Rotterdam. En voici l'aveu des parties intéressées. Une lettre des bourguemestres et des conseillers de Tergou, insérée dans la Description du Pays-Bas traduite de l'italien de Louis Guicciardin, contient ces paroles (2), *Oriondus etiam hæc urbem magnam ille Desiderius Erasmus, Goudæ enim conceptus et utero gestatus, ROTTERDAMI (quo cum ad parientum vicinam esset mater se certis de causis contulerat) IN LUCEM EDITUS EST*. On montre dans la bibliothèque de Tergou une tête d'Érasme, qui peut passer pour un monument public des reconciations de cette ville à la préférence de sa naissance, car l'inscrip-

tion qui est autour de cette tête témoigne qu'il a été conçu à Tergou et qu'il est né à Rotterdam. Depuis peu M. Almeloveen a renouvelé la dispute de ces deux villes, par un incident curieux (3) : il prétend qu'Érasme est plutôt bourgeois de Tergou, que bourgeois de Rotterdam, parce que, selon les lois, le lieu où les enfans naissent par hazard n'est point censé leur patrie. Si dans le cours d'un voyage une femme accouche dans une ville, si elle n'a point dessein de s'arrêter dans cette ville, si elle a fait ailleurs election de domicile, on ne regarde point son enfant comme citoyen ou bourgeois de cette ville ; on lui donne pour patrie le lieu où son père et sa mère sont établis. Sur ce pied-là Érasme devrait être plutôt appelé *Goudanus* que *Rotterdamus*, car son père et sa mère demeuraient à Tergou ; et si sa mère n'accoucha point de lui à Tergou, mais à Rotterdam, ce fut un pur accident. Elle s'absenta pour cacher sa faute ; elle s'alla confiner dans une ville voisine pour quelques jours seulement, et jusques à ce qu'elle se fût délivrée du fardeau qu'à sa grande, honte elle portait dans son sein (4).

Je remarquerai, en passant, que quelques auteurs français, se fondant sur un droit fort suranné, je veux dire sur l'ancienne géographie, et sur la division des Gaules mentionnée dans les commentaires de Jules César, ont voulu faire honneur de la naissance d'Érasme à leur nation. Robert Cénalis (5), évêque d'Avranches, a dit nettement que la France est le pays d'Érasme, et qu'elle lui est bien obligée, *utpotè homini in Gallia nato*. Érasme a favorisé cette prétention ; car il a dit quelquefois que la Gaule était son pays (6), et il a pris part, comme à un honneur fait à sa

(3) Dans ses *Amoenitates theologicæ-philologicæ*, pag. 40 et seq., edit. Amsterdam, 1694.

(4) Voyez la lettre d'un jurisconsulte nommé M. Costerus, écrite à M. Almeloveen, sur ce sujet, et insérée dans les *Amoenitates theologicæ-philologicæ*.

(5) *Histor. Galliarum*, lib. I, folio 30, 39, 40.

(6) Et *pristinam illam laudem nostræ asseras Galliam*. *Nihil enim vetat eundem ditone Germanum esse, et veterum cosmographorum descriptione Gallium*. Erasmus, epist. VII, lib. XI.

(1) Il était médecin, et s'appelait Reynérus Snoyas. (Voyez le Journal des Savans, 1690, pag. 540.) Il a publié plusieurs livres, et a eu de beaux emplois. Il avait été ami d'Érasme. Val. André Desidérius, *Bibliothecæ belgicæ*, pag. 175, dit qu'il a lu dans les papiers du monastère de Stein, où Érasme a demeuré plusieurs années, ce que disait ce Snoyas.

(2) Pag. m. 249, edit. Arnhem, 1616.

partie, aux lumières que l'érudition de Budé versait sur la France. Quelques Allemands ne purent regarder cela qu'avec des yeux de jalousie, et supplièrent humblement Érasme de ne point souffrir que la France le débâtât à leur pays : *Ne patiar ut Gallia sibi me asserat, sed ingenuè fatear Bataviam esse Germaniæ partem, videlicet ne tantæ gloriæ fraudetur* (7) : sa réponse, assaisonnée de beaucoup d'affection pour les sciences, et de modestie, aboutit à ceci, qu'il était né sur les confins de la Gaule et de l'Allemagne, mais un peu plus près de la première que de la dernière. *An Batavus sim non mihi satis constat. Hollandum esse me negare non possum, et in parte natum ut, si cosmographorum picturis credimus, magis vergat ad Galliam quàm ad Germaniam, quamquam extrâ controversiam est totam eam regionem in confinio Gallie Germanique esse.* De là vient qu'il dit dans une lettre (8), qu'il n'assure pas qu'il soit Français, mais qu'il ne le nie pas non plus, regardant cela comme une chose problématique. *Gallum esse me nec assevero, nec inficio, sic natus ut Gallus ne an Germanus sim anceps haberi possit.*

(B) Elle a bien fait son devoir pour honorer la mémoire de cet illustre personnage.] La ville de Rotterdam a voulu, 1°. que la maison où naquit Érasme fût honorée d'une inscription qui apprît à tous ses habitants, et à tous les étrangers, cette glorieuse prérogative; 2°. que le collège où le latin, le grec et la rhétorique sont enseignés, portât le nom d'Érasme, et qu'il lui fût consacré par l'inscription du frontispice; 3°. qu'on lui érigeât une statue de bois l'an 1549. On en substitua une de pierre l'an 1557. Les Espagnols l'ayant renversée l'an 1572, on eut soin de la redresser (9), dès qu'on fut exempt de leur tyrannie; et enfin on lui en

érigea une de bronze (10) en 1622, qui est admirée des connoisseurs. Elle est dans la grande place de la ville, au bord d'un canal, sur un piédestal orné d'inscriptions, et entouré d'un balustre de fer. Si la matière de ces différentes statues est montée par degrés à un plus haut prix, Érasme a eu cela de commun avec les divinités de l'ancienne Rome; car non-seulement les offrandes des particuliers n'étaient pas d'abord de la qualité la plus relevée,

Nunc te marmoreum pro tempore fecimus ætæ,

Si futura gergem suppleverit, aureus esto (11);

mais aussi celles des villes et des nations entières commençaient par des choses communes,

Fictilibus ærefre diis hæc ænea templa (12).

Il y a peu de voyageurs qui, faisant la relation de ce qu'ils ont vu dans les Provinces-Unies, ne parlent de la statue d'Érasme. M. Joly, chanoine de Paris, en a touché une circonstance que je m'en vais rapporter. Il venait de faire mention de cette statue, et de la maison où Érasme est né (13); puis il ajoute que la grande réputation du personnage rend ces deux choses-là, quoique petites, les plus considérables de la ville; bien qu'en effet on ne puisse pas les appeler petites, puisqu' Sébastien Münster rapporte en sa *Cosmographie* (14), que Philippe, roi d'Espagne, fils de l'empereur Charles V, allant au mois de septembre de l'année 1545 (15) à Rotterdam, cette statue fut érigée pour honorer sa joyeuse avenue; et qu'on mit à la main d'Érasme un poème en son honneur, pour lui présenter (16), et qu'ensuite le roi, Marie, reine de Hongrie, et tous les princes qui les accompagnaient, étant échauffés de l'amour qu'ils avaient pour la mémoire d'un si grand per-

(10) Quenstedt, de Patriæ illustr. Viror., pag. 121, se trompe de la faire de marbre.

(11) Virgil., *Æneid.* VII, vs. 35.

(12) Propert., lib. IV, eleg. I, vs. 3.

(13) Voyage de Münster, pag. 145.

(14) Lib. II, cap. LII.

(15) C'est une faute; il fallait mettre 1549.

(16) Fuit, dit Münster, imago Erasmi ad vivum expressa, advenienti (Philippe) opposita, quæ exerto brachio gratulatorium carmen principi offerebat.

(7) Érasme, *epist.* XLIII, lib. XIII.

(8) *Epist.* XVIII, lib. VI.

(9) Verheiden dit, dans ses Éloges, que les soldats espagnols qui étaient en garnison à Rotterdam ne se portèrent à cette violence qu'après avoir été animés par les invectives qu'un moine de leur nation prêchait contre Érasme, et que la magistrat ne fit pas rebâtir la même statue, mais en fit faire une autre.

sonnage, allèrent visiter avec respect la maison et la chambre où il était né. M. de Monconis (17) n'en dit pas tant; il se contente de marquer la posture de la statue, et de rapporter les inscriptions de la petite maison; si ce n'est qu'il dit qu'Érasme a donné l'invention de la tourbe (18), et la manière de voiles pour aller à tous vents, comme vont les barques et les yachts; ce qui me semble aussi peu vrai que ce qu'il venait de dire, que l'Escaut et le Rhin joints, passant devant la ville de Rotterdam, et en écotant une partie, entrent encore par deux grands canaux en dedans. Mais M. Bulart (19) nous confirme le passage de M. Joly; car il dit que lorsque Philippe II entra solennellement en la ville de Rotterdam, comme prince souverain du Pays-Bas, le sénat fit mettre, pour son plus grand ornement, la statue d'Érasme au naturel devant la maison où il était né, vêtu en habit ecclésiastique, tenant une plume de la main droite, et présentant de la gauche au prince un rouleau dans lequel on lisait,

Serenissimo Hispaniarum Principi D. Philippo à Burgundia Desiderius Erasmus Rotterodamus.

*Rotterodamus ego non inficiabor Erasmum,
Ne videar eives destruere mores.
Ipsum instinctu, princeps clarissime, saluum
Ingressum precor ad limina nostra tuum,
Atque hunc quo possum studio, commendo populum.*

*Maximè providisti, Cesare nato, tuis.
Te Dominum agnoscunt omnes, te principe gaudent.*

Nec quicquam toto charius orbe tenet.

Notez que M. Joly aurait pu citer un auteur plus authentique dans ce fait-ci, que ne l'est Sébastien Munster; car il aurait pu citer la relation espagnole du voyage de Don Philippe, prince d'Espagne, composée par Jean Christoval Caluété de Estrella. Notez aussi qu'en 1672 la populace s'étant soulevée dans la plupart des villes de la province de Hollande, Rotterdam fut quelques jours à la discrétion des mutins, et pendant cette anar-

chie la statue d'Érasme fut ôtée de sa place comme une chose qui représentait le papisme. On la porta dans une maison publique, et on délibéra s'il ne serait pas à propos de la fondre. Les magistrats de Bâle n'eurent pas plutôt oui parler de cela, qu'ils chargèrent quelques marchands de leur ville de prier un correspondant qu'ils avaient à Rotterdam d'acheter cette statue à un certain prix. Le correspondant entra en traité pour cet achat, et il ne tint qu'à peu de chose qu'il ne fût conclu. Ayant rendu compte de sa commission, il reçut un nouvel ordre de donner aux magistrats de Rotterdam tout le prix qu'ils demandaient; mais ils s'étaient ravisés dans cet intervalle de temps, et avaient conclu qu'il ne fallait ni vendre ni fondre cette statue, mais la remettre en sa place, et cela fut exécuté quelque temps après. Le marchand qui avait reçu la commission de l'acheter pour MM. de Bâle m'a raconté cet événement depuis deux jours (20).

(C)... Dont elle reçoit un si grand éclat.] Je ne vois guère d'auteurs qui en écrivant quelque chose sur la vie d'Érasme, ne fassent attention à l'éclat qu'il a répandu sur sa patrie. C'est par-là que du Verdier-Vau-Privas (21), et M. Bullart (22) débütent dans l'éloge qu'ils ont fait de cet enfant de Rotterdam. Les paroles de Rhénanus à ce sujet sont trop belles pour n'être pas rapportées. *Natus est*, dit-il à l'empereur Charles V (23), *abavi tui Friderici III. Aug. primis imperii annis ad quintum calend. novembris, Rotterodani in Hollandiâ tuâ inferioris Germaniæ provinciâ, quam olim Batavi possederunt, nunc magis notam studiosis omnibus ob unius indigenæ Erasmi inenunabula, quam veterum incolarum memoriâ quamlibet bellio robore præstantium. Hoc alumno Rotterodami oppidum se semper jactabit, et doctis erit commendatum.* Je pourrais citer bien des auteurs qui, pour relever la gloire de Rotterdam, joi-

(17) Voyage, part. II, pag. 129, 130. Toutes ces fautes de Monconis se trouvent dans un livre qui a été imprimé l'an 1692, et qui a pour titre: *Theatro belgico. Voyages l'endroit qui concerne Rotterdam.*

(18) Enée Silvius fait mention des tourbes dans un livre qu'il publia l'an 1458. Voyez Martinus Schoonhous de Turbis, pag. 3.

(19) Académie des Sciences, vol. II, pag. 162.

(20) On écrivit ceci le 28 de juillet 1699.

(21) Prosopog., tom. III, pag. 238.

(22) Académie des Sciences, tom. II, p. 169.

(23) *Epistola præfixa Operibus Erasmi.* Voyez aussi Quenstedt, à la page 121 de son *Dialogue de Patris illustrium doctrinæ et scriptis Virorum.*

font ensemble ces deux choses ; l'une qu'elle est la patrie du grand Erasme ; l'autre qu'elle lui a érigé une statue.

ROVÉNIUS (PHILIPPE), archevêque de Philippe, et vicaire apostolique dans les Provinces-Unies, était né à Déventer (a). Il a publié divers ouvrages, et un, entre autres, de *Republicâ christiand*, qui fut imprimé l'an 1648. J'en cite un morceau, afin de montrer l'étrange jargon de quelques dévots, qu'il condamne fortement (A).

(a) Valère André, Biblioth. belg., pag. 728.

(A) *L'étrange jargon de quelques dévots, qu'il condamne fortement.*] Voici ce qu'il dit de certaines religieuses qui affectaient des pratiques particulières de dévotion et de spiritualité (1) : *Non raro etiam superbiam aliquam conjunctam habent, ut ambulent in magnis et mirabilibus super se, ut vilescant illis ordinaria pietatis exercitia approbata ab ecclesiâ, vel à patribus commendata : nihil crepint nisi uniones cum Deo, cum uniantur proprio (si non peiori) spiritui : jacent transsubstantiationes mysticas, cordis concentrationes potentiarum, imò omnis sui esse, annihilationes, connubium essentie creatoris et divinitatis : spirituale sacramentum inseparabilitatis, somnium omnium affectionum, absorptionem et liquefactionem in amplexu sponsi, triplicem animæ hierarchiam, orationem in quiete passivâ, ebrietatem spiritualem, cordis silentium, meditationes negativas, uniones superes-sentielles, puteum et gurgitem annihilationis, amorem deificum, transformantem, unientem, stringentem, amplexantem, suavitatem cor auscipientem, sugentem sponsi abera, ruminantem eollum, absorbentem enthusiasmum, insensibilitatem et oblivionem omnium inducentem abyssalem cum Deo identificationem, con-friktionem deificam, incendientem*

(1) Philip. Rovenius, de Republicâ christiand, lib. I, cap. XLIII, pag. 278.

et consumentem cor ; elevationem ad suavitatem cœlestem ex infernali languore, introversionem super cœlestem, caliginem, et umbram Dei, allocutiones internas, elevationes incognitas, extensiones et applicationes amorosas, animæ suspensiones, deliquium, suspiria, mortem sensum et omnium effectuum, ecstasim continuam, justitiam ratiocinâ, cordis contactum et patefactionem, liquefactionem, iusfluxum, inflammationem, assultus qui ferri nequeant, penetrationes ad intima, vulnerationes, constrictiones, alligationes inseparabiles, aspectus penetrantes et oblectantes, voces tremulas, murmura columbina, gustus suavissimos, odores gratissimos, auditus melodiæ cœlestis, hypermysticas Dei et animæ perichoreses, impudentiam spirituales, aspirationes mysanthropicas, ignem sinè carbone, flammam sinè corpore, holocaustum meridianum in viscerali et medullari penetrabilitate, contactum mirabilem et suavissimum, obscuræ noctis gaudia et enlignem. Hæc et similia sesquipedalia verba in novâ pietatis scholâ inter sponte electos magistros, et discipulas curiosas, adeò frequenter tencro proferuntur pulato, ut intius in visceribus sentiantur (2).

(2) Le docteur Stillingfleet a recueilli des auteurs mystiques quelques phrases semblables. Voyez son Traité du Fanatisme de l'Eglise romaine, pag. m. 240, 307 et suiv. Voyez, tom. IV, pag. 129, remarque (k) de l'article BRACHMANES, un semblable jargon.

RUA (PIERRE), savant Espagnol, qui enseigna les belles-lettres dans Soria, sa patrie (A), a vécu au XVI^e. siècle. Il publia trois lettres (a) contre Antoine de Guévara, qui sont très-doc-tes et très-curieuses, où il réfuta une infinité de faussetés que cet auteur avait publiées, et le ridicule subterfuge dont il le vit se servir. C'est ce qu'on verra dans le passage d'André Schottus que je rapporte (B). M. Mo-

(a) Intitulées, *Cartas del Bachiller Rua*. Nicol. Anton., Biblioth. hisp., tom. II, pag. 187.

réri est tombé dans une insigne bêtise (C).

(A) Dans *Soria la patrie*.] Il semble d'abord qu'il n'y ait aucune conformité entre André Schottus et don Nicolas Antonio. L'un dit, *Petrus Rluu Numantinus primum Abulæ, post Numantia in patria annos plurimos ad extremam usque ætatem bonas litteras docuit*(1); et l'autre, *Petrus Rua; Soriensis, Abulæ primum, mox in patriæ urbe juventutem humanioribus imbuat litteris ad extremam usque ætatem*(2); mais dans le fond ils disent la même chose. Soria, bâtie proche des ruines de Numance, est nommée *Numantia* par quelques-uns, et entre autres par André Schottus.

(B) On verra dans le passage d'André Schottus. Le voici. *In quo egregie versatum fuisse testantur epist. III, hispanice scriptæ, eruditionis plenæ, et humanitatis satis copiosæ: quibus Ant. Guevarra (qui tum solus doctrinæ, et eloquentiæ arcem tenere videbatur) errores, mendaciæque in historiis antiquorum, veteribusque monumentis lapidum, et nummorum explicandis, egregie refellit. Valdè ut mirer Gallos, Guevarra epistolas conversas Aurco titulo decorasse; manibusque ita tenere solitos, ut pro oraculis circumferant, quæ tot mendaciarum, quot versibus scatere dicantur. Rua itaque de tot millibus multa indicavit, faciemque prætulit, ne quis posthac credulus in errorem induceretur. Epist. I, numismatum inscriptiones, et confinxisse, et ridiculè explicasse, in chronologiæ et magistratuum dignitate turpiter hallucinatum. Epist. II, errasse in historiæ rom., temporum ratione, locorumque nominibus, solenne illud suum servando, audacter ut omnia pronunciet, quasi posteris imponere volens, aut credens omnes ei tenerè assensuros audito illo pythagoreorum auriq; æq; eornicum oculos confixit, citans ileutem, et prodigiosa nomina propria historicorum, eundemque arbitratus suo, ad hanc diem inaudita. De numismatibus ineptè et ridiculè lege; ut et de*

legibus rom. et legum auctoribus de lege Julii Poppæ, Cornelii, Falcidii, aliisque: de Medicinæ et Empiricæ. Epistola III, ut mole sua, ita rerum pondere ceteris major est. Cum enim Guevarra omnem antiquitati fidem derogare niteretur, epistolâ quâdam, quo ficta mendacia tegeret, velaret, vel tueretur; eum à sacris litteris discesseris, omnia incerta fabulisque plena affirmat. Refellit virum disertè Rua ex Athenagoræ Apologiâ pro Christianis, et hoc esse omnem artium tractationem, fulemque ut societatis humanæ, ita et scientiarum vinculum à medio tollere(3). Ceci est un supplément curieux à l'article de Guévara.

(C) *M. Moréri est tombé dans une insigne bêtise.*] Il a dit que *Pierre Rua* a fait un traité de *Legè Julid, Poppæ, Cornelii, Falcidii, etc.*, de *Medicinæ et Empiricæ*; et il a cité l'ouvrage du père Schottus. Quel monstre! Ce père ne dit-il pas clairement, non que Rua fit un traité de ces matières, mais que sa 11^e. lettre fut destinée à montrer les faussetés de Guévara sur plusieurs autres matières, et en particulier sur celles-là? D'ailleurs la loi *Julia* et la loi *Poppæ* ne sont pas deux lois, mais une seule. Le père Schottus le marque assez nettement: il ne met point de virgule entre *Julia* et *Poppæ*.

(1) Andr. Schottus, Biblioth. hisp., pag. 567.

RUARUS (MARTIN), ministre socinien*, était né à Krempen (a) en Allemagne. Il fut infecté des hérésies sociniennes par Ernest Sonéras, professeur à Altdorf, qui les enseignait secrètement. Il s'y obstina de telle sorte, qu'il aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à cette secte. Il se fit estimer et au dedans et au dehors, par son jugement, par son savoir, et

* J.-L. Mosheim avait entrepris une Vie de Ruarus, qui n'a pas vu le jour. Il était très-mécontent de l'article de Bayle, ainsi qu'on le voit dans une lettre à Lacroze, 1766 Joly reproduit, extraite du *Thesaurus epistolæ Lacrozianæ*, Leipzig, 1742, in-4^o.

(a) Ville du pays de Holstein.

(1) Andr. Schottus, Biblioth. hisp., p. 567.

(2) Nicol. Anton., Biblioth. Scriptor. hisp., tom. II, pag. 187.

par ses mœurs (b). Il fut recteur du collège de Racovie, et puis ministre des sociniens de Dantzick, soit dans la ville, soit au bourg de Strassin; et il mourut dans cet emploi, l'an 1657 (c), à l'âge de soixante et dix ans (d). Il l'exerçoit déjà l'an 1635, comme il paraît par le voyage de Jacques (*) Ogier (A). Il est auteur de quelques écrits qui ont été imprimés (B). Le fameux Calixte employa tous les moyens dont il se put aviser pour le convertir, pendant le colloque de Thorn, l'an 1646, mais il n'y put rien gagner (e).

(b) Ob eruditionis, judicijque præstantiam, morumque integritatem, in magno et apud istos et alios eruditos fuit pretio. Mollerus, Isagoge ad Hist. Chersones. cimbricæ, parte III, pag. 106.

(c) Idem, ibid.

(d) Sandius, in Biblioth. Antitritit. pag. 114.

(*) Il fallait dire Charles Ogier, ainsi que M. Bayle le nomme ici en note, citat. (1), et dans la remarque (Q) de l'article ULSEFELD, tom. XIV. D'ailleurs, voici le titre entier de ces Voyages: Caroli Ogerii Ephemerides, sive Iter Danicum, Suecicum, Polonicum, cum esset in comitatibus illustris. Claudii Mennii, comitis Anaxitæ, ad Septentrionis regem extraordinarij legati. Lutetia Parisiorum, apud Petrum le Petit, 1636, in-8°. Il a été appelé Ogier le Danois, à cause de son Voyage en Danemark. Son frère, le prieur Ogier, s'appelait François. REM. CRIT. [La date de 1636, donnée à l'édition du voyage d'Ogier, est une faute, comme dit Leclerc; mais ce n'est peut-être qu'une faute d'impression, dit Joly. L'ouvrage est de 1656, ainsi qu'on le lit dans la remarque (Q) de l'article ULSEFELD, tome XIV.]

(e) Nulli ut popularum hunc suum in viam revocaret, peperit opera, sed pertinaciam ejus superare non potuit. Mollerus, Isagoge ad Hist. Chers. cimbricæ, parte III, pag. 107.

(A) Par le voyage de Jacques Ogier.] Cet auteur était à Dantzic, l'an 1635, à la suite du comte d'Avaux, ambassadeur de sa majesté chrétienne. Il raconte qu'il fut abordé dans une boutique de libraire par

un certain Ruardus (il fallait dire Ruarus), avec qui il s'entretint en latin pendant deux heures; et puis en français. *Aggressus me est quidam N. Ruardus, quocum per duas horas collocutus sum latine, et deinde gallicè, qui me ad ades suas adeundas invitavit. Didici postea ab aliquo, eum esse arianorum pastorem; sunt quippè Gedani hujusmodi homines, qui clàm congregantur, inscio vel dissimulante senatu (1).*

(B) Il est auteur de quelques écrits.] Il a fait des notes sur le Catéchisme des Églises sociniennes de Pologne: ces notes furent ajoutées à l'édition qui fut faite de ce Catéchisme l'an 1665. Elles se trouvent aussi à l'édition de 1680. Il a fait d'autres notes sur le même ouvrage qui n'ont pas été imprimées (2). On a deux centuries de ses lettres: la 1^{re}. fut imprimée à Amsterdam, chez David Ruarus, fils de l'auteur, l'an 1677, avec une préface de JOACHIM RUARUS, frère de David. La 2^{de}. fut imprimée l'an 1681, chez le même David, qui y joignit une préface. Ces lettres sont bien curieuses (3)*. On l'a cru auteur de la version allemande du Nouveau Testament faite à Racovie, et publiée l'an 1630 (4); mais c'est une erreur. *Quos falli mihi constat, tum ex Sandio (*), illam Johann. Crellio et Joach. Stegmanno seniori vindicante, tum ex indicio filij, quem noster reliquit cognominis, Amstelodami viventis, a quo, adornatam eam credi à Christoph. Ostorodo de curijs aliquot revisam autem esse à totâ societate et in hæc parente suo, ac præfationem tandem à Crellio affectam, A. 1681 sum edoctus (5).*

(1) Carol. Ogerius, in Itiner. Polonico, pag. 418, 419.

(2) Tit. de Sandius, in Biblioth. Antitritit. pag. 114.

(3) Eruditæ et lectu dignissimæ. Mollerus, Isagoge ad Hist. Cherson. cimbricæ, part. III, pag. 107. Voyez Morhof, Polyhist., c. XXIV, pag. 309.

* Ces lettres ont été, dit Joly, réimprimées à la suite de l'ouvrage intitulé, Gustavi Georgij Zeitneri D. P. P., et P. Historia Crypto-Sociniani Altorfinae quondam academici infestæ arcanæ, etc., Leipzig, 1739, in-4°.

(4) Voyez Math. Zimmermanni Dissert. inang. de Acceptatione, pag. 27 et 31, apud Mollerum, ibid.

(5) In Biblioth. Antitritit. p. 94, 116, 132.

(6) Mollerus, ibidem.

RUBÉNUS (LÉONARD), natif d'Essen (a) en Allemagne, se fit bénédictin à Cologne, le 11 de juillet 1596 (b). Il avait demeuré plusieurs années en Livonie, en Lithuanie, et en Transylvanie, pour les intérêts de la catholicité. Il était en Transylvanie, l'an 1588, et il publia des thèses sur l'idolâtrie, et les dédia au prince Sigismond Battori. Il les exposa à la dispute publique, mais personne ne se présenta pour les attaquer. On le pria en divers lieux d'en donner une seconde édition, et c'est ce qui fit qu'il retoucha cette matière, et qu'il la traita plus amplement (c), d'où sortit un livre de 327 pages in-8°, qu'il fit imprimer à Cologne, l'an 1597. Il raconte une chose qui fait connaître que la Livonie était encore infectée de l'idolâtrie des païens (A). M. Konig ne savait de cet auteur sinon qu'il entreprit de faire un livre de *falsis Prophetis*, l'an 1600 (d).

(a) Petite ville à trois lieues du Rhin et de Duisbourg.

(b) Voyez l'épître dédicatoire de son *Traité de Idololatriâ*.

(c) Voyez son avertissement au lecteur.

(d) Vous verrez dans le Catalogue d'Oxford un livre de Léonardus Rubénus, de *falsis Prophetis* et *Lapis rapacibus*, imprimé à Paderborn, in-8°, l'an 1606.

(A) Il raconte une chose qui fait connaître que la Livonie était encore infectée de l'idolâtrie des païens. Ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Corpat, qui est presque la dernière ville de Livonie, il trouva sur son chemin les bois sacrés des Estoniens. Il y vit un pin d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaire dont les branches étaient remplies de divers morceaux de vieux drap, et les racines couvertes de plusieurs bottes de paille et de foin. Il demanda à un homme du voisinage ce

que cela voulait dire : on lui répondit que les habitants des environs adoraient cet arbre, et que les femmes heureusement accouchées apportaient là des bottes de foin ; qu'ils avaient aussi la coutume d'y offrir en certain temps un tonneau de bière, et d'en jeter un tonneau au lac de Mérienbourg, quand il tonnait ; et qu'ils prenaient le tonnerre pour le fils de Dieu, et s'imaginaient l'apaiser par l'effusion de cette liqueur. Il demanda une bonne hache, car celle qu'il avait dans son chariot était émoussée, et lorsqu'on lui demanda quel était son but, je veux vous montrer, répondit-il, la faiblesse de l'objet de votre culte. Les Estoniens répondirent qu'ils ne pouvaient faire sans un extrême péril ce qu'il souhaitait, et lui crièrent qu'il se gardât bien de passer sous l'arbre, et que s'il le faisait lui et son chariot seraient enlevés. Il ne laissa pas d'y faire aller ses chevaux, et ayant pris sa hache, il entailla, par dévotion, sur ce pin une figure de eroix ; et de peur que cette figure, faite par un homme qu'ils honoraient jusqu'à l'appeler le grand temple de Dieu, n'augmentât leur superstition, il entailla une potence sur le même pin, et se moquant d'eux, leur dit : Voilà votre Dieu (1).

(1) Tiré de Rubénus, lib. I de Idololatriâ, cap. XVIII, pag. 66.

RUCELLAÏ (JEAN), noble Florentin et bon poète, vivait au XVI^e siècle. J'ai dit ailleurs (a) qu'il composa en 1524, à Rome, un poème intitulé *le Api* : j'ajoute présentement qu'il était alors gouverneur du château Saint-Ange, et que PALLA RUCELLAÏ, son frère, fit imprimer ce poème à Florence, l'an 1539, in-8°, et le dédia à Gio. Giorgio Trissino, auteur de *l'Italia liberata da Goti*, qui fut imprimée à Rome, l'an 1547. Jean Rucellaï fit aussi une tragédie

(a) Dans la remarque (E) de l'article ORICELARIUS, à la fin tome XI, pag. 241.

intitulée, *Oreste*. Léon Allazzi en fait mention à la page 605 de sa *Drammaturgia* (b).

(b) Tiré de la Bibliotheca Aprosiana, pag. 458, 459.

RUFFI (ANTOINE DE), conseiller en la sénéchaussée de Marseille, sa patrie, s'acquitta de cette charge avec beaucoup d'intégrité, et avec une délicatesse de conscience bien singulière. Il s'appliqua d'ailleurs aux recherches historiques avec une diligence et avec une patience merveilleuses. On sait cela par son Histoire de Marseille, qui fut imprimée, l'an 1642, et dont on a fait une édition beaucoup plus ample l'an 1696, en deux volumes in-folio (a). Il n'avait que trente-cinq ans lorsqu'elle fut imprimée pour la première fois. Il fut honoré d'une charge de conseiller d'état en 1654; et ce fut un *témoignage de l'estime*, qu'on faisait de sa science et de son mérite. La preuve que j'apporterai de la délicatesse de sa conscience (A) me donnera lieu de discuter une question touchant l'ignorance qui excuse de péché, et d'examiner les réponses que l'on peut faire aux comparaisons tirées ou des juges dont les sentences sont iniques malgré eux (B), ou des médecins dont les remèdes en dépit de leur bonne foi et de leur science deviennent mortels (C). Notre Ruffi vécut quatre-vingt-deux ans. On ne peut connaître, par l'éloge que je cite, (b) l'année de sa

naissance ni l'année de sa mort : c'est une omission blâmable (D). LOUIS ANTOINE DE RUFFI, son fils, a eu part aux additions de la seconde édition de l'Histoire de Marseille.

(A) *La délicatesse de sa conscience.* On en peut juger « par la restitution qu'il fit à une personne dont il avait été le rapporteur; il craignait de n'avoir pas donné assez de temps à l'examen de son procès, et d'avoir influé à sa perte par un peu de négligence : bien éloigné de chercher des excuses et des raisons dont l'amour-propre ne manquait jamais dans ces sortes d'examens, il se condamna sévèrement lui-même; il fit restituer par un prêtre de l'oratoire la somme que cette personne avait perdue, et peut-être que la délicatesse du juge fut plus favorable à ce plaideur que ne l'eût été un examen plus rigoureux de son droit et de ses raisons. Aussi une si grande probité fut authentiquement reconnue par le parlement de Provence, dans un arrêt qu'il rendit l'an 1655, à la requête de M. le procureur général du roi. » Voilà ce qu'on trouve dans l'éloge de M. de Ruffi (1), à la suite de ces paroles : *Il n'est jamais monté sur le tribunal, qu'il ne se soit rempli l'esprit de cette belle et religieuse séance de justice dont le prophète royal nous donne l'idée dans un de ses psaumes : Dieu s'est trouvé dans l'assemblée des dieux, étant au milieu d'eux, il les a jugés, stetit in synagoga deorum, in medio autem deos dijudicat : plein des sentimens qu'une telle pensée peut inspirer, il pesait tout au poids du sanctuaire : les sentimens de la chair et du sang, les dangereuses séductions de l'amitié, la force de l'intérêt, ne l'ont jamais fait écarter des sentiers de la justice : il n'oubliait rien pour connaître la vérité : sa fermeté à défendre l'innocence et à punir le crime, était aussi grande que sa pénétration, et il n'a jamais dit son avis, ni prononcé de jugement, qu'il n'ait sérieu-*

(a) Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans, mois de juin 1697.

(b) Voyez son éloge, à la tête de l'Histoire de Marseille, à l'édition de 1696; composé par Pierre Antoine de Pascal, son neveu, religieux dans l'abbaye de Toronet.

(1) Il est à la tête de la seconde édition de l'Histoire de Marseille.

sement examiné s'il pourrait le soutenir au tribunal de ce Dieu sévère qui à la fin des temps doit juger les justices des hommes.

Il n'a pas été inutile que je remarquasse que ces dernières paroles précèdent immédiatement celles où l'on rapporte qu'il restitua une somme qu'un plaideur avait perdue. Cela me donne lieu de faire une réflexion assez importante. L'auteur de l'éloge prétend sans doute que M. de Ruffi avait apporté dans l'examen de ce procès son exactitude ordinaire, mais que par trop de délicatesse il craignoit d'avoir été un peu négligent. Cet auteur, dis-je, a voulu sans doute que nous eussions que le scrupule de ce juge était fondé sur des lumières acquises depuis l'arrêt. Voici en un mot comment il faut concevoir la chose. Le rapporteur employa toute sa science, toute son application, toute son intégrité; mais, après le jugement de la cause, il découvrit par je ne sais quelle voie que la partie qui avait perdu sa cause avait plus de droit qu'il n'avait cru. Il pensa donc que s'il avait mieux examiné toutes les pièces il aurait fait un rapport plus favorable, et là-dessus il jugea qu'il n'était pas innocent, et il se crut obligé à restituer. D'où paraît qu'il eut une conscience très-délicate et très-scrupuleuse. Il ne faudrait point la qualifier ainsi, en supposant que sa mémoire lui représenta quelque négligence affectée, quelque paresse, quelque impatience; car en ce cas-là un rapporteur qui se trompe est manifestement criminel : son ignorance ne le dispense pas; et s'il est troublé par des remords, ce n'est pas un signe que sa conscience soit délicate : elle pourrait être dure, et s'alarmer néanmoins fort vivement de ces reproches intérieurs. Mais je suppose, en conséquence des expressions de l'élogiste, que M. de Ruffi n'avait à se reprocher rien de semblable. Il avait eu une sincère intention de bien rapporter; il n'avait rien négligé de tout ce qu'il avait cru nécessaire et il savait qu'en cent autres causes, l'application avec laquelle il examina celle-ci avait été suffisante. Il ne se reprochait donc que d'avoir cru qu'il avait fait tout ce qu'un bon rapporteur devait faire ;

car enfin la suite des choses lui avait appris qu'il étoit possible de mieux rapporter ce procès qu'il ne l'avait rapporté. Puisque sa conscience ne se tenait point en repos dans cette situation, elle aurait été capable de s'inquiéter, quand même il eût su qu'il n'étoit guère possible, humainement parlant, de mieux faire qu'il n'avait fait, et que son ignorance étoit invincible. A quoi bon tout ceci, me dira-t-on ? Vous l'allez voir.

Il a paru en Hollande quelques écrits, depuis dix ans (2), sur les droits de la conscience erronée. Les auteurs qui ont soutenu que l'ignorance ne dispense pas, ont allégué des exemples de quelques saints qui ont eu un regret extrême de ce qu'ils avaient commis dans une bonne intention, et dans la pensée de servir Dieu, et qui croyaient avoir besoin de miséricorde, etc. De tels exemples, généralement parlant, ne prouvent rien; car une conscience délicate et pénétrée de l'amour de la vertu, s'afflige même d'une faute qui est purement matérielle; je veux dire qu'il a été fait par une ignorance invincible. Un médecin qui apprendrait par révélation qu'un remède qu'il a donné a fait mourir le malade, quoique, selon toutes les règles de l'art et selon toutes les lumières qui sont du ressort de l'homme, il ait dû le faire prendre, un tel médecin, dis-je, s'il étoit fort consciencieux et fort charitable, aurait un regret extrême de sa conduite. Il la réparerait de son mieux par des aumônes distribuées à la famille du défunt, réduite à la pauvreté pour avoir perdu son chef. Il serait néanmoins très-innocent devant Dieu; car je suppose que son ignorance aurait été invincible, et telle qu'elle doit être pour discuter, selon les théologiens les plus sévères (3) : disons-en autant d'un juge qui aurait fait perdre un procès dans des circonstances où toute la science humaine n'eût pu discerner la vérité. Il s'affligerait de la sentence, s'il venait à découvrir le

(2) On écrit ceci au mois de septembre 1697.

(3) On a vu, dans ce vol., page 212, remarque (A) de l'article *Humains*, au premier article, qu'ils ne reconnaissent, proprement parlant, aucune ignorance invincible dans les matières de religion; mais ils ne sont pas si rigides à l'égard des faits, et des disciplines humaines.

droit des parties condamnées ; il s'en affligerait, dis-je, et il réparerait le dommage, si sa conscience et sa vertu étaient parfaites. L'auteur de l'éloge de M. de Ruffi nous en a fourni un exemple. Qu'on ne vienne donc plus nous alléguer de pareils regrets ou de pareilles réparations comme une preuve que l'ignorance non affectée ne disculpe point. Plus on a de piété, plus s'afflige-t-on des fautes matérielles que l'on a commises par erreur. La conscience, soit par humilité, soit par précaution, devient plus sévère que Dieu même. On pourrait citer mille cas où l'homme innocent s'afflige, répare, restitue, etc. Un honnête homme apprend-il que son cheval a estropié quelqu'un, n'en est-il pas bien affligé ? Ne paie-t-il pas quelquefois le chirurgien qui pansé ce misérable ? et si sa conscience est scrupuleuse, ne craint-il pas que Dieu lui demande compte de sa négligence et de ce qu'il a nourri une telle bête ? Cependant, où sont les casuistes de bon sens qui ne connaissent l'innocence de cet honnête homme, s'ils savent que ce n'est point par sa faute que son cheval a rué ? Un orateur qui serait demeuré court, et qui, par cette infortune très-involontaire, aurait causé du dommage à son prochain, n'en aurait-il pas une mortelle affliction ? S'il en demandait pardon à Dieu, et s'il réparait ce dommage, en faudrait-il conclure qu'il a péché ; faudrait-il métamorphoser en faute morale un simple défaut physique qui est aussi indépendant de notre raison et de notre liberté, que la faiblesse des yeux subitement éblouis par une lumière trop vive. Je suppose que l'orateur n'a rien négligé de tout ce qu'il connaissait nécessaire pour bien retenir toute sa harangue. Ne sortons point de notre espèce : demeurons en à l'ignorance des bons juges. Le premier président du parlement de Paris harangua la compagnie à l'ouverture des audiences, en l'an 1693. Il représenta que lorsqu'on croit avoir mis tout en usage pour voir clair dans une affaire, on ne laisse pas de faire des injustices en croyant ne prononcer que des arrêts équitables, ce qui s'est vu dans la cause de feu M. de Lauglade, où toutes les lumières des juges et toutes celles qu'ils purent chercher pour éclaircir la vérité n'avaient pu

les empêcher de condamner un innocent, ce qu'ils avaient tâché à réparer par leur arrêt (4). Voilà donc des juges intègres, diligents, qui ont fait leur devoir autant qu'ils ont pu, et qui cependant ont eu regret de leur erreur, et l'ont réparée. S'ils étaient morts avant que de découvrir qu'ils s'étaient trompés, et en pouvant se rendre un bon témoignage d'avoir employé toutes leurs forces à bien discerner la vérité, eussent-ils eu rien à craindre de la justice divine ? Peut-on prétendre qu'ils ont été obligés à surmonter des obstacles qui à leur égard étaient invincibles ? Voyez l'auteur du Commentaire philosophique, (5), qui a tellement montré qu'en certains cas on peut condamner l'innocent et absoudre le coupable sans faire un péché, que le savant ministre d'Utrecht, qui a écrit contre lui (6), n'a point attaqué ce dogme.

(B) *J'examinerai les réponses. . . aux comparaisons tirées des juges dont les sentences sont iniques malgré eux.* Les juges ignorans, me direz-vous, méritent-ils d'être disculpés, eux qui causent tant de désordre ? savez-vous bien qu'on les punit ? Car si l'on s'adresse au souverain ou à quelque tribunal supérieur, on fait casser leur sentence ; on les fait censurer et dégrader même quelquefois. *C'est là le cours ordinaire de la justice humaine.* Or, si les princes châtient ainsi l'ignorance de leurs lois, comment oserait-on dire que Dieu ne punira pas l'ignorance de sa parole ? Cette comparaison n'est donc pas avantageuse à la doctrine des tolérans. J'ai à répondre trois choses.

I. Un juge qui, par une crasse ignorance, prendrait le mauvais parti dans une affaire très-facile à bien juger, mériterait sans doute la dégradation, non pas en qualité de malhonnête homme, s'il avait suivi les instincts de sa conscience (7) avec la

(4) *Mercur Galant du mois de novembre 1693, pag. 315.*

(5) *Au supplément, pag. 33 & suiv., pag. 62 et suiv., jusqu'à la p. 81. Voyez aussi les Essais de Moravus, liv. III, chap. XIII, pag. m. 518.*

(6) *Voyez le livre de M. Saurin, intitulé : Réflexions sur les Droits de la Conscience, imprimé à Utrecht, 1697.*

(7) *Supposez qu'un tel juge puisse passer pour avoir une conscience bien droite. Sur quoi voyez la page 653, citation (10).*

meilleure intention du monde de faire droit aux parties, mais en qualité d'homme mal propre à cet emploi-là; et si ceux qui le dégradent connaissent la pureté de son cœur, ils le déclareraient homme de bien, consciencieux, amateur de la justice; et ils marqueraient authentiquement qu'il ne lui manque que du savoir. C'est comme si un ambassadeur renvoyait un secrétaire dont l'écriture ne serait pas assez lisible, et dont il aurait reconnu la fidélité et l'habileté. Il ne prétendrait pas le flétrir du côté du cœur ni du côté de l'esprit, mais il ferait seulement connaître qu'il n'avait pu se servir de lui à cause qu'il avait besoin d'une personne qui peignit bien. Comparons ensemble deux juges, l'un fort savant, l'autre médiocrement habile, tous deux d'une égale intégrité. Qu'ils opinent sur une affaire, l'un pour l'affirmative, l'autre pour la négative; qu'ils fassent cela selon les lumières de leur conscience, et après avoir employé toute l'industrie et toute l'application qui leur est possible pour découvrir le droit; que le suffrage du plus savant soit juste, que le suffrage de l'autre soit injuste, je soutiens que, par rapport à la droiture du cœur, l'un ne surpasse point l'autre : il est meilleur juge et plus capable de son emploi, je l'accorde, parce que les qualités d'un bon juge comprennent les lumières de l'esprit et l'intégrité de la conscience; mais il n'a pas plus de probité, il n'est pas plus zélé pour la justice.

II. Quant à ce cours ordinaire dont on nous parle, de punir les juges ignorans, je ne sais si l'on en pourrait donner des exemples. Rien n'est plus fréquent que de voir gagner des procès, dans une cour souveraine, qui avaient été perdus dans une cour inférieure, mais cela n'inflige aucune note aux tribunaux dont les sentences ne sont point confirmées. Les juges inférieurs ne sont ni cassés ni censurés, qu'au cas qu'il y ait des présomptions manifestes de corruption et de partialité, ou pour le moins d'une ignorance très-crasse; et dès qu'on suppose que les présidiaux ont jugé selon leurs lumières, quelque bornées qu'on les trouve, on se contente de rectifier leurs jugemens. Je voudrais bien que l'on me citât quelques exemples de

juges dégradés pour le défaut de savoir, et reconnus en même temps consciencieux, incorruptibles et fort appliqués à l'étude et à l'examen des causes. Je suis persuadé que les punitions des juges sont toujours fondées sur la présupposition qu'ils ont été corrompus, qu'ils ont agi par passion, ou qu'ils croupissent volontairement dans l'ignorance. Mais voici un exemple formel pour le sentiment du Commentaire philosophique. « Il ne s'en- » suit pas que nous disions les juges » iniques, si nous nous disons innocens, n'étant chose incompatible » aux jugemens des parquets humains, » où les hommes peuvent tromper et » estre trompez, que l'innocent soit » condamné ou le criminel absout » par un juste juge. En plusieurs jugemens civils et criminels, se trouvent des juges contraires en opinion, et souvent partis, où le droit est douteux, et se pouvant faire que tous suivent la direction de la loy : il se peut faire aussi que tous sont justes, tant ceux qui absolvent que ceux qui condamnent, nonobstant cette contrariété d'opinions, jugeant chacun selon qu'il lui semble estre de raison (*). Quand le roy Henry second, vostre predecesseur, eust entendu que Pelisson, président au parlement de Chambery, qui estoit alors à la France, avait esté desposé de son estat par arrest du parlement de Dijon, à la poursuite du procureur du roy Tabouct, et que depuis, étant la cause renvoyée au parlement de Paris, en vertu des lettres de révision obtenues par luy, avoit esté absout, et iceluy procureur condamné, il justifia en cette contrariété d'arrest tous les juges, disant que les uns avoient jugé selon leur conscience, les autres selon le droit (8). »

III. Il ne faut point perdre de vue le vrai état de la question. L'auteur du Commentaire philosophique compare ensemble ceux qui se trompent dans un procès et ceux qui se trompent dans les controverses de religion; mais il suppose que ni les uns

(*) Réponse du roy Henry II, sur deux jugemens contraires.

(8) Richesne, Plainte apologétique au roy Henry IV, pour les jésuites, page m. 462.

ni les autres ne sont excusables qu'en cas qu'ils aient sincèrement, et de tout leur cœur, employé toutes les forces de leur esprit au discernement de la vérité. S'il a prétendu qu'il y a des cas où les juges condamnent un innocent et absolvent un criminel sans être coupables, il a prétendu aussi qu'ils font alors tout ce qu'ils peuvent et tout ce que les lois prescrivent pour la découverte du fait, et qu'il n'y a eu que les embarras de la cause, qui, s'étant trouvés insurmontables, les ont engagés à faire un faux jugement, conforme néanmoins aux lumières de la conscience et aux procédures juridiques. S'il y a des exemples que de pareils juges aient été dégradés par des supérieurs qui les crussent également doctes et intègres, si cette dégradation paraît légitime aux gens sages, on a quelque sujet d'en tirer des conséquences en faveur du sentiment qui établit que Dieu punira les ignorans de bonne foi. Mais si la chose se passe tout autrement parmi les hommes, que deviendront ces conséquences? et n'aura-t-on pas raison d'en craindre de toutes contraires, celle-ci notamment, puisque les rois ne punissent pas ceux qui ne peuvent, avec toute leur application et avec toute leur bonne conscience, éviter l'abus dans le jugement d'un procès fort embrouillé, à plus forte raison Dieu, qui est l'équité et la bonté même, supportera-t-il ceux qui ne peuvent démêler le sens d'un passage très-obscur de l'Écriture.

Il me reste deux choses à dire : l'une est qu'un juge dont l'ignorance est très-crasse ne peut presque point passer pour homme de bien, car elle suppose qu'il a négligé de s'instruire, et qu'il est d'une paresse inexcusable (9), ou abandonné aux plaisirs. Il n'est pas possible d'avoir la conscience bonne (10), quand on se comporte ainsi dans l'exercice d'une telle charge. Et si l'on dégrade un tel homme, cela ne signifie pas que l'on ait puni l'i-

gnorance involontaire, et de bonne foi. L'autre chose que je veux dire, est que je n'avance toutes ces observations-ci que comme des doutes ou comme des probabilités à examiner, et sans prendre le fait et cause du Commentaire philosophique. Et pour faire voir à mes lecteurs que je n'ai aucune envie d'exténuer les défauts d'un juge qui ne procède que d'ignorance, je mettrai ici un jugement qui les foudroie. « M. le premier président de » Lamoignon aurait cru manquer à » la partie la plus essentielle de son » état, si, comme il sentait ses intentions droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il ordinairement qu'il y avait peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait : l'un pèche avec connaissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit par un homme qui les trompe ou par un homme qui s'est trompé (11). »

(C) . . . ou des médecins dont les remèdes, en dépit de leur bonne foi et de leur science, deviennent mortels. Ceci sera expédié en moins de mots. Un médecin, me direz-vous, qui, s'étant persuadé que l'arsenic est un bon remède, le donnerait à ses malades, et les enverrait par douzaines en l'autre monde, serait châtié justement et dans ce siècle et dans celui qui est à venir, quoiqu'il alléguât son ignorance involontaire. Voilà l'image d'un hérésiarque. Je réponds que l'existence d'un tel médecin est impossible, moralement parlant; ce n'est donc point un exemple à alléguer. Il faudrait qu'un homme qui pourrait se persuader que l'arsenic est un bon remède, fût semblable à ceux qui se persuadent qu'ils sont rois

(9) Notez que s'il étudiait avec assiduité, et que néanmoins il demeurât très-ignorant, ce serait une marque de stupidité d'esprit. Il serait donc condamnable de s'être ingéré à être juge : il ne se serait point examiné, il se serait mis d'une chose qui paraît ses forces, et il y persisterait depuis même qu'il aurait éprouvé l'inutilité de ses études.

(10) Voyez citation (7).

(11) Fléchier, Oraison funèbre de M. le premier président de Lamoignon, pag. 435 du vol. de ses Oraisons funèbres, édition de Hollande.

de France, qu'ils sont de beurres, et qu'ainsi ils ne doivent point s'approcher du feu. Les parens ont soin de garder à vue de telles gens ou de les enfermer dans les Pctites Maisons. Personne ne les consulte, ni dans les maladies ni dans les procès, pour se conduire selon leurs conseils. Si l'on suppose qu'un chimiste peut croire de bonne foi qu'il sait préparer l'arsenio de telle sorte qu'il en fait un bon remède, voici le moyen de bien juger de son ignorance. Ou il a éprouvé la vertu de ce remède, ou il ne l'a pas éprouvée. S'il ne l'a pas éprouvée, il faut juger ou qu'il ne croit point ce qu'il dit, ou qu'il est fou. S'il l'a éprouvée, et qu'il ait pourtant persévéré dans son sentiment, on peut le prendre à coup sûr pour un scélérat ou pour un fou. L'ignorance de bonne foi suppose que l'on s'est mis à l'examen des raisons avec un désir sincère de trouver le fort et le faible de chacune, et sans être dirigé par l'avarice, par l'orgueil, par la charlatanerie. Pour comparer raisonnablement les hérésiarques à ce médecin imaginaire qui fait mourir tant de gens, il faudrait qu'ils eussent vu la damnation éternelle de leurs premiers sectateurs. Si cela ne les avait pas convertis, il faudrait de deux choses l'une, ou qu'ils fussent insensés, ou qu'ils parlassent contre leur conscience; et dans l'un et l'autre cas, ils devraient être livrés au bras séculier; au premier cas, pour être mis dans un hôpital de fous; au second cas, pour souffrir la peine des blasphémateurs du Dieu qu'ils connaissent. Ce n'est point pour de telles gens que l'on demande la tolérance.

Quant aux peines que mériterait devant Dieu le médecin qui aurait fait prendre de l'arsenic, on se peut facilement déterminer à cette thèse : s'il était fou, ses actions seront jugées comme celle des fous. S'il n'était pas fou, elles seront jugées selon que son ignorance aura été volontaire ou involontaire. Or par l'ignorance volontaire on doit entendre celle qui naît de paresse ou de quelque autre défaut que nous pouvons corriger.

(D) *C'est une omission blâmable.* Paul Jove, Scévole de Sainte-Marthe, et plusieurs autres élogistes ont commis souvent le même péché. Crai-

gnaient-ils qu'une date ne préjudiciât à la cadence de la période? cherchaient-ils la brièveté? Que ces excuses seraient vaines! Si des motifs ridicules comme ceux-là leur servaient de règle, qu'en mettaient-ils à la marge ce qu'on les censure d'avoir omis? Je suis sûr qu'en quelques rencontres, ils ont gardé le silence parce qu'ils ne savaient pas l'année natale ou l'année mortuaire de leurs héros. On ne peut point excuser sur cette ignorance celui qui a fait l'éloge de M. de Ruffi. Mais, dira-t-on en sa faveur, ne marque-t-il pas que l'Histoire de Marseille fut imprimée lorsque l'auteur n'avait que trente-cinq ans? ne marque-t-il pas que l'auteur vécut quatre-vingt-deux ans? n'est-il pas aisé d'inférer de là qu'il était né l'an 1607, et qu'il mourut l'an 1689? Je réponds que non; parce qu'il n'a point coté que l'Histoire de Marseille fut imprimée l'an 1642, et qu'on ne voit cette date ni dans l'épître dédicatoire, ni dans la préface, ni dans le privilège du roi, ni dans aucune partie des prolégomènes. On a donc besoin d'un autre livre pour savoir l'année de la naissance et de la mort de cet auteur. C'est donc une faute; car, pour de tels faits, il ne faudrait pas donner la peine de recourir à d'autres pages du même livre. Combien moins est-il permis d'imposer la nécessité de consulter un autre ouvrage?

RUFIN, favori de l'empereur Théodose, « était Gaulois de la » province d'Aquitaine (a), d'une » né condition médiocre, mais » d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli; propre à divertir un prince et capable même » de le servir. Il vint à la cour » de Constantinople; il s'y fit » des amis et des protecteurs; » il fut connu de Théodose; il » lui plut. Il ménagea si bien » ces commencemens de fortune, » qu'il parvint en peu de temps » à des emplois considérables.

(a) Né à Élése, selon Claudien. C'était alors la capitale du pays qu'on nomme aujourd'hui l'Armagnac, dans la Gascogne proprement dite.

» L'empereur lui donna la charge de grand-maître de son palais (*), le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius. Cet homme se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. Son ambition croissait avec sa fortune. Il cherchait à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il opprimait par ses calomnies (*). C'était assez pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire et de pouvoir lui disputer le rang qu'il tenait. Comme il craignait néanmoins de perdre l'amitié du prince s'il ne conservait son estime, il paraissait modeste et désintéressé. Il couvrait ses mauvais conseils de prétextes de justice ou de politique, et savait si bien faire valoir ses bonnes qualités, et cacher les mauvaises, que l'empereur, tout éclairé et tout jaloux qu'il était de son autorité, était bien souvent trompé, et gouverné sans s'en apercevoir. Les principaux seigneurs de la cour ne purent voir l'élévation de ce favori sans en être piqués (*). Ils conspirèrent ensemble contre lui, et résolurent de le perdre (b) : mais leurs efforts n'aboutirent qu'à leur propre ruine, ou à l'affermissement de son crédit (A). Il se fit baptiser avec un grand faste, l'an 394 (B). Le dé-

pit qu'il eut de voir Stilicon au-dessus de lui, après la mort de Théodose, le porta à des entreprises de trahison qui le perdirent. *Il abusa de la faiblesse de son maître ; il brouilla les empires et les empereurs, par ses intelligences secrètes avec les Huns, les Goths, et les Alains ; et il voulut se rendre souverain, ou pour le moins indépendant et de ses maîtres et de ses ennemis* (c). Il fut tué l'an 395 (d). Voyez Moréri. Sa mort fit cesser les doutes qui avaient agité Claudien, sur la question s'il y a une Providence : il n'en douta plus dès qu'il vit la chute de cet insolent et de cet injuste favori. Je ferai quelques réflexions sur ses paroles (C), et ce me sera une occasion d'examiner si tous ceux qui ont soutenu l'orthodoxie dans le dogme de la Providence ont bien observé les règles de la dispute.

Nandé assure une chose qui est très-fausse, c'est que Rufin a été loué par trois ou quatre célèbres historiens (D).

(c) Idem, ibidem, pag. 500.

(d) Ce serait, selon M. Fléchier, la même, pag. 437, l'an 397.

(A) *Leurs efforts n'aboutirent qu'à leur propre ruine ou à l'affermissement de son crédit.* Ceux qui conspirèrent sa perte furent (1) Timasie et Promote, qui venaient de commander l'armée, et de rendre des services importants.... Tatien, qui avait gouverné tout l'Orient en l'absence de Théodose.... et Procule, fils de Tatien, gouverneur de Constantinople, jeune homme hardi et entreprenant. Rufin averti de tous leurs desseins, prévint l'esprit de l'empereur, et lui repré-

(*) Zozime, l. 4, Ambr. ep. 53.

(*) Claudien, l. 1, contre Rufin.

(*) Zozime.

(b) Fléchier, Histoire de Théodose, liv. VI, pag. 433, édit. de Paris, 1680, in-12.

(1) Fléchier, Histoire de Théodose, liv. IV, pag. 434, à l'ann. 391.

senta (2), que les grâces qu'il recevait tous les jours de sa majesté le rendaient odieux à toute la cour; que quelque soin qu'il eût d'arrêter par sa retenue les murmures des envieux, il se formait tous les jours des factions et des cabales contre lui; qu'il succomberait infailliblement, si la main qui l'avait élevé ne le soutenait; qu'il reconnaissait son peu de mérite, et qu'il ne s'estimait que par les bontés que sa majesté avait pour lui, et par la reconnaissance qu'il en aurait toute sa vie. Après avoir engagé l'empereur à le protéger, il songea non-seulement à se garder des surprises, mais encore à perdre ses ennemis.... S'étant trouvé dans le conseil avec Promote, ils y eurent diverses contestations (*). L'empereur en étant sorti, leur dispute se renouvela: l'un et l'autre voulait soutenir ses avis; ils s'échauffèrent insensiblement. Rufin en étant venu à des paroles offensantes, Promote s'emporta et lui donna un soufflet.... L'empereur, à qui Rufin alla sur le champ faire ses plaintes, en fut extrêmement irrité. Il protesta hautement qu'il était las de souffrir ces divisions et ces intrigues, et ceux qui en étaient les auteurs; qu'il leur apprendrait à vivre en paix et à considérer les personnes qu'il affectionnait, et que si ces jalousies qu'on avait contre Rufin ne finissaient, il le mettrait si fort au-dessus de ses envieux, qu'ils seraient forcés de les respecter, et peut-être de lui obéir. Ce prince, qui parlait en maître, et qui savait se faire craindre quand il fallait, prononça ces paroles avec tant de chaleur, que personne n'osa plus murmurer. Il chassa Promote de sa cour, et donna presque en même temps à Rufin la charge de préfet du prétoire. La nouvelle dignité de ce favori et la protection de l'empereur, dont il était assuré, lui donnèrent lieu de se venger plus facilement de ses ennemis. Promote ne survécut pas long-temps à cette disgrâce; car ayant reçu ordre d'aller joindre l'armée, et de marcher contre les Bastarnes qui pillaient la Thrace, il fut tué dans une embuscade par un parti de ces barbares: plusieurs accusèrent

Rufin de cette trahison. La mort (**)
de Procule ne fut pas moins funeste. Ce ministre le fit accuser de plusieurs crimes, corrompit les commissaires qu'on lui avait donnés, les obligea sous-main de le condamner à mort, et fit ensuite que la grâce que Théodose lui envoyait n'arrivât qu'après l'exécution. Il avait traversé Tatien (**)
dans des affaires de famille; et Timase n'eût pas été plus heureux que les autres, s'il n'eût recherché l'amitié de ce favori, et s'il ne se fût rendu complice de ses crimes.

(B) Il se fit baptiser avec un grand faste, l'an 394.] M. Fléchier nous en donne une belle description, précédée d'un préambule qui vaut un portrait de main de maître; c'est pour quoi je rapporte un peu au long ce qu'il raconte. « Rufin, qui gouvernait absolument l'empire de l'ab-sence de Théodose, . . . avait long-temps couvert sa vanité et son ambition sous les apparences d'une modestie affectée; et soit pour donner bonne opinion de soi à l'empereur, qui l'aimait, soit pour donner moins d'ombrage aux courtisans, qui lui enviaient sa fortune, il devenait tous les jours plus puissant, sans paraître plus orgueilleux. Il cherchait sourdement les moyens de s'enrichir, et quoiqu'il fût naturellement porté au faste et au bruit, son avarice retenait son orgueil. Mais lorsqu'il se vit assuré de la faveur de son maître, et comblé des biens qu'il en avait recus, ou qu'il avait lui-même injustement acquis, il s'abandonna à son naturel, et devint insolent dès qu'il eut pouvoir l'être impunément. Il se fit grand nombre de créatures, marchant avec un train plus superbe qu'il n'était séant à un partideur, et fit bâtir des maisons plus magnifiques que les palais mêmes des empereurs. Un de ses principaux soins avait été de faire bâtir près d'un faubourg de Calédoine, appelé le faubourg du Chêne (**), une maison de plaisance si vaste qu'on l'eût prise pour une ville, et si riche en ornemens et en meubles précieux, qu'on avait peine à croire qu'un

(2) La même, pag. 435, 436.

(*) Zosim., l. 4.

(*) Idem, ibidem.

(**) Anabr., ep. 53.

(*) Zosim., l. 3, c. 17.

particulier eût pu fournir à ces dépenses excessives. D'un côté s'élevait une grande église en l'honneur des Apôtres saint Pierre et saint Paul ; de l'autre paraissait en perspective, sur une éminence voisine, un monastère qui devait servir pour suppléer au défaut du clergé de cette Église. Dès que ces bâtimens furent achevés, Rufin résolut de se faire baptiser, et de célébrer en même temps, avec tout l'appareil imaginable, la dédicace de cette nouvelle église (3). . . Mêlant avec un peu de religion beaucoup d'ostentation et de faste, il (*) convoqua les évêques de toutes les parties de l'Orient, surtout ceux qui occupaient les premiers sièges. Il supplia même, par des lettres réitérées, les plus fameux solitaires d'Égypte de quitter leur solitude pour venir assister à cette célèbre cérémonie. Le rang qu'il tenait dans l'empire, dont il avait la principale direction, sous le prince Arcadius, fit qu'un grand nombre d'évêques partirent au premier avis qu'ils reçurent, et emmenèrent avec eux les plus saints personnages de leurs provinces. L'Assemblée fut très-nombreuse. Il s'y trouva trois patriarches : Nectaire de Constantinople, Théophile d'Alexandrie, et Flavien d'Antioche. Grégoire, évêque de Nice ; Amphiloque d'Icône, Paul d'Héraclée, Dioscore d'Héliopolis et plusieurs autres célèbres prélats, s'y étaient rendus les premiers. Les principaux de la noblesse et du clergé, et une multitude infinie de peuple, y accoururent, les uns pour honorer cette fête, les autres pour faire leur cour à ce favori, plusieurs pour satisfaire leur curiosité. Ce fut dans le mois de septembre que se fit cette cérémonie. L'église était tendue de riches tapisseries ; l'autel éclatait d'or et de pierres. La consécration se fit avec tout l'ordre et toute la magnificence qu'on pouvait souhaiter. Après que les offices furent achevés, on procéda avec la même pompe au baptême de Rufin.

fin. Le patriarche Nectaire le lui administra ; et le fameux Évagre de Pont, qu'on avait fait venir d'Égypte avec le solitaire Ammon, reçut au sortir des fonts (*) cet homme régénéré, qui ne conserva pas long-temps son innocence. Ainsi se termina cette solennité, qui aurait été des plus saintes et des plus magnifiques de l'église d'Orient, si elle n'eût été accompagnée d'un luxe profane ; et si ce ministre, par ses injustices, n'eût voulu regagner sur les peuples les sommes excessives qu'il semblait avoir employées pour Dieu en cette occasion (4).

(C) Je ferai quelques réflexions sur les doutes de Claudien (5). Il déclare que le bel ordre qui règne dans la nature le portait à croire qu'elle est dirigée par les lois très-sages d'un Dieu infini ; mais que le désordre qui règne parmi les hommes, la prospérité des méchans, le malheur des gens de bien, le poussaient à suivre l'hypothèse d'Épicure, que le hasard avait été l'artisan de toutes choses, et que les dieux ne se mêlaient pas de la conduite du monde. Enfin, dit-il, le supplice de Rufin a calmé mes inquiétudes ; je prononce un arrêt d'absolution en faveur des dieux ; je ne me plains plus que les méchans aient acquis tant de puissance, ils ne sont élevés que pour tomber de plus haut. Il nous dira mieux cela lui-même.

*Sæpè mihi dubium traxit sententia mentem,
Curarent superi terras, an nullus ineret
Rectos, et incerto fluerent mortalia casu.
Nam cum dispositi quævissem fœdera mundi,
Præscriptosque maris fines, æmiquæ meatus,
Et laevis, noctisque vices : tunc omnia rebar
Consilio firmata Dei, qui læge moveri
Sidera, qui fruges diverso tempore nasci,
Qui variam Phœbus alieno jussit igne
Compleri, solenque nunc porrexerit undas
Littora ; tellurem mediis labraverit axe.
Sed cum res hominum tantâ cæligine volvi
Adspicerem, lætonque diu florere nocenter,
Fœdæque pioi : rursus labefacta cadebat
Religio, causasque viam non sponte sequabar
Alterius, vacuo quo curro semina motu
Affirmant, magnæque novæ per inane figuras
Fortunæ, non arte, regi ; quæ Numina sensu
Ambiguo vel nulla potat, vel necia noscitur.
Abstulit hæc tandem Rufini pœna tumultum,
Aboluitque Deos, Jam non ad cœmina rerum
Injunctas crevisse queror : tolluntur in altum,
Ut lapsus gravioræ ruunt (6).*

(*) Pallad., in *Lausiac.*

(4) Fléchier, Histoire de Théodose, liv. IV, pag. 488.

(5) Ils concernent la providence divine.

(6) Claudien, in Rufin., lib. I, init.

(3) Fléchier, Histoire de Théodose, liv. IV, pag. 486, à l'ann. 394.

(*) Théodoret., l. 1, c. 31. Socrat., lib. 2, c. 6. Pallad., in *Lausiac.*, c. 4.

J'ai promis, dans l'article du maréchal d'Ancre (7), de parler ici des réflexions de Balzac sur une pensée de Malherbe qui ressemble à celle de Claudien : je m'acquiesce de ma promesse (8). Il est vrai qu'on parlait ainsi avant que la religion chrétienne eût réformé le langage. On accusait les dieux de tout le mal que faisaient les hommes. La providence divine était prise tous les jours à partie par quelqu'un qui se plaignait que les choses du monde n'allaient pas comme il eût voulu. CE TYRAN HEUREUX PORTE TÊMOIGNAGE CONTRE DIEU. C'est un ancien mot allégué par votre Cicéron ; et il n'est rien de si vulgaire dans les vers des poètes païens que le crime de leurs dieux et de leur destin : *Crimen deorum, fatorum crimen*, etc. Cinthia est malade, et si elle meurt, dit le poète amoureux de Cinthia, une si belle mort sera le crime du dieu de la médecine.

• *Tam formosa tuum mortua crimen exit.*

Depuis Constantin même, et sous les enfans de Théodose, il y a des exemples de ces blasphèmes poétiques et de cette profane liberté. Si Rufin n'eût été puni de ses crimes, on allait appeler les dieux en justice comme fauteurs et complices de Rufin :

• *Abstulit hunc tandem Rufini poena timorem (9).*

• *Aboluitque deos.*

Un de nos poètes a dit je ne sais quoi de semblable ; mais en vérité d'une excellente manière, et sa copie passe tous ses originaux ; je vous la propose comme un chef-d'œuvre, dans cette ode qu'on peut opposer aux plus belles et aux plus achevées de l'antiquité. Le dieu de Scinc parle à un favori qui passait sur le Pont-Neuf. Je ne copie point les vers de Malherbe que Balzac rapporte ; vous en trouverez les conclusions dans l'article de CONCINI, tome V, page 274, remarque (F). Joignons au passage

(7) Voyez l'article CONCINI, tom. V, page 274, remarque (F).

(8) Balzac, *Socrate chrétien*, pag. m. 137.

(9) Il fallait dire tumultum. M. Ménage, Observations sur Malherbe, pag. 431, n'a pas relevé ce quiproquo de Balzac, dont il rapporte les termes.

de Balzac ces paroles de M. Ménage (10) : Cette pensée au reste,

Et le ciel, accusé de supporter les crimes,
Est résolu de se justifier,

n'est pas originellement de Claudien ; elle est de plusieurs autres auteurs qui ont été long-temps devant lui. Cicéron, au livre III. de la Nature des Dieux : Diogenes quidem cynicus dicere solebat, Iarpalum, qui temporibus illis prædo felix habebatur contra deos testimonium dicere, quod in illa fortuna tam diu viveret. Et en un autre endroit du même livre : Improbiorum igitur prosperitates, secundæque res redarguunt, ut Diogenes dicebat, vim omnem deorum ac potestatem. *Martial* :

Nullus esse deos, inane colum
Affirmat Silius ; probatque, quid se
Factum, dum negat hæc, videt beatum.

Sénèque a dit dans ce sens, Deorum crimen Sylla tam felix : et un ancien comique grec :

Θεῶν δ' ἐνυδὲς, τοῦς κακοῖς σὺδ' ἀποστῆναι.

Barthius (11) a recueilli un très-grand nombre de telles sentences, et il n'a pas oublié celles qui se trouvent dans l'Écriture (12). On peut rapporter à ce lieu commun tous les passages des anciens où la Fortune est injuriée comme un être aveugle, inconstant, vagabond, injuste, fauteur des indignes (13). Un de ces passages suffira ici pour tous ; je l'emprunterai de Pline (14) : *Invenit inter has utrasque sententias medium sibi ipsa mortalitas numen, quo minus etiam plana de Deo conjectatio esset. Toto quippè mundo et locis omnibus, omnibusque horis omnium vocibus Fortuna sola invocatur : una nominatur, una accusatur, una agitur rea, una cogitatur, sola laudatur, sola arguitur, et cum convitiis colitur (15) : volubilis, à plerisque verò et cæca etiam existi-*

(10) Ménage, Observations sur Malherbe, pag. 432.

(11) Barthius, ad Claudian., in Rufin., lib. I, init., pag. m. 1078 et seq.

(12) Apud Regem Prophetam, psalm. LXXIII et XCIII. Hieronim., cap. XXIII. Habacuc., cap. I. Malacchou, c. III. Barthius., ibidem, pag. 1082.

(13) Voyez l'article PARS, tom. XI, page 324, remarque (H), au second alinéa.

(14) Plin., lib. II, cap. VII, pag. m. 145.

(15) Voyez sur ceci une observation contre Costar, tom. VIII, pag. 96, citation (51) de l'article Hæcclæa.

mata, vaga, inconstans, incerta, varia, indignorumque faulrix. Huic omnia expensa, huic omnia feruntur accepta : et in tota ratione mortalium, sola utramque paginam fucit. Addeque obnoxia sumus sortis, ut Sors ipsa pro Deo sit, quod Deus probatur incertus. On peut dire que dans tous les temps et dans toutes les nations, sans excepter ni notre siècle ni le christianisme, la prospérité des méchants a fait murmurer contre Dieu, et inspiré plusieurs doutes sur la providence. D'autre côté, on a répondu toujours, et partout, à cette objection : puis donc qu'elle n'a jamais cessé de revenir nonobstant toutes les réponses, il faut conclure qu'elle a quelque chose de fort précieux, et je ne sais quelle proportion avec notre entendement, qui fait qu'elle y rentre sans nulle peine, l'en chassât-on à coups de fourche (16). On dirait qu'elle se pourrait attribuer, comme la palme, ces belles paroles :

..... curvata resurgo;

les réponses peuvent bien me faire plier un peu, mais je me redresse tout aussitôt. Il n'est pas question d'examiner si elle est solide ; car il faut être très-persuadé qu'elle est fautive, qu'elle ne vaut rien : mais peut-être n'est-il pas hors de propos de mettre en question si Claudien s'en est bien tiré.

Il pourrait y avoir des gens qui lui diraient : Vous n'avez pas pris le bon chemin ; la seule réponse que vous deviez faire à votre difficulté était de considérer l'idée vaste et immense de l'Être souverainement parfait, et d'en tirer cette conséquence : Il est l'auteur de toutes choses, il les gouverne toutes, il ne se fait donc rien qui ne soit régi et conduit d'une manière infiniment juste, infiniment admirable. Voilà sans doute le bon parti, et la véritable voie de lever les doutes : faites taire la raison ; obligez-la d'acquiescer à l'autorité (17) ; Dieu l'a dit, *avros ega* ; Dieu l'a fait, Dieu l'a permis : cela est donc vrai et juste, sage-

ment fait, sagement permis. Si vous voulez descendre dans le détail des raisons particulières, vous n'en verrez jamais la fin ; et, après mille disputes, vous serez contraint de revenir à la raison de l'autorité, à l'idée immense de l'Être souverainement parfait. Mais puisqu'il y faudrait revenir, n'en sortons point, tenons-nous là immobiles et inébranlables ; mettant le doigt sur la bouche, imposant silence à nos petites lumières, persuadés qu'en ces choses-là le meilleur usage de la raison est de ne point raisonner. Faisons sentir plus vivement les motifs de cette conduite. Quand on s'engage dans la dispute, on doit prétendre qu'on fera voir à son adversaire qu'il a tort ; mais on ne doit pas prétendre qu'il acquiescera à nos premières ou à nos secondes réponses. Les lois de ces sortes de combat demandent que chaque parti réplique à l'autre autant de fois qu'elle pourra opposer raisonnablement à raisonnablement, et jusques à ce que l'on soit venu aux premiers principes. Si je puis montrer à un homme que sa thèse choque les notions communes, et que la mienne est une suite naturelle et nécessaire de ces notions, j'ai droit de ne le plus écouter, et de lui fermer la bouche par cet axiome, *Adversus negantem principium non est disputandum* : mais si je ne donne à ses objections qu'une solution probable contre laquelle il puisse alléguer de nouveaux doutes, revêtus d'une probabilité égale ou presque égale à celle de ma solution, je n'ai point de droit d'exiger de lui qu'il acquiesce à mes réponses ; je dois chercher de nouvelles solutions à ses nouvelles difficultés, et si je n'en trouve point d'évidentes ou qui ne souffrent point de répartition spéculative, c'est à moi à me retirer du combat sans m'attribuer la victoire ; car autrement j'imiterais les convertisseurs de France. Ces messieurs commencèrent environ l'an 1680, à offrir de conférer sur la religion avec leurs frères errans : ils leur promettaient d'ôner leurs doutes, de les éclaircir, de les instruire cordialement ; mais après avoir répondu deux ou trois fois, ils ne souffraient plus la contradiction ; ils voulaient que l'on se soumit à leurs éclaircissemens, à faute de quoi ils pro-

(16) C'est comme la nature.

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Horatius, *epist.* X, lib. I, v. 24.

(17) Je me suis tu, et n'ai point ouvert ma bouche, parce que c'est toi qui l'as fait. Psaume XXXIX, v. 10.

nonçaient que l'on était opiniâtre. Il eût mieux valu prononcer cela d'abord : il est ridicule d'entrer dans les discussions quand on ne veut pas souffrir que son adversaire réplique cent et cent fois, s'il a autant de fois de quoi combattre nos solutions, et s'il nous peut alléguer contre la dixième réplique une instance aussi probable que le pouvait être l'objection qu'il a proposée à la thèse principale. Voilà dans le vrai l'état des disputes. On attaque votre thèse, vous répondez ; mais votre réponse est bien souvent plus exposée aux difficultés que la thèse même. Il est donc juste que vous réfutiez la réplique : vous répondez tout de nouveau je ne sais quoi qui fait naître de nouveaux doutes plus plausibles que les premiers. Il faut donc les examiner, ainsi à l'infini, à moins que vous n'engagiez dans votre partie les notions communes (18), pour en accabler votre antagoniste. Voilà les lois du combat : si vous n'avez pas dessein de les observer, il vaut mieux n'entrer point en lice, et dire tout court : Il faut croire cela sans raisonner ; Dieu l'a dit, cela doit suffire.

Ce procédé serait injuste si l'état de la question était celui-ci : *Dieu a-t-il parlé ?* mais il ne l'est point lorsqu'on dispute avec des personnes qui reconnaissent l'existence de l'Être souverainement parfait, et qui se forment des doutes sous prétexte que les gens de bien sont malheureux et que les méchants prospèrent. La seule réponse qu'il faut faire à ces doutes est celle-ci : Vous êtes persuadés de l'existence d'une nature souverainement parfaite ; croyez donc qu'elle gouverne toutes choses parfaitement bien : car si vous ne tiriez pas cette conséquence du principe que vous admettez, vous ignorerez les premières règles du sens commun ; vous seriez capable de raisonner de cette manière : Le soleil est incapable de produire les ténèbres, donc il les a produites. Pour faire mieux comprendre qu'il s'en faut tenir à cette courte réponse, et à ce principe général de l'existence de Dieu, je m'en vais montrer à quoi l'on s'expose

quand on veut descendre au détail des raisons particulières. Premièrement il est sûr qu'en ce cas l'on est obligé de suivre un homme dans ses répliques, jusques à ce qu'on le puisse payer d'une raison à quoi il n'ait rien à opposer de raisonnable ; ce sont les lois de la dispute, comme je l'ai remarqué ci-dessus. En second lieu, il est sûr que vos raisons particulières seront combattues à l'infini, par d'autres raisons également précieuses pour le moins. Montrons-le par un petit échantillon. Notre poëte aurait allégué à un autre la même raison qui dissipa tous ses doutes ; il lui aurait dit : Puisque Rufin a été puni, il y a une providence qui gouverne toutes choses sagement et justement : la prospérité de ce méchant homme ne prouvait pas que la Providence fût endormie, mais au contraire qu'elle lui préparait peu à peu un rude supplice ; elle l'élevait afin qu'en tombant de plus hant il se brisât mieux et se fracassât tous les os :

..... Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant, ...

Si vous ne savez que cela, lui aurait-on pu répondre, vous ne tenez rien : votre solution, pour être fort vieille (19), n'en est pas meilleure ; vous vous lirez d'une grande difficulté par une plus grande ; votre particula *UT* fait horreur ; on n'en saurait soutenir l'idée sans frissonner. Vous donnez à l'Être souverainement parfait, et par conséquent d'une bonté infinie, un motif et une cause finale qui, bien loin de contenir quelque vestige de bonté, sont le caractère le plus tyrannique et le plus malin que l'on puisse concevoir. C'est comme si l'un de nos empereurs, voulant infliger le dernier supplice à quelques-uns de ses domestiques, leur donnait des gouvernemens, et souffraient qu'ils y exerçassent toutes sortes d'extorsions, et qu'ils sucassent le peuple jusques aux moelles ; c'est, dis-je, comme s'il souffrait cela afin de les châtier plus sévèrement. Si vous aviez osé dire de Théodose ce que vous dites de

(18) Juvénal, sat. X, vers 104, avait déjà dit touchant Sardan :

..... Nam qui nimis optabat honores,
Et signis poscebat opes, numerosa parabat
Exercis torris tabulata, undâ alioq. coact
Casus, et impulsu percipis inmanè reuix,

(18) On entend ici en général, par notions communes, tous les principes dont les deux parties contestantes tombent d'accord.

Dieu, qu'il n'élevait Rufin au plus haut sommet de la faveur que pour l'écraser plus sûrement et plus rigoureusement, et afin de faire voir à ses peuples sa puissance souveraine d'élever et d'abaisser, il vous eût fait pendre comme un poëte satyrique qui l'eût diffamé insolemment. Claudien sans doute s'apercevrait de l'énormité de son *U/T* et de sa cause finale, et demanderait qu'on ne prit pas ses termes à la rigueur et au criminel; il dirait que la Providence n'avait pas comblé de biens l'infâme Rufin, dans la vue de lui faire plus de mal, mais dans l'espérance que ce favori en ferait un bon usage. Il ajouterait que, suivant les lois naturelles, la chute des corps est d'autant plus rude, que le lieu d'où ils tombent est élevé, et qu'ainsi l'ordre a voulu que l'élevation de Rufin aggravât sa peine, lorsque ses abus continuels des grâces du ciel ont demandé son châtimement. Cela n'ôte pas la difficulté, lui répondrait-on : l'espérance ne se trouve point dans la nature divine : elle sait infailliblement tout ce qui arrivera; elle a su très-certainement l'abus que ferait Rufin des faveurs célestes : il valait donc mieux le prévenir (20) que de préparer à ses crimes, tolérer plusieurs années, un châtimement qui ne saurait réparer le mal qu'il a fait, l'oppression de tant d'innocens, la mort de tant de personnes, la ruine de tant de familles. C'est une pauvre satisfaction pour une province que son gouverneur a désolée, que d'obtenir simplement qu'il soit châtié; l'arrêt le laisse dans sa misère, et rend quelquefois plus douce la condition du criminel (21). Je ne pousse pas plus loin les répliques que le poëte pourrait faire; elles sont en fort grand nombre, je n'en doute point; mais les répliques de son adversaire ne seraient pas moins nombreuses, et ressembleraient toujours à celles qu'on vient de voir; c'est-à-dire qu'elles seraient plus proportionnées que celles de

Claudien aux notions de notre esprit, et aux idées selon lesquelles nous jugeons de la perfection d'un gouvernement. Je suppose qu'après une longue dispute on lui dirait : Je crois aussi bien que vous que tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Rufin est juste, parfait, par rapport à Dieu; mais ce n'est pas à cause de vos raisons : elles sont plus propres à faire naître des doutes qu'à calmer l'irrésolution de l'esprit. Servez-vous-en néanmoins auprès de ceux qui s'en voudront contenter, mais n'en dites mot aux grands raisonneurs; l'idée de l'Être souverainement parfait leur doit suffire, et leur suffit quand ils usent bien de leur raison. J'ai connu des gens qui avaient lu plusieurs fois la Consolation de Boëce, et qui demeureraient fort surpris de la différence qu'ils avaient toujours remarquée entre les objections et les réponses de cet auteur. Boëce était tout ensemble un habile philosophe et un grand homme de bien. Accablé du poids énorme de sa disgrâce, et l'âme plouggée dans la tristesse, il suppose que la philosophie le vient consoler. Il lui fait plusieurs objections sur la Providence, y répond tout de son mieux; mais au lieu que les difficultés de Boëce sont à la portée des esprits les moins pénétrants, et qu'elles percent de leur vive lumière les enteteusemens les plus sombres, on n'a pas trop de l'attention la plus recueillie, et de la vivacité la plus prompte pour comprendre quelque chose dans les solutions. La philosophie ne peut cacher sa défiance, elle demande presque toujours qu'on lui permette les circuits, et de remonter plus haut; et quelque solide que puisse être ce qu'elle débite, le malheur de notre esprit veut qu'on n'y comprenne quelquefois rien : si elle nous convainc, c'est presque toujours sans nous éclairer. Voilà ce que disent quelques lecteurs de Boëce. Ils m'ont fait prendre garde qu'un très-subtil professeur du XVII^e siècle a ménagé plus adroitement que lui l'honneur de la philosophie; car, après avoir introduit un païen qui se propose mille doutes sur la Providence, il ne lui donne point d'autre expédient que la grâce du Saint-Esprit (22).

(22) Unde philosophus noster ethnicus tot dissi-

(20) *Car omnium crudelissimum tantum Clodia regnavit? At dedit panas. Prohiberi melius fuit, impedireque ne tot summos viros interficeret, quam aliquando panas dare.* Cicero, de *Natura Deorum*, lib. III, cap. XXXII.

(21) *Exul ab octavo Marius bibit et fruitur diis*

Iratis : at tu, pietrix provincia, ploras.

Juvenal., vol. I, vs. 40.

Il ne faut pas que je finisse cette remarque sans observer l'injustice de certains gens qui croient que lorsqu'on rejette les raisons qu'ils donnent d'un dogme, on rejette le dogme même. Il y a une différence capitale entre ces deux choses : ceux qui ont de l'équité et un bon esprit ne manquent pas de les distinguer, et souffrent patiemment, et sans nul mauvais soupçon, que l'on combatte la témérité des orthodoxes à l'égard des argumens faibles dont on se sert trop souvent pour soutenir la vérité. Ce n'est pas qu'il ne se puisse commettre bien des abus là-dedans ; car, par exemple, les pyrrhoniens, sous le prétexte de ne combattre que les raisons des dogmatiques à l'égard de l'existence de Dieu, savaient effectivement le dogme même. Ils déclaraient d'abord (23) qu'ils s'accommodaient au train général, sans s'attacher à aucune secte particulière ; qu'ils convenaient qu'il y a des dieux, qu'ils les honoraient, qu'ils leur attribuaient la providence ; mais qu'ils ne pouvaient souffrir que les dogmatiques eussent la témérité de raisonner sur cela : ensuite de quoi ils leur proposaient des objections qui, par le renversement de la providence, tendaient au renversement de l'existence de Dieu. Voyez Sextus Empiricus (24), qui au lieu de fonder ses doutes, comme Claudien, sur ce que des scélérats prospèrent, les fonde sur l'adversité et sur le mal dont le monde est plein. Il allègue l'argument que Lactance a mieux rapporté que réfuté. Voyez tom. XI, l'article PAULIÉNIENS, remarque (E), citation 16, et ces paroles d'un jésuite qui a remarqué qu'Arnobé confesse que cet argument est insoluble. *Posset denique cum Sexto Empirico, lib. I (il faut III), pyrrhonicarum hypotyposeon, cnp. I, fieri tale argumentum, quod si Deus sit, cum sit bonus infinitus, et perfectissimus, nulla in mundo esset malitia aut imperfectio : nam contrarium unum infinitum, destruit totaliter aliud. Cui ar-*

gumento responsurus Arnobius lib. II, num. 49, post multam exaggerationem difficultatis, insolubilem existimare videtur. Alexander autem quem refert et latè rejicit Simplicio. II, cœli, in fine, concedit Deum non posse malum excludere, alioqui en omnino fuisse prohibitorium. Et verò hoc ipsum argumentum multos philosophos vexasse, testatur Lactantius, libro de Iri Dei, cnp. XIII. Sed rectè respondet Scot, etc. (25).

(D) Naudé assure.... que Rufin a été loué par trois ou quatre célèbres historiens.] « Claudien écrivit avec tant » de chaleur in Rufinum..... lequel » néanmoins Zozime, Zonare, Eutropius, Paul Orose, louent avec » exoës (26). » Voilà ce que dit M. Naudé. Prenons ces quatre auteurs en remontant, nous verrons bientôt qu'il se trompe. Orose (27) ne dit que du mal de Rufin, et Eutropius n'en parle ni en bien ni en mal ; il a fini son histoire à la mort de Jovien, temps antérieur à l'empire de Théodose. Je n'ai trouvé dans les Annales de Zonaras aucun mot qui se rapporte à notre Rufin. Le Rufin dont cet annaliste parle (28) était consul de Rome au temps que Pyrrhus faisait la guerre aux Romains ; et pour ce qui est de Zosime, tant s'en faut qu'il loue Rufin avec excès, qu'il le représente comme un méchant homme. Je pourrais copier plusieurs passages de son Histoire qui prouvent cela manifestement, mais il me suffit de copier celui-ci. Ρουφίνος μὲν οὖν, ἰδίᾳ τε πολλὰ καὶ ἀποφασίαν γὰρ ἔμελλε αὐτῷ, καὶ τῇ πολιτείᾳ λυμνημένος ἀπατῶν, δίκην ἐξήτει τῶν πικροθυμίων. διέβη. *At Rufinus quidem, qui compluribus intolerabilius malorum auctor privatum exstiterat, et universæ reipublicæ detrimentum attulerat, dignas admissis facinorosis diris penas tuiti* (29). On a de la peine à concevoir qu'un homme qui avait autant de lecture et de mémoire que Gabriel Naudé,

(25) Théopbil. Raynaudus, Theolog. naturalis, distinct. V, num. 166, pag. m. 532, 533.

(26) Naudé, Dialog. de Mæcenas, pag. 630.

(27) Voyez le tel chapitre XXXVII du tiers VII.

(28) Zonaras, Ann., lib. VIII, pag. 377, 379, edit. Paris, 1786.

(29) Zozimus, lib. V, pag. 297, edit. Ozon, 1679.

cultibus oppressus, nisi afflatu divino animetur ad cognitionem Dei minus ac distincti ab universis, nunquam assurgat. Claudius Hieronymus in priores libros Phys. Aristot., circulo XX, in fin.

(23) Sext. Empiricus, Pyrrhon. Hypotyp., lib. III, cap. I.

(24) Idem, ibidem.

ait pu faire tant de fautes en si peu de lignes.

RUGGÉRI (a) (CÔME), Florentin, s'introduisit à la cour de France sur le pied de grand astrologue, au temps que Catherine de Médicis favorisait ces gens-là. C'était un homme d'esprit et qui passait pour savant : d'ailleurs il était hardi jusques à l'effronterie, pour se fourrer dans le grand monde, et il s'intriguait beaucoup (b). Il obtint de Catherine de Médicis l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Il avait fait l'horoscope de tous les seigneurs de la cour, et s'y était pris de la manière qu'il avait cru la plus propre à tirer d'eux quelque présent (c). Il s'acquitt enfin la réputation de devin et de magicien, et se trouva enveloppé, l'an 1574, dans l'affaire de la Mole et de Coconas (A), accusés entre autres crimes d'avoir employé le sortilège contre la vie de Charles IX. Il est appelé Côme l'Italien dans ce procès (d), dont l'issue fut pour lui qu'on le condamna aux galères; mais la reine-mère l'en tira quelque temps après (e). Il avait persuadé à la Mole, et à plusieurs autres, qu'il savait faire des images de cire, les unes pour inspirer de l'amour aux femmes, les autres pour faire mourir en langueur telles personnes qu'on voudrait (f). Il commença en 1604 à

faire des almanachs, et il continua d'en faire toutes les années. Il les parsemait de sentences tirées des auteurs latins (g). Il vécut beaucoup, et se trouva seul de reste de tous les courtisans italiens de Catherine de Médicis (h). Il mourut à Paris, l'an 1615, et comme il avait déclaré hautement et insolemment qu'il mourait athée (B), son corps fut traîné à la voirie. On l'avait accusé, l'an 1598, d'avoir attenté par des sortilèges à la vie de Henri IV (C) : il fut interrogé là-dessus par M. de Thou, et renvoyé sans châtimement. Le récit que je ferai (i) de cette aventure nous apprendra l'effronterie de ce scélérat, et la faveur où il était auprès des dames. Il y aurait bien des réflexions à faire sur ce qu'un tel personnage ne croyant ni Dieu ni diable, s'amusait néanmoins à l'astrologie et à la magie (D); car c'est une opinion générale parmi les chrétiens, que s'il y a des diables, il y a un Dieu, et que ceux qui ne croient point un Dieu, ne croient pas qu'il y ait des diables. Je dirai quelque chose sur cette pensée. Il faudra (E) noter les fautes de père Garasse.

(a) Là même.

(b) Garasse, *Doctrines curieuses*, p. 155.

(c) Dans la remarque (D).

(A) *Il se trouva enveloppé dans l'affaire de la Mole et de Coconas.* C'étaient deux favoris du duc d'Anjou, frère du roi Charles IX, qui avaient poussé leur maître à des desseins fort criminels, ou qui l'y avaient aidé. Je veux croire qu'on leur imputa quelques faux crimes; mais ce qu'il y avait de réel dans l'accusation suffisait pour les envoyer justement sur l'échafaud. Citons premièrement Mézerai; nous citerons ensuite le Labou-

(a) Balzac, *Socrate chrétien*, pag. m. 253, le nomme Côme Roger.

(b) Garasse, *Doctrines curieuses*, p. 155.

(c) Là même.

(d) *Mercure Français*, tom. IV, pag. 46, à l'ann. 1615.

(e) Voyez la remarque (A).

(f) *Mercure Français*, tom. IV, pag. 47.

reur. On avait trouvé chez la Mole une image de cire, qu'un Côme Ruggieri, Florentin et grand charlatan, lui avait accommodée pour charmer une demoiselle dont il était amoureux. La reine mère voulait qu'on crût qu'elle avait été faite pour dévouer le roi : il le nia toujours fortement ; mais il ne laissa pas d'avoir le cou coupé, et Coconas avec lui. On dit que deux princesses qui en étaient amoureuses firent dérober leurs têtes, et les enbaumèrent pour les garder : un autre de leurs complices fut rompu sur la roue, et Ruggieri envoyé aux galères. La reine mère, fort crédule en matière de devins et de sorciers, l'en tira quelque temps après pour s'en servir (1). L'auteur que je vais citer nous apprendra que la reine-mère aurait voulu que l'on pendît Côme, et ce n'est point à elle qu'il attribue la délivrance de ce galérien : je l'appelle ainsi, quoique je sache qu'il ne rama point effectivement. « Tourtai fut » condamné à être pendu et à souffrir » auparavant la question..... Enquis » si un nommé Côme, Italien, savait » quelque chose, dit qu'il y a un » Italien, homme noir, qui n'a le vi- » sage bien fait, qui joue des instru- » mens, qui a quelquefois chausses » rondes et quelquefois de taffetas, et » toujours de noir habillé, et est le- » dit Italien puissant homme qui fré- » quente et est chez la Noce, mais » ne sais s'il sait quelque chose de » l'entreprise (2). » Voici de quelle manière M. le Laboureur commente cela (3) : « Cet Italien est le Cosmo » Ruggieri duquel j'ai déjà parlé (4), » que la reine elle-même avait mis » auprès du duc son fils, sous pré- » texte de lui enseigner la langue ita- » lienne, mais en effet pour servir » d'espion, sur l'avis ou sur la peur » qu'elle eut qu'il se dressait un parti » pour le préférer en la succession

» du royaume, après la mort de Char- » les IX, au roi de Pologne, son » frère, et pour s'opposer à son re- » tour en France. Il avoua depuis à » quelqu'un, qu'après avoir donné » quelques avis à la reine, il décou- » vrit que la partie serait si forte, » pour la haine qu'on avait conçue » de la Saint-Barthélemi, et pour la » cruauté dont ce prince était suspect, » outre que par ce moyen la reine » et la maison de Guise devraient » encore gouverner, que ne doutant » pas qu'elle ne dût réussir par une » mutuelle conspiration des grands, » des secrétaires d'état et de plu- » sieurs du parlement, il se résolut » de suivre la fortune de son maître. » Il en fut encore plus persuadé » quand, après lui avoir révélé le se- » cret qu'il avait avec la reine, le » duc lui confia tous ses desseins, et » se servit de lui pour amuser sa mè- » re de quelques menus rapports de » peu de conséquence, par lesquels » il s'entretenait avec elle, et péné- » trait dans ses sentimens. Un per- » sonnage de cette importance lui » donna grande part en l'affaire ; » mais la reine, ayant tout découvert, » le fit arrêter prisonnier comme les » autres, et lui fit faire son procès, » avec peu de succès néanmoins, » parce qu'il soutint bravement la » question ordinaire et extraordi- » naire sur plus de quatre-vingts » chefs, et même sur plusieurs que » lui-même avait révélés, sans vou- » loir rien dire tant de la conspi- » ration que pour les médailles char- » mées qu'il était accusé d'avoir fai- » tes ; l'une du roi Charles pour le » faire mourir, et les deux autres » pour le duc d'Alençon et pour la » Molle, son favori, qui les portaient » au chapeau, et qui devaient servir » à entretenir entre eux une amitié » inviolable ; mais qui en effet de- » vaient faire périr la Molle, qui sur » cette frivole assurance tranchait » du grand incompatiblement avec » tout le monde, et bien loin de trou- » ver des amis dans sa disgrâce, eut » pour témoin contre lui son propre » maître et ce bon ami, comme si » nos fleurs de lis envoyées du ciel, » à ce qu'on dit, n'avaient pas une » vertu d'en haut contre les charmes. » S'il est vrai que Côme en débitât,

(1) Mézerai, Abrégé chronol., tom. V, p. 180, à l'ann. 1574.

(2) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. II, pag. 408.

(3) La même.

(4) Savoir dans la page 407 où on lit ces pa- roles : Il n'y a guère de criminels aussi qui ne souffrent toute sorte de géhennes, si leur vie dé- pend de leur confession. C'est ce que témoignera ici Cosmo Ruggieri duquel nous parlerons ci-après ; qu'on avait été l'un des principaux du secret ; et qui avait manqué de fidélité à la reine, qui l'avait mis auprès du duc pour lui servir d'espion.

» il en garda un fort bon contre la
 » corde, et qui lui réussit de Floren-
 » tin à Florentine. Catherine de Mé-
 » dicis le voulait voir pendre, et il ne
 » le voulut pas; et toute la satisfac-
 » tion qu'elle eut fut de le voir à la
 » chaîne, où il n'eut autre peine que
 » du voyage de Marseille: il y fit des
 » amis qui obligèrent le capitaine de
 » sa galère à le loger chez lui, et ja-
 » mais sa maison ne fut si fréquentée
 » pour sa considération que pour
 » celle de cet illustre forçat, qui en
 » fit une académie de mathématiques
 » et d'astrologie judiciaire, et qui
 » avait un garde qui semblait plus
 » lui être donné par honneur que
 » pour l'observer et pour empêcher
 » qu'il n'échappât. » M. de Thon as-
 » sure que la Molle avait une figure de
 » cire piquée au cœur, et que Ruggéri,
 » ayant été mis en justice comme ma-
 » gicien, fut sauvé par la reine-mère.
 » Je rapporterai les paroles de M. de
 » Thou dans la remarque (E), avec les
 » réponses de la Molle.

(B) *Il avait déclaré hautement et
 insolument qu'il mourait athée.*]
 Rapportons les propres termes du
 Mercure Français. *La vieillesse, les
 gouttes et la gravelle l'ayant réduit
 à deux jours près de la mort, ses
 amis lui conseillèrent de penser à
 Dieu, et firent venir le curé de la
 paroisse, qu'il ne voulut voir: on lui
 mena des capucins, il se moqua d'eux.
 Et comme on lui eut représenté de se
 mettre en bon état pour pouvoir obte-
 nir la grâce de Dieu, et le jugement
 dernier: Foux que vous êtes, leur
 dit-il, allez, il n'y a point d'autres
 diables que les ennemis qui nous tour-
 mentent en ce monde, ni d'autre Dieu
 que les rois et princes, qui seuls nous
 peuvent avancer et faire du bien (5).
 Si vous aimez mieux la paraphrase
 d'un jésuite que la simplicité de ce
 récit, lisez ce que l'on va copier (6).
 « Les gouttes et la gravelle..... ainsi
 » que deux sergens de la mort, s'é-
 » tant saisis de lui comme d'un hom-
 » me de mauvaise et difficile paye, le
 » consommèrent à pièces, et lui fi-
 » rent néanmoins la faveur de lui lais-
 » ser le jugement toujours entier et
 » net pour se reconnaître, s'il eût
 » voulu répondre à leurs semouces.*

» Étant au lit, à quatre jours de la
 » mort, le curé de Saint-Médard le
 » visita, et tâcha de lui remontrer
 » son devoir; mais il ne le voulut
 » pas écouter; on a recours aux pé-
 » res capucins, pour voir s'il s'en
 » pourrait tirer quelque bonne pa-
 » role; ils prennent la peine de le
 » voir par l'entremise de quelques-
 » uns de ses amis; ils lui remon-
 » trent la rigueur des jugemens de
 » Dieu; la force et la malice de Satan
 » en ce dernier passage, et qu'il fe-
 » rait bien de se mettre en bon état:
 » à quoi prenant la parole, il leur
 » dit d'un accent enragé et déses-
 » péré: Foux que vous êtes, allez,
 » sortez de ma chambre, et sachez
 » qu'il n'y a point d'autres diables
 » au monde que nos ennemis, qui
 » nous causent du mal durant notre
 » vie, ni d'autre Dieu que les rois et
 » les princes qui nous font du bien:
 » j'ai vécu en cette croyance, et en
 » cette croyance je veux mourir. Ils
 » n'oublièrent ni douceur de paroles,
 » ni rigueur de menaces pour le re-
 » mettre en bon chemin, mais ce fut
 » en vain, car dès-lors il alla tou-
 » jours proférant de plus en plus de
 » très-horribles blasphèmes, comme
 » Lucilio sur le bûcher; jusqu'à ce
 » qu'enfin il finit sa malheureuse vie
 » comme Judas, *Infelicem spiritum
 non emisit, sed amisit.* Le bruit de
 » son désespoir fut aussitôt répandu
 » par tout Paris; il fut chargé des
 » malédictions du peuple, et son
 » corps fut exemplairement jeté à la
 » voirie, comme étant indigne de la
 » sépulture commune (7). »

(C) *Il fut accusé d'avoir attenté par
 des sortilèges à la vie de Henri IV.*]
 Pendant que ce prince était à Nantes,
 en l'année 1598, on lui défera Côme
 Ruggéri comme coupable de ce crime.
 On disait que ce personnage, qui était
 alors ecclésiastique, avait au château
 de Nantes un cabinet particulier où il
 s'enfermait tous les jours sous le pré-
 texte de peindre, mais en effet pour
 y donner des coups d'aiguille à une
 image de cire semblable au roi. Il
 avait fait espérer que par ce moyen
 il causerait à ce prince une langueur
 mortelle qui le consumerait peu à

(5) Mercure Français, tom. IV, pag. 49.

(6) Garasse, Doctrines curieuses, pag. 156, 157.

(7) Spinoza, in *Scrutinio Atheismi*, pag.
 130, à tort de le mettre parmi les athées brutes
 vifs.

peu. *Cosmus Rugerius tunc sacris ad-*
dictus ad regem delatus fuerat, quasi
ipsius vitæ detestandis magicæ artibus
perniciem molitus esset. Nam in arce
Namnetensi specie pingendi cellam
peculiarem habuisse, in quâ ceream
imaginem, quæ regis speciem refere-
bat, diris epodis excanatam quotidie
acu figebat, eoque re fore spem fecer-
at, ut rex mox mortifero languore
sensim absumeretur (8). Le roi donna
ordre à M. de Thou et à un autre d'in-
former de cette affaire. Côme, inter-
rogé juridiquement, répondit d'abord à l'objection qui lui fut faite,
et qui fut fondée sur ce qu'il avait
souffert la question pour une semblable
cause, l'an 1574. Il soutint qu'on
l'avait alors calomnié, et que son in-
nocence fut reconnue par ses juges ;
que les soupçons de magie, dont plu-
sieurs personnes l'avaient chargé,
n'étaient fondés que sur la science
particulière qu'il avait de l'astrologie ;
car on s'était figuré que sans l'aide
des démons il n'eût pu prédire
tant de choses, quoique dans le vrai
il ne les eût devinées que par une
exacte connaissance des horoscopes
(9). Il ajouta que l'affection qu'il avait
depuis long-temps pour sa majesté,
le justifiait du crime dont il se voyait
accusé. Il dit qu'après le massacre
de la Saint-Barthélemi, on délibéra
à la cour de France sur ce qu'on fe-
rait du roi de Navarre et du prince
de Condé, et que Catherine de Médi-
cis lui demanda s'il n'avait point fait
leur horoscope ; qu'il lui répondit
qu'il l'avait fait, et qu'il connaissait
par-là qu'ils ne causeraient aucun
trouble dans le royaume. Il ajouta
que cette réponse fit évanouir les ré-
solutions pernicieuses qu'on avait pri-
ses contre eux : qu'il s'en était ouvert
à la Noue, et l'avait prié de leur en
donner avis, afin qu'à l'avenir ils se
conduisissent d'une manière à con-
firmer ce qu'il avait répondu à Ca-
therine, et qu'il n'avait répondu que
par l'affection qu'il leur portait ; car

ce n'étaient pas des choses que l'as-
tologie fût capable de découvrir cer-
tainement (10). Il conclut qu'il espé-
rait que sa majesté, se ressouvenant
d'un si bon service, y aurait beaucoup
plus d'égard qu'aux accusations mali-
gnes et calomnieuses de ses délateurs.
M. de Thou rapporta au roi toutes
ces choses : ce prince, après quelques
tours de promenade, demeura d'ac-
cord que la Noue l'eût avoit entretenu
en ce temps-là, et donna ordre que
l'on mît Ruggéri en liberté, et qu'on
ne fit plus d'informations contre lui.
Les dames avaient déjà obtenu la grâ-
ce de ce misérable, qui parut bientôt
à la cour fort familier avec elles. *In-*
termissa ulterior in Cosmum inquisi-
tio, et ipsa libertati restitutus fuit,
et in aretam familiaritatem cum gy-
næcco venit, ejus favore à rege, cum
hæc diceret, jam gratia in arcano
facta fuerat (11). M. de Thou rap-
porte ensuite une chose qui ne doit
pas être omise. Ruggéri eut l'impu-
dence de dire que ce ne fut pas lui,
mais un jardinier de même nom,
qui fut accusé et châtié au temps de
la Molle, et il imposa de telle sorte
qu'il obtint une pension d'historio-
graphe. *Homo impudentissimus ac*
perditissimus postea ausus est palam
dicere quæ ad annum LXXXIII. de
Cosmo Rugerio commemorantur, ad
se minime pertinere, sed Thuanum
olitoris cujusdam cognominis tunc
postulati errore allucinatum esse ; eo-
que vassanie venit, ut emendicato sti-
pendio in aula obtinuerit, ut scriben-
dæ historiæ munus sibi demandar-
tur (12). Admirez l'impudence du
personnage. On avait les réponses
juridiques qu'il fit aux deux com-
missaires qui l'interrogèrent à Nantes ;
on les avait, dis-je, bien signées de
sa main, et il y reconnaissait qu'il
était le même Côme Ruggéri qu'on
avait calomnié dans l'affaire de la
Molle ; mais il soutenait que les juges
l'avaient absous honorablement. Ce
dernier fait témoigne aussi son im-
pudence, car les actes de ce procès
font foi qu'on le condamna aux galè-

(8) Thuan., de Vitâ suâ, lib. VI, ad annum
1568, pag. 1234, col. 2, C.

(9) Ob id autem plerique suspentam fuisset,
quod astrologie peritus certum ac sibi cum pau-
cis cognitis natalium horarum conficiendarum
scientiam calletet, eoque ore ac ducta cum multa
multis prædixisset, in eam venisse opinique,
quasi occulta cum malis spiritibus familiaritate
hoc didicisset. *Iidem, ibidem.*

(10) Id autem non tim ex arte, quàm affectu
erga ipsos bene animato fecisse, quippe cum res
ejusmodi esset, ut per astrologice artis rationem
præstari non posset. *Iidem, ibidem, col. 2, A.*

(11) *Iidem, ibidem, B.*

(12) Thuan., de Vitâ suâ, lib. VI, ad annum
1568, pag. 1234, col. 2, B.

res. *Iis (confessionibus) eundem se esse minimè diffictur, sed per calumniam accusatum, et postea honorificè, sicuti jam dixi, dimissum; in quo rursus insigniter mentitus est, nam ex archivis curiæ itidem constat, eum post quæstionem ad trirèmes damnatum esse, sed aulicorum in hoc hominum genus prono favore poenam remissam fuisse, et eum duceretur, vineulis exemptum in aulâ statim comparuisse* (13). Ajoutons encore ceci : Pendant l'interrogatoire de Nantes, on représente à Ruggéri que l'astrologie judiciaire étant une chose impie et indigne d'un chrétien, il avait grand tort de s'en mêler, lui qui était prêtre. Il s'excusa le mieux qu'il put, et parla même avec mépris de cette science, et fit serment que depuis qu'il était prêtre il n'avait dressé aucun horoscope (14).

(D) *Un tel personnage, ne croyant ni Dieu ni diable, s'amusaît néanmoins à l'astrologie et à la magie.* Remarquez bien quelle fut sa confession en mourant. Il n'y a point d'autres diables, déclara-t-il (15), que les ennemis qui nous tourmentent en ce monde, ni d'autre Dieu que les rois et princes qui seuls nous peuvent avancer et faire du bien. Il ajouta selon Garasso (16) : *J'ai vécu en cette errance, et en cette errance je veux mourir.* Si cette addition est du cru de ce jésuite, je ne pense pas qu'il ait excédé les droits de paraphrase; car on doit tenir pour une chose presque indubitable que tout vieillard qui meurt athée a vécu long-temps athée. Ce n'est point au lit de la mort, ni même au déclin de l'âge, que l'on se jette dans ce précipice; au contraire, presque tous les esprits forts, libertins, mécréans, etc., renoncent à leurs impiétés dans leurs maladies (17), et meurent en faisant des déclarations orthodoxes (18). Il

est donc très-vraisemblable que notre Côme était depuis fort long-temps tout tel que lorsqu'il mourut. Que voulaient donc dire les horoscopes qu'il faisait, et ces images de cire qu'il distribuait comme des causes d'amour et de maladie? Voilà des choses qu'accordent mal ensemble: tous ceux qui parlent de sa fin y font cette réflexion: *Il avait jadis fait avoïroire... qu'il savait faire des images, etc., et toutefois cet athée ne croyait pas qu'il y eût des diables* (19). Les plus sages dès lors (20) jugeaient qu'il n'avait aucune connaissance des Négromanciens, et en effet l'issue de sa vie l'a montré clairement (21). Il est sûr que ne croyant l'existence d'aucun esprit distinct de l'âme de l'homme, il n'a pu regarder que comme des fables tout ce que l'on conte de la magie; ce n'était donc que pour attraper de l'argent, qu'il se vantait de savoir faire des images capables de donner la mort, ou de donner de l'amour. Il connaissait lui-même la vanité de ses promesses, et l'inutilité des coups d'aiguille donnés aux images. Il n'est pas si certain qu'il reconnût la vanité de l'astrologie: un homme d'esprit et de savoir connaît clairement qu'un morceau de cire formé en figure d'homme ou de femme, et piquée au cœur, n'est point capable de produire dans un sujet éloigné, ou l'envie de se marier avec une telle personne, ou quelque autre sorte de passion. Il connaît évidemment qu'un morceau de cire qui représente Henri IV, et que l'on approche du feu à Nantes, ou que l'on pique en divers endroits dans la même ville, n'est point capable de causer une fièvre lente et mortelle à ce monarque, dans Paris. Ainsi tout homme qui a de l'esprit, du sens, du savoir, et qui est persuadé que ces images de cire ont la vertu dont on parle, connaît très-certainement que leurs effets sont produits par un esprit invisible, qui agit immédiatement et physiquement sur telles ou telles

(13) Thuan., de Vitâ suâ, liv. VI, ad annum 1598, pag. 322, col. 2. et 3. C.

(14) Ipse se quibus potius verbis etiam elevata et, excusavit; et inter alia adiecit ac religiosè affirmavit se postquam sacris addictus esset, quod diu postea fuit, eumquàm natales cujusquam honoras conferens. Idem, ibidem, D et E.

(15) Mercurius François, tom. IV, pag. 46.

(16) Garasso, Doctrinæ curiæ, pag. 157.

(17) Voyez l'article Baron Borythéiste, tom. III, pag. 448, remarque (3).

(18) C'est-à-dire orthodoxes et eu égard à la providence de Dieu, au paradis et à l'enfer.

(19) Mercurius François, tom. IV, pag. 47. Voyez aussi le continuateur de M. de Thou, liv. VIII, pag. 537.

(20) C'est-à-dire au temps que la Molle fut découverte.

(21) Garasso, Doctrinæ curiæ, pag. 155.

personnes, pendant que ces images sont réduites en tel ou en tel état. Puis donc que Ruggéri ne reconnaissait aucun esprit de cette nature, il connaissait clairement que ces images étaient privées de toute vertu. Mais il ne paraît pas avec la même évidence que les corps célestes sont incapables de produire sur la terre une infinité d'effets. On n'ignore point que des gens qui ont passé pour athées, ont paru très-persuadés des influences des astres, à l'égard même des actions libres de l'homme, et de ce qu'on nomme fortune ou événemens contingens. Il n'est donc pas sûr que Côme Ruggéri ait connu la vanité de l'astrologie judiciaire. Je erois pourtant qu'on peut dire sans beaucoup de témérité, vu le tour de son esprit (22), qu'il ne débitait des horoscopes qu'à la manière des imposteurs, sans y ajouter nulle foi, et pour escroquer l'argent.

On m'objectera peut-être qu'il est aussi difficile de s'imaginer qu'un tel astre, situé de telle sorte dans la figure de nativité, est une cause physique du bon accueil que fait un prince à un homme de cinquante ans qui le salue à une telle heure, que de se persuader que des images de cire piquées au cœur produisent un acte d'amour, à cent lieues loin, dans l'âme d'une personne. Je réponds qu'il y a beaucoup de gens à qui cet effet de l'astre paraît aussi chimérique que cet effet de l'image : je suis du nombre de ces gens-là ; mais encore un coup, on se peut faire illusion plus facilement à l'égard de l'efficacité des astres, qu'à l'égard de l'efficacité de ces figures de cire. On ne saurait alléguer un homme savant qui ait cru que ces figures, par elles-mêmes et sans l'entremise d'aucun esprit, font aimer, font mourir, à cent lieues loin ; et l'on peut alléguer des personnes doctes qui ont cru que, sans le secours des anges bons ou mauvais, les planètes de l'horoscope d'un homme sont cause de ses aventures les plus fortuites. On conçoit très-clairement qu'un morceau de cire, piqué à Nan-

tes, chauffé, modifié, comme il vous plaira, n'est cause physique de rien à Rome ; mais on sait par expérience que la vertu du soleil produit mille choses sur la terre physiquement, et en qualité de vraie cause ; c'est pourquoi l'on tombe dans l'illusion, et l'on s' imagine que les autres astres étendent aussi jusque sur la terre leurs opérations : et dès lors on gagne bien du pays peu à peu ; on se trouve enfin en état de les regarder comme la cause de tout.

Pour le dire en passant, c'est une illusion qui devrait être réprimée plus sévèrement qu'elle ne l'est : car s'il était vrai que par la voie des horoscopes on devinât le bonheur ou le malheur des personnes, les circonstances de leurs mariages et de leur mort, etc. ; s'il était vrai, par exemple, qu'une opération astrologique eût déconvert à Gauric que le Roi Henri second serait tué en duel, il faudrait mettre l'astrologie au nombre des arts magiques, et de ces manières de deviner qui sont fondées sur un pacte avec le démon. La peine que prennent les astrologues de dresser une figure de nativité, et de consulter les règles qu'ils ont établies sur la distinction des signes, sur les propriétés des maisons, sur les différents aspects des planètes, etc. ; cette peine, dis-je, serait semblable à celle que les magiciens se donnent de tracer des cercles, d'y faire plusieurs postures, de prononcer certaines paroles, etc. (23). De part et d'autre ce que ferait l'homme ne serait qu'un signe d'institution, à la présence duquel un mauvais ange agirait d'une certaine manière. Il est visible, quand on y est attentif sans préjugé, que les cérémonies magiques, un cercle, un révérence, une baguette dirigée successivement vers les quatre points cardinaux de l'horizon, certaines paroles prononcées, certains mots écrits sur des morceaux de papier, etc., ne sont pas plus incapables de guérir un homme dangereusement malade, ou de faire mourir un homme qui se porte bien, que les horoscopes sont incapables de faire connaître si un homme se

(22) On a vu précédemment, dans la citation (10), qu'il assura que l'horoscope du roi de Navarre et celui du prince de Condé promettaient qu'ils ne remunereraient point, et cependant l'astrologie ne lui avait pas appris.

(23) Voyez dans La XII^e. lettre de Cyrano de Bergerac, une longue description des cérémonies magiques.

mariera heureusement, s'il sera aimé des princes, s'il sera exilé, si ses richesses consisteront en terres ou en argent, s'il mourra sur mer ou dans un siège de ville. Cela prouve qu'un astrologue serait d'autant plus punissable, que ses horoscopes rencontraient plus certainement la vérité de l'avenir; car la certitude de ses prédictions serait une marque qu'il exécuterait exactement les cérémonies à la présence desquelles les démons auraient établi par leur pacte primitif de révéler l'avenir. Cela prouve encore que l'astrologie judiciaire ne saurait être une voie de deviner que comme le sas, le miroir, la fumée, et eut autres abominations (24). D'où je conclus que l'indulgence des tribunaux ecclésiastiques et séculiers pour les astrologues judiciaires est très-criminelle. On a de très-bonnes lois civiles et canoniques contre ces gens-là. Un professeur de Padoue les a recueillies exactement dans un ouvrage qu'il publia à Venise l'an 1662 (25); mais on ne les exécute pas. Jean-Baptiste Morin, professeur royal à Paris, n'a-t-il pas joui tranquillement de ses pensions et de ses charges jusques à sa mort, quoiqu'il travaillât à des horoscopes au vu et au su de tout le monde, et qu'il se vantât publiquement d'y posséder une merveilleuse habileté (26)? S'il avait eu la hardiesse de soutenir que le culte des reliques est blâmable, on l'eût dégradé dès le lendemain; on l'eût chassé honteusement; et si de puissans patrons l'eussent osé protéger, tout le clergé se serait ému, et ne serait point rentré dans le calme avant la destitution de cet impie. Quelle acception d'erreurs! On lui laissa pratiquer impunément toute sa vie un art qui dans le fond ne peut être que magique, s'il est une voie

de connaître l'avenir. Notez, je vous prie, qu'il est malaisé de comprendre qu'on le puisse dévénir par le secours du démon; car quelque vaste qu'on suppose la science des anges, elle ne paraît pas renfermer l'enchaînement de tous les objets qu'il faut connaître pour dire certainement que telles ou telles choses arriveront; et il serait absurde de dire que Dieu le leur révèle toutes les fois qu'ils veulent exécuter le malheureux pacte qu'ils auraient fait avec l'homme. L'abbé Furetière expose très-nettement cette objection (27); mais il oublie le principal: il ne dit pas que la liberté de l'homme serait une pure chimère, si les anges pouvaient deviner ce qu'un homme pensera d'ici à dix ans; s'ils pouvaient, dis-je, le deviner par la connaissance de la liaison qui est entre les causes naturelles et leurs effets.

Rien ne serait plus absurde que de demander s'il est possible que Ruggéri, ne croyant ni Dieu, ni anges bons ou mauvais, ait cru que ses images de eire fussent de quelque efficacité; mais il ne serait pas absurde de le demander à tous les athées. On eroit ordinairement que toute personne qui nie l'existence de Dieu, nie aussi par une suite nécessaire l'existence de tous les esprits, et l'immortalité de l'âme. Je ne m'étonne point qu'on eroie cela; car je ne pense pas qu'il y ait d'exemple de la désunion de ces deux blasphèmes (28); je veux dire ou qu'il y ait jamais eu d'athée qui ait enseigné l'existence des démons et l'immortalité de l'esprit humain, ou qu'il y ait jamais eu d'homme persuadé de la magie, sans eroire que Dieu existe. Il se trouve des chrétiens orthodoxes dans tout le reste, mais qui ne sauraient se persuader que les mauvais anges se mêlent de rien, et qui rejettent sans exception tout ce qui se dit de la magie et de la sorcellerie. S'ils se contentaient de dire qu'il n'y a que l'écriture qui puisse prouver l'existence et l'opération des mauvais anges, il ne faudrait pas s'étonner de

(24) Voyez-en le catalogue alphabétique dans le chapitre XXXV d'un livre imprimé à Paris, et puis en Hollande l'an 1699, intitulé: Remarques ou Réflexions critiques, morales et historiques, sur les plus belles et les plus agréables pensées des anciens et des modernes. Je crois que l'auteur a pris tout cela dans l'ouvrage de Martin del Rio.

(25) Don Joseph Maria Maraviglia, clerc régulier, dans sa *Pseudomantis Veterum et Recentiorum capla*, ou de Fide Divinationibus adhibendis.

(26) Voyez l'article de ce MORIN, tome X, pag. 527.

(27) Voyez le Furetiériana, pag. 199 et suiv., édition de Bruxelles.

(28) Voyez ci-après, dans la prem. vol. de la page 670 la restriction que l'on apporte à ceci, en parlant des Orientaux.

leur sentiment ; car il est certain que la raison fournit de fortes difficultés contre l'empire du diable, fondées sur les notions que l'on a de la sagesse et de la bonté de Dieu ; mais c'est une entreprise fort téméraire, pour ne rien dire de pis, que de vouloir accorder avec l'Écriture la réjection de tout le pouvoir du diable. Quoi qu'il en soit, cette conséquence est fautive et injuste, *Vous ne croyez point qu'il y ait des diables, vous ne croyez donc point qu'il y ait un Dieu.* Quant à cette autre conséquence, *Vous ne croyez point qu'il y ait un Dieu, vous ne croyez donc point qu'il y ait ni de bons anges, ni de mauvais anges*, elle paraît très-certaine ; car, comme je l'ai déjà dit, on ne trouve point d'exemple qui la combatte. Voici une autre conséquence qui paraît certaine : *Il y a des diables, donc il y a un Dieu.* On est tellement persuadé de la justesse et de la nécessité d'une telle conclusion, qu'on affirme sans balancer que ceux qui nient l'existence des démons dérobent aux orthodoxes une preuve incontestable de l'existence de Dieu. J'avoue que je n'ai encore trouvé personne qui ne m'ait paru très-persuadé que l'existence du diable prouve nécessairement et invinciblement que Dieu existe ; et vous ne voyez point d'homme tant soit peu flottant sur cette dernière vérité (29), qui ne nie presque tout à plat qu'il y ait des anges. J'avoue néanmoins que je n'ai pas assez de lumières pour voir cette grande liaison que tout le monde aperçoit entre ces deux thèses, *Il y a des diables, donc il y a un Dieu.* Mettant à part l'Écriture pour ne raisonner que par les principes de la métaphysique, ne peut-on pas soutenir que Dieu n'a point créé d'autres esprits que l'âme de l'homme ? Si vous demandez pourquoi un être si puissant n'a point donné l'existence à d'autres esprits, on vous répondra, c'est qu'il ne lui a point plu : il produit toutes choses avec une souveraine liberté ; plus de celles-ci, moins de celles-là : sa volonté toujours infiniment sage a été sa seule règle. Que pouvez-vous dire contre une telle raison ? adressez-vous à un athée, demandez-lui pourquoi il

nie l'existence des démons ; vous verrez qu'il ne répondra rien qui vaille ; et que, si vous le pressez, vous le réduirez bientôt à se taire. Oserait-il dire que l'univers étant infini, éternel, l'Être souverainement parfait, qui existe nécessairement, ne contient rien qui surpasse l'homme en lumières et en connaissance ? Quoi ! parce que l'homme a deux yeux, un nez, une bouche, un cerveau, des nerfs et des veines, il doit avoir en partage tout ce qu'il y a d'esprit et d'industrie dans la nature ? Partout ailleurs il n'y aura ni volonté, ni entendement, ni passions, ni art d'appliquer les corps les uns aux autres ? Si vous pouviez m'alléguer qu'il a plu à un agent libre de ne donner de la connaissance qu'aux êtres qui ont un cerveau, vous m'arêteriez tout court ; mais vous ne reconnaissez point que telle cause. Tout existe, tout agit selon vous nécessairement ; vous ne sauriez donc me dire pourquoi la matière impalpable serait moins ingénieuse que celle que nous nommons chair et sang, homme, bête, etc. : et si vous raisonnez bien, vous devez croire que puisque l'Être infini pense dans l'homme, il pense partout ailleurs ; et que s'il y a sur la terre plusieurs corps vivans qui s'entre-aiment, ou s'entre-haïssent, et dont les uns oppriment les autres, il y a aussi dans l'air ou ailleurs des composés qui aiment l'homme, et des composés qui le haïssent, qui ont plus d'esprit et plus de puissance que l'homme. Voilà les bons anges ; voilà les mauvais anges. En un mot, puisqu'un athée ne peut nier qu'il n'y ait des êtres méchans (30), envieux, vindicatifs, qui se divertissent du mal d'autrui, qui par l'application des corps produisent des changemens étranges dans la nature conformément à leurs passions, il se rendra ridicule s'il ose nier qu'outre ces êtres méchans qui sont l'objet de ses yeux, il y en ait plusieurs autres qu'il ne voit pas, et qui sont encore plus malins et plus habiles que l'homme. On peut donc dire que si l'univers n'était pas l'ouvrage de Dieu, il contiendrait nécessairement

(29) C'est-à-dire sur l'existence de Dieu.

(30) On entend ici par ces êtres, le genre humain.

de mauvais anges, tout comme il contient des loups, et des hommes; mais s'il est l'ouvrage de Dieu, il n'est nullement nécessaire qu'il contienne ceci ou cela, et par conséquent l'existence des démons n'est pas une preuve aussi forte que l'on s' imagine de l'existence de Dieu : elle est plus propre à fortifier le manichéisme (31), qu'à soutenir la foi orthodoxe. Je ne propose ceci que comme un problème à examiner.

Voilà comment il serait possible, quoique apparemment cela ne soit jamais arrivé, que des hommes, aussi athées à certains égards que l'était Ruggéri, crussent néanmoins que des images de cire, moyennant certaines cérémonies, fissent aimer ou mourir, à cent lieues loin. Ils ne prendraient ces cérémonies que pour un signal de convention, qui déterminerait un diable à produire certains effets, par l'application des corps dont les forces lui seraient connues.

Je vous prie de prendre garde que jusqu'ici je n'ai eu égard qu'aux connaissances que nous avons des sentiments du vieux paganisme, et de ceux des Européens modernes; car j'avoue que ce qu'on rapporte de la religion des Orientaux me doit interdire les expressions générales que j'ai employées. On nous assure (32) que les Siamois ne reconnaissent aucune divinité, et que cependant (33) ils croient le retour et l'apparition des esprits; qu'ils craignent les morts, et qu'ils pratiquent certaines cérémonies pour les apaiser (34). Outre cela ils font presque en toutes rencontres des prières aux bons génies, et des imprécations contre les mauvais. Voilà des gens fort capables de devenir magiciens sans croire de divinité. La relation que j'ai citée ajoute, que (35) les Indiens croient aujourd'hui, comme les anciens Chinois, des âmes tant bonnes que mau-

vais répandues partout, auxquelles ils ont distribué, pour ainsi dire, la toute-puissance divine. Cela signifie qu'ils ne reconnaissent aucun dieu suprême, mais une infinité de génies, les uns bons, les autres méchants; ils peuvent donc être tout à la fois athées et magiciens. Les savans de ce pays-là ont mis entre leurs idées une liaison un peu plus conforme à celle des Européens; car, si d'un côté ils sont athées, ils nient de l'autre l'existence des esprits et l'immortalité de l'âme. Plusieurs relations de la Chine assurent que les gens de lettres, qui sont en ce pays-là les citoyens les plus importants, ne regardent les cérémonies des funérailles que comme des devoirs civils, auxquels ils ne mêlent aucunes prières; qu'ils n'ont aujourd'hui aucun sentiment de religion, et ne croient ni l'existence d'aucun dieu, ni l'immortalité de l'âme; et qu'encore qu'ils rendent à Confucius un culte extérieur dans les temples qui lui sont consacrés, ils ne lui demandent pourtant pas la science que les gens de lettres du Tonquin lui demandent (36). Ce culte extérieur de Confucius n'est donc qu'une momerie à leur égard; ils ne s'y conforment que par politique. Lisez encore ceci, vous y apprendrez qu'en ôtant l'intelligence suprême, ils ont aussi renversé l'intelligence des êtres inférieurs. Peu à peu les gens de lettres, c'est-à-dire ceux qui ont des grades de littérature, et qui seuls ont part au gouvernement, étant devenus tout-à-fait impies, et n'ayant pourtant rien changé au langage de leurs prédécesseurs, ont fait de l'âme du ciel, et de toutes les autres âmes, je ne sais quelles substances aériennes, et dépourvues d'intelligence; et pour tout juge de nos œuvres, ils ont établi une fatalité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que pourrait faire une justice toute-puissante et toute éclairée (37).

(E) Il faudra noter les fautes du père Garasse. 1. Il dit (38) qu'environ quinze jours devant le décès de

(31) M. Becker insiste beaucoup à reprocher aux théologiens qu'ils introduisent le manichéisme, par l'empire qu'ils attribuent aux diables. Puisqu'ils se fondent sur l'Écriture, il a tort de leur reprocher cela. Ici je ne considère les choses que selon la philosophie.

(32) La Loubère, Relation de Siam, tom. I, chap. XXXII, num. 6, pag. m. 501.

(33) La même, chap. XX, num. 20, pag. 481.

(34) La même.

(35) La même, chap. XXIII, num. 8, p. 508.

(36) La même, chap. XX, num. 4, p. 497, 470.

(37) La même, chap. XXIII, num. 14, pag. 514. Confirmez ce que dessus, citation (35) de l'article MALAKKA, tom. X, pag. 179.

(38) Garasse, Doctrines curieuses, liv. II, sect. VIII, pag. 155.

Côme Ruggéri, l'an 1615, on fit courir dans Paris un petit livret qui portait pour titre : *Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le diable, la semaine sainte* (39). Mais dans le *Mercuré français* (40), on assure que la mort de ce Ruggéri produisit ce petit livre. Il ne faut point douter que l'auteur de ce *Mercuré* ne soit plus exact et plus éroyable que l'auteur de la *Doctrine curieuse*; et ainsi toutes les moralités de ce dernier, fondées sur le mystère des bruits précurseurs, tombent par terre. N'oublions pas ces paroles du *Mercuré* (41) : *Le premier de ces deux magiciens était ce renommé affronteur César, qui a tiré de l'argent de tous les curieux de son temps, pour leur faire voir des diables, ou pour leur faire trouver des trésors, et puis s'est moqué d'eux. On le faisait étrangler par son diable, et toutefois il est encore vivant prisonnier dans la Bastille. Et le second cet abbé de Saint-Mahé. Il. Continuons de faire parler Garasse* (42). Il arriva, l'an 1574, que la Molle et Caconas (43) ayant été condamnés par arrêt de la Cour, comme convaincus de sortilèges et enchantemens à l'occasion de la mort du roi Charles IX, Côme Ruggéri fut enveloppé dans leurs accusations, comme leur ayant prêté la main forte par ses négromancies. La Molle et Caconas furent punis du dernier supplice pendant la vie de Charles IX. Il n'est donc pas vrai qu'ils le furent à l'occasion de sa mort. Il ne paraît point que leurs sortilèges se rapportassent à la vie de ce prince, et l'on ne peut pas dire qu'ils en aient été con vaincus. Voici un extrait des réponses qui furent faites par la Molle pendant la question : *remontré qu'il avait des images de cire en sa maison, qui avaient deux trous à la tête, a dit que non. Interrogé que c'est de l'image de cire que l'on dit avoir trouvée en sa maison, a dit : Ah! pour dieu, si j'ai fait image de cire pour le roi, je veux mourir. Interrogé des figures d'or qui sont à son chapeau, a dit qu'il n'en sait rien. De-*

roches attaché aux boucles et anneaux, a dit qu'il ne que sait ce qu'il a dit; a été remis le petit tréteau, et admonesté de dire la vérité, a dit : Messieurs, je ne sais autre chose, sur la damnation de mon dîne; je ne sais autre chose, devant le Dieu, vivant sur ma damnation. Vrai Dieu éternel, mon Dieu, je ne sais rien si l'image de cire a été faite pour le roi ou pour la reine. Interrogé où est ladite image de cire, et si Côme lui a portée, a dit que ladite image de cire est pour aimer sa maîtresse qu'il voudrait épouser, laquelle est de son pays, et qu'on la voie, on verra que c'est la figure d'une femme, et que ledit Côme a ladite image, et que ladite figure a deux coups dans le cœur, et que ainsi la baillera. Interrogé que c'est la maladie du roi, a dit : faites moi mourir si le pauvre la Molle y a jamais pensé; et a supplié qu'on fasse venir Côme, lequel dira que ce n'est autre chose que cela. Interrogé où est ladite image de cire, a dit que Côme l'a, et est faite pour une femme, et n'a donné charge audit Côme de faire autre chose, et que ledit Côme lui a baillé ledit coup au cœur. Interrogé pourquoi il lui baillait ledit coup au cœur, a dit qu'il ne sait. Lui a été baillé de l'eau, et a dit qu'on l'ôte, et il dira la vérité. A été mené devant le feu, et admonesté de dire la vérité de cette image de cire, a dit : je renie mon Dieu, et qu'il me damne éternellement, si c'est pour autre chose que ce que j'ai dit (44). Donnons aussi un extrait des confessions que l'on extorqua à Caconas par la question. Interrogé que c'est de l'image de cire, a dit qu'il n'en sait rien, et que Côme et la Molle s'entretennent comme les doigts de la main. Interrogé s'il sait qu'on ait fait quelques portraits ou caractères contre le roi, a dit que non, et qu'il en parlait en bas à un capitaine de cette ville, qui lui a dit qu'ils avaient rompu toutes les bagues de la Molle, et avait demandé audit capitaine s'ils avaient rompu une grosse bague comme le doigt, et que s'il y avait quelque chose on le trouverait-là. Il dit encore que quant à attenter à la personne du roi, il n'en

(39) La même, pag. 154. Voyez aussi le continuateur de M. de Thou, liv. VIII, p. 537.

(40) Tom. IV, pag. 47.

(41) La même.

(42) Garasse, *Doctrine curieuse*, pag. 155.

(43) Il fallait dire Caconas.

(44) Le Laborneur, *Additions à Castelnau*, tom. II, pag. 411.

entendit jamais parler. Interrogé s'il savait aucune chose de la figure de cire, a dit que non, et que s'il y a homme qui en sache quelque chose c'est Côme (45). M. de Thou déclare que la Molle protesta que cette image de cire n'était destinée qu'à inspirer de l'amour à une femme. *Tortus Mola et interrogatus de imaginis cultu ceræ, quam magicis præstigiis ab ipso confictam, et acui in corde tactam constabat, quem in rei usum il faceret, et ejus operæ ad id uteretur; respondit, ut puellam quandam in provinciam, quam effictim deperiebat, hæc arte ad mutus se reclamandum accenderet, id fecisse; eadem in re usum opera Cosmo Ruggeri Florentini, qui mox comprehensus et tanquam maleficus omnino rarus, Regina favore, qua illius et hujusmodi hominum operæ perfamiliariter utebatur; periculo exemptus est (46).* III. Garasse n'est point exact dans les paroles que je vais copier. « Cet homme s'étant arraché » de ce mauvais pas parla faveur de » sa maîtresse, se laissa chatouiller à » cette malheureuse envie d'être te- » nu pour grand astrologue judi- » ciaire, et savant extraordinaire » ment en ce métier; de façon qu'il » faisait état de promettre à tous les » curieux débauchés des images de » cire, pour charmer les cœurs d'a- » mour ou de haine; et comme ces » deux passions sont également sottes, » il avait plus de pratique dans Paris » que s'il eût promis de donner des » pardons ou indulgences plénières » (47). » Voilà un auteur qui, pour prouver que l'on a voulu s'acquérir la réputation d'une grande habileté dans l'astrologie judiciaire, dit qu'on faisait état de promettre des images de cire. Ces images ont toujours passé, ou pour des effets, ou pour des sorfanteries de la magie, et ne sont pas du ressort de l'astrologie judiciaire: on ne les met point au nombre des talismans: les manières dont on dit qu'il s'en faut servir témoignent ma-

nifestement que leurs vertus, vraies ou fausses, ne dépendent point des constellations. Il faut, dit-on, les piquer avec des aiguilles; il faut les faire chauffer à petit feu, etc., et il en résulte de grands changemens dans les personnes qui sont l'objet de ce manège. Cela ne peut être naturel; les influences des astres ne peuvent point être la cause de tels effets; c'est la magie noire, c'est l'ouvrage du démon. Les païens n'attribuaient cette pratique qu'aux sorciers.

*Devoit absentes, simulacraque ceræ fingit.
Et miserum tentat in pectus urget acus (48).*

J'observe que le Mercure Français ne dit point, comme Garasse, que Côme promet des images pour charmer les cœurs d'amour ou de haine (49). Il promettait des images les unes pour faire rendre des femmes amoureuses de ceux qui les recherchaient, et les autres pour faire mourir en langueur telles personnes que l'on voudrait, en prononçant leurs noms et invoquant certains démons (50). On fait un plaisant conte touchant les filles de Tamerlan: on dit que leur père leur fit apprendre la magie, et qu'avec certaines images elles facilitaient la conquête des provinces qu'il avait dessein de subjuguier. *Audivi ab aliquibus qui dictum Tamerlanum diu noverunt, quod habuit tres filias quas in arte magiæ fecit instrui, in quâ mirabiliter profecerunt, quæ incantationes, et exorcizationes, et imagines contra provincias quas sibi subjicere voluit facere consueverunt, quæ plerumque effectum sortitæ fuerunt (51).* IV. Les paroles suivantes ne sont pas bien raisonnées: *Ce malheureux..... roula jusques à l'an M.DCIV, en ce métier infâme, tout abbé qu'il était, servant aux passions déreglées de*

(48) Ovide, parlant de Médée, in Epist. Hypsip. ad Jason, Voyez Froemann, de Fascinatione, lib. III, part. V, cap. VI, pag. m. 718. Il cite aussi Horace, sat. VIII, l. 1, et Cujas, in Paratit. cod. de Malefic. et Mathemat.

(49) Il est pourtant vrai que ces images sont quelquefois destinées à donner de la haine. Voyez Servius, sur ces paroles de Virgile, eclog. VIII, vs. 80:

*Limus ut hic durescit et hæc ut cera liquescit
Uno, eodemque igni.*

(50) Mercure Français, tom. IV, pag. 47. Voyez aussi le continuateur de M. de Thou, liv. VIII, pag. 537.

(51) Theodoricus à Niem, de Schismate, lib. II, pag. m. 114.

(45) Le Laboureur, additions à Castelnau, pag. 412, 413.

(46) Thuan., Hist., lib. LVII, pag. 64, col. 1. A. Foyes d'Amignon, qui n'a fait ici, non plus qu'en cent autres lieux, qu'abréger M. de Thou; voyez, du reste, d'Amignon, Histoire universelle, tom. II, liv. II, chap. VI, p. m. 688.

(47) Garasse, Doctrine curieuse, pag. 156.

tous les courtisans débauchés : depuis cette année 1604, il commenca à prendre une autre route, car il s'employa à faire des almanachs; les uns sous le nom de Quelbérus, d'autres sous le nom de Vannérus, ou du Pèlerin pleureux de Savoie (52). On venait de joindre la fabrique des images de cire et l'étude de l'astrologie, comme des choses dont l'une est la preuve de l'autre : et puis tout d'un coup on nous vint dire qu'aussitôt que Côme s'employa à faire des almanachs, il renonça à distribuer de ces images aux courtisans débauchés. Il y a là, outre la contradiction, un mauvais raisonnement. Rien n'empêche qu'en faisant des almanachs, on ne continue d'être charlatan par rapport à ces images. Le Mercure Français ne s'accorde pas avec Garasse sur tous les noms supposés qui paraissaient à la tête des almanachs de Rugéri. Comparez les paroles du jésuite avec celles-ci (53) : Depuis l'an 1604 il avait fait d'an en an des almanachs; les uns sous le nom de Quelbérus, d'autres sous les noms de Vannérus et du Pèlerin pleureux de Savoie, lesquels il illustrait de vers ou sentences des meilleurs poëtes et orateurs latins,

(52) Garasse, *Doctrina curieuse*, pag. 156.

(53) *Mercurius français*, tom. IV, pag. 46.

RUYSBROECK (JAN DE), en latin *Rusbrochius*, porta ce nom à cause qu'il était né au village de Ruysbroeck dans le Brabant, entre Bruxelles et Hall. Il fut premièrement vicaire et puis curé de l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, et ensuite fondateur et premier prieur d'un couvent de chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin à Groendal dans la forêt de Soignies, à deux lieues de Bruxelles, et enfin le réformateur de l'ordre par tout le Pays-Bas (a). Ce fut un homme ignorant, mais fort dévot (A) et contemplatif, et tout-à-fait intérieur, et qui s'enfonça

(a) Val. André, *Biblioth. belg.* pag. 555.

de telle sorte dans les abîmes de la théologie mystique, qu'il passe pour un des plus grands maîtres de cette science. On l'a nommé le second Denys l'Aréopagite (b). Il composa en flamand plusieurs ouvrages dont on garde le manuscrit dans le monastère de Groendal, avec la version latine de quelques-uns, faite par Guillaume Jordan, contemporain et confrère de l'auteur (c). On conclut de son ignorance qu'il faut le mettre parmi ceux qui ont écrit par inspiration (d). On a une traduction latine de toutes ses œuvres, faite par Laurent Surrius, et imprimée trois fois à Cologne; l'an 1552, l'an 1609, et l'an 1692. Son traité des Noces spirituelles avait déjà été imprimé à Paris, en latin, l'an 1512. Jean de Schoonhove a fait une apologie de ce traité-là pour répondre à la critique de Jean Gerson. Il n'est pas le seul qui ait répondu à cette critique. Denys le Chartreux y a répondu aussi (e). Il est remarquable que notre Ruysbroeck composait sans autre secours que celui d'une profonde méditation. Il s'allait cacher dans un coin de la forêt, et attendait là les inspirations d'en haut (f), et à mesure qu'elles venaient, il les écrivait sur ses tablettes. C'étaient les seuls matériaux des ouvrages qu'il mettait en forme quand il était de retour à son monastère. Il y a des gens qui les estiment beau-

(b) Dionys. Carthusianus, tract. II de Donis Spiritus Sancti, artic. XIII.

(c) Val. André, *Biblioth. belg.*, pag. 556.

(d) Voyez la remarque (A).

(e) Voyez Gothofr. Arnoldus, *Historia Theolog. mystice*, pag. 308.

(f) Voyez la remarque (A).

coup; quelques protestans même les louent (B). Nous pourrions connaître le caractère de ce mystique dans celui que l'on verra ci-dessous (C). La résignation de Ruysbroeck à la volonté de Dieu s'étendait jusques aux peines de l'enfer (D). Il mourut le 2 de décembre 1381, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On veut qu'il ait fait des miracles, et l'on a tâché de le faire béatifier (E). J'indique les fautes de Moréri et de l'auteur * des Essais de littérature (F). Je n'explique point le sujet de la dispute où Gerson entra contre le livre des Noces spirituelles : on n'aura qu'à consulter M. du Pin, qui expose en peu de mois ce qu'il suffit de connaître là-dessus (G).

* L'auteur des *Essais de Littérature* est l'abbé Tricaud, à qui l'on doit aussi les *Remarques critiques sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique de Moréri*, qui font partie du tome XV de cette édition.

(G) Du Pin, *biblioth. tom. XI, pag. 84, édit. de Hollande.*

(A) *Ce fut un homme ignorant, mais fort dévot.*] C'est ce que témoigne l'abbé Trithème, *vir, ut ferunt, devotus, sed parum litteratus* (1). Denis le Chartreux observe que Ruysbrochius étant idiot, à ce néanmoins des pensées si sublimes qu'elles ravissent en admiration, et presque jusqu'à l'extase, les plus excellens professeurs en théologie, qui avouent qu'ils ne peuvent les entendre. Il attribue cela aux inspirations du Saint-Esprit : *Nonne ritè mirabile consensum, quòd Ruysbrochius, cùm idiota esset, nihilominus meritò sanctitatis et simplicitatis suæ, tam supernaturales divinitus theorias sortitus est, et in suo quoque vulgari idiomate tam subtilissimas veritates conscripsit, ut excellentissimi sacræ theologiæ professores spiritum præ admiratione præ se habeant, sequæ sententias ejus non posse intel-*

ligere edisserant (2) ? Plusieurs autres écrivains ont recouru à la même chose ; ils ont prétendu que Ruysbrochius tirait immédiatement du Saint-Esprit toutes ses lumières, et ils remarquent qu'il en a jugé ainsi. *Fundamentum et origines horum ejus scriptorum, lector, qui illuminatis mentis oculis, sanoque spiritali gustu, ad discernendum bonum à malo gaudet, facile purum et divinum cognosceat. Quod causâ et editores promiscuè fere inscriptionibus librorum ejus ejusmodi testimonia proposuerunt. Illos nempe libros divinitate et illuminatione plenos, ac à DEO inspiratos esse. Et in vitæ ejus Historiâ narratur, cap. VIII, p. 4, quod à Gerardo Magno interrogatus, sic responderit : Certum ac firmum habeo, nullum me unquam verbum scriptis meis inseruisse, nisi ex instinctu Spiritûs Sancti, et in singulari quâdam et dulcissimâ præsentia Supersanctissimæ Trinitatis. Et sequente capite XI, commemoratur, quid plerumque solus in sylva abdita se recipere consueverit, atque ibi summo silentio, quæ ex Dei spiritu hausisset, in scriptâ redegerit, hocque pacto omnia sua opera conscripserit, atque ita minimè ex aliis congesserit. Quippe uulla litterarum culturâ ornatus, artem hanc nescivit* (3). Ce que je m'en vais citer de Valère André éclaircira et confirmera tout ceci. *Un divine contemplationi addictissimus, et sanctitatis majoris quàm doctrinæ ; cùm ea, quæ scripsit, divino spiritu edoctus videretur. Narrat enim Henricus à Poverio, ejusdem instituti ac loci religiosus, vitæque scriptor, quòd antequàm libros dictaret, haberet pro consuetudine, ut, dùm divinæ illustrationis radio immedesceret, solus secederet in abdita sylvæ, ibique dietante Spiritu Sancto ea, quæ sibi occurrebant, in tabulâ cæcâ scripto commendans, secum solebat, ad monasterium rediens, apportare : sicque interpolatis vicibus edidisse suos libros* (4). S'étonnera-t-on après cela de

(1) Dionys. Carthusianus, *serm. 1 de Confess. non Pontif.*, apud Gothofredum Arnaldum, in *Historiâ Theol. mysticæ*, pag. 309, où il dit aussi : et hinc Dionysium illum nuncupavit altissimæ, ob excellentiam ejus sapientiam, cujus solum Spiritum Sanctum habuit doctorem. Tract. II de Donis Spiritûs Sancti, art. 13.

(2) Gothofr. Arnaldus, *ibidem*, pag. 310.

(3) Valer. Andreas, *Biblioth. belg.*, pag. 555, 556.

(1) Trithem., apud Gesner. *Biblioth.*, folio 452, verso.

la plainte que beaucoup de gens ont faite que les livres de Ruysbroeck sont très-obscur (5) ? Comment n'eussent-ils pas, ayant été composés par un homme sans étude, et sur des matières de théologie mystique, où l'on n'entend presque rien lors même que les plumes les plus délicates et les plus savantes y sont employés ?

(B) *Il y a des gens qui les estiment beaucoup ; quelques protestans même les louent.*] M. Arnoldus (6) indique plusieurs passages des écrivains catholiques qui ont admiré Ruysbroeck. Il n'oublie pas les luthériens qui le louent, et il parle aussi des calvinistes qui en ont jugé favorablement ; mais il ne devait pas mettre (7) de ce nombre François Swertius, qui est un auteur bon papiste. Apparemment ce qui l'a brouillé est de s'être souvenu qu'il y a un livre intitulé *Athenæ Batavæ*, dont l'auteur était calviniste, et de n'avoir pas pris garde à la différence qui se trouve entre ce livre-là et l'*Athenæ Belgicæ* de Swertius. Il est presque impossible de ne tomber pas quelquefois dans cette espèce d'erreur, avec quelque vigilance que l'on s'observe.

(C) *Nous pouvons connaître le caractère de ce mystique dans celui qu'on a vu ailleurs (8), et dans celui que l'on verra ci-dessous.*] On assure dans l'ouvrage qui nous a fourni le caractère de Tauléus, que Ruysbroechius, son contemporain, et en quelque façon son maître, est à peu près de même caractère que lui, et va même quelquefois plus haut et plus méthodiquement (9). Deux pages après, on assure qu'Henri Harphius approche du caractère de Tauléus, « et qu'avant lui, et peut-être après lui, personne n'a pénétré comme lui dans la profondeur des états intérieurs d'une âme abandonnée à Dieu ; en quoi l'on s'aperçoit bien que Ruysbrochius ne lui a pas été un peu à secours. Son caractère est de proposer la résurrection gradative des états de vies spirituelles dans

l'âme épurée et éprouvée. Il montre comment après diverses mortifications, purifications et épreuves de l'âme, il se suscite dans elle de degrés en degrés de nouveaux états de vie divine, premièrement active, puis passive, dans les puissances inférieures de l'âme, après cela dans les supérieures (la mémoire, l'intellect et la volonté) ; ensuite dans son essence foncière, et enfin par-dessus son être et les opérations de ses puissances, par l'investiture qu'en font les trois personnes de la Sainte Trinité, qui y manifestent leurs opérations adorables. C'est le système le plus beau, le plus substantiel, et le plus avancé et profond de la théologie mystique, qui se soit jamais vu (10). » M. Arnoldus (11) cite des auteurs qui observent qu'Henri Harphius a emprunté de Ruysbroeck presque toute la matière de la contemplation dans son second et troisième livre. Ainsi l'on se peut former une idée de l'esprit de Ruysbrochius en examinant le caractère d'Harphius.

(D) *La résignation de Ruysbroeck à la volonté de Dieu s'étendait jusques aux peines de l'Enfer.*] C'est-à-dire qu'il ne trouvait rien de meilleur que d'être prêt à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu de lui envoyer, la mort, ou la vie, et les peines mêmes infernales. Il s'en expliqua de la sorte un jour qu'on tâchait de lui inspirer quelque crainte de l'enfer. In *Historia illius*, cap. VIII, legitur : « Quid » Gerharthus, cum quodamque insolito » tum in Ruysbrochio erga Deum » dicam, non ex temeritate, timore » rem foras autente, conceptam » sperisset, quandoque divini iudicii » et inferni metum ei incutere multis » Scriptura commemorandis » sententiis attentaverit. » Sed quanto » ei quidam injicere formidinem » conabatur, tanto vir plus majori in » Deum amore fervescerebat ; et tandem » respondit : Magister Gerharde, fixum » et certum habeo, me ex animo paratum » esse ad perferenda omnia, que » Dominus mihi accidere volet, sive » mors sit, sive vita, sive etiam ipsi » intolerabiles cruciatus inferorum. Neque enim quicquam mihi vel incum- »

(5) Arnol., Hist. Theol. mysticæ, pag. 311.

(6) Historia Theol. mysticæ, pag. 307 et seq.

(7) Ibidem, pag. 309.

(8) Dans la remarque (E) de l'article Tauléus, tom. XII.

(9) Lettre touchant les Auteurs mystiques, imprimée avec la Théologie germanique, pag. 13, lit. d. Amsterdam, 1700.

(10) Là même, pag. 15.

(11) Arnol., Hist. Theol. myst., pag. 300.

dius, vel melius, vel salubrius judico, nec quicquam aliud vel peto, vel desidero, quam ut amantissimus Dominus Deus meus promptum me semper atque paratum inveniat, ad suae arbitrii voluntatis. *Hoc breviter totum viri hujus principium detegit* (12). M. Arnoldus, dont j'emprunte tout ceci, venait de dire que Ruysbroeck s'arrête moins que ne font les autres mystiques à la crainte servile et à l'activité propre qui en résulte, et aux exercices inquiets de la loi; il ne tend qu'à la vertu libre de l'Évangile, et qu'à l'efficacité de la nouvelle alliance, de la manière qu'elle se manifeste par l'opération de l'esprit filial à tout vrai croyant. *Character mystici hujus doctoris* (Rusbrochii) *in multis ad Trauleri supra excerptum accedere videtur. Attamen judico, Rusbrochii propositionem longè puriorem et vivacè ac fiduciali tideri in nomen Jesu in nobis conformiorem esse. Deum minus ac omnes ferè alii antiquorum mysticorum theologorum, timorem servilem et indè orientem propriam activitatem ac legales, anxiasque exercitationes intendat, et è contrario ad liberam Evangelii virtutem et efficaciam novi fœderis tantummodo ducat, eo modo, quo hæc se per unctionem filialis Spiritus unicuique verè credenti revelat* (13).

Observons en passant qu'il n'y a guère de dogme sur quoi l'on relance avec plus d'exclamations les mystiques, que sur le consentement à sa damnation éternelle. M. Jurieu ne s'oublie point là-dessus (14); mais on l'accuse d'avoir rapporté infidèlement les paroles de François de Sales. Consultez M. Arnoldus (15), qui lui reproche cela assez fortement, et plusieurs autres défauts, et surtout celui de se contredire (16); mais il n'a pas bien entendu cet endroit de la page 158: *Ces paroles de François de Sales font voir la théologie de l'archevêque de Cambrai*. Il le traduit ainsi: *Hæc verba monstrant nobis amentiam archiepiscopi Cameracensis*: il fallait

traduire: *Hæc verba monstrant nobis locum debilem theologiae archiepiscopi Cameracensis*. Il y a beaucoup de différence entre la folie d'un homme et le faible de ses dogmes.

(E) *On veut qu'il ait fait des miracles, et l'on a tâché de le faire béatifier*.] C'est ce que vous trouverez dans ces paroles latines: *Plura de vita et miraculis sancti hujus viri, post Henr. à Pomerio, Marcus Mastelinus, ejusdem loci Religiosus, in suo Necrologio Viridis Vallis, lib. II, cap. I et seq. Descripsit et acta vitæ ejusdem Thomas de Jesu, carmelita exalceatus, Gregorio XV, pro obtinendi illius beatificatione præsentata* (17).

(F) *J'indique les fautes de Moréri, et de l'auteur des Essais de Littérature*.] I. Il ne fallait pas dire que le village de Ruysbroeck est sur la Sambre, dans le Brabant. Il serait fort difficile de trouver sur le rivage de la Sambre quelque village qui appartienne au Brabant; mais en tout cas cela ne conviendrait point à la patrie de Rusbrochius. Elle est située sur la rivière de Senne, entre Bruxelles et Hall. Valère André, et le père Labbe, qui ont été les originaux de M. Moréri dans cet article, marquent cela en termes exprès. Comment donc a-t-il pu croire qu'un lieu situé entre ces deux villes fût sur la Sambre? II. Quand on dit que Rusbrochius fut premièrement prêtre et vicaire de l'église de Sainte-Gudule, on ne fait pas assez d'attention à ces paroles de l'original qu'on veut traduire, *fuit primò ecclesie D. Gulielm vicarius et presbyter* (18). Je crois qu'elles signifient qu'il fut successivement vicaire et curé de l'église de Sainte-Gudule; car il eût été inutile, ce me semble, de remarquer qu'il était prêtre pendant qu'il était vicaire d'une église paroissiale. En tout cas, M. Moréri a transposé mal à propos les deux qualités de Rusbrochius; il a mis celle de prêtre devant celle de vicaire, en dépit de Valère André qu'il copiait. III. On ne connaît point de monastère de Val-Vert au voisinage de Bruxelles: celui dont Rusbrochius fut prieur se nomme Groendal. Valère André le lati-

(12) Arnold., Hist. Theol. myst., pag. 313.

(13) Idem, ibidem, pag. 317.

(14) Dans son Traité historique sur la Théologie mystique, imprimé à Rotterdam, l'an 1709.

(15) Arnold., Hist. Theol. mysticæ, pag. 543 et sequent.

(16) Idem, ibidem, pag. 537 et seq.

(17) Valer. Andreas, Biblioth. belg., p. 557.

(18) Idem, ibidem, pag. 555.

nise par *Viridis-Vallis* ; mais M. Moréri ne devait pas tourner en français ce latin-là : il devait donner le nom vulgaire de ce couvent. M. du Pin n'a pas eu raison de dire que Rusbrochius a été prieur du monastère des chanoines réguliers de Wavre, dans la forêt de Soignes (19) ; car Wavre n'est point dans cette forêt, et c'est un prieuré de bénédictins : et après tout c'est de Groendal, et non pas de Wavre, que Rusbrochius a été prieur. IV. On doit dire en français la forêt de Soigne, ou de Soignes, et non pas de Soignien, comme a fait M. Moréri. V. Denys le Chartreux n'est pas du nombre de ceux qui ont traduit en latin les ouvrages de Ruysbroeck. VI. Ruysbroeck mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et non pas à l'âge de quarante-huit (20). VII. Au lieu de citer Marc Mastelin in *Necro Viridis-Vallis*, il le fallait citer in *Necrologio Viridis-Vallis*. VIII. Il fallait citer le II^e. livre, article XIII, de Denys le Chartreux, de *Donis Spiritus Sancti*, et non pas le I^{er}. livre, article III.

L'Anonyme qui a commencé au mois de juillet 1700 de publier à Paris, *Essais de Littérature pour la Connaissance des livres*, a donné l'article de Rusbrochius dans les Essais de novembre de la même année (21). Ce n'est presque qu'une paraphrase du Moréri ; il est tombé dans les six premières fautes que je viens de remarquer, et il y en a joint d'autres qui sont très-grossières. I. Il dit que les œuvres de Rusbrochius, imprimées à Cologne l'an 1552 et l'an 1609, sont in 4^o. Cela n'est vrai que de l'édition de 1609 : l'autre est in-folio. II. Ignore l'édition de Cologne, 1692. III. Il dit qu'on a remarqué que Gerson était si prévenu contre cet auteur, qu'il ne pouvait pas même entendre parler. M. du Pin, au contraire, assure que Gerson avoua ensuite qu'on pouvait excuser Ruysbroeck (22). IV. L'Anonyme veut qu'il y ait eu un Jean Rusbach, qui a été confondu avec Jean Ruysbroeck. Il donne à ce Jean Rusbach les livres suivans :

Tractatus de præcipuis Virtutibus. Liber de Fide et Judicio. De quatuor Tentationibus. De septem Custodiis. De septem Gradibus Amoris. De Protectione Filiorum Dei. Regnum Amantium Deum. De veri Contemplatione. Epistolæ et Cantiones. Il assure que Ruysbroeck fleurissait l'an 1390, comme l'a remarqué Trithème, qui l'a aussi confondu avec Jean Rusbach : néanmoins il venait dedire que Rusbrochius mourut jeune ; que ce fut l'an 1381, âgé de quarante-huit ans, contre l'avis de Trithème, qui ne place sa mort qu'en 1390 (23). Il prétend que plusieurs auteurs ont observé qu'il fallait faire cette distinction entre Jean Rusbach et Jean Ruysbroeck. Il ajoute qu'ontre cela, il a pour garant Conrad Gesner, dont la Bibliothèque est très-estimée, et qui constamment connoissait mieux les auteurs de son pays qu'aucun autre annaliste. C'est faire en peu de mots beaucoup de fautes ; car en premier lieu la Bibliothèque de Gesner ne contient quoi que ce soit de Jean Rusbach, et en second lieu Gesner était Suisse, et non du pays de Jean Ruysbroeck ; et notre auteur ne dit rien de la patrie de son prétendu Jean Rusbach. Veut-il qu'on le fasse Suisse, et qu'on infère cette conséquence de ce qu'il a dit de Gesner ? Mais en ce cas là il faudrait aussi conclure que Ruysbroeck était du pays des Suisses. En troisième lieu il confond avec Gesner ceux qui ont abrégé sa bibliothèque, et qui y ont ajouté de nouveaux articles : ce sont eux qui parlent, non-seulement de *Johannes Rusbachius*, mais aussi de *Johannes Rusberus*, comme de deux écrivains distincts de *Johannes Rusbrochius*. Ils s'abusent lourdement : ils coupent un auteur en trois, comme le père Labbe le conjecture fort bien (24). Les livres qu'ils attribuent à ce Jean Rusbachius, et dont ils marquent l'édition de Cologne, 1552, *apud hæredes Quenteli*, se trouvent dans l'édition des ouvrages de Jean Ruysbroeck, faite à Cologne l'an 1552, chez les mêmes imprimeurs. Et pour ce qui est du livre qu'ils attribuent à Jean Rusberus, de

(19) Du Pin, Bibliothèque, tom. IX, pag. m. 84.

(20) Cette faute se trouve dans l'édition de Paris, 1699 ; mais non pas dans les précédentes.

(21) Pag. 132 et suiv.

(22) Du Pin, Bibliothèque, tom. XI, pag. 84.

(23) C'est là que Trithème place l'état florissant, et non pas la mort de Rusbrochius.

(24) Labbe, de Scriptor. ecclesiast., tom. I, pag. 604.

Ornatus spirituum Nuptiarum, libri III, il est hors de doute que c'est un ouvrage de notre Ruysbroeck (25) : l'auteur des Essais en convient lui-même (26).

(25) Voyez Valère André, *Bibliothec. belg.*, pag. 536.

(26) Essais de Littérature, nov. 1702, p. 136.

RUSSILLIEN (TIBÉRIUS), en latin *Russilianus*, philosophe très-subtil et très-hardi, a vécu au XVI^e. siècle. Il était Calabrois, et il fut l'un des plus fameux disciples d'Augustin Niphus. Il était si prompt et si brusque, que, lorsqu'il disputait avec d'autres étudiants, il en venait quelquefois aux mains, ce qui fit que Niphus, par une turlupinade qui en ce temps-là pouvait passer pour une fort bonne pointe, le nommait *Turbérius* (a) au lieu de *Tibérius* (b). Il eut l'ambition d'imiter Jean Pic, et peut-être même de bien renvier sur lui; car il exposa à la dispute publique, dans plusieurs collèges d'Italie, quatre cents propositions tirées de presque toutes les sciences (c). Les inquisiteurs en frémissaient, comme ils avaient fait à l'égard d'une semblable démarche de Jean Pic, et ils trouvèrent fort étrange que Russilien, dans une si grande jeunesse, eût le front de soutenir plusieurs sentimens qui leur paraissoient impies (A). Ils lui suscitèrent des persécutions qui ne l'étonnèrent pas, et il eut le courage de publier contre les moines une apologie très-piquante (B). J'ai cité ailleurs (d) une haran-

(a) C'est-à-dire, auteur de troubles.

(b) August. Niphus, de Viro aulico, cap. LIX, pag. 316.

(c) Voyez Naudé, in Juliano de Aug. Nipho, pag. 40.

(d) Dans la remarque (B) de l'art. article Niphus, tom. XI, pag. 179.

gue où il introduisit la Philosophie qui représente ses griefs à Léon X.

(A) Les inquisiteurs.... trouvèrent fort étrange.... qu'il eût le front de soutenir plusieurs sentimens qui leur paraissoient impies. Il soutenait que Jésus-Christ, en égard à la complexion du corps et à la suite de sa vie, était soumis aux influences des astres; que le temps et que le ciel n'avaient point de commencement; que le déluge de Noé n'était point un accident singulier. Il renouvela plusieurs des propositions de Jean Pic, qui avaient été condamnées. C'est ce que témoigne Gabriel Naudé. *Tam ardentem Pici Mirandulani vestigiis instituisse certum est, ut non secus ac ille, propositiones suprà quadringentas, ex omni fermè scientiarum genere selectas, publicis in Italiae gymnasiis, disputandas proposuerit; sed invitis tamen ac frementibus, quemadmodum etiam Pico contigerat, saceris fidei quæstionibus, qui patienter ferre non poterant, ab hoc tam præcoci ut sapientia, sic etatis philosopho, Christum quoad sui corporis temperiem, et vitæ mortisque historiam legibus astrorum subijci; tempus, et cælum, durationis æternæ constitui; innumerationem illam universalem, quam nos christiani sentel duntaxat accevlisse contentimus, sanis, et dicacibus verbis excipi, quasi certis temporum inclinationibus reverti solitum.* Cætera denique placita quæ dudum à Pico in medium proposita, temeritatis, et hæreticæ lubis damnata fuerant, rursùm in scenam academicarum concertationum palestram revocari (1). M. Heidegger l'accusa d'avoir soutenu l'opinion d'un certain Henri Mechlinius, disciple d'Albert le Grand, que le déluge étoit arrivé par la vertu de la conjunction de Jupiter et de Saturne à l'extrémité du signe du Cancer, vis-à-vis de la constellation du Navire. *Et Mechlinius quidem in Commentariis, quos edidit in magnas Almazaris conjunctiones, refert, se invenisse ex astronomicis supputationibus, quod Noëticum diluvium præcesserit conjunctio quædam astro-*

(1) Naudéus, in Juliano de Nipho, pag. 40.

rum, genera'em, aquarum illuvionem indurens, nimirum Jovis et Saturni in fine Cancrî; e regione Argolicæ navis per quam etiam arca Noë significatur. Verùm hanc sententiam superiori seculo à Tiberio Calabro defensam refutavit Hieronymus Arnellinus domitanianus, edito peculiari adversus eum volumine, in quo eam tamquam hæreticam æstuante stomacho damnavit (2).

(E) Il eut le courage de publier contre les moines une apologie très-piquante. Continuons de faire parler Gabriel Naudé. *Quamobrem severius in illum, et diligentius inquirere cœperunt, sed eo tamen veluti dubiæ pugne exitu, ut Tyberius edito adversus cucullatos Apologetico, talem enim libello suo titulum esse voluit, et opiniones suas liberius quàm antea fecisset propugnâsse, et acrius ejusmodi censores suos, quàm rationi consentaneum esset, pupugisse videretur* (3).

(2) Heidegger, Hist. patriarch., exercit. XI^{III}, pag. 538, t. III. Il dit la même chose dans sa dissertation de Signis ecclesiasticis, p. 679.

(3) Naudéus, in Judio de Nipho, pag. 41.

RUTILIE, dame romaine, sœur de ce Publius Rutilius qui souffrit si constamment l'injustice de son exil, et femme de Marcus Aurélius Cotta, eut un fils de grand mérite, et qu'elle aima tendrement, et dont elle supporta la perte avec beaucoup de courage (a). Sénèque l'a proposée en exemple (A). Cicéron avait voulu faire la même chose; mais n'étant pas assez éclairci du fait, il s'en informa à Pomponius Atticus qui ne sut l'en bien instruire (B). Comme on n'a point l'ouvrage où il voulait faire entrer notre Rutilie (b), nous ne savons pas s'il trouva toutes les lumières qu'il cherchait, et s'il parla d'elle effectivement; mais il est fort vraisemblable

qu'il le fit. Ce qu'il y a de singulier, est qu'on prétend qu'il demanda à être instruit sur des circonstances qu'il avait déjà débitées dans ses ouvrages (c). Ceci montrerait que même les grands auteurs oublient les choses qu'ils ont publiées.

(c) Voyez la remarque (B).

(A) Sénèque l'a proposée en exemple.] C'est dans le livre qu'il écrivit pendant son exil, pour consoler sa bonne mère. Il l'invite à imiter, entre autres dames courageuses, notre Rutilie. *Rutilia*, dit-il (1), *Cottam filium secuta est in exilium, et usquæ eò fuit indulgentia constricta, ut nallet exilium pati, quàm desiderium: nec antè in patriam, quàm cum filio rediit. Eundem jam reducem: et in Republicâ florentem tam fortiter amisit, quàm secuta est: nec quisquam lacrimas ejus post elatum filium notavit. In expulso virtutem ostendit; in amisso prudentiam, nam et nihil illam à pietate deterruit, et nihil illam à pietate supervacua stultitæ de tinnit. Cum his te numerari feminis volo, quarum vitam semper imitata es, etc.* On me permettra, je m'assure, de mettre ici un passage du père Sénault: je le tire de son traité de l'Usage des Passions, à l'endroit où il explique les caractères du désir. « L'exil est sans doute une des plus » cruelles peines que la justice ait » inventées pour punir les coupables: il nous sépare de tout ce que » nous aimons, et il semble qu'il soit » une longue mort qui ne nous laisse » un peu de vie que pour nous rendre plus misérables. Cependant il » s'est trouvé une mère qui aimait mieux souffrir la rigueur de ce » tourment que la violence du désir, » et qui voulut accompagner son fils » en son bannissement, pour n'être » pas condamnée à regretter son absence, et à souhaiter son retour. » Mais qui avait dit au père Sénault qu'en accompagnant son fils, elle s'exempta de la peine de souhaiter qu'il revint à Rome. Au reste, le fils

(a) Voyez la remarque (A) vers la fin.

(b) C'est celui de Consolatione.

(1) Seneca, de Consolatione ad Helviam, cap. XVI, pag. m. 787.

de Rutilia s'appelait Caius Aurelius Cotta. Ce fut un bon orateur (2) : il fut banni pendant les querelles de Marius et de Sylla, et revint à Rome lorsque le parti de ce dernier y triompha. Il fut consul l'an de Rome 678. Il est probable qu'il mourut deux ans après, d'une blessure qui se rouvrit, ce qui le priva de la gloire du triomphe qu'on lui avait décerné (3). Il n'est point le Cotta interlocuteur de Cicéron dans les livres de *Naturalis Deorum*, comme Glandorp le débite (4).

(B) *Il s'en informe à Pomponius Atticus, qui ne sut l'en bien instruire.*]

(2) Cicero, de Oratore, lib. I, cap. VIII; et in Bruto, cap. XXX. Voyez Corradus, in Ben-tum Ciceronis, pag. 310 et seq.

(3) Consultez Sigonius, in Fastis Consul., ad ann. 678, 680.

(4) Glandorp., Onomast., pag. 144.

Il voulait savoir si Rutilie était te avant ou après son fils. *Rutilia ne C. Cotta filio suo mortua sit mortuo? Pertinent ad eum li-quem de luctu minuendo scripsi* (5). Dans une autre lettre, il se de ces paroles : *de Rutiliâ, quo videris dubitare, scribes ad me scies, sed quam primum* (6). La de Corradus est trop curieuse ne devoir pas être rapportée : *tuo mortua est..... quod mirum i-ronem quæsisse, quam in libris i-toris jampridem scripsisset. Ce ipsum sibi sermonem illum retuli quin Atticus etiam dubitabat, q-tamen uterque et Cottam et Ruti-vidisset* (7).

(5) Cicero, epist. XX, lib. XII ad Attici.

(6) Idem, epist. XII ejusdem libri.

(7) Corradus, in epist. XX, lib. XII, ad eum, pag. 328, cité. Gravand.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

Rutilus etiam
in lib. Rutilius
o mortuus est, i
t ad eum libe
nando scripser
: lettre, il se n
Rutilius, quoni
erides ad me ca
ruius (5). La us
op curieuse pe
rapportee: Me
quod mirum Cu
am in libro Un
cripsisset. Con
a illum retulur
dubitabat, qu
ttam et Rutilis

i. XII ad Titian.
dem libri.
.X, lib. XII, ad de
venerit.



